

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ADAM-HEINRICH MÜLLER

(1779-1829)

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE PAR

Louis SAUZIN

AGRÉGÉ D'ALLEMAND

PARIS

LES PRESSES MODERNES

96, Galerie Beaujolais - Palais Royal

1937

ADAM-HEINRICH MÜLLER

(1779-1829)

SA VIE ET SON ŒUVRE

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ADAM-HEINRICH MÜLLER

(1779-1829)

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE PAR

Louis SAUZIN

AGRÉGÉ D'ALLEMAND

PARIS

LES PRESSES MODERNES

96, Galerie Beaujolais - Palais Royal

1937



A MONSIEUR EDMOND VERMEIL

*En témoignage de mon respect et de
ma très vive reconnaissance.*

TABLE DES ABRÉVIATIONS

- Abendbl.** *Berliner Abendblätter*, édition en fac-similé, avec post-face de M. MINDE-POUET, (*Neudrucke literarischer Seltenheiten*), Leipzig, 1925, 8°.
- Abh.** *Adam Müllers ausgewählte Abhandlungen*, hrsg. von J. BAXA, 2^{te} Aufl., Iéna, 1931 (Herdflamme 19), 8°, XIV, 375 pp.
- Abh. 1.** *Adam Müllers ausgewählte Abhandlungen*, hrsg. v. J. BAXA, mit einem Geleitwort von Othmar SPANN, Iéna, 1921, gd 8°, VII-251.
- AM.** J. BAXA, *Adam Müller, ein Lebensbild aus den Befreiungskriegen und aus der deutschen Restauration*, Iéna, 1930, gd 8°, X-490.
- Bered.** *Zwölf Reden über die Beredsamkeit und deren Verfall in Deutschland* (1^{re} éd., Leipzig, 1816), réimprimé par Artur SALZ, Munich, 1920, 8°, XXI-289 pp.
- BW.** En général *Briefwechsel*. Sans indication complémentaire, renvoie à *Briefwechsel zwischen Fr. Gentz und Adam Müller*, 1800-1829, Stuttgart, 1857, 8°, VI-411 pp.
- DG.** LAMPRECHT, *Deutsche Geschichte*, Berlin, 1902-1907, gd 8°, 12 vol.
- DG. XIX.** TREITSCHKE, *Deutsche Geschichte im XIX ten Jahrhundert*, 5 vol. + 1 vol. d'index, 3^e édition, Leipzig, 1882, gd 8°.
- DM.** *Deutsches Museum* (éd. par Fr. SCHLEGEL), 3 vol., Vienne, 1812-1813, 8°.
- DrK.** *Vorlesungen über die Dramatische Kunst*, dans VS I.
- DWL.** *Vorlesungen über deutsche Wissenschaft und Literatur*, (1^{re} éd., Dresde, 1806, 2^e Dresde, 1807), réimpr. par Artur SALZ, Munich, 1920, 8°, XXVI-VI-232 p.
- Elem.** *Elemente der Staatskunst* (3 vol., Berlin, 1810), réimpr. par J. BAXA, 2 vol., Iéna, 1922, (Herdflamme 1.) 8°, XXIV-475 et 608 pp.

- F. II.** *Ueber König Friedrich II. und die Natur, Würde und Bestimmung der preussischen Monarchie*, Berlin, 1810, 8°, VIII-349 p.
- K.** *Adam Müller, Schriften zur Staatsphilosophie, ausgewählt und herausgegeben von Rudolf KOHLER, mit einem Vorwort von P. Erich PRZYWARA*, S. J. Munich, 1923, gd 8°, XII-327 p.
- N. Th. G.** *Versuche einer neuen Theorie des Geldes* (Leipzig, 1816), réimpr. par Helene LIESER, Iéna, 1922. (Herdflamme 2.), 8°, II-331 p.
- Phoeb.** *Der Phoebus, ein Journal für die Kunst*, Dresde, 1808, 4°. Un exemplaire se trouve à Paris, Bibliothèque Nationale, sous la cote Z. 7020. Une édition en fac-similé est parue à Munich, en 1924, comme tome 2 des *Neudrucke romantischer Seltenheiten*, 4°.
- Sch.** *Von der Idee der Schönheit*, Berlin, 1809, 8°, 241 p.
- St. A.** *Deutsche Staatsanzeigen*, 3 vol., Leipzig, 1816-1818.
- SW.** *Sämtliche Werke*.
- VS.** *Adam MÜLLER, Vermischte Schriften*, 2 vol., Vienne, 1812, 8°, VIII-403 et 387 p.
- Witt.** *Briefe von und an Friedrich von Gentz*, hrsg. von Carl WITTICHEN und Ernst SALZER, Munich et Berlin, 1910-1913, gd 8°, 3 vol. (le vol. III en deux tomes).
- Zusätze.** **J. BAXA**, *Adam Müllers handschriftliche Zusätze zu den Elementen der Staatskunst*, Iéna, 1926, (Herdflamme 18), 8° II-164 p.

INTRODUCTION

Il y a des personnages qu'il est bien difficile d'éviter.

Qu'on aborde l'histoire des idées et des faits, en Allemagne, durant cette période qui s'étend de 1804 à 1829, qu'on entreprenne cette étude sous l'angle que l'on voudra : philosophie ou critique littéraire, journalisme ou esthétique, politique intérieure ou congrès diplomatiques, querelles religieuses ou luttes douanières, économie politique ou réveil des idées nationales, il est à peu près impossible de ne pas rencontrer Adam-Heinrich Müller, de ne pas entendre citer son nom ou l'une de ses œuvres, de ne pas se trouver, à un détour de page, devant un jugement sur sa personne et ses théories, apologie ardente ou exécution brutale. On parle de lui chez Goethe qui le reçoit à Carlsbad, en 1819 ; on parle de lui à la Cour de Weimar ; il est l'intime ami de Gentz et d'Henri de Kleist ; il a été le confident d'un prince régnant, le duc Ferdinand d'Anhalt-Köthen ; parmi ses relations, on rencontre le prince Louis-Ferdinand de Prusse et des archiducs, Metternich, le baron Buol, Guillaume de Humboldt et bien des diplomates en renom ; il a fréquenté presque toutes les vedettes du romantisme littéraire, les Schlegel, Tieck, Fouqué, Arnim, Brentano, Eichendorff, Chamisso ; il a été en rapports étroits avec Varnhagen von Ense, Rahel Levin et Ludwig Robert, avec Jean de Müller, Bötticher, Zelter, Gott-hilf-Heinrich Schubert, avec le P. Clemens-Maria Hofbauer, Zacharias Werner, Caroline Pichler et le groupe des convertis viennois ; il a connu Arndt, Görres, Savigny, la famille Körner ; Mme de Staël, en quête de tout ce qui pouvait marquer en Allemagne, l'a honoré d'une visite. Il a fondé des revues, des journaux, à Dresde, à Berlin, à Leipzig ; intimement mêlé à la politique prussienne en 1810 et 1811, il a combattu les réformes de Hardenberg ; participant au soulèvement national, il a pris les armes au Tyrol, puis en 1815, accompagné à Paris Metternich et l'empereur d'Autriche ; les années suivantes, il a concentré sur sa personne toutes les haines qu'engendre, en Prusse et dans les milieux libéraux, la politique autrichienne. De plus, cet homme qui, pendant un quart de siècle, au cours d'une des périodes les plus effervescentes de l'histoire, se trouva mêlé à tant d'évé-

nements et à tant de luttes d'idées, a laissé un nombre respectable d'ouvrages. Le catalogue qu'il en dresse lui-même, en 1820, à l'intention de l'éditeur de l'*Allemagne savante*, comprend déjà vingt numéros, du poids le plus divers, depuis le pamphlet en plaquette jusqu'aux recueils en trois volumes (1). Œuvre promise d'ailleurs à une singulière destinée : si Kleist a vu en elle ce chêne « qui par la lente poussée de ses racines fait éclater la pierre même (2) », il se trouve que, dès 1857, Varnhagen, non sans une joie maligne, note qu'elle est « à peu près inconnue » (3), et que très tôt elle disparaît de la circulation. Les premières œuvres deviennent introuvables : seules quelques bibliothèques en possèdent de rarissimes exemplaires (4). Même le plus vivant des journaux que Müller ait publiés avec Kleist, les *Berliner Abendblätter*, n'existent plus en collection complète, et quand on voudra les rééditer, un long travail de récolement s'imposera (5). De bonne heure donc, on ne lit plus, on ne peut plus lire Adam Müller. Pourtant son souvenir ne s'éteint pas ; mais on en est réduit, à son endroit, à des on-dit, à répéter des jugements tout faits, non plus à apprécier sur pièces.

*
**

La rapidité avec laquelle son œuvre s'efface, ou semble s'effacer, porterait à voir en Müller, à cause même de cette notoriété qui survit à ses ouvrages, l'heureux bénéficiaire, sinon le profiteur du hasard qui le mit en rapport avec des personnalités de tout premier plan. Le renom de Gentz, la gloire de Kleist lui conféreraient un éclat emprunté. Mais, pour cette sorte de satellites qui ne font que refléter les rayons d'autrui, les contemporains eux-mêmes ne montrent d'habitude que de l'indifférence, ou tout au plus une condescendance ironique. Tel n'est pas le cas. Dans tout le dix-neuvième siècle, il serait difficile de trouver un personnage sur lequel on ait porté des jugements aussi violemment contradictoires. Tantôt vanté comme un précurseur, tantôt honni comme un charlatan, il sera porté aux nues ou écrasé d'une condamnation sans appel, mais ne restera jamais indifférent. Devant des opinions discordantes, mais jamais neutres, on peut se demander s'il ne conviendrait pas d'appliquer à Müller ce qu'en 1860, la *Revue Germanique* osait écrire de Wagner, dont le *Tannhäuser* soulevait tant

(1) Müller à Meusel. BAXA, *AM*, 475.

(2) Kleist à Fouqué, fin avril 1811.

(3) *Tagesblatt* du 31 mars 1857. *Nachl. Varnhagen*. Berlin, Preuss. Staatsbibl.

(4) *Die Lehre vom Gegensatz*, introuvable à Vienne et à Prague (cf. SAUER, *Euphorion*, XXIII, 536), est portée disparue à la Preuss. Staatsbibl.

(5) Postface à l'édition de M. MINDE POUET (*Faksimiledrucke lit. Seltenheiten*, num. II, Leipzig, 1925). Cf. aussi Houben, *Zeitschr. d. Romantik*, 144.

de passions : « Il n'appartient qu'aux hommes d'un talent supérieur d'éveiller de si vives sympathies et de faire naître des antipathies profondes » (6).

*
**

Dans ce concert mêlé d'imprécations et de louanges, qui est pour Müller et qui contre lui ?

Pour lui, d'abord Gentz, et cette amitié date du moment où Müller sortait du collège ; elle ne se dément point jusqu'au bout, vive et agissante, sans toutefois exclure une liberté de critique dont Gentz use sans détours. Diplomate pénétrant, habile à juger les hommes, il ne cache pas l'admiration qu'il a pour ce disciple devenu « son égal et mieux encore ». A Mme de Staël il le signale comme l'une des têtes les mieux faites d'Allemagne, peut-être même « la première » (7). Son estime pour Müller, il la dit tout net quand, adressant à Goethe un exemplaire des *Conférences sur la science et la littérature allemandes* le 20 avril 1806, il déclare que l'auteur a une manière à la fois très originale et très profonde de considérer la science, l'art, la religion, la société et l'Etat, et d'envisager sous un même angle des objets qu'on jugeait jusqu'ici fort éloignés. C'est ce jeune Müller qui l'a sauvé alors qu'il se perdait dans des travaux pénibles, confus et sans issue, qu'il se gâtait à fréquenter les puissants de ce monde, gens à qui l'instruction fait moins défaut que la solidité d'esprit. C'est grâce à Müller que, dans les effroyables circonstances où se débat le monde, Gentz n'a pas perdu l'équilibre (8). Il met une pointe d'orgueil à se proclamer l'un des maîtres de Müller ; mais il ne laisse percer aucune jalousie en constatant que les succès du disciple dépassent les siens propres. Il ne revendique que la gloire d'avoir le premier découvert ce qu'il y a de grand et de profond dans le caractère de Müller dont la fréquentation assidue est pour lui un véritable réconfort. Près de cet homme universel, Humboldt lui même manque de largeur de vues, et ne semble que le « pâle précurseur de ce véritable prophète » (9). Guillaume Schlegel, plus tard fera écho à cet enthousiasme laudatif, et qualifiera Müller d'être « divin, doué d'une inépuisable érudition » (10).

Quant à Frédéric Schlegel, il jalouse d'abord les succès de Müller.

(6) *Revue Germanique*, 1860, IX, 433.

(7) *BW*, 138.

(8) Carl SCHUEDDEKOPF et Oscar WALZEL, *Goethe u. die Romantik*, II, 327 (*Schriften d. Goethe-Gesell.*, 1899).

(9) Gentz à J. de Müller, 1806. Witt, II, 266-267. Stägemann (RÜHL, *Briefe u. Aktenstücke aus dem Nachl. Stägemanns*, II, 253) accuse Gentz d'avoir gâté Müller par des louanges exagérées.

(10) *Briefe an Fr. Baron de la Motte Fouqué*, Berlin, 1848, 367. La lettre est de 1806. Müller abusait de cet épithète de *göttlich*.

Tout en disant du bien de *Science et Littérature allemandes*, il en trouve les développements « rhapsodiques », et les adversaires de Müller ne manqueront pas d'amplifier ce reproche. Il pourra, dans le privé, trouver à Müller « un arrière-goût de charlatan » ; du moins, à partir de 1813, et surtout après 1820, leur amitié se resserre étroitement et Schlegel professe pour Müller une estime considérable (11).

Les romantiques choquaient Goëthe par leur tendance à fondre ensemble les sciences et les spéculations les plus diverses et même les arts (12), comme aussi par leurs tendances catholicisantes, sinon leurs conversions. Rien d'étonnant si *Science et Littérature allemandes* n'ont éveillé en lui qu'une « impression mitigée » (13). S'il note que la marche du raisonnement y manque parfois de sûreté, ce qui conduirait fatalement le meilleur esprit du monde à s'égarer, il reconnaît cependant en l'auteur un esprit « d'une classe supérieure ». Dans des notes qui n'étaient pas destinées à une publication immédiate et qui ne virent le jour qu'après la mort de Müller, le compliment n'était pas sans valeur. De même, le 10 août 1807, écrivant à Mme de Stein, il déclare que les Conférences, « quand bien même on y rencontre d'étranges aperçus, ne manquent ni de sérénité ni de largeur de vues ». Les *Paralipomènes aux Annales pour 1807*, tout en signalant les appréhensions, les craintes même que provoque, par certains côtés, la conférence de Müller sur le théâtre espagnol, conviennent cependant que le morceau est « geistreich und belehrend ». En 1808, Goëthe pourra regretter que le *Phæbus* dégénère en pur phébus ; mais cette même lettre où il reconnaît à Kleist un talent peu commun proclamera la haute estime où il tient Müller (14). De même, en 1812, il fera savoir à Frédéric Schlegel tout l'intérêt qu'il a pris aux *Lettres agronomiques* (15). Toutefois le zèle des convertis viennois, où Müller et Schlegel brillent en bonne place, viendra jeter une ombre. Goëthe déteste de tout son cœur les changements de religion : à en croire Wieland (16), il aurait déclaré, à propos de Maler Müller, dont on racontait qu'à Rome il avait pris le froc, qu'il ne pouvait comprendre comment un homme pouvait, en un laps de temps si bref, sombrer pareillement dans la démence. Winckelmann, Stolberg, et surtout Zacharias Werner suscitèrent en Goëthe,

(11) F. Schlegel à W. Schlegel, 17 janv. 1813 (*Windischmann*, 409). J. KÖRNER, *Die Brüder Schlegel*, Berlin, 1926, 507.

(12) Cf. *Athenäum*, 1, 2, p. 144 : « Wer Sinn für die wunderbaren Affinitäten aller Künste und Wissenschaften hat... wird eine gewisse Tendenz aller reinen Instrumentalmusik zur Philosophie an sich nicht unmöglich finden ».

(13) « Eine gemischte Empfindung », *Annalen*, 1806.

(14) A Knebel, 1808.

(15) 1812, à F. Schlegel à propos du *Deutsches Museum*. Cf. J. KÖRNER, *AW*, u. F. Schlegels *Briefwechsel mit Goëthe*, pp. 175-176.

(16) A Schwan, 23 février 1780. Au sujet du regret qu'éveillera en Goëthe le retour de Brentano au catholicisme, Cf. RINGSEIS, *Erinnerungen*, I, 210.

par leur passage au catholicisme, de vifs mouvements d'humeur. Cependant, quand en 1818, à Karlsbad, Goethe apprend que Müller vient de repartir sans avoir pu lui faire visite, il écrit à Gentz : « J'en ai une peine réelle. J'aurais eu tant de plaisir à pouvoir, au moins une fois, goûter le charme de cet homme ». Müller est mort depuis un an et demi quand Goethe déplore, dans une lettre à Zelter que Fr. Schlegel ait dans « son naufrage » entraîné avec lui un talent peut-être « faussement surfait, mais fort joli tout de même », Adam Müller. Si Goethe ne peut suivre Müller sur tous les sentiers du romantisme, du moins lui accorde-t-il — et son témoignage prend d'autant plus de valeur qu'il est donné à des tiers — une place fort honorable parmi les gens qu'il a connus (17).

Pour Kleist — que Rahel Levin appelait « le Kleist d'Adam Müller » (18) — admettons qu'il se sentit lié par une lourde dette de reconnaissance à l'égard de celui qui, en publiant l'*Amphitryon*, avait révélé son nom au public d'Allemagne. Admettons même que cette reconnaissance l'ait obligé à taire toute critique et ait parfois tourné à cette « adoration insensée » dont parle Brentano (19). Il ne reste pas moins que ce soir de novembre 1811 où il arrive à Wannsee, las du monde et de ses luttes, détaché de tout, ne pensant plus qu'à mourir, mais gardant une impressionnante lucidité, Kleist prie Sophie Müller de vouloir bien embrasser son mari pour lui, « l'écrivain », et exprime le souhait que Müller, gardant le souvenir de leur amitié, reste « le vaillant champion de Dieu contre le démon de la fausse raison qui tient le monde dans ses chaînes ». On a pu dénier toute importance à ce billet (20) et y voir, comme dans celui que reçut Péguilhen, une concession de pure forme à un désir d'Henriette Vogel. Certes, le choix de Péguilhen surprend, et le personnage montra bien par la suite combien Kleist avait été mal inspiré en lui confiant ses dernières volontés. Notons que si, dans le billet à Péguilhen, Kleist prend un ton sec de papier d'affaires, tout autre est l'accent du billet à Sophie. Kleist, sans aucun doute, dispensait assez généreusement les compliments aux confrères. Mais ce soir-là il avait bien autre chose en tête que de tourner de vaines amabilités. S'il s'était agi simplement d'accorder à Henriette une ultime satisfaction, est-il sûr qu'il eût pris en face de Müller ce ton d'humilité — il se nomme lui-même « *der Schreiber* » — et qu'il lui eût demandé de poursuivre la croisade commencée en commun ? Sa phrase sonne comme un testament spirituel, et il n'est pas téméraire d'admettre que si Kleist adjure Müller de poursuivre le bon combat, où lui, Kleist, a reçu les

(17) A. Gentz, 28 août 1818. A. Zelter, 20 octobre 1831.

(18) Rahel à Varnhagen, 5 mai 1810.

(19) A. Arnim, 10 décembre 1811. Cf. BIEDERMANN, *Kleists Gespräche*, p. 229.

(20) Cf. ED. VON BÜLOW, *H. v. Kleists Leben und Briefe*, 275.

coups qui le tuent, c'est qu'à ses yeux Müller est le plus valeureux champion de cette cause sacrée.

Pour Joseph Eichendorff, le mérite particulier de Müller fut d'appliquer les vues du romantisme aux théories de la société et de l'Etat, et dans son essai *Preussen und die Constitution*, il lui arrivera de reprendre des thèmes chers à Müller. Dans son Journal, il note sans apprêts quelle joie profonde il eut à fréquenter chez Müller. Il peut bien arriver qu'un jour où il trouve le salon plein — Gentz est là, avec le baron de Buol et le tout puissant agent anglais M. Johnson — Eichendorff, rentré chez lui, se plaigne que Müller ne lui ait fait qu'un accueil condescendant, et le déclare « cérémonieux et hautain jusqu'à en être insupportable », voire « *voller Falschheit und Bonjourmachen* ». Mais partout ailleurs, Eichendorff souligne la cordiale hospitalité de la famille Müller, le bonheur intime qui y règne, et nous montre le maître de maison « spirituel, aimable » et, envers les absents, d'une modération assez inusitée dans les milieux littéraires (21).

Laun — (Frédéric Guillaume Schulze) — rencontra fréquemment Müller à Berlin, à Dresde, à Leipzig. Il emprunte à Fr. Schlegel le reproche de « rhapsodique », ou celui de se complaire trop volontiers aux paradoxes ; du moins reconnaît-il à Müller de la profondeur et de la vivacité d'esprit, et même, à l'égard de ses amis, une constance capable d'aller jusqu'au sacrifice. Une fois signalé le bref portrait que nous trace Gräffer, qui évoque surtout le talent oratoire de Müller, nous aurons épuisé les témoignages favorables (22).

N'accordons qu'un poids minime à la préface que Marie von Pilat rédigea pour la *Correspondance de Gentz et Adam Müller*, ces pages où elle montra plus de piété filiale que de sens critique (23). Et pas beaucoup plus de valeur objective à l'apologie — on serait tenté de dire au panégyrique de Müller, que le Dr Rosenthal mit en bonne place dans ses *Konvertitenbilder*. Les intentions de Rosenthal sont nettes : juif, il s'est converti ; pour remercier la Dispensatrice de

(21) *Über die ethische und religiöse Bedeutung der neueren romantischen Poesie in Deutschland*, Leipzig, 1847, pp. 85 sqq. *Preussen und die Constitution, aus dem Nachlass hrsg. von HEINRICH MEISNER*, Sonderabdruck aus *Nord und Süd*, Bd XLIV, Heft 132, Berlin, 1838. SW, éd. Kosch, XI (*Tagebücher*), 292, 247.

(22) LAUN, *Memoiren*, Bunzlau, 1837, 3 vol., cf. I, 207 ; II, 161 ; III, 80.

GRÄFFER, *Kleine Wiener Memoiren*, Vienne, 1845, 3 vol., II, 67.

(23) *Briefwechsel zwischen Gentz und Adam Müller*, Berlin et Stuttgart, 1857. L'ouvrage parut sans nom d'éditeur. CLEMENS v. KLINKOWSTRÖM, *Aus der alten Registratur der Staatskanzlei*, etc., Vienne, 1870, p. V, donne comme éditrice la fille aînée de Müller « die auch in wissenschaftlichen Kreisen hochgeschätzte Frau Cäcilie von Endlicher ». THEOPHIL ZOLLING, *Kleists Werke* (*Kürschners Nationalliteratur*, num. 149, vol. I, p. LXXXII) donne également comme éditrice M^{me} von Endlicher. M. J. BAXA, *AM*, 476, désigne comme éditrice la fille cadette de Müller, Marie von Pilat. Alex. DOMBROWSKY, *Aus einer Biographie Adam Müllers*, relève une trentaine de dates erronées.

toutes grâces, la Mère de Miséricorde à qui il dédie ses deux volumes, il tient à célébrer certaines conversions retentissantes. S'il nous donne, dans la confession de 1810, un document précieux, il chante plus qu'il n'explique l'abjuration de Müller. Et son silence est bien inquiétant parfois. A-t-il réellement ignoré que Mlle Sophie Taylor s'était effectivement appelée Mme de Haza-Radlitz avant de devenir Mme Müller ? En tous cas les préoccupations apologétiques de Rosenthal ne pouvaient servir la mémoire de Müller qu'auprès de ceux qui s'étaient déjà ralliés à sa cause (24).

Tels sont, dans le procès Müller, les témoins à décharge. Leur nombre est restreint, leur poids considérable. Leur autorité, toutefois, ne s'impose pas sans réserve. On aurait beau jeu à objecter que Gentz, qui avait partie liée avec Müller, n'est pas à l'abri de tout soupçon de partialité ; qu'Eichendorff ne fournit au procès qu'un témoignage de moralité ; que Kleist n'apporte qu'une vaticination à longue échéance ; enfin que les louanges de Goethe, de quelque prix qu'elles soient, se teintent d'un regret. Et alors, découvrant la masse serrée des adversaires de Müller, on serait tenté d'abandonner, découragé, une cause impossible à défendre.



On ne fait pas de politique active sans susciter des haines. Il est dans l'ordre que les gens en place, politiques ou fonctionnaires, qui furent en démêlés avec Müller, insistent, en nous traçant son portrait, sur des défauts réels ou prétendus et taisent ses mérites. La passion religieuse interviendra encore pour troubler les témoignages. Tout ce groupe de convertis qui gravitait autour du P. Hofbauer, de Müller et de Schlegel, était aussi odieux aux protestants de Berlin qu'à un certain clergé viennois, tout imprégné de joséfisme, et qui voyait d'un mauvais œil le zèle ultramontain des néophytes. Des deux côtés, on tend à considérer leur conversion comme une opération intéressée, voire fructueuse, et l'écho de cette opinion se retrouvera jusque dans les cahiers de conversation de Beethoven (25).

(24) 3^e édition, Ratisbonne, 1889, I, 72 sqq. III, 521, est tout aussi ambigu à propos d'Albert de Haza-Radlitz : « Il était encore tout jeune lorsqu'il perdit son père, après quoi sa mère épousa en secondes noces l'écrivain renommé Adam Müller, de Leipzig ». BRÜHL, *Gesch. d. Kathol. Lit. Deutschlands*, 739, signale également que Sophie Taylor avait épousé d'abord M. de Haza, mais ne dit pas davantage comment cette union prit fin.

(25) Cf. Cahier de conservation 8-(18), mars 1820 (Staatsbibliothek, Berlin). Conversation avec Blöchlinger, directeur de la pension où Beethoven a placé son neveu Karl. Blöchlinger : « Le P. Hofbauer vient de mourir. C'était lui le chef de cette nouvelle secte de calotins, ces Ligoriens, comme on les appelle. Un misérable

Ce qui est plus troublant, c'est que des gens qui furent liés avec Müller se rangent nettement contre lui, ou fournissent ses adversaires d'arguments redoutables.

On pourra exploiter contre Müller Clemens Brentano qu'un repentir mènera de la critique acerbe et du ragot méchant à une franche confession d'amitié. Peut-être de bonnes âmes lui avaient-elles conté des échos du salon Müller, où, un jour, on s'était gaussé de sa vanité « digne d'un chambellan ou d'un professeur d'université », et de son « impuissance de castrat » (26). Ecrivain à Görres, Brentano souligne, certes, que Müller lui veut du bien, et qu'il goûte en sa compagnie des moments fort plaisants. Mais il ajoute aussitôt que Müller l'agace parfois : il pose au monsieur distingué, se pique de goûts nobles et le ton posé qu'il affecte tournerait facilement à l'ennuyeux. Après le suicide de Kleist, Brentano écrit à Arnim qu'il peut être fort dangereux d'avoir pour Müller, qui, à Vienne, s'occupe de flatter les puissants, une amitié folle, touchant à l'adoration, et qu'il est désastreux d'hériter de ses maîtresses (27). Sans doute, quand, en 1813, il séjournera à Vienne, Brentano rachètera-t-il ce qu'il y a de dangereusement aigu dans ses propos antérieurs. Il vantera « ce calme, cette douceur » qui règnent dans la maison Müller, ce qu'il y a de pur et de rayonnant dans les entreprises de l'ami auquel il décochait naguère des flèches si cruelles (28). Malgré le repentir de Brentano, c'est de ses médisances qu'on se souviendra le plus volontiers.

Tieck, élève lui aussi du *Graues Kloster*, avait rencontré Müller dans le salon des Sander. Rentrant de Rome en 1806, Tieck s'arrête à Dresde où Müller vient de s'acquérir une notoriété toute neuve. La présence de Wiesel, que Tieck détestait autant que Müller le prisait, fit obstacle à un rapprochement. En 1808, Tieck séjourne de nouveau à Dresde et Müller n'épargne pas ses peines pour gagner au *Phæbus* un collaborateur aussi brillant. Tieck, lecteur insurpassable, conçut-il quelque jalousie des succès oratoires de Müller ? Devant les attentions et les compliments dont on l'accable (29), il réagit mollement ou ne réagit plus du tout. Par la suite, il se raidit dans une froideur hostile. Il attaque Müller, mais d'une manière biaise, en le caricaturant, dans son *Fortunat*, sous les traits du perruquier Flint, au verbe nombreux et brillant, mais vide, féru de ses relations avec les diplomates, entiché de son titre sonore de *Ober Geheimer Staatshauptre-*

fanatique de dogmaticien. Mais Adam Müller se plaisait à faire de lui le plus grand de tous les théologiens... Tous ces convertis ne sont devenus catholiques que par intérêt égoïste, non par conviction. »

(26) EICHENDORFF, *WS*, Kosch, XI, 301.

(27) A Görres, janvier 1811 ; à Arnim, 19 décembre 1811. (BIEDERMANN, *Kleists Gespräche*, 239.)

(28) A Tieck, juin 1813.

(29) J. BAXA, *AM*, 90. RUDOLF KÖPKE, *Tieck*, I, 337, I, 338 : « Auf Tieck machte Müller stets einen abstossenden Eindruck ».

gulator (Müller, précepteur du Prince Bernard, vient de publier les *Eléments* et d'être nommé conseiller aulique weimarien), regrettant enfin que des sonneries de cloches n'annoncent point le moment où il doit parler en public. Dans sa *Vie de Kleist*, Müller, esquissé d'un trait fort sec, apparaît coupable d'avoir abandonné son ami (30). Sans doute aussi, Tieck, qui jadis avait donné dans les tendances catholicisantes mais s'obstinait à rester protestant bien que sa femme et sa fille fussent passées à l'obédience romaine, était-il ennuyé de se voir classé malgré lui parmi les fauteurs de ces conversions en série, de cette épidémie d'abjurations qui faisaient tant décrier le romantisme en Prusse protestante comme en Autriche catholique. Peut-être aussi se trouvait-il circonvenu par deux amis, qui connaissaient bien Müller et le détestaient cordialement : Friedrich von Raumer, que nous allons retrouver ; puis Jeannette de Haza, qui ne pouvait pardonner à Müller le divorce de ses parents, rejetait tous les torts sur le second mari de sa mère et, seule parmi les enfants Haza, lui vouait une tenace rancune.

Friesen, lui aussi, a personnellement connu Müller à Dresde (31). Il aperçoit bien certains motifs généraux — insuffisance à la fois du protestantisme rationaliste et du piétisme — qui expliqueraient les conversions romantiques et celle de Müller en particulier. Mais il note aussitôt que, sitôt qu'on parlait politique ou religion, Müller tombait dans l'exaltation la plus romanesque. Fidèle écho d'une préoccupation chère à Tieck, Friesen tient à établir une séparation bien nette entre le groupe des convertis et le premier romantisme, Tieck, Novalis et Wackenroder. Qu'on n'aille surtout pas rejeter sur Tieck la responsabilité de ces manifestations antilibérales et ultramontaines : elles sont et restent bien le fait de Müller et de ses acolytes, Frédéric Schlegel et Zacharias Werner. Au rebours de beaucoup d'autres, Friesen concède à Müller de sérieuses connaissances en histoire comme en économie politique, de même un talent oratoire fascinateur. Mais pourquoi un esprit si richement doué cherche-t-il à tirer d'aussi rares aptitudes des effets pareillement creux ? On peut se demander, conclut Friesen, si Müller est sincère, ou si, dans les opinions qu'il professe, il ne se glisse pas une feinte, une simulation perpétuelle. On se sent mal à l'aise, on perd pied, on redoute que tout ne repose que sur de continuels sophismes.

Guillaume de Humboldt avait été moins cruel pour Müller dans sa condamnation de l'*Art Oratoire*. Il se bornait à souligner l'« arbi-

(30) « Er reiste nach seinem Vaterlande zurück, und lebte in Berlin, wo er seinen Freund A. Müller wieder antraf, der ihn aber auch nach einiger Zeit verliess, um sich nach Wien zu begeben. » *Zu Kleists hinterlassenen Schriften*, 1821.

(31) FRIESEN, *Ludwig Tieck*, pp. 245 sqq.

traire sophistique » avec lequel Müller oblige la philosophie et l'art à se plier à ses désirs. Le plus grave reproche qu'il fasse à Müller est de ne pas aller au fond des choses : du moins n'aperçoit-il pas en lui d'intention trouble (32).

Varnhagen, à l'inverse de Brentano ou de Fr. Schlegel, se raidira, malgré l'amitié que lui porta Müller, dans une attitude de dénigrement. Et, même après la mort de Müller, cette acrimonie s'accroîtra. Lié très tôt avec Müller, Varnhagen sera l'un des premiers admirateurs de ses talents et de son habileté dialectique : une sympathie assez vive s'établit entre eux (33). Mais très tôt, il se mêlera à cette amitié, de la part de Varnhagen, une certaine acidité. En 1808, alors que les événements politiques et leur commune haine de Napoléon auraient dû les rapprocher, Varnhagen, déclarant à Fouqué que *der Adam* pourrait Kleist en lui fourrant en tête qu'il est un nouveau Shakespeare, donne le plus fâcheux écho aux propos de Dora Stock. Il semblerait que Varnhagen jalouse Müller d'avoir découvert, révélé Kleist et ainsi gâgné l'amitié du poète (34).

Dans la suite, ils participeront tous deux au réveil national. Mais Varnhagen, quand il parlera de Müller, taira ce moment de sa vie. Ils se rencontreront encore, à Paris, à Vienne, à Leipzig. Mais tandis que Müller — plus par force que par désir — incline vers l'Autriche, Varnhagen met ses talents au service de la Prusse. Comme Müller, il fera de la diplomatie active ; comme Müller, il connaîtra la disgrâce. Il y aurait eu là de quoi les rapprocher. Mais Varnhagen est rappelé de Carlsruhe à Berlin au moment même où l'on se met à persécuter les « démagogues » — admirable occasion qui va lui permettre de jouer les martyrs du libéralisme, tout en sollicitant d'ailleurs une autre ambassade. A mesure qu'il vieillira, ses rancœurs de diplomate mis à pied s'exacerberont ; il penchait vers le rationalisme libre-penseur et le libéralisme politique : il se fera leur grand-inquisiteur. Et le « Wirkliche Geheime Oberliterat », comme on le surnommait à Berlin, se vengera de tous ceux qui ont contrarié sa carrière, qui ont mieux réussi que lui, ou qui simplement n'étaient pas de son avis, en rédigeant sur leur compte de petites notices gonflées de fiel, sinon de poison. On reprochait à ses dépêches d'être pleines de ragots. En proie désormais à une rage de médisance, il n'épargne à peu près personne et, dans un Berlin où l'on bavarde beaucoup, il est toujours prêt à re-

(32) *Ansichten über Aesthetik und Literatur*, éd. Jonas, Berlin, 1880, pp. 131, 124. Caroline PICHLER, *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben*, Munich, 1914, I, 641, enfin *Briefe W. von Humboldts an Jacobi*, 126 : « Adam Müller kommt mir, auch, wenn er tief sein will, immer seicht vor. Es ist mehr ein Ausstaffieren innerlich empfangener Ideen als ein gründliches Erforschen der Gegenstände selbst ».

(33) VARNHAGEN, *Denkwürdigkeiten*, I, chap. VI, 232 sqq.

(34) 13 octobre 1808. (BIEDERMANN, 150.) Dora Stock à F.-A. Weber, 11 avril 1808. (BIEDERMANN, 126.)

cueillir le raconter désobligeant, et à le noter dans ses petits papiers — non sans un tacite espoir de publication ultérieure.

Adam Müller était mort quand Varnhagen, en 1836, traça de lui un portrait sans tendresse. Varnhagen prend la précaution liminaire de se défendre de toute intention agressive, bien que Müller « n'ait pas mérité qu'on s'abstint de le combattre ». Sans doute nous le présente-t-il comme un esprit charmant, sinon charmeur, un des hommes les plus agréables que Varnhagen — pourtant si répandu — ait jamais goûtés. Mais c'était une âme timorée : il n'osait qu'à grand-peine imiter Gentz quand celui-ci, sous ses yeux, moissonnait à brassées les joies matérielles ; un esprit irénique, qui recherchait peut-être les solutions conciliatrices par l'effet d'une certaine lâcheté ; une intelligence déliée, certes, mais peut-être d'une souplesse excessive qui trop facilement s'adaptait aux thèses du contradicteur. Pourtant Varnhagen concède que le catholicisme de Müller était sincère et incapable de composition. Mais déplaçant la date de la conversion, il laisse s'insinuer la supposition que cette conversion n'avait pas été totalement désintéressée. Il articule enfin des griefs positifs : Müller, dans l'affaire des *Abendblätter*, a manœuvré « perfidement ». Bien plus : il a déserté ses devoirs patriotiques (35). Pis encore, aux yeux de Varnhagen, blessé à Wagram et historiographe de Blücher, il manquait du plus élémentaire courage physique (36).

Varnhagen ira plus loin encore. Dans ce même volume où il trace le portrait de Müller, en évoquant la figure d'Alexandre von der Marwitz, il n'omet rien de ce que celui-ci put dire de défavorable à la cause de Müller. Marwitz avait laissé un renom mérité d'esprit (37) ; sa mort à Montmirail l'auréolait de gloire militaire. Le discuter eût paru sacrilège. Et s'abriter derrière lui était bien commode pour mieux frapper Müller. Pour Marwitz, celui-ci n'est qu'un « monsieur dépourvu de sincérité, un menteur chez qui un échauffement factice supplée à l'enthousiasme vrai. Nulle rectitude de la pensée : mais de fades acrobaties intellectuelles. Un homme pourri, sans religion. Même quand Marwitz partage avec Müller une vigoureuse hostilité contre Adam Smith et son disciple Kraus, sa haine ne désarme pas. Müller ne mérite le nom ni de philosophe, ni d'historien (38).

(35) *Galerie von Bildnissen aus Rahels Umgang*, II, 143-148.

(36) *Ibid* 144. Müller raconte chez les Sander l'incendie du château de Copenhague : il se vantait d'aider à lutter contre le feu, quand tout-à-coup on crie précisément « au feu ! » dans la maison même des Sander. Müller dégringole l'escalier quatre à quatre, et disparaît. A Schoenbrunn, Müller ayant « mal parlé » de Goethe, Varnhagen s'emporte. Müller aurait alors vivement redouté de le voir se livrer sur lui à des voies de fait. (*Notizen*, dans le *Nachlass* de Varnhagen, Preuss. Staatsbibliothek, Berlin.)

(37) ANTON LÜTTEKEN, *die Dresdner Romantik und Heinrich von Kleist*, page 16, est d'une sévérité exagérée quand il fait de lui le prototype du « märkischer Eisenfresser ».

(38) A Rahel, 19/25 mai 1811. *Galerie*, II, 30 sqq.

A mesure que Varnhagen vieillit, le ton se fait plus âpre. Si, dans les *Denkwürdigkeiten*, les petits scandales où trempent Müller, The-remmin, Mme Vogel et Mme Sander, ces histoires de maîtresse cédée à l'ami qui, par la suite, dépossèdera d'une nouvelle conquête le généreux donateur, les malheurs d'Henriette qui voit Sophie lui ravir tous ses adorateurs, sont traités sur le mode léger et sans malignité d'un conte de Boccace ou d'une nouvelle espagnole (39), il en est tout autrement des petites fiches que Varnhagen rédigeait avec soin, de son écriture droite et nette, et qu'il rangeait avec trop de minutie pour qu'on pût admettre un instant qu'il ait désiré les voir tenir secrètes. *Notizen* et *Tagesblätter* sont particulièrement néfastes à la cause de Müller. Des *Notizen* — huit feuillets de format exigü et de teinte variée (40) — l'une rappelle simplement la date de la naissance et celle de la mort de Müller, une autre, d'allure anodine, renvoie à certaines pages du journal de Varnhagen, mais chacune des suivantes porte un coup douloureux à la mémoire de Müller. Une citation de Schleiermacher nous montre en lui « une arrogance à faire peur, une impertinence qui ne recouvre que du vide » (41). Un incident survenu au cours d'une visite de Varnhagen à Leipzig donnerait au catholicisme de Müller et à son respect pour le pape une teinte de dévotion superstitieuse ; l'incendie du château royal de Copenhague trouve son pendant dans une scène à Schöenbrunn ; puis, en relatant l'entrevue de Mme de Staël et de Müller, s'il reconnaît que l'ignorance où Mme de Staël était de l'allemand, la difficulté qu'éprouvait Müller quand il lui fallait s'exprimer en français, rendaient leur entretien extrêmement laborieux — il en fut de même quand Mme de Staël alla visiter Schiller — Varnhagen insiste surtout sur l'impression désastreuse d'inexpérience et de fatuité qu'aurait laissée « la tête la mieux faite d'Allemagne ». Enfin l'amitié de Gentz est décrite par Varnhagen comme une sorte de passion échauffée qui risque à chaque instant de chavirer, de se retourner en hostilité déclarée, et qui, sous des dehors d'adulation réciproque, cachait mal un fond de secrète envie.

Les *Tagesblätter* renchérissent. Dix ans après la mort de Müller, après une journée bien remplie (42) — théâtre, correspondance, visites — Varnhagen jette les yeux sur l'exemplaire des *Vermischte Schriften* dont Müller lui avait fait l'amical hommage. Grand talent, on ne peut le nier. Mais utilisé d'une façon « révoltante, absolument écœurante ». Tout y sonne creux, tout y a un éclat faux. « Sophiste, même quand il dit la vérité », ce qui est un comble. « Il ne valait

(39) *Denkwürdigkeiten*, I, 360 sqq.

(40) Preuss. Staatsbibliothek, Berlin (Nachlass Varnhagen).

(41) A Willich-Stolpe, 19 octobre 1803.

(42) *Tagesblatt* du 25 novembre 1839.

réellement pas grand'chose, et c'est un bonheur pour la Prusse qu'il en soit parti fort tôt : il aurait pu grandement lui nuire. » Varnhagen, emporté par la passion politique, rejette sur Müller sa haine des *Grossdeutschen* et de tous ceux qui entravèrent les premières tentatives d'union douanière sous l'hégémonie des Hohenzollern. Le 31 mars 1857 — après une courte promenade sous des giboulées de grêle et une tournée chez les antiquaires — Varnhagen ouvre le volume de lettres qui vient de paraître chez Cotta. « Voilà bien deux rebelles » qui montrent une étrange témérité dans leurs propos contre Fichte, contre Goethe même. Par leur vanité prétentieuse, ils dament le pion aux frères Schlegel eux-mêmes. Ce n'est que justice si les événements apportent un démenti quotidien à leurs espoirs, si Gentz est aujourd'hui « méconnu et Adam Müller à peu près ignoré ». Le lendemain 1^{er} avril, — journée triste, inquiète, avec un arrière-goût d'automne — Varnhagen sent d'abord quelque plaisir à reprendre cette correspondance et à la feuilleter. Mais son intérêt se lasse vite. Il relit du Fouqué, du Chamisso, mais ce retour à des temps lointains lui laisse à l'âme une amertume tenace. Une nouvelle le ragaillardit : pour la première fois, un navire prussien vient de passer le Sund, pavillon au vent, sans acquitter ni douanes ni péages. Echec à l'Autriche, échec au système dont Gentz et Müller s'étaient faits les champions !

Le 5 avril, il vient d'adresser au Dr Zabel, rédacteur de la *Nationalzeitung* de Berlin, et aux *Jahreszeiten* de Hambourg quelques lignes sur la Correspondance de Gentz et Müller. Reprenant le recueil, il s'étonne que Gentz, à propos de Rahel, écrive à Müller : « J'ai eu une longue conversation avec votre amie ». Ce *votre* choque Varnhagen. Tout comme ces mots de Müller à Gentz : « Varnhagen et sa femme sortent d'ici. Quel changement incompréhensible chez lui ! Le voici plein de bonté, de douceur, d'équité et d'indulgence ». Varnhagen se montre tout d'abord sensible au compliment, mais croit bientôt découvrir que si Müller emploie des termes aussi flatteurs, c'est qu'ils se sont trouvés d'accord pour blâmer la politique du cabinet de Berlin ; bien par hasard d'ailleurs, car ce blâme se fonde sur des motifs totalement différents. Et plus loin, rappelant cette lettre où Müller renouvelle le pari de Pascal, Varnhagen s'indigne qu'on ose encore employer, quand on s'arroge le titre de penseur, de si misérables artifices, moins bons à convaincre qu'à tromper le prochain (43).

Peut-être, lorsqu'il poussait ses attaques, Varnhagen n'était-il pas insensible à des suggestions de Pauline Eik, la fille d'Henriette Vogel, qui se figurait blanchir la mémoire de sa mère en noircissant Müller (44). Mais le *Tagesblatt* du 5 avril laisse bien transparaître une des raisons fondamentales de l'hostilité de Varnhagen : passion politique

(43) BW, 269, 297, 232.

(44) RAHMER, *Kleist*, 145.

et passion religieuse ne peuvent l'abandonner, même lorsqu'il retourne à plus de trente ans en arrière, le poussent à interpréter arbitrairement les textes et à commettre ces *Unlauterkeiten* qui lui furent si durement reprochées (45). Ses critiques perdent du même coup la plus grosse part de leur crédit.

*
**

Cette même passion politique ou religieuse contamine d'autres sources et nous oblige à n'y puiser qu'avec précautions.

Si Rahel Varnhagen finit par surmonter l'ennui qu'elle éprouvait d'être née juive, son frère Ludwig Robert, bien qu'à l'occasion il ne dédaignât point de ridiculiser certains coreligionnaires, se montra toujours assez sensible aux critiques venus des milieux antisémites (46). Or Adam Müller avait été co-fondateur de la *Christlich-deutsche Tischgesellschaft* qui refusait d'accepter les israélites. *Der Jude Robert* était trop bien renseigné pour ignorer que certains coups de bâton, reçus par lui au théâtre de Breslau, avaient éveillé des sourires de satisfaction dans le salon des Müller comme dans bien d'autres maisons de Vienne ou de Berlin (47). Bien plus, les *Staatsanzeigen* discutaient l'admission des juifs aux droits de citoyen (48). A mesure qu'on s'habitue à voir en Müller le chef des convertis, bien plus : un renégat et un traître à la Prusse, doublé d'un des grands pontifes de la réaction politique et sociale, Robert, lui, accentue ses convictions de libre-penseur, de libéral et de prussien. Il cherche aussi à se faire le héraut de la gloire de Kleist, avec trop d'éloquence peut-être (49) pour qu'on ne soupçonne par derrière ses louanges le secret dessein de rabaisser Müller qui, s'il avait en fait découvert Kleist, semblait n'avoir rien tenté pour sauver la mémoire de son ami. La Bibliothèque Nationale de Berlin conserve une liasse d'épigrammes de Robert, non publiées par lui, mais qui durent courir sous le manteau. Seize d'entre elles portent à Müller des coups redoutables. Rahmer veut qu'elles reflètent d'une manière irréfragable l'opinion des contemporains ; c'est peut-être beaucoup dire. En tous cas, nous trouvons là, ramassées et fort dangereusement aiguës, toutes les armes dont on avait usé, dont on usera et abusera. Après avoir répété les accusations auxquelles prêtait le mariage de Müller, Robert nous le présente com-

(45) DILTHEY, *Schleiermachers Leben*, 228.

(46) Cf. EUGEN GUGLIA, *F. von Gentz*, 25. SPENLÉ, *Rahel*, 11. Cf. dans les inédits de Ludwig Robert à la Preuss. Staatsbibliothek les *Acrosticha* et *das XIXte Jahrhundert*.

(47) EICHENDORFF, *SW*, XI, 285. Vienne, 4 août 1811.

(48) *St A III*, 280.

(49) En décembre 1822, dans le *Morgenblatt*, il défend le *Prince de Hombourg* d'une manière que HERZOG, *H. v. Kleist*, p. 563, trouve un peu trop éloquente.

me l'un de ces prophètes qui ne font que répéter autrui, un déserteur « qui ne vaut même pas le coup de fusil », un défenseur intéressé du catholicisme, surtout préoccupé de gagner « des indulgences pour ses péchés passés et futurs ». « Pion promu chevalier », il voudrait faire échec à la raison. L'œuvre de Müller ? Un bruyant moulin à vent qui, entre les deux meules du papisme et de la féodalité, broie le peuple et le roi. Pire encore l'épigramme *Lehnsgut* : « Seul, enseigne Müller, le fief nous attache à l'Etat. L'argent tue le patriotisme ». En voici la preuve : s'il couvre la Prusse d'injures, c'est qu'il a reçu de l'argent » (50).

Lié avec Varnhagen par une amitié ancienne que renforçaient encore un même libéralisme politique, une même tendance libre-penseuse, Henri Heine ne devait pas, lui non plus, montrer beaucoup d'indulgence pour Adam Müller. Une des *Lettres de Berlin* (51) nous donne une chronique théâtrale et les actualités : Spontini va écrire un opéra dont Koreff lui fournira le livret ; Boucher, le violoniste, annonce de nouveaux concerts ; le comte Brühl, qui s'est cassé la clavicule, est bien malade, et il serait difficile de trouver un intendant de la même valeur ; le danseur Antonin a osé demander cent louis de cachet par soirée : on les lui a refusés ; « Adam Müller, le politicien, était là ces derniers jours, de même que Houwald, le monsieur qui fabrique des tragédies ». Le ton négligent de l'énumération, l'ordre des personnages, la manière dont on les encadre ne vont pas, semble-t-il, sans une intention mordante.

Heine a trop changé d'étiquette confessionnelle, et avec une facilité trop intéressée — « Paris vaut bien une messe » — pour qu'il ne voie pas une arrière-pensée égoïste à la conversion de Müller. Il se dit catholique ? Si l'Eglise le tolère, comme Haller et Schlegel, si elle accepte les services de ces francs-tireurs, c'est que l'armée régulière de la foi vient d'être trop durement éprouvée. Mais vienne la paix, et Rome saura bien mettre à la raison des gens dont elle peut à bon droit se méfier : elle redoute que dans leur rage dévote, ces convertis « au lieu de baiser sa mule, ne mordent le pied au pape » (52).

Tous ces apostats qui « par troupeaux » abjurèrent la foi évangélique et la Raison, Heine les enveloppe, dans son *Ecole Romantique*, d'une même réprobation. Il fait même, en les énumérant, trop bonne mesure : à Schlegel et à Werner il adjoint Tieck et Novalis, qui restèrent protestants, un Schütz, sans préciser lequel, puis Carové. En queue de liste, avant un « etc... » légèrement méprisant, Adam Müller (53).

(50) Publiées par RAHMER, *Kleist*, 177 sqq.

(51) SW. (Elster) VII, 569, janvier 1822.

(52) SW. VII, 401, 252, 406.

(53) SW. V, 246, 289.

Il s'agit évidemment de Wilhelm von Schütz-Lacrimas qui s'est effecti-

Dans l'*Histoire de la Philosophie et de la Religion en Allemagne*, l'attaque est tout aussi directe. On tresse une couronne à Schelling, qui pourtant s'était converti, et on n'en bafoue que mieux les théoriciens de l'Etat organique. « L'histoire de la philosophie de la nature nous montre comment les pensées les plus magnifiques peuvent prêter à des bouffonneries de carnaval, comment une grande idée peut être compromise quand s'en empare une bande de polichinelles sans courage et de pierrots mélancoliques. » Pendant que Oken, « le penseur le plus génial et l'un des plus grands citoyens d'Allemagne », découvrait des mondes d'idées nouvelles et enflammait la jeunesse pour les droits éternels de l'humanité, la liberté et l'égalité, un Adam Müller, hélas ! enseignait à engraisser les peuples comme bestiaux en étable, selon les principes de la philosophie naturelle ; et M. Görres prêchait l'obscurantisme du Moyen-Age, selon des vues inspirées des sciences naturelles : l'Etat n'est jamais qu'un grand arbre qui, de par sa structure organique, est bien obligé d'avoir un tronc, des branches, des feuilles — et tout cela, on le retrouve si joliment dans la hiérarchie corporative du Moyen-Age ! (54).

Flagellant « un apostat », Heine s'écrie :

« Voilà ce que c'est que de tant lire ces Schlegel, ces Haller, ces Burke. Hier encor un héros, vous voici dès aujourd'hui un coquin. »

Müller n'est pas nommé, mais comment ne pas le sentir visé plus que celui dont il se proclamait le disciple et dont le nom formait la seule rime possible au cruel *Schurke* ? (55).

Source également troublée par les passions politiques et religieuses que les écrits de Wilhelm Traugott Krug, le mari de Wilhelmine von Zenge, l'ex-fiancée de Kleist. Sans être particulièrement connu de Müller, Krug avait reçu de lui, en 1804, un exemplaire de sa *Lehre vom Gegensatz*. Quand ils se retrouvèrent à Leipzig où Krug enseignait, à l'Université, la philosophie, leurs rapports furent d'abord excellents et Krug collabora aux *Staatsanzeigen*. Mais on se chicana à propos de Haller, et le centenaire de la Réforme envenima le conflit.

vement converti et collabora aux *Staatsanzeigen* ; il ne peut s'agir de Christian-Gottfried, rédacteur de la *Hallesche Literaturzeitung*, ni de son fils Friedrich-Karl-Julius, éditeur des *Tagebücher* de Zacharias Werner, et professeur à Halle ; Elster croit ce dernier visé par Heine, alors qu'il nous dit d'autre part (V. 289) qu'on ne sait point si ce Schütz est effectivement passé au catholicisme.

Fréd. Guill. Carové (1789-1852) (cf. GOYAU, *l'Allemagne religieuse, le catholicisme*, II, 311 ; SCHULTE, *Geschichte der Quellen*, III, I, 342 ; *Allgemeine deutsche Biographie*, IV, 7, art. de E. ALBERTI), quoique catholique, avait assisté aux fêtes de la Réforme à la Wartbourg en 1817. En même temps que Savigny, Perthes et bien d'autres, il rêva d'une fusion des confessions, s'en prit à l'infailibilité de l'Eglise, au célibat des prêtres, puis tourna son activité belliqueuse contre le Saint-Simonisme. Cf. DRESCH, *Gutzkow et la jeune Allemagne*, 57.

(54) SW, IV, 284, 291.

(55) SW, II, 166. (*Nachlese, Zeitgedichte*.)

Tout comme le superintendant Tzschirner, Krug voyait en Müller, alors consul général d'Autriche pour la Saxe et les principautés anhaltines, le principal fauteur de la conversion au catholicisme du duc Ferdinand de Köthen. Les tracts de Krug (56), fort spirituellement enlevés à la pointe de la plume, ont trop goût de pamphlet pour qu'on puisse accepter sans inventaire les affirmations de leur auteur. Celui-ci fait leur juste part à la finesse d'esprit qu'a toujours montrée Müller et à ses talents de conférencier. De même, il est exactement renseigné sur bien des détails : les antécédents du mariage de Müller, par exemple (57). Mais Krug ne saurait contenir sa haine du converti et du jésuite. Si dans *Welche Folgen* il s'applique à ne pas nommer Müller, tout en stipulant bien que la pression catholique s'accroît avec une vigueur particulière dans les limites de son ressort consulaire, dans *Proselytenmacherei*, il ne se retient plus. Müller ? Un touche-à-tout superficiel, un jongleur de la science qui s'est à lui-même arrogé le droit d'enseigner, savant errant en mal d'élèves. Bien plus, il fallait qu'il eût perdu la raison pour s'être laissé prendre au filet des jésuites : car sa conversion est certainement l'œuvre d'une influence extérieure. Les éternels ennemis du protestantisme peuvent être fiers de leur recrue : maintenant qu'ils en ont fait « une manière de semblant de diplomate », le voici qui, sous main, aide à la propagation du piétisme, fourrier du catholicisme ; qui, contre ses convictions intimes, ose vanter Frédéric II, ce fanatique du rationalisme, ou la reine Louise, ce pur modèle des vertus protestantes, pour attirer à lui les esprits faibles et confiants, ou pour conquérir de substantiels avantages : car s'il proclame qu'il n'agit que *ad maiorem dei gloriam*, il doit ajouter *in petto*, pour être véridique, et *ad propriam utilitatem*. Il a maintes fois prouvé qu'il savait disposer son manteau selon le vent. Quant à ses sentiments intimes, qu'on sache bien quel monstre de dureté se cache en Müller — à la table d'un prince saxon, il a osé vanter la torture, et n'a rien fait, rien dit, rien écrit en faveur des malheureux Grecs (58).

Hormayr, qui pourtant avait compté Müller parmi les collaborateurs de son *Archiv*, résumera toutes ces attaques : « Voilà donc morts ces deux grands Tartuffes, Frédéric Schlegel et Adam Müller, qui, en liaison avec Gentz, avaient organisé à Vienne la tyrannie spirituelle et une âpre persécution ». La suprême tartuferie de Müller aura été, selon Hormayr, de renier ses principes politiques pour imposer aux Tyroliens, en 1814, une constitution qui contredisait à la fois leurs traditions et ses idées les plus chères, mais qui était désirée

(56) Cf. Bibliographie *in fine*.

(57) Cf. Haller, Müller und Consorten, pp. 27, 44.

(58) *Proselytenmacherei*, pp. 15, 17, 24.

par les puissants à Vienne, tous partisans d'une forte centralisation (59).

Ce n'est point non plus sous une lumière très favorable que nous apparaît Müller dans les souvenirs de Raumer et de Dorow.

Friedrich von Raumer avait bien connu Müller à Göttingen, où il avait fait en même temps que lui ses études. Par la suite, à Halle, chez Reichardt, il s'était lié avec Schleiermacher et avec Varnhagen (60). Tout jeune fonctionnaire des finances, appelé par Hardenberg à un poste de confiance à la chancellerie, il avait défendu des doctrines réformatrices inspirées d'Adam Smith, hostiles, en particulier, à un impôt sur le revenu, et vivement ressenti les critiques dirigées par les nobles et leur porte-parole Müller contre le système Hardenberg. Le chancelier laissait d'ailleurs volontiers son collaborateur — qui dès 1811 se hâtera de troquer son poste contre une chaire d'histoire à l'Université de Breslau — recevoir les coups qui, à travers « Mr le Chancelier numéro deux » visaient le véritable animateur des réformes. C'est dans ces conditions que Raumer eut directement maille à partir avec Müller et Kleist à propos des *Abendblätter*, se forgea une rancune tenace, et oublia tout à fait les services d'amitié que lui avait rendus Müller, quand naguère il avait signalé à leur ancien maître Heeren l'ouvrage de Raumer sur le système fiscal anglais, et fait l'éloge de ce livre dans ses conférences sur Frédéric II (61). Dans le salon Varnhagen, plus tard, on encensera très fort les talents de Raumer, historien, et à sa rancune va se mêler une pointe de mépris. Savant en place, il considérera de très haut un amateur à qui manquèrent toujours les consécérations officielles, qui dut passer la frontière pour aller se faire un nom à l'étranger, et y gagner, Dieu sait comme ! les suprêmes récompenses : une décoration, un titre nobiliaire. Aussi ne convient-il d'accepter que sous réserve les indications que nous fournissent les *Lebenserinnerungen* (62), tant sur les incidents de 1810 et 1811, que sur des souvenirs antérieurs — les aimables excentricités de Müller étudiant — ou sur la mise à l'index en Autriche, en 1821, des *Conférences* de Raumer (63).

L'éloignaient encore de Müller des dissentiments d'ordre religieux. Si, dans son histoire des Hohenstaufen, Raumer marque parfois une sympathie respectueuse pour la tiare (64), au fond il ne ressentait

(59) 5 mars 1829. Cf. RAUMER, *Lebenserinnerungen*, II, 289.

(60) VARNHAGEN, *Denkwürdigkeiten*, I, 340.

(61) RAUMER, *Das britische Besteuerungssystem, insbesondere die Einkommensteuer, dargestellt mit Hinsicht auf die in der Preuss. Monarchie zu treffenden Einrichtungen*. Berlin, 1810.

(62) Les *Lebenserinnerungen* parurent en 1861, alors que Raumer avait près de quatre-vingts ans. Vraisemblablement (cf. STEIG, *Kleists Berliner Kämpfe*, 77), il ne devait pas avoir rédigé beaucoup à l'avance ces souvenirs déjà anciens.

(63) A Manso du 4 novembre 1821. *Lebenserinnerungen*, II, 130-131.

(64) *Lebenserinnerungen*, I, 57. II, 20-24, 55 ; I, 70 ; II, 176 ; I, 158, 252.

que de la répulsion à l'égard du catholicisme, et il ne la cache pas. Ses fonctions l'avaient par deux fois appelé à liquider des biens conventuels : il loue, certes, quelques institutions charitables et veut avoir sauvé un certain nombre d'entre elles. Mais, comme plus tard à Rome, il note combien l'agace ce manque de véritable culture qui est « la marque distinctive des populations catholiques ». Il n'est pas seulement choqué par la forme du culte, ou comme à Rome, un jeudisaint, à la Sixtine, par des détails de liturgie. Non : il a horreur des théologiens de tout poil, et met dans le même sac les « hypercatholiques » et les piétistes. Son indignation est grande quand il nous conte qu'en 1811, à Berlin, Müller prenait bien soin de ne pas révéler qu'il s'était converti. Indignation qui, de la part de Raumer, ne manque pas de piquant. Ne nous conte-t-il point que, lors de son voyage à Rome, désireux de faire des recherches à la Vaticane, mais soucieux d'éviter les ennuis dont avait eu à souffrir Niebuhr, il n'hésita pas un instant, quand le préfet de la bibliothèque lui posa la question : *Siete della nostra religione* ? à choisir un moyen terme entre le oui, qui eût été mensonge, et le non qui eût ruiné ses projets ? Raumer n'est donc point impartial à l'égard de Müller. Aussi, quand il nous le dénoncera comme ne devant sa renommée qu'aux acrobaties qu'il exécute sur la corde raide aux yeux d'un cercle de snobs, conviendra-t-il de n'accepter son jugement que sous bénéfice d'inventaire (65).

Wilhelm Dorow, neveu de Reichardt, ami de Varnhagen et de Raumer, n'avait pas, comme ce dernier, travaillé dans les bureaux de Hardenberg ; mais il avait été l'un des familiers du chancelier vieillissant, de cette « bande d'effrontés » que Treitschke nous montre emplissant les salles de Glienicke ou la maison seigneuriale de Neu-hardenberg. Autour de Hardenberg, perdu de dettes, et de sa fille, la future princesse Pückler-Muskau, pour l'instant divorcée du comte de Pappenheim, gravite une société étrange : la somnambule Frédérique Hähnel, maîtresse du chancelier, son « manager », le médecin « magnétique » Wolfahrt, doublé de son ami le Dr Koreff, diplomate marron mâtiné d'auteur dramatique, et qui, après la fin de Hardenberg, transportera à Paris son inquiétante activité ; enfin deux hommes de lettres férus de libéralisme et avides de potins, Schöll et Dorow. Le chancelier prisait tant ce dernier qu'il voulut à toute force le faire nommer à l'Université de Bonn, mais dut abandonner son projet devant les protestations du corps professoral et les remontrances du ministre Altenstein (66). Par fidélité pour son protecteur, Dorow ne pouvait guère montrer d'indulgence à l'endroit de Müller. De

(65) *Allgemeine Literaturzeitung*, (Halle), 1810, 851.

(66) TREITSCHKE, *D. G.* XIX, II, 134, III, 246.

AUGUSTE EHRHARD, *Le Prince de Pückler-Muskau*, I, 67 ; MARIETTA MARTIN, *Un aventurier intellectuel pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet, le Dr Koreff*, Paris, 1925.

plus, il était de ce clan libéral, de ces « esprit éclairés » pour qui le fait de professer le catholicisme impliquait une inhibition des facultés de raison, et qui avaient pour quartier général le salon de Varnhagen. Coïncidence curieuse : un *Tagesblatt* (67) signale une visite de Dorow le jour même où Varnhagen, ouvrant « par hasard » les *Vermischte Schriften*, se sent plein d'animosité contre son ancien ami. Comme Varnhagen, Dorow, s'il reconnaît à Müller un indéniable talent dialectique, affirme aussitôt que ce brillant ne recouvrait aucune profondeur. Müller était, à ses yeux, un intrigant, dénué tout autant de caractère que de convictions politiques, et qui, mû par l'ambition, était à même de manigancer des machinations ténébreuses. Pour convaincre Hardenberg de sa valeur et le contraindre à lui donner un rôle, n'aurait-il pas simulé des tractations obscures, en s'arrangeant pour que le cabinet noir saisît les lettres et les portât à la connaissance du chancelier ? (68). Quitter les rangs, même humbles, de l'administration prussienne pour passer au service de l'Autriche était d'ailleurs pour Raumer et Dorow, fiers d'avoir approché Hardenberg, un acte honteux qui ne pouvait que jeter sur son auteur un complet discrédit.

Et c'est aussi une bien vilaine image de Müller que tracera Rudolf Köpke, sans doute inspiré de Raumer, dans ces feuillets en dépôt à la Staatsbibliothek de Berlin (69). Dans son *Tieck* (70), il se contentait de faire de lui un ergoteur hautain, prenant des airs hermétiques pour jouer au monsieur distingué. Maintenant il nous montre un personnage des plus suspects, dépourvu de bonne foi comme de scrupules, pêcheur en eau trouble, misant sur les deux tableaux, ambitieux au point de ne pas vouloir s'astreindre à suivre la filière administrative, avide de jouissances : « ein Epikuräer », prêt à trahir ses amis ou à les laisser se perdre, plus prompt en paroles qu'en actes. Quant à la valeur intellectuelle de Müller ? un chevalier errant de la philosophie et de l'économie politique toujours en quête d'un public. Les *Elemente der Staatskunst* ont évidemment soulevé des enthousiasmes bruyants : ils venaient toutefois du groupe des partisans et les réprobations n'ont pas manqué d'ailleurs (71). Si Müller fait preuve d'un talent peu commun, même de finesse et de profondeur, ces qualités toutefois ne se manifestent que d'une manière fugitive et il retombe aussitôt dans des artifices de pensée aussi vains qu'éblouissants. Bref, c'est un rhéteur dangereux, capable de fondre en un tout chatoyant la

(67) *Tagesblatt*, 25 novembre 1839.

(68) DOROW, *Denkschriften und Briefe*, III, 215 sqq.

(69) Publiés par RAUMER, *Kleist als Mensch und Dichter*, 424 à 434. DILTHEY, *Schleiermachers Leben*, 296, note, met en garde contre Köpke, dont les affirmations sont loin de mériter une créance absolue.

(70) RUDOLF KÖPKE, *Tieck*, Berlin, 1855, I, 338.

(71) RAUMER, *Kleist*, 424-427.

vérité et l'erreur, capable même de s'ensorceler en même temps qu'il fascine autrui : « ein Merlin und Geisterzitiierer » (72).

Dans ses rapports avec Müller, Solger jouait de malchance. Toujours depuis leur sortie d'un même collège, Solger le retrouvait en travers de sa route, comme acharné à lui ravir la priorité de ses travaux. Solger s'occupait-il des rapports de l'Etre et du Non-Etre ? Müller était là avec son *Gegensatz*. Allait-il vers l'Esthétique ? Müller publiait une *Idée du Beau*. Etudiait-il Sophocle et la tragédie antique ? Müller parlait justement d'eux dans son *Art Dramatique*. Pis encore : Solger pose sa candidature à la chaire de philosophie de l'Université de Berlin. Un rival surgit : encore Müller. Solger l'emporte, mais ne désarme pas. Cette inimitié était probablement entretenue par Raumer et Tieck, peut-être aussi par Böttiger, qui tout en faisant à Müller bonne figure lui gardait rancune de ses succès à Dresde. Solger se refuse à voir autre chose dans les œuvres de Müller qu'un bavardage de sophiste, un « radotage de vieille coquette » et démasque dans leur auteur un « flatteur dangereux, un séducteur des foules » tout au plus capable d'adultérer des idées pillées à autrui (73).

Qu'on ajoute à cette acerbe critique les fantaisies caricaturales de Julius Voss qui dans son *Tableau de l'Obscurantisme en Abyssinie* (74), nous présente un certain chevalier Adam Rummel toujours en quête d'honneurs et de décorations ; ou encore le témoignage de Guillaume Grimm — peut-être influencé par Savigny — quand il nous assure que parmi les qualités qu'on peut relever chez Müller, aucune ne lui appartient en propre, que son œuvre entière exhale un relent de mensonge, et nous aurons le canevas sur lequel on va, des années durant, broder sans beaucoup varier (75).

Une voix, pourtant, va s'élever en faveur de Müller. Quand paraîtra la *Correspondance avec Gentz*, Friedrich Hebbel tiendra à rompre pour lui une lance. Hebbel déteste ce petit commerce de reliques littéraires, si fort en honneur aux environs de 1860. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'il ouvre d'habitude ces recueils de lettres écrites par des héros ou des moitiés de héros, car, sitôt qu'on a écarté

(72) *Berliner Abendblätter*, 22 novembre 1810, sous la plume d'un défenseur anonyme du professeur C. J. Kraus.

(73) A Tieck, 16 oct. 1816. (*Complete Correspondence*, éd. PERCY MATENKO, I, 295.) *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel* (éd. Tieck et Raumer, 1826), I, 205 (κολακεία, ...δημοκοπος... Untreue Vermischung). A Raumer, 2 déc. 1810. (RAUMER, *Lebenserinnerungen*, I, 227-228.)

(74) *Geschichte der Verfinsterung in Abessinien*, Berlin, 1818.

(75) « Hat alles auf Borg... » Grimm à Brentano, 1811 (STEIG, *Kleists Berl. Kämpfe*, 505-506). W. Grimm à J. Grimm. (CARL SCHMITT, *Pol. Rom.*, 70). Savigny (STOLL, *F. K. von Savigny*, 57) déclare « extérieur, comme un manteau jeté sur les épaules », le talent de Müller. En 1810, il l'accuse d'être « vermoulu et faux ». (STOLL, *der junge Savigny*, 413). A J. Grimm (11 mai 1817), il avoue que Müller lui fut toujours antipathique.

le rideau richement brodé d'une préface toute en or et en perles, on reste en face de ce triste objet : un os vermoulu, dont on n'est même pas sûr qu'il soit authentique. C'est souvent un méchant service que rendent à certains défunts ceux qui, voulant à tout prix les glorifier, exhument leurs moindres reliques.

Or, le cas n'est pas tel. Cette fois-ci une source jaillit, abondante, où le public lettré trouvera largement de quoi s'instruire, et s'instruire avec plaisir. Goethe avait déclaré possible un drame en forme épistolaire. Nous l'avons. Et si, après Marie von Pilat, Hebbel juge puériles et la crainte des orages et toute la partie météorologique de la correspondance, il est trop dramaturge de nature pour ne pas faire ressortir vigoureusement le contraste des deux tempéraments.

Que si leur amitié n'a pas porté autant de fruits, et si beaux, que l'amitié de Goethe et de Schiller, du moins n'est-elle pas sans résultat : dans leur correspondance, on voit franchement ce qu'étaient ces deux hommes. Les lettres angoissées qu'ils échangent au moment de la capitulation d'Ulm sont le cri de véritables patriotes, et nul n'a plus le droit de les traiter de déserteurs. On respire, dans cette correspondance, un air de vérité. Et on s'aperçoit, en la lisant, des méfaits de l'esprit de parti, qui nous présente Müller comme un hybride de théosophe et d'économiste, tâchant, tout au long de sa vie, de faire éclore une constitution pour *Wolkenkuckucksheim*, utopique cité flottant dans les nuages ; des méfaits aussi de cet esprit de bas dénigrement qui met à l'origine de leur amitié de sordides préoccupations utilitaires : chez Gentz, le besoin d'un prophète ; chez Müller, le besoin d'argent (76).

Si enflammée qu'ait été la protestation de Hebbel, sa voix se perdit dans le désert. Pouvait-il d'ailleurs compter sur l'audience du grand public ?

Du procès Müller, on ne retiendra que les témoins à charge. Les essais de réhabilitation de Marie von Pilat, et surtout de Rosenthal, prêteront, de leur côté, beaucoup trop au reproche de partialité pour interrompre ce chœur hostile où historiens, critiques littéraires et journalistes rivaliseront d'âpreté.

*
**

Pour Treitschke, Müller n'est dénué ni de talents intellectuels, ni d'activité. Il dépasse de beaucoup par l'esprit et Frédéric Schlegel, et Pilat, et Klinckowström, bref toutes les premières vedettes parmi

(76) *Vermischte Schriften*, 1852-1863. Säkular-Ausgabe, Berlin, 1913, vol. XII, *Kritische Arbeiten*, III, pp. 87-98.

les convertis viennois. Il se montre toutefois moins tolérant qu'eux, plus hardi dans son fanatisme ultramontain, conservateur, légitimiste. Il a fait merveille en dirigeant sa critique contre un libéralisme usé, surtout ce libéralisme économique inspiré d'Adam Smith ; il a prouvé son sens aigu des réalités quand il a aperçu que le système du laissez-faire restait insuffisant et que la noblesse d'argent dépasserait en arrogance la noblesse à parchemins. Toutefois sa *Theologische Grundlegung* (sic) ne fait que reprendre des idées dont Haller s'était déjà fait le héraut en Allemagne, et pour qui Joseph de Maistre avait combattu, avec quel autre éclat !

Ce qui choque chez Müller, c'est moins son imagination trop souvent débordante qu'une certaine propension au sophisme. Bien pis : sa vénalité. Est-ce gratuitement qu'il a mis sa plume à la disposition des nobles, dans leurs démêlés avec Hardenberg, ou qu'il se montre si prompt, à Vienne, à « emboucher la trompette anglaise », à prôner le retour des Bourbons et à nier les droits des peuples ?

Mais surtout — péché des péchés aux yeux de Treitschke qui, né saxon, célèbre dans le royaume de Prusse la réussite par excellence, l'exploit suprême du génie national allemand — Müller est un abominable renégat. N'est-ce pas lui qui, né protestant, favorise les sourdes menées des jésuites en Allemagne du Nord, et a fait installer à Köthen une mission catholique ? Né prussien, berlinois même, ne le voilà-t-il pas au service de Metternich, inventant cette fourberie des réclamations d'Anhalt au sujet de la libre navigation sur l'Elbe, et entravant tous les plans d'union douanière si chers aux cœurs vraiment prussiens ? N'est-ce pas lui, enfin, qui dans ses lettres de Paris, en 1815, ne pouvait assez railler les héros de l'armée de Blücher, « ces Romains qui, disait-il, sur les grands boulevards prétendaient faire fleurir l'esprit berlinois » ? Ne détestait-il pas son pays natal avec toute cette haine propre aux convertis, comme si par cette rage maligne il avait voulu effacer le souvenir, qui le brûlait comme une flétrissure, de sa naissance berlinoise et protestante ? Pour tous les historiens qui tiendront à glorifier la Prusse, ou les tentatives prussiennes d'unification, Müller restera frappé de cette marque presque indélébile : pis que sophiste, renégat ; bref un de ces hommes dont il serait néfaste de garder pieusement le souvenir (77).



De fait, on pourrait croire que Varnhagen disait vrai quand, en 1857, il se réjouissait de voir Gentz méconnu et Müller complètement

(77) *DG XIX*. II, 10, 94, 12, 111, 112 ; I, 306, 362, 702, 752. (Müller, *BW*, 199, écrivait : *Ausser den Gittern* [il s'agit des Tuileries] *und vor dem porzellanenen Triumphbogen bivouakiren die Berliner und berlinisiren die Blücherschen Römer*), III, 32, 386. *Hist. u. polit. Aufsätze*, 656.

passé. La mémoire de sa personne et de ses œuvres s'était, en effet, assez altérée pour que, trente ans après sa mort, on donnât de lui une image surprenante. Certes, il ne convient point d'accorder un crédit sans limite aux affirmations de certains compendiums ; mais à propos de Müller, il est curieux de voir les dictionnaires biographiques se stabiliser, quant à l'exactitude de leurs renseignements, plus bas encore que l'approximatif. Un ouvrage français (78) qui d'ailleurs a, en cela, fidèlement copié Brockhaus, nous donne gravement, comme date de la conversion de Müller, un 31 avril 1805, bien fâcheux quand il s'accompagne d'affirmations du genre de celle-ci : « A Berlin, où il resta deux ans sans prendre de part active aux affaires politiques », Müller « sut rester fort estimé du ministère prussien », ce qui d'un coup de plume supprime toute l'affaire des *Abendblätter*. Ou encore : « A Vienne, en même temps que Fr. Schlegel, il professa les doctrines politiques du comte de Maistre ». Un autre ouvrage du même genre traduit *Die Lehre vom Gegensatz* par « La doctrine de l'opposition », ce qui pourrait vouloir dire que Müller nous a donné là un ouvrage d'histoire, ou même un vade-mecum à l'usage d'apprentis parlementaires. Et quel n'aurait pas été le sursaut de Müller s'il avait pu lire que son traité « était empreint des idées de Fichte » ! (79).

Si les recueils allemands sont en général plus solides, Mischler (80) tout en signalant des traits de caractère indiqués par Pfuel et répétés par Rosenthal : douceur, émotivité, fidélité dans les affections — soulignera cependant, sans trop appuyer, une certaine versatilité dans les études et les occupations, du manque de profondeur dans la pensée, et l'origine peut-être bien extérieure de la conversion. Quant à Constant von Wurzbach (81), il fera de Müller un amateur dangereux d'acrobaties intellectuelles, un casse-cou qui ne se complaît qu'à des sauts périlleux. Tout en se défendant de blâmer « le cours changeant de ses études », il le réprouvera en termes voilés. S'il recon-

(78) MICHAUD, *Biogr. univ. ancienne et moderne*, Paris-Leipzig, 1861, XXIX, 545. Ce 31 avril n'a choqué ni BRAIG (*H. v. Kleist*, 268) ni ECKHARDT (*Cl. M. Hofbauer*, 344) qui donne concurremment dans la même page les deux dates du 30 et du 31.

(79) *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, publiée par MM. Firmin Didot frères sous la direction de M. le Dr Hoffer, Paris, 1861, in-8, Tome XXXVI, p. 906. LAROUSSE, *Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, amplifie les erreurs de ses devanciers. « Dans ses attaques contre la Révolution, Müller montre combien les grandes idées de justice, de liberté et de dignité humaine lui sont étrangères. On y retrouve partout une tendance bien accusée à revenir aux idées politiques, religieuses et économiques du Moyen-Age. Aussi les opinions de l'auteur en pareilles matières sont-elles devenues la base de théories politiques réactionnaires qui tendent à tomber de plus en plus dans le mépris public ». Serait-ce pour mieux marquer ce goût du Moyen-Age qu'on fait Müller major des archers tyroliens, en 1814 ?

(80) MISCHLER, *Allgemeine deutsche Biographie*, Leipzig, 1885, XXII, pp. 501 et 511.

(81) CONSTANT VON WURZBACH, *Biographisches Lexikon des Kaisertums Oesterreich*, Vienne, 1868, XIX, 322-328,

naît sans trop de vigueur que la conversion de Müller fut sincère, il note bien que, d'habitude, des démarches de cet ordre trahissent, chez celui qui s'y résigne, une certaine mollesse de la pensée, et n'ose pas affirmer que Müller ait été poussé à cet acte par des motifs absolument désintéressés. Il est fâcheux pour le crédit de Wurzbach qu'il nous donne aussi comme date de la conversion le 31 avril 1805, et comme titre du premier livre de Müller une *Lehre von Gegensätzen* qui sonne étrangement. Il y a pis : un livre, où pourtant la personnalité de Müller est présentée sous un jour favorable, cite tout de travers les titres de ses ouvrages. D'autres imputeront à Müller des affirmations éberluantes, dont on ne trouve pas trace chez lui (82).



Ainsi donc, peu de temps après la disparition de Müller, l'accord semble fait pour estimer assez bas et sa mémoire et son œuvre. Parmi ceux qui l'ont connu, n'élèvent la voix en sa faveur que des tenants de l'Autriche ou de Rome. Mais les historiens le condamnent, d'accord avec cette *vox populi* des recueils biographiques.

Quand le recul dans le temps va être suffisant, que l'histoire littéraire va se pencher sur le romantisme, bien des gens, méconnus de leur vivant, vont connaître un regain de notoriété, certains même atteindre une pure gloire, Kleist par exemple, dont le nom ne cesse de grandir depuis les guerres de libération. Ses biographes vont être fatalement obligés de s'occuper de Müller. Sera-ce pour l'absoudre ou pour prononcer une condamnation définitive ?

Si, dans sa biographie de Kleist (83), Tieck, d'ailleurs obligé à quelque prudence du fait même que Müller était encore vivant, se garde de porter un jugement sur leurs relations à Dresde et à Berlin, notant tout au plus, en racontant les événements de 1811, que Müller avait « abandonné » Kleist, il n'en sera plus de même des biographes et des critiques qui, par la suite, s'occuperont de la collaboration de Kleist et de Müller. A mesure que se confirme le génie littéraire de Kleist, que son théâtre conquiert des applaudissements durables et enthousiastes, on voit la critique, comme pour expliquer ce qu'il y a de déconcertant dans sa mort, pour donner de lui

(82) H. KEITER, *Josef Eichendorff, sein Leben und seine Dichtungen*, Cologne, 1887, p. 27 (*Deutsche Literatur und Kunst, Dramatische Poesie, Über das Schöne und die Spanische Poesie*). W. KÖRTE, *Albrecht Thaer*, Leipzig, 1839, 106 (note), impute à Müller l'affirmation de W. v. Schütz que les assolements triennaux se fondent sur le dogme de la Trinité. Schütz (*Gœthes Faust und der Protestantismus*, Bamberg, 1844, 28) revendique la paternité du propos. (Cf. DM, *Sendschreiben an Herrn Hofrat AM.*)

(83) Parue en 1821. Cf. *Kritische Schriften*, 1848, II.

une image plus noble et plus pure, ravalier et noircir Müller, continuant en cela Ludwig Robert qui prisait Kleist aussi fort qu'il détestait Müller.

Eduard von Bülow, en nous contant la vie de Kleist, nous campe un Müller dont l'amitié dessert Kleist plus qu'elle ne l'aide. Müller agace le poète par sa manie de vouloir à toute force donner des lectures publiques de *Kätchen von Heilbronn*, bien que le timbre nasal de sa voix détruise tout l'effet et ait, un jour, contraint Kleist, à bout d'indignation, à quitter la salle. Müller n'a pas cessé d'exploiter Kleist : celui-ci, dans la rédaction du *Phæbus*, fournit la grosse part du travail, et quand l'affaire tombe en déconfiture, subit les pertes matérielles les plus lourdes. Bülow est également responsable d'une quantité de racontars qui font de l'amitié Kleist-Müller une rivalité mal voilée : c'est de lui que vient l'anecdote d'un Kleist amoureux fou de Sophie de Haza, déclarant qu'il fallait que, de Müller ou de lui, l'un d'eux disparût, et tentant de jeter son ami par dessus le parapet du pont de l'Elbe.

Il est à noter, toutefois, que les sources où puise Bülow sont assez suspectes. S'il a eu en mains un exemplaire du *Phæbus* et rectifie une erreur de Laun qui veut que la revue ait sombré parce qu'elle prenait une allure exclusivement politique, il n'a pu se procurer la collection des *Abendblätter* qu'il appelle un hebdomadaire, et dont il blâme la composition sans les avoir eues sous les yeux. Ce qui est autrement grave, c'est qu'il n'a pas senti les préventions de Varnhagen à l'égard de Müller et s'est laissé entraîner par lui à montrer Müller sous un jour particulièrement défavorable, et à conclure que, dans la fin de Kleist, Müller porte des responsabilités extrêmement lourdes (84).

Pour expliquer tous les malheurs qui s'abattirent sur Kleist, dont il contribua grandement, d'ailleurs, à clarifier l'image, Wilbrandt (85) conclut formellement à la culpabilité de Müller. S'il reconnaît que ce dernier avait su, par certaines qualités, se gagner l'attention et même l'estime de personnages comme Gentz, Jean de Müller, Guillaume Schlegel, et même Goethe, il dénonce impitoyablement l'arri-visme à tout prix, le « romantisme mystique », les talents de sophiste, et la témérité de pensée de Müller. Bien plus : c'est sa faute, et sa faute à lui seul, si la *Cruche cassée* échoua sur le théâtre de Weimar, si Goethe montra de l'inimitié à Kleist et si celui-ci lança contre le

(84) ED. v. BÜLOW, *H. v. Kleists Leben und Briefe*, Berlin, 1848, XI, 52, 54 (contredit par LAUN, cf. BIEDERMANN, *Kleists Gespr.*, 158), 58, 59.

(85) RUD. WILBRANDT, *H. v. Kleist*, Nördlingen, 1863, 265, 266, 403 (Ad. Müller, le démon de Kleist), 272. Quelques années avant Wilbrandt, SCHMIDT WEISSENFELS, *Friedr. Gentz*, Prague, 2 vol., 1859, I, 144-147, 236 ; II, 14, 15, 97, tâchait, à l'aide de BW de montrer en Müller un caractère servile et faux, un esprit brouillon trop épris de lui-même.

dieu de méchantes épigrammes qui n'ajoutent qu'un rayon fort trouble à sa gloire littéraire.

C'est par la faute de Müller et à cause de son impéritie que le *Phæbus* s'en est allé à la faillite. Enfin c'est Müller qui, en 1811, a poussé Kleist à s'engager dans une fronde sans issue contre le chancelier ; c'est lui qui, par conséquent, a ruiné l'entreprise d'abord florissante des *Abendblätter* ; c'est lui qui, avant de se dégager égoïstement des embarras du journal et de se retirer à Vienne, présente par surcroît à Kleist cette détraquée d'Henriette Vogel. Bref, tous les désastres qui, en quatre ans, fondent sur le malheureux Kleist, sont dus uniquement à ce démon d'Adam Müller.

L'objection venait d'elle-même que Kleist n'avait pourtant pas vu, dans son ami, un si noir personnage. Aussi bien Julian Schmidt (86) laissera-t-il de côté tout ce que la thèse de Wilbrandt et les racontars de Bülow peuvent avoir de forcé. Toutefois, dans l'affaire des *Abendblätter*, Müller garde, selon Julian Schmidt, une grosse part de responsabilités. « Il avait totalement perdu pied en Prusse » et s'il quitte Berlin, c'est qu'il s'y était rendu impossible. S'il n'a pas, à proprement parler, précipité son ami dans des difficultés matérielles dont il le savait bien incapable de se tirer, du moins sa collaboration a-t-elle été fatale au journal. Car Müller, malgré tout son talent, est et reste un sophiste : après s'être essayé dans les sciences les plus variées, sans avoir toutefois fait d'études bien sérieuses, il s'est cru une vocation philosophique, et sa présomption se manifeste dans cette *Lehre vom Gegensatz* où il prétendait expliquer absolument tout, et bien d'autres choses encore. Sa conversion au catholicisme, l'année qui suivit, paraît à Julian Schmidt « au moins curieuse », ce qui laisse la porte ouverte aux suppositions les plus désobligeantes. Quant à la liaison avec Kleist, elle n'était pas exempte de préoccupations intéressées : Müller en effet espérait se servir de Kleist pour faire triompher ses théories poétiques à lui, battre en brèche et peut-être vaincre les écoles qui se partageaient les faveurs du public allemand.

Aux yeux d'Otto Brahm (87), Müller n'est pas dépourvu de solides mérites. Il sait son métier d'écrivain, son style est coulant et sûr, et il s'est révélé habile en plus d'une discipline. A son actif, il faut inscrire l'aide qu'il sut apporter à Kleist sortant des geôles françaises, et cette fécondité dont Kleist fit preuve tant qu'à Dresde il fréquenta assidûment Müller. Ce serait enfin celui-ci qui aurait ramené Kleist de son penchant au cosmopolitisme vers un patriotisme ardent et actif, et l'aurait incité à chercher ses sujets non plus dans la Grèce antique, aux Antilles ou au Chili, mais dans l'histoire allemande. Mais cependant quel triste sire que ce Müller, si l'on croit Brahm qui,

(86) *Kleists Werke*, Berlin, 1874.

(87) OTTO BRAHM, *Das Leben H. v. Kleists*, 4^e éd., Berlin, 1911, 215.

reprend et parfois amplifie le réquisitoire de Dorow et de Wilbrandt ! Bel esprit que toute sa dialectique aisée n'empêche pas de rester abstrus, que sa science n'empêche pas de tomber dans la rhétorique vide. Disciple que Gentz a trop bien façonné : spirituel, certes, mais sans solidité ; trop souple pour qu'on pût se fier à lui, et surtout trop attiré par les jouissances matérielles : « ein kluger Epikuräer », fort habile à copier les attitudes de Gentz ou les théories de Burke. A quoi sert d'avoir une plume aussi alerte quand on ne peut mettre en ses livres de substantifique moëlle ? Comme Gentz, il a de hautes visées : il flatte les nobles pour servir ses ambitions. Ses convictions élastiques lui permettent les volte-faces les plus surprenantes : il oscille des révolutionnaires aux ultras. Bien plus : il se plaît en eaux troubles. Dans l'*Amphitryon* de Kleist, ce qui l'a séduit, c'est cet ambigü de christianisme et de paganisme qui fait la toile de fond. Müller a un tempérament d'apostat, et son passage aux rangs des catholiques n'est pas désintéressé. Un homme de cette trempe ne pouvait être qu'un ami dangereux et même funeste. Malgré leur pique de Dresde, il se raccroche à Kleist quand ils se retrouvent à Berlin, et là lui joue le plus noir de tous ses tours en le brouillant avec Raumer et Hardenberg. Par d'habiles mensonges, il réussit à troubler ses sentiments. Ce mauvais joueur sait d'ailleurs se retirer au bon moment. A Vienne, il mourra conseiller aulique et chevalier. Kleist qui, lui, avait risqué sa peau pour son ami, restait pauvre diable comme devant.

Ces divers réquisitoires seront repris par Bonafous. Celui-ci concentre d'ailleurs toute son attention sur la personne de Kleist et peu lui chaut que les accusations portées contre Müller ne s'accordent point ou même s'annulent. Une note l'emporte, continue et tenace : sophiste dangereux doublé de romantique mystique, personnage au moins inquiétant par ses prétentions et sa souplesse (88).

De leur côté les esthéticiens n'apportaient pas des appréciations très chaleureuses. Schasler concède que Müller est tout de même plus qu'un assembleur de phrases sonores et de fantaisies décousues. Il a sincèrement tenté de rechercher le principe d'une esthétique, mais sa méthode reste « phantastisch », l'imagination l'emporte sur le raisonnement et gâte de belles qualités. Pour Robert Zimmermann, Müller offre une éclatante illustration de la manière romantique, qui consistait à s'embarrasser d'un attirail pseudo-scientifique pour faire la roue devant un parterre féminin (89).

Voilà donc Müller définitivement étiqueté, semble-t-il. Le procès est jugé et jugé contre lui. Quand il vaticinait que l'œuvre de Müller

(88) RAYMOND BONAFOUS, *Henri de Kleist*, Thèse Paris, 1894.

(89) MAX SCHASLER, *Aesthetik als Philosophie des Schönen und der Kunst*, Berlin, 1872, 1^{re} partie, vol. II, 818-820. ROBERT ZIMMERMANN, *Aesthetik*, Vienne, 1858, vol. I, 603.

n'agirait pas « par explosion », mais que par une lente pesée, comme la racine d'un chêne, elle ferait éclater le roc, Kleist avait fait preuve d'une belle générosité. N'avait-il pas, en même temps, aveuglé par son amitié, commis une lourde bétise ?

**

Quant aux économistes, que pensent-ils de leur collègue ? Du vivant de Müller, les gens en place n'ont point marqué grande confiance en cet amateur dépourvu de titres et de consécérations officielles. Goethe avait fait une expérience analogue en matière d'anatomie et surtout d'optique.

Si Brüggemann (90), à propos de la fédération douanière et du protectionnisme, rapproche le système de Frédéric List des théories de Müller et, tout en insistant sur leur rencontre à Vienne, au moment du Congrès, met en relief l'influence de Müller sur List, Bruno Hildebrand (91), après avoir souligné l'idéalisme qui anime l'économie politique müllérienne et l'importance qu'il convient d'accorder dans la vie de l'Etat à la notion de communauté, tâche de montrer que, scientifiquement parlant, les principes posés par Müller sont impossibles à défendre. Il lui reproche d'être non moins partial que son adversaire Adam Smith, d'exalter exagérément la communauté au détriment de l'individu, qui est cependant une donnée tout aussi immédiate, sinon plus, que le groupe. Il lui tient grief également de manquer de ces connaissances que donnent des études approfondies, de se perdre dans des distinctions bien vagues, comme celles de *concept* et d'*idée*. Hildebrand déclare enfin ne pouvoir contempler le Moyen-Age avec les mêmes yeux que Müller, dont le défaut restera d'avoir idéalisé à outrance une période arbitrairement découpée dans la suite des temps et dont les formules économiques sont définitivement mortes.

Karl Knies (92) en voudra à Müller de ne pas se montrer assez économiste et de ne pas apprécier non plus à sa valeur la diversité des nations et des temps : si l'on veut obtenir une doctrine saine et solide, il faudra corriger Müller par des emprunts à List. Wilhelm Roscher (93) accorde à Müller le mérite d'avoir lié l'Etat et l'économie,

(90) R.-H. BRÜGGEMANN. *Der deutsche Zollverein und das Schutzsystem*, Berlin, 1845.

(91) BRUNO HILDEBRAND, *Die Nationalökonomie der Gegenwart und Zukunft*. Francfort-s/-le-Main, 1848.

(92) KARL KNIES, *Die politische Oekonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*, Brunswick, 1853.

(93) WILHELM ROSCHER, *Die romantische Schule der Nationalökonomie in Deutschland*. Dans *Zeitschrift für gesamte Staatswissenschaft*, 1870, surtout pp. 72, 84, 91.

et fait d'eux un tout continu. La réaction de Müller contre Adam Smith ne manque ni de lucidité ni de loyauté, et Müller est toujours prêt quand il le faut à rendre hommage à son devancier. Il ne saurait toutefois égaler la puissance créatrice de Smith. Du moins a-t-il par ses considérations sur le Moyen-Age germanique et chrétien singulièrement élargi les horizons habituels. Roscher défend même Müller contre des accusations venues du clan Raumer-Varnhagen-Dorow : en passant au service de l'Autriche, Müller n'a pu trahir. L'Autriche était alors l'organisme le plus sain et le plus résistant d'Allemagne. La Prusse, création arbitraire de Frédéric II, gardait une allure factice et fragile. Roscher retient cependant un grief contre Müller : ses observations restent excellentes à condition qu'on ne descende pas trop avant dans le détail ; et il est fort regrettable qu'après les *Eléments*, il soit allé se perdre dans de nébuleuses considérations théologiques.

Par ailleurs, l'économie libérale triomphe et si l'on accorde encore une mention à l'œuvre de Müller, il ne semble pas qu'on voie en elle de ces idées qui, tôt passées de mode ou prématurément lancées dans la circulation pourraient — sait-on jamais ? — reprendre tout à coup une vigueur nouvelle. Bluntschli, par exemple, (94) reconnaît bien à Müller une dialectique serrée et quelque profondeur, mais ces qualités sont gâtées dès l'abord par un excès de mysticisme. Sa doctrine ? mais elle a été influencée — tant sa philosophie de l'antithèse l'inclinait à des solutions moyennes — par ses amitiés, Metternich, les ultramontains ou même « par les femmes qu'il a aimées », si bien que cette œuvre parfois étincelante laisse une impression de malsain, voire de malfaisant. Toutefois la philosophie du *Gegensatz* « si peu lu et si mal compris » repose sur un principe juste et fécond : tout problème revêt deux aspects qui s'opposent. Et pour bien faire ressortir quelle place il donne à Müller dans l'histoire de la pensée, Bluntschli fait de lui, avec Haller et Görres, une triade qui répond nom pour nom à celle des français de Maistre, de Bonald et La Mennais. Si le souvenir de Müller n'était pas totalement perdu, du moins ne voyait-on dans son œuvre que l'expression d'un idéal définitivement vaincu, une curiosité historique tout juste digne d'une mention, et qu'il ne valait pas la peine de tirer de son sommeil et de la poussière des bibliothèques.

*
**

(94) J.-K. BLUNTSCHLI, *Geschichte der neuen Statswissenschaft. Allgemeines Statsrecht und Politik*. Munich et Leipzig, 3^e éd., 1881, 556, 599. LADY BLENNERHASSETT (*M^{me} de Staël et son temps*, trad. Dietrich, Paris, 1890, III, 268) fera de Müller un Bonald exaspéré jusqu'au fanatisme. Les manuels classiques d'économie politique n'accordent plus à Müller que les honneurs restreints d'une mention en note. (JELLINEK, *Allgem. Staatslehre*, 282. GIDE et RIST, *Hist. des doctrines écon.*, 5^e éd., 1926, p. 326.)

Et cependant Müller devait revenir à l'ordre du jour. On allait reprendre les pièces du procès, et s'essayer à trouver, parmi les témoignages contradictoires, de quoi composer de lui un portrait véridique.

Quand, puisant dans les papiers laissés par Stägemann, Franz Rühl (95) publia, en plus des lettres, le *Mémoire au roi* sur la fondation d'un journal officieux d'opposition, Müller se trouva absous des accusations de fausseté et de perfidie machiavélique à l'égard de Hardenberg qu'avait, contre lui, formulées Dorow (96). Si toutefois, Rühl ne le croit pas absolument incapable de supercherie, du moins reconnaît-il la sincérité des sentiments prussiens de Müller et nous fait-il voir en lui tout autre chose qu'un déserteur. Si, en fait, Müller n'a pas répondu à l'appel aux armes lancé par Frédéric Guillaume III, ce n'est pas pour avoir, de propos délibéré, tourné le dos à Berlin, mais parce que le chancelier, après l'avoir envoyé à Vienne, lui barrait le chemin du retour.

Rouvrant les débats sur Kleist et le romantisme berlinois, Reinhold Steig remit en pleine lumière la personne et le rôle de Müller (97). Examinant ces accusations qu'on se passait de critique à critique, il signala qu'il existait une déformation traditionnelle de la vérité, consistant, pour présenter Kleist sous un jour favorable, à noircir Müller, et à le charger de tous les péchés. Voici qu'il apparaissait maintenant que la prétendue victime de louches machinations avait tout de même contribué à sa propre perte. Bien pis : dans ses démêlés avec Raumer, Kleist, en se mettant dans son tort vis à vis de « Mr le chancelier numéro deux », avait du même coup affaibli les positions de Müller en face de Hardenberg. Surtout il apparaissait constant que Müller, loin de comploter des trahisons, s'était, en bon soldat, battu au coude à coude avec son ami Kleist pour leur idéal commun, et que, dans cette lutte, il avait montré une netteté de principes, une ténacité virile, qui, non seulement lavaient sa mémoire de calomnies terribles, mais lui méritaient de l'estime. L'impression favorable à Müller recevait une confirmation du livre d'E. Guglia (98) qui, en notant tout ce que Müller doit à Gentz, donne à leurs relations une allure bien différente de celle qu'avaient rapportée Varnhagen, puis Schmidt-Weissenfels.

Steig avait mis trop de vigueur à heurter de front des opinions reçues pour que son livre n'ait pas entraîné des tentatives de rectification. Kayka (99) rejeta délibérément certains méchants racontars,

(95) *Briefe und Aktenstücke etc*, I, pp. XLVIII à LI.

(96) *Denkschriften und Briefe*, III, 215.

(97) REINHOLD STEIG, *H. v. Kleists Berliner Kämpfe*, Berlin, 1901.

(98) EUGEN GUGLIA, *Friedr. von Gentz, eine Biographische Studie*, Vienne, 1901.

(99) ERNST KAYKA, *Kleist und die Romantik*, Berlin, 1906, numéro XXI des *Forschungen zur neueren Literaturgeschichte*, éditées par le Dr Franz Muncker, en part. 104.

et admettra à l'actif de Müller qu'il ait guidé Kleist vers des thèmes féconds. Mais il veut que Kleist ait été l'inspirateur des théories esthétiques et littéraires de Müller qui, s'étant aperçu qu'il ne mènerait pas à son gré un Kleist rétif, se montra fort prompt à s'assimiler le bien d'autrui et à le publier pour son propre compte. Dans cette affaire, Müller recevait et c'était Kleist qui donnait.

Rahmer (100), après avoir regretté qu'un matériel biographique insuffisant soit encore déformé par l'esprit de parti, s'en prend à la fois à Steig et à Kayka. Si l'idée du *Phæbus* était bien de Müller, celui-ci n'est toutefois pour rien dans l'évolution qui amène Kleist à écrire *Kätchen*, *La bataille d'Arminius*, ou *Le Prince de Hombourg*. Puis Müller n'a pas été ce solide camarade de combat que nous montraient les *Berliner Kämpfe* : il mangeait aux deux râteliers, et jusqu'en 1815 a touché de l'argent du gouvernement prussien. Un véritable réquisitoire clôt le chapitre : si Müller a bien eu l'intuition du génie de Kleist, il est faux qu'il l'ait orienté vers des thèmes patriotiques ; il a coulé le *Phæbus*, naufragé les *Abendblätter*, manqué de conscience à l'égard de son ami le plus sûr, en s'appliquant à se tirer sans dommage des désastres dont il était l'auteur. Bien pis : Rahmer qui tient à laver la mémoire de Kleist de cette tache qu'y mirent, depuis Pfuel et Tieck, tous ceux qui attribuaient son suicide à une disposition pathologique, reprend à l'égard de Müller une vieille accusation : c'est Müller et non Kleist qui aurait relevé du psychiatre. Wilbrandt voulait qu'après sa conversion Müller ait manifesté des troubles mentaux. Rahmer amplifie le mot de Pfuel : « Müller était une de ces natures dont la mélancolie fait le fond ». Il monte en épingle la peur des orages et d'autres traits assez innocents pour faire de Müller une âme pleine des contrastes les plus accusés — le *Gegensatz* en est la preuve — et pour conclure « à une complexion mentale malade », à des dispositions « neuropsychopathiques », bref à des désordres de pensée qui, se plaçant avant la conversion, donneront de celle-ci une explication logique. Wilbrandt voulait que ce fût le commerce de Gentz qui ait remis Müller d'aplomb ; pour Rahmer ce sera Kleist qui l'aura sauvé de la vésanie. Mais Müller continuera cependant à faire figure de touche-à-tout névrosé.

Autre note dans le livre de W. Herzog (101). Müller n'est ni le cas pathologique, ni le traître à l'amitié, ni le mauvais génie qu'on a voulu dépeindre. « On a fait preuve d'injustice à son égard ». Esprit qui se complait à des jeux ambigus, en coquetterie avec le mysticisme, intentionnellement compliqué, il garde quelque chose d'obscur, voire d'inquiétant, mais c'est faire injure à la probité que de le juger som-

(100) S. RAHMER, *H. v. Kleist als Mensch und Dichter*, Berlin, 1909, en part. 174, 196.

(101) HERZOG, *H. v. Kleist, sein Leben und sein Werk*, Munich, 1911, en part. 410, 569, 570.

mairement en lui appliquant la formule trop fréquente : sophiste abstrus. Personnalité extrêmement attachante, fine et d'une culture universelle, idéaliste plein d'enthousiasme « qu'on ne peut cependant pas toujours proclamer loyal », révolutionnaire en critique littéraire, réactionnaire en politique, il ne joue pas un rôle très pur dans l'affaire des *Abendblätter*. Il sait admirablement louvoyer, faire de la rébellion larvée tout en gardant le contact avec ceux-là même qu'il fronde, montrant dans tous ces démêlés du courage certes, mais aussi une habileté dialectique tellement poussée qu'elle prend une allure dangereuse.

Qu'on ajoute à ces esquisses de Müller celle que trace en 1909 Salzer, publiant des lettres ignorées de Marie von Pilat et retrouvées pour la plupart en Suède, les croquis que nous donnent les *Tagebücher* d'Eichendorff, édités en 1911, et l'étude d'Innerkofler sur le P. Clemens-Maria Hofbauer (102), et l'on sentira combien Müller, quelques années avant la guerre se trouvait en pleine zone de recherches. Mais personne ne s'était encore occupé directement de lui : on ne traitait son personnage que d'une manière épisodique, en fonction, pour ainsi dire, d'un autre héros. Et dans le débat contradictoire qui s'est engagé autour de Müller, les voix sont discordantes, les conclusions trop divergentes pour que nous puissions nous former de lui une image autre que trouble et flottante.

Rahmer souhaitait qu'on consacrat à Müller une monographie. Herzog, puis Salzer, l'annonçaient prochaine. Des fragments parurent en 1911, sous la plume d'Alexandre Dombrowsky (103), promesse d'un travail plus étendu, à qui les événements ne permirent pas de voir le jour (104). Avec le plan de la biographie qu'il souhaitait écrire, Dombrowski apportait, en plus de trois brefs chapitres sur le séjour à Vienne, en 1811, les théories de la Restauration et la valeur de l'Eglise aux yeux de Müller, une quantité de notes critiques qui rectifiaient nombre de notions reçues et pouvaient inciter à de nouvelles recherches.

*
**

(102) FR. CARL WITTICHEN et ERNST SALZER, *Briefe von und an Fr. von Gentz*, Munich, 1909, 4 vol., cf. vol. II, *Briefe von und an Carl von Brinckmann und Adam Müller*, préface à la correspondance avec Müller, pp. 346 à 359. EICHENDORFF, *SW* (Kosch), XI. P. ADOLF INNERKOFER, *Ein oesterreichischer Reformator. Lebensbild des heiligen P. Clemens-Maria Hofbauer, des vorzüglichsten Verbreiters der Redemptoristenkongregation*. Ratisbonne, 1910. (Ouvrage énorme, mais pieux fatras.)

(103) ALEXANDRE DOMBROWSKY, *Aus einer Biographie Adam Müllers*, Diss. Göttingen, 1911. Il avait donné antérieurement (*Euphoriion*, XV (1908), 572-573), des *Miszellen zu Kleist und A. Müller*.

(104) Pas plus que le livre de Dombrowsky ne parut l'ouvrage que MAX FISCHER annonçait en 1916 (*H. von Kleist der Dichter des Preussentums*, 41) ni les Œuvres complètes de Müller promises par ARTUR SALZ à la suite de ses rééditions de *DWL* et *Bered*.

En même temps que la critique littéraire remettait en valeur la personnalité de Müller, son œuvre s'acheminait vers un regain d'actualité. L'économie libérale ne satisfaisait plus bon nombre d'esprits qui déploraient que le mécanisme de notre société capitaliste détruisît au profit d'un individualisme outrancier les notions de groupe et de communauté. Une lacune se créait entre les conceptions d'un Adam Smith et celles d'un Karl Marx. De plus, on ne voulait plus voir, dans ce complexe d'idées qu'on englobe sous le nom de romantisme, une maladie subite et temporaire, effet d'un virus tout-à-coup répandu par les Schlegel et promptement atténué. On y reconnaissait toute une doctrine de vie, un travail de pensée commencé bien avant, et dont le retentissement se prolonge fort loin, une réaction contre les instincts fonciers de l'individualisme. A mêmes maux, mêmes remèdes. Autant de prétextes pour aller fouiller les théories politiques de la période romantique et pour tirer l'œuvre de Müller du sommeil où elle restait plongée un siècle après sa publication.

Si Lamprecht et Poetzsch réduisent encore l'influence de Müller à la portion congrue (105), le placent sur le même plan que de Maistre ou Haller, sans insister sur ce qui pouvait le différencier d'eux, et le dépouillent, au profit de Schlegel, de la paternité d'idées dont il fut l'infatigable héraut, on va voir, après 1909, les études se multiplier, et apporter dans l'appréciation des œuvres de Müller un souci d'exactitude et d'équité. Artur Eloesser (106) soulignera la place éminente que Müller occupe parmi les « feuilletonnistes » qui touchèrent à l'art, à la politique ou à la littérature. Siegbert Elkuss (107) fera ressortir tout ce qu'il y a de chatoyant dans la personnalité de Müller. Dombrowsky (108) s'efforcera de délimiter la part de Müller dans le développement des idées « historiques », de fixer son rang parmi les théoriciens de l'Etat. Rexius (109) fera de lui et de Haller les prophètes des idées qui animent la Restauration ; Müller sera le véritable metteur en scène des théories romantiques de l'Etat. L'année suivante, Fr. Lenz (110) saluait en Müller le fondateur et le chef de l'école économique « nationale et romantique », et mettait hardiment

(105) LAMPRECHT, *DG*, X, 442. POETZSCH, *Studien zur frühromantischen Politik und Geschichtsauffassung*, Leipzig, 1907. ELKUSS, *Zur Beurteilung d. Rom.*, p. 11, regrette le « schématisme psychologique » de Lamprecht et de Poetzsch.

(106) ARTUR ELOESSER, *Kleist*, Berlin, s. d. *Die Literatur*, n° 16.

(107) SIEGBERT ELKUSS, *Zur Beurteilung der Romantik und zur Kritik ihrer Erforschung*, vol. 39 de *Historische Bibliothek*, Munich et Berlin, 1918.

(108) ALEX. DOMBROWSKY, *Ad. Müller, die historische Weltanschauung und die politische Romantik*. Dans *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, Tübingue, 1909, vol. 65, pp. 377 sqq.

(109) GUNNAR REXIUS, *Studien zur Staatslehre der historischen Schule*, dans *Historische Zeitschrift*, vol. 107, 1911. Même idée chez VERSCHOOR, *Aeltere Romantik und Nationalidee*. Thèse de Groningue, 1930, pp. 140-141.

(110) FRIEDR. LENZ, *Agrarlehre und Agrarpolitik der deutschen Romantik*. Berlin, 1912, 8°, VIII-192 pp.

en valeur la nouveauté de ses théories agraires. Après lui, Tokary s'attache à étudier l'œuvre même de Müller : s'il va parfois un peu vite en besogne, il donne du moins un aperçu des ouvrages essentiels, mettant l'accent sur les *Elemente der Staatskunst*, et saluant en Müller le fondateur de l'économie politique d'aujourd'hui (111).

En France aussi Müller retenait l'attention. M. Georges Goyau lui avait consacré, dans son histoire du catholicisme allemand, une dizaine de pages, à côté de Haller et de Görres (112). Il était bien difficile, en si peu d'espace, de tracer de Müller plus qu'une esquisse. Des œuvres, M. Goyau cite surtout la correspondance avec Gentz. Mais Müller, s'il est, comme par Lady Blennerhassett, comparé à un Bonald allemand, « un Bonald emporté par les ailes du romantisme », se distingue du moins du « divin marquis » par ces « fusées d'imagination » où, trop volontiers, se perd « chez lui le travail de la logique ». Et avec force, M. Goyau, après Mgr Brück (113), insiste sur le profond idéalisme de Müller, sur ce qui fait l'originalité foncière de ces conceptions catholiques, en face de Metternich, de la Ste Alliance et du catholicisme officiel autrichien.

Peu de temps avant la guerre, M. Edmond Vermeil soulignait l'importance des théories müllériennes dans la genèse de cette idéologie romantique qui, issue de Goethe et de Kant, amènera ses tenants à l'obédience romaine, par développement logique de leur pensée, et non par capitulation pure et simple de leur intelligence (114).

La guerre ébranla tragiquement l'économie libérale, reine d'un monde capitaliste où l'on percevait d'ailleurs des craquements. Le coude à coude des tranchées, puis les problèmes de la paix mirent à l'ordre du jour les notions de communauté et de peuple, les rapports de l'individu et de l'Etat. De plus quand, en 1919, la démocratie parlementaire à l'occidentale s'installa en Allemagne, elle ne trouva pas devant elle des citoyens « à l'état individuel pur » (115). La constitution de Weimar, sous la poussée des socialistes et des catholiques hostiles au libéralisme individualiste et au capitalisme, donnera leur consécration officielle, en les intégrant dans les cadres du nouvel Etat

(111) J. VON TOKARY-TOKARZEWSKY-KARASZEWICZ, *Adam Heinrich Müller Ritter von Nittersdorf, als Oekonom, Literat, Philosoph und Kunstkritiker* (1779-1829), Vienne, 1913. Comme bibliographie, Tokary recopie, fautes incluses, une page du catalogue de la Preuss. Staatsbibliothek de Berlin et attribue à Adam Müller un ouvrage du juriste Alexandre Müller, *das Institut der Staatsanwaltschaft*, Leipzig, 1825.

(112) GEORGES GOYAU, *L'Allemagne religieuse, le catholicisme*, vol. I et II, Paris, 1905 ; vol. III et IV, Paris, 1909.

(113) DR HEINRICH BRÜCK, *Geschichte der katholischen Kirche im XIXten Jahrhundert*, 2^e éd., Munster, 1902-03.

(114) EDMOND VERMEIL, *J.-A. Möhler et l'école catholique de Tubingue*, Paris, 1913.

(115) Cf. E. VERMEIL, *La Constitution de Weimar*, p. 140.

allemand, aux organisations de parti et aux organisations professionnelles. Mieux encore : aux confessions elles-mêmes. L'idée d'une représentation des groupements, de ces conseils à qui un texte constitutionnel va conférer une valeur légale, vient en dernière analyse des théoriciens romantiques de l'Etat. Et qui, plus que Müller, s'est dépensé contre une économie rationaliste et individualiste ? qui plus que lui a mis l'accent sur cette réciprocité qui domine les rapports de l'individu et de l'Etat ? Le voilà donc, par la force des choses et par la volonté des constituants de Weimar, mis à l'ordre du jour, pourvu, tardivement, d'une consécration officielle.

Il y a plus. La pensée de Müller s'est formée, et exprimée, au cours d'une période de crises, de luttes nationales, de bouleversements économiques et sociaux. Les troubles qui, sitôt après la guerre, plongèrent le monde dans des inquiétudes sans cesse renouvelées, firent rechercher, près de cent ans en arrière, des remèdes aux maux présents (116). Et les attaques poussées un peu partout contre le parlementarisme rationaliste et individualiste à la française donnaient un lustre croissant à l'idée de l'Etat organique et à ses prophètes.

Déjà au cours de la guerre, l'attention se trouva ramenée sur Müller par deux études parues presque coup sur coup. Max Fischer évoquait le problème des relations de Müller et de Kleist, et se demandait si Müller n'avait pas contribué à enraciner en Allemagne et même en Prusse un Kleist qui jusqu'alors avait été un errant (117). Anton Lütteken, peignant le cercle des romantiques de Dresde, montrait en Müller beaucoup plus « un annonciateur de découvertes qu'un inventeur véritable, un prophète plus qu'un créateur » — formule qui a du sens quand il s'agit de découvertes mécaniques, mais qui, dans le domaine des idées, flotte et se trouble dès qu'on le serre. Du moins Lütteken admettait-il que Müller, en rassemblant dans sa personnalité si diverse les aspects multiples du romantisme, avait su leur communiquer une vigueur toute neuve (118).

Abordant Müller en économiste, Stritschewitsch, presque au même moment, reprenait contre lui, et non sans courage, un bon nombre de critiques traditionnelles (119). Mais la poussée était trop forte. Sitôt la paix revenue, l'œuvre de Müller connaît une véritable résurrection.

Qu'on partage ou non leurs idées, il faut savoir gré à M. Othmar Spann et à ses disciples, plus spécialement à M. Jakob Baxa, du zèle qu'ils ont dépensé pour remettre en pleine lumière celui en qui ils

(116) Cf. à ce sujet D. BAUMGART, *Franz von Baader*, Halle, 1927, p. 3 sqq.

(117) MAX FISCHER, *Heinrich von Kleist, der Dichter des Preussentums*, Berlin, 1916.

(118) ANTON LÜTTEKEN, *die Dresdner Romantik und Heinrich von Kleist*, Münster i/W. (Dissert. Phil.), 1917.

(119) SVETOZAR STRITSCHEWITSCH, *A.-H. Müller als Nationalökonom und seine Bedeutung für die Nationalökonomie des 19ten Jhdts*, Diss. Zurich, 1915.

révèrent un génie méconnu, le père d'une économie nouvelle destinée à remplacer des systèmes périmés (120).

Mais il était écrit que Müller resterait un sujet de discordes. Les thèmes auxquels il touche sont d'une actualité trop brûlante pour que les débats n'aient pas été, tout de suite, fort vifs autour de lui. Et l'accord semble loin de vouloir se faire.

Pendant que M. Georg Stefansky reprenait l'œuvre de Müller pour déterminer en quelle mesure ses idées avaient pu influencer Kleist (121), M. Joseph Nadler faisait de lui l'un des champions de ce mouvement romantique qui prend son origine dans l'Allemagne « coloniale », ces provinces de Brandebourg et de Prusse où les luttes entre Germains et Slaves ont obligé les éléments allemands à prendre une conscience aiguë de ce qui fait le fond de leur germanisme. Dans le groupe des romantiques berlinois, Müller montre plus de maturité de pensée que n'importe quel autre : avant Arndt et le *Geist der Zeit*, avant Fichte et ses conférences de Berlin, il a « mis le levier au bon endroit » pour faire remonter à la surface tout ce qui conférerait au mouvement *ostdeutsch* sa force profonde (122). Il donne même de ce mouvement un programme précis quand il proclame — contre Fichte — que toute véritable liberté humaine consiste à se donner à Jésus et à la Patrie. Il n'admettra plus que la science et l'art se meuvent dans ces régions sereines où n'arrivent que des échos amortis des luttes de cette terre. L'artiste et le savant n'ont pas à fuir l'action pour se réfugier dans un *Wolkenkuckucksheim*. Qu'ils restent donc mêlés au peuple et prennent part à ses combats. Qu'ils n'aient pas l'air de donner raison à Adam Smith quand il excluait du peuple « productif » toutes les valeurs spirituelles de la société : qu'ils se laissent donc, par Müller, intégrer au *Volksstaat*, cet Etat organique qui n'est plus une simple juxtaposition d'individus identiques, mais le chaînon obligatoire, le médiateur indispensable entre l'individu et l'humanité. Elargissant jusqu'aux limites de l'Europe la vision que Kleist, Arnim, Fouqué maintenaient dans un cadre strictement allemand, Müller aperçoit l'Eglise médiatrice à son tour entre l'individu et Dieu, donnant aux divers *Volksstaaten* un sens suprême. Bref, un précurseur, un de ceux qui ont réellement essayé de construire un monde nouveau et dont les idées n'ont pas perdu leur prix.

M. Meinecke — qui dès 1908 attirait l'attention sur Müller en

(120) Parmi les œuvres de M. Spann, cf. surtout :

Die Haupttheorien der Volkswirtschaftslehre, Leipzig, 1929.

Fundament der Volkswirtschaftslehre, Iéna, 1929.

Vom Geist der Volkswirtschaftslehre, Iéna, 1919.

Der wahre Staat, 2^e éd., Leipzig, 1923.

Tote und lebendige Wissenschaft, 3^e éd., 1929.

(121) GEORG STEFANSKY, *Ein neuer Weg zu H. v. Kleist*, *Euphorion*, XXIII, 1921, pp. 639 à 694.

(122) JOSEF NADLER, *Die Berliner Romantik, 1800-1814*, Berlin, 1921.

lui consacrant un chapitre de son ouvrage sur *le Cosmopolitisme et l'Etat National* (123) — souligne que Müller a eu le mérite de faire descendre sur terre l'idée d'Etat national qui, chez un Fichte par exemple, planait trop haut, dans les régions de l'Idéal moral. Müller a apporté du concept — alors tout neuf — de *Nationalität* une définition précise : en affirmant l'union, l'interpénétration des notions d'Etat, de peuple et d'individu, d'existence publique et d'existence privée, en proclamant « cette harmonie divine de rapports et d'échanges réciproques par où se rejoignent l'intérêt privé et l'intérêt public », en apportant une nouvelle théorie du rôle de la science dans l'Etat, en montrant l'homme fortement ancré dans le passé et dans la tradition, en déclarant que tout ce qu'il y avait de grand en Europe était d'origine ou d'essence germanique, il a pris rang, certes, parmi les artisans du relèvement national de 1813, parmi ceux qui contribuèrent à donner à l'Allemagne sa conscience nationale. D'ailleurs son catholicisme — et du même coup sa conversion — rendent un tout autre son que chez bien d'autres romantiques : ils viennent corriger d'une pointe de cosmopolitisme ce que la doctrine du *Volksstaat* aurait d'excessif dans le sens du nationalisme. Que ses idées soient absolument originales, on peut, dit M. Meinecke, le contester. Mais, du moins Müller a-t-il eu le mérite de mettre habilement en œuvre tout ce que le temps où il vivait, le commerce d'un milieu où la pensée ne chômait guère, avaient pu lui suggérer. Il est regrettable toutefois, ajoute M. Meinecke, que ses idées manquent par instants de netteté et de limpidité : elles s'envolent comme si elles avaient des ailes, mais trop souvent vont se perdre en ces régions où l'on ne peut le suivre.

Reprenant une idée plutôt esquissée qu'exploitée par Maria Prigge Kruhöffner (124), M. Frédéric Braig essayait, en 1925, d'interpréter Kleist et son œuvre dans un sens non seulement chrétien mais même catholique (125). M. Stefansky avait indiqué une influence possible de Müller sur Kleist : ce dernier aurait connu par lui l'esthétique de Burke et ses idées sur le sublime (126). M. Braig pousse à fond dans cette direction et nous montre dans Müller un guide qui dans l'évolution de Kleist joua un rôle essentiel. Il souligne avec force que Müller était une nature profondément religieuse et que c'est sous l'angle de la religion qu'il a abordé et traité les problèmes politiques. Mais aussi il veut que les idées de Müller sur la noblesse aient donné à la

(123) F. MEINECKE, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, Munich et Berlin, 7^e éd., 1928.

(124) MARIA PRIGGE KRUHOEFFER, *H. v. Kleists Religiosität und Charakter* (*Kleist Jahrbuch*, 1925).

(125) FRIEDRICH BRAIG, *H. v. Kleist*, Munich, 1925. Une critique pénétrante de cet ouvrage se trouve dans ROGER AYRAULT, *la Légende de Heinrich von Kleist*, Paris, 1934, pp. 94 à 100.

(126) G. STEFANSKY, *Das Wesen der Deutschen Romantik*, 1924.

figure de *Kätchen* son modelé définitif ; bien mieux, ce serait Müller et lui seul qui aurait « du point de vue de l'éternité » enseigné à Kleist ce qu'étaient un peuple et une patrie ; ce serait Müller qui lui aurait montré dans l'histoire la transcription matérielle de l'antinomie métaphysique entre le Bien et le Mal, qui lui aurait fait apercevoir sous les traits de Napoléon l'ange déchu, Lucifer en personne (127).

Tout en concédant que Müller n'ait pas été « une grande nature » capable d'imprimer son sceau à l'heure présente, M. Braig, ne fût-ce que pour expliquer son action sur Kleist, lui accordait nombre de qualités solides. Par contre, aux yeux de M. Carl Schmitt (128), quel piètre caractère et quel auteur surfait que ce Müller ! Type achevé du politicien romantique pour qui tout est prétexte à tout, invertébré, imbu surtout de narcissisme, original à tout prix, Müller a répété, en obscurcissant des concepts clairs, ce que d'autres avaient beaucoup mieux dit. On ne peut accorder la moindre confiance à ce monsieur qui se répand en continuelles promesses et qui manque des deux vertus élémentaires : la foi dans un Droit, l'impatience de toute injustice. Don Quichotte, au moins, se battait, fût-ce contre des moulins. Aussi bien mérite-t-il infiniment plus de sympathie que cet homme de lettres vénal, toujours préoccupé de parer aux risques. Ses œuvres ? Amplification creuse d'idées pillées, vaine musique accompagnant en sourdine de grands événements. La *Theologische Grundlage* par exemple, fait-elle autre chose que de varier à l'infini un thème digne de M. de La Palisse : « L'Etat véritable, c'est le véritable Etat » ? Ce fatras n'a pas plus de valeur que ce que Maistre appelait les « rhapsodies sonores » d'un Rousseau vantant l'état de nature. Müller vous tourne un chapitre sur « l'idée de l'Etat » à peu près comme Novalis rime une hymne à la Sainte Vierge. Mieux vaudrait, si l'on tient à des notions de politique pratique, les aller chercher dans la correspondance de Bettina.

Le livre de M. Carl Schmitt ne pouvait manquer son effet. Les polémiques reprirent, plus ardentes que jamais. Nombreuses furent les protestations. M. Meinecke (129) puis M. Kluckhohn (130) se lancèrent dans le débat. A son tour, M. Baxa reprocha à M. Schmitt de brouiller romantisme français et romantisme allemand (131), pendant que M. G. von Below (132) se refusait à voir dans la *Politische Romantik* autre chose qu'une caricature, fort spirituelle d'ailleurs, et

(127) BRAIG, *H. v. Kleist*, 265, 288, 313, 329, 336.

(128) CARL SCHMITT, *Politische Romantik*, 2^e éd., Munich et Leipzig, 1925, p. 184.

(129) *Historische Zeitschrift*, 121, pp. 292 sqq.

(130) *Persönlichkeit und Gemeinschaft, Studien zur Staatsauffassung der deutschen Romantik*, Halle, 1925.

(131) Préface à son *Einführung in die romantische Staatswissenschaft*, Iéna, 1931, collection Herdflamme, vol. 4.

(132) *Historische Blätter*, Vienne, 1921, p. 8.

que M. Alfred von Martin lui trouvait un goût de *pronunciamiento* antiromantique, où se mêlerait une piquante saveur de pamphlet (133).

De son côté, M. Thomas Mann, sans vouloir intervenir directement dans le débat, rompait néanmoins une lance en faveur de Müller et après avoir loué sa sagesse, sa profonde perspicacité et aussi son ardeur, déclarait que les considérations qu'il nous laissait étaient bien ce qu'on avait, en la matière, dit de plus génial et de plus vrai (134).

Aux antipodes de M. Carl Schmitt, le Dr Friedrich Bülow, éditant des pages choisies de Müller (135), nous le présente comme un génie philosophique d'une profondeur insoupçonnée, comme l'économiste qui le premier a su dégager les rapports de la production et de la communauté nationale. A moins d'être irrémédiablement enfoncé dans le matérialisme le plus plat ou l'égoïsme le plus grossier, il faut, nous dit-on, reconnaître en Müller le véritable maître de la « métaphysique sociale ». Bien plus : son œuvre, c'est l'élixir de vie nécessaire à tous ceux qui se sentent écrasés par notre civilisation d'où la machine élimine de plus en plus les valeurs spirituelles. Pour M. Spann, aussi, Müller prend les traits du fidèle Eckart, et nous met en garde contre les tentations de ce Venusberg qu'est l'économie individualiste (136).

Telle est la vivacité de ton qu'aujourd'hui encore garde le débat. A elle seule, l'âpreté de la controverse attirerait l'attention sur l'œuvre de Müller. Quant à sa personnalité, il semble du moins que le calme veuille se faire autour d'elle, depuis qu'en s'appuyant sur un considérable matériel d'archives, M. Jakob Baxa nous a donné une ample biographie qui, si elle ne cache pas un faible pour son héros, s'efforce du moins de garder un ton serein et impartial, et remet au point bien des on-dit (137). Elle offre en tous cas, une base suffisante pour permettre de situer l'œuvre dans la vie de l'auteur, d'éclairer cette œuvre à l'aide des événements.

*
**

(133) *Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft u. Geistesgeschichte*, Halle, 1924, p. 369.

(134) THOMAS MANN, *Betrachtungen eines Unpolitischen*, éd. 1929, p. 245.

(135) DR FR. BÜLOW, *Vom Geiste der Gemeinschaft*, Leipzig, 1931, pp. XVI, XLIV, XLV.

(136) Introduction aux *Ausgewählte Abhandlungen*, p. XI. L'enthousiasme du Dr F. Bülow est partagé par M. Th. SURANYI-UNGER, *Philosophie in der Volkswirtschaftslehre*, Iéna, 1926, II, 141, qui voit en Müller « le roi non couronné » des économistes romantiques.

(137) J. BAXA, AM. M. Baxa ne semble plus admettre comme ELKUSS, *Zur Beurteilung*, 9, qu'il existe à Vienne des papiers de Müller cachés en quelque coin. Dombrowsky se faisait un cauchemar de ce *Nachlass* inconnu.

Conter cette vie — non pour soi, mais en fonction de l'œuvre — telle va d'abord être notre tâche. Vie agitée, qui nous mènera en bien des lieux, nous fera croiser bien des gens ; vie féconde en incidents tant elle est mêlée à l'une des plus tumultueuses périodes de l'histoire ; vie faite presque entièrement de luttes, d'où il nous faudra bien conclure si Müller, dans sa personne et son caractère, mérite d'être mis aussi haut que certains le portent, aussi bas que d'autres l'ont ravalé.

Puis il faudra exposer cette œuvre, qui nous entraînera dans les domaines les plus divers : métaphysique, esthétique, critique et histoire littéraires, économie et polémiques religieuses.

Enfin, dans la mesure du possible, il faudra expliquer cette œuvre, et tenter de répondre aux problèmes que sa variété même impose.

Dans ce qu'a écrit Müller, y a-t-il une unité interne, ou n'avons-nous sous les yeux que des rhapsodies privées d'une pensée génératrice unique, une mosaïque de fragments sans lien profond, inspirés par les circonstances extérieures ? ou même un de ces journaux que déplorait Tieck, et où l'on retrouvait périodiquement les dernières lectures des rédacteurs ? Müller n'est-il qu'un « glaneur dans le champ du romantisme » ? (138).

Cette œuvre — si du moins elle mérite ce nom — s'insère-t-elle dans l'évolution générale des idées, ou reste-t-elle en marge des écoles et du temps ? Va-t-on retrouver en Müller un de ces talents éclos en forcerie, dont le stérile dilettantisme ne sait élaborer que d'insolites combinaisons de critique et de poésie ? ou bien Müller a-t-il eu ce mérite d'exprimer tout haut ce que tout un peuple, à moitié conscient de ses désirs, avait sur le cœur ?

Cette œuvre vaut-elle d'être réputée originale ou n'y retrouve-t-on qu'un écho de voix connues ? Si Müller reprend certaines idées dont d'autres pourraient revendiquer la paternité, en les traitant, ne leur a-t-il pas imposé une marque personnelle ? en a-t-il tiré plus ou moins que leurs véritables auteurs ? Cet œuvre a-t-elle été *vox clamantis in deserto*, ou, pire encore, un bourdonnement de mouche autour du coche ? ou bien a-t-elle, en même temps que d'autres, contribué à susciter une action ? Dans ce mouvement qui mènera l'Allemand du cosmopolitisme à la vie nationale, qui centrera toute la pensée du citoyen autour de l'idée de nation, Müller n'a-t-il joué aucun rôle ? On nous dit (139) que de 1815 à 1830, s'échaufaudèrent des hypothèses géniales qui eurent du moins le mérite d'éclairer la route à ceux qui allaient venir ; Müller peut-il, ou non, revendiquer sa part du compliment ?

Si dans son œuvre, au milieu d'un appareil que le temps a rendu caduc, vit encore un principe fécond, comment ce principe a-t-il sub-

(138) RAICH, *Dor. v. Schlegel und deren Söhne*, 1881, vol. II, 79.

(139) TREITSCHKE, *DG*, XIX, II, 14.

sisté ? Si, comme on le prétend, son œuvre est redevenue vivante, l'est-elle dans son ensemble, comme Müller l'aurait voulu, ou a-t-on rendu une vie artificielle à des fragments arbitrairement découpés ?

C'est à cet ensemble de questions — programme sans doute ambitieux — que les pages suivantes voudraient essayer de répondre. Tâche qui n'ira pas toujours sans dangers : les opinions de parti sont un écueil terrible. Du moins nous sommes-nous astreints à taire toute passion : notre souci n'est pas de rallumer des polémiques, mais d'apporter, dans la mesure de nos forces, une contribution aussi impartiale que possible à l'étude du problème Müller.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET LES ÉTUDES

La vie d'Adam-Heinrich Müller semble, à première vue, s'inscrire dans une triple contradiction. Il sera décrié comme le pire zéléteur d'un catholicisme ultramontain, et il est né protestant. Comme apôtre d'une politique antilibérale et il sortait pourtant de petite bourgeoisie. Comme héraut des aspirations « grand-allemandes », autrement dit autrichiennes, et il était issu d'une famille de fonctionnaires prussiens.

Adam-Heinrich naquit à Berlin, le 30 juin 1779. Son père, Guillaume Müller, titulaire d'un emploi subalterne dans l'administration des finances, s'était initié au métier pendant le règne de Frédéric II et montrait une certaine fierté d'avoir servi sous le grand roi. Comptable des deniers de l'Etat, il mettra son orgueil à gérer fidèlement le patrimoine qu'on lui confie, et, nous assure son fils, ira jusqu'à combler de sa poche des déficits dont il n'était nullement responsable (1). Père sans doute aimant, à qui son fils — bien qu'il parle fort peu de lui dans sa correspondance — gardera une reconnaissance fort vive.

La mère d'Adam-Heinrich, Anna Pahl, mourut alors qu'il était encore tout enfant. Guillaume Müller était alors « calculateur » dans les bureaux du Consistoire Central de l'Eglise Protestante. Adam avait un peu plus de six ans quand son père amena à son foyer la fille d'un pasteur berlinois, Caroline Cube. De sa marâtre, Müller ne dit mot. Seule, une lettre de Sophie Müller nous signale qu'Adam, après la mort de son père, versait à Caroline une rente de cinq cents florins par an (2).

Le père de Caroline, le pasteur luthérien Jean David Cube, lui-même fils et petit-fils de pasteur, prêchait à la Jerusalemkirche. On goûtait ses sermons où il tâchait d'accorder sa foi toute simple en la parole évangélique avec les exigences rationnelles des esprits « éclairés ».

(1) A Stägemann, 14 mars 1823. (BAXA, AM, 398.)

(2) Witt, II, 449.

rés ». Dans des querelles de théologiens entre luthériens et réformés, il avait montré une adroite dialectique. De plus il s'était fait un nom comme orientaliste : il venait de donner une traduction métrique du livre de *Job*, et préparait un *Isaïe* (3).

Sa fille, et sans doute Guillaume Müller, lui demandèrent de diriger l'éducation du jeune Adam. Mais le pasteur mourut en 1791. On mit donc Adam-Heinrich à la *Königliche Realschule*. Puis, quand il eut seize ans et qu'il s'agit pour lui de parachever ses humanités, on le fit inscrire au gymnase du *Graues Kloster*, où le pasteur Cube avait lui-même fait ses études. La clientèle de la maison était assez relevée ; on y trouvait comme élèves des fils de hauts fonctionnaires, voire des nobles (4).

Deux maîtres servaient la renommée déjà brillante du *Graues Kloster*, et c'est sans doute à eux que les parents du jeune Müller entendaient confier leur fils. Gedike, qui dirigeait le gymnase, était regardé, surtout hors de Berlin, et sans doute en raison du succès de ses manuels scolaires, comme un chef d'établissement hors de pair. Il avait fondé un séminaire pour former les jeunes professeurs : Schleiermacher y fit, en 1793, des débuts assez houleux, car Gedike montrait une douceur exagérée à l'égard des gamins vraiment trop turbulents (5).

Mais il aimait, et ses professeurs avec lui, inciter ses disciples à rimer — il avait lui-même traduit Pindare — ou à composer des pièces de théâtre : les grands de première allaient jouer les meilleures sous les ombrages du Tiergarten, et c'est sous la direction de Gedike que l'élève Tieck sentit s'affirmer en lui une vocation d'auteur et d'acteur. Gedike, co-directeur de la *Berlinische Monatsschrift* et mêlé à ce titre à de retentissantes querelles (6), était l'un des purs parmi les tenants de l'*Aufklärung*, un des grands inquisiteurs du rationalisme : Gedike régissait son domaine pédagogique avec l'absolutisme éclairé du grand Frédéric et poursuivait d'une hostilité implacable les sentiments esthétiques ou religieux qui ne se laissaient pas réduire aux principes de la saine raison et du sens commun.

Georges Spalding, fils d'un des chefs du pastorat berlinois, enseignait la rhétorique d'une manière aimable et souriante. Il n'avait pas

(3) Cf. CUBE, *Vermischte Schriften*, Berlin, 1792, 8°, p. 302 (Sermon de mariage pour Caroline Cube et Guill. Müller). « Aufgeklärtheit und Frömmigkeit, wann wird doch das unsere Stadt miteinander vereinigen lernen ? » Ses *Anmerkungen* (Leipzig, 1764, in-16) dirigées contre Heumann à propos de la présence réelle furent jugées, à en croire une annotation de l'exemplaire de la Preuss. Staatsbibl. « libellus omni elogiorum genere condecorandus ». *Job* parut en trois fois (1769, 1770, 1771), *Isaïe* en 1785 et 1786. Ses sermons nous le montrent *bibeltreu*, extrêmement sensible, mais probe et bien équilibré.

(4) Carl von Raumer, ou Alex. v. der Marwitz, tous deux plus jeunes que Müller.

(5) DILTHEY, *Schleiermachers Leben*, 73, 222, 233. KOEPKE, *Tieck*, 23.

(6) J. BLUM, *J. A. Starck et la querelle du cryptocatholicisme*, Paris, 1912.

trente ans quand Müller l'eut pour maître et conçut pour lui une affection qui devait durer. Sa tâche de professeur, sa collaboration à la *Berlinische Monatsschrift* ne l'empêchaient pas de rimer, en latin ou en allemand. Fort répandu dans les salons, il savait aider d'une façon active ceux qu'il avait pris en amitié.

Au *Graues Kloster*, parmi ses condisciples, Müller compta Louis Vogel, et Wiesel, auxquels il resta fort attaché. Il y connut aussi Solger. Peut-être rencontra-t-il, sinon sur les bancs de sa classe, du moins dans les couloirs, Bekker, le futur philosophe, ami de Schleiermacher et d'Uhland, ce Bekker qui, fils d'un serrurier, s'était lancé dans les études malgré son père, et qui, pour payer sa scolarité, assumait chez Gedike des fonctions domestiques, cirant les bottes de M. le Directeur.

A Pâques 1798, Adam Müller quitta le gymnase. Quels fruits avaient porté ses classes ? Ses notes de fin d'études le disent (7) : « Excellent dans les exercices de style, en histoire, en littérature, et dans les exercices de dialectique ». Pour ce qui est du caractère, ses maîtres s'accordent à reconnaître que « la nature avait beaucoup fait pour lui, mais la vivacité de son imagination a porté tort à ses études. Il a eu quelque peine à vaincre ses caprices et ses engouements subits. Un excès de confiance en soi fait qu'il préfère suivre tout seul son chemin plutôt que de se guider sur les indications de ses maîtres. Cependant, le dernier semestre a été plus fructueux que les précédents. En dépit de la marche décousue de ses études, il a su se former parfaitement le goût, et s'est enrichi l'esprit moins de science philologique que de connaissances historiques. S'il le veut sérieusement, s'il acquiert plus de fermeté de caractère et de persévérance, il pourra fort bien réussir. »

La tradition, telle qu'on la retrouve un peu partout, veut que le pasteur Cube ait orienté vers le ministère ecclésiastique ce grand garçon qui savait s'exprimer avec goût et ne raisonnait pas de travers. Certains (8), qui tiennent à donner à Müller franche figure de renégat, lui font, au sortir du *Graues Kloster*, et à Berlin même, commencer sa théologie, sous la direction du pasteur. Mais le pasteur Cube était mort en 1791. Adam avait alors douze ans tout juste. Il est possible qu'il ait eu à ce moment des velléités pastorales, flatteuses pour la famille. Il est possible aussi qu'au sortir du *Graues Kloster*, on ait remis en question les études de théologie. Mais parler de vocation, d'initiation même, ne serait-ce pas forcer la note ?

Un fait est là : la prédication évangélique, si tant est qu'elle ait un instant attiré notre bachelier, ne le retint pas du tout.

(7) Paul HOFFMANN, *Unbekanntes aus der Lebensgeschichte Ad. Ms (Nationalwirtschaft, 2^e année, 1928-29, 153).*

(8) Krug, WilBrandt, Julian Schmidt, Bonafous,

Les sermons comme on les aimait alors ne parlaient guère à une imagination vive : on ne prêchait pas, comme Luther le désirait, le Christ accroché à la croix, les clous déchirant ses plaies saignantes. On s'adressait à la seule raison, on développait en chaire des notions de religion naturelle, des préceptes moraux universellement admis par le sens commun, on donnait des recettes pour vivre honnêtement, ou plutôt pour éviter de mal vivre. A une âme sensible, ardente, inquiète, ces exercices d'éloquence devaient sembler bien vides de contenu religieux (9). Laissant là le pastorat, Adam-Heinrich se décida à pousser ses études d'histoire et à faire son droit. Peut-être songeait-il à une carrière à la fois diplomatique et littéraire, à l'exemple d'un ami qu'il venait de se faire.

Qui mit en relations le jeune Müller et Frédéric Gentz ? Où et quand se rencontrèrent-ils pour la première fois ? Il est bien difficile de le déterminer avec certitude. Peut-être est-ce Spalding, presque aussi répandu que Gentz et qui recevait celui-ci (10), qui présenta à ce dernier l'un de ses meilleurs élèves du *Graues Kloster*. Nous n'avons pas de lettre de Gentz à Müller antérieure à 1800. Le début de leur amitié doit pouvoir se placer vers 1797 (11). Müller a dix-huit ans. Gentz en a trente-trois. Il est marié ; il appartient comme le père de Müller à l'administration des finances où il porte le titre de *Kriegsrat*. Sur un rhétoricien tout juste sorti du lycée quel attrait ne devait pas exercer un esprit brillant comme l'était Gentz ! Sa parole est un charme : « Il s'adresse aux hommes comme on ferait aux femmes, aux femmes comme on ferait aux anges » (12). Quand il s'exprime en français, il est tout aussi à l'aise, son style est aussi précis et chatié que s'il parlait allemand. Il est riche d'expériences : il a voyagé. Avant Berlin, il a habité Breslau et Königsberg. Il a vu, là-bas, Kant, entendu ses conférences sur *l'Idée d'une Histoire universelle*. Bien mieux : malgré le peu de loisirs que lui laissaient ses fonctions, c'est lui qui a revu les épreuves de la *Critique du Jugement*. A Berlin, il est peu de salons qui ne lui soient ouverts. On l'a vu fréquemment en compagnie de Humboldt, ou de Brinckmann, cet attaché à l'ambassade de Suède qui vient d'être nommé à Paris. Gentz a aussi une renommée littéraire : il a rompu des lances contre Fichte, rédigé le *Journal historique*, et tient dans ses cartons un essai sur *Marie Stuart*, que Vieweg lui propose d'imprimer (13). Bien plus : c'est lui qui a traduit en Allemand les *Réflexions* de Burke. Il en a adressé une exemplaire

(9) FRIESEN, *Lud. Tieck*, II, 106.

(10) Witt, II, 57, 60.

(11) La première lettre de BW est du 7 mai 1800. GENTZ, *Tageb.*, 7 juin 1800, note : « Agréable visite d'un de mes plus chers amis, le jeune Adam Müller, de Göttingen ». BAXA, *AM*, 3, incline à croire que la connaissance de Gentz est déjà faite quand M. part pour l'Université.

(12) Le mot est d'Amalie von Imhoff. (GUGLIA, *Gentz*, 4).

(13) Witt, II, 51.

à l'Empereur qui a daigné répondre et envoyer au traducteur une tabatière en or. Le rang, la naissance n'intimident guère ce fonctionnaire d'un grade pourtant modeste : il a conscience de ce qu'il vaut, et par dessus la tête des ministres n'a pas craint de faire tenir au roi des suggestions sur la question de la presse. Si Gentz a la tête fort claire, il a aussi une sensibilité fort vive : il a besoin d'affections. Humboldt et Brinckmann, qui viennent de quitter Berlin, lui manquent. Ce petit Müller qui montre tant d'agilité d'esprit, en même temps qu'une sensibilité si aiguë, est loin de lui déplaire. Il lève les yeux vers son aîné avec tant d'admiration qu'on se sent flatté, gagné. Et si Gentz n'a pas formellement suggéré à Müller d'étudier le droit et la politique, Müller a dû se laisser tenter par l'exemple de son grand ami.

Il fallait choisir une université. Francfort-sur-l'Oder était tout proche de Berlin, mais l'enseignement y était tombé assez bas. Leipzig brillait toujours d'un grand éclat, mais l'université saxonne n'était pas en odeur de sainteté parmi les fonctionnaires prussiens. Quant à Iéna, les tenants de l'*Aufklärung* finissante redoutaient ces métaphysiques qui attiraient là-bas tant de jeunes gens, autour de maîtres à peine plus âgés. D'ailleurs Gentz eût redouté l'influence de Fichte : il voyait en lui un révolutionnaire camouflé. Au contraire, à Göttingen, la *Georgia Augusta* restait l'une des plus solides écoles de droit : la philosophie transcendante n'y mordait pas, et l'on continuait de s'y montrer à la fois curieux des nouveautés et fort attaché aux principes de la saine raison.

Des professeurs comme Spittler (14) ou Schlözer, un chancelier comme Brandes, d'anciens élèves comme Rehberg ou Lichtenberg — même si Gentz n'approuvait pas tout ce qu'ils pensaient — conféraient à l'Université hanovrienne un éclat fascinant.

Le 19 avril 1798, Adam Müller était immatriculé à Göttingen comme étudiant « en sciences diplomatiques » (15).

**

Le milieu des étudiants de Göttingen passait pour plus distingué, en moyenne, que celui de mainte université (16). L'union personnelle du Hanovre à la couronne britannique donnait le ton : tout en restant allemands, maîtres et étudiants louchaient vers l'Angleterre, ses modes, ses mœurs. Au milieu de nobles hanovriens, de fils de gros pro-

(14) Müller ne connaît pas Spittler qui cesse d'enseigner en 1797.

(15) Müller ne fut pas inscrit à la faculté de théologie, quoiqu'en affirment Krug (*Proselytenmacherei*, 13), Jul. SCHMIDT (*Kleists Werke*, I, lxvi), ou HERZOG (*Kleist*, 409), qui veulent montrer l'inconstance de Müller, inconstance dont bien d'autres donnèrent des preuves, même Varnhagen, qui débuta comme carabin.

(16) Cf. Xav. LÉON, *Fichte et son temps*, I, 316.

priétaires ou de hauts fonctionnaires, le jeune Müller s'efforça de tenir son rang honorable. Cela ne dut pas aller sans difficultés, car son budget devait être assez maigre. Non sans quelque ironie, Fr. von Raumer nous le montre (17) jouant au grand seigneur, toujours tiré à quatre épingles, recevant ses camarades tous contrevents fermés et bougies allumées en plein jour, se complaisant à des excentricités, innocentes au fond, mais qui lui donnent l'air de rechercher à tout prix une renommée. Mais les souvenirs de Raumer, rédigés tardivement, et après de retentissantes querelles avec Müller, sont sujets à caution. Müller, faisant sonner ses relations avec Gentz, qui empruntait des livres à Goethe lui-même, qui s'adressait directement au roi, et avait même reçu une lettre de l'Empereur, devait agacer Raumer qui, élevé au château de Wörlitz, avait des prétentions aristocratiques, et voyait couper ses effets par ce plébéien. Petite perfidie, de la part de Raumer, le rural, que de montrer dans le futur auteur des *Lettres agronomiques* un citadin confondant un semis de jeunes pins avec un champ de pommes de terre. On peut d'ailleurs se demander si, en l'occurrence, Müller, humoriste à froid, ne s'est pas, en bon berlinois, moqué de Raumer. En tous cas, c'est Raumer que, durant ses années d'étude, Müller fréquente le plus assidûment, en même temps qu'un jeune noble polonais, Sigismond Kurnatowski, dont les biens héréditaires et le logis de Pozarowo se trouvent dans cette province de Prusse méridionale, récemment rattachée à la couronne (18).

*
**

A Göttingen, quels maîtres put-il entendre ?

Jeune encore — il n'avait que trente-quatre ans — Gustave Hugo, le *Cujacius* de Heine, enseignait la philosophie du droit (19). Bien qu'on lui reprochât de sentir sa province française — il avait été élevé dans le pays de Montbéliard — il était goûté des étudiants pour son ardeur entraînante, servie par une imposante érudition (20). Et puis, il s'écartait franchement des sentiers battus. Au rebours de l'*Aufklärung*, il ne pouvait admettre qu'un droit naturel immuable s'opposât constamment à la mobilité des institutions. Hugo se plaçait à la rencontre de deux courants nouveaux dans la pensée : l'un vient

(17) *Lebenserinnerungen*, I, 40.

(18) Kurnatowski s'essaye dans la diplomatie, puis lors de la création du Gd-Duché de Varsovie, entre dans l'armée polonaise où il arrive au grade de général.

(19) Cf. *Reisebilder*, SW (Elster, III, 21 ; VII, 298). Hugo fut président de thèse de Heine. Cf. aussi TREITSCHKE, *DG XIX*, II, 58.

(20) Cf. Müller à Metternich, 16 déc. 1819, in J. BAXA, *Abhandl.* 1^{re} éd., 233, et *BW*, 292.

de Burke, l'autre de Kant ; et le droit positif au contact du *Vernunftsrecht* va donner d'assez curieuses interférences (21). De l'impératif catégorique, on ne peut, certes, tirer le moindre principe concret. Mais des exigences de la raison, l'une est inéluctable, celle d'un statut juridique capable de quelque durée. Statut qui met fin à l'anarchie et ne saurait être définitif. Mais tout provisoire qu'il est, ce droit lie néanmoins ; car, en fait, il existe, et personne n'est autorisé à lui opposer la validité péremptoire d'un droit purement rationnel ou idéal.

Mais si Hugo nous donne là l'un des éléments sur lesquels se fondera l'école historique, il semble bien qu'il n'ait pas voulu voir dans l'histoire une évolution d'allure organique : elle reste la somme d'actes isolés, arbitraires même, qu'ils soient dus à une volonté consciente d'elle-même ou à un pur hasard. De Kant, Hugo garde l'idéal de l'Etat cosmopolite et de la paix perpétuelle. Un hasard malencontreux, ou la difficulté de gouverner un territoire trop étendu, ont séparé les états particuliers. Leur scission n'est pas l'expression d'une volonté supérieure à eux et qui les meut. D'ailleurs l'idée de nationalité ne fait guère vibrer Hugo : plus tard, il admettra en Westphalie le régime français, comme si Napoléon avait dû réaliser la Monarchie Universelle.

De Hugo, Müller garda un souvenir reconnaissant et, dans ses *Elemente*, il lui rendra un hommage public (23).

Hugo niait le droit naturel. Schlözer, de trente ans plus âgé, le laissait encore transparaître dans un cours de droit civil où il manifestait autant de verve que d'impatience des contraintes. Il avait jadis excusé, sinon approuvé, la réaction armée du peuple de Paris contre les abus. « On ne guérit pas un cancer par des lotions à l'eau de rose. » De temps à autre, il s'emportait contre l'oiseux fatras légué par le Moyen-Age, mais compensait par la négation du droit de changement brutal — *natura non facit saltus* — sa théorie de l'Etat, produit artificiel de volontés expresses. Il professait aussi un cours sur les institutions américaines, qui, disait-il, lui avait coûté des recherches extraordinaires, mais où la malignité de ses jeunes auditeurs ne voulait voir que le démarquage d'un petit almanach anglais (24). Comme il avait fait de Hugo, Müller l'évoquera aussi dans ses *Elemente* (25). C'est sans doute aussi en souvenir de Schlözer et de ses *Staatsanzei-*

(21) GUNNAR REXIUS, *Historische Zeitschrift*, 107 (1911), pp. 496 à 539 ; contre Dombrowsky, *Zeitschrift für gesamte Staatswissenschaft*, 65 (1909), p. 378.

(22) *Etem*, I, 75.

(23) Cf. TREITSCHKE, *DG XIX*, I, 97. LAMPRECHT, *DG X*, 465. STERN, *Einfluss der frz. Revol. auf das deutsche Geistesleben*, 65, 66. Selon HEIGEL, *DG*, I, 280, Schlözer parlait parfois de « Vormalige Barbarei und mittelalterliche Schutzresten ».

(24) RAUMER, *Lebenserinnerungen*, I, 39.

(25) II^e conférence « *Idee des Staates* », vol. I, p. 38.

gen qu'il donnera ce même titre au journal dont il concevra le projet en 1811 et qu'il publiera en 1816.

Heeren enseignait l'histoire du droit. Etaient-ce ses origines han-séatiques — il était né à Brême — qui, jointes à son goût des classiques, l'avaient orienté vers l'histoire commerciale du monde ancien ? Obligé de prendre parti à propos des origines de l'Etat, il constatait que les querelles du présent envenimaient singulièrement un débat où, faute de documents, on ne voyait pas très clair. Mais il inclinait à penser que les premiers liens sociaux avaient été formés par les circonstances et les besoins matériels (26). Bien qu'un peu à l'écart du monde, plongé qu'il était dans sa philologie et son histoire ancienne, il savait du moins se gagner l'amitié de ses élèves par l'allure « loyale » de ses cours (27), et c'est à lui que Müller dédiera ses *Elemente der Staatskunst*.

Sartorius enseignait l'histoire. Marié à une demoiselle de la noblesse hanovrienne, il illustrait assez bien l'adage : « stolz wie ein Göttinger Hofrat ». A Vienne, il irritera suprêmement Gentz en réclamant qu'on l'introduise dans la haute société — plus particulièrement chez Rasumoffsky, qui, lui, déteste cordialement les universitaires — et en trouvant toujours insuffisamment distingués les gens qu'on lui présentera (28). Ses étudiants, qui prisaient la richesse de ses cours, se gaussaient des petits travers de Sartorius : il affectait un accent français exagéré, et d'année en année, on attendait avec impatience la leçon où il contera la mort de Marie Stuart : ce jour-là, Sartorius montait en chaire tout de noir habillé (29).

Müller put également écouter Bouterwek, alors *Privatdozent* (30), qui, dans un cours fermé, un « *privatissimum* » sur le style, lui permit sans doute de perfectionner les données de rhétorique qu'il tenait de Georges Spalding, et des sermons, sinon des enseignements du pasteur Cube.

En matière d'éloquence, Müller étudiant ne s'en tiendra pas à la seule théorie : devant un cercle de camarades, il donnera des conférences qui, dès ses dix-neuf ans, affirmeront cette maîtrise de la parole qui lui vaudra, plus tard, et même de ceux qui n'épouseront pas ses convictions, l'épithète d'ensorceleur (31).

*
**

(26) Cf. *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*. Vienne, 1817, p. 3.

(27) Müller à Metternich, 16 décembre 1819.

(28) Witt, II, 156. Gentz l'y traite de « seichter Hund » et de « elender Hecht ».

(29) Müller à Metternich, 16 décembre 1819.

(30) Il ne devint *Professor Ordinarius* qu'en 1802.

(31) Cf. FRANZ GRÄFFER, *Kleine Wiener Memoiren*, Vienne, 1845, II, 67. A propos des conférences de Göttingen « gegen die französische Revolution und für die

Dans ces conférences, Müller bataillait contre les idées révolutionnaires. Alors que tant d'intellectuels allemands se sentirent attirés par les principes proclamés en France, qu'un Görres, qu'un Gentz même avaient sacrifié, au moins un temps, et avec enthousiasme, aux idées nouvelles, Müller, peut-être vacciné par Gentz contre le virus révolutionnaire, offre, dans son hostilité à la Révolution, une unité sans fissure. A vingt ans comme à cinquante, il a horreur des idées de Quatre-vingt neuf. Non point, comme tant d'autres, en raison de certains excès ou de la guerre déclarée à l'Europe, mais en raison du principe d'où procédait la Révolution.

Si rationalistes qu'ils fussent, Gentz et les maîtres de Müller qui restaient pénétrés des principes de l'*Aufklärung*, même s'ils avaient vu dans les événements de 1789 un triomphe de la raison sur la matière, devaient cependant, par la nature de leur pensée, se détacher rapidement de l'idéal révolutionnaire. Il y avait, en effet, entre eux et la France, une antinomie métaphysique (32).

Notre XVIII^e siècle, tout comme l'*Aufklärung*, se proclame rationaliste. Mais il vise surtout à des buts empiriques. Il faut arriver à vaincre le monde extérieur, et pour cela lui arracher le secret de l'enchaînement des phénomènes. Que cet enchaînement soit superficiel ou profond, peu importe. Que pèse la cause profonde, l'ordre métaphysique du monde pour qui ne recherche qu'un résultat pratique ?

Tout autre est l'*Aufklärung*. Elle reste préoccupée de retrouver sous l'enchaînement des phénomènes le principe fondamental qui leur confère l'unité. Elle est même plus que métaphysique : elle est et reste théiste, théologienne même. Elle procède beaucoup moins du cartésianisme, sériant et séparant les problèmes, que du xvr^e siècle allemand, et ce n'est pas sans raison qu'on a pu voir en elle comme une dernière vague où déferle l'esprit de la Réforme. Qu'on compare Voltaire, qui dans l'affaire Calas se montre essentiellement politique, et le Lessing de l'*Anti-Göze*, avant tout théologien.

Dieu, admettait l'*Aufklärung*, a posé les principes qui régissent l'économie du monde. La Révolution, en tant qu'elle menace un ordre divin d'origine, prend figure de rébellion contre la Providence. Elle est illégitime d'essence. Rectifier des erreurs de détail, passe. bouleverser les principes providentiels qui sont à la base des Etats, non. La raison de l'homme ne peut ni ne doit s'en prendre à la Raison divine.

De plus, l'économie politique qu'on enseignait à Göttingen, si elle était rationaliste et individualiste, l'était selon Adam Smith. Que

Sache der guten Ordnung », BRÜHL, *Gesch. d. Kathol. Lit.*, 782, se demande si elles n'ont pas été imprimées. Il indique aussi parmi les travaux de Müller à Göttingen une *Einleitung zu den Profezeiungen des Jesaias* datée de 1797. Dans le catalogue de ses ouvrages, Müller ne souffle mot de ces deux productions.

(32) Cf. DILTHEY, *Schleiermachers Leben*, 91.

l'anglomanie hanovrienne ait aidé à cette faveur de Smith, qui d'ailleurs n'avait pas encore eu de contradicteur dangereux, c'est possible. Mais surtout le rationalisme d'un Smith n'a rien d'absolu. L'individu a loisir de tenter toutes les expériences qu'il jugera raisonnables. S'il pêche, les lois naturelles, providentielles, du monde économique se chargeront d'annihiler, mieux que n'importe quelle législation, une activité révolutionnaire. L'individualisme smithien garde comme correctif une vision optimiste du monde économique : les tentatives les plus effrénées seront bien obligées de se réduire d'elles-mêmes, et de s'inscrire dans le cadre immuable des lois essentielles (33).

*
**

Mais Müller ne faisait pas qu'assister à des cours. Il lisait et méditait.

Il lut Burke et puisa dans son œuvre de quoi alimenter ses réflexions antirévolutionnaires. Et ce qu'il cherchera, ce sera moins les armes qui permettront de mener contre la révolution une lutte de détail, qu'une vue d'ensemble, on serait tenté de dire, si le mot ne jurait quelque peu quand on parle de Burke : une philosophie.

Burke se préoccupe avant tout, dans le plus important de ses livres, les *Reflections*, que Gentz avait traduites, de laver l'Angleterre du soupçon d'avoir fourni un précédent à la révolution de France. Il vise en premier lieu, et sans vouloir exposer pour cela un système de l'Etat, à réfuter les trois axiomes proclamés par le Dr Price au club d'Old Jewry : le peuple a le droit de choisir ses gouvernants ; le peuple a le droit de casser aux gages un roi qui se conduit mal ; le peuple a le droit de fabriquer lui-même son gouvernement. Müller ne retiendra pas ces intentions purement britanniques et gardera surtout de Burke ces aperçus fort brefs où le penseur dépasse un instant les buts du polémiste.

Encore n'est-ce qu'une partie de la pensée de Burke que Müller retiendra et par la suite développera.

Burke, en bon whig qu'il est, ignore « la superstition des antiquaires » (34). Il n'est pas de ces conservateurs entichés du passé, et qui se refusent à modifier quoi que ce soit. Certains changements sont raisonnables, et il serait absurde de ne pas les opérer. C'est en quoi son livre est bien « ein revolutionäres Buch gegen die Revolution », (35), et mène contre elle un combat plus fructueux que ne font tant de

(33) Cf. A. SMITH, *Wealth of nations*, tome I, livre IV, chap. I. Cf. aussi GIDE et RIST, *Histoire des doctrines économiques* (5^e éd., 1926, pp. 79 à 81, 103 à 105.

(34) Cf. *Réflexions sur la Révolution de France*, 3^e éd. française, traduite sur la 3^e éd. anglaise, Paris, Laurent, s. d., p. 64.

(35) NOVALIS, éd. Heilborn, II, 31.

polémistes, plus particulièrement ceux qui, tels Girtanner, pensaient ruiner la Révolution en lui déniaient toute importance historique, en l'assimilant à quelque obscure sédition du temps de Vitellius (36).

La raison peut donc prescrire certains changements politiques. Mais qu'on prenne garde : si Burke reconnaît à la raison un rôle possible, il ne lui accorde pas d'omnipotence absolue. Ni l'homme ni l'Etat ne sont absolument raison (37), et il s'agit de concilier le jeu de la raison avec les exigences de la nature, le Droit et les faits.

Burke admet des droits de l'homme, un contrat social et la légitimité de certaines réformes. Droits de l'homme qui ne sont d'ailleurs pas ceux de la Constituante. Ceux-ci sont peut-être parfaits du point de vue métaphysique : en pratique, du point de vue moral même, ils sont illusoire, pis : erronés (38). Les droits primitifs de l'homme se réduisent au droit de se défendre, et par extension au droit de se faire justice. Mais ces droits premiers ont été aliénés une fois pour toutes dès que la société humaine s'est constituée. La contrainte sociale est alors devenue une exigence légitime, au même titre que la liberté de l'individu.

Il y a eu contrat, au début de la société. Mais ce contrat participe d'une essence supérieure, divine même (39). Impossible de revenir sur ce contrat ou de le briser. Un instant a suffi pour qu'il se trouvât conclu : dès lors il englobe les vivants et les morts et les générations à venir. L'Etat prend ainsi figure de médiateur entre la Création et l'individu.

Dès lors les réformes doivent s'inscrire dans le cadre du contrat. Une révolution ne sera légitime que dans un seul cas : le souverain ayant adultéré le pacte primitif, il s'agit de restituer à celui-ci sa pureté originale. C'est en ce sens que la Révolution anglaise a été légitime : car elle était conservatrice. Il ne s'est pas agi de faire table rase, pour créer de toutes pièces, au nom de la Raison, d'un principe *a priori*, un Etat tout neuf, ainsi que l'a préconisé un Rabaud Saint Etienne. Si, en 1648, on a écarté brutalement un souverain, ce n'était pas par rage d'innovations, comme les Français, mais pour sauvegarder une constitution dont Charles I^{er} s'était montré irrespectueux, supprimer des nouveautés illégitimes, bref ancrer plus puissamment l'Etat dans son passé.

En suivant Rabaud Saint Etienne, les Français commettent toute

(36) Gentz à Garve. *Witt*, I, 204 (19 avril 1791). GIRTANNER, *Werke*, I, 354. (STERN, *Einfluss*, 63.)

(37) Cf. *Thoughts on the cause of the present discontents*, 1770. (Herbert GRIERSON, *Cambridge history of English literature*, XI, chap. I, p. 10) : « Politics ought to be adjusted not to human reasonings, but to human nature ; of which the reason is but a part, and by no means the greatest part ».

(38) *Reflections*, 125.

(39) *Ibid*, 203. Cf. aussi *Thoughts*, p. 8 : « government certainly is an institution of divine authority... »

une série d'erreurs. Voici un peuple, naguères à la tête de l'Europe, et qui se comporte comme s'il n'avait jamais connu les bienfaits de la civilisation. Cette nation qui démolit les cadres de ses provinces, ne va-t-elle pas tuer en elle-même l'esprit national ? Alors qu'il n'est pas deux individus qui soient absolument identiques, qu'il faut tenir compte des circonstances, et, en politique, se garder de rien ériger en maxime universelle, voici que les Français réduisent l'individu à l'état de jeton interchangeable, et c'est avec ce matériel aussi impersonnel que peuvent l'être des molécules chimiques qu'on voudrait créer un état de valeur universelle. Bien mieux : le créer *ex abrupto*. Comme si le temps ne comptait pas.

Au rebours, Burke préconise l'imitation de la nature : il est salulaire d'opérer lentement, de greffer avec précaution sur la vieille souche, et pour sauvegarder la valeur de l'individu, de conserver les cadres organiques de la société : la famille, la noblesse, le clergé, les corporations (40).

Chez Burke se dessine donc mollement, certes, mais d'une manière indéniable, une théorie organiciste de l'Etat. Si, par le caractère divin qu'elle confère à l'Etat et au gouvernement, elle n'infirmait ni l'optimisme de Smith, ni sa vision providentielle du monde économique, du moins pouvait-elle heurter dans ses conclusions pratiques l'individualisme smithien, auquel Müller restait, en économie politique, encore attaché.



A Göttingen, Müller ne limite pas son activité au droit, à l'histoire, aux sciences politiques.

On nous répète — pour en conclure d'ailleurs à une blâmable versatilité dans les goûts — qu'à l'Université, il se lança dans l'étude des sciences naturelles (41). Evidemment il citera, bientôt, dans son *Gegensatz*, Ritter, Steffens et surtout Goethe. Ni sur cette donnée, ni sur les fantaisies météorologiques postérieures, nous ne pouvons affirmer que Müller ait réellement suivi des cours de physique ou d'histoire naturelle. L'eût-il d'ailleurs fait, qu'il eût sacrifié à la mode du jour. Parmi ceux qu'il fréquentera par la suite, Metternich lui-même était fort occupé d'optique quand l'empereur fera de lui un diplomate. Et ce n'est pas sans fierté que le filateur Cohen montrait son cabinet de physique, complètement indispensable à sa bibliothèque et au salon de sa femme (42).

(40) *Reflections*, 58, 63, 64, 68, 120, 298, 347, 425, 534.

(41) JULIAN SCHMIDT (*Kleists Werke*, I, LXIV) ; WURZBACH, *Biogr. Lex. des Kaisertums Oesterreich*, XIX, 322 ; MISCHLER, *Allg. deutsche Biogr.* XXII, 502 ; RAHMER, *Kleist als Mensch und Dichter*, 171.

(42) Witt, I, XXI ; GENTZ, *Tageb*, II, 469 ; VARNHAGEN, *Denkwürd.* I, 6.

Au reste, Müller devait se sentir moins curieux de vérifier l'enchaînement causal des phénomènes, traduction superficielle des lois cosmiques, que de rechercher

*was die Welt
im Innersten zusammenhält,*

et les à-côté métaphysiques l'attiraient certainement plus que les données positives et pratiques, les mensurations et les pesées.

S'il n'eût montré aucun goût pour la spéculation, Müller n'eût été ni de son âge ni de son temps. Tout étudiant se doit un système du monde ; et à plus forte raison, en un moment où les systèmes surgissaient et s'écroulaient presque aussi vite que les Etats et les constitutions. Si l'on en croit Varnhagen, Müller montra de très bonne heure un goût marqué pour la philosophie et les tournois d'idées (43).

De quel côté allait-il incliner ? L'*Aufklärung* ne pouvait le tenter. Bien que plus portée vers la métaphysique que le XVIII^e siècle français, elle n'avait su reconstituer une vision totale du monde. Au nom de la raison, elle avait continué à distinguer, à disséquer, à tracer des séparations bien nettes. C'est contre cette rage de dissociation, de réduction de la nature et de la société à des éléments isolés qu'un Goethe ne pourra retenir une protestation (44).

Gentz, d'ailleurs, aurait écarté Müller de l'*Aufklärung* finissante. Gentz ne donna jamais son adhésion à un système particulier. Jacobi le tentait, évidemment, mais il ne manifesta à son égard que des inclinations fugitives, des velléités d'approbation. Par contre, lui qui restait si fortement rationaliste et prêchera plusieurs fois à Müller la raison, il détestait de tout son cœur les gens de l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* et de la *Berlinische Monatsschrift*, Nicolaï, Biester ou Teller. Seul Pierre Bayle, du côté du rationalisme encyclopédique, pouvait lui être plus odieux (45).

Le temps était déjà loin où Paulus se plaignait qu'il fallût mettre du kantisme jusque dans la grammaire des langues sémitiques sous peine de voir les étudiants désertier les cours. La mode eût-elle été encore à Kant, que Müller, épris de beau parler, eût éprouvé devant cette « räucherige Schwarte » les mêmes sentiments de difficultés rebutante que Schleiermacher lui-même.

Et puis Kant offrait moins un système complet qu'une méthode d'investigation. De chaque côté d'une route ardue, voilà que se dressaient d'infranchissables barrières. Et le découragement pouvait venir à voir aussi cette faille s'ouvrir entre le réel, rebelle à toute connais-

(43) VARNHAGEN, *Galerie*, 143.

(44) Goethe à F. Jacobi, 1801, 23 novembre : « Wenn sich die Philosophie vorzüglich aufs Trennen legt, so kann ich mit ihr nicht zurechte kommen, wenn sie aber vereint... dann ist sie mir willkommen ».

(45) Cf. *Witt*, II, 149.

sance et ces apparences que seules nous sommes en mesure d'appréhender, entre la servitude de la raison théorique, liée aux données des sens et aux catégories de l'entendement, et la liberté morale de la raison pratique.

Cette unité du monde, que « der Allzermalmer » avait mise en pièces, on avait bien tenté de la reconstituer. Mais un Fichte — abstraction faite des préventions que pouvaient exercer ses démêlés avec Gentz — ce Fichte qui annihilait le monde extérieur, et supprimait le problème légué par Kant au lieu de le résoudre, devait, à peu de choses près, inspirer à Müller la même réflexion qu'à Goethe : « *Der Idealist mag sich gegen die Dinge an sich wehren, wie er will ; er stösst doch, ehe er sich's versieht, an die Dinge ausser ihm* ».

Plus que par Fichte, Müller devait se sentir attiré par Schelling, qui, à côté du Moi, laissait subsister la nature, tout en voyant en eux la double expression d'un même principe. Il est possible que, dès son séjour à Göttingen, Müller se soit initié à la *Naturphilosophie*. En tous cas, dans les années qui suivront son retour de l'Université, il proclamera avec force son estime pour Schelling (46).

Mais plus que tous les métaphysiciens, c'est Goethe qui séduit le jeune Müller, comme il séduit tous ceux qui, vers 1800, atteignaient l'âge d'homme. De plus, Müller n'était-il pas mieux placé que bien d'autres pour se laisser entraîner par Goethe ? Il avait entendu Gentz parler de lui avec une profonde admiration. Gentz et Brinckmann fréquentaient chez Humboldt ; tous deux connaissaient les Schlegel. Tous deux montraient grande affection pour Rahel Levin qui prétendait rassembler pour un même culte de Goethe, culte « d'ailleurs discret, tout en esprit et en vérité », tous ceux qui avaient le vouloir et la force de mériter vraiment le nom d'hommes (47).

Müller n'avait pas échappé à l'envoûtement qu'exerçait le *Werther*. Plus encore l'attirent *Faust* ou *Wilhelm Meister* dont les *Années d'apprentissage* viennent de paraître. Pour toute la génération à laquelle appartient Müller — Novalis seul élèvera des réserves — *Wilhelm Meister* prend valeur du manuel pédagogique par excellence, presque d'une Bible. Les antinomies y sont résolues. Le conflit entre l'art et la nature, entre la loi sociale, bourgeoise, et l'enthousiasme artistique, ces conflits auxquels Werther ne savait trouver d'autre issue que la mort, s'apaisent désormais. L'œuvre de Goethe incarne l'unité vivante de l'art et de la vie, refait la synthèse d'éléments que Schiller, le kantien, sépare encore. Et le monde extérieur reprend toute sa valeur : il ne saurait être une création du Moi. Alors que les tenants du mécanisme émiettaient le monde pour l'expliquer, voici que sous

(46) Cf. BW, 8 : « Schelling bleibt der erste ».

(47) En août 1795, elle déclare Goethe « der Vereinigungspunkt für alles, was Mensch heissen könne und wolle ». Cf. SPENLÉ, *Rahel*, 20.

la diversité des phénomènes on pouvait saisir la pulsation d'un principe unique.

En ces temps bouleversés, Goethe offrait plus qu'un refuge. Il fournissait des armes à ceux qui voulaient résister à la Révolution. Müller avait sans doute entendu cet appel à tous les Allemands contre les idées d'Outre-Rhin, cet appel qu'on pouvait mieux percevoir dans *Hermann et Dorothee* que dans les pièces satiriques, le *Citoyen Général* ou *die Aufgeregten*. Mais ce qui devait émouvoir Müller bien davantage, c'étaient ces éléments profonds de la pensée de Goethe qui venaient chez lui renforcer l'impression reçue de Burke.

La nature n'est pas seulement unité, elle est aussi organisme. Tout s'y développe en fonction du temps, lentement, selon les lois d'une finalité interne. Devant les stratifications de la vallée de la Birse, Goethe, lors de son voyage en Suisse, voit l'expérience vérifier son pressentiment que la croûte terrestre s'est formée sans révolution. « Rien ne se produit arbitrairement, mais une loi éternelle, et lente dans son action, anime tout. » De la géologie, cette vue s'étendra à tout le domaine des sciences, jusqu'à la société. L'idée même de révolution contredit cette lente évolution. La raison n'est pas dépouillée de tout rôle : elle conserve de quoi s'exercer, mais il lui faut d'abord reconnaître les lois profondes qui régissent l'univers, puis plier son action à leurs exigences. L'acte par lequel l'homme peut intervenir dans l'ordre de la nature et modifier ce qui est, aura pour modèle la greffe : en obéissant aux lois de la physiologie végétale, nous les utilisons pour telle fin que nous désirons. En nous asservissant à elles, nous reconquérons notre liberté.

Pour Müller, Goethe prend une valeur de tout premier rang, celle d'un prophète. Un tel enthousiasme semble à Gentz tout embrumé de mysticisme, et il tâche de persuader Müller qu'il est absurde, pour quelqu'un d'un talent tel que le sien, de ne vouloir exister que par et pour Goethe (48). Il le conjure de garder toujours « die göttliche Klarheit des Bewusstseins, die höchste aller intellektuellen Höhen ». Mais Müller accepte mal le conseil de Gentz et, par des annotations marginales d'un ton rageur, manifeste son esprit d'indépendance.

Müller va bientôt quitter l'Université. Quels sont ses projets ? A en croire la demande d'emploi qu'il va, quelques mois plus tard, adresser au roi de Prusse, il aurait eu à ce moment l'intention de devenir professeur. Une lettre de Gentz, en 1802, confirmerait ces velléités (49). En fait, chez Müller, comme chez tant d'autres de ses contemporains, subsistera un besoin d'enseigner qui se traduira par

(48) 7 octobre 1800, *Witt*, II, 360-362. Voir aussi, au sujet du culte que Müller professe pour Goethe, sa lettre à Brinckmann du 17 avril 1803 (*LÜTTEKEN, Dresdner Romantik*, 15). « Diese höhere Bahn des Lebens... haben Goethes Werke wieder gebrochen. Sie haben uns von den Fussblöcken einer elenden Moral befreit. »

(49) *Witt*, II, 371 : « Müller auf irgend eine Universität verschlagen ».

son goût de la conférence, puis par une demande formelle de poste universitaire, enfin, à Vienne, par des projets et des réalisations d'ordre pédagogique.

Gentz préférerait que Müller s'occupât de politique active. Il lui adresse son *Historisches Journal* et lui conseille d'aller, à Brunswick, voir le général Stamford. Mais Müller songe à tout autre chose. Adam Smith ne le satisfait plus. En lisant Burke et Goethe, il entrevoit une nouvelle théorie de l'Etat. Enfin il roule des projets philosophiques. Mais, trop confus, ceux-ci ne peuvent recevoir encore l'approbation de Gentz.



A la fin du semestre d'hiver, avant Pâques 1801, Müller regagne Berlin. Il a en tête de grands desseins. Et il ne fait pas figure d'exception dans une génération qui, plus spécialement que toute autre, se croyait, se sentait appelée à rebâtir un monde.

De l'Université, de ses lectures, de ses réflexions, il garde des idées qui ne pourront pas toujours cohabiter sans conflit. Avec elles, il porte en lui un besoin d'unité et de systématisation. Il va lui falloir, dans les années qui viennent, affirmer et épurer cette pensée où Gentz n'arrivait pas encore à lire clairement, la centrer autour d'une idée génératrice.

CHAPITRE II

A BERLIN (1801-1803)

LA QUERELLE DE L'ÉTAT COMMERCIAL FERMÉ

Arrivé à Berlin vers la fin de mars 1801, Müller s'installe chez son père, quai du Weidendamm. Son premier soin est de raviver les amitiés anciennes. Il va voir Georges Spalding, son ancien maître du *Graues Kloster*, qui bientôt s'installera pour l'été dans sa campagne de Lichterfelde ; Wiesel, plus que jamais diabolique d'allure et cynique d'esprit, et qui, à peine entré dans l'administration comme *Kriegsrat*, se signale à l'attention publique par son mariage avec cette Pauline César, dont la beauté extraordinaire et une aventure précoce ont fait jaser Berlin (1) ; enfin le libraire Sander, qui a épousé une parente des Müller.

Mais c'est surtout Gentz qui attire et accapare Adam-Heinrich. Gentz habite hors de la ville, à Schöneberg : il est fort occupé, beaucoup plus par ses relations mondaines et ses travaux de publiciste que par ses fonctions officielles. Du Weidendamm à Schöneberg, il y a plus d'une lieue. Pour ne point se manquer, on s'adresse, de part et d'autre, de fréquents billets.

A en juger par ceux qui nous restent, l'amitié de Gentz et de Müller monte tout de suite à un diapason très haut et des gens des générations suivantes souligneront, surpris, ce ton de tendresse presque féminine que revêt parfois leur correspondance. La mode n'est pas encore effacée des épanchements épistolaires où les cœurs sensibles donnaient à leurs amitiés une expression volontiers grandiloquente. Tous les romantiques, d'ailleurs, tombent sous le coup de ce reproche de sensiblerie exagérée, ils manifestent tous une véritable rage d'ami-

(1) Wiesel, à en croire Tieck (cf. KÖPKE, *Tieck*, I, 137-138) exposait une philosophie d'une sensualité provoquante. C'est par l'orgie qu'on arrivait à la révélation du Divin. Tieck éprouvait en face de Wiesel une véritable horreur. Au sujet de Pauline César, cf. HILLEBRAND, *Revue des Deux Mondes*, 1870, 67 sqq, et J. E. SPENLÉ, *Rahel*, 88 sqq.

tié (2). Il faut bien dire, d'autre part, que la correspondance de Gentz et de Müller reste moins abondante en élans de tendresse que les lettres à Brinckmann, où l'on va parfois jusqu'aux larmes, inclusive-ment (3). Notons aussi que la génération qui suivra immédiatement les romantiques montrera un zèle terriblement pointilleux à relever tout ce qui, du point de vue moral, ou simplement sous le rapport du caractère, fera apparaître ses prédécesseurs dans une lumière défavorable (4).

Sensible, Müller l'était, et à un très haut degré. Cette imagination débordante qu'on lui reproche au *Graues Kloster*, ce mysticisme enthousiaste que déplore Gentz, sont comme la réaction naturelle d'une sensibilité comprimée par l'éducation ou trop rudement heurtée par l'expérience de la vie.

Physiquement aussi, Müller est d'une nature délicate. Sa fragilité, quelques années plus tard, surprendra Pfuel (5), qui, débordant de vigueur, comprendra assez difficilement qu'on ne partage pas sa rage d'exercices violents et son enthousiasme pour la natation obligatoire. A côté de compagnons qui s'étaient mis à l'école de Pfuel, avaient manié le sabre à l'Université, à la caserne ou même sur le champ de bataille, Müller tel que nous le montre son plus ancien portrait (6) — blond, mince, épaules tombantes, regard étrangement doux et profond, aussi peu militaire que possible dans son uniforme de chasseur tyrolien — devait inmanquablement s'attirer le reproche de sensibilité excessive, voire efféminée.

Sa santé lui cause, d'ailleurs, de fréquents soucis. En avril 1805, pour une bourrasque de neige rencontrée en voyage, le voilà accablé d'une fièvre violente — congestion pulmonaire, sans doute — dont il sera lent à se remettre. Nous ne savons de quoi mourut sa mère, Anna Pahl. Mais il est à noter qu'entre 1780 et 1800 la tuberculose des voies respiratoires causait à Berlin près de 20 % des décès (7). Il est

(2) Cf. FRIESEN, *Ludwig Tieck, Erinnerungen eines alten Freundes*, II, 213. J. ROUGE, *Fr. Schlegel et la genèse du romantisme*, 18.

(3) Cf. Witt, II, 116, 117, 145, 206.

(4) Cf. FRIESEN, *op. cit.*, II, 214. Sur l'absence de toute équivoque dans l'amitié Müller-Gentz, cf. STEFANSKY, *Euphorion*, XXIII, 658.

(5) C'est d'après des notes de Pfuel que Rosenthal répète « weiche, sanfte, liebesbedürftige Natur ». Pfuel (16 avril 1811, à Caroline Fouqué) s'étonnera de voir « ein so mildes und schüchternes Gemüt » lutter avec tant de fermeté contre l'esprit du siècle. (RAHMER, *Kleist als Mensch und Dichter*, 43.)

(6) Il s'agit d'une miniature de 1813. Elle est reproduite dans *Jahrbuch der Kleistgesellschaft* 1927-28, article de J. BAXA, *A. Müller in Dresden 1807-09*. Autre reproduction dans J. BAXA, *Einführung in die romant. Staatswissenschaft*, 164. Le portrait peint plus tard par Gerhard von Kügelgen — reproduit par J. Baxa, dans son édition des *Elemente der Staatskunst* — nous montre Müller tout aussi mince, mais avec des yeux et des cheveux plus foncés.

(7) Cf. statistique municipale de 1801, *Neue Berlinische Monatsschrift* 1802, n° 3. Sur 7681 décès, ceux de 430 enfants et de 1.036 adultes sont déclarés dus à la « Lungensucht ». Le pasteur Cube (cf. introduction à ses *Vermischte Schrif-*

possible que Müller ait dû à une disposition héréditaire une hyperesthésie si marquée. Tôt usé par le travail, affaibli physiquement par son rappel de Leipzig, en grande partie cause d'une crise de congestion cérébrale, il ne résistera pas à des nouvelles de deuil qui lui arriveront coup sur coup. En tous cas, comme les cardiaques ou ceux qu'éprouva une affection pulmonaire grave, il redoute les brusques dépressions barométriques, les orages, les coups de vent brutaux. Il partage avec Gentz cette sensibilité aux troubles atmosphériques — Gentz, d'ailleurs, dans ce qui nous reste de leur correspondance, manifestera cette sensibilité plus souvent que Müller. Cette complexion, en tous cas, paraîtra surprenante et à Marie Müller que la piété filiale n'empêchera pas, dans la préface à la *Correspondance*, de souligner des craintes que « la science moderne » estime sans fondement, et aussi à Hebbel. Elle sera exploitée contre Müller par Varnhagen qui, tout en affectant une impavidité digne des vieux Germains, ne manquera pas de glisser dans ses *Tagesblätter* de petits bulletins météorologiques, où l'on voit cette âme d'airain accorder ses crises de dégoût, de vague, d'inexplicable tristesse avec les ciels de grisaille, les bourrasques et les pluies qui ne veulent plus finir (8).

Dans l'amitié de Gentz et de Müller, telle qu'elle apparaît après 1801, s'affirme donc d'abord, en plus du besoin qu'éprouvait Gentz d'avoir un interlocuteur capable d'inciter sa pensée (9), l'accord de deux sensibilités vibrant à l'unisson. Mais il n'y a pas accord total de deux personnalités. Ni l'un ni l'autre n'abdique devant son ami. Ce qui fait la valeur de cette amitié, ce qui donne à la *Correspondance* cet accent dramatique qui émouvait tant Hebbel, c'est qu'elle reposait sur l'antinomie de deux natures qui avaient trop de traits communs pour pouvoir jamais se séparer, et qui pourtant différaient trop pour que l'une absorbât l'autre (10).

De bonne heure apparaît, chez Gentz, de l'admiration pour Müller qui a su si bien employer ses années d'étude. S'il arrive encore à Gentz de traiter Müller en élève, il ne cachera pas à Brinckmann qu'il le révère (11). Quant à Müller, s'il sent fort bien que Gentz l'admire, son indépendance de caractère l'empêche de suivre aveuglément son ami.

Gentz est fort occupé par ses relations dont le cercle s'élargit de

ten) avait, à plusieurs reprises, donné de vives inquiétudes à son entourage par « une faiblesse pulmonaire » accompagnée de crachements de sang.

(8) Cf. en particulier lundi 25 novembre 1839, mardi 31 mars et mercredi 1^{er} avril 1857, ces mêmes *Tagesblätter* où il est question de Müller. Il est assez remarquable que Varnhagen ne souffle mot de la sensibilité, pourtant bien connue, de Goethe à l'égard du temps et des saisons.

(9) Witt, II, 167, à Brinckmann : « Ah ! si je vous avais ici, vous ou Müller ou Jacobi... » ou encore Witt, II, 365 : « Je donnerais bien deux ans de ma vie, Müller, pour vous avoir une seule soirée auprès de moi ».

(10) *Vermischte Schriften, Säkulärausgabe*, 1913, vol. XII, 88.

(11) Witt, II, 125 : « Meine Ehrfurcht vor Müller ».

jour en jour, à la surprise de ses supérieurs, quelque peu jaloux de voir ce fonctionnaire subalterne lié avec le duc de Carysfort, sitôt celui-ci arrivé à Berlin, avec Engström, l'ambassadeur de Suède, avec Correa, ministre de Portugal, avec le comte Stadion, le baron de Krüdener, le marquis Lucchesini, le duc de Brunswick, le comte Voss ou le prince Radziwill. Quoique très pris, Gentz trouve le temps d'approvisionner Müller en journaux anglais ou français ; il le fait venir à Schöneberg ; on discute philosophie. Gentz se sent tout heureux de voir Müller se déclarer non satisfait des solutions que propose Fichte. Puis il cherche à répandre son protégé.

En juin 1801, arrive Gustave Brinckmann qui, après un séjour à l'ambassade de Suède à Paris, rentre à Berlin comme conseiller auprès d'Engström. « Der heitere Schwede », cet étrange petit homme au nez démesuré, est depuis longtemps lié à Gentz par une amitié qui ne va pas sans orages (12). Gentz apprécie moins chez lui une manière sereine et légère de prendre la vie (13) ou le goût du bon mot, que le talent d'écouter et la générosité avec laquelle Brinckmann dispense les renseignements mondains ou politiques. Brinckmann connaît d'ailleurs tant de gens ! Elevé par les frères moraves à Barby, où il s'est fort attaché à Schleiermacher et passa des années franchement malheureuses, il a poursuivi ses études de théologie à Halle, moins préoccupé d'exégèse biblique que de nouer, par écrit, de tendres idylles avec de jolies filles. Une épître en vers français — il rime en toutes langues, même en suédois — lui a valu du roi Gustave III, dont son père pourtant subissait les rigueurs, d'abord un secrétariat privé, puis l'entrée dans la carrière diplomatique. Goethe apprécie le tour vif et prenant de sa conversation, à laquelle il se garde d'ailleurs d'accorder trop de profondeur (14). Brinckmann passe-t-il à Weimar ? Goethe le garde à dîner et invite en même temps leurs consœurs en poésie Amalie von Imhoff et Caroline von Wolzogen, puis le présente avec grand succès à la cour de la duchesse-mère (15), enfin lui soumet, en même temps qu'à Humboldt, les vers litigieux d'*Hermann et Dorothee*. Il le définira : « eine rechte Natur für ein so grosses Element wie Berlin » (16).

Pour l'instant, Brinckmann rapporte de Paris ample moisson d'anecdotes et de bons mots glanés dans le salon de l'ambassadrice de Suède, Mme de Staël-Holstein. S'il a, dans ses dépêches, alors qu'il gérait l'ambassade par intérim, tracé des hommes du jour des portraits alertement enlevés, il a assisté, sans se rendre compte de la

(12) Witt, II, 28 à 35.

(13) Elle lui sera reprochée en termes terribles par ARNDT, *Schwedische Geschichten*, 274 sqq. Cf. aussi Witt, II, 15.

(14) Cf. *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe* (Reclam), II, 274-275. Cf. aussi LADY BLENNERHASSETT, *M^{me} de Staël et son temps*, II, 555.

(15) Goethe à Schiller (Reclam), II, 277-278.

(16) Goethe à Schiller (Reclam), II, 314 ; II, 277.

gravité des faits mieux que ses confrères, et au 18 brumaire et à l'établissement d'une monarchie de fait appuyée sur l'armée. Les difficultés franco-suédoises l'ont fait rappeler. Il regagnait Stockholm quand la maladie l'a obligé de séjourner longuement à Eutin. Il y a fait connaissance de Jacobi. L'ancien apprenti pasteur de Barby et de Halle s'est vivement épris du philosophe de la Foi. De retour à Berlin, il donne fort dans les salons juifs, plus spécialement chez cette Rahel Levin qu'il a tant vantée à Mme de Staël, et il n'écoute guère les avertissements de Gentz : *fuge, o fuge Judaeos !* C'est alors que Gentz lui amène ce jeune Müller dont il lui a sans doute déjà parlé.

En août, c'est Humboldt qui rentre d'Espagne, en passant par la France, et qui s'installe à Tegel. Après un essai infructueux de rencontre, Müller lui est enfin présenté (17).

De quelque temps, Müller ne quitte plus Gentz. Il tâche de se mettre à son unisson et se laisse entraîner dans des plaisirs tout matériels : tel, en août 1801, ce voyage à Freienwalde, dans ce coin de Brandebourg coupé de lacs et de forêts que, pompeusement, on décore du nom de « Märkische Schweiz ». Sans se préoccuper outre mesure de ce que faisait son ami, chacun d'eux s'amusa, puis rejoignit Berlin. Voyage « incompréhensible » (18) qui n'arrangera pas les rapports, déjà tendus, entre Gentz, sa femme Minna Gilly et la famille de celle-ci.

*
**

Dans les accalmies de cette vie mondaine et quelque peu dissipée, Müller pousse ses études métaphysiques. Un système se dégage et s'ébauche. Beaucoup mieux, sans doute, dans les conversations avec Gentz et Brinckmann que dans les tête-à-tête avec le papier blanc. Il faut à Müller — comme à Gentz d'ailleurs — un interlocuteur, presque un contradicteur pour que sa pensée se précise. Petit à petit, il convainc Gentz qu'il se sent appelé à de grandes choses en philosophie. Un essai est même jeté sur le brouillon. Mais dès que l'exposé cesse d'être oral, les contours deviennent flous, évanescents. Or Gentz n'aime que les idées bien claires et bien tranchées : il faudrait que l'exposé de cette philosophie nouvelle prît une forme plus complète et plus nette aussi (19).

Là où Gentz et Müller s'accordent d'emblée, c'est dans leur hostilité contre Fichte. Imprégné de la pensée de Burke, et aussi de cette sagesse gœthéenne qui prescrit de ne toucher que d'une main prudente à tout ce qui a sa raison d'être, Müller, tout comme Gentz, voit

(17) BW 4.

(18) Cf. GENTZ, *Tagebücher* (éd. de 1861), p. 12.

(19) BW 7.

d'un assez mauvais œil Fichte développer une philosophie radicalement subversive. Autant en effet, « le réalisme goethéen est concret, objectif, conciliant, conservateur, autant l'idéalisme de Fichte se montre abstrait, subjectif, intransigeant et révolutionnaire » (20). Dépasser Fichte, l'abattre même, telle est la grande tâche dont rêve Müller. Tâche éminemment difficile, voire dangereuse. Fichte a ses dévots, nombreux, ardents, prêts à se jeter dans la bataille pour lui, ses « hommes de main », dira Gentz. Fichte a déjà eu à subir des attaques très vives. On s'est moqué de lui, d'abord en privé, puis publiquement ; les bons mots circulent, les caricatures même, et le pamphlet de Jean Paul n'a pas calmé, tant s'en faut, l'humeur batailleuse du philosophe et son désir d'exercer des représailles (21).

Or, Fichte avait publié, vers la fin d'octobre 1800, son essai sur *l'Etat commercial fermé*, et, son fils nous l'assure, tenait à ce qu'on vît dans cette œuvre autre chose qu'un délassement, un jeu d'esprit. Il chérissait cet ouvrage comme l'un des mieux médités qu'il eût jamais écrit (22). Le mercantilisme « caméraliste », fécond en ordonnances et en prohibitions, se heurtait alors en Prusse à des conceptions libre-échangistes. Il en résultait un système économique bâtard, contre lequel Fichte tient d'abord à élever la protestation de sa conscience, puis à agir. « Il y aurait pour un écrit politique une sorte de honte à mériter le reproche de présenter des projets sans application possible, et à s'en voir administrer la preuve. » Et c'est au ministre des finances Struensee qu'il dédie son livre.

Il y transpose, sur le plan économique, des idées exprimées en partie dans la *Destination du Savant* (1794) et le *Droit Naturel* (1796), et qu'il a reprises en les confrontant avec les théories de Babeuf et les expériences de la Convention (23).

Dans la *Destination du Savant*, examinant le concept d'homme, il était arrivé à ce résultat qu'il n'est pas plus possible de penser l'individu à l'état isolé, détaché de toute société, que de penser une société vide d'individus. L'homme ne peut donner toute la mesure de son humanité que s'il vit en communauté. Il n'y a donc pas d'état de nature. D'ailleurs, à supposer qu'il pût exister et éliminât ainsi tous les vices inhérents à l'état social, il éliminerait du même coup la raison. L'homme ne serait plus qu'une espèce animale s'ajoutant à tant d'autres. Et la grande erreur, l'erreur mortelle de Rousseau, c'est de nous donner cet état de nature à la fois comme origine et comme but.

La société se forme d'elle-même, sans aucun guide ni modèle, et

(20) J. ROUGE, *Fr. Schlegel et la genèse du romantisme*, 189.

(21) Cf. VARNHAGEN, *Denkwürdigkeiten*, I, 234-35.

(22) Cf. X. LÉON, *Fichte et son temps*, I, 437 ; II/1, 58-60, 295, 382. NICO WALLNER, *Fichte als politischer Denker*, etc., Halle, 1926, 120 sqq.

(23) Cf. FICHTE, SW, III, 390-391. X. LÉON, *op. cit.*, II/1, 101 sqq ; N. WALLNER, *op. cit.*, 123.

telle qu'on la trouve en fait, simplement par le jeu des instincts naturels de l'homme. Qu'elle ne soit point parfaite, que des inégalités choquantes s'y manifestent, c'est trop évident. Mais pour l'instant les classes sociales sont des imperfections nécessaires : elles épargnent à l'individu la peine de revivre pour lui seul, une seconde fois, toute cette longue évolution, ce lent perfectionnement que l'humanité a derrière elle. La division en classes ne doit toutefois pas garder un caractère absolu ou héréditaire. Nul ne doit être lié à une classe, nul ne doit en être exclu *a priori*. La société doit tendre à l'égalité complète de ses membres.

Entre l'Etat et la société, Fichte trace une démarcation bien nette. La société a pour but de guider les individus vers la perfection. Quand ils l'auront atteinte, ils ne formeront plus qu'un tout, « ein einziges Subjekt ». La société tend donc au perfectionnement de l'espèce.

Quant à l'Etat, il n'est qu'une certaine sorte de société dont les caractères sont empiriquement déterminés. Comme toutes les institutions humaines, il tend, sinon à se détruire lui-même, du moins à se rendre superflu. Ce qui n'implique pas, d'ailleurs, la moindre tendance à l'anarchie. L'Etat ne sera superflu qu'au moment où toute éducation sera devenue complètement inutile, et ce terme nous échappe.

Dans le *Droit naturel*, Fichte pose également que l'homme est impensable à l'état pur, en dehors de toute communauté. Et le problème se présente : existe-t-il, alors, des droits naturels, primitifs, antérieurs à toute société ?

Fichte répond : impossible. Un droit original appartient au domaine de la fiction toute pure. C'est la vie en communauté qui crée le droit. Mais, dira-t-on, et la propriété ? Pas davantage. Ce droit ne saurait d'ailleurs se concevoir *realiter*, comme dans le droit romain. L'idéalisme fichtéen n'admettant d'autre existence que celle du Moi, le contrat de propriété ne peut avoir pour objet quelque chose de matériel ; il ne porte, il ne peut porter que sur la liberté d'agir. La propriété cesse donc d'être un droit original ; elle ne peut invoquer d'autre garantie que l'état social, la société elle-même.

Cette société a un but : créer l'unité de l'espèce entière, à l'aide de l'idéal moral. Elle y arrivera à l'aide de l'Etat. « Ce que la nature a séparé en produisant une pluralité d'individus, elle le recompose en une unité, dans l'Etat. » Ici Fichte va plus loin que dans la *Destination du Savant*. L'Etat est un organisme supérieur à la société. Cet Etat selon la Raison aura des allures de l'Etat-Providence : chacun devra pouvoir y vivre de son travail ; le pauvre aura le droit d'être secouru. Mais à la bienfaisance répondra l'obligation au travail : il n'y aura plus de pauvres, mais il n'y aura plus d'oisifs. Corollaire : l'Etat aura le droit et le devoir de répartir et de surveiller le travail.

L'Etat commercial fermé développe cet embryon de programme

et donne dans le détail les moyens de réorganiser l'économie sociale selon les exigences de la raison.

Le libéralisme limitait le rôle de l'Etat à la protection de la propriété et des droits personnels, l'*Etat commercial fermé* assumera toute une série de devoirs nouveaux. La propriété n'étant plus antérieure à l'Etat, mais née de sa garantie, c'est à lui qu'incombera l'obligation d'aider chaque individu à obtenir ce qui lui revient.

Adam Smith pensait que la libre concurrence tiendrait la balance égale entre l'offre et la demande ; optimiste, il se figurait que le libre jeu de nos instincts les ferait s'équilibrer. Pour Fichte, non : c'est à l'Etat que revient le soin de déterminer, d'après les besoins de la communauté, le nombre de producteurs, d'artisans et de commerçants nécessaires pour que cette communauté puisse vivre confortablement (24). Aucun détail, si menu soit-il, n'échappera au contrôle et à l'action de l'Etat : la statistique régnera en souveraine, et ses résultats modifieront la production des matières premières, leur transformation, leur circulation et jusqu'au nombre des ouvriers nécessaires dans chaque branche de l'artisanat. Adam Smith, s'il admettait au rang des producteurs les ouvriers des industries transformatrices et les commerçants — auxquels les physiocrates déniaient la qualité de producteurs — exclut du moins du pays actif les domestiques et les savants, les fonctionnaires et les soldats. Fichte réintègre dans l'Etat un *Lehr- und Wehrstand* qu'il se refuse à considérer comme frelons en ruche (25). Adam Smith voyait dans la fortune nationale la somme des fortunes individuelles et peu lui importait qu'entre elles régnât la disproportion la plus flagrante : au rebours, Fichte exige, au nom de la raison, que le bien-être soit, autant que possible, égal pour tous.

La libre concurrence n'est autre chose que la guerre d'un contre tous. Elle choque la raison. Qu'elle disparaisse donc ! L'Etat fixera le juste prix des marchandises, le bénéfice normal du producteur et du négociant. Des magasins nationaux absorberont l'excédent des récoltes et le redistribueront en cas de disette. Si bien que la monnaie conservera, vis-à-vis de la marchandise, une valeur immuable.

Pour assurer à la monnaie cette constance, il est nécessaire de lui retirer le caractère de marchandise. A l'intérieur de l'Etat, on se servira d'une monnaie nationale, pur symbole sans valeur réelle. Tout comme le demandait Condorcet, les entrées de métal précieux seront interdites, pour le compte des particuliers tout au moins. Le commerce avec l'étranger sera donc absolument prohibé, car il pourrait compromettre l'équilibre entre la monnaie et la marchandise. Ni les citoyens ni les étrangers domiciliés dans l'Etat ne devront pouvoir, par le trafic international, influencer cet équilibre. Le commerce extérieur

(24) FICHTE, SW III (*Geschl. Handelsst.* I, 2), pp. 408-410.

(25) FICHTE, SW III (*Geschl. Handelsst.* I, 4), pp. 424-427.

passera entièrement aux mains d'organismes nationaux. Ceux-ci, pour leurs règlements à l'étranger, pourront avoir recours à l'or. Mais cet office du commerce extérieur ne sera dans l'Etat qu'un organe tout temporaire. Il faut, en effet, que l'Etat arrive à se suffire. Quand il sera à même de subvenir à tous les besoins de ses citoyens, le commerce avec l'étranger cessera de lui-même. L'Etat se fermera.

Il est à remarquer que l'Europe du Moyen-Age, la chrétienté européenne, représentait assez bien un Etat commercial fermé. « Chaque région du grand Tout qu'était l'Europe de ces temps-là fabriquait ce que sa position naturelle rendait le plus aisé, l'expédiait sans entraves, et les prix s'établissaient d'eux-mêmes. » Tous les citoyens d'Europe pouvaient à bon droit se considérer comme membres d'une même entité commerciale fermée. Le mercantilisme, plus cruellement que la guerre, a mis fin à ce bonheur (26).

Cette perfection, comment la retrouver ? Par la conquête des frontières naturelles. Cette conquête pourra s'opérer pacifiquement. On ne devra recourir à la guerre que si l'étranger s'oppose irréductiblement aux exigences légitimes de la communauté nationale. Une fois les frontières naturelles atteintes, la politique extérieure perdra tout objet. L'armée ne subsistera plus que réduite à l'état de police et de milice aux frontières. L'Etat — car il ne vise aucunement un grossier matérialisme — ne se consacrera plus qu'au bien-être de ses citoyens et, les libérant de tout souci matériel, les aidera à s'acheminer vers les buts suprêmes de la perfection morale.

**

L'accueil du public avait été froid. Un compte rendu honorable était bien paru dans l'*Erlanger Literaturzeitung*, mais on pouvait se demander si l'auteur avait bien compris (27). Struensee n'avait répondu à la dédicace que par une lettre ni chair ni poisson, pleine de politesses banales. Quant à Rehberg, il avait dénoncé dans l'*Etat fermé* un véritable baignoire (28). Gentz, dans son *Historisches Journal*, en un long article sur la Paix perpétuelle (29), après avoir tourné maint compliment à W. T. Krug, à propos de ses *Aphorismes sur la philosophie du Droit*, s'en prenait à l'essai de Fichte, sur un ton de modération courtoise qui contraste fort avec les explosions de sa correspondance (30).

(26) FICHTE, SW III (*Geschl. Handelsst.* II, 3), pp. 454-457.

(27) Schlegel ne donnera qu'en 1803 son article de l'*Europa*.

(28) Cf. *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 23 février 1801, p. 313, réimprimé dans ses *Sämtl. Schriften*, IV, 309 sqq.

(29) Décembre 1800, p. 711.

(30) Witt, II, 41, 121, 123, 255, 256.

Tout en donnant à Fichte du « berühmter deutscher Philosoph » (31), il notait avec plaisir que l'*Etat commercial fermé* reste du moins ouvert aux relations intellectuelles avec l'étranger. Mais il soulignait que Fichte, en considérant les Iles Britanniques comme un complément à la France, et que la raison voudrait rattacher à celle-ci, heurtait une vérité historique. Puis partant de cet exemple concret, il faisait paraître tout ce que le beau rêve de Fichte renfermait d'irréalisable en fait et même d'indéfendable en droit.

Pour Gentz, le commerce avec l'étranger est le sel même de notre vie particulière et de notre vie nationale. Plutôt retourner avec Rousseau au sein de la nature brute que d'aliéner ses libertés, que nous morfondre dans cet Etat qu'on nous prêche au nom de la raison, mais dont la tyrannie si minutieusement réglée semble issue de l'imagination despotique du potentat le plus absolu. Au nom de la saine raison, du bon sens, il faut protester contre de telles chimères, barrer la route à de telles expériences, si géniales soient-elles, puisqu'on nous dit qu'on tient à faire d'elles la préface d'une politique nouvelle.

C'est alors qu'éclata, à l'improviste, un incident qui fit quelque sensation dans Berlin.

Dans l'*Histoire de mon temps* (32), Frédéric II avait écrit de la Suède : « C'est le pays de Pharasmane, qui ne produit que du fer et des soldats ». Qui est ce Pharasmane ? demanda-t-on à Biester. Celui-ci, dans sa *Neue Berlinische Monatsschrift* (33), répondit que ce Pharasmane, à en croire Tacite, était prince de Géorgie, souverain d'un pays qui « au témoignage de tous les voyageurs et géographes jouit du plus doux des climats, et où il serait plus facile que nulle part en Europe de réaliser la chimère de l'*Etat commercial fermé* ».

Ce terme de *Träumerei* piqua au vif l'irascible Fichte. Il fit visite à Biester, et, usant d'un procédé assez discourtois, publia dans le *Kronos* de juillet (34), une relation de l'entrevue. Fichte donnait deux mois pour s'expliquer à l'auteur de l'article, sans quoi « il aurait de ses nouvelles ». Biester répliqua en octobre par un second article, dont le titre : *Der sich selbst setzende Richter*, était à lui seul un persiflage. Biester faisait remarquer, d'un air bénin, qu'il avait largement dépassé le délai de deux mois, qu'il serait très heureux d'avoir des nouvelles de M. Fichte, puis, haussant le ton et invoquant l'irrécusable autorité de Cicéron, montrait l'inconvenance commise par Fichte en publiant un entretien privé, inconvenance qui lui vaudrait d'être mis à la porte s'il reparaissait dans le bureau de Biester (35).

(31) *Historisches Journal*, Déc. 1800, 740.

(32) Frédéric II, *Œuvres posthumes*, I, 61.

(33) Juin 1801, « *Zwei Zitationen* », pp. 434-435.

(34) pp. 204-210.

(35) *Neue Berlinische Monatsschrift*, octobre 1801, art. n° 5, p. 290.

Biester reprochait à Fichte « kindische Eitelkeit, hochmütige Einbildung

La querelle avait pris ce tour aigu quand Müller se sentit démangé de l'impérieux besoin de s'y jeter. Il s'ouvrit à Gentz de ses intentions belliqueuses. Prudent, Gentz l'en détourna. Il avait, lui, lutté contre Fichte. Mais en si piètre estime qu'il tint ce jacobin impénitent, et plus spécialement son *Etat fermé*, il refuse de laisser Müller voler au secours de Biester qu'il n'aime d'ailleurs pas plus que son adversaire. Mais il sait son Müller affreusement indépendant : en le heurtant de front, il ne le fera pas démordre de son projet. Lui renvoyant un exemplaire de Fichte orné, au crayon, de gloses marginales, il essaie de persuader son jeune et bouillant ami que ce Fichte est un « si misérable bonhomme » qu'il ne vaut pas l'honneur d'une exécution publique. L'article de l'*Historisches Journal* suffit amplement à le réfuter (36).

Gentz a d'ailleurs en tête d'autres préoccupations que de surveiller étroitement Müller. Il faut absolument arriver à se procurer cet exemplaire de la *Pucelle d'Orléans* que détient Mlle d'Arnstein, la fille du banquier, avant que de partir pour Weimar, où il espère, d'ici quelques jours, être présenté à Schiller. Puis lord Hawkesbury est de passage à Berlin, et pour se concilier ses bonnes grâces, faire sourire peut-être ce ministre écrasé de soucis, on prépare avec Brinckmann, une parodie des odes de Rammler (37).

Après quoi Gentz quitte Berlin, vers le milieu de novembre. A Weimar, il s'éprend vivement d'Amalie von Imhof, dont Brinckmann lui avait tracé un portrait enthousiaste.

Pendant ce temps, Müller, libéré de la surveillance de son aîné, rédige de l'*Etat fermé* un compte rendu qu'il court offrir à Biester. Peut-être pour s'introduire à la *Neue Berlinische Monatsschrift*, se fait-il aider de l'un de ses anciens maîtres, Gedike ou Spalding, tous deux collaborateurs de la revue. Biester dut éprouver quelque surprise s'il sut quelles attaches avait dans le monde ce jeune homme si prompt à livrer bataille. Sans doute s'estima-t-il heureux de voir un allié venir de ce camp-là pour s'offrir si généreusement aux coups. On ne perdit pas de temps : l'article de Müller parut aussitôt, dès le numéro de décembre (38).

**

Il faut bien le reconnaître : quelques qualités de plume qu'ait montrées Müller dans cette polémique, l'impression générale que laisse l'article tourne à son détriment. Le ton n'y est pas.

von sich selbst, verächtliche Plumpheit » et, reprenant des termes de Cicéron le déclarait « homo et humanitatis expers et vitae communis ignorans ».

(36) *BW* 6.

(37) *Witt*. II, 79-80.

(38) Reproduit dans *VS* I, 324-346. On se demande où BRÜHL, *Gesch. d. Kathol. Lit. Deutschlands*, 782, a pu découvrir que des *Vorlesungen gegen den Handelsstaat* aient été imprimées en 1798, à Göttingen.

Il était de bonne guerre de combattre Fichte à l'aide d'armes empruntées à Fichte, de montrer par exemple que le reproche qu'il adresse à ses contemporains de manquer de foi dans l'*Etat fermé* se retourne contre sa propre théorie qui relègue la foi dans le domaine de l'esthétique. Il était acceptable qu'on raillât Fichte en lui souhaitant que, d'ici dix ans, son Dieu-Raison, en réalisant l'*Etat fermé*, lui procurât l'occasion de donner toute la mesure de son génie politique. Mais d'autres plaisanteries étaient moins heureuses — quand Müller se pose par exemple la question : l'Etat une fois fermé, comment fera-t-on venir du dehors ces beaux spécimens d'hommes, nécessaires au perfectionnement de l'espèce, selon la théorie du *Naturrecht*, ou quand il souligne qu'une fois réalisé l'idéal fichtéen, il ne restera plus d'autre occupation possible que la philosophie ou le commerce des sexes, « le seul commerce où l'Etat tout-puissant ne soit pas à même d'intervenir par voie de règlement public ».

Si Müller montrait, évidemment, quelque courage à se ruer ainsi contre Fichte, il n'était toutefois pas nécessaire qu'il se décernât à lui-même une couronne de chêne et vantât ses intentions de conquérir, de détacher du maître cette garde qui était prête non seulement à plaider mais à se battre pour lui.

Etait-il adroit, au sortir des bancs de l'école, de poser au savant dédaigneux des luttes de l'arène et qui n'y descend que si on l'y force ? Imprudence pire : accuser publiquement d'ignorance — et quelle ignorance ! — un homme d'âge mûr et qui avait derrière lui une carrière non dépourvue d'éclat. Lui reprocher de ne pas faire vraiment œuvre d'économiste, mais de se livrer, entre les quatre murs de son cabinet, à une « magie de l'Etat », passe encore. Mais depuis l'exorde, qui dénonce la présomption des gens qui poussent gaillardement autrui en terrain dangereux, quitte à se retirer indifférents, si la réalité inflige un sanglant démenti à leurs rêves utopiques — jusqu'à la conclusion où Müller déplore les néfastes conjonctures « où l'ignorance ose afficher d'aussi impudentes prétentions », le reproche d'ignorance grossière s'abat sur Fichte avec une insistance qui choquerait même dans un pamphlet. Enfin mieux valait taire certaines plaisanteries d'allure injurieuse, ne pas montrer ce professeur de logique « titubant de contradiction en contradiction » et rouvrant son *Etat fermé* « bloss um seinem Weine zu gefallen ».



Toutefois le ton virulent de la polémique ne masque-t-il pas complètement une critique positive. Si, en gros, Müller reprend les arguments de Gentz dans l'*Historisches Journal*, il les pousse beaucoup plus loin.

Pratiquement, l'*Etat fermé* est-il possible ? Non, répond Müller. Et, sur un ton où perce quelque commisération, il oppose à la chimère de Fichte deux exemples qu'il emprunte à Adam Smith. Un paysan qui aura rassemblé assez de semences, d'outils, de produits manufacturés pourra bien subsister, quelque temps, isolé sur son bien. Mais cet isolement ne saurait durer. Il aboutirait à l'appauvrissement du propriétaire, puis à l'arrêt de tout travail. Les Etats eux-mêmes n'échappent pas à cette loi. L'Angleterre, dont l'empire embrassait cependant les deux Indes, en a fait l'expérience quand elle a voulu se replier sur elle-même et vivre en système économique fermé.

D'ailleurs, à supposer qu'un tel système fût possible, la conquête des frontières naturelles, qui constitue une condition préalable, impliquerait, pour peu qu'on connaisse les hommes, plus de guerres que de négociations pacifiques. De plus, l'*Etat fermé* aboutirait immanquablement à la mise en esclavage des coloniaux, sans compter qu'il nécessiterait un appareil étatiste dont la seule pensée fait frémir.

Ce qui est plus grave, c'est que Fichte fait réellement trop bon marché de quelques vérités économiques démontrées. Il pose comme un postulat que le bien-être sera réalisé dans son *Etat fermé* dès que la production y égalera la consommation. Il oublie ce principe élémentaire que, pour qu'il y ait bien-être, la production doit légèrement dépasser les besoins. Quand ce ne serait que pour créer un volant, une masse régulatrice. Des magasins d'Etat seront là, nous dit-on, pour étaler les à-coup de la production. Il y aura dans l'*Etat fermé* thésaurisation des excédents. La solution est-elle suffisante ? On dirait que Fichte ignore tout du capital, qui n'est pas simple accumulation, mais mise en valeur, remise en circulation des excédents obtenus.

Enfin les échanges internationaux ne se règlent pas toujours en or ou en argent. Le papier y est d'usage courant, le métal n'intervenant que pour parfaire l'appoint. Quant à supprimer le commerce international, n'était-ce pas, comme Gentz l'avait marqué dans l'*Historisches Journal*, décréter d'insupportables entraves à un besoin inhérent à la nature même de l'homme, un besoin d'expansion, un goût de la nouveauté ?

La théorie de l'*Etat fermé* ne soulève pas seulement des objections d'ordre économique, pratique. Surgissent aussi des difficultés de principe.

Müller, formé à l'école de Burke et de Gentz, estime que Fichte part de prémisses erronées quand, pour justifier sa théorie, il affirme que nous vivons dans un temps « où il n'existe pas encore de véritables Etats et où on s'est à peine essayé à en former ».

Peut-on encore pareillement nier l'histoire ! et vouloir créer de toutes pièces des Etats ! « Un certain grand événement » n'a-t-il pas

démontré à satiété que la raison ne saurait prétendre à pareilles créations ? Laissons un tel rêve à Rousseau et à ses tenants. Fabriquer un Etat, par effort de la raison, est un jeu téméraire. Mais cet *Etat commercial fermé* tel que l'entend Fichte, a-t-il bien le droit de s'intituler *Vernunftsstaat* ? répond-il bien aux exigences de la raison ?

Une des révélations suprêmes de celle-ci, révélation qui gouverne la philosophie de Fichte, c'est l'unité de toute existence. N'y a-t-il pas contradiction entre la fermeture de l'Etat et cette exigence rationnelle ? L'*Etat fermé* ne semble satisfaire la raison que si nous le poussons à la limite de sa capacité et s'il englobe la totalité des hommes existants. « Der Handelsstaat allein ist, in seinen Prinzipien schon, ein Staat der Unvernunft ».

Sans opposer nommément Fichte à lui-même en arguant contre l'*Etat fermé* d'une idée puisée dans le *Droit Naturel*, Müller, qui sans doute préfère s'appuyer sur Adam Smith et sa préoccupation de limiter le plus possible le rôle de l'Etat, affirme que celui-ci n'est qu'un échafaudage provisoire : il nous permettra de nous hausser jusqu'à l'état de raison, mais devra disparaître dès que nous y serons parvenus.

Puis, traçant de la naissance des sociétés et de leur croissance un tableau lyrique et quelque peu grandiloquent, Müller confesse une foi enthousiaste, et non du bout des lèvres, en l'unique prophète de l'économie politique, Adam Smith (39).

Dans cette profession se glissent, toutefois, des éléments hétérogènes à la pure doctrine de Smith. Faire dériver des besoins matériels toute l'économie, voilà qui rappelle fort les physiocrates. De même, si Müller adopte les idées de Smith au sujet de la liberté ou de la propriété (40), il manifeste à leur propos une préoccupation qui lui est bien personnelle. Comment une créature aussi faible que l'homme a-t-elle pu modifier la surface du globe ? Evidemment par l'effort en commun, par la société. Et, tout comme Fichte, Müller proclame que ce n'est que dans la société — il ne dit pas encore l'Etat ou la nation — que l'homme est réellement homme. Mais quel est le garant de cette supériorité de l'effort social sur l'effort individuel ? Müller déclare : « C'est l'amour du passé, l'amour des principes de nos anciens ». Et, au rebours de Smith, mais à l'exemple de Fichte, il réintègre dans la société, à une place privilégiée, cette classe intellectuelle, ce *Lehrstand* gardien des principes et du culte du passé.

Si l'inégalité des fortunes tracassait fort peu Smith qui voyait dans cette inégalité un aiguillon à l'activité des hommes, Müller concédera à Fichte son idéal de juste répartition du bien-être. « Keiner sei ausgeschlossen aus der grossen Gemeinschaft der Güter. » Mais

(39) Cf. *Nachruf* de 1812. VS I, 345,

(40) VS I, 344,

se souvenant et de Burke et de Goethe, il soulignera que cet idéal ne se laissera pas atteindre par une sorte de coup de force de la raison, mais par une sage et lente modification d'un état de fait qu'on ne peut, sans danger, bouleverser de fond en comble.

Que Müller proclame son amour du passé ou la nécessité d'une lente évolution, il donne au problème de la société un aspect que Smith ne s'attachait guère à considérer. Smith tient en effet médiocrement à cet élément qui, dans la durée, lie, à travers nous, les générations passées à celles qui nous suivront. Müller a beau dire que l'homme n'est homme que dans la société, on sent qu'à cette société, dès qu'il l'envisage sous l'angle de la durée, il sera tenté de substituer l'idée de nation qui, au sens étymologique du mot, possède une valeur « religieuse » autrement plus efficace.

Si sincère que soit la profession de foi smithienne que Müller nous donne à propos de l'*Etat fermé*, elle contient trop d'éléments hétérogènes pour qu'il n'y ait pas, par la suite, conflit et révision. Dès cet instant, nous tenons l'origine de cette évolution où nous verrons Müller abandonner son bel amour de jeunesse, et, « le premier en Allemagne » (41), prendre position contre le système de Smith.

*
**

Dans le clan des amis de Fichte, l'article de Müller connut un succès de scandale. Deux ans après, Schleiermacher écrivait encore (42) : « Prétentions à faire peur et qui ne peuvent se fonder sur rien ! Quelle vanité, quelle impertinence de parler en ces termes d'un homme tel que Fichte ! Voilà ce qui, dans la personne d'un jeune homme, me répugne tant ! » Et en 1857, sur un ton attristé, Varnhagen notera l'insolente hardiesse des attaques de Müller contre Fichte (43).

Quelqu'un d'autre ne fut pas content du tout : à savoir Gentz, quand il lut l'article signé de son cher Müller (44). Non qu'il pût redouter des représailles du clan Fichte. Mais il regrettait que celui qu'il patronnait avec tant d'affection ait pu commettre un tel pas de clerc. Müller s'étant plaint à lui que la *Berlinische Monatsschrift* elle-même lui ait adressé une semonce — semonce que, d'ailleurs, Gentz ne découvre point : « On a tellement l'habitude de trouver, dans la *Monatsschrift* des entrefilets absurdes qu'il faut bien vous attendre à un sort que vous partagerez d'ailleurs avec tout le monde » — Gentz

(41) *Nachruf*. VS I, 346.

(42) 18 oct. 1803, à Willich. Citée par Varnhagen, *Nachlass, Notizen*, en dépôt Section des Mss, Staatsbibliothek, Berlin.

(43) Non moins que les attaques de Gentz. Cf. *Tagesblatt* du 31 mars 1857 : « Wie erdreisten sich die Bursche gegen Fichte zu reden ».

(44) *Witt*. II, 363.

lui déclare tout net que, si punition il y a, elle n'est pas imméritée. Il n'arrive pas à comprendre que Müller ait ressenti tant de hâte à publier. Gentz, si du moins Müller l'avait consulté, n'aurait certainement pas laissé passer l'article tel quel. Si le fond est bon, parfois même excellent, le ton gêne, sinon la totalité, du moins la plus grosse part des mérites de Müller. Citant en exemple la méthode dont il avait lui-même usé à l'égard des *Beiträge* (45), Gentz regrette que Müller n'ait pas rendu pleinement hommage aux mérites de Fichte, pour mieux s'étonner de voir ensuite « un homme d'une telle valeur tomber dans de pareilles folies ».

Après une si belle leçon, et après avoir conclu qu'il fallait que Biester eût bien peu de cervelle pour n'avoir pas aperçu les défauts de l'article, Gentz ajouta : « Que toutes ces remarques n'aillent pas vous effrayer, et vous empêcher d'écrire bientôt autre chose. Car il faut absolument que vous écriviez : c'est là, sans doute aucun, votre vocation, et j'ai le plus grand intérêt à vous voir la suivre ».

L'encouragement était consolant et dut raffermir Müller dans son ardeur à philosopher. En attendant d'écrire l'ouvrage qui lui conférerait la notoriété, il accepta de Gentz quelques leçons de critique littéraire. On étudia les mérites poétiques de l'ami Brinckmann et l'heureux emploi du mètre dactylique dans son *Ode à Klopstock*. Puis on entend et on réentend la *Pucelle d'Orléans*, dont Iffland vient de donner plusieurs représentations, et Müller regarde comment Gentz s'y prend pour rédiger sa lettre à Schiller (46).



Sans doute est-ce pour imiter son bon maître que Müller, en cette fin d'année 1801, se répand dans la société berlinoise. En compagnie de Brinckmann, il fréquente assidûment chez sa parente, Mme Sander. Petite, avec un cou d'une étrange gracilité, mais cependant jolie, elle montre dans la simplicité de son habillement un goût très sûr et, dans la conversation, un esprit très vif, assez cultivé, et volontiers ironique. Elle ne cache pas non plus l'affection qu'elle porte à son cousin. Elle a pour mari un gros homme de libraire, beaucoup plus âgé qu'elle, très myope, presque sourd et dont la raison semble s'obnubiler, sauf quand il traite affaire ; il reste, immobile et muet, des soirées entières dans un coin du salon. On croirait, à part des réveils extrêmement violents de jalousie furieuse, qu'il ne veut pas remarquer que malgré tout son tact et toute sa retenue, sa femme allume au cœur de tous ces jeunes gens une adoration passionnée. L'inflammable

(45) Dans la *Ienaer Literaturzeitung*, 1794.

(46) 3 janvier 1802. Cf. *Marbacher Schillerbuch*, n° 2, 1907.

Brinckmann se montre des plus épris, et c'est beaucoup plus pour Sophie qu'il vient que pour la société littéraire qui, plusieurs fois par semaine, se réunit autour de sa table à thé.

Sander, à vrai dire, n'a pas beaucoup de tendresse pour la nouvelle école. Son bureau reste même un foyer de réaction antiromantique. Il jure surtout par Goethe, qu'il a rencontré plusieurs fois, qui adresse de temps à autre son souvenir à Mme Sander, et reçoit en remerciement des navets de leur jardin de Teltow. Par un penchant bien professionnel, Sander mesure volontiers son estime au chiffre des tirages : on voyait donc souvent chez lui un petit monsieur, replet, rayonnant, heureux de vivre comme un marchand de moutons qui aurait fait fortune, et fumant comme une cheminée. C'était Auguste Lafontaine que Sander éditait, corrigeait même, car Lafontaine détestait relire ses romans débordants de passion, de larmes et de vertu. Merkel et Kotzebue paraissaient rarement : ils priaient plutôt Sander de descendre à son bureau, au rez-de-chaussée.

La présence de Lafontaine n'effrayait pas toutefois les tenants et même certains coryphées du romantisme. C'est chez Mme Sander que Müller put voir — ou revoir — Tieck, au hasard de l'un de ses séjours à Berlin ; Bernhardi son beau-frère, Guillaume Schlegel à qui ses conférences donnent un renom nouveau, le libraire Reimer, Wilhelm von Schütz. On voyait assez souvent aussi un condisciple du *Graues Kloster*, Louis Vogel, dont la femme, Henriette, était une amie de Sophie Sander.

Müller, dans ce milieu, sut se gagner des sympathies. Son allure extérieure retient l'attention. Il s'habille avec une recherche qui sait éviter la nouveauté choquante, avec une élégance qui ne tourne jamais à la fatuité. Sa jeunesse contraste avec la politesse réservée, presque diplomatique, de sa parole. Laun qui le vit alors nous assure qu'on aurait dit qu'il avait derrière lui trente ans de chancellerie. Il parle peu, si ce n'est pour lancer une épigramme où l'esprit n'est pas inférieur à la richesse des connaissances. Il ne déteste pas le paradoxe, en soutient d'étranges avec un talent manifeste ; mais un seul regard de Mme Sander réfrène son éloquence pour peu qu'il semble prêt à dépasser la mesure. Il s'emploie non moins volontiers à concilier ingénieusement les thèses les plus violemment opposées, soutenant par exemple les théories de Guillaume Schlegel sans toutefois s'aliéner l'*Aufklärung* (47).

Bientôt Müller amène un nouvel hôte, Kurnatowski, qui vient de quitter Göttingen et regagne sa Pologne natale. Mais il se trouve si bien à Berlin qu'il s'y installe pour plusieurs mois.

Tout de suite, Kurnatowski conquiert Gentz. A vrai dire, celui-ci, par la suite, lui trouvera moins de vigueur et de profondeur qu'à ce

(47) VARNHAGEN, *Denkwürd*, I, 378 sqq. LAUN, *Memoiren*, I, 208.

« cher écervelé » de Müller, et même, dans un moment de franchise sans apprêt, lui reprochera « des dispositions naturelles assez faibles » (48). Pour l'instant, Gentz se laisse aller à une amitié emballée. Kurnatowski lui pille sa bibliothèque, emprunte des livres qu'il néglige de rendre, et se fait aimer tout de même, tant il montre d'entrain et de bonnes façons.

Gentz a-t-il bien le temps de voir longuement Müller et Kurnatowski ? Aujourd'hui réclamé par Frédéric Schlegel, qui séjourne chez Schleiermacher, et chez qui il lui faut mener le prince Auguste (49), le voici demain à Tegel, chez Humboldt, puis chez le prince Louis-Ferdinand, puis chez Rahel Levin, où il tombe amoureux fou de Christel Eigensatz. « C'est le délire complet », dira-t-il de lui-même.

En mars, Müller peut, comme Brinckmann, constater que Gentz est las de Berlin. Au sortir d'un séjour à Tegel, où l'on a lu et relu l'*Alarkos*, Brinckmann, qui, jadis, avait chapitré Gentz à propos de sa conduite (50), lui remontre ce qu'a de scabreux cette nouvelle aventure avec une actrice. Gentz a des dettes criardes. Son père ne peut plus, comme en 1790, le renflouer. Minna tient rigueur à son mari d'infidélités affichées. Gentz redoute que tout cela ne finisse par tourner fort mal, songe à quitter sa femme, Berlin, la Prusse même. « Voilà qu'à cause de Mlle Lévi et de Christel, je me trouve en bisbille avec le monde entier. Que le diable emporte donc tout le bazar ! » (51)

*
**

Müller, de son côté, se sent à l'heure des résolutions graves. Son père, qui ne concevait pas sans doute d'idéal plus reluisant que de servir le roi, devait trouver que, pour un candidat à des fonctions académiques, Adam séjournait bien longuement dans une ville dépourvue d'université. Sans doute aussi éprouvait-il quelque inquiétude à le voir se lancer dans des fréquentations qui dépassaient sa condition, et suivre Gentz, trop célèbre par ses dettes et ses actrices.

Müller ne tarde pas à adresser au roi un placet (52). Abandonnant « pour des considérations de famille » ses vellétés universitaires, il sollicite un emploi de référendaire auprès de la chambre des Domaines de la Marche Electorale.

Müller constate que Gentz se fait de plus en plus inabordable. Pis encore : vers la mi-juin, il commence des préparatifs de départ. Le

(48) Cf. *Witt*, II, 229. Cette lettre est de 1804.

(49) 10 et 11 janvier 1802. Cf. *Witt*, II, 84-85.

(50) Gentz, fiancé avec Minna Gilly n'avait pas rompu une ancienne liaison. Cf. *Witt*, II, 28 sqq (1792).

(51) 5 avril 1802. *Witt*, II, 92.

(52) Enregistré le 30 mai. Cf. *HOFFMANN*, 155.

19, il prend congé de Minna, puis le 20, à trois heures du matin, il s'en va, emmenant avec lui Müller, jusqu'à Dresde. Ils descendent à l'*Ange d'Or*, dans la ville vieille.

Des trésors de la capitale saxonne, des églises, des galeries de tableaux, de la musique, Müller n'a soufflé mot. Il semble tout au bonheur d'être seul avec Gentz, de pouvoir développer devant lui, de lui faire approuver tous ses projets. En premier lieu, il lui expose sa philosophie naissante et sent, au cours de la discussion, sa pensée s'affermir. Ce tête-à-tête lui laissera un souvenir ineffaçable : jamais ils ne s'étaient trouvés si bien d'accord. Puis, le surlendemain, Müller regagna Berlin, non sans avoir promis à Gentz de lui écrire fréquemment.

*
**

De retour au Weidendamm, Müller qui, comme candidat référendaire doit fournir un mémoire sur un sujet de jurisprudence, s'attelle à sa tâche. Vers la mi-août, le mémoire est prêt (53).

Mais le contentieux administratif n'absorbe pas toutes ses réflexions. Il songe aussi à sa philosophie. Les premiers linéaments apparaissent. Le principe générateur est posé. Sans doute, lors du voyage de Dresde, Müller a-t-il expliqué à Gentz par quelle méthode il tenterait de réduire le dualisme kantien, d'échapper à cette désespérante solitude du Moi selon Fichte, de rétablir cette unité après qui soupire toute la génération, depuis Frédéric Schlegel jusqu'à Alexandre von der Marwitz (54).

Schelling a essayé de retrouver l'unité du monde et Müller salue en lui « le premier » des philosophes. Alors que Fichte annihilait tout au profit du Moi, Schelling s'efforçait de montrer dans le cours parallèle de la pensée et de la nature une double émanation de Dieu. Du coup, toute la création, non seulement ce qui est, mais aussi ce qui fut et ce qui sera, revêt une unité vivante où se traduit visiblement une conscience divine. Sans suivre Schelling — car Müller, l'indépendant, le primesautier, compte mettre au jour un système strictement personnel — il laisse entrevoir petit à petit le principe au nom duquel les antinomies vont se résoudre. En septembre, une lettre à Gentz nous révèle pour la première fois, le nom du nouveau système : le *Gegensatz* (55).

(53) Le mémoire est remis le 17 août, la nomination signée le 27 octobre, le serment prêté le 16 novembre. Cf. PAUL HOFFMANN, *Nationalwirtschaft*, Bd 2, 1928-29, pp. 153 sqq. Solger entre presque en même temps que Müller à la Chambre des Domaines.

(54) « O die Einheit des Lebens zu finden ! » écrit à Rahel Alexandre von der Marwitz, le 10 mai 1810. Cf. VARNHAGEN, *Galerie*, II, 22.

(55) *BW* 5, 8.

Mais cette philosophie « antithétique » est loin d'occuper exclusivement Müller. En quête d'un interlocuteur, il fréquente longuement Brinckmann et Kurnatowski. Gentz, un moment, espère revenir à Berlin, mais part pour l'Angleterre. Müller, qui pourtant affirme que toute sa vie tourne autour du *Gegensatz* et que ce « fruit admirable » promet de bientôt mûrir, demande un congé presque aussitôt après avoir prêté son serment de fonctionnaire. En compagnie de Wiesel, il fait un bref voyage vers Stralsund, alors terre suédoise, et Copenhague. Pendant ce temps, Gentz, de Londres, lui adresse une minutieuse relation de son séjour, s'enthousiasme pour « l'effet de totalité » que produit l'Angleterre où tout est « fondu, marié, uni », et confie à Müller des missions d'ordre pratique que celui-ci néglige totalement (56).

Gentz rentre d'Angleterre en janvier 1803 et, ne pouvant faire le détour de Berlin, car il a hâte d'être à Vienne, prie Müller et Kurnatowski de le rejoindre à Dresde.

Gentz attend ses amis à l'*Ange d'Or*, où le comte Metternich lui a fait retenir un appartement. Il dut sans doute conter son voyage en Angleterre, « un des plus heureux que jamais homme ait entrepris et que jamais le succès ait couronnés » (57). Quant à Müller, il sut se faire pardonner ses négligences épistolaires, s'ouvrit du projet qu'il formait de quitter l'administration prussienne, de partir, vers le début de mars, pour la Prusse méridionale, où Kurnatowski lui offrait, chez lui, les loisirs et les moyens de penser et d'écrire à son aise ; puis, poussé par Gentz, il traça, de son système des « corrélations antithétiques » un tableau qui enthousiasma ses compagnons. Fichte, s'il ne s'en trouvait pas absolument annihilé, serait bien obligé de reconnaître comme inutile l'étude de sa philosophie.

On bavarda beaucoup. On fit quelque peu la fête. Mais Müller est en verve et il n'a jamais discoursé avec autant d'habileté. Dans la nuit du 30 au 31 janvier — ou plus exactement au matin du 31 — devant ses amis, accompagnés d'une jeune personne qu'ils n'ont point amenée pour qu'elle participât à des tournois métaphysiques, son éloquence atteint un tel degré de force que Gentz ne peut contenir ses larmes. Le lendemain, il note dans son journal : « J'ai admiré plus que jamais le génie et la profondeur de Müller ; je me suis prosterné devant lui ; lorsqu'il m'a exposé ses idées sur l'immortalité avec un enthousiasme que je ne lui ai jamais connu, je lui ai avoué, avec un

(56) *BW*, 5, 6. *Witt* II, 96, 364-366, 392, 401. Les dictionnaires biographiques parlent d'un séjour dans les pays du Nord. Müller écrivant à Heeren, en 1816, (HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, *Findlinge*, 321-324) fait allusion à ses *longues tribulations* en Suède, au Danemark, en Pologne, ...en Italie, en France. Or il n'est resté que quelques semaines à Paris, ne connaît de l'Italie que Trente et Milan, de la Pologne qu'un canton. « Le voyage de longue durée » dut être fort bref, on voit mal où il pourrait se placer.

(57) *Witt*. III, tome I, pp. 1 et 2.

torrent de larmes, que pour la première fois je me sentais avoir véritablement vaincu la mort. Enfin, vers quatre heures du matin, je me suis arraché, dans un état absolument indescriptible, à une conversation qui avait ébranlé les derniers fondements de mon être, et dont je me souviendrai jusqu'à mon dernier moment. » Cette « nuit de Dresde », où les épisodes scabreux voisinent avec les spéculations sublimes, allait marquer fortement dans l'amitié de Gentz et de Müller. Désormais, Gentz aura pour son élève plus que de l'estime : ce sera du respect, de la vénération (58).



Au matin du 1^{er} février, Müller et Kurnatowski reprenaient la route de Berlin pendant que Gentz s'appêtait à regagner Vienne. Bien qu'il connaisse l'incapacité pratique de Müller, Gentz le charge cependant d'une mission de confiance. Il l'avait déjà, en 1802, prié de régler une note chez un libraire qui réclamait. Il lui demande maintenant de lui envoyer à Vienne ses livres et ses papiers, les seuls biens qui lui restent de ses années berlinoises. Müller a toute liberté pour lire les papiers, les trier, expédier à part les plus urgents. Qu'il veille surtout, comme à la prune de ses yeux, à l'emballage et au départ de ces trésors. En se quittant, on se jura d'écrire fréquemment. Müller semble d'abord tenir parole, mais accumule négligences sur négligences. Des lettres se perdent, des paquets tombent par imprudence entre les mains de la police autrichienne ; l'expédition de la bibliothèque, sans cesse promise, est continuellement retardée.

L'été s'achève sans que Müller, qui annonce comme imminent son départ pour la Pologne, ait fait mine de quitter Berlin. Il lit *Delphine*, dont Brinckmann vient de recevoir un exemplaire, s'absorbe dans les traductions de saint Augustin que vient de donner Stolberg, enfin s'enthousiasme pour Novalis qu'il place au rang suprême, aux côtés de Goethe. *Ofterdingen*, « Bible autant que roman », ne révélait-il pas une promesse de temps meilleurs où les antinomies déchirantes allaient se résoudre en une apaisante unité ? Le dualisme kantien est dépassé. Et Müller, qui portait en lui le projet du *Gegensatz*, se réjouit de voir réconcilier la mort et la vie, les sciences de la nature et la poésie.

A vrai dire, certains fragments étaient aptes à choquer un smithien dont le repentir n'était pas complet. Car l'Etat n'y apparaît plus « comme un mal nécessaire, comme une puissance policière ex-

(58) *Tagebücher*, I, 25. *Witt*, II, 222. Müller écrira à Brinckmann, 10 avril 1804, (Lütkeken, *Dresdner, Rom.*, 25) que le *Gegensatz* découle entièrement de cette Nuit de Dresde.

clusivement répressive » (59). Au contraire : « le besoin de vivre dans un Etat est le besoin le plus pressant de l'homme. Pour devenir et rester vraiment un être humain, il a besoin de l'Etat ». Il y a même comme un écho de l'*Etat commercial fermé* : « Chaque citoyen de l'Etat est fonctionnaire de l'Etat. Il n'a de revenus qu'en tant que tel. Le citoyen parfait doit vivre complètement dans l'Etat, ne rien posséder en dehors de lui » (60).

Mais si Müller, disciple de Burke, se réjouissait de voir Novalis condamner — et avec quelle force ! — la révolution française et « der papierne Kitt » des constitutions à la Sièyès, combien devait tressaillir le prochain auteur du *Gegensatz* en entendant Novalis rejeter l'antinomie de la raison et de la foi, et rétablir, au nom d'un divin amour, l'unité perdue. Cette unité, l'être humain la retrouvait dans le couple (61). Les Etats devaient la retrouver dans la religion chrétienne telle que la rêve Novalis dans *die Christenheit oder Europa*. La vision de la cathédrale, dans *Ofterdingen*, pouvait, elle aussi, stimuler la foi de Müller en une conciliation universelle sur le mode organique.

Tout comme Brinckmann, Müller s'emballe pour Novalis. Brinckmann fait part à Gentz de leur commune découverte. Mais celui-ci, qui a la tête plus froide que jamais, ne peut souscrire à leur chaleureux jugement (62).

*
**

Réflexions et lectures, si prenantes qu'elles soient, n'occupent pas Müller de manière exclusive. Il semble bien qu'il se soit alors laissé entraîner dans des aventures qui justifieraient en partie les reproches de Varnhagen (63) et expliqueraient cette fin de lettre, en date du 20 février 1803 : « In der Liebe, dem eigentlichen Element der höchsten Philosophie, da dächte ich doch, wären wir beide flott » — lettre qui semble bien n'avoir pas seulement trait à une *Sophia* purement spirituelle.

Chez Mme Sander, chez Reimer aussi, Müller rencontre fréquemment Wiesel, qui — une fois n'est pas coutume — séjourne assez longtemps à Berlin. Tout comme Gentz (64), Müller apprécie en Wiesel une limpidité de pensée assez peu commune. Quelque peu entiché de démocratie, athée forcené, immoraliste en diable, Wiesel

(59) Cf. SPENLÉ, *Novalis*, 254.

(60) NOVALIS, *Schriften* (Heilborn), II, 542 (*Materialien zur Enzyklopädie*), 514.

(61) Le citoyen doit vivre dans l'Etat « wie in der Geliebten ». *Schriften* (Heilborn), II, 542.

(62) *Witt*, II, 114.

(63) *Galerie*, II, 144. « Müller aurait bien voulu copier Gentz en tout. »

(64) *Witt*, II, 386.

soutient, « avec une grâce satanique », que tous les maux dont nous parle l'histoire, n'ont d'autre origine que la foi en un Dieu personnel. Au demeurant, ami généreux et fidèle (65).

En compagnie de Wiesel, on va parfois faire visite à Mme Cohen, la femme du filateur, qui avait ouvert, Münzstrasse, dans l'ancien hôtel Zedlitz, un salon littéraire. Cohen, que l'industrie du coton avait rendu fastueusement riche, possédait une énorme bibliothèque, un cabinet de physique et tenait à s'entourer d'intellectuels, d'artistes, de poètes. Mme de Genlis, recueillie par Mme Cohen, avait donné le ton de la maison. Pour l'instant on y révérait Goethe, et l'on faisait lecture du *Wilhelm Meister* devant un large public (66).

A côté du comte de Lippe — dont Varnhagen, précepteur des enfants Cohen, notait les traits d'esprit sur un beau cahier bleu, tout neuf — du pianiste Clementi, on pouvait rencontrer des diplomates : Casa Valencia, secrétaire de l'ambassade d'Espagne, ou le portugais Pinheiro Ferrera, tout contrefait et souffreteux, dont on contait à voix basse qu'il avait eu bien du mal à se tirer des prisons de l'Inquisition ; puis le peintre Darbes, « grand homme dans les petites choses », et qui, né à Copenhague de parents catholiques, puis élevé, à la française, à St-Petersbourg et à Riga, se donnait un relief inquiétant en vous confiant qu'il détenait tous les secrets de la Maçonnerie. De temps à autre apparaissent des officiers, le comte Lafoye, qui songeait fermement à quitter la Prusse et à regagner Caen, ou bien, gêné par ses longues jambes, sa canne, son sabre, son chapeau et un invincible accent français, Chamisso, parfois accompagné de Cérès Duvernay. Enfin le Dr Koreff tenait d'une manière étincelante la double rubrique du magnétisme et du théâtre.

Dans ce milieu, Müller fit impression par son ardeur aux joutes philosophiques et par le talent qu'il montrait dans la discussion. Parmi les habitués du salon Cohen, il se lia surtout avec Franz Theremin, candidat aux fonctions de pasteur auprès de la colonie française (67). Theremin avait, comme Müller, le don de la parole : il s'occupait aussi d'éloquence théorique et pratique, et il est possible que Müller ait pu, de sa part, profiter de quelques bons conseils.

Selon Varnhagen (68), Theremin aurait rendu à Müller un service d'un ordre tout différent : il l'aurait débarrassé sans heurt d'une maîtresse gênante, en le suppléant dans les bonnes grâces d'Henriette Vogel. Müller n'avait d'yeux que pour la seule Mme Sander, elle même lassée de Brinckmann, dont la passion s'épanche en littérature. D'ail-

(65) Müller à Rahel, 1826. *Nachlass Varnhagen*. Publiée dans *Galerie*, II, 151.

(66) Cf. VARNHAGEN, *Denkwürdigkeiten*, I, 6.

(67) Franz Theremin était arrière petit-fils d'un pasteur nîmois qui de 1700 à 1705 avait exercé dans la Marche Electorale, à Gross-Ziethen. Cf. OPPELN BRO-NIKOWSKI, *D. F. Koreff*, 21.

(68) *Denkwürdigkeiten*, I, 360-362.

leurs Brinckmann se met à soupirer après Mme Wiesel, — avec approbation de Gentz. Mais la belle Pauline, qui, dans l'amour, n'entend pas goûter aux seuls plaisirs épistolaires, se laissera volontiers souffler à Brinckmann par le prince Louis-Ferdinand.

Chassé-croisé trop bien réussi pour ne pas éveiller des soupçons. Evidemment, pour ce genre de liaisons, il n'est pas habituel de dresser contrat devant notaire, et un on-dit vaut un papier. Mais, quand il s'agit de Mme Vogel, il faut bien noter que le témoignage de Varnhagen, fort tardif, intervient après un autre événement qui avait fait bien du bruit, et que Brentano répète à Arnim des potins déjà vieux. Et aussi, il s'agissait à tout prix, même en chargeant Müller, absent d'ailleurs, de donner une explication au suicide de Kleist (69).

Pour ce qui est de Mme Sander, les choses sont différentes. Brinckmann prévint Gentz de cette aventure, Gentz demanda comment elle tournait, et Müller lui-même en donnera une confirmation, voilée certes, mais répétée (70).

*
**

La vie que mène Müller est bien trop agitée. Il délaisse Gentz, qui s'étonne d'un pareil silence. En juin, Kurnatowski quitte Berlin pour la Pologne. Müller annonce à Gentz qu'il partira, lui aussi, bientôt, et tâche de forger une excuse plausible de son mutisme.

S'il s'est replié sur lui-même, renfermé dans une sphère si étroite, c'est qu'il lui fallait avant tout rechercher ce germe de vie éternelle qu'il avait fait de loin apercevoir à Gentz, durant la nuit de Dresde. Il fallait vaincre la mort. Qu'elle se manifeste sous les apparences d'une contrainte morale reposant sur une notion fausse de la loi ; ou sous les espèces de l'esprit révolutionnaire, « gaspillage à l'état pur et permanent », qui dévore sans consommer et dilapide sans gagner ; qu'elle apparaisse sous forme d'*Aufklärung*, de sentimentalisme humanitaire, ou d'idéalisme transcendantal ; ou bien, dans les sciences et les arts, sous les traits du « retour à Böhme » ou de cet hispanisme cher à Tieck et consorts, il lui faudra bien céder devant la sereine science de vie, la philosophie des corrélations antithétiques. Devant la nouvelle doctrine, les erreurs individuelles, les dissonances se fondront en harmonies. Aux yeux de Dieu et du *Gegensatz*, l'idéalisme transcendantal, qui pourtant abaissait un regard de pitié sur l'*Aufklärung*, n'est plus qu'une quintessence de celle-ci ; de même que le romantisme de Tieck, si méprisant pour la littérature sentimentale,

(69) A Arnim, 19 décembre 1811.

(70) Witt, II, 128, 169. BW, 15 : « Trotz meinem so fest an Berlin gebundenen Herzen ». ROSENTHAL, *Convertitenbilder*, I, 80 (confession de 1810) où Müller parle de la « flache und hederliche Moral » de sa jeunesse.

n'est que le *culmen* de cette dernière. Alors que Fichte exclut de plus en plus la vie du cercle de ses recherches, le *Gegensatz* voudrait agrandir à la dimension de l'univers le domaine de la spéculation philosophique.

Mais Müller a beau tenter d'illustrer d'exemples sa doctrine, on pourrait à bon droit lui retourner le reproche que, dans sa critique de l'*Etat commercial fermé*, il articulait contre la théorie d'une monnaie nationale : « On croirait à chaque instant que l'auteur va enfin la laisser envoler de sa poche, mais il l'y tient précieusement enfermée ».

Invoquant la nature qui nous montre qu'on peut, d'un même objet, former deux concepts antithétiques, subitement, Müller tourne court, comme à bout de souffle.

Au fait, déclare-t-il, le *Gegensatz* ne s'exprime par écrit que d'une manière incommode. Il faut à Müller un interlocuteur, ses questions, ses objections. Plus que l'écriture conviendrait au *Gegensatz* la poésie — au sens étroit du mot : les vers, avec leur puissance de suggestion qui vient s'ajouter à la dialectique. Qui sait ? Tout cela finira peut-être par une résurrection des jardins d'Academos (71).

*
**

Ces belles déclarations restent sans effet. En fait d'isolement spéculatif, Müller pratique assidûment la compagnie de Wiesel et les soirées du prince Louis-Ferdinand, où sans doute Pauline leur a ménagé accès. Kurnatowski, de Pologne, s'inquiète de ces retards. Mais on raconte que les Français vont bientôt tenter un débarquement en Angleterre. Müller préférerait s'engager dans la milice anglaise plutôt que de s'enfoncer dans ces déserts polonais où les journaux de Berlin mettent Dieu sait combien de temps à vous parvenir. Jackson, l'agent anglais, l'incite à mettre au net ses idées sur la guerre qui vient. Müller se remet à travailler son anglais, demande à Gentz des recommandations pour Londres. Gentz se sent tout heureux de cette conversion, mais Müller bientôt retombe dans le silence.

Il quitte Berlin au cours de l'automne, et Varnhagen nous donne à propos de son départ des détails d'une haute saveur, mais bien difficiles à vérifier.

Afin que son père ne prit pas ombrage d'une absence prolongée et d'un séjour en des lieux apparemment peu propices aux études, Müller lui aurait fait croire qu'il irait d'université en université. Et sa famille aurait reçu de différentes villes des lettres mises à la poste par des tiers et relatant un voyage fictif.

(71) Witt, II, 107, 110, 118, 123, 409. BW, 14 sqq.

Müller aurait eu un bien gros chagrin à quitter Sophie. Pour la retrouver, à son retour, dans les mêmes dispositions bienveillantes, il aurait chargé Theremin de veiller à ce que cette belle passion ne vînt point à s'éteindre. Mais aux lettres de moins en moins ardentes que lui adressait Sophie, il aurait compris que Theremin avait abusé de sa mission ; et, bien qu'il fût très occupé par la conquête d'un autre cœur, il aurait tancé son infidèle mandataire, l'aurait même menacé de la plus affreuse des punitions : le tenir à l'écart des mystères du *Gegensatz*.

Acceptons cette histoire sans y accorder une foi trop ferme. Aucun recoupement ne peut démontrer ou infirmer l'authenticité de la supercherie postale. Mais, contre la comédie Theremin-Sophie, les objections, sans être péremptoires, seraient déjà plus graves. D'abord dès juillet, Müller déclare bien qu'il n'a plus l'intention de revenir à Berlin. Ensuite, il restera chez Kurnatowski, à Pozarowo, au moins jusqu'en février 1804 : si nous acceptons l'histoire telle que nous la conte Varnhagen, Müller aurait été vraiment vite en besogne pour conquérir les faveurs de Mme de Haza. Enfin, Varnhagen lui-même (72) nous dit que Theremin, dès 1803, quitta Berlin pour Genève, afin d'y recevoir la consécration pastorale.

Si la comédie s'est jouée, et cela n'est pas impossible, ce ne fut toutefois pas comme le conte Varnhagen.

*
**

Brinckmann maintenait un contact, assez lâche d'ailleurs, entre Gentz et Müller. Pendant que ce dernier s'installait chez Kurnatowski, Gentz refaisait la triste expérience de son incapacité pratique. Le libraire Trorchel, à qui Müller devait, depuis janvier 1802, régler de la part de Gentz une note de vingt-six rixdales, faisait valoir sa créance et réclamait. Enfin Gentz reçoit ses papiers et sa bibliothèque, ou plutôt « les restes de sa défunte bibliothèque ». « Eût-elle séjourné six mois au fond de la mer, qu'elle ne serait pas réduite à un pareil fumier. » Des livres manquent, d'autres sont lacérés ; de l'*Historisches Journal*, de certains manuscrits, plus un seul feuillet ne subsiste. Bref, « c'est la destruction de Jérusalem ». Cette fois, la mesure est comble, et Gentz se fâche. Il lui faut des explications, et par retour du courrier. Si le 9 novembre, ce « fainéant patenté » de Müller n'a pas pris la misérable peine de se justifier, leur amitié sera définitivement brisée. Mais peut-elle se rompre ? Gentz ajoute aussitôt après ses menaces : « à moins que Brinckmann ne m'informe que vous n'êtes plus à Berlin ».

A Brinckmann, Gentz réclame des renseignements complémentaires. « Que fait ce misérable ? ... A-t-il renoncé au *Gegensatz* ? Que fait-il de son temps ? Est-il toujours amoureux de Mme Sander ? Est-il devenu fou ou est-il resté sain d'esprit ? Quelle est sa situation, au civil comme au privé ? Comment a-t-il pu se décrocher de Kurnatowski qui, naguères, comptait sur lui comme sur le bon Dieu ? »

Ce n'est que vers le 19 novembre que Gentz saura le départ de Müller (73). Celui-ci ne répondit pas une seule ligne aux plaintes de Gentz sur l'état lamentable de sa bibliothèque.

Pendant de longs mois, par une ingratitude coupable, Müller s'enfonce dans un silence têtu et sans excuse. Eût-il voulu couper toutes relations avec Gentz qu'il n'eût pas autrement agi.

(73) *Witt*. II, 168, 174, 414.

CHAPITRE III

DIE LEHRE VOM GEGENSATZ

Müller, dans sa retraite de Pozarowo, trouva tout loisir de mettre au jour l'œuvre qu'il promettait (1).

Les délinéaments s'en étaient affirmés dans ces soirées de 1802 où chez Gentz on lisait et discutait Kant, Reinhold, même Hegel et sa *Différence entre le système de Fichte et celui de Schelling*. Gentz pousse Müller à sauver la philosophie de l'épidémie, et après la nuit de Dresde ne doute plus qu'il n'abatte prochainement le Baal-Fichte. Mais malgré les affirmations de Müller — *Gegensatz und nichts als Gegensatz* — malgré l'apparition dans les lettres géminées du 25 juin et du 10 juillet 1803 de termes qui reparaîtront, comme point et antipoint, dans la rédaction définitive, le livre n'est pas prêt. Comme Solger, comme plus tard Schelling, Müller rêve d'une philosophie dialoguée, et des jardins d'Akadèmos (2).

Pendant l'hiver l'ouvrage prend forme. Müller signe la préface en février 1804, et envoie son manuscrit à Reimer qui venait d'éditer coup sur coup le *Platon* de Schleiermacher et les *Œuvres* de Novalis (3). Müller adressa son opuscule à des gens qu'il ne connaissait pas mais dont Gentz lui avait vanté les talents, W. T. Krug, et Jean de Müller. Mais comme s'il avait boudé l'ami qui portait à son œuvre l'intérêt le plus vif, il n'envoya pas le *Gegensatz* à Gentz (4).

(1) Pozarowo est un bien noble situé sur la rive S. de la Warthe, à mi-chemin entre Landsberg et Posen. Pas de ville à proximité. Au recensement de 1909 (*Gemeindelexikon f. d. Kgr. Preussen*, t. V.), la population, comme à Kurnatowice, était encore, pour 80 %, de langue polonaise.

(2) Witt. II, 83, 90. GLEISSBERG, *Kleists Pr. v. Homb.*, 109, veut que Müller ait également lu Tetens, à qui il emprunte le terme de *gedenkbar*. Witt. II, 125, BW 8, 14-20.

(3) Parue sous le titre : *Die Lehre vom Gegensatz*. Von Adam Heinr. Müller Erstes Buch : Der Gegensatz, Berlin. Im Verl. der Realschulbuchhandlung, 1804, in-8, XVI-126 p. 16 gr. Nous citons d'après la réimpression de M. BAXA, *Abh.*, 213-280.

(4) Jean de Müller est en correspondance avec Gentz depuis 1799 (REQUADT, *Euphion*, XXVIII). *Historisches Journal*, 1800, p. 711, avait abondamment complimenté Krug pour *Aphorismen der Philosophie des Rechtes*.

La *Théorie du Gegensatz*, ou des Couples Antonomiques tenait en un peu plus de cent pages d'une impression assez peu serrée. Son importance, dans la genèse des idées de Müller, nous oblige, avant toute étude critique, à donner de l'ouvrage un compte rendu détaillé.

La préface, dont Müller avait particulièrement soigné le style, s'ouvre sur un tableau des temps présents ; l'Europe sort épuisée de deux révolutions conjuguées, l'une dans les sciences, l'autre dans la société. Inachevées toutes les deux, et sans espoir d'être ranimées, elles ont transformé le continent en un bric à brac d'entreprises avortées et d'institutions mortes : « philosophies à l'abandon, couronnées en morceaux, constitutions républicaines, plans théophilanthropiques..., manuels de droit naturel, obligations usées jusqu'à la corde, droits tombant en désuétude. » Il s'élève sur ces décombres deux autorités aussi antipathiques l'une que l'autre : une tyrannie politique, lisez : Bonaparte ; puis la tyrannie de l'idéalisme postkantien, lisez : la philosophie de Fichte.

Dans cette tourmente, toutes les grandes notions qui font la vie même de la société, de l'art, de la pensée, ont été ravalées en dignité. Müller entreprend de leur restituer leur place légitime. D'ailleurs il lui est indifférent de conquérir les applaudissements de la foule : lui suffiront amplement les suffrages de quelques esprits éminents.

L'*Aufklärung* sur son déclin et l'individualisme révolutionnaire ont entraîné tout un travail de désagrégation, d'émiettement contre lequel il est nécessaire de réagir en rétablissant dans sa valeur l'idée du Tout.

L'*Aufklärung* a découpé dans le domaine infini de la pensée des cases étroites et strictement limitées, affectées l'une à la religion, l'autre à la philosophie, la poésie, la nature ou l'art. De son côté, la Révolution a détaché l'individu des ensembles sociaux dont il fait partie intégrante, a vidé tous les concepts philosophiques et artistiques de l'élément social qui leur conférait une valeur éminente. Il n'y a pas d'autre cause à tous ces errements cosmopolites, philanthropiques, humanitaires, à ces sentiments « mous et flous » qui dénotent une véritable « pourriture des âmes ». Ce désarroi des consciences put faire croire distinctes et sans lien ces deux révolutions simultanées. Mais, pour Müller, le mal est un.

D'ailleurs, science ou société, aucun de ces domaines ne prime l'autre, ni ne se peut isoler. Aux yeux de Müller, c'est une erreur, et qui fut commise par nombre de « talents fort distingués », que d'entreprendre une révolution scientifique sans posséder la moindre notion sur l'essence, les modalités, l'état actuel de la société. Quant à lui, il tient, dans ses considérations, à ne pas rompre l'équilibre entre

ces deux mondes « si regrettablement séparés », et c'est sous la double autorité de Burke et de Goethe qu'il place son ouvrage. Dans l'immense ellipse que constitue le monde spirituel, Burke et Goethe constituent les deux foyers, et la distance n'est pas si grande de l'un à l'autre.

Suit un tableau synoptique des trois livres dont se composera l'exposé de la philosophie antithétique. Entre une introduction et une conclusion dont la naïve annonce porte à sourire, les titres des chapitres s'alignent, la plupart du temps énoncés sous forme d'un couple antithétique (5).

Puis Müller s'attaque tout de suite à la notion qui fait le fond de sa philosophie, à la notion des corrélations antithétiques, du *Gegensatz*.

Pour suggérer une idée d'ensemble de son système et en montrer dès d'abord l'originalité, il recourt à une image. On a comparé les systèmes antérieurs, plus particulièrement ceux de la philosophie anglaise à un édifice solidement assis sur des larges fondations de vérités empiriques et où, d'étage en étage, selon les capacités du constructeur, on s'élèvera à la morale, à l'esthétique, peut-être à la métaphysique. Par sa structure, certain idéalisme rappellerait le cône ou la pyramide. Le principe essentiel, placé au sommet, éclairerait une base, de plus en plus large, de notions empiriques, et de cette multiplicité on pourrait, en sens inverse, remonter jusqu'à l'unité, mère de tout, jusqu'à l'Absolu. On s'est également servi, comme terme de comparaison, de l'arbre ou de la chaîne. Mais bien que cette dernière image, héritée de Platon, eût dominé avec Leibniz la philosophie du XVIII^e siècle, et connu un renouveau avec les « chaînes magnétiques » de Ritter ou les théories illuministes, Müller ne la retient pas (6).

C'est dans la sphère qu'il trouve la meilleure image de sa philosophie. Non point cette sphère immobile, « au cœur sans sursaut » dont Parménide fait le prototype de l'être immuable dans l'impassibilité. Plutôt cette sphère, symbole de la totalité, telle qu'elle apparaît chez Goethe, ou chez Stolberg (7). Evidemment pour Müller, elle est

(5) *Abh.*, 223-224. Signalons, dans le II^e livre (*Science et Art*) les rubriques antinomiques : Moi et Anti-Moi, Ethique et Physique, liberté et déterminisme, morale et vérité, spéculation et action, homme et femme, jeunes et vieux, biens meubles et immeubles, économie et droit, peuple et souverain, production et consommation, besoin et travail ; au III^e livre (*Religion et Eglise*) les titres de chapitres : le Beau, la Vie, Théorie de la sphère, Histoire universelle.

(6) Cf. BREHIER, *Hist. de la Phil.* III/3, 714, 748. Herder et Schlegel avaient déjà rompu avec cette théorie « rectiligne » du développement (cf. J. ROUGE, *F. Schlegel et la genèse du romantisme*, 79 ; O. WALZEL, *Deutsche Romantik*, 25).

(7) Cf. Fritz STRICH, *Deutsche Klassik und Romantik*, 71. Pour STOLBERG, *Zwo Schriften*, la sphère donne l'image de la totalité catholique dont on ne peut rien retrancher sans qu'elle cesse d'être.

l'image parfaite de la *Vielseitigkeit*, engendrée qu'elle est par un rayon qui, pivotant autour d'un point fixe, peut, dans tous les plans qui passent par ce point, prendre toutes les positions possibles. Mais surtout elle est telle que si, à sa surface, vous déterminez un point quelconque, du même coup vous déterminez un antipode, un autre point diamétralement opposé, et qui ne fait pas moins partie intégrante d'elle.

Il y a plus : Müller ne veut pas, comme image de sa philosophie d'une sphère fixe, orientée selon un certain diamètre. Il veut la sphère en mouvement. Tout comme Kant et les empiristes rationalistes, il a été frappé par la pensée de Newton. Il l'a dit expressément à Gentz quelques mois auparavant (8).

Prenons garde toutefois ; il ne s'agit pas, pour Müller, du Newton traduisant en équations les lois de la gravitation et du mouvement des corps célestes. La science, au cours du XVIII^e siècle, s'est « démathématisée ». Tout d'abord, on s'est aperçu que le calcul, même en mécanique céleste, ne coïncidait pas absolument avec les résultats de l'observation. Et un Diderot a pu projeter d'écrire un *Traité de l'Aber-ration des mesures*. Mais aussi l'essor des sciences de la nature, et plus particulièrement des sciences de la vie, a réduit les mathématiques au rang de simple science parmi tant d'autres, leur a ôté le privilège de fournir au monde l'essence même de ses lois.

Ce que Müller gardera de Newton, c'est pourrait-on dire, l'élément plastique, l'immense vision de sphères roulant à travers les espaces infinis, s'attirant et se repoussant mutuellement, sans que cette action réciproque connaisse de trêve, et que ce mouvement marque le moindre temps d'arrêt. Müller refuse l'artifice auquel recourt le mathématicien, qui, le temps de se livrer à ses mesures, s' imagine hors du système et admet celui-ci au repos. « On verra, nous dit Müller, que le fixe, l'immobile n'a pas d'existence absolue, mais n'existe qu'en corrélation avec son antithèse, qui est le mouvement, la variation, le changement. » Les systèmes antérieurs sont morts d'avoir osé prétendre à une fixité définitive, à une stabilité absolue. « Comme l'observation astronomique, la philosophie n'est vivante que si, constamment et sans arrêter le mouvement qui l'entraîne, l'observateur tient compte de la position et du mouvement des autres corps célestes ; soit, en philosophie, le sujet » (9).

Si, par exemple, nous examinons le mécanisme de l'opération psychologique la plus banale, l'introspection, nous verrons que l'es-

(8) *BW*, 19 : « Ich will die allgemeine Lehre vom Gegensatz so an Newton anknüpfen ». Cf. BREHIER, *Hist. de la phil.*, II/2, 510.

(9) *Abh.*, 226. BAADER, *SW I*, 395, gardera du mouvement planétaire la même vision que Müller. Le système solaire est un *solidum* où dans le mouvement s'équilibrent des forces contraires. RÜHLE, *Pallas*, 1810, p. 262, répètera Müller à propos de Newton.

prit, sujet décrivant, et l'esprit, objet décrit, sont en perpétuelle réaction l'un sur l'autre et qu'il est impossible, sans la fausser, d'arrêter l'opération. Dès qu'il se prend pour objet, l'esprit redevient sujet, et cet incessant mouvement d'oscillation tisse la trame de l'observation. Mais à mesure que l'esprit se prend lui-même pour objet, il va, en tant que sujet observant, s'élever d'un degré au-dessus de lui-même. Puis, prenant conscience de cette opération, il marquera une ascension nouvelle. La description ne sera jamais totale ; il subsistera un reste, qui, si réduit qu'il soit, échappera néanmoins à la description.

Peu importe d'ailleurs à Müller. Sa philosophie ne prétend pas atteindre l'objet en soi, non plus que l'essence absolue du sujet pensant. Ce qui importe, c'est sa méthode. Elle doit, déclare-t-il, nous conduire à une philosophie « solide pour l'éternité ». Cette philosophie ne se contentera pas d'exposer au grand jour ces rapports de corrélation antithétique qui nous expliqueront le monde ; mais elle déclarera toute autre préoccupation inutile et téméraire, comme excédant les limites de la connaissance humaine. Bien mieux : il espère montrer que toutes les questions qui prétendent dépasser ces corrélations antithétiques impliquent une contradiction intrinsèque et tombent dans le pur non-sens.



Si Kant, en dressant entre nous et le monde nouménal d'infranchissables barrières, a manqué l'un de ses buts — celui de nous donner la paix de l'esprit et de calmer notre tourment métaphysique — il a, du moins, eu le grand mérite de frayer la voie à la philosophie de l'antithèse. Son opuscule sur l'*Introduction dans la Philosophie du concept de grandeur négative* établit une féconde distinction entre la contradiction et l'inversion des signes, la négation et la notion de négatif.

Mais, s'il a bien pressenti l'importance capitale de cette distinction, il a toutefois mis l'accent plutôt sur la notion de grandeur négative que sur le concept de négatif. Or, c'était ce dernier, et ce dernier seul, qui était à même de nous fournir la formule « qui embrasserait et pénétrerait dans leur totalité » toutes ces questions que nous posent et la philosophie, et le monde, et la vie.

Dépouillons la notion de grandeur négative du concept de grandeur, qui est de nature mathématique. Restera le concept de négatif. Il est « l'âme de toute véritable mathématique » — car celle-ci n'est pas indépendante de la spéculation philosophique, mais liée à elle — comme il est aussi l'âme des véritables sciences de la nature,

telles que les fondèrent les écrits de Goëthe, et que les continuèrent Schelling, Schelver, Ritter et Steffens » (10).

Sans aller chercher si loin ses références, la philosophie « anti-thétique » démontrerait sa validité par le simple fait que, seule, elle permet de dégager, de ce tohu-bohu d'événements contradictoires qu'est la fin du XVIII^e siècle, un ensemble « grandiose, simple et organique ». Müller envisageant comme organismes, mettant donc sur le même plan tous les êtres vivants, les artistes et leurs chefs-d'œuvre, les associations humaines depuis le mariage et la famille jusqu'à l'Etat et l'Eglise, enfin la nature, qui est œuvre d'art, et l'art, qui est œuvre de nature, fait ressortir le caractère historique de son système : seul connaîtra bien le siècle où il vit, celui qui sera capable de lui opposer, donc de lui comparer, les siècles qui précéderent.

La philosophie müllérienne prétend donc être une méthode historique, selon laquelle nous envisagerons le monde. Schelling n'a-t-il pas voulu que son système fût une genèse de la conscience ? Et peut-il y avoir, de l'irrationnel, une autre méthode d'exposition que la narration ? Mais l'histoire n'a pas comme limites cet étroit domaine où prétendait l'enfermer la science « au cœur étroit et aux yeux myopes » des prédécesseurs de Müller : elle comprend aussi cette physique « supérieure » chère à Ritter ou à Steffens. Bien mieux : que sont donc les mathématiques sinon l'histoire du positif et du négatif, du concept de variable et du concept de constante, de la notion d'espace et de la notion de temps ?

Un *prius*, un élément numéro un, est impossible à concevoir sans un élément subséquent. De même on ne peut séparer du multiple dans le temps sans le rassembler sous une unité spatiale, du multiple dans l'espace sans lui conférer une unité dans le temps. De même également, cette multiplicité de biens qu'on appelle richesse ne peut exister que si en même temps on pose l'appartenance de ces biens à un individu, ou leur emploi économique.

Essayons de poser d'une manière isolée, totale, absolue, une entité quelconque, principe, cause finale, objet en soi, peu importe, aussitôt cette entité s'effondrera, comme pétrifiée et morte. Toute multiplicité qu'on tenterait de représenter à l'état pur et absolu, sans aucune corrélation possible à une unité quelconque, s'évanouirait, fuirait dans le chaos. Vouloir se représenter une unité ou une multiplicité « en soi » est une entreprise contradictoire dans les termes. Unité, multiplicité n'existent que l'une par l'autre, et philosophie équivaudra donc à histoire générale (11).

Il y a dans la nature une symétrie générale. Elle se manifeste aussi bien dans les systèmes médicaux, la sthénie et l'antisthénie

(10) *Abh.*, 229.

(11) *Abh.*, 234.

de Brown, que dans le systèmes philosophiques ou la littérature. Qu'on voie plutôt ces antinomies que dénonce Werther, la lutte entre l'*Aufklärung* et le sentimentalisme, ou celles qui éclatent en Novalis, où l'idéalisme transcendantal affronte la fureur mystique de la *Nouvelle Ecole*.

On oppose constamment les termes de réalisme et d'idéalisme, comme s'il fallait qu'un seul prévalût et annihilât l'autre. Pourtant ils n'ont de valeur qu'en fonction l'un de l'autre. Ce sera le grand mérite de la philosophie müllérienne d'avoir porté le coup de grâce à la notion d'Absolu, à ces concepts quasi personnifiés de temps ou d'espace absolus, de principe et de fin absolus, d'anéantissement absolu ou de création *ex nihilo*. A force de trop séparer, on n'aboutit à rien. « Distillez éternellement de l'*Aufklärung* ou du sentimentalisme, ou multipliez-les sans fin par eux-mêmes, vous n'obtiendrez jamais comme essence ou comme produit que de l'*Aufklärung* ou du sentimentalisme » (12).

Et avant de clore le chapitre liminaire, Müller nous donne un nouveau critère de la validité de sa philosophie : il n'aura pas besoin de se créer un vocabulaire particulier.

*
**

Une des antithèses les plus fréquentes oppose sujet et objet. La grammaire, avant la philosophie, nous a rendu familière cette antinomie où « le durable n'apparaît que dans le passager, l'unité que dans la multiplicité, et inversement » (13).

Dans le discours, qu'est donc l'auditeur, sinon « l'anti-orateur » ? Vouloir, entre orateur et auditeur, déterminer qui est vraiment sujet et qui est vraiment objet, est entreprise arbitraire et vaine. Le seul résultat auquel on aboutisse est que si l'un est sujet, l'autre est objet. Imaginer un auditeur à l'état pur, sans son « anti-auditeur » — ou orateur — ou au contraire, un orateur absolu, sans son « anti-orateur » — ou auditeur — c'est porter défi au bon sens. Orateur et auditeur forment un couple antithétique, où, tout comme dans une égalité algébrique, on peut inverser les signes sans que l'égalité soit modifiée (14).

Le couple exprime une corrélation, non une identité. A l'aide du couple auditeur — orateur, Müller veut détruire l'idée chère à Fichte de l'identité absolue du sujet et de l'objet. S'il y a identité entre

(12) *Abh.*, 239.

(13) *Abh.*, 241.

(14) *Abh.*, 242. Cf. le vers de Goethe : « Was wär' ich ohne dich, Freund Publikum ? ».

l'auditeur et l'orateur, le lecteur et l'écrivain, le discours devient impossible : il est nécessaire qu'ils soient distincts. Même quand je me parle à moi-même ou que j'écris et me lis, il y a constamment un renversement des signes algébriques, alternance du $+$ et du $-$, du sujet et de l'objet passant sans arrêt d'un membre du couple à l'autre. Un Moi et un anti-Moi ne se résoudront jamais en un Moi absolu : ils resteront en relation de réciprocité, comme le temps et l'espace, le continu et le discontinu, l'un et le multiple, le sujet et l'objet.

La structure « antithétique » du langage montre bien qu'il résulte du « mariage » des deux concepts d'orateur et d'auditeur. L'antithèse n'est pas seulement la principale figure du discours : elle en est l'essence même. Le verbe, le mot par excellence, ne fait qu'unir deux concepts antithétiques, dont le signe $+$ ou $-$, sujet ou objet, variera, s'inversera selon qu'on fera du verbe un actif ou un passif. Et si le langage est porté à sa perfection « par l'infini de sa polarité interne, par sa symétrie extérieure, il évoquera obligatoirement l'image de la sphère ».

La définition, aussi, sera antithétique. Inutile d'aller se heurter, comme les anciens systèmes, à l'objet « en soi » ou au sujet absolu. La méthode müllérienne ne se préoccupe aucunement de l'aspect absolu des définitions. La liberté sera pleinement définie si on lui donne pour antithèse le déterminisme, et réciproquement. L'objet est l'antithèse du sujet et inversement. Et rien de plus. Sujet sans objet égale zéro. Que « la connaissance absolue », le « Moi pur », le « Créateur absolu » s'arrangent, s'ils le peuvent, pour sauver leur existence compromise. Et tant pis pour « le Vrai, le Beau, ou le Bien objectifs ».

D'ailleurs l'identité absolue du sujet et de l'objet aurait pour corollaire que, dans un seul et même entendement, ils pourraient coexister à la fois à l'état d'antithèse et à l'état d'identité, ce qui est un *nihil irrepraesentabile*, un de ces néants dont on ne saurait donner la moindre représentation.

L'observation vaut tout autant à propos des couples réel-idéal, actif-passif. Le Moi n'existera qu'en face d'un Anti-Moi et non plus d'un Non-Moi. Tout aussi bien un couple antithétique n'est pensable qu'en face d'un Anti-couple ; le *Gegensatz* n'existe qu'en fonction d'un *Anti-gegensatz*. Sans que pour cela le signe de la valeur *Anti* soit fixé à jamais : à n'importe quel moment, on pourra renverser les signes.

Et si, sous cette formule, « on arrive à faire tenir chacune des antinomies dont se compose le monde — si d'autre part, en face de ce couple second que donnent le couple premier et son anti-couple, nous nous élevons nous-mêmes au rang d'anti-couple du second degré, nous remettons ou de l'unité dans la multiplicité du monde, ou

de la multiplicité dans son unité », et, conclut Müller, nous aurons atteint la seule explication possible du monde, la seule explication complète et satisfaisante, la « Genèse de la Conscience » (15).

*
**

La grammaire nous a rendu familière l'antinomie sujet-objet. Les mathématiques, l'antinomie positif-négatif. Bien plus, ces mathématiques, dont on a opposé la rigueur dogmatique au scepticisme de l'historien, se réduisent à l'histoire du positif et du négatif.

Positif sans négatif, positif rejoignant le négatif dans l'identité, voilà des non-sens, au même titre qu'objet sans sujet, ou sujet identique à l'objet. Mais, dans une sphère, on ne peut imaginer un couple antipodique sans penser le diamètre qui rejoint les deux points. Tout comme le couple sujet-objet, le couple positif-négatif fera surgir la nécessité d'un anti-couple qui les lie, un *Antigegensatz*, impensable d'ailleurs à part, hors de la présence du couple. « C'est en quelque sorte un positif nouveau, en face duquel le couple joue le rôle de négatif, et ainsi de suite jusqu'à l'infini ». Cet anti-couple, peu importe à Müller qu'on l'appelle Absolu, Unité, Moi, Dieu. Il lui suffit que cette inconnue, « cet X majuscule dans l'équation de la vie », ne puisse être isolée sous aucune forme et sous aucun nom (16).

Et l'antithèse se retrouve partout dans les mathématiques. Euclide, évidemment, dans ses premières définitions, qui reposent sur l'identité absolue, ne procède ni « cycliquement, ni sphériquement ». Mais par la suite, c'est l'antithèse qui forme l'essence de ses *Eléments*.

Il est une autre antinomie, à laquelle il est bien difficile d'échapper : l'espace et le temps. Kant a tenté de la réduire en accordant au temps une précellence sur l'espace. Appréhender un objet, c'est appréhender successivement toutes ses parties, puis les recomposer. Le temps est donc la condition de notre perception de l'espace, et il est lié à la pensée d'une manière plus intime que l'espace (17). Müller, lui, ne cherche pas à réduire l'antinomie. Chacun des termes ne saurait exister qu'en fonction de l'autre. Temps = anti-espace ; espace = anti-temps. La preuve ? C'est que le temps ne peut mesurer le temps ni l'espace, l'espace. Pour obtenir la notion de l'unité spatiale il faut recourir à la multiplicité dans le temps, à la multiplicité

(15) *Abh.*, 246-247.

(16) *Abh.*, 249-250.

(17) Cf. BREHIER, *Hist. de la Phil.*, II/2, 528-530. NOVALIS (*Heilborn*, II, 251) dira : « Zeit ist Potenz von Raum ». M. BERGSON (*Données immédiates*, 66-69, 178) : « le temps, entendu comme un milieu où l'on distingue, où l'on compte, n'est que de l'espace ».

dans l'espace pour percevoir l'unité dans le temps. Un temps absolu, un espace absolu sont des concepts contradictoires en soi (18).

De même s'opposeront deux à deux et resteront irréductibles les notions de constante et de variable, de dimension et de nombre. De l'interférence de ces concepts antinomiques, des nuances qu'ils projettent l'un sur l'autre naîtront les deux branches essentielles de la mathématique : la variable — notion essentiellement arithmétique — intervenant dans le monde de la dimension, donnera naissance à la géométrie ; de même que l'idée géométrique d'unité, intervenant dans le monde de la pluralité, engendrera l'arithmétique.

L'alternance du positif et du négatif, et leur réversibilité suffiront à tout expliquer, depuis l'addition et la soustraction, qui ne sont que les deux faces d'une même opération, jusqu'au calcul intégral et au calcul différentiel, où l'analyse n'est poussée jusqu'à la limite que pour permettre une synthèse totale. Partout, succession constante d'opérations réversibles où n'interviennent que des notions antithétiques : unité constante et pluralité variable, synthèse (passage du variable au constant) et analyse (passage de l'un au multiple).

Et puisqu'elle est antithétique, la mathématique est une histoire. Démontrer, est-ce donc autre chose que refaire, et selon la méthode antithétique, la genèse de la proposition affirmée ? Bien mieux : définissez le point « l'antithèse de l'anti-point » et vous nous aurez donné, affirme Müller, une « histoire complète et parfaite du point » (19). Essayez donc de penser une ligne sans son anti-ligne, une direction sans la direction inverse, la trajectoire que décrit la flèche, de l'œil de l'archer au but, sans l'anti-trajectoire du but à l'œil. D'ailleurs la nécessité de la méthode antithétique s'affirme d'une manière éclatante quand, pour donner une notion constante et simple, donc géométrique, de la droite, on est obligé de recourir à la notion d'angle, notion variable, multiple donc arithmétique, et de donner comme équivalent à la droite l'angle de 0 ou de 180 degrés.

Qu'on n'aille pas objecter : l'espace à trois dimensions inflige un démenti à la théorie des corrélations antithétiques. La troisième dimension n'est pensable que si préalablement les deux premières ont engendré le concept de plan, qui leur confère une unité provisoire.

*
**

A l'arithmétique, le nombre ; à la géométrie, la figure. « Elargissons le concept de nombre, nous aurons celui de signe ; celui de figure, et nous obtiendrons celui d'image ». Du coup les domaines antino-

(18) *Abh.*, 251.

(19) *Abh.*, 254.

miques de la science et de l'art, de la philosophie et de la poésie vont se trouver étrangement rapprochés du domaine de la mathématique et de ses méthodes.

Monde, connaissance, sentiment naîtront des interférences, de l'action réciproque de l'image et du signe. L'image étant identique à l'objet, mais dans l'espace, et distincte de lui dans le temps ; le signe étant identique à l'objet, mais dans le temps, et distinct de lui dans l'espace, la science ramènera à l'unité les signes que l'art sépare, l'art confèrera l'unité aux images que la science a séparées (20).

*
**

Dans la manière de concevoir l'antinomie de l'Art et de la Nature, le dix-huitième siècle finissant a marqué un flottement étrange.

En France, par exemple, on a voulu détruire du soi-disant artificiel, et mettre en place du naturel. On a démoli des institutions dont la racine plongeait jusqu'au tréfonds de notre civilisation européenne ; des institutions qui au cours de leur croissance organique, comparable à celle d'une plante, ne s'étaient différenciées de leurs congénères que par des modifications locales. A leur place, on voulut implanter des institutions prétendues naturelles, mais strictement artificielles, telles ces constitutions dont Sièyès détenait toujours quelques douzaines en réserve dans sa poche.

Et même, si méritoires qu'elles soient par ailleurs, les œuvres d'un Fichte, d'un Fr. Schlegel, d'un Schelling ou d'un Schleiermacher, n'ont pas donné, des rapports de la Nature et de l'Art, une idée satisfaisante.

Qu'on ne perde pas son temps à établir la précellence de l'Art sur la Nature, ou inversement. Ils sont en corrélation antithétique, impensables l'un sans l'autre. Mieux vaut s'en tenir à l'exemple de Goethe qui sait si bien respecter l'équilibre entre « das fühlende Auge » et « die sehende Hand ». Tout comme forme et matière, âme et corps, Moi et Anti-Moi, c'est par leur corrélation antithétique et agissante que Nature et Art vont « se marier », engendrer, créer (21).

Faites de la Nature l'élément constant, l'art sera la variable ; de la Nature l'élément multiple et divers, l'Art lui confèrera l'Unité, la personnalité, « et inversement ». Changez à volonté l'ordre ou le signe des facteurs dans l'expression antithétique : œuvre de nature — œuvre d'art, vous n'arriverez jamais à faire exactement coïncider Art et Nature. Séparez-les dans la connaissance, le sentiment les réu-

(20) *Abh.*, 255-256.

(21) *Abh.*, 259.

nira ; que le cœur les disjoigne, elles iront se retrouver dans l'intellect.

Dans le sentiment artistique on ne découvre pas seulement un élément antithétique, mais aussi un élément historique. Imaginez un artiste qui n'aurait jamais vu la moindre reproduction de l'Apollon du Belvédère, et qui tout à coup se trouverait placé devant cette statue. En prenant conscience d'elle, il en refera la genèse. Il revivra la création de la statue, tout comme le sculpteur, en la modelant, la contemplait en spectateur. En agissant, vous êtes en puissance de pensée ; en pensant, en puissance d'action. Tout un tissu de réactions s'établit donc entre la statue et le spectateur qui la contemple. « Notre Apollon comprend son Anti-Apollon — le spectateur — pour autant que celui-ci le comprend à son tour ». Dans ce tissu d'action et de réceptivité, qui a lancé le premier fil ? L'Apollon ou celui qui le regarde ? « Les deux à la fois, ou bien ni l'un ni l'autre », déclare Müller. D'ailleurs à quoi bon vouloir déterminer un commencement absolu ? « Contemplez l'ensemble du tissu, et constatez que, de tous côtés, sa trame vient s'insérer dans le grand Tout de la Nature et de l'Art. »

Pourquoi dénombrer, disséquer, analyser, quand, à nos regards, s'offre un Tout infini ? Au couple premier-dernier, commencement-fin, correspond l'anti-couple de l'Infini. Au point où notre horizon s'arrête, viennent s'attacher les fils d'une autre trame. La vie, incluse dans l'antithèse de la naissance et de la mort, est impensable sans une anti-Vie. Et un élan de foi panthéiste fait voir à Müller la nature comme un chef-d'œuvre immense, toujours jeune et vivant, où les Parques elles-mêmes n'ont plus un visage si cruel (22).

*
**

La Nature est un chef-d'œuvre immense. Mais notre contemplation artistique n'embrasse pas forcément le Tout, l'Infini de la création. Nous pouvons y choisir une existence particulière, un être organique isolable, « plante, animal, héros, Etat, planète, chef-d'œuvre plastique ou poétique ». Mais cet individu que nous isolerons ainsi, nous n'en prendrons conscience que par rapport à l'univers entier.

Nous plaçant tour à tour au point de vue de l'anti-individu ou de l'anti-Tout, nous tisserons entre la nature et l'art une infinité de liaisons, et notre contemplation fera osciller le chef-d'œuvre organique, sans qu'il cesse d'être un, du monde de la nature régi par le déterminisme, au monde de l'art, où la liberté règne, souveraine.

Un artiste qui ne tiendrait pas compte du monde matériel et de

ses lois ne mettrait au jour qu'une œuvre morte. De même — et Müller ranime ici le souvenir d'une vieille querelle — ce politique qui, fermant son Etat à toute influence, refuserait de tenir compte des voisins, et manquerait d'ironie au point de ne pouvoir s'élever au-dessus de ce couple antithétique que forment son Etat, d'une part, et, d'autre part, les autres. Une œuvre d'art n'acquerra d'allure individuelle et vraiment libre que si, par ailleurs, elle s'affirme universelle et nécessaire (23), ce qui nous rapproche à l'extrême de Goethe :

Und das Gesetz nur kann uns Freiheit geben.

Mais Müller, fidèle à sa méthode *gegensätzlich* des changements de signe, admet comme également valable la même formule, inversée sous la forme : *Je freier, desto notwendiger.*

Et qu'on ne tente pas de conclure à l'identité de la nature et de l'art, même quand, à propos de Goethe, Müller proclame : « Seine Kunst ist wahres Naturwerk, seine Natur wahres Kunstwerk. » Car dans ses *Propylées*, Goethe lui-même, a donné ce conseil : « que l'artiste ne cherche pas à s'égaliser à Dieu, à faire œuvre de nature ; qu'il reste donc homme et nous donne une parfaite œuvre d'art ». Ce qui prouve bien que, pour lui aussi, entre Nature et Art, il n'y a pas identité, mais rapport d'antithèse.

*
**

Quand, par exemple, nous contemplons une fleur, il se tisse entre elle et nous, qui figurons l'anti-fleur, la même trame de réactions réciproques, que, tout à l'heure, entre l'Apollon et son Anti-Apollon. La fleur n'existe que « par et pour » son anti-fleur. Elle existe « afin de vivre, afin que la vie s'affirme en face d'une autre vie, afin que, pour cela même, la vie soit réellement vivante ».

Et Müller rappelle l'autorité de Goethe :

*Das Leben ist des Lebens Pfand ; es ruht
nur auf sich selbst, und muss sich selbst verbürgen* (24).

Müller refuse donc dans la nature les causes finales et dans l'art les fins utilitaires, par exemple les intentions moralisatrices de certain théâtre.

La tâche de l'art sera — et cela suffira — d'opérer la synthèse entre la pensée et le sentiment. Un être pensant et rien que pensant, ou sensible et rien que sensible, reste, au même titre qu'un sujet sans objet, un positif sans négatif, un véritable *nihil irrepraesentabile*.

De même que l'art est une synthèse de la pensée et du sentiment, la connaissance ne saurait être exclusivement affaire d'intelligence :

(23) *Abh.*, 266.

(24) *Natürliche Tochter*, I, v. 644.

le cœur apportera son indispensable contribution. Müller — qui rejoint ici Jacobi — ne peut imaginer de faute plus éclatante que vouloir établir Dieu par la seule démonstration, par le jeu du seul intellect.

Il est également faux, aux yeux de Müller, d'imaginer un idéal planant au-dessus de l'art. « Le véritable idéal est identique à l'œuvre d'art, aussi clair, aussi vivant qu'elle. » Schiller n'est pas nommé, mais c'est bien lui qui est visé : un idéal qui s'enfuit devant nous, derrière qui nous courons, boitaillant sous la charge de notre attirail, ne nous mènera qu'à échafauder des masses de plâtre dépourvues de vie. D'ailleurs, nul ne peut se vanter d'avoir perfectionné ses organes réceptifs plus que ses organes actifs. Et puis « l'œuvre d'art existe pour et par elle-même, tout comme l'amour n'est pas seulement la récompense de l'amour, mais aussi son œuvre ».

Et, pour mettre en pièces toutes ces théories esthético-morales qui ont été si peu profitables à l'art et à la vie, Müller conclut : « Ne mettez point vos espérances dans la seule nature ; elle n'a de valeur que si votre art en a lui-même ; des deux, l'un vaut exactement ce que vaut l'autre... la nature n'existe qu'en fonction de l'art. *La nature est anti-art, et l'art, anti-nature* » (25). Formule qui n'implique pas, de la part d'un des termes, la négation de l'autre, mais veut montrer en chacun d'eux le complément du terme antinomique.



La vie ne peut s'enrichir et se multiplier sans s'ordonner. Elle ne peut s'ordonner qu'autour d'un système philosophique, ou d'un sentiment : amour, patriotisme ou religion. Et il ne conviendra pas de reléguer ce système ou ce sentiment au rang d'idéal lointain, mais de le faire descendre jusqu'à nous. Pas d'action sans contemplation, mais pas de contemplation sans action. Ne nous immobilisons pas dans la vision d'un passé ou d'un futur, mais vivons pour le présent.

Le couple contemplation-action a pour homologue le couple religion-science. N'essayons pas, non plus, dans ce couple, de donner la précellence à l'un des termes. Si la science l'emporte, le savoir tombera à l'état de normes pétrifiées, le cœur étouffera de désirs au milieu d'erreurs sans cesse renouvelées. Annihiler l'un des termes au profit de l'autre, c'est — à moins d'un retour repentant — aller droit au naufrage.

Ce qui fait la valeur de l'homme, c'est son caractère social, *die Geselligkeit*. Depuis le couple humain, jusqu'à la famille, à l'Etat, au monde, tout n'est qu'un « organisme élargi ». Cette *Geselligkeit*

constitue le lien organique qui, d'en haut, réunit les systèmes philosophiques où l'humanité a tenté de s'exprimer, peut être pauvrement, mais avec sincérité. La religion, à son tour, autre aspect de la *Geselligkeit*, confère une unité aux actes et aux pensées de tous les hommes.

Quand il dit religion, ou science, Müller se défend d'envisager ces sentiments religieux aux formes multiples, mais isolées, tels qu'ils se manifestent dans la vie quotidienne ; non plus que ces considérations scientifiques ou philosophiques qui les accompagnent et forment comme leur substrat. Ces concepts de science et religion sont pris par lui dans leur sens universel et éternel, dépouillés de la signification passagère qu'a pu leur conférer la folie du temps présent.

Science et religion sont deux domaines de la pensée que la raison distingue, mais que le sentiment nous montre se compénétrant. « Dans ces deux domaines, nous serons également à l'aise : fidèles au véritable esprit scientifique, nous les proclamerons séparés au moment même où l'esprit religieux fera de nous les hérauts de leur réunion définitive ». Science et religion sont « neben- und ineinanderbestehend » ; elles coexistent, à la fois séparables et capables de coïncider. « Mieux notre cœur les fondra, plus clairement nos yeux les sépareront ; mieux notre cœur sentira leur diversité, et plus nettement notre regard les saisira, unies sous la clarté d'un même rai de lumière » (26).



Tel est le contenu de cette œuvre que Müller avait tant promise, si souvent annoncée, si longuement fait attendre — et qui, selon les espoirs dont s'était flatté Gentz, devait marquer une date importante dans l'histoire de la pensée.

Était-ce clause oratoire, ou élan de sincérité, quand dans sa péroration l'auteur avouait ne pas attendre du grand public un accueil favorable ? Il semble bien que Müller ait senti que son livre ne susciterait pas un élan d'enthousiasme. Il ne fit même pas grand bruit, ne provoqua pas même à Berlin un effet de surprise et quatre années plus tard, Müller allait jusqu'à déclarer que son ouvrage premier-né était mort au sortir même de la presse (27).

Krug, qui en 1827, dix ans après sa brouille avec Müller, démolira à n'en rien laisser la philosophie du *Gegensatz*, ne semble pas avoir été en 1804 plus choqué du système qu'en 1817 : dans *Haller*, Müller

(26) *Abh.*, 278-280.

(27) *Witt.* II, 226. *VS*, II, 346.

und Consorten, il lui montre en effet quelque estime et reconnaît à l'auteur « beaucoup de perspicacité et de pénétration » (28).

Jean de Müller se réjouit d'avoir, à propos de Burke, les mêmes pensées que son homonyme le philosophe. Mais il avoue tout de suite qu'il se sent mal à l'aise sur le terrain de l'histoire moderne et de la politique. Comme s'il n'avait pas lu seulement le premier chapitre, il s'excuse de ne pouvoir suivre, par manque de familiarité avec le vocabulaire philosophique (29).

La *Neue Berlinische Monatschrift* ne signale pas l'œuvre de son collaborateur occasionnel. Quant à l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, elle devait fatalement prendre ombrage peut-être moins du système lui-même, qu'elle englobait avec le « mysticisme » de la philosophie post-Kantienne dans une même réprobation, que des traits aigus dirigés par Müller contre l'*Aufklärung*.

Sous le chiffre *Kn*, parut un compte rendu dont les premières phrases, en rappelant à Müller, assez fâcheusement, le ton de son article contre l'*Etat fermé*, devaient lui sembler d'autant plus cuisantes que la revue avait, dans son précédent numéro, accueilli avec déférence Georges Spalding et son *Essai de poèmes didactiques*, et les *Poèmes* de Brinckmann, tout frais sortis des presses de Sander.

L'auteur de l'article — Reinhold, si Haschka ne fait erreur — relevait en termes très vifs le mépris de Müller à l'égard de ses devanciers et lui rappelait un distique d'Ovide sur ces torrents qui roulent parfois beaucoup d'eau et mènent grand bruit pour rester bientôt à sec. Le caractère mouvant des définitions antithétiques le rebute, et il avoue ne rien comprendre à la substitution d'*Anti* à *Non* : de quelle sorte est donc l'opposition des deux termes dans les couples müllériens ? Ce critique cherche d'ailleurs plutôt à ridiculiser Müller qu'à le réfuter : il demande par exemple si en l'opposant au cheval on aura suffisamment défini l'âne, ou si en s'adressant à un sourd qui ne peut vous entendre, on cesse d'être orateur. Théiste, admettant un Dieu personnel extérieur au monde et premier moteur de celui-ci, l'auteur du compte-rendu articule enfin contre Müller l'accusation suprême : il fait de la divinité un idéal que nous portons en nous, et qui ne se révèle que par un sentiment de plénitude ; Müller sacrifie donc à la mode du jour, et à ce mysticisme qui par d'insensibles gradations mène tout droit à l'athéisme (30).

*
**

(28) *Staatswissensch. im Restaurationsprozess der Herren von Haller, Müller und Consorten*, 44.

(29) *Friedensblätter*, 1815, num. 78, p. 309. Réimpr. dans *Abh.*, 358-359.

(30) *Allg. deutsche Bibl.*, 1804, num. 14, 143-146. Haschka à Reinhold (ECKARDT, *Cl. M. Hofbauer*, 79). Müller lut l'article, et s'en consola en déclarant que la

Quant à Gentz, il fut encore plus déçu par le « *Gegensatz* » que par l'article sur *l'Etat Fermé*. Il avait mis en Müller son grand espoir : seul, son élève était capable d'abattre l'Absolu fichtéen, le grand Baal. Et voici que, pour exposer un système où il s'agissait, avant tout, de viser à la « Totalité », Müller offrait au public un fragment misérable. Résultat malheureux, s'il était voulu ; plus malheureux encore si Müller s'était laissé imposer par les circonstances l'œuvre fragmentaire et incomplète de son traité. Peu importe que dans la préface, et dans certains chapitres, on puisse trouver « une foule de pensées grandioses, audacieuses et véritablement divines », peu importe que l'auteur ait fait preuve d'un rare talent d'écrivain. Telle qu'elle, l'œuvre ne peut emporter le suffrage de Gentz.

L'année d'après il déclare à Müller lui-même que le rapprochement qu'il dessine entre Burke et Goethe, dans la préface, lui semble plus nébuleux encore qu'à la première lecture ; à voir se succéder sur un tel rythme Burke et Platon, Schelling et Novalis, l'Apollon du Belvédère, les planètes, Dieu et le *Gegensatz*, la tête lui tourne. L'imagination de Müller, même dans ses audaces, trouvera toujours en Gentz un admirateur, car elle se tempère d'admirables qualités ; mais Gentz, tout en prenant plaisir à contempler ces envolées, se gardera bien de les suivre : il s'en proclame d'ailleurs absolument incapable (31).

*
**

L'accueil était frais. Et, il faut bien le reconnaître, Müller l'avait, en grande partie, mérité tel.

Le collaborateur de l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* lui reproche de vouloir pour son coup d'essai étreindre le monde entier, ses apparences et ses lois profondes. Mais ces ambitions restent dans leur extravagance un phénomène banal. Müller lui-même constatera qu'au sortir du collège tout écolier qui se respecte s'est construit un système qui doit réformer la philosophie (32). De plus la génération romantique n'avait pas attendu que Goethe déclarât que « le siècle qui a peur des synthèses fait fausse route » pour s'abandonner aux délires sacrés des grandes intuitions synthétiques (33). Un Hegel amassant patiemment, dans un silence volontaire, tout un arsenal de connaissances dûment éprouvées, fait figure d'exception. Mais il restait dangereux pour Müller, au moment où il entreprenait d'expli-

revue était « à l'agonie ». (MAURER-CONSTANT, III, 112). Cette même lettre à Jean de Müller attribue à Reinhold un article « loyal mais maladroit » de la *Ienaer Allgem. Lit. Ztg.*

(31) *Witt*, II, 226, 255 (à Brinckmann). *BW*, 171 (placé à tort en 1811).

(32) *Bered.*, 202.

(33) *Analyse und Synthese*, écrit en 1829, ne parut qu'en 1834.

quer la totalité du monde et rien de moins, d'invoquer la référence : *In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister*.

Plus graves sont ces défauts que Gentz souligne sans pitié. Müller, tout en reprochant à la fin tumultueuse du ^{xviii} siècle la forme inachevée de toutes ses entreprises, n'offre qu'un fragment. Sans doute dira-t-il plus tard que l'achèvement constitue un privilège des œuvres de l'art et de la nature, et que ni la science ni la philosophie n'y peuvent prétendre. Mais le défaut choque lorsqu'il s'accompagne de promesses d'infailibilité (34), ou quand le dernier chapitre « escamote » en huit pages la discussion essentielle. On sent d'ailleurs que Müller arrive tout de suite au bout de sa pensée, et qu'il cherche à masquer cet arrêt par des effets de style. Contours harmonieux, balancements, clausules laissent l'impression que parfois l'auteur voudrait faire foisonner une matière rebelle. *Den Quark peitschen*, dira Krug après Dorothee Schlegel (35). Et il n'était guère adroit de poser à l'incompris, de s'adresser par-dessus les temps présents à des auditeurs plus capables. Certes, d'autres — Stendhal ou Schopenhauer — ont recouru au procédé. Du moins n'affirmaient-ils pas, comme Müller, que leurs idées étaient dans l'air (36).

Malgré les précautions et les références, n'était-ce pas chercher, de propos délibéré, à faire sursauter les gens graves que d'insister sur des formules paradoxales : en définissant la géométrie « l'histoire de la ligne », ou mieux encore l'arithmétique « l'histoire du nombre deux », Müller savait bien qu'il scandaliserait les impénitents du rationalisme, encore entichés de la précellence des mathématiques, science-clef. C'était une taquinerie aux logiciens et aux géomètres que de parler des domaines « juxtaposés et coïncidant » de la Science et de la Religion (37). Et s'il ne semble pas que Müller ait eu des intentions charlatanesques, presque frauduleuses, en procédant à ses définitions antithétiques et en opposant, jusqu'à l'infini, aux couples des antithèses leur anti-couple (38), du moins devait-il lui-même sentir à quel degré il irriterait non seulement ses adversaires, mais les lecteurs les moins prévenus contre lui en définissant la liberté, l'antithèse du déterminisme, ou le point l'antithèse de l'anti-point.

**

Défauts extérieurs et si l'on veut véniels ; mais par ailleurs, Müller pouvait s'attirer des reproches d'une autre gravité.

(34) *Abh.*, 256.

(35) Cf. *Abh.*, 236 (... bei den Schenken der Popularität erdrückte sich die Menge.), 265 (... die Parzen sind nicht so rauh, so unhold wie sie euch in bitteren Stunden erscheinen !). M. Carl SCHMITT (*Pol. Rom.*), 183, DOMBROWSKY, *Euphorion*, XV, donnent plusieurs exemples de *cursus*.

(36) *Abh.*, 231.

(37) *Abh.*, 279 : « Die neben und ineinander bestehenden Reiche... ».

(38) ELKUSS, 6 : « Das Jonglieren mit dem Gegensatz und Antigegensatz... ».

S'il ne recourt pas, comme le Schlegel de l'*Athenäum*, ou le Novalis du *Blütenstaub* à un emploi lassant de l'aphorisme, s'il reste préoccupé d'apporter au lecteur autre chose qu'une affirmation toute pure, Müller, par sa méthode de raisonnement, pouvait éveiller mainte déception.

Comme tant de ses contemporains, il fait bon marché de la démonstration. La science s'est démathématisée : la biologie échappe aux relations numériques, et Goethe entend traiter, en dehors de tout calcul, et selon la méthode des sciences naturelles, l'optique, la branche la plus géométrique de la physique. Müller proteste quand, pour exprimer en équations les lois du mouvement céleste, on suppose les astres à l'arrêt, ne serait-ce que le temps des mensurations. La mathématique ne saurait exprimer l'essence du mouvement. Encore moins le principe même du monde.

« Wenn nicht mehr Zahlen und Figuren
Sind Schlüssel aller Kreaturen » (39),

que viendraient faire, en métaphysique, des raisonnements menés *more geometrico* ? Pendant qu'autour de lui, on délaisse l'ancienne logique — Novalis n'a-t-il pas déclaré la guerre au principe de contradiction ? — Müller songe à créer une logique dynamique (40).

Kant, d'ailleurs, en fixant aux capacités de l'intellect une limite infranchissable, rétablit, dans le monde de la liberté morale un mode immédiat de connaissance qui ouvre la porte à une dialectique nouvelle. On cherchera « le critère de la vérité dans le sentiment immédiat, au centre même de cet organisme vivant qu'est l'esprit, dans le *Gemüt*. L'imagination créatrice devient un principe de spéculation » (41). Les raisons du cœur vont l'emporter sur celles de la raison.

Intuition du cœur, plutôt que de l'intellect, que la structure organique de l'univers, tel que l'entend Goethe ; dans chaque branche de sciences naturelles, il va chercher la confirmation expérimentale de la vérité primordiale qui s'est, dès l'abord, comme révélée à lui, une et totale. Intuitions aussi, plus immédiates au sentiment que démontrables par l'intellect, que le *Moi* fichtéen, le *sujet-objet* ou la *Weltseele* de Schelling, le *Begriff* de Hegel. De même, Müller ne nous donnera-t-il point de véritable démonstration. Dès le début apparaît l'intuition génératrice : tout le réel se décompose en couples antithétiques dont les termes sont irréductibles à l'identité absolue. Quant à sa dialectique, elle s'inspire de la structure organique du monde ;

(39) NOVALIS (Heilborn), I, 182.

(40) NOVALIS (Heilborn), II, 178 : « Den Satz des Widerspruchs zu vernichten ist vielleicht die Aufgabe der höheren Logik ». Cf. aussi VS, II, 346.

(41) E. VERMEIL, A. MÖHLER, Introd.,

le microcosme reflète le macrocosme. Il y a similitude foncière et essentielle entre la partie et le tout. Pour passer d'un plan à l'autre, un rapport d'analogie suffira. De plus, chaque organisme enferme en lui une série d'autres organismes plus petits ; il est lui-même comme emboîté dans un organisme supérieur. Vers quelqu'infini qu'on se tourne, la chaîne des êtres ne saurait s'arrêter.

L'intuition génératrice étant donnée, Müller la projette de plan en plan sur les divers domaines où s'exercent la pensée et l'activité des hommes. Non point d'une manière décousue, car de l'antinomie primordiale du sujet et de l'objet, du positif et du négatif, on arrivera par paliers au faite de la connaissance, au couple antithétique de la science et de la religion.

Ce passage d'un plan à un autre s'effectuera par une dialectique intuitive qui s'appuiera sur l'analogie : on va du semblable au semblable. De là les répétitions, tant critiquées, de la formule : « *n'est autre chose que* ». De là les raisonnements selon le schéma suivant : « Elargissons le concept de nombre jusqu'à celui de signe, le concept de figure jusqu'à celui d'image, et nous obtiendrons... » (42). Et comme la chaîne des dépendances organiques ne nous laisse pas même entrevoir le terme où elle s'arrête, l'autre formule, chère à Müller, s'impose aussi : « *et ainsi de suite jusqu'à l'infini* » (43).

Gœthe qui, pourtant, apercevait dans l'analogie « la poignée, le levier par où saisir et mouvoir la nature » (44), n'aimait pas beaucoup, et il s'en plaint au chancelier Müller, qu'on usât avec trop d'insistance de la formule analogique : « *A n'est pas autre chose que B* ».

Schelling qui, de son côté, déclare nécessaire que « la physique raisonne par analogies », reproche à Jacobi, procédant du même au même, de ne se mouvoir qu'en surface (45). Il est certain que, dans le *Gegensatz*, cette méthode déçoit et lasse. L'intuition initiale, projetée de plan en plan jusqu'à l'infini, perd de sa force, s'affadit à mesure qu'on s'éloigne des premières pages. L'auteur lui-même semble se fatiguer. Il se défend de procéder par allusion, « par suggestions » (45). Voici que nous glissons hors du plan du raisonnement, fût-ce par analogie. Nous sommes en face d'une œuvre poétique, d'une vision du cosmos : le sens esthétique l'emporte sur l'intellect. Se défendre d'agir par suggestions, c'était d'avance s'incliner devant la critique de Gentz : « Mais vous êtes poète, mon cher Müller ! » (47).

*
**

(42) *Abh.*, 255.

(43) *VS* II, 269, 276, 282, 285, 296, 298, 302, 307, 313, 314, 340.

(44) *Ed. de Weimar*, II, vol. 5, 292.

(45) *Ideen zu einer Philos. d. Natur* (SW, I, vol. 2, 95). Cf. aussi JANKELEVITCH, *L'Odyssée de la conscience*, 4.

(46) *Abh.*, 256.

(47) *BW*, 171 (placé par erreur en 1811-1812).

Sans beaucoup renchérir sur Gentz, on a pu entendre, à peu près, ce reproche : « Vous êtes musicien, mon pauvre Müller, et ne nous offrez que des variations, brillantes certes, mais sans grande nouveauté, sur un thème connu, trop connu ».

Concilier les antinomies ne pouvait passer pour une entreprise très originale, et si l'on voulait invoquer contre Müller des témoignages antiques et considérables, on pouvait appeler à la rescousse, en plus des Grecs, et l'Écriture et le lointain Lao-Tsé (48). Précurseurs dont Müller ne se soucie guère. De la Sagesse chinoise, il ne souffle mot. Lut-il l'*Ecclésiastique* ? Ce n'est pas impossible. Cependant le pasteur Cube avait dû lui mettre en main des Bibles protestantes et d'habitude l'*Ecclésiastique*, livre deutéro-canonique, n'y figure pas. Quant à Héraclite, rien n'établit que Müller fût allé chercher dans l'un de ses adages l'idée mère de sa philosophie. Alors que Solger se plaît à citer du grec — il invective même en grec contre Müller — celui-ci risque timidement et rarement un mot ou deux, comme s'il se trouvait mal à l'aise dans le domaine de la pensée hellénique. Pourtant il est certain qu'il connaissait Platon dont l'œuvre, aux environs de 1804, bénéficie d'un regain d'actualité (49). Sans doute Müller lut-il le *Phédon* et le *Parménide*. Mais il ne les nomme point, alors que plus tard il renverra ses auditeurs au *Banquet* et au *Phèdre*. Le *Gegensatz* reste muet à propos de Platon. Dans *Science et Littérature allemandes*, un peu plus d'un an plus tard, Müller attirera l'attention sur la confirmation que le système des couples antinomiques peut aller chercher dans les *Dialogues*, « véritable initiation à toute philosophie ». Platon a montré comment le monde se divisait à l'infini en couples dont les termes s'affrontent pour se réconcilier ; Socrate, « l'authentique médiateur », en s'appliquant à faire transparaître l'éternel sous le passager, nous offre une préfiguration constante de la dialectique du *Gegensatz* : il n'est vérité si assurée qui ne soit détruite par le doute, pour être ensuite ressuscitée par la foi sous une forme supérieure. Mais Müller ne s'attarde pas à montrer, même après coup, les attaches de son système avec la philosophie platonicienne : il semble plutôt qu'il se contente d'apercevoir en Platon l'incarnation typique de la pensée antique qui se meut dans le fini

(48) Cf. *Phédon* (opposition du plaisir et de la douleur, du sommeil et de la veille). *Parménide* (opposition de l'Un et du multiple). *Ecclésiastique* (XXXIII, 15) : « Considérez toutes les œuvres du Très-Haut, vous les trouverez ainsi deux à deux et opposées l'une à l'autre. De LAO TSE, cf. *Tao Teh King* (Trad. R. M. PEDRETTI, Paris, 1933) : « L'être et le non-être sont identiques, si ce n'est dans leur nom... » ; « ...l'identité des opposés apparents, je l'appelle le profond, l'insondable abîme, la porte ouverte sur les perplexités ». A propos du *Tao* conciliateur des principes opposés, cf. GRANET, *la Pensée chinoise*, 1934.

(49) Cf. *Allg. Deutsche Bibl.*, 1804, num. 93. On y rend compte d'une édition de la *République*, de deux du *Phédon*, enfin des *Platos Werke* de SCHLEIERMACHER.

et forme antinomie avec la pensée augustiniennne, expression parfaite de la philosophie chrétienne.

Sans doute n'est-il pas nécessaire de remonter très loin pour retrouver les origines de la pensée de Müller. Il déclare lui-même vivant et bien vivant le problème des antinomies, nous prévient que la question est dans l'air. Il avance comme garants les noms de Burke et de Goethe, cite au passage Kant. Par ailleurs, Schelling — et aussi Fichte que Müller se refuse à nommer à ce propos, bien qu'il avoue poursuivre contre lui de vieilles querelles — ont employé pour opposer le rapport d'antithèse à la contradiction pure et simple le terme même, qui s'imposait, de *Gegensatz*. Et Frédéric Schlegel, qui voudrait « retrouver l'unité dans le morcellement et dans cette désagrégation dont souffre l'homme moderne », s'est attaqué lui aussi à la réduction des antinomies (50).

Mais, selon le témoignage de ses maîtres du *Graues Kloster*, et comme le prouve si bien son escarmourche contre l'*Etat Fermé*, Müller aime agir seul : prendre le conseil de maîtres ou de devanciers est une démarche qui lui coûte ; encore plus de les suivre. En entrant dans le jeu, Müller ramasse une balle qu'on s'est maintes fois renvoyée. Va-t-il du moins la placer différemment, et d'une manière bien à lui ?

*
**

La philosophie du *Gegensatz* peut se représenter par une ellipse, dont l'un des foyers serait Burke. Il arrive, certes, que Müller se rapproche extrêmement de lui ; par exemple au début du chapitre sur la Nature et l'Art, où il met un accent vigoureux sur la valeur que confère aux institutions le caractère historique, organique même, de leur développement et s'insurge contre les révolutions fondées sur des ratiocinations *a priori*.

La question toutefois se pose : Burke envisage-t-il l'histoire exactement comme le fait Müller ? et fait-il du seul développement organique le critère de la validité ?

Dans la pensée de Burke se marque un double courant. Moins soucieux de repenser le monde suivant un principe donné que de briser l'activité politique d'un certain club londonien, Burke, dans cette tâche toute pratique, utilise tout ce qui lui offre une arme. Si l'antiquité de leurs origines ou leur croissance organique confère aux institutions de l'Etat une valeur éminente, il serait, d'autre part, pernicieux de tomber dans l'idolâtrie du passé. On peut, on doit élaguer les branches mortes, ou celles qui dépérissent pour rendre au reste

(50) J. ROUGE, *F. Schlegel et la Genèse du romantisme*, 70.

de l'arbre sa vigueur originelle. La raison et l'expérience conservent donc à côté de la tradition une valeur et un rôle.

En face du couple antinomique raison — tradition, Müller se garde d'exalter l'un des termes en éliminant absolument l'autre. Mais sa vision organique du monde l'entraîne, à propos de l'histoire, à des conclusions que Burke a peut-être laissé pressentir, mais n'a pas expressément formulées. Notre raison ne peut que déchiffrer les lois d'un organisme, non point lui en prescrire de nouvelles.

Ici conflue avec Burke, dans la pensée de Müller, une idée qui procède de Herder et qui, tombée dans le domaine commun, passait « dans le sang » de la génération romantique.

Herder, comme Burke, supporte mal qu'on se lance, par goût d'innovation, à l'assaut d'institutions anciennes. Ce n'est pas qu'il refuse toute valeur à une expérience qui voudrait rajuster des éléments faussés ; mais cette expérience n'est légitime que si elle s'inspire des lois internes, organiques, de l'institution à réformer. Or ces lois ne peuvent se lire que dans l'histoire. De là l'importance de la méthode « génétique » (51). A son tour Novalis dira : « Le présent est absolument incompréhensible sans le passé » et renverra constamment à l'histoire comme moyen d'explication (52). Frédéric Schlegel, au moment où Müller écrit le *Gegensatz*, aperçoit dans les constitutions un phénomène historique que seule la méthode génétique peut éclairer. Plus tard, il proclamera la précellence de la méthode historique « qui unit en elle toutes les autres méthodes » (53). S'emparant d'une idée qui appartient au fonds commun de sa génération, Müller lui donne du moins une stricte netteté de contours, et la pousse à ses conséquences extrêmes. Pour lui l'histoire est la science-clef ; elle assumera le rôle que jouaient dans la science mécaniste les mathématiques. Celles-ci, bien mieux, se réduiront à de l'histoire.

Une autre question se pose : en quoi l'autorité de Burke, solennellement invoquée dans la préface du *Gegensatz*, pouvait-elle justifier la vision « antithétique » du monde et ce jeu de couples qui vont se superposant jusqu'à l'infini ?

Evidemment Burke a déclaré la guerre aux absolutismes intransigeants et proclamé que le secret de la suprême sagesse consistait à « compenser, à trouver l'équilibre... à diriger tous nos efforts vers la réunion des principes opposés qui se rencontrent dans les esprits et dans les intérêts des hommes pour en faire un ensemble concor-

(51) *Auch eine Philos. der Geschichte z. Bild. d. Menschheit* : « Siehst du diesen wachsenden Baum, jenen emporstrebenden Menschen ? er muss durch verschiedene Lebensalter hindurch, alle offenbar im Fortgange... ein Streben aufeinander in *Kontinuität* ».

(52) « An die Geschichte verweis'ich euch. » (Heilborn, II, 412.)

(53) KANTOROWICZ, *Histor. Ztschr.*, 1912 (108), 301. Cf. aussi *Deutsches Museum*, 1812, I, 1.

dant ». Mais là encore il ne s'agit ni de métaphysique ni de rechercher le principe qui résoudra en harmonies toutes les dissonances ; il s'agit de politique, d'une leçon de doigté donnée à ceux qui ont tâche de veiller sur le royaume de Grande-Bretagne.

On peut objecter : mais dès 1767, dans son *Enquiry about Beautiful and Sublime*, Burke établissait une correspondance analogique entre le couple antithétique du sublime et du beau, et d'autre part l'antinomie qui sépare les deux instincts fondamentaux de notre nature, l'instinct de conservation et l'instinct de sociabilité. Ne donnait-il pas, fût-ce sous les espèces d'une ébauche très réduite, une préfiguration du *Gegensatz* ? N'établissait-il pas que le plaisir diffère de la cessation de la douleur, que la peine n'est pas cessation du plaisir, qu'il y a là des états réels de signe inverse, qu'on ne peut réduire à la négation de l'état opposé ? (54)

Certes, le procédé est exactement le même. Mais Burke, au rebours de ce que tentera Müller, ne prétend pas expliquer le monde par le jeu alterné des couples antithétiques. Il ne projette pas le schéma initial sur tous les plans possibles jusqu'à l'infini, il n'y a pas chez lui de vision qui s'agrandisse jusqu'à la taille de l'univers.

Il semble bien qu'en invoquant Burke, Müller, qui garde pour ambition d'agir contre les idées françaises de 1789 et de 1793, accomplisse simplement un acte rituel, le salut propitiatoire au patron des antirévolutionnaires.

En faisant de Goethe « l'autre foyer de l'ellipse », Müller donnait à son livre un garant auquel il s'apparentait plus étroitement qu'à Burke. Même lorsque Goethe refuse la paternité du romantisme, « cet enfant mal venu » dans lequel il ne peut se reconnaître, il repousse un fils qui est pourtant bien de son sang.

Dans le système du *Gegensatz*, quels éléments présentent une affinité avec Goethe ? En cherchant à établir une philosophie où les antinomies cesseront leur conflit déchirant, Müller s'élance sur une voie qu'avait indiquée Goethe. On ne peut établir que Müller ait connu la pensée de Goethe au sujet de Kant, telle qu'elle s'exprime dans la lettre à Jacobi du 23 novembre 1801. Mais Brinckmann avait longuement séjourné à Eutin peu de temps après cette date ; et il est possible qu'il ait eu vent de cette lettre et ait, dans ses discussions avec Müller, donné un écho des préoccupations de Goethe. Celui-ci refuse toute philosophie qui ne vise qu'à séparer, qui ne veut que procéder, dans le réel, à des coupures profondes. Sa maxime sera : distinguer sans séparer, unir sans confondre. Formule qui est l'image même

(54) STEFANSKI, *Ein neuer Weg zu H. v. Kleist, Euphorion*, XXIII, 676. BURKE, *Enquiry*, 27-38 ; 47 : « We are creatures designed for contemplation as well as for action ».

du *Gegensatz*. Car autrement, il n'est plus de vue organique possible. Et, dans le couple antinomique, les deux termes resteront distincts, tout en étant impossibles à penser séparément ; même lorsque l'*Antigegensatz* restituera au couple son unité, les termes ne glisseront pas vers l'identité, mais resteront irréductibles.

Dans son article sur la *Notion d'Organisme dans la Nature et dans l'Art*, Müller donne du principe du *Gegensatz* une confirmation sans ambages : « Nulle part, en aucun domaine de la Nature, même dans l'homme et dans le monde de l'esprit, il n'est possible de percevoir une discrimination, une séparation, une coupure, une dissonance, sans qu'aussitôt nous ne ressentions le besoin de résoudre cette dissonance, de réajuster en un tout organique les fragments séparés, et de leur restituer l'unité » (55). Or Goethe avouait à Zelter : « Une antinomie inconciliable me paraît le comble de l'absurde ».

Du même coup la méthode d'explication génétique, l'histoire, se voyait confirmer dans le rôle essentiel qu'un Herder inclinait déjà à lui attribuer. Bien avant que Goethe en eût donné la formule éclatante (56), Müller montrait dans l'histoire la science primordiale, la science-mère, même des définitions et de la démonstration mathématiques.

Plus haut que le raisonnement de l'algébriste ou du géomètre, Goethe plaçait l'intuition des lois naturelles : une illumination subite qui jaillit lors de la recherche des analogies nous met en possession des lois profondes de l'univers. C'est ainsi que Goethe avait perçu lui-même et rendu sensible à la génération qui le suit l'immense pulsation du cosmos, ce rythme respiratoire d'un monde qui ne se développe que sous l'action de la polarité.

Une intuition intellectuelle révèle à Goethe le schéma rythmique selon lequel s'ordonne le monde, et ce schéma se retrouve à tous les plans du monde réel comme du monde de la pensée. La démarche de Müller projetant le schéma du *Gegensatz* de plan en plan jusqu'à l'infini ne diffère pas de celle de Goethe. A bon droit, Müller pourra, plus tard, trouver à l'*Urphänomen*, ce dessin organique primitif qu'on retrouve sous tous les degrés de la création, une affinité avec le *Gegensatz* (57).

Or, cette intuition, si vaste qu'elle soit déjà, s'agrandit encore.

Goethe, en retranchant de ses préoccupations les causes finales, en leur interdisant le domaine de l'art, chassait de celui-ci les no-

(55) VS, II, 322.

(56) *West-östlicher Divan (Buch des Unmuts)* ?

« Wer nicht von dreitausend Jahren
Sich weiss Rechenschaft zu geben
Bleib im Dunkel unerfahren,
Mag von Tag zu Tage leben. »

(57) BW, 163.

tions de beau ou de bien absolus. Juste ou injuste, bon ou mauvais, parfait ou imparfait ne sont que des notions relatives. Non que nos actes soient moralement indifférents ; mais il n'y aura pas de même *ne varietur* en fonction d'un absolu immuable. *Die Beziehung*, les circonstances affecteront nos actes de la tonalité morale qui conviendra, sans détermination rigide et *a priori*. Et Müller peut dans le *Wilhelm Meister* puiser de quoi nourrir ses espérances, tout comme Novalis y admirer « cette ordonnance merveilleuse qui ne tient nul compte de la grandeur ou de la valeur des objets et pour qui il ne saurait y avoir ni premier ni dernier, rien de petit et rien de grand » (58).

Dans une autre direction, Goethe montrait la voie à Müller : alors que Hume et sa critique sceptique n'avaient pu mordre sur les mathématiques, que Kant, en leur attribuant, et à elles seules, le privilège de former des jugements synthétiques *a priori*, leur conservait un rôle précellent dans la connaissance, Goethe en cherchant à construire les sciences de la nature sur un autre schéma de pensée que le nombre et ses lois, ôte à la mathématique cette royauté que les mécanistes lui accordaient, non seulement dans la hiérarchie des sciences, mais jusque dans les lois de l'univers.

La tâche essentielle de la philosophie sera de renforcer et de pousser toujours plus haut le sentiment que nous ne faisons qu'un avec la nature, de le transformer en une intuition contemplative — *ein Anschauen* — où, grâce au jeu constant de la synthèse et de l'analyse, de la *Synkrisis* et de la *Diakrisis*, nous puiserons le sentiment de la vie même de Dieu, bien que par nature nous ne soyons pas aptes à mener telle vie (59).

Comme si, par Brinckmann, Müller avait eu écho de la lettre de Goethe à Jacobi, l'intuition initiale met chez lui une étrange rapidité à s'épanouir. Bien avant d'aborder le chapitre *Science et religion*, Müller nous révèle une vision mystique de son univers *gegensätzlich*. La mort n'est plus qu'une Anti-Vie, les Parques n'ont plus leur visage revêché ; au point où la trame de notre existence semble prendre fin s'attachent de nouveaux fils. On croirait que Müller entend la cadence du métier où le temps tisse la vivante parure de *Gott-Natur*, qu'il perçoit l'harmonie des sphères, qu'il voit les puissances du ciel monter et descendre et se tendre leurs seaux d'or.

Toutefois la contemplation du monde n'est pas aux yeux de Goethe le but suprême. Il faut agir et concilier les forces antinomiques qui nous sollicitent. Cette *Versöhnung* n'est ni l'incertitude hésitante,

Vim sentit geminam paretque incerta duobus,

ni la recherche d'un point d'indifférence où les forces antagonistes

(58) SPENLÉ, *Novalis*, 301.

(59) A Jacobi, 23 nov. 1801.

s'immobilisent dans l'inertie. Il importe de découvrir cette ἐκ τῶν διαφεροντῶν καλλιστὴν ἁρμονίαν, secret suprême d'Héraclite, cet équilibre dynamique où, en s'inspirant des composantes et en se soumettant à leur loi, on suscite une force nouvelle, différente des génératrices, mais déterminée par elles quant à la direction et à l'intensité.

Dans son *Gegensatz*, Müller ne recherche ni l'équilibre inerte ni la diagonale. Les deux termes de l'antithèse sont irréductibles comme les antipodes au bout de leur diamètre. Mais si nous pensons ce couple en fonction de son Anticouple — cet *Antigegensatz* que Müller se refuse à désigner autrement que comme le grand X dans l'équation de la Vie — alors les deux termes sembleront se rapprocher et tendre vers l'unité. Il n'y a cependant pour eux ni fusion ni composition possible.

Même lorsque Müller déclare que l'action chez lui équilibrera la spéculation, il semble bien que l'élément contemplatif l'emporte, et que le *Gegensatz* soit surtout une vision d'artiste.

*
**

Tout en lui empruntant des données essentielles et en s'appuyant sur lui, Müller prétendait dépasser Kant et nous libérer de l'antinomie du monde nouménal et du monde phénoménal. Que puise-t-il dans la philosophie kantienne, et arrive-t-il comme il le voudrait, à lui porter des coups décisifs ?

Parmi les garants de son entreprise, Müller invoque le petit traité sur l'*Introduction des valeurs négatives en philosophie*. Qu'a-t-il pu, en fait, y trouver ?

La notion de polarité cessait d'appartenir en propre au magnétisme ou à l'électricité ; elle débordait déjà sur le domaine des considérations biologiques. Parallèlement, Kant tente de libérer du domaine des mathématiques, où elle était confinée, l'opposition du positif et du négatif ; à côté du principe d'identité et du principe de négation, le principe de polarité essaie de conquérir une plus large place dans la logique et dans les sciences qui, par définition, semblaient le plus détachées du réel. Müller, en élevant l'opposition « polaire » du couple + — à la hauteur d'un schéma générateur partout valable, ne fait qu'élargir une idée qui était en germe chez Kant.

Sans doute Müller, par ses considérations sur l'aspect antinomique de l'espace et du temps, sur l'impossibilité de mesurer l'un d'eux sans recourir à l'autre, ruinait-il cette primauté que Kant accordait au temporel sur le spatial. Müller n'arrive pas encore à réduire le temps à une projection de notions spatiales dans le domaine de la durée, mais il entrevoit bien que « le mouvement en tant que mou-

vement échappe à la connaissance mathématique, laquelle ne retient du mouvement lui-même que l'immobilité (60).

Kant avait toutefois préparé la voie où s'engage Müller. Dans le système newtonien du monde, il avait lui aussi aperçu autre chose qu'un énoncé de lois numériques. En plus d'une *Théorie du Ciel*, Kant avait publié un opuscule sur la *Véritable appréciation des forces vivantes*. Plus que le calcul de la position des astres importe à Kant la manifestation de ce couple de forces, attraction et répulsion. A côté de l'élément mathématique, l'élément dynamique se fait jour, et la *Critique de la Raison pure* insistera sur cet élément irréductible au nombre (61).

A la place du choc et de la résistance qui tendent à s'équilibrer dans l'immobilité, donc dans le zéro, apparaît une opposition de caractère continu, un effort perpétuel de forces qui agissent simultanément ou périodiquement. Müller lui-même reconnaîtra formellement pour kantienne d'origine l'idée d'antagonisme ; qui a compris Kant, dira-t-il, sera incapable de se battre pour un seul terme, et apercevra toujours, en face, un autre terme de sens contraire formant couple avec le premier (62).

La contemplation de l'univers newtonien et la méditation de l'idée de système amènent Kant à des conclusions que Müller reprendra et exploitera. Tandis que la philosophie prékantienne apercevait dans la notion d'organisme une adaptation particulièrement heureuse, en vue d'une fin commune, d'éléments autonomes, tandis que Leibniz ne découvre qu'une différence de degré, non d'essence, dans la vigueur du lien qui unit les parties de l'organisme, comparées aux pièces d'une machine, Kant établit avec force que dans l'organisme, Tout et partie se conditionnent réciproquement et que l'unité du Tout ne peut se concevoir sans ces relations réciproques entre l'ensemble et les composants impensables isolément (63).

Un double courant de relations réciproques peut donc s'établir de l'infime cellule au cosmos et inversement, par la chaîne des organismes successifs. Müller pouvait trouver en Kant de quoi légitimer cette idée, chère aux mystiques et aussi à Goethe, et qu'il reprend pour son compte, à savoir que non seulement notre corps, mais aussi notre pensée, dans leur constitution intime, reproduisent le schéma de l'ordre universel, et qu'à quelque degré que ce soit, la créature, sous toutes ses formes, reflète la loi fondamentale de la création (64).

Ce n'est pas seulement l'idée de couple antagoniste, mais aussi

(60) BERGSON, *Données immédiates*, 180.

(61) *Kr. d. reinen Vern.*, II, § 11, (Reclam), 99.

(62) *Sch.*, 240.

(63) *Kr. d. reinen Vern.*, (Recl.), 100-101.

(64) « Si l'œil n'était de la nature du soleil, comment pourrions-nous voir la lumière ? » Préf. à *Farbenlehre*.

celle d'une réconciliation dans un « Tiers terme » d'ordre supérieur que Kant pouvait offrir à Müller. Le couple attraction-répulsion, sans pour cela mourir dans l'inertie, s'intègre dans une entité supérieure, la notion de système solaire. Le système prend figure d'*Antigegensatz* : de même dans la notion de totalité (*Allheit*) viennent s'unir sans se confondre la pluralité (*Vielheit*) et l'unité (*Einheit*). Aux deux catégories antinomiques se superpose une troisième catégorie, qui n'est pas simplement dérivée d'elles, mais à laquelle on ne parvient que par un acte intellectuel d'essence spéciale qui n'est pas un simple retour sur la différenciation première (65). Kant offre donc à Müller non seulement la notion de lien organique, mais aussi le rythme ternaire, bref les idées génératrices du *Gegensatz*.

Mieux encore, Kant légitimait l'intuition directe, rationnellement incontrôlable de ce rythme triadique, et le regroupement de toutes les données d'expérience selon le schéma, nous dirions volontiers selon le postulat du *Gegensatz*. Dans son petit traité sur *le seul argument possible de l'existence de Dieu*, Kant mettait en relief l'impossibilité où se trouve l'entendement de démontrer une existence. Par la suite, le criticisme kantien, tout en établissant que la pensée impose ses cadres aux données de l'expérience, laisse cependant place à une intuition : sous les chaînes causales qui, en surface, lient les phénomènes, subsiste et vit le noumène, inaccessible à nos facultés d'entendement. De même l'intuition, en nous, de la loi morale, mènera Kant à l'affirmation des postulats de la raison pratique. Dans le domaine de la métaphysique comme dans celui de la morale nous ne pouvons échapper à cette nécessité d'établir par intuition, et par elle seule, en dehors de toute argumentation rationnelle, le postulat sans lequel il nous reste impossible de penser le monde ou de régler notre action.

Toutefois, Müller garde un grief contre Kant, et ce grief porte sur l'objet « en soi ». De cet inconnaissable, Müller ne veut pas entendre parler ; il refuse qu'on dresse devant nous d'infranchissables barrières, et nous dit bien que devant le *Gegensatz*, l'objet *en soi* et toutes les autres *Dei ex machina* auxquels eurent recours les anciennes philosophies, auront grand mal à sauver leur existence.

Cependant, Müller, dans son système, ou plutôt sa vision du monde en mouvement, laisse subsister des inconnaissables auxquels on pourrait légitimement retourner les reproches qu'il fait à l'objet « en soi ». Même dans sa description du mécanisme introspectif, — opération pourtant la plus immédiate, si l'on peut dire, en tous cas celle dont les résultats sont les plus difficiles à révoquer en doute, — Müller laisse apparaître un résidu inaccessible, — évidemment fort restreint, — mais cependant inévitable.

De plus, l'*Antigegensatz*, ce *tertium quid*, dont la présence établit

(65) *Kr. d. reinen Vern.* (Recl.), 99-100.

entre les termes du couple la liaison antithétique, cet anticouple qui, de degré en degré, s'élève toujours en face du dernier couple que nous venons d'atteindre et échappe sans cesse à notre poursuite, offre à nos efforts un but aussi vain, aussi décevant que, par exemple, l'ultime image d'une flamme brûlant entre deux miroirs plans rigoureusement parallèles. Le ton dégagé qu'affecte Müller à l'égard de l'*Antigegensatz* — peu lui importe le nom dont on essaiera de le définir — cache, semble-t-il, quelque gêne secrète. Müller veut nous donner une philosophie pratique, au rebours de ses prédécesseurs, qui, en nous jetant dans les angoisses métaphysiques, paralysent l'action. L'*Antigegensatz* fugitif est-il plus apte à calmer cette angoisse que l'inaccessible noumène ? Devant la révélation qu'il ne pourra atteindre l'objet « en soi », Kleist tourne dans sa chambre comme un malade (66). Müller, il est vrai, abat les barrières où nous enfermait Kant : nous sommes libres, mais de courir après un insaisissable.

*
**

Avant Müller, Fichte avait tenté de dépasser Kant, de franchir les bornes que fixe à la connaissance la philosophie critique. Avant Müller, il avait essayé de voir sous le principe de contradiction autre chose que l'opposition de l'Être et du néant, et d'introduire en philosophie des valeurs négatives. Avant Müller, il s'était servi d'une méthode affirmative, formulant avec des accents de prophète le postulat selon lequel il reconstruit le monde. Avant Müller, la dialectique fichtéenne s'attachera à considérer des termes antinomiques et à leur chercher une conciliation selon ce rythme ternaire déjà indiqué par Kant dans la *Critique de la Raison pure*. Comme plus tard le schéma du *Gegensatz*, la synthèse fichtéenne se développe à l'infini. Le point de départ est une dichotomie, celle qui permet à l'*Ego* absolu de s'apparaître à lui-même : selon cette opération primordiale, le monde se polarise en forces antagonistes. Mais cette polarisation appelle d'elle-même une synthèse, non pas un retour à l'unité primitive, mais une réduction, d'un ordre nouveau, à une nouvelle unité.

La théorie du *Gegensatz* apparaît donc assez proche de la doctrine fichtéenne. Mais Müller refuse de reconnaître cette parenté. A l'égard de Fichte, il ne montre qu'hostilité. La vieille animosité attisée par Gentz éclatait en critiques, et Müller ne prétend à rien moins qu'à ruiner la philosophie de Fichte. A la suite de Goethe, Müller se refuse à séparer l'homme de la nature : bien mieux, en lui, dans sa vie et sa pensée, on retrouvera le rythme même du cosmos. Or, Fichte était entaché d'acosmisme : pour lui la nature est inerte, emprisonnée en

elle-même, incapable de progrès, morte (67). Quand il s'agira de réduire l'antinomie qui oppose l'idéal et le réel, Fichte, en pulvérisant le monde extérieur, formulera « l'hérésie par excellence » (68), et un Schleiermacher, tout comme Müller, refusera d'admettre cette absorption du Non-Moi par le Moi.

Aux yeux de Müller, les deux intuitions également primitives que Fichte met à la base de son système, celle du Moi qui se pose et celle du Moi qui s'oppose au Non-Moi, impliquent une contradiction désastreuse. Comment le Moi donnerait-il un Non-Moi ? Passe encore un Moi négatif, un « — Moi ». Mais une négation de soi ? Nous tombons dans un *nihil irrepräsentabile*.

En face de l'idéalisme intransigeant de Fichte, Müller affirme son intuition directe de la réalité du monde extérieur : celui-ci n'a-t-il pas de ces sursauts douloureux pour nous, de ces « rebellische Erscheinungen » qui à elles-seules infirmeraient cette précellence despotique du Moi ?

On aurait beau objecter à Müller que, dans ce Moi qui se pose en s'opposant le Non-Moi, Fichte ne voulait sans doute pas mettre en scène un Moi individuel, ce Moi personnel que notre conscience nous révèle à chacun, mais une entité d'un ordre infiniment plus considérable, une *Ichheit* dont seule des termes comme Nature, ou Dieu, pourraient suggérer l'ampleur, peu importe : aux postulats fichtéens, il ne se lasse pas d'opposer le sien. Quoi ? nous dit-il. Le Moi, tel que Fichte l'entend ? un beau navire, qui pour peu que le temps reste clément et la mer calme, peut s'imaginer qu'il règne sur les éléments et leur dicte ses lois. Mais vienne la tempête... Ou bien encore : le Moi sera ce forgeron qui martèle sa barre rougie, le Non-Moi. Il doit bien s'apercevoir, à moins que d'avoir devant lui un métal d'une inconsistance impensable, que chacun de ses coups de marteau implique de la part du Non-Moi une contre-activité. Cette dernière, en même temps que le Moi agit, élève le Non-Moi à un rôle d'*anti-sujet* qui ne saurait être exprimé par une particule impliquant négation comme *Non* dans Non-Moi.

Si nous ne voulons pas tenir compte d'une contre-activité inhérente à l'objet agi, si nous prétendons que notre forgeron, être agissant, être doué de raison, n'a devant lui, dans ce fer, qu'une matière brute et sans vie, que ce fer n'est qu'une pure négation, ou comme eût dit Fichte, un pur Non-Moi, par opposition au Moi du forgeron — alors nous n'avancerons point d'un pas : quand nous voudrions représenter l'opération, nous n'arriverons pas à faire s'abattre le premier coup de marteau, « notre forgeron forgera dans le vague et nous philosopherons dans les nuages ». Il y a plus : de simples manœuvres, des enfants

(67) *Wesen des Gelehrten* (Reclam), 78.

(68) J. ROUGE, *F. Schlegel*, 70.

nous répondraient, s'ils entendaient notre philosophie du *Gegensatz*, qu'ils en font l'expérience chaque jour : les matériaux qu'ils travaillent, les jouets aussi, font preuve d'une Anti-Vie, d'une Anti-personnalité telles qu'on s'adresse à eux, qu'on tient conversation avec eux. « Et ce n'est qu'à des philosophes maladifs ou bornés qu'il est besoin de démontrer cette Anti-vie » (69).

Objecterait-on alors que Fichte a bien désigné l'opposition toute particulière du Moi et du Non-Moi par le terme même de *Gegensatz* — cette opposition ne pouvant avoir lieu que si la réalité qu'est le Moi se divise, aussitôt posée, et que si l'on appelle Non-Moi cette partie qui ne peut se dire le Moi, et réciproquement — Müller s'insurgerait sans doute contre une assimilation du *Gegensatz* fichtéen et du sien. Chez Müller, les deux termes du couple restent irréductibles. Or la dyade fichtéenne ne tend-elle pas à retrouver l'unité, quand bien même le moment de la réduction serait repoussé dans l'extrême lointain ? Le Moi, principe absolu et unique, s'est suscité un adversaire pour pouvoir triompher de lui. Et qui dit triomphe dit, sinon annihilation, du moins absorption de l'élément vaincu. La philosophie avait déjà connu de ces triomphes : Lucrèce célèbre la victoire de la matière sur le Moi ; Berkeley, celle du Moi sur la matière réduite à zéro. Suivre Fichte, c'était retomber dans cette fatale ornière de l'unité absolue, dont le nom jure dans les termes (70).

Et Müller insiste avec force sur l'impossibilité de réduire à un terme unique les composants de ses couples.

Si, en face de l'Anti-Couple, les liens se resserrent entre les termes du couple et confèrent à celui-ci une unité plus étroite, cette unité organique ne saurait cependant impliquer une identité entre les termes de l'antithèse. Si l'un d'eux est affecté du signe $+$, l'autre le sera du signe $-$ et réciproquement, sans que l'on puisse jamais effacer les signes, ni surtout écrire $+a = -a$ (71). A la formule inerte du principe d'identité, symbolisé par $a = a$, Müller opposerait, comme illustration de sa méthode, une écriture dynamique et vivante : $+a = -(-a)$. Tautologie, si l'on veut. Mais toute la mathématique est née des tentatives d'écrire sous une autre forme le principe d'identité. A la suite de réflexions sur le calcul infinitésimal, Novalis se plaisait à lui donner comme formule fondamentale un $\frac{a}{\infty} \infty = a$, qui, en soi, ne représente pas grand chose, mais cependant illustre

(69) VS, II, 283, 305, 352, 289 sqq.

(70) VS, II, 323 (*Vom Organismus in Natur und Kunst*) : « Vermöchten wir irgend eine Einheit absolut zu schauen, hörte eine Einheit auf, Einheit zu sein, so wäre es nie Einheit gewesen ».

(71) La formule de M. Carl SCHMITT : « Jedes Ding ist nichts als sein Gegensatz » autrement dit $a = -a$, n'est exacte que pour le cas où $a = 0$, cas auquel Müller ne saurait songer.

d'une manière saisissante cette analyse inséparable d'une synthèse, cette fragmentation jusqu'à l'infini marchant de pair avec une reconstitution totale, dialectique « *gegensätzlich* » permettant cette joie de pouvoir écrire un a au delà du signe de l'égalité (72). En tous cas, la formule müllérienne $+ a = - (-a)$ substituerait à l'identité immobile le choc permanent, vivifiant, de termes antithétiques irréductibles. Et Müller ne se fatiguera pas d'affirmer : pas de Moi absolu, ni davantage de non-Moi ; un Moi et un Anti-Moi sans possibilité d'absorption d'un terme par l'autre (73).

**

Müller admire Schelling : façon indirecte d'avouer une parenté d'esprit. Il espère aussi « le saluer du haut du *Gegensatz* ». Autrement dit : il a conscience de le dépasser.

En quoi Müller montre-t-il une affinité avec la pensée de Schelling ? Celui-ci, tout comme Fichte et Kant, avait marqué fortement le lien de réciprocité qui, dans un univers organique, unit le Tout et la partie : bien mieux, ce rapport était défini par le terme même du *Gegensatz* (74). L'antinomie du sujet et de l'objet offrait l'expression typique de ces couples où les termes peuvent être inversés, pourvus chacun à son tour du signe — ou du signe +, sans que la nature du rapport subisse une altération. Le terme sujet n'implique aucunement la négation de l'objet, ou inversement : il n'y a pas de victoire définitive d'un terme sur l'autre. Le déplacement, vers l'un ou l'autre terme, d'un excès de subjectif ou d'objectif lui donnera, pour un instant, sa couleur. Passagères et alternées, ces victoires du + ou du — finiront, dans leur succession, par s'équilibrer. Le temps prendra figure de médiateur par excellence et *sub specie æterni*, ou si l'on préfère, du point de vue de l'Absolu, les termes antinomiques vont se rejoindre dans une identité. Pour Schelling comme pour Müller, cette valeur médiatrice du temps confère à la méthode génétique le rôle de science-clef ; bien plus, pour Schelling, l'histoire devient la révélation progressive, la preuve même de Dieu (75).

« Ohne Gegensatz kein Leben », diront les *Conférences* de Stuttgart, presque au même moment où Müller aperçoit dans le rythme anti-

(72) NOVALIS (Heilborn), II, 250. RÜHLE, *Hiéroglyphes* (Dresde, 1808), 34, déclare que là où la division peut être poussée à l'infini, la reconstitution offrira d'infinies possibilités. Dans *Gedankenspäne* (Berlin, 1846), 47, 49, 54, il exprime le *Gegensatz* par un signe mathématique, $\bowtie$, *signum contrapositionis*. Le rapport se traduit en formules :

a) $(+ \bowtie -)$ b) $[- \bowtie -(-)]$ c) $\bowtie (+ -) = 0$
(73) VS, II, 286, 290.

(74) SW (1907), I, 131 (*Ideen zu einer Philos. d. Natur*) : *Kein einzelner Teil konnte entstehen als in diesem Ganzen, und dieses Ganze besteht nur in der Wechselwirkung der Teile*.

(75) SW (1907), II, 364-365, (*Weltseele*).

thétique la pulsation même du cosmos. La *natura anceps* de Schelling s'approche étrangement de la vision de l'univers à travers le *Gegensatz*.

Il y a plus : on retrouverait comme un écho des méditations kantienne sur les valeurs négatives, et de même que l'*Antigegensatz* crée un lien entre les termes de l'antinomie, un *tertium quid* apparaîtrait, auquel — A, par opposition à + A, devrait « son existence hybride » (76). Ce — A jouirait d'un genre spécial de non-être, qui ne saurait coïncider avec le néant pur et simple ; ce non-être « proprement vital » n'est ni l'être en acte, le +, ni le zéro ; ce non-être rappellerait celui que Solger définira par le terme de non-être particulier, différent du non-être général, qui, lui, est le zéro (77).

Les coïncidences sont frappantes, et les œuvres ultérieures de Müller, si elles ne se trouvaient déjà préfigurées dans le *Gegensatz*, répondraient point par point à un passage de la VI^e Conférence sur la *Méthode de l'Etude Académique* où Schelling fixe comme destination au « monde nouveau » d'exprimer, aussi bien dans les sciences que dans l'art, une unité qui soit réellement la synthèse de tout ce qui précéda, et c'est pour que cette unité puisse se réaliser qu'il faut que tout se scinde en antinomies.

Il est peu probable que ces conférences, prononcées moins d'un an avant que parût le *Gegensatz*, aient été connues de Müller. Quand pour lui il s'agit de dépasser la *Philosophie de la Nature* et l'*Ame du Monde*, il est du moins curieux qu'il arrive, à peu de chose près, aux mêmes résultats que Schelling et en même temps que celui-ci.

Que si l'on considérait l'évolution ultérieure de Schelling, dès à présent en marche vers un Triomphe sur la Mort, qui sonnerait comme un écho de spéculations müllériennes et vers une conversion au catholicisme, l'avance de Müller paraîtrait encore plus nette : de prémisses analogues Müller parvient plus tôt au même terme.

*
**

Contacts, tangences ou franches coïncidences avec Schelling, Fichte ou Solger, montrent combien Müller était pour ainsi dire imprégné de préoccupations extrêmement actuelles, combien son *Gegensatz* était dans l'air. La confrontation avec Novalis apporte une preuve de plus.

Dans les *Œuvres* telles qu'elles furent révélées au public par Tieck et Schlegel, Müller pouvait trouver de quoi étayer bien des idées qui lui étaient chères. La guerre à l'Absolu ? Un des premiers aphorismes du *Blütenstaub*, répétant Goethe, nous rappelle que cherchant partout

(76) JANKELEVITCH, *L'Odyssée de la conscience*, 3.

(77) SOLGER, *Nachgelass. Schriften*, 1826, II, 206, 216, 253 (*Ueber Segn, Nicht-Segn und Erkennen*).

l'Absolu nous nous heurtons partout à des objets finis. La démathématisation des sciences ? En deux vers, ce poème qui selon Tieck renferme toute la substance d'*Ofterdingen*, nous en offre la formule éclatante. Et la clef de la création, Novalis nous propose de l'aller chercher dans une contemplation antithétique du monde.

« La flamme elle-même, disait Böhme, renferme un noyau obscur », et rien ne se manifeste clairement sinon par son contraire. Novalis veut marier l'ombre et la lumière pour arriver à la véritable clarté (78). A toute antinomie répond une synthèse. Essayez de séparer les flots, ils reviendront avidement l'un vers l'autre. Et l'éternelle opposition de termes qui se distinguent sans se séparer et s'unissent sans se confondre donne à la vie son rythme créateur,

*ist der Liebe höchstes Leben
und des Herzens eignes Herz.*

Novalis, en refusant de voir dans la mort un anéantissement, n'indiquait-il pas à Müller la voie des méditations sur la Vie et l'Anti-Vie, le triomphe remporté sur la mort ? (79)

Les affinités entre Novalis et Müller se marquent encore à propos de la révolution scientifique, de la valeur de l'histoire et jusque dans des formules comme : « La Monarchie, c'est l'Etat +, la Démocratie, c'est l'Etat — ». (80)

Quant aux papiers inédits, dont Müller n'aura une partie sous les yeux que plus de deux ans après la rédaction du *Gegensatz*, il est parfois surprenant d'y voir la pensée de Novalis s'orienter avec insistance vers les mêmes thèmes que celle de Müller.

Sans doute, quand il reprendra les problèmes que pose l'idéalisme fichtéen, Novalis ne verra-t-il pas de contradiction intrinsèque, de *nihil irrepraesentabile*, dans le terme de Non-Moi. Du moins après avoir souligné que le Non-Moi était absolument nécessaire à notre raison pour concevoir le Moi, s'interrogera-t-il sur la nature de ce rapport d'opposition. Il se demandera comment ils peuvent être *gegensetzbar*, et leur antithèse lui semble présenter un rapport nouveau, l'*Entgegengesetztes*, dont il voudrait exprimer la nature par un signe mathématique (81).

Quant à la méthode d'investigation que recommandera Novalis, elle procèdera, avant tout, par analogie. « Toutes les idées ont un air

(78) (Heilborn), I, 183 : « Wenn dann wieder Licht und Schatten zu ächter Klarheit sich begatten... ».

(79) (Heilborn), II, 3, 4. Cf. aussi *Lobet unsre stillen Feste...* Novalis fait de la mort *eine höhere Offenbarung des Lebens*, en écho à ECKARTSHAUSEN (*Mystische Nächte oder der Schlüssel zu den Geheimnissen des Wunderbaren*, 1788) : « der Tod ist wohl ähnlich unserer Geburt, die uns auch nur in eine weitere Szene des Daseyns bringt. Die Analogie gebietet uns zu glauben, dass nach unserem Tode die Sphäre unserer Erkenntnis grösser seyn werde » (réimpr. de 1897, 155).

(80) *Blütenstaub* (Heilborn), II, 32.

(81) (Heilborn), II, 261, 302, où il propose le signe $+ -$
 $- +$

de parenté. C'est cet *air de famille* qui constitue l'analogie. En comparant plusieurs enfants, on arriverait à deviner les traits individuels des parents. Il s'agira donc d'effectuer des rapprochements, de rechercher les comparaisons. Un pressentiment naîtra, se renforcera, une illumination jaillira, aussi soudaine que l'éclair, et nous livrera une certitude. Méthode mystique dans son essence que cette recherche, par des prédestinés, d'une révélation. Böhme lui aussi avait vanté la puissance de l'analogie. Le cordonnier de Görlitz voit dans son corps une partie inséparable du grand Tout, et homologue à lui. Novalis voit dans l'homme la source des analogies qui lui révéleront la totalité de l'univers. En établissant des chaînes d'analogies, on pénétrera le monde de romantisme (82), on donnera de l'univers beaucoup moins une explication rationnelle qu'une vision organique. Müller retrouve là, en Novalis, ce courant souterrain qui part des mystiques de la Renaissance et circule sous le rationalisme et l'*Aufklärung* elle-même.

La résolution des équations du second degré donne à Novalis la clef d'un problème capital. On obtient une racine qui peut être positive ou négative. Il va s'agir de sauver cette racine négative, de la faire échapper aux rigueurs du principe de contradiction, autrement dit, d'introduire dans la logique, puis dans les sciences de la nature, la notion de négatif. « Die Welt romantisiren », expliquer le monde à la manière romantique n'est possible que si l'on reconnaît au négatif toute sa valeur. « La mort est le — ; la vie est le + ; la mort est le principe qui confère à notre vie une valeur romantique » (83).

Nous voici étrangement près des considérations de Müller sur la Vie et l'Anti-vie. Novalis ne nous en écarte pas quand — rappelons-nous le forgeron qui martèle sa barre — il verra dans la réceptivité une activité « d'une autre espèce », quand il notera que, dans l'introspection, il y a, entre sujet et objet, une perpétuelle interversion des rôles, quand il établira un rapport de réciprocité entre la Bien-Aimée et l'Univers, quand, surtout, il nous déclarera que c'est « en pénétrant l'idéalisme d'éléments réalistes, le réalisme d'éléments idéalistes que l'on pourra parvenir à la vérité », « qu'il n'y a de démonstration du réalisme que par l'idéalisme et réciproquement » — « qu'il n'y a de preuve que par l'antithèse », et que la proposition « Tout est démontrable » équivaut à « Tout va par couples antinomiques ».

De l'*Antigegensatz* lui-même, nous découvrirons un succédané : « A strictement parler, opposer, c'est réunir. Les deux termes ne s'opposent que par l'intermédiaire d'un troisième, qui opère leur réunion dans une seule et même conscience » (84).

Sans vouloir faire du *Gegensatz* l'expression par excellence du

(82) (Heilborn), 412, 414, 298, 153, 304, 305.

(83) (Heilborn), II, 278, 330.

(84) (Heilborn), II, 294, 631, 600, 601.

premier romantisme, n'est-il pas curieux d'y voir Müller renouer, systématiser et pousser à leur extrême conséquence des pensées que Novalis n'avait confiées à ses papiers intimes que sous une forme inachevée, bien qu'elles lui tinssent au cœur, et qui, si typiques qu'elles fussent, ne s'étaient manifestées que d'une manière fragmentaire et fort brève au milieu du *Blütenstaub*, des poèmes, et de *Christenheit oder Europa* ?

*
**

Müller invoque des garants, nous annonce de quels systèmes il s'inspire, et quelles théories il prétend dépasser : par là même il indique déjà qui avait pu l'inciter à concevoir sa philosophie des couples antinomiques. Mais d'autres penseurs aussi, qu'il juge tout au plus dignes d'une allusion fort discrète, ou qu'il passe résolument sous silence avaient pu, non moins efficacement, orienter sa méditation.

Toute la génération à laquelle appartient Müller reprend à son compte bon nombre d'idées mises en circulation par Herder, à l'égard de qui elle n'affiche qu'une froideur bien proche de l'ingratitude. Pour Müller le cas se complique peut-être ; une influence venue de Gentz reste possible. Gentz, en effet, lors de son voyage à Weimar, avait été, le 20 novembre 1801, présenté à Herder par Böttiger. En rentrant à Berlin, il avait pu conter à Müller cette visite qui l'avait laissé « assez peu satisfait » (85). Accorder à Herder un rôle trop important, c'était s'exposer à des critiques de la part de Gentz.

Et pourtant le *Gegensatz* rend bien souvent comme un écho de la pensée de Herder, qui, le premier, avait insisté sur la valeur du raisonnement analogique, avait conseillé de l'employer sans hésitation dans tous les domaines, et frayé les voies à cette théorie organique où l'univers, dans sa structure, reflète en l'agrandissant la structure de l'organisme humain. Lui aussi avait mis l'accent sur l'idée de Vie, que Müller reprendra avec ampleur dans les développements qu'il donnera ultérieurement au *Gegensatz*, et plus particulièrement dans son esthétique ; lui aussi avait accordé à la méthode génétique une valeur privilégiée et fait de l'histoire la science primordiale. Lui aussi dans un temps où l'on empruntait volontiers à la géométrie des comparaisons figurées, où l'on faisait de la spirale ou de la cycloïde l'image du développement humain, avait montré dans la sphère un symbole parfait ; lui aussi, dans sa palingénésie où les souvenirs chrétiens s'effacent au profit du panthéisme, avait montré un triomphe sur la mort qui sonne à peu près comme celui que prêche le *Gegensatz*. Enfin sa dissertation *Liebe und Selbstheit* où l'amour représente le principe attractif, l'égoïsme le pôle répulsif, reprenait une vieille image

(85) *Tageb*, I, 8,

newtonienne, et offrait une préfiguration de la théorie des couples antinomiques.

*
**

Les contacts avec Herder sont fréquents : il en va de même entre Müller et Frédéric Schlegel. Tous deux estiment qu'il convient de tirer le bilan d'une révolution intellectuelle désormais parvenue à son terme, comme, d'ailleurs, la révolution politique. Chez Schlegel, on retrouverait mieux qu'en ébauche une vision historique du monde allant de pair avec des méditations sur le principe de polarité. L'opposition du sujet et de l'objet tracasse Schlegel, et il n'est pas sûr que l'obsession ait pris fin même au jour où il se venge d'elle par un distique railleur (86). Bien avant Müller — on en retrouve des traces dans une lettre à Guillaume du 13 octobre 1793 — il se montrera préoccupé de rétablir l'unité dans un monde que l'entendement disperse ; il reprendra le passage de Kant sur la totalité et accordera à la raison (Vernunft) le privilège d'opérer la synthèse entre les termes, que l'intellect sépare inexorablement, d'unité et de pluralité. Selon le même rythme son système d'éducation apparaîtra animé d'un double mouvement et cherchera à trouver cette unité supérieure où individualisation et universalisation ne s'excluront plus réciproquement. Tout comme Müller, Frédéric Schlegel refuse au Moi fichtéen le privilège d'être le principe premier du monde, et d'absorber la nature. Il dresse en face de lui un principe qui n'est pas un Non-Moi, mais un Anti-Moi ; et les conférences de Cologne — postérieurement au *Gegensatz*, d'ailleurs — affirmeront la nécessité de ce *Gegen-Ich*.

Il convient toutefois de noter qu'au moment où le *Gegensatz* prend forme, la pensée de Schlegel n'a été exposée que d'une manière fragmentaire et dispersée. Müller arrive le premier à donner une allure systématique à ses idées. Cependant, il n'est pas impossible d'admettre que Frédéric Schlegel ait pu, dans la mesure même où sa pensée se refusait à un exposé organique, inciter Müller à reprendre pour son compte le même effort, et ait ainsi renforcé l'élan qui aboutira au *Gegensatz*.

*
**

Prompts à se réclamer de Goethe, les romantiques oublient volontiers la dette qu'ils ont envers Schiller. Müller n'échappe pas à ce reproche. Et pourtant, dans le *Gegensatz*, nombreux sont les passages qui sonnent comme une réminiscence de Schiller ou semblent s'inspirer directement de lui. La préface du *Gegensatz* s'ouvre par des

(86) *Sinngedichte*, 1815 (SW, 2^{te}, Orig. Ausg. X, 50) : *Anfrage* :
Jenen alten sehr lieblichen Spass von Subjekt und Objekt,
Der auf den Gassen nun klingt, werdet Ihr ihn nimmer satt ?

considérations sur la Révolution française et l'impossibilité d'édifier un Etat en s'aidant des seules règles de la raison. Les *Lettres sur l'Education Esthétique* débutent par une constatation du même ordre.

Sans doute Goëthe avait distribué, dans ses œuvres, ses personnages en couples antinomiques ; et les pages de Müller sur la contemplation et l'action semblent — tout comme le dialogue *Weltmann und Dichter* publié par Klinger en 1798 — avoir eu pour origine l'antinomie entre Tasso et Antonio ; sans doute Kant, qui aimait ces diptyques dont les deux volets se correspondent exactement, avait-il habitué les esprits à ces parallèles poussés à l'extrême détail ; mais comment ne pas être frappé de la reprise par Müller (87) de l'antinomie Idéaliste et Réaliste qui clôt *Poésie naïve et Poésie sentimentale* ?

D'ailleurs, pour Schiller comme pour Müller, polarité ne saurait signifier scission sans remède. Elle n'implique même pas une prise de parti qui exalterait l'un des termes au détriment de l'autre. Si proche qu'il se sente de son idéaliste, Schiller ne se déclare pas pour lui seul. La IV^e *Lettre sur l'Education Esthétique*, en reprenant la méditation de Kant sur les catégories de la quantité, établit avec force que séparer sans espoir de retour les notions de pluralité et d'unité suppose un coup de force de la part de l'intellect. Non seulement la réconciliation des deux termes reste possible sur un plan supérieur, dans le domaine de la Raison (*Vernunft*), mais bien mieux : toute discrimination appelle une reconstitution de l'unité qu'elle a scindée. Déjà chez Schiller s'affirme cette synthèse qui sauve l'indépendance de chacun des termes et leur garantit une vie propre et indépendante tout en les réconciliant sur un plan supérieur. Schiller, dans *Anmut und Würde*, insiste déjà pour que la victoire d'un terme sur l'autre ne laisse pas l'adversaire abattu et incapable d'un sursaut de vie. Kant voulait que la réconciliation succédât à la victoire ; Schiller, bien avant Müller, voit dans la réconciliation non seulement le but mais l'instrument de la victoire. « Un ennemi abattu peut se redresser ; celui avec lequel on s'est réconcilié est véritablement dompté ». — Que ce soit la « belle-âme » où s'intègrent le devoir moral et les inclinations, que ce soit le Beau, où viennent se rejoindre « *schmelzende* » et « *energische Schönheit* », tout idéal schillérien, en ce qu'il comporte une synthèse vivante de deux termes antinomiques, offre une préfiguration du *Gegensatz*.



L'un des griefs que Müller articulait contre ses devanciers, qui visait surtout Kant et Fichte, mais n'épargnait pas Schelling, c'était

que leur philosophie gênait l'action plus qu'elle ne l'aidait. Ou tout au moins elle nous entraînait trop loin du monde pour que nous puissions utiliser ses données. Schleiermacher lui aussi reprochait à ceux qui font de la loi morale, du « Sollen », l'alpha et l'oméga de leurs spéculations, d'avoir, tout en trouvant un point d'appui hors du monde, perdu tout contact avec les réalités terrestres. Deux ans après le *Gegensatz*, Müller écrira encore : « Il est impossible d'en venir à ce qu'on se propose plus tard d'accomplir, sans le faire précéder, dans notre for intérieur, d'une ample préface : la moindre action se cache derrière une sorte de rempart de spéculation, dont il faut se rendre maître avant que d'arriver à elle. Philosophie et spéculation accumulent tellement de pour et de contre que l'effort de la réflexion morale se fait insurmontable, et qu'on laisse l'action accomplie sans essayer d'en venir à bout. Toute l'activité se restreint de plus en plus à un jeu où nos facultés de penser se perdent en arguties, et comme ce jeu n'a même plus le support de l'action, il s'effondre sur lui-même. Il n'est plus besoin que des prodiges se manifestent ou que les morts sortent du tombeau pour nous prouver que l'Etat touche à sa ruine. — Je ne parle pas, comme l'apparence laisserait croire, du temps présent — il ne s'agit que d'Hamlet ». Sous la plaisanterie, la pointe porte (88).

Pour qu'une philosophie possède, aux yeux de Müller, une valeur pratique, il faut qu'elle élimine l'Absolu, qui introduit dans la pensée un exécrable germe de mort (89). Dès que l'homme, nous dit-il, croit avoir atteint et conquis le bien suprême, le dernier, l'unique bien, c'en est alors fini de lui et de sa force organique.

Certes Müller repousse ce Moi fichtéen, qui est une modalité de l'Absolu, et aussi cet Absolu selon Schelling, absolu que Hegel déclarera « formel, uniforme, stérile » (90) et qui peut se manifester sous des traits idéaux ou sous une apparence matérielle. Mais en même temps que Müller proclame vaine toute recherche de l'Absolu, qu'il bannit solennellement celui-ci de ses préoccupations, ne le laisse-t-il pas rentrer, secrètement, par la fenêtre ? Il a beau refuser à son *Antigegensatz*, qui sous-tend tous les couples antithétiques et crée un lien de réciprocité entre leurs termes, toutes ressemblances avec le Moi fichtéen ou avec l'Absolu de Schelling, il aura beau le déclarer indéfinissable, il ne s'empêchera pas cependant, pour en donner une idée, de lui chercher un équivalent.

Cet *Antigegensatz*, analogue à l'*Un* qui, chez Platon, dans le *Parménide*, ou encore chez Plotin, rétablit l'unité d'un monde que l'entendement disperse, Müller l'appellera « cet esprit vital qui pénètre

(88) VS, II, 98.

(89) VS, II, 324.

(90) *Phänomenologie des Geistes*, Préface.

toutes les antithèses que révèlent les formes de la vie » ; il en fera un *pneuma* qui animera la nature et le monde, « l'artiste éternel, l'artiste des artistes, le souffle de vie », qui règlera le mouvement alterné des couples, tout en restant insaisissable, en s'échappant toujours d'un degré plus haut dès que nous croirons l'atteindre. L'Absolu avait un avantage : celui d'offrir, au moins à l'imagination, la certitude que le système était ancré quelque part. Müller avec l'*Antigegensatz* rouvre « la porte sur les insondables perplexités » et nous offre avec son système qui refuse tout commencement, toute création *ex nihilo*, tout terme final (91), des perspectives sans bornes, aux horizons plus fugitifs qu'un mirage. Un système aussi décevant peut-il inciter à l'action ?

Par ailleurs, ce « Lebensgeist, ewiger Künstler, Künstler aller Künstler », dont l'immanence règle, du plus humble au plus vaste, le mouvement symétrique de tous les couples, confère au *Gegensatz* une teinte panthéiste que rien ne vient corriger. Ce panthéisme, qui jusque dans les *Prolegomena*, par sa négation de l'immortalité individuelle, s'affirme avec une belle intransigeance, va-t-il être, du moins, pour Müller un élément qui rendra sa philosophie pratiquement efficace ? Il se prête à l'effusion lyrique (92), à une vision poétique du monde en donnant au terme de poétique son sens plein. Mais ne laisse-t-il pas glisser vers une contemplation paresseuse plutôt que d'inciter à agir ?

Dans l'antinomie du savoir et de l'Action, l'Absolu nous dit Müller, risque, à la manière de Fichte, en abolissant un terme au profit de l'autre, de ramener l'Action au Savoir (93) et il sait gré à Schelling d'avoir insisté sur le caractère desséchant de la science qui discrimine et analyse, et la valeur de l'action, qui dans sa forme suprême, l'art, « marie et unit », crée de l'unité et de la vie. Mais la vision *gegen-sätzlich* du monde, peut-elle fournir à Müller le critère moral, indispensable à toute action ?

L'univers, vu du *Gegensatz*, se résout en couples s'emboîtant pour ainsi dire les uns dans les autres, comme font, dans un être vivant, les organes eux-mêmes décomposables en organismes toujours plus réduits. Chacun des termes du *Gegensatz* est impensable sans son antithèse ; ils sont donc également légitimes.

Si encore une hiérarchie s'établissait parmi les forces antinomiques ! Mais il n'y a ni premier ni dernier. Quel principe invoquer pour discriminer un bien ou un mal, une obligation ou une défense dans un monde où tout se justifie également ? « L'esprit vital » qui anime la nature peut se dire : « Tout ce que j'ai fait, est bien fait » (94). Ce pan-

(91) VS, II, 294, 295, 311. Abh, 246.

(92) Cf. Abh, 265.

(93) VS, II, 279.

(94) VS, II, 303.

théisme du *Gegensatz* qui accorde la même légitimité aux deux termes de l'antithèse prend un caractère amoral (95). De cette vision du monde naît un sentiment, qui selon Schleiermacher, est bien religieux : nous nous sentons intimement dépendants du Tout, tel qu'il apparaît dans les couples, et de l'*Antigegensatz*. Pour ce sentiment religieux, contemplation du rythme universel tel qu'il se répercute en nous, le péché a-t-il un sens ? « Dem acht Religiösen, disait Novalis, ist nichts Sünde » (96). Et Gentz reprochera plus tard à Müller l'absence, dans le *Gegensatz*, de tout ferment moral ; il blâmera cette tolérance qui ne condamne rien au monde. Alors que Goethe rectifiera, pour en tirer une sagesse pratique, son panthéisme original en y adjoignant des éléments leibniziens — la survie des monades supérieures, de ces grandes *entéléchies* qui ne sauraient se perdre anonymement dans le grand Tout — ou des éléments maçonniques (97), Müller, avec son panthéisme « antithétique », s'immobilise dans une vision contemplative, dans un quiétisme paresseux.

« Eingewiegt in seeliges Schauen
Aengstigt mein Gemüt kein Schmerz... » (98).

*
**

Il sentit bien d'ailleurs qu'il glissait sur une pente dangereuse. Bien avant d'avoir aperçu nettement vers quelles erreurs paralysantes l'entraînait, au nom même de l'action, l'atonie morale de sa philosophie, bien avant d'avoir « éliminé l'élément de fausseté » ou vaincu ses craintes puériles en face du *Gegensatz*, avant d'avoir abandonné définitivement une théorie qui retranchait de la vie morale ce moteur essentiel qu'est le repentir ou d'avoir dénoncé, dans ces années où s'élaborait son premier livre, la période la plus pécheresse de toute sa vie (99) — bref, dès le dernier chapitre du *Gegensatz*, il proclame qu'il faut absolument à l'âme un point fixe autour duquel viendra se cristalliser notre conception du monde (100).

Au nom même du principe antithétique, Müller corrigera bientôt sa vision mouvante d'un mouvement éternel en y introduisant un élément stable. Dans le *Gegensatz*, il ne voulait procéder qu'à des définitions « dynamiques », chaque terme se définissant par son antithèse précédée du signe —. Il s'aperçoit bientôt que cette définition dynami-

(95) Cf. Fr. SCHLEGEL (*Kürschners Nat. Lit.*, CXLI, 405 sqq.).

(96) (Heilborn), II, 398.

(97) Cf. consolation à Zelter, 19 mars 1827 ; et dans le *W-O. Divan : Selige Sehnsucht, Sprüche*, 29, 32, 51, 52, *Buch Parsi*, 14.

(98) (Heilborn), I, 79.

(99) *VS*, II, 346. *BW*, 233. *Witt*, II, 446. Confession de 1810, dans ROSENTHAL, *Konvertitenbilder*.

(100) *Abn*, 274.

que reste incomplète, si elle ne vient pas se conjuguer avec une définition « atomiste ». Bien mieux : l'univers, cet immense organisme exige, si l'on ne veut pas tomber dans la désolation de l'organisme absolu, — autrement dit du panthéisme *gegensätzlich* — qu'on affirme en face de lui son corrélatif antithétique, l'*Antorganisme* (101).

Certes, Müller n'abandonnera pas totalement, tant s'en faut, la méthode du *Gegensatz*. Il montrera toujours une forte prédilection pour l'œuvre où il posa le principe de ses méditations ultérieures (102). Celles-ci ne porteront pas seulement sur ces problèmes qu'annonce la table analytique, en fin de préface ; l'unité absolue étant un germe de mort, la vie ne pouvait naître que sous l'action combinée des forces antinomiques ; il restera nécessaire d'envisager chaque problème sous l'angle du *Gegensatz*. Mais comme Müller tient à l'action et qu'il ne veut pas simplement s'abîmer dans la vision du mouvement du monde, il va falloir qu'il cherche, à la place du mirage fugace de l'*Antigegensatz*, le point stable où pourra s'arrêter et s'ancrer la chaîne des couples antithétiques, où pourra se fonder la légitimité de l'action.

Le chapitre final du premier livre se clôt à peine que, par son affirmation de la nécessité d'un *Ruhepunkt*, Müller, qui ne voulait considérer que le mouvement en tant que tel y réintroduit l'immobile. Il sentait bien que, si séduisant qu'il pût paraître, son système risquait de l'engager dans une impasse et de le faire s'échouer dans une contemplation pure.

Expression inachevée d'une pensée qui n'avait pas suffisamment mûri — œuvre évidemment hâtive, comme le sont d'ailleurs tant d'autres de la même génération, — tel qu'il est, avec ses imperfections, ses audaces, et quelques mérites aussi, le *Gegensatz* ne reste ni sans effet, ni sans valeur.

Il porte en germe toute l'évolution de Müller. Mais aussi il nous offre, à un degré éminent, une tentative de réaliser un dessein cher aux romantiques : en s'inspirant de Goethe, essayer de recomposer un monde que l'analyse kantienne avait dissocié.

(101) VS, II, 338, 331.

(102) VS, II, 305. BW, 233. Witt. II, 446.

CHAPITRE IV

LE SÉJOUR EN POLOGNE ET LA CONVERSION (1804-1805)

Dans son dernier chapitre du *Gegensatz*, Müller déclarait absolument indispensable un point fixe où l'âme pût se reposer de la contemplation d'un monde en mouvement continu, un centre : amour, patrie, système philosophique ou sentiment religieux autour duquel vint s'ordonner notre action.

Il ne se doute pas que la destinée va le prendre au mot, que les inquiétudes sentimentales, les angoisses religieuses vont l'étreindre et qu'un jour il lui faudra errer en quête d'une patrie.

**

Au printemps de 1804, il pousse la rédaction du II^e livre du *Gegensatz*. En adressant à Jean de Müller un exemplaire, il joint quelques fragments des chapitres ultérieurs. Jean de Müller les lit « avec plaisir », car les vues ingénieuses et neuves y abondent, mais il ne peut s'accommoder de formules comme « die gegensätzliche Identität von Handeln und Behandeltem » (1).

En prenant un peu trop à la lettre une assurance de Müller à Brinckmann, on nous assure qu'à Pozarowo il s'occupa de sciences naturelles. A juger d'après ce qui nous reste, Müller n'accorda guère d'attention qu'à une science encore mal définie et aux méthodes hésitantes, la météorologie (2).

Il vit dans un milieu de propriétaires fonciers, dont toutes les occupations dépendent du temps qu'il fait. De plus, les bourrasques de printemps éprouvent sa sensibilité aiguë. Rien d'étonnant si la prévision du temps passe au rang de préoccupation majeure.

D'autre part, Goethe et Novalis, ses dieux, n'avaient pas dédaigné

(1) Cf. *Friedensblätter*, 1815, num. 78, p. 309. Réimpr. par BAXA, *Abh.*, 359.

(2) Müller à Brinckmann, 21 août 1804 (LUTTEKEN, 18).

les nuages, ces phénomènes les plus fugitifs de tous. En appendice au *Voyage en Italie*, Goëthe avait publié des *Gedanken über die Witterung* qui laissaient voir dans les oscillations journalières du baromètre un double mouvement de contraction et d'expansion, un rythme *gegensätzlich* du cosmos. Les *Horen* de 1796 — et Müller devait les connaître — en offrant au public les *Lettres de Suisse*, lui avaient rendu accessible les considérations de Goëthe sur la formation des nuées et le rôle des montagnes dans la genèse des précipitations atmosphériques. Novalis de son côté s'était demandé si l'homme n'arriverait pas un jour à se rendre maître de la pluie et à provoquer artificiellement la condensation des vapeurs par grandes masses (3).

De plus, Müller avait connu, à Göttingen, les travaux du professeur Meister qui, l'un des premiers, avait essayé de libérer l'étude des phénomènes atmosphériques de ces considérations astrologiques chères aux faiseurs d'almanachs et de l'établir sur des bases scientifiques.

Pour le philosophe du *Gegensatz*, quel admirable thème que la météorologie ! Il ne veut pas que l'on considère l'univers à l'arrêt, que l'on réduise la science à de la mécanique, à des tables, à des chiffres. Il faut que l'observateur vivant se sente entraîné par un monde vivant. Autrement nous n'étreindrions pas une science mais un cadavre de science.

Quels phénomènes ont avec nous des rapports plus immédiats que les variations atmosphériques ? Elles touchent à tout ce que nous entreprenons ; elles accompagnent chacun de nos instants : entre elles et nous s'est établie cette *Geselligkeit* qui nous rend sensible notre étroite union avec le cosmos.

Car les astrologues n'ont pas absolument tort : nous sommes bien sous l'emprise des astres. Les variations du temps, la santé de notre corps sont régies par les constellations, dominées par les conjonctures des planètes. Le rythme des saisons et de la température ne s'explique-t-il point par le jeu de l'attraction planétaire ? Nuages, pluies, météores ne pouvaient-ils naître des perpétuelles variations de forces qui se combinent ou se contrarient ? De telles considérations frôlent Mesmer et son traité *De influxu planetarum* et les hypothèses, alors à la mode, sur le galvanisme et le magnétisme atmosphériques, théories que Müller avait peut-être entendues développer par le Dr Koreff dans le salon de Mme Cohen, et qui, par leur utilisation constante de considérations sur l'aspect positif et l'aspect négatif d'un même phénomène, devaient flatter, attirer même l'auteur du *Gegensatz*.

A son tour, Müller tente d'indiquer, non pas une méthode — le terme n'est pas assez mouvant — mais la direction vers laquelle doi-

(3) (Heilborn), II, 212, 266.

vent s'exercer, selon lui, l'observation et l'explication des phénomènes atmosphériques.

Jusqu'ici, quand on a étudié la terre, on ne s'est préoccupé que des éléments immuables, de ceux que leur pérennité permettait de saisir et de classer facilement ; on a étudié les pierres, la chimie minérale, et on a réduit en équations le mouvement des astres. Au nom même de la méthode du *Gegensatz*, il importe de joindre à l'immobile la considération du fluide, de l'éternellement changeant. Et Müller en arrive à cette conclusion que sans météorologie, il n'est pas de « géognosie » possible.

Surtout, pas de chiffres, ou plutôt pas d'idolâtrie de la notation chiffrée. Non plus qu'une métaphysique du temps « en soi ». Statistique, ou méditation pure en dehors de toute observation ne mèneraient qu'à un résultat partiel, caduc, un « antiphénomène ». Il importe également d'éviter l'erreur de ceux qui furent trop géologues, et ne virent dans les perturbations atmosphériques qu'un effet du feu central ; comme aussi l'illusion de Toaldi et de Lamark, qui, voulant expliquer les variations du temps par les seules considérations astronomiques, ont remis en honneur les prophéties des almanachs et cette prévision du temps effectuée, deux siècles à l'avance, sur le seul calcul des positions planétaires.

Là encore, c'est la méthode du *Gegensatz* qui s'imposera comme la meilleure. S'appuyant sur l'autorité de Goethe, et ses observations lors de sa traversée des Alpes, Müller estime qu'il faut faire jouer ensemble la méthode géologique et la méthode astronomique et ne pas oublier que nous sommes sur cette ligne qui joint ce pôle fixe et solide, qu'est le centre du globe, et le pôle mouvant et fluide, que sont au-dessus de nous les forces émanées des constellations. Montagnes et nuages sont les émissaires qu'envoient, l'un vers l'autre, chacun de ces pôles. L'évaporation et la condensation des eaux, les chutes de pierres météoriques ne sont « qu'une inversion algébrique », selon la méthode chère au *Gegensatz*. Mais avant que de donner une explication de tous les phénomènes, il convient d'établir un réseau d'observateurs qui soient capables, pour mieux appliquer cette méthode historique, d'accompagner au vol les nuages, de vivre avec eux en « sympathie », le terme étant pris dans son sens fort (4).

*
**

De toutes ces réflexions, dont certaines dataient probablement d'assez loin, Müller tira la matière d'un article qu'il mit au net fin juin 1804 (5). Il avait déjà écrit quelques mois auparavant un

(4) VS, I, 394-398 (*Wetterkunde*).

(5) BW, 53.

« *Essai sur des observations concordantes des variations météorologiques* » qui avait paru dans les *Annales de l'Association économiques de Prusse Méridionale* (6). Cette société groupait bon nombre de gentilhommes terriens que les gains croissants de la grande culture incitaient à gérer « scientifiquement » leurs domaines. Kurnatowski était affilié à cette association, et il semble que Müller ait rédigé ses articles à la demande d'un des membres les plus influents du groupement, l'ancien préfet von Haza-Radlitz, chez qui, au cours de l'hiver, Kurnatowski l'avait mené.

M. de Haza possédait la terre noble de Lewitz, mais résidait la plupart du temps sur sa propriété, récemment achetée, de Kurnatowice, — toute proche de Pozarowo (7). Il avait installé à Kurnatowice une ferme modèle et une station d'expériences.

Mr de Haza avait, lors du second partage de la Pologne, au moment où la terre de Lewitz devint prussienne, opté sans hésitation pour le régime nouveau. On lui en avait montré quelque gré à Berlin, et il s'était vu confier la préfecture de Kröben. Pour peu de temps d'ailleurs. Au bout de quelques mois, il démissionnait, et rentrait à Lewitz.

Quand Müller lui fut présenté, Mr de Haza avait très largement dépassé la trentaine. Il avait épousé, en 1792, Sophie Taylor, âgée de dix-sept ans tout juste. Fille d'un Ecossais entré au service du duc de Saxe, puis promu général polonais, elle descendait par sa mère de la famille prussienne des Unruh, et avait dû accepter comme un devoir ce mariage avec un gros propriétaire foncier.

En 1804, Mme de Haza approchait de la trentaine. Une miniature, dont la date reste inconnue, ne nous montre pas en elle ce qu'on est convenu d'appeler une beauté. Mais autant que nous permette d'en juger une pose de profil, le regard noir brille d'intelligence, et le pli des lèvres corrige d'une ironie sans banalité ce que la coupe accentuée et lourde du maxillaire et du menton met de volontaire et d'énergique dans le visage. Par la suite, Eichendorff appréciera le tour de sa conversation (8).

De bonne heure, Müller et Mme de Haza devinrent d'excellents amis. Le préfet qui, semble-t-il, aimait sincèrement sa femme, n'avait pas su mettre beaucoup de flamme dans son affection. On se le représenterait volontiers morose, sinon taciturne. Goethe qui campe volon-

(6) N° 1, 149-176. *Entwurf zu korrespondierenden Wetterbeobachtungen. Einladung an die Landwirte hiesiger Provinz und der benachbarten Länder.*

(7) Lewitz (322 hab. en 1909) est à 20 km. S.-S.-E. de Birnbaum, tout près de l'actuelle frontière germano-polonaise. Kurnatowice (242 hab. en 1909) est à 14 km. N. de Lewitz, 14 km. S.-O. de Pozarowo et 6 km. S.-E. de Birnbaum, où le baron de Stein était depuis 1802 propriétaire d'un *Rittergut*.

(8) Cf. BAXA, *Ad. Müller in Dresden (Jahrb. der Kleistgesell.* 1927). BAXA, *AM*, 27-28 ; W. Grimm à J. Grimm (*BW*, Weimar, 1881, p. 176) ; EICHENDORFF, *SW* (Kosch), XI, 251.

tiers dans une lumière favorable les gens qui viennent le voir, même quand ils ne brillent pas de mérites éminents, notera dans son journal, sans la moindre réflexion ni la moindre épithète, la visite du préfet (9). Celui-ci, la plus grande partie du jour, courait à cheval ses terres. Müller, lui, apportait dans cette solitude campagnarde, l'air de la grande ville. Sophie, qui n'avait guère d'autre distraction que ses cinq enfants, devait volontiers écouter ce garçon bien tourné qui savait conter sur un mode brillant ses relations berlinoises, et ne manquait ni d'esprit ni de sensibilité. Müller, que son succès auprès de Mme Sander avait mis en goût d'aventures, fut-il incité par une similitude de prénoms à faire le siège de Mme de Haza ? Il est bien probable qu'en 1810, il confessait la vérité, quand il avouait n'avoir vu « dans les liens les plus sérieux » qu'une occasion de mettre à l'épreuve ses talents et d'enrichir son expérience.

Au début du printemps, Kurnatowski parla d'un départ prochain. Il voulait faire carrière dans la diplomatie et devait se rendre d'abord à Vienne. Prolonger le séjour à Pozarowo n'était donc plus possible. Rentrer à Berlin, pour s'acquitter dans un morne bureau d'une tâche de scribe, ne souriait guère à Müller. Sa liaison avec Mme de Haza avait pris tournure d'un attachement profond et quand, un beau jour, non sans que Müller ait peut-être à l'avance réglé tous les détails avec Mme de Haza, le préfet lui proposa de venir, lorsque Kurnatowski serait parti, s'installer chez lui, pour y surveiller l'éducation des enfants, Müller n'hésita pas un instant et accepta.

Avant de prendre ses fonctions de directeur d'études, il voyage. Une inquiétude religieuse le pousse à approfondir sa connaissance des milieux piétistes, et il songe à visiter la maison des Frères Moraves à Niesky.

Burgsdorf, qui passe à Lewitz, prie Müller de s'arrêter quelque temps à Ziebingen auprès de Bernhardi et de Tieck. Mais Müller qui, il y a quelques semaines, parlait de délivrer Shakespeare des liens où le tiennent prisonnier « ceux de Ziebingen » (10), va tout droit à Niesky. Après un bref séjour, il gagne Iéna. Avec Schelver il engage un débat qui se poursuit trois jours. En Hegel, il découvre un talent qui promet un avenir éclatant. Puis il regagne la Pologne, reprend ses études météorologiques et sa méditation du *Gegensatz*. Vers la fin du mois d'août, il adresse à Brinckmann et songe même à faire imprimer en tirage réduit un chapitre *Liberté et Déterminisme*, qui renfermait, en outre, des considérations sur la valeur de la connaissance. Müller tâchait d'y définir selon la méthode du *Gegensatz*, les rapports de la Science et de l'Etat (11).

(9) *Tageb*, III, 225 (8 août 1807).

(10) MAURER CONSTANT, III, 110.

(11) A Brinckmann, 21 août, 22 oct. 1804 (LÜTTEKEN, 18).

Kurnatowski part pour Vienne le 28 août, porteur d'une lettre de Müller à Gentz. Celui-ci depuis un an n'a plus la moindre nouvelle directe. Par Brinckmann, il sait Müller perdu au fond de « cette maudite Pologne » et souhaite qu'on le lui rende, dût-on l'« arracher aux griffes des tigres d'Hyrkanie ». Gentz a totalement pardonné l'affaire de la bibliothèque et prie Brinckmann de transmettre à Müller une offre de voyage et de séjour à Vienne, tous frais payés. Müller n'eut point la lettre ou fit comme s'il ne l'avait pas reçue.

Gentz, ravi d'avoir des nouvelles de Müller, bouda quelque temps, pour la forme. Cependant que Müller, durement éprouvé par l'automne et le début de l'hiver, tombe malade et languit. « Il se sent devenir plante », s'accuse de se laisser aller à une paresse incoercible, de s'accommoder trop facilement d'une situation fausse, de céder, sans réagir, à la mélancolie (12).

Au milieu de janvier, il reçoit de Gentz une longue lettre et l'invitation d'aller à Vienne. Il en reste une nuit sans dormir, mais sa résolution est prise, il partira. Il a déjà démissionné de ses fonctions en Prusse, le 28 décembre (13).

En traineau, il gagne Dresde, d'où il réclame à Gentz qu'on veuille bien lui préparer « une chambre chauffée, avec des doubles fenêtres, et où on n'entende pas le vent siffler ». Le 8 février, il arrive à Vienne (14).

*
**

En rejoignant Gentz, Müller ne veut pas que raviver l'ancienne amitié, et goûter les joies de la discussion avec son bon maître. Il a en tête un autre projet. Il s'en est ouvert dans la lettre du 28 août, et Gentz a répondu : « Si ce que vous me dites est vraiment sérieux, si vraiment vous persévérez dans cette intention, venez donc à Vienne ». Une note nouvelle se fait entendre dans les lettres de Müller. Dans « l'isolement de ces dernières années, qui furent une période sérieuse », il a senti grandir en lui « tout un monde sacré ». L'appel de Gentz est un appel du ciel lui-même. Et si haut qu'il mette la ferveur que Gentz lui témoigne, si aveugle que soit la confiance qu'il met en lui — c'est avant tout « sur la grâce du ciel » qu'il compte se reposer (15).

Müller, avant même de quitter la Pologne, est fermement résolu à se faire catholique.

*
**

(12) Witt, II, 226, 229, 410, 411. BW, 21, 25.

(13) HOFFMANN, *Nationalwirtschaft*, II, 162.

(14) BW, 25, 26.

(15) BW, 23, 26.

Müller a beau nous dire que « Dieu seul peut savoir comment les choses se passèrent » (16), il faut tout de même chercher à éclairer, sinon à expliquer, une démarche qui déclenchera contre lui des fureurs partisans ou bien lui vaudra des louanges où perce l'intention confessionnelle.

S'il refusait d'indiquer à Gentz, par lettre, quelles voies avait suivies sa pensée pour arriver à l'obédience romaine, s'il s'abritait derrière la grâce et l'action directe de la Providence, c'était peut-être parce qu'il redoutait, de la part de l'ami qui lui avait tant de fois reproché de laisser la mystique l'emporter sur la raison, un blâme appuyé d'arguments redoutables.

Deux lettres auraient pu nous éclairer ; celle du printemps 1803, où longuement, il exposait à Gentz ses réflexions sur la conversion de Stolberg et ses traductions de saint Augustin ; puis celle du 28 août où son projet d'abjurer prenait forme. L'une fut dérobée, l'autre s'égarera après avoir touché Gentz et le seul document qui nous reste est cette confession de 1810, reproduite par Rosenthal. Datée du 21 juin, Fête-Dieu, elle porte l'indéniable griffe de Müller ; le rythme de sa période s'y retrouve, avec certaines formules qui lui resteront chères. Mais si touchants que soient par leur sincérité et leur humilité les aveux que nous fait Müller, ils ne projettent guère de lumière sur sa conversion elle-même. Nous avons bien le point de départ : une certaine manière amoralisée d'envisager le monde. Nous avons aussi le point d'arrivée. « Voici que de nouveau se dressent les lois de la société, solides pour l'éternité et inéluctables, dominant, sublimes, les mesquineries dont nous nous enorgueillissons dans notre vie privée, ou dans notre savoir individuel ». Dieu lui a fourni les armes qui lui permettront de garantir des enfants contre les suggestions passagères du monde temporel : ces armes sont le Décalogue, l'Evangile. Et il se réjouit qu'au lieu de laisser comme jadis toute liberté aux expériences individuelles, on voie l'idée de loi reprendre valeur. Liberté et contrainte ne sont rien l'une sans l'autre ; il faut qu'elles retrouvent « leur antique et divine réciprocité » (17).

Rosenthal n'en demande pas plus. Peu importe, lui semble-t-il, comment le résultat est acquis. Müller était un pécheur ; la grâce est venue ; il s'est converti, et c'est tout. Certes, sans la grâce, où trouver le courage de suivre jusqu'au bout la voie qui mène à Dieu ? Mais la grâce se manifeste rarement dans le tonnerre et les éclairs, sur le chemin de Damas. Il reste légitime, sans rien retrancher d'une action surnaturelle et décisive, de rechercher par quelles voies humaines, quelles hésitations et quels conflits de pensée, Müller peut se décider à se convertir.

(16) *BW*, 25.

(17) *Konvertitenbilder*, I, 72 sqq.

En l'absence de tout document explicite, force est bien de reconstruire, pour employer un mot bien grave, la psychologie de Müller en cette fin de 1804. Méthode dont nous ne nous dissimulons pas un instant ce qu'elle peut garder d'instable et de fragile. Il s'agit moins de démontrer que d'induire des probabilités, des vraisemblances. L'histoire n'est qu'une pauvre science conjecturale, faut-il se répéter à chaque instant quand on essaie de tracer l'histoire d'une âme comme celle de Müller entre 1803 et 1805.

Du moins, dans nos conjectures, voulons-nous nous astreindre à rester prudemment dans les limites des suppositions légitimes.

*
**

Nombreuses sont les conversions romantiques. Une génération préoccupée d'opposer constamment le Devenir à l'Etre ne pouvait guère se complaire dans la stabilité. Mieux, elle y aperçoit un écueil : « Wie ich beharre bin ich Knecht ».

Il y aurait, selon Brunetière, un beau livre à écrire sur la psychologie du converti. Plusieurs livres même, pourrait-on répondre, tant les types de conversions romantiques sont en Allemagne divers et irréductibles. Schlegel, assez tardivement, note bien un plan général : lassitude de la science « atomiste », puis révélation d'un panthéisme naturiste, puis acheminement vers le Dieu personnel et le christianisme (18). Mais il prend bien soin de remarquer que ces conversions s'opérèrent chacune dans son climat particulier et par des voies strictement individuelles.

Stolberg fréquente des catholiques en Suisse, en Italie, à Rome. Il discute du dogme avec des théologiens. Au moment où l'exemple d'Overberg va l'entraîner, il voit cet apôtre de charité le retenir, l'obliger à réfléchir, à céder à la raison plus qu'au cœur.

Les convertis de la lignée de Wackenroder retirent la parole à la raison. « L'homme est trop faible pour éclairer les secrets du ciel. » (19) La splendeur artistique du catholicisme éblouit leur imagination. Encens, lumières, musiques ravissent leurs âmes, pures et simples comme celle d'un enfant. La religion devient matière à illustrations plus qu'à explications. Un Tieck, un Arnim se montreront très sensibles au côté extérieur du catholicisme.

A côté d'eux Frédéric Schlegel, après avoir poussé à son paroxysme l'intransigeance individualiste, après avoir rêvé d'un protestantisme ultra-protestant — autant de religions que d'hommes — aperçoit dans

(18) *Concordia*, 1820, 46.

(19) *Herzensergiessungen*, 135.

l'esprit de la Réforme un levain de guerres perpétuelles, de divisions à n'en plus finir, hésite, puis abjure assez brusquement (20).

Zacharias Werner, après une vie étrangement agitée, cherche un refuge auprès de Böhme, puis dans l'*Imitation*. Il quitte le monde comme Tannhäuser Dame Vénus : « *Ihr seyd ein'Teufelinne* ». Plus heureux que le chevalier, il trouve à Rome son pardon, endosse la soutane, prêche, et meurt chez les Rédemptoristes sous le froc du novice.

Pückler-Muskau, gravement malade et la mort devant lui, s'accroche à l'Eglise comme à la seule branche de salut. Tout en voyant en elle une institution colossale, un chef-d'œuvre admirable de l'intelligence humaine, il professe pour Rome un attachement intermittent et qui sent le fagot (21). Ida Hahn-Hahn, enfin, attend d'avoir épuisé toutes les douleurs et d'avoir gagné des eaux calmes pour se tourner vers la foi catholique et se donner à la charité active.

Autant de types auxquels il est, de prime abord, impossible de réduire le cas de Müller. Sa conversion s'opère dans l'espace d'une quinzaine de mois, au fond d'une retraite rurale. Elle est solitaire et rapide.



On a cherché à l'expliquer par une défaillance, sinon une déficience de ses facultés mentales.

Wilbrandt et Rahmer suivent sans hésitation Jean-Paul, qui, à en croire Varnhagen (22), déclarait qu'un protestant donne en abjurant d'éclatantes preuves d'absurdité. Seule une psychose ou « une dépression grave » expliquerait la conversion. On va donc rechercher dans la Correspondance toutes les allusions à la vie mystérieuse des nuages, et on y ajoute ce passage où Gentz, à propos de Mme Sander, demande si Müller est toujours sain d'esprit ou devenu fou furieux (23). Mais il n'y a pas là de quoi construire après coup l'hypothèse d'une maladie mentale, et justifier l'humeur de Krug déclarant que pour s'être laissé piper aux attrape-nigauds de la jésuiterie, il fallait évidemment avoir perdu le sens.

D'abord, si psychose il y a, faudrait-il se mettre d'accord sur le moment où elle se place. Wilbrandt dit qu'elle culmine après, Rahmer avant la conversion. Et puis établir que l'angoisse religieuse constitue un symptôme de déficience intellectuelle, et renvoyer au psy-

(20) J. ROUGE, *Fr. Schlegel*, 301 sqq ; c'est en 1804, à propos de Lessing que Schlegel appelle le protestantisme « Religion des Krieger ».

(21) A. EHRHARD, *le Prince de Pückler-Muskau*, I, 168, 222 ; II, 364.

(22) *Denkwürd.*, II, 138.

(23) *BW*, 18, 25. *Witt*, II, 161, 446.

chiatre bon nombre de gens à qui l'on accordait pourtant quelque crédit. Enfin il n'est pas exact que, comme on le répète, la fréquentation de Gentz, ce parfait homme du monde, ait guéri Müller de son mal. Il vient justement de passer trois mois à Vienne, chez Gentz, quand il abjure, et son catholicisme n'ira qu'en s'affermissant à mesure que leur intimité croît.

Quant à l'argument tiré de la sensibilité aux troubles atmosphériques, il se retourne contre des gens dont on n'oserait un seul instant supposer qu'ils aient incliné vers des troubles mentaux. On condamnerait en même temps que Müller les plus raisonnables de ses adversaires (24).



Autre explication : Müller agissait beaucoup moins pour la plus grande gloire de Dieu qu'à des fins utilitaires. Krug propose l'argument de l'intérêt matériel, bien qu'il s'accorde assez mal avec sa première hypothèse de l'obnubilation. Müller se serait converti parce qu'il espérait des faveurs de Sa Majesté Apostolique et se faire comme Gentz une place dans l'administration autrichienne.

Si la conversion était intéressée, Müller dut donc en tirer quelque fruit. Or ce n'est qu'en 1815 que Müller entre au service de l'Empereur. Si l'on donne à sa conversion un caractère utilitaire, force est d'admettre que Müller, tout en restant aveugle à l'avenir immédiat, possédait une étrange prescience du futur éloigné.

De plus, il s'est chargé lui-même de couper à la racine les insinuations bienveillantes qu'on se transmet à son propos comme une vérité traditionnelle. Sa conversion a eu lieu en petit comité, presque dans le mystère, dans une église de faubourg. Il n'abjure pas entre les mains d'un prélat-fonctionnaire, d'un ecclésiastique bien en cour qui puisse pousser son catéchumène, mais entre les mains d'un Servite ; et l'on contait à Vienne — malgré certaines querelles retentissantes, à Venise, entre les deux ordres — que les Servites, dont l'ordre n'avait jamais brillé d'un grand éclat, étaient *locum tenentes* d'une société prohibée, celle des jésuites. Enfin Müller demande à revenir officiellement à l'Eglise Romaine la veille même du jour où il doit quitter Vienne sans emporter avec lui ni la promesse d'un emploi, ni même l'espoir d'un prochain retour.

D'ailleurs — bien qu'on prétendît que Jean de Muller n'avait pu se faire une situation en Autriche pour n'avoir pas voulu abjurer solennellement le protestantisme — était-il donc si nécessaire de se convertir pour obtenir une place ? Gentz ne restait-il pas, ne mourrait-il pas luthérien ?

(24) Guill. Grimm à J. Grimm : notre destin est lié aux astres. (HUCH, *Ausbreit.* 53).

De plus le catholicisme que professaient les milieux dirigeants d'Autriche était imprégné de josphisme. On demandait à la religion — qu'elle soit évangélique ou romaine — de former moins des croyants convaincus et fervents que des sujets humblement soumis au pouvoir civil. Bien mieux, en taillant dans le dogme, en adaptant le catéchisme au goût du rationalisme, en réglementant les cérémonies du culte, la hiérarchie des fêtes, les sermons et les détails des rites, « l'Empereur sacristain » et les bureaux viennois s'étaient appliqués à abaisser toutes les barrières qui séparaient protestants et catholiques. A Würzburg, les futurs clercs s'asseyaient à côté des futurs pasteurs aux cours de Paulus. A Vienne, il ne manquait pas de gens qui désiraient relâcher encore les liens qui unissaient à Rome l'église autrichienne, qui rêvaient d'une fusion des églises, avec une messe en langue vulgaire, des dogmes accommodés à l'esprit de l'*Aufklärung*, et des prêtres qui détesteraient la superstition.

En allant abjurer aux mains de réguliers obscurs, en qui l'administration viennoise inclinait à voir des tenants de l'ultramontanisme, en manifestant d'une manière intempestive son adhésion à la foi orthodoxe et non au *Credo* éclairé, Müller ne s'interdisait-il pas, à supposer qu'il y ait jamais pensé, d'utiliser sa conversion, de la monnayer en places ou en faveurs ?

*
**

On nous laisse aussi entendre que Müller, délicat de complexion et d'une extrême sensibilité, ne possédait pas une volonté bien rigide. En se convertissant, n'aurait-il pas cédé à un entraînement, une contagion, où la raison se serait effacée devant la mode ? N'y a-t-il pas eu, à Rome, après 1815, des séries, des épidémies d'abjurations, quand ce ne serait que celles des peintres nazaréens ?

Il est certain que l'exemple d'autrui a pu amener certains convertis à vaincre d'ultimes hésitations. Mais Müller ? Peut-on, en 1805, parler d'une mode donnant un lustre flatteur à ceux qui embrassent la foi romaine ? Dans l'ordre chronologique, Müller est l'un des premiers convertis. Avant lui, il n'y a eu que Stolberg.

Mais n'a-t-il pas cédé à la pression de quelque catholique de son entourage ? Certes, Kurnatowski est catholique : mais cet aimable garçon, qui prend la vie du bon côté, ne semble pas avoir connu les angoisses d'une foi qui se cherche, ni ce feu qui brûle les apôtres. Et même s'il avait voulu exercer sur Müller des entreprises prosélytiques, étant données ses « schwache Anlagen » au dire de Gentz, eût-il été, intellectuellement parlant, à la hauteur de la tâche ?

Les Haza ? Tous deux sont protestants. Le préfet et l'ainée de

ses filles, Jeannette, resteront absolument inébranlables dans leur foi évangélique. Mme de Haza, malgré tout l'amour dont elle brûle pour son second mari, hésitera longtemps et n'adhérera qu'après 1812, après de très longues résistances, au catholicisme que Müller lui prêche en même temps qu'aux jeunes Haza. Il y a eu des Haza-Radlitz dans les ordres, dans la Société de Jésus même ; mais la famille ne s'est faite catholique qu'après Müller.

Krug aperçoit dans l'ombre le tricorne du jésuite. Vieille hantise des *Aufklärer*, qui leur avait fait découvrir des émissaires de la Compagnie jusque dans les loges d'Allemagne, et des rites catholiques secrètement pratiqués jusque dans des cérémonies maçonniques (25).

Des Jésuites, en Pologne, à Kurnatowitz et à Lewitz, au moment où la société était dissoute ? Admettons-le à la rigueur. Mais alors comment expliquer que Müller — alors que Novalis fait un éloge enthousiaste de leur institution et de leur action — n'ait pas ressenti le besoin de les vanter, et ait même formulé contre eux un certain nombre de griefs assez graves ? (26) Les protestants les accusent de s'être trop préoccupés d'intérêts séculiers, Müller leur reprocherait au contraire de ne s'être pas assez mêlés de l'éducation et du gouvernement des peuples, de n'avoir pas voulu intégrer « au royaume du Christ » les sciences et les lois.

S'il avait tenu d'eux son catholicisme, Müller eût-il parlé ainsi ?

A-t-il même, en Pologne, fréquenté beaucoup de catholiques ? Les Haza, depuis le soulèvement de Kosciuszko, sont suspects aux éléments nationalistes et romains. D'ailleurs si Müller avait rencontré quelqu'un qui l'eût éclairé et guidé, prêtre ou apôtre laïc, on se demande pourquoi il ne l'aurait jamais évoqué dans ses lettres ou dans la confession de 1810.

*
**

On dira : Müller, lui aussi, a séjourné à Dresde. Comme Winckelmann, comme Wackenroder, comme Kleist, qui y sentait son catholicisme s'ébranler. Mais en 1805, Müller n'a fait à Dresde que des séjours très brefs, en tête à tête avec Gentz, et tout préoccupé de discussions métaphysiques. Nulle part on ne trouve d'allusion aux pompes catholiques ou à la Madone Sixtine.

Saül Ascher cherche un autre motif : Adam Müller et ses acolytes se convertirent pour des raisons politiques. Féodaux forcenés, ils trouvaient dans l'Eglise un excellent moyen de plier les peuples à leur idéal politique. Ascher ignore évidemment quand Müller se conver-

(25) Cf. J. BLUM, *J. A. Starck et la querelle du cryptocatholicisme*, 25, 92-97, 159-160. On voit des jésuites camouflés jusque dans les Saint-Simoniens (cf. DRESCH, *Gutzkow*, 57).

(26) VS, I, 263 sqq.

tit. En 1805, il a certes réfléchi à bon nombre de problèmes, mais sa théorie de l'Etat vivant n'est pas encore constituée.

**

Müller, impatient de toute autorité, résiste aux suggestions et se montre jaloux de son indépendance. Il serait donc allé de lui-même au catholicisme, par un travail où se conjuguent une inclination naturelle, puis des méditations issues du *Gegensatz*.

Est-il possible de rechercher des motifs de caractère puis une orientation de pensée qui rendent plausible l'élan qui le jette aux bras de l'Eglise ?

**

Ses maîtres du *Graues Kloster* signalaient chez Müller une sensibilité aiguë et une imagination fort vive jointes à une réelle habileté dialectique. Gentz, de son côté, lui reproche de se laisser aller au mysticisme (24). Son goût des intuitions contemplatives dépassant largement le domaine du rationnel s'affirme dans la grande vision du *Gegensatz*. Il s'y marque aussi le sentiment très net de notre dépendance du Grand Tout, et ce sentiment est, selon Schleiermacher, essentiellement religieux.

Müller a entendu le pasteur Cube, relu ses sermons où il demande de concilier la révélation et les exigences de la raison. Il a eu entre les mains l'opuscule où, contre Heumann, le pasteur défend la thèse de la présence réelle. Les gens que, par la suite, il fréquente le plus ne sont pas hostiles à la méditation religieuse. Brinckmann n'oublie ni Barby, ni « les bosquets de lauriers d'Eutin » où Jacobi lui tendait le calice de la piété et de l'enthousiasme (28). Gentz lui-même, qui connaît assez mal les textes sacrés au point de ne plus reconnaître dans la liturgie anglicane un passage essentiel de saint Jean, reste extrêmement accessible à l'émotion religieuse, affirme son respect de Stolberg et fait ses délices de Saint-Réal. Personne autour de lui ne contrarie donc les dispositions naturelles de Müller (29).

Mais comment expliquer l'évolution de Müller ? Il passe du panthéisme au catholicisme, d'une vision esthétique de l'univers à la forme de christianisme la plus rigoureusement fixée dans ses dogmes. D'un côté, un *pneuma* divin, épars dans le monde, se dévoile immédiatement au *Gemüt* qui veut bien écouter le rythme divin du monde. De l'autre, une révélation historique d'un Dieu personnel et d'une Loi

(27) Witt, II, 361, 229.

(28) Witt, II, 12.

(29) BW, 409. Witt, II, 38, 149, 175, 274.

comporte des termes précis : Chute et Promesse, Incarnation, Rédemption, et sur ces données traditionnelles, et sans en rien repousser, un effort de raison a édifié tout un système de Dieu et de la Création.

Müller va d'un antipode à l'autre comme par un brusque retournement. Et cet acheminement vers une solution où se retrouvent exactement inversées les données initiales n'est pas neuf en Allemagne. Luther n'allait-il pas chercher dans le sentiment que nous sommes des pécheurs incorrigibles et absolument incurables l'espérance de notre salut ? bien mieux, sa certitude ? Müller de même verra dans l'abaissement de l'Allemagne un gage de splendeur prochaine. Lui aussi ne serait-il arrivé à Dieu que par « la destruction du dogme et la détresse du néant ? » (30) On serait tenté de le croire quand on constate son insistance à chercher un triomphe sur la mort au moment même où la théorie du *Gegensatz* l'entraînerait aux antipodes de la pensée chrétienne.

Toutefois dans l'exposé de cette philosophie ne serait-il pas possible de découvrir quelque indice d'un abandon prochain du panthéisme et d'une conversion *in spe* ?

En 1827, démolissant le *Gegensatz*, Krug s'écriait avec un ironique désespoir : « Il y avait là vraiment de quoi se faire catholique ! » Krug ne manquait ni de finesse ni de logique. Sa plaisanterie, mieux qu'il ne le croyait lui-même, exprime un fond de vérité.



Dans le *Gegensatz*, Müller nous a donné la vision d'un monde ordonné en antinomies laissant apparaître la possibilité d'une synthèse. Soulignons tout de suite que la représentation du monde selon cette structure était un thème cher aux mystiques. Pour Maître Eckhardt comme pour Böhme ces alternances de contraires ne sont qu'un reflet de Dieu qui lui-même ne saurait se révéler que par antithèse.

De même sonne comme un écho des mystiques l'insistance que Müller déploie à rechercher un triomphe sur la mort, à l'intégrer si l'on peut dire dans la vie du monde. Fr. Schlegel, Novalis s'y étaient employés avant lui, et l'on voyait en ce début de siècle reflourir des préoccupations qu'Eckartshausen avait ranimées une quarantaine d'années auparavant et qui, par le canal des piétistes, provenaient tout droit de Böhme, et de plus haut.

Il y a plus. Deux principes dominant la vision du *Gegensatz* : elle prétend être totale, elle veut être organique. Et puisque le propre

(30) SPENLÉ, *Pensée allemande*, 23.

des êtres organisés est d'être organisés dans le détail, « jusqu'à l'infini », et de s'insérer dans une série d'organismes toujours plus vastes, la contemplation *gegensätzlich* du monde nous amène tout près des méditations pascaliennes et de ces abîmes effrayants dont la vue fait trembler.

Mais Müller ne veut pas fixer son attention sur l'infiniment grand ou sur l'infiniment petit, comme s'il redoutait d'y trouver cet Absolu dont il déclare ne rien vouloir entendre. Il lui suffit pour l'instant, comme à Schlegel, de se sentir partie intégrante du monde, de sentir s'exercer dans son esprit une double force, « à la fois centripète et centrifuge », qui est la religion.

Qui dit organisme suppose une idée du tout antérieure aux parties, une idée préformatrice. Où la trouver ? Entre le *nisus formativus*, expression d'un Dieu diffus dans le monde, et la divinité transcendante, Müller, en 1804, opte pour le panthéisme. Non pour cette forme hybride qui permettait à Novalis d'accommoder tant bien que mal un panthéisme foncier à certains éléments de la révélation chrétienne, d'accoutrer le Christ et la Vierge d'ornements empruntés à Gott-Natur. Müller se contente de sentir le divin dans toute la création ; notre dépendance du grand Tout, notre accord avec lui flattent son penchant à l'effusion lyrique.

Mais dans cette musique l'oreille perçoit une dissonance annonciatrice de conflits. Un germe de guerre est enclos dans le *Gegensatz*. Au nom même du principe antithétique, qui veut qu'à chaque élément du monde corresponde un élément de signe inverse, la vision du monde en mouvement appelle un élément statique, un « Ruhepunkt », comme dit Müller lui-même. Or son système en offre-t-il un ? *L'Antigegensatz* ne saurait contenter ce besoin d'un point fixe. Il ne nous donne que la possibilité de nous élever à la contemplation d'un couple supérieur, puis à un autre, et cela sans arrêt ni limite. On craint que Müller n'ait pris pour la solution du problème le fait d'élargir l'énoncé jusqu'aux dimensions du monde.

De cet *Antigegensatz* qui ne cesse de fuir à mesure que nous voulons nous en approcher, Müller dit, en souriant : « Appelez-le du nom qui vous plaira, Absolu, Dieu, peu importe ». Le ton plaisant cache mal une gêne et sa moquerie va se retourner contre lui.

A moins que d'abandonner complètement sa vision antithétique de l'univers, à moins que de renier absolument le principe de sa philosophie, il va lui falloir, dans des définitions qu'il voulait exclusivement « dynamiques », rétablir un élément statique, « atomique » ; en face de cet organisme qu'est le cosmos, il lui faudra un « Antorganisme ». Au nom même sinon de la raison, du moins de son raisonnement *gegensätzlich*, pour mettre un terme à cette fuite décevante de l'insaisissable *Antigegensatz*, il faudra que Müller fasse in-

tervenir l'Absolu dont il ne voulait pas. Terme dernier, quoique pratiquement inaccessible, il offrira du moins à l'âme qui cherche à s'élever vers lui la consolation que son effort ne sera pas totalement vain, et qu'à chaque élan nouveau ne correspondra pas une dérobade de l'*Antigegensatz*. Le dualisme subsiste, mais on sait du moins que dans une entité ultime l'antinomie se trouvera réduite.

Ce *tertium quid*, ce *Höheres Drittes*, comme dirait Baader (31), pour peu que nous le poussions à la limite, prendra les apparences de la monade suprême qui enclôt toutes les autres ; ce sera, comme chez Malebranche, Dieu dont la présence devient absolument nécessaire pour coordonner le monde et en qui nous verrons les êtres qui nous entourent. Bref, malgré qu'en ait Müller, un Absolu.

*
**

Ainsi donc la méthode même du *Gegensatz* ramène au centre des préoccupations de Müller cet Absolu qu'il avait cru possible d'éliminer définitivement. Il y a plus. Müller allait être amené à confronter son panthéisme lyrique avec cette exigence *gegensätzlich* de l'action menée de pair avec la contemplation.

Le tort des systèmes antérieurs, c'est de n'avoir point stimulé l'action, et le *Gegensatz* ne veut pas seulement fournir une vue du monde, un système explicatif. Il affirme sans cesse la nécessité de reconnaître dans l'action l'élément antinomique qui s'impose fatalement dès qu'on prononce seulement le mot de spéculation. Il faut non seulement un *Gesichtskreis* mais aussi un *Wirkungskreis*. Toutes les forces de son âme sont, nous dit-il, tournées, vivantes, vers le futur, et s'il prend comme modèle Burke et Goethe, c'est que leurs écrits sont des actes (32). Comme Schleiermacher il raillerait volontiers les Kantiens qui, à force de réfléchir, en oublient d'agir, qui ont bien, comme souhaitait Archimède, trouvé un point hors du monde pour soulever celui-ci, mais ont perdu de vue qu'il y a un monde et qui existe. Ses préoccupations pratiques s'affirment dans le plan même des trois livres du *Gegensatz*. Il y traitera du monde moral et du monde physique, de la liberté et du déterminisme, de la Morale et de la vérité, de la spéculation et de l'action (33).

En introduisant dans sa philosophie la méditation du négatif à côté de celle du positif, Müller pense-t-il du moins, comme fera Hegel, que « la négation va susciter une crise interne qui fera progresser

(31) Cf. BAADER, SW (Hoffmann), III, 258 (*Pythagoräisches Quadrat*) et VIII, 71.

(32) *Abh.*, 218, 222, 274.

(33) *VS*, II, 279.

l'Idée » (34), qu'elle agira un peu comme Méphisto, l'éternel négateur, qui pourtant se définit lui-même :

ein Teil von jener Kraft
die stets das Böse will und stets das Gute schafft ?

Il n'y paraît guère. Le Panthéisme du *Gegensatz* nous semble une large vision, plus propre à faire vibrer le sentiment, à faire jaillir l'émotion intérieure qu'à susciter l'action. La contemplation trouve largement son compte à écouter battre le rythme universel. L'effusion lyrique, à laquelle Müller cède parfois, est impossible à contenir. Mais y a-t-il dans cette vision un bien, un mal ? Tout ce qui sort des mains de l'Eternel Artiste, nous dit Müller, ne saurait être qu'également juste, également beau.

Une telle formule est-elle génératrice d'action ? Agir, c'est choisir entre des possibles ; c'est discriminer un bien et un mal, se fixer une norme. Il faut d'abord posséder un *Sollen*, un impératif, admettre une instance devant qui nous répondrons de nos actes, et à qui nous avons le désir de nous soumettre. « Vous examinerez, et puis vous garderez le meilleur », disait saint Paul. Or, dans le *Gegensatz*, il ne saurait y avoir ni premier ni dernier, ni pire ni meilleur, ni bien ni mal, ni beau ni laid puisque chacun de ces termes n'existe que par antinomie avec son corrélatif. Au nom de l'action, et pour ne pas nous laisser bercer par le fatalisme, pour ne pas nous endormir dans la contemplation qu'ête d'un univers où tout est moralement indifférent, ne va-t-il pas falloir réintroduire, dans la vision organique du monde, un Bien transcendant, comme tout à l'heure, il avait fallu accepter l'Absolu ? (35)

*
**

Mais cette instance suprême, qui va nous en donner connaissance ? Allons-nous rechercher ce Bien selon la méthode chère aux *Aufklärer*, par soustraction continue, par élimination des éléments individuels, sous prétexte qu'ils sont contingents, et que la raison les refuse ? Müller ne peut entendre parler de cette recherche où seul l'esprit géométrique intervient.

Dans son *Gegensatz*, il a proclamé comme une exigence inéluctable la coopération de la raison et de la foi. La raison montre une fâcheuse tendance à ne rien laisser subsister en dehors d'elle-même, à n'accepter que ses propres lois, à n'admettre les faits d'expérience qu'autant qu'ils s'accordent avec ces lois (36). Elle nous réduit à n'être qu'un

(34) SPENLÉ, *Pensée allemande*, 99.

(35) K, 248, 249 (*Innere Staatshaushaltung*).

(36) K, 248.

savoir ; si nous nous laissons aller à l'écouter seule, nous verrons fatalement se dresser devant nous ce fantôme d'un Moi qui absorbe en lui-même Dieu et le Monde, — nous retomberons dans la désolante erreur de Fichte.

Il y a, entre foi et raison, un équilibre *gegensätzlich* : la foi recompose ce que la raison dissocie, tout comme la raison rassemblera des données que la foi séparera. A elles deux, elles forment un Tout où l'on ne peut pratiquer de coupure arbitraire et exclusive, sans risquer d'ôter toute valeur à notre connaissance (37). La pensée de Müller voisine ici avec celle de Frédéric Schlegel et celle de Jacobi : sans ignorer les exigences et les lois de l'entendement, ils ne veulent cependant pas sacrifier le cœur à la raison (38). Ni la raison au cœur, ajouterait Müller. Car alors nous irions droit à cette « fausse mystique » qui lui semble tout aussi détestable que le rationalisme d'un Biester (39).

*
**

Mais cet équilibre rigoureux qu'on prétend observer entre la foi et la raison, est-il possible ? L'une d'elle ne va-t-elle pas l'emporter, ou tout au moins, pour ce qui est de l'origine de la connaissance, prendre le pas sur l'autre ? La foi n'est-elle pas appelée à fournir à la raison de quoi s'exercer ? Ne doit-elle pas l'empêcher d'être « un moulin qui se moult lui-même ? » et à ce titre, les données immédiates du cœur ne sont-elles pas d'une autre valeur que celles de l'entendement ? Bien mieux : sans les données de la foi, la raison ne bâtit que sur un terrain mouvant. Il faut que les fondations de son édifice soient inattaquables aux critères rationnels, sans quoi la raison finira par corroder, par détruire elle-même son propre ouvrage. Quand Ariste lui reproche d'avoir toujours recours aux vérités de la foi pour se tirer d'affaire, et que ce n'est point là philosopher, Théodore lui répond : « Que voulez-vous ? c'est que j'y trouve mon compte et que sans cela je ne puis trouver le dénouement de mille et mille difficultés » (40).

Il n'est pas sûr que Müller ait lu Malebranche, mais par Brinckmann, il était au courant de la pensée de Jacobi, qu'il cite avec éloges (41). Jacobi devait attirer Müller par son constant souci de maintenir les droits de la raison en même temps que ceux de la foi. Il ne peut entendre parler de la religion naturelle chère à l'*Aufklärung*. De telles abstractions ne sauraient atteindre la réalité. Sur ce point, Müller

(37) *Abh.*, 278.

(38) J. ROUGE, *Fr. Schlegel*, 253.

(39) *K.*, 248.

(40) MALEBRANCHE, *Entretiens métaph.*, LX, 200.

(41) *Sch.*, 77, 78.

ne pouvait que s'accorder avec lui. Mais ne devait-il pas se sentir séduit quand Jacobi raisonnait sur la foi comme Burke lui avait appris à raisonner sur la société ? Tous nés dans la foi, nous ne pouvons nous en abstraire. Nous sommes obligés d'y rentrer, de même que, nés dans la société, il nous est impossible d'en sortir. L'affirmation d'un tel principe n'impliquait pas une abdication de la raison. Spinoza, sans doute, prétendait que la révélation n'augmente en rien nos connaissances, qu'elle ne fait que prescrire des rites. Aux yeux de Jacobi, ce panthéisme spinoziste est l'extrême conséquence, le paroxysme du rationalisme. Tête païenne, cœur chrétien, Jacobi reste inaccessible à la beauté morale de Spinoza, beauté que Goethe et Schleiermacher reconnaîtront en termes émuovants. Le spinozisme est le seul terme où puisse aboutir un rationalisme rigoureux. De là à l'affecter de tous les défauts du rationalisme rigoureux, de sa sécheresse, de son impuissance à toucher le cœur, le pas est vite franchi. De plus, en prouvant une substance universelle dont tout n'est que mode, Spinoza éliminait un Dieu personnel. Jacobi l'accuse aussitôt d'athéisme en termes véhéments.

Un Dieu personnel n'est pas la seule donnée qu'arrive à nier le raisonnement, quand poussant à l'extrême, il s'engage dans le panthéisme. Disparaissent aussi le Moi, la liberté. Il reste bien une victoire sur la mort : sous les formes accidentelles qu'elle revêt, la substance universelle persiste. Mais ce retour impersonnel au Grand Tout ne saurait satisfaire Müller. L'adage *vita mutatur non tollitur* est à double face. Il regarde à la fois vers l'Evangile et vers le panthéisme. Mais comment le panthéisme pourrait-il contenter Müller quand Goethe lui-même se verra obligé d'apporter à son spinozisme des correctifs qui assureront la survie des grandes entéléchies ?

Pour ne pas se perdre dans le déterminisme, pour conserver la liberté, ressort de l'action, Müller, aidé par Jacobi, est obligé de donner comme point de départ à sa méditation ces « semences de vérité qui se trouvent naturellement dans le cœur de l'homme », d'accepter la conviction « que Dieu existe et qu'il est bon, que l'âme est distincte de la matière et qu'elle ne peut périr, qu'elle est libre enfin et qu'elle échappe à la nécessité du mécanisme universel » (42).

*
**

Dieu personnel, immortalité de l'âme, liberté. Voilà Müller en possession des postulats de la morale kantienne, et aussi des données de la religion naturelle chère à l'*Aufklärung*.

(42) LEVY-BRUHL, *La phil. de Jacobi*, 27.

Ni chez Kant, ni chez les *Aufklärer* n'interviennent le salut et le sauveur. Müller pourtant ne se contentera pas d'avoir reconquis sur son panthéisme ces postulats généraux : il lui faudra la chute et la promesse, l'Incarnation et le rachat par le sang du Christ.

Jacobi lui avait appris qu'on ne sort pas plus de la foi reçue que de la société où l'on naquit. Et Müller pouvait sentir vibrer plus fortement, comme sous un effet de résonance, certains souvenirs chrétiens. Au fait, ces postulats kantien sont-ils autre chose qu'un succédané philosophique, on serait tenté de dire un démarquage laïque du Décalogue ? Dans son *Gegensatz*, Müller citait encore Saint Paul pour réclamer que toute notre vie soit mise au service de Dieu. En retournant, au nom de sa méthode antithétique, sa formule *Je freier desto notwendiger*, il retrouvait jusque dans ses propres termes le vers de Goethe :

Und das Gesetz nur kann uns Freiheit geben,

qui à son tour transposé sur le plan religieux présente d'étranges et troublantes affinités avec l'adage attribué à saint Bernard : *Servitium Christi summa libertas* (43).

Ces considérations pouvaient évidemment conférer à la révélation évangélique une valeur singulière. Il y avait mieux : Müller pouvait sentir, chez nombre de ses contemporains, la pensée s'orienter vers le christianisme, comme attirée par un invincible aimant.

Jacobi ne veut pas que la foi soit chez lui d'origine surnaturelle et historique ; il veut qu'elle soit spontanée. Mais il tient à rester chrétien. L'impératif kantien, nous dit-il, est le résultat d'un effort surprenant de la pensée. Mais cette loi morale, Kant l'avoue, reste « suspendue entre ciel et terre ». Ou bien il lui faudra redescendre vers l'homme, composer avec une métaphysique traditionnelle, une révélation, ou bien se résigner à planer trop au-dessus des hommes, à éblouir leur conscience, au lieu de les éclairer (44).

Descartes avait besoin de la véracité divine pour garantir la certitude de ses déductions ; Pascal, lui, voyait dans la véracité du christianisme le seul principe qui puisse nous aider à débrouiller l'obscur chaos du monde : tout reste impénétrable si le christianisme est faux, tout s'ordonne et s'éclaire s'il est vrai. Jacobi, pour sa part, avait déjà senti que le déisme de l'*Aufklärung* tendait à ne faire de la religion qu'une « utilité » sociale sans plus de stabilité que les autres institutions, qu'on allait donc glisser, par une pente rapide, de la foi à l'incrédulité. Il supporte donc fort mal le dédain de l'*Aufklärung* finissante à l'égard de ceux qui admettent encore la véracité divine de Jésus. Cette intuition de l'Absolu, dont Platon réserve le privilège

(43) *Abh.*, 279, 266-267 ; *Elem.*, II, 233.

(44) LEVY-BRUHL, *La philos. de Jacobi*, 29, XXVI.

à quelques rares sages, l'Evangile ne la refuse à aucun homme. Du fond de nous-même, un élan nous porte vers cet Absolu de bonté et d'amour. Si la raison murmure qu'après tout nous n'avons peut-être affaire qu'à une vaine illusion, il faut bien se dire que si pareille hypothèse venait, par malheur, à se vérifier, rien ne nous garantirait plus que oui reste oui, et non, non.

Brinckmann avait pu entendre Jacobi répéter cet acte de foi en la Bible qu'il avait fait un jour devant Pestalozzi, acte de foi qui est presque un pari sur la véracité de la révélation évangélique : « Il faut que je sois convaincu de cette vérité-ci : « Je n'ai qu'à remplir mon devoir, et un être supérieur se charge de tout conduire pour le mieux, sans que je m'en inquiète ». Mais comment arriver à cette conviction ? L'expérience enseignerait plutôt le contraire. Croyons en donc la Bible. Mais si la Bible était un livre comme un autre ? Alors je ne vois plus de remède aux maux de l'humanité, et je vote pour la fin du monde ».

Toutefois Jacobi, s'il proclame ainsi nettement son christianisme, ne se sent pas porté vers une église plutôt qu'une autre. « Toutes les théologies sont également vraies par leur côté mystique, toutes également fausses par leur côté non mystique » (45).

*
**

Jacobi aide donc Müller à se libérer du panthéisme et l'oriente vers la révélation chrétienne. Au moment de s'engager dans cette voie, Müller peut aussi se sentir guidé par bien d'autres esprits qui tenaient rigueur à l'*Aufklärung* selon Biester de glisser vers une vague religiosité où s'effaçait l'esprit religieux. En voulant écarter comme un fatras inutile tout ce que la raison ne comprenait pas, on arrivait à faire disparaître du christianisme la personne même du Christ, à qui on faisait suffisamment d'honneur en le rangeant aux côtés de Moïse et de Socrate, de Confucius et de Mahomet.

Il était facile de rappeler aux gens de l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* ou de la *Berlinische Monatschrift* que Lessing admettait une sorte de révélation progressive des vérités éternelles de la religion, que toute révélation enclôt une part de ces vérités et que le christianisme est celle des religions révélées qui en contient la part la plus grande. « La religion chrétienne est vraie, non parce que les évangélistes l'ont enseignée, mais les évangélistes l'ont enseignée parce qu'elle est vraie. »

Sans doute, Müller ne pouvait-il savoir encore que l'adversaire par excellence, Fichte, qui refusait présentement toute intervention d'un médiateur entre Dieu et nous, qui n'acceptait même pas pour

(45) LEVY-BRUHL, *La philos. de Jacobi*, 40, 69, 71, 93.

Dieu la forme personnelle, tendrait un jour prochain vers un christianisme où se confondraient toutes les confessions et où Jésus serait non plus « le révélateur d'une vérité extérieure, mais, parce qu'il est d'accord sur la vérité interne, le prophète divin de la vraie religion » (46).

Mais, par Brinckmann toujours, il était très probablement au courant de la pensée de Schleiermacher. Et là aussi, il pouvait voir une méditation se dégager du panthéisme pour s'orienter — et avec quelle force — vers le christianisme.

Sans doute Schleiermacher n'en est-il pas encore arrivé à affirmer que le sentiment religieux — le sentiment de notre « implication » dans la vie universelle — ne peut s'entretenir et rester vivace qu'au sein d'une communauté. Il ne proclame pas encore que la régénération spirituelle parfaite ne peut s'accomplir que dans l'Eglise du Christ, de celui qui, historiquement, a réalisé dans toute sa pureté l'image divine qui réside en nous (47).

Il en est encore à cette forme de la religion, individuelle jusqu'au paroxysme, telle qu'elle se définit dans les *Monologues* et les *Discours*. Le Müller du *Gegensatz* pouvait se sentir attiré par le souci que Schleiermacher montrait, comme lui, de séparer la science et la religion sans que l'une d'elles primât l'autre ; par ce désir qu'exprime Schleiermacher de fonder une alliance éternelle entre la foi vivante du chrétien et la recherche scientifique qui ne veut supporter aucune limite, dans quelque direction que ce soit, et exige, pour travailler, une indépendance absolue ; par certain aspect *gegensätzlich* des relations du fini et de l'infini : l'infini nous élevant au-dessus du fini, mais celui-ci méritant notre attachement affectueux, car l'infini se reflète en lui.

Mais ce même Schleiermacher qui dans ses *Discours* évitait jusqu'au nom de Dieu et écrivait à la place « l'univers », qui réclamait un sacrifice aux mânes de Spinoza, ce saint mort sans un seul disciple, dans l'abandon de tous, accorde déjà cependant une place éminente au christianisme. Il voit depuis longtemps autour de lui se dessiner des orbes enveloppants, qui vont faire ressortir dans l'Evangile un pôle attractif de nos préoccupations. A Iéna, ses amis, lui écrit Dorothée, ont mis le christianisme à l'ordre du jour (48) ; c'est sur l'Evangile que s'appuieront les forces nouvelles qui feront jaillir à la lumière un monde nouveau, une humanité nouvelle. Le christianisme a enfin donné à la religion antique un complément indispensable ; celle-ci était pour ainsi dire centrée sur la vie ; elle voyait dans la mort un terme effrayant, un anéantissement ; le christianisme a

(46) Xav. LÉON, *Fichte et son temps*, II/2, 256.

(47) Cf. E. VERMEIL, A. MÖHLER, *Introd.*

(48) 15 nov. 1799.

réconcilié l'homme avec la mort et du même coup triomphé d'elle ; la croix a donné à l'homme le témoignage qu'il était né pour l'éternité. Bientôt Schleiermacher célébrera dans la doctrine chrétienne la « puissance éducative suprême », celle qui nous permettra de mieux réaliser l'idéal moral. Mais déjà on sent que s'il veut traduire en acte, ou simplement transcrire en une règle pratique ses conceptions religieuses, Schleiermacher est invinciblement attiré par la doctrine traditionnelle et forcé d'y aller chercher un point d'appui. En acceptant une chaire à Halle ne vient-il pas de donner au christianisme, en entrant à son service, une marque toute particulière de déférence ?

*
**

Certes, Müller n'avait encore pu voir Hegel affirmer que l'Idée chrétienne était rationnelle et conclure de ce caractère rationnel à la vérité du dogme. Il n'avait pu voir Hegel accorder une valeur essentielle à l'Incarnation du Verbe et à la rémission des péchés ou déclarer que l'apparition du Christ était indispensable pour que puisse se réaliser l'idéal religieux : bien mieux, pour que notre civilisation profane prenne ses traits originaux et toute sa valeur.

Mais Schelling, en qui il révérait « le premier esprit d'Allemagne », lui offrait encore un exemple d'une pensée invinciblement attirée vers le christianisme, s'orientant vers lui d'une manière si évidente qu'on peut se montrer surpris, non de la conversion de Schelling, mais plutôt des lenteurs de cette conversion (49).

Sans doute, Müller ne peut-il savoir les détours intimes de la pensée de Schelling : il ignore les hésitations qui ralentissent sa marche vers la philosophie de la révélation et le catholicisme. Tout ce que Müller — qui va franchir des étapes considérables — connaît de Schelling, au moment où il est plongé en plein débat religieux, reste encore imprégné de philosophie naturelle.

Mais dès 1804, la finesse d'un Benjamin Constant s'alarmait des conséquences où menait tout droit la doctrine de Schelling : si l'on était logique, il fallait aller jusqu'au catholicisme (50). Dans l'évolution qui conduira Müller des effusions panthéistes, selon la formule du *Gegensatz*, à une profession de foi romaine, peut-être Schelling n'a-t-il pas été absolument étranger à l'ultime impulsion, à la décision qui couronne les démarches. Il est possible que Müller ait pensé comme Benjamin Constant. Mais avant de devenir catholique, il fallait re-devenir chrétien.

Schelling, certes, pouvait l'y aider. En mettant l'accent sur la

(49) *VS*, II, 268 ; cf. BREHIER, *Hist. de la Phil.*, II/2, 713.

(50) *Journal intime* (Melegari), 4, 13, 16, 32. SCHLEGEL (*Windischm.*, II, 444-446).

valeur de l'histoire et la structure organique du monde, il renforçait cette attraction magnétique que le christianisme exerce sur l'esprit de Müller. Une théorie organique de l'univers, en rejetant la logique mécaniste, en admettant le négatif à côté du positif, dressait en face de la religion naturelle des *Aufklärer*, en leur conférant une toute autre validité, la révélation et la tradition. Les arguments des rationalistes contre le dogme chrétien ne sauraient plus agir. Dans *Philosophie et Religion*, en 1804, Schelling voyait dans l'acte libre par lequel l'être fini se détache de l'Absolu, une chute. Et l'être fini, conscient d'avoir déchu, cherche à retourner à l'Absolu, ou tout au moins porte en lui le désir d'une restauration. Tout être fini connaît une Iliade — une séparation de l'Absolu — une Odyssée, — un retour. N'y a-t-il pas, dans ce processus, une analogie troublante avec le dogme chrétien du péché originel et de la rédemption ? Et le christianisme ne prend-il pas une attirance nouvelle si l'on cède à la théorie de Schelling ?

De plus, ce christianisme n'avait-il pas grandi comme un être organique, sous l'effet des lois antinomiques, mais coopérantes, de la raison qui dissocie et de la foi qui rétablit l'unité ? Il était possible de suivre le développement de ce corps mystique qu'est l'Eglise, de voir se former, selon le mot de Saint Paul, ses tendons et ses membres. Il y avait là autre chose qu'une addition d'erreurs ou de supercheries, comme le prétendaient certains esprits forts. L'historisme et l'organisme accordaient au dogme chrétien une véracité plus probable, lui apportaient presque des critères nouveaux.

Mais Müller ne voulait pas que penser ; il tenait à agir. Il pouvait avoir lu dans les *Conférences sur l'étude académique* cet aveu de Schelling : « J'ai vu que la religion, la croyance publique, la vie dans l'Etat sont le point autour duquel se meut et où doit être fixé le levier qui doit ébranler cette masse inerte ». Müller ne songe pas encore, avec l'intensité qu'il y mettra plus tard, à la vie de l'Etat, à la vie dans l'Etat. Néanmoins Schelling lui signale quelle valeur pratique peut revêtir la croyance publique. Là encore, c'est le christianisme, l'église du Christ, sous toutes ses formes confessionnelles, qui apparaît au bout de la perspective, en pleine lumière.

*
**

Qu'il cède à ses penchants, aux raisons de son cœur ; qu'il pousse au contraire sa pensée jusqu'aux ultimes conséquences ; que même, en quête d'arguments, il s'informe de ce que l'on pense autour de lui, Müller ne peut échapper au christianisme. Il semble que tout l'y entraîne par une action convergente. Et dès qu'il ouvre les yeux, c'est

la croix, toujours la croix qui se dresse devant lui, l'explication chrétienne du monde qui s'impose.

Il tient à sa vision « antithétique » du monde ; il ne peut pas renoncer à écouter cette pulsation dont le rythme ordonne le chaos des phénomènes. Mais il se trouve que sans trop de heurts, le *Gegensatz* s'accommode de la révélation chrétienne. A la perpétuelle dérobade de l'*Antigegensatz*, Dieu vient mettre un terme ; il sera l'*Antorganisme* de la Création, la stabilité, l'éternité qui permettront de saisir le mouvant et le fugitif. Comme les mystiques — Nicolas de Cues, entr'autres — Müller aperçoit en Dieu la conciliation suprême des antinomies dans l'unité. En place de l'indifférence morale qui risquait de dégénérer en un fatalisme paresseux, réapparaît une notion du bien et du mal. Le péché consistera en une rupture de l'équilibre antithétique où Dieu maintient les contraires ; le caractère propre du mal pourra se définir *Augenblicklichkeit, Unzusammenhang* ; il ne pourra s'intégrer dans la continuité organique de l'univers, restera en marge ; pécher, ce sera attribuer, en le détachant de son corrélatif dans le temps ou l'espace, une valeur absolue à un seul élément d'un couple.

L'Incarnation elle-même prend un relief tout particulier. Le Christ ayant concilié en lui et d'une manière parfaite la nature divine et la créature donne seul un sens à la vie : l'Incarnation réordonne le monde (51). De même que dans le domaine de l'esprit pur, Dieu concilie les contraires et maintient leur équilibre, de même, dans notre vie d'hommes liés à la terre, à la famille, à l'Etat, les antinomies pratiques se résoudront au sein du christianisme.

Müller qui n'abandonne pas sa vision cosmique et ne peut détacher les yeux de la gravitation des mondes, aperçoit un lien d'analogie — trait d'union entre le matériel et le spirituel — dans ce fait que l'année chrétienne, commémoration de la vie terrestre du Christ, s'inscrit *currens per anni circulum* dans le cycle d'une révolution astronomique (52).

Les exigences du *Gegensatz* se trouvent une à une satisfaites ; la liberté s'accorde avec la loi ; le lien n'est pas rompu entre le Moi et le monde extérieur. Bien mieux : le Christ assure une continuelle médiation entre Dieu et la créature. Tout en confessant sa vilenie, l'homme s'efforce de se hausser vers Dieu ; alors que le panthéisme ne laissait guère place qu'à une soumission résignée et toute passive, la créature s'élance vers le créateur qui, de son côté, descend par amour, vers elle (53). Le Christ se dresse au-dessus des temps, médiateur entre le monde ancien et nos aspirations modernes. Müller

(51) VS, I, 355-357, et DWL, 84 ; VS, I, 375-379, et DWL, 133 : « Christ ohne den in der Geschichte nichts ist als wüster, herzerreissender Streit... ».

(52) VS, I, 375.

(53) Sch, 56.

avait « longuement cherché, sans le reconnaître, celui qu'il rencontrait à tous moments » (54). Il l'a enfin trouvé : il est redevenu chrétien.

*
**

Mais, dans le christianisme, convient-il encore de chercher sa voie. Pour Müller, il ne saurait s'agir d'une vague adhésion de cœur. Il vise à des fins pratiques : il lui faut donc faire un choix parmi les croyances officielles, parmi les confessions.

Né protestant, Müller qui, pour le panthéisme *gegensätzlich*, a abandonné sa foi d'enfant, ne saura pas la retrouver toute pure. Mais s'il va au catholicisme, du moins n'est-ce pas comme Goethe prétendait de Winckelmann, parce que les divergences des confessions lui importent au fond assez peu et parce que le catholicisme l'attire en raison de la faveur qu'il accorde aux arts plastiques. Müller est insensible à l'argument qui a touché Wackenroder, qui a ébranlé Tieck ou Kleist (55). Il va confronter, examiner protestantisme et catholicisme et ne se déterminera qu'en connaissance de cause.

Tel qu'il se présentait alors, le protestantisme ne pouvait guère attirer Müller. Ou bien, sous sa forme officielle, il péchait par excès de rationalisme ou bien, chez les piétistes, il péchait par excès de mysticisme. Nulle part la balance n'était égale entre le cœur et la raison.

L'*Aufklärung* avait gardé, depuis la disparition de Lessing, le goût des polémiques théologiques. Lessing avait d'ailleurs moins lutté pour le protestantisme que pour sa propre pensée. Les gens de l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* et de la *Berliner Monatsschrift*, préoccupés d'extraire des confessions positives la quintessence de la religion naturelle, s'arrangèrent de telle sorte que le protestantisme éclairé devait, au point de vue religieux, paraître nettement insuffisant : la sève n'y circule plus et il prend, comme aux yeux de Fr. Schlegel le devoir kantien, figure d'une fleur d'herbier (56). L'indifférence croît chez les fidèles : Varnhagen, à Halle, juge que la foi, au cœur même du protestantisme, constitue un ballast bien encombrant (57). Biester loue le clergé neuchâtelois du souci qu'il garde, dans un pays où la foi reste vivace et les ministres du culte nombreux, de ne pas imposer aux fidèles des prédications trop fréquentes et de réduire le culte au strict minimum (58). On se répète une prophétie du même Biester, annonçant, en 1786, que dans un délai de vingt ans, plus

(54) Cf. MALEBRANCHE, *Entr. métaph.* (Fontana, 1922), II, 48.

(55) VS, II, 171 (contre *poetisirende Modeschwärmerey*).

(56) *Ideen*, 39.

(57) *Denkwürd.*, I, 347.

(58) *Neue Berl. Monatsschr.*, avril 1802, 238.

personne ne parlerait du Christ, ou ne prononcerait le mot de chrétien. Le clergé lui-même était fortement atteint. Le père de Schleiermacher avouera que, pendant douze ans, il avait prêché comme un véritable incroyant. Et Teller, quoique dignitaire de l'Eglise berlinoise, prétendait, dans sa *Religion des Parfaits*, enseigner une morale supérieure à celle de l'Evangile (59).

Si encore la critique rationaliste s'était accompagnée de tolérance ! Mais ce n'était guère le cas. Une inquisition poursuit tout sentiment qui ne se laisse pas ramener au principe de la saine raison (112). Et l'on pouvait reprocher à Nicolaï, qui accordait respectueusement la liberté de penser aux Turcs, aux juifs, et aux païens, de mettre un certain fanatisme à déclarer fou, hérétique, ou supposé des Jésuites quiconque restait soupçonné de « superstition chrétienne ».

Frédéric Schlegel blâmait le protestantisme officiel d'avoir « tant et tant éclairé la religion qu'à force de clartés, elle a fini par disparaître » (61). Son frère Guillaume déplore ce christianisme « récuré à la nouvelle mode » d'où l'on a chassé à coups de balai tous les préjugés, où le Christ doit se contenter d'être « un brave homme » sans rien avoir à réclamer de plus, où tout s'oriente vers des fins pratiques et où l'on sait mettre au pli quiconque oserait résister (62). Müller leur fait écho : le protestantisme officiel est sans vie, « glacé comme un mannequin de bois », et la religion des « gens à principes » se montre « percée de toutes parts, usée à fond, totalement vide » (63).

Le protestantisme que l'on déclarait plus capable que le catholicisme de supporter l'examen et les critiques de la raison n'offrait aucune résistance et perdait toute teneur religieuse.

Restait le mouvement piétiste. Là, du moins, on sauvegardait les droits du cœur. La foi y restait vivace et entreprenante. Les Frères Moraves prêchent, fondent des missions et des établissements charitables. Leur zèle est hardi : on s'encourage du souvenir de Francke créant l'orphelinat de Halle dans des conditions que le bon sens eût jugées absurdes, et s'en remettant à Dieu du soin de garder et de faire croître son institution.

Mais en mettant plus haut que l'exégèse et la critique l'expérience personnelle, le sentiment intime, Zinzendorf avait fait aux communautés piétistes un présent dangereux. L'action miraculeuse de Dieu tend à devenir un état normal, constant. Et comme aucun contrôle ne vient régler l'expérience individuelle, celle-ci, libérée de tout frein, risque de verser dans les cocasseries et les extravagances. On prend trop à la

(59) *Religion der Vollkommenen*, Berlin, 1792.

(60) DILTHEY, *Schleiermacher*, 222.

(61) *Concordia*, 1820, 41. Benj. CONSTANT, *Journ. intime*, 12 pluv. XII.

(62) SW, II, 149-150 (*Ein schön kurzweilig Fastnachtsspiel*, 1800).

(63) DWL, 144, 178.

lettre la promesse du Sauveur : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous ». Les communautés se scindent en chapelles, en conventicules. Le piétisme prend une allure trop individuelle, trop sectaire pour séduire Müller, qui, avec Schelling, ne peut plus séparer religion de christianisme et christianisme de croyance publique.

Malgré les souvenirs maussades que Brinckmann gardait de son séjour chez les Moraves, Müller, du moins, tient à s'informer plus amplement du piétisme et de ses manifestations. Durant son séjour à Niesky sans doute cherche-t-il à découvrir si une vie religieuse ne s'épanche pas, intense et profonde, de ces communautés qui se tiennent assez jalousement en marge de l'Eglise protestante officielle et de son dogmatisme qui a fait dévier le libre examen en un canon parfois aussi rigoureusement intangible que le *Credo* romain.

Des observations qu'il put faire à Niesky, Müller n'a strictement rien laissé : il n'a même pas communiqué ses impressions à Brinckmann, à qui il fait assez sèchement part de son séjour.

Sans doute n'est-il pas allé jusqu'à faire aux piétistes le reproche de puériliser, de tomber dans une religion pour bébés (64). Du moins put-il regretter que l'amour de Dieu, au lieu de s'afficher au grand jour, généreux et actif, prît des airs d'amourette clandestine. Müller voulait une foi qui réconciliât non seulement la créature et le Créateur, mais aussi la révélation et la raison, l'individu et la société. Or, à se retirer en des cénacles secrets, ne démonétisait-on pas l'idée de communauté prise en son sens le plus large, n'ôtait-on pas toute valeur à la vie sociale ?

Avec les piétistes on risquait de vivre hors de son temps et de son milieu. Or, il convient d'enregistrer, à l'actif de l'*Aufklärung*, un mérite que, sans doute, elle ne recherchait pas, mais qui reste réel : tout en refusant absolument le miracle dans l'économie du monde, elle avait mis le présent, l'aujourd'hui, au cœur de ses préoccupations, et ainsi attiré l'attention, sans le vouloir, sur ce qui constitue le miracle par excellence, la vie, l'action.

Müller est épris d'action. Au nom même de sa méthode antithétique, il repoussera, sans y mettre la brutalité de l'*Aufklärung*, mais avec une ferme résolution, ce christianisme piétiste, qui sans doute frémit d'une expérience religieuse extraordinairement profonde, mais, en marquant en face du monde une invincible timidité, avoue qu'il ne peut atteindre une valeur sociale.

D'ailleurs, un mois après son passage à Niesky, Müller annonce à Gentz qu'il est résolu à se faire catholique.

Car le protestantisme ne lui paraît pas seulement inacceptable dans ses manifestations. La Réforme est néfaste dans son principe même.

(64) BAADER, SW, II, 323 (*Combabisirung*), VIII, 49.

Cette primauté, exaltée jusqu'à ses dernières conséquences, du libre examen et de l'expérience personnelle en dehors de tout contrôle, voilà contre quoi Müller tient à réagir. Car c'est là que la Réforme rejoint la Révolution. L'individu isolé, aux yeux de Müller, est impensable ; l'homme n'existe qu'à l'état social, aussi bien en religion qu'en politique. Pour vivre, il a besoin de la société de ses semblables. Pourquoi sa vie religieuse constituerait-elle une exception et serait-elle possible en dehors de tout groupe ? En émancipant l'individu, en le sacrant seul définitif de ses rapports avec Dieu, la Réforme lui avait mis en mains une arme redoutable qui risquait de se retourner contre toute religion et contre l'Etat. La liberté d'exégèse religieuse peut se transcrire en politique : « Chacun est libre d'interpréter la loi ». Et Burke corroborait cette crainte : « Les mêmes engins qui avaient servi à ruiner la religion pouvaient être employés, avec les mêmes chances de succès, à culbuter les gouvernements ». Pour parer à toutes les conséquences politiques du principe de libre examen, Müller en arrive à refuser toute interprétation individuelle du texte évangélique (65).

*
**

Ainsi donc, en face du protestantisme, l'attitude de Müller semble impliquer une double condamnation.

Condamnation de fait, d'abord. Le protestantisme tend à se déchirer, sollicité qu'il est par deux tendances extrêmes et absolues : en face d'une « bibliocratie » morose, intransigente, attachée au texte de la révélation, se dresse sans composition possible une religiosité que le raisonnement vide peu à peu de tout contenu dogmatique. Le protestantisme ne s'est pas montré jusqu'ici capable de rétablir, entre la lettre du dogme et les exigences de la raison, un équilibre, une unité.

Condamnation de principe, ensuite. Le protestantisme est la manifestation par excellence de l'esprit révolutionnaire. Sans aller, comme Fr. Schlegel en 1804, jusqu'à dénoncer dans le protestantisme « une religion de guerre », Müller le rend bien responsable, à l'origine, des excès individualistes et rationalistes qui ont bouleversé l'ordre historique du monde.

Le protestantisme en exaltant les droits de l'individu rompt plus que la structure traditionnelle de la société religieuse et, partant, de la société civile : il détruit aussi le principe de leur unité organique. Le libre examen peut justifier n'importe quelle tentative contre toute religion ou tout ordre social. Si l'on admet sa primauté, et sa pri-

mauté sans conteste, il n'y a plus de synthèse, plus d'équilibre *gegensätzlich* possible.

Müller se trouve donc devant le dilemme : ou bien rejeter son *Gegensatz*, auquel il tient de toutes ses fibres ; ou bien abandonner le protestantisme où il ne trouve que des solutions incomplètes appuyées sur un principe dangereux. Son choix est fait : il n'est plus protestant.

*
**

Mais il faut, du moins, aller au catholicisme. Il est très certain que celui-ci, par sa forte organisation, représente beaucoup mieux que le protestantisme, cette croyance publique, que Müller, en même temps que Schelling, proclame nécessaire. Très certain, aussi, qu'aux environs de 1800, l'Eglise exerça une profonde attirance. Au point que des rationalistes impénitents, tels Gentz, lui témoignèrent parfois — tout en répugnant à une conversion — d'évidentes sympathies. Le passage d'un Kaiszler ou d'un Fessler du catholicisme au libre examen et à la libre-pensée fait un peu figure d'exception.

Le catholicisme vient de subir des attaques d'une violence extrême. Le dogme a supporté l'assaut des encyclopédistes et des rationalistes de toute nuance. L'organisation même de l'Eglise a été combattue non seulement du dehors, mais aussi du dedans : certains évêques allemands ont rêvé d'une église nationale qui n'aurait accordé à Rome qu'une vassalité de pure forme ; des souverains catholiques ont pu légiférer sur la formation du clergé, les rites, l'administration ecclésiastique, dans un sens nettement anti-romain. Bien mieux : en France, le catholicisme vient d'être soumis à la plus rude épreuve. Officiellement aboli, il a cependant duré ; la sévérité des lois ne l'a pas abattu et ne lui a valu que ce regain de gloire acquis par principe à toute cause capable de susciter des martyrs. Et on a vu, en fin de compte, le pouvoir civil reconnaître officiellement le culte catholique, traiter avec Rome, signer un Concordat. En Allemagne aussi on a pu sentir quelle force le catholicisme représentait : quand les électors ecclésiastiques des bords du Rhin, ces évêchés à tendance fébronienne, s'effondrèrent lamentablement devant les troupes révolutionnaires et que les chefs de ces Etats prirent la fuite, le nonce Pacca, en assurant la vie spirituelle de ces communautés abandonnées de leurs pasteurs, avait su rehausser le prestige du catholicisme et montrer que le nom de romain n'était pas encore vide de sens.

Bien mieux : les conseillers qui assistaient dans les tâches gouvernementales les électeurs imbus des doctrines fébronniennes étaient presque tous passés au jacobinisme. On pouvait citer en exemple et Forster, et Wedekind, et Blau, et ce Dorsch qui, après avoir poussé

ses élèves du séminaire de Mayence à s'affilier aux sociétés secrètes des Illuminés, quittait l'Eglise et devenait, en France, fonctionnaire des Finances. Dans ce désordre, seule l'Eglise de Rome semblait fondée sur la pierre.

Les remaniements territoriaux, en incorporant au royaume de Prusse des territoires catholiques, habitaient les vieux Prussiens et les Berlinoïses à prendre en considération une foi naguère honnie : le roi, qui n'avait eu auprès de la cour de Rome que des représentants sans apparat, y détachait en la personne de Humboldt, en 1802, un diplomate de haut grade. Même au théâtre, dans la bouche de Mortimer, on pouvait entendre une apologie du catholicisme romain.

*
**

Depuis son séjour à Niesky, Müller sait en quelle estime les Moraves peuvent tenir certaines habitudes catholiques, la lecture de *l'Imitation* par exemple. Spalding lui a parlé de Lavater et de leur rencontre en 1785. Il n'ignore donc point qu'il se trouve des protestants qui sans incliner, comme on les en accuse, vers la confusion des doctrines, gardent à l'égard du catholicisme une attitude de respect et d'estime. Lavater, parce qu'il veut « un vivant témoignage du Christ vivant », se sent plus d'affinité pour la foi romaine que pour le rationalisme berlinois. Entre le pasteur de Zurich et le couvent d'Einsiedeln, les relations sont cordiales. Lavater ne correspond pas seulement avec Sailer, qui, dans son zèle à rapprocher les églises, lime fortement les aspérités qu'on reproche à la foi romaine : il correspond aussi avec un régulier, le cistercien Tangel. Dans ses sermons, il affiche un goût marqué pour Massillon, avoue en toute occasion son admiration pour l'organisation catholique, les cérémonies, la papauté. On lui attribue, sans qu'il s'en défende, un poème où un protestant visitant une église catholique s'écrie : « Qu'importent les formes, même usées, du culte ? N'est-ce point Jésus que les fidèles adorent ici ? » Zinzendorf, pourvu qu'on le laissât chérir son « Jesulein », marquait assez d'indifférence à la forme extérieure du culte.

Lavater pousse toutefois plus loin un respect qui chez Zinzendorf ne dépasse guère la liturgie ou les lectures spirituelles. Pour lui, un catholique fidèle à sa doctrine constitue l'un des produits les plus heureux de l'humanité, un miracle (66).

Sur son lit de mort, apprenant la conversion de Stolberg, il ne craint point d'écrire que la chute de l'Eglise romaine serait la ruine de tout christianisme organisé. Pour Müller qui voit dans la forme indi-

(66) *Handbibliothek für Freunde*, 1791.

viduelle et privée du culte un danger de subversion, un germe de mort pour la foi, quelle référence, quel exemple que Lavater !

*
**

Un Suisse également, un protestant aussi, avait élevé la voix pour exalter la force et la constance de l'Eglise romaine : Jean de Müller. Déjà, en 1798, ses écrits avaient réconforté le patriotisme d'Adam-Heinrich, grandement inquiet du sort de la Confédération Helvétique. Depuis le printemps de 1805, les lettres sont assez fréquentes entre Kurnatowice et Berlin, où Jean de Müller s'est installé (67).

Certes, Jean de Müller reste encore fortement imprégné de rationalisme. Il est à l'antipode des mystiques : il n'aime guère les piétistes, à qui Lavater lui-même reproche de ne pas assez confronter avec la raison les données de leur expérience religieuse (68). Quant à la grande vision du *Gegensatz*, il ne professe pour elle qu'une admiration réticente et un peu contrainte.

De leur côté, Gentz et son disciple Adam blâmeront chez Jean certaines œillades de coquetterie qu'il semble échanger avec les *Aufklärer*. Ne veut-il point faire de Jésus un brave homme débordant de préceptes moraux ? (69)

Toutefois, ce qui les rapproche, c'est que Jean de Müller déteste la Convention, et cet absolutisme révolutionnaire qui autorise la populace à détruire un ordre établi, qui permet aux démagogues et à leurs sarcasmes rabaissants de saper des institutions dont l'âge suffirait à inspirer le respect. Jean de Müller accepte que les institutions ne soient pas immuables ; mais il faut qu'elles évoluent d'elles-mêmes ; les subvertir est une entreprise criminelle. Là il se trouvait pleinement d'accord avec Burke, Goethe et leur disciple avoué Adam-Heinrich.

Celui-ci, par la suite, reprochera doucement à son homonyme, devenu son ami, de ne pas assez souligner la grandeur historique du catholicisme, d'insister avec trop de complaisance sur l'antiquité grecque et le Moyen-Age allemand, sans sembler voir qu'au dessus de ces deux piliers du monde moderne s'élance la sublime coupole du catholicisme (70).

Sans doute voyait-il là une inconséquence : dans ses *Voyages des Papes* Jean de Müller n'avait-il pas mis en pleine lumière ces forces de cohésion, ce rayonnement spirituel qui se dégagent du pontificat romain et de l'Eglise catholique ?

(67) MAURER-CONSTANT, III, 93 sqq.

(68) GUINAUDEAU, *Lavater*, 205.

(69) *BW*, 39. 47.

(70) *Euphoriion*, XXVIII, 367.

Avec une rare vigueur de ton il y chante la pérennité du Saint-Siège, ses succès contre les barbares, son rôle dans le rétablissement de la dignité impériale. Il n'hésite pas à voir dans l'humiliation de Canossa une attestation décernée par la Providence au profit des successeurs de Saint Pierre. Bien mieux, il affirme que le rôle du Pape est primordial et nécessaire. Le Pape est la clef de voûte de la chrétienté : sans lui celle-ci ne serait qu'un troupeau bon à rien. Le pape n'est pas plus un simple évêque que Marie-Thérèse n'est une simple comtesse de Habsbourg, Louis XIV un simple « comte de Paris », ou Frédéric II « un quelconque Zollern ». Et toutes les institutions catholiques — les ordres monastiques, par exemple — et toutes les disciplines, jusqu'au célibat des prêtres, sont, du fait de la présence du Pape, marquées d'un sceau providentiel (71).

*
**

Novalis, à son tour, attire Müller par une religiosité qui rappelle celle du *Gegensatz*. Dieu le Créateur, le Père, se retrouve diffus dans toute la création et la contemplation du monde tourne aux effusions d'un panthéisme lyrique. Mais Dieu est aussi en dehors du monde : il est le but, le terme, et au panthéisme se mêlent des accents chrétiens. De plus, à côté de la voie pénible de l'expérience et du raisonnement, Novalis n'admet-il pas, comme moyen de connaissance, la contemplation intérieure, qui nous mène tout droit au cœur du monde, nous fait voir immédiatement les liens multiples et vivants qui unissent toutes choses ? Quant au miracle, que l'*Aufklärung* repoussait comme absurde, Novalis n'osait-il pas écrire à son sujet, en se servant d'une formule qui sera très chère à la philosophie *gegensätzlich* : « pas de miracle sans lois de la nature, et réciproquement ». La foi était rétablie aux côtés de la raison. « Où il n'y a pas de dieux, règnent en maîtres les fantômes. » (72)

Müller, dans sa quête de Dieu, devait se sentir aidé, réconforté par Novalis, et c'est sans doute avec émotion, comme en retrouvant une pensée chère et familière, qu'il lut la *Chrétienté ou l'Europe*. Peut-être aussi avait-il su, par Schlegel et Gentz, l'opposition que Goethe avait manifesté, quand l'*Athenäum* avait voulu publier l'essai, quelle hostilité Schelling avait pu montrer à l'égard des théories politico-religieuses de Novalis. Le respect admiratif de Müller pour Goethe et Schelling ne l'empêche pas de lire longuement l'opuscule, de le méditer, de s'en nourrir. Dès la préface du *Gegensatz* (73), quand Müller regrette qu'on ait, en France, démoli des institutions dont la

(71) *Reisen der Päpste*, s. I., 1782, 8°, 55 pp.

(72) (Heilborn), I, 22 ; II, 415.

(73) *Abh.*, 259.

racine plongeait jusqu'au tréfonds de notre culture européenne, on sent vibrer cette note qui, continue, obstinée, forme la basse harmonique de *Christenheit oder Europa* (74).

Müller avait très certainement entendu Gentz exprimer cette idée que la Réforme, « autrement dit la ruine du catholicisme sous la poussée d'un mouvement révolutionnaire », était à l'origine de tous les maux dont souffrait l'Europe. Peut-être, avant de partir pour la Pologne, avait-il lu l'*Histoire des Allemands*, de Richard Ignace Schmidt, et su par Brinckmann que Gentz trouvait ces cinq volumes par trop timorés à l'égard du protestantisme (75). Il incline déjà à voir dans la Réforme la manifestation initiale de l'esprit révolutionnaire. Dans *Christenheit oder Europa* il va trouver une condamnation formelle du protestantisme, un hymne à la religion catholique.

Devait séduire Müller ce souci que met Novalis à tenir la balance égale entre la raison et le cœur. Car la raison, à elle seule, ne donne que du schématique. Les gouttes d'eau divine que la Sagesse lance au Scribe se muent, sitôt qu'elles touchent celui-ci, en chiffres et figures géométriques. Mais la raison reste la faculté directrice de notre action sur le monde (76).

Supprimez la raison : l'enthousiasme lui-même devient inutilisable, même dangereux. La raison ne doit pas faire oublier le cœur, ni le cœur négliger la raison. Ni le protestantisme rationaliste tel qu'il fleurissait à Berlin, ni les excès mystiques du piétisme ne pourront donc apporter de satisfaction.

Novalis se trouvait donner un curieux écho à un vœu que le pasteur Cube lui-même formulait en chaire, le jour du mariage de sa fille, et que Müller avait dû maintes fois lire dans le choix de sermons récemment publié : « Quand donc notre ville apprendra-t-elle enfin à unir la science éclairée et la piété du cœur ? » (77).

La religion n'est pas affaire individuelle. Müller fait d'elle le lien social par excellence, et Novalis déclare l'homme incapable d'entrer en rapport direct avec la divinité. Il faut un chaînon intermédiaire. Sans nous dire encore lequel, il fait du moins ressortir la valeur sociale du sentiment religieux, l'impossibilité même de le faire naître en dehors de tout groupe social : « On ne peut créer, produire de religion sinon dans une pluralité d'hommes. » (78) Comme Novalis, Müller met l'organisation ecclésiastique, la forme sociale du sentiment religieux au premier plan. Les Moraves qui ont poussé l'individualisme jusqu'à ses dernières limites et font de l'expérience reli-

(74) FRIESEN, 245-247, refuse étrangement toute influence de Novalis sur Müller.

(75) *Witt*, II, 150.

(76) (Heilborn), I, 112.

(77) *Vermischte Schriften*, 302.

(78) *Abh.*, 219. NOVALIS (Heilborn), II, 326.

gieuse une affaire strictement personnelle, dégénèrent vers un christianisme doux et mou, une foi d'enfants gâtés. Ils ont perdu de vue un principe essentiel, le sentiment de la communauté. *Flucht des Gemeingeistes ist Tod* (79). Müller, lui aussi, cherche à montrer partout le lien organique. Or, en religion, où cet esprit de corps se manifeste-t-il mieux que dans l'organisation de l'Eglise ?

« Il n'est point de religion qui ne soit du christianisme », déclare Novalis (80). Il faut un médiateur pour mettre en communication l'homme et Dieu. Une conception enthéiste, centrée sur la personne du Christ, va reléguer dans les fonds d'ombre le panthéisme primitif. Il y a désormais un Bien et un Mal. Le péché réintervient dans l'économie du monde, et excite notre amour pour le Christ. La Pénitence efface les taches qui troublaient les harmonies, et Novalis chante la croix rédemptrice, la résurrection et le témoignage perpétuel laissé dans l'Eucharistie (81).

Mais le christianisme ne peut-il prendre une forme sociale organisée ? « Le catholicisme, dit Novalis, est du christianisme mis en pratique. » Il se demande d'abord si la doctrine de Fichte ne serait pas une transcription efficace. Mais dans *Ofterdingen* les sympathies s'affirment, et dans *Christenheit oder Europa* c'est une hymne que Novalis entonne (82).

Il fut un temps où la religion pénétrait tous les actes quotidiens, où elle était le levain de la vie ; où, rangés sous un seul pasteur, les peuples d'Europe ne formaient qu'un seul troupeau, la chrétienté. L'Eglise visible en tout et partout aplanissait les différends, mariait les contraires, créait de l'ordre et de l'harmonie. Comme Wackenroder, comme Fichte aussi dans *l'Etat Fermé*, Novalis se prend à regretter le temps d'avant la Réforme. On pouvait alors parler d'unité, d'organisation, de totalité. Et Novalis accorde au Moyen Age ces éminentes qualités que les classiques ne trouvaient que dans l'antiquité grecque — et peut-être, lorsqu'il conseilla aux rédacteurs de *l'Athenäum* de ne pas l'admettre dans leur revue, Goethe avait-il redouté que ce panégyrique des temps chrétiens ne fit à son idéal une concurrence dangereuse.

La Réforme mit un terme à cet âge d'or. Selon Goethe, le luthéranisme fit reculer la civilisation (83). Novalis, sans refuser que des réformes de détail s'imposassent, reproche à Luther d'avoir brisé la catholicité, déchiré la robe sans couture. Luther, dans la définition du dogme, fait intervenir un pouvoir hétérogène, le Prince ; il intro-

(79) (Heilborn), II, 330.

(80) (Heilborn), II, 338.

(81) (Heilborn), II, 395, 399.

(82) (Heilborn), I, 51 (Hymne des croisés) ; I, 64 (messe des mineurs) ; I, 69 (le mineur Werner et le crucifix) ; II, 282.

(83) *Vier Jahreszeiten* (*Herbst*, Distique 68).

duit dans la religion le culte de la lettre biblique, culte qui dégénère en superstition philologique. La science la plus froide, la grammaire, règne sur le domaine de la foi. Le sens du divin se tarit et la Réforme mène droit aux déserts de la raison raisonnante et de l'*Aufklärung*.

Non sans ferveur, Novalis se met à célébrer tout ce que la Réforme éliminait : reliques, images miraculeuses, pèlerinages. Il rend à Marie un culte qui est plus qu'un jeu de poète. Et le pape, vicaire du Christ, apparaît comme médiateur nécessaire entre les communautés humaines. L'ordre antiréformateur par excellence, celui des Jésuites, reçoit son tribut d'hommages. Le protestantisme se réduit à la démocratie pure, religion de guerre et de guerre civile. De là à tirer comme conclusion que le véritable christianisme c'est le catholicisme, il n'y a qu'un pas, et Novalis n'hésite pas à le faire (84).

Mais pour cela Novalis ne donne pas son adhésion au catholicisme tel qu'il est. On a dit qu'il était catholique en puissance, que seule la mort l'aurait empêché de se convertir effectivement (85). Il semble bien qu'à la fin de *Christenheit oder Europa* Novalis rêve d'un autre catholicisme que l'orthodoxie romaine. Un monde s'est écroulé, un autre va naître (86). Nous sommes à un crépuscule et dans la lutte du jour et de la nuit on peut apercevoir beaucoup plus de choses qu'en plein midi. Une puissance spirituelle d'un ordre supérieur veut percer et s'affirmer. Novalis songe à réconcilier le protestantisme, le catholicisme et aussi l'antiquité païenne mêlée de données occultistes et magiques ; il constate qu'il n'y a pas encore de religion à proprement parler et qu'il faudra sans doute fonder une loge pour enseigner la vraie foi (87).

A l'Evangile du Christ fait place « l'Evangile naturiste du Nouveau Messie » (88). Mais à cette annonce Müller reste sourd. Il ne gardera de Novalis que la vision d'un monde uni sous la puissance directrice du catholicisme. Vision que Guillaume Schlegel chante aussi :

Eins war Europa in den grossen Zeiten... (89).

Image de la *Concordantia Catholica* qui vient admirablement compléter ce que Müller avait pu, dans Burke, puiser d'admiration pour le Moyen Age ; image qui séduira Müller par son aspect de totalité

(84) (Heilborn), II, 400, 407, 402, 419.

(85) BAXA, *Adam Müllers Philosophie* 20.

(86) Fr. Schlegel fait de Novalis le Brutus de l'ancienne religion et le Christ de la nouvelle.

(87) (Heilborn), I, 16 ; II, 326.

(88) SPENLÉ, *Novalis*, 83, 84.

(89) SW, III, 197.

organique, comme elle attirera par la suite tant d'autres esprits, jusqu'à Auguste Comte.



Au fait, est-ce la peine de bâtir une religion nouvelle pour restaurer cette harmonie ? Est-il bien nécessaire de remanier, de reviser le catholicisme ? Si jadis il a opéré le miracle, et a suffi à l'opérer, la solution s'impose ; il n'est besoin que d'aller à lui.

Si Müller incline vers la foi romaine, ce n'est pas qu'il veuille y trouver l'oubli d'une vie trop agitée, ou qu'après avoir voulu jouer les génies, il se sente tout à coup incapable de poursuivre la lutte et obligé de mettre bas les armes. Il n'y a pas non plus d'ivresse esthétique devant les cérémonies du culte ou les arts catholiques, d'extase à la manière de Wackenroder. Pas plus que Stolberg, Müller ne devait approuver ce *Kunstgeschwätz* des catholicisants (90).

Que l'imagination — qui entraîne Wackenroder — ne joue aucun rôle chez Müller, nous n'oserions le prétendre, car il sait fort bien embellir le Moyen Age, y effacer les dissonances, et ne garder que l'image d'une parfaite concordance. Mais enfin Müller est trop l'élève de Gentz, de Gentz le raisonnable et le raisonneur, pour avoir cédé à un simple entraînement du cœur, décidant sans contrôle. En réfléchissant il s'aperçoit que le catholicisme lui offre le christianisme organique qu'il réclamait de ses vœux, puisqu'il se concilie assez bien avec l'explication *gegensätzlich* que Müller avait voulu donner du monde.

Forme historiquement valable du christianisme, douée de l'unité et de la pérennité ; forme organisée hiérarchiquement et soumise à une volonté commune ; forme autrement plus visible que les églises protestantes — qui, selon Novalis, ne se manifestent plus que par quelques cloches et un habit ecclésiastique accordant aux modes civiles les plus larges concessions ; forme qui réalise ce « culte public » cher à Schelling et à Müller, ce culte qui, exigeant chaque jour, chaque heure un acte particulier d'adoration, fait, comme disait l'apôtre, « de la vie du chrétien un culte perpétuel » ; le catholicisme devait encore mieux attirer Müller par son constant souci de tenir l'équilibre exact entre les antinomies, et pas seulement les antinomies sociales et politiques.

Müller ne veut ni réalisme absolu, ni idéalisme absolu. Dans toute antithèse, le « rythme céleste » du *Gegensatz* lui interdit de mettre tout le poids sur l'un des termes au détriment de l'autre (91).

Or le catholicisme ne nous présente-t-il pas une recherche cons-

(90) Cf. HUCH, *Ausbr. u. Verfall*, 161 ; Stolberg à Fouqué, 1819 ; VS, II, 171.

(91) VS, II, 304-305.

tante de cette synthèse où les antinomies s'équilibrent sans que leurs termes s'annihilent ? N'essaie-t-il pas de réconcilier Dieu et la créature, l'éternité et le temps, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, le Pape et César, la Société et l'individu, l'autorité et la liberté ?

On a pu voir dans la philosophie de Fichte un paroxysme de la doctrine protestante ; tout y est annihilé au profit du Moi. En face, le catholicisme s'efforce de tenir la balance égale entre la nature et l'esprit, tâche de s'élever à ce plan supérieur où il devient impossible d'accorder à l'un des termes une valeur absolue (92).

Le monde sensible est loin d'être annihilé : c'est par son moyen que nous pouvons accéder au monde spirituel. « La loi n'a pas détruit la nature, elle l'a instruite. » (93) La créature n'est pas absolument méprisable : notre corps n'est-il pas un des instruments du Salut ? Si le luthéranisme s'ordonne autour du mystère de la Rédemption, autour du drame du Calvaire, le catholicisme, lui, met sur le même plan, dans l'économie de notre Salut, l'Incarnation du Sauveur. En se faisant homme, le Verbe a réconcilié le Père et la création. La source du péché n'est donc pas dans la seule matière, mais dans la volonté. La matière n'est-elle pas capable, dans les sacrements, de devenir le véhicule de la Grâce ? Une synthèse « antinomique » s'établit entre le spirituel et le matériel sans diminuer l'un d'entre eux (94). Et Müller s'en tiendra fermement à cette exigence où le *Gegensatz* rejoint le catholicisme : l'élément spirituel ne peut ni ne doit étouffer en nous l'élément matériel ; faisons chanter l'instrument, mais sans perdre de vue de quel bois il a été construit (95).

De même, à propos de la Grâce, l'équilibre se trouve rétabli, la prédestination perdant de sa rigueur. Un effort réciproque rapproche l'homme et le Juge, et le mot de saint Paul prend toute sa valeur : « Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu, et pourtant qu'avons-nous que nous n'ayons acquis ? »

Il y a plus. En confrontant le catholicisme et la philosophie du *Gegensatz*, Müller pouvait apercevoir dans la doctrine romaine toute une série de synthèses qui rehaussent sa valeur. Si précises que soient les exigences dogmatiques du catholicisme, sa notion d'autorité et de tradition, elles ne compromettent ni l'autonomie individuelle ni le libre épanouissement de la vie religieuse. La liberté y équilibre la contrainte ; mieux encore, liberté et contrainte s'y marient. « La lettre, dira bientôt Müller, ne vit que par la tradition ; celle-ci n'a de

(92) VS, I, 403 (*Meteorologie*).

(93) PASCAL, *Pensées* (Brunschvicg), 520.

(94) DWL, 158. Cf. aussi Fr. SCHLEGEL (Windischmann, II, 451, 453, et surtout 419 : Alle Realität soll ideal sein, alle Idealität real. Das ist die Grundlage des Christentums).

(95) Sch, 56.

solidité que par la lettre. » Si haut que soit son magistère l'Eglise ne réclame pas une soumission extérieure, comme forcée. Les vérités de la foi s'incorporeront à notre vie spirituelle par une adhésion venant de notre volonté. « Si nous avons des vérités à croire, a-t-on pu dire, nous n'avons pas de vérités à subir. » Le dogme ne saurait exercer un absolutisme extérieur. Or tous les absolutismes sont néfastes, dit Müller. Bien mieux : il s'aperçoit que l'unité du dogme n'est pas faite d'une uniformité imposée, mais qu'elle procède, vivante, d'une foule de divergences, nécessaires, toujours renaissantes mais s'intégrant constamment dans une synthèse supérieure. Grâce à ces divergences aussitôt réduites, l'Eglise toujours combattante et toujours triomphante n'exclut ni la recherche de la vérité ni la lutte pour celle-ci, mais par le double jeu de la tradition et de la critique, permet à la foi de « progresser, de s'élever, de s'enrichir » (96).

Une autre considération pouvait mieux encore attirer Müller vers le catholicisme. Le *Gegensatz*, dans son dernier chapitre, appelle de ses vœux une synthèse de la raison et de la Foi. Celle-ci représente tout autre chose qu'un sentiment obscur et mal défini (97), que le côté nocturne de notre vie spirituelle. Or le catholicisme offre un exemple éminent de cet effort où non seulement la Raison bâtit sur les données de la Révélation un monument impeccable dans son ordonnance logique — saint Thomas d'Aquin, « intellectualiste décidé », est plus d'une fois « émeuvant à force de confiance dans la raison humaine » — mais aussi où la Foi soutient la raison et marche de pair avec elle vers la connaissance de Dieu. Dans sa philosophie d'école le catholicisme arrive à marier l'aristotélisme et l'Ecriture sans diminuer l'un d'eux au profit de l'autre. Müller est vivement frappé de cette réussite (98).

De plus Müller a lu Pascal, dont il fera, avec Bossuet, le génie le plus représentatif de l'esprit français (99). Et Müller, élève de Gentz et de maîtres rationalistes, s'aperçoit que « je crois », pour le catholique, n'exclut pas le désir de comprendre. La lettre de la révélation n'étouffe pas par principe tout effort rationnel, au contraire. Des réformateurs, et non des moindres, avaient traité la raison de prétentieuse et de prostituée. En face, Malebranche fait écho à saint Thomas : « La foi ne dispense pas ceux qui le peuvent de s'en remplir l'esprit, de s'en convaincre de toutes les manières possibles » (100). Pascal, dans sa géométrie enflammée, répond : « Ouvrez votre esprit aux preuves », « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme », « La raison ne se soumettrait jamais si elle

(96) *DWL*, 92, 108, 159.

(97) *Abh.*, 280.

(98) *DWL*, 106-107.

(99) *DWL*, 11.

(100) MALEBRANCHE, *Entr. métaph.* (Fontana, 1922), I, 126.

ne jugeait qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre. » Et Müller ne pouvait rester insensible devant cette pensée : « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » (101)

*
**

En méditant la conciliation de la Raison et de la Foi, en éprouvant l'argumentation de Pascal, Müller devait sentir surgir en lui, impérieusement, le souvenir de Fritz Stolberg. En 1803, il avait tenu entre les mains la traduction des deux traités de saint Augustin *De vera religione* et *De moribus ecclesiae catholicae* (102). Mais bien avant sans doute il avait pu recevoir une information précise à propos de la conversion de Stolberg. A Eutin, Brinckmann, avait certainement recueilli de la bouche même de Jacobi des détails précieux sur cette abjuration et sur la grande querelle qu'elle provoqua. Müller doit savoir, puisqu'il lit les traductions de saint Augustin en même temps que Brinckmann, que Jacobi, après avoir désapprouvé Stolberg, s'est cependant rendu à ses raisons ; que Lavater, quelques mois avant de mourir, lui a exprimé une approbation enthousiaste, que Herder lui-même a flétri la déloyauté qui consiste à faire passer Stolberg pour un malade. Sans doute Herder regrette-t-il cette conversion, et reste-t-il sur ses gardes (103). Mais enfin il crie à ceux qui attaquent Stolberg : « N'y eut-il point, n'y a-t-il point encore, au sein de l'église catholique, des âmes de la plus grande noblesse et de la plus haute piété ? Les catholiques ont-ils donc cessé d'être chrétiens ? » Müller avait pu également entendre parler de Stolberg par Georges Spalding qui l'avait rencontré à Dresde, en 1794, et avait gagné la sympathie du comte. De même, peu de temps après sa brève collaboration à la *Neue Berlinische Monatsschrift*, Müller avait pu voir Gleim prendre prétexte de la lettre de Stolberg au comte Schmettau (104), pour lancer contre le nouveau converti sept épigrammes. Stolberg soulignait le caractère inquiet, révolutionnaire, destructeur, du protestantisme qui doit fatalement, à force de critique, dégénérer en athéisme. Pour lui le catholicisme « plus conforme à l'Evangile » garde après dix-huit cents ans toute sa sève et sa vigueur et, comme on l'a vu en France, reste capable d'animer des martyrs. De son côté, Gleim, chanoine de l'église réformée d'Halberstadt, reprend contre le catholicisme les arguments habituels. Il a quelques moqueries pour les cérémonies, pour la transsubstantiation, en appelle aux catholiques eux-mêmes

(101) PASCAL, *Pensées* (Brunschvicg), 245, 269, 270, 253.

(102) *Zwo Schriften des heiligen Augustinus*, Münster et Leipzig, 1803, 8°, 351 pp.

(103) Cf. CARDAUNS, *F. L. Gr. z. Stolberg* (1919), 36.

(104) Lettre du 18 octobre 1801.

contre ces cafards qui vont crier leur conversion sur les toits pour s'en faire une renommée. Mais surtout il accuse Stolberg de vouloir, en prônant son propre exemple, ravir à autrui le libre usage de la raison (105).

Aux antipodes de Gleim, toujours au nom de cette même raison, Gentz — peut-être impressionné par le zèle antirévolutionnaire de Stolberg et attiré vers lui par une haine commune des destructeurs systématiques à la Rabaud Saint Etienne — lit les traductions de Saint Augustin « avec piété et respect », se réjouit de voir Stolberg « cette âme forte » disperser à bons coups de pied les Teller, les Biesler, les Niemeyer, « cette canaille » (106).

La franchise brutale de Stolberg à l'égard des *Aufklärer* emportait l'approbation de Gentz. C'était pour Müller une raison de plus pour regarder de près les traductions de saint Augustin.

Tant par leur personnalité que par la nature et le mode de leur conversion, saint Augustin et Stolberg devaient exercer sur Müller, en quête de la vraie religion, un attrait exceptionnel. L'évêque d'Hippone, prototype et patron des convertis, emploie, quand il veut réfuter les Donatistes, des arguments qui, par leur valeur, dépassent leur temps et offrent un exemple éternel ; dans sa méthode de discussion, la tradition ne refuse pas l'argument de raison ; elle l'appelle ; elle exige l'épreuve de la critique. Par un procédé qui devait ravir d'aise l'auteur du *Gegensatz*, la foi et le raisonnement s'étaient mutuellement, progressent conjointement vers la vérité. Celle-ci reste moins imposée que reconnue, et *l'église une*, l'église catholique, en est la gardienne. Toute secte qui prétend se détacher d'elle ne reçoit plus la sève de vie, s'étiole et meurt. L'arianisme, le donatisme ont connu des heures triomphantes, mais ils ont fini par déchoir. La véritable église, ne cesse de répéter saint Augustin, c'est celle qui vit, c'est celle de Rome.

Stolberg, lui aussi, veut que la conviction aille chercher un réconfort dans le raisonnement. Comme saint Augustin, il garde une estime toute particulière pour Platon. Celui-ci, évidemment, ne saurait « se comparer à un ange, à un prophète, à un apôtre, pas même à un simple chrétien » ; mais chez lui on sent le souci de maintenir l'équilibre entre le cœur et la raison. Et pour Müller « le réveil » de Platon et de saint Augustin par Stolberg restera l'événement décisif des années de 1800 à 1803 (107).

Ce n'est pas par un coup de tête, un engouement brusque, à cause d'un obscur appel de la sensibilité, que Stolberg retourne à l'église de Rome. Il n'a certes pas tardé à se détacher du *Sturm und Drang*,

(105) Février 1802, pp. 146-151.

(106) *Witt*, II, 149.

(107) *Civ. Dei*, I, 14 ; VIII, 4. *DWL*, 107.

mais sa conversion n'est pas si rapide que le laisserait entendre une *Xénie* fameuse (108). Il a longuement cherché, longuement réfléchi. Incapable de broncher sur le dogme, possédant à fond sa Bible, il reste un enragé raisonneur. Evidemment, il avoue qu'il a plus confiance en son cœur qu'en sa tête (109), mais si la religion chrétienne est « Sache des Herzens », il affirme aussitôt qu'elle gagne à subir la plus sévère critique de la raison. En plus de Fénelon et de Thomas à Kempis, il lit Bossuet, et Pascal qui fait sur lui une impression extraordinaire. En Pascal, il pouvait voir comment on allait vers l'Eglise non point en abandonnant délibérément la raison, mais parce que la raison nous abandonne, cesse de nous soutenir. C'est à ce titre qu'on peut réclamer pour la foi une priorité, « car il faut bien, pour se relever quand on est tombé, s'appuyer sur quelque chose ». Mais il reste « dans l'essence de la véritable religion d'éclairer les hommes sur la nature de Dieu et le souverain bien » (110).

Stolberg s'est amplement informé : il a vécu en pays catholique, séjourné chez les cisterciens d'Emmendingen, parmi les populations paysannes du canton de Lucerne, à Rome même, où il a été reçu par le pape en personne. Si le peuple italien lui paraît, en général, pratiquer un culte sans grande profondeur, il est bien obligé d'absoudre le clergé quand il l'entend accuser de superstition ou de faiblesse intellectuelle. Bien mieux, les ecclésiastiques qu'il fréquente à Münster, non seulement l'évêque Fürstenberg, mais aussi les prélats français émigrés, Mgr Asseline ou Mgr La Luzerne, l'obligent à s'instruire à fond, à bien s'éclairer sur ce qu'il laisse et sur ce qu'il désire, avant de renoncer au protestantisme. Overberg lui-même, ce prêtre dont l'exemple pouvait séduire le cœur plutôt que la raison, le harcèle de cette objurgation : « Examinez et réfléchissez ; mais surtout évitez un zèle par trop précipité ! » (111). Alors, pouvaient se dire Stolberg, et après lui Müller, la foi catholique n'est donc pas un acte serf, l'acceptation subie d'une autorité supérieure. Sans doute est-ce un mérite à l'actif des protestants d'avoir proclamé, comme imprescriptible et sacré, le principe de libre décision. Mais enfin la libre décision reste encore possible, même à l'intérieur de l'Eglise romaine, où l'autorité ne se présente que doublée de liberté. Par un élan interne, le cœur et la raison vont au-devant de la loi divine ; ils ne reçoivent point, soit par force, soit au prix d'une abdication, le joug de la révélation. « *Servitium Christi summa libertas.* » Thème « antithétique » qui, au passage, devait laisser Müller frémissant d'émotion (112).

(108) « Als Zentauren gingen sie einst durch poetische Wälder,
Aber das wilde Geschlecht hat sich geschwinde bekehrt. »

(109) Cf. JANSSEN, *F. L. Stolberg* (1877), 257.

(110) *De vera relig.* (trad. franç., Paris, 1690, arguments des chap. XXIV et V).

(111) JANSSEN, *Stolberg*, 421.

(112) Cf. F. SCHLEGEL, *Concordia*, 1820, 239.

L'autorité n'exclut donc pas la liberté. Mais aussi Stolberg, après Bossuet dans l'*Exposition de la doctrine*, lave le catholicisme d'un bon nombre d'accusations traditionnelles. « Il y avait, déjà du temps de saint Augustin, des gens qui accablaient l'Eglise à cause de certains abus. Mais il est fâcheux de voir certaines gens qui, par leur état, devraient être mieux informés, faire aux catholiques certains reproches ». Et Stolberg, avec indignation, s'en prend à Biester qui dans sa revue a osé affirmer que le catholicisme admettait que la fin justifiait les moyens, ou que le pape pût, de sa propre autorité, prescrire et imposer des dogmes nouveaux.

Dans le *De vera religione*, saint Augustin insiste sur le caractère spirituel du culte ; Bossuet dans l'*Exposition de la doctrine* démontre que, malgré les exagérations locales, ou individuelles, le culte des saints n'est point une idolâtrie, que la doctrine des bonnes œuvres n'est point un marché, un maquignonage du salut, où Dieu serait dupé ; Stolberg, à son tour, supplie d'aller aux sources et d'examiner, pour se convaincre, les textes liturgiques, plus spécialement les prières de la pénitence et l'office des morts. L'œuvre ne vaut que par la disposition intérieure de celui qui l'accomplit, non pour sa valeur extérieure, « mécanique » si l'on peut dire.

Pouvaient aussi contribuer à faire incliner Müller davantage vers Rome ces *Notes* où Stolberg place dans une lumière séduisante l'attitude de certains catholiques. La *Neue Berlinische Monatsschrift* restait amère, agressive à l'égard de la foi romaine. Or ni la princesse Gallitzine, dit Stolberg, ni les évêques, ni Overberg, n'ont jamais, devant lui, cherché à dénigrer Luther, à le diminuer par des moyens déloyaux. Tout comme Bossuet dans l'*Exposition de la Doctrine*, il se refuse à jeter la pierre aux protestants.

Il les plaint, mais parce qu'il les aime. Il ne veut même pas qu'on les traite d'hérétiques ; le terme allemand de *Ketzer* lui semble trop injurieux et d'une violence imméritée. Ce n'est pas l'erreur qui fait l'hérétique mais l'entêtement dans l'erreur, autrement dit, le refus de céder aux arguments de la raison, bref le péché contre l'Esprit.

D'ailleurs l'hérétique non instruit de son erreur, qui ne se retranche pas volontairement, par raideur de nuque, de la communion catholique, celui-là n'a pas cessé d'appartenir à l'Eglise, du moment qu'il est baptisé ; il fait encore partie de l'Eglise sans s'en douter, en esprit tout au moins, et reçoit sa part des grâces qu'elle gagne.

Il y a donc une communion des fidèles, plus large que ne l'admettent certaines confessions, dans la chrétienté militante. Et nous verrons Adam-Heinrich essayer de persuader Jean de Müller qu'il est, sans s'en douter, catholique (113). Mais aussi le dogme de la commu-

nion des saints, en liant par notre intermédiaire, « ceux qui nous précédèrent avec le signe de la croix » et ceux qui nous suivront, donne sur le plan religieux une éclatante confirmation à l'idée, chère à Müller, de la communion spirituelle, de l'indivisibilité dans le temps des générations qui se succèdent.

*
**

Voici donc le catholicisme qui s'éclaire, aux yeux de Müller, d'une lumière singulièrement attirante.

Catholicisme dont il se compose d'ailleurs entièrement l'image. Car s'il voulait le confronter avec les réalités du moment, avec l'Eglise d'Allemagne en 1805, il serait bien obligé de souligner d'étranges discordances.

Il s'en faut de beaucoup que les idées fébronniennes soient complètement étouffées. En 1815 encore, en plein congrès de Vienne, on verra des prélats travailler à l'établissement d'un patriarcat allemand ne relevant de Rome que par des liens fort lâches.

De plus, loin l'absorber le protestantisme dans la communion des baptisés, en montrant que le catholicisme jouissait depuis longtemps des biens spirituels que la Réforme prétendait apporter, on voit en Allemagne des ecclésiastiques accorder au protestantisme une valeur positive intrinsèque considérable. Dans les efforts de réunion qui, à un siècle de distance, rappellent l'essai tenté par Leibniz et Bossuet, les exigences des catholiques se font, cette fois-ci, minces jusqu'à l'extrême ; on ose à peine demander aux protestants de céder quoi que ce soit ; on serait plutôt disposé à ce que l'Eglise de Rome fit la grosse part du chemin.

Mais peu important à Müller des considérations trop actuelles. D'ailleurs, que prouveraient ces dissidences temporaires contre la pérennité de l'Eglise ? Saint Augustin a montré à Müller une image de la catholicité à la fois plus haute et plus pure, et surtout éternelle.

Fort de cette révélation — qui est aussi un aspect du triomphe sur la mort — il dira bientôt à Jean de Müller : le monde ne serait qu'un chaos, maintenant et dans la suite des siècles, si nous n'avions pour nous guider « cette chaîne d'or » d'une religion qui apporte au sein de cette confusion l'ordre et la continuité (114).

Alors que Tieck, vantant à son beau-frère Möeller la valeur traditionnelle et historique de l'Eglise, n'ose s'engager trop avant dans la voie qu'il indique (115), Müller, après Stolberg, poussera jusqu'aux dernières conséquences.

Eût-il d'ailleurs connu des hésitations, qu'il eût trouvé réconfort

(114) MAURER CONSTANT, III, 105.

(115) KÖPRE, *Tieck*, 292 sqq.

jusque dans la brochure du pasteur Cube contre Heumann. Cube tout en déplorant que les passages d'une confession à l'autre fussent si fréquents et si douloureux parfois dans leurs conséquences, ajoutait, avec une loyauté éclatante, que si la conversion était sincère, il n'y avait plus qu'à s'incliner. Comme Stolberg ou comme Fr. Schlegel, Müller pensait sans doute : se faire catholique est-ce vraiment changer de religion ? n'est-ce pas reconnaître la Religion par excellence, ou comme il dira plus tard, la seule religion qui soit ? (116)

*
**

Il avait été convenu avec Gentz qu'on ne s'arrêterait pas aux vétilles d'un protocole trop pointilleux, et que de part et d'autre on tairait toute susceptibilité excessive. Pourtant les premières journées sont lourdes. Müller essaie en vain de convertir au *Gegensatz* un Gentz revêché. Mais le froid ne dure pas et la paix revient sur cette convention que Müller ne prêchera plus Gentz, qui ne peut accorder à la méditation plus de temps qu'à son petit déjeuner. La fréquentation de Müller apparaît bientôt à Müller comme un véritable réconfort. « L'universalité de cet homme — c'est le seul mot qui puisse exprimer sa grandeur — est l'antidote suprême, le seul que j'ai trouvé aux maux qui ruinent notre siècle. » (117)

Au retour d'une excursion à Gutenstein — Gentz « adore » voir de la neige — Müller abjure officiellement, au matin du 30 avril. L'acte eut lieu en la chapelle des Servites, dans le quartier alors excentrique de la Rossau. Le couvent était fort modeste. L'assistance se réduisit à Gentz et à l'indispensable témoin. Le rôle en fut tenu par un étrange personnage, le parrain le plus inattendu qui soit, Laurent Haschka (118).

Conversion que Müller garde secrète. Gentz, qui le jour même écrit à Brinckmann, ne la mentionne pas. Et Haschka, tout étonné qu'on ait eu recours à ses bons offices, raconte à Reinhold que le Müller du *Gegensatz* s'est fait catholique, mais lui en confie le secret « in das geheimste, in das dritte Ohr » (119).

(116) (Windischmann), II, 451 : « Katholisch werden heisst nicht die Religion verändern, sondern überhaupt nur sie anerkennen ». Cf. aussi II, 444, et LAUN, *Memoiren*, III, 80.

(117) BW, 26-28, 90-91 ; Witt, II, 261-266.

(118) Cf. *Allg. deutsche Biogr.*, X, 723 ; NADLER, *Lit. Gesch. d. deutschen Stämme*, III, 339. Jésuite défroqué, comme Reinhold, Haschka se fait d'abord remarquer comme ennemi de l'Eglise, puis brouillé avec la maçonnerie, l'attaque aussi. Jacobin, il se fait ensuite défenseur de la monarchie, et rime le *Gott erhalte Franz den Kaiser*. En 1805, il était conservateur de la Bibliothèque universitaire, professeur au *Theresianum* et passait pour un délateur professionnel.

(119) ECKARDT, *Cl. M. Hofbauer* (1916), 79. HEBBEL ne donne pas la note exacte quand il écrit : « er hatte... nicht ohne Geräusch konvertirt ». (*Säk-Ausg. Verm. Schriften*, IV, 89.)

*
**

Müller quitte Vienne dès le lendemain. Après une journée torride, une pluie glacée l'assaille du côté de Nikolsbourg. Aussitôt le saisit une fièvre violente. Exténué, à bout de ressources, il gagne Breslau, où le préfet de Haza vient le chercher. A Kurnatowice il reste longuement alité ; la fièvre persiste, accompagnée de violentes douleurs à la base du thorax. Un printemps orageux ajoute à ses souffrances ; il lit cependant des économistes anglais : Malthus, Brougham et Lauderdale, tout en sentant remonter de vieilles rêveries où la météorologie le dispute à l'astrologie. Il ne peut, comme voudrait Gentz, répondre à la critique du *Gegensatz* par Reinhold. Bien souvent il a devant les yeux l'image de la mort, et n'entre en convalescence que vers la mi-juin, alors que Gentz le supplie de revenir à Vienne.

Mais Müller, choyé à Kurnatowice, ne peut se résoudre à quitter la Pologne et Sophie de Haza. Pourtant, lors de son abjuration, le confesseur dut bien lui remonter que cette liaison s'accordait assez mal avec sa foi. Celle-ci cède. Il répond à Gentz qu'il y a à Vienne trop de vent, d'orages et d'inondations, et forme le projet d'éditer une revue dont Frölich assurera le tirage (120).

Gentz appuie ce projet, recommande Müller à Frölich et voudrait voir paraître tout prochainement cette feuille nouvelle. Müller cherche des collaborateurs. Il s'adresse à son homonyme Jean de Müller et lui demande de la copie.

L'historien après avoir protesté de la véhémence amitié qui l'attache à Adam et avoir félicité celui-ci de son voyage à Vienne, se dérobe. Il a trop de tâches pressantes sur le chantier. Il lui faut mettre à jour sa correspondance, donner une préface au *Cid* de Herder, et livrer très prochainement plus de cinquante comptes rendus.

Mais enfin, pour témoigner ses sympathies au nouveau journal, il adresse à Adam sa préface au IV^e livre de l'*Histoire des Suisses*, cette *Adresse à ma Patrie* qu'il vient d'achever.

Les malheurs qui accablent l'Allemagne proviennent au premier chef d'un « manque de caractère » dont est responsable l'*Aufklärung* berlinoise, en raison même de son idéal politique fabriqué d'abstractions. Il approuve Adam Heinrich de voir dans l'Allemagne le centre de la civilisation européenne : « Si l'Allemagne disparaissait, il n'y aurait plus d'autre asile pour la liberté que l'Amérique, la Russie du Sud ou la Moyenne Asie ».

Aussi voudrait-il ranimer le sentiment civique des Allemands :

par-dessus le gouvernement de la Confédération Helvétique, trop timoré devant Napoléon, il adresse ses exhortations à la « communion des saints », aux prêtres, aux laboureurs, à tout ce peuple des humbles. Mais parmi tous les héros il garde une prédilection pour « ceux des Thermopyles » qui ne bavardaient pas, mais agissaient.

L'allusion à la communion des Saints, un « nous autres protestants », à propos des *Aufklärer* de Berlin, font que, dans sa réponse, Adam Heinrich, sur qui d'ailleurs l'*Adresse* a produit grosse impression, entreprend Jean sur son paganisme et se lance dans une apologie de l'Eglise Romaine qui n'exclut pas certains éloges du protestantisme.

Mais Jean fait la sourde oreille, ne répond pas aux allusions religieuses et n'envoie pour le journal naissant rien de plus que sa préface.

Une autre déception attend Müller. Il a été choqué que Goethe n'accuse pas réception du *Gegensatz*. Mais aussi son ardeur de néophyte s'offense des articles que Goethe vient de publier à propos de Winckelmann. Celui-ci, affirme-t-il, « est né et resté païen » malgré sa conversion et sa prise d'habit. Le baptême n'avait pas fait de lui un chrétien, et son passage au catholicisme est un incident sans valeur, car la diversité des sectes importait fort peu à ce tenant de l'antiquité égaré dans notre monde moderne.

Müller proteste vivement, et Gentz l'approuve. Gentz, d'ailleurs, pense de Goethe pis encore que Müller. Ses derniers articles sont « indécents, cyniques, faunesques ». Ce n'est certes pas Schiller, mort au moment où il allait vraiment se révéler, qui eût ainsi honni le christianisme. Et il supplie son ami de lui dire où en est ce journal tant attendu.

Pour en garnir les colonnes, Müller a commencé par faire le sacrifice du *Gegensatz* : il n'en achèvera pas les livres qui sont sur le métier (121). Puis il rédige et adresse à Frölich un article assez copieux, « une brochure presque », des *Considérations sur l'équilibre européen* ; elles s'inspirent assez fortement de coupures envoyées par Gentz ou d'idées développées par lui durant le séjour de Müller à Vienne (122).

Müller fait tenir à son ami un double de son manuscrit tout en réclamant son indulgence : il a composé son article alors que la conjoncture des planètes et des orages épouvantables le mettaient à l'épreuve et renouvelaient ses souffrances physiques. Mais, du moins, au cours de cette période cruelle, a-t-il senti ses idées, touchant la météorologie, s'affiner et s'affermir. Et pour montrer à Gentz dans quelle direction s'oriente sa pensée, il lui communique, comme pré-

(121) MAURER CONSTANT, III, 106-109, *BW*, 53.

(122) *BW*, 48-49, 51. MAURER CONSTANT, III, 111.

mices d'autres ouvrages, l'article qu'il avait rédigé quelques mois auparavant pour le Bulletin de la *Société Economique* (123).

De son côté, au cours de septembre, Gentz adresse à son ami de fréquentes observations météorologiques, coupées de bulletins politiques. Un cliquetis d'armes passe dans l'air. L'Autriche s'inquiète, déplace des troupes. On sent venir un grand choc.

Pendant ce temps, Müller, tout joyeux d'avoir lu dans les attaques de Gentz contre Goethe une approbation de sa propre conversion — l'événement « le plus heureux de toute sa vie » — abandonne, faute d'avoir pu trouver assez de collaborateurs, son projet de journal.

D'ailleurs d'autres desseins s'affirment. Peut-être le séjour d'une ville était-il plus favorable à l'éducation des enfants Haza que ce château perdu au fond des forêts polonaises. Peut-être aussi Mme de Haza était-elle lasse de sa retraite campagnarde — d'autant plus lasse que Müller parlait de partir pour se rapprocher de Gentz. Peut-être aussi une conjuration de Sophie et d'Adam pesa-t-elle doucement sur les décisions du préfet. En tout cas, celui-ci se décida vite ; si vite même que Müller vit des projets auxquels il n'osait croire se réaliser avec une facilité « étrange et inconcevable ».

Au début d'octobre, il annonce à Gentz que toute la maisonnée va partir pour Dresde. Gentz, extrêmement préoccupé par la situation internationale chaque jour plus tendue, par l'avance des Français en direction du Haut Danube et d'Ulm, s'abstrait de ses soucis politiques et accueille avec joie la nouvelle que Müller va se trouver plus près de lui.

Müller et la famille Haza s'installent à Dresde le 7 octobre 1805.

(123) *BW*, 57.

CHAPITRE V

A DRESDE (1805-1806) LES CONFÉRENCES SUR LA SCIENCE ET LA LITTÉRATURE ALLEMANDES

Dresde n'est pas seulement un carrefour de routes où Gentz aime à faire halte, ou, comme il dit, « une isle entouré d'un Océan enragé » d'où l'on peut commodément surveiller en Europe les heurts des passions et des politiques. Dresde a depuis quelque temps cessé d'être cette capitale philistine que raillaient tant les gens de Leipzig, fiers de leur « Petit-Paris » ou de leur « Athènes de la Pleisse ».

A la suite de Winckelmann, Raphaël Mengs et Carstens avaient voulu grouper autour des trésors de la Galerie toute une école d'artistes, et faire de Dresde comme une succursale septentrionale de Rome. Au moment où Müller arrive, Hartmann et Caspar David Friedrich n'en étaient déjà plus à leurs essais. Ils préconisaient une peinture inspirée de principes nouveaux : de même que Müller, ils prétendaient réconcilier la nature et l'art, l'individu et le monde, l'antiquité classique et le christianisme. Tout en se proclamant respectueux des théories de Goethe, ils s'écartaient néanmoins du classicisme weimarien dont certains traits restaient, à leurs yeux, entachés de paganisme.

Dresde ne possédait pas d'Université. Mais on avait tenté un sérieux effort pour secouer l'apathie de la pensée. Parmi les journaux, les *Annonces Savantes* n'étaient qu'un assez pâle reflet de leur homonyme de Göttingen. Mais la *Georgia* gardait une tenue scientifique honorable et le *Journal du Soir* faisait une concurrence sérieuse au *Freymüthige* de Berlin et au *Journal du Monde Elégant* de Leipzig.

Des cercles récemment fondés avaient affiché quelques prétentions littéraires. Mais si la *Ressource* conservait encore une certaine tenue, son rôle s'était vite limité à donner un bal hebdomadaire, pour ne pas se laisser voler sa clientèle par l'*Harmonie*, où la bourgeoisie et les fonctionnaires subalternes ne venaient guère que pour danser, jouer, boire et fumer (1).

(1) *Freymüthiger*, 1806, 76. Chronique sans doute écrite par Böttiger.
LAUN, *Memoiren*, I, 184-185. LÜTTEKEN, *Dresdner Romantik*, 10,

Si les cercles avaient échoué, certains salons du moins avaient su mériter quelque éclat, et celui du conseiller Körner brillait d'un large renom. En cette fin de 1805, la maison Körner et ses familiers portaient le deuil de Schiller. On s'employait à faire rendre à l'ami disparu des honneurs solennels. Le théâtre de la cour annonçait une cérémonie d'hommage, une commémoration selon les rites officiels.

Bien que dans ce salon Körner on veillât à la stricte observance d'un classicisme schillérien qui ne semblait guère s'accorder avec ses goûts et ses idées, Müller, du moins, pouvait-il espérer que Gentz lui ferait ouvrir les portes d'une maison où c'était un honneur considérable d'avoir pu fréquenter.

*
**

Tieck et Frédéric Schlegel avaient séjourné à Dresde, et la nouvelle école littéraire avait, en face des temples officiels, dressé des dieux rivaux. Schulze-Laun avait pu, à Berlin, conter à Müller quelle attirance exerçaient sur les jeunes ces cénacles où l'on se contentait d'une seule tasse de thé et d'une mince tartine, mais où Kind, Hall, Schulze lui-même et parfois Tieck se lisaient leurs productions puis s'adressaient confraternellement plus de critiques que de félicitations. Dans ces chapelles, on avait d'abord rendu un culte à Goethe. C'était vers Novalis que maintenant montaient tous les encens. Müller ne risquait pas de se trouver dépaycé : il retrouvait aux bords de l'Elbe les mêmes engouements, les mêmes rites que naguère dans le salon Cohen, au moment où allait se rassembler le groupe de l'*Etoile Polaire*.

Dresde, tout comme Berlin, compensait l'absence d'université par une extrême abondance de conférences publiques. On ne s'entassait point dans un amphithéâtre : on se réunissait, à trente ou quarante, dans un salon, mais pour imiter les usages universitaires, on payait des honoraires à l'orateur, et l'on s'offrait ainsi le double plaisir de satisfaire aux exigences de la mode et du monde, et de respirer de temps à autre une atmosphère savante.

Au moment où Müller arrive à Dresde, Gentz le pourvoit d'une recommandation auprès d'une vieille connaissance, le conseiller aulique Karl Böttiger (2). Celui-ci a longtemps dirigé le lycée de Weimar : reçu par Goethe et par Schiller, il les a, bien souvent, agacés par les prétentions universelles de son savoir et un orgueil quelque peu pédant. Prince des touche-à-tout, « l'ami *Ubique* » comme l'appelait Schiller, cumule à Dresde des fonctions en vue : il dirige la pagerie ducale, et jouit du titre de conservateur du Musée Mengs. Chaque hiver, il donne plusieurs séries de conférences, d'habitude sur des

(2) GENTZ, *Tageb*, I, 7-8.

sujets d'archéologie (3), et parfois, pour un cercle étroit d'auditeurs élus, commente à la lueur des torches les moulages de son musée.

En sourdine — car on craint sa réplique — on lui reproche de ne pas toujours montrer un goût très sûr, d'aimer à polémiquer sur des riens. On lui tient grief de mêler, dans ses critiques, tant de louanges à tant de sévérité qu'on ne sait plus trop à quoi s'en tenir (4). Ses aversions ne se manifestent avec netteté qu'à l'égard de C. D. Friedrich dont il ne peut admettre — car il se pique de peinture — ni le métier, ni les théories, trop parentes à son gré des nouvelles modes littéraires.

Mais Böttiger reste, pour la Société de Dresde, une manière d'oracle. Il tient d'ailleurs les journaux qu'il pourvoit d'entrefilets et de communiqués. Dans les colonnes du *Freymüthige*, c'est à lui qu'appartiennent le courrier et les échos de Dresde. De plus, sa maison est accueillante : on y rencontre tous ceux qui, dans la capitale saxonne, se piquent d'esprit, tout ce qu'il y passe, ou demeure, d'artistes, depuis le peintre Hartmann jusqu'à la cantatrice Henriette Hendel-Schütz.

Dans le monde des chancelleries, Müller connaît déjà le comte Buol, secrétaire de la Légation d'Autriche, et, par Gentz, Wynne, ministre d'Angleterre qui vient de remplacer Johnson.

Quand Müller s'installe à Dresde, il voit donc s'ouvrir devant lui le monde des lettres et celui de la politique : il pense qu'il pourra mener de front, comme réclamait le *Gegensatz*, la réflexion et l'action.

Mais dès le début du séjour, Müller est assailli d'hésitations. Il désirerait travailler aux côtés de Gentz, mais ne peut quitter Mme de Haza. Celle-ci ne tient sans doute pas à voir son cher Müller s'envoler, pas plus tôt arrivé, dans une Europe en plein tumulte. « Il faudrait, écrit-il à Gentz, que je prisse des tas de résolutions, et tant de choses ne s'arrangent point d'un seul coup ». Gentz sent alors monter son dépit : « Sie sind ein ewiger Weigerax ». Mais Müller suivra de Dresde le développement des hostilités.

Le 25 octobre lui arrive un billet désespéré de Gentz. Ulm a capitulé, et quelques jours après, Buol lui annonce que la cour quitte Vienne où les Français seront bientôt.

Ces désastres autrichiens portent au Prussien Müller un coup très rude. Il ne peut répondre à Gentz avant le 4 novembre, tant les nouvelles de Memmingen et d'Ulm l'ont « hébété ». Mais sa foi patriotique n'est pas abattue : il lit dans l'échec un gage de succès. D'ail-

(3) Sa *Sabina oder die Römerin am Putztische* avait connu, quelques années auparavant un franc succès.

(4) Guill. Grimm lui reproche de manquer de la plus élémentaire « Ehrlichkeit des Tuns ». Cf. DILTHEY, *Schleiermacher*, 736. Benjamin CONSTANT, *Journal intime*, 1^{er} et 6 pluviôse an XII (1804).

leurs l'Allemagne est éternelle. « Ceux qui pleurent des biens fugitifs et périssables prouvent qu'ils n'ont pas conscience de l'héritage durable, immortel même qui nous a été dévolu. »

Alors que l'enfer s'ouvre sous nos pas et dévore les derniers restes de l'œuvre du Christ, alors que nous voyons sombrer les dernières formes finies du divin, il n'est plus qu'un refuge possible : la foi sacrée en l'immortalité du Droit, ou au Droit à l'immortalité » (5).

Müller se consolait, à bon marché, grâce à cette formule d'une belle coupe *gegensätzlich*, mais qui vraisemblablement parut à Gentz trop facile et bien peu efficace.

■
**

Les événements allaient arracher Müller à cette oisive contemplation. Gentz fuit de Vienne vers la Silésie, et à la nouvelle d'Austerlitz avoue que tout est perdu. Un sursaut d'énergie soulève alors Müller. Non sans quelque grandiloquence, il tâche de convaincre Gentz que l'heure de désespérer n'est pas encore venue. Le vieux monde sera restauré sur de nouvelles conjonctions spirituelles et, dans le combat qui s'annonce, Müller compte s'appuyer sur l'Eglise. Il demande à Gentz de venir le rejoindre à Dresde, pour prêcher avec lui l'Evangile de la « divine vengeance ». Austerlitz n'a pas donné le coup de grâce à la chrétienté : celle-ci va se coaliser contre Napoléon. Et il aperçoit en esprit un jour nouveau se lever sur la patrie.

Après maintes pénibles tribulations, Gentz se réfugie à Dresde.

Il n'exprime plus de craintes au sujet de cet avenir qui lui paraissait si sombre : à mesure qu'il se rapproche de Müller, il se laisse gagner par la confiance et l'ardeur patriotique de celui-ci (6).

*
**

Car Müller est ardemment patriote.

Cette affirmation eût fait protester Varnhagen ou Dorow, et tous ceux qui, à leur suite, ont accusé Müller d'indifférence aux malheurs de son pays, ou même de vénalité. Accusation qui paraissait si bien établie, qu'il faut à Hebbel un réel courage pour oser dire que les sentiments patriotiques qui s'inscrivent, après Ulm et Austerlitz, dans les lettres à Gentz, n'ont rien de feint et sonnent franchement.

Mais, soit dit à la décharge des partisans à tout prix d'une Allemagne prussienne, ce patriotisme n'avait rien de traditionnel ; il offrait même, au moment où il se manifeste, des traits surprenants de nouveauté, assez faits pour choquer, pour repousser même ceux qui n'avaient pas l'habitude de la pensée de Müller.

(5) BW, 56-62, 86, 90 (ces deux dernières années placées à tort en 1806-07).

(6) BW, 56-73, Witt, III/1, 35, 41, 44.

Müller est complètement détaché de ce patriotisme selon l'*Aufklärung*, dont on trouverait en Gentz d'assez fortes traces encore. Le *Kabinettsstaat* n'exige du citoyen que l'obéissance et l'attachement dynastique; sa politique se réduit à un effort égoïste : toute lutte implique l'anéantissement de l'adversaire, le triomphe absolu d'une volonté.

Ces triomphes exclusifs, où l'on ne s'affirme qu'en éliminant autrui, sont contradictoires avec la vision organique d'un univers *gegensätzlich*. De plus la raison d'Etat selon l'*Aufklärung* ne se préoccupe pas plus du passé que la Révolution Française. Et ce mépris constitue une tare sans excuse.

Müller ne manifeste aucun attachement dynastique. Après Austerlitz, ce n'est pas le sort de l'empereur François ou celui de l'armée russe qui l'émeuvent, mais le malheur qui menace *tous* les princes d'Allemagne à la fois. Alors que Gentz, en octobre 1805, soutient de toute son ardeur les combinaisons et les plans du cabinet de Vienne, Müller montre quelque résistance : il ne veut ni ne peut suivre la cause autrichienne ; « les intentions de l'Autriche ne manifestent pas la pureté désintéressée qu'il voudrait leur reconnaître ».

S'il n'est pas Autrichien, il n'est pas davantage Prussien : il sait bien que les hésitations du roi de Prusse n'ont pas été étrangères aux succès de Napoléon et ne peut admettre que Gentz appelle Frédéric Guillaume le chef de la chrétienté.

Il voudrait que la coalition sût mener une guerre désintéressée de tout profit égoïste, pure de toute rivalité entre Vienne et Berlin. Ni autrichien ni prussien, Müller est un patriote allemand.

Mais là encore, il s'écarte des sentiers battus. Il ne saurait admettre cette *Deutschtümelei* mise à la mode par un certain *Sturm und Drang* et qui, pour manifester son mépris à un présent détestable, se réfugiait dans le décor à bon marché d'un Moyen Age ou d'une Renaissance de convention.

Pas davantage il ne suit les traces du classicisme weimarien qui abandonne trop facilement aux autres peuples les affaires du monde et assigne comme patrie aux Allemands le domaine de la pensée et de l'art.

Müller l'affirme à plusieurs reprises : sans perdre de vue le passé, sans cesser de préparer l'avenir, il veut vivre dans le présent. Et vivre ne peut signifier seulement penser, mais aussi agir.

Son patriotisme repose sur les mêmes principes que son catholicisme : celui-ci intégrait dans l'Eglise l'esprit critique de l'antiquité et la foi traditionnelle en la révélation chrétienne. L'immense coupole de l'organisation catholique repose sur le monde antique et sur le moyen âge germanique, et leur confère du même coup une unité supérieure.

De même l'antinomie entre Vienne et Berlin, entre l'Allemagne catholique et l'Allemagne protestante se résout, aux yeux de Müller, en une entité supérieure, l'Allemagne chrétienne.

Mais si l'Allemagne est un tout, elle n'est qu'un chaînon dans la hiérarchie organique. Et le patriotisme de Müller s'élève d'un degré. Il n'est pas seulement Allemand, il est Européen. Ce patriotisme n'implique pas de haine de race à race, de pays à pays. Sans doute Müller pense-t-il, comme Leibniz, que l'Allemagne est, dans l'organisme qu'est l'Europe, la monade de qualité supérieure, « das vornehmste Glied Europas ». Mais tandis qu'un Luther laissait percer parfois sa haine du Welche, que le *Sturm und Drang* garde une pointe tournée vers la France — « die Türken die Wölfe, die Franzosen die Füchse » déclare Goetz — Müller ne saurait détester que Napoléon.

Et cela pour des motifs moins directement politiques que métaphysiques ou religieux. Napoléon — en qui la Révolution Française a trouvé son expression la plus vigoureuse — se conduit à l'égard de l'Europe — ou de la chrétienté — de la même manière que les Réformateurs à l'égard de l'Eglise. Ceux-ci avaient érigé en dogme absolu un terme qui, pour garder un sens, eût exigé qu'on lui opposât son anti-terme. L'esprit critique, en eux, annihilait la tradition. De même Napoléon érige sa volonté, appuyée sur sa force, en terme absolu : la tradition d'une Europe organique n'a, à ses yeux, aucune valeur. Il rompt arbitrairement l'équilibre du continent, et en se libérant des liens qui nouent le présent au passé, en coupant la communauté de ses racines, risque de la faire périr. En voulant faire revenir la France à ses limites de 1789, Müller ne songeait pas au triomphe de tel ou tel cabinet, aux profits que pourraient retirer d'une victoire la Prusse ou l'Autriche, il songeait avant tout au salut de la communauté européenne.

Patriotisme évidemment très généreux d'allure, d'une essence très pure, mais peu facile à traduire en actes. A Gentz, aussi peu mystique que possible, dénué de tout romantisme (7), il allait réserver quelques surprises, et même des heurts pénibles.



La présence de Wiesel, qui se glisse en tiers dans toutes les conversations et fait dévier la discussion, reste pour Gentz un motif d'amerume. Il craint même que Wiesel, avec ses grâces diaboliques, ne fasse admettre à Müller la possibilité d'intégrer l'empire napoléonien dans une Europe nouvelle. On se chicane encore à propos du *Gegensatz* et de la critique de Reinhold. Mais Müller convainc Gentz

(7) Metternich au Comte Prokesch, Witt, III/1.

de l'ardeur de son amitié. A Brinckmann, à Metternich, Gentz vante la grandeur et la supériorité de Müller, en qui « il lèguera au monde le meilleur de tous ses ouvrages » (8).

Mais le disciple n'abandonne pas les voies indépendantes où il s'engage malgré son maître ; il gardera présente à ses yeux la vision d'un monde organique dont le *Gegensatz* rythme les pulsations et où les termes opposés s'intègrent dans une monade plus haute ; d'un monde où le passé rejoint le présent et prépare le futur, sans que dans cette continuité on puisse discerner une disparition totale ou un commencement arbitraire ; d'un monde moral enfin où traditions et innovations, foi et critique s'harmonisent et se complètent dans l'unité catholique.

*
**

Si Müller rend à Gentz le courage d'agir, Gentz aide en retour Müller à concentrer sa pensée.

Au début du séjour à Dresde, où, pris entre le désir de se jeter dans l'action et le regret de quitter Mme de Haza, il déplore son oisiveté, il tâche de se faire illusion en lisant, en écrivant, en poussant ses études un peu dans tous les sens.

Sans doute n'écoute-t-il pas les suggestions de Gentz qui, au début de l'automne, utiliserait assez volontiers ses talents dans une polémique contre Gall, le lancerait à la rescousse de Steffens qui vient de s'engager à fond. Par contre, il retrouve volontiers ses vieilles préoccupations météorologiques. Gentz, au début d'octobre, lui a communiqué ce numéro du *Moniteur* (9) où Lamarck exposait sa théorie des vents.

Müller qui, dans l'astrologie, aperçoit une sublimation des sciences physiques, « Umgang mit der Natur in hohem Stil » (10), se laisserait tenter, dans l'essai de Lamarck, par une certaine opposition des vents polaires aux vents alisés, qui concorderait, aux termes près, avec sa distinction à lui entre vents magnétiques et vents électriques. Mais Lamarck reste terre à terre dans ses explications : sa théorie est tout au plus profitable à des constructeurs « de poêles à tirage forcé ou de calorifères économiques ». Il lui manque le *hoher Stil*. En le lisant, on ressent comme un arrière-goût de ces platitudes qui prétendent expliquer les tremblements de terre de Strasbourg par des effondrements souterrains au niveau du houiller, les séismes de Naples par une occlusion fortuite du Vésuve, « si bien qu'en ménageant une soupape au volcan, on empêcherait le sol de trembler » (11).

(8) *BW*, 70, 76, 77-79, 169. *Witt*, II, 270 ; III/1, 43. *HERZOG, Kleist*, 410.

(9) Août 1805.

(10) *BW*, 61, 14 octobre.

(11) *BW*, 67.

Si, en novembre encore, il conseille à Gentz de noter ses observations, la météorologie va bientôt disparaître du nombre de ses préoccupations.

*
**

Schulze-Laun, ou Wetzel avaient pu introduire Müller dans les salles de rédaction de l'*Abendzeitung*. Il n'est pas impossible que soient de lui deux articles qui parurent au début de 1806. L'un, sous le chiffre M-r, rendait compte de l'*Eloge du Duc Ferdinand de Brunswick* par le colonel Massenbach, l'autre signé M** d'une représentation de la *Fiancée de Messine*. Dans le contenu ou le style de ces quelques colonnes, rien ne permet d'affirmer péremptoirement, ou de refuser que Müller en soit l'auteur (12).

Il a bel et bien signé de son nom deux articles postérieurs : *Caractéristiques des quelques œuvres de Gœthe*, et *Comparaison entre Gœthe et Schiller* (13). Mais c'étaient là des extraits à peine retouchés des *Conférences* qui venaient de lui conquérir dans le monde littéraire de Dresde une gloire toute neuve.

*
**

Alors qu'après Austerlitz presque tout le monde se laisse aller à une résignation parente du désespoir, Müller déclare qu'il veut rassembler les adversaires irréductibles de Napoléon, et leur prêcher l'Evangile de la divine vengeance (14).

Gentz, quand il reprend courage, déclare que l'Europe se sauvera, mais par des moyens jusqu'ici insoupçonnés. Müller croit tenir le remède : au lieu de laisser leurs efforts se neutraliser dans une perpétuelle méfiance entre Vienne et Berlin, entre Autrichiens catholiques et Prussiens protestants, il conviendrait de rendre aux Allemands le sentiment de leur unité organique, de leur montrer qu'au-dessus des vaines querelles, il y a une « chrétienté » à défendre contre les empiètements de l'absolutisme révolutionnaire. Déjà, en mars 1805, il déplorait dans une lettre à Jean de Müller que l'Allemagne

(12) Nos 7 et 19 de 1806. LÜTTEKEN, *Dresd. Rom.*, 22, 39, les attribue à Müller sans nous dire pourquoi. Une présomption reposerait sur le fait que Massenbach était beau-frère de Pierre Gualtieri, que Müller connaît depuis 1802, et dont Gentz cite souvent le nom. (Witt, II, 387, 391, 403, 406.)

(13) Nos 34, 35 et 36 de 1806.

(14) BW, 70.

manquât d'esprit national (15). Il importe avant tout de restituer toute sa valeur à l'idée de *Deutsch*.

Le classicisme tendait à établir l'art et la science dans une zone neutre, en dehors des querelles de la politique. Müller, dans une entreprise d'une extrême hardiesse, se propose de faire descendre les Sciences et les Lettres de l'Empyrée où on les mettait à l'abri des vicissitudes politiques et de les ramener vers le terroir national.

Pour atteindre ses contemporains, le moyen qu'il choisit sera la conférence. A Göttingen déjà il s'était entraîné à parler en public. A Berlin, puis à Dresde, il avait pu constater quelles faveurs la mode réservait à un genre qui flattait son amour du beau parler.

Quand, dans le courant de janvier, il s'ouvrit à Gentz de ses intentions, celui-ci les approuva et n'hésita pas à gagner d'avance à son ami les sympathies du public (16).

Les desseins de Müller n'allaient pas sans de graves risques. Il y avait à Dresde un conférencier en place, fort jaloux de la concurrence : Böttiger; et ses attaches avec la presse rendaient hasardeuse une entreprise rivale de la sienne.

Müller, jadis, avait attaqué publiquement Fichte et montré dans l'affaire un courage impavide. Il pouvait espérer aussi que Gentz saurait amadouer Böttiger, et dans un programme qu'il fit lui-même imprimer et répandre, il annonça pour la fin de janvier le début de ses conférences (17).

On a souvent essayé, nous dit Müller, d'expliquer à l'Europe l'originalité de la pensée allemande et de la révolution qui vient, en Allemagne, de bouleverser les lettres et la science. Mais traductions, essais critiques, parallèles et comparaisons ne portent que sur une seule œuvre, tout au plus un seul auteur : on n'en peut retirer qu'une impression fragmentaire, donc faussée. Les caractères essentiels de l'esprit allemand ne s'aperçoivent que « dans la totalité, dans le mouvement sans fin et sans cesse accéléré de ce Tout » qu'est la pensée allemande (18).

En Allemagne, la science et la littérature sont loin de posséder cette structure concentrée qui confère à leurs rivales françaises tant de force agissante. On n'y trouve ni cette unité de mœurs qui en France se cristallise dans les règles du bon goût, ni ces normes critiques que sont une capitale ou une académie; ni ces modèles infailibles que restent, en France, certains chefs de file. Cette unité vaut à l'esprit français une universalité qu'il mérite.

Mais dans la littérature et la science allemandes on peut, prétend

(15) MAURER CONSTANT, III, 97.

(16) Witt, II, 215.

(17) Réimprimé par ARTHUR SALZ en tête de son édition des *Vorlesungen über deutsche Wissenschaft und Literatur*, d'après laquelle nous citons, et que nous désignerons par DWL.

(18) DWL, 3.

Müller, découvrir une autre universalité, moins accessible, certes, mais sans doute plus durable. La passivité que l'Allemagne observe en face de la France ne saurait être que passagère; sous les apparences multiples, contradictoires même, des lettres allemandes, sous les divergences infinies des caractères et des opinions, il est possible pour peu qu'on soit capable de s'élever suffisamment, de faire surgir une force unique et irrésistible.

Müller ne méconnaît pas d'ailleurs les dangers de son propos : il va surtout s'adresser à des étrangers et c'est dans leur nombre que la France compte ses admirateurs les plus fervents. Mais les destins qui viennent de frapper l'Allemagne donnent à Müller un regain de courage. « Jamais il n'a paru aussi nécessaire de réveiller le sentiment national, de rafraîchir notre conscience de la grandeur allemande, qu'au moment où la communauté des peuples allemands vient de subir un ébranlement profond. En nous écoutant rappeler de quoi l'esprit allemand est capable, en nous voyant ouvrir des perspectives vers les buts qu'il propose à son effort, les Allemands ne seront pas seuls à trouver l'apaisement, mais, avec eux, tous ceux qui se sentent, par leur civilisation, liés à cette grande communauté que forme notre continent » (19).

Le propos était neuf et généreux : il ne manqua pas de piquer la curiosité. Et puis on n'était guère habitué, dans l'annonce des conférences, à voir l'auteur s'effacer derrière son entreprise. Böttiger avait commencé à parler dès les premiers jours de janvier, et l'on pouvait voir le *Freymüthige*, où tout le monde savait qu'il tenait la chronique de Dresde, lui donner sans vergogne du « grand archéologue », souligner qu'il s'adresserait à un public très brillant où l'on rencontrerait jusqu'à des princesses, vanter l'amplitude de ses connaissances, le fini de sa diction, les joies et le profit que goûterait l'assistance (20).

Gentz, de son côté, s'employait à recruter à Müller des auditeurs. Böttiger ne voit pas sans inquiétude grandir cette entreprise rivale, et son trouble perce dans les échos qu'il adresse au *Freymüthige*.

Il signale tout d'abord le succès de ses propres conférences, énumère les princesses, les ministres, les diplomates qu'on y a remarqués, et souligne sans modestie que l'enthousiasme de son public l'oblige à donner une répétition de chaque séance « pour quarante officiers et hauts fonctionnaires » ; puis il expédie, en moins d'une ligne « M. Heusinger, qui doit parler de la Philosophie critique » et ajoute : « On attend, avec une curiosité extrêmement tendue douze conférences sur l'état actuel de la langue, de la Science et de la Littérature allemandes, qu'un Monsieur Adam Müller, si nous en croyons un programme imprimé par ses soins, doit faire, une fois la semaine,

(19) *DWL*, 5.

(20) *Freymüthige*, 6 janvier 1806, n° 4, p. 16, écho daté du 30 décembre.

à partir du 28 janvier, dans la grande salle de l'Hôtel de Pologne. Il s'adresse surtout aux étrangers qui vivent ici, aux Russes, aux Anglais, etc., si tant est qu'ils possèdent suffisamment l'allemand. M. Müller, berlinois de naissance, habite chez l'ancien préfet de Prusse méridionale, M. de Hoza, et n'est connu que de très peu de gens. Si peu soient-ils, ils ont témoigné si hautement des rares connaissances et des vues peu communes de cet homme de génie et créé un préjugé si favorable, que, dans l'espace de quelques jours à peine, plus de quarante auditeurs ont souscrit, appartenant presque tous au personnel des ambassades et aux meilleures classes de la société. M. le chevalier de Gentz, conseiller aulique, se trouve présentement dans notre ville : il a connu M. Müller à Vienne, l'apprécie, se fait remarquer comme son ami le plus fervent, et a su concentrer sur lui toute l'attention nécessaire... »

Après avoir constaté que « la conclusion du prospectus » exprimait d'une manière émouvante une vérité qui ne pouvait laisser indifférent, Böttiger souhaitait à Müller « de faire victorieusement sa démonstration » et d'entraîner « ses auditeurs étrangers, si prompts à douter de l'Allemagne ». Tout en lui montrant un écueil, que d'ailleurs Müller connaissait bien, Böttiger espérait sans doute en secret que le conférencier irait à un échec.

Commencées le 28 janvier, les conférences se succédèrent selon le programme prévu, et prirent fin le 5 avril.

*
**

Quelle est l'originalité propre au génie allemand ? quelle loi en gouverne l'évolution ?

Quand, nous dit Müller, la culture antique s'est mise à reflorir, les productions du génie grec frappèrent les esprits par leur perfection sans fissure, leur totalité. Perfection dont on n'aperçut pas la raison profonde et qu'on réduisit d'abord à un ensemble de beautés formelles. On s'imagina donc que pour égaler les Grecs, il suffirait de percer les secrets de leur technique, d'apprendre d'eux un tour de main, d'abstraire des règles en analysant des œuvres reconnues majeures.

Après les Alexandrins, les Français ont cru possible, par ces méthodes extérieures, de ranimer la flamme éteinte : ils ont créé une littérature « arbitraire, artificielle », limitée à un nombre fixe de genres *ne varietur*, dotée d'une esthétique et de règles pratiques immuables.

Une telle conception de la littérature restreint étrangement, nous dit Müller, le sens de ce terme. Ces limites imposées, il les rompt

doublement. D'abord, quelque inclassables qu'elles soient parmi les genres admis, certaines œuvres de Pascal et de Bossuet, de Diderot, de Voltaire ou de Rousseau, restent plus représentatives du génie français que telle œuvre strictement canonique. Puis, une littérature n'est pas une apparition isolée, une perfection subitement manifestée, détachée du temps comme de l'espace : on ne peut juger d'une littérature qu'en la réintégrant dans un monde plus vaste que celui où l'on prétendait arbitrairement la circonscrire.

Et Müller insiste sur sa méthode : on ne peut déterminer l'essence particulière d'une littérature nationale qu'en fonction de toute l'histoire de la littérature et de la civilisation. L'histoire étant essentiellement une continuité, la méthode historique de Müller comporte une série de corollaires.

Pas plus que sa philosophie du *Gegensatz* ne laissait de place à un commencement arbitraire ou à une fin absolue, Müller ne saurait admettre en littérature de génération spontanée et subite, de disparition totale et définitive.

Pas davantage il n'est loisible — quoi qu'en prétendent les académies à la française — de fixer à une langue ou à une littérature un état d'achèvement, de perfection *ne varietur*.

La primauté de certains « siècles d'or », siècles d'Auguste et de Louis XIV, est donc arbitraire et despotique. Müller n'entend pas dénier à certaines périodes privilégiées l'avantage de réussites particulièrement heureuses, et qui continueront à fournir des modèles. Mais qu'on s'entende sur ce terme : prendre une œuvre pour modèle ne signifiera pas qu'on doive la copier servilement, ou même se figurer qu'il ne peut en exister de meilleure. Penser, par exemple, que les Grecs représentent, dans les arts, un état de nature auquel il conviendrait de retourner, pour recommencer ensuite la route que le monde a, depuis eux, parcourue, procède de la même erreur initiale que le retour, en politique, à cet état de nature si cher à Rousseau. Les « siècles d'or » resteront les sujets par excellence de nos études, mais nous n'irons pas y chercher les modèles insurpassables d'une perfection définitive. Fidèles à la méthode historique, et pour mieux comprendre les œuvres et leurs auteurs, nous les replacerons d'abord dans leur temps, « nous y vivrons avec eux », et nous replacerons leur temps dans la suite des âges.

S'il n'y a pas de siècle d'or qu'on puisse détacher de la continuité du temps pour l'ériger en norme éternelle, il n'y a pas non plus de siècle « creux ». Tous ont apporté leur contribution, et aucune n'est à rejeter, « car tous, anciens et modernes, nous marchons en commun d'un même pas » et participons à la même évolution. Chaque conquête de chaque siècle accroît d'autant nos richesses, à condition toutefois que nous ne perdions pas de vue que, dans le temps et l'espace, les hommes forment une seule et même communauté.

Aucune nation ne saurait donc s'ériger en modèle absolu. Le déclin de la Grèce commença le jour où, s'admirant dans ses propres œuvres, elle inventa, pour l'appliquer aux autres peuples, l'épithète de barbare. De même, les Français qui ne voudraient voir dans les littératures étrangères qu'imitation maladroite de leur littérature nationale pousseraient leur pays vers la décadence.

Une même loi interne régit les littératures et les langues : celles-ci cherchent à se compénétrer, à « s'universaliser », dit Müller — à moins qu'on ne leur oppose, comme en France, l'obstacle arbitraire et contre nature d'une norme académique. Les littératures, elles, « tendent à exprimer l'histoire générale ».

On ne se fait comprendre que de ceux qu'on comprend. On ne s'impose qu'à ceux à qui l'on se soumet. Une précellence spirituelle ne consiste pas à édicter des règles arbitraires : la primauté en esprit se fonde sur l'obéissance à autrui. Or le caractère essentiel du génie allemand c'est cette *charité* qui, sans rien lui ôter de sa dignité, le fait se plier à l'esprit des autres nations, et lui permet de comprendre les formes artistiques les plus lointaines de celles qui lui sont, par nature, immédiates.

« L'Allemagne, mère de toutes les nations européennes, n'a jamais renié ses sentiments maternels à l'égard d'enfants drus et forts, et parfois immodestes. Elle a parfois poussé la condescendance jusqu'à la faiblesse, jusqu'à la folie. »

Le génie allemand ne prétend pas s'affirmer en voulant briller à tout prix au-dessus des nations étrangères, en les obligeant à marquer le pas derrière lui : il est d'essence médiatrice, *der ewige Vermittler*. Il s'inspire avant tout du sentiment de communauté, dans le temps et dans l'espace. Son mot d'ordre se formulerait : ne pas exalter absolument un seul siècle, ne pas exalter absolument un seul pays.

Si le présent ne nous satisfait pas — et il ne peut nous satisfaire, car nous désirons ce futur dont le présent est gros — consolons-nous en nous disant que, dans la trame continue de l'histoire, rien ne saurait périr : « les Grecs vivent éternellement » (21). Mais gardons-nous de taxer de barbares des siècles qui nous semblent obscurs. Rejeter comme impossibles à comprendre des œuvres dont on a perdu le sens, voilà la véritable barbarie.

Tolérance à l'égard du passé, tolérance à l'égard de l'étranger, tel est le trait essentiel du génie allemand. Tolérance capable de se retourner en hostilité agressive envers ceux qui ne respecteraient pas le particularisme allemand. « Notre respect d'autrui réclame, comme contre-partie, le respect d'autrui pour nous. » Même si le sort des armes semblait rayer l'Allemagne du nombre des nations, il restera

(21) *DWL*, 10-16.

au génie allemand un refuge inexpugnable : « notre langue bien aimée, dit Müller, notre langue qui ne saurait périr. »

Bien que l'histoire soit un Tout, dont la continuité exclut jusqu'au sentiment de la mort, il n'est pas interdit, il est même profitable de voir dans l'histoire l'opposition de deux grandes périodes, correspondant elles-mêmes aux deux temps que l'homme marque dans son développement.

Müller distingue d'abord une période *animale*, où l'enfant ne sait que saisir, palper, sentir ; puis une période où l'homme « voit, reconnaît, sait », où, *comme la plante*, il tend à s'élever vers la lumière, une période où la femme est l'objet d'un respect religieux, où l'amour a remplacé la lutte.

A la période animale correspond l'antiquité grecque. Les dieux y voisinent avec l'homme ; la joie plastique l'emporte sur la méditation contemplative, la femme reste traitée en inférieure.

L'autre période « qu'on appelle ordinairement *romantique* » a poussé ses plus belles fleurs en Allemagne, au Moyen Age et pendant la Renaissance, et aussi en Espagne (22). On y retrouve un respect de la femme hérité des anciens Germains ; l'esprit chevaleresque y domine ; la coutume l'emporte sur la loi ; les Etats se développent à la manière des plantes. Et l'articulation des deux périodes se place — par une coïncidence lourde de sens — au début de l'ère chrétienne.

Monde ancien, ranimé lors de la Réforme, et monde « romantique » sont mûrs pour se combiner, se marier et engendrer des temps nouveaux. Un essai de fusion a bien été tenté par les républiques italiennes du xv^e et du xvi^e siècles : mais il n'a duré que le temps de leur prospérité économique. Il ne s'agit que de découvrir un terrain plus solide. Les temps sont d'ailleurs proches : la musique — le seul souvenir vivant qui nous reste de l'essai italien — prend actuellement un essor magnifique. Et c'est la lyre d'Orphée qui jadis rassemblait les rochers et les bois pour en composer une cité nouvelle.

*
**

Est-il exact, comme on l'a prétendu, que le fait capital, qui imprime aux temps modernes un caractère décisif, soit l'apparition du tiers-état ?

Il ne semble pas, dit Müller. En plus d'une extrême affinité pour le catholicisme, les jeunes peuples qui déferlèrent sur l'Empire agonisant et créèrent le monde germanique ou « romantique » montrent une préoccupation majeure : ils veulent s'assurer un ancrage dans

le sol. La vieille notion de propriété et d'héritage se colore d'une teinte particulière, et c'est dans l'institution d'une noblesse terrienne que Müller aperçoit la caractéristique essentielle du monde moderne. La noblesse est d'origine rurale : l'agriculture exige que la famille entière soit soumise à la volonté d'un chef unique. Comme la monarchie, elle est d'essence asiatique.

Les métiers sont, par contre, d'origine urbaine, européenne — l'Europe est si riche en voies de communication qu'elle peut être considérée comme une ville agrandie. Enfin ils sont de nature républicaine. Les métiers urbains reposent sur une « coexistence égalitaire, d'ordre animal », l'agriculture sur une hiérarchie qui rappellerait une structure végétale.

L'histoire et la vie du monde sont concentrés dans l'antinomie Europe-Asie. Mais aucun de ces deux termes ne doit primer l'autre. « La surface entière de notre planète tend visiblement à former une grande communauté où l'Europe jouera le même rôle de médiatrice que l'Allemagne entre les Etats européens. » L'Europe ne doit pas se considérer comme le sommet de la civilisation, mais le centre où « les richesses des deux Indes » viendront confluer pour rayonner ensuite également vers tous les points de la périphérie (23).

Le principe européen, républicain, l'emportait dans le monde antique ; la monarchie, originaire d'Asie, dans le monde germanique. Sous leur forme absolue, démocratie et monarchie touchent à leur déclin. Leur disparition ne va pas sans éveiller en nous quelque mélancolie : les regrets de Tacite ou de Burke ne sauraient nous laisser froids. Mais les faits sont là : les deux formes d'Etat, absolues, sont également périmées. Elles cherchent à se réconcilier dans une entité supérieure. N'allons-nous pas assister à une résurrection générale et totale de ces deux principes harmonieusement unis ? C'est de l'opposition des caractères que naît l'unité vivante d'un drame. L'opposition vivante, au sein d'une monade supérieure, de la démocratie et de la monarchie sera féconde : une tentative de domination absolue d'un des deux principes briserait notre civilisation en nous précipitant dans une guerre stérile.

L'histoire nous donne un avertissement : le monde germanique, au Moyen Age, avait réalisé l'équilibre salutaire de l'Europe et de l'Asie, des artisans et de la noblesse. Alors qu'en Orient païen, leur antinomie se pétrifiait en castes, le christianisme mariait en Europe la nécessité d'une noblesse et le goût de liberté hérité du monde antique. Reconnaître le rang et la naissance n'implique pas qu'on abdique toute fierté, toute générosité.

Mais les grandes découvertes, en ouvrant des horizons inespérés au commerce et à l'industrie des villes, consacrèrent la prépondé-

rance de l'élément urbain et républicain. L'esprit de l'ancien monde, en prétendant s'imposer, faillit détruire les institutions germaniques. « Tous les événements, depuis la Réforme jusqu'à la Révolution française, ne sont que l'expression de cette rivalité, de cette guerre entre le monde antique et le monde moderne. » (24)

L'Etat le plus fortement centralisé, la France, maintint le plus longtemps les principes du vieux monde germanique. L'esprit n'en était certes pas demeuré intact, mais il en subsistait de beaux restes, ne fût-ce que dans ces notions de bienséance et de délicatesse qui imprégnaient, pourrait-on dire, toute la nation française. Mais en même temps que les victoires de Louis XIV forçaient l'Allemagne à reconnaître la valeur de la noblesse, les Français, pour se créer une littérature, composaient avec l'esprit antique ; en allant chercher dans le siècle d'Auguste, ou à Athènes, des modèles de poésie ou d'éloquence, ils libéraient du même coup le principe antique et républicain.

La rivalité des deux principes s'affirme dans le domaine du Beau : il y a un goût noble, et un goût bourgeois. Mais tout en s'opposant, ils aspirent à se conjuguer : on voit, dans le tiers-état, l'esprit de liberté, héritage de l'antique, se mêler à des aspirations vers l'infini religieux selon un besoin particulier de l'esprit germanique ; tandis que chez les nobles subsiste un engouement pour la coutume « romantique », allié à un goût plastique inspiré des canons anciens.

En empruntant à l'antiquité surtout la notion de loi, la France augmentait sa cohésion centralisée ; en y puisant l'idée de liberté, l'Allemagne allait vers cet émiettement où chaque citoyen est obligé de se créer une patrie dans les arts, la science, le négoce. Mais les antinomies tendent à s'intégrer : pas de division sans réunion ; pas d'union sans scission. Quelque brouillées que soient les apparences politiques, il semble que l'Allemagne divisée tende vers l'unité, que la France, artificiellement une, marche vers une division féconde, vers l'équilibre vivant de constitutions locales. *Le sort des armes n'empêchera pas l'Allemagne de s'unir* : il lui faut accomplir sa mission, qui est de réconcilier le monde moderne et le monde ancien.

La primauté exclusive de la France est donc désormais révolue. Mais cette autorité qui se traduisait par des interdictions expresses n'a pas été exclusivement néfaste à l'Allemagne : elle lui a révélé l'idée de loi, l'un des termes de l'antinomie que l'Allemagne a pour tâche de concilier. Car la liberté n'est concevable que conjointement à la loi, *in und neben dem Gesetz* (25). Les limites qu'il s'impose font seules ressortir la maîtrise de l'artiste, déclare Müller, en changeant à peine le vers de Goethe.

(24) *DWL*, 35.

(25) *DWL*, 41.

Mais si l'on objecte que cette tolérance dont il fait le caractère essentiel du génie allemand ne se lit guère dans les critiques que Lessing ou Frédéric Schlegel adressèrent aux Français, il déclarera que leur violence était une révolte salubre contre la fêrule de l'*Aufklärung* et du faux protestantisme : au nom de la décence et de la correction n'obligeait-on pas les Allemands à renier leurs origines, à renoncer à leurs richesses naturelles ?

Il fallait que la littérature passât par cette période d'opposition violente, qu'elle reconnût combien, dans sa sujétion, elle était en fait indépendante, pour s'élever à cette tolérance où Müller voit sa plus belle parure.

*
**

L'opposition du monde ancien et du monde germanique se manifeste encore si l'on entreprend de définir le concept de richesse : les Grecs mettaient le poids sur l'*être*, la personnalité, les dons naturels ; les modernes sur l'*avoir*, la possession acquise. Cette discordance, depuis quatre siècles, déchire la société en deux camps : d'une part ceux qui valent par le talent, d'autre part ceux qui l'emportent par la richesse matérielle.

Désaccord qui choque Müller : il n'existe pas deux mondes indépendants, dont l'un, réservé aux idées, resterait sans contact possible avec le monde économique ou politique. Peut-on abstraire l'homme du milieu où il vit ? ou, dans l'emboîtement organique qu'est le monde, abstraire un élément du Tout où il s'intègre ? Il convient au contraire de ne considérer l'élément que dans un tout, de replacer celui-ci dans une monade plus vaste, *et ainsi de suite*, tant que nos forces le permettent. Et devant cette déchirure qui sépare le spirituel de l'économique, un dilemme nous étreint : ou bien concilier l'antinomie, ou bien ne pas résoudre cet antagonisme et y périr.

Or c'est surtout en Allemagne que s'est manifestée cette contradiction entre l'apparente étroitesse du cercle où les hommes peuvent agir, et les ambitions universelles, les espoirs sans limites de la littérature. Les auteurs allemands semblent beaucoup plus *être* qu'*avoir*, beaucoup plus indiquer une voie à suivre qu'apporter des réalisations. Leurs œuvres restent des promesses, des fragments. Et même quand on nous dit qu'ils ont un air de famille, on ne nous définit point les caractères de cette famille.

Du moins, dans ces derniers temps, la révolution littéraire, issue de la philosophie critique et des idées exposées par Winckelmann et Goethe à propos de l'antiquité, nous a-t-elle rendu le sens de l'histoire et montré la continuité profonde du monde de l'art. Celui-ci — le *Kunststaat* — se développe comme un être organisé. Chaque genre,

chaque œuvre se présente comme, dans un organisme, un muscle ou un tendon : « partie obéissant à un Tout d'une beauté incomparable ».

Ces autorités qu'on nous présentait comme brusquement apparues, et fixées une fois pour toutes, reprennent leur place dans le contexte de l'histoire : on retrouve la mesure, la proportion exacte de l'art romain, et même de l'art grec ; on remet en valeur les œuvres oubliées de l'art germanique.

Mais nul, jusqu'ici, n'a vu que le déclin de l'antiquité et du monde germanique était nécessaire, afin que se préparât un renouveau de ces deux termes, conciliés dans un art supérieur. « La mort a empêché de voir la vie ». F. Schlegel a pressenti cette fusion de l'art antique et de l'art moderne, mais il a mal conduit sa révolution.

Il s'insurgeait contre des barrières : au lieu de les abattre, il les a reculées. En élargissant le domaine des lettres allemandes, il rend la place plus difficile à défendre. Par ailleurs, il lui a manqué le sens de la continuité historique. Dans ce qu'il croit être un désert, il délimite d'étroites oasis, paradis de poésie : la Grèce, les *Minnesinger*, Shakespeare, Cervantès, Calderon. Mais il nous confine dans ces oasis, ce qui n'est pas plus supportable que de se voir enfermé dans des jardins à la française.

Des œuvres isolées ont caché à Schlegel « le grand poème de l'histoire universelle ». Il y a, s'écrit Müller, une critique supérieure à la vôtre, une critique authentiquement allemande, une critique *médiate* : « non seulement elle sait combattre, mais aussi, en plein combat, se concilier l'adversaire ». Critique qui sait amener à soi tous les siècles, les fait se conjuguer dans le présent, et n'en condamne aucun à l'oubli absolu.

Ne rougissons donc d'aucune des manifestations de notre littérature, n'en méprisons aucune. Elles jouent toutes leur rôle, « comme poids moteur ou comme contrepoids ». Les possibilités de juger un poète sont innombrables : les termes de comparaison que nous offrent « le Panthéon de la poésie » ou la vie sont proprement sans limite. « Le poète, pas plus que la vie, n'est fini » (26).

Les Français, ou Schlegel, en fixant à la perfection poétique des domaines étroits, accentuent cette antinomie de l'être et de l'avoir, que Müller voudrait tant résoudre. N'entendons-nous pas répéter que la littérature allemande nous laisse pressentir un âge d'or de la poésie, mais que toutes les œuvres qu'elle offre méritent d'être proscrites ? De plus la révolution critique n'a pas voulu descendre jusqu'aux relations des citoyens entre eux : l'art a ignoré, méprisé l'Etat.

Une œuvre récente lève du moins cette contradiction qu'on main-

tenait entre l'être et l'avoir, les biens de l'esprit et les biens matériels, la science et l'action, le monde poétique et l'économique. Dans son *Wilhelm Meister*, Goethe ne nous décrit pas seulement la formation artistique de son héros ; celui-ci baigne en plein dans la vie matérielle, et les problèmes pratiques qui nous assaillent croisent à chaque instant les préoccupations spirituelles. La scène et le parterre se rejoignent, et dans ce roman « l'homme est à la fois acteur et spectateur ». Bien mieux, au moment où le roman cesse, nous avons si bien pris son rythme organique que nous ne songeons qu'à poursuivre « jusqu'à l'infini ». Dans l'esprit de Goethe, Müller voit l'exact reflet du génie allemand. Il est vain d'attendre une poésie d'avenir, des réalisations problématiques : avec *Wilhelm Meister*, la littérature allemande est devenue « souveraine » au plus noble sens du mot.

Ces peuples que Müller nomme *virils*, animés du principe antique de la liberté individuelle, ivres de leur force et du butin qu'ils ont pu conquérir, n'ont foi qu'en eux-mêmes. L'Allemagne patiente, passive, gardienne fidèle des traditions, *peuple-femme*, n'aspire pas à une domination jalouse et autoritaire ; « elle veut régner en servant ». Et tout l'avoir des autres peuples n'acquerra de durée qu'en se fondant avec ce que l'Allemagne a été, est, et sera.

*
**

Deux méthodes s'offrent au critique. Ou bien comparer une œuvre à un modèle insurpassable, jadis donné une fois pour toutes — et l'on aura une critique rétrograde, qui ne regarde que vers le passé et place l'art plus haut que la nature, une critique à la française. Ou bien le sens historique l'emportera : en remplaçant l'œuvre dans son milieu, on tendra, comme les Anglais, à voir dans toute œuvre d'art une œuvre de nature, dans le poète une force naturelle.

L'Allemagne a longtemps oscillé entre ces deux pôles, mais le génie allemand étant de caractère *médiaire*, refusant d'apercevoir dans l'art et la nature des termes qui s'excluent, tâchera d'unir la critique de valeur à la méthode historique. Conciliatrice, elle refusera de passer condamnation absolue. D'ailleurs, récuser une œuvre ne la supprime pas. Tout au plus, en la condamnant, se condamne-t-on à une guerre sans fin avec elle.

Critiquer un livre sera conter l'histoire de notre lutte avec lui, lutte qui se terminera obligatoirement par l'acceptation de ce nouveau citoyen dans notre *Kunststaat*.

De cette critique, nous n'avons pas encore de modèle parfait. Tout au plus des modèles négatifs, pourrait-on dire, dans les jour-

naux littéraires. Mais ceux-ci ne sont toutefois pas à bannir, pourvu qu'on les replace dans leur milieu ; et la critique médiatrice sera la première à reconnaître que n'ont joué un vain rôle ni la *Jenaer Literaturzeitung* ni l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*.

Ce problème de marier, par une dialectique nouvelle, le jugement de valeur et l'histoire, Fr. Schlegel a failli le résoudre. Mais son adoration pour Tieck, son dédain de Jacobi nous prouvent qu'il ne s'est pas élevé assez haut. Du moins a-t-il fort bien défini ce qui confère à Lessing la première place dans la critique allemande : son infatigable ardeur polémique sur tous les champs de bataille.

Fichte lui-même, — « qui se confina trop tôt dans une étroite boutique de philosophie » (27), — aurait pu atteindre les sommets de la *vermittelnde Kritik*. Son ouvrage sur « *la vie et les opinions de Nicolai* » serait un chef d'œuvre si Fichte n'avait voulu anéantir Nicolai — qui certes méritait quelque sévérité, mais que l'ironie de Fichte aurait plus justement frappé si elle s'était bornée à montrer en lui un brocanteur d'idées, « une boîte aux lettres », un exemplaire typique de la masse des *Aufklärer*. Du moins en montrant que les savants allemands ne veulent pas ignorer la ville, a-t-il indiqué le bon chemin à la critique.

*
**

Beaucoup estiment sacrilège de mêler aux libres jeux du monde moral des préoccupations qui touchent au monde physique et rappellent ses exigences. « J'ai pu, nous dit Müller, être récemment tenu pour suspect : n'avais-je pas reproché à certain maître de la philosophie de perdre trop facilement de vue le monde matériel, ses conditions et ses lois ? ».

Philosophie et poésie ne gagneront rien à être confinées dans un inaccessible empyrée : qu'elles descendent donc se mêler à nos dieux pénates. Les allures ésotériques de certaine philosophie « de bon ton » ne doivent pas nous laisser oublier le principe qu'on juge l'arbre à ses fruits, un système à la facilité de lui donner une transcription pratique. Sans glisser dans le travers de l'*Aufklärung*, qui, « pour vos besoins domestiques vous débitait la vertu éternelle en rations journalières », Müller veut essayer de lever l'antinomie qui sépare la vie intérieure de la vie pratique. Il ne fait qu'épouser la tendance générale de la philosophie allemande, qui ne vise qu'à cette conciliation.

La preuve en est inscrite de la main de Goethe et de Novalis, dans leurs romans parallèles de *Wilhelm Meister* et d'*Ofterdingen*.

Toutefois, quand il prétend pousser à sa perfection le roman selon la formule goethéenne, en lui donnant un tour magique, Novalis semble regretter que Goethe arrive prématurément à la réconciliation du spirituel et de l'économique. Sans doute, déclare Müller, avait-il un pressentiment obscur du seul reproche qu'on puisse adresser à Goethe et que Müller articule avec netteté : Goethe n'a pas vu, ou voulu voir, dans le cours de l'histoire, dans toutes les formes de la poésie et de la philosophie l'*omniprésence* du christianisme. Alors que, partout ailleurs, Goethe, avec une intensité extraordinaire, sent frémir le divin, devant le christianisme il s'arrête net, et ce refus semble d'autant plus incompréhensible à Müller que l'œuvre entière de Goethe tendrait, tout comme le christianisme, à concilier l'esprit germanique — « reflet terrestre du ciel » — et l'esprit antique, « reflet céleste de la terre » (28).

Malgré leurs divergences — Novalis inclinant davantage vers l'histoire, le mode germanique par excellence et Goethe vers la critique — ils se sont néanmoins essayés, de pair, à résoudre les conflits essentiels où la vie même nous implique : liberté morale et déterminisme physique ; réalisme et idéalisme ; vérité et beauté ; enfin le problème central du dogmatisme et du scepticisme.

Nous exigeons du vrai et du beau une constance universelle. Mais dès qu'une vérité ou qu'un canon de beauté nous ont été révélés, chaque instant de notre vie les remet en doute : il y a de notre part chute, puis retour, puis chute encore et réconciliation d'un degré plus haute, « et ainsi de suite jusqu'à l'infini ». Le passé réclame la foi, le futur appelle le doute ; mais notre bonheur exige que nous doutions du passé et croyions à l'avenir afin de ne pas laisser s'engourdir nos forces.

Ni la foi seule, ni le doute pur ne nous apporteront une révélation du vrai ou du beau. Dans le couple *antithétique* qu'ils forment, le scepticisme prend une allure plus antique, plus virile, plus républicaine, le dogmatisme se montrant moderne, féminin, monarchique.

Mais que le terme de moderne n'aille pas prêter à confusion. Quand il dit « la philosophie moderne », Müller n'entend pas les systèmes « dernier cri », mais la plus ancienne des philosophies du monde moderne, celle de saint Augustin, par opposition à celle de Platon.

Personne n'a su mieux que Platon décomposer le monde en forces qui s'opposent par couples, mieux montrer, dans la corrélation de tout ce qui vit, la structure organique du monde. D'une vérité détruite par le doute, il nous amène à une vérité plus haute, qu'un nouveau doute dissoudra à son tour pour nous faire atteindre une vérité

supérieure, et ainsi de suite, sans que nous puissions espérer découvrir enfin ce bien dernier, cette vérité dernière en qui, cependant, nous gardons foi.

Chez Saint Augustin, la dialectique est inverse. Ce bien suprême que les Grecs ne pouvaient que rechercher sans espoir de l'atteindre, nous le tenons : le divin s'est fait homme, l'infini s'est exprimé sous les espèces du fini. Toutes ces apparences qui composent le monde viennent s'organiser autour d'un centre. La foi, constamment attaquée par le doute, remporte sur lui une constante victoire : elle appelle même, dans son désir de s'affiner, les attaques de ce scepticisme, « protestantisme pur, innocent, divin, qui vit au fond des cœurs vraiment catholiques » (29).

Ce renouveau de Platon et de Saint Augustin — dont Müller ne nomme pas l'artisan majeur, Stolberg — domine la pensée allemande aux environ de 1800. Goethe a penché vers une solution platonicienne, Novalis vers l'augustinisme. Les concilier définitivement, telle sera la tâche de la philosophie allemande.

*
**

Mais, en Allemagne, le monde philosophique n'offre guère le spectacle d'une conciliation. L'Europe est en état de guerre permanente. De même la philosophie est devenue le champ clos où s'affrontent, lancés par d'ardents jeunes gens, des systèmes tous neufs, armés de terminologies nouvelles. Et l'on se prend à regretter le temps où Descartes, Locke, ou Leibniz avaient établi dans leur pays une paix de la pensée.

C'est d'ailleurs d'une fausse idée de paix qu'est sorti tout le mal. Pour l'*Aufklärung*, elle consistait à laisser penser à votre place, et à vanter bien fort votre propre tolérance. Cette paix inerte a appelé comme contre-partie cette fausse activité qui s'exprime en excès révolutionnaires, en prétentions despotiques. Despote, esclave sont également odieux à Müller : mais l'un explique l'autre.

On a voulu faire de la paix un état absolu. Erreur néfaste entre toutes, ne cessera de répéter Müller : en philosophie, comme ailleurs, la paix ne se peut concevoir que conjointement à une guerre sans trêve, et fondue avec elle (30). Ni guerre absolue, ni paix absolue. Rien n'est immuable sinon la vie et la recherche de la vérité. Aucun système ne pourra donc prétendre imposer à la philosophie un statut durable. Bien mieux : dans l'antinomie de la guerre et de la paix, Müller voit s'affirmer, dans une lumière éclatante, le principe que

(29) *DWL*, 92.

(30) *DWL*, 103 « in und nebeneinander ».

« plus générale sera la véritable guerre, plus durable sera la véritable paix ».

Reposant sur l'alternance *gegensätzlich* de la foi et du doute, la philosophie poursuivra ses conquêtes comme Ofterdingen sa dame, en la perdant et en la retrouvant sans cesse. Mais il ne s'agit plus, comme dans la pensée grecque de la recherche d'un idéal toujours fuyant : la philosophie allemande tend vers une régénération analogue à celle que le christianisme apporta.

La philosophie « moderne » a perdu, lors de la Renaissance, sa pureté augustinienne. L'esprit antique s'est libéré du contrepoids de la foi. Le catholicisme intégrait toutes les antinomies, et même ce « protestantisme pur » qui l'aidait à vivre et à grandir — car rien ne serait plus fatal à l'Eglise vivante que la fixation uniforme et *ne varietur* de toute la pensée ; la Réforme sépara violemment dogmatisme et scepticisme.

Mais, malgré la rupture, le besoin de réunion reste vivace. Les récentes théories de la Science répondent à cette intention : réconcilier le dogmatisme et l'esprit sceptique. Et, dans sa *Théodicée*, Leibniz ne songeait pas à d'autre but. Peut-être même était-ce la secrète pensée de Kant, quand il remplace le *Was*, l'étude de l'objet hors de nous, par le *Wie*, l'étude du sujet qui cherche. Sans doute Kant fixe-t-il dogmatiquement les conquêtes de sa critique ; sans doute l'idéalisme d'un Fichte fait-il ressortir avec violence le déchirement qui s'affirme entre corps et esprit. Du moins, aux yeux de Müller, le génie qui anime la philosophie allemande ne peut pas lui faire viser d'autre but que de concilier le spirituel et le matériel, que de célébrer en actes la grande idée chrétienne et allemande de médiation.



On ne peut vivre en paix avec le monde que si l'on a conscience du rythme qui le meut, de cette guerre incessante, qui d'ailleurs n'est pas un absolu, un état *en soi*, et ne peut se penser qu'en corrélation avec son anti-terme, la paix.

En traçant son tableau du génie allemand, Müller a, certes, désiré prononcer une parole de paix. Du moins ne la donne-t-il pas comme une vérité dernière, valable pour l'éternité, extérieure au monde qu'il dépeint. Il n'est pas une conquête qui, au nom du principe de médiation, ne doive être remise en jeu pour que nous puissions réaliser une conquête supérieure.

Comme il n'est pas de vérité dernière, tout livre qui prétendrait nous révéler plus que son auteur n'a lui-même atteint impliquerait une contradiction. D'autre part, nous ne pouvons communiquer

une vérité qu'en racontant par quelles luttes nous avons pu l'atteindre.

Deux procédés d'exposition s'offrent à nous. Ou bien, partir du résultat acquis, ordonner d'après lui et après coup, les péripéties de la lutte, et nous aurons une *éthique* ; ou bien faire apparaître le résultat de lui-même, en passant par les péripéties, et nous aurons une *physique* :

D'éthique à physique il n'y a donc qu'une différence de méthode, et, du même coup, apparaît le lien profond qui unit monde moral et monde matériel. D'ailleurs, peut-on imaginer un savant qui s'oubliait lui-même dans l'observation des phénomènes ? S'il les range, les ordonne, c'est pour obéir à un besoin interne, presque éthique, d'unité.

Le XVIII^e siècle a été marqué par une véritable rage de découvertes. On a étiqueté une masse de faits. Il s'agit maintenant de les redécouvrir, de pratiquer une *science supérieure* qui ne prétend pas gonfler un catalogue, mais désire sentir vivre l'univers. Science qui ne sera ni purement interrogative, à la manière de ces gens qui dissèquent le monde à l'infini, ni imaginative, comme sont ces échafauds d'hypothèses qui, sur une simple initiale, vous recomposent l'univers entier. Cette *Höhere Naturwissenschaft*, qui reçoit la vie tout en la donnant, ne cherche pas dans la nature une simple allégorie de notre vie intérieure, mais veut y retrouver « les traits particuliers de l'existence elle-même ». Rien ne lui paraîtra mort tant qu'elle sera elle-même douée de vie. La barrière s'abaisse, qui séparait l'organique de l'inorganique. « La mort n'est plus un état, mais la transition d'un état à un autre ; ou bien, à la rigueur, une limite tracée autour d'un certain nombre d'états connus, limite qui va toujours s'élargissant » (31).

Médiateur, c'est du centre, « aus dem Mittelpunkt », que le génie allemand contemple ce grand organisme qu'est le monde. Du même coup, l'art, les Etats, les métiers apparaissent comme des parties organiques du grand Tout, alors que le XVIII^e siècle faisait d'eux des entités inorganiques, nettes, et tranchées comme un cristal.

Que si, même, au lieu de découper la vie en une série d'actes indépendants, nous la rétablissons dans son unité, les barrières tombent entre les sciences de la nature et la morale. A égale distance des extrêmes, équilibrant l'observation pure et l'imagination, la véritable science intègre dans un même organisme toutes les formes de la vie, le monde physique et le monde moral. Et la science qu'est-elle, sinon la vie elle-même ? Voir clair dans le chaos de la nature, n'est-ce pas déjà mener une vie divine, et la force interne de

l'homme, contre qui s'exercerait-elle, sinon contre une nature toujours mieux connue ?

Du même coup, le débat s'apaise, qui mettait aux prises la liberté et le déterminisme. Loi naturelle et volonté humaine ne sont plus que deux aspects d'un principe unique. Une seule loi subsiste, intacte, c'est que la loi exige l'unité : nul ne peut servir deux maîtres.

Müller incorpore donc l'art et la morale aux sciences de la nature. Il se défend toutefois de se laisser glisser vers une paresse indifférente, un commode fatalisme. Sa méthode génétique, il le répète à plusieurs reprises, n'émousse en rien la loi morale ou la loi civile, pas plus qu'elle n'affaiblit la valeur d'un résultat scientifique : l'éthique ne perd rien à faire couple avec la physique, et inversement. Les seuls écueils, mais redoutables, restent le réalisme pur, l'idéalisme pur.

De même que le concept d'humanité n'est pensable que sous l'aspect des sexes différenciés, de même le beau implique dans son unité l'antinomie de la vérité matérielle et de la loi ; la vie implique la conciliation de l'action et du savoir ; le monde organique la conciliation de l'unité et de la pluralité.

*
**

A force de fréquenter « ce grand être humain dont l'histoire universelle n'est que la biographie », de considérer les habitants de notre planète comme un ensemble organique, une « symbiose » (32), la société et l'Etat, vus d'en haut, coïncideront avec la science. Il n'y aura pas deux modes distincts d'activité, spéculation ou action ; l'homme de cabinet ne se séparera plus du citoyen. Bien mieux, aux yeux de Müller, l'Etat fera figure d'être humain, doué de pensées, dont la compétence s'étend à tout ce que nous pouvons concevoir.

Il y a plus. Les enfants dotent de vie, et de vie humaine, tout ce qui les entoure. En nous demandant de ressembler à des enfants, le Christ demandait à notre philosophie de retrouver dans tout ce qui vit, « dans les fleurs comme dans les soleils, dans les ouvrages de l'esprit, et dans ces corps organiques que sont les Etats », la figure même de l'homme. Nous nous chercherons une parenté avec tout ce qui nous entoure, et la création prendra les traits d'une famille infinie.

Il semble aussi qu'à l'usage des enfants un esprit familial confère à tous les objets qui peuplent la maison paternelle une âme parente, et que cet esprit guide l'enfant à mesure que se forme sa connaissance du monde. De la même façon, laissons-nous guider par l'esprit de la maison que nous habitons — et que nous appelons Etat,

(32) *DWL*, 131. « Ein gemeinschaftliches Leben. »

ou humanité. Suivre les enfants ne voudra pas dire glisser à cette puérilité où est venu parfois échouer Tieck (33), mais rechercher cette cohésion, cet esprit d'unité que l'enfant laisse paraître dans toutes les manifestations de sa pensée.

L'enfance, la jeunesse reconquièrent une place dans la cité. Par ailleurs, la méthode génétique, à elle seule, leur aurait restitué leur rôle. Sagesse des individus, vie sociale surtout — où tous les âges s'entrecroisent comme en un tissu vivant, reposent sur la conciliation de l'âge mûr et de la jeunesse, de l'expérience débordante de richesse et de l'unité interne.

Si nous refusons à la société cette structure organique, nous lui ôtons sa continuité dans le temps, et l'histoire n'est plus qu'un perpétuel changement, le passage au zénith de météores isolés qui se perdent sitôt apparus.

En retraçant la vie organique des sociétés, l'histoire allemande, fidèle à son génie, sera avant tout médiatrice. Mais quand nous voulons ressusciter le passé, deux voies s'offrent : la lettre ou la tradition, les termes étant pris par Müller dans leur sens le plus large. Et l'histoire devra s'attacher à concilier l'antinomie qui éclate dans toute sa vigueur à propos du fait omniprésent qui domine notre vie propre et l'histoire entière, la religion. L'exemple à éviter sera celui de l'*Aufklärung* qui en suivant absolument la seule lettre a mis au jour ce « faux protestantisme » où l'on ne retrouve ni la première Eglise, ni même la foi vivante, la foi allemande de Luther.

Il serait évidemment bien difficile de découvrir, en Allemagne, un ouvrage historique inspiré de cet esprit médiateur. Le conflit entre la lettre et la tradition a en effet tranché l'Allemagne en deux groupes d'Etats. Mais, du moins, les espérances restent-elles permises, car la déchirure semble se fermer. « Nous avons désormais une patrie ! » s'écrie, non sans émotion, Müller. Mais ce n'est pas cette *Deutschheit* sans façons et haute en couleur qu'on prétendait puiser aux plus vieilles sources, comme si les dix-sept siècles qui nous séparent d'Arminius et de ses Chérusques avaient été vides et nuls. Dans les bardits d'un Klopstock on voit du moins à quelles erreurs mène le culte absolu de la lettre.

D'ailleurs, il est vain d'aller chercher dans l'histoire des modèles ou des consolateurs. Non plus que des sujets d'indignation. Ni la preuve que l'humanité est et restera plongée dans les pires turpitudes, ni la démonstration de sa perfectibilité.

Ce qui importe à Müller, c'est de « vivre avec eux la biographie des hommes », de prendre en quelque sorte le rythme qui donne son élan vital à l'humanité. Attitude qui — il y insiste encore — n'implique pas forcément un optimisme qui dégènerait trop faci-

(33) *DWL*, 135 (note).

lement en fatalisme. Il n'entend pas se contenter du rôle passif de spectateur : *Nur tätige Betrachtung ist wahre Betrachtung*. La contemplation rejoindra l'action.

De même, pour cette histoire « médiatrice », la loi naturelle et la liberté restent conciliables. Le véritable historien se fera « enfant obéissant du passé pour dominer *paternellement* le futur », et pour arriver à ses fins ne perdra jamais de vue ce principe que « la lettre ne vit que dans la tradition, la tradition n'a de force que par la lettre » (34).

*
**

De cette nature qui se révèle à nous comme un tout organique, est-il du moins possible d'exclure ces institutions qu'on répute les plus artificielles, les plus arbitraires, celles qui concernent notre vie de citoyens ?

L'organique ne peut naître que de l'organique et ne peut engendrer que de l'organique. Si l'homme est organisme, l'Etat est organisme à son tour. L'éthique vient prendre place parmi les sciences et la nature. Sans quoi l'unité de la science restera un mot creux.

Tout de suite Müller tient à affirmer le sérieux de sa proposition. En proclamant la liaison étroite de la science et de la politique, il ne s'adonne pas à de vains jeux d'esprit. Science et Etat vont toujours de pair, *auf derselben Stufe des Lebens*. Toute révolution dans l'Etat a sa répercussion dans la science et inversement.

La preuve que la Science et l'Etat forment un couple antinomique se lit clairement dans les plaintes des politiques, qui redoutent les savants, et des savants qui déplorent de voir l'Etat les reléguer dans un domaine imaginaire. Chacun cherche à tyranniser l'autre. Müller déteste autant le despote que l'esclave, et recherche entre la Science et l'Etat un équilibre *gegensätzlich*.

Deux absolus sont également néfastes. Si l'Etat se détache du monde organique, il se ravale au niveau d'une force naturelle, sans âme, implacable dans son aveugle froideur. D'autre part, si la science s'érige en souveraine absolue, nous nous perdons dans les illusions d'un arbitraire toujours plus exigeant. Il faudra donc que la pensée s'imprègne d'esprit pratique, et que l'action, de son côté, se spiritualise.

Tout en se défendant de céder à un enthousiasme mystique, Müller illustre sa théorie d'un exemple quotidiennement et partout répété, et qu'il va chercher dans notre vie religieuse : est-il une œuvre où l'on voie mieux s'interpénétrer le réel et le spirituel, que dans le sacrifice eucharistique ? Offrons donc nous aussi, d'un mê-

(34) *DWL*, 150.

me geste, « la chair et l'esprit de notre vie » ; sachons en goûter le pain et le vin « dans la plénitude sacrée d'un même sentiment. » (35).

L'Etat organique ne refusera pas, par principe, toute innovation. Mais à condition que le neuf ne prétende pas régner absolument. Dans cet Etat médiateur, toute nouveauté devra *faire sa paix*, avant de s'intégrer à eux, avec les éléments anciens. On verra donc l'élément stable, végétatif, féminin de la Société, la Noblesse appuyée sur la propriété foncière se concilier, « se marier », dit Müller, avec l'élément viril, mobile, « animal », le Tiers-Etat issu du commerce urbain et de l'industrie.

L'Etat sera médiateur, ou cessera d'être. Les expériences fâcheuses auxquelles vient de procéder un pays voisin prouvent abondamment que l'Etat est tout autre chose qu'une institution utilitaire. Si Novalis n'y a vu qu'un coussin glissé sous notre paresse, c'était dans un accès d'humeur. L'Etat ne saurait se ramener à une compagnie fondée pour affirmer la sécurité des métiers, et dont le citoyen serait l'actionnaire. Il ne se limite aucunement à des préoccupations matérielles.

L'Etat n'est pas un moyen, une société du moment. Ses caractères extérieurs, richesse matérielle, qualités du souverain, valeur de ses fonctionnaires, ne composent pas plus sa substance que l'habit que je porte ne décèle mon Moi profond.

L'Etat est une fin : il se manifeste dans la durée ; il est une valeur spirituelle par excellence, car l'esprit ne s'exprime que par la durée et l'unité organique (36).

Tel qu'il s'offre à nous, l'Etat reste vide de sens si la tradition ne vient l'éclairer et faire de lui « un verbe de vie ». Si nous savons évoquer le passé, non seulement de toute notre intelligence, mais de tout notre cœur, le futur, comme par un miracle, s'ouvrira. « Le passé et le futur ne deviennent visibles que si on les rapproche et s'ils se fondent » (37).

Une règle morale s'impose donc : nous demanderons aux ancêtres « le suc de nos actes, l'esprit de nos décisions ».

Qu'on n'objecte pas la misère, la grande pitié qui, présentement, défigurent les Etats. Il faut d'abord retrouver leur véritable visage. Tâchons donc de nous élever « in ihre wahre Mitte », jusqu'à leur véritable centre, où, en fait, nous ne voyons pas toujours se tenir les souverains, mais qui est leur place désignée — et de là nous verrons le prince gouverner, sans rigueur absolue, mais avec modestie et modération, des citoyens fiers de lui obéir, et, véritable médiateur, diriger l'Etat en se pliant à ses lois.

Tout absolutisme, tout égoïsme forcené enferment un germe de

(35) DWL, 158.

(36) « Geist ist nichts anderes als Dauer und Zusammenhang », DWL, 163.

(37) « In und nebeneinander », DWL, 163.

mort. Des forces élémentaires se sont déchainées sur le continent : il importe de les contenir à la place qui leur revient. Besoin n'est que d'une seule arme : que la science devienne action, et que l'action se pénètre d'esprit.

*
**

Si la physique et l'éthique ne sont que les aspects inverses d'un même monde, Müller ne se hasarde pas sur un sol nouveau en entreprenant de tracer un tableau historique de la poésie allemande. Lorsqu'il parlait de la science ou de l'Etat, la poésie était là, comme elle est partout présente dans le grand Tout organique.

Un principe d'unité anime, sous des apparences diverses, cette poésie. L'ère proprement germanique s'arrête avec Hans Sachs. Profondément ancré dans le terroir — au point que ses Romains sont surtout des bourgeois de Nuremberg — fidèle citoyen de sa petite patrie, il reste plein d'esprit chrétien, et en prêchant le respect des vieilles coutumes, sert la communauté plus que l'individu.

Après lui, une faille se produit. L'élément mercantile l'emporte dans la société : faire de l'argent devient le but de toute activité, comme d'une alchimie oublieuse de la valeur spirituelle du Grand Œuvre. La poésie ne peut plus marcher au même pas que la cité. Il lui faut choisir, dans la suite des temps, un refuge, un siècle d'élection. L'homme perd de vue sa mission médiatrice : l'histoire qui, chez Hans Sachs, revivait pour servir de trait d'union entre ses contemporains et lui, n'est plus qu'un bric à brac d'antiquaire.

Désormais les modèles que nous offre la poésie n'ont plus droit de cité, ne sont pas réconciliés avec notre vie de tous les jours. Il y a là une dissonance à résoudre, et le poète qui mépriserait cette tâche montrerait que l'esprit poétique se détourne de lui : car l'esprit, s'il le veut, est capable d'insuffler la vie même à une pierre.

Sans doute faut-il un beau courage pour ramener tous nos trésors spirituels au milieu de la place publique, dans une patrie dont tous les remparts sont tombés. Mais le génie médiateur de l'Allemagne saura bien concilier la politique et la poésie.

Il est déjà venu à bout d'autres besognes, a su faire revivre l'esprit classique « mieux que Racine ou Pope », et tout récemment encore, marié l'inspiration antique et l'individualisme moderne au point que Schlegel ait pu dire qu'on se mettait à enrichir de poèmes allemands la littérature ancienne.

La voie nous est montrée par Goethe, qui, pour l'Allemagne entière, joue le rôle que Hans Sachs jouait pour le seul Nuremberg, et a su dans son œuvre laisser transparaître notre vie de chaque jour.

Werther fait ressentir la grande dissonance qui déchire notre temps, le désaccord entre l'idéal et les convenances. Mais à ceux qui

tenaient *Werther* pour un chef d'œuvre définitif, Goethe réserve un démenti : les brumes d'Ossian ne triompheront pas à jamais de la clarté grecque. Dans *Faust*, la conciliation n'est pas encore retrouvée ; du moins le conflit immédiat, qui mettait *Werther* aux prises avec la société qui l'entoure, s'est atténué. Dans une vaste fresque nous voyons le monde germanique se dissocier, glisser vers son déclin. Le tableau s'achève, aux accents de l'orgue, sur ce verset : *Solvat saeculum in favilla*. De cette cendre va renaître le chef-d'œuvre complet, *Wilhelm Meister*, où tous les orages s'apaisent, où la vie quotidienne s'est réconciliée avec la poésie. A eux trois, *Werther*, *Faust* et *Wilhelm Meister* répètent terme pour terme, et dans leur ensemble, les étapes du grand mystère de la Rédemption : Mort, Descente aux enfers, Résurrection (38).



En faisant revivre conjointement l'inspiration antique et l'esprit moderne, le poète se gardera de laisser l'un des termes opprimer l'autre, et il conciliera leur couple antinomique avec le présent. La grandeur de Goethe ne s'affirme pas autrement : il ne cherche pas à ressusciter uniquement l'inspiration antique ou l'esprit « moderne ». Chacune de ses œuvres, tout en se situant dans le temps, s'élève au-dessus de lui, réalisant ce *in und nebeneinander* qui est la formule typique du génie médiateur. Dans le royaume des lettres, il atteint le rang de souverain parce qu'il sait obéir en simple citoyen ; il est le poète le plus libre parce qu'il est le plus soumis.

Cette admiration de Müller pour Goethe n'implique pas de sa part une abdication. Goethe, en nous donnant des chefs-d'œuvre, nous indique quelle doit être notre attitude à leur égard : Müller entend suivre Goethe comme Goethe a suivi Homère ou Shakespeare, sans rien dépouiller des sentiments ou des idées qui faisaient sa personnalité propre.

Et si grande que soit l'amiration de Müller, il refuse de voir en Goethe un modèle insurpassable. Il lui manque, pour atteindre la totalité, d'avoir su intégrer l'élément chrétien. Un autre poète saura peut-être concilier cette antinomie et nous mener vers des régions plus hautes.

Si son admiration pour Goethe ne revêt pas un caractère absolu, Müller n'entend pas non plus tomber dans le défaut inverse. Quand il proclame comme un principe que l'admirateur élargit la signification, « la sphère » de l'œuvre qu'il contemple, il n'entend pas imposer à l'œuvre un sens qu'elle ne possédait pas : il tient à bien la situer dans son temps. En cherchant à intégrer une œuvre dans

son *Kunststaat*, il lui fournit seulement de nouveaux termes de comparaison, et rend, par là, à l'auteur, l'hommage qui lui est dû. Il ne veut certes pas se livrer, comme tant d'autres penseurs allemands, à une construction poétique à propos du poète, refuse à l'avance, comme une question vaine, de se demander quelles furent les intentions de l'auteur.

La tâche de représenter le monde, ou de se représenter soi-même, n'a pas de limite, et se suffit à elle-même. « L'unique intention du poète, c'est la vie, créer de la vie. »

La formule médiatrice du génie allemand impose à l'œuvre d'art la plus individuelle, la plus unique, d'être en même temps la plus universelle, la plus infinie. Les œuvres de Goethe satisfont le mieux cette exigence du génie national. Non seulement *Wilhelm Meister*, où le récit de la formation artistique d'un jeune commerçant nous ouvre des horizons sans bornes, nous pose presque tous les problèmes qui agitent le monde et notre temps, mais aussi *Tasso* et *Egmont*. Si dans *Tasso* nous voyons s'incliner devant la loi les deux personnages dont le conflit menaçait de ruiner une société, la conciliation, dans *Egmont*, sera introduite par des voies toutes différentes. Le duc d'Albe, farouche représentant du monde germanique sur son déclin, triomphe en fait d'Egmont qui incarne l'esprit antique et républicain. Mais, par sa mort, Egmont remporte une victoire d'une essence plus pure : il concilie le passé et le futur, la loi et la liberté. Ce drame qui, dans les apparences, s'écarterait de la formule médiatrice de la poésie allemande, lui apporte en fait une confirmation.

Et Schiller, dira-t-on ? Pétri d'une matière plus âpre, plus casante que Goethe, mais ardent, « bien allemand », il a eu, aux yeux de Müller, le tort de croire que le génie lui enjoignait de poursuivre un idéal inaccessible. « Il tourne autour de cet idéal comme une planète autour du soleil », tandis que Goethe, d'emblée, va se placer au centre du système, en ce point où toutes les dimensions se confondent. Aussi l'œuvre de Schiller ressemble-t-elle « au mausolée d'une intention sublime ». Schiller reste beaucoup plus prophète que véritable médiateur, sauf en son *Wallenstein* que Müller porte très haut. Mais bien que son esthétique sépare d'une barrière infranchissable le monde de l'art et la vie pratique, du moins a-t-il entrevu qu'une conciliation était possible entre le poète et l'homme d'Etat, et prêché par instants l'action dans des vers inimitables.

Ce n'est pas sans intention que Müller clôt ses conférences par des considérations sur Schiller et sur le théâtre allemand. Car, pour lui, le théâtre occupe, dans la cité, une place primordiale. Entre l'Etat et la religion, la Science forme le chaînon médiateur ; de même le théâtre entre le monde des affaires — *le Marché*, dit Müller — et l'Eglise. Marché et Eglise composent d'ailleurs un couple antinomi-

que dont l'unité transparait dans le vieux vocable de *Messe* : sans confondre le marché et le temple, il montre bien que nos préoccupations temporelles et nos élans spirituels ne sont que les deux faces d'une même activité. Et rien ne saurait mieux illustrer, aux yeux de Müller, l'unité profonde enclose dans les couples mouvement-repos, guerre-paix, passager-durable, que ces marchés tumultueux au pied d'une antique et silencieuse église (39).

Le théâtre — car Müller ne se lasse pas d'affirmer sa fidélité au rythme des dichotomies — est fait d'un *Gegensatz*. Dans la tragédie, plus molle, plus fluide, comme féminine de nature, le héros se soumet aux coups du destin ; dans la comédie, plus ferme, plus sèche, masculine d'allure, la liberté, l'arbitraire imposent au sort leur victoire. La tragédie s'oriente vers le côté Eglise de notre activité : elle est noble et monarchique ; la comédie regarde du côté Marché : elle est bourgeoise et républicaine. La tragédie nous détache de la vie quotidienne pour nous entraîner vers les sommets ; la comédie nous ramène à nos soucis de tous les jours.

Quoi qu'on en ait prétendu, le théâtre, grâce à sa situation médiane et médiatrice, peut donc nous aider à mieux vivre, à condition toutefois que la tragédie ne s'affadisse pas en sentimentalités mélancoliques, nous offre toujours « des douleurs sacrées », et que la comédie ne dégénère ni en raillerie venimeuse, ni en satire ordurière, ne tourne pas à la rage destructrice, mais observe les règles d'une ironie pure de toute malignité.

Dans une véritable tragédie, l'idée de destin — idée douloureuse d'une puissance implacable traitant l'homme comme un jouet — s'affirmera jusqu'à laisser surgir l'idée de nécessité, d'une unité de lois pliant à la fois les hommes et les volontés célestes. Mieux nous verrons dans la douleur un élément nécessaire, mieux s'affirmera le sentiment de notre liberté. Et à mesure que notre connaissance de la douleur marquera un progrès, nous marquerons une victoire sur la mort. Et la vie « supérieure » de l'homme, que veut-elle être, sinon une série de victoires sur la mort ?

D'autre part le bonheur, les succès éveillent en nous le sentiment que nous sommes au dessus de la loi, que le monde obéit à notre volonté. Dans une comédie digne de ce nom, l'arbitraire s'épurera pour laisser apparaître l'idée de liberté. Et plus la liberté semblera libre, plus le jeu semblera un jeu tout pur, et mieux l'accord se manifestera qui lie l'homme à la loi du monde, mieux le jeu reflètera la vie réelle et se fera lourd de sens.

Le théâtre allemand répond-il à ces exigences ? Le théâtre, par définition, est trop proche de l'Etat pour que la décadence politique de l'Allemagne n'ait pas entraîné une décadence de la scène. En fait,

Iffland et Kotzebue règnent en maîtres. Ils ont beau se compléter selon toutes les apparences de leurs génies inverses, — l'un, Kotzebue, étant plus « Marché », voire charlatan ; l'autre, Iffland, plus « Eglise » et enclin à prêcher — leur conjonction n'empêche pas le théâtre de sombrer dans des intentions mercantiles.

Comme s'il voulait nous donner un exemple de critique médiatrice, — montrer comment Fichte aurait pu se comporter à l'égard de Nicolaï — Müller déclare que du moins ni Kotzebue ni Iffland n'ont mérité un mépris total, un oubli définitif. Au contraire : ils ont su se gagner la récompense d'une apothéose. Ils mériteraient de passer tout vifs au rang de personnages de la *Commedia dell'Arte*, et d'obtenir une immortalité à leur taille. Fantoques d'auteurs qui, en proclamant leur désir de copier le réel, ne cessent d'inventer des machineries qui se détraquent, des coups de théâtre inédits et qui toujours avortent, du moins montreraient-ils par l'exemple que la vérité artistique n'est ni le décalque de la réalité, ni non plus un jeu d'invention pure (40).

Que du moins la scène allemande aille chercher en *Egmont*, en *Tasso*, en *Wallenstein* même l'expression du génie médiateur, du génie national allemand. Génie dont Müller prophétise la prochaine Epiphanie, en dépit de tout ce qui semblerait la retarder.

Ni cette « populace instruite » qui se détourne de la science, ni le silence où se confinent ceux en qui l'on voyait les annonciateurs de l'âge d'or, ni même l'effondrement politique de l'Allemagne ne suffisent à justifier le désespoir. Bien au contraire : quiconque aperçoit dans la nation plus qu'une somme d'individus juxtaposés, quiconque sait ranimer en elle le souffle du passé, gardera toujours foi dans les destins de la patrie, si bas qu'elle soit tombée. Il n'est pas de force qui ne finisse par agir. Que si « une guerre plus générale encore » vient à se déchaîner, sachons qu'elle annoncera une paix meilleure (41).

Le génie allemand tient en mains les instruments de sa victoire : que l'art et la science « prennent d'abord droit de cité », et leur croissance silencieuse fera un jour éclater les rochers qu'on a roulés sur l'Allemagne.

*
**

Sans doute, si l'on se rapporte aux annonces parues dans la presse, les *Conférences* sont-elles loin de tenir strictement les promesses faites par Müller. Il devait « exposer l'état présent de la Langue, de la Littérature et de la Science allemandes ». Le premier point est tout juste effleuré : en une fin de paragraphe, vibrante d'émotion,

(40) *DWL*, 228.

(41) *DWL*, 231.

mais rapide, il laisse entrevoir cet axiome que l'unité linguistique est le lien le plus sûr de la communauté politique, et nous donne surtout un acte de foi dans les destinées de la langue allemande (42).

A la littérature restent bien dévolues cinq des conférences. Mais trois ont pour objet des réflexions qui touchent beaucoup plus à l'esprit allemand qu'à l'état présent de la littérature, auquel Müller ne consacre que ses deux dernières causeries sur les poèmes de Goethe et le théâtre en Allemagne (43).

Quant au terme de science, il le prend au sens le plus large ; il se borne à indiquer la tendance générale à laquelle semblent se plier les savants d'Allemagne, et, quand il traite de politique et d'histoire, recherche les interférences de ces deux sciences plutôt qu'il n'expose des doctrines positives (44).

La part est faite très large, par contre, aux considérations sur l'esprit allemand (45), aux caractères essentiels de ses manifestations (46), enfin à la théorie organiciste du monde (47).

La fréquence, jusque dans les titres, du mot *Wesen* est symptomatique. Au lieu de la critique littéraire ou scientifique qu'on était en droit d'attendre, Müller, emporté par son démon métaphysique, expose surtout une philosophie qui lui tenait, depuis longtemps, au cœur, nous entretient de problèmes qui, depuis le *Gegensatz*, s'imposaient à lui avec toujours plus de force.

Le danger était que Müller se complût dans un excès d'abstractions et risquât de ne plus être suivi de son auditoire. Gentz, habile à ausculter le public, lui signale le péril dès la troisième séance.

« Vos conférences, j'en suis de plus en plus persuadé, gagneraient à être plus historiques, et même plus concrètes. Voici trois heures que vous parlez et vous n'êtes pas encore sorti de vos considérations philosophiques à propos de littérature allemande, pour vraiment nous entretenir d'elle... Est-il donc impossible de jamais vous faire descendre d'une certaine sphère d'idées ? Que diable ! on ne vit pas que du seul *Gegensatz* ! » (48).

Sans doute est-ce pour tenir compte de cet avertissement que Müller intitula sa X^e conférence *Panorama historique de la Poésie Allemande*. Mais là se bornèrent ses concessions. Il avait déjà senti qu'il tenait son public.

*
**

(42) *DWL*, 19.

(43) Conf. IV (caractères essentiels de la critique allemande), V (caractères essentiels de la poésie allemande), X (panorama historique de la poésie allemande), XI, XII.

(44) Conf. VIII.

(45) Conf. I, II, III.

(46) Conf. IV, V, VI, VIII, IX.

(47) Conférence VII.

(48) *BW*, 168, n° 112. Placé par erreur en 1811-12.

En comparaison des *Conférences*, le *Gegensatz*, pourtant rédigé fort vite, était resté longtemps sur le métier. Il arriva que certaines conférences fussent jetées sur le papier quelques heures à peine avant d'être lues.

Sans doute, n'avons-nous d'elles que leur rédaction définitive, certainement revue avant d'être confiée à la presse. Mais Müller n'aimait guère amender; il se fiait à la sûreté de la première élaboration, et nous avons tout lieu de croire que les remaniements avant impression n'ont porté que sur de petits détails.

Mises à part certaines redites inévitables — il fallait bien que Müller rattachât chaque conférence aux précédentes — l'ouvrage témoigne des mêmes qualités de forme que la préface du *Gegensatz*, air de bravoure d'une belle venue.

La difficulté était de flatter le public en restant savant d'allure, sans tomber dans le jargon ou dans les abstractions inaccessibles. Müller, dans ce genre hybride où les artifices oratoires cessent de passer pour un défaut, se trouve largement à l'aise. L'exposé oral lui permet, mieux que le livre, d'insister sur la structure dichotomique du monde et de l'histoire, d'étaler son *Gegensatz* sans choquer. Et il appelle à l'aide toutes les ressources de la rhétorique : rotondité de l'expression, gradation des épithètes, large rythme périodique, cadences et clausules, raccourcis vifs et nerveux alternant avec des passages plus modérés d'allure, mais où vibre, sous le calme extérieur, une émotion contenue, ou même une onction ecclésiastique dès qu'il s'agit des mystères chrétiens, tout cela confère à l'œuvre de Müller un brillant que sa parole faisait valoir mieux encore.

Il lit, rédige entièrement ce qu'il va dire, et n'abandonne rien à l'improvisation : mais son talent de lecteur fait oublier le papier qu'il a devant lui. On s'accorde à lui reconnaître une maîtrise qui laisse loin derrière lui même Guillaume Schlegel, à plus forte raison Frédéric qui parfois s'embarrasse dans ses notes, et adopte une diction un peu terne. Seul Tieck, dont l'organe possède d'incomparables ressources, surpasse Müller, et l'on fait encore à celui-ci un fort beau compliment même quand on tient à le bien situer à la seconde place (49).

Aussi le succès des *Conférences* fut-il très vif : en quelques semaines, Müller avait acquis à Dresde une notoriété. On le discutait, mais aussi des enthousiasmes démesurés se manifestaient. Le jeune comte Loeben répétait que « sa vie venait d'entrer dans une période nouvelle » (50). Sans tomber dans des excès de louange qui ris-

(49) Cf. STEFANSKY, *Euphorion*, XXIII, 657. Th. KÖRNER, *Briefwechsel mit den Seinen*, 187.

(50) Cf. R. PISSIN, *O. H. Graf von Loeben*, Berlin, 1905, p. 36. En 1814, Loeben écrit encore à Helmine de Chézy (RAHMER, 132) que Müller avait rehaussé l'éclat de Dresde,

quaient de devenir gênants, la presse se montrait favorable. Le *Journal du Soir*, puis la *Georgia* donnaient des compte-rendus détaillés, des extraits même; et de Leipzig, la *Gazette du monde élégant* signalait « la nouveauté inouïe » des Conférences (51).

Un fait marque encore mieux le succès de Müller. Arnoldi avait imprimé, dès avril 1806, une première édition de l'ouvrage : la vente en fut si rapide que, dès les premiers mois de 1807, un nouveau tirage apparaissait nécessaire (52).

Böttiger, toutefois, n'avait pas attendu la fin des *Conférences* pour prendre ombrage de leur réussite. Sitôt leur annonce, il s'était présenté chez Gentz, comme pour flairer le vent, avait trahi quelque crainte secrète, puis manifesté pour l'entreprise de Müller un zèle que Gentz voulut bien croire vrai. Mais le *Freymüthige* avait aussitôt publié ces échos désobligeants dont tout le monde à Dresde avait percé l'anonymat (53).

Müller, qui devait être sur ses gardes, s'indigna, quelques jours après la première conférence, de retrouver dans le *Freymüthige*, au milieu d'échos non signés, le paragraphe final de son *Programme* amputé de son début, mais augmenté d'un « à la manière de... » dont la pointe blessait à vif; il était traitreusement présenté tout d'une pièce avec son adjonction, enclose avec lui entre guillemets, si bien qu'on aurait pu croire à une honnête citation. Le rédacteur de l'écho ajoutait au texte original : « Sans doute plus d'un sceptique, plus d'un railleur trouvera-t-il paradoxal qu'on vienne ici à tout propos faire sonner à nos oreilles notre honneur national, notre esprit national. Si nous ne considérons que la politique, peut-être n'ont-ils point tort, ces gens qui n'ont que la raison à la bouche, mais dont le cœur est gelé sous la glace des statistiques. Pourtant, il nous reste encore un bien, rien qu'un, pour l'honneur de notre nation; et nous devrions veiller sur lui comme sur notre palladium le plus sacré : je veux dire notre littérature. Elle nous donne l'inspiration, la force, et nous élève au-dessus de nous-mêmes, pour peu que nous le désirions. Ces furieux le savent bien, qui voudraient nous retirer même le nom de nation, et seuls ceux qui se complaisent à plier le genou devant eux, peuvent blasphémer notre littérature » (54).

Cet écho, imprimé à Berlin avant le 1^{er} février, avait dû être rédigé à Dresde avant même que Müller ait donné sa première conférence.

(51) *Georgia*, n° 33, 1806 (art. du Dr Kilian). *Zeitung für die elegante Welt*, 1806, n° 17. Il est difficile d'accepter l'affirmation de RAHMER, 177, disant qu'à Dresde, Müller pouvait se vanter d'être largement impopulaire.

(52) *Vorlesungen über die deutsche Wissenschaft und Literatur*, von Adam H. Müller, 2^{te} vermehrte und verbesserte Auflage, Dresden 1807 in der Arnoldischen Buchhandlung, 1 Rthlr.

(53) *BW*, 168, n° III, placé à tort en 1811-12.

(54) *Freymüthiger*, 1806, n° 23, 1^{er} février, p. 92. Cet écho échappa à Carl Wittichen qui déclare que l'accusation portée par Müller contre Böttiger venait « aus unerklärtem Grunde » (*Witt*, I, 215).

Seul pouvait aussi bien tourner le trait final quelqu'un qui fût au courant des intentions de l'auteur. Or, par Gentz, Böttiger avait su ce que Müller pensait et de la littérature allemande et de la politique napoléonienne.

Sans dire vers qui allaient ses soupçons, Müller fit paraître dans la *Gazette du soir* une protestation et traita tout net de faussaire l'anonyme auteur des échos du *Freymüthige*.

Le 23 février parut, signé d'un F. qui n'était là que pour égarer les recherches, un nouvel entrefilet (55). L'auteur faisait semblant d'être un tout autre personnage que celui qui avait falsifié la conclusion du *Programme*, promettait cependant une réponse du prétendu faussaire et ajoutait : « Pour moi, qui n'assiste point aux conférences de M. Müller, j'entends à leur propos des opinions tellement contradictoires qu'il me faut bien les tenir pour une entreprise surprenante. Si j'en crois un résumé imprimé au fur et à mesure, la III^e conférence avait mis sur pied d'égalité, en les présentant comme les deux œuvres fondamentales qui auraient déclenché la nouvelle révolution littéraire, *Wilhelm Meister* et les *Fragments* de Novalis ». Une note, plus mordante, continuait : « Quelle révolution a donc eu lieu ? Peut-être dans ces thés littéraires, où le premier adolescent venu, pour peu qu'il puisse décocher quelques pointes à un homme de valeur ou réciter un sonnet de son cru, se prend tout de suite pour une lumière du monde, peut-être, dans ces sociétés-là, a-t-on pu rêver de révolution. Mais les gens raisonnables gardent, comme devant, leur estime aux écrivains de notre nation.

M. Müller est un tout jeune homme; nous ne le blâmons pas de sa jeunesse, nous l'envions plutôt. Mais il n'est pas encore guéri d'un certain vertige littéraire propre à son âge. Malgré tous les talents que ses amis prétendent découvrir en lui, ses conférences viennent trop tôt. Et M. de Gentz — à qui son adroite et brillante dialectique vaut quelque notoriété, même quand il l'emploie à raisonner de travers — s'est sans doute montré trop pressé quand il a si chaudement recommandé M. Müller. »

L'article n'était pas plus tôt tombé sous les yeux de Gentz que Böttiger se voyait signaler « l'impudence inouïe, la sottise populacière » de l'anonyme rédacteur (56). Gentz tient avant tout, dit-il, à ce que l'on ne présente pas Müller sous de fausses apparences; il feint d'admettre que ces bruits sont erronés, qui désignent Böttiger comme l'auteur « direct ou indirect » de l'article, et le prie de bien vouloir couper court à tous ces racontars en publiant un démenti formel.

Quelques jours après, Gentz, par le canal de Jean de Müller, met-

(55) N^o 36, p. 144.

(56) *Witt*, I, 292, 26 février.

taît Garlieb Merkel au courant du débat et le directeur du *Freythige*, déjà piqué de ce qu'on ait traité de faussaire un de ses rédacteurs, demandait très loyalement communication des conférences pour pouvoir se prononcer en connaissance de cause.

Böttiger accourut chez Gentz, joua l'humilité, le désespoir, nia, puis offrit de faire amende honorable, et « étouffa » Gentz de ses protestations de fidèle tendresse. Il vint, bien en vue, applaudir, le 4 mars, la VI^e Conférence. Mais il se garda bien de publier le moindre démenti. Gentz et Müller triomphaient donc pendant que Böttiger, par son silence, donnait raison à leurs soupçons, et que son petit cours d'archéologie se vidait d'auditeurs (57).

Quand Müller acheva le cycle de ses conférences, le 15 avril, Gentz ne put se retenir d'écrire à Böttiger qu'elles venaient de se clore sur l'une des pages les plus émouvantes qui aient jamais été dites, ou seulement pensées en allemand. Böttiger, comme écrasé par ce succès, ne souffle plus mot (58).

*
**

Gentz s'était, avec une vive ardeur, jeté dans la bataille. Sans doute lui importait-il de se défendre, puisqu'il avait été mis directement en cause. Mais aussi tenait-il, en dehors de tout incident personnel, à défendre les *Conférences*. Il avait largement aidé Müller à réaliser son projet, et à ce titre, elles étaient un peu sa chose. Mais surtout elles l'avaient aidé à se ressaisir, à reprendre foi en la cause allemande.

Gentz n'avait pas lieu de feindre ou seulement d'exagérer son enthousiasme pour Müller quand il écrivait à Brinckmann, en le priant d'accompagner Metternich à Dresde : « En vérité, me voici redevenu moi-même. Je sens que maintenant s'est développé, consolidé et surtout équilibré tout ce que vous trouviez en moi à l'état d'ébauche ou de décousu. Politique, philosophie, religion, sciences sociales — maintenant je vous tiendrai tête en tout ». Ou encore, dans cette lettre où il suppliait Brinckmann de lui dire ce qu'il pensait des *Conférences* : « Dieu est maintenant pour moi l'alpha et l'oméga de toutes choses. Cette pensée, et elle seule, m'a fait surmonter les horreurs de notre temps, mes craintes, mes soucis, m'a fait vaincre la mort. Désormais tout est en équilibre autour de moi ». Dans son enthousiasme, Gentz n'hésitait pas à reprendre des formules chères à Müller et au *Gegensatz*, que naguère il repoussait. Aussi n'excuse-t-il point Bouterwek qui, passant à Dresde, a négligé de venir à l'Hôtel de Pologne écouter son ancien étudiant (59).

(57) Cf. SCHLESIER, IV, 202. Gentz à Jean de Müller, 1^{er} mars 1806.

(58) Witt, I, 295.

(59) Witt, II, 271, 276 ; I, 295.

Müller, par l'intermédiaire de la comtesse Marie Brühl, avait fait parvenir à Brinckmann un exemplaire des *Conférences*. Gentz, de son côté, lui demande à plusieurs reprises ce qu'il en pense, et pourquoi il n'accuse pas réception. Mais la guerre vient d'éclater entre la Prusse et la Suède, et contraint Brinckmann à quitter Berlin. A peine revenu, il lui faut fuir devant les armées françaises et se réfugier à Memel. C'est de là seulement qu'en 1807 il peut répondre à Gentz.

Lui aussi a puisé dans les *Conférences* des motifs de ne point désespérer. Müller lui a enseigné que sa vie particulière était impliquée dans un total dont on ne pouvait la séparer, lui a révélé la grandeur du génie allemand et de ses créations, lui a montré que seuls succombaient ceux qui n'avaient plus la force de vouloir vivre. Il a foi désormais dans ces valeurs spirituelles qu'une certaine conception mécaniste du monde avait tendance à démonétiser, il sent toute l'importance de cette nouvelle littérature, expression immédiate du génie national, qui ne ressemble en rien à ces créations artificielles, ces fleurs de serre, chères aux Français, qui sont un défi à la nature. Il approuve enfin Müller de voir dans la langue nationale l'ultime rempart du sentiment national, ou, en répétant Rahel Levin : « ce Rhin qui, mieux que le véritable, contiendra les assauts des profanateurs, et gardera le sanctuaire de nos biens spirituels, moraux et religieux ».

Mais l'ancien élève de Barby, l'ami de Schleiermacher ne peut suivre Müller dans toutes ses conclusions. Il refuse que la Réforme ait procédé d'une erreur de principe. Sans doute a-t-elle été, dans ses effets politiques, un malheur dont l'Allemagne souffre encore. Mais là se borneront les concessions de Brinckmann. L'esprit qui animait Luther restait pur de ces tares que Müller veut découvrir dans le protestantisme. D'ailleurs « l'absolutisme » catholique est non moins flagrant, et ce n'est pas le retour en masse à l'obédience romaine qui rendrait aux Allemands le goût de la religion (60).

Jean de Müller restait, lui aussi, trop profondément protestant, pour ne pas éprouver, devant les conclusions catholiques d'Adam-Heinrich, les mêmes hésitations que Brinckmann. Sans doute aussi gardait-il plus de tendresse pour « ceux des Thermopyles » que pour le catholicisme *gegensätzlich*. Malgré ces réserves, il accorde à Müller son approbation.

Il n'avait pas attendu la fin des Conférences pour lui adresser de vives louanges. « Quelle entreprise grandiose et splendide ! Concilier les temps et les peuples, nous donner un tableau de cet équilibre qui non seulement permet, mais même exige de vous que vous vous placiez au centre de tout, et barre la route à toute hégémonie

contre nature... Voilà bien une grande idée, très féconde, bien faite pour ramener l'harmonie au milieu du chaos, pour y faire retentir une parole créatrice, une parole d'amour ». Et Jean de Müller qui naguère félicitait Adam-Heinrich de voir en l'Allemagne « le centre véritable » de toute civilisation européenne (61), espérait travailler bientôt, de concert avec Gentz et leurs amis communs, à « faire renaître un Phénix de la décomposition présente », à éveiller d'abord l'Autriche, puis l'Allemagne entière.



Mais Gentz souhaitait à Müller mieux que l'approbation des amis les plus proches. A peine les *Conférences* sortaient-elles des presses d'Arnoldi qu'il en envoya un exemplaire à Goethe. Il l'accompagnait d'une lettre, où sans rien cacher de son rôle à Dresde, ni de ses sentiments « quasi paternels » à l'égard de l'ouvrage, il exprimait toute la reconnaissance qu'il gardait à Müller de lui avoir rendu courage et vigueur. Il ne se flattait pas que Goethe pût, d'emblée, souscrire à toutes les conclusions de Müller et regrettait que l'ouvrage écrit donnât de son auteur une image incomplète. Il demandait à Goethe son avis sans ambages, « tant pour consolider ou rectifier » son jugement personnel que pour « instruire son ami et l'inciter à produire ». Müller était d'ailleurs assez indépendant d'esprit pour supporter un blâme sincère (62).

Goethe répondit, deux jours après avoir reçu l'envoi, par une lettre que nous ne possédons plus. Son journal nous donne du moins son jugement tout franc : « Les Conférences d'Adam Müller me tombèrent entre les mains. Je les lus, mieux : je les estudiai, mais avec une impression mitigée ; certes on y apercevait un esprit de premier ordre, mais on y était plus d'une fois frappé par un manque de sûreté dans la marche des idées, et ce défaut devait forcément conduire petit à petit vers les voies de l'erreur l'esprit le mieux doué de nature ». Bien que Goethe n'ait jamais été plus proche du premier romantisme qu'en cette année 1806, sans doute fut-il surpris de voir son *Wilhelm Meister* mis de pair avec les *Fragments* de Novalis. Son étonnement ne devait pas être moindre — non point à s'entendre reprocher le tour païen de sa pensée, — mais à voir Müller donner à son œuvre une inflexion chrétienne, en y découvrant les trois temps du mystère pascal ; et surtout à lire ce souhait qu'un poète nouveau pût un jour intégrer dans une synthèse supérieure l'œuvre de Goethe et le christianisme.

(61) Lettre du 28 février 1806 (*Friedensblätter*, 1815, n° 82), réimpr. par extraits dans BAXA, *AM*, 54-55 ; *BW*, 43.

(62) 20 avril 1806. Cf. *Schriften der Goethe Gesellschaft, Goethe u. die Romantik* (hrsg. v. SCHÜDDEKOPF u. WALZEL), II, 327.

Malgré tout, il gardait pour les *Conférences* et leur auteur une estime assez solide. Un an après, il écrivait à Müller qu'il accueillerait bien volontiers une œuvre de lui, et formulait ce vœu : « Si vous en avez achevé de vos considérations sur la littérature allemande, je serais très heureux de vous voir en tirer une histoire de la pensée et de la critique. Vous en êtes maintenant arrivé à ce point d'où l'on peut envisager cet ensemble avec une certaine liberté de mouvement. D'ailleurs pensée et critique vont de pair : car ceux qui écrivent exercent aussi leur critique, qui, à son tour, incite à une production nouvelle » (63).

Müller dut lire dans ces lignes, qui marquaient entre la pensée créatrice et la critique un rapport *gegensätzlich*, une approbation, tardive, certes, mais combien précieuse cependant, de sa philosophie anthétique et de l'application qu'il en avait donnée dans les *Conférences*.



Vite répandues, les *Conférences* éveillèrent un peu partout cette impression « mitigée » que Goethe consignait dans son journal. Uhland reste à peu près seul à manifester sans restrictions sa joie de les posséder, de les relire, et sa « haute estime » pour l'auteur (64). En règle générale, après un temps de surprise et quelques réserves, la note dominante reste approbative.

Même chez Jean Paul : il n'était pourtant guère disposé, par principe, à goûter le catholicisme de Müller, ni une œuvre qui s'adressait plus spécialement à « ces gens du grand monde » dont il déclare à Varnhagen qu'ils sont « gangrenés jusqu'aux moëllles » (65).

Il loue cependant Müller de leur avoir dit quelques paroles « qui vont loin », et surtout d'avoir affirmé la nécessité de ramener la littérature de ces hauteurs inaccessibles vers le terroir et vers le peuple.

À Berlin, Merkel avait reçu de Gentz, en même temps qu'une lettre dénonçant les machinations de Böttiger, une copie des cinq premières conférences (66), et Merkel n'avait certes pas de préventions favorables à Müller.

Le *Freymüthige* n'avait pas épargné ses attaques contre Goethe et poursuivait avec acharnement une petite guerre contre les romantiques. Or Müller proclame sa reconnaissance envers Goethe, et voit

(63) Cf. *Tagebücher*, II, 126, 69-70.

(64) Cf. Karl. MAYER, *Uhland, seine Freunde und Zeitgenossen*, Stuttgart, 1867, I, 43.

(65) *Denkwürdigkeiten*, II, 138.

(66) Cf. *Freymüthige*, 1806, p. 197, 11 mars. Merkel annonce qu'il a reçu une rectification dont le style trahit « l'un de nos plus célèbres écrivains » ; s'il ne l'insère pas, c'est qu'elle le met personnellement en cause.

dans *Wilhelm Meister* — que Merkel déclare « complètement raté » — l'œuvre annonciatrice des temps nouveaux. Müller aperçoit en Lessing et Frédéric Schlegel « l'étoile double » qui doit guider la critique, et Merkel refuse à Schlegel d'être autre chose qu'un écho ridicule. Müller, tout en blâmant la forme que Fichte a donnée à ses attaques contre Nicolaï, l'approuve du moins quant au fond, et contriste grandement Merkel, plein de vénération pour « un vieillard si méritant ». Enfin c'est au co-directeur du *Freimüthige*, à Kotzebue en personne, que Müller voudrait réserver, sur le théâtre de la foire, les honneurs d'une apothéose caricaturale.

On aurait pu redouter de la part de Merkel une riposte mordante. Certes, il ne déguise pas ses blâmes. En lisant Müller, il lui a bien fallu parfois éclater de rire. On voit bien de quel nid sort l'auteur des *Conférences* : tout comme ces jeunes autruches qui, dès leur naissance, déambulent d'un pas gaillard, mais portent quelque temps attachée au croupion la moitié de leur coquille, Müller ne peut nier ses origines. Il a trop fréquenté « les faiseurs de bruit » qui ont empli de leur vanité toute la dernière décade. Qu'il se sépare d'eux, et, pour se guérir de la contagion des Schlegel, médite Herder dont il n'a même pas prononcé le nom ! Mais, au total, son tableau « à vue d'oiseau » de la littérature allemande démontre, de la part de son auteur, une vue « géniale » de l'histoire, une pénétration, une absence de préjugés qui, en même temps qu'une éloquence virile, témoignent d'une rare force d'esprit et de caractère...

L'éloge allait peut-être un peu loin. Mais Merkel renchérisait encore en saluant dans Müller un écrivain qui, sous peu, ferait honneur à l'Allemagne. Et pour prouver que, même après de sévères restrictions, ces louanges restaient méritées, il donnait des conférences un échantillon de choix (67).

*
**

Frédéric Schlegel avait contribué au réveil intellectuel de Dresde et ne perdait pas de vue, si loin qu'il se trouvât, ce qui se passait dans la ville. Il sut quel avait été le succès de Müller, et quelle part celui-ci lui avait faite dans la révolution littéraire. Il lut les *Conférences* dans leur seconde édition et en rendit compte dans les *Heidelberger Jahrbücher* (68).

(67) N° 51, jeudi 13 mars 1806, p. 201. Extrait de la 1^{re} Conférence. *DWL*, pp. 18 à 23. « Jede Welterscheinung verlangt... die romantische Liebe zur Natur. » Passage où Müller affirme le caractère *tolérant* du génie allemand, et met sur pied son parallèle entre l'âge grec, de caractère *animal*, et l'âge moderne, plus *végétal* d'allure.

(68) *Heidelberger Jahrbücher*, 1^{re} année, Heidelberg, 1803, pp. 226 à 244. Reproduit dans KÜRSCHNER, *Nationalliteratur*, vol. 143, pp. 405 à 421, d'après qui nous citons.

Pouvaient le disposer favorablement à l'égard de Müller peut-être moins les hommages sans précédents qui lui sont adressés — il se trouve de pair avec Lessing comme guide de la critique — que la reprise, dans les Conférences, de thèmes qui lui étaient familiers. La méthode génétique que vante Müller rappelle le *non critice sed historice est philosophandum*, titre d'une des thèses de Schlegel. Tout comme certains fragments inclinaient à un mélange des genres (69), de même Müller tendrait à abattre les barrières qu'édifia une critique préoccupée de valeurs objectives et de discriminations. De même que la *produzierende Kritik* de Schlegel devait préparer un Troisième Règne de la Littérature, de même la critique médiatrice de Müller prétend aider à l'avènement d'une littérature *supérieure*, synthèse des anciens et des romantiques (70).

De même, Müller affirmait une foi chrétienne qui n'allait pas sans ferveur, et qui devait d'autant plus émouvoir Schlegel que celui-ci en était aux dernières hésitations avant sa conversion officielle.

De plus Müller, quand il envisage le monde, insiste sur la nécessité de découvrir en tout ce « véritable point médian » d'où l'on aperçoit en pleine lumière le lien profond qui unit les termes d'une antinomie. Il donne ainsi un écho à cette *Zentrumslehre*, si chère à Schlegel quelques années auparavant. Tout comme Schlegel, Müller emprunte à Goethe le double rythme du cosmos, cette alternance d'expansion et de contraction qui est la respiration même du monde. Schlegel aperçoit encore jusque dans l'éducation ce double mouvement d'universalisation et d'individualisation où Müller voit le principe vital de l'œuvre d'art. « Plus elle est individuelle, et plus sa valeur sera universelle. »

Mais si Müller décerne à Schlegel des lauriers très honorables, il n'en manifeste que plus de vigueur combative dès que leurs sentiments diffèrent. Passe encore de donner un écho ironique à des formules de Schlegel, en reprochant à certains critiques de se livrer à propos de poésie à un véritable travail de création poétique (71). Plus graves étaient les réactions de Müller en face des théories littéraires de Schlegel. Müller n'admet pas du tout qu'on considère la suite des siècles comme un désert littéraire, où fleuriraient, un peu au hasard des temps et des lieux, des oasis délicieuses mais étroitement délimitées. Et, non sans véhémence, il avait opposé à la critique trop polémique de Schlegel sa méthode conciliatrice.

Le compte rendu de Schlegel fait lui aussi alterner la louange et les reproches. Les critiques de forme sont minces : la dialectique analogique de Müller confère à son œuvre une allure « rhapsodi-

(69) *Lyzäum*, 60 ; *Athenäum*, 110.

(70) Début du 2^e vol. de *Lessings Meinungen*.

(71) *Lyzäum*, 117 ; « *Kritik ist Poesie der Poesie* ».

que » — et, couverts par l'autorité de Schlegel, les adversaires de Müller useront et abuseront de cette formule. Et comme pour taquiner plus cruellement l'auteur des *Conférences*, qui tenait à parler l'allemand de tout le monde et refusait de se fabriquer un vocabulaire trop personnel, Schlegel salue en lui un grand écrivain, pour peu qu'il se débarrasse de mots et de tours étrangers. Il accorde tout de suite aux conférences une rare teneur spirituelle, à leur auteur un talent bien caractérisé ; Müller a ouvert à la critique ces régions qui confinent tout ensemble à la littérature, à la politique et à l'histoire. C'est là un domaine bien à lui, où il se meut avec un rare bonheur.

Schlegel ne saurait assez approuver Müller de vouloir ramener la poésie plus près du terroir, de montrer aux Allemands que leur horizon ne se limite pas aux frontières de leur petit Etat, et qu'il importe de quitter le ton provincial pour un ton national. Après avoir signalé comme des pages excellentes l'opposition que fait Müller du génie français et du génie allemand, sa théorie de la guerre et de la paix, de la science et de l'Etat, celles aussi où il rapproche le républicanisme de l'Etat mercantile, et celles où il définit le génie de Hans Sachs, Schlegel engage le fer.

Une première passe d'armes a lieu à propos de Goëthe. Tout en reconnaissant que le christianisme de Müller est sincère et qu'en se détournant d'une philosophie en faillite pour revenir aux vérités de la foi il a obéi aux exigences de la raison tout autant que du sentiment, il regrette que les *Conférences* aient pu faire grief à Goëthe de ce qu'il ait paru, dans son œuvre poétique, ignorer le christianisme. Peut-être Schlegel, au moment où sa conversion va s'affirmer, veut-il se chercher une excuse, s'absoudre lui-même d'un roman qui devait peser à sa conscience de néophyte ; en tous cas il reproche à Müller de ne pas accorder plus de latitude à l'artiste qu'à l'historien ou qu'au philosophe. Ces derniers ne peuvent omettre le fait chrétien ; mais il est injuste de procéder avec la même rigueur à l'égard d'un poète : et vous ne pouvez ni « le sommer aussi rudement » d'exposer son *credo*, ni lui imposer le vôtre.

Quant à l'idée centrale du livre, à la « critique médiatrice », Schlegel concède que le propos de Müller ne mérite évidemment que des louanges. De même, il a grandement raison d'affirmer que la critique est un genre bien allemand.

Mais' plus d'une assertion de Müller appelle des réserves. Il voit dans l'histoire littéraire comme le déroulement d'une trame continue, d'où l'on ne peut abstraire un seul siècle, sans rompre le tout. Il n'y a pas de période neutre, ou fade : toutes jouent leur rôle, « ne serait-ce que comme contrepoids ».

Schlegel, au contraire — bien que dans son *Etude de la Poésie*

grecque il ait considéré la poésie, tout au moins la poésie grecque, comme un tout historique — blâme chez Müller cet enthousiasme passionné pour la continuité du Beau, *die Leidenschaft zum Ewigen*. Pour lui, il reste patent qu'après des « hautes mers de poésie » il se produit des reflux, et qu'arrivent des années de sécheresse.

Müller déclare spécifiquement allemand le désir de jouer un rôle d'intermédiaire entre les génies nationaux. En est-il bien sûr ? oppose Schlegel. Quant à lui, il estime que, par sa seule situation géographique, la France se trouve, mieux que l'Allemagne, à même de jouer un tel rôle. Et ce n'est pas là, de sa part, une affirmation gratuite : la preuve nous en est, chaque jour, administrée par la toute récente littérature française. Le génie allemand n'a donc que faire de la recherche du « point médian » ; qu'il continue donc de se laisser entraîner vers les profondeurs où il se sent si naturellement à l'aise (72).

De plus, la méthode de Müller appelle des objections de principe. Elle dérive d'une vision *antithétique* du monde. Müller, sans vouloir donner sa philosophie pour un ensemble de données purement empiriques, prétend du moins qu'elle est inscrite dans les faits. Il professe donc un réalisme. Mais est-il bien sûr de ne pas projeter sur le monde un schéma issu de sa propre pensée, de ne pas recomposer le monde selon un postulat bien à lui et qui n'a rien d'empirique ? On sent déjà percer chez Schlegel le reproche qui éclatera bientôt : « Müller n'est qu'un réaliste de mauvais aloi. » (73).

Il convient d'ailleurs de serrer les termes dont se sert Müller. Il nous prône une critique conciliatrice. Une remarque liminaire s'impose : dans le terme de critique est impliquée une intention de jeter un pont par-dessus le fossé qui sépare des tempéraments antinomiques. Dans ce cas, la formule chère à Müller ne prend-elle pas un goût de tautologie ? A quoi va se réduire sa belle découverte ?

Inversement, viendront des grammairiens qui objecteront que, dans « critique conciliatrice », il y a contradiction dans les termes mêmes. Critiquer, c'est séparer, discriminer afin de mieux établir le jugement de valeur. Alors où irons-nous ? vers la critique lénitive ou la critique polémique ?

Notons d'abord que Müller le conciliateur n'est pas exempt d'esprit agressif, et même que son ardeur batailleuse lui fait commettre de regrettables erreurs. Est-il bien équitable à l'égard des historiens protestants dont il trace un portrait bien sombre, ou de Tieck, contre qui il semble s'acharner ? — Agit-il même avec tact et prudence quand il glisse, pour s'en servir contre Frédéric Schlegel lui-même,

(72) *Kürschners Nat. Lit.*, CXLIII, 406-411.

(73) Même critique de la part de Gentz, *BW*, 70. « Die Adam Müllersche Welt, ein Idealismus... Sie sind ein Idealist. »

une allusion à des épigrammes qui n'ont jamais été publiées ? (74).

Müller nous montre donc par l'exemple à quelles difficultés l'on s'expose quand on veut appliquer sa méthode. Et même lorsqu'il la met heureusement en pratique — dans ses pages si réjouissantes sur Iffland et Kotzebue — ne devrait-il pas reconnaître que la sérénité de ton ne lui est permise que parce que d'autres ont mené contre ces mêmes personnages une guerre sans merci, les ont désarmés et réduits à un état inoffensif ?

Bien plus, cette critique lénitive, pour peu qu'on la pousse à la limite, nous mène à cette idylle paradisiaque où le loup et la brebis, le renard et la colombe fraternisent dans une paix sans nuages. « Toutes les antinomies se résolvent en harmonie et en concorde. » Nous en arrivons à un panthéisme sentimental, bienheureux si nous ne nous laissons pas glisser à l'optimisme du Dr. Pangloss, ou à cette philosophie commode que le roi Gorboduc faisait tenir en une brève formule : « Tout ce qui est, est. » (75).

*
**

Sans doute Schlegel, pour que la théorie s'écroule du côté où il voudrait la voir tomber, la pousse-t-il à la limite, et prend-il de propos délibéré une attitude « absolue » que Müller condamne. La critique « médiatrice » doit précisément se garder de verser dans une indulgence attendrie, ou dans la polémique acharnée. Son but est d'intégrer les deux termes de l'antinomie ; et sans avoir lu Müller, Savigny discernait fort bien que Schlegel forçait la thèse pour les besoins de la discussion (76).

Il n'en reste pas moins que les *Conférences*, si elles brillaient des mêmes qualités que le *Gegensatz*, souffraient des mêmes défauts que lui, tant elles jaillissent de la même veine. Nous y retrouvons le même schéma d'un monde qui se réduit en couples antinomiques capables de s'intégrer pour s'opposer à un autre terme et permettre une synthèse plus vaste, *et ainsi de suite jusqu'à l'infini*. Nous y retrouvons la même méthode : le *Gegensatz* se refusait à arrêter la course des sphères, ne fût-ce que le bref moment d'une mensuration ; dans les *Conférences*, Müller ne veut contempler la littérature que

(74) Elles visaient Schiller.

(75) Dans le *Deutschland* de Reichardt, Schlegel avait fait aux 7^e et 8^e Recueils des *Lettres pour l'avancement de l'Humanité* une critique analogue. « Die Methode... jede Blume der Kunst, ohne Würdigung, nur nach Ort, Geist und Art zu betrachten, würde am Ende auf kein anderes Resultat führen, als dass alles sein müsste, was es ist und war. »

(76) A Creuzer, 30 mars 1808. ADOLF STOLL, *der junge Savigny*, Berlin, 1927, 317.

dans son mouvement, et son mouvement continu (77). Tout comme dans le *Gegensatz*, au risque de se faire reprocher un certain arbitraire et du décousu dans l'ordre des chapitres, il procède par analogie, attaquant à chaque instant, à l'aide de sa formule antinomique, un problème nouveau, dont la solution apparaît avec une facilité qui parfois déconcerte (78).

Il y a mieux encore : Müller, dans ses *Conférences*, n'hésite pas à reprendre les expressions typiques qui exprimaient sa dialectique analogique et son organicisme : « n'est pas autre chose que... », « et ainsi de suite jusqu'à l'infini... » sans oublier cet *in-und nebeneinanderbestehend*, qui traduit un rapport simultané de juxtaposition et de coïncidence dans l'unité, formule qui, détachée de la vision organique où les couples s'emboîtent par degrés, devait désespérer les logiciens et les géomètres. Comme dans le *Gegensatz*, Müller sent bien lui-même les défauts d'un ouvrage dont la dialectique tend moins à donner une démonstration rationnelle qu'à indiquer, si l'on peut dire, des axes de similitude, et regrette parfois d'être réduit à faire pressentir, à vaticiner même, plutôt qu'à prouver (79).

*
**

Des thèmes connus réapparaissent et leur reprise, qui fait pour ainsi dire vibrer sous les variations des *Conférences* une basse continue et obstinée, suffirait à montrer que Müller, en rédigeant son ouvrage, ne s'abandonna pas à l'inspiration du moment, ne se contenta pas de faire étinceler devant de jolies dames et quelques étrangers des paradoxes inconsistants et fugaces, mais tint à exposer des idées qui tenaient au plus profond de sa pensée.

Tout comme dans le *Gegensatz*, il proteste contre le découpage du réel en compartiments « absolus » — jeu où les gens de l'*Aufklärung* avaient particulièrement excellé — n'admet qu'on sépare que pour mieux réunir, ne tolère de discrimination que pour opérer une synthèse nouvelle. La continuité est double, dans l'espace et dans le temps : la scène où se déroule un événement fait elle-même partie d'une plus grande scène « et ainsi de suite jusqu'à l'infini ». Et dans cette continuité rien ne se perd : le fait le plus menu réapparaîtra, actif, à un moment donné. Un tel système ne saurait accorder la moindre place à la mort, et nous retrouvons, sous les mêmes accents mystiques, ce « triomphe sur la mort » qui, depuis la nuit de Dresde, forme l'une des pièces essentielles de la pensée de Müller (80).

(77) *DWL*, 3 ; cf. aussi *VS*, II, 270 : « La nature ne s'arrête pas, même pour vous permettre de donner d'elle un tableau ».

(78) *DWL*, 220-221 (*Gegensatz* entre comédie et tragédie).

(79) *DWL*, 139, 163, 167.

(80) *DWL*, 19-20, 47, 16, 19, 121.

De cette trame continue est-il meilleure explication que selon la méthode génétique ? Le passé éclaire le présent mieux que n'importe quel principe. L'histoire l'emporte sur la logique ou la mathématique, les sciences naturelles sur le raisonnement pur. Dans le *Gegensatz*, Müller définissait la géométrie « l'histoire du point », voulait qu'en contemplant l'Apollon le spectateur vécût la genèse de la statue ; de même, dans ses *Conférences*, le compte rendu critique d'un ouvrage se réduira à l'histoire de notre lutte avec cet ouvrage (81). Dans les *Conférences*, tout comme dans le *Gegensatz* ou la Correspondance, le physique et l'éthique, l'économie et l'art, l'action et la spéculation n'apparaissent plus que comme les aspects antinomiques mais inséparables d'un même principe unique (82). Et si l'on se reporte, non plus au fragment, mais au plan primitif du *Gegensatz*, on s'aperçoit que bien des pages des *Conférences* pourraient s'insérer sous les rubriques des livres non parus. Cependant la préoccupation maîtresse du premier ouvrage de Müller restait d'ordre métaphysique, tandis qu'on sent dans les *Conférences* sa pensée s'infléchir vers d'autres domaines, l'Esthétique ou les sciences de l'Etat.

*
**

Comme pour bien marquer lui-même que sa pensée ne comportait point de rupture, que *Science et Littérature allemandes* étaient bien tissées de la même trame que son premier livre, Müller en appelle aux mêmes autorités.

Un vers de Goëthe semble orienter les méditations de Müller à propos du génie national des Allemands, et fait résonner un vieux thème antinomique qui le hantait pendant qu'il écrivait le *Gegensatz*, comme aussi dans sa retraite polonaise (83). C'est toujours avec la même ferveur qu'il invoque *Wilhelm Meister* : après le *Werther* et le *Faust*, ce chef-d'œuvre conciliateur surgit à point pour donner à la pensée de Goëthe cette synthèse, ce troisième temps qui faisait défaut, et que Müller appelle Résurrection. Sans doute Goëthe, tout en assignant à l'art une tâche médiatrice, n'est-il pas allé jusqu'au bout de la route qu'il indiquait, et n'a-t-il pas accordé au christianisme la part qui lui revenait. Toutefois, Müller lui concède dans l'Allemagne actuelle une place non moins considérable que celle qu'occupait à Nuremberg Hans Sachs.

Novalis, Burke sont nommés aussi, Burke plus légitimement sans

(81) *DWL*, 68.

(82) Compénétration de l'éthique et du physique : *BW*, 70 ; *Abh*, 239. Action et spéculation : *BW*, 18 ; *DWL*, 56-57.

(83) Müller déclare féminin le génie allemand. Et Goëthe dit de la femme (*Herm. u. Dorothea*, VII) : « *Denn durch Dienen allein gelangt sie endlich zum Herrschen* ».

doute que dans le *Gegensatz*, car Müller qui vient de le relire, sent ses réflexions s'infléchir vers la politique et vers l'économie. Et quand Müller déclare ses idées « petites-filles de celles de Burke » (84) il n'oublie pas de rendre un hommage discret à Gentz.

*
**

Science et Littérature allemandes trahissent encore mieux leur parenté d'origine avec le *Gegensatz* si on les confronte avec les idées de gens que, sciemment ou sans le faire exprès, Müller néglige de nommer parmi ses inspireurs possibles.

Guillaume Schlegel montrera sans doute quelque injustice quand, en 1811, en accordant à Müller d'avoir trouvé le nom de critique médiatrice, il lui refusera d'avoir inventé la méthode. Mais si personne avant Müller n'avait tenté d'apaiser aussi radicalement les divergences de goût entre les siècles et entre les nations, il faut bien reconnaître que chez Herder ou chez Schiller on retrouverait des pièces essentielles de la méthode exposée dans les Conférences.

Garlieb Merkel, en renvoyant tout net Müller à Herder, Frédéric Schlegel en les enveloppant, tous deux, comme coupables d'une philosophie trop élémentaire, d'un reproche commun, indiquaient une parenté d'idées. Et en fait Müller semble suivre Herder de fort près.

Herder a opéré, dans la critique, une véritable révolution. Lessing encore établit son jugement sur une comparaison de l'œuvre avec une norme extérieure. S'il place Shakespeare plus haut que les Français, c'est que ceux-ci, tout en se réclamant d'Aristote, ont donné à sa poétique de terribles entorses. Shakespeare se trouve ainsi, mieux que Corneille, en harmonie avec Sophocle. Peu important à Lessing les circonstances de temps et de lieu ; l'Angleterre élizabéthaine n'est pas présente au nombre de ses préoccupations. Il dresse un bilan : telle œuvre prétendait incarner tel idéal poétique ; en quelle mesure y est-elle parvenue ?

Herder est moins préoccupé de comparer l'œuvre à une table des valeurs que de nous placer de plain-pied avec l'artiste et de nous faire comprendre toutes ses intentions. Interviennent des facteurs de temps et de lieu, des prédispositions et des influences, bref tout un ensemble historique dont nous ne pourrions faire abstraction si, pour employer une expression triviale, nous voulons « nous mettre dans la peau » du poète. La critique de valeur, le jaugeage fait place à l'histoire littéraire : la méthode génétique passe au premier plan.

Elle prend même une valeur telle que Herder glisse à une sorte de fatalisme. Il n'arrive guère que ce qui pouvait arriver. Les lieux, les temps et les occasions, le caractère inné des peuples, les influences

(84) *DWL*, 166. *BW*, 68-71.

venues du voisinage ou les réactions contre ces influences tissent un réseau de déterminations si serrées que la part de la volonté créatrice reste mince. C'est la chance, la fortune aveugle, *das alles lenkende Glück* qui l'emporte quand un choix semble possible (85).

L'humanité n'est toutefois pas le jouet dérisoire d'un destin fantasque ; elle ne retombe pas sans cesse dans le pur chaos, et ne reste pas obligée de recommencer éternellement une tâche qu'un dieu mauvais ruine à mesure. A côté d'un fatalisme historique, qui n'accorde aux créations volontaires qu'une place restreinte, apparaît chez Herder l'idée d'un progrès continu. Le développement historique a pour caractère essentiel la continuité, et une continuité irréversible. Non seulement nous utilisons tout ce que nos devanciers ont pu acquérir, mais il nous est impossible de faire « marche arrière », de faire abstraction de tout ce qu'ils nous ont légué. Si aveugle que soit la destinée qui guide le monde, elle l'entraîne néanmoins vers un avenir meilleur. Un optimisme très net se dessine en même temps que la continuité : l'ordre finit par naître du chaos et le bien du mal.

La raison n'a beau jouer aucun rôle dans la marche du monde — elle ne peut que saisir les lois générales du développement historique, mais non lui en prescrire — le monde s'en va quand même, et de lui seul, vers les buts que la raison voudrait lui assigner. Herder qui s'applique à nier toute finalité, rétablit une sorte de détermination surnaturelle en montrant l'humanité obéissant, qu'elle le veuille ou non, à l'âme commune, à une âme générique (86).

Sans doute Müller, en écrivant *Science et Littérature*, se laisse-t-il dominer par son idée de la polarité selon le *Gegensatz*, idée que Herder ne peut lui avoir transmise. Mais les pièces essentielles de sa théorie de l'histoire littéraire restent modelées sur les idées de Herder. Müller prône lui aussi une méthode *génétique* qui permettra de mieux comprendre l'ouvrage. Le jugement de valeur établi par comparaison à une norme extérieure fait place à l'historique de l'œuvre ; l'histoire de la littérature apparaît comme continue et irréversible ; et si cette théorie se teinte d'une touche de fatalisme, celui-ci se corrige aussitôt d'une foi optimiste en les destins de l'humanité, foi où le panthéisme foncier se recouvre d'éléments chrétiens, mal ajustés d'ailleurs, et où l'histoire prendrait volontiers figure de révélation seconde.

Vis-à-vis de Schiller l'attitude de Müller reste ambiguë. Sans doute ne se laisse-t-il pas aller au pur dénigrement, comme par exemple Frédéric Schlegel. Mais s'il aperçoit en Schiller un poète capable de tonifier l'opinion, le tribun qui manquait à l'Allemagne, il souligne

(85) *Ideen*, XII, 6 ; XIV, 6.

(86) *Ideen*, XV, 5 : « Die gemeinschaftliche Vernunft ihres ganzen Brüdergeschlechtes ».

fermement ses défauts ; et là, il semble que Müller ne rende pas à Schiller l'hommage qu'il lui doit, que son jugement se teinte de partialité, sinon d'ingratitude. A l'entendre, Schiller serait tombé dans les mêmes erreurs que Rousseau et que la Révolution française : de même que ceux-ci voulaient ramener l'humanité vers un état primitif, paré *a priori* de toutes les vertus, Schiller a prôné le retour vers un idéal impossible à retrouver, a voulu remettre en vigueur des conceptions poétiques périmées (87). Toutefois Müller ne voit pas seulement en lui l'apôtre d'un idéal archaïque : « prophète plus que véritablement médiateur », Schiller a élevé dans son œuvre un mausolée à une intention sublime (88). On croirait que Müller, dans ses appréciations mal accordées, éprouve quelque gêne à reconnaître franchement que Schiller lui a montré la voie.

Presque au début de ses Conférences, Müller affirme le postulat dont il va tirer toutes les conséquences. Le génie allemand est d'essence médiatrice ; comme tel, il est de nature *féminine*, et en Europe il représente, comme la femme dans la famille, l'élément conservateur, monarchique, noble. On pourrait se demander si les variations que Müller développe à loisir atteindraient le même brillant, ou même si elles eussent paru aussi légitimes, si Schiller n'en avait exposé le thème générateur dans les derniers vers de *Würde der Frauen*, et tracé l'idéal que Müller assigne à la nouvelle littérature allemande :

*Löschen die Zwietracht, die tobend entglüht,
Lehren die Kräfte, die feindlich sich hassen,
Sich in der lieblichen Form zu umfassen
Und vereinen, was ewig sich flieht.*

Sans doute Müller accentuera la nécessité d'attiser la discorde, d'allumer une guerre *véritab*le, afin de mieux assurer une véritable paix. Mais Schiller donnait déjà une préfiguration de la doctrine littéraire qu'exposent les *Conférences*.

Mieux encore, si on prend garde que Müller se trompe, et sans doute sans l'ignorer, quand il montre en Schiller un réactionnaire prêchant le retour pur et simple au passé. Car Schiller, tout comme Müller, prophétise un *Troisième Règne* de la poésie. Le poète moderne, nous dit Schiller, mariera la poésie naïve et la poésie sentimentale. Le poète allemand, reprend Müller, mariera l'idéal antique et l'idéal *romantique*. A part le glissement qui s'opère de moderne vers allemand, à part une spécification nationale à laquelle Schiller ne pouvait songer, les deux propositions coïncident. Si Müller, au nom du *Gegensatz*, interdit qu'un des termes de l'antinomie prime l'autre et s'érige en absolu, Schiller n'en avait-il pas fait autant

(87) *DWL*, 12 et note.

(88) *DWL*, 210.

à la fin de *Naïve und sentimentale Dichtung*, et avec d'autant¹ plus de mérite que tout en se sentant par nature attiré vers ce mode de pensée qu'il appelle idéaliste, il se défend de céder à son penchant, et réclame pour le réaliste la justice à laquelle il a droit ?

Schiller admet donc qu'il n'y a pas, en matière d'art, un canon unique. Mieux encore, en saluant en Goethe un poète *naïf*, il ébauchait une idée qui restera chère à Müller, celle de la continuité littéraire. Un idéal périmé peut refleurir. Mieux, il doit refleurir. Rien ne tombe dans le pur néant. Et, en tâchant d'expliquer les Grecs en fonction des modernes, Schiller ouvrait la porte au mode de critique que Müller revendiquera comme seul valable : à la critique historique, à cette *historische Einfühlung* qui, sans que nous abdiquions quoi que ce soit de notre sensibilité actuelle, nous aidera à revivre les mêmes émotions artistiques que nos devanciers.

*
**

En reconnaissant ouvertement que ses théories littéraires poussaient des racines profondes dans l'œuvre de ses devanciers immédiats, Müller eût apporté à son motif de la continuité littéraire une assez belle illustration. Mais tout en rêvant de consacrer un journal à sa critique médiatrice (89), il affirme la nouveauté de sa méthode. Jusqu'à quel point dit-il vrai ?

Science et littérature, dont la filiation avec le *Gegensatz* apparaît étroite, restent neuves dans la même mesure que le *Gegensatz*. L'idée était dans l'air. Müller la définit et l'éclaire. D'autres, partis de méditations analogues, suivent des chemins parallèles (90) ; Müller, du moins, tient à bien marquer ce qui les sépare d'eux, et notamment de Frédéric Schlegel.

Müller attaque Schlegel non sans vivacité ; il lui indique même comment il aurait pu perfectionner sa critique. Tout en lui décernant des hommages peu communs, Müller refuse d'être inscrit au nombre de ses suivants. Schlegel, pourtant, et bien avant Müller, écartait ce genre de critique qui ne veut que rechercher la conformité de l'œuvre et des normes. Comme les gens du *Sturm und Drang*, il préférerait une critique psychologique. Au risque d'encourir le blâme de Humboldt, il avait encore élargi cette méthode, et l'avait illustrée de ses portraits de Schlosser, de Jacobi, de Lessing (91).

(89) Cf. note en fin de *DWL*.

(90) Dans ses conférences de Berlin en 1803, Guill. Schlegel (*SW*, III, 56 sqq) à propos de Hans Sachs, n'indique que d'une manière fugitive la liaison entre le métier et la poésie. Müller reprenant ce thème marquera avec force que « le politique ou l'économique » conditionnent la poésie. *DWL*, 180.

(91) J. ROUGE, *Fr. Schlegel*, 246.

Toutefois, Müller juge encore insuffisant l'effort de Schlegel et nous offre la formule d'une critique que l'on serait tenté d'appeler totalitaire.

Schlegel ne voulait pas qu'on s'arrêtât à une œuvre isolée, mais qu'on envisageât toute l'œuvre de l'écrivain, et même l'écrivain lui aussi. Müller dépasse Schlegel : l'artiste n'est isolable ni de son temps ni de son milieu. Il convient de le réintégrer dans ce milieu continu qu'est la littérature (92).

Schlegel admettait une discrimination bien marquée entre les genres qui, sans doute, ne sont pas œuvre arbitraire, mais se sont constitués d'eux-mêmes (93). Pour Müller, il y a une unité supérieure où les genres distincts se rapprochent et s'intègrent : la vie est une, la littérature se déroule sans arrêt, et cette trame continue se brise dès qu'on veut la contenir dans des limites absolues.

De cette doctrine, Müller ne refuse aucune conséquence. Tout en professant à l'égard de Goethe une admiration reconnaissante, tout en se déclarant heureux d'œuvrer à sa gloire, il se refuse à voir en lui, si grand soit-il, le poète insurpassable. Par le seul fait que le temps s'écoule, le moment viendra où une synthèse plus vaste apparaîtra possible, sinon nécessaire.

*
**

Comme Schlegel, comme Novalis, comme Schleiermacher aussi, Müller manifeste à l'égard de la littérature française des préventions qui confinent au déni de justice. Fort arbitrairement, il ramène notre culture classique à un rationalisme desséchant et desséché.

Notre XVII^e siècle prend les traits d'un défi à la nature : comme l'alexandrinisme, dont il n'est que le dernier sursaut, il a essayé en vain de perpétuer des fleurs de serre, de revigorer des principes et une esthétique vidés de toute sève. Mais du moins Müller admet qu'en plein siècle de Louis XIV naquirent en France des œuvres bien vivantes, certes difficiles à cataloguer parmi des genres trop étroits, mais précisément inclassables parce que leur vigueur reste pleine de suc. Et il ose dire qu'au beau milieu de cette période honnie Bossuet et Pascal, parce qu'ils tenaient au sol même de la France, donnaient à notre génie national une éclatante expression. Certes notre théâtre classique reste condamné. Mais la théorie de la continuité où tous les siècles jouent leur rôle, « ne fût-ce que par contre-poids », pouvait préparer les voies, non pas à une réhabilitation totale de Racine, mais du moins à un adoucissement de la condamnation dont on l'accablait.

(92) VS, II, 300-301, exprime des idées analogues à propos de peinture.

(93) J. ROUGE, *Fr. Schlegel*, 71,

Du même coup, en Allemagne, le règne de Frédéric II se trouve coopérer à la cause de la littérature allemande. Et l'*Aufklärung* elle-même, qu'on rendait volontiers responsable de tous les malheurs de l'Allemagne, où elle avait laissé dominer un élément étranger, l'*Aufklärung* n'est plus absolument reniée. Nicolai et l'*Allgemeine deutsche Bibliothek*, pourvu qu'avec prudence on les remplace dans leur temps sans vouloir adopter leurs principes comme des vérités absolues, valent d'être sauvés.

D'ailleurs, si la littérature classique française mérite, selon Müller, condamnation, est-ce bien à cause de sa valeur intrinsèque, ou des principes qui l'animent ? ou parce que les épigones de notre classicisme ont voulu faire de sa poétique un code absolu, valable pour tous les lieux et pour l'éternité, parce qu'ils brisent ainsi à l'avance tout essai de critique médiatrice ? Müller affiche, dans *Science et Littérature*, un patriotisme vibrant ; il prêche le retour au peuple, au terroir ; mais à l'instant même où l'on croirait qu'en sollicitant à peine le terme de *deutsch*, on lui ferait signifier tout ce qu'y verra Fichte ; à l'instant où l'on croirait voir s'amorcer comme un nationalisme littéraire qui confie au peuple allemand, au peuple par excellence, une mission primordiale, Müller émousse ce que ses inclinations pouvaient avoir d'agressif et prend soin d'affirmer, à plusieurs reprises, que traiter les autres peuples de barbares impliquerait un aveu de décadence. Que les Allemands n'aillent donc point donner dans le travers de certains Français qui, hors de leurs principes, ne voient point de salut. L'Allemagne doit se souvenir qu'elle ne jouit pas plus qu'une autre nation d'une existence absolue, qu'elle est partie intégrante d'un Tout, l'Europe, dont les lois la dominent et que l'Europe elle-même s'insère et se subordonne dans un ensemble plus vaste.

*
**

Dans cette vision organique, l'*Antigegensatz* a du moins disparu. A sa place apparaît une affirmation chrétienne et catholique. Affirmation sincère, quoi qu'on en ait prétendu (94), et qui ne va pas sans courage. Car si la famille régnante en Saxe était catholique, Dresde, du moins, restait une ville foncièrement protestante.

L'idée de médiation animait les théories littéraires de Müller, dictait à sa critique ses tâches essentielles, et lui ordonnait de s'insurger contre tout absolutisme. Par une analogie qui vaut d'être soulignée, le même principe anime sa foi catholique. Il est revenu vers Rome parce que le catholicisme lui apparaît essentiellement

(94) WILBRANDT, *H. v. Kleist*, 272, « eine Grimasse ».

médiateur : médiateur, par l'intermédiaire des sacrements, entre l'Esprit et la Matière, et surtout médiateur entre la tradition et la critique, intégrant, comme une pièce indispensable à sa vie, ce « protestantisme pur » dont la Réforme ne nous a donné qu'une image déformée et viciée.

Ce catholicisme müllérien se montre, à l'exemple de Bossuet, dans son *Exposition*, entièrement tolérant pour les protestants, exception faite pour les Réformateurs eux-mêmes. Et quand Müller nous dit (95) que sous l'influence de Luther « scepticisme et dogmatisme se séparèrent » sa formule laisserait presque entendre que la séparation ne s'opéra point par un acte unilatéral.

Tolérant envers les chrétiens séparés, le catholicisme de Müller le reste à l'égard de Goethe, que malgré tous ses regrets de le voir s'écarter de la révélation chrétienne, il comprend mieux que tant d'autres catholiques, Eichendorff en particulier.

Sans doute Müller montre-t-il quelque injustice envers les historiens du protestantisme qu'il enveloppe, en bloc, dans la même réprobation que les gens de l'*Aufklärung* ; sans doute feint-il d'ignorer que Schleiermacher, tout comme lui, a tourné le dos à certain intellectualisme, et que le protestantisme, à qui il infuse un sang neuf, va répondre à plus d'une des aspirations que Müller ne croit satisfaites que par le catholicisme. Mais enfin sa foi catholique reste extrêmement large, généreuse et tolérante.

Tolérante peut-être à l'excès. Car si l'on ne se contente pas de l'étiquette qu'a choisie Müller, si l'on tient à voir ce qu'est exactement son catholicisme, on y découvre d'étranges éléments, des germes de conflits.

Müller, en 1806, est sincèrement catholique. Mais, semble-t-il, il croit beaucoup plus en l'Eglise que comme l'Eglise.

Le Christ n'est pas seulement, à ses yeux, le médiateur entre le Père et la créature déchue, le réconciliateur qui nous apporta la loi de notre salut. Il est aussi le médiateur entre ceux qui ne le connurent point et nous-mêmes ses disciples, le médiateur sans qui le monde antique n'aurait qu'un sens terre à terre (96).

Passé encore, à la rigueur, que sa venue ait éclairé après coup, comme d'une lumière réfléchie, ces temps qui n'eurent point pour guide la flamme de l'Evangile. Mais il y a plus. Dans ce monde sans discontinuité, où le physique et le moral ne sont que les aspects divergents d'une même unité fondamentale, le Christ apparaît comme celui « sans qui tout ne serait qu'un conflit déchirant » (97). Le Christ, qui résout les antinomies et ordonne le chaos des apparences,

(95) *DWL*, 108.

(96) *DWL*, 139.

(97) *DWL*, 117.

prend la place de l'*Antigegensatz*. Mais ces antinomies, où, quand, comment les résout-il ?

S'agit-il pour Müller de voir en Christ comme la monade suprême qui enclôt les autres ? S'agit-il d'une vision en Dieu nous permettant de coordonner un univers qui s'émiette en perceptions contradictoires ? d'une intervention de chaque instant, ou d'une impulsion primordiale à qui ses effets seconds restent indifférents et qui reste comme prise à sa propre loi ? Autant de problèmes que Müller n'a pas résolus. L'*Antigegensatz*, celui qui ne pouvait trouver un nom, s'appelle désormais le Christ, et cette constatation n'est guère faite pour calmer notre inquiétude.

Quand Jacobi déclarait : « Je n'ai qu'à remplir mon devoir (de chrétien) et un être supérieur se charge de tout conduire pour le mieux sans que je m'en inquiète », son optimisme posait du moins à l'intervention de la Providence une condition préalable : l'accomplissement d'un devoir. Müller, comme Jacobi, comme Burke aussi (98), garde cette foi dans la Providence. Mais s'il ne supprime pas expressément la condition préalable, du moins l'estompe-t-il tellement qu'elle ne s'aperçoit plus guère. La loi dictée par le Christ se double d'une révélation actuelle, continue, qui est l'histoire, où se lisent les desseins de la Providence. « La nature et l'histoire sont des commentaires de la parole divine » déclarait Hamann ; et Schlegel avait aperçu dans l'histoire la réalisation de tout ce qui est parfaitement nécessaire (99). En même temps qu'il s'affirme chrétien et catholique, Müller se laisse glisser à ce mysticisme panthéiste où tout ce qui est, du fait de l'existence, mérite d'être déclaré bon, où « prendre le rythme de l'humanité » supplée d'une indication assez lâche à des prescriptions exactes.

La même note inquiétante vibre dans un autre passage de *Science et Littérature*. Müller vient d'exposer sa méthode qui complète l'examen moral, selon des règles statiques, par des considérations physiques, par la recherche du « devenir » et du sens selon lequel il s'opère. C'est là le seul moyen, dit-il, dont dispose « l'art des hommes » pour consolider dans l'avenir les productions et les institutions que nous lui devons. « Tâchons de montrer qu'elles sont issues de l'unité de la loi. *C'est de cette façon que le Christ élargit le Temple, dans lequel il avait d'abord enseigné, jusqu'à l'échelle du marché, de la patrie, de toute la terre habitée* » (100). Non seulement, la vie matérielle — le marché, — la vie politique sont inséparables de la vie religieuse, mais ils en sont l'élargissement. L'Eglise n'est plus seule de création divine, mais la société et l'Etat le sont en même temps qu'elle, et semble-t-il, sans différence de degré.

(98) Cf. MEUSEL, *Ed. Burke u. die frz. Revolution*, p. 90.

(99) Cf. BAUMGART, *F. v. Baader*, 88. STEFANSKY, *Euphorion*, XXVIII, p. 32.

(100) DWL, 127.

Dans la continuité d'un monde où les antinomies se rejoignent, l'Etat semble exprimer autant que l'Eglise la volonté de Dieu.

Sans doute la théologie catholique est-elle loin de voir dans l'Etat l'œuvre fortuite d'une volonté humaine : l'Etat, nous enseigne Saint Thomas, est nécessaire par nature, l'homme étant un être social ; l'Etat est un organisme — moins visible, et d'une cohésion plus lâche que les organismes physiques — mais cet organisme moral prend sa racine dans la nature humaine telle qu'elle nous fut départie à la Création : sa cause dernière est Dieu (101). Sans être, autant qu'on l'a dit, absolument soumis à l'Eglise (102), l'Etat est du moins d'un ordre inférieur : il vise à assurer notre bien-être matériel, non point notre salut.

Or dans la phrase de Müller, l'Etat prend, à côté de l'Eglise, une valeur spirituelle. Suivre le groupe national, comme on obéit à l'Eglise, médiatrice entre Dieu et l'individu, va devenir une prescription qui se teinte d'un reflet religieux. L'individu tend à s'effacer derrière le groupe et ne dispose plus des moyens de résistance subjectifs que la théologie thomiste prenait soin de lui laisser en mains (103).

Sans doute Müller prétend subordonner l'Etat au Tout qu'est l'Europe, ou la Chrétienté, et insiste-t-il sur le péché des Etats : l'égoïsme. Entre eux, comme entre les hommes, la charité chrétienne doit régler les rapports. Mais ce rappel de la loi évangélique s'accorde mal avec cette révélation seconde qu'est l'histoire. Si le devenir, sous toutes ses formes, prend un caractère sacré, que viennent faire des normes impératives ? On se sent glisser vers des propositions qui préfigureraient le panthéisme hégélien : « La Providence mène tout pour le mieux, et quoi que nous fassions, l'Etat agit toujours selon la loi morale ».

Malgré la présence du Christ et la sincérité catholique de Müller, nous retombons dans les mêmes inquiétudes qu'à la fin du *Gegensatz*.

Müller l'avouera lui-même plus tard. Ses premières œuvres sont toutes pétries du levain panthéiste. Certes sa foi romaine est ardente, mais il n'en a pas encore mesuré toute l'ampleur ni évalué les conséquences.



Dans son *Gegensatz* Müller avait bien indiqué, au nombre de ces centres autour desquels peut se cristalliser notre vie intérieure, le sen-

(101) Cf. Peter TISCHLEDER, *Ursprung und Träger der Staatsgewalt nach der Lehre des hlg. Thomas und seiner Schule*. München-Gladbach, 1923, pp. 14-17.

(102) TROELTSCH, *Soziallehren der christlichen Kirchen*, 340.

(103) TROELTSCH, *ibid*, 341.

timent patriotique. Mais, si ce n'est dans sa Correspondance, il ne s'était pas encore trouvé à même de donner une expression à ce patriotisme.

Les *Conférences* ne le cèdent aux lettres à Gentz ni par l'émotion, ni par la vigueur. Et quand Müller s'écrie : « M'est-il possible d'aimer ce qui m'arrache à ma patrie ! » il sait faire passer sur son auditoire ce même souffle ardent qui, au bord des fleuves de Babylone, dévorait de regrets les filles de Sion.

Tout comme dans la Correspondance, son patriotisme est allemand, sans teinte de particularisme. Sans doute un tel sentiment patriotique n'était-il pas absolument neuf — la *Grandeur Allemande*, de Schiller, date de 1801. Mais par les manifestations parlées et imprimées qu'il lui donne, Müller marque une avance notable sur tous ceux dont on fait traditionnellement les sonneurs de la diane patriotique (104).

Müller s'oppose délibérément au despotisme éclairé, à l'individualisme révolutionnaire français et aux théories classiques allemandes. Il ne veut pas plus entendre préconiser l'attachement dynastique à une maison qui gère sa politique selon son égoïsme absolu, que vanter cette patrie intérieure que Schiller offrait en consolation aux Allemands désolés par le morcellement du territoire national en une infinité d'Etats souverains. Il refuse formellement les conclusions d'une *Xénie* fameuse. L'Allemagne savante ne cesse pas là où commence l'Allemagne politique. Qu'on ne les sépare donc plus, et l'on retrouvera l'Allemagne tout court, dans toute sa grandeur. Alors que Goëthe, en 1813 encore, concevait fort bien une *Diaspora* allemande, analogue à celle des Juifs, et qui, au prix d'un anéantissement politique, pénétrerait d'un levain fécond le monde entier (105), Müller, dès la fin de 1805, en rassemblant sous une unité organique selon le schéma du *Gegensatz* tout ce qui contribue à la grandeur matérielle ou spirituelle d'un pays, indiquait avec insistance au patriotisme allemand les voies où il finira par s'engager.

Chez Müller l'idée de patrie s'ordonne autour de l'idée de nationalité — idée que le XVIII^e siècle allemand avait méconnue, et à qui il refusait tout contenu positif (106). De très bonne heure, Müller marque à ce sujet son complet accord avec Gentz, et celui-ci note bien que « ce qui manque le plus aux Allemands, c'est le sens national ». La même constatation se retrouve sous la plume de Müller, dans sa préface au *Gegensatz*. Et dans sa correspondance de la fin

(104) MAURER CONSTANT, III, 97, en nous montrant que Müller, dès mars 1805, songe à une « libération » de l'Allemagne, infirme SCHULZE, *Gräfin Dolores*, p. 2, qui fait partir d'Iéna le réveil de la conscience patriotique allemande. L'avance de Müller sur Arndt est notée entre autres par NADLER, *Lit. Gesch. d. deutschen Stämme*, III, 437, 476.

(105) Cf. MAX FISCHER, *H. v. Kleist, der Dichter des Preussentums*, 51.

(106) Cf. SPENLÉ, *Pensée allemande*, 82.

de 1805, il apparaît bien que ces inébranlables alliances spirituelles sur lesquelles il voudrait rebâtir le monde sont le christianisme et le sentiment national (107).

Après Austerlitz, ce n'est pas le sort de l'Empereur qui le fait souffrir, mais le sort de tous les princes allemands. L'Autriche, la Prusse, la Saxe, bref tout l'appareil de la *Kleinstaaterei* s'efface à ses yeux. Il ne subsiste plus que l'Allemagne. Et dans les *Conférences* se manifeste une préoccupation parallèle : tout comme Schlegel, il voudrait dépouiller de toute empreinte provinciale la littérature allemande et la pensée nationale. Pour lui, l'Allemagne est un tout indivisible ; non point un assemblage plus ou moins lâche d'Etats dont les princes tantôt sympathisent et tantôt se jalourent, mais un peuple. Et un peuple dont la totalité organique enclôt et les princes et toutes les classes de la nation.

Müller est berlinois d'origine ; il a séjourné longuement en Pologne. Les années décisives de sa vie, il les a passées dans l'Allemagne « coloniale ». Quoi d'étonnant si le terme de *populaire* coïncide presque, pour lui, avec le terme de *national* ? La littérature ne saurait rester le privilège de quelques initiés, d'une sorte de loge : il lui faut redescendre vers le peuple, vers la nation (108). De même, le patriotisme embrasse tous ceux qu'unit en nation la communauté du langage, signe d'une communauté de biens spirituels.

Du coup, cet appel au peuple qu'on sent parfois frémir dans les Conférences, cet ultime argument du souverain en détresse, prend chez Müller une teinte particulière. Il ne saurait être l'appel du prince à ses sujets, dans la stricte limite de ses Etats particuliers, mais le cri d'alarme jeté de tous à tous, aussi loin que la communauté nationale s'affirme par la communauté de la langue, pour sauver la totalité du patrimoine national.

Dans une telle conception de la patrie et de l'Etat, l'art et la poésie, que Herder et le classicisme de Weimar mettaient, si l'on peut dire, hors d'atteinte de la politique, reviennent tout naturellement prendre leur place, et coopéreront à réaliser ce grand rêve d'unité allemande que Müller porte en lui.

Dans son Allemagne totale régnera un équilibre *gegensätzlich*. Si un des éléments qui composent la nation veut s'arroger un caractère absolu, se faire valoir égoïstement, il rompra l'équilibre et compromettra la communauté. Mais la patrie allemande à son tour, s'intègre, au nom de la grande vision organique et antithétique, dans une unité supérieure. Et Müller donne à son patriotisme — nous l'avons déjà vu dans la Correspondance — une résonance européenne surprenante parfois. Il se trouve, sur ce point, d'accord

(107) *BW*, 48 ; *Abh.*, 221 ; *BW*, 68.

(108) Cf. Gentz à Brinckmann. *Witt*, II, 146, à propos de Humboldt.

avec Herder pour réclamer avec lui qu'on « extirpe cette ivraie qu'est l'orgueil national » (109).

L'orgueil national exalté jusqu'à l'égoïsme tyrannique, voilà ce que Müller déteste avant tout dans Napoléon. Celui-ci a rompu, par ses volontés absolutistes, la communion européenne, tout comme les réformateurs ont déchiré la robe sans couture du Christ : il viole les lois de l'Europe et de la chrétienté et mérite en ce sens d'être considéré comme un suppôt de l'enfer, l'Antéchrist en personne. Malgré le rappel fréquent des violences et des exactions commises par les Français (110), le mobile essentiel de la haine que lui porte Müller reste que Napoléon, et la France avec lui, ont voulu imposer à l'Europe leur loi absolue, ont péché par égoïsme titanique et compromis la vie de l'Europe. Mais il faudra bien qu'un jour la violence elle-même capitule devant la loi du monde, qui ne peut souffrir un tel absolutisme (111). Et la condamnation qui frappe actuellement la France se retournerait contre toute nation qui de la même façon attenterait aux lois de la communauté. Tout absolutisme, absolutisme d'un pays, ou absolutisme d'un siècle, que ce soit en politique ou en littérature, est et reste exécrable.

Un tel patriotisme n'était pas dénué d'audace. Il heurtait de vieilles traditions dynastiques et des idéologies auxquelles on tenait. La cour de Dresde, hésitante, ne savait trop, depuis Austerlitz, de quel côté incliner. Or Müller condamnait, dans leur principe, des rêves d'hégémonie plus prussiens qu'allemands, et d'autre part, sans violences de langage, mais avec la fermeté d'une foi ardente, en appelait contre Napoléon « à une guerre plus générale ».

Patriotisme aussi qui, par son souci d'équilibre, de respect des individualités, son horreur de toute tyrannie, montrait une belle générosité, mais qui, néanmoins, enfermait en lui des éléments dangereux pour peu qu'on veuille lui donner une transcription en actes. L'équilibre reste moins ardu à maintenir sur le papier que dans la pratique.

Sans doute Müller, quand il parlait d'allumer contre Napoléon une guerre « plus générale », ne cède pas nettement à ce goût, romantique et allemand, des grandes catastrophes d'où doit surgir un monde nouveau. Mais ses conjurations risquaient de déchaîner des puissances qu'il n'est pas toujours facile de réfréner et de contenir, même quand, plus heureux que l'apprenti sorcier, on peut leur opposer une formule magique, celle du *Gegensatz*. Cette vision d'une communauté européenne et chrétienne était-elle suffisante pour guider l'élan mys-

(109) Cf. *DWL*, 5 (programme), où l'Europe forme une « *Bildungsgemeinschaft* ». ou p. 46 : « *die angesessenen Glieder der Republik Europa* ». Cf. aussi : MEINECKE, *Weltbürgertum u. Nationalstaat*, 31/32.

(110) *DWL*, 99 (violation du territoire d'Ansbach), 101, 102, 157, 159 (accusations de tyrannie).

(111) *DWL*, 40.

tique d'un peuple et l'empêcher de tourner à cette exaltation de soi-même, si odieuse dans le régime napoléonien ?

Nous accorderons que Müller, soucieux de maintenir l'équilibre organique et antithétique, se garde de faire du peuple allemand, comme dira Fichte : *das Volk schlechtweg*. Mais cependant il oppose sans cesse le monde antique, dont Rome est l'expression suprême, et l'Europe moderne, qu'il appelle presque indifféremment monde chrétien, ou monde germanique. Et tandis qu'il nous montre une France, imprégnée d'esprit antique, sacrifiant vainement à un nouvel et vain alexandrinisme, Müller ne prend pas garde que les termes de chrétien, d'Européen, de germanique glisseraient dangereusement l'un vers l'autre, et qu'à la faveur d'interférences, les concepts qu'ils recouvrent deviendraient pratiquement interchangeables. L'Allemagne ne resterait plus un membre de la chrétienté, même le premier : elle aurait mission de réaliser l'idée chrétienne, l'idée européenne.

L'absence de barrières, du côté où menace un tel péril, apparaît d'autant plus regrettable que l'histoire tendrait à devenir une révélation seconde et que ces forces obscures et incontrôlables qui mènent les groupes se teindraient volontiers d'un reflet sacré. Tout en affirmant sa foi dans l'Evangile, son attachement à la raison, dont il ne saurait admettre qu'ils vaillent pour un peuple unique, un peuple élu, et pour lui seul, Müller, emporté par un patriotisme très généreux et qui mérite le respect, n'aperçoit pas qu'ils restent exposés aux emprises d'un mysticisme exaltant le germanisme, mysticisme que, lui-même, il contribue à déchaîner.

*
**

Au total, *Science et Littérature* nous apparaissent comme un nouvel essai de philosophie antithétique, un *Gegensatz* élargi. Müller cherche toujours à accorder la foi et la critique, la tradition et la raison, la spéculation et l'action dans un monde qui s'écoule sans discontinuité, sans heurt ni sursaut, où tout se tient, où chaque seconde, chaque point, apporte une contribution impossible à passer sous silence. Mais, dans ce nouvel essai, les méditations de Müller, jadis orientées vers la métaphysique, s'infléchissent vers des préoccupations politiques. La nation, expression suprême d'une communauté dont la langue est le signe visible, risquera, malgré les efforts de Müller pour les maintenir en équilibre antithétique, d'absorber l'individu. La grande vision d'une Europe organique n'empêche pas d'ouvrir la porte à une exaltation d'un germanisme qui, dans la continuité providentielle de l'histoire, lira volontiers la justification divi-

ne de toutes ses entreprises. Comme toile de fond, une vaste synthèse religieuse, plus catholique de nom que de fait, tant elle reste teintée de panthéisme, et tant on voit mal comment la loi chrétienne y peut intervenir pour guider la marche du monde.

Ces douze *Conférences* nous offrent, dans un raccourci d'une forme extrêmement brillante, une masse d'idées dont Müller perfectionnera une bonne partie, une somme, pourrait-on dire, des préoccupations qui lui tenaient au cœur. On a pu voir dans cet ouvrage seulement le reflet des éclairs qui passaient au ciel tumultueux du premier romantisme (112). Sans doute, si l'on prenait un à un les éléments dont se compose la pensée du Müller, arriverait-on à découvrir plus d'une similitude avec autrui. Mais que ne trouverait-on pas dans cette masse trop souvent obscure, malgré les éclairs qui la sillonnent, masse d'idées souvent hétérogènes, que le terme de *premier romantisme* essaie de retenir d'un lien qui menace à chaque instant de céder ?

« Müller ? a-t-on dit ; un glaneur dans le champ du voisin » (113). Mais le voisin se montrait-il si pressé de moissonner ? Convenons du moins que Müller sut lier sa gerbe fort habilement, lui donner une allure très personnelle et l'offrir des premiers. Convenons aussi que l'idée autour de laquelle les *Conférences* s'ordonnent, l'organisme *gegensätzlich*, était bien la propriété de Müller.

Et si les *Conférences* ne connurent pas le même retentissement que d'autres œuvres qui, en reprenant des thèmes étroitement parents, secouèrent l'âme nationale allemande, la faute en est peut-être à l'avance qu'elles marquent. La voix de Müller pouvait moins toucher l'Allemagne que celles qui s'élevèrent après la débâcle prussienne. Du moins semble-t-il équitable de souligner qu'il n'avait pas attendu l'effondrement de la dernière puissance allemande pour prêcher des idées que d'autres répandraient avec plus d'éclat, et qui allaient bientôt se transcrire en actes.

(112) LÜTTEKEN, *Dresdner Rom.*, 21.

(113) RAICH, *Dorothee v. Schlegel u. ihre Söhne*, II, 79.

CHAPITRE VI

LES CONFÉRENCES SUR "L'ART DRAMATIQUE"

Quand prirent fin les Conférences sur *la Science et la Littérature allemandes*, Gentz aurait voulu récompenser Müller de lui avoir rendu courage. Müller habite toujours chez le préfet de Haza, mais il sent ce que sa situation comporte de tristement équivoque et voudrait s'assurer autrement le pain quotidien (1). Metternich passe à Dresde, mais il n'est pas sûr que Gentz lui ait présenté son disciple : il se défie d'ailleurs des qualités pratiques de Müller, et se tournerait plutôt vers un autre projet (2).

Vers la fin de janvier 1806 est arrivé à Dresde le deuxième fils du duc de Weimar, le prince Bernard, qui approche de sa majorité. Il doit prendre du service au régiment des grenadiers de la Garde, mais surtout fréquenter une autre cour et s'initier, dit-on, aux sciences et aux arts (3).

Les archives n'ont pas gardé trace d'une démarche écrite de Gentz. Celui-ci fait pourtant miroiter aux yeux de Müller la possibilité d'être nommé précepteur du prince. Preuve en est cette lettre, où, après la III^e conférence de *Science et Littérature*, il lui reproche de se complaire en de lointaines métaphysiques : « Comment voudriez-vous qu'on vous confie des jeunes gens, s'il appert qu'on ne peut vous faire descendre de certaines régions de pensée ? » (4) Gentz, s'il n'adresse pas à la chancellerie weimarienne une demande en règle, vante du moins, en juillet

(1) Il ne semble pas avoir recherché, comme dit WILBRANDT, 268, des satisfactions de pure vanité.

(2) 5 et 6 avril. Cf. Witt, III/I, pp. 51-54. BAXA, AM, 14, pense que cette présentation avait été faite en janvier 1803. Mais Müller n'est nommé dans la Correspondance Gentz-Metternich qu'après août 1811.

(3) Cf. Freymüthiger, 1806, n° 23, p. 92. L'écho annonçant l'arrivée du prince Bernard suit aussitôt la citation falsifiée de DWL.

(4) BW, 168, n° 112, placé par erreur en 1811/12.

1806, au duc qui se rend à Teplitz, les éminentes qualités de son ami (5). Mais Charles-Auguste ne se décide pas encore.

Müller, pour s'assurer une existence indépendante, reprend donc le projet qui, l'année précédente, l'avait amené à négocier un contrat avec le libraire Frölich. Il allait éditer un journal. Non plus une revue politique (6), mais une revue consacrée à la critique « médiatrice », comme il l'avait annoncé en fin des *Conférences*.

Gentz se mit aussitôt en campagne pour recruter à Müller des souscriptions, et aussi des collaborateurs. Pour inciter Brinckmann à trouver des abonnés berlinois, il ne lui cache rien des espérances utilitaires que Müller fonde sur ce projet, et lui laisse entendre à demi-mot que la réussite du journal est, pour d'autres raisons, hautement désirable (7). Mais la guerre qui éclate entre la Prusse et la Suède empêche Brinckmann de faire quoi que ce soit en faveur du nouveau journal.

Müller lui-même, pour s'assurer une vedette, s'était tourné, comme l'année précédente, vers Jean de Müller. Il y avait longtemps que l'historien désirait connaître son « cousin », comme il s'amusait à l'appeler. Jean de Müller fit donc le voyage de Dresde où il séjourna du 17 au 26 juin (8). Adam-Heinrich l'entretint de ses projets, le présenta chez M^{me} de Haza, et Gentz, qui bientôt allait partir pour Teplitz, s'efforça de le convertir à ses entreprises politiques. La tâche se présentait ardue : car Jean de Müller, comme « son cousin », montrait plus de propension contemplative que d'ardeur pratique. Gentz va même jusqu'à le juger « poltron » dès qu'il s'agit de mettre en œuvre les théories auxquelles il a accordé son adhésion.

Néanmoins, Jean de Müller se montre docile, et manifeste de si bonnes intentions que Gentz, à force de le chapitrer, croit l'avoir guéri de sa pusillanimité (9).

Mais c'est surtout avec « son cousin Adam » que se montre l'historien. Ils vont même, de compagnie, à l'église catholique, et c'est probablement autour de questions religieuses que tournent leurs entretiens.

Jean, en effet, promet à Adam de lui faire tenir un certain nombre d'œuvres de Lavater. Mais, sitôt arrivé à Berlin, il revient sur sa promesse et, par Zacharias Werner, adresse à Adam non point Lavater, trop empreint d'une certaine « simplicité apostolique », mais les *Voyages des Papes*. Il a bien essayé, mais sans succès, de placer quelques prospectus du futur journal. Mais il espère que si Adam arrive seule-

(5) BAXA, *AM*, 58, dit que Gentz vit le duc « tous les jours » durant son passage à Dresde. Les *Tagebücher* sont muets.

(6) Comme le croit Witt II, 277, note.

(7) Witt II, 277. « Die Subskription ist die Basis einer unabhängigen Existenz für ihn : mehr darf ich nicht sagen, um Sie dafür zu interessieren. »

(8) Cf. Witt, II, 277-78. BAXA, *AM*, 56, en disant « einige Wochen » allonge ce séjour.

(9) Witt, II, 281.

ment à couvrir ses frais, la valeur de son œuvre lui sera plus profitable que toute recommandation (10).

Müller, à ces beaux encouragements, eût sans doute préféré des abonnements. Mais s'il éprouva quelque dépit, l'occasion ne vint pas de le manifester. Ou peut-être crut-il que cette inaction de Jean de Müller était en rapport avec certains bruits qui lui revenaient aux oreilles.

On racontait, en effet, à Dresde, qu'Adam avait essayé d'entraîner Jean vers sa politique « chrétienne », que l'historien, malgré ses sympathies pour le catholicisme, s'était montré hésitant, et qu'il fallait s'attendre à ce qu'Adam, dès les premiers numéros du journal annoncé, le prit vivement à partie.

En remerciant du paquet remis par Zacharias Werner, Müller tâcha de réduire à néant tous ces racontars (11). Jamais il n'a eu la pensée d'inaugurer sa carrière littéraire en « aboyant aux trousses » de son « paternel » ami. Ceux qui ont répandu de tels bruits en seront pour leur peine (12). Loin d'attaquer la gloire de Jean, Adam espère sous peu dire encore tout le bien qu'il pense de l'*Histoire des Suisses*. Il s'insurge contre ces « scribes à un sou la page » qui retournent contre lui le reproche qu'il faisait à certains philosophes de reconstruire l'histoire selon des procédés *a priori*, et l'accusent d'édifier une construction arbitraire, quand, « sur les piliers du génie grec et du génie germanique, il cherche à lancer la sublime coupole du christianisme ».

Mais il ne se borne pas à réaffirmer solennellement une théorie qu'il développait tout au long des *Conférences*. Müller, si l'on en croit un de ces bruits qu'on colporte, aurait reproché à l'historien du peuple suisse de citer trop souvent les grands mots des héros antiques, et pas assez « la parole de Dieu ». De pareille accusation, il se justifie en rappelant le principe de sa méthode historique. Chacun est libre de réfléchir à sa manière les images qu'il reçoit du passé, pourvu qu'il le fasse sans aucun arbitraire, mais « avec une obéissance et une fidélité enfantines ». Ainsi personne ne gênera le voisin dans le culte que celui-ci rend à Dieu. Bien plus, si la teinte personnelle, que chacun donne aux images qu'il trace, n'a rien d'arbitraire ou d'absolu, des tableaux différents quant à la couleur laisseront cependant percevoir avec force une certaine persistance, une constance sous la diversité, et cette constance est l'expression même de la divinité.

Adam-Heinrich ne doute d'ailleurs pas de la profonde religiosité

(10) Lettre du 1^{er} juillet 1806. Cf. *Friedensblätter*, n° 82, V. Reproduite dans *Histor. Pol. Blätter fürs Kathol. Deutschland*, 1901, II, 74 ; et, avec des coupures par BAXA, *AM*, 57.

(11) Lettre du 6 juillet 1806, en dépôt à Schaffhouse dans les papiers de Jean de Müller (Mss. Müll., 235). Publiée par REQUADT, *Euphorion* XXVIII, pp. 365 à 369.

(12) Böttiger, qui jalousait les succès d'Adam-Heinrich, et correspondait avec Jean, n'aurait-il pas trempé dans ces commérages ? En tous cas, c'est lui qui, par la suite, fit connaître à Adam l'entrevue accordée à Jean par Napoléon.

de son « cousin ». Il l'avait découverte dans ses livres; à Dresde, il en a reçu une confirmation orale. Tout au plus lui reprocherait-il de ne pas faire de professions de foi formelles — peut-être par crainte de profaner un trésor sacré — alors que les passages abondent, où il ne craint pas de marquer ses sympathies politiques.

Si Jean tient Adam pour un exalté, presque un romanesque — et un soupçon de cet ordre se lirait dans le refus des œuvres de Lavater — qu'il ne cesse pas du moins de travailler avec lui à unifier et à consolider « l'esprit allemand », afin qu'il ne soit pas ébranlé le jour où s'écroulera « la pyramide toujours croissante du nouvel empire d'Occident ».

*
**

Gentz vient de partir pour Teplitz. Il comptait resserrer étroitement autour de lui le groupe de conjurés qui travaillent à une insurrection générale allemande et européenne. Une première déconvenue l'a récemment atteint : Metternich vient d'accepter l'ambassade de Paris, et, du même coup, lui échappe (13). Et voici que de Dresde lui arrivent d'étranges propos sur l'amitié des deux « cousins ». Malgré les assurances que lui donna Jean, il redoute chez lui une certaine instabilité de caractère, et craint surtout que son exemple ne décourage Adam. Celui-ci, au moment même où Gentz s'efforce de lui procurer des souscriptions, ne se met-il pas à douter du succès de son journal? Gentz l'adjure de ne pas abandonner l'entreprise, de se mettre sur-le-champ à écrire, et lui fait honte de ses perpétuelles hésitations.

Müller vient d'être repris par des accès de fièvre, et Gentz redoute que la maladie n'abatte ses derniers restes de courage. Il ignore la profession de foi antinapoléonienne qui terminait la lettre du 6 juillet et voit déjà son cher Adam, qui naguère lui rendait la foi dans l'action, entraîné par Jean vers de paralysantes rêveries. Pis encore : au lieu de vouer à Bonaparte la haine que l'on doit à l'Antéchrist, ne vont-ils pas, en raison de leur commune théorie de l'histoire, l'admettre au rang des instruments de la Providence ? bref, changer de parti ?

Dès qu'il sait quelles craintes assaillent Gentz, Müller s'efforce de les dissiper (14). D'abord son indépendance d'esprit est trop grande — et Gentz en a eu des preuves — pour qu'il se laisse ainsi dicter par autrui une règle de conduite et un changement de parti. Il désirerait bien agir dans le même sens que Gentz, mais il est venu trop tard au monde, et aux affaires politiques, pour escompter un résultat positif là où Gentz, vieux praticien pourtant, se voit parfois obligé à douter du succès.

(13) *Witt*, III/I, 55.

(14) *BW*, 81.

D'ailleurs si l'Europe connaissait bientôt « un interrègne de monarchie universelle » — et il faut bien reconnaître que cette éventualité est bien difficile à écarter — la cause sacrée, la cause du christianisme, la seule qui compte en définitive, serait-elle irrémédiablement perdue? Comme si la maladie brisait tout ressort en lui, Müller abandonne tout espoir d'action immédiate et reprend de vieux thèmes du *Gegensatz* et de *Science et Littérature*. Une monarchie universelle, un absolutisme napoléonien agrandi à l'échelle de l'Europe ferait apparaître en meilleure lumière la cause chrétienne, la cause de l'Allemagne. Sans doute préférerait-il tout autre moyen de briser l'emprise napoléonienne. Mais qu'on lui indique donc un autre remède, un seul! Quant au « mélancolique résultat de ses méditations », il le dit bien nettement : un chrétien ne peut pas se détacher de la cause de l'Europe; pour l'instant, il n'y a qu'à souhaiter que la domination napoléonienne se fasse plus pressante, afin que, la connaissant mieux, on se mette à la détester pour des motifs personnels, et que tous « nous apprenions à vaincre ce Bonaparte que nous portons en nous ».

Il est probable que Gentz ne fut qu'à demi satisfait d'une telle réponse et qu'il sentit Müller prêt à s'évader dans ces rêveries qui lui étaient chères, et où la politique active se noyait dans les visions mystiques.

Comme pour atténuer les craintes que manifestait Gentz de le voir se réfugier dans la contemplation pure, il affirme, après des déclarations de fidélité inébranlable, que « le joug des temps présents pèse très lourd, même sur celui qui ne vit qu'en Christ ». Et il est sûr que le chrétien qui est en Gentz le comprendra mieux que l'homme d'Etat, dont les exigences tenaces ne sont jamais satisfaites. Mais une constatation s'impose : on ne voit pas encore à quelle « communauté » on pourrait bien se dévouer. Et si un petit groupe arrive à conjuguer ses efforts, on ressent tout de suite une crainte que cette action ne soit prématurée. Reste une consolation, qui vient en droite ligne du *Gegensatz*, c'est que l'ennemi lui-même travaille à la cause de l'Allemagne, à la cause du Christ. Il espère bientôt revoir Gentz à Dresde, mais redoute que, très prochainement, « la flamme de Dieu » n'ait exigé le sacrifice de tout ce qui reste en eux d'attachement aux biens de ce monde.

Du coup, le projet de journal est abandonné. Peut-être l'échec où allait l'entreprise renforce-t-il, par contre-coup, cette passivité résignée que Müller oppose aux événements. Mais il faut vivre. Et Müller incline à donner, l'hiver prochain, un nouveau cycle de conférences.

Gentz, à Teplitz, vient de vanter Müller à tous ceux qu'il rencontre. Aussi, accueille-t-il assez fraîchement la nouvelle que Müller revient à ses méditations (15).

Il a, pour lui, perdu le goût des discussions et des cours de philosophie. Et s'il lui prenait fantaisie d'en écouter un, il se ferait l'effet « d'un habitué des tripots réclamant deux prêches par semaine ». Quant aux Conférences annoncées, il ne peut qu'en blâmer le projet. Müller, avec la première série, s'est taillé une belle notoriété. Il se doit d'aborder maintenant d'autres tâches, de ne pas céder à la tentation trop alléchante de tirer du même sac deux moutures.

Les événements, d'ailleurs, se précipitent. Gentz, en juin, comptait rester longtemps à Dresde, cette ville « innocente et sans malignité ». En août, il ne voulait plus entendre parler de Vienne, et voulait « vivre pour Dresde, rien que pour Dresde », du moins tant que son cher Müller ne s'en envolerait pas. Mais la guerre semble imminente : fin août, c'est le major Götzen, puis, quelques jours après, le prince Louis-Ferdinand qui apportent de Berlin la confirmation d'hostilités toutes proches. Le revirement de la Prusse, la récente exécution de Palm « électrisent toutes les âmes », et Gentz se déclare plein de courage et d'espérance.

Chose curieuse : son optimisme se colore de nuances empruntées à Müller. Il n'a pas le moindre doute que cette guerre devienne générale; mais « cette guerre, si elle éclate — et si elle n'éclate pas, la position générale de l'Allemagne se trouvera toujours améliorée — n'est pas l'ouvrage des hommes : c'est la Providence elle-même qui l'a déclenchée. Elle s'est servie, pour la produire, des mêmes instruments qui avaient porté les maux de l'Europe à leurs derniers excès ».

A l'usage de Metternich, Gentz reprenait les termes mêmes dont Müller se servait en juillet et qui lui faisaient redouter de le voir « s'écarter de lui » (16).

*
**

Bientôt Müller verra Gentz quitter Dresde pour accompagner le prince Louis-Ferdinand, nommé commandant des avant-gardes prussiennes en Franconie, puis pour rejoindre le quartier général prussien, où Haugwitz — celui-là même qu'il souhaitait naguère de voir pendre — l'a invité à suivre les opérations (17).

Les Prussiens bivouaquent aux portes de Dresde, et leur camp est un but de promenade. Tout semble aller pour le mieux. Tout à coup, Müller apprend la mort du prince Louis-Ferdinand; le groupe des

(16) Witt, II, 277 ; III/I, 59 ; BW, 84.

(17) Cf. GENTZ, *Geheime Geschichte des Anfangs des Krieges von 1806*, paru d'abord dans *United Service Journal*, XCIII ; en allemand dans la *Minerva* de BRANS, 1836, n° d'octobre. Gentz quitta Dresde le 2 octobre, et, le 3, rejoignait le quartier général prussien à Naumburg. — Cf. aussi *Journal* dans SCHLESIER, *Mémoires et lettres de Gentz*, 1841.

antinapoléoniens irréductibles est cruellement atteint. Puis, le 14 octobre, on entend, au loin, des grondements de canonnade (18). Le surlendemain s'avèrent les désastres d'Iéna et d'Auerstaedt.

Müller, inquiet de Gentz, le voit arriver au soir du 17, « le désespoir et la mort au cœur ». Il a quitté Weimar la veille de la bataille, et a dû errer, par d'invraisemblables détours, pour regagner Dresde. Il ne s'y sent d'ailleurs pas en sûreté : les bulletins français l'accusent formellement d'avoir été le principal fauteur de la guerre. Dès le 20, il quitte Müller. Vienne n'étant pas sûre, il accepte, pour quatre semaines, l'hospitalité que lui offre, à Prague, la princesse Pauline de Courlande (19).

C'en est fini, bien fini des rêves de politique active. D'autre part, Gentz n'est plus là pour pousser Müller à reprendre son projet de journal. Un seul moyen s'offre, pour tâcher de se créer une existence indépendante. Müller annonce donc, au début de l'hiver, ses conférences sur l'*Art dramatique* (20).

*
**

Le public de Dresde se voyait offrir, dans cette nouvelle série de conférences, l'essai de critique *médiatrice* promis l'hiver précédent. Suivant un procédé qui lui restait cher, Müller tâchait d'appliquer à l'art dramatique sa méthode antinomique, puis, dans un tableau brossé à grands traits, faisait parcourir à ses auditeurs l'histoire du théâtre depuis les Grecs jusqu'aux toutes récentes tentatives de drame bourgeois.

D'habitude le critique se place, pour ainsi dire, dans la salle, et du parterre, considère la scène. Müller renverse la situation : de la scène, il considère d'abord le public.

S'il pose le problème de cette manière inattendue, c'est beaucoup moins par goût du paradoxe et de l'originalité à tout prix que pour une raison profonde. A la fin des conférences sur la *Science et la Littérature*, il insistait sur les rapports qui unissent le théâtre et « le marché » à la cellule-mère dont ils sont issus : le groupement religieux, l'Eglise. Le théâtre est inséparable de notre activité sociale, de nos affaires, de notre vie de tous les jours. Il n'est pas un monde à part où nous nous réfugions pour trouver quelques minutes d'oubli. Müller n'admet donc pas qu'on trace entre ces deux aspects d'une même activité une séparation inexorable : au contraire, chacune de ses études

(18) Cf. G. H. SCHUBERT, *Erwerb*, II, 180.

(19) Cf. *Witt*, II, 287.

(20) Elles nous sont parvenues, non sous leur forme originale, mais découpées en 25 essais d'inégale ampleur, parus en 1812 dans *VS*, II, pp. 1 à 260.

particulières essaiera de montrer combien le théâtre, hors d'Allemagne, a su prendre racine au plus profond du peuple; l'art dramatique doit être une manifestation de la vie nationale, « une révélation de l'Etat », et, en cherchant à se créer un théâtre où s'intégreraient l'esprit des dramaturgies passées et les préoccupations du présent, l'Allemagne arrivera peut-être à conquérir ce qui lui fait le plus cruellement défaut: l'esprit national.

En passant du « marché », de notre vie quotidienne, au théâtre, les spectateurs ne dépouillent pas leur tempérament. Dans la salle, l'acteur trouvera donc devant lui les deux mêmes types d'hommes que la vie courante nous offre à tant d'exemplaires. Types antithétiques, auxquels, selon la méthode du *Gegensatz*, se superpose une unité supérieure où les antinomies s'équilibrent et s'harmonisent.

Les caractères *monologiques* s'attachent avec une passion exclusive à un idéal en dehors duquel ils n'aperçoivent point de salut. Et il faut bien reconnaître que l'Allemand marque, par nature, une certaine propension à ces enthousiasmes absolus (21).

Un esprit *monologique* disserte du monde beaucoup plus qu'il ne songe à agir sur lui, ne se soucie guère de ce qu'autrui pense, et regarde le contradicteur comme une curiosité, sinon comme un monstre. Dans une conversation, il cherche à réduire au silence total, à anéantir quiconque ose élever une objection. Amoureux, il ferait voler l'univers en poussière pour défier celle qu'il aime, et sa passion, au lieu d'exalter en lui la joie de goûter pleinement à toute la richesse du monde, donne une désespérante fadeur à tout ce qui n'est point l'aimée. Chose curieuse, cet amour *monologique*, si exclusif soit-il, n'implique pas la possession : il demeure le plus souvent une adoration lointaine. Sans réponse, il risque de tourner au désespoir, mais s'il éveille un amour réciproque, les dangers sont plus grands encore. Un amoureux *monologique* recherchera en vain, dans sa belle, les qualités qu'il lui attribuait gratuitement ; un mot d'elle infligera au monologue qu'il tenait une contradiction plus cruelle qu'aurait été un amour non partagé. A un esprit *monologique* il faut des lieux d'élection, les lauriers d'Italie ou les cyprès de Vaucluse. Il lui faut des poètes, des héros favoris. Et si sa passion le pousse à la création artistique, le désespoir le guette dès qu'il constate son impuissance à s'exprimer totalement (22).

Au théâtre, le spectateur *monologique* n'accordera d'attention qu'à un seul héros, qu'à son héros. Les autres personnages, et avec eux les intentions profondes de l'auteur, se noieront dans un brouillard indifférent. Et, si la destinée accable le héros, on regrettera que la pièce tourne si mal. Plus d'une spectatrice, après avoir reporté sur Hamlet

(21) VS, II, 37, 30.

(22) VS, II, 17-19 ; 21-22.

toute la sympathie que la disparition d'Ophélie laisse sans emploi, préférerait qu'il ne prît point la résolution de venger son père, et s'embarquât tout bonnement pour l'Angleterre; la mort du « héros blond », l'avènement de Fortinbras laisseront au cœur de ces spectatrices un regret, sinon une douleur. Un public *monologique* ne s'intéressera qu'à l'intrigue entre Egmont et Claire; s'enlevant dans une lumière trop crue, elle rejettera dans une grisaille imprécise la révolte des Pays-Bas. Marguerite de Parme, qui sait allier la finesse politique à la noblesse du cœur, verra son rôle supprimé par le régisseur *monologique*, ou bien, condamnée à réciter *con amore* les passages où elle loue les qualités d'Egmont, rehaussera de l'amertume de ses déceptions les triomphes de Claire. Quant au duc d'Albe, si imposant par sa fidélité aux traditions, fidélité saisie par Goethe « au moment même où elle allait se pétrifier », il ne sera plus qu'un welche perfide et sournois. Et alors, pour tout arranger, il conviendrait qu'au V^e acte, Philippe II vînt tenir une cour de justice, infligeât au duc le châtiment qu'il mérite, et trouvât le moyen d'unir Claire et Egmont sans que ce pauvre Brackenbourg en souffrît trop.

Si les dames se laissent emporter par un élan sentimental, messieurs les spectateurs *monologiques* exigent qu'au dénouement une justice se manifeste. C'est le rôle du poète de la monnayer en sentences bien frappées, qu'un prince ou tout autre personnage considérable débitera, avant que le rideau ne tombe, à la grande joie des bons et à la confusion des méchants. Ce désir *monologique* d'une justice terrestre manifeste, et volontiers retentissante, nous vaut ces personnages schématisés, traités tout d'une pièce — « je ne suis que vertu, et toi tu n'es que vice » — ces intrigues conventionnelles où l'on chante le bonheur domestique, où l'on honnit les jeux de hasard et les liaisons inconsidérées, bref tout le douceâtre prêchi-prêcha d'intentions moralisatrices qui compose le plus clair du théâtre d'Iffland (23).

Les tempéraments *dialogiques* sont bâtis tout au rebours. Ils ont le sang léger et mobile, montrent plus d'enthousiasme pour l'action que pour la spéculation, cherchent beaucoup plus à s'adapter aux idées de l'interlocuteur qu'à lui imposer leur pensée. A vouloir prendre les hommes tels qu'ils sont, ils prêtent l'oreille, avec une égale attention, aux fous et aux sages. Peu leur chaut de prononcer des paroles qui aient un retentissement profond et lointain : ce qu'un instant leur apporte, l'instant d'après le dévore.

Légers, inoffensifs, inflammables, fugaces — le Français, dit Müller, est dialogique — ils songent beaucoup plus à jouir du monde qu'à le faire progresser, et, pour en expliquer les apparences contradictoires, se contentent de formules à bon marché : « Tout est relatif, tout

dépend de l'angle sous lequel on envisage les choses. » Dans une discussion, le résultat positif leur importe moins que le plaisir de discuter, que la gymnastique intellectuelle à laquelle ils se livrent, et la bien-faisante « émotion » qu'elle procure. En société, ils savent, avec une habileté sans pareille, éviter le sérieux, le profond et l'ennui; et cette espèce de danse des œufs qu'ils exécutent, effleurant tous les sujets sans les toucher vraiment, leur vaut des compliments sur leur goût et leur bon ton (24).

Mais il est des natures plus rares, qui, « à égale distance de ce qu'il y a de pétrifié dans le premier type, de fluide et de fondant dans le second », savent cependant se montrer « plus fermes que le roc et plus mobiles que l'onde »; qui ne s'abstraient point de leur temps pour aller prêcher au désert, et ne s'abandonnent pas non plus aveuglément au monde qui les entoure, mais « vous forcent à aller et vous font désirer d'aller en ces régions où l'on voudrait éternellement demeurer » (25). Ces tempéraments, Müller les appelle *dramatiques*.

Un drame véritable allie en effet des éléments monologiques et des éléments dialogiques. L'intérêt se ramasse sur un personnage central, à qui il arrive d'exprimer seul sa pensée, puis se disperse sur tous ceux qui composent le monde qui l'entoure. A côté du couple Egmont et Claire, il y a le peuple des Pays-Bas en effervescence, la régente Marguerite, le duc d'Albe. Mais ces éléments ne sont pas simplement juxtaposés : ils se subordonnent organiquement à une pensée centrale, qui les meut et leur confère une âme, ils forment véritablement un Tout.

Le spectateur *monologique* ne s'intéressera qu'au sort de Jeanne d'Arc, le spectateur *dialogique* ne s'attachera qu'à la multiplicité des épisodes qui marquèrent la défaite anglaise et le couronnement de Charles VII; le spectateur *dramatique*, le spectateur vraiment digne de ce nom, ne voudra pas voir dans la variété des scènes que le seul changement : il y trouvera, et goûtera une unité; de même il ne réduira pas la pièce au schéma de son action, mais se réjouira de voir l'unité profonde se revêtir d'une multiplicité infinie d'épisodes et de personnages. L'éternel l'attire autant que le mouvant, mais la décision sacrée de Jeanne, sa volonté de sauver le roi ne rejeteront pas, pour lui, dans l'ombre, tous ces grands caractères qui aideront ou entraveront la mission de la fille au grand cœur. (26).

Un tempérament *dramatique* saura accorder la passion tyrannique, l'impétuosité rectiligne d'un interlocuteur *monologique* et la mobilité fuyante de l'homme « de bon ton ». A chacun d'eux, il saura décerner la récompense qui lui revient sans que l'un remporte sur l'autre un triomphe total et définitif.

(24) VS, II, 6, 7, 30, 32-34.

(25) VS, II, 7, 8.

(26) VS, II, 15, 16.

Au théâtre, il ne se tiendra pas pour satisfait de la victoire d'un héros envers et contre tous. Il refusera également qu'un auteur se contente d'offrir « de beaux passages », mollement retenus par la trame inconsistante d'une action conventionnelle. Il exigera un tout, un ensemble qu'on sente vivre d'une même vie jusque dans ses plus petits détails.

Il faut au drame un centre, cet « axe d'or » autour duquel se meut toute l'action; ou si l'on préfère une autre comparaison, une basse harmonique continue, une tonalité fondamentale, qui ne cessera pas de résonner du fait que le héros est vaincu, ou anéanti. Le sentiment de son héroïsme suffira à ordonner en un tout des situations chaotiques et des masses sans consistance. Ce coup de hache, qui tue l'Egmont de chair et d'os que nous avons vu sur le théâtre, le fait accéder à une vie spirituelle, transfigurée, capable de résultats terrestres infiniment plus grands.

D'autre part, cet « axe d'or » ne peut ressembler à celui d'une roue de moulin, qui, sempiternellement, nous remontre les mêmes rais et les mêmes aubes. Il faut qu'il soit l'axe d'un monde vivant, dont l'unité fondamentale prend, sous le chatoiement des antinomies, des couleurs toujours nouvelles.

La pierre de touche du véritable drame, c'est qu'il n'existe pas en fonction de quelques beaux passages, de quelques airs de bravoure attendus d'avance par le public; c'est qu'il n'existe pas afin que le héros ait obligatoirement raison, « comme chez Iffland », qu'il soit obligatoirement vainqueur, ou vengé, ou que les amoureux y soient, coûte que coûte, unis au cinquième acte. On le reconnaîtra à ce qu'on y puise le sentiment d'avoir été élevé « dans les régions les plus hautes de l'art, autrement dit de la vie, dont l'art est la fleur » (27).



De cet art qui fait ressentir au spectateur « l'élan même de la vie », nous n'avons pas d'exemple meilleur que les drames de Shakespeare. Aussi est-ce par eux que Müller, après avoir tracé une psychologie du parterre, aborde le tableau de la littérature dramatique. Il s'excuse d'ailleurs de vouloir, en quelques conférences, décrire une œuvre si vaste et si variée, un cycle immense où chaque pièce est un monde qui vit intensément, mais n'atteint sa valeur totale que si on le replace dans l'ensemble des créations shakespeariennes.

Qu'on écarte d'abord tous ces arrangements où, sous prétexte d'écourter des longueurs, de retoucher du mauvais goût — comme fit

Ducis, en France — on retaille à loisir dans l'original, quitte à faire d'Hamlet un étudiant à perpétuité, ou du roi Lear un vieillard tombé en enfance. Sans doute opposera-t-on l'autorité de Goethe et l'obligation où Wilhelm Meister se trouve réduit, malgré lui, au V^e livre des *Lehrjahre*, de faire subir au texte de *Hamlet* un remaniement plus que superficiel. Müller proteste aussitôt que nous n'avons pas affaire à une proposition sérieuse, que Goethe prend à son actif, mais à une fiction du romancier pour introduire dans le corps de son récit une des pages les plus délicates qu'on ait jamais écrites sur Shakespeare (28).

A quoi bon modifier le texte original, puisque l'Allemagne a le privilège de posséder la traduction de Guillaume Schlegel ? Grâce à elle, Shakespeare est devenu « le bien propre de la nation allemande » et appartient même aux Allemands d'une manière plus directe et plus pure qu'aux Anglais eux-mêmes. Ceux-ci, en effet, professent à son égard un culte « empoussiéré et tout taché de rouille ». On l'admire par tradition, comme Pope, Milton et Locke, en vrac avec toutes les illustrations de la Grande-Bretagne. Ou comme ces paysans qui admirent un site familial parce qu'ils l'ont entendu vanter par des voyageurs étrangers, et répètent leurs louanges tout en préférant aux rochers et aux cascades un beau sillon tracé bien droit. La preuve du caractère rituel de cette admiration, Müller la trouve dans ce fait que la scène anglaise tolère le *Pizarre* de Kotzebue et d'autres pauvretés du même genre, sans pouvoir consacrer à Shakespeare la majeure part de ses représentations.

Pour étudier Shakespeare, quelle méthode Müller va-t-il adopter ? Dans le *Gegensatz*, il voulait envisager le monde dans son mouvement; dans *Science et Littérature*, il s'interdit de pratiquer dans le développement continu de la création littéraire un découpage mortel. Plutôt que d'essayer de retenir la poésie comme on capture une libellule qui, dès qu'on l'épingle sur un liège, perd toute sa couleur et son charme, il s'abandonnera au mouvement même de la poésie.

Il ne veut pas d'une « possession terrestre », égoïstement attachée à des détails matériels. Que lui importent ces classifications, ces recherches de ressemblances, ces querelles à propos de rien, après quoi on vous laisse dans les mains une œuvre toute souillée et ternie ? Il analysera, certes ; son enquête se montrera soucieuse du plus petit détail, mais il évitera de retenir la libellule prisonnière, une fois qu'il aura vu la finesse de ses ailes. *Untersuchen ist nicht unterjochen*. Étudier un auteur ne veut pas dire lui imposer votre joug (29).

Aussi n'est-ce point sans pitié qu'il évoque ces critiques anglais, Warburton principalement, qui ne surent donner du *Songe d'une nuit d'Été* qu'une analyse desséchante. La belle histoire que de relever des

(28) VS, II, 42.

(29) VS, II, 46-49.

invraisemblances et des anachronismes dans une Athènes de fantaisie, où les bosquets d'oliviers sont pleins d'elfes et de kobolds ! Seuls seraient fondés à s'en plaindre le costumier, ou peut-être le directeur, qui souvent n'est qu'un costumier à la puissance supérieure. En tous cas, cela n'ôte rien de la saveur délicieuse du *Conte d'Hiver*, « goût de plantes et de forêts, saveur germanique au suprême degré » — que d'y voir partir, d'un port sicilien, un bateau pour la Bohême (30).

Et comme avant tout il recherche « l'élan vital », le mouvement, auxquels les astres eux-mêmes sont soumis sans arrêt, Müller s'attachera, dans son analyse du *Songe d'une Nuit d'Été*, à faire ressortir les « figures de quadrille » que tracent en s'entrecroisant les intrigues superposées, et même la figure parodique qu'est cette répétition d'un *Pyrame et Thisbé* où Shakespeare lui-même nous offre la caricature de *Roméo et Juliette* (31).

Rechercher dans le *Conte d'Hiver* de pareilles figures de quadrille serait entreprise vaine. Mais néanmoins dans le calme de cette fantaisie, dans la clarté d'argent qui la baigne, il est encore possible de distinguer un rythme moteur. Shakespeare, vieilli, s'amuse à voir cha-
toyer une douleur et une joie que son détachement serein transfigure : il enlace la rose au rameau du cyprès, et tout le prix de la pièce vient de cette alternance où l'on ne discerne qui va dominer, d'une douce raillerie ou d'un attendrissement contenu.

*
**

Quant aux drames historiques, Müller les rassemble sous une même rubrique : leur « cycle tragique » figure « le déclin de la chevalerie ». Le monde chrétien et germanique y jette une dernière lueur.

A ce titre ils offrent un double intérêt. D'abord à cause de leur structure dramatique, puis aussi en raison de leur sujet lui-même. Car l'histoire britannique est aux yeux de Müller un raccourci de l'histoire européenne, un abrégé qui souvent prit l'allure d'une prophétie, et préfigura à une échelle réduite les grands événements qui allaient secouer le continent. Frédéric Schlegel eut grandement raison de souligner que ces révolutions dont l'Europe fait présentement l'expérience, l'Angleterre les a vécues, un siècle et demi auparavant. « L'histoire britannique est un drame, où l'Europe peut retrouver la pensée profonde et l'idéal de son histoire. » La constitution anglaise est *dramatique* : elle évite l'erreur d'un despotisme monologique, et d'une démocratie dialogique à l'excès. Elle n'est pas l'œuvre arbitraire d'un seul :

(30) VS, II, 50-54.

(31) VS, II, 56-57.

elle est l'*idée* qui subsiste sous les apparences passagères, le principe qui confère au drame de l'histoire anglaise son unité profonde. Elle affirme, dans un mariage organique, les principes sacrés des Etats chrétiens, fermeté du trône dans la continuité de la maison royale, et liberté du peuple (32). Grâce soient donc rendues à Guillaume Schlegel, à Tieck, à Goethe même, qui, en travaillant à rapprocher Shakespeare de l'Allemagne, sa terre d'élection, ont préparé les Allemands à mieux comprendre la vie, et sa double expression : l'art dramatique et l'Etat (33). Dans *Henri VII*, ne voit-on pas prendre forme vivante cette « inquiétude sacrée » qui ne saurait se satisfaire du présent, qui nous pousse constamment à ramener de force le passé à la surface et à lui faire pénétrer la minute même où nous vivons ? Dans le *Roi Lear* ne retrouvons-nous pas le drame même de la Révolution française, une faiblesse paternelle qui, manquant de confiance en soi, partage entre des enfants impatients son patrimoine et ses pouvoirs ? (34)

Shakespeare ne nous permet pas seulement d'apercevoir l'histoire sous son véritable aspect, qui est dramatique. Il transfigure aussi la notion de justice et l'arrache à cette mesquinerie bourgeoise où un Iffland se complait à la ravalier.

Richard II, par la manière dont il traite sa parenté et donne à bail — « comme une misérable métairie » — le royaume d'Angleterre, ce royaume « qui ne fait qu'un avec le cœur et les biens de son peuple », nous révolte et mérite une punition. Il est, en fait, châtié. Son cousin Hereford le détrône : Richard devient fou, et meurt.

On dira : nous voici donc, pour une fois, d'accord avec Iffland. Un traître est, au cinquième acte, puni comme il le mérite. Shakespeare aurait-il donc écrit dans le style *monologique* l'un des plus poignants de ses drames ?

Pas du tout. La justice qui accable Richard II ne ressemble en rien aux plates juridictions terrestres si chères à Iffland. Avec l'argent que lui a valu la mise à bail de son royaume, Richard guerroie contre les Irlandais, quand il apprend la rébellion de Hereford. Il redevient alors vraiment roi. Quand il débarque, il baise ce sol qu'il a vendu ; et nous voyons ses ordres et ses décisions croître vers le sublime, à mesure que ses fidèles, un par un, l'abandonnent. A force d'espérer l'aide que Dieu doit à ceux qui reçoivent l'onction sacrée, il arrive à prendre des accents d'une grandeur prophétique, avant que de s'effondrer à jamais. Ce n'est pas le traître à sa mission qu'abat la vengeance céleste, mais un souverain pleinement conscient de la grandeur de ses devoirs. Sans doute Richard périt-il, mais l'idée qu'il représente,

(32) VS, II, 64.68.

(33) VS, II, 92.

(34) VS, II, 92, 103.

la monarchie, sort grandie d'une telle épreuve, et apparaît comme « cette chaîne d'or qui attache et unit de toute sa force les générations successives d'une même nation ». Le drame de Shakespeare n'est pas un simple avertissement aux souverains, il est aussi une leçon aux peuples (35).

Mais détester Richard III, ce tueur d'enfants, et applaudir Richmond, quand il punit cet assassin — détester le bourreau et acclamer le vengeur — si nous le faisons, tomberons-nous dans le travers des spectateurs *monologiques* ? Pas forcément, répond Müller. Tout est dans la façon d'aimer ou de détester. Imaginons une Médée à la place de Richard, et imaginons que le poète nous la montre beaucoup plus poussée par les événements qu'agissant de son plein gré : l'horreur qu'elle nous inspirait d'abord sera tout près de se muer en pitié. Un dramaturge digne de ce nom — comme aussi un directeur de conscience — vous montrerait sans peine comment, d'une même situation initiale, certains se laissent entraîner au crime quand d'autres savent résister. Que notre haine de Richard III ne prenne donc pas la forme d'un sentiment définitif, *ne varietur*. Reconnaissons qu'elle ne peut durer qu'un bref instant dans toute son intensité, et qu'il est une région supérieure où, « saisie par l'esprit », elle se fondera dans l'harmonie générale.

Un poète *monologique* répétera sempiternellement de son personnage : *hic niger est* ; un poète *dialogique* fera défiler sous nos yeux quelques échantillons d'humanité, pour le plaisir de les faire défiler, et sans que nous sentions que leurs faits et gestes répondent à un pourquoi moral. Un véritable dramaturge nous entraînera malgré nous vers ces cîmes où la haine et l'amour se teignent d'une sérénité profonde et s'intègrent d'eux-mêmes dans le rythme général des lois universelles (36).



Un des problèmes capitaux que posent les drames shakespeariens, l'alliance du tragique et du comique, va maintenant préoccuper Müller.

Novalis, que Müller loue d'avoir montré en Shakespeare non point un poète mû par des intentions terre à terre, mais une véritable force de la nature, car l'art et la nature ne font qu'un — Novalis réserve cependant à Shakespeare une critique à laquelle Müller refuse de souscrire : dans les grands drames historiques on assisterait à une lutte constante et douloureuse de l'Anti-Poésie contre la Poésie ; le trivial et le plat livrent l'assaut au sublime, et les scènes les plus

(35) VS, II, 69-72.

(36) VS, II, 90-96.

hautes d'inspiration sont contrariées par les scènes burlesques qui voisinent (37).

C'est, répond Müller, une loi commune à la nature et à l'histoire, de toujours procéder « en artistes, jamais monologiquement, toujours dramatiquement ». Elles acceptent tout élément qui ne prétend pas s'imposer avec une rigueur despotique. En soi, la présence, dans une tragédie comme *Henri IV*, d'un personnage bouffon, n'a donc rien qui doive choquer.

Sans doute, les scènes d'auberge où Falstaff se répand en plaisanteries débridées, font-elles, par contraste, mieux ressortir l'âpreté tragique de la fin du roi. Mais, dit Müller, Shakespeare n'a pas pensé à un simple effet de contraste. Peu lui importait de plaire à tout le monde dans la salle, car il est patent, dit Müller, par taquinerie pour son auditoire, que les dames préfèrent les drames terribles et les messieurs les pièces gaies. Le bouffon n'est pas là comme la sauce pour faire avaler le poisson, ou comme chez Kotzebue, les scènes gaies, pour reposer des longueurs larmoyantes. Shakespeare ne juxtapose pas des éléments hétérogènes, mais les subordonne à une unité *gegen-sätzlich*. Leur antinomie ne s'affirme que pour nous mener à une synthèse plus haute. Dès que « l'âme monte sur le trône », les éléments les plus dissemblables concourent non plus à une alternance de sentiments monologiques, mais à un effet dramatique. Un véritable poète saura, de lui-même, trouver cet équilibre organique, empêcher le bouffon de primer le tragique ou inversement, ne tombera pas dans l'erreur de Kotzebue, qui, dans *Wirrwar* ou *Wildfang*, noie toute la pièce dans un humour excessif.

Un poète inférieur — Kotzebue encore, dans *Menschenhass und Reue*, — coupera de farces et de jeux d'esprit des scènes larmoyantes à l'excès. De l'ensemble ne ressort qu'une émotion *dialogique* : on a bien ri, on a beaucoup pleuré, et c'est tout.

Shakespeare, ou tout autre dramaturge digne de ce nom, dans les scènes les plus tragiques, laisse toujours pressentir un apaisement prochain. Qu'on rie, qu'on pleure, aucune de ces émotions ne domine ou n'efface l'autre. Que Falstaff débite en scène ses plaisanteries truculentes ou qu'Henri IV agonise à l'abandon, nous sentons que le poète nous entraîne vers ces régions sereines, où, derrière la farce, se montre le sérieux de la vie, et derrière la douleur, la promesse et l'espérance d'un apaisement prochain. Quand il déchaîne la fureur des dieux sur la maison des Atrides, le poète nous guide vers ces zones calmes où nous nous sentons à l'abri d'une blessure trop rude; et quand Aristophane ou la comédie italienne s'acharnent à démolir tout ce qui nous semblait grand et sacré, ils laissent du moins subsister en nous

(37) *Werke* (Heilborn), II, 277, 378.

l'idée que ce n'est là qu'un jeu, et que leurs railleries ne diminueront pas les dieux.

Les plaisanteries du bouffon concourent donc tout autant que les malheurs du roi Lear à nous emmener vers ces sommets où la douleur se teinte d'une lueur d'espérance. Le bouffon n'est pas seulement supportable, mais indispensable aux côtés du roi Lear. Et celui que ne choquent point les rires de Falstaff, au moment même où Henri IV meurt, est non seulement « taillé pour le drame, mais aussi pour ce drame d'une espèce supérieure, où le jeu voisine avec le sévère, je veux dire la vie » (38).

Une autre considération justifierait la présence du bouffon : le poète a besoin d'un porte-parole. Le théâtre est autre chose qu'un kaléidoscope, ou qu'une lanterne magique. Il faut qu'on sente à chaque instant que la volonté créatrice du poète subordonne les personnages à l'unité de la pièce, et nous emmène vers ces régions supérieures où la douleur et le rire retrouvent leur équilibre antinomique. Le tragique grec disposait du chœur, qui était son porte-parole. Bien mieux : la rupture du mètre, le passage à la strophe lyrique montraient avec une évidence aveuglante que l'action dramatique était refoulée au deuxième plan. Sans doute le poète comique peut-il, de nos jours encore, s'adresser au public par la voix d'un personnage qui tire la moralité de la pièce. Mais, dans un drame, il est impossible de recourir à pareil procédé, si ce n'est en se servant du bouffon. Grâce à lui nous parviendrons plus facilement à « ce plan supérieur » où notre émotion sera véritablement « dramatique ».



Reste la question tant de fois débattue : Shakespeare a-t-il été un peintre fidèle de la nature ? Il est bien difficile, répond Müller, de discerner chez lui où finit la copie de la vie réelle et où commence la création originale. Sans doute, sa peinture de la vie est-elle tellement véridique qu'il n'est pas vain d'affirmer que la vie l'emporte sur la poésie. Mais il nous faut aussitôt affirmer, avec non moins de force, qu'une volonté créatrice domine et pétrit cette matière gigantesque. Quand nous voyons représenter une de ses pièces, nous sommes partagés par un double sentiment : qu'un proscenium et un orchestre nous séparent de l'auteur, et cependant que cette barrière n'existe pas, tant il y a chez Shakespeare unité complète entre la vie et la poésie. C'est là l'idéal qu'il convient de rechercher à tous les âges de la littérature dramatique (39).

(38) VS, II, 79-80, 87-89 ; 97-107.

(39) VS, II, 122.

Les Grecs, aux temps classiques, en offrent un autre exemple.

Mais avant que d'aborder l'étude de leur théâtre, Müller, dans un de ces vastes tableaux historiques auxquels il garde une prédilection particulière, les situe dans l'histoire de l'humanité. Aux aurores de celles-ci, un âge paradisiaque, œuvre de nature. A la fin, un autre paradis, fruit de notre sagesse et de nos arts. Et le propre de ces deux paradis, c'est que l'homme y est en paix avec la nature. Mais depuis sa chute, il est et reste encore en lutte avec elle. Cette lutte est faite de victoires alternant avec des désastres, et l'homme oscille entre l'idée *dialogique* de « l'arbitraire » — (il se sent capable de détruire des œuvres de nature, même les plus sacrées : les constitutions politiques) — ou l'idée *monologique* de la destinée — quoi que nous fassions, nous restons les jouets de puissances plus fortes que nous.

Dans la tragédie grecque, la destinée l'emporte sur les volontés humaines; dans la comédie, la volonté sur les puissances de la nature. Mais destinée et volonté se trouvent, chez les Grecs, ennoblies du fait que toujours elles prennent une teinte religieuse, et, par la religion, plongent au plus profond de la vie nationale. Du coup, elles sont inséparables, ne figurent plus que deux aspects divergents d'un principe commun. Ces dieux sur qui Aristophane exerce sa verve sont ceux-là même qui l'instant précédent faisaient sévir leur colère sur la maison des Atrides (40).

Le théâtre grec était en liaison intime avec la religion nationale. Il se nourrissait d'elle. Cette seule considération explique pourquoi un art dramatique calqué sur l'art grec n'a pu — en dépit des efforts de Schiller et de Goethe — prendre fermement racine en Allemagne.

De nos jours, le théâtre est un plaisir quotidien. Les représentations durent quelques heures au plus; elles cherchent à nous décrocher de notre vie courante, et voudraient nous donner l'illusion d'une réalité indépendante de nos préoccupations journalières. Chez les Grecs, au contraire, les représentations étaient le prolongement de solennités religieuses d'un caractère exceptionnel : chants du chœur, offrande de l'encens, drame faisaient partie d'une même cérémonie. Les représentations duraient toute la journée, et l'action qui se déroulait sur la scène ne tendait pas du tout à séparer le spectateur de sa vie politique ou domestique, à rompre les liens qui l'attachaient à sa nation, à sa religion, à ses occupations utilitaires. Alors que chez nous, du fait que l'oreille est obligée de servir à la fois l'intellect et le sentiment, on sépare de plus en plus la tragédie — où l'intellect s'arroe la plus grosse part, et ne laisse quasi rien à la musique — de l'opéra, — où la phrase et ses mots deviennent presque les esclaves de la mélodie —

en Grèce, l'œuvre dramatique s'adressait à l'homme tout entier, réclamait la coopération de la raison et du sentiment.

Le théâtre grec s'apparenterait à la sculpture; le nôtre à la peinture. Le masque grec, par la rigidité de ses traits, rend visible ces éléments stables qui, sous la mobilité d'un caractère, constituent son essence éternelle. Et, de même que le marbre ennoblit l'action mieux que le tableau, le masque confère une grandeur sculpturale aux personnages tragiques. La tragédie grecque grandit le passé national. En le rehaussant, elle le rapproche du présent, affirme la continuité de l'histoire nationale, et atteint le but commun que Müller assigne à la science, à l'art et à la politique : « Révéler le passé dans et par le présent, le présent dans et par le passé (41) ».

Il est donc vain de mettre en balance le théâtre grec et le théâtre allemand. Celui-ci n'est ni religieux, ni national. Certaines œuvres de Goethe laissent cependant pressentir qu'un jour apparaîtra en Allemagne un art dramatique qui plongera plus avant dans la pensée religieuse des racines vivaces, et qui dépassera pour nous, en valeur, le théâtre grec, tout comme le christianisme surpasse le paganisme antique.

Examinons plutôt, dit Müller, comment un Goethe conçoit la mort. Rappelons-nous son élégie *Euphrosyne*, sur la mort prématurée d'une jeune fille qu'il destinait à la carrière théâtrale. Elle revient dire au poète quelle douleur l'accable de n'être qu'une ombre anonyme. Mais transfigurée, sereine, heureuse comme si elle venait de renaître, elle regagne les Champs Elysées dès qu'en lui accordant un nom, le poète lui assure une existence nouvelle.

Une douleur nommée est bien près d'être vaincue. Songeons plutôt, dit Müller — qui, sans qu'il l'ait expressément avoué, semble bien penser à Novalis et à sa fiancée (42) — à ce qui se passe en nous quand nous perdons un être cher. Ecrasés de chagrin, nous nous désolons d'abord de constater que les traits du disparu deviennent, pour notre mémoire, flous et insaisissables. Puis ils se recomposent en un ensemble extrêmement serré, en une véritable œuvre d'art où ils se transfigurent jusqu'à prendre une allure divine, tant l'image nouvelle réussit à conjuguer l'esprit et le corps dans un tout organique plus beau que la réalité. La mort est donc vaincue. Il y a véritablement *résurrection*.

De monologique, la douleur est devenue dramatique. Mais l'image nouvelle tend à grandir encore, elle s'élargit à la dimension du monde, s'intègre à lui : et l'élément douloureux se trouve complètement éliminé. L'image semble remonter vers le ciel, et y disparaître, en nous

(41) VS, II, 132-137.

(42) Cf. *Tagebuch nach Sophiens Tode*, 18. April bis 6. Juli 1797. Trente jours de mutisme. Puis le journal reprend. Et dans la dernière *Hymne à la Nuit*, Sophie s'identifierait presque à Jésus.

laissant ce sentiment qu'en transfigurant le disparu nous nous sommes transfigurés nous-mêmes. Son *ascension* nous aura grandis.

Or le drame gravite autour de ces deux moments essentiels : il ressuscite pour nous le passé et fait cesser la douleur anonyme et insupportable que nous laissait la mort de tant de héros. Cette douleur devient *dramatique* dès l'instant où nous les revoyons devant nous, mieux vivants que dans leur vie première. Puis, cette douleur dramatique est « confiée au ciel », s'incorpore au monde impérissable de l'art. A la résurrection succède l'ascension.

Egmont nous en offre un exemple. Nous sentons que l'Egmont de chair et d'os devra périr dès le moment où Ferdinand lui montre qu'il ne pourra s'échapper de sa prison. Egmont connaît un bref sursaut de désespoir, mais devant la douleur *monologique* de Ferdinand, il ressuscite à lui-même, et remporte un premier triomphe sur la mort. Puis, sentant que son exemple et son souvenir vont s'élargir à la mesure du monde et des temps, il s'élève au-dessus de tout ce qui l'accable, et des symphonies de victoire accompagnent son ascension (43).

Toute tragédie historique comprend donc trois moments : d'abord la résurrection d'un personnage, au moment où l'accable une destinée inexorable ; puis la *catastrophe*, ce « moment supérieur », ce « tournant » de l'action, où le héros va reconquérir la liberté, où la nécessité et le libre arbitre vont se trouver réconciliés dans une unité supérieure, et nous aurons le troisième moment, l'ascension.

Ce n'est pas sans intention que Müller emploie des termes empruntés au vocabulaire religieux, et à la vie même du Christ. Il insiste sur une idée qui lui est chère : à savoir que notre théâtre, au lieu de constituer une distraction passagère, d'offrir une occasion d'oublier notre vie quotidienne, pourrait s'élever, tout comme la tragédie grecque, au rang de fête religieuse.

Et même mieux qu'elle encore. Car, si haut que les Grecs aient poussé leur art tragique, ils n'y ont jamais connu ces « victoires sur la mort » auxquelles, depuis la nuit de Dresde et les prémices du *Gegensatz*, Müller attache tant d'importance. Sans doute se défend-il de vouloir accorder à Goethe la palme ravie à Sophocle, ou de tomber dans ce travers, qu'il blâme dans Voltaire et ses *Lettres sur Œdipe*, de vouloir à tout prix juger les Grecs par rapport à un idéal absolu. Mais, dit-il, il est patent que la tragédie grecque est moins parfaite que leur comédie (44) et qu'elle ne nous apporte pas l'impression de calme que nous souhaiterions goûter. Certes, la douleur individuelle y prend une valeur supérieure, car c'est la nécessité et non un caprice

(43) VS, II, 150.

(44) VS, II, 190.

des dieux qui s'acharne sur les héros grecs. Toutefois l'idée de nécessité reste sans contre-partie : le sentiment de la liberté n'arrive qu'à grand'peine à se faire jour. Encore est-ce chez Eschyle — qu'on pense à *Prométhée enchaîné* refusant à Hermès de livrer ce qu'il sait des destinées des Olympiens — que le destin se montre le moins amer. Prométhée vainc presque la mort en refusant de céder aux dieux, ses bourreaux. Sophocle, grâce à la perfection de son verbe, adoucit la mort, mais ne nous montre aucun triomphe sur elle. Quant à Euripide, malgré toute la philosophie dont il bourre ses drames, il laisse du destin l'image la plus trouble, la moins consolante qui soit. Tout en voulant accorder liberté et nécessité, il sent que la partie est perdue d'avance et que les forces obscures et aveugles l'emporteront (45).

Cependant Egmont, bien que le destin s'acharne sur lui, recouvre une liberté qui dépasse toutes nos libertés terrestres. Goethe nous montre la voie qui mènera à la tragédie future. Celle-ci s'élèvera d'un degré au-dessus du drame grec. Elle laissera au cœur des spectateurs la foi que ce n'est point l'arbitraire de puissances supérieures qui décide inexorablement de nous et de notre liberté, mais qu'il existe une synthèse vivante, où, tout en s'opposant, la nécessité et la liberté arrivent à s'accorder, qu'une loi de paix parvient à concilier la volonté divine et les désirs des hommes (47).



Le drame satyrique — Müller n'en connaît d'autre exemple que le *Cyclope* d'Euripide — représentait des événements empruntés à une histoire déjà lointaine. La comédie, par contre, met en scène du présent. Et la comédie grecque reste à peu près impossible à comprendre si on la sépare du public auquel elle s'adressait. C'est de cette erreur initiale que procèdent les contre-sens d'un Sulzer. Parce que les comédies modernes — et peut-on dire que l'Allemagne possède une seule comédie ? — se contentent d'allusions, se bornent à éveiller un demi-sourire, et respectent pieusement les conventions bourgeoises, Sulzer s' imagine que le rire d'Aristophane, ce rire déchaîné, ne voulait que couvrir de mépris ceux que raille le poète. Gravement il réclame — on croirait entendre Iffland vanter ses propres pièces — que le poète comique « peigne des mœurs et dessine des caractères capables d'intéresser les gens qui pensent et qui sentent » (47).

Sulzer n'entendait évidemment rien à l'ironie d'Aristophane. Et

(45) VS, II, 154-160.

(46) VS, II, 162.

(47) VS, II, 165-167. Le passage incriminé de SULZER se trouve dans *Allg. Theorie der schönen Künste*, 2^e éd., 1792, I, 488.

Müller s'attache à bien préciser le sens d'un terme « mis à la mode par des esprits de génie », mais démonétisé par l'abus qu'en firent des imitateurs enfantins. L'ironie, c'est « la révélation que l'artiste ou les hommes sont libres ». Qu'on n'aille pas croire que l'artiste doit toujours avoir présente à l'esprit la notion de liberté selon telle ou telle école. Sans doute, la définition de l'ironie par Schlegel laisse-t-elle une lacune, et certains ont cru bien faire en la comblant selon leur goût. Il suffit à Müller de définir l'ironie selon la méthode *gegensätzlich*, en évoquant son contraire. Si l'on garde pour une forme donnée une aversion insurmontable ou une attirance incoercible, on n'est pas libre, on ne saurait être capable d'ironie. Elle est donc exclusive de tout sentiment *monologique*. Comme aussi de tout sentiment *dialogique* : il ne convient pas de se laisser entraîner par la dernière œuvre qu'on vous présente. Un enthousiasme qui se laisse emporter par un sentiment exclusif se place à l'antipode de l'ironie (48).

Müller illustre d'un exemple sa théorie et du même coup répond à certains reproches que lui avaient attirés ses conférences sur la *Science et la Littérature allemandes*, plus particulièrement ces pages où, avec un bel accent de conviction, il professait son attachement au christianisme et au catholicisme. On n'avait pas manqué à Dresde de le traiter d'« emballé », de *Schwärmer* (49).

Supposons, dit-il, qu'un critique veuille nous exposer ce qu'il pense de la tragédie, et que ses goûts, ses études l'aient constamment, en toute loyauté, ramené vers les beautés de la religion chrétienne, au point qu'il se soit passionnément épris d'elles. Si cet enthousiasme croît au point qu'il ne puisse plus voir qu'elles, il mérite l'épithète de mystique exclusif. Il n'est plus libre. Mais si, malgré l'élan de son enthousiasme, il n'oublie pas le monde, reste ouvert à toutes les beautés qu'il recèle, alors il mérite d'être écouté. Car sa passion pour le christianisme n'exclut pas sa liberté, et nous offre un exemple d'ironie. En recourant, à propos de tragédie, au vocabulaire sacré, en retrouvant, dans les péripéties d'une pièce, les moments essentiels de la vie du Christ, Müller a fait nouer amitié entre son ancienne passion, le christianisme, et sa nouvelle : l'art dramatique. Il a prouvé par l'exemple que la liberté et l'ironie pouvaient cohabiter avec le sentiment religieux (50).

Le théâtre futur, ce théâtre religieux auquel songe Müller, n'exclut donc point la comédie. Mais, dira-t-on, si l'ironie s'exerçait contre le christianisme lui-même? si, par exemple, ce critique chrétien en

(48) VS, II, 168-179.

(49) VS, II, 181, il se défendra d'être « ein unreines, in Mystizismus versunkenes, von den Modeschwärmereyen seiner Zeit angestecktes Gemüt, ein in sentimentalen, weichlichen Phantasien entmanntes Herz ».

(50) VS, II, 170-172.

arrivait à se moquer de lui-même et de sa théorie dramatique, avec ses moments essentiels de la résurrection et de l'ascension ?

Il s'agira alors, répond Müller, de déterminer si le rire est libre, ou contraint; s'il s'agit de ce rire innocent — le rire qu'éveille la comédie — ou ce rire plein de malveillance, le rire de Voltaire, dans la *Pucelle*. Qu'on se souvienne des grandes comédies du moyen âge : elles étaient composées, sur des thèmes sacrés, par des clercs, et pourtant renfermaient des scènes d'une verdure extrême, à propos de sujets religieux. Si elles avaient été contraires à l'esprit de la religion, l'Eglise les aurait-elle tolérées ?

Si, au moyen âge, il était loisible de plaisanter des objets les plus sacrés de la religion, c'est que, dans une âme pure, le sérieux et la joie enferment une part égale de piété. Si haute que soit l'idée que nous nous faisons de notre religion, nous ne devons pas oublier qu'une forme plus haute reste toujours possible. Que si notre enthousiasme s'attache exclusivement à un mode de piété déterminé, notre mysticisme bigot sera plus irrégulier que la raillerie d'un frivole. Les gens du moyen âge ne se moquaient pas de la religion. Ils raillaient leur foi d'hommes, cette foi qui, si pure fût-elle, laissait toujours place à une foi plus affinée encore (51).

A Athènes, le même Bacchus présidait aux pièces de Sophocle ou à celles d'Aristophane. Et quand ils les voyaient caricaturés sur la scène, les citoyens athéniens ne sentaient point que, pour cela, Socrate, ou Euripide, ou les politiques fussent diminués. Les acteurs et les spectateurs gardaient sans cesse conscience de la liberté intérieure qui animait le poète, autrement dit de l'ironie.

L'ironie n'est d'ailleurs pas l'apanage exclusif de la comédie. Même dans un sujet sérieux le poète doit donner au lecteur le sentiment qu'il reste libre. *Egmont*, *Euphrosyne* sont, en ce sens, pénétrés d'ironie. « Le sérieux, dépouillé de l'ironie, ne donne que des pleurnicheries; accompagné d'ironie — ou si vous préférez accompagné par Dieu ou le sentiment de liberté..... il s'élève au tragique ». Sans ironie, une plaisanterie reste pure satire; si l'ironie s'y ajoute, elle acquiert une force véritablement comique. Et c'est par l'ironie que le comique rejoint le tragique, que le bouffon du roi Lear, en dépit de son accoutrement burlesque, atteint au sublime.

Laissons donc de côté cette fausse conception de la « modération » comique : elle n'a pu être prêchée que par de faux poètes qui voulaient cacher leur incapacité sous des dehors vertueux et ne comprenaient pas qu'un rire franc et clair pouvait rester innocent et inoffensif. La seule juste mesure à garder, c'est l'ironie (52).

(51) VS, II, 173-175.

(52) VS, II, 177-182.

Tout comme il avait esquissé à grands traits le tableau de la tragédie de l'avenir, Müller indique dans quelles voies, à son sens, devrait s'engager la comédie. Il note d'abord qu'une vraie comédie est inséparable du public auquel elle s'adresse : à tel point qu'il nous reste impossible d'imaginer les rires que devaient soulever certains passages d'Aristophane. La tragédie est monologique, monarchique : la scène y parle seule; la salle subit. La comédie est plus dialogique, plus démocratique, plus actuelle. Le public se sent comme pourvu d'une voix et plus d'un auditeur donnerait volontiers la réplique aux acteurs. Molière a obtenu des effets irrésistibles en abattant les barrières du proscénium : Harpagon s'adresse aux spectateurs, M. de Pourceaugnac se réfugie dans la salle. Mais Tieck a fait mieux encore : il a installé sur la scène un théâtre plus petit avec ses acteurs et son public; il a mis dans la bouche du « petit public » les jugements tout faits, les travers et les préjugés du « grand public », si bien que celui-ci voit « à la flamme de la joie » se consumer et s'affiner ses propres manques de goût et ses défauts de caractère. Il importe de quitter la salle l'âme plus haute; écartons-nous d'Iffland qui ne nous offre que « le vieux levain banal des sentiments soi-disant vraisemblables ». Il faut nous sentir emportés par le puissant courant de la poésie, et non point contempler celle-ci de notre fauteuil, le cœur froid et l'esprit prêt à des dissections.

Aussi Müller aperçoit-il la comédie future sous les traits d'une coopération de la scène et de la salle, d'une improvisation où les acteurs et les spectateurs rivaliseraient, des porte-parole du public intervenant « avec esprit et grâce » dans l'œuvre du poète, que d'autres improvisateurs défendraient du haut des planches; les poètes de la salle et de la scène restant d'ailleurs « inspirés du seul et même Dieu », et recevant à la fin de la pièce chacun sa couronne.

Mais, dira-t-on, cette comédie, nous l'avons : c'est le théâtre viennois, ce théâtre de la foire où Casperl, Tadädl et Tinterl, tout en suivant un scénario extrêmement large, répondent aux objections et aux plaisanteries que leur adresse leur public. Evidemment, répond Müller : ce théâtre viennois enclôt en germe la « comédie universelle » vers qui doivent tendre les efforts de nos auteurs (53).

Le temps sans doute est proche où « le rideau se lèvera, non pour que le public voie l'auteur, mais l'auteur le public ». Et pour compléter la coopération du public et de la scène, Müller souhaite qu'au lieu de ces « misérables critiques en place », un acteur de génie assume, dans chaque grande ville, la mission de former le goût du public, moins en signalant les défauts ou les qualités des acteurs qu'en faisant réfléchir le public sur soi-même.

L'art, nous assure-t-on, est capable de progrès. En Allemagne, la meilleure preuve en sera l'apparition d'une comédie qui agisse sur le public allemand d'une manière directe et « républicaine », comme agissaient sur leur public les pièces de Gozzi à Venise, ou celles de Holberg à Copenhague — une comédie dont on puisse dire, comme de celles d'Aristophane, qu'en raillant les trésors les plus chers à son peuple, elle sait garder une telle mesure, « un rythme si divin », bref une telle ironie, que ces trésors sortent de l'épreuve plus purs et comme transfigurés (54).



L'union personnelle, au temps de Charles-Quint, de la dignité impériale allemande et de la royauté espagnole a été le signe extérieur, mais fugace, d'une affinité profonde; il y a plus d'une parenté entre le tempérament allemand et le tempérament espagnol : la meilleure preuve en est l'extraordinaire réussite des traductions de Calderon par Guillaume Schlegel (55).

L'Espagne, certes, est à la mode. Mais Müller regrette de noter, chez la plupart de ses compatriotes, soit de l'intolérance à l'égard de l'esprit religieux qui imprègne toutes les productions du génie espagnol, soit, inversement, un enthousiasme exclusif pour cette période du xiv^e au xv^e siècle, où le mysticisme espagnol a poussé ses plus belles fleurs.

Pour juger de l'art espagnol et plus particulièrement du théâtre, il convient de se refaire une âme d'enfant, et de sentir comme font les enfants : en bloc. Jeunes, nous vivons « à l'intérieur des œuvres d'art », vieux « en dehors d'elles ». Jeunes, nous laissons la musique baigner toute notre vie : « L'objet le plus froid rendait cependant un son harmonieux... le monde entier, sa vie, ses changements n'étaient que musique ». Nous recherchions en tout la musique; vieux, nous recherchons certaines formes de musique, nous rapportons ce que nous entendons à des modèles donnés.

Le théâtre espagnol exige que nous le sentions comme les enfants sentent la musique, comme un tout. Il ne supporte pas cette critique qui traite la poésie « comme un rôti, qui découpe avant de savourer, ou même place la joie de découper plus haut que la joie de déguster » (56).

A cette condition, Calderon deviendra citoyen d'un même monde que Shakespeare ou Eschyle, qu'Aristophane ou Goethe.

En face de la poésie espagnole, deux erreurs graves nous guettent. Tout d'abord, celle de ces snobs ou de ces naïfs qui vous assurent « que

(54) VS, II, 187-190.

(55) VS, II, 192, 193, 212, 213. Cf. aussi VS, I, 253, « Wie nur Deutsche zu übersetzen vermögen ».

(56) VS, II, 191, 199.

la poésie espagnole est la seule et l'unique; que sans assonances, sans aventures chevaleresques, sans miracles et sans merveilleux catholique, sans fleurs et sans étoiles, sans océans et sans volcans, il n'est plus de poésie possible » (57). L'autre erreur, pire encore, est le fait d'esprits loyaux et probes — tel Zacharias Werner — qui, interprétant à leur manière l'adage de saint Paul : « Examinez et gardez le meilleur », croient servir la cause de la poésie espagnole en nous offrant, dans leurs propres œuvres, une mosaïque des beautés qu'ils y ont découvertes. Pourtant, Schiller et Goethe ont suffisamment montré par leur exemple comment on devait utiliser les fleurs cueillies sous d'autres cieux : il est vrai qu'ils se sentaient mus par « un élan interne vers l'unité », tandis que Werner s'attache à collectionner et à juxtaposer des détails extérieurs et disparates. Il ne suffit pas d'emprunter à Calderon le procédé de l'allégorie pour créer un drame aussi grand que les siens (58).

Pour bien comprendre le drame espagnol, il importe de ne pas perdre de vue la loi primordiale de sa construction : les personnages n'y mènent pas une existence à eux; ils ne vivent pas pour soi. Ils ne sont là que pour transposer dans le visible une pensée profonde. Signes allégoriques, chiffres qui resteront mystérieux aux yeux des non-initiés, il leur suffit d'exprimer le sens caché que l'auteur mettait dans sa pièce; ils n'ont cure d'être de véritables caractères complets.



Nous sommes ici aux antipodes du théâtre grec, où le caractère dominait l'action. Chose curieuse : un acte s'appelle *jornada*, un voyage. Comme, par la portière de la voiture, nous voyons défiler les paysages sans nous arrêter à approfondir le caractère de chacun d'eux, de même les personnages espagnols défilent sur le théâtre : tableau mouvant et fugace qui se borne à traduire en surface l'idée profonde de la pièce. Plus que le caractère « plastique et personnel » de ces personnages comptent leur assemblage et leur jeu « pictural, ou même musical ». Si l'on veut reprendre des termes dont les critiques professionnels ont usé et abusé, le drame grec est une « pièce de caractères » à la puissance la plus haute, le drame espagnol la « pièce d'intrigue » poussée à la limite. On trouverait même chez Calderon, dans la symétrie des complications, une harmonie qui rappellerait celle des « figures de quadrille » que tracent les personnages du *Songe d'une nuit d'été*. Du moins, à travers le « tissu harmonique et rythmique de ces chiffres », aperçoit-on les mystères les plus sacrés de la religion : au moment capital, ce qui ne semblait qu'un amusement terrestre se

(57) VS, II, 200-201.

(58) VS, II, 202-203.

transfigure et se mue en une louange de Dieu, en un véritable service divin (59).

*
**

Quand, devant nous, on prononce le mot d' « antiquité », notre pensée va, d'habitude, vers Rome; quand on dit « les temps modernes », vers Paris. On tendrait trop facilement à voir dans le théâtre romain le théâtre antique par excellence, comme dans la tragédie française le point culminant de l'art dramatique moderne. Pourtant Rome ne fut que « l'automne, le Panthéon et le mausolée » de l'antiquité. Quant aux temps modernes, aux temps *romantiques* comme les appelle Müller, ces temps où prédominent la pensée germanique et la religion chrétienne, ils ont connu leur printemps avec Charlemagne et Roland; leur été resplendit avec Dante, Boccace, Calderon, Shakespeare; le siècle de Louis XIV marque déjà l'automne. Quant à la seconde moitié du XVIII^e siècle et aux premières années du XIX^e, elles montrent surabondamment qu'un autre âge est en préparation (60).

C'est une mode, et qui n'est pas sans raison, de ne jurer que par les Grecs, de n'admirer que les poètes *romantiques*, Dante, Shakespeare ou Calderon. Mais est-ce vraiment les servir que de brûler sur leurs autels tout ce qu'ont écrit les Romains ou les Français ? Le danger est grave. On risque d'écarter de la nouvelle littérature, et des trésors qu'elle ramena au jour, tous les esprits qui furent formés à la française — autrement dit la majorité de l'Europe — et tous ceux dont la culture juridique repose sur les bases du droit romain. D'ailleurs, ne jurer que par Calderon reste aussi partial que de ne jurer que par Voltaire. Ceux donc qui vantent le seul Racine ont autant de droit à se faire entendre que les admirateurs exclusifs de la poésie *romantique*.

Dans la société, nous rencontrons des gens pour qui, seule, la naissance compte; d'autres qui ne veulent voir que l'homme. Les premiers s'attachent au caractère « représentatif » de l'individu, les autres à son caractère personnel. Racine — Goethe l'a montré — offre aux gens du monde des attraits particuliers. C'est que la tragédie française — comme toute la poésie romaine — a une valeur dérivée, représentative. Les Grecs, les *romantiques* ont une valeur personnelle. Ils s'opposent donc. Mais on ne peut comprendre les uns que par les autres. Müller pousse même son affirmation jusqu'à ses dernières conséquences et déclare : « Vous n'entendez rien aux Grecs si vous rejetez le siècle de Louis XIV, et inversement..... Il n'y a qu'un seul esprit artistique et c'est lui qui, dans le calme vivifiant, doit nous guider parmi les formes propres à chaque temps » (61).

(59) VS, II, 205-213.

(60) VS, II, 215-217, 253.

(61) VS, II, 218-219.

Nos jeunes enthousiastes commettent une erreur funeste en voulant mesurer les tragiques français à la même aune que Sophocle, Shakespeare ou Calderon, en voulant chercher chez eux une vie débordante de force, tumultueuse même. Les Français se trouvent alors, par principe, désavantagés : leur poésie se réduit à des réminiscences, à des échos. Inversement, les admirateurs exclusifs des Français, en prenant pour critère « le poli social, cette régularité un peu austère et rigide, cette correction de forme et de ton » que Racine porte si haut, ne peuvent tolérer le naturel souvent débridé, le mépris qu'affichent certains *romantiques* à l'égard de la circonspection ou de l'élégance.

On va objecter : les admirateurs des Grecs et des *romantiques* veulent, avant tout, voir ; chez eux, l'intuition est juge décisif. Les admirateurs des Français entendent goûter. Les qualités d'intuition étant plus répandues que le goût, accordez du moins aux Grecs et aux *romantiques* la supériorité de plaire au nombre. Préférez donc la netteté vivante d'Homère au flou de Virgile, la majesté pleine de force d'Isocrate et de Démosthène à la rotondité trop géométrique de Cicéron, la sensualité douce et riche de Boccace à la polissonnerie rouée de La Fontaine, la plénitude harmonieuse de Calderon à l'élégance « exsangue » d'un Racine.

Non, déclare Müller. Un tel argument reste spécieux. Sans doute, la poésie romaine ou celle du siècle de Louis XIV n'ont-elles pas cette fraîcheur primesautière, cet élan de jeunesse que l'on aime tant chez d'autres. Mais l'âge mûr, l'automne de la poésie montrent d'inégalables beautés. Des admirateurs forcenés de Shakespeare n'ont pu résister à une série de représentations de Racine. Certes, après la première tragédie, ils voyaient en lui le sommet de l'Anti-Nature. Mais, peu après, leurs préventions cédaient et ils découvraient en lui d'irrésistibles charmes.

Trop souvent, on admire, en Allemagne, les Français par mode. Et l'on ne prend pas la peine de faire remonter en pleine lumière les insurpassables qualités de leur théâtre classique : mesure, unité et totalité de leurs pièces, qui vivent organiquement, perfection technique, fini artistique, enfin — et Müller rend ici hommage à un rationalisme dont il n'a combattu, dans l'*Aufklärung*, que les excès — cette clarté qui les rend intelligibles à tous et leur confère, du même coup, une valeur universelle.

Certes, dans les êtres jeunes, qui se meuvent en toute liberté et dont les gestes ne se plient à aucune convention, nous goûtons la beauté du *naïf*. Toutefois, la grâce calculée d'un homme d'âge et d'expérience, si elle nous enchante moins, nous conquiert mieux. Ce sont ces deux beautés que Goethe opposa sous les traits de Tasso, l'intuitif, et d'Antonio, l'homme de goût. Aucun d'eux ne pouvait remporter sur l'autre une victoire définitive, et c'est un triomphe de Goethe que de les avoir réconciliés.

De même Müller se garde d'accorder à Racine le pas sur les Grecs, ou inversement. Il lui suffit qu'ils obtiennent chacun leur couronne, comme l'Arioste et Virgile dans le drame de Goethe. « L'homme doit être à l'image de l'or : il réjouit, certes, son propriétaire immédiat. Mais il n'en garde pas moins une valeur universelle. » De la même façon, les beautés de la tragédie française sont complémentaires de celles que nous offre le drame grec (62).

Goethe et Schiller l'avaient fort justement aperçu. Ils sentirent que leur théâtre inclinait trop fortement du côté des Grecs et des *romantiques* : ils couraient le risque de ne plus produire d'œuvres complètes, universellement valables. Ils tâchèrent donc de rétablir l'équilibre compromis en se mettant à l'école des Français; et il est hors de doute qu'en se pliant à traduire *Phèdre*, ou même *Tancrède* et *Mahomet*, ils ont acquis une perfection lumineuse, une sûreté de la forme qui les met de pair avec leurs modèles.

Inversement Iffland — Müller l'a assez vigoureusement attaqué pour être en droit de souligner l'un de ses mérites — a essayé, non sans bonheur, de corriger une formation exclusivement française en s'obligeant à jouer des pièces grecques ou *romantiques*. Si sa noble émulation avec Fleck avait pu continuer, le théâtre allemand en eût retiré les mêmes avantages que les scènes viennoises de la rivalité entre Betty Koch-Rose, de goût français, et Frédérique Bethmann-Unzelmann, qui triomphe dans le drame *romantique*.

Quelque penchant que l'on ressente pour une autre forme de théâtre que la tragédie française, du moins convient-il de ne pas perdre de vue le caractère universel des beautés qu'un Racine propose à notre admiration. Un tel art ne mérite pas l'épithète de pétrifié. Sans doute n'évoque-t-il guère, comme terme de comparaison, la fleur qui vient de faire éclater le bouton. Mais le fruit et la fleur sont des formes opposées d'une seule et même vie : si le fruit n'a plus cet inégalable éclat premier, du moins nous dédommage-t-il en nous offrant d'autres douceurs. Et c'est lui qui contient les germes, promesses du futur.

Qu'on n'objecte point non plus aux Français d'avoir employé trop souvent des matériaux empruntés. Il est certes louable de faire œuvre originale en tous points. Mais il serait injuste de dénier aux Français l'esprit créateur : dans les œuvres de leurs classiques vibre intensément la foi en une règle artistique, la foi en des valeurs universelles, une foi vraiment solide, donc capable de produire et d'animer ce en quoi elle croit (63).

*
**

(62) *VS*, II, 220-226.

(63) *VS*, II, 227-231.

L'Italie, « pointe méridionale du monde germanique » offre des traits complémentaires de ceux de l'Allemagne. Ce que l'une regrette de ne pas posséder, l'autre en dispose avec largesse. Mais du moins l'affinité des tempéraments, le parallélisme des vicissitudes historiques font que le théâtre italien ne connaît pas plus que le théâtre allemand ces « siècles d'or » que nous admirons en Grèce, en Angleterre, en Espagne ou en France. Ces grands moments de la littérature fournissent donc, à tour de rôle, des modèles et des matériaux à l'art dramatique italien.

Mais si l'Allemand est naturellement porté vers la tragédie, l'Italien penche vers la comédie. Au même moment, et pour des raisons identiques, Lessing et Gozzi entreprennent de réformer la scène. Que de raisonnements, quelle critique à coups de bec et d'ongles, chez l'un ! Chez l'autre, quel flot de poésie, et quelle finesse de tact pour montrer par où pèche un Goldoni !

Sans doute sommes-nous gênés, quand nous voulons juger du théâtre italien, par l'habitude de l'improvisation et aussi par l'existence de ces personnages traditionnels, des masques de la *Commedia dell'arte*. Mais Müller, fidèle à sa méthode de ne juger de la comédie que par rapport à son public, souligne que les masques italiens sont les continuateurs de personnages analogues, chers au théâtre romain, et qu'au cours des années s'est accumulé en eux tout un « capital de rires », une force comique dont on ne saurait faire abstraction. Qu'on voie paraître Pantalon ou Tartaglia sous la robe noire du docteur ou l'habit chamarré du ministre, nous les reconnaissons à l'instant, et nous ressouvenons aussitôt de toutes les pièces où nous les vîmes. De plus, ces apothicaires sourds, ces docteurs bègues et latinisants touchent aussi directement leur public que Pourceaugnac peut toucher des Français, l'ordonnance Just et l'adjudant Paul Werner des Allemands.

Quant à l'improvisation, Müller la défendait déjà quand il esquissait les traits de la comédie future. Il importe que le poète touche directement son public, qu'il éveille les plus grands rires pour mieux faire sentir le sérieux de son intention. Le poète ne saurait être partout à la fois pour apporter à chaque représentation les additions ou les corrections désirables : qu'il laisse donc à l'acteur la liberté de jeu qui lui permettra d'adapter exactement l'œuvre à l'esprit de son public, et d'obtenir sur celui-ci l'effet maximum.

Cette comédie — qui existait à Venise au temps de Gozzi — et où coopèrent l'auteur, l'acteur et le public, jouerait le même rôle qu'à Rome les Saturnales. En obligeant les maîtres à servir, un jour par an, leurs domestiques, les vieux législateurs avaient voulu empêcher que se créât dans la société un absolutisme ossifié. Les Saturnales rouvraient les yeux les plus aveugles sur les rapports vitaux qui unissaient

les classes sociales. A ce titre on peut dire — et Müller appuie sur sa formule — « *que la comédie véritable est une révélation de l'Etat* ». Où il n'y a point de comédie, il n'y a pas non plus de véritable association politique; les classes ne coopèrent pas; elles s'endurcissent les unes contre les autres, songent à opprimer autrui. Et si, à cette comédie on peut joindre, par le canal de la tragédie, les grands souvenirs de l'histoire, alors l'esprit national, cet esprit que Müller voudrait insuffler aux Allemands, sera bien près de s'éveiller (64).

*
**

La vie familiale a-t-elle sa place sur la scène ? Certes, répond Müller, le drame bourgeois est et reste possible. Sans doute les récents essais ne prêchent guère en sa faveur. Du moins convient-il de reconnaître qu'ils étaient mal présentés : on nous a bien montré sur le théâtre des pasteurs et des chefs d'escadrons, des *Kommerzienräte* et de tout jeunes enseignes. Mais cela suffit-il à créer un drame bourgeois ? On nous a prôné la vie régulière, démasqué des scélérats qui ruinent les familles; de vieux oncles au parler rude et franc sont venus nous enseigner la manière de mener une maison ; et on n'a pas dédaigné de déranger le Prince pour qu'il destituât, dans la scène finale, ces fonctionnaires perfides, qui, durant quatre actes et demi, abusaient insolemment de leur autorité. Sans doute est-il fort bien de vanter les vertus domestiques; la famille est la cellule-mère de notre société et il importe qu'elle jouisse d'une vie saine et sûre. Mais ce théâtre moralisateur est-il bien à sa place quand tout s'écroule autour de nous ? On ne va pas vanter les joies de l'agriculture à ceux qui s'épuisent, au milieu des intempéries, à dompter un sol infertile. De même, quand la misère s'installe, que les contributions de guerre écrasent les villes et la campagne, que les traitements et les soldes cessent d'être payés, que les souverains sont réduits à relever leurs officiers de leur serment, est-ce bien le moment de nous offrir ces drames puérils ?

Il faudrait pénétrer plus avant dans la vie des familles, et que la flamme de l'ironie consumât tous ces inutiles accessoires dont nous accablent Iffland ou Kotzebue. Sans exiger de l'enfant prodigue qu'il montre des remords aussi tumultueux qu'Oreste, ou d'une fille séduite qu'elle se comporte avec les mêmes fureurs qu'Ariane ou Médée, reconnaissons du moins que dans le drame familial les situations sont les mêmes que dans la maison des Atrides.

Il est donc vain de mépriser par principe le drame bourgeois. L'art véritable ne ressent pas une horreur insurmontable de notre costume

de ville. On voudrait le contraindre dans des limites qui n'ont de raison d'être que l'habitude : en les dépassant, et en allant chercher des sujets tragiques dans la vie bourgeoise, pour y faire apparaître la poésie dans tout son éclat, l'art dramatique affirmera du moins sa liberté (65).

**

« Toute critique artistique doit, à son tour, être œuvre d'art (66) ». Müller, au terme de ses études sur le théâtre, s'excuse de n'avoir pas été, à la lettre, fidèle au principe qu'il a lui-même affirmé. Au lieu d'essais, c'est un véritable drame qu'il aurait dû offrir au public de Dresde. Les meilleures amitiés ne vont pas sans nuages : on s'explique alors, et tout rentre dans l'ordre. Si une forme dramatique nous semble être en défaut, accordons-lui du moins le loisir de s'expliquer « historiquement » devant nous. Dans le grand drame critique dont Müller a rêvé, Plaute, Aristophane, Calderon, Racine eussent tour à tour pris la parole; mais sans doute Shakespeare eût été le personnage central.

Si du moins sa critique n'a pu prendre la forme d'un poème, Müller a conscience d'avoir présenté à ses auditeurs mieux qu'une insensible dissection ou qu'une glaciale analyse chimique. Il espère du moins avoir ainsi donné des preuves d'esprit dramatique. Il s'est gardé d'affirmer, à grand renfort de circonlocutions, que tout était bon; comme aussi d'embrasser *monologiquement* le parti du seul Shakespeare. Une conclusion *dramatique* reste possible : un drame qui intègre l'antinomie du drame grec ou du drame shakespearien et de la tragédie française, un drame « plus général et plus pur » que les Allemands sont appelés à mettre au jour.

Car ce n'est qu'en Allemagne que peut s'opérer cette synthèse désirable. Et Müller, rejoignant ici les conclusions des conférences sur la *Science et la littérature allemandes* souhaite que Dieu, qui dispensa à ses compatriotes des dons si divers, leur accorde du moins le « climat » favorable pour que toutes ces belles promesses puissent éclore (67).

**

L'Art Dramatique ne connut point le succès qu'avaient obtenu *Science et Littérature*. Müller, pourtant, en écrivant cette nouvelle série de conférences, avait remporté sur lui-même une indubitable victoire. Il recherche moins certains effets rhétoriques qui sentaient l'artifice; tout en gardant à sa période une rondeur bien équilibrée et un balan-

(65) VS, II, 257-260.

(66) VS, II, 204.

(67) VS, II, 232-237.

cement souple, il s'efforce de concentrer sa pensée, et de pousser son analyse des textes et des caractères sans s'abandonner à des rêveries devant sa vision métaphysique de l'univers. Le *Gegensatz* nous avait offert des exemples, assez extérieurs, de critique littéraire ; *Science et Littérature*, par instants, se haussaient de la théorie à l'exemple ; cette fois-ci, avec une finesse qui n'exclut pas une verve incisive (68), Müller tâche d'illustrer, et illustre le plus souvent avec bonheur, son système de critique médiatrice.

Alors que *Science et Littérature* avaient obtenu d'emblée le privilège de deux éditions coup sur coup, l'*Art Dramatique* n'affrontera qu'après les avoir longuement attendus les redoutables honneurs de l'impression. La publication, fragmentée, s'échelonna sur les douze numéros du *Phæbus*, de janvier à décembre 1808, selon un ordre tout différent, d'ailleurs, de celui qu'adoptera Müller quand, en 1812, à Vienne, il confiera à Camesina l'édition des deux volumes de ses *Vermischte Schriften* (69). Sans doute les libraires de Dreeste étaient-ils instruits de projets qui leur portaient ombrage. Müller rêvait d'être son propre imprimeur. Mais aussi les temps n'étaient-ils guère favorables : en cet hiver 1806-1807 l'attention était accaparée par l'effondrement de la Prusse, et l'établissement de la domination napoléonienne en Allemagne inclinait les esprits à l'inquiétude et au repliement.

Même parmi les fidèles de Müller l'enthousiasme reste modéré. Laun vante bien l'orateur, et s'applique à faire ressortir les hautes qualités de son auditoire. Mais l'écho qu'il nous apporte reste mou et

(68) Cf. VS, II, 33 (accumulation d'infinitifs en *iren*), 53 (directeurs et costumiers), 61 (à propos de Warburton), 75-76 (à propos des *Naturdichter* : « on a moins vite appris à un ours à danser qu'instruit un paysan à rimer tel Wieland »).

(69) *Phæbus*, I, pp. 41-52. (*Fragmente über die dramatische Poesie und Kunst*) (VS, II, 1-38).

Phæbus, IV-V, 56-67, *Ironie, Lustspiel, Aristophanes* (VS, II, 165-190).

Phæbus, VI, 34-41, *Apologie der französischen dramatischen Literatur* (VS, II, 214-231).

Phæbus, VII, 3-12, *Vom Charakter der spanischen Poesie* (VS, II, 191-213).

Phæbus, VIII, 10-18, *Einleitung in die Betrachtung der griechischen Bühne* (VS, II, 120-140).

Phæbus, VIII, 45-47, *Noch etwas über den Unterschied des antiken und modernen Theaters* (VS, II, 251-256).

Phæbus, IX-X, 3-13, *Vom religiösen Charakter der griechischen Bühne* (VS, II, 141-164).

Phæbus, IX-X, 55-87, *Fragmente über William Shakespeare* (VS, II, 39-119).

Phæbus, XI-XII, 40-47, *Italienisches Theater, Masken, Extemporieren* (VS, II, 232-250). — *Phæbus*, XI-XII, 49-50, *Über das deutsche Familiengemälde* (VS, I, 257-261). — Le titre *Fragmente über die dramatische Poesie und Kunst* disparaît dans VS, II ; de même sont modifiés quelques sous-titres des *Fragmente über Will. Shakespeare*.

imprécis (70). De son côté, Müller signale à Gentz qu'il a atteint une véritable popularité. Mais « tour à tour on se plaint de ce que je sois ou trop catholique ou trop protestant, ou trop antique ou trop germanique ». Il déclare qu'on l'a quitté « non sans satisfaction et apaisement ». Mais au total le public ne devait penser de l'*Art Dramatique* ni plus de bien ni plus de mal que de *Science et Littérature*.

En adressant à Goethe, fin juillet 1807, l'*Amphitryon* et la *Cruche cassée*, Müller s'excusait de ne pouvoir joindre à son envoi une œuvre de lui. Excuse de pure forme : il savait bien que Gentz avait emporté à Karlsbad les conférences qui traitent du théâtre espagnol, et que M. de Haza devait lui faire tenir, une semaine après, le complément. Devant l'*Art Dramatique*, en dépit d'une longue conversation avec Gentz, Goethe ressentit la même impression mitigée que devant *Science et Littérature*. Il est, certes, flatté de se voir en si belle place et en si bonne compagnie. En renvoyant, le 28 août, les cahiers des *Conférences* à son « très cher Monsieur Müller », il voudrait lui dire « quelques mots aimables, et aussi quelques mots de poids ». Il s'excuse, sur la besogne du moment, de ne pouvoir accomplir la seconde part de son intention : « mais vous savez bien ce que je vous dirais ». En tout cas il se félicite, au moment où il sent qu'il va quitter les planches, de trouver tant de sympathie bienveillante (71).

Certes, le 10 août, Goethe confiait encore à Mme de Stein que, si étranges que fussent parfois les idées de Müller, elles montraient souvent de la liberté et de la sérénité d'esprit (72). Mais petit à petit la critique l'emporte sur l'approbation. Müller loue-t-il l'excellence des traductions de Calderon par Guillaume Schlegel ? Goethe résiste. « Schlegel ne nous offre qu'un faisan empaillé, en place d'un vrai — cela dit sans diminuer ses talents d'empailleur. » Et puis une certaine touche de mysticisme inquiète Goethe quand Müller parle du théâtre de l'avenir. Il le dira tout net quelques mois plus tard à propos de la *Penthésilée* et du premier numéro du *Phæbus*. Passe encore pour un juif d'attendre le Messie, pour un chrétien, la Jérusalem nouvelle, ou pour un Portugais, le retour de don Sébastien. Quant à lui il se fait fort, avec quelques planches posées sur des tonneaux, d'intéresser les habiles et les ignorants à des pièces de Calderon. La nécessité d'un théâtre synthétique, qui, tout en le dépassant, « marierait » Goethe au théâtre *romantique*, autrement dit à un théâtre d'inspiration chrétienne, ne pouvait s'imposer à Goethe lui-même avec une évidence éclatante (73).

(70) *Memoiren*, II, 161.

(71) Cf. SCHÜDDEKOPF et WALZEL, *Goethe und die Romantik*, II, 67, sqq. BAXA, *AM*, 68, veut que la lettre de Goethe du 28 août 1807 fasse allusion à *DWL*. Goethe avait eu cette première série de Conférences dès avril 1806.

(72) A Mme de Stein, 10 août 1807. (Ed. PETERSEN, 1923, II, 553).

(73) SCHÜDDEKOPF et WALZEL, *Goethe und die Romantik*, II, 74-75.

Présenté à Goethe comme la continuation, réclamée par lui, de *Science et Littérature*, l'*Art Dramatique* est jailli de la même veine que le *Gegensatz*, et fournit à la méthode de la critique *médiatrice* une illustration de premier ordre. En fait, si un sujet pouvait se montrer propice aux développements antinomiques, à la reprise du schéma lutte et conciliation, c'était bien la critique dramatique. Tout en s'efforçant de concentrer son attention sur des questions bien délimitées, et de ne pas offrir, au gré de sa fantaisie, des variations sur le thème du *Gegensatz*, Müller laisse néanmoins vibrer une note persistante qui montre bien la continuité de sa pensée.

Müller s'inspire toujours d'une vue historique du monde en mouvement. C'est toujours « au vol » (74) qu'il entend saisir la poésie et la vie. Le jeu des antinomies l'entraîne parfois un peu loin et certains parallèles poussés avec une impitoyable rigueur gardent une allure forcée. Il faut absolument que l'histoire littéraire se soumette au *Gegensatz* (Fr. Schlegel déclarait Müller réaliste de mauvais aloi) et qu'elle se laisse réduire à des antinomies rectilignes à l'excès : l'antiquité, par exemple, est païenne, monarchique, *monologique*, sculpturale, tragique; les temps *romantiques* sont exactement le contraire : chrétiens, républicains, *dialogiques*, portés à la peinture et à la comédie (75). La recherche à tout prix du terme antinomique fait dévier Müller vers des développements extérieurs (76), et son désir de superposer aux couples antinomiques une synthèse conciliatrice l'entraînerait facilement à des outrances qui sonneraient comme des anachronismes (77).

Nous retrouvons la même dialectique qui, partie du postulat : le monde est un, en établit la preuve par des similitudes qu'elle recherche dans les domaines les plus variés. A propos de Shakespeare, Müller ne craint pas de pousser une incursion dans le domaine de la peinture (78).

Sous un même fond de christianisme transparaissent les mêmes touches de panthéisme : l'histoire, au même titre que la nature, « procède toujours en artiste » (79) et prend comme dans *Science et Littérature* la valeur d'une révélation seconde qui se poursuit sans arrêt. Sans doute le danger de représailles immédiates interdit-il à Müller de se livrer contre Napoléon aux mêmes attaques que précédemment : il ne se permet plus qu'*in fine* des allusions directes aux malheurs de l'Allemagne. Mais les mêmes thèmes persistent, à peine amortis : il n'y a pas d'hiatus entre la partie savante et la partie politiquement

(74) VS, II, 114.

(75) En particulier VS, II, 125.

(76) VS, II, 191-199, à propos du sentiment artistique « maternel » ou « filial ».

(77) VS, II, 207. Shakespeare a su allier le caractère sculptural de l'art grec au caractère allégorique et mouvant du drame espagnol. Or, comme prototype du dramaturge espagnol, Müller cite constamment le seul Calderon, né en 1601.

(78) VS, II, 115.

(79) VS, II, 77.

active de la nation; spéculation et action s'appellent mutuellement et se complètent (80). La fidélité au passé, élément essentiel de l'économie du monde, n'exclut pas un enrichissement continu et illimité, par intussusception, pourrait-on dire, de beautés toujours nouvelles (81). La Foi n'exclut pas la Raison, et Müller, qui rejette l'autorité absolue du seul intellect, comme il repousse avec indignation tout soupçon de mysticisme, accorde la Foi et la Raison dans son christianisme vainqueur de la mort, ce christianisme qui, dit-il, a « moins souffert des railleries et de l'incrédulité du siècle que de ces fades enthousiasmes poétisants si fort à la mode aujourd'hui » (82).

Seules sont plus appuyées que dans *Science et Littérature* les allusions à l'Etat et à sa structure organique : l'évocation de l'histoire anglaise par Shakespeare, ou encore les malheurs du roi Lear offrent à Müller l'occasion d'affirmer des principes qui ne tarderont pas à prendre un ample développement (83).

Une autre parenté se marque avec les œuvres antérieures : l'*Art Dramatique*, à son tour, reprend et traite comme un bien anonyme un certain nombre d'idées qui, certes, étaient déjà tombées dans le domaine commun, mais dont Müller, volontairement ou non, néglige d'indiquer l'origine. Comme dans *Science et Littérature*, des réminiscences inavouées de Herder ou de Schiller vibrent encore sous l'accent personnel que Müller sait donner à sa pensée. Jusque dans le détail, on découvrirait des emprunts : Goethe fournit l'image de la libellule (84) ; Rousseau ou Hemsterhuis celle des deux paradis, l'un, don gratuit de la nature, aux aurores de l'humanité, l'autre, œuvre de raison, au terme de notre histoire; Frédéric Schlegel a déjà aperçu dans l'Histoire d'Angleterre un raccourci et une préfiguration des révolutions qui devaient troubler le continent; il avait aussi donné du terme de *romantique* une définition que Müller s'approprie (85). Si Müller cite Holberg à plusieurs reprises, il passe sous silence les efforts que Tieck avait faits pour le remettre à la mode; et la guerre sans pitié qu'il mène contre Iffland et Kotzebue est la reprise d'une querelle déjà vidée par les *Xénies*, dont on trouverait l'annonce dès 1790 dans la correspondance de Schiller et Körner, et des échos jusque dans le *Journal intime* de Benjamin Constant (86).

Du moins, en reprenant ces idées qui ne sont pas absolument son bien, Müller leur imprime-t-il un accent bien à lui, fait-il œuvre personnelle ?

*
**

(80) VS, II, 98.

(81) VS, II, 25.

(82) A. J. de Müller, 24 mars 1805. — VS, II, 147, 154, 171.

(83) VS, II, 65-71, 101-102.

(84) Cf. « *die Freuden* ».

(85) Cf. *Vom Wesen der Kritik*, dans *Lessings Meinungen*.

(86) *Journal intime*, 6, 8, 9.

Dès la première conférence, Müller établit avec force l'un des postulats de sa théorie : le théâtre ne forme pas un monde à part, ne constitue pas, en marge de notre activité politique et sociale, un refuge où nous venons oublier nos efforts et nos misères. Le théâtre est « une révélation de l'Etat ». Loin d'apparaître inutile, ou même néfaste, il se présente à nous comme un éducateur de premier ordre : c'est par lui qu'on peut le mieux accéder à l'esprit national.

Goethe, en ramenant l'attention sur Hans Sachs, soulignait que son œuvre frémit de la même vie que la vieille cité de Nuremberg ; et, à Frédéric Schlegel, l'importance de Shakespeare semblait d'autant plus considérable que l'histoire d'Angleterre offrait une préfiguration de l'histoire continentale, et l'œuvre de Shakespeare un miroir de l'histoire d'Angleterre. Müller reste trop fidèle au *Gegensatz* pour ne pas insister sur le thème de la réciprocité, et là sa théorie prend un accent bien personnel. Hans Sachs reflète Nuremberg ; mais aussi, par son intermédiaire, le citoyen de Nuremberg connaît beaucoup mieux sa ville et les affaires politiques où elle est engagée. Shakespeare est un fidèle miroir du passé ; mais par lui le passé rejoint le présent. Le théâtre se montre capable d'une synthèse analogue à celle qu'opère l'Eglise en intégrant en elle-même la fugacité des moments successifs et l'Eternité. Dans les drames historiques de Shakespeare le passé et le présent se rejoignent et manifestent la continuité de la communauté nationale.

Une telle préoccupation est bien personnelle à Müller. Sans doute arrivera-t-il à Guillaume Schlegel dans ses conférences sur la *Littérature Dramatique* de laisser entrevoir des idées assez voisines. Müller toutefois affirme sa théorie avec le plus de vigueur, pousse l'idée jusqu'au bout de ses conséquences, et garde l'avantage de la priorité.

*
**

Les Grecs ont eu le bonheur de posséder un théâtre national et religieux. La constatation n'est pas neuve ; Müller a lu Schiller, entendu Bouterwek, et sans doute eu sous les yeux un article où Fr. Schlegel soulignait que la tragédie grecque n'offrait au public que des sujets appartenant à la légende nationale, et que, depuis l'enfance, on connaissait par cœur (87).

Mais Müller a d'autres préoccupations en tête : l'antinomie qui sépare Hirt de Winckelmann le retient, et il tente de la résoudre. Si Winckelmann a su heureusement définir les caractères essentiels de l'art grec, simplicité noble et grandeur calme, il érige toutefois l'esthétique des

(87) *Ienaer Allg. Lit. Ztg.*, 26 avril 1792.

anciens en dogme absolu, et voudrait faire de ce canon une loi suprême dépassant les temps et les lieux. Müller se sent évidemment attiré bien davantage par Hirt : l'art grec a une valeur « caractéristique », autrement dit individuelle, nationale, historique, autant que typique et générale. Que les Grecs aient atteint l'idéal que Müller propose au théâtre, cela ne fait pas le moindre doute. Mais l'œuvre de Sophocle ou d'Eschyle ne constitue pas un modèle éternel, une révélation divine à jamais proposée comme terme à atteindre. Les conditions du monde ont changé. Qu'on tâche d'exploiter aussi bien qu'eux le trésor de l'Histoire nationale, soit. Mais qu'on ne demande pas aux Allemands, après vingt-quatre siècles, de ressusciter la tragédie grecque. Et Müller qui n'avait pas craint, à l'encontre d'une *Xénie*, de prêcher à ses compatriotes la renaissance de l'esprit national, déclare tout nettement que Goethe et Schiller ont fait fausse route en tâchant de ranimer un idéal définitivement périmé.

L'attaque de Müller ne va pas sans injustice de sa part. Evidemment il ne pouvait connaître cette lettre à Goethe, où à propos de Hirt, Schiller déplore qu'on vide l'art grec de tout le « caractéristique » qui en faisait la substance (88). Mais Müller, qui ne veut penser qu'aux *Dieux de la Grèce*, avait tout de même lu *Poésie naïve et poésie sentimentale*. Il aurait pu s'y convaincre que Schiller ne songe pas à ressusciter les normes de l'idéal grec, qu'il rend hommage à la poésie moderne et, bien loin de prêcher un retour en arrière, annonce un *Troisième Règne* poétique où les deux manières de sentir s'harmoniseront.

L'art grec n'est donc plus l'unique réussite, la réussite par excellence, mais une réussite entre d'autres. En face de lui, Müller dresse l'art *romantique*. Dans son ardeur à réagir contre le Schiller des *Dieux de la Grèce*, et plus particulièrement contre la strophe :

*Damals trat kein grässliches Gerippe
Vor das Bett der Sterbenden.....*

qui contredit en plein sa théorie du triomphe sur la mort, pièce essentielle de son christianisme, il ne craint pas d'affirmer que, par sa teneur religieuse, le drame moderne, celui de Calderon ou de Shakespeare, l'emporte sur la tragédie antique. Affirmation audacieuse, qui ne manque pas de susciter des protestations (89), mais dont l'indéniable nouveauté flattait son auteur peut-être plus que la part de vérité qu'on y peut découvrir (90).

A l'égard de Schiller, Müller ne se départira guère de sa partialité.

(88) 7 juillet 1797.

(89) Une des plus vigoureuses est celle d'HERBART, SW, XIII, 290.

(90) Cf. WALZEL, *Romantisches*, 194 sqq. ; W. REHM, *Götterstile und Göttertrauer*, dans *Jahrb. des Freien Deutschen Hochstiftes*, 1931, 256-292.

Certes il reconnaît la valeur morale de son théâtre, cite sa *Jeanne d'Arc* en fort bonne compagnie, et regrette qu'une mort prématurée ait ravi à l'Allemagne le poète qui eût tenu le rôle de tribun et l'eût incitée à l'action. Mais c'est là une attitude officielle. Müller sait fort bien glisser le blâme à côté de l'éloge et déplorer qu'on s'acharne à séparer le penseur de l'homme d'action. Il n'admet pas que « l'art serein » soit placé si loin de la « vie sérieuse », qu'on rompe ainsi la continuité du monde. Et dans le privé, sa mauvaise humeur se donnera libre cours : Schiller n'est qu'une espèce de grand chambellan ou de maître de cérémonies à la suite du royal poète qu'est Goethe (91).

Le théâtre de l'avenir, dit Müller, sera médiateur, il évitera les régions trop sereines comme le terre à terre. Il ne s'évadera pas dans l'invention pure, le jeu pour jouer ; il ne s'abaissera pas à nous servir, comme on dira plus tard, une tranche de vie. Il évitera surtout d'être un décalque du réel. Mais avant Guillaume Schlegel et ses conférences de Berlin, Schiller n'avait-il pas protesté, dans la préface à la *Fiancée de Messine* contre une illusion scénique qui nous laisserait croire que ce n'est plus à du théâtre, mais à la vie réelle que nous avons affaire (92) ?

Le théâtre de l'avenir intégrera le passé et le présent, il résoudra également l'antinomie de la destinée et du libre-arbitre : la tragédie ne nous montrera pas, comme Euripide, des héros absolument écrasés par la fatalité, mais leur permettra de conquérir, même au prix qu'y met Egmont, leur victoire et leur ascension ; la comédie, tout en laissant libre jeu aux fantaisies créatrices de la volonté, saura montrer cependant qu'une loi régit le monde et s'affirme derrière les caprices des personnages. Mais Schiller n'avait-il pas aperçu dans l'antinomie du destin et du libre-arbitre un couple homologue au couple réaliste-idéaliste, et la fin de *Poésie Naïve et Poésie sentimentale* n'appelle-t-elle pas une poésie de l'avenir capable de marier ces deux types de sensibilité et de pensée ?

*
**

Non seulement le drame moderne, mais l'art dramatique de tous les temps culmine en la personne de Shakespeare. Müller rêve d'une critique théâtrale en forme de pièce de théâtre : Shakespeare en serait le personnage central. Au début de ses conférences Müller a trop bien raillé ces esprits monologiques qui, s'engouant d'un poète, ne jurent plus que par lui, pour professer à l'égard de Shakespeare une admira-

(91) VS, II, 220 ; DWL, 207 ; BW, 126.

(92) SW, I, 96. M. WALZEL, *Romantisches*, 68, rappelle que Jean Elie Schlegel avait déjà incliné dans ce sens.

tion qui ferait de lui le parangon insurpassable des dramaturges de tous les temps (93). Tout en ayant mené le théâtre aux sommets les plus hauts, Shakespeare ne peut être proposé comme norme *ne varietur*.

Müller, à propos de Shakespeare, s'efforce de s'écarter des sentiers battus, et il faut bien convenir qu'il y parvient. Lessing, certes, plaçait Shakespeare très haut; mais s'il le proposait comme modèle aux poètes d'Allemagne, c'est que, mieux que Corneille ou Racine, il s'accordait avec les règles dramatiques qu'Aristote avait abstraites du théâtre grec. L'idéal grec garde donc la valeur d'une révélation quasi divine, d'un modèle inégalable. Herder, après avoir montré comment les différences de temps et de milieu avaient pu écarter Shakespeare des tragiques grecs, le proclame néanmoins frère de Sophocle : il admet donc implicitement, en dépit du déterminisme historique qui empêche Shakespeare de suivre exactement leurs traces, une précellence des Athéniens. Pour Müller, il dépasse les Grecs, et il ne peut pas ne pas les dépasser. Non seulement son œuvre constitue une totalité organique (une pièce de Shakespeare n'atteint l'intensité de vie dont elle est capable que si on la replace dans l'ensemble de l'œuvre), mais surtout Shakespeare a pu réaliser la plus haute synthèse qu'on puisse imaginer de la tragédie grecque, où domine un certain fatalisme, et du drame espagnol, tout imprégné d'esprit chrétien. Et cette synthèse est totale. Que Schiller voie en Shakespeare un poète *naïf*; que Schlegel aperçoive en lui un poète qui n'agit que d'après des intentions préconçues, Müller se sépare nettement d'eux. Shakespeare est aussi éloigné du *naïf* que du *sentimental*. En lui, l'art et la nature se confondent. Ses créations ont un accent naturel qui déroute; et il sait imprimer à la réalité brute le sceau de la poésie.

Il y a mieux. Lessing et Jean-Elie Schlegel avaient pu montrer aux Allemands que leurs affinités naturelles devaient les porter plutôt vers Shakespeare que vers les Français. Müller n'hésite pas à pousser plus loin. On pouvait sentir dans *Science et Littérature* les concepts d'Européen et de chrétien glisser vers le concept d'Allemand. Shakespeare qui sut le mieux exprimer l'idéal poétique de l'Europe chrétienne est plus proche des Allemands que des Anglais eux-mêmes. Cette annexion n'est pas prononcée à la faveur de quelques traductions particulièrement heureuses et qui donneraient à Shakespeare droit de cité en Allemagne. Jusque dans le *Conte d'Hiver*, que Guillaume Schlegel n'a point traduit, Müller prétend retrouver le frémissement et les effluves de la forêt germanique.

**

Ces *Spiegelszenen*, ces groupes de scènes qui souvent, dans le drame shakespearien nous offrent comme un reflet à moindre échelle de

(93) Comme laisserait entendre HERBERT, SW, XIII, 286.

l'action où elles s'impliquent, méritent une mention particulière. A elles seules, elles forment un monde qui vit, et elles reproduisent l'image du tout où elles s'insèrent : elles apportent donc une preuve de la structure organique, à l'image d'un être vivant, du drame shakespeareien. Mieux encore, elles affirment la liberté du poète à l'égard de son œuvre, le montrent capable de vivre avec elle et de s'élever au-dessus d'elle, bref de faire acte d'ironie.

Cette ironie est nécessaire, sans quoi le poète semblerait *monologique*. Mais elle ne doit être ni corrosive ni destructrice. Dans le *Songe d'une Nuit d'Été*, des artisans ridicules répètent un *Pyrame et Thisbé* qui parodie *Roméo*, mais n'en abolit pas la valeur tragique. Le modèle de l'ironie sera Aristophane, et non Voltaire.

En partant en guerre contre Sulzer et ceux qui ne voyaient dans l'œuvre d'Aristophane que de méchantes bouffonneries, Müller ramenait une querelle qui n'était guère neuve. Le *Teutscher Merkur*, treize ans plus tôt, avait publié plusieurs traductions; et Frédéric Schlegel, en 1794, avait souligné, dans la *Berliner Monatsschrift*, la valeur esthétique de la tragédie grecque. Bien mieux : Schiller lui-même, dans *Naïve und Sentimentale Dichtung* avait opposé Aristophane à Voltaire, et reproché à ce dernier de n'envelopper aucun idéal dans ses plaisanteries, de ne rien laisser apercevoir de ferme et de solide sous son perpétuel chatolement.

Mais Müller est trop fidèle à sa théorie de l'unité antinomique de l'organisme vivant, et aussi de l'œuvre d'art, pour ne pas exiger la présence de l'ironie jusque dans la tragédie. Pour ne pas avoir l'air d'être entraîné par l'action de sa propre pièce, l'auteur ne disposera que d'un moyen : le bouffon, à défaut du chœur.

Trois ans après la *Préface à la Fiancée de Messine*, Müller reprend à son compte plus d'une affirmation de Schiller. Le théâtre n'a pas pour rôle de nous repaître d'illusions; la jouissance suprême, c'est de voir le poète garder l'âme libre au milieu du jeu vivant de toutes ses forces; voilà des propositions que Müller adopte sans en rien modifier. De même, quand Schiller proclame que l'art « est tout idéal, et cependant réel au sens le plus profond du mot », que le poète doit « quitter totalement le domaine du réel tout en restant, avec une scrupuleuse exactitude, d'accord avec la nature », on croirait entendre, jusque dans le balancement antinomique des termes, Müller exposer son esthétique selon le *Gegensatz*.

Müller reste d'accord avec Schiller pour apercevoir dans l'emploi du chœur un moyen, fort commode pour le poète, d'exprimer certaines vérités essentielles qu'il importe de faire entendre aux spectateurs, mais qu'on ne peut cependant, sans créer un hiatus dans l'économie de la pièce, confier à l'un des personnages. Toutefois, Schiller voit dans le rétablissement du chœur dans la tragédie un autre avantage :

le chœur n'étant pas possible dans une pièce moderne — car chez nous les palais des rois sont fermés et la justice ne siège plus aux portes de la ville, mais dans les salles jalousement gardées — force sera donc au poète de revenir vers l'antiquité pour y trouver, ou y placer, ses sujets tragiques. Le chœur ramènera donc bon gré mal gré le poète vers ces temps antiques, plus poétiques que les nôtres, ou l'obligerà à prendre le ton antique, tout comme le sculpteur rejette le vêtement moderne pour adopter la draperie. De plus, l'emploi, par instants, du mètre lyrique rehaussera d'un degré le ton général de la pièce.

Avantages dont Müller refuse tout net de tenir compte. Le chœur n'est pas indispensable, et surtout un chœur à la grecque. Il suffit que le poète ait un porte-parole, et le bouffon tiendra fort bien cet office. Ne nous lions pas absolument à une certaine conception du drame, n'élevons pas au rang d'absolu une formule dramatique dont l'intérêt est, certes, immense, mais qui n'a qu'une valeur historique. Contentons-nous d'affirmer que, dans la tragédie, plus encore que dans la comédie, le poète doit à chaque instant faire sentir qu'il garde « une liberté supérieure », sans quoi il succombera, tout comme son héros, sous les coups d'un destin qu'il manie trop monologiquement.



Mieux que la tragédie, la comédie permet au poète d'affirmer sa liberté. La comédie est donc la forme suprême de l'art dramatique. Sur le principe, Müller est d'accord avec bon nombre de devanciers qu'il ne nomme pas et que pourtant il ne devait guère ignorer. Il y avait plus de quarante ans déjà que Kant, dans ses *Observations sur le Beau et le Sublime*, signalait que le sublime, dont l'expression suprême est la tragédie, enfermait une part d'étonnement, de surprise un peu pénible, tandis que la comédie était le prototype du beau. Schiller, dans sa 22^e lettre sur l'*Education Esthétique*, montre à son tour dans la tragédie *eine Kunst des Affekts*, tandis que la comédie libère l'âme; la première appartient au domaine du sublime, la seconde est réellement belle, et du sublime au beau la gradation est ascendante. « C'est parce que nous sommes des hommes et non des dieux que nous avons besoin de tragédies. » Schiller et Körner s'étaient beaucoup occupés de la question de la comédie, et Müller, qui fréquentait chez Körner, savait probablement que celui-ci gardait dans ses tiroirs une étude sur la comédie qu'il retouchait sans cesse, et dont Schiller avait raillé la lenteur à naître. En tous cas, Müller avait certainement pratiqué *Naïve und sentimentale Dichtung*. Quand il établit un palmarès des véritables auteurs comiques, il reprend les mêmes noms que Schiller : tout

au plus élimine-t-il Regnard, transforme-t-il Lope de Vega — que ses conférences ne citent jamais — en Calderon, et hausse-t-il Holberg d'un rang. Comme Frédéric Schlegel, comme Schiller dans une *Xénie* bien connue, il regrettera que l'Allemagne, bien qu'abondante en fous de toutes sortes et en silhouettes caricaturales, manque décidément de véritables comédies.

Au rebours de plus d'un de sa génération, Müller ne professe pas d'aversion pour Molière. Mais il le loue moins d'avoir dessiné des portraits éternels que d'avoir abattu les barrières du proscénium et mêlé le public à la pièce. Evidemment, quand Harpagon interpelle les spectateurs, le burlesque rejoint le tragique, et ce n'était pas pour déplaire à l'auteur du *Gegensatz*. Mais la véritable œuvre d'art doit naître d'une lutte constante entre l'auteur et la matière : le marbre s'élève au rang d'anti-sculpteur, et doit mettre à chaque instant l'artiste en face d'un problème nouveau, jusqu'à leur réconciliation dans une victoire où chacun d'eux remporte sa palme. Herder estimait la farce plus haut que la comédie de caractères. Müller, fidèle à sa théorie antinomique de la création artistique, mettra au faite de la comédie et de tout l'art dramatique cette ironie au second degré, l'improvisation que Gottsched avait poursuivie de ses foudres et reléguée au théâtre de la foire. La conclusion était neuve et personnelle; et si Guillaume Schlegel rompt quelques lances en faveur de ce genre décrié, ce ne sera que plus tard, et sans y mettre le même accent que Müller.



Depuis quelque temps, on ne suivait plus aveuglément Lessing dans ses conclusions contre la tragédie française. On inclinait tout doucement, et plutôt dans le privé qu'officiellement, vers la modération que montrait, un siècle auparavant, un Thomasius : sans vouloir copier coûte que coûte les Français, sans s'attacher absolument aux règles de leur théâtre, on estimait leur fréquentation profitable. La *Phèdre* d'Euripide n'empêche pas qu'on lise, chez Goethe, celle de Racine — c'est Mme de Staël qui se charge du rôle de l'héroïne — et Schiller lui-même qui, dans sa dissertation sur le *Pathétique*, raillait les rois de notre théâtre classique, s'applique à la traduire. Goethe s'essaie à transposer le *Menteur* et refuse de partager les préventions de Schiller contre Corneille. Goethe, qui, jadis, voyait dans la tragédie française « une parodie de soi-même » traduit *Mahomet*, « un chef-d'œuvre de concision dramatique », puis *Tancrède*, et fait jouer à plusieurs reprises le *Cid* et *Rodogune*. A Berlin même, dans le salon Cohen, Müller avait pu apprendre que Varnhagen, en plus d'un *Œdipe Roi* « plus vraisemblable que celui de Sophocle », gardait sur le métier une traduction d'*Andromaque*.

Müller ne fait donc pas œuvre absolument nouvelle en demandant à ses compatriotes, comme plus tard Nietzsche, de « ne pas mépriser les Français ». Mais, si on leur gardait quelque estime, on évitait de publier leurs mérites ou de les exposer systématiquement. Fr. Schlegel exprimait l'opinion moyenne en taxant la littérature latine — et par extension le théâtre français — de « vieille coquette déplaisante par son envie de plaire » (94). Müller n'hésite pas un instant à remonter le courant.

Certes, dans *Science et Littérature*, il s'essaie à réhabiliter le siècle de Frédéric II et laisse entrevoir une révision du procès que, pour louer Goethe, il engage contre Racine (95). De même, peut-on prétendre que, prisonnier de sa méthode antinomique et de sa théorie de l'unité dans la continuité, Müller se voit contraint de vanter un art pour qui le génie allemand — il le dit explicitement — ne montre qu'une très faible inclination. Du moins faut-il reconnaître une sincérité d'accent qui ne sonne guère comme une concession de pure forme aux étrangers, nombreux dans son auditoire, qui avaient été formés à la française. Quand il proclame la valeur universelle des tragédies françaises, vante la foi qui animait leurs auteurs, et exige qu'on rende à cette forme d'art les honneurs qu'elle mérite, Müller ne parle pas du bout des lèvres, mais bien mû par une conviction profonde. Preuve en est l'insistance qu'il mettra à reprendre ce thème, cinq ans plus tard, dans ses conférences sur l'*Eloquence*.

Et pour mesurer la hardiesse du sauvetage qu'entreprend Müller, qu'on prenne comme terme de comparaison ce que, un an plus tard, Collin écrira à propos du théâtre classique des Français. Il reconnaît aux Grecs une éclatante précellence, accepte sans restriction la démonstration qu'en donne Guillaume Schlegel à propos de la *Phèdre* de Racine et de l'*Hippolyte* d'Euripide, et, quand il consent à ne rien ôter de « la grandeur et des mérites des maîtres français », il explique aussitôt qu'il n'entend pas louer l'œuvre en soi, mais féliciter le poète d'avoir pu, en dépit des canons qu'il s'astreignait à observer, mettre au jour une œuvre qui ne fût pas mort-née (96). Reconnaissons à Müller l'avantage de la hardiesse et de la franchise.



(94) (*Jenaer*) *Allg. Lit. Ztg.*, 1792, à propos d'un article de Bouterwek dans l'*Akademie der schönen Redekünste* de Bürger. Cf. également l'introduction aux *Lessings Meinungen*.

(95) *DWL*, 185.

(96) H. J. v. COLLIN, *SW*, Vienne, 1814, VI, 103 sqq.

Il ne lui fallait pas moins de courage pour sauver le principe du drame bourgeois. Iffland et Kotzebue s'égarèrent dans une fade comédie larmoyante. Leurs insuccès — comme ceux des Français, aurait pu ajouter Müller — suffisaient, semble-t-il, à condamner l'idée dont ils s'inspiraient. D'autre part, Schiller et Goethe, dans ce groupe de *Xénies* intitulé *l'Ombre de Shakespeare*, tout en portant à Kotzebue des coups extrêmement rudes, atteignaient derrière lui le principe même du drame bourgeois. Schiller reprend d'ailleurs un thème assez voisin dans la Préface à la *Fiancée de Messine*. Un théâtre dont les héros respireraient un esprit « domestique et bourgeois », un théâtre où l'on ne verrait — (et Müller reprend les termes mêmes de la *Xénie*) — que « des pasteurs, des *Kommerzienräte*, des enseignes, des secrétaires ou des chefs d'escadrons de hussards » ne peut rien offrir de grandiose. Toute cette « misère » de personnages ne saura que « nouer de basses intrigues, prêter sur gages, subtiliser des couverts d'argent, risquer le pilori ou plus encore ». A un tel théâtre, prétend Schiller, il manquera toujours « la destinée grandiose et gigantesque, qui tout en broyant l'homme, le grandit cependant ».

Pour Müller le monde est un et continu. Dans ces conditions, pourquoi les destins tragiques et édifiants constitueraient-ils un apanage réservé aux grands de ce monde ou aux porteurs de peplum ? Sans s'arrêter à de longues considérations — on lui en voudra, plus tard, de cette brièveté (97), Müller pose l'axiome dont découleront les théories et les tentatives de Hebbel et d'Otto Ludwig. On ne peut certes exiger de toute fille séduite et abandonnée qu'elle ait exactement les réactions et le langage de Médée. Toutefois reconnaissons que la destinée que nous voyons parfois s'abattre sur des gens du commun ne diffère pas de celle qui accable la maison des Atrides. Sans doute le drame bourgeois réserve au poète plus d'un écueil, et plus redoutables que ceux de la tragédie classique. Concédon's du moins que le drame bourgeois ne tombe pas sous le coup d'une incapacité de principe.

*
**

Comme la *Nouvelle Ecole* — et Müller ne songe guère à la nommer *romantique* — Müller prêche un théâtre de l'avenir. Frédéric Schlegel, dans son *Alarkos*, essaya d'en réaliser la formule, de synthétiser Eschyle et Calderon. Synthèse trop étroite, déclare Müller. Sa théorie de la continuité l'entraîne à réclamer un théâtre total. Il n'y a pas d'îlots fortunés séparés par des siècles de grisaille béotienne, tous les siècles

ressusciteront pour animer le théâtre nouveau. Non seulement les barrières s'abaisseront entre des genres dramatiques jalousement séparés : Müller en regrettant la scission qui donna naissance au drame pur et à l'opéra, annonce les théories de Nietzsche et de Wagner. Mais aussi le théâtre, loin de former un monde à part, hors de la cité, deviendra pleinement national : il sera la révélation de l'Etat. En montrant ce lien profond qui unit le présent au passé, « cette chaîne d'or » qui lie les générations, le théâtre atteindra une valeur religieuse, au sens étymologique du mot. Si Müller demande que nous allions vers les siècles passés, vers tous les siècles, ce n'est pas pour que nous goûtions à ce jeu les joies que réservent aux habiles les expositions rétrospectives : nous devons constamment rappeler à nous le passé, l'incorporer au présent, afin que, chacun transfigurant l'autre, la Vie apparaisse dans sa resplendissante unité.

Par le théâtre, image de la vie, qui à son tour est « le drame par excellence », nous accédons au souverain principe. Le théâtre est art ; et il a son rôle dans la nation. Par ses conférences sur l'*Art Dramatique*, Müller se dirige vers les problèmes qui bientôt vont réclamer toute son attention : le problème du Beau, le problème de l'Etat.

CHAPITRE VII

LA PRÉFACE A " L'AMPHITRYON " ET LA RENCONTRE AVEC KLEIST

LES CONFÉRENCES SUR " L'IDÉE DU BEAU " (1807)

Au moment où s'achève le cycle des conférences sur l'*Art Dramatique*, Müller jouit à Dresde d'une manière de célébrité. On le loue et on le discute, on le rencontre dans un certain nombre de salons, et non des moindres; et le succès de ses conférences attire à lui bien des jeunes gens en espoir d'un renom littéraire.

Friedrich Schulze-Laun l'a introduit dans les salles de rédaction du *Journal du Soir*; il s'y est lié avec le D^r Wetzel, qui s'occupe beaucoup moins de médecine que de belles-lettres, et connaît tout ce que Dresde compte de beaux esprits. Chez Böttiger, Müller a rencontré Hartmann le peintre : il enseigne à l'école des beaux-arts, et peut se vanter d'avoir conquis l'estime de Caspar David Friedrich et même de Goethe; pour l'instant, il travaille à un grand tableau : *les trois Marie au sépulcre*, pour qui Müller professe une intense admiration; il y voit même l'annonce de temps nouveaux pour la peinture (1). Dans l'atelier de Hartmann, il a fait connaissance de Dahlmann qui, tout en traduisant des drames grecs, attend lui aussi qu'éclosent tous ces chefs-d'œuvre que l'on pressent, puis d'un portraitiste, Kügelgen, autre ami du D^r Wetzel. Le Danois Ohlenschläger, qui a entendu *Science et Littérature*, s'informe du *Gegensatz* : il y aperçoit un essai sur les rapports de la mathématique et de la philosophie, et y découvre « plus de talent et d'idées fécondes » que de plan consistant (2). Chez Körner, Müller

(1) *BW*, 98.

(2) Cf. KRISTIAN ARENTZEN, *Baggesen og Ohlenschläger*, Copenhague, 1870-78, II, 132. — LÜTTEKEN, *Dresdner Romantik*, 53.

s'est lié d'amitié avec le précepteur du jeune Théodore, le futur historien Dippold. Enfin, chez Kügelgen, il a pu apprécier tout un groupe de physiciens ou de naturalistes qui ne jurent que par Novalis : Carl von Raumer, le frère de son ancien condisciple de Göttingen, Steffens, comme Raumer ami de Tieck et ancien élève de l'école des mines de Freiberg, où ils ont connu le fameux géologue Werner. Steffens avait eu, dans le *Gegensatz*, l'honneur d'être nommé parmi les fondateurs de la *physique supérieure*, appelée à remplacer l'ancienne et sèche physique mécaniste.

Chez Kügelgen, en octobre 1806, le D^r Wetzel avait amené pour qu'il y logeât, en attendant de s'être fait une situation — il allait bientôt entrer comme précepteur au service de la générale de Kroke — un jeune médecin qui avait, sans aucun succès, tenté d'ouvrir un cabinet à Altenburg et préférerait s'adonner à la recherche désintéressée, le D^r Gotthilf-Heinrich Schubert. Il avait publié, l'année précédente, le premier volume de ses *Ahndungen*, pressentiments ou suggestions d'une théorie de l'Univers où Müller put retrouver plus d'une affinité avec ses méditations antinomiques.

Schubert invoque d'ailleurs les mêmes garants que Müller : Goethe et sa *Métamorphose des plantes*, Schelling, Ritter, et même Steffens (3). Son livre s'ouvre sur un vaste tableau cosmologique dont les motifs essentiels coïncident avec la vision du *Gegensatz* : la ronde des planètes ne saurait souffrir le moindre arrêt, non plus que l'action des forces antagonistes qui, au lieu d'un orbite circulaire — comme l'avait cru Képler — assigne aux astres un orbite elliptique; le couple attraction-répulsion a donné au monde sa figure et ses lois (3a).

Dans cet univers où tous les êtres procèdent d'un commun principe, et où la création est continue, la source de vie n'est autre que le *Gegensatz*, cette opposition, par couple, d'éléments antagonistes qui ne s'affrontent que pour « se marier » et procréer un terme supérieur (3b). Comme s'il avait lu Müller et partageait avec lui sa haine pour Fichte, Schubert proteste contre l'emploi abusif du terme de *Gegensatz* quand par exemple, on prétend opposer à l'Être le Non-Être (3c). Et le *Gegen-*

(3) Cf. *Ahndungen*, I, 175 ; I, 138 ; I, 156.

(3 a) *Ibid*, I, chap. I ; II, 228-229.

(3 b) *Ibid*, I, 33 et I, 375 : un principe commun est à la base de tous les êtres ; I, 42 : la vie ne repose que sur le *Gegensatz* et ne peut reposer que sur lui ; I, 74 : « mit dem vollkommenen Gegensatz erwacht Freiheit und Leben » ; I, 23 : Schubert emploie le terme de *Vermählung* ; I, 137 : systole et diastole, contraction et expansion donnés comme types du rythme *gegensätzlich* ; I, 214 : Tout un chapitre développe « l'histoire et la destination du *Gegensatz* » ; (Kein selbständiges Leben ohne den *Gegensatz* ; Leben und Wirken vom Gegensatz unzertrennlich ; der Gegensatz bedeutet nichts anderes als Lebensfähigkeit). I, 240 : « ohne Gegensatz keine Bewegung, keine Veränderung, kein Zeitmass, ... kein Tod und kein Leben ».

(3 c) *Ibid*, I, 135.

satz règne partout : non seulement dans la vie organique ou dans la vie intellectuelle, où les termes ne vont jamais qu'avec leur anti-terme, mais jusque dans le monde inanimé : l'affinité chimique prend aux yeux de Schubert une valeur analogue à celle de l'amour (3d).

L'analogie, en abaissant les barrières entre les grands règnes de la nature, fait mieux apparaître l'unité du monde; tout comme celle de Müller, la méthode de Schubert veut être génétique (3e) et analogique. La formule « n'est autre chose que » reparait avec fréquence. Pour rechercher les analogies, Schubert s'attarde aux confins des classes et des séries, recherche des interférences qui jettent un jour nouveau; et Müller devait vibrer sympathiquement lorsqu'il pouvait lire, chez son nouvel ami, que des corrélations intimes unissent le monde organique au monde planétaire, ou que la rosée « cette pluie ascendante » naît de l'effort du monde pesant pour se sublimer, s'exalter vers l'éther (3f).

Mais, par dessus tout, un des motifs fondamentaux de la pensée de Müller trouve chez Schubert une résonance extrêmement intense, et une force nouvelle. Dans la continuité d'un monde régi par les lois de la polarité, la vie et la mort ne s'annihilent pas, mais apparaissent complémentaires. Pas de création, dit Schubert, sans destruction concomitante : rien ne s'engendre sans qu'il n'y ait mort et désintégration. En renversant les termes de la proposition : rien ne meurt sans que du même coup, il n'y ait naissance. La mort, en tant que destruction absolue, que gouffre sans fond où l'Être s'anéantirait sans espoir, se trouve vaincue : bien mieux, elle prend des traits de fête, de « la fête de l'éternel printemps ». Et Müller peut entendre Schubert affirmer tout comme lui que là où nos regards s'arrêtent, la trame de l'être n'est pas rompue, qu'il n'y a pas anéantissement, mais sublimation, passage à un « état supérieur » (3g).

(3d) Cf. *Ahndungen*, I, 20. « Es streben selbst die anorganischen Stoffe nach der Vereinigung mit ihren Gegensätzen. »

I, 69. Dans les « antinomies » chimiques on peut découvrir « Liebe der Dinge ». I, 241 : l'élément *féminin*, permanent est l'élément *basique* ; l'élément *masculin*, « freyeres Geschlecht » serait l'oxydant. Et pour compléter la ressemblance avec Müller, Schubert fait (I, 322) de la noblesse l'élément *féminin*, de la bourgeoisie l'élément *masculin*.

(3e) Chez Müller, l'arithmétique était « l'histoire du nombre deux », la géométrie, l'histoire de la ligne. Schubert (*Ahndungen*, I, 47) fait de la physique l'histoire de la chaleur.

(3f) *Ahndungen*, I, 51. De même que les insectes, les substances anorganiques deviennent ailées, — deviennent *Psychés* — quand elles veulent s'accoupler. I, 72 (la double symétrie botanique reproduit le schéma des axes géographiques). II (Préface, page V) : (corrélation du monde organique et du système planétaire). II, 160 : (Der Tau, ein aufsteigender Regen).

(3g) *DWL*, 107. *Ahndungen*, I, 20 ; I, 373 ; II, 408, et surtout : I, 388, où la mort est représentée comme passage à « un état supérieur, à une forme d'existence plus affinée » et II, 4 : « Verwesung... Feier des ewigen Frühlings ». — Et

Sans doute Müller ne donne-t-il pas à son triomphe sur la Mort cet accent d'érotisme qui, jusque dans ses considérations sur la décomposition cadavérique, rapprocherait Schubert du Novalis des *Hymnes*. Du moins les motifs essentiels du *Gegensatz* et de la Nuit de Dresde vibrent-ils, dans *Ahndungen*, avec une intensité qui ne pouvait laisser Müller indifférent.

Schelling avait appelé Schubert l'Ossian des sciences naturelles, et Müller reconnaît qu'il y a « du vrai » dans cette dénomination. Il s'enthousiasme pour les *Ahndungen* et tâche de recruter à leur auteur des prosélytes, en affirmant que, si Schubert ne possède pas le talent polémique de Schelling, il le dépasse néanmoins en profondeur. Il vante à Gentz cette « nostalgie de l'Orient » qui pénètre le livre, et l'assure qu'elle s'accordera très bien avec la nature « occidentale » de Gentz; l'Occident étant « l'antique patrie de tout ce qui sur terre revêt une forme accomplie et vigoureuse ». Gentz résiste d'abord : tout en convenant que le mécanisme newtonien est à bout de souffle, il ne conçoit pas qu'on le doive remplacer par « les fades constructions arithmétiques » de Schubert. « Si c'était du sanscrit, j'adorerais sans comprendre. Mais c'est écrit en allemand — et je n'y entends goutte. » Tout au plus dans le contraste chimique des bases et des acides aperçoit-il comme un souvenir du *Gegensatz*. Müller aussitôt proteste : Gentz retombe dans son mauvais vouloir à l'égard de sa philosophie ; il confond ces antinomies que nous révèle la nature, et cette synthèse *dramatique* qui constitue la vie même du couple antinomique. Mais plus tard Gentz s'inclinera et conviendra des mérites de Schubert. Et quand il parlera « du cercle toujours plus large et des talents du meilleur aloi » qui entourent son cher Müller, il ne rayera pas de leur nombre le Dr Schubert (4).

L'écrasement de la Prusse et l'obligation qui lui fut imposée de réduire ses forces militaires avaient fait essaimer vers Dresde tout un groupe d'officiers qui, sans hâte de trouver une carrière nouvelle, voulaient éviter les villes prussiennes, occupées par les Français, et s'occuper de politique ou de lettres, en attendant mieux. Qui mit en relations Müller et Otto Rühle von Lilienstern ? Il est difficile de le déterminer exactement. Peut-être Rühle, qui avait été en garnison à Berlin, connaissait-il Müller, au moins de nom, depuis plusieurs années. Il avait fréquenté Varnhagen, suivi en même temps que lui les cours de Kiesewetter à la Pépinière, et peut-être eu par lui des échos du salon Cohen. En tous cas, il avait été, à l'Académie militaire, distingué par Massenbach, à qui il gardait une grande reconnaissance, et avait peut-

Kleist fera allusion à ce passage dans son épigramme : « *Aus der Verwesung Reiche locket er gern Blumen der Schönheit hervor* ».

(4) BW, 96, 98, 99, 100, 109, 114. Witt, II, 288.

être lu, dans l'*Abendzeitung*, l'éloge de Massenbach par Müller (5). Peut-être fut-ce Buol qui mit en relations Müller et Rühle. En tout cas, Müller fut pris d'une amitié extrêmement vive pour ce jeune officier fêré de musique et de poésie, qui avait à son actif des sonnets, un *Roméo et Juliette* pour qui il cherchait un compositeur, une traduction de la *Phèdre* de Racine, et venait de publier une étude sur la campagne de 1806 : attaché à l'état-major général, il avait noté sur le vif les fautes du commandement prussien et les critiquait non sans sévérité (6). Müller, sans doute, s'entremet auprès de Gentz pour aider Rühle à retrouver une situation. Gentz le recommanda au directeur de la cour suprême de Bombay, Mackintosh, et pendant quelque temps, Rühle prépara son départ pour les Indes Orientales. Il lut toute la littérature qu'il put se procurer sur son prochain séjour et, finalement, resta à Dresde. Les rivalités turco-anglaises avaient pris un tour assez aigre qui n'encourageait pas au voyage, — et puis les charmes de Mme Schwedthof, rencontrée à Teplitz au cours d'une visite à Gentz, rejetèrent dans l'ombre tous les mirages orientaux. De ses lectures naquirent les *Hiéroglyphes* qui, dans les cercles littéraires de Dresde, confirmèrent la renommée d'auteur dont jouissait déjà Rühle (7).

Avec celui-ci s'étaient installés deux camarades de régiment qui, tout de suite, se lièrent également d'amitié avec le berlinois Müller. Von Bose, que sa corpulence faisait ordinairement désigner par « der Dicke » (8), avide de toutes les nouveautés politiques et littéraires, se donnait des allures de cynique ; la marche le fatiguait : aussi le trouvait-on ordinairement assis sur le pont de l'Elbe, attendant que vint à passer quelque ami désireux de bavarder. La chronique locale accusait même Bose de dormir sur le pont (9).

Ernest von Pfuel, d'une vieille famille militaire, avait derrière lui, quoique jeune, une carrière capricieuse et riche d'aventures. Si Rühle rêvait d'aller aux Indes, il avait, lui, failli partir pour l'Amérique, car six thalers de solde mensuelle lui paraissent bien maigres. Il ne tient guère en place, a déjà séjourné en Suisse, en Italie, à Paris même,

(5) LÜTTEKEN, *Dresd. Rom.*, 23, veut que Müller et Rühle aient lié connaissance avant de se rencontrer à Dresde. Il s'appuie sur BW, 109 (Gentz à Müller, Teplitz, 24 août 1807) sans prendre garde que si Rühle ne fut mis en congé par le roi de Prusse pour entrer au service du duc de Weimar qu'en septembre 1807, il séjournait du moins à Dresde depuis les premiers mois de l'année, et avait rencontré Müller avant le mois de Mai. Même confusion chez HERZOG, *H. v. Kleist*, 642.

(6) Cf. *Bericht eines Augenzeugen von dem Feldzuge der während den Monaten September und Oktober 1806 unter dem Commando des Fürsten von Hohenlohe-Ingelfingen gestandenen kgl preussischen und kurfürst. sächs. Truppen*. Dresde, 1807.

(7) Cf. VARNHAGEN, *Denkwürdigkeiten*, I, 200. *Allgemeine deutsche Biographie*, XXIX, 611 sqq., art. de B. POTEN ; RAHMER, *H. v. Kleist*, 26-31.

(8) Cf. BW, 108, 110. Gentz s'y conforme à l'usage.

(9) RAHMER, *H. v. Kleist*, 29.

reprenant du service pour demander peu après un nouveau congé. Il vient de prendre part, comme aide de camp du général von Schmettau, à la bataille d'Auerstaedt, puis, dans la débandade, convaincu que tout était fini, a passé quelques jours chez son ami Fouqué à Nennhausen, puis a rejoint Stettin à toute bride, a été fait prisonnier, s'est échappé, a gagné Königsberg; partant pour Dresde avec trois camarades, il s'est encore attardé chez Fouqué. Heureusement pour lui, car ses amis, convaincus d'espionnage par la prévôté française, ont échappé de peu au peloton et pâttissent dans d'affreuses geôles. Les talents littéraires d'un Rühle lui font défaut : mais il montre une rare adresse à tous les exercices du corps, rêve d'inscrire la natation obligatoire au programme de toutes les écoles, et amuse ses amis par des expériences de magie naturelle (10).

Tout ce groupe communie dans l'attente d'une littérature « supérieure », dont Goethe a été l'annonciateur, et dans l'espoir d'un relèvement de l'Allemagne, espoir qui se cristallise dans la haine du tyran par excellence, Napoléon.

Müller se voit déjà travaillant l'opinion nationale par le livre et par la parole quand il apprend la défection d'un de ses alliés sur lequel il fondait les plus belles espérances : Jean de Müller. Au début de janvier, Böttiger a reçu du « cousin » une lettre où celui-ci conte l'entrevue que lui accorda, quelques semaines plus tôt, Napoléon. Jean de Müller qui venait de conquérir en Prusse la situation qui lui avait échappé à Vienne, voit s'effondrer le royaume des Hohenzollern. On lui offre la place d'historiographe du roi de Westphalie. Un entretien flatteur avec l'empereur lui-même vient à bout de ses dernières hésitations. Et il vante à Böttiger le génie et la grandeur d'âme de celui qu'il honnissait quelques mois auparavant.

Müller avertit aussitôt Gentz, que ce coup désespère, et qui, pour comble, va apprendre quelques jours après, quel discours a tenu l'historien devant l'Académie de Berlin. En remerciant Müller de « son commentaire apostolique des forfaits johanniques », Gentz, comme s'il craignait que, malgré toute l'indignation qu'il manifeste, son Adam ne soit tenté d'opérer un semblable revirement, le conforte dans sa foi : « Vous, vous êtes un prêtre du vrai Dieu, un prophète sévère et indulgent à la fois, terrible, et doux comme le miel... En vous il n'y a rien d'artificiellement créé, rien qu'on puisse dissocier ». Devant cette « honteuse déchéance où s'enfonce l'Allemagne, devant la bassesse sans borne » de ses compatriotes, qu'il traite de bêtes brutes, Gentz n'a plus qu'un soutien : Müller à qui, confesse-t-il, il doit tout ce qu'il vaut (11).

(10) RAHMER, *Kleist*, 7. *Allg. deutsche Biogr.*, XXV, 705 (art. de WIPPERMANN), LAUN, *Memoiren*, II, 208. VARNHAGEN, *Denkwürd.*, II, 32.

(11) Cf. Witt, II, 415-416 ; BW, 125 (postdatée d'un an) ; REQUADT, art. dans *Euphorion*, XXVIII (1927), p. 368.

Müller tarde à répondre à cet aveu humble et reconnaissant. Gentz, assez désespéré, se plaint que son ami le délaisse, « comme si un océan les séparait ». Il est inquiet, car les bulletins français continuent à l'accuser d'avoir fomenté la guerre de l'automne précédent; maintenant que, après l'Autriche, Napoléon a abattu la Prusse et s'attaque victorieusement à la Russie, on peut redouter que les meilleurs capitulent devant lui, et que les asiles les plus sûrs n'offrent tout à coup qu'une illusoire protection. Gentz voudrait qu'on réfutât dans la presse toutes les allégations des journaux français, et les fausses nouvelles que transmet à son sujet l'*Allgemeine Zeitung*. Aussi prie-t-il Müller de lui accorder le secours de sa plume. Sans ravalier le manifeste prussien de septembre 1806, il faudrait faire entendre au public que Gentz n'a été pour rien ni dans sa rédaction, ni dans son inspiration, et que si le grand quartier général prussien l'invita à suivre les opérations, il n'entendait point reconnaître par là que Gentz fût à l'origine de la guerre. Il est possible que Müller soit aussitôt accouru à l'aide de son ami. Du moins les traces sont-elles perdues de ce qu'il put écrire à sa demande (12).

*
**

Au début de Février 1807, alors que Müller cherchait un éditeur à son *Art dramatique*, Rühle et Pfuel l'entretinrent d'un de leurs amis qui, à leur vif regret, n'avait pu les rejoindre à Dresde. La carrière du lieutenant Henri de Kleist était encore plus riche en détours imprévus que celle de son collègue Pfuel. Avec Rühle, il s'était fait initier aux mathématiques et à la métaphysique. Puis quittant l'ingrat service du roi, il avait décidé de se consacrer à la philosophie et aux lettres. Un temps, il avait songé à cultiver la terre, puis, en compagnie de Pfuel, erré en Suisse, en Lombardie, en France. Un emploi civil l'avait retenu quelque temps en Prusse Orientale. Il gagnait Dresde quand les gendarmes de Napoléon s'étaient saisis de lui. Ce Kleist joignait à des dons de musicien un talent de poète que ses amis estimaient : peut-être était-il appelé à faire revivre la gloire littéraire qui avait paré le nom de sa famille.

On a voulu que la rencontre initiale de Kleist et de Müller se placât, non point à Dresde, mais beaucoup plus tôt, à Berlin (13). Suppo-

(12) Cf. *BW*, 88-89.

(13) Cf. LÜTTEKEN, *Dresd. Rom.*, 39, qui appuie son hypothèse sur le fait que Pierre von Gualtieri, qui avait épousé Marie de Kleist, connaissait Müller. En effet, Gentz charge plusieurs fois Müller de saluer de sa part Gualtieri en 1802 et 1803. (Cf. *Witt*, II, 387, 391, 403, 406). Par Gualtieri, Müller aurait également connu Rühle. De même W. LÖWE, *Erinnerungen an den General v. Pfuel*, dans *Deutsche Rundschau*, 1888, bd. 54, P. 220, veut que l'amitié Müller-Kleist remonte plus haut que 1807.

sitions bien fragiles : quand Müller rentre de Göttingen, Kleist a déjà quitté le service, erre en Suisse, puis séjourne à Osmannstädt, repart pour Milan et Paris; lorsque Kleist rentre à Potsdam, Müller est depuis longtemps établi à Kurnatowice. Le plus qu'on puisse admettre est que Müller ait entendu citer le nom de Kleist chez Gualtieri, ou chez Mme Cohen par Brockes, ou encore par Varnhagen qui rencontre Kleist et Brockes chez Mme Cohen après la déconfiture du filateur. Encore faudrait-il supposer — et rien ne corrobore une telle hypothèse — que Varnhagen ait correspondu avec Müller alors que celui-ci vivait en reclus au fond des forêts polonaises.

Point n'est besoin d'inventer de toutes pièces une rencontre antérieure pour légitimer l'intérêt que, tout de suite, Müller porte à Kleist. Le nom de Kleist était assez estimé en Prusse pour que la désastreuse capitulation de Magdebourg n'arrivât point à en effacer tout le lustre. Et si les souvenirs militaires avaient péri, restait du moins la gloire poétique d'Ewald de Kleist. De plus, l'amitié de Rühle et de Pfuel, la parenté avec Gualtieri offrent à Müller des cautions largement suffisantes. Et il sait qu'Henri de Kleist endure actuellement, dans les cachots glacés du fort de Joux, une captivité qu'il n'a point méritée : il se pare aux yeux de Müller des mérites que s'acquièrent, par leurs seules souffrances, les victimes du tyran.

Rühle possédait d'abondantes lettres de Kleist. Il n'avait aucune raison de les tenir sous le boisseau, et il est très probable qu'il communiqua à Müller l'une des dernières reçues, celle du 31 août 1806 (14). Müller put y lire, en plus de la décision prise par Kleist de se consacrer désormais à la seule création dramatique, des passages enthousiastes à propos de l'art. Sans doute Kleist prêchait-il assez absolument de suivre son sentiment, et montrait-il, envers la raison, une hostilité *monologique*. Mais une allusion aux « millions de morts » qui nous ont précédés devait toucher particulièrement Müller. La continuité des générations, la transmission par nos devanciers du capital spirituel qu'ils ont amassé est un des motifs essentiels du triomphe sur la mort. Comme Müller, comme Novalis aussi, Kleist voyait, au-dessus des concepts antinomiques de vie et de mort, s'élever leur conciliation dans l'unité *gegensätzlich*, « dans le sentiment d'une éternité présente ou devinée » (15).

La curiosité et la sympathie de Müller devaient être en éveil quand Rühle lui communique les manuscrits de deux pièces de Kleist, un *Amphitryon* d'après Molière, et une comédie originale, *la Cruche Cassée*. A leur lecture, Müller prend feu. Il vient de découvrir un tempérament vraiment dramatique. Et s'il ne tient pas encore exactement

(14) Cf. KLEIST, *Briefe*, 328.

(15) Cf. R. UNGER, *Herder, Novalis, Kleist* ; et R. AYRAULT, *Heinrich von Kleist*, 326, et *la Légende de H. v. Kleist*, 86.

les œuvres dont il prêchait la venue dans ses dernières conférences, du moins ce Kleist est-il, mieux que tout autre, en mesure de mettre au jour ce théâtre nouveau où les efforts de toutes les générations passées ressusciteront pour s'intégrer à nos préoccupations présentes. Pfuel pouvait bien parler de cette famille aux noms changeants, d'abord *Ghonorez* ou *Thierrez*, puis enfin *Schroffenstein*, dont les tragiques aventures dépassaient Shakespeare; il pouvait bien invoquer ce *Guis-card*, voué aux flammes, et où Kleist avait essayé de fondre en une synthèse vivante le drame grec et le drame moderne. Si *Amphitryon* n'offrait pas à Müller la parfaite réussite du théâtre dont il rêvait, du moins les prémices étaient-elles fort engageantes. Dans *Science et littérature*, puis dans *l'Art Dramatique*, Müller traçait à l'Allemagne sa mission médiatrice : c'est bien un Allemand qui tente ce nouveau théâtre. Sans doute est-ce comme M. Jourdain faisait de la prose, sans seulement le soupçonner. Mais dans une telle rencontre, quelle confirmation aux théories et aux prédictions de Müller !

Il vantait une manière de *s'approprier* les chefs-d'œuvre étrangers, qui, tout en les laissant subsister, leur conférait une vie nouvelle et bien allemande. Or Kleist, en écrivant son *Amphitryon* ne s'est pas livré à un simple exercice de traduction. On retrouve Molière dans sa pièce et l'on rencontre des apports nouveaux, qui sont bien allemands. « So Molière und so deutsch ! », s'écriera Gentz dès qu'il aura eu l'œuvre sous les yeux. Et sans être exclusivement Molière ou exclusivement une transposition allemande de la vieille légende, l'*Amphitryon* de Kleist est animé d'une vie propre, d'une vie supérieure, de ce principe « *eigentümlich und höher* » qui distingue les véritables synthèses *antinomiques*.

Les couples s'y répètent encore mieux que chez Molière, mais il y a plus, et Müller en est ravi. Goethe avait indiqué aux poètes futurs comment on pouvait réussir certaines synthèses d'un thème antique et de préoccupations modernes. Il laissait pressentir des réussites supérieures aux siennes. Il lui manquait toutefois d'être chrétien pour pouvoir accéder à cette tragédie religieuse dont les conférences prophétisaient l'avènement (16).

On a pu, non sans raisons, contester l'interprétation chrétienne et catholique que Müller donna de l'*Amphitryon* de Kleist. Certes l'intention profonde de celui-ci n'était guère d'affubler d'oripeaux empruntés à la fable le mystère de l'Incarnation dans ce qu'il a de plus troublant. Mais Kleist s'est gardé d'éviter les allusions chrétiennes : si la comédie ne prend pas l'ampleur « d'une cathédrale gothique dont les hauteurs recèlent l'Infini », il n'en reste pas moins que, dans plus d'un passage, les attitudes et les paroles des personnages éveillent en nous des réso-

(16) VS, II, 142. Comme aussi DWL, XI, 196.

nances sacrées. Alcèmène répond à peu de chose près comme Marie à l'archange et les répliques construites en écho des Ecritures sont si nombreuses qu'on peut voir dans cette concordance sinon « le noyau même de la pièce », du moins un effet voulu et assidûment cherché (17).

Même si l'on rejette, de la part de Kleist, toute intention religieuse, *Amphitryon* resterait la mise en œuvre d'un des principes les plus chers à Müller : le passé ressuscite pour venir féconder le présent, et le présent, en se projetant sur le passé, l'éclaire d'une lumière vivante (18). Mais Müller attache un prix tout particulier à ce levain religieux qui doit pénétrer le nouveau théâtre. Son catholicisme a l'ardeur d'une foi jeune et durement achetée; le caractère agonal des pièces de Kleist ne peut pas ne pas le frapper : ici aussi on lutte pour établir une croyance sur des bases profondes et solides. Et Müller se sent invinciblement, à propos de tout, ramené vers le catholicisme : *Science et Littérature* nous l'ont montré à mainte reprise, et l'*Art dramatique* en enregistrera l'aveu public. Il était impossible que les allusions de Kleist — quelque rang que la critique leur accorde dans l'économie d'*Amphitryon* — n'éveillassent pas en lui une résonance ample et tenace.

Et quelles ressemblances parfois entre le Jupiter de Kleist, où les traits chrétiens se mêlent à un fond de panthéisme, et le catholicisme de Müller tel qu'il s'affirme dans *Science et Littérature allemandes* ! Jupiter nomme l'univers son œuvre suprême; c'est lui qui prescrit aux mondes leur ordre et leur mouvement; il est Dieu personnel, presque le Père. Mais aussi il est diffus dans tout ce qui vit et chante, épars, insaisissable, tel Pan (19). Et ces caractères divergents coexistent sans guère mieux se concilier que leurs parallèles dans le catholicisme synchrétique de Müller.

Que d'autres points encore où Müller pouvait voir sa théorie confirmée par l'éclatante illustration qu'en donnait Kleist, comme par une harmonie préétablie ! Cet *Amphitryon*, que Molière enfermait strictement dans les limites de la pure comédie ne mettait-il point en lumière, et parfois dans une lumière tragique, l'antinomie du créateur et de la créature ? En se jouant, en se proposant de nous amuser, Kleist n'ouvrait-il pas tout à coup des perspectives sur les profondeurs les plus

(17) Cf. BRAIG, *H. v. Kleist*, 212, 215. BRAIG pousse à l'extrême l'interprétation catholique d'*Amphitryon*, et va, par exemple, jusqu'à voir dans le « Hélas ! » final d'Alcèmène « le sanglot de la Mère des Douleurs devant les tourments de son Fils » (217). M. AUGUSTE SAUER a dressé dans *Euphorion*, XX (1913), pp. 93--104, une statistique des passages chrétiens de l'*Amphitryon*. Il en conclut que les allusions à l'Incarnation ne sont ni fortuites ni secondaires dans l'économie de la pièce : « elles en forment véritablement le noyau », dit-il.

(18) Cf. R. AYRAULT, *H. v. Kleist*, 73, « Kleist, à travers Molière, ne retrouve l'âme antique que pour la pénétrer d'une inquiétude, d'un tourment tout modernes ».

(19) Cf. l'analyse fine et judicieuse de R. AYRAULT, *Heinr. v. Kleist*, p. 200.

émouvantes de nos relations avec Dieu ? L'ironie d'un poète que son sujet ne saurait emprisonner n'apparaît-elle pas, dans *Amphitryon*, avec toute sa force ? N'avons-nous pas ici une comédie qui précisément touche, mais sans les accabler de sarcasmes, aux affirmations les plus sacrées de notre religion ? Kleist, alors, comme Müller le demandait, suit bien la voie qu'avaient indiquée et Aristophane et les auteurs des comédies chrétiennes du moyen âge.

Müller ne souhaitait-il pas à l'Allemagne un poète comique (20) ? Ses vœux étaient comblés. Et la *Cruche cassée*, d'une saveur si germanique, n'offrait-elle pas comme l'antinomie burlesque de ce que l'*Amphitryon* conservait de majesté sublime ? Jupiter se dévoile, mais Adam est démasqué, cependant que son nom, sa chute projettent sur la pièce comme un parodique reflet biblique. Antinomie burlesque aussi d'*Œdipe Roi*, que ce juge qui finit en coupable, tout comme le roi de Thèbes, mais qui n'ignorant rien de ses fautes, s'efforce non point d'éclairer le mystère, mais de l'obscurcir davantage. Là également Müller pouvait découvrir une réalisation magistrale des principes qu'il avait posés dans son *Art Dramatique*, et où la comédie devait laisser transparaître comme l'envers de la tragédie.

Et quand Pfuel racontait ce qu'il savait du *Guiscard*, de cette synthèse du drame antique et du drame moderne, Müller, qui n'avait pas, en deux cycles de conférences proclamé du bout des lèvres les règles de la dramaturgie nouvelle, n'était-il pas étrangement fondé à croire, et à affirmer — ce dont on lui fit d'ailleurs grief — que l'Allemagne tenait en Kleist un nouveau Shakespeare, son Shakespeare, dont le théâtre allait éveiller l'esprit national (21) ?



Découvrant le poète dont il rêvait, Müller conçut un enthousiasme qui — une fois n'est pas coutume — s'exprime en vers. Car il est vraisemblable que datent du printemps 1807 ces deux strophes manuscrites mises au jour par M. Baxa. Il sait par Rühle, par Pfuel, par les œuvres que ceux-ci lui ont confiées l'inquiétude qui reste au cœur de Kleist; il y voit comme un rappel des luttes qui le menèrent lui-même du *Gegensatz* au catholicisme; l'*Amphitryon* et la *Cruche cassée*, où le sérieux de la vie transparaît sous le jeu, montrent que Kleist marche vers les mêmes buts que Müller, et que, avant même qu'ils se connussent, ils avaient affirmé l'un et l'autre la fraternité de leurs efforts.

(20) Cf. VS, II, 187.

(21) Cf. VS, II, 246. Varnhagen à Fouqué, 13 oct. 1808 : « Ils lui fourrent en tête, dit-on, qu'il est Shakespeare ! ». BIEDERMANN, *Kleists Gespräche*, 150.

« So gehn wir selbander zum nehmlichen Ziele,
Wir schauen und wollen den Ernst in dem Spiele,
Sind ewige Brüder und kannten uns nicht (22). »

Sincèrement, sans arrière-pensée, au nom même de cette fraternité éternelle, Müller forma le projet d'éditer l'*Amphitryon* et de faire connaître Kleist au public allemand (23). Sans doute était-il flatté de pouvoir montrer une œuvre qui corroborât sa théorie : mais l'empressement qu'il met à éditer « l'ami inconnu » infirme le soupçon d'un calcul égoïste.

Chez les Körner, dans leur maison du Kohlenmarkt, on donnait fréquemment des lectures de poèmes inédits. Müller apporta le manuscrit d'*Amphitryon* et demanda au conseiller de l'aider à trouver un imprimeur. Körner pensa tout de suite à Göschen. Il eut beau affirmer que Müller, « qui vient de donner ici une série de conférences sur la littérature allemande, prendra soin de l'édition, et même d'améliorer quelques négligences de métrique », Göschen opposa aux sollicitations un refus courtois (24).

Mais il avait tardé à répondre et fait perdre plusieurs semaines. Müller s'adressa donc à Arnold : celui-ci venait de décider une seconde édition de *Science et Littérature allemandes*, il se trouvait donc dans d'excellentes dispositions et Müller pensa confier conjointement à ses presses l'*Amphitryon* et son *Art Dramatique*.

Arnold accepta bien de payer, pour l'*Amphitryon*, des honoraires de vingt-quatre louis d'or, que Rühle fit aussitôt parvenir à Kleist. Mais à propos de l'*Art Dramatique* s'élevèrent tant de contestations, malgré le succès des précédentes conférences, que Müller qui comptait voir paraître son livre vers la fin de mai, abandonna bientôt tout espoir de le faire imprimer à Dresde, ou même sur le territoire de la Confédération germanique (25). Müller, qu'on accuse d'intentions « non désintéressées », avait mieux défendu près des libraires la cause de Kleist que la sienne propre.

Il avait pourvu l'*Amphitryon* d'une préface dont on ne peut nier l'accent sincère (26). Müller s'y efface devant Kleist et s'excuse que

(22) Cf. J. BAXA, *AM*, 112.

(23) M. STEFANSKY, *Euphorion*, XXIII, 662 (*Ein neuer Weg zu H. v. Kleist*) en affirmant que les intentions de Müller étaient « honorables, mais non désintéressées » penche un peu trop du côté des accusateurs gratuits de Müller, WILBRANDT surtout.

(24) Cf. HERZOG, *Kleist*, 654, et JONAS, *C. G. Körner*, 142 sqq.

(25) *BW*, 93, 98.

(26) R. AYRAULT, *H. v. Kleist*, 67, insiste avec juste raison sur la sincérité de Müller. Les biographes de Kleist se bornaient d'habitude à souligner le ton « enthousiaste » (WILBRANDT, 266), ou « ampoulé » (HERZOG, 409) ou encore le « ravissement mystique » où tombe Müller (ZOLLING, *Kleists Werke*, II, 163). ZOLLING (I, LIII) voudrait même que Müller désignât en Kleist « le poète véritable de son

l'éloignement de l'auteur oblige une main étrangère à présenter son œuvre. Et quand Müller souligne que, inversement à l'ordre habituel, l'œuvre servira le préfacier mieux que le préfacier l'œuvre, son humilité ne sonne point faux et ne prête guère au soupçon d'habileté retorse.

Tout de suite il met en pleine lumière le mérite de Kleist : tout en suivant Molière, il a su créer une œuvre « personnelle et originale au plus noble sens du mot ». Peu importe que le sujet n'ait pas jailli de son imagination propre. Molière lui-même ne l'avait-il pas emprunté à autrui ? D'ailleurs — et nous retrouvons ici la méthode chère à Müller, qui ne saurait considérer l'univers ou la littérature qu'en mouvement, ce qui fait la poésie, ce n'est pas l'emploi d'un certain groupe de personnages bien définis, mais « le commerce, la conversation de ces personnages avec l'esprit artistique qui est en nous », et les personnages qui composent le thème traditionnel importent moins que le « rythme et le mouvement où se révèle l'esprit artistique ».

En confrontant l'œuvre de Molière et le vieux mythe, nous sommes bien obligés de constater que le champ reste libre à une pièce qui les dépasse. La voici donc. Que le lecteur ne se laisse pas tromper par le nom des personnages. Le peplum ou les cnémides ne font pas l'antiquité et cet *Amphitryon* ne peut se classer ni sous la rubrique de moderne ni sous l'étiquette d'antique. Il n'est point une juxtaposition mécanique des deux façons, mais il s'y manifeste un nouveau climat poétique, « un présent » où l'antiquité et les temps modernes se concilient comme à plaisir. Nous allons vers ce théâtre dont Goethe n'a donné que le pressentiment, et où les deux grandes périodes de l'histoire se fondront pour se subordonner au présent.

Cet *Amphitryon* allemand a son importance : il n'est pas une simple traduction. L'auteur y ajouta, de son cru, plus d'un trait comique. Si bien que le lecteur allemand, même lorsque Kleist suit son modèle français, aperçoit en pleine lumière quelles capacités poétiques appartiennent en propre au génie de chaque nation.

L'éditeur, cependant, ne peut taire un regret : pourquoi le peuple thébain n'est-il pas, à la dernière scène, averti, comme l'est Alcène au deuxième acte, que ce n'est pas toujours au même *Amphitryon* qu'il a affaire, que l'un est divin et l'autre terrestre ? Kleist n'a pas nettement exprimé une intention qu'il voulait cependant marquer : que l'amour « terrestre » des Thébains pour leur chef subit le même sort que l'attachement terrestre d'Alcène à son mari.

Dans ce regret se traduit cette attirance incoercible que la politique

nouveau christianisme » et que la lettre à Gentz, du 9 mai 1807 (*BW*, 93), manifestât le même ravissement. Passe encore pour la lettre du 25 mai, où Müller donne son interprétation religieuse d'*Amphitryon*. Mais dans la *Préface*, il se borne à montrer en Kleist le poète « médiateur » capable de donner une synthèse « supérieure » de l'antiquité et du drame moderne.

exerce sur Müller, même lorsqu'il semblerait en être le plus éloigné. Amour terrestre, possession terrestre sont des termes qui bientôt reviendront constamment sous sa plume, empreints de cette même nuance péjorative que « mécanique » ou « purement rationnel ». Kleist a bien opéré une synthèse « dramatique », mais il n'a pas encore intégré à son théâtre les grands problèmes de l'Etat : c'est la tâche à laquelle, dès leur rencontre, le convie Müller.

*
**

Müller, sitôt que l'*Amphitryon* est sorti des presses d'Arnold, l'envoie à Gentz. Il lui recommande plus particulièrement l'acte II et excuse les imperfections de forme — imperfections qu'il se refuse à corriger, quoi qu'en ait écrit Körner à Göschen — en invoquant les misères et la captivité de Kleist. De l'*Amphitryon*, des autres manuscrits qu'il détient, Müller ne dit rien d'autre que ceci : sans doute y peut-on voir mieux que dans toute autre œuvre les prémices de la littérature « supérieure » qu'annonçaient ses conférences. Très bref à propos de Kleist — il s'en voudrait de paraître influencer le jugement de Gentz — Müller est plus explicite à propos de lui-même. Sans doute l'*Art Dramatique* va-t-il paraître en librairie : mais ces conférences ne sont qu'un exercice préliminaire à une œuvre plus vaste, à une reprise du *Gegensatz* capable de satisfaire un esprit aussi classique que Gentz. En attendant que le livre ait mûri, Müller qui, dans ses dernières conférences, se flattait d'avoir fait preuve d'esprit dramatique, travaille sa « divine comédie », un *Julien l'Apostat*. « Des deux parties, la première montrera l'*Exaltation de Julien* et la chute de la sinistre dynastie constantinienne, puis le monde antique dans le dernier éclat de sa splendeur déclinante; enfin, la *Mort de Julien* montrera le triomphe du christianisme; pour l'apaisement de tous, l'Apostat lui-même, ses projets et les fidèles de son paganisme seront, malgré l'Orient et l'Occident, entraînés dans ce triomphe. La première partie exaltera l'idée de la mort et d'une ruine générale, la seconde l'idée de la vie universelle » (27).

Bien que le « climat » de Dresde se montre favorable, que ses amis ne laissent guère éteindre la discussion, Müller n'ose cependant

(27) BW, 93-94, n° 62. — Dans les papiers laissés par Novalis, parmi ses Ecrits de Jeunesse se trouve (éd. HEILBORN, I, 476) l'introduction à une *Mythologie des Dames*, dont le plan (I. Valeur religieuse de la mythologie jusqu'aux temps de Julien ; 2. Sa complète extinction après la mort de celui-ci) rappellerait le « duodrame » de Müller. Mais il est bien peu probable que Müller ait connu ce fragment ; ses méditations religieuses, ses projets de synthèse de la pensée antique et de la pensée chrétienne le portaient d'eux-mêmes vers le moment où se déroule le combat décisif.

promettre un achèvement prochain de son *Julien*. Gentz, en dépit de ses principes arrêtés et de son intolérance, lui manque trop.

*
**

Aveu que Gentz enregistre avec satisfaction. Les révolutions sont, dans l'esprit de Müller, si fréquentes et si profondes qu'il craint toujours d'être dépossédé de la place qu'il occupe dans ses affections. Quant à la pièce de Kleist, elle lui a procuré une des plus pures joies littéraires qu'il ait, depuis longtemps, goûtées. Même où cet *Amphitryon* suit Molière, il monte à une perfection que n'ont atteinte ni les traductions de Bürger, ni celles de Goethe, de Schiller ou de Schlegel. « Etre à la fois si Molière, et si allemand, voilà qui tient du prodige. » Et lorsque Kleist s'écarte de son modèle, c'est pour trôner bien haut au-dessus de lui. La pièce de Molière, malgré toutes ses qualités, n'est qu'une farce; « chez Kleist, elle se transfigure en une comédie à la Shakespeare, à la fois comique et sublime » (28).

Après avoir demandé des renseignements sur ce Kleist et regretté de ne pouvoir, à propos de Schubert — où il trouve trop de *Gegensätze* — partager les enthousiasmes de Müller, il invite celui-ci à faire prochainement, et sans bourse délier, le voyage de Teplitz.

Müller qui s'était gardé de suggérer à Gentz la comparaison de Kleist et des comédies de Shakespeare, se sent tout heureux que son admiration reçoive une pareille confirmation. Et au risque de faire protester Gentz, il dévoile toute sa pensée à propos de l'*Amphitryon*. Celui-ci n'est pas seulement Shakespeare dans son alliance du comique et du sublime. Il annonce au même titre que les *Trois Marie* d'Hartmann des temps nouveaux pour l'art. Et aussi bien que du mystère de l'amour, il traite de l'Immaculée Conception — que Müller confond dans les termes, sinon dans l'esprit, avec l'Incarnation et l'Annonciation. « A ce titre il est bien jailli de cette période sublime et belle où se manifestent, en fin de compte, l'unité de toute foi et de toute charité et la parenté interne qui unit toutes les religions — bref, le temps auquel nous appartenons vous et moi et dont nous sommes les plus authentiques représentants (29). »

Müller, qui n'a jamais affirmé avec autant de vigueur le caractère synthétique de son catholicisme, espère bien assister sous peu à un

(28) BW, 95-97, n° 63.

(29) BW, 98, n° 64. — Au sujet de l'importance des thèmes chrétiens dans *Amphitryon*, cf. AUG. SAUER, *Euphorien*, XX, 93-104 ; BRAIG, *passim* ; et les conclusions de R. AYRAULT, *H. v. Kleist*, 219 : « le jugement d'Adam Müller se situe simplement hors des données réelles de ce drame ». Il n'est pas douteux que Müller voyait dans *Amphitryon* beaucoup plus que Kleist n'y avait voulu mettre. Son erreur reste cependant légitime.

Avent du Seigneur dans toutes les formes de l'art, de la science ou de la vie pratique. Tout cela, il le démontrera de vive voix à Gentz, en même temps que l'éternelle vérité de son *Gegensatz*, pour peu que son ami lui trouve à Teplitz « un coin à l'abri du grand vent ». Les études de Schubert lui prouvent qu'en cherchant partout le principe moteur de l'antinomie, il est sur la bonne voie. Mais il sait gré à Gentz — et ici reparait un thème obstiné — d'avoir donné à ses méditations la totalité et l'équilibre en les orientant vers cette activité d'où dépend le sort du monde, vers les sciences de l'Etat (30).

Bien que Gentz ait renouvelé son invitation à un voyage gratuit de Dresde à Teplitz, à un séjour où Müller aurait loisir de rimer ou de fainéanter tout son soûl, Müller ne part point encore. Ses négociations avec Arnold, à propos de l'*Art Dramatique*, aboutissent à un échec. Gentz essaie en vain de le mettre en rapports avec Brockhaus. Celui-ci veut bien reconnaître à l'auteur des qualités éminentes, mais trouve l'ouvrage trop imaginaire. Avant de passer sous les presses, l'*Art Dramatique* attendra encore (31).

Gentz part bientôt pour Carlsbad. Goethe s'y trouvait, qui, du conseiller d'ambassade Mohrenheim, avait reçu quelques jours auparavant un exemplaire de l'*Amphitryon* et de la préface (32). Gentz porte à Goethe les pages de l'*Art Dramatique* qui traitent du théâtre espagnol. Goethe les lit pendant les derniers jours de juillet, non sans entendre vanter Müller par G.-H. Schubert.

Le 31, Müller adressait à Goethe un exemplaire de l'*Amphitryon* et une copie de la *Cruche Cassée*. Une brève lettre accompagnait l'envoi (33). Goethe est le seul juge dont l'avis puisse compter, pour Kleist, comme pour Müller, qui espère, de son côté, que « ses œuvres futures » emporteront également l'approbation du souverain arbitre. Sans doute Müller pense-t-il fermement à écrire son *Julien l'Apostat*, tout autant que la suite du *Gegensatz*.

Le 3 août, Goethe va voir Gentz. On discute abondamment de politique et d'esthétique. Gentz entretient le poète de son ami Müller, « de sa manière de penser et de travailler » (34). Goethe, tout en montrant quelque estime pour la façon dont Müller comprend le théâtre de Calderon, ne peut partager son enthousiasme pour les traductions de Guillaume Schlegel. « Celui-ci nous offre, en place d'un faisan vivant, un faisan fort bien empaillé, mais empaillé tout de même. » Goethe, deux jours durant, les 8 et 9 août, étudie et examine la *Cruche Cassée*

(30) *BW*, 100.

(31) *BW*, 104.

(32) *BW*, 104, 106, 107.

(33) Le 13 juillet. Cf. SCHÜDDEKOPF ET WALZEL, *Goethe und die Romantik*, II, pp. XXXIV, 329.

(34) *Ibid*, 67.

(35) *Ibid*, 328-329. Cf. aussi les *Tagebücher*, (3), 255, 264, 265.

quand M. de Haza lui apporte, de la part de Müller, une copie de l'*Art Dramatique*. Goethe lit, sans se presser, les conférences pendant que Gentz, retourné à Teplitz, y rencontre le duc de Weimar et que celui-ci demande à Goethe de bien vouloir l'y rejoindre. Gentz, tout en doutant que le poète puisse venir, essaie néanmoins de combiner une rencontre, et informe Müller que Goethe est « très favorablement prévenu en sa faveur » (36).

Goethe resta à Carlsbad. Mais il chargea M. de Haza qui rentrait à Dresde de porter à Müller un mot de remerciements en lui renvoyant ses conférences. Il est particulièrement touché de l'attachement que Müller lui témoigne : « L'acteur ne sent jamais tant qu'il a besoin des sympathies du spectateur qu'au moment où il va quitter les planches. De même le poète quand la pièce touche à sa fin. Il m'est donc agréable de confesser la joie de savoir que je laisserai en vous quelqu'un qui me témoigna une bienveillante sympathie » (37). Gentz, d'ailleurs, pourra dire à Müller quelles objections soulève l'*Amphitryon* : le moderne et l'antique, au lieu de s'y rejoindre, tendraient bien plutôt à se séparer; ils ne se retrouvent en contact qu'au prix d'un effort de contorsion. Or, le serpent qui se mord la queue, tout en restant un symbole étonnant, ne saurait nous offrir une nouvelle espèce d'être organisé.

De telles objections durent être sensibles à Müller. Mais, sans doute, se dit-il qu'il était humain, trop humain que Goethe montrât quelque résistance en face de ce théâtre nouveau qui devait dépasser le sien, et le compléter en y adjoignant des éléments que, par principe, il refusait. Du moins Goethe donnait une preuve de bonne volonté : bien qu'il jugeât l'action de la *Cruche* « trop stationnaire », et déclarât que la pièce appartenait au genre du « théâtre invisible », il emportait cependant le manuscrit à Weimar pour mettre la pièce en répétitions. Il songeait même à l'acteur Bekker pour jouer le juge Adam. Et après avoir souhaité que Kleist fit au théâtre allemand un présent de valeur en s'appliquant à résoudre « un problème véritablement dramatique », Goethe exprimait le vœu que, de son côté, Müller écrivît une histoire des théories littéraires et de la critique allemandes, et lui donnât fréquemment occasion d'entendre parler de lui.

*
**

La lettre de Goethe n'apportait pas à Müller une joie sans nuage. Du moins Müller avait tenté tout ce qu'il lui était possible pour

(36) *BW*, 109.

(37) SCHÜDDEKOPF ET WALZEL, *Goethe u. die Romantik*, II, 68 sqq. — Cf. aussi RIEMER, *Briefe von und an Goethe*, 1846, p. 171.

assurer à son ami inconnu une notoriété et des appuis. Kleist était arrivé à Dresde vers la fin du mois d'août. Müller ne négligea rien pour le faire connaître dans Dresde et l'emmena chez Mme de Haza, chez le baron Buol, chez le conseiller Körner (38). On fêta Kleist; chez Buol, après la représentation de la *Cruche*, on le couronna de lauriers; et il est probable que Müller ne laissait pas Pfuel et Rühle organiser tout seuls ces manifestations de sympathie, et qu'il est l'artisan principal de ces succès dont le charme devait, au sortir du fort de Joux et de Châlons, quelque peu griser Kleist.

Kleist avait des pièces à publier; Rühle avait pris goût à se faire imprimer, Müller n'avait pas trouvé d'éditeur pour l'*Art Dramatique* et projetait, en plus du *Julien*, un élargissement du *Gegensatz*. Plutôt que d'en passer par les exigences des libraires, n'était-il pas avantageux de fonder une maison d'édition? Müller qui, à deux reprises, avait tenté de créer un journal, dut lancer l'idée qui trouva auprès de Rühle et de Kleist un accueil enthousiaste. Kleist s'abandonne même au mirage de voir l'affaire rapporter 22 % (39). Cette maison d'édition, à qui devaient s'adjoindre un atelier de cartographie — spécialité de Rühle — et un commerce d'objets d'arts et de tableaux — Müller était convaincu de la valeur exceptionnelle de Hartmann — porterait le beau nom de *Phénix*. Mais on ne put trouver, même en s'y mettant à quatre, les douze cents thalers que coûtait le privilège. Müller essaya de reprendre l'affaire en y intéressant M. de Carlowitz, auditeur enthousiaste de ses conférences. Carlowitz offrit bien, gratuitement, un privilège de libraire en sa ville « immédiate » de Liebstadt; mais le capital initial faisait toujours défaut. A en croire une lettre de Kleist — lettre dont une partie du texte fut effacée — les quatre amis auraient pensé un moment s'assurer le privilège de la publication des Codes français. Projets assez curieux de la part d'ennemis irréductibles de Napoléon qui, pour comble, auraient compté sur l'appui efficace du ministre de France Bourgoing. Mais peut-être Kleist, dont les enthousiasmes, même quand il s'agit d'affaires commerciales, sont, en cet automne de 1807, très prompts à s'enflammer, s'est-il bâti à soi-même — et du même coup à Ulrique — un beau mirage.

(38) BRAIG (*H. v. Kleist*, 321) raconte que, dans le salon de Mme de Haza, on lisait l'Evangile, la Vie des Saints, des prières, et les Litanies. Ce serait donc Müller qui aurait fait connaître à Kleist ces textes liturgiques qui prendront chez lui, peu de temps avant sa mort, une si curieuse résonance. — Mais il faut bien dire que Kleist, longtemps avant de rencontrer Müller, avait pu à Dresde, à Wurzburg, en Italie ou en France, faire connaissance avec la liturgie catholique.

(39) A Ulrique, 17 septembre 1807 (éd. RAHMER, 165 sqq). Dans toute cette affaire — peut-être pour mieux convaincre sa sœur et obtenir d'elle les ressources nécessaires — Kleist voit les choses plus belles qu'elles sont. Rühle est déjà précepteur du prince Bernard, alors que sa nomination n'interviendra que plus tard; et Buol, secrétaire de légation, est, dans les lettres de Kleist, promu ambassadeur.

Müller, malgré tous ces déboires, n'abandonne pas la cause de son ami. Vers la fin de septembre, il l'emmène auprès de Gentz, à Teplitz, puis rentre bientôt avec lui à Dresde. Le mois d'octobre est très trouble : Müller semble en proie à de graves soucis. Rühle vient, le 29 septembre, d'être nommé gouverneur du prince Bernard de Saxe-Weimar ; il a réussi à faire agréer Pfuël comme professeur de sciences militaires et d'escrime ; Bose se trouve également pourvu d'une fonction auprès du prince. Müller seul, malgré ses efforts, ne réussit pas à se créer une situation. Les nouvelles politiques n'offrent aucun indice rassurant et, pour comble, des comètes apparaissent au ciel, pendant que des orages sévissent et que la terre tremble. On se croirait revenu aux mauvais jours de l'été 1805 (40).

Gentz qui, rentré à Prague, écrit fréquemment, ne reçoit de son ami que de brèves nouvelles et se fâche. Müller se défend en prétendant que Gentz traite ses lettres « avec indifférence », et Gentz riposte en lui reprochant, sur un ton assez vif, de ne jamais faire ce qu'on serait en droit d'attendre de lui, de se tirer d'embarras à l'aide de belles paroles, « de sophismes prompts à se retourner comme des serpents » (41). Mais malgré tous ses défauts et sa fâcheuse habitude de ne point renvoyer à Gentz les livres qu'il lui emprunte, même si celui-ci en a un besoin urgent, Müller reste aux yeux de l'ami *per fas et nefas*, « un homme d'une qualité supérieure ».

Grâce à Gentz, Müller allait voir, au début de novembre, sa fortune prendre une face nouvelle. Sans doute Rühle était-il intervenu auprès du duc de Weimar pour faire confier à Müller le soin d'instruire le prince Bernard dans les sciences politiques ; mais Gentz qui avait rencontré le duc, au cours de l'été, à Dresde, à Carlsbad, à Teplitz, et qui jadis avait formé le projet de faire nommer Müller précepteur du prince, fut probablement le meilleur artisan d'une nomination qui allait lui permettre de voir la vie sans inquiétudes. Le duc ne se décida d'ailleurs pas sans d'assez graves hésitations : il savait Müller catholique ; Goethe lui-même avait pu attirer son attention sur certains passages caractéristiques de *Science et littérature allemandes*. Charles-Auguste redouta quelque temps que Müller se laissât aller à des tentatives prosélytiques, ou s'efforçât de montrer à son élève le catholicisme sous des aspects trop séduisants (42). Il l'agréa cependant. Cette nomination allait amener avec plus de force encore la pensée de Müller vers les méditations politiques, vers lesquelles elle s'orientait déjà avec obstination depuis quelques années (43).

(40) BW, 110, 113.

(41) BW, 113. Une lettre de Müller, reçue par Gentz, le 14 octobre, est perdue.

(42) Rühle à Bertuch, 12 nov. 1807. Cf. HERZOG, *Kleist*, 412.

(43) Les allusions aux sciences politiques sont si nombreuses dans *Science et Littérature*, dans *L'idée du Beau*, et même dans *l'Art Dramatique*, que nous ne pouvons suivre M. BAXA (AM, 69) : « il avait assez négligé l'étude des sciences politiques ».

Un autre événement grave allait se produire. Les troupes françaises, en marche vers la Pologne, avaient pillé le bien domanial de Lewitz et, de la sorte, compromis les revenus de M. de Haza. Celui-ci sentait qu'une inquiétante affection liait Müller à Mme de Haza, et n'était sans doute pas fâché de trouver un prétexte pour quitter la Saxe et regagner la Prusse méridionale, Müller restant attaché à Dresde par son préceptorat princier.

Il reste très difficile de percer l'ombre dense qui recouvre toute cette affaire. Marie von Pilat, en éditant la correspondance de son père, élimina tout ce qui pouvait projeter une lumière fâcheuse sur le mariage de ses parents. Krug, qui connaissait bien des détails de la vie de Müller, prononce le mot d'enlèvement : sans doute ses rancunes tenaces et son ardeur polémique l'ont-elles entraîné à tracer des événements un tableau sommaire et dont le vigoureux schématisation confine à l'invraisemblance. Puisque Müller avait volé la femme de son ami et protecteur, il importait, aux yeux de Krug, qu'il commît ce crime avec toutes les circonstances aggravantes. Mais, quand Sophie quitta le domicile conjugal et alla rejoindre Müller, qui depuis quelque temps ne vivait plus chez le préfet, il est bien probable que le tour aigu que prenait sa liaison amoureuse, si brusque fût-il, ne le surprit point.

M. de Haza, qui aimait très sincèrement sa femme et qui, jusqu'à l'issue du procès, ne désespéra pas de la ramener à son foyer, fut bien obligé d'introduire auprès du consistoire de Saxe une action en divorce. Ses griefs nous resteront éternellement inconnus ; le dossier, lors d'une révision des archives, fut détruit comme « sans intérêt », et de toute l'affaire ne subsistent qu'un pouvoir à l'avoué du demandeur, une date et une cote au répertoire (44).

Sophie, en venant s'installer chez son amant, ne s'était pas séparée de ses enfants. L'aînée, Jeannette, qui, après le jugement de divorce, ira vivre avec son père, reste chez sa mère jusqu'en 1808. Mme de Haza avait quelque bien, mais sa dot restait sous administration du mari et Müller voit ses soucis d'argent s'aggraver au moment même où son préceptorat semblait lui assurer une existence facile.

Son silence inquiète Gentz qui semble bien avoir eu vent de ce qui se passait. Vers le 30 novembre, il demande qu'on l'éclaire davantage sur « ces chagrins d'ordre privé ». Müller n'était-il pas à Berlin, pour Gentz, le confident d'élection, lors de la grande passion pour Christel Eigensatz et de la rupture définitive avec Minna Gilly ?

Dans la première semaine de décembre, Müller avouera à Gentz « ses soucis et ses ennuis ». Gentz, sans un mot de blâme ou d'absolution, lui conseille de « laisser l'affaire suivre son cours » et ne lui adresse qu'un reproche : celui d'avoir trop tardé à le mettre au courant.

(44) Reproduit par BAXA, *AM*, 96.

Les difficultés absorbent Müller au point que Gentz déplore de le voir retomber dans ses négligences de jadis : il n'écrit point, et même oublie de lui faire parvenir la *Gazette Générale* dont pourtant Gentz a versé l'abonnement entre ses mains; si l'on n'avait de ses nouvelles, fort brèves, par voie indirecte, on pourrait se demander si Müller est toujours du nombre des vivants. Pourtant jamais l'amitié de Gentz ne s'est doublée d'une estime aussi haute : il avoue que c'est pendant son séjour à Dresde, l'année précédente, qu'il a senti percer intérieurement en lui les lumières de la vérité. « Si vous ne voulez pas vous souiller en parlant des choses de ce monde, parlez-nous donc du Christ et de son royaume » (45).

Mais ce ne sont pas des réflexions purement théologiques, ou l'annonce d'un monde régénéré par le sang du Christ, qui accaparent Müller. Les soucis matériels, maintenant que sont à sa charge Sophie de Haza et ses enfants, se font pesants, et il cherche à se tirer d'affaire d'abord en usant du vieil expédient des conférences publiques, puis en reprenant le projet d'une revue critique.

Il jette rapidement sur le papier la matière de onze conférences, et au moment où s'annonce comme prochaine la publication d'une revue dont il sera co-directeur, il fait savoir à la société de Dresde qu'il l'entretiendra très prochainement « du Beau et du Sublime ».

Les expériences de Müller, les deux hivers précédents, n'étaient pas restées, pour lui, vides de tout profit. Il semble que, parmi les jeunes gens en quête d'un renom littéraire et de quelques revenus, son exemple ait suscité comme un prurit d'endoctriner son prochain. Un M. Krause, impavide, se propose d'initier les beaux esprits de Dresde aux arcanes de l'acoustique; mais il n'arrive pas à trouver une salle, et le registre d'inscriptions reste à peu près vierge. L'audacieux Wetzel s'élance sur des terrains défendus : bravant Böttiger, il ose parler d'Homère. Mais bientôt le nombre de ses auditeurs décroît dans des proportions peu obligeantes (46). Enfin, G.-H. Schubert annonce que, lui aussi, il a son mot à dire.

Sans doute ne se décidait-il pas absolument seul à affronter le public. Müller avait imaginé de conclure avec lui une alliance qui devait leur permettre de faire double moisson de lauriers et d'honoraires. Müller, au cours de l'été, avait fréquemment rencontré Schubert, et l'avait vraisemblablement incité à révéler au public de Dresde une philosophie qui, dès les *Ahndungen*, marquait avec le *Gegensatz* de curieuses concordances, et lui apportait comme une garantie après coup. Pendant que Müller développerait son Esthétique, Schubert, en découvrant ses « aperçus sur le côté nocturne des Sciences de la

(45) *BW*, 120-122.

(46) Cf. LÜTTEKEN, *Dresd. Rom.*, 9.

Nature » ferait entendre lui aussi la note fondamentale de leur commune théorie du monde.

Comme Müller, Schubert enseignerait que notre univers se comporte comme un ensemble doué de vie, comme un tout organique; qu'il est un jusque dans ses aspects les plus divergents, et que c'est précisément dans l'antinomie de ses aspects que transparaît le mieux son unité foncière (47).

Comme chez Müller — et sans plus de gêne dans l'énoncé de propositions difficilement conciliables, un influx d'en haut viendrait redresser un glissement trop facile vers le panthéisme. Par une intervention constante, Dieu concilie les antinomies qu'il suscite, et c'est en lui et par lui qu'elles retrouvent l'équilibre. Il accomplit pour nous un miracle de tous les instants en empêchant ce monde — émané de lui et par lui scindé en oppositions sans fin — de s'éparpiller devant nous en impressions contradictoires. Et en maintenant la cohésion de l'univers, il prépare déjà demain au sein d'hier, prolonge les temps révolus au cœur des temps nouveaux (48). Diffus dans le monde en même temps qu'extérieur à lui, *in und neben* selon une formule bien connue, voici qu'il est *rerum tenax vigor* comme dans l'hymne liturgique, et satisfait aux tendances syncrétiques du catholicisme de Müller.

En sauvant les données inspirées qui forment la substance de la Science antique, on distribuerait quelques nasardes à ce « rationalisme médiocre » qui prétend faire naître le savoir et le langage de besoins tout pratiques, les religions d'une peur d'enfant devant un inconnu. L'atomisme mécaniste ne serait plus qu'une « philosophie de l'ordure »; or, a-t-on jamais vu « des balayures éparses » s'organiser pour reconstituer un monde ? (49).

Enfin puisque c'est aux zones de contact ou d'interférence que se manifeste le mieux l'unité fondamentale, Schubert ne se bornerait pas à montrer, après Hemsterhuis ou Hamann, combien les liens sont nombreux entre le monde physique et le monde de la pensée (50). Même entre les divers règnes de la nature, les barrières ne sont pas si impénétrables qu'ose l'affirmer une physique terre à terre. La théorie s'illustrerait d'anecdotes et de curiosités où l'on verrait tous les êtres s'efforcer de vaincre la mort, de se sublimer pour atteindre une existence supérieure (51).

(47) Cf. *Ansichten von der Nachtseite der Naturwissenschaften*, Dresde, 1808. P. 22, 153 (die Welt... kein nach mechanischen Kräften sich hier und dahin bewegendes; sondern ein lebendig zusammenwirkendes Weltganze).

(48) *Ibid.*, 374, « Der höhere Einfluss ist's allein, dessen unaufhörliche Gegenwart die Gegensätze erweckt und ihre Wechselwirkung möglich macht ». 382 : il prépare « die neue Zeit mitten in der Alten, schwebt von oben, belebend, erhaltend, allgegenwärtig über Allen ».

(49) *Ibid.*, 104. « Eine Philosophie des Unrats. »

(50) Cf. O. WALZEL, *Romantisches*, 1934, pp. 102, 104.

(51) Cf. *Ansichten*, 69 à 77, 233 à 291, séries de phénomènes conjuguées et

Grâce aux conférences de Schubert, l'entreprise de Müller, qui se meut dans des régions apolliniennes, se verrait renforcée d'une entreprise complémentaire; « le côté nocturne » de la physique apporterait l'appoint d'une similitude à une méditation tournée vers la lumière. Mieux encore : l'effet serait plus vigoureux si les deux conférenciers, dans une même salle, opéraient à tour de rôle sur les mêmes auditeurs.

Il semble bien que Schubert, que sa timidité en face du public paralysait à l'avance, ne flamba point d'enthousiasme. Mais la générale de Kroke veillait : le précepteur de ses fils ne pouvait se montrer inférieur au « directeur d'études » des jeunes Haza. Elle vainquit les résistances de Schubert, s'assura une salle à l'hôtel de M. de Carlowitz et se chargea de recruter les auditeurs : son système, nous dit-on, rappelait assez les procédés dont on usait, en Angleterre, pour procurer des équipages à la marine. Mais bientôt, aux chandelles, sur un haut pupitre de chef d'orchestre, Müller et son orateur complémentaire offraient au public de Dresde les prémices de leur éloquence alternée (52).

*
**

Dans cette nouvelle série de conférences, commencée avant la fin de 1807 (53), quels thèmes Müller allait-il développer ?

Dans l'apparente confusion d'un monde composé de contradictions, l'opinion courante oppose assez constamment à ces inconvénients qu'on nomme vertu, vérité, mérites civiques, ou besoins matériels, un principe agréable, reposant, qui vient corriger l'amertume de la vie et qu'on nomme la beauté. Fleur aussi rare d'ailleurs que ces fleurs d'aloès qu'il faut guetter presque un demi-siècle avant de les voir apparaître, fugitives, entre des piquants hérissés.

Fleur si rare même que lorsque vous vous imaginez la tenir, il ne manque pas d'âmes charitables pour vous dire : « Prenez garde ! vous allez vous repaître d'illusions ! » Si bien qu'à la longue on se persuade que, si la beauté est partout, une malchance veut qu'on ne la rencontre jamais. Même pas dans la nature, dont pourtant on s'accorde à vanter les réussites.

Cette inconstance a eu, du moins, un effet salutaire : les beautés apocryphes ne résistent que l'espace d'un matin. Celles qui durent sont

montrant comme une entente du règne végétal et du règne animal. 250, 318 : la *Psyché* détruit elle-même son enveloppe pour s'élever vers un monde supérieur. Il est à noter que Kleist a connu Schubert, a dû assister à ses conférences comme à celles de Müller, et lut certainement *Ansichten*.

(52) Cf. SCHUBERT, *Erwerb*, vol. II, 226 à 233.

(53) Les dates exactes font défaut. Le premier titre de l'édition de 1809 porte comme date des Conférences « im Winter 1807/8 ».

vraies. Mais de la divergence des opinions quant aux caractères distinctifs du Beau, il est impossible d'abstraire une norme intangible, un canon à propos duquel les habiles soient d'accord (54).

Müller établit donc tout de suite le principe de son esthétique; un instinct nous pousse à poursuivre le Beau partout, et nous fait affirmer que la Beauté, si elle n'est partout, ne se trouve nulle part.

La grande erreur a été de rechercher un absolu, ou de vouloir fixer un canon définitif, de croire qu'il fallait absolument rapporter à l'Apolon du Vatican tout ce qui en nous éveillait le sentiment du Beau, « fût-ce une grange bien remplie, un rôti bien réussi ou un gâteau délicieux ». L'erreur a été de croire que la beauté jouait dans la vie un rôle de condiment, le rôle du sucre qui rectifie la fadeur des aliments; l'erreur a été de ne plus la croire omniprésente, de faire d'elle un accessoire, « comme ces draperies jetées sur la nudité trop crue de la vérité et de la vertu », bref de l'appeler à la rescousse pour créer une illusion (55).

Ravaler la Beauté au rôle d'une épice, c'est admettre implicitement que la vie est fade, ou amère, et un esprit généreux ne pourra jamais se résoudre à souscrire à pareille proposition.

La Beauté est tout autre chose : elle est certes, d'origine céleste, mais aussi largement répandue que la vie, ressentie « en grand et en détail » dans toute notre vie. C'est par elle que les générations se transmettent leurs conquêtes les plus magnifiques, que les actes qui nous paraissent plats et banals se rehaussent et deviennent capables d'acquérir l'immortalité. Elle est là, dès que le moindre de nos gestes déclenche en nous « un orchestre de sentiments », nous fait vibrer totalement, et en nous révélant la totalité de nous-mêmes, apaise la violence de l'émotion présente en nous montrant « comment elle s'harmonise avec la nature entière, avec le royaume entier de la Beauté ».

Si nous vibrons constamment en sympathie avec le grand Tout, si

(54) *Sch*, 3-6. Nous désignons par *Sch*, l'édition d'après laquelle nous citons : Berlin, 1809 (Hitzig), (Preuss. Staatsbibl. n° X-5340). In-16, 242 pp., sous le titre : *Von der Idee der Schönheit, in Vorlesungen gehalten in Dresden im Winter 1807/8, durch Adam Müller Herz. Sachsen-Weimarschen Hofrathe* ; avec le faux titre : *Vorlesungen über das Schöne*.

Les cinq premières conférences étaient parues en 1808 dans le *Phæbus*, sous ce dernier titre. La concordance entre le *Phæbus* et l'édition de 1809 s'établit ainsi qu'il suit :

I^{re} Conférence : *Phæbus*, n° II, pp. 35-42 ; 1809 : pp. 3-20.

II^e Conférence : *Phæbus*, n° III, pp. 3-13 ; 1809 : pp. 22-45.

III^e Conférence : *Phæbus*, n° III, pp. 13-22 ; 1809 : pp. 46-68.

IV^e Conférence : *Phæbus*, n° III, pp. 22-31 ; 1809 : pp. 69-92.

V^e Conférence : *Phæbus*, n° IV-V, pp. 45-53 ; 1809 : pp. 93-114.

La confrontation du texte — que Müller n'a d'ailleurs pas eu le loisir de revoir, à en croire une note en fin de l'édition de Berlin — ne fait ressortir que des divergences minimes : à part un *getan* (*Phæb.*, II, 37) amélioré en *verrichtet* (*Sch*, 9), elles ne portent que sur l'orthographe et la ponctuation.

(55) *Sch*, 7.

cette résonance personnelle, harmonique à la note fondamentale donnée par la nature entière, enveloppe de sa musique chacun de nos actes — comme à l'opéra les accords les plus immatériels enveloppent les récitatifs les plus concrets, — alors nous aurons « une âme belle ». Nous retrouverons cet état naturel, cet état « d'enfance » qui, malgré les coups du sort et les douleurs de la vie, laissera persister en nous une impression de bien-être. Le principe qui unira les états passagers que nous traversons, et qui en fera ressortir le durable, c'est la *Beauté* (56).

Essayer d'enfermer le Beau dans une définition fixe, statique, est une entreprise vaine. Dans le *Gegensatz*, Müller se refusait à considérer le monde à l'arrêt : l'action réciproque des sphères, leur mouvement, donne la clef de toute philosophie.

De même, le Beau se révèle dans le mouvement, dans une attraction réciproque. La poésie se passe difficilement du vers et de son rythme. Pourquoi ? C'est qu'elle veut exprimer plus que des concepts, elle veut faire plus que tracer le contour d'images; elle désire que les pulsations de sa vie particulière, pour se hausser au-dessus d'elle-même, s'harmonisent avec les pulsations du Cosmos. Alors, la poésie sera bienfaisante, car, à travers les catastrophes, elle nous livrera la révélation sacrée, la sérénité du monde, sa Beauté.

Sans mouvement, il n'est pas de contemplation esthétique possible. La Beauté se trouvera partout où le multiple se révèle dans l'unité, la turbulence dans le calme, la passion dans la sérénité.

Expliquer la Beauté par une exacte adaptation d'un objet à ses fins ne manque pas d'ingéniosité : et en essayant pareille explication on a fait progresser l'esthétique infiniment plus que tous ces « fabricants de Beau » dont les recettes sévissaient au milieu du XVIII^e siècle. Toutefois, il convient de remarquer que si on adopte cette définition, la Nature serait plus artiste que l'Art lui-même, car en elle, il n'est rien qui ne soit strictement approprié à ses fins. Mais il y a plus : une telle théorie ne se préoccupe que de l'objet.

Tout comme dans le *Gegensatz*, où, entre l'Apollon et son *Anti-Apollon*, se tissait une infinité de liens réciproques, Müller insiste sur un point qui lui semble essentiel : la Beauté n'est pas dans l'objet seul. Si une musique intérieure n'appelle en vous celle qui résonne dans l'œuvre, si dans votre cœur il n'y a pas comme une résonance préétablie, à quoi servira de vous répéter : « La Beauté est ici », si vous ne la sentez pas ?

La Beauté n'est donc pas dans le seul chef-d'œuvre, mais en même temps dans l'âme de celui qui le contemple (57).

Un corollaire s'impose : il n'est donc rien, même réputé aujourd'hui laid, qui, à un moment donné, ne puisse éveiller en nous une résonance.

(56) *Sch*, 9-10.

(57) *Sch*, 13.

Nous touchons là en plein mystère : il n'est rien qui ne finisse par être, un jour, apprécié et goûté.

Seuls ces *Wechselblicke*, cette contemplation où sujet et objet changeraient constamment de signe, permettent de saisir le lien qui unit deux êtres que les habiles déclarent laids, mais qui cependant se plaisent.

Si, adultes, nous ne trouvons plus beaux des gens ou des choses que nous admirions, étant enfants, c'est que sous prétexte de former notre goût, on a diminué nos facultés de résonance : nous avons perdu le paradis, « désappris le secret de l'amour ». Nous ne pouvons plus projeter sur le monde ce charme qui est en nous, et que le monde est prêt à nous renvoyer (58).

On va sans doute protester : n'est-il pas excessif de tout déclarer beau ? En jouant au démiurge rempli d'admiration pour son œuvre, n'abandonnons-nous pas de propos délibéré ce privilège humain qui consiste à discriminer et juger ? Créatures finies, pourquoi n'aurions-nous pas des préférences limitées ?

L'objection, répond Müller, ne porte pas, et il répète encore : la Beauté ne réside exclusivement ni dans l'objet ni dans le cœur du sujet qui contemple; elle est ce « mouvement rythmique, cette harmonie, ou peu importe le nom que vous lui donnerez, qui unit deux termes, l'homme à l'homme, l'esprit et le sentiment, le repos et le mouvement; ce rythme où notre cœur perçoit par sympathie la sensation de l'Univers, de l'Histoire, de la Vie, pour peu que nous les contemplions avec sérénité et avec force; ce rythme qui se révèle dans les limites étroites de chaque œuvre d'art ». L'esprit du Beau est donc l'âme même de l'Univers. De cet esprit procède toute créature qui s'efforce d'accorder le rythme de sa vie au rythme du Cosmos. A chacun d'exciter et d'exalter en soi-même ses facultés réceptrices, de manière à participer aux révélations du Beau (59).

Révélation qui sont plus ou moins accessibles à la masse; et selon le degré de facilité, on pourra distinguer un Beau « social » — *eine gesellige Schönheit* — qui se révèle immédiatement à la foule, et un Beau « individuel », que parfois on appelle laideur. Reprenant l'image du mouvement planétaire, Müller compare *die gesellige Schönheit* au soleil, centre du monde, et les hommes gravitent autour d'elle comme les planètes autour du soleil; quant à la beauté individuelle, elle gravite autour du spectateur : celui-ci, immobile, joue le rôle du soleil, et les objets « individuellement beaux » reçoivent de lui leur lumière.

A nous de nous laisser embraser par la Beauté sociale, pour faire flamber ensuite, sous la gangue des préjugés qui les obscurcissent,

(58) *Sch*, 16. Celui qui a découvert l'esprit du Beau « bezaubert die Welt, weil sie ihn wieder bezaubern kann ».

(59) *Sch*, 18-19.

les beautés cachées de notre vie quotidienne. Nous nous hausserons ainsi au niveau des chefs-d'œuvre éternels, car nous aurons transformé des beautés *individuelles* en beautés *sociales* (60).

*
**

« Les êtres qui éveillent ou reçoivent l'impression du Beau ne peuvent être que des êtres vivants ou *organiques*. En d'autres termes, les caractères distinctifs de la Vie et ceux du Beau sont exactement les mêmes (61) ». De cette première proposition s'ensuit, comme corollaire, que tout ce qui vit est, en tant que vivant, beau. Le laid n'est pas absolument éliminé : il pourrait procéder de l'idée de la mort. Non point de la mort conçue en tant qu'action de mourir, mais en tant qu'état, et état qui, proprement, consiste à ne pas être.

Une telle proposition met à la torture notre raison logique. Mais au moins permettrait-elle de définir le laid. Serait laid un être à qui nous ne pourrions refuser la qualité de vivant, mais dont nous ne pourrions sentir ou comprendre la vie; en d'autres termes, un être qui jouirait d'une vie qui, vue de notre place, cesserait d'en être une; un être en face de qui nous ne ressentirions aucune résonance sympathique, un être qui éveillerait en nous une impression de solitude.

La parenté entre la Vie et le Beau se manifeste d'une manière éclatante lorsqu'on interroge un naturaliste; non point de ceux qui naguère découpaient dans le réel des phénomènes isolés qu'on étudiait chacun pour soi, sans se préoccuper du Tout d'où on les avait arbitrairement détachés, mais un de ces savants qui recherchent derrière chaque phénomène « l'accord fondamental, l'accompagnement que donne l'orchestre du monde » (62). A la question : quel est le signe distinctif de la Vie ? vous obtiendrez comme réponse que l'être vivant est celui qui sous l'aspect changeant de ses manifestations laisse apercevoir une loi, particulière sans doute, mais permanente; que la vie est là dès qu'il s'établit une harmonie entre le repos et le mouvement, le durable et le passager, les apparences fugaces et la loi immuable. Comme le Beau, la Vie, si elle n'est partout, n'est nulle part.

En conséquence, « dans chaque action particulière accomplie par l'homme et parallèlement à cette action » se manifestera la Beauté du monde (63). Si l'acte particulier que nous venons d'accomplir est en

(60) *Sch*, 20.

(61) *Sch*, 21.

(62) *Sch*, 26.

(63) *Sch*, 27, « der Widerstrahl dieser Schönheit der Welt soll sich offenbaren in und neben jeder einzelnen Handlung des Menschen ».

harmonie » avec la totalité de notre être (64) — alors nous avons agi en artistes.

Du coup le domaine de l'art s'élargit à l'infini : il n'y a pas que des artistes du verbe, de la musique, ou des créateurs plastiques. Il y a aussi des artistes de la pédagogie ou de la politique, il y aura sans doute un jour — cette « physique supérieure » à la manière de G.-H. Schubert nous en donne la promesse — des artistes de la Science. Et il n'y a pas de hiérarchie entre ces artistes tous égaux en droits (65).

Toutefois, pour illustrer d'exemples sa théorie du beau, Müller, pour plus de commodité, s'arrêtera tout d'abord à l'art oratoire.

Trop longtemps, on a réduit l'éloquence à un habile choix d'expressions, comme la poésie à un habile choix d'images. Les auteurs de manuels s'inspirant des principes académiques chers aux Français, écartaient tous les mots, toutes les images qui n'étaient point unanimement admises, ne recherchaient, autrement dit, qu'une beauté *sociale*, épurée de tout élément individuel. Mais « les vents du bon Dieu ramènèrent les graines d'ivraie dans un champ si bien nettoyé », et montrèrent que l'Académie s'était méprise en fondant sur un tri des expressions la beauté du langage, tout comme les pédagogues en réduisant la latinité à un florilège emprunté à Cicéron, « ce Romain qui n'était point trop romain ».

On oubliait que « la mobilité est l'âme de toute science », qu'il n'est pas de beauté figée et *ne varietur*, que la Beauté s'envole si l'on s'obstine à ne point quitter certains objets réputés beaux, si on s'accroche à eux. La Beauté ne se manifeste que dans le jeu des contrastes et leur alternance musicale (66).

L'orateur ne devra donc pas être « un vocabulaire mécaniquement extrait de la langue entière » mais se mettre en harmonie avec « sa personne, son temps, l'instant même où il parle ». S'il y arrive, il atteint du même coup la Beauté *sociale*, et son discours acquiert, sans perdre son allure individuelle, une valeur générale (67).

Un choix absolu des expressions mène une langue à sa ruine. De même, une délimitation trop absolue du « bon goût », du « bon ton » ruine une société. Des barrières infranchissables ont, en France, étouffé « la sublime idée de la Noblesse » et donné, dans le Tiers-Etat, une caricature de la bourgeoisie (68).

Vouloir fixer une société qui est belle, l'enclore de barrières pour

(64) Sch, 27-28, « mit dem ganzen Menschen ».

(65) Sch, 28. Ils sont « vollbürtige, stimmfähige Bürger eines grossen Reiches ».

(66) Sch, 31-34. Cf. 34 : « Jenem Verweilen, Haften und Klebenbleiben an bestimmten schönen Gegenständen entweicht der Geist der Schönheit ».

(67) Sch, 32. « So wird auch seine Rede in und neben jener Eigentümlichkeit sich als allgemein gültig und gesellig bewähren ».

(68) Sch, 35.

qu'elle ne perçoive plus « les bienfaits du temps et le progrès du monde », c'est la conduire à sa perte. Et sans condamner absolument tout le siècle de Louis XIV — car il est en lui des beautés qui méritent de subsister tout comme les beautés antiques — on peut du moins repousser cette normalisation académique qui ne laisse plus d'issue à l'artiste que dans la froide imitation (69).

L'effort d'Adelung pour fixer la langue allemande selon les principes de l'Académie amena, par réaction, une renaissance des littératures provinciales. Les poèmes bas-saxons de Voss, les contes alémaniques de Hebel proclament l'inanité du principe qui ramène la beauté du discours au choix des expressions.

L'Allemagne, par sa situation privilégiée, va encore une fois illustrer d'une manière éclatante l'affirmation de Müller que la beauté réside dans le mouvement. Au centre de l'Europe, l'Allemagne pousse des racines jusque dans les autres nations; vers les frontières, vers les extrémités, l'influence de l'étranger est sensible : le dialecte prédomine, rude, marqué, *individuel*; au centre prévaut un idiome commun, élégant, social et même *sociable*. Le dialecte de Meissen serait donc comme le soleil autour de qui gravitent, tels des planètes, les dialectes excentriques.

Mais n'oublions pas que le soleil, pour être soleil, ne peut se passer de ses planètes. L'esprit qui anime le monde n'émane pas du soleil seul, mais se manifeste dans cette alliance qui unit le soleil à ses satellites et donne son rythme à leur système. Et ce système — Müller ne se lasse pas d'insister — ne peut être considéré au repos. Bien mieux : « dans son mouvement, il est l'éternel modèle de toutes nos affaires terrestres, de la philosophie, de la rhétorique, de la politique et de tous les arts ». Non point symbole, ou allégorie, mais modèle et modèle précis (70).

Donc la beauté de la langue ne procède pas de l'emploi exclusif du dialecte commun et de ses beautés *sociales*, ou d'un dialecte *individuel*. Une normalisation excessive est aussi néfaste que cette recherche à tout prix de l'accent personnel, telle que la prêchaient « les génies » du *Sturm und Drang*. La beauté de la langue résidera dans ce perpétuel échange entre la langue commune et les dialectes particuliers, le langage noble et le langage bourgeois. L'idéal, c'est de rester allemand jusqu'aux moelles, de garder la force et la saveur des parlers provin-

(69) *Sch*, 37.

(70) *Sch*, 42, « das Sonnensystem in seiner Bewegung gedacht, ist ewiges Muster aller irdischen Geschäfte, der Philosophie, der Sprachkunst, der Staatskunst und aller Künste : und hiermit sei die häufige Wiederkehr dieses, nicht Gleichnisses, sondern bestimmten Vorbildes von Sonne und Planeten in meinen Darstellungen gerechtfertigt ».

ciaux, sans qu'on puisse toutefois discerner de quelle province l'orateur tire son origine (71).

Médiateur dans l'espace, entre les districts de sa nation, l'orateur devra l'être aussi dans le temps, entre les générations. Tout en rejoignant, dans le passé, « le grand Luther », il préparera les voies à ceux qui doivent venir.

Müller assigne donc à la rhétorique un idéal national. Mais aussitôt il refuse qu'on fasse de cet idéal un principe absolu et qu'on déclare aux vocables étrangers une guerre sans merci. Si ces mots hétérogènes veulent bien se plier aux lois esthétiques de la langue, il n'y a nulle raison de les proscrire.

D'ailleurs, toutes les langues européennes — « et même toutes les langues du monde » — ne sont que des dialectes issus d'une même langue fondamentale (72). La plus hospitalière, la plus accessible des langues deviendra un jour le « véritable idiome pour tous », le pays qui la parle la métropole du monde.

*
**

En fixant *ne varietur* le sens des mots, l'Académie fit du français un instrument de choix dès que l'intellect voulait s'adresser à l'intellect. Mais on fut bien obligé d'admettre un autre langage, de l'imagination à l'imagination : la poésie. Ces deux domaines étaient nettement séparés : on s'adressait à la raison ou au cœur, jamais à l'homme tout entier.

Mais cette fixité du sens des mots n'est que relative. Si tout le monde tombe d'accord sur ce que représentent les termes concrets, il n'en est plus de même dès qu'on parle de vertu, de liberté ou de droits. Les termes concrets ont gardé leur individualité bien déterminée ; les termes abstraits l'ont perdue.

« Le concret est à l'abstrait comme la marchandise à la monnaie. » Si vous dites : une maison de campagne, un équipage de maître, une loge de théâtre, tout le monde verra surgir la même image. Dites, en place, cent mille écus, le concept flottera, l'image variera selon les personnes. Du moins des termes comme « cent mille écus », ou « liberté » possèdent une qualité que n'ont pas les termes concrets : une mobilité qui les rend plus immédiats à la foule que, par exemple, « une loge au théâtre » — « Inscrivez sur un drapeau le mot de liberté, et derrière vous se rangeront des peuples entiers » (73).

Si les mots concrets sont fixes, les termes abstraits ont la fluidité de l'air. Or, à la fixité concrète du *Dictionnaire de l'Académie*, on

(71) *Sch*, 43.

(72) *Sch*, 45 : « eine Grundsprache der Menschheit ».

(73) *Sch*, 48-49.

opposa récemment une fluidité éthérique du vocabulaire. Sans condamner ceux qui, en Allemagne, brisèrent les principes littéraires empruntés au français, Müller regrette toutefois que leur réaction ait répondu à une tyrannie par une autre tyrannie. Schelling, définissant les astres par *seelige Tiere*, unit deux concepts jadis impitoyablement séparés : mais il a prouvé, en les alliant, que le génie de la langue refuse toute fixation absolue, comme toute mobilité absolue. La beauté du langage procédera des échanges réciproques entre les deux grandes catégories de termes; certains mots s'échapperont de leur rang pour composer avec ceux de l'autre ordre une figure de quadrille, puis revenir à leur place, la danse finie (74).

Dans l'*Art dramatique*, Müller avait montré la poésie quittant le Théâtre, lui échappant un instant pour danser une figure avec l'Idée de l'Etat ou avec la Religion, pour revenir au Théâtre plus noble et comme transfigurée. De même, si un terme sait se détacher du concept auquel il était attaché *ne varietur*, puis esquisser une figure nouvelle avec un autre concept et rejoindre enfin le premier, la langue sera parlée avec beauté.

De même que sur terre le fluide et le solide alternent et se marient, de même dans l'organisme qu'est la langue — dans le *Sprachkörper* — chaque mot a un corps — le concept — dont il est l'âme. Et de même que le philosophe peut allier tous les concepts, le poète pourra joindre tous les mots. Suivant la même loi, la poésie devra parfois quitter le vers et les lois de la versification, et parcourir tout le cycle des phénomènes qui composent le monde, avant de revenir, « l'esprit plus haut », à ses lois premières. A la fois fixe et mobile à l'infini, elle apparaîtra véritablement comme un « Verbe de Vie ». Et elle sera vraiment belle : car, « en tous domaines, la Beauté naît de l'embrassement réciproque de deux objets, de deux idées » (75).

Quand les rationalistes de l'*Aufklärung* voulaient expliquer un chef-d'œuvre, le monde, l'*Iliade*, ou la *Divine Comédie*, ils recouraient au concept mystique du créateur extérieur à l'œuvre. Cette génération ne savait pas vivre « à l'intérieur du monde ou à l'intérieur d'un chef-d'œuvre », nous dit Müller qui aussitôt souligne en note que cette pointe dirigée contre l'*Aufklärung* ne saurait toucher « à la sublime doctrine de la Trinité ». Evidemment, si vous ne sentez Dieu dans le monde, il vous faut l'installer, de toutes pièces, à côté. De même, on fabriqua, de toutes pièces, ce qu'on appelait un poète pour expliquer la naissance des chefs-d'œuvre. « Mais à qui sent le rythme divin qui anime le monde, ou le rythme poétique dans un chef-d'œuvre, est-il besoin de démontrer Dieu, ou le poète ? » Müller ne tiendrait pas pour irrégulière la définition qui ferait de Dieu « le mouvement infini,

(74) *Sch*, 51.

(75) *Sch*, 54-60.

le mouvement sacré du monde ». Le bruit des flots, le cours des astres, une conversation même nous apportent l'immédiate révélation d'un « rythme fondamental », pulsation du cosmos. Et c'est sous les espèces de battements harmoniques à ce rythme que se découvrent à nous le Beau, la Vie, l'Amour, la Poésie. Tout le secret de la poésie sera d'unir, par une « soumission aimante » à ce rythme primordial, des impulsions qui d'abord se contrarient et luttent, puis continuent à vibrer dans l'apaisement (76).



Les critiques qui ont, jusqu'ici, traité de l'art grec veulent, les uns, voir en lui une beauté pure de tout caractère individuel ou historique, les autres, au contraire, une apparition qu'expliquent à eux seuls le temps et le lieu. Dans cette divergence d'opinions se manifeste l'erreur que Müller poursuit avec une vigueur inlassable : des deux termes d'une antinomie, on veut absolument annihiler l'un pour élever l'autre à la valeur d'absolu.

L'homme, attiré à la fois par l'éther et le sol, appartient en même temps au ciel et à la terre. Recherche vaine que celle d'un terme supérieur ou inférieur, antérieur ou subséquent. Si vous faites abstraction du terrestre, le divin vous échappera, et si vous négligez absolument le divin, vous ne pourrez plus retrouver le terrestre. Toutes les créations humaines, « statues, tableaux, discours, poèmes, traités philosophiques ou Etats », toutes se composent, comme l'homme lui-même, d'esprit et de chair.

Il s'agit donc de s'établir au point de rencontre de toutes les influences, de toutes les attractions, et là, « au milieu », ou encore « au cœur », on aura la révélation du Beau (77). Il ne saurait être question de beauté strictement « individuelle » ou absolument pure. Le Beau résulte de la fusion de ces deux éléments. Pour comprendre l'art romain ne négligez pas Hirt au profit du seul Winckelmann, ou inversement. Considérez en même temps l'esprit créateur et la main qui exécute (78).

« L'artiste doit constamment répéter : plus mon œuvre sera individuelle, et naturelle, plus elle sera générale et divine, et inversement :

(76) *Sch*, 64-65. L'expression typique « liebend unterworfen » se trouve p. 65.

(77) *Sch*, 70 : « in der Mitte, im Herzen ».

(78) Müller précise que, en fait, Winckelmann ne recherchait pas un idéal abstrait, et ne forme pas antinomie exacte avec Hirt, qui voit dans l'art romain un phénomène explicable par la seule histoire de Rome. Quand il dit Winckelmann, Müller — et il tient à ce qu'on ne se méprenne pas sur sa pensée — pense beaucoup moins à Winckelmann tel qu'il fut, qu'à l'idée que se firent de lui ses successeurs.

plus elle sera divine et plus elle approchera de la perfection terrestre (79).

Si, dans une feuille de papier, vous découpez une silhouette, vous obtenez deux images : une image pleine, puis un vide où viendra se rajuster cette image pleine. Quand, dans la continuité du réel, vous découpez un objet, mieux ses contours seront définis dans le détail — autrement dit plus il sera individuel — et mieux il viendra se réinsérer dans le vide qu'il a laissé, — autrement dit plus il sera général, mieux ses limites seront définies et plus nettement apparaîtront ses relations avec la nature qui l'entoure.

On ne peut imaginer la silhouette sans voir aussitôt le vide qu'elle a laissé dans la feuille de papier et où elle vient s'adapter exactement. De même, ne séparez pas l'œuvre individuelle de l'ensemble d'où elle a été tirée. Ne séparez pas l'enfant de sa mère, tâchez de retrouver l'enfant dans les traits de sa mère, qui est auprès de lui, et inversement (80). Plus les liens seront nombreux entre le chef-d'œuvre individuel et « le monde artistique » qui l'entoure, plus le charme de l'art sera intense. La musique doit sa puissance incomparable à ce que malgré la netteté des limites de l'œuvre, l'harmonie qui est dans l'œuvre s'élance sans arrêt au devant des harmonies du monde, et fait éclater dans toute sa force la vérité du principe que Müller met à la base de son esthétique : plus l'œuvre est individuelle, et plus sa portée est universelle.

Au moment où il proclame la nécessité de ne pas séparer la chair de l'âme, le terrestre du divin, Müller ne peut se retenir d'engager une nouvelle querelle avec le vieil adversaire, Fichte. Il lui fait grief de vouloir montrer, dans les conférences qu'il vient de donner à Berlin, que les malheurs qui accablent l'Allemagne du Nord ont été désirés, voulus par la nature pour que les hommes annihilent leur égoïsme, s'épurent de tous leurs éléments terrestres, afin de vivre uniquement dans l'Idée divine. Et aussitôt il lui oppose l'autorité de Jacobi qui désirait que les actes des hommes, s'ils voulaient être beaux, unissent « la chair et l'esprit, la précision des contours dans la force agissante et l'infinité des significations possibles » (81).

S'il veut agir selon les commandements de la morale, autrement dit du Beau, l'homme devra, dans chacun de ses actes, tâcher de servir à la fois Dieu et le monde, unir « la foi qui est du ciel » et « les jouissances qui sont de la terre ». Qu'on n'aille pas objecter les vers de Schiller, dans *Résignation* :

*Geniesse, wer nicht glauben kann !
. Wer glauben kann, entbehre ! . . .*

(79) *Sch*, 72.

(80) *Sch*, 75. « Das Kind neben und in der Mutter, die Mutter neben und in dem Kind. »

(81) *Sch*, 77.

On peut passer au poète de masquer, sous la musique du verbe, pareille théorie; de la part du philosophe, elle est inexcusable. Pourrait-on exiger d'un instrument de musique qu'il rendît un son, si on avait auparavant annihilé, sous prétexte qu'ils sont « terrestres », le bois dont il est bâti, les cordes qui le tendent ? (82). Et tout en laissant entendre que M. Fichte ne dédaigne pas de récupérer par ailleurs ces biens terrestres qu'il nous exhorte à mépriser, Müller fait remarquer que si défendre comme une forteresse notre personnalité, notre caractère, notre propriété, « tout ce qui nous attache à ce que nous aimons ou ce que nous avons conquis », c'est agir égoïstement, Fichte risque de condamner comme trop humain un instinct trop profondément ancré en nous pour n'être point divin d'origine. Laisser son existence propre se dissoudre dans l'Etre général, rejeter « sa couleur, son habit, son parti, sa patrie, bien plus, son corps et son nom » pour vivre dans de purs concepts, si divins fussent-ils, c'est commettre le péché des péchés, abolir un terme de l'antinomie pour ériger l'autre en absolu.

Ne tuons donc pas cet attachement aux choses de la terre : « Que chacun garde fermement l'instrument harmonieux que Dieu lui a mis entre les mains. » « Car plus ton œuvre ou ton acte seront nets, définis, mieux ils obéiront à une intention profonde et personnelle et mieux ton œuvre ou ton acte seront d'accord avec la nature, plus leur valeur sera générale, plus ils seront beaux. »

Car la Beauté n'est ni exclusivement divine d'origine, ni uniquement humaine. Elle est dans « l'étreinte pleine d'amour que se donnent Dieu et l'homme ». Müller refuse donc toute religion, toute philosophie, toute morale ou tout art qui exigeraient l'anéantissement de la portion « terrestre » de notre personnalité. Il n'entend d'ailleurs pas exclure l'idée de sacrifice, mais il faut que celui-ci tende à une « transformation calme et douce des choses », sans qu'aucun élément n'arrive à primer l'autre; transformation qui laissera subsister chacune de nos inclinations particulières, mais les présentera, comme unies par les liens de l'amour, en une inclination plus générale; et cette union organique, qui sera « plus générale » sans sacrifier le moindre caractère particulier des éléments qui la composent, sera belle (83).

Müller ne cherche pas à esquiver l'objection qui se présente. Vouloir concilier dans une unité vivante des propositions contradictoires, c'est agir à la manière des enfants qui, incapables de choisir, voudraient à la fois rester à la maison avec leur mère et aller se promener avec leur père. Aussi bien, dit Müller, si nous désirons atteindre le beau, faut-il nous composer une âme d'enfant : deux contradictoires y cohabiteront fort bien, tandis que le logicien exigera que, des deux propo-

(82) *Sch*, 78.

(83) *Sch*, 80-83.

sitions, l'une disparaisse absolument. L'enfant dit *et* quand le philosophe dit *ou*. Disons plutôt *et*, avec les enfants.

Un moraliste à la manière de Fichte est d'ailleurs bien loin de la nature où les éléments les plus notoirement antinomiques peuvent coexister, pourvu qu'ils se plient à la loi de l'ensemble. Pourquoi, s'il s'agit de politique, nous donner à choisir entre l'ordre ancien et l'ordre nouveau ? Si notre choix se fixe sur l'un des termes, nous pratiquons une coupure arbitraire dans la continuité d'un monde où nous voyons les vieillards de la génération passée vivre et agir aux côtés des enfants de la génération nouvelle. Il est non moins cruel de séparer le poète, qui vit dans l'Idéal, de l'homme du monde, préoccupé de réalisations pratiques. Artiste et homme du monde sont deux empreintes (84) obtenues par décalque d'un même terme qui est l'Humanité, empreintes chacune de signe différent, qui ont leur individualité propre, mais restent unies à la matrice originale par un lien de parenté, qui précisément est le Beau.

Il en est de même de tous les termes antinomiques entre lesquels les « tristes philosophes » voudraient nous imposer un choix. Ces termes sont en relation à la fois d'unité et de diversité, *in ewiger bewegter Vereinigung*. De cette union qui ne tend pas à une identification dans l'immobilité, mais au contraire exige la diversité des composants, la nature nous offre une image éternelle et grandiose dans l'opposition complémentaire des caractères sexuels.

Et n'exclut donc pas *ou*. Bien mieux, il lui confère la vie et la beauté. Gardons-nous bien d'annihiler la diversité du monde : seule elle permettra à « l'esprit de simplification » (85) d'accomplir son office qui est de manifester Dieu dans la gloire de son unité.

Les arts donnent la réplique à la nature. Considérez plutôt la peinture au temps de Raphaël et du Vinci : elle a, à ce moment, des traits personnels accusés avec une rare vigueur. Jamais cependant elle n'atteint une grandeur aussi universelle (86).

Quant à la beauté du langage, elle procèdera d'une union comme sexuelle de l'éloquence toujours inachevée en ses œuvres, virile donc, et de la poésie, finie, féminine. L'éloquence viserait davantage aux discriminations ; elle dirait plus volontiers *ou* ; la poésie tend à des créations organiques ; elle dirait plus volontiers *et*. Dans leur union vivante se révélera « la véritable Idée du langage » (87).

*
**

(84) *Sch*, 84-86.

(85) *Sch*, 87-88.

(86) *Sch*, 89. « Je eigentümlicher und naturgemässer, je angemessener dem Stoff gemalt wurde, desto schöner wurde auch gemalt... Je universeller, desto individueller ; je individueller, desto universeller. »

(87) *Sch*, 90-92.

Tout en s'assignant comme but ce « moyen terme par excellence » qui est la « Beauté la plus générale et la Vie la plus riche », ni le poète ni l'orateur ne devront abdiquer leur caractère propre; bien mieux : ils s'efforceront de les accentuer. Mais, à propos de ces caractères, les avis divergent. Deux extrêmes sont en présence : ou bien l'on réclame de la poésie la satisfaction de désirs pratiques, on exige d'elle qu'elle serve à des fins didactiques, ou qu'elle coopère à notre perfectionnement moral; ou bien l'on veut qu'elle porte sa fin en elle-même, qu'elle existe « pour soi », comme la Vertu ou l'Art. Ces deux extrêmes tombent sous le coup d'une même condamnation. Pourtant, objectera-t-on à Müller, n'avez-vous pas précédemment opposé à la poésie, qui se distingue par sa vie indépendante, fermée sur elle-même, l'éloquence, toujours préoccupée de résultats positifs ? Sans doute, répond-il; mais sans impliquer, entre les deux termes, un choix destructeur de l'un d'eux. Au lieu d'envisager l'ensemble des hommes sous les catégories poésie ou éloquence, changeons les termes. Admettons une antinomie sous les espèces : virtuoses et lutteurs. Les premiers exercent les arts beaucoup plus qu'ils ne raisonnent à leur propos, et vont plutôt vers la poésie que vers les tournois oratoires ou vers la science. Ils se préoccupent de créer des œuvres finies, capables de vivre leur vie propre, et quand ils ont mis cette œuvre au jour, ils peuvent disparaître sans que la vie cesse de battre en elle. Inversement, les *lutteurs* sont attirés par l'infini; tandis qu'ils entreprennent un ouvrage, ils se sentent attirés ailleurs, marquent une défiance inquiète à l'instrument qu'ils manient, et redoutent de ne pouvoir donner tout ce qu'ils voudraient offrir au monde. Elever au rang d'idéal absolu l'une de ces catégories d'esprits reste aussi vain que de vouloir faire par exemple de Goethe un *virtuose* pur, ou de Schiller le type parfait du *lutteur*. Sans doute Schiller est-il plutôt rhéteur. Il est allé vers le théâtre parce qu'il avait besoin d'une tribune pour s'adresser à la nation, et que l'Allemagne ignorait, par sa constitution, l'éloquence politique. Mais enfin il ne restait pas exempt de virtuosité. Bien mieux : son idéal était de marier l'éloquence et la poésie, la science et l'art, et de faire naître de cette union des enfants toujours plus beaux (88).

Müller prêche un même idéal : marier l'éloquence et la poésie; et il tient essentiellement à ce terme de mariage. Car il ne veut point d'une union dans l'indifférence des caractères. « Il y a une différence fondamentale entre un être humain et un hermaphrodite. » L'union vivante exige une diversité des sexes. Si quelqu'un n'était ni orateur, ni poète, mais quelque chose d'hybride, il ne serait jamais auteur.

La Beauté marque ainsi une nouvelle parenté avec la Vie : *Schönheit und Leben erscheint durch die Liebe* (89). Le lien qui unira science

(88) *Sch*, 93-104.

(89) *Sch*, 105.

et art sera de même nature que l'amour : science et art resteront sans fin séparés pour pouvoir sans cesse se réunir. De même que l'amour connaît deux obstacles fatals, le désespoir qui sépare absolument les amants, ou le désespoir qui les unit absolument dans la mort, de même la science et l'art cesseront de créer du beau, soit quand ils se tourneront définitivement le dos pour aller séparément leur chemin, soit quand ils se fondront indistincts en un « trouble mélange ».

Tout ce qui est beau doit rappeler les traits des deux principes, des « deux parents » dont il est né (90). Un beau style ne peut s'acquérir en ajoutant, après coup, à ce qu'on a écrit, des améliorations extérieures et empruntées. D'un tel travail ne saurait jaillir une œuvre douée d'une vie propre. Cette exacte adaptation de la période à la pensée, qui est l'idéal de la prose, ne s'apprend point dans les traités de rhétorique, en copiant Cicéron ou Bossuet. Les hommes ont d'ailleurs plus à lutter que les femmes pour se faire un style : ils gardent trop fidèlement en leur mémoire les modèles qu'ils ont eus sous les yeux, tandis que les femmes voient leurs souvenirs se désagréger, se dissoudre « comme du sel dans l'eau », s'assimiler complètement. Il faudrait allier dans la prose cette souplesse d'âme propre aux femmes et une rigueur virile (91). Et de cette réussite nous avons deux exemples : *Don Quichotte* et *Wilhelm Meister*.

Les Grecs d'ailleurs recommandaient au poète l'étude de la science : ils tenaient à la marier avec l'art. Et les *Dialogues* de Platon font bien apparaître que la Beauté se manifeste dans « la lutte des éléments opposés », de la science et de la poésie, sans que l'un de ces termes absorbe l'autre et l'annihile. Le propre de la science étant l'inachèvement, la croissance perpétuelle, tout système philosophique qui prétendrait offrir un tout fermé, complet, achevé comme un poème insulterait en même temps aux lois organiques de l'art et à celles de la science.

*
**

La vie serait « une occupation bien douce » si nous n'étions déchirés par des sollicitations contradictoires. Bien vivre est un art, l'art de savoir adoucir les heurts, ménager les transitions, jusqu'à la transition par excellence, qui est la mort.

La musique nous donne l'exemple des transitions les mieux réussies : on ne change pas brutalement de tonalité, comme par rupture; la tonalité fondamentale subsiste encore alors que les *accidents* laissent

(90) *Sch*, 112.

(91) *Sch*, 113-114.

déjà pressentir la tonalité qui va, passagèrement, survenir. Le durable, le permanent se manifeste en même temps que le passager; le général voisine avec le particulier, nous touchons là à « la source éternelle de la Beauté » (92).

Bien mieux : ces modulations sont nécessaires ; leurs variations, leurs oppositions soulignent, rehaussent l'élément simple et permanent, la tonalité fondamentale.

Absence de modulations, ou excès de modulations noyant la tonalité fondamentale, tels sont les péchés à éviter : les regrets monocordes d'un Tacite incapable d'accepter la disparition de la Rome républicaine; ou les variations protéiformes de Jean de Müller qui, après nous avoir fait détester les ennemis de la Confédération suisse, en arrive presque à les louer. L'abondance des détails, l'habileté des transitions ne suffisent point : il faut une unité profonde. De même, sous les divers personnages qu'il joue, nous devons reconnaître un même acteur (93).

L'homme du commun redoute le changement. L'artiste, qui sait apercevoir l'unité sous les variations, se réjouit de ce chatolement des apparences. Bien mieux : il sait que l'amour est plus ardent quand les obstacles séparent plus cruellement et que Dieu n'agit point comme ces mauvais faiseurs de roman qui donnent à leur couple d'amoureux exactement les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes qualités. Pour que l'union de deux termes, ou de deux êtres, ne soit pas vide de sens, il faut qu'elle soit vigoureuse — autrement dit qu'elle fasse se rejoindre des êtres nettement différents, ou même ennemis en apparence. C'est pour que nous l'aimions que l'esprit qui anime le monde se manifeste à nous sous des dehors hostiles (94).

De même que les sciences de la nature aperçoivent, dans tous les phénomènes qui nous entourent, la résultante de deux forces antinomiques, de même une « véritable vérité » résulte de la combinaison, du mariage de deux vérités opposées. La vie, l'amour, le Beau ne naissent que de la lutte et de la conciliation des principes antinomiques, et Müller songe bien moins à décrire les caractères du Beau qu'à montrer l'Idée du Beau surgissant dès que deux termes contradictoires en apparence s'affrontent vigoureusement et trouvent cette unité antinomique où tous deux subsistent dans leur intégrité.

On a, non sans raisons, séparé les arts en deux grandes classes antinomiques. Aux arts plastiques appartient l'espace : ils ne peuvent représenter que ce qui coexiste dans la fixité; aux arts musicaux appartient le temps; leur domaine, c'est le mouvement, le successif (95). Reprenant l'exemple classique du *Laokoon*, Müller après y avoir décrit

(92) *Sch*, 118.

(93) *Sch*, 119-122.

(94) *Sch*, 123-124.

(95) *Sch*, 126.

toute une série d'antinomies — les serpents sont une force naturelle qui s'oppose à une force humaine; le monde antique résiste à la destinée — aperçoit dans la statue le symbole même de l'effort artistique.

Tout comme Laocoon, le créateur, se sent entouré de forces contraires, qui voudraient l'annihiler. Le sculpteur voudrait s'évader de l'espace et représenter une succession dans le temps; le poète s'affranchir du temps et dessiner des contours dans l'espace. « Qui veut comprendre la statue, doit comprendre aussi bien le serpent, dans son avidité, que Laocoon dans sa douleur ». « Qui veut comprendre un artiste (ou bien l'artiste qui veut se comprendre lui-même), est obligé d'apprécier et de comprendre, aussi bien que son art, l'activité artistique antinomique à celui-ci, qui tout d'abord lui apparaissait sous des apparences destructrices, sous l'espèce d'un serpent » (96).

Connaître les limites de son art ne revient pas à dire : « Ici, je m'arrête, en ce point où commence un domaine qui m'est indifférent », c'est comprendre et sentir l'antinomie qui oppose deux arts, et se décider pour l'un d'eux « en toute liberté, en tout amour ». Schiller, s'attachant à écrire des drames, a, par l'exemple, prouvé que ce n'est qu'à son « antiforce qu'on reconnaît sa force propre, et d'autant mieux que cette antiforce est plus hostile » (97).

Il ne s'agit pas de laisser ces forces se composer et de mettre au jour des hybrides; pas davantage d'établir un bornage frontière : ici finit la peinture et commence la poésie. Laissez donc chaque artiste essayer d'atteindre la totalité de l'art; de lui-même il saura bien se contenir dans les limites que lui imposent son espèce — *sein Geschlecht* — et son art particulier.

Puisque l'art vit de la conciliation des antinomies, l'opposition des arts plastiques et des arts musicaux se résout d'elle-même : les arts particuliers sont comme inclus dans un art plus général; et plus ils affirment leurs caractères particuliers, mieux ils révèlent l'esprit de l'Art total. Du même coup tombe la distinction traditionnelle qui séparait les beaux-arts des arts mécaniques. La matière sur quoi l'art s'exerce ne saurait ou bénéficier d'une grâce d'état, ou rester affligée d'une condamnation originelle (98).

Tous les artistes, bien mieux, artistes et artisans, sont donc égaux devant notre estime. Tout au plus saurions-nous accorder une préférence aux artistes dont l'œuvre a une valeur sociale.

*
**

(96) *Sch*, 129.

(97) *Sch*, 130.

(98) *Sch*, 133. « In dem Stoff liegt wahrhaftig die Verdamnis nicht. »

L'art devra réaliser cette union du particulier et du général, mais non sous la forme d'un concept. Aussi bien Müller a-t-il donné comme titre à ses conférences *l'Idée du Beau*. Le concept est une abstraction, et une abstraction isolée : l'idée est vivante, elle est l'âme de cet organisme qu'est le monde. « L'Art n'est pas autre chose que l'âme des arts particuliers; ce n'est pas un concept qui, sans forme, flotte au-dessus d'eux; c'est lui qui anime les autres arts, et les unit en soi et entre eux ». Il serait erroné de se le représenter comme l'âme possible d'un corps possible; il est, en fait, l'âme bien définie, la seule âme de cet organisme bien défini et unique que forment entre eux les différents arts humains ».

L'alliance de l'art et de la vie est indissoluble. « Aucun art ne saurait prospérer s'il se détachait de la Vie et la reniait, ou si l'on faisait se réfugier les arts dans un domaine idéal ». Et quiconque veut pratiquer l'art suprême, l'art de vivre (*Lebenskunst*) devra pratiquer en même temps les arts plastiques et les arts musicaux. Notre vie sera donc un poème. Sans doute ne pourra-t-il durer éternellement. Mais l'âme qui le pénètre « pourquoi ne retournerait-elle pas, sous les espèces d'un beau vers, à ce poète supérieur à nous et qui est l'âme du Monde ? La moindre note qui a vibré, pourvu qu'elle soit harmonique à l'accord du grand Tout, ne saurait se perdre » (99).



Ainsi donc le *mariage* de deux éléments antinomiques est nécessaire pour engendrer le Beau. Mais pour le contempler, ou le ressentir?

Tout autant, répond Müller. Si vous voulez comprendre les arts plastiques, il vous faudra combiner l'étude de la nature, autrement dit de notre temps, et l'étude des productions les plus géniales que nous connaissons, la sculpture antique et la peinture de Raphaël. Nous retrouverons toujours deux termes opposés que l'esprit même de l'art, autrement dit l'amour, unit sans qu'aucun d'eux ne s'annihile.

« Mais, va-t-on objecter, je ne demande qu'à goûter l'œuvre; peu m'importe la genèse. J'adore les enfants, mais déteste le spectacle d'une naissance. » Fâcheuse manie, répond Müller, que celle qui consiste à diviser irrémédiablement l'humanité en deux parts, ceux qui produisent et ceux qui goûtent. Manie non moins funeste, celle qui consiste à dire que n'importe qui, pourvu qu'il soit sain de raison, peut juger de Vinci ou de Raphaël.

L'amateur, quand il veut vraiment goûter une œuvre, ne peut se comporter autrement que l'auteur. L'artiste ne cherche-t-il pas à voir

son œuvre avec les yeux de ses contemporains, et vous, ne voudriez-vous pas « comprendre sa main, comme lui voulait comprendre votre œil » ? Domptez donc votre horreur de l'atelier; refaites, en l'admirant, la genèse du chef-d'œuvre; alors vous aurez le droit de parler. Si, au moment où vous contemplez un chef-d'œuvre, vous ne devenez vous-même artiste, vous manquerez votre but et n'apercevrez point l'Art (100).

Vous ne pouvez poser la question : *Qu'est-ce ?* sans poser la question : *Comment est-ce né ?* et inversement. Tout comme fit son créateur, il vous faudra résoudre le chef-d'œuvre en ses éléments, puis le reconstituer, et, par « la force de votre cœur », imposer leur réconciliation à des éléments récalcitrants. Un mariage d'amour entre des termes antinomiques est la condition préalable du Beau.

Une société vraiment belle « mariera amoureusement » les habitudes traditionnelles et les lois, filles de la raison. Du coup, en même temps que les arts et la poésie, ce sont la famille et l'Etat qui sont ramenés « à la source commune du Beau ».

Et si Müller, dans ces Conférences, semble passer, comme par goût du désordre, d'un extrême à l'autre, c'est qu'il veut mettre en pratique la loi du Beau, « ce grandiose mariage de toutes les choses humaines » que Novalis, avant lui, prêchait.

L'art antique avait l'allure primesautière, indomptée d'un enfant; l'art moderne reflétait les enthousiasmes de l'adolescence. Nous arrivons à un art dont la marque distinctive sera l'amour conscient de lui-même, le mariage (101).



Et le sublime, qu'est-il donc ? D'un grand cataclysme, nous disons qu'il est « terriblement beau ». Un frisson d'effroi se mêle donc à notre admiration; chacun de ces deux sentiments vient renforcer, ennoblir l'autre, sans se confondre avec lui. et « le charme suprême de la tragédie résidera dans cette union du terrible avec le beau » (102).

Avec Burke, Müller découvre dans l'homme deux instincts fondamentaux, la peur et l'amour. Tantôt l'homme a besoin de se défendre, tantôt il désire se donner, se sacrifier. Quand la peur prédomine, mais sous une forme qui n'est ni animale ni servile, quand l'effroi l'emporte, mais que le cœur garde intacte sa joie de vivre, on a le sublime. Si l'amour domine, sans se laisser emporter par un enthousiasme irraisonné, on a le beau.

(100) *Sch*, 141-143.

(101) *Sch*, 149-151.

(102) *Sch*, 152. « Der höchste Reiz der Tragödie liegt in dieser Verbindung des Schauerlichen mit dem Schönen. »

Chez Burke — et Müller souligne cette référence qui vient étayer sa théorie — on peut donc découvrir une antinomie : deux sentiments de caractère opposé, de sexe différent, pourrait-on dire, se heurtent, puis « se marient ».

Chez Schiller, l'opposition est semblable. Le sublime, c'est *energische Schönheit*, le beau *schmelzende Schönheit*. Il faut encore, pour faire surgir le Beau, un mariage des contraires (103).

Dépassant la théorie de Burke, Müller sent, « sous et dans la douleur », vibrer un plaisir, différent certes de ce que nous nommons la joie, mais qui forme avec elle une « unité antinomique ». La joie de se sacrifier, le bonheur de mourir se rejoignent, se rehaussent mutuellement pour composer une béatitude telle que la dépeint la Proserpine de Goethe.

...es schwebt von Freude zu Schmerz der Seligkeit Fülle.

*
**

L'œuvre d'art conciliera une autre antinomie : celle de l'esprit créateur et de la matière qu'il lui faut modeler. Antinomie que vous ne vaincrez qu'en essayant de savoir comment l'œuvre naît, et non en considérant l'œuvre en soi, achevée. Il ne s'agit pas « d'écumer paresseusement le nectar de la beauté », de refondre, d'apprêter ou de façonner les chefs-d'œuvre d'autrefois en déclarant que les grands maîtres, les maîtres insurpassables sont déjà venus en ce monde et que tout effort est vain qui prétend porter l'art plus loin qu'eux. Une voix intérieure nous répète que l'art ne connaît point de limite et que l'esprit qui l'anime ne saurait s'épuiser. « Un art nouveau, un art plus haut est en marche. » Art inspiré des maîtres anciens — non point par imitation servile de leur œuvre, mais en nous pénétrant de l'esprit qui les animait pendant qu'ils créaient. Et cet esprit on le découvre, non point en « distillant des œuvres », mais en tâchant de saisir *das Bildende mit dem Gebildetwerdenden*, l'acte créateur en même temps que l'œuvre qui naît. Et si vous arrivez à voir les liens de réciprocité qui unissent l'artiste et l'œuvre, alors « même en copiant, vous ne ferez pas un travail d'imitation, mais de reproduction ». Et quand Müller déclare que l'art ne saurait être autre chose que la « reproduction de la nature », il entend le terme de reproduction dans son sens original et fort : l'art n'est pas une copie extérieure, pour ainsi dire, des objets que nous offre la nature, il est la répétition de l'éternel effort créateur qui se manifeste en elle (104).

(103) *Sch*, 153-155.

(104) *Sch*, 161-162.

Pour comprendre l'art, il ne suffit pas d'aller visiter l'artiste en son atelier, de se perfectionner l'œil et la main.

Pour qu'une œuvre puisse nous émouvoir, il faut qu'elle soit « un être d'une même espèce que nous, qu'elle nous parle en amie » autrement dit que « les éléments qui s'harmonisent en elle ne soient pas différents de ceux qui luttent dans mon cœur pour la possession de mon cœur » (105). *Anch'io son pittore* prend une valeur particulière : si vous n'êtes déjà peintre, vous n'entendrez rien à la peinture.

D'une telle proposition ressort que l'art suprême, l'art des arts est l'éducation. Et si l'on se récrie, en disant que la pédagogie nous entraîne bien loin de l'esthétique, Müller, après avoir rappelé que Schiller accordait quelque valeur morale à l'éducation artistique, montre que nos jugements moraux souffrent exactement des mêmes défauts que nos jugements critiques en face d'une œuvre d'art. Nous ne considérons l'acte que dans son résultat, non dans sa genèse. L'appréciation morale se résume à un tri, à un classement selon des catégories bien définies, comme l'Académie accepte ou rejette un terme. La vertu prend alors la valeur d'une habileté pratique à éviter la faute, ou si l'on peut dire : d'un tour de main. Parer les coups, rompre au bon moment ne suffisent point à Müller : transposant dans le domaine moral sa théorie agonale du Beau, Müller proclame que la vertu consiste à « aller au devant de la vie, à lutter, à se battre avec l'esprit de l'humanité » (106). En face d'un acte, il ne s'agira plus de demander simplement : quel fut le résultat ? ni même, comme ferait un confesseur, de s'informer de l'intention et de l'intention seule. Tout acte pré-suppose une décision, et l'on ne se décide pas sans un combat, parfois dur. Il faudra donc suivre toutes les phases de ce combat, « descendre dans l'atelier moral ».

Cette appréciation historique, ou génétique paraît d'autant plus nécessaire que les normes s'effondrent les unes après les autres, que le code des valeurs reste incertain et changeant.

Cependant, dans ce « naufrage général des principes », dans cette « banqueroute » morale, il nous reste du moins une ancre de salut : façonner notre vie à la manière d'une œuvre d'art, où la lutte entre l'esprit créateur et la matière rebelle s'apaise en harmonie.

Des règles de vie absolues, il n'en saurait exister. Esope, alors qu'on lui demandait combien de temps il fallait pour aller à la ville, répondit : « Marche un peu, que je voie comment tu vas ! » Chacun apporte avec lui des moyens variables, la matière à pétrir n'offre pas à tous la même résistance. Des préceptes fixes sont vains. Si nous comparons notre vie à un air chanté, les paroles nous seront fournies par le destin ; le temps, les circonstances nous imposeront un audi-

(105) *Sch*, 164.

(106) *Sch*, 167.

toire étroit ou grandiose, et l'on ne peut nous féliciter ou nous tenir rigueur de la façon dont l'auditoire se comporte. « Quant à la mélodie sur laquelle vous chanterez les paroles, quant à la musique qui les accompagnera, quant à savoir si elles mordent bien dans le texte, si tantôt elles l'adoucissent ou l'élèvent, ou l'approfondissent, sur tous ces points, ce n'est pas au moraliste à décider, mais à votre cœur, votre cœur épris de musique... Et si vous me demandez, « comment me faut-il donc vivre, pour vous plaire ? » je répondrai : « Vis d'abord, et ensuite je te dirai sous quels traits je m'imagine la beauté que tu pourras exprimer par ta vie » (107).

Il est très beau de se composer, à l'aide de préceptes bien établis, un idéal. Mais le monde qui nous entoure a son mot à dire. La génération à laquelle appartient Müller s'en est aperçue à ses dépens : élevée selon des règles fixes et un ordre social donné, elle a vu l'Europe bouleversée de fond en comble.

L'éducation des enfants, à quoi tendra-t-elle ? à en faire des Allemands ? Mais où est l'Allemagne ? Qui peut dire où va se former le germe régénérateur de la Nation ? « Il ne nous reste plus que nos cœurs, et notre langue maternelle. » Il faudra donc élever les enfants en vue de la liberté. Entendons sous ce terme autre chose qu'une rébellion effrénée, qu'une barbarie. Il s'agit de la liberté « telle qu'elle se manifeste dans l'œuvre d'art » (108).

*
**

Si l'on réduit la morale à une théorie où le bien et le mal sont définis *a priori*, d'une manière roide et *ne varietur*, autant exiger de notre cœur qu'il oublie son propre rythme, qu'il se nie lui-même pour se soumettre à la fêrule du moins musicien des maîtres. Rien n'est plus païen que cette morale : dans son inexorable souveraineté, sa royauté destructrice, le destin des Grecs et des Romains, l'incompréhensible *fatum* se montrait encore plus humain.

Où trouver une règle, alors ? Dans l'histoire ? Encore faudrait-il que ses données nous soient transmises à l'état pur, sans ce travail préalable de classement selon une norme morale — classement qui laisserait croire que le Jugement Dernier a déjà eu lieu ! Et à supposer que nous puissions considérer à l'état vierge les exemples de l'histoire, qu'en faire ? en abstraire une règle ? ou les copier servilement ?

Ni l'un ni l'autre, mais les deux à la fois. Tâchons d'apercevoir

(107) *Sch*, 171-173.

(108) *Sch*, 175-176.

« la règle dans l'exemple, l'esprit dans les corps matériels, la loi dans l'histoire », et alors, entraînés par le rythme de l'action, nous nous mettrons à vibrer sympathiquement, et, par résonance, nous nous accorderons à ce rythme moral, « et c'est là ce dont nous avons besoin » (109).

Inscrivons nos mouvements dans le rythme du quadrille. Dans l'histoire et dans la nature, nous voyons le libre-arbitre et le déterminisme, la volonté et le devoir moral « se regarder bien en face, chacun provoquant l'autre, puis lui cédant, luttant contre lui, puis se prenant à l'aimer, si bien que ces couples de forces, dont aucune n'est en mesure d'annihiler l'autre, entrent en danse et nous laissent entendre une musique, un rythme » (110).

Cet accord entre le rythme universel et nous ne saurait nous être imposé de l'extérieur. Nous devons l'atteindre en toute indépendance, et de cette indépendance nous n'avons d'autre garant que l'art.

L'art et la poésie restent donc les premiers et les plus sublimes moyens d'éducation. Et l'histoire, quand on la contemple sans aucune préoccupation utilitaire, est poésie. Au lieu d'opposer à l'enfant de perpétuelles interdictions, qu'on laisse son sens s'ouvrir librement à la vie. Plutôt *Robinson* ou les *Mille et une Nuits* que les recueils d'histoires morales, selon Campe. « La force de l'âme s'éveillera en même temps que se manifestera un ennemi pour la provoquer (111). »

Et une éducation vraiment digne de ce nom ne devra pas, si un talent précoce se manifeste chez l'enfant, lui accorder tous ses soins, mais pour ainsi dire, peser sur l'autre plateau de la balance pour que d'autres dispositions ne se laissent pas étouffer; il ne saurait s'agir de favoriser un tyran, il faut, comme la nature, tenir en éveil les forces contradictoires. Car le calme, qui est la marque distinctive du Beau, chez les Grecs, comme chez Raphaël ou chez Shakespeare, « ne vit que dans le mouvement » et il ne saurait s'agir du calme inerte des minéraux, mais d'un calme vivant.

De plus, si vous avez élevé votre disciple pour lui seulement — si vous en avez fait un chef-d'œuvre aux traits bien particuliers — vous serez sûr qu'il aura été également élevé pour autrui et pour l'humanité entière — que sa valeur sera générale (112).

Sévérité, ou indulgence ? quelle méthode est la meilleure ? Aucune. Là encore, le conflit perpétuel entre les deux extrêmes engendrera le calme vivant, le Beau. La Delphine de Mme de Staël meurt pour satisfaire au sentiment du devoir, sa Corinne également. Plutôt périr

(109) *Sch*, 177-180. Surtout 180 : « ich werde in Bewegung gesetzt, in einen moralischen Rythmus, und das ist, was ich bedarf... ».

(110) *Sch*, 180-181.

(111) *Sch*, 185-186.

(112) *Sch*, 189.

que transgresser l'obscur et inflexible volonté d'un père défunt ! Mais le résultat est là : quel hymne à la sensualité, que ces romans !

Wilhelm Meister ne se fait pas faute, et à plusieurs reprises, de désobéir à son père. Mais ce roman reste moral : on y sent agir constamment « la loi profonde qui mène l'Univers, et l'éternel Amour qui y règne », et ainsi Goethe a-t-il pu nous donner « une Bible de l'éducation » (113).

Mais si dans l'âme de l'enfant le conflit tourne à l'aigu entre le devoir et l'inclination ? Que le précepteur, alors, veuille bien se souvenir de la double maxime recueillie « à l'atelier » : il est aussi vain de vouloir, en dépit de sa résistance, obliger la matière à exprimer l'idéal, que d'obéir sans résistance à la matière et à ses inclinations. Entre l'idéal infini et la matière, il y a place pour l'*Idée* vivante : si idéal et matière entrent « véritablement » en conflit, on verra, obligatoirement, un acte beau se développer de lui-même (114).

*
**

Jusqu'ici, la politique ressortissait au domaine du seul intellect. A bon droit d'ailleurs, car l'imagination, débridée et quasi insolente dans ses audaces, ne pouvait avoir qu'un rôle néfaste quand elle prétendait régir à elle seule les affaires humaines. Homme d'Etat et poète s'estimaient assez peu, et, en vertu du fâcheux principe de la division du travail, se trouvaient assez mal disposés à croire qu'ils travaillaient dans un même esprit.

Car, Müller le proclame avec insistance, la politique se place au nombre des Beaux Arts et même à leur tête. Les mêmes principes président à la gestion de l'Etat et à l'éclosion d'un chef d'œuvre. L'intelligence pure — à qui certains fabricants de brochures voudraient exclusivement confier les rênes — reste aussi destructive qu'un Néron emporté par une imagination effrénée (115). Sans doute est-elle capable de subvertir l'ordre ancien en un clin d'œil, de partir à la conquête du monde, mais elle ira droit à sa perte, si elle ne compose avec des puissances qui lui restent obscures et impénétrables, quand ce ne seraient que le statut familial, le droit successoral ou la noblesse.

Dans le terme allemand qui veut dire politique, *Staatskunst*, il y a *Kunst*, qui à proprement parler est l'art. L'homme d'Etat, *der Staatskünstler*, est donc artiste. Artiste, il unira en son cœur, en son *Gemüt*, dans un équilibre vivant la raison, créatrice des empires, et ces puissances irrationnelles qui les maintiennent et que Müller désigne par

(113) *Sch*, 193.

(114) *Sch*, 195-196.

(115) *Sch*, 199.

Phantasie. Si vous ne mariez raison et *Phantasie*, vous ne mettrez au monde que des fantômes. Et il faut bien reconnaître que si l'on a prôné certaines recettes pratiques, qu'on les a même perfectionnées jusqu'à la virtuosité, on n'a jamais parlé d'*éducation complète* de l'Etat. On a classé, comme on ferait de fossiles, les anciennes formes de l'Etat; les imaginations se sont même échauffées à propos de certaines d'entre ces formes; on n'a pas vu quel lien véritable unissait les éléments dont se compose l'Etat, ni aperçu la genèse de ce Tout. Dans le chaos des sciences naturelles, un seul principe reste immuable : c'est que la Vie est une, que le même Esprit créateur se manifeste « dans la montagne comme dans la plante qui pousse sur cette montagne, ou dans l'animal qui broute cette plante », que rien, absolument rien, n'est donc mort ou mécanique. Ce serait une insulte aux Beaux Arts, ou, de leur part, mépris sans fondement que de ne vouloir comprendre parmi eux la Politique (116).

Le but de la Politique est de créer du Beau, selon les mêmes principes que le poète ou le sculpteur, qui se garderont autant de faire violence au vocabulaire ou au marbre que de subir leurs exigences.

L'homme d'Etat, lorsqu'il voudra concilier la propriété foncière — élément permanent, féminin — et la propriété mobilière — élément masculin et révolutionnaire de nature — cherchera à créer entre elles non point la paix du tombeau, mais cet équilibre vivant où chacune aidera, fécondera même l'autre. De même, quand il devra concilier les éléments anciens de l'Etat, leurs lois et leurs traditions avec l'ardeur et les audaces des éléments jeunes, quand il cherchera à accorder le passé et le présent, qu'il se souvienne alors du roi Lear et de Louis XVI, et ne permette pas à une génération de primer l'autre.

Et si, dans l'âme du prince ou du gouvernant, une loi ancienne, et éprouvée, entre en collision avec certaines prétentions, inouïes sans doute, mais humaines, la décision ne saurait être abandonnée au seul intellect et à ses froids calculs, il faudra que décident « l'homme tout entier » avec sa raison et son cœur, son intelligence et son sentiment, « l'artiste tout entier, le prince tout entier » (117).

Quant à une monarchie universelle fondant en un même creuset les nations les plus diverses, celles mêmes que la nature avait pris soin de séparer, c'est sans doute un rêve raisonnable, mais inconsistent. Chaque nation étant, à part soi, un être complet, n'a pas besoin d'être régie à la fêrule, mais doit obligatoirement pouvoir se gouverner elle-même (118).

Tout comme l'homme, les peuples sont mus par un double instinct, l'instinct de la conservation et l'amour de la paix. Désirs contradic-

(116) *Sch*, 200-203.

(117) *Sch*, 208.

(118) *Sch*, 209.

toires que la seule raison reste impuissante à concilier. Bien mieux, en accusant leur opposition, elle a tranché les Etats en deux castes, d'une part « des experts comptables » attachés à leurs intérêts matériels, d'autre part « des adjudants maîtres d'armes » (119). Instinct de la conservation et désir de paix ne pourront s'accorder que dans le cœur de l'homme, et c'est une conciliation d'ordre esthétique qu'il s'agira de maintenir entre eux. Le mariage des principes opposés, telle est l'œuvre, l'œuvre d'art, qui s'offre à l'homme d'Etat.

Il y a mieux : quand il s'agit de l'homme d'Etat, le travail de création artistique ne connaît ni trêve, ni fin. « Pour cette sorte d'artiste, il ne s'agit pas de mettre au jour, l'une après l'autre, des œuvres isolées; mais l'artiste est lié pour la vie entière à la matière de son art, au peuple; sans connaître la moindre solution de continuité, il ne fait qu'un avec son ouvrage (120). »

A la politique revient donc, parmi les beaux arts, une place éminente, la première même.

*
**

La tâche de l'homme d'Etat est avant tout de concilier harmonieusement le passager et le permanent. Mais les révolutions qui s'abattent sur l'Europe permettent-elles, du moins, de discerner, parmi les institutions, un élément stable ?

Sans doute, répond Müller. Et même un élément éternel : la noblesse. Non pas une noblesse de talent, mais la noblesse de naissance. On a volontiers conté que cette noblesse descendait de chefs nordiques qui s'étaient, contre tout droit, et forts de leurs seules prétentions, arrogé des droits arrachés à Rome, dont la puissance déclinait vers zéro.

Sans trancher le problème des origines, Müller constate que si la noblesse est née de la sorte, du moins a-t-elle su, par des mérites particuliers, se maintenir. Pas de durée sans mérites. D'ailleurs certaines familles sont comme marquées d'un sceau mystérieux. Que cette prédestination choque notre sentiment de justice, ou notre raison, peu importe, force nous est d'enregistrer ce qui est, et sous la caricature de noblesse que nous offrent certains nobles, de reconnaître un principe permanent (121).

L'homme d'Etat, ou mieux encore le prince, artiste des artistes, voit donc s'avancer vers son trône deux classes (*Stände*) dont les désirs s'opposent et qu'il faut concilier. La noblesse représente l'élément durable, traditionnel, féminin, le bonheur qui échoit par don gratuit

(119) *Sch*, 210.

(120) *Sch*, 211.

(121) *Sch*, 212-214.

du ciel; la bourgeoisie, le présent neuf, jeune, actif, masculin, révolutionnaire et qui réclame la part due au talent.

Bien qu'à première vue, on soit tenté de croire la bourgeoisie plus indispensable que la noblesse à la vie de l'Etat, du moins faut-il se persuader que la noblesse — qui est dans l'Etat l'élément irrationnel, *die Phantasie*, en même temps que la mémoire — reste douée d'un rôle vital aussi important que celui de la bourgeoisie, qui, si l'on continue la comparaison avec les facultés de l'esprit, tiendrait la place de la raison raisonnante.

La tâche du prince consistera à créer, entre les termes antinomiques, un *amour* qu'il lui faudra sans cesse raviver, car aucun des termes ne pourra jamais s'identifier à l'autre ou se fondre en lui.

Par sa constitution, l'Etat rappellera la structure des astres. L'élément le plus dense occupe le centre, et l'attraction qu'il exerce sur les éléments moins lourds les maintient en cohésion. Au centre de l'Etat, le souverain; la bourgeoisie vers la périphérie, variable et ondoïtante; et comme intermédiaire, la noblesse qui donne à l'Etat sa cohésion à travers les siècles. Dans cet équilibre, chaque élément, sans se renier ni rien abandonner de ce qui lui est particulier, s'impose une limite « pour l'amour d'autrui » (122).

Politique et création artistique restent donc unies par une étroite parenté. Tout en regrettant que « les circonstances » lui aient interdit de s'adonner exclusivement à ses plus chères études, à « la divine science de l'Etat », Müller se réjouit du moins de pouvoir, à propos d'esthétique, exposer publiquement ce qu'il croit être la seule doctrine de salut. « Entrez donc, s'écrie-t-il, vous retrouverez ici les dieux, les anciens dieux de notre patrie (123). »

*
**

Tout va de mal en pis : sur ce point, de tous temps, en tous lieux, les avis sont unanimes. Mais le désaccord se manifeste aussitôt : pour les uns, chacun de nous déborde d'intentions excellentes par nature, mais un destin moqueur vient tout contrarier et imprime au monde en désordre une allure titubante. Pour les autres, nos forces, nos capacités individuelles ne méritent que le mépris; ils ne croient — et Müller déclare leur foi indigne et superstitieuse — qu'en l'aveugle prédestination du tout. Pour les premiers, c'est l'humanité qui nous empêche de réaliser notre idéal humain; pour les autres cet idéal est trop haut, et l'humanité n'y atteindra jamais. Et ce désaccord se complique, car

(122) *Sch*, 217.

(123) *Sch*, 220.

en gardant l'espoir d'un futur meilleur, nous ne cessons de regretter un passé qui, prétendons-nous, valait mieux (124).

Désordre sans issue, qui procède d'une erreur de méthode. Nous voudrions en effet que le bonheur, comme la Beauté, surgisse d'une pièce et tout à coup devant nous, définitivement établi dans sa perfection; nous voudrions qu'en une seule nuit le monde pût atteindre la paix perpétuelle, la Justice entre Etats, bref toutes les vertus dans leur plénitude. Sur un coup de baguette, l'ordre mauvais disparaîtrait pour laisser place à un âge d'or.

Cette révolution totale, cette rupture absolue avec le passé sont impossibles. Bien mieux : elles seraient néfastes. Sans doute accepterions-nous de payer très cher la conquête de ce bonheur définitif. Mais « un saut périlleux n'est point une danse », et le tireur qui vient de mettre au but n'est pas forcément un guerrier complet. Croire à un absolu, dans le bonheur comme dans la misère, est la pire erreur. Le sage puise dans son malheur des raisons de lutter et ne considérera jamais son bonheur qu'avec « une divine méfiance ».

Le Beau ne saurait non plus procéder d'une révolution qui annihilerait le passé. Il ne saurait surgir tout d'un coup, par l'effet d'un acte créateur absolument indépendant. Et Müller insiste : « Pas de Beauté, si nous n'apercevons en même temps un élément qui dure et un autre qui croît, autrement dit, quelque chose de vivant; toute Beauté est morte, ou n'est qu'un cercle carré, si vous ne pouvez la contempler dans son mouvement et son progrès » (125).

A ce titre, la nature est infiniment belle, car « partout, elle nous laisse apercevoir l'Etre dans le Devenir (*das Sein im Werden*), la stabilité dans le mouvement, et la partie dans le Tout ».

Si, pour s'accommoder de l'état actuel des choses, il faut savoir embrasser « d'un même regard, et du même cœur le présent et le passé, autrement dit l'histoire », il ne convient pas que nos gestes soient copiés sur ceux de nos prédécesseurs, que nous nous en tenions exclusivement à l'héritage qu'ils nous ont légué. La grande construction attend notre pierre. La sagesse et la modestie nous commanderont d'aimer cet « atelier » où l'humanité s'élabore. A quoi bon se lamenter sur un monde qui va de travers ? A quoi bon nous décerner à nous-mêmes des félicitations pour des conquêtes qui n'ont rien de total et de définitif ?

Puisqu'il faut à l'homme un idéal, que celui-ci ne soit point « un leurre bourré de toutes les perfections », mais sans vie, ou un mirage inconsistant, comme ces rêves millénaristes d'une paix perpétuelle. L'idéal doit pénétrer chacun de nos actes. Au lieu de nous perdre en désirs, en vains souhaits et en espérances toujours fugitives, il

(124) *Sch*, 221-223.

(125) *Sch*, 225.

faut agir, et vivre; agir et vivre d'une manière belle. Car l'homme ne peut avoir qu'un seul idéal, qu'une seule destination, le Beau.

Assignez à l'humanité une destination autre, la réalisation de la paix perpétuelle par exemple, admettons que ce soit la millième génération qui doit arriver au but. Les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf générations qui la précéderent se seront sacrifiées pour le bonheur de la millième. Sans doute ne devons-nous pas perdre de vue que d'autres nous suivront, sans doute est-il beau de faire des sacrifices pour nos descendants. Mais nous sacrifier totalement pour qu'une seule génération voie fleurir un bonheur que nous n'imaginons peut-être pas ? une telle exigence a quelque chose d'excessif. Chaque génération doit recevoir sa part de la récompense. Un artiste qui veut annihiler en lui toute satisfaction personnelle est esclave : pour ne pas dégrader son œuvre, il faut qu'en la créant il puisse jouir d'elle. Dès lors, le genre humain ne peut avoir qu'une seule destination : le Beau (126).

Il est d'ailleurs vain d'assigner à l'homme la conquête d'un bonheur parfait : cette perfection signifierait l'immobilité, la mort. Il suffit de comprendre « les signes innombrables que nous font la nature, l'art, l'histoire, la vie; de reconnaître comment tout cherche à se partager, comment les éléments nés de cette dichotomie tendent à s'affronter et à lutter, comment les éléments en lutte s'arment les uns contre les autres et luttent avec plus de violence jusqu'à ce que leurs forces s'équilibrent enfin, et qu'ils soient obligés de s'aimer, et comment de cette lutte amoureuse, naît enfin la Beauté ».

Toute force engendre une force inverse. Les plus sublimes poèmes de Cervantès ont vu le jour entre les murs d'une prison. Il fallait que le corps fût enchaîné pour que l'esprit goûtât pleinement sa liberté. L'Absolutisme napoléonien, à son tour, n'a d'autre destination que d'engendrer une contre-force, que de la faire jaillir par sa tyrannie même : car « la tyrannie est l'accoucheuse de la liberté ». Il fallait que Napoléon enchaînât l'Allemagne pour que celle-ci prît conscience de sa mission, « sans doute la plus haute qui soit », et, pour mettre au jour un art national, rejetât « l'esclavage d'une indigne imitation de l'étranger ».

Qu'on n'aille point voir là une consolation purement idéale. Müller n'invite pas ses auditeurs à fuir avec lui dans un royaume imaginaire. On n'y jouirait que des ombres de la poésie et de l'art. La poésie et l'art qu'il prêche sont une puissance véritablement « belligérante », présente dans tous les grands conflits de l'histoire. Ne voyons point en elles de ces « amusettes bonnes à calmer des enfants qui pleurent », mais « une Idée » qui gouverne le monde. Et c'est ainsi que Schiller se représentait déjà la Beauté, en lui confiant la mission de réconcilier

(126) Sch, 231. « Die Bestimmung des Menschengeschlechtes ? Es ist die Schönheit. »

les forces en conflit. C'est ainsi que Novalis et Lessing se représentaient la religion, fondatrice de paix et éducatrice de l'humanité (127).

Il ne saurait s'agir d'une contemplation oisive, de croiser les bras et de subir les orages. Il faut, dans son cœur, avoir déjà combattu la tyrannie, et senti venir la victoire et la paix. Ce « pressentiment divin » est le même que celui qu'éprouve l'artiste, au moment où l'œuvre approche de l'achèvement, et que la lutte avec la matière atteint son paroxysme. Lessing ne se sentait-il pas transfiguré, quand il osait, à un siècle « indigne entre tous », annoncer, lui, l'ennemi juré de tout mysticisme, « un Evangile nouveau » ? Tout en s'élevant bien haut au-dessus de son temps, il savait du moins prendre à la vie de son siècle une part active et s'offre ainsi aux artistes en modèle éternel.

Qu'on n'aille point excuser une certaine paresse en alléguant que ces temps où l'Allemagne gémit sous le joug napoléonien ne sont guère propices à la création artistique : pour qui sait concilier en son cœur la fuite des heures et l'éternité, tous les instants prennent le même relief. Après tout, peut-être jamais aucune période de l'histoire n'a-t-elle été aussi favorable à l'éclosion de ces chefs-d'œuvre « libérateurs » où tout un peuple prend conscience de son unité. Les grandes luttes se montrent propices à l'éclosion de telles œuvres; dans la rivalité qui dresse l'Angleterre contre la France on peut apercevoir la lutte de deux mondes, lutte qui se répercute à l'infini; dans le combat qui lance l'*Aufklärung* contre le mysticisme, le réalisme contre l'idéalisme, les protestants contre les catholiques, il est facile de déchiffrer la lutte d'une « France symbolique » contre une Angleterre symbolique (128).

Mais celui qui a eu le bonheur de surprendre le secret des antagonismes ne peut prendre parti pour un seul des éléments qui s'affrontent. Burke, aux communes, était allé s'asseoir entre les bancs des ministériels et les bancs de l'opposition. Une seule solution reste possible : encourager chacun des éléments antagonistes, pour que, de l'acuité même de leur conflit, naisse une paix plus belle. Celui qui veut mériter le titre d'éducateur de l'humanité devra savoir tantôt « aider le marbre à se rebeller contre le sculpteur », tantôt attiser la ferveur créatrice de l'artiste, afin que l'œuvre surgisse plus belle. A l'artiste de la politique, « l'idéal d'un parti isolé ne saurait suffire »; le véritable homme d'Etat désirera même ce que souhaite le parti adverse; son but sera de réconcilier l'antinomie dans un commun succès.



(127) Sch, 233-235.

(128) Sch, 239.

Tel était le contenu des conférences sur l'*Idée du Beau*. Et, il faut bien le dire, ces mélanges d'esthétique, de pédagogie et de politique ne connurent point, en dépit des efforts de Müller, un succès éclatant.

Pourtant Schubert n'avait rien négligé pour faire valoir son acolyte. Non seulement il met l'accent sur les thèmes fondamentaux de leur philosophie commune, mais de temps à autre fait entendre une réminiscence du *Gegensatz*; il vante la sphère comme le Tout par excellence, « le Tout unanime », et célèbre lui aussi son triomphe sur la Mort (129). Mais plus généreusement encore, il servait Müller d'une manière bien involontaire. Si certains passages sur la décomposition des substances organiques pouvaient faire courir sur l'auditoire un agréable frisson d'horreur, les *Aperçus*, dans leur ensemble, restent rhapsodiques à l'excès, bourrés de répétitions et d'historiettes dont l'abondance finit par lasser (130). Que dire de ces chapitres d'astronomie, tout en chiffres, chapitres à peine supportables à la lecture, et que Schubert débitait d'une voix grise, sur un ton ennuyé ? Au lieu de « couronner d'une même palme » chacun des partenaires, le tournoi Schubert-Müller s'achevait à l'avantage de ce dernier.

Si « l'Ossian de la physique » se montrait brumeux et froid — peut-être plus par le ton de ses conférences que par leur teneur — Müller à son habitude restait disert, et en souriant, offrait son bras aux dames pour les guider sur des sentiers sans fatigue par les sévères domaines de l'esthétique. Mais le public résiste et ne veut pas s'enthousiasmer. Les gloires littéraires s'usent vite, à Dresde comme ailleurs. Peut-être se venge-t-on sur Müller des insistances coercitives de Mme de Kroke. Toujours est-il que la communion ne s'établit pas entre les auditeurs et lui. « Mon public ? dit-il à Gentz. Quelques amis généreux amalgamés avec une forte portion de populace bien élevée..... (131). »

Le succès de librairie ne vient pas non plus renforcer les honoraires des conférences. Sans doute Müller, préoccupé de fonder une maison d'éditions, ne proposa-t-il pas son livre nouveau aux libraires de Dresde, même à Arnold. Ceux-ci, de leur côté, ne firent pas d'offres. Pour que l'*Idée du Beau* affronte l'impression, il faudra attendre le *Phæbus*, puis 1809 : même alors, si Hitzig accepte de les publier, on est tenté de lire dans son entreprise plutôt une consolation à la détresse matérielle de Müller qu'une approbation de ses théories.

Peu s'en fallut que, de son côté, la presse ne fit la conjuration du silence. Un écho flatteur parut dans le premier numéro du *Prométhée* (132). Mais d'une part, les conférences n'étaient pas encore ache-

(129) *Ansichten*, 199 ; 69 à 77 ; 250 ; 318.

(130) Dans sa préface aux *Ansichten*, Schubert, p. VIII, s'accusera lui-même de n'avoir pas respecté son plan.

(131) *BW*, 131.

(132) 1808, n° 1, p. 32.

vées. Et puis, dans les salles de rédaction de la nouvelle revue viennoise, on escomptait la collaboration de « M. le Professeur Müller ».

Kleist, dans quelques lettres, exprime toute son admiration pour l'*Idée du Beau*. Il savait bien ce qu'il devait à Müller. Et il lui faut aussi obtenir d'Ulrique, qui résiste, les fonds qui permettront de lancer le *Phæbus*. Rien de surprenant non plus si Rühle, en les adoptant et en les transformant pour son usage, donne une approbation déjà tardive à plus d'une idée de Müller (133).

Gräffer veut que « tous les amis de l'esthétique » se soient réjouis « du fond du cœur » à contempler « ce monde d'idées, où se manifestent tant d'études, tant de génie et tant de goût » (134). Mais son témoignage reste sujet à caution : Gräffer ne fit connaissance de Müller que quatre ans après les conférences sur l'*Idée du Beau*, et ne put contrôler à Dresde les réactions du public.

Tieck et Solger élèvent contre l'esthétique de Müller une protestation violente. « Amusez-vous donc, écrit Tieck, à lire cette rhétorique boursouflée et intarissable. J'ai souvent vu des gens se mettre à écrire alors qu'ils n'entendaient pas un mot de leur sujet; mais lui, c'est *con amore* qu'il se complaît à vivre dans les espaces vides ». Solger, de son côté, déclare que cette idée du quadrille « où le concept et l'intuition s'avancent l'un vers l'autre comme cavalier et danseuse dans une écossaise » lui semble, comme d'ailleurs tout ce qu'écrit Müller, « un misérable radotage de vieille coquette » (135). Mais Solger quand il critique l'*Idée du Beau* s'était trouvé en compétition avec Müller, « der selbstgemachte Professor », quand il avait fallu pourvoir la chaire d'esthétique de l'Université de Berlin; Tieck, de son côté, projetait de fonder un journal que gênaient fort les *Staatsanzeigen* de Müller; et tous deux en voulaient à celui-ci de s'être querellé avec leur ami Raumer avant de quitter la Prusse.

Gentz, qui savait bien comment travaillait Müller, et vers quels péchés l'entraînait son talent, s'était montré résolument hostile à tout projet de causeries, même brillantes. Avant de lui faire tenir le manuscrit de l'*Idée du Beau*, Müller, par une précaution qui voisine à la perfidie, lui adressa les *Aperçus*. Gentz lut avec quelque intérêt le chapitre sur la décomposition cadavérique, mais refusa d'apercevoir autre chose que « du non-sens, et le comble de la platitude » dans les échafaudages de chiffres et les ratiocinations astronomiques de Schubert. Puis, comme s'il avait deviné les intentions de Müller, il ne cachait pas qu'avant d'avoir lu l'*Idée du Beau*, et d'avoir eu sous les yeux des aspects nouveaux de son cher ami, il déplorait une méthode

(133) Cf. *Reise mit der Armee*, 301 sqq.

(134) *Kleine Wiener Memoiren*, Vienne, 1845, II, 67.

(135) Cf. TIECK and SOLGER, *Complete Correspondence* (éd. MATENKO), New-York, 1933, pp. 283, 295 (7 et 16 octobre 1816).

de travail absolument indigne de lui. Jeter une conférence sur le papier deux ou trois heures avant de la lire est sans doute un « tour de génie, mais non le fait d'un homme réfléchi » (136).

En envoyant les premiers chapitres, Müller proteste : un exposé systématique, « une forme mécanique restent pour lui une forme morte, une forme qui n'en serait pas une ». Tout au plus accepte-t-il le reproche de « négligé apparent » ; il affirme même que les dernières Conférences sont bien écrites, et comme s'il redoutait que Gentz ne les épluchât avec trop de minutie, ne les lui confie que pour quelques jours. Gentz ne capitule point. Trompé d'ailleurs sur les intentions de Müller par les rapports d'un auditeur occasionnel, il craindra que son cher « prophète du Dieu vivant... prophète terrible et plus doux que le miel » n'ait incliné vers les « forfaits johanniques » et cherché à justifier la Révolution et le système napoléonien. Une lecture attentive, puis une seconde, apaisent son inquiétude : il approuve Müller de voir, dans le Beau, la destination de l'homme, de prêcher la guerre et non la paix ; il goûte enfin « la force dans la foi, la sûreté et l'élévation » du dernier chapitre. Mais un reproche amer n'arrive pas à se dissimuler : *l'Idée du Beau* lui cause une peine qui le paralyse, et il se désespère de voir Müller y saper la morale dans ses fondements (137).

Les contemporains les plus favorables restent réticents dans leur approbation. Les générations suivantes blâmeront l'absence, dans *l'Idée du Beau*, d'une esthétique systématique, et ce penchant mystique vers un optimisme panthéiste, où la Vie apporte d'elle-même une correction à tous les excès. Même lorsqu'on concédera à Müller quelques mérites, voire du talent, le regret arrivera aussitôt de ne trouver devant nous que des « improvisations romantiques », de « vaines jongleries dialectiques » (138).

Griefs qui, certes, sont loin de porter à faux. Müller a beau nous prévenir qu'un système « fermé sur lui-même, comme l'est un poème, attente à l'Art et à la Science » (139), il a beau nous avertir qu'il ne définira pas le Beau, mais indiquera seulement où il se manifeste, il est fâcheux que, dès la page 19 de son livre, il ait déjà donné de son esthétique un exposé total auquel les développements ultérieurs n'ajouteront rien, que des variations. Le genre même de la Conférence oblige Müller à des retours et des redites, que son habileté rhétorique n'arrive pas à masquer (140). Si sa période reste nombreuse, il arrive

(136) *BW*, 130.

(137) *BW*, 125, 131, 135, 136.

(138) Cf. par exemple ZIMMERMANN, *Aesthetik*, Vienne, 1858, I, 603-608. Cf. SCHASLER, *Aesthetik als Philosophie des Schönen und der Kunst*, Berlin, 1872, 1^{re} partie, tome 2, p. 180 ; BRAIG, *H. v. Kleist*, Munich, 1925, 267.

(139) *Sch*, 114.

(140) Cf. les deux passages à propos de Schiller, pp. 103 et 125 ; enfin le retour sur l'éloquence et la poésie dans les conférences IV et V alors que la question avait été déjà évoquée dans la conférence II.

plus d'une fois que l'équilibre oratoire ne s'établisse qu'aux dépens de la rigueur logique et que le lecteur se sente « plutôt enivré que convaincu » (141). Et la rapidité de l'exécution fait glisser Müller dans un travers qui ne lui est pas habituel : alors que son vocabulaire restait, dans ses œuvres précédentes, d'une rigoureuse fixité, on voit dans l'*Idée du Beau* certains termes varier fâcheusement dans leur acception (142).

La dialectique de Müller ne va pas non plus sans soulever de graves objections. Sans doute n'abuse-t-il plus de ses formules favorites *in und neben, ist nichts anders als, und so ins unendliche fort* : mais sa pensée procède toujours d'une même démarche : le raisonnement analogique élargit de plan en plan, par incidences, par réfractions, par chatoiements serait-on tenté de dire, son postulat, la vision organique d'un monde à qui le *Gegensatz* dicte son rythme. L'affirmation doublée d'un élan lyrique élimine la démonstration ; bien mieux : Müller en appelle à la révélation, et voici même qu'intervient l'imprécation lancée contre ceux qui ne voudraient pas le comprendre et le suivre (143). Sans doute y a-t-il un don du ciel : Winckelmann l'avait déjà dit, et bien d'autres aussi. Mais encore ne maudissaient-ils pas ceux qui mettaient en doute leur manière de sentir (144).

Il arrive aussi que Müller néglige de définir un terme important. A quel moment le conflit entre l'idéal et la matière devient-il véritable ? (145). Pis encore : le but et les moyens, sans doute par application de la formule *in und nebeneinander*, arrivent à se confondre : Beau et Art deviennent interchangeable. « La nature, nous dit Müller, est infiniment belle parce qu'en elle l'Être rejoint le Devenir, la stabilité rejoint le mouvement », mais il ne nous indique pas si le Beau se justifie par la Nature, et la prend pour modèle, ou si, par l'effet d'une harmonie préétablie, le monde matériel se plie aux exigences de l'idéal (146). Quand Müller expose le rôle de la noblesse dans l'Etat et déclare : « Pas de durée sans mérites », il risque l'inversion dange-

(141) Cf. O. WALZEL, *Romantisches*, 198.

(142) *Dramatisch* n'est plus pris dans le même sens que dans l'*Art Dramatique* ; *charakteristisch* n'est pas défini (cf. O. WALZEL, *Romantisches*, 47-48), enfin le terme de *virtuos* opposé à *strebend*, pp. 99 à 102, est repris avec son acception courante dans le corps de la conférence IX.

(143) Cf. Sch., 63 : « Lorsqu'on sent le rythme divin du monde, ou le rythme poétique d'une œuvre, est-il encore besoin de démontrer Dieu, de démontrer le poète ? » 161 : « Une voix intérieure nous dit..... » 220 : Si quelqu'un n'a pas compris quels liens nécessaires liaient la politique et l'esthétique, qu'il se mette en tête, s'il le veut, qu'il vient d'entendre parler de la République d'Utopie, ou de celle de Platon... mais que les autres soient bien sûrs que Müller vient de leur découvrir le sanctuaire où reposent les dieux de la patrie.

(144) Cf. *Von der Grazie in den Werken der Kunst*, 1759. Et la sagesse goethéenne compte parmi ses principes « Gleiches erkennt nur Gleiches ». Il ne peut s'établir de connaissance que du semblable au semblable.

(145) Cf. Sch., 195.

(146) Sch., 282, 226.

reuse d'une autre proposition : « Pas de mérites sans durée », et sent si bien la fragilité de son argumentation qu'il invoque tout de suite « ce sceau mystérieux que Dieu mit au front de certaines familles » (147). Enfin, en affirmant qu'un ensemble de données empiriques, « la Vie, enseigne et confirme » la vérité de cette vision antinomique dont il transporte le schéma de plan en plan, et qui n'est qu'une intuition intellectuelle, il justifie trop pleinement l'épithète de « réaliste de mauvais aloi » que lui décernait Frédéric Schlegel à propos de *Science et Littérature*.

Ses propres défauts n'échappèrent sans doute pas à Müller : il se livre parfois à une critique de soi-même qui ne sonne pas comme une simple clause de style : s'il se moque, doucement, de sa manie de la conférence — « il est dur de quitter des études libres pour parler en public, mais il faut bien se faire à tout » — s'il risque quelques variations sur son incurable paresse, c'est qu'il fallait bien excuser ou tenter d'excuser des imperfections qui le choquaient lui-même, et répétaient celles de ses premiers ouvrages (148).

*
**

Si, par les dehors, l'*Idee du Beau* s'apparente fortement avec les écrits antérieurs de Müller, que dire de la substance profonde ? Müller, en renvoyant son lecteur aux œuvres qu'il avait déjà publiées, indiquait lui-même que ses trois séries de conférences jaillissaient bien d'une même veine, de sa méditation du *Gegensatz* (149). On a pourtant tenté de montrer dans l'Esthétique de Müller, sinon un fait insolite, du moins une orientation tellement neuve de sa pensée qu'il fallait voir là sinon un don total, du moins une influence de Kleist (150). Et pourtant, les racines sont nombreuses et solidement implantées d'une doctrine qui, dès 1803, devait constituer le Tiers Livre du *Gegensatz*.

Au point de départ s'exprime toujours la même haine de l'*Aufklärung* : Müller refuse de chercher à définir le Beau « par méthode distillatoire », comme prônait certain rationalisme à tendances absolutistes ; il refuse également de voir en Dieu un horloger indifférent, qui, une fois donnée au monde la première impulsion, se désintéresse de sa création ; avec la même énergie que Schubert la *Philosophie des*

(147) *Sch*, 212, 213.

(148) *Sch*, 115, 116.

(149) *Cf. Sch*, 151, 241.

(150) En germe chez WILBRANDT, *Kleist*, 269, cette idée forme le thème essentiel du livre de КАУКА.

Unrats, il repousse l'atomisme mécaniste (151). A l'égard de Fichte, il manifeste toujours la même partialité hostile et s'insurge avec la même violence contre le terme de Non-Moi, et contre l'absolutisme du Moi (152). La fin de l'œuvre promet l'Evangile nouveau d'un art médiateur, d'une politique nouvelle, et c'est à l'Allemagne une, à une Allemagne neuve, qu'incombe la mission de transcrire en œuvres et en actes cet Evangile nouveau (153).

Entre ces deux pôles du livre, le schéma *gegensätzlich* du monde s'affirme avec une force que le *Gegensatz* lui-même n'atteint que rarement (154). Et l'intuition intellectuelle, qui est à la base de toute la philosophie müllérienne, s'exprime toujours par la même image : celle du système solaire, et du système solaire dans son mouvement (155). Le mouvement du monde nous révèle Dieu, il est Dieu (156). Le Beau, âme du monde, rythme divin, ne peut être senti « qu'au vol », comme la poésie qui n'est qu'une de ses transcriptions. Vouloir le fixer, c'est le tuer; c'est s'exposer à ne plus garder dans sa main, au lieu de la vivante flèche d'or qu'était la libellule en plein vol, qu'une poussière terne et inerte.

L'univers se résout en une suite organique, un emboîtement sans fin de couples antinomiques. *In und neben*, par un raccourci qui ferait protester les géomètres, exprime cette coexistence qui s'effacera dans l'unité pour peu qu'on s'élève au *Tiers terme supérieur* et celui-ci, en apparaissant, confère au couple antinomique une unité qui n'exclut pas la différenciation de ses éléments. Dans cette succession d'emboîtements, les limites ne sauraient rester infranchissables; bien mieux : c'est par un changement perpétuel de plan ou de signe qu'on perçoit mieux le Beau. Le *Gegensatz* nous avait habitués à cette dialectique dont le principe moteur est l'analogie, et qu'illustre l'image du quadrille (157).

(151) Cf. *Sch*, 237 : les gens qui entourent Lessing sont « die unwürdigste Umgebung... die Horde ». Au sujet de Dieu horloger, cf. p. 62.

(152) *Sch*, 76-77.

(153) *Sch*, 234. Les Allemands réaliseront les intentions les plus hautes qu'ait eues la Nature. Cf. aussi 229, 45, 237, 161. — L'Allemagne une : 43. L'Allemagne capitale du monde : 45. L'Allemand serait même la véritable langue commune.

(154) *Sch*, 233. « Habt ihr erkannt, wie alle Dinge sich selbst zu entzweien, dann einander entgegenzustellen, dann zu streiten streben, wie sich hierauf die streitenden Dinge immer mehr gegeneinander bewaffnen und immer heftiger kämpfen, bis die Kräfte endlich ins Gegengewicht treten und zur Liebe gezwungen werden, und nun die Schönheit ausgeboren wird aus ihrem Liebesstreit... »

(155) *Sch*, 21, 216-217 (similitude de structure entre l'Etat et le système solaire) ; 41-43, le système solaire en mouvement n'est pas seulement le symbole, mais le prototype éternel de toute activité humaine, linguistique, philosophique, artistique ou politique.

(156) *Sch*, 64.

(157) *Sch*, 22-23 (*in und neben*) ; 72 (inversion des signes : je universeller, desto individueller und umgekehrt) ; effacement des limites : 28 (les artistes de la Science) raisonnement analogique : 98 (« Pour mieux comprendre le rapport

Quand, au nom de l'*Idée* vivante, Müller efface les limites qui séparent les concepts, rapproche presque à les faire coïncider le but et les moyens, le Beau et l'Art; quand la morale tend à devenir une esthétique, que la Nature, le Beau, la Vie n'apparaissent plus, dans la continuité d'un monde où toutes barrières s'abaissent, que comme les aspects d'un même principe médiateur, comme les avatars de l'*Anti-gegensatz*, ce sont encore de vieux thèmes qui résonnent; et la persistance des motifs unit intimement l'*Idée du Beau* à toutes les œuvres qui la précèdent (158).

La continuité du monde, l'égale importance de tous les moments dans l'histoire de l'art, pièces essentielles de *Science et Littérature* et de l'*Art Dramatique*, trouvent un écho dans l'esthétique müllérienne; tout comme cette harmonie préétablie, on dirait presque cette prédestination qui, dans le *Gegensatz*, unissait l'Apollon à son Anti-Apollon (159).

Ce ne sont pas des thèmes entièrement nouveaux que ces inversions du type : « *je allgemeiner, desto individueller; je individueller, desto allgemeiner* », que l'antinomie de l'espace et du temps, de la géométrie et de l'arithmétique; que l'affirmation répétée d'un triomphe sur la mort (160).

Il ne peut s'agir là d'échos fortuits et passagers, encore moins d'un emprunt à autrui : dans l'*Idée du Beau*, Müller ne dévie pas de la direction depuis longtemps prise; la continuité de sa pensée s'affirme à chaque instant.



entre les deux termes de poésie et d'éloquence; changeons leur nom en « virtuoses » et en « lutteurs ». Quadrille : *Sch*, 58, 68, 69, 181.

(158) *DWL*, 67, insiste sur le fait que la proposition *Kunst ist Antinatur, Natur ist Antikunst* n'implique aucune contradiction. Dans les *Prolegomena* (n° 4), la nature est un chef-d'œuvre; *VS*, II, 300 et 304, elle est « l'artiste des artistes », et le *Gegensatz* déclarait : « Tout ce qui sort des mains de l'éternel artiste est également beau ». — La Nature agit toujours en artiste dit *Dram-Kunst* (*VS*, II, 77). *DWL*, 126, voit dans l'art « eine Naturerscheinung » et assigne au poète (198) la même fin qu'à la nature : créer de la vie. — Le Beau (*DWL*, 175) est le souffle vital (der Lebensgeist) qui unit les couples antinomiques vérité — devoir moral, éthique et physique. — Vérité et Beauté ne diffèrent que par une inversion de signes (*DWL*, 88) : Beau est l'*Antigegensatz* de Bien et de Vérité (*VS*, II, 285). — Enfin *DWL* présente plusieurs fois l'histoire comme le poème par excellence; et nous trouvons (*DWL*, 124) la science assimilée à la Vie, (*DWL*, 124) la Vie à la Morale, et *Dram-Kunst* (*VS*, II, 46) définit l'art : « die Kunst, d. h. das Leben, dessen Blüthe die Kunst ist. »

(159) *Sch*, 238. « Im Fortgange der Menschheit ist jeder Moment gleich bedeutend. » Même modération à l'égard du classicisme français, pp. 32, 37, 67. — De même p. 133 à l'égard du Drame bourgeois : « In dem Stoff liegt die Verdammnis nicht. » — *Sch*, 142 : « Es sei kein Unterschied zwischen Betrachten und Machen », et 13 : la Beauté se trouve à la fois dans l'âme de celui qui créa l'œuvre d'art et dans l'âme de celui qui la contemple.

(160) En particulier . *Sch*, 116, 137, 138, 156.

Projection, dans le domaine de l'esthétique, de la pédagogie et de la politique, du schéma qui est à l'origine du *Gegensatz*, l'*Idee du Beau* pourrait revendiquer les mêmes patronages. Mais il semble que Müller ait souci de s'affranchir de tutelle. Sans doute nomme-t-il Novalis quand il cherche un garant à son idée du quadrille et des joies du retour et veut-il en découvrir un précédent dans le conte de *Hyacinthe et Petite-Fleur-de-Rose*. De même lorsque le Beau est présenté comme le fruit du mariage d'éléments antinomiques. Mais quand il élève la politique au rang de l'art suprême et l'intègre dans le domaine du Beau, il ne donne pas comme référence une maxime qu'il a pourtant lue dans le fragment *le Roi et la Reine*, et qui affirmait avant lui qu'il n'est rien qui ne puisse être rangé parmi les beaux-arts (161).

Goethe lui-même, qui paraît si souvent dans le *Gegensatz*, dans *Science et littérature allemandes* et dans l'*Art Dramatique*, n'est plus invoqué qu'avec une discrétion surprenante. Pourtant l'idée d'un Beau inséparable de la totalité organique et de la vie s'affirme, chez Goethe, avec une extrême netteté. Transmise d'une manière double, à la fois directement et par le canal de Schelling (162) — que Müller, présentement, estime inférieur à G.-H. Schubert — cette idée fournit cependant à Müller comme la basse continue de ses variations, en même temps que cette harmonique panthéiste si caractéristique de l'*Idee du Beau*. C'est aussi de Goethe, et par lui, de Herder, que provenait l'idée d'un Beau qui se justifie d'une manière autonome et dont l'apparition n'est pas due à la seule application de normes extérieures et déterminées *a priori*. Mais, à l'égard de Herder, qui pourtant nourrit de sa pensée plusieurs générations, Müller montre un silence qui n'est pas loin de l'ingratitude : Herder avait essayé d'acclimater en Allemagne, en même temps que Garve, l'esthétique de Burke, avant même qu'une traduction allemande en ait paru à Riga en 1773; et quand Müller, à maintes reprises, insiste pour que nous « descendions dans l'atelier de l'artiste », il ne fait que reprendre une idée chère à Herder, qui demandait que, de toute notre sensibilité, nous tâchions « d'épouser la vie de l'œuvre d'art ».

Cet héritage de Goethe et de Herder — auquel viennent s'adjoindre un optimisme qui rappellerait Leibniz, et une distinction entre l'idée et le concept qui évoque des souvenirs platoniciens et de très récentes préoccupations (163), — Müller semble n'y plus voir qu'un fonds de pensée anonyme où il est libre de puiser à sa guise, comme si c'était son bien.

(161) SW (Heilborn), II, 51. — « Alles kann zur schönen Kunst werden. »

(162) Dans le *Bruno*, 1802, l'Univers a les traits de l'œuvre d'art parfaite. Müller ne connaissait peut-être pas le passage du *Discours académique de Murnich* (1807), où la création artistique est assimilée à la création naturelle.

(163) M. KLUCKHOHN, *Persönlichkeit und Gemeinschaft*, Halle, 1925, p. 69, en

A l'égard de Frédéric Schlegel, Müller se montre plus scrupuleux : il l'invoque à plusieurs reprises, peut-être moins souvent qu'il ne faudrait. Schlegel, avec une vigueur explosive sans pareille, avait brisé de vieilles barrières, et indiqué la route à suivre : ses voies sont trop parallèles à celles de Müller pour que celui-ci n'aille pas chercher en lui un garant. Mais il l'invoque pour donner à sa théorie comme une approbation générale : il aurait pu, certes, étayer de l'autorité de Schlegel plus d'un passage de l'*Idée du Beau*, non seulement la mise en balance de l'art antique et de l'art romantique, mais aussi l'intégration du laid dans le royaume du Beau, ce royaume où l'Etre et le Devenir, la pérennité et le changement se concilient et s'harmonisent (164).

*
**

Jusqu'à quel point Müller reste-t-il fidèle à la pensée de Burke, dont il invoque la protection tout comme dans le *Gegensatz* et auquel il emprunte le titre premier sous lequel il annonce sa série de conférences ?

L'*Enquête philosophique* cherche avant tout à infirmer les théories de Hume, pour qui était beau ce qui répondait exactement à ses fins, — la fin étant conçue comme extérieure. Burke refuse que le Beau puisse se définir par distillation, par fractionnement. Il s'inscrit dans ce courant venu de Shaftesbury — dont Müller ne cite même pas le nom et qu'il semble bien avoir ignoré — et qui tendait à réintégrer le Beau dans ses origines irrationnelles.

Pour Burke — et sur ce point Müller le suit exactement — la beauté n'est affaire ni de mensurations, ni de calcul, ni de proportion, ni d'adéquation à une fin extérieure (165).

Mais tout en constatant que le Beau échappe à la raison et à la volonté, Burke reconnaît que « la beauté nous touche trop pour ne pas dépendre de certaines qualités positives » (166). D'autre part le Beau ne se manifeste jamais absolument : l'œuvre d'art n'est telle qu'à condition d'avoir un spectateur. Et un spectateur chez qui elle éveille une certaine résonance. Entre ces deux termes, œuvre et spec-

note, montre combien cette distinction préoccupe, après Kant, Fichte, Schelling et Schleiermacher.

(164) De même dans les *Prolegomènes*, VS, II, 324 et 325, l'autorité de Fr. Schlegel vient appuyer la théorie d'une identité qui ne comporte pas l'identification des termes de l'antinomie : ils sont « eins, identisch, (aber) auch unendlich getrennt und entgegengesetzt ».

(165) Cf. Sch., 240, voir aussi WALZEL, *Romantisches*, II, 188. Cf. A *philosophical enquiry*, édition de Londres, 1842, pp. 111 (le Beau n'est pas *an idea belonging to proportion*), 112 (Surely beauty is no idea belonging to mensuration, nor has it anything to do with calculations and geometry), 116, 118, 131, 138.

(166) *Ibid*, 111, « beauty demands no assistance from our reasoning ; even the will is unconcerned ». 142 : « Beauty is a thing much too affecting not to depend upon some positive qualities ».

tateur, s'établit, comme entre deux corps célestes — et Herder déjà soulignait le côté newtonien de l'esthétique de Burke — tout un jeu d'attraction et de répulsion, bref un rythme qui rappellerait la vie. Et Schiller, dans ses *Lettres sur l'Education esthétique*, signalera par une note que Burke glisse vers une équation du Beau et de la Vie.

Müller conservera ce principe; de même que l'impossibilité de définir le beau par analyse. Il gardera aussi l'antinomie que Burke met à la base du sublime : l'opposition entre l'instinct de conservation et l'amour de la paix. Mais il modifiera profondément certaines données de Burke. Celui-ci laisse subsister, en même temps que certaines dispositions inhérentes au spectateur, des qualités positives, intrinsèques à l'œuvre d'art. Quelles sont-elles ? il ne le dit point — sinon que des « variations bien graduées » favorisent le sentiment du Beau. Mais elles subsistent. Pour Müller, ces qualités « positives » du spectateur et de l'œuvre d'art cessent d'exister. Tout au plus conserve-t-il une harmonie préétablie, une prédestination qui permet à la Beauté d'établir entre chacun des termes son double courant : elle n'est plus qu'un rapport, une relation d'essence aussi mystérieuse que la vie elle-même, que ce *pneuma* qui donne son rythme au monde; elle est le souffle même de Dieu.

De plus Müller élargit singulièrement les horizons où la pensée de Burke se trouvait circonscrite. Non seulement l'antinomie de l'instinct défensif et des instincts pacifiques restera à la base du sentiment du sublime, mais elle animera de sa pulsation la vie des sociétés et des Etats. Bien mieux : Burke exigeait pour que le sentiment du Beau jaillît, la présence d'un couple; Müller fait du Beau un fait social, un rapport variable selon les temps et les lieux. Les thèmes provenant de l'*Enquête Philosophique* prennent une ampleur qui les transforme totalement.



Si, dans l'*Idée du Beau*, Müller montre moins que précédemment le souci de se ranger sous l'autorité de Goethe, il témoigne, par contre, envers Schiller, un respect grandissant. Sans doute, depuis qu'il avait fréquenté chez le conseiller Körner, était-il, sinon mieux au fait de la pensée de Schiller, du moins plus favorablement disposé à lui rendre hommage. Certaines railleries du *Gegensatz*, où l'on refusait le nom d'artiste à quiconque fuit le monde pour aller placer son idéal dans des régions sublimes, mais inaccessibles, pouvaient paraître tournées contre *das Ideal und das Leben*, non sans interpréter, d'ailleurs, deux vers d'une manière forcée (167). *Science et Littérature*, puis l'*Art Dra-*

(167) « ... Fliehet aus dem engen, dumpfen Leben
in des Ideales Reich ! »

matique s'étaient, par contre, appliqués à montrer en Schiller un de ces poètes dont la parole incite à l'action. Dans l'*Idée du Beau* apparaît un motif que reprendront plus tard les conférences viennoises sur l'*Eloquence*, et qui persistera dans la critique (168). L'Allemagne, du fait même de sa constitution politique, était privée de grands orateurs politiques : Schiller les remplace; s'il s'est plié à écrire son théâtre, c'est, en grande partie, parce qu'il ne disposait pas d'une autre tribune pour s'adresser à ses compatriotes et les entraîner à l'action.

Il y a plus : au moment où il va lui-même exposer son esthétique, Müller relit les œuvres philosophiques de Schiller. Il conçoit pour elles une admiration sincère (169) et n'hésite pas à reprendre parfois, et à développer dans des termes tout proches, des idées auxquelles Schiller avait accordé quelque place (170).

Bien mieux : Müller ne cache pas à ses auditeurs que l'idéal de Schiller était « de marier l'éloquence et la poésie, la science et l'art, pour que, de leur union, naissent des enfants toujours plus beaux ». L'idéal de Schiller s'apparente donc à celui que Müller prêche, au nom du *Gegensatz* (171).

Quelle est donc, en face de Schiller esthéticien, la position de Müller? Jusqu'à quel point s'apparente-t-il à lui ? Reste-t-il en deçà de ses conclusions, ou bien les dépasse-t-il, et en quoi ?

Les points de tangence sont nombreux. Pour Müller comme pour Schiller, l'art, aux temps troublés que nous traversons, est l'unique ancre de salut (172). En face d'un monde qui s'émiette en contradictions, nous sentons, dit Müller, s'élever un désir presque désespéré de retrouver un principe qui restitue à la vie son unité. L'impétuosité primesautière de l'enfance est passée, passés aussi les enthousiasmes sentimentaux de l'adolescence : nous souhaitons désormais de goûter « un amour pleinement conscient de lui-même, le mariage ». Müller indique lui-même le rapprochement qui s'impose : il ne fait que paraphraser le thème essentiel du *naïf* et du *sentimental* qui, pour Schiller, doivent, une fois mariés, engendrer le Beau (173).

Et Müller revient inlassablement à cette image du mariage. Le Beau ne se manifestera que si deux termes antinomiques, deux termes séparés par un *ou* véritable et vivant, et non par cet *ou* fichtéen qui implique l'absorption d'un des termes par l'autre, arrivent, après avoir porté

(168) Cf. à ce sujet WALZEL, *Romantisches*, 207.

(169) BW, 126 (6 février 1808). Les travaux philosophiques de Schiller sont « son chef-d'œuvre ».

(170) Cf. le passage de Sch. sur le style littéraire féminin, et le paragraphe d'*Anmut und Würde* : « Der zärtere weibliche Bau empfängt jeden Eindruck schneller und lässt ihn schneller wieder verschwinden ».

(171) Sch., 102-104.

(172) Sch., 170.

(173) Sch., 85, 151, 154, 165.

leur lutte au paroxysme, à « se marier » : dans cet état d'équilibre vivant où aucun d'eux ne reniera la moindre part de soi-même, ils coopéreront à engendrer ce *tiers terme supérieur* qui est le Beau (174). Müller aperçoit donc, à l'origine du Beau, une lutte amoureuse, un conflit analogue à une antinomie sexuelle : il emploie d'ailleurs, à ce propos, le terme de *Geschlechtsverschiedenheit* (175).

Qu'il ait pu trouver cette idée dans la *Critique du Jugement*, rien d'impossible. Kant y déclare en effet que si « l'amitié a d'habitude un trait qui la rapproche du sublime, l'amour des sexes, lui, serait plutôt beau ». Or, la dialectique de Müller se complait assez à inverser des propositions, comme on renverse les termes d'une égalité, et le Beau « ne serait autre chose » que l'antinomie amoureuse aboutissant au mariage.

Mais Schiller lui aussi, avec autant d'insistance que Novalis, dont Müller invoque le patronage, assigne au Beau, comme origine, le mariage de deux éléments. *Das Ideal und das Leben* emploie à deux reprises le terme même que Müller reprendra : *Vermählung*. Du mariage de la matière et de la forme naîtra l'œuvre d'art. Bien mieux, les deux instincts fondamentaux qui correspondent l'un à la matière, l'autre à la forme, sont en état de réaction réciproque, de *Wechselwirkung*, disent les *Lettres sur l'Education esthétique*; le but de toute culture véritable sera de leur laisser libre jeu pour qu'ils se concilient sans se gêner le moins du monde; et de la conciliation, de l'union de ces instincts antinomiques dans leur *Tiers terme*, l'instinct du jeu, résultera l'œuvre belle. Jusque dans les termes, une des idées essentielles de l'esthétique müllérienne se retrouve en Schiller (176).

Dans ces minutieuses oppositions où, comme Schiller, Müller se complait — le parallèle entre l'idéaliste et le réaliste, à la fin de *Naive und sentimentalische Dichtung*, fournira à Müller le prototype d'après lequel il bâtera ses dyptiques — sans doute Müller se montre-t-il, plus que Schiller, préoccupé d'affecter chacun des termes de ce que nous serions tenté d'appeler un indice sexuel. Schiller donne à sa *schmelzende Schönheit* des caractères qui appelleraient l'épithète de beauté féminine; Müller n'hésite pas, dès l'abord, à déclarer masculines les natures dialogiques ou encore la bourgeoisie, féminins les tempéraments monologiques et, dans l'Etat, la noblesse.

Mais Müller ne se fait pas faute de marcher exactement dans les

(174) Cf. *Sch*, 196.

(175) Il ne saurait s'agir du regret que gardent de l'unité perdue les deux moitiés de l'*Androgyne*. Ce thème n'interviendra dans la pensée romantique qu'assez longtemps après le *Gegensatz* et ses développements. *Sch*, 105 : « Il y a une différence fondamentale entre un être humain et un hermaphrodite » indique nettement la pensée de Müller à cet égard ; l'unité ne saurait comporter la neutralité.

(176) Cf. début de la XVI^e Lettre sur l'*Education Esthétique* : « Aus der Wechselwirkung zweier entgegengesetzter Triebe und aus der Verbindung zweier entgegengesetzter Prinzipien haben wir das Schöne hervorgehen sehen ».

pas de Schiller, lorsque ce dernier, développant l'idée de mariage, refuse de voir dans le Beau, résultat de ce mariage, un moyen terme, ou un état hybride entre la matière et la forme, la passivité et l'action (177). La Beauté unit deux états qui s'opposent et ne pourront jamais s'identifier. L'union n'est possible que s'ils se fondent en un troisième terme. Dans une « belle âme », la grâce et la dignité s'intégreront pour engendrer un produit d'une essence nouvelle. Et comme s'il ne pouvait cacher les liens qui unissent sa pensée à celle de Schiller, Müller lui emprunte le terme même de *schöne Seele*.

Quand Schiller annonçait un art nouveau, synthèse sur un plan supérieur de l'art antique et de la culture moderne, il prophétisait comme un « Troisième Règne ». De même Müller : en exigeant que l'œuvre d'art soit « d'autant plus divine qu'elle sera plus terrestre, et inversement », en affirmant que cette Beauté vers laquelle nous devons tendre n'est ni dans l'homme seul, ni uniquement en Dieu, mais dans « les embrassements débordants d'amour de Dieu et de l'homme », il situe le Règne du Beau non point à mi-chemin entre Dieu et l'homme, au point où les attractions contraires s'annuleraient dans l'immobilité, mais sur un troisième plan, un plan supérieur, où, loin de se contrarier, les deux forces coopéreraient à en engendrer une troisième (178).

Pas de beau possible, dit Müller, sans conflit antinomique, mais pas de Beau non plus si, dans l'antinomie, l'un des termes cherche à abolir d'autre : si par exemple la matière étouffe l'idée créatrice, ou, inversement, si, au nom de son idéal, l'artiste méprise totalement les exigences de la matière, ou tourne le dos à son temps. Lessing a montré comment on pouvait s'élever au-dessus de son siècle tout en s'enracinant fortement en lui, et en termes pleins d'émotion, Müller adjure l'artiste de ne pas oublier, avant de se lancer dans des chants sublimes, de quel bois est fait son instrument.

Or Schiller ne pensait pas différemment. Voir ses contemporains tels qu'ils sont, tout en se les imaginant tels qu'ils devraient être, telle est une exigence qu'assignent à l'artiste les *Lettres sur l'Education esthétique* (179). D'autre part la beauté disparaît si les droits de la nature et des sens sont despotiquement opprimés, et les Grecs, qui jusqu'ici ont le mieux approché cette constitution artistique idéale que Schiller appelle le *Kunststaat*, n'ont jamais admis que la raison régnât seule, ou la nature absolument; chez eux la sensualité n'exclut pas une préoccupation spirituelle; jamais un idéal ne rejette ascétiquement ou comme indigne, son enveloppe charnelle (180). Jamais les Grecs ne font abstraction du « bois de l'instrument ».

(177) XVIII^e Lettre sur l'Education Esthétique.⁶

(178) Sch., 72, 81.

(179) IX^e Lettre.

(180) *Anmut und Würde*.

N'est-il pas permis de voir ici poindre, en Schiller, une idée chère à Müller et qui est à la base de sa critique *médiatrice*, à savoir que les œuvres les plus personnelles, les plus individuelles ne sont aucunement dépourvues de valeur générale ?

La critique *médiatrice* réduisait le laid à une beauté individuelle qui n'avait pas encore réussi à s'intégrer dans la série continue des formes sociales du Beau. Or, le problème du laid, Schiller l'avait repris à l'incitation de Körner, bien que Kant ait condamné à l'avance, comme stérile, toute recherche en ce domaine (181). Schiller réfléchit à l'emploi, dans l'Art, de motifs « communs ou bas ». Enfin, il amorce, dans *Anmut und Würde* la réhabilitation du laid. La grâce (*Anmut*) n'est pas un privilège exclusif des objets doués d'une beauté *architectonique* : c'est une beauté mobile qui peut aller conférer un charme momentané à des objets dépourvus partiellement ou totalement de beauté intrinsèque et stable (182).

Mais si, jusqu'à présent, Müller a exactement suivi la voie que lui avait tracée Schiller, voici maintenant qu'il le dépasse, et du même coup Frédéric Schlegel. Le Beau n'est pas l'exclusif apanage des temps naïfs par excellence, ou de l'époque sentimentale; non plus que de ce Troisième Règne de la poésie que Müller prophétise après Schiller. Le principe de la continuité fait son apparition dans l'esthétique. De même que *Science et Littérature* et surtout l'*Art Dramatique* réhabilitaient les Romains et les Français, de même le laid se trouve réintégré dans la série des formes du beau : c'est une beauté dont nous avons perdu le sens. La réhabilitation ne s'opère pas fortuitement; elle n'échoit pas sous forme de don gratuit (183); alors que Schiller déclarait : le laid peut parfois se voir attribuer des charmes en excédent, Müller revendique pour lui une réhabilitation de droit.

Les divergences s'accroissent entre Müller et Schiller pour peu qu'on examine les rapports qu'ils établissent entre l'esthétique et la morale. Schiller, qui jadis tenta de déduire le Beau des exigences mêmes de l'idéal moral (184), s'aperçoit bientôt que les deux notions sont distinctes et que le Beau « s'explique par lui-même » et non par un impératif extérieur à lui. Entre les deux termes, l'indépendance est totale; toutefois la Beauté et la Moralité ne divergent pas au point de ne jamais pouvoir se rejoindre : elles s'intégreront, au contraire, dans la « belle âme ». Chez celle-ci, la sensualité et la raison, le devoir

(181) Cf. Körner à Schiller, 13 mars 1791.

(182) Cf. *Anmut und Würde*. « Die Schönheitsgöttin kann aber doch ihren Gürtel entäussern, und seine Kraft auf das Minderschöne übertragen. Anmut ist also kein ausschliessendes Prärogativ des Schönen, sondern kann auch, obgleich nur aus der Hand des Schönen, auf das Minderschöne, ja selbst auf das Nichtschöne, übergehen. »

(183) « Anmut ist etwas Zufälliges » dit Schiller (*Anmut und Würde*).

(184) Cf. à Körner, 18 février 1793.

moral et l'inclination seront si intimement mariés que toute action sera à la fois, et sans effort, morale et belle. Moralité et Beauté arrivent donc à coïncider, mais seulement sur le plan d'une synthèse supérieure, dans le Troisième Règne.

Lorsque Müller assigne à chacun de nous le devoir essentiel d'intégrer la courbe de notre vie dans celle des ensembles organiques dont nous faisons partie sans pouvoir nous séparer d'eux, sans doute le but auquel il tend n'est-il autre que de réaliser, lui aussi, *die schöne Seele*. Une *belle âme*, dans toutes ses actions, satisfait du même coup aux exigences du Beau et à celles du Bien. Mais tandis que Schiller séparait nettement l'esthétique et la morale et qu'il refusait formellement à Burke le droit de tracer une égalité entre le Beau et la Vie (185), Müller reprend la formule de Burke et la garde avec toutes ses conséquences : tous deux issus de la Vie, le Beau et le Bien en arrivent à ne plus être qu'une double appellation indifférente pour un même aspect du principe essentiel. Tout lien est rompu avec un impératif extérieur : le Beau et le Bien sont un aspect social, presque sociologique de la Vie.

De la génération précédente, Müller a hérité un goût marqué pour les entreprises pédagogiques : le premier devoir et le devoir suprême est d'éduquer le prochain. Au moment où Fichte consacre un de ses discours à Pestalozzi, Müller trace un large plan d'éducation. Et quand il fait du Beau la fin dernière, la destination même de l'homme, il semblerait qu'il suive exactement les traces de Schiller. Pourtant nous arrivons là à cette faille qui sépare profondément l'idéal weimarien et celui de la génération qui, tout en s'inspirant des classiques, les dépasse et s'engage dans des voies imprévues.

Müller veut éduquer l'homme en vue du Beau; Schiller pour et par le Beau. Mais si, pour Schiller, une des conditions primordiales auxquelles doivent satisfaire l'Art et le Beau, est de rester purs de toute tendance, Müller s'efforce d'enraciner l'Art dans la vie politique: selon lui, il existe un Beau national (186).

Le classicisme weimarien n'ignore pas le groupe; la nation ne lui reste pas indifférente, mais du moins ne s'adresse-t-il pas à elle. Il ne vise qu'à former des individus. Si leur valeur déborde sur la nation, tant mieux pour elle; du moins l'avantage ne lui échoit que par surcroît. Des circonstances de temps et de lieu, le classique ne retient que ce qui représente une valeur humaine. Or, pour Müller, l'éducation ne saurait viser seulement à former des individus. Dans sa vision orga-

(185) Cf. XV^e *Lettre sur l'Education esthétique*, paragr. V et note.

(186) *Sch*, 234, s'oppose formellement à Schiller qui de la XVII^e à la XXVII^e *Lettre sur l'Education Esthétique* revient à plusieurs reprises sur cette idée que « tendance » et Beau sont des notions divergentes. De même *Kallias* pose en principe que « Freiheit in der Erscheinung ist eins mit der Schönheit » et exclut la possibilité d'une tendance.

nique du monde l'individu et le groupe coexistent sans qu'on puisse attribuer à l'un des termes une priorité. L'éducation individuelle ne peut se donner que dans le groupe et en fonction du groupe; bien mieux, elle attire comme corollaire une éducation parallèle et simultanée du groupe. Müller ne nous dit pas dans quel ensemble vient s'intégrer la nation; il n'indique pas le Tout supérieur dont elle doit prendre le rythme. Mais, parti d'une vision du monde qui s'inspirait de Goëthe et de prémisses esthétiques qui voisinaient avec les théories de Schiller, Müller en arrive à des conclusions diamétralement opposées à celles du classicisme weimarien : il exige que la vie politique ne soit plus séparée de l'art et de l'éducation, il pose la formule d'un art national, d'une éducation nationale.

*
**

L'*Idee du Beau* fut, certes, trop hâtivement confiée au papier; la forme des conférences, en obligeant Müller à amplifier certains thèmes pour mieux les imposer à des auditeurs intermittents ou trop promptement oublieux, nuit à l'expression de la pensée. Du moins le livre vaut-il d'être lu.

Sans doute l'esthétique de Müller n'offre-t-elle point, dans ses prémisses, un caractère d'originalité absolue. Des parentés sont évidentes, et l'auteur ne prend pas la peine de les masquer. Mais l'effort de Müller est symbolique; comme toute sa génération il veut, en s'appuyant sur le classicisme weimarien, le dépasser. Sa méthode également est caractéristique, et l'*Idee du Beau* nous permet de la surprendre en plein travail. L'ancienne logique rationnelle, la logique géométrique, dirait-on volontiers, s'efface devant une dialectique musicale, non seulement d'allure, mais de principe.

Evanescent dès qu'on tente de le définir, le Beau ne se manifeste — comme chez Goëthe les couleurs à la limite de la lumière et de l'ombre — qu'en ces confins où deux termes, que la logique sépare, se rejoignent et le laissent apercevoir comme par interférences. Mieux encore par modulation : la tonalité première n'est pas effacée mais l'accident fait déjà pressentir celle qui survient; les deux thèmes, tout en étant différents, ne font cependant qu'un; à travers le changement, une stabilité s'affirme; l'éternité transparaît sous les formes passagères; la mort est vaincue; le Beau se révèle (187). Musicale également, cette idée du quadrille que Müller reprend avec une inlassable ténacité : après avoir quitté sa forme première, essayé d'autres tonalités et d'autres rythmes, épuisé la série des possibilités, le thème

(187) *Sch*, 118 : « Nur im Wechsel, nur in Übergängen, in Gegensätzen vermag sich das Bleibende und Einfache zu zeigen ».

primitif revient, comme revigoré par ces changements, affirmer triomphalement son immuable identité. Musicale enfin jusque dans son expression, cette maxime que Müller met à la base de son esthétique et, du même coup, de sa morale : prendre le rythme, aller chercher, au delà des aspects intelligibles du monde et des liaisons rationnelles, le battement mystérieux de la Vie. Les arts plastiques eux-mêmes devront chercher à suggérer autant que la poésie ou la musique et, derrière les lignes et les masses, laisser lire l'unité de l'art, reflet de l'unité du monde. Cette esthétique et cette morale d'allure musicale enferment en elles un danger grave : les éléments les plus obscurs de notre sensibilité risquent de mettre la raison en balance. Sans doute Müller refuse-t-il de diminuer le rôle de la recherche rationnelle : mais en nous faisant rechercher ces résonances profondes et inintelligibles qui nous rendent sensibles à certains appels rythmiques, il libère toute une masse d'éléments « nocturnes », la portion la plus incontrôlable de notre âme.

Pour affranchir le Beau des absolutismes dogmatiques, le mettre définitivement à l'abri des théories scolaires et de leurs vicissitudes, Müller fait de lui une « Idée », un « Esprit » (188) d'ordre divin; il est insaisissable par définition, s'enfuit dès qu'on tente de l'enfermer en un concept, et ne révèle qu'à des prédestinés l'unité qu'il sait conférer aux antinomies : il a exactement les caractères de l'*Antigensatz*.

Partout ou nulle part, s'intégrant à tous les couples antinomiques qui composent l'Univers, il ressemble étrangement à la Vie, bien mieux : il est la Vie. Nous retrouvons dans l'*Idée du Beau* les accents du panthéisme optimiste qui vibrait dans le *Gegensatz*.

Puisque, dans un monde continu où rien n'est indifférent, tout participe également au Beau, qui n'est qu'un aspect du principe qui anime l'univers; puisque l'histoire elle-même, — l'ensemble des actes des hommes — pour peu qu'on la regarde sans préoccupations utilitaires, devient poésie (189), et, en traduisant le rythme divin du monde, prend valeur d'une perpétuelle révélation; puisque dans l'univers organiquement conçu se superpose toujours aux antinomies un Tiers Terme où elles viendront s'équilibrer, on pourrait craindre que Müller, reprenant les mêmes voies que jadis, glisse vers une théorie d'esthète jouisseur (190) qui refuse de sortir d'un quiétisme douillet et s'inspire de la formule du roi Gorboduc : « Tout ce qui est, est », pour cueillir les jours comme ils viennent et forger à sa paresse une excuse à bon marché.

(188) VS, II, 285, définit encore le Beau : « Jener göttliche Geist des Lebens und der Bewegung ».

(189) Sch., 182.

(190) M. STEFANSKY (*Ein neuer Weg... Euphorion*, XXIII, 659) lui reprochera « ein verflachendes Aesthetentum ».

Certains passages des développements pédagogiques de Müller prendraient même une résonance inquiétante. Sans doute prend-il soin de rayer de son système d'éducation toute intention égoïste : si son pupille est élevé « véritablement pour lui-même » (191), il aura du même coup été élevé pour le plus grand bien de l'humanité tout entière. Mais, ailleurs, règne un optimisme tel qu'il nie l'utilité de toute éducation. Puisque tout est bon, puisque tout est beau, qu'on laisse donc l'enfant s'ébattre à sa guise au milieu des réalités de la vie : de lui-même il ira vers les solutions les meilleures, vers l'équilibre (192). Le généreux libéralisme de Müller confine de très près, sinon à la paresse systématique, du moins à la contemplation passive d'un univers qui corrige automatiquement ses erreurs.

Or, Müller, avec une inlassable vigueur, repousse catégoriquement la contemplation oisive, et ces solutions faciles qui excusent l'inaction. Même dans notre univers organique l'action n'est pas impossible : mieux, elle n'est pas inutile, elle est même nécessaire et salutaire. Se soumettre passivement à l'aveugle prédestination du tout, reste aux yeux de Müller une attitude « indigne ». L'histoire a beau ressembler à une révélation seconde, elle attend, elle appelle cependant notre collaboration. « La grande construction attend notre pierre » (193), et non point un bloc ramassé au hasard. Si nous devons arracher au Tout dont nous faisons partie le secret de son rythme vital, c'est pour pouvoir mieux agir sur ce Tout, en venant renforcer ce rythme, en lui ajoutant l'appoint d'une impulsion synchrone volontairement partie de nous.

La légitimité de l'effort, la nécessité de l'effort, voilà des mots d'ordre qui reparaissent sans cesse dans *l'Idée du Beau* et corrigent ce panthéisme quiet vers lequel Müller semblait glisser. Et l'effort sera tenace : il ne se découragera pas des résistances : le sculpteur ne se laissera pas « tyranniser par le bloc de marbre » (194), et l'éducateur refusera de cultiver seulement les goûts et les inclinations naturelles de son élève, de lui donner une formation *monologique*.

Mieux encore : l'effort prend le caractère bien affirmé d'une lutte. La pédagogie, la politique de Müller ont un accent agonal âpre et têtue qui est aux antipodes de la jouissance paresseuse. Dans l'univers antinomique, chaque état laisse entrevoir la possibilité d'une synthèse supérieure, qui ne s'acquiert qu'au prix d'un « véritable » combat. L'art ne sera pas une simple copie de la nature, un décalque pur et simple des résultats auxquels elle parvient, mais la répétition de l'effort auquel la création l'a obligée. Et la création implique une

(191) *Sch*, 189. « *Recht um sein selbst willen.* »

(192) *Sch*, 184.

(193) *Sch*, 222.

(194) *VS*, II, 297.

lutte : les *Prolégomènes* confirment en ce sens l'*Idée du Beau*. Il semble, dit Müller, que dans le bloc de marbre il y ait en face du sculpteur un autre artiste, qui, « tandis que le sculpteur croit modeler le bloc, modèle à son tour le sculpteur dans la même proportion ». Chaque coup de ciseau libère dans le bloc des forces nouvelles, accroît la résistance, l'exalte jusqu'au défi. Le sculpteur ne cherchera pas à abolir absolument la résistance du marbre; il ne se laissera pas non plus vaincre par lui. A l'exaltation de la lutte succédera la synthèse supérieure, l'œuvre d'art. Sans lutte, il n'est pas de vie possible, pas d'action, pas de création artistique (195).

Non sans courage, Müller réclame qu'on aille au devant de la lutte. Il ne s'agit pas seulement d'être assez habile pour parer les coups; il faut souhaiter le corps à corps (196). Si un des éléments risque d'être éliminé par l'autre, l'hésitation n'est plus possible : les principes moraux issus de la doctrine du *Gegensatz* vous obligent à secourir celui des termes qui se trouve en danger. L'assistance au vaincu devient la maxime suprême de la morale müllérienne, de sa pédagogie, de sa politique.

L'éducateur s'attachera à renforcer chez son élève celles de ses inclinations qui se laisseraient trop facilement étouffer. Il travaillera à faire de son pupille une nature non point *monologique*, mais « dramatique », en ce sens que les antinomies s'y intégreront après avoir lutté. Pédagogie qui vise à une harmonieuse totalité, mais qui ne cache pas ce que peut coûter d'efforts une telle universalité.

En politique, la lutte contre toute tyrannie, contre toute entreprise de monarchie universelle qui ne respecterait pas la personnalité autonome de ses composants, se trouve moralement légitimée. La cause du vaincu étant par principe juste, l'espoir de temps meilleurs reste permis jusque dans la défaite la plus sombre. Bien mieux : les épreuves sont un don providentiel. Et Müller atteint une grandeur stoïque lorsqu'il déclare : « Il fallait que le corps fût jeté en prison pour que l'esprit sût prendre conscience de sa liberté et la goûter pleinement. »

*
**

Dans ces théories où la morale et la politique s'unissent intimement à l'esthétique, quel est le ferment d'action ? Où irons-nous puiser la satisfaction d'avoir agi ?

Science et Littérature, l'*Art Dramatique* avaient éprouvé le besoin d'ancrer dans un catholicisme syncrétique la chaîne des déductions.

(195) *VS*, II, 296.

(196) *Sch*, 167.

La foi chrétienne fournissait les normes de l'action, et c'est dans le catholicisme que venaient s'équilibrer les tendances contradictoires qui nous déchirent, plus particulièrement l'antagonisme entre l'esprit de recherche et la tradition.

En dépit d'une note qui déclare que la vision *gegensätzlich* du monde ne saurait porter atteinte au dogme de la Trinité — note qui sonne comme une simple clause de style — il semble que dans l'*Idée du Beau* les préoccupations religieuses de Müller se soient effacées. Les accents catholiques, ou même simplement chrétiens, ont disparu.

Müller, précepteur du prince Bernard, savait sans doute que le duc Charles-Auguste s'inquiétait de certaines tendances mystiques. Et Müller, qui ne tient guère à se trouver sans place au moment même où lui échoient à charge Mme de Haza et ses enfants, s'applique sans doute à faire disparaître de ses conférences un élément qui risquait de lui attirer des ennuis. Qu'il y ait eu de sa part un excès de prudence, voire un calcul, rien d'impossible. Mais il est surprenant de voir l'*Idée du Beau* abandonner un motif essentiel des œuvres antérieures.

Sans doute serait-il possible de retrouver des souvenirs franciscains, ou un écho de certains psaumes dans les hymnes que Müller entonne à la gloire de la création. Mais il chante moins les émerveillements de la créature en face du Plasmateur, que les manifestations de Dieu « dans la montagne comme dans la plante, ou dans l'animal qui broute cette plante » (197), montagne, plante ou animal devenant chacun pour soi une théophanie, ou même une Incarnation. Du Dieu des chrétiens on se sent glisser vers une *Weltseele*, ou un *Erdgeist*. Cet esprit, dont les apparences terrestres ne sont que le mouvant reflet, est invoqué comme conciliateur suprême de l'antinomie Mort et Vie (198). Si l'on ajoute que Dieu n'est pas transcendant au monde qu'il anime, mais le mouvement même de ce monde (199); que la nature, la beauté, la vie ne sont que des aspects de Dieu, force est bien de reconnaître que Müller confesse beaucoup moins le catholicisme que son panthéisme premier. On croirait même que le catholicisme syncretique a conduit Müller à une synthèse plus haute, car à peu près au moment où s'achevaient ses Conférences, il chantait à Gentz, à propos de l'*Amphitryon*, ces temps bienheureux où ils avaient pu en commun voir « se manifester enfin l'unité de toute foi, de tout amour divin, et la grandiose communion interne de toutes les religions » (200). Où est la précellence du christianisme — « seule religion possible » — où ce privilège de perfection, cette « totalité » à l'image de la sphère, apanage, au sein du christianisme, du seul catholicisme ?

(197) *Sch*, 202.

(198) *Sch*, 268.

(199) *Sch*, 64.

(200) *BW*, 98. — 25 mai 1807.

Peut-elle se nommer catholique ou seulement chrétienne, cette doctrine morale qui pose en axiome que « des règles de vie absolue ne sauraient exister », que « toute prescription absolue est païenne » ? (201). Le Décalogue ou les commandements évangéliques s'accommodent assez mal d'une relativité. Aussi bien Müller se garde-t-il de les invoquer. Prendre le rythme du Tout, s'accorder par résonance au rythme des ensembles successifs auxquels, dans l'univers organique, nous pouvons nous intégrer, tel sera l'idéal moral (202). Si nous l'atteignons, quelle garantie nous assurera de notre réussite, sinon cette illumination sentimentale, cette euphorie née de la concordance des rythmes ? Plus d'obligation ni de sanction : à leur place un idéal d'ordre esthétique, et des confirmations du même ordre. Bien mieux ; puisque la loi ne peut revêtir un caractère absolu, la seule règle est d'agir selon le rythme propre à l'ensemble auquel on appartient. Une telle proposition contient en germe tout une morale sociologique.

Les essais d'une telle morale tentés dans la seconde moitié du XIX^e siècle suffiraient à prouver que, dans les théories de Müller, on pourrait découvrir tout autre chose que les phrases creuses d'un vain rhéteur (203). Mais Müller ne voulait pas se contenter d'établir une doctrine *in abstracto* : il fallait la traduire en indications pratiques. *Science et Littérature*, l'*Art Dramatique* avaient assigné à l'Allemagne une mission : inspirée du principe de la médiation, cette mission était à la fois nationale, européenne et chrétienne. D'un plan à l'autre s'établissaient même des connexions si étroites que les termes d'allemand, d'européen et de chrétien apparaissaient presque comme interchangeables.

Quand, dans l'*Idée du Beau*, Müller aborde le problème allemand, l'élément chrétien s'atténue au point de s'effacer. La mission d'une Allemagne prédestinée s'affirme également avec moins de force qu'auparavant. Il continue à prêcher la résistance aux tentatives tyranniques de Napoléon, avec une ardeur qui ne se dément pas et qui, quelques mois après les fêtes qui célébraient l'élévation du duc de Saxe à la dignité royale, constituait à elle seule un acte de courage. Mais, à ses appels patriotiques, il tient à donner une assise solide : ce sera le postulat même de sa morale agonale, la nécessité de la lutte, l'obligation d'entraver une victoire trop tyrannique. La libération politique suivra notre libération morale ; la liberté du cœur importe plus que la liberté civique, car elle est le principe d'où celle-ci découle (204). Peut-

(201) Sch, 173, 178.

(202) Sch, 180.

(203) SCHASLER, *Aesthetik*, 819, voit dans les conclusions morales de Müller « eine schönrednerische Phrase ».

(204) BW, 128. « Gemütsfreiheit ist mehr als die bürgerliche ; denn sie ist die Ursache, diese die Folge. »

être Müller tient-il à ne pas s'aliéner le ministre de France Bourgoing, ou craint-il des persécutions de la part de la cour royale et de sa police. Mais il est curieux de voir quel soin il prend de déduire d'un principe moral son attitude antinapoléonienne. Il ne parle pas par haine de la France, ou de son empereur, mais au nom d'une puissance supérieure, d'une exigence de raison. Il fait taire ses réflexes nationaux, s'applique à masquer les douleurs que lui cause l'emprise française en Allemagne, et à ne prononcer qu'une condamnation de principe contre ces monarchies universelles qui veulent soumettre à leur absolutisme des nations que Dieu créa distinctes. Bien mieux; la France n'est que l'outil de la Providence, les excès du régime napoléonien deviennent presque un bienfait du ciel, car ce n'est point tant l'empereur qu'une puissance supérieure qui impose à l'Europe récalcitrante ces lois odieuses sous lesquelles les nations finiront pas retrouver leur conscience (205). Les anciens regrets de l'Unité chrétienne déchirée ont disparu; on ne voit pas encore s'ébaucher la vision d'une Europe une dans la diversité de ses composants; seule la théorie agonale du Beau met en échec les essais d'unification « tyrannique » du continent.

Müller abaissait les barrières qui séparaient le domaine de l'art et de la politique. Celle-ci devient l'art par excellence. Dans ces conditions, l'art va pouvoir légitimement coopérer à la lutte contre les absolutismes tyranniques. Il reconquiert une valeur et un rôle politique. Il ne s'abaisse pas à servir la nation : Müller ne le fait pas descendre d'un Empyrée pour le souiller indignement aux tristes réalités de la vie quotidienne (206). Mais l'art et la politique s'inspirent d'un principe commun, d'un principe double, à la fois moral et esthétique : aucun des deux termes ne prime l'autre, mais tous deux, agissant conjointement dans une même direction, se renforcent mutuellement.

Au moment où Müller achève de lire en public l'*Idée du Beau*, en ce moment où, selon Schleiermacher, le moindre discours agissait contre Napoléon et son régime à la manière du poison le plus violent, bien rares sont ceux qui osent élever la voix, et risquer en public des appels aussi émouvants que ceux qui, parfois, de leur sobriété obligée, rompent des développements théoriques habilement filés.

En même temps que Müller à Dresde, Fichte parlait à Berlin. Müller eut vent des *Discours à la Nation Allemande* avant que ceux-ci fussent publiés. Sa vieille animosité s'empare aussitôt de lui, et il reproche véhémentement à Fichte de se réfugier dans des domaines inaccessibles quand il s'agit d'assurer à l'élan patriotique une base inébranlable. Fichte veut que l'Allemand dépouille, avant de coopérer

(205) Sch, 197, ou Sch, 234 : « Napoléon mieux que Frédéric II a donné à l'Allemagne conscience de sa tâche ».

(206) Cf. SOLGER (*Erwin. Vier Gespräche*, I, 119).

au relèvement de sa patrie, tout ce qui fait de lui un Allemand : « Couleurs, habit, patrie, nationalité, jusqu'à son corps et à son nom », se réduise à une abstraction d'individu et aille chercher la maxime de son action dans le postulat qu'est la liberté du Moi.

La méthode de Müller n'est pourtant guère différente de celle de Fichte. Lui aussi cherche à légitimer l'action qu'il prêche en s'appuyant sur son postulat le plus cher. Mais le point de départ n'est pas le même; Müller refuse « de faire abstraction du bois dont est fait l'instrument » et peut sembler plus direct que Fichte dans son action. Le caractère à la fois agonal et sociologique de sa morale l'amenaient immédiatement à légitimer l'effort collectif du redressement national. Il est piquant de voir Müller participer en même temps que son vieil adversaire à une même œuvre. Gentz, tout en s'étonnant que l'ancien jacobin, l'ancien auteur de *l'Etat commercial fermé* pût trouver de pareils accents, souligne « l'étrange ressemblance » jusque parfois dans « des expressions décisives, dans les mots eux-mêmes » de certaines pages de *l'Idée du Beau* et des *Discours à la Nation Allemande* (207).

Il s'en faut que les onze conférences de Müller aient eu dans le public d'Allemagne le retentissement des *Discours* de Fichte. Le nom seul de Fichte suffisait à attirer l'attention. D'autre part, comme la Saxe passait pour inféodée à Napoléon, Dresde n'offrait pas à Müller une tribune qui égalât Berlin.

Néanmoins par leur date, par l'effort qu'elles tentent, les Conférences confèrent à Müller une place honorable parmi les ouvriers de l'esprit nouveau. Non moins que Fichte et en même temps que lui, il aidait l'Allemand à se dégager de l'idéal individualiste des classiques en l'exhortant à suivre la communauté nationale; il exaltait l'idée de lutte en montrant en elle un principe salubre, le ferment de toute esthétique et de toute morale; il faisait enfin coopérer au grand œuvre de résurrection deux formes d'activité, jadis jalousement séparées : l'art et la politique s'alliaient pour concourir au salut national.

CHAPITRE VIII

LA COLLABORATION AU " PHŒBUS "

En même temps que débutaient les Conférences sur l'*Idée du Beau*, on annonçait la prochaine publication, sous la double signature de Kleist et de Müller, du *Phœbus, Journal pour l'Art*.

*
**

Une telle collaboration a pu sembler surprenante. Gentz lui-même ne s'étonne-t-il pas de voir attelés à une tâche commune Kleist¹ et « le *Gegensatz* en personne » ? D'autres vont plus loin : cette alliance leur paraît, en ce qui concerne Müller, suspecte. On y découvrirait volontiers de l'astuce, sinon de la fourberie. S'il collabore avec Kleist, c'est qu'il suppose un bénéfice. Il y a là un problème qui a reçu les solutions les plus contradictoires. Tâchons du moins de voir comment et sur quoi cette alliance put se fonder, et, s'il y eut bénéfices, qui, de Kleist ou de Müller, en profita.

Répondant aux étonnements de Gentz à propos de la nouvelle revue, Müller ne nomme pas Kleist par son nom : il l'appelle « un poète allemand de tout premier rang », qualificatif qu'il souligne en le répétant (1). Dans *Amphitryon*, dans *la Cruche Cassée*, Müller avait aperçu les prémices du théâtre de l'avenir. Il connaît maintenant *Penthésilée*, le fragment de *Guiscard* : Kleist essaie d'y concilier Shakespeare et la tragédie grecque, les temps romantiques et l'antiquité. En synthétisant les anciennes dramaturgies, il en fait surgir une nouvelle qui les dépasse : il est véritablement *médiaireur*, il assume donc la mission éternellement assignée au génie de l'Allemagne.

Il était dévolu au poète allemand de marier l'art et les préoccupations politiques. Si Kleist marque encore à Bourgoing quelque déféren-

(1) *BW*, 126, 131.

ce — Bourgoing l'aida auprès de Clarke quand il réclama sa libération — il garde au fond du cœur une haine de Napoléon qui se conjugue parfaitement avec la haine que Müller porte à tout absolutisme. Cette haine veut être agissante. Kleist jusqu'ici pétri d'intentions pédagogiques — il est pédagogue jusque dans l'amour — ne manifeste plus, comme Müller, des velléités d'éduquer ses compatriotes en vue d'une grande tâche. Mais Müller se retrouve d'accord avec Kleist sur quelques points essentiels de doctrine ; tous deux refusent que la littérature doive être absolument pure d'intentions politiques, tous deux voient en Schiller — pourtant plus tribun et plus patriote, plus allemand même que Goethe — le coupable de la grande erreur du classicisme weimarien, de cette théorie qu'ils jugent molle et sans vigueur et qui fait de l'art un refuge loin des tumultes du monde (2).

Une communion d'idées rapprochait Müller de Kleist. Par quoi celui-ci pouvait-il se sentir attiré vers Müller ?

Si durs qu'ils soient à effacer, les soupçons d'égoïsme formulés par Wilbrandt ne s'imposent plus avec la même autorité. On peut affirmer, sans craindre de protestations violentes, que Kleist fut gagné par le désintéressement profond et sincère que Müller mit dans son amitié. Au lieu de veiller jalousement sur Kleist, de diriger son activité, de la chamber à son profit, Müller, inlassablement, s'attache à le faire connaître, à le défendre. Sans l'avoir jamais vu, il l'a édité et préfacé, il lui a procuré des honoraires au moment même où lui, Müller, offre vainement son *Art Dramatique* et désespère de le voir jamais imprimé. Avant d'avoir vu Kleist, il risque, de son propre mouvement, une démarche audacieuse, et adresse l'*Amphitryon* à Goethe ; il essaie de mettre en rapports ceux qu'il estimait être les seuls poètes de l'Allemagne. Il ménage à Kleist, sortant de captivité, un accueil touchant, lui ouvre la maison de Buol, le salon des Körner, et déplorant qu'on y lise *Alarkos*, et non les *Schroffenstein*, s'efforce par tous les moyens de rompre le silence qui entoure l'œuvre de Kleist. Acquerra-t-il, par contre-coup, quelque notoriété ? « Mes petits travaux », écrit-il à Gentz, gagneront à un tel voisinage (3). Cet aveu traduirait plus d'humilité que de rouerie. Les œuvres de Müller n'avaient pas attendu les premiers numéros du *Phæbus* pour attirer l'attention, et Rahel Lévin quand, en 1810, elle appelle Kleist « le Kleist d'Adam Müller », montre bien que des deux était le premier parvenu à se faire un nom.

Kleist cependant sent bien que Müller reste à son égard déférent et généreux. Müller déclare à Gentz qu'il se sent l'égal de Kleist par la hardiesse de la pensée, mais s'efface devant son génie plastique. Kleist sait que Müller est seul à lutter pour l'imposer à un public indifférent, sinon hostile. C'est Müller qui réclame pour Kleist des encouragements,

(2) BW, 126.

(3) BW, 147.

des applaudissements (4), c'est lui qui s'emploie à procurer à Kleist les honneurs de la scène. Si la *Cruche cassée* échoue, sa part, dans l'insuccès, est nulle ; mais il reste à son actif le mérite d'avoir adressé la pièce à Goethe, comme plus tard *Kätchen* à Collin.

Prétendre que Kleist ait, au contact d'Adam Müller, recouvré la santé mentale et la foi en soi-même (5) c'est tomber dans l'excès inverse de celui qui veut voir dans Müller un démon pernicieux. Au moment où il quitte Châlons-sur-Marne, Kleist semble bien en période d'équilibre. Mais il est indéniable, et Kleist le sentit bien, que c'est grâce à Müller qu'il peut affirmer son tempérament de lutteur, montrer un courage « inexorable » (6) et que, se sentant moins seul, il arrive presque à vaincre la malice du sort qui s'acharnait sur lui. Kleist n'a jamais vu, ni pu voir en Müller un faux ami attaché à le perdre : si Müller avait, comme on l'en accuse, naufragé le *Phæbus*, ne fût-ce que par incapacité, s'il avait conspiré contre Kleist, s'il avait travaillé à l'exclure du journal, on ne comprendrait pas comment Kleist, deux ans après, se serait, à moins d'avoir totalement perdu le sens, remis à collaborer avec lui, et lui aurait, à la veille de mourir, rendu l'hommage que l'on sait.

La pureté de l'affection que lui porte Müller devait conquérir Kleist. Celui-ci devait aussi se sentir attiré par celles des qualités de Müller qui pouvaient sembler l'inverse de ses défauts à lui. Kleist n'arrive qu'au prix d'efforts pénibles et persévérants à dépouiller en partie ce manque de culture qui lui pèse tant quand il quitte l'armée. Par contre Müller est à l'aise sur tous les terrains. Müller connaît des succès oratoires ; Kleist, dès qu'il faut parler, souffre de l'embarras de sa langue, bredouille et rougit.

Au lieu de l'apaisement qu'il souhaitait, Kleist avait trouvé chez Kant un sujet de douleur : un dualisme irréductible. Or Müller lui offrait moins un système qu'une vue du monde, mais du moins les antinomies s'y conciliaient. La victoire métaphysique que Müller veut avoir remportée attire certainement Kleist, en tout cas plus que les théories littéraires exposées au public de Dresde : dans une lettre à Wieland, au moment de la création du *Phæbus*, le mérite éminent de Müller reste à ses yeux d'avoir révélé le *Gegensatz* (6).

Le problème de la vie et de la mort avait depuis longtemps hanté Kleist. Il est de bonne heure persuadé de leur unité profonde, et, dans son goût de la catastrophe, on peut voir, plutôt qu'un désir d'anéantissement masquant mal une fuite devant l'adversaire, la volonté, exaltée jusqu'au paroxysme, de s'affirmer devant un monde qui nous broie. Or Müller qui aperçoit dans la « véritable guerre », dans la lutte portée au paroxysme, le seul moyen d'arriver à une « paix supérieure », intègre d'autre part la vie et la mort. Celle-ci n'est que « la limite, qui va

(4) BW, 127.

(5) BRAIG, 270.

(6) 17 décembre 1807. WERKE (éd. Erich Schmidt, 1905), V, 166.

toujours en s'élargissant, des états connus ». Bien mieux : là où nos regards s'arrêtent, s'attachent les fils d'une nouvelle trame (7). Mort et Vie s'opposent comme l'aspect positif et l'aspect négatif d'une même grandeur : le signe de l'une n'existe que par le signe de l'autre, et s'il peut y avoir une joie de vivre, seule la joie de mourir peut la faire comprendre (8). L'antinomie angoissante par dessus toutes se trouvait apaisée.

Dans des goûts communs, des attirances parallèles ou des haines partagées, jusque dans de simples incidents de leur vie, Kleist pouvait lire comme une harmonie préétablie. Il proclame que la création artistique ne relève pas exclusivement de la raison (9) ; Müller, à son tour, aperçoit dans le Beau un principe incontrôlable à l'entendement, répugnant à toute mise en équation aussi bien que la Vie, dont il n'est qu'un aspect. Kleist, depuis ce jour où, à Dresde, il ne lui manqua qu'une « goutte d'oubli » pour quitter la religion où il était né, accorde une part grandissante au catholicisme, en tant que décor de son œuvre ; et Müller est catholique. Kleist déteste Kotzebue qu'il n'hésite pas à traiter de « triste imbécile » (10). Müller de son côté vouait publiquement Kotzebue à une immortalité ridicule. Kleist, en Suisse, a senti des velléités agricoles ; Müller, à Kurnatowice, s'est initié, au moins en théorie, aux problèmes de la terre.

De tels contacts facilitaient un travail en commun, l'appelaient même. Mais dans la collaboration qui s'établit on a voulu que l'un ne fit que donner, l'autre que recevoir. Trop souvent une étrange passion vient troubler l'image de ce qui se passa.

La personnalité de Kleist, nous dit Kayka après Wilbrandt, était trop solidement achevée et mûre pour qu'une action de Müller sur lui soit possible. Il a donc donné. Et Müller, ne pouvant le plier à ses fins — l'illustration de ses théories à lui — tira parti de son ami en le pillant sans vergogne. A l'appui de cette thèse, on invoque des arguments bien fragiles : le fugitif projet d'un *Julien l'Apostat* prouvait que Müller veut suivre Kleist jusque dans le domaine de la création dramatique. On veut que Müller ait appris de Kleist son hostilité à tout système philosophique, autrement dit on annule purement et simplement les premières pages du *Gegensatz*. On veut que, sous l'influence décisive de Kleist, Müller ait opéré un « changement de front » et que l'*Idée du Beau* soit la codification des théories que Müller entendit exposer par Kleist, quand celui-ci achevait sa *Penthésilée* : il faudrait donc

(7) Cf. *DWL*, 121, et *Gegensatz*.

(8) Cf. *Sch*, 135. « Hat denn niemand die Liebe verstanden ? Ist denn nicht jedes Opfer, jede Hingebung eine Art von Tod, und ihr fragt noch, ob es eine Todeslust gebe ? und wer möchte die Lust des Lebens empfinden, als um dieser Todeslust willen ? und so wird unaufhörlich das Leben in den Tod hinübergetragen, und eins im anderen und durch das andere gefühlt. »

(9) Lettre à Rühle du 31 août 1806.

(10) *Werke* (éd. Erich Schmidt, 1905), V, 297.

faire abstraction de l'œuvre antérieure de Müller, de cette unité de pensée qui, du *Gegensatz*, se poursuit, sans heurt ni rupture jusqu'aux *Eléments*. Pis encore : c'est à l'école de Kleist que Müller aurait appris à détester les esprits *monologiques*. Il y avait longtemps que le début de l'*Art Dramatique* avait été rédigé quand Müller et Kleist se rencontrèrent (11).

Inversement, et avec une toute autre solidité, de nombreux travaux ont tenté de dresser le bilan de ce que Kleist pouvait devoir à Müller. Il est bien certain que, fréquemment, Kleist semble vouloir illustrer des idées chères à Müller. Il reste toutefois hasardeux de vouloir conclure d'une coïncidence à une influence décisive. Aucun témoignage extérieur ne vient fournir le recoupement qui donnerait un commencement de preuve : la correspondance reste muette, et dans le cas Müller --- Kleist la recherche des sources et des influences se montre particulièrement décevante. Il ne suffit pas, par exemple, que la *Penthésilée* s'articule autour de l'antinomie des sexes, que d'autre part Müller ait fait de la persistance de cette antinomie la pièce essentielle de ses théories littéraires ou sociales, pour qu'on puisse légitimement induire de cette rencontre une action de Müller sur Kleist. Kleist restait d'un tempérament trop dramatique pour ne pas voir tous les problèmes s'ordonner selon le rythme tragique, qui est aussi celui du *Gegensatz*. Une antinomie s'exacerbe en conflit aigu et recherche un apaisement en s'élevant « à un plan supérieur ». Dans le *Prince de Hombourg*, on peut retrouver sans peine les trois moments typiques, que Müller, en prenant *Egmont* pour exemple, assignait à la tragédie : de la *résurrection*, le prince s'achemine par la *catastrophe* vers l'*Ascension*. Il est évidemment troublant que Kleist ait aussi fidèlement suivi le schéma, et cela au moment même où il portait très haut l'œuvre de Müller. Mais rien n'établit que la coïncidence soit voulue et que Müller ait joué, en l'affaire, un rôle décisif.

La présence dans une conférence de Müller, puis dans un article de Kleist, article postérieur de plusieurs années, d'un terme comme *Goldmacherei* ne peut légitimement passer pour une preuve d'inspiration de Kleist par Müller : tout au plus pourrait-on admettre que Müller mit à la mode, dans le groupe d'amis, un terme que Kleist reprit à son compte. Kleist s'amuse d'ailleurs dans l'essai sur le *Théâtre de Marionnettes*, à calquer le vocabulaire de son ami et à forger le mot si müllérien d'allure qu'est *antigrav*. Mais ni ce pastiche, ni les coïncidences entre cet essai et certaines pages de Müller ne permettent de s'élever au-dessus des probabilités et d'affirmer avec certitude (13).

La confrontation des trois étapes successives de la rédaction de

(11) KAYKA, *Kleist und die Romantik*, 104, 108, 119, 110, 113.

(12) L'attitude de SERVAES, *H. v. Kleist*, 131, est à ce propos parfaitement raisonnée.

(13) LÜTTEKEN, 61.

Kohlhaas accuse nettement comment le problème initial, personnel et psychologique, s'élargit et se transforme, pour devenir d'abord le problème du droit, puis celui de l'Etat (14). D'autre part, c'est à Dresde que Kleist rédigea les pages centrales, celles où le maquignon, pour rétablir son bon droit, se décide à la rébellion. Or Burke admettait qu'une révolte était légitime lorsque le droit avait été violé par le pouvoir central, et qu'il importait de le restaurer dans sa pureté primitive. Que Müller ait initié Kleist aux théories de Burke, rien n'est plus probable. Kleist assista à la lecture publique des *Eléments*, et Müller à partir de 1808 concentre toute son activité sur le problème de l'Etat. Mais que l'idée de Burke transmise par Müller ait exercé sur la composition de la nouvelle, dont le plan était formé depuis Königsberg une influence déterminante, il est difficile de l'affirmer : la certitude échappe, il ne reste plus que des possibilités, des soupçons assez légitimes mais qui n'arrivent à prendre corps.

Qu'il s'agisse d'une théorie de la Révolution ou de l'esthétique de Burke, la difficulté subsiste. En soulignant les rapprochements possibles entre la *Penthésilée* surtout et les idées de Burke sur la tragédie, on a certes pu indiquer « un nouveau chemin » vers l'œuvre de Kleist (15). Certes Kleist travaille à sa *Penthésilée* au moment même où Müller met sur pied l'*Idée du Beau* ; leur amitié est encore toute fraîche et enthousiaste ; ils se voient constamment. Que Kleist ait puisé un certain réconfort dans l'affirmation de Müller, après Burke, que « le charme suprême de la tragédie réside dans l'alliance du terrible et du beau », c'est certain : la formule s'adaptait étroitement à la tragédie de Kleist. Mais que Burke et Müller aient montré à Kleist quel chemin il devait suivre, voilà où le doute n'arrive pas à se dissiper. Müller n'attend certes pas de rédiger sa VII^e Conférence pour aborder devant Kleist le problème du sublime et du tragique. Mais il faudrait supposer un Kleist infiniment plus malléable qu'il ne fut en réalité. Il faudrait rejeter dans l'ombre les *Schroffenstein* dont le tragique, certes moins pur que celui de *Penthésilée*, montre cependant cette alliance de l'effrayant et du beau. Dans toute cette recherche d'influences, ce n'est que par un coup de force qu'on peut, de pures présomptions, quelles que soient leurs convergences, passer à l'affirmation.

Grâce à Müller, nous dit-on aussi, Kleist se serait détourné de Rousseau. En juillet 1807, apparaît encore, mais pour la dernière fois, le nom de Rousseau dans une de ses lettres. C'est en juillet 1807 que pour la dernière fois il signe démocratiquement H. K. ; par la suite, il va reprendre le *von* nobiliaire. D'autre part, Müller, très épris de fréquentations aristocratiques, ne manque pas une occasion, bien avant d'avoir

(14) STEFANSKY, *Euphorion*, XXIII, 689. — MEYER BENFEY, *Euphorion*, XV, 99.

(15) Cf. STEFANSKY, *Euphorion*, XXIII.

projeté une réplique à Buchholz ou rédigé ses *Eléments*, d'affirmer la valeur essentielle de la noblesse dans l'Etat. Il aurait donc converti Kleist. Mais Kleist n'a pas rejoint à Dresde que le seul Müller ; ses anciens camarades de Potsdam, Rühle, Pfuel, Bose n'ont jamais songé à abandonner la particule ; même quand il signe de ses seules initiales, Rühle n'oublie pas d'intercaler un *v*. Dans ce milieu d'officiers prussiens, Kleist put, tout aussi bien qu'auprès de Müller, retrouver non point un orgueil de caste, mais le sentiment de ce que la Prusse devait à ses gentilshommes. S'il était loisible d'échafauder sur un rapprochement menu toute une théorie, on pourrait aussi légitimement attribuer à Kleist le mérite d'avoir converti Müller à Rousseau, car l'*Idée du Beau* nous parle d'un « état d'enfance », d'un paradis initial que la civilisation nous a fait perdre (16).

Même ceux qui présentent Müller comme le mauvais génie de Kleist, lui reconnaissent du moins, et d'une voix presque unanime, le mérite de l'avoir détourné de thèmes antiques ou exotiques, de l'avoir ramené vers l'Allemagne, bref, d'avoir déterminé chez lui une conversion patriotique. Müller, en lui montrant dans la poésie une « puissance capable de combattre » (17), aurait donné à Kleist son orientation définitive. La thèse est flatteuse pour Müller. Toutefois le patriotisme de Kleist ne fait guère, en 1807 ou 1808, figure d'acquisition récente. Il s'affirmait déjà en Suisse, a pris de la vigueur à Königsberg où Kleist put approcher la reine Louise en exil (18). On dira : Müller assimile Napoléon au Malin ; il réclame que, tous, nous exterminions, avant d'entreprendre quoi que ce soit, le Bonaparte qui est en nous. Il prépare donc les voies à la *Bataille d'Arminius* et aux violences du *Catéchisme*. Mais, dès décembre 1805, bien avant l'écrasement de la Prusse, Kleist, dans une lettre à Rühle, appelait Napoléon « *der böse Geist* ». D'ailleurs, sa fuite de Suisse devant les armées françaises, le séjour à Paris, les incidents de sa captivité suffiraient à expliquer le tour agressif que prend le patriotisme de Kleist. On a voulu que *Science et Littérature allemandes* aient guidé Kleist vers la *Bataille d'Arminius* (19). Certes les conférences de 1805-06 sont animées d'un franc patriotisme. Mais elles assignent à l'Allemagne une mission médiatrice. De temps à autre, vibre une indignation contenue, mais l'ensemble de l'ouvrage, bien qu'il prêche l'action, n'a pas cette vigueur prête à éclater qui porte aux résolutions extrêmes. S'il fallait absolument que Kleist n'ait pu, de lui-même et peut être sans le connaître, répondre au vœu que Guillaume Schlegel formulait en 1806 — « Qui nous montrera, dans une série de drames, les époques de l'histoire allemande où les mêmes dangers nous menaçaient et où on triompha à force de désintéressement et

(16) *Sch*, 16.

(17) *Sch*, 235.

(18) Cf. AYRAULT, 93.

(19) BRAIG, 329, 333.

d'héroïsme » ? — les 7^e et 8^e *Discours à la Nation Allemande*, que Müller eut entre les mains dans les premiers mois de 1808 et fit connaître autour de lui, auraient pu mieux que *Science et Littérature*, mieux que *l'Art Dramatique*, indulgent à l'égard de Rome et de la France, orienter Kleist vers la révolte des Chérusques et le personnage d'Hermann.

Mettons à part le poème de *l'Ange au Sépulcre*, demandé par Müller pour accompagner une reproduction du tableau de Hartmann (20) ; mettons à part ces litanies catholiques qu'on lisait chez Mme de Haza, et dont un souvenir reparaitra dans les dernières lettres à Henriette Vogel ; il reste extrêmement hasardeux d'attribuer à Müller une action déterminante sur la pensée de Kleist et dans la genèse de son œuvre.

Lorsque Müller et Kleist décident la fondation du *Phæbus*, leurs caractères se sont déjà affirmés dans une jalousie d'indépendance. Kleist y a mis une allure plus cassante ; mais Müller, en dépit de sa souplesse, ne montre pas moins de résistance : Gentz s'en est plus d'une fois aperçu, et Goëthe lui-même, malgré toute la vénération que lui témoignent *Science et Littérature*, put lire que l'admiration de Müller ne saurait impliquer abandon de sa liberté. Müller n'entend donc pas abdiquer devant Kleist, ni Kleist devant Müller. Kleist garde son goût de l'extrême, de l'absolu ; Müller continue à incliner vers les solutions médiatrices : l'inconciliable représente à ses yeux le comble de l'absurde. Müller, comme Kleist, entend rester fidèle à soi-même.

Bien mieux, au nom du *Gegensatz*, Müller ne peut désirer de Kleist une alliance qui ne respecte pas leur autonomie. La préface du *Phæbus* le déclarera en terme exprès : les collaborateurs ne sont pas tenus de se plier aux idées de leurs confrères ; une doctrine absolue ne saurait régner dans la maison ; la variété, la lutte même des opinions est nécessaire, car seule elle pourra mener le lecteur vers une synthèse « supérieure ». Aux yeux de Müller, l'association ne pouvait être féconde que si la loi interdisait la recherche d'une victoire « absolue », que si chacun des émules recevait à la fin du tournoi « une même couronne ».

*
**

Dans l'entreprise du *Phæbus*, Müller n'apportait pas de capitaux, et pour cause. Il ne donne que son nom et la notoriété qu'ont pu lui valoir ses ouvrages antérieurs. Mais dans l'association, il apparaît tout de suite comme la cheville ouvrière : c'est lui qui rédige — il est le juriste de la maison — les placets au roi de Saxe, c'est lui aussi qui enflamme le zèle de ses compagnons et entretient leur foi.

Tâche périlleuse que de lancer une telle revue : la *Thalie*, les *Horen*,

(20) BW, 128, « eine freundschaftliche Rücksicht auf meine Neigung und meine Wünsche ».

l'*Almanach des Muses*, les *Propylées* léguaient à qui voudrait prendre leur suite l'avertissement de leurs déboires et de leur fin. Et pourtant, était-il possible de réunir une équipe de collaborateurs aussi éclatante que celle des *Horen*, et de s'élancer dans des conditions aussi prometteuses de succès ? De plus, la concurrence, par le nombre même des revues rivales, — Uhland en cite onze « sans compter les almanachs littéraires » (21) — augmentait les difficultés du lancement. Et pour corser les dangers, le *Journal* que, de Landshut, annonçait Ast, prenait un titre et un programme bien voisins du *Phœbus*, et la *Teutona* de Schütz, risquait, grâce à une habile présentation, d'accaparer les regards de la clientèle berlinoise (22).

Müller ne fait pas qu'enflammer la foi de ses compagnons. Avant que la première livraison du *Phœbus* n'ait vu le jour, Müller a déjà offert un sacrifice à la cause de son journal. Léon von Seckendorff et Ludwig Stoll, qui, à Vienne, recrutaient des collaborateurs pour leur *Prométhée*, avaient prié « M. le Professeur Müller » de donner quelques articles, avaient même publié son nom parmi ceux des rédacteurs. Or le *Prométhée* ouvrait sa carrière par un coup d'éclat : la publication de la *Pandore*. Si alléchante qu'ait été l'offre des Viennois, si flatteuse qu'ait paru à Müller la possibilité de se voir imprimé aux côtés de Goethe, il s'excuse du moins : il n'appartiendra qu'au *Phœbus*.

Bien qu'il n'ait signé qu'en second lieu, ce fut Müller qui rédigea l'annonce et le programme du *Phœbus*. Des idées, des tours d'expression qui lui sont chers y reviennent avec trop de fréquence pour qu'on puisse lui refuser la paternité de cette page. Le début rappelle celui du *Gegensatz*, de *Science et Littérature*, et certains passages de l'*Art Dramatique*. La revue ne prend pas comme symbole « le Dieu immobile sur le Parnasse, au milieu du cercle des Muses », mais l'astre en pleine course; et la mission que lui tracent les rédacteurs en chef est d'essence médiatrice. Et des échos se font entendre, qui rappellent certains principes posés par *Science et Littérature* ou par l'*Idée du Beau*. Le *Phœbus* ne saurait être la tribune réservée à des artistes ou des critiques qui voudraient prôner leur idéal « selon une monotone symétrie », ou le goûteraient sans trouble dans une « possession tranquille ». Müller avait insisté sur le caractère agonal du Beau ; il y insiste encore. De même qu'il assigne encore à l'Allemagne une mission médiatrice : « Il est beaucoup plus dans le caractère de notre nation de faire apparaître l'Art dans l'émulation et dans la lutte des compatriotes, sans doute animés d'un même esprit, mais si différents dans leurs traits particuliers, que de rassembler autour des cimes d'une Beauté, si haute soit-elle, les artistes et les critiques qui jouiraient d'elle selon une symétrie monotone et dans une possession jamais troublée ». Si le

(21) KARL MAYER, *Ludw. Uhland und seine Freunde*, 43.

(22) *BW*, 3. (Lettre placée à tort en 1803.)

dieu brandit sa torche, c'est qu'il veut « allumer le combat sublime, et le rallumer sans fin » Combat sans victoire « absolue » : « des conceptions, des œuvres peuvent bien lutter l'une contre l'autre sans s'annuler réciproquement » ; et combat qui méritera d'être appelé « véritable » ; on n'admettra dans l'arène, ni les gens sans armes, ni ceux qui sont insuffisamment armés. Et, après avoir laissé entendre que de « grands auteurs au renom établi depuis longtemps » collaboreront au *Phœbus*, la théorie müllerienne de l'unité de l'art s'affirme dans cette promesse que les arts plastiques ne seront pas délaissés, mais au contraire confiés à un groupe d'artistes sous la direction d'Hartmann. Quelques jours plus tard, Müller expliquait à Gentz : « Nous prenons le terme d'*Art* dans son acception générale » ; peu lui importe la matière sur quoi s'applique l'effort artistique ; il s'agit moins de gonfler arbitrairement le contenu du journal que de disposer d'exemples plus variés pour mieux suggérer l'esprit de l'entreprise (23).

L'annonce du *Phœbus* étant largement répandue dans la presse — elle fut insérée jusque dans le *Morgenblatt* de Stuttgart — on se mit à faire le siège des collaborateurs possibles. Kleist pressent Wieland et s'efforce, par lui, de gagner les bonnes grâces de Böttiger. A Müller échoit la redoutable tâche d'arracher à Goethe une promesse de collaboration. L'annonce présentait le *Phœbus* comme continuateur des *Horen*, avec un programme « quelque peu élargi ». Müller, écrivant à Goethe, le 17 décembre, insistera sur cette parenté d'esprit (24). Goethe n'avait pas caché son estime pour *Science et Littérature* ou pour l'*Art Dramatique*. Toutefois certaines idées, que Müller considérait comme essentielles à sa théorie, avaient appelé des réserves assez graves. Aussi Müller prend-il le soin d'amortir tout ce qui, dans le programme du *Phœbus*, aurait pu choquer Goethe. Encore mieux, se garde-t-il de reprendre ses développements favoris sur le théâtre nouveau, sur l'intégration nécessaire de l'idéal antique et de l'idéal « romantique » et chrétien, ou sur le « véritable christianisme ». En demandant à Goethe d'accorder la même bienveillance active au *Phœbus* qu'au *Prométhée*, ou tout au moins l'autorisation de pouvoir invoquer son patronage, Müller assigne à sa revue la tâche de lutter « pour la clarté et la lumière », de poursuivre toutes les autorités artistiques trop empreintes de mysticisme ou trop portées à la tyrannie. Il ne dévoile de son programme que ce qu'il appellera « une *Aufklärung* nouvelle manière ». Parmi les collaborateurs, il ne cite que Kleist — en affirmant aussitôt à Goethe que, pour le remercier des objections qu'il a bien voulu faire à l'*Amphitryon* et à la *Cruche Cassée*, Kleist ne voudrait rien tant que reconquérir, par sa *Penthésilée* et son *Guiscard*, l'estime du seul juge qui compte à ses yeux ; — puis Schubert, que Goethe remontra non sans plaisir, plusieurs fois, à Carlsbad. Et, avant d'achever, Müller insiste

(23) BW, 103-104.

(24) SCHÜDDEKOPF et WALZEL, *Goethe und die Romantik*, II, 70-71.

encore sur l'argument qui lui semble décisif : le *Phæbus* suivra « à peu près » le modèle des *Horen*. En choisissant pour frontispice de son journal ce projet de rideau que l'Opéra avait laissé pour compte à Hartmann, Müller pouvait penser que rien ne disposerait mieux Goethe à la sympathie active que de voir les Heures planer sur le char d'Apollon au-dessus des tours et des clochers de Dresde, et apparaître dans le *Prologue* en vers rédigé par Kleist.

Müller s'était bien gardé de dévoiler à Goethe le fond de sa pensée. Il ne s'en ouvrira à Gentz que six semaines plus tard, alors que Goethe s'est excusé sur sa santé de ne pouvoir collaborer immédiatement, et qu'une nouvelle démarche, tentée par Kleist semble condamnée au même insuccès. Non sans quelque humeur, Müller repousse toute comparaison avec les *Horen*. Sans méconnaître le rôle qu'y joua Goethe, les *Horen* prirent sous l'influence de Schiller l'allure d'un « jardin d'agrément, voire d'un jardin des Plantes » où l'on pouvait, dans le silence d'une retraite dominicale, oublier la vie réelle, « la croix que les circonstances politiques nous obligent à porter ». Et il s'insurge contre cette théorie « sans force ni ressort » qui sépare la sérénité de l'art de la sévérité de la vie pratique. Il repousse avec une même vigueur toute comparaison avec l'*Athenäum*, car « c'est une toute autre affaire que de sembler paradoxal ou de l'être réellement; et l'*Athenäum* était obligé, par ce qu'il avait de paradoxal, à surpasser sans cesse ses paradoxes ». Pour la première fois, le *Phæbus* a réalisé l'union parfaite de la philosophie, de la poésie et des arts plastiques (25).

A Müller, revient le mérite d'avoir voulu attacher à son journal des collaborateurs de choix : il essaie de recruter Gentz, Jean de Müller, Frédéric Schlegel, Brentano, il fait de la propagande auprès de Collin et, par ses liaisons diplomatiques, tente d'intéresser les cours à la nouvelle revue. Par Jean de Müller il voudrait toucher le roi de Westphalie, par Buol, il fait parvenir à l'Empereur deux exemplaires sur vélin du premier numéro.

Ce ne fut pas sa faute si les collaborateurs qu'il pressentit se récusèrent ou ne tinrent pas leurs promesses. Mais si le *Phæbus* se présente somptueusement, s'il est composé et imprimé avec un rare souci de perfection matérielle, que seuls égaleront les *Hiéroglyphes* de Rühle, sans doute faut-il voir là comme une ultime attention de Müller, un effet du goût qu'il montra toujours pour une tenue sans défaut.

*
**

Si l'on excepte le bref poème « à *Dorothée* » emprunté aux inédits de Novalis, confiés à Müller par la famille Hardenberg en vue d'une

publication possible par les éditions du *Phœnix*, Müller et Kleist se partagent tout le premier numéro du *Phœbus*. Un fragment « organique » de la *Penthésilée* occupe la place d'honneur; Müller retient pour lui les vingt dernières pages, et donne, dûment signés, les sept premiers morceaux de l'*Art Dramatique*, ceux qui posent les définitions essentielles à propos des caractères monologiques, dialogiques et dramatiques (26). De même paraît sous sa signature un bref essai critique sur « *le caractère littéraire de Mme de Staël* » (27).

De Mme de Staël, Müller avait amplement entendu parler, à Berlin, par Brinckmann. Il a lu *Delphine*, puis *Corinne*, presque aussitôt après leur publication. Il sait que Mme de Staël, pour la seconde fois, vient de quitter, plutôt par force que de plein gré, le château de Coppet pour voyager à travers l'Allemagne; il sait que Bonaparte lui a interdit de résider à moins de quarante lieues de Paris. La persécution politique ajoute un rayon assez séduisant au succès littéraire remporté par *Corinne* et vaut à Mme de Staël l'honneur d'un essai de critique « médiatrice ».

L'attention sympathique dont Mme de Staël fait preuve à l'égard de la nation et de la littérature allemandes mérite, nous dit Müller, qu'on définisse son œuvre d'une manière impartiale, en quelques mots « bien allemands ». La valeur de ce dernier terme a été précisée par *Science et Littérature* : à la critique allemande incombe une mission médiatrice; mais en tâchant de faire comprendre à ses concitoyens le caractère d'une étrangère, Müller n'oubliera pas, ne pourra oublier sa propre nationalité; si son jugement revêt une teinte nationale assez accusée, que personne ne lui en tienne grief, pas même Mme de Staël.

Ses positions et sa méthode étant, d'un mot, définies, Müller commence par décerner à Mme de Staël des louanges considérables : elle possède, pour reprendre ses propres termes, « un clavier d'une singulière étendue », et le don fort rare de pouvoir vibrer à l'unisson d'autrui. Mais aussitôt perce un reproche grave : l'extrême mobilité d'un esprit fort prompt à s'adapter à tout dissimule mal une certaine mélancolie qui forme comme la basse persistante et monotone de ses ouvrages. La paix du cœur, elle-même, semble impossible à imaginer sans que vienne s'y mêler une pointe de tristesse, et Mme de Staël, dans l'amour, ira jusqu'à éprouver « du remords sans avoir commis de fautes ». Excès de sentimentalité, dira-t-on. Mais Müller refuse cette explication trop facile et qui ne résout pas le problème. Mme de Staël se plaît à accuser les contrastes : comme par un goût de paradoxe, elle fait cohabiter les sentiments les plus nettement opposés. Sans doute est-ce là l'effet d'une complexion extrêmement riche. Mais il y a plus : Müller aperçoit là un effet de la révolution qui s'accomplit dans les lettres françaises : celles-ci rejettent la contrainte des convenances, leurs sens s'ouvrent

(26) *Phœbus*, I, 41-52; *VS*, II, 5-38.

(27) *Phœbus*, I, 54-56; *VS*, II, 357-363.

à des formes qui leur restaient jusqu'ici fermées, la subversion menace même de devenir totale, et c'est au plus secret des âmes qu'il faudra chercher le souci de mesure et d'équilibre classique. On s'engoue présentement de formes littéraires ou de modes d'expression qui sont aux antipodes de ce qu'on appelait jusqu'ici français.

Quand Mme de Staël veut présenter au public un être supérieur, elle le définit comme un assemblage de qualités opposées. L'auteur du *Gegensatz* ne s'offusque certes point d'une théorie qui s'énoncerait : tout ce qu'il y a de grand sur terre ne repose que sur une antinomie. Il est regrettable que ce soit seulement la mélancolie de Mme de Staël qui confère à ces antinomies une unité tout extérieure.

Enfin, Müller ne peut se tenir de souligner une erreur de Mme de Staël. Celle-ci, depuis la mort de son père, se sent douloureusement séparée des générations précédentes : elle a perdu leur « délicieuse protection », et tout son livre tendrait à montrer, dans la continuité sociale, l'œuvre de l'élément paternel. Müller se permet de répondre par « une parole bien allemande » : « Il y a dans la vie un tournant décisif où notre cœur cesse de regarder vers le passé, et son représentant : le père; et ne s'occupe plus que du futur et de son représentant : l'enfant. Qui mieux qu'une mère serait à même de comprendre par quel secret se transmettent les sentiments les plus sacrés ? »

Müller nous promettait une illustration de sa théorie critique. *Science et Littérature*, l'avaient amplement définie : la méthode nouvelle refusera de confronter une œuvre et une norme, ne se bornera pas à établir un bilan de concordances; elle sera explicative et pour mieux expliquer, sera historique, voire génétique. En fait, Müller tente bien de montrer dans l'œuvre de Mme de Staël l'aboutissement d'une révolution profonde dans les lettres françaises. Mais pour le reste, il se laisse doucement glisser vers les erreurs qu'il reprochait tant à la critique normative. Il aperçoit fort justement que les contrastes auxquels se complait Mme de Staël manquent de lien interne et profond. On lit entre les lignes le regret qu'ils ne se comportent point en antinomies organiques telles que Müller se plaisait à en découvrir partout. Et quand, à un mot assez légitime de la romancière, il oppose avec une vigueur qui n'a rien d'impartial l'idée qui est à la base de sa théorie sociale, il nous montre les dangers de sa critique médiatrice : si, par un prodige d'équilibre on peut quelques instants se conformer aux lois qu'il lui prescrit, il est bien difficile de ne pas se laisser glisser vers les jugements de valeur tels que les pratiquait la critique normative (28).

L'article intitulé *Signification de la Danse* était signé du chiffre * * r. (29). On a voulu que ce chiffre couvrit les rédacteurs les plus

(28) A la fin de l'article, Müller reproduit une traduction française de quatre strophes de la *Résignation* de Schiller ; traduction communiquée à Müller par un « protecteur éclairé des arts ».

(29) *Phæbus*, I, 33-38.

divers, Kleist, ou encore Böttiger. Sans doute Müller n'a pas repris cet article, comme tant d'autres du *Phæbus*, dans ses *Vermischte Schriften* de 1812 ; sans doute Böttiger se servait-il dans le *Freymüthige* du chiffre fort ressemblant -r (30). De plus, l'article n'est pas rédigé dans le style habituel de Müller : on retrouve toujours les parallèles longuement filés, mais la phrase est plus courte et plus incisive. Toutefois, on peut se demander pourquoi Böttiger qui, partout et à tout propos, publiait à visage découvert et ne masquait sa signature que lorsqu'il voulait glisser quelque écho perfide, aurait redouté de paraître aux côtés de Kleist et de Müller comme rédacteur d'un article purement théorique. Dès le premier numéro du *Phæbus*, Müller, pour ne pas paraître trop encombrant, emploie l'artifice des pseudonymes et des chiffres variés. Car l'article semble bien de lui.

Sans doute la définition de la liberté dans l'art — *Bestimmtheit ohne Spur eines Zwangs* — ne peut-elle passer pour spécifiquement müllérienne. Mais au moment où paraît le premier numéro du *Phæbus*, Müller rédige l'*Idee du Beau*, et l'idée s'y affirme à peu près sous les mêmes termes ; en tout cas, qu'elle soit empruntée à Schiller ou venue d'une conviction native de Müller, elle est essentielle à son esthétique. De même les antinomies rythme — mélodie, force — grâce ne sont-elles pas strictement personnelles à Müller ; mais ce qui lui appartient bien, c'est de voir dans leur opposition un rapport du même ordre que la polarité des sexes.

Müller aime les grands tableaux historiques, les genèses largement brossées : l'article montre comment du bond impétueux et sans frein est sortie la chorégraphie, comme du cri inorganique est sortie la musique.

De plus, l'idée de la Danse n'est pas étrangère à Müller. L'*Art Dramatique*, puis l'*Idee du Beau* ont souvent pris pour terme de comparaison le quadrille et ses figures : le cavalier quitte sa dame, mais après avoir dansé un pas avec chacune des autres, revient définitivement à elle ; un quadrille bien mené nous offre, sous la variété des apparences, l'image de l'unité fondamentale (31). L'idée est la même lorsque l'article du *Phæbus* compare les figures d'un ballet aux aventures qui, dans un roman de Chevalerie, retardent sans pouvoir cependant l'empêcher l'union du héros et de sa dame. Le ballet sera « ein Roman im Geist der Chevalerie ». Et par là s'affirmera une idée qui était très chère à Müller : celle de l'unité des arts.

Il ne suffit pas que la danse ait une valeur éminente, qu'elle affirme l'un au milieu du multiple ; l'article souhaite la venue d'une danse *nationale* où la pensée s'incarnerait dans des apparences vivantes et où s'exprimerait le grand principe de l'art allemand : *die Liebe*. Là

(30) *Freymüthiger*, 1806, n° 46. DOMBROWSKY, *Aus einer Biographie*, 75, et LÜTTEKEN, *Dresdner Romantik*, 56, attribuent l'article à Böttiger.

(31) Dr. K dans les *Fragments über Shakespeare*, et *Sch*, conf. III.

nous touchons à une des idées chères à Müller. L'Allemagne, élément féminin et maternel dans la diversité des peuples européens a pour tâche de reconstituer cette unité ; cette mission médiatrice ne tolérera pas de victoire définitive d'un principe sur un autre ; en attisant les antinomies le médiateur cherche à faire surgir, victorieux, l'amour qui réconcilie sans détruire. Le sentiment du Beau, et, par conséquent, l'art ne sont possibles que si l'amour a pu apaiser les conflits en jetant dans les bras l'un de l'autre des adversaires également victorieux. L'amour est donc inséparable de l'idée d'art, d'art médiateur, donc d'art allemand. Si l'article n'était pas de Müller, il faudrait ployer le genou devant le pasticheur, qui, au moment même où prend forme l'*Idee du Beau*, est capable de s'en assimiler pareillement la substance.

L'article anonyme *Popularité et Mysticisme* n'a pas, non plus, été réimprimé dans les *Vermischte Schriften*. Lui non plus n'a point le style ample des Conférences. Mais il semble bien qu'il faille l'attribuer à Müller (32).

L'auteur se présente comme l'un des porte-parole de l'association « de poètes et de critiques » dont le *Phæbus* est l'organe. Il définit derechef la mission de la revue, et, là, nous allons retrouver des idées particulièrement chères à Müller, exprimées en des termes qui ressemblent étrangement aux siens.

En écho aux prospectus de décembre, le *Phæbus* est déclaré ouvert à tous. La collaboration s'y pratique en toute liberté, à l'exclusion de tout absolutisme. Comme il convient à un temple, le grand portail ne sera pas « muré à la manière des mystiques », il n'invitera pas non plus la populace d'une manière trop impérieuse, il restera simplement accessible à tout le monde.

Les collaborateurs du *Phæbus* veulent faire œuvre populaire. Le terme mérite définition. Présenter une idée d'une manière populaire, c'est la faire retrouver sous toutes les apparences de la vie, si humbles soient-elles. Tâche difficile, qui exige comme condition préalable que celui qui expose comprenne parfaitement celui qui a pour tâche de comprendre. Nous retrouvons là deux thèmes essentiels du *Gegensatz*, le schéma qui se projette à l'infini sur tous les plans de la création, puis l'idée de la réciprocité agissante, les liens de compréhension mutuelle qui doivent attacher intimement l'*Apollon* et son *Anti-Apollon*. Et comme pour reprendre une vieille animosité qui dort toujours au cœur de Müller, l'article continue : et c'est faute de n'avoir pas compris ceux à qui il s'adressait, faute d'avoir érigé en absolu son propre égoïsme que Fichte n'a pu accéder à une popularité véritable.

Toute science est d'abord ésotérique ; mais, au plus profond de la science comme de l'art, couve un besoin d'expansion, un désir de popularité. Il faut coûte que coûte reculer les barrières, ou les abaisser. « Si

une limite se trouve fixée absolument, la science est déjà morte ». Cachée au fond du temple, connue de quelques rares initiés, la science tourne à un « faux mysticisme » ; jetée en pâture à ceux qui ne peuvent que la profaner, elle meurt de « fausse popularité ». Au savant, à l'artiste revient un rôle de « véritable médiateur, d'authentique apôtre » ; en effaçant toute limite absolue, ils permettront à la science, à l'art « de vivre et d'exprimer la vie éternelle ». Nous ne retrouvons pas seulement ici l'idée centrale de médiation, mais jusqu'au « faux mysticisme » contre lequel Müller partait récemment en guerre et contre lequel il dresse sa *Neue Aufklärung*, où la raison doit corriger les excès du mysticisme, la foi tempérer les intransigeances de la raison.



Les deux co-rédacteurs de la revue — « l'association de poètes et de critiques » comme disait Müller, — allaient subir, avant même que paraisse le second numéro, une amère déconvenue. Kleist, aidé par Rühle, avait présenté à Goethe sa *Penthésilée*, « sur les genoux de son cœur ». Pendant que Müller défend âprement la tragédie contre les critiques de Gentz (33), on attend que Goethe tienne sa promesse conditionnelle de collaboration. Mais les premiers jours de février apportent cette lettre d'une sincérité cruelle où Goethe, tout en louant les essais de Müller, (34) repousse la *Penthésilée* et ne cache pas le malaise qu'il éprouve de voir des jeunes gens d'esprit et de talent attendre un théâtre qui doit venir, « comme un juif attend le Messie, ou un Portugais le retour de don Sébastien ». Müller pouvait évidemment inscrire à son compte une bonne part du blâme. Mais la lettre de Goethe, en opposant, même avec précautions, Müller à Kleist, risquait de rompre leur association. Müller du moins reste fidèle à l'amitié jurée et à l'entreprise commune. Puisque Goethe ne veut rien fournir, Kleist aura, dans le second numéro, la meilleure place. La *Marquise von O...*, les *Deux Pigeons* occupent donc les deux premiers tiers de la livraison. Müller complète en offrant au public la première conférence sur l'*Idee du Beau* et un deuxième essai sur *Corinne ou l'Italie* (35).

De nouveau, Müller attire l'attention sur la révolution littéraire qui s'accomplit en France. Les grandes œuvres ne peuvent naître que sous l'action réciproque de deux principes antinomiques : le cœur de l'artiste et le monde extérieur. Les Allemands commencent à comprendre que le poète ne gagne rien à s'isoler du monde ; les Français accordent une place plus grande à l'âme profonde de l'artiste. L'œuvre de

(33) BW, 126.

(34) RAHMER, H. v. Kleist, 31 ; ces louanges sont confirmées par une lettre à Mme de Stein (éd. PETERSEN, 1923, II, 561).

(35) Phœbus, II, 35-42 et 42-47.

Mme de Staël reflète exactement « la belle inquiétude et les déchirements de son cœur » et, dans la façon dont elle dévoile ses sentiments intimes, on ne peut lire la moindre vanité : elle ne fait qu'obéir à la nouvelle loi.

Si des descriptions ralentissent parfois la marche de l'action, Mme de Staël s'est toutefois gardée de juxtaposer une affabulation romanesque et des pages de guide. Si elle nous montre l'Italie, c'est toujours à travers son cœur. Mais elle est bien femme. Dans la douleur la plus profonde, elle n'oublie pas de s'informer si cette douleur lui sied : Corinne n'omet point de se faire peindre en voiles de deuil. Et Mme de Staël, quand elle fait mourir son héroïne, semble goûter les mêmes voluptés que Charles-Quint se donnant le spectacle de ses propres funérailles.

L'auteur oscillant constamment entre une sentimentalité véritable et la coquetterie de la sentimentalité, l'œuvre souffre d'un désaccord fondamental. Ce n'est pas lorsqu'elle veut être poétique que Mme de Staël l'est le plus ; et lorsqu'elle se laisse emporter par de grands élans où l'on se demande qui elle prend pour modèle, Pindare ou Rousseau, elle n'arrive pas à nous toucher.

Malgré la disparate de certains personnages — Oswald par exemple, dont le caractère semble mouvant — le roman reste mieux équilibré que *Delphine*. La raison d'un tel progrès, Müller l'annonce sans ambages : Mme de Staël vient d'ajouter à son registre poétique un élément nouveau ; elle connaît l'Allemagne d'une manière plus ample et plus exacte.

Ce deuxième essai qui s'achève sur une curieuse prophétie, abonde en formules heureuses, et montre que la finesse de discernement ne s'émoussait point chez Müller. Mais là encore, on peut se demander s'il ne sacrifie pas délibérément les principes de la critique médiatrice. Il accorde à Mme de Staël de rares mérites, mais la tonalité générale de l'article est faite d'inquiétude : on sent Müller sur ses gardes, et prêt à l'attaque ; il risque même une allusion à Phryné qui ne peut guère passer pour une attention obligeante. D'ailleurs, Müller lui-même, bien qu'il ait cru bon de réimprimer l'article dans ses *Vermischte Schriften*, ne lui montra pas une tendresse excessive. « Rafistolage » de pièces et de morceaux (36) écrit par nécessité, sous la pression de soucis pénibles, il témoigne que, dès le début de février 1808, les embarras commençaient à assaillir la rédaction du *Phœbus*, et qu'il fallait déjà recourir aux pires artifices pour en remplir les colonnes.

Pour comble, la *Marquise von O...* suscite une manière de scandale. Müller pouvait négliger les prudes effarouchements de Dora Stock, mais il souffre de voir Gentz qui, petit à petit, se laissait convertir à Kleist, taxer la nouvelle de platitude. C'est d'ailleurs lui, Müller, qui

(36) « Ein Flickwerk », *BW*, 132,

avait décidé Kleist à la laisser paraître dans le *Phæbus*, et loin d'abandonner son ami, il affirme sa foi en lui avec des accents émouvants (37).

Au début de mars, alors qu'on préparait la composition de la troisième livraison, arrive de Weimar la nouvelle d'un désastre : la *Cruche Cassée*, montée par les soins de Goethe, mais malhabilement coupée en actes, a franchement déplu. Au lieu de fragments du *Guiskard*, Müller publie, pourvues d'une brève note où perce une fierté déçue, quelques scènes de la *Cruche*. Il ajoute deux fables de Kleist, une interminable romance, imitée de Saxo Grammaticus, signée *P.* et sans doute due à l'obligeance de Fouqué. Trois conférences sur l'*Idée de Beau* occuperont à elles seules plus de la moitié du cahier. A la dernière page, une note prévient le lecteur que les livraisons d'avril et de mai seront fondues en un numéro double qui ne paraîtra que dans les premiers jours de mai. L'expédient donne publiquement l'aveu de difficultés. Les embarras financiers s'annoncent en effet, mais aussi le public reste froid et boude franchement. On dirait que le *Phæbus* lasse et Müller le sent. Comme tout se raconte à Dresde, il n'ignore pas qu'on le rend responsable de ce demi-échec.

Aussi, dans le numéro de mai, réduit-il sa part. Kleist garde encore près de la moitié des pages, avec des fragments de *Guiskard* et de *Kätchen*; Schubert, Ohlenschläger, Wetzel fournissent leur contribution; Müller se borne à offrir un échantillonnage : huit pages de l'*Idée du Beau*, neuf sur l'*Ironie*, la *Comédie et Aristophane* (38) enfin, sans signature, sinon dans la table des matières, *Quelques mots sur la peinture des paysages* (39).

L'article vaut la peine qu'on s'y arrête, car c'est la seule fois où Müller a exposé ses idées sur la peinture. Il note tout d'abord que l'homme se trouve en harmonie avec la nature qui l'entoure. Si variés que soient nos sentiments ou nos désirs obscurs, il se trouvera toujours, dans l'abondance des images qui s'offrent à nos regards, un paysage qui éveillera en nous certaines résonances fondamentales. De plus le paysage, dans la façon dont il s'organise, reflète la structure même de notre pensée. Nous ne pouvons vivre seulement au milieu de préoccupations toutes matérielles; le spirituel s'y joint obligatoirement, et le passage de l'un à l'autre s'opère par des transitions si ténues que la limite reste impossible à discerner. De même dans un paysage le ciel tient autant de place que la terre, et par un dégradé insensible on passe des objets proches, et de leurs contours accusés, aux horizons lointains dont on peut se demander s'ils ne sont plus la terre, s'ils sont déjà le ciel.

Un paysage n'exprime pas seulement un simple accord fondamental : il est de structure organique ; on peut le décomposer en une série

(37) OTTO BRAHM, *Kleist*, 226. — BW, 132, 139.

(38) *Phæbus*, IV-V, 45-53. Repris par VS, II, 165 (Dr. K, n° 20).

(39) *Phæbus*, IV-V, 71-73. VS, II, 383.

de moments qui rendent tous leur son personnel et particulier, qui s'insère dans l'harmonie totale. On peut donc dire que la peinture de paysages est, en général, de nature « plus allégorique que plastique, qu'elle incline vers les arts de la parole ou les arts musicaux, et tend à déborder sur eux ». La sculpture condense une éternité en un geste ; la peinture représente cette éternité d'une manière symbolique, « comme en une suite de moments dans l'espace ». Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que cette harmonie fondamentale puisse se traduire en termes clairs et intelligibles : il suffit de se sentir « soulevé » par cette « âme du monde » qui dépasse en sublimité tous nos états d'âme ou nos humeurs. A ses contemporains, Müller reproche de tracer dans le domaine des arts des catégories trop strictement limitées. A la peinture de paysages on ne demandera que de fixer des souvenirs ; on néglige du même coup d'apercevoir l'unité profonde qui fait se rejoindre les arts, les sciences et la religion. Et Müller feint de ne pas vouloir profaner en la démontrant la vérité qui surgit de ses prémisses : unité de l'homme et de la nature, unité de toute activité spirituelle, autrement dit « l'essence intime de la peinture de paysages est d'ordre religieux ».

A propos de peinture nous entendons un écho de vieux thèmes : le monde est un, et dans son unité organique il n'est point de règne absolument distinct ; bien mieux, le matériel et le spirituel ne sont que les aspects opposés d'une entité profonde, et, dans leur opposition, arrivent à se traduire mutuellement. Quand Müller aperçoit, dans les nuages, un effort de la Terre « pour passer du côté du Ciel », dans les lacs et les fleuves un effort du Ciel « pour passer du côté de la Terre », on croirait entendre une transposition, à peine variée, des articles météorologiques de 1803 où les aérolithes apparaissaient comme une condensation de l'éther, les nuages comme une sublimation des principes lourds. Alors que Goethe, fidèle à Poussin et à Claude Lorrain, voit dans une peinture de paysages un hommage rendu aux beautés de la nature, admet tout au plus qu'un tel tableau « donne de l'occupation » à l'esprit, ou « flatte un tacite penchant à la mélancolie » (40), Müller exige que ce tableau fasse plus : qu'en reproduisant un site, il exprime une vérité métaphysique.

Sans doute n'est-il pas rare, dans les années qui précèdent la publication du *Phœbus*, de voir la peinture de paysages déborder, par ses intentions, sur le domaine d'autres arts. Pour Tieck, peinture, musique et poésie se tendent constamment la main (41). Guillaume Schlegel, s'il lui arrive parfois de donner comme idéal à la peinture de paysages « une sorte de miniature » — Müller refuse cette sorte de peinture-souvenir — déclare du moins, dans ses Conférences berlinoises de 1802-1803, que le paysage est « la partie musicale de la peinture »,

(40) *Jubil. Ausg.*, XXV, 238.

(41) *Sternbald (Werke, éd. Reimer, Berlin, 1843 ; XVI, 303)*.

ce que confirmera sa *Lettre à Gœthe* de 1805. Frédéric Schlegel va plus loin : dans l'*Athenäum*, il ne se borne pas à découvrir une affinité entre la peinture et la musique, il veut qu'on lise dans les paysages « un désir d'infini ». Müller, en prenant la suite des Schlegel et de Tieck, les dépasse : dans son univers *gegensätzlich* où rien n'existe que par relation réciproque, la peinture de paysage prendra la valeur d'une révélation métaphysique.

Il est vrai que les théories esthétiques de Müller venaient de trouver une confirmation éclatante. Son article ne nomme personne, mais nul n'ignorait, à Dresde, de qui il voulait parler. Et ce n'était peut-être pas une coïncidence fortuite si Kugelgen, dans le frontispice du numéro d'avril-mai, donnait au jeune David, jouant de la harpe devant Saül, les traits de Caspar-David Friedrich (42). Müller l'avait entendu vanter par Schubert, dans ses Conférences de l'hiver précédent. Sans doute avait-il vu, dans son atelier, ce *Crucifix dans la Montagne*, qui, l'année suivante, allait attirer à son auteur les violentes attaques de Ramdohr (43) ; dans un paysage tourmenté, sous un ciel d'orage, toute la lumière se concentre sur l'image du Christ en croix. Sans doute la vue de ce tableau — d'abord destiné à former le fond d'un retable — aida-t-elle Müller à cristalliser sa théorie du paysage. Peut-être a-t-il entendu Friedrich déclarer déjà ce qu'il écrira beaucoup plus tard : « que le peintre ne doit pas seulement représenter ce qu'il voit devant soi, mais aussi ce qu'il voit en soi-même » (44). Il n'en reste pas moins que, des premiers, il nous offre le code et la clef de la peinture romantique.

En lançant ses épigrammes contre Gœthe et contre les détracteurs de son théâtre et de ses nouvelles, Kleist risquait de mettre le *Phœbus* en position difficile. Müller en prenant parti pour C.-D. Friedrich, dont l'œuvre était très combattue, montrait certes une audace moindre, mais contribuait à donner à la revue l'apparence d'une feuille de combat. Comme pour parer à ce danger, il cherche à recruter d'autres collaborateurs. Il obtiendra un assez joli succès ; le numéro de juin s'ouvrira en effet sur un poème de Mme de Staël.

En compagnie de Guillaume Schlegel et de Sismondi, elle était arrivée à Teplitz où elle avait rencontré Gentz. Celui-ci lui vanta si fort son cher Müller qu'elle voulut voir les deux articles du *Phœbus* à propos de la *Corinne*, regretta qu'ils lui parussent quelque peu « mystiques et obscurs », et partit pour Dresde, fort curieuse de connaître celui que Gentz vantait comme « la meilleure tête de toute l'Allemagne ».

La rencontre ne répondit point aux espoirs de Gentz. Müller, dont les confidences restent réticentes, s'efforça de partager les en-

(42) KÜGELGEN, *Jugenderinnerungen*, 120.

(43) *Zeitung f. eleg. Welt.*, 1809, janvier, n° 12.

(44) *Kunstblatt* hrsg. v. SCHORN, 1840, n° 86.

thousiasmes de Gentz : s'il admire la mobilité d'esprit, et ce qu'il y a de bouillonnant dans le caractère de Mme de Staël, il avoue néanmoins que, pour quelqu'un qui, comme lui, n'est « ni chair, ni poisson, ni savant en chambre ni homme du monde », la virtuosité et le brillant gardent quelque chose de pénible. D'ailleurs, il ne maniait pas le français avec assez de sûreté pour pouvoir répondre avec promptitude aux questions dont le harcelait son interlocutrice (45). Si l'on peut ajouter foi à Varnhagen, Müller par un jugement inconsidéré, ou mal exprimé, à propos de Fox aurait irrémédiablement compromis sa cause et, vivement pris à partie, aurait fait piteusement figure de petit garçon (46).

Son demi-échec ne semble pas avoir gravement peiné Müller. Il a pu renouer avec Guillaume Schlegel ; il a fait connaissance de Sismondi, qui, comme lui, s'intéresse avec passion aux sciences politiques ; il le présente à Rühle comme collaborateur possible d'une revue qu'ils projettent et qui s'appellera la *Pallas*. Enfin, pour le *Phæbus*, il a obtenu la collaboration de Mme de Staël.

Se crut-elle obligée, pour remercier Müller d'avoir déjà imprimé quatre strophes de sa *Résignation*, d'offrir un autre échantillon de ses traductions en vers ? L'idée fut désastreuse, car il faut bien reconnaître que la *Fête de la Victoire ou le retour des Grecs* paraphrase d'une manière aussi plate que verbeuse le *Siegesfest* de Schiller. Par surcroît la typographie surchargea ce malencontreux poème de coquilles et de fautes grammaticales (47).

Dans ce même numéro de juin paraissaient un fragment substantiel de *Kohlhaas*, une autre série d'épigrammes de Kleist. Müller donnait un extrait de l'*Art Dramatique* et une brève note aux lecteurs du *Phæbus* à propos de critique d'art.

La coïncidence est curieuse de voir Müller offrir aux lecteurs son *Apologie de la littérature dramatique française* dans le numéro même auquel contribue Mme de Staël. Celle-ci, voici près de huit ans, avait, dans sa *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, affirmé non seulement la supériorité des Romains sur les Grecs, mais la supériorité du siècle de Louis XIV sur celui d'Auguste. Les Français eurent toutefois le tort de prendre comme modèle, eux, chrétiens, une littérature d'esprit païen. D'autres littératures, mieux que la leur, surent réunir les véritables qualités qui font la beauté littéraire : elles ont voulu franchement être nationales et chrétiennes.

Cette dernière proposition semble préfigurer, en partie tout au moins, l'idéal que Müller proposera à la littérature nouvelle. Pour

(45) *BW*, 138-139 ; 145-146.

(46) *Nachlass Varnhagen* (Preussische Staatsbibl.). Imprimé par BATA, *AM*, 89.

(47) Agamemnon, par exemple, s'y intitule fils d'*Astrée*. Ponctuation et accentuation sont distribuées au hasard.

l'instant, il semble l'oublier, et se préoccuper surtout de prouver à Mme de Staël que, si elle avait le talent de comprendre un peuple étranger, un Allemand aussi pouvait se montrer capable de rendre à une forme de littérature, dont tout semblait l'écarter, les honneurs qu'elle mérite. Dans le choix du morceau on pouvait lire tout aussi bien un hommage à Mme de Staël qu'une affirmation d'indépendance à son égard.

L'article *Critique d'Art. Aux lecteurs du Phœbus* (48) touchait de trop près aux destinées particulières du journal pour pouvoir être réinséré dans les *Vermischte Schriften*. Il ne porte aucune indication d'origine, ni signature, ni chiffre. Mais tant dans le mode de pensée que dans le style, il porte, sans hésitation possible, la griffe de Müller (49).

Les lecteurs du *Phœbus*, nous dit-il, n'ont nul besoin qu'on leur souffle, à propos d'œuvres d'art, des jugements tout faits ; sans doute préfèrent-ils respirer une rose qu'entendre une longue dissertation sur son parfum, juger par eux-mêmes que répéter une appréciation. Mais nous pensons que si nous pouvons communiquer à autrui notre sentiment, il prendra une figure plus noble et plus durable. Qu'on n'aille point voir là une démarche dictée par la prudence : il ne s'agit nullement de s'assurer contre les risques d'erreur en répartissant sur un grand nombre de nos semblables la honte de nous être trompés. L'estime et l'admiration n'aiment pas rester personnelles : elles veulent acquérir une valeur sociale et ce n'est pas une crainte lâche, mais « un désir viril » qui nous fait désirer de voir communier à notre sentiment les esprits les plus variés. La critique d'art se trouve donc légitimée.

Toutefois il s'agira d'en préciser les méthodes. Exposer son sentiment, puis récolter des suffrages qu'on pointe et totalise n'a jamais mené à rien — le procédé ressemble trop aux scrutins de la démocratie pour plaire à Müller. Pour ennoblir et affiner notre jugement, lui permettre de s'affirmer et de durer, on ne peut que le soumettre à l'épreuve « antinomique » par excellence, la conversation, la discussion ; entendons celle qui ne voudra pas annihiler absolument l'adversaire mais qui recherchera cette vérité « supérieure » où les termes antinomiques s'accordent et coopèrent sans rien perdre de leur personnalité autonome.

Si le chef-d'œuvre pouvait exister en soi, sans exercer une action

(48) *Phœbus*, VI, 42-44.

(49) STEIG, *Kleists Berliner Kämpfe*, 253, voudrait que Kleist ait au moins collaboré à cette note aux lecteurs. Le passage où la jouissance artistique s'oppose à la critique lui paraît refléter la manière « zart zugleich und junkerlich unge- niert » propre à Kleist. Mais nous avons vu maintes fois Müller user du procédé qui consiste à se faire d'abord l'avocat de l'adversaire, pour mieux ruiner sa thèse ensuite. De plus, Müller, qui n'était pas exempt de malice, était bien de taille à se permettre un « à la manière de Kleist ».

sur le spectateur — autrement dit sans que se tissent entre l'Apollon et son Anti-Apollon des liens réciproques — un journal d'Art pourrait exister sans qu'on y pratiquât cette critique « véritable ». Mais la loi est autre, et le *Phæbus* s'y pliera. Ses rédacteurs ont pu, jusqu'ici, montrer « leur tour de main ». La discussion peut donc commencer. La direction du journal se propose donc de rassembler des collaborateurs assez divers, tout en restant « supérieurs par le métier », afin de montrer avec quelle variété une même œuvre peut agir, sur les esprits. « Dans le feu qui s'allumera le lecteur verra s'affiner sa conception de l'art, elle acquerra une valeur sociale » et il ne redoutera pas d'affirmer, sans craindre les critiques de ses descendants, qu'il « a pu en même temps goûter Platon, Shakespeare, Cervantes et Goethe ».

Le tort des prédécesseurs immédiats, de Gleim à Wieland, fut de dogmatiser, de vouloir prêcher en chaire une doctrine *ne varietur*. Le *Phæbus* consacrera désormais la seconde partie de chaque livraison à cette critique sous forme de libre discussion qui, seule, peut conduire à la vérité. Le programme des prochains numéros sera de « tresser une couronne variée » à Schiller.

Tout en rééditant des principes qu'avaient développés *Science et Littérature* et l'*Art Dramatique*, l'article essayait de reconquérir au *Phæbus* une popularité qui lui échappait. Dans le « Journal pour l'Art » on n'avait vu jusqu'ici que Kleist et Müller, Müller et Kleist et l'on reprochait aux co-rédacteurs de n'avoir pas tenu les promesses du titre. En promettant de travailler à la gloire de Schiller peut-être espérait-on taquiner Goethe, à qui on en voulait de l'échec de la *Cruche* et de la critique sévère de *Penthésilée*. Mais surtout on espérait regagner l'estime du salon Körner et de la société de Dresde.

Les belles promesses de Müller ne purent se réaliser. En même temps que la collaboration de Mme de Staël, il avait imprudemment annoncé celle de Frédéric Schlegel et de Tieck, qui se récusèrent. Les discussions critiques ne furent pas même amorcées. Bien pis : la situation financière devenait grave. Göschen refuse de renflouer le journal ; Müller arrive enfin à conclure un contrat d'édition avec Walther. Mais Kleist lui en veut de ne pas l'avoir tenu au courant des négociations. Désormais, sa part se fait restreinte : on croirait qu'il boude le journal.

Wilhelm Nienstädt, avec de pesantes considérations sur la *Poésie didactique*, Wetzel avec des transpositions fort éclectiques, qui vont de l'*Edda* au Talmud, aident tant bien que mal Müller à garnir ses colonnes (50). Dans le numéro de juillet, il occupe lui-même un nombre de pages considérables tant avec son étude sur la *Poésie*

(50) *Phæbus*, VII, 12-23, et VIII, 20-33 ; *Phæbus*, VII, 23-31.

Espagnole qu'avec ce « Supplément au *Phæbus* » que sont les *Mélanges de Philosophie et de Critique* (51).

Mélanges qui ne sont d'ailleurs pas de lui seul. L'origine des dernières pièces, quelques poèmes assez brefs, reste obscure. L'un d'eux fut, par la suite, reconnu par le Dr Wetzel (52). L'introduction, en forme de conversation à trois, pose aussi un problème. Elle paraphrase la note *Aux Lecteurs du Phæbus. Critique d'Art* parue dans le numéro précédent. Des trois personnages A, B et C, A représente vraisemblablement Kleist, dont le « sans-façon de gentilhomme » se manifeste en comparaisons plus drues encore que dans l'article précédent. B qui, malgré A, ennemi des développements théoriques, tient à donner absolument dans le *Phæbus* une place à la critique, et finit par triompher, désigne évidemment Müller. C, qui reçoit le titre de « conseiller économique » de l'entreprise, doit représenter Rühle, ou peut-être, d'une manière synthétique, les bailleurs de fonds du *Phæbus*. Mais de qui est l'article ? Que Kleist ait donné de lui-même un croquis ironique, passe encore. Mais il est peu probable qu'au moment où il se mettait à boudier le *Phæbus*, et regrettait de le voir tourner dans une direction qui ne lui convenait pas du tout, il ait pu revendiquer la tâche de prévenir lui-même les lecteurs de sa propre défaite. Müller n'était pas incapable de se moquer de lui-même : on le voit cependant assez mal lancer une allusion aiguë à son *Idée du Beau* où les limites tendent à s'effacer entre les sciences et les arts. « Ce B ! quel homme précieux ! En un tournemain, de n'importe quelle science il vous fait un art !... de la sorte, il vous les introduira toutes dans son *Journal pour l'Art*. » Plutôt qu'à l'un des deux coryphées, l'article semble dû à Rühle, ou à Wetzel. En tout cas il montre que les discussions entre les co-directeurs ne sont pas éteintes.

L'à-propos sur la mort de l'actrice Betty Koch ne nous donne que la répétition, sur un ton moins vigoureux, d'une page de *l'Art Dramatique* où Müller opposait les deux rivales Betty Koch et Frédérique Bethmann ; s'il mérite d'être noté c'est que Müller y précise son attitude en face d'Iffland ; tout en déniaut à celui-ci toute valeur comme dramaturge, du moins rend-il un hommage sincère à ses talents d'acteur et à la volonté qui lui a permis d'annuler certains désavantages physiques.

Les autres articles de la série remettent en valeur des thèmes connus. Depuis 1805, dans chacun de ses ouvrages Müller a trans-

(51) *Phæbus*, VII, 32-44. Sauf *Idee und Begriff* les *Miszellen* ont trouvé place dans *VS. Vom Wesen der Definitionem*, VS, II, 338-349 ; *Studium der positiven Wissenschaften*, VS, I, 260-262 ; *der poetische Besitz*, VS, I, 193-194 (ces deux dernières réimpressions ont été omises par M. WALZEL, *Romantisches*, 154) ; *die absolute Identität als Begriff und als Idee oder der Philosoph im Hafen*, VS, II, 350-356. Betty Koch, verewigte Rose, VS, II, 378-382.

(52) *Lob und Tadel*. Il figure dans les *Schriftproben*, vol. 2.

porté sur un plan nouveau le schéma du *Gegensatz*. Peut-être reprend-il à l'intention du *Phæbus* d'anciennes esquisses, des brouillons qui n'ont pu s'incorporer à la rédaction définitive du *Gegensatz*. En tout cas il nous ramène au cœur de ses préoccupations de 1803 à 1804.

Le *Gegensatz* essayait de mettre sur pied une logique nouvelle. C'est par une étude sur l'*Essence des Définitions* que débutent les *Mélanges*. Müller, en 1804, se contentait de définitions dynamiques : l'univers s'ordonnant en antinomies, il suffisait, pour définir un terme, d'apercevoir en lui le négatif — et non la négation — de son antiterme. Ou si l'on veut figurer algébriquement cette proposition, il suffisait pour définir *a* d'écrire $a = \text{---} (\text{---} a)$. La préoccupation majeure de Müller était d'éliminer l'absolu. Rien n'existe qu'à l'état relatif.

C'est à cette vieille trame que Müller vient renouer ses considérations. Tout comme en 1804, il oppose l'école des atomistes, celle de Newton, de Leibniz et de Wolf, aux dynamistes, guidés par Kant et Schelling. Et comme s'il voulait bien affirmer la continuité de ses méditations, il reprend les mêmes termes qu'en 1804 : les arithméticiens et les géomètres. Toutefois il note que les dynamistes ont emprunté à leurs prédécesseurs un certain nombre de termes et de concepts qui attendent d'être précisés. Et avant de donner d'eux une définition, il conviendrait de s'entendre sur cette opération elle-même.

La lexicologie connaît deux sortes de définitions. Un objet s'affirme par une somme de propriétés particulières. Mais aussi en s'opposant à son contraire. Toutefois, lorsqu'on a affaire à un terme qui ne semble pas faire partie d'un couple antinomique, à un de ces termes que Müller appelle absolus ou asexués, le second procédé semble impraticable. Semble seulement, reprend Müller, car la « philosophie de la nature » et Schelling plus particulièrement, en remettant en honneur l'idée de polarité, ont permis de considérer la nature, et tous les êtres tour à tour, aussi bien comme un tout organique fait d'une infinité d'antinomies s'englobant l'une l'autre, que comme un aggrégat, une juxtaposition de forces qui s'additionnent (53).

Tout être, tout objet répondra donc à une double définition. Considéré à part, en tant qu'être isolé, au repos, libre, indépendant, il supportera qu'on détermine ses limites, qu'on énumère ses qualités ; autrement dit, il supportera qu'on le définisse par la méthode atomiste. Replacé dans le Tout, et le Tout en mouvement où il s'intègre, il se définira par opposition avec les êtres qui l'entourent, et la définition dynamique ne sera pas autre chose que l'*explication* d'un être en mouvement.

Si le *Gegensatz* accordait une valeur primordiale à la seule définition dynamique, l'article des *Mélanges* apporte la correction nécessaire

qui rétablit dans son intégralité la méthode antinomique. Tout en condamnant « l'élément d'erreur » qui entachait son premier livre, Müller affirme avec vigueur qu'aucun des deux genres de définitions ne saurait primer l'autre. Bien mieux : aucune n'est possible sans son *Antidéfinition*.

Quand la « philosophie de la Nature » aura « dynamisé » des formes de pensée qui se dégagent encore imparfaitement de l'atomisme ; quand, entre les deux aspects du monde, l'opposition sera complète, alors naîtra cette alternance rythmique, ce passage d'une conception à l'autre pour arriver à une synthèse supérieure, qui est, pour Müller, la condition *sine qua non* d'un progrès. Alors on arrivera à concilier l'un et le multiple. Mais qu'il reste bien fixé qu'à « vouloir donner des choses et des concepts des définitions qui les épuisent, on les épuise en fait jusqu'à les tuer ». (54).

Le concept, d'ailleurs, qui entend être strictement limité, définitivement stable, donc incapable de grandir, représente, dans la spéculation, un élément sans vie. Seule, l'Idée est capable de vie. Elle naît d'une synthèse de termes antinomiques, elle n'exclut ni le mouvement ni la croissance. Et un bref article traite de l'antinomie du *Concept et de l'Idée*, antinomie qui bientôt deviendra l'un des thèmes essentiel des *Eléments de Politique*.

Le dialogue intitulé *Etude des Sciences Positives* nous offre immédiatement une illustration de ce thème : Adam Smith ne met en œuvre que des concepts, mais Burke bâtit sur des idées. A un interlocuteur qui lui oppose que la majorité des œuvres de Burke est née des circonstances, et que, puisqu'il faut vivre avec son siècle, les écrits de Villers ou de Buchholz mériteraient tout autant qu'on les lût, Müller, ou plutôt cet A qui le représente, réplique que l'art de vivre avec son temps présente une difficulté particulière : il faut en effet garder avec soi tout ce qu'il y a eu de grand et de sacré. « Pour bien connaître le présent, il faut faire redevenir présentes bien des choses » (55). Burke sut le faire, au rebours de Smith. Celui-ci prétendait écrire pour tous les temps et pour tous les lieux : il aboutit à ne satisfaire personne, à ne convenir à aucun lieu et à aucun temps. Il n'offre que des concepts, et, à le suivre, on ne fait que métier de manœuvre, tout au plus de copiste. Burke, au contraire, nous montre l'homme d'Etat en pleine action, au lieu de disséquer comme un cadavre les résultats de cette action. Il nous le fait voir en plein combat. De même que dans *Idee der Schönheit* le beau surgissait d'une lutte, c'est aussi jaillissant d'une lutte que s'affirment les idées.

Sans combat, il n'est pas de création artistique, pas de beauté possible. Mieux encore : pas de véritable possession. C'est ce que Müller

(54) VS, II, 349.

(55) VS, II, 261. — « Es muss viel vergegenwärtigt werden, um die Gegenwart recht zu erkennen. »

tente d'établir dans l'essai suivant : *der poetische Besitz*. Aux yeux du vulgaire, posséder un objet, c'est disposer entièrement de son existence jusqu'à pouvoir le détruire. Mais Müller refuse cette possession, qui se cristallise dans l'immobilité glacée d'un article de code. On ne possède un objet que si on jouit de lui. Et, sa théorie agonale intervenant, on n'en jouit que si, par une lutte de tous les instants, on s'en rend sans cesse maître, par une alternance de perte et de reconquête analogue à cette lutte qui, dans la création artistique, s'établit entre le sculpteur et son marbre. La possession poétique comportera, en plus de cet amour qui s'établit, dans la lutte, du possesseur à l'objet possédé, un amour réciproque (*eine Gegenliebe*) qui, allant de l'objet à son possesseur, répond aux liens qui, lors de la naissance de l'Apollon, se tissaient entre la statue et son *Anti-Apollon*. Cette lutte ne doit se résoudre que dans un amour : il faut gagner les faveurs de l'œuvre poétique ; les arracher n'est pas possible. On sent immédiatement quelles conséquences Müller est prêt à tirer du principe ainsi posé. La politique étant l'art par excellence, son principe moteur sera l'amour réciproque qui, dans une lutte de chaque instant, s'établira entre le chef d'Etat et son peuple.

Le dernier essai de ce groupe ranime une vieille querelle avec Fichte. Un navire, par beau temps, alors que tous les éléments concourent à sa marche victorieuse, semble s'affirmer librement, et posséder une personnalité qui se définit par soi-même. Vienne un orage : que les éléments s'affirment à leur tour et le navire semblera absolument sous leur emprise, ne plus dépendre que d'eux. La surface de sa voilure, le profil de sa coque, bien des qualités qui tout à l'heure contribuaient à donner au navire une allure autonome s'ajouteront maintenant aux antiforces conjurées pour sa perte. Par beau temps, on oublierait volontiers les éléments extérieurs ; si la tempête éclate, on leur abandonne le navire. L'idéalisme transcendantal répond : « Navire, éléments ne font qu'un, éternellement, nécessairement, absolument ». Sans doute, répond Müller, mais dans le port, quand le navire cesse de naviguer, et se trouve soustrait aux éléments. Autrement dit, quand il se trouve en un point analogue à celui qu'Archimède réclamait hors de la terre pour pouvoir la soulever.

*
**

Fut-ce une protestation muette contre l'ampleur de ces *Mélanges* ? Malgré la double promesse de lui réserver une part dans le *Phœbus*, Kleist ne collabora pas au numéro d'août. Wetzel, avec un long poème nordique eut les honneurs du rez-de-chaussée. Quant à Müller, il continua la publication fragmentée de l'*Art Dramatique* en

donnant les passages relatifs à la *Scène Grecque*, puis à la *Différence entre le Théâtre antique et le Théâtre moderne*, enfin il offrit au public une seconde série d'essais philosophiques.

Tout d'abord l'arrête la notion d'*organisme dans la Nature et dans l'Art* (56). Il avait, dans l'*Idee du Beau*, presque éludé le problème de la nature et de l'art, les avait posés tous deux comme des principes premiers et immédiats, et avait bien vite tracé entre eux deux le signe de l'union dans l'antinomie. Une question le tracasse : cette unité organique, qui passe à nos yeux pour le caractère distinctif des créatures naturelles et des œuvres de l'art, cette subordination « magique » de la partie au tout, à qui appartient-elle en propre, à l'art ou à la nature ? Une œuvre d'art réussie apparaît-elle organique parce que son créateur a surpris et imité les secrets de la nature ? ou bien transportons-nous dans la nature une faculté de notre esprit, une catégorie de notre entendement, selon laquelle nous réordonnons les phénomènes, et dont la création artistique serait l'expression suprême ?

Deux erreurs nous guettent, dit Müller. Le premier danger est d'opposer *absolument* structure organique et structure mécanique, atomique, ou architectonique. D'abord, une dissection n'est possible qu'en fonction d'une reconstitution, qui va de pair avec elle. En second lieu, l'agent qui meut une machine reste d'essence aussi impénétrable que la vie. Entre organisme et mécanisme les barrières ne sont donc pas aussi infranchissables qu'on pourrait le croire. Et par un détour assez long, où peut se lire le besoin de remplir coûte que coûte les colonnes de son journal, après avoir invoqué la référence de Frédéric Schlegel (57), Müller en arrive à cette affirmation que « ce caractère organique que nous découvrons dans la nature, n'est pas autre chose que notre art, que nous y avons transporté » (58).

L'aveu est grave, surtout de la part de quelqu'un qui opposait sans cesse aux synthèses idéalistes une philosophie inspirée des faits. « Réaliste de mauvais aloi » avait déclaré Frédéric Schlegel, quelques mois auparavant. Et Müller souligne son affirmation, qu'un artifice typographique fait encore ressortir du contexte. « L'homme, continue-t-il, ne peut engendrer que de l'organique, aussi voit-il partout de l'organique. Dès qu'il contemple la nature, ou qu'il la prend pour objet de son action, elle se transforme, sans arrêt, sous ses yeux et sous sa main, en une œuvre d'art. » Mais au moment où il va glisser vers cet idéalisme dont il condamnait naguère les outrances, Müller, par une contradiction qui semble lui échapper, rétablit dans toute sa force la

(56) *Phœbus*, VIII, 33-37 ; VS, II, 321-331.

(57) M. WALZEL, *Romantisches*, 157, a montré que les passages de Schlegel auquel Müller fait allusion, sont assez différents en fait du texte qu'il donne.

(58) VS, II, 329. « Das Organische, was die Menschen in der Natur sehen, ist nichts anderes als ihre in die Natur hineingetragene Kunst. »

doctrine de l'unité dans l'antinomie. Il lui suffit qu'organisme et mécanisme soient le double aspect sous lequel on peut considérer les phénomènes, deux catégories également premières, et qu'entre elles s'établisse le même rapport qu'entre les définitions *dynamiques* et les définitions *atomistes*.

Comme les définitions dynamiques ne peuvent se concevoir absolument, sans qu'on leur oppose une définition atomique, de même il ne saurait y avoir d'organisme absolu. Le terme d'organisme appelle un anti-terme. Et, rejetant d'une même condamnation l'idéalisme qui, immobilisant le monde extérieur, n'accorde qu'au Moi le privilège de se mouvoir et de croître, et le réalisme qui procède à l'inverse, Müller établit la nécessité logique d'un *Antorganisme*. Il y a contradiction dans les termes à parler d'un organisme absolu. Que si l'organisme peut se définir par cet instinct « à la fois simple et infini » qui crée un besoin de croissance et d'expansion, il sera nécessaire de lui opposer à chaque instant un élément stable, et comme cristallisé.

La notion d'*Antorganisme* réclame d'autres précisions et Müller s'efforce de les donner dans un second article (59). L'*Antorganisme* perd cet aspect statique qu'il avait tout à l'heure. Il apparaît maintenant comme la somme des réactions que l'organisme déclenche autour de lui. Entre l'organisme agissant et le monde de résistances qui l'entoure s'établit comme un équilibre dans la lutte, une paix dans l'antagonisme ; autrement dit un organisme à une puissance supérieure intègre le premier organisme considéré et son *Antorganisme*. L'organisme famille intègre ainsi les deux principes antagonistes féminin et masculin. De même cet organisme qu'est une famille de propriétaires fonciers s'intègre avec son antorganisme — une famille de commerçants sans attache avec le sol — dans cet organisme à une puissance supérieure : l'Etat. A leur tour, les nations commerçantes, les peuples de marins s'intègrent avec leur antorganisme, les nations agricoles, dans cet organisme supérieur : l'Europe. De même qu'au dessus des couples antinomiques apparaissait toujours un *Antigegensatz*, sans qu'on puisse arriver à un terme dernier, de même est-il impossible de concevoir une dernière puissance de l'organisme, un organisme absolu.

Comme si les applications politiques de son principe l'avaient ébloui, comme s'il n'avait pas aperçu les conséquences graves qu'on en peut déduire à propos des matières de la foi — car alors il faudrait admettre une révélation seconde, une révélation en devenir qui complèterait la révélation historique et donnerait au *Credo* un aspect de mobilité toujours perfectible — Müller va jusqu'à affirmer, comme corollaire de ses principes, que toute vérité conquise intègre dans un organisme de puissance supérieure des vérités antagonistes de puis-

(59) *Phæbus*, VIII, 37-39 ; VS, II, 332-335.

sance moindre. Au philosophe revient la tâche de faire régner la paix dans le monde de l'art ou de la pensée, sans rien étouffer, sans rien opprimer, en cherchant à élever les termes antinomiques « à une signification supérieure ».

Conclusion que répète le dernier article : « *Unité dans la dualité* » (60). Transposant la première conférence de l'*Art Dramatique*, où il opposait les tempéraments monologiques et dialogiques, Müller déclare : aimer un seul beau, c'est sombrer en lui ; aimer deux types de beauté, c'est se laisser déchirer stérilement. Aimer le Beau dans deux expressions qui s'opposent, voilà qui est véritablement vivre. Müller repoussera donc l'atomisme empirique tout comme cet idéalisme qui nie le monde extérieur. Mais apercevoir le réel dans l'idée, et l'idée dans le réel, retrouver sous deux modes antinomiques de pensée leur unité profonde, telle sera la tâche de la philosophie.

L'article consacré à l'*Ecole de Jean de Müller* (61) cherche moins à définir le talent de l'historien qu'à donner une nouvelle illustration, dans le domaine de la politique, des principes d'équilibre antinomique et de conciliation des antagonismes. Le mérite éminent de Jean de Müller est d'avoir écrit les *Voyages des Papes*. Seules semblent compter aux yeux de son « cousin » les œuvres qui précèdent 1805 et la publication du IV^e tome de l'*Histoire des Suisses*. Au moment où l'Europe « renonçait aux autorités du cœur, refusait l'aide des siècles précédents », Jean de Müller a réagi contre « les Joseph et les Frédéric ». Il a tracé un véritable modèle « d'art politique ». Il a reconnu que la société ne vivait réellement que si les partis entraient en conflit. Si l'un d'eux prévaut absolument, l'Etat penche vers la mort, car il n'y a plus équilibre. Si l'un des partis fléchit, ou se met à douter de soi-même, le devoir de l'homme d'Etat sera d'accourir, de le soutenir, de le revigorer, afin de ranimer la lutte féconde, seule génératrice de véritable paix. C'est ce que fit Jean de Müller dans son apologie du catholicisme.

Il ne suffit pas de mener les antinomies à la pacification, en les intégrant dans un couple selon le *Gegensatz*. Il faut aussi défendre cette synthèse contre quiconque prétend la rompre. Et la nature ne nous laisse guère manquer de cette sorte d'ennemis. Mieux : il est salutaire qu'elle les suscite, pour que nous tenions plus fermement ce monde que nous avons réussi à pacifier. Et Müller, qui rejoint là le thème de *Poetischer Besitz*, exige qu'à côté de la joie de posséder nous laissions toujours une place à la crainte de perdre, que nous doublions constamment l'amour d'une haine, pour que cet amour ne s'endorme pas, mais reste jeune et fort. Haine qui d'ailleurs se dépouillera de ses impuretés trop matérielles — *ein klarer Hass*.

(60) *Phæbus*, VIII, 39, VS, II, 336-337.

(61) *Phæbus*, VIII, 39-44, VS, I, 195-206 (sous le titre *Johann von Müller*, 1808),

Comme corollaire d'une telle proposition, il conviendra, dans une Allemagne entichée de l'étranger, et où les idées « philanthropiques » étouffent les aspirations nationales, de rétablir « une quantité suffisante de partialité ». Jean de Müller a bien ramené les Allemands vers le souci de leur histoire nationale. Ses prédilections vont cependant à « ceux des Thermopyles ». Les guerres des anciens le touchent, semble-t-il, bien plus que les angoisses présentes du peuple allemand. Il pêche contre un principe que l'historien devrait regarder comme sacré : à savoir que, dans la continuité des siècles, aucun n'est indifférent, ou plus léger que les autres, et ne vaut qu'on s'en détache, comme par dédain.

Les sentiments nationaux de Müller, depuis Austerlitz, se sont maintes fois affirmés. Un patriotisme ardent fuse de toutes ses œuvres. Mais, en dépit de glissements où le concept d'Allemand risquerait de coïncider avec ceux d'Européen ou de chrétien, ce patriotisme arrivait à s'accorder avec l'idée de médiation, ce principe irénique qui constitue la pièce essentielle de la « philosophie antinomique ». La mission de l'Allemagne — mission de mère de famille — était de réconcilier l'Europe protestante et révolutionnaire avec l'Europe traditionaliste, de réconcilier l'esprit antique et l'esprit chrétien, d'agir avant tout par amour. Dans une formule comme « vivre avec son temps, tout en s'élevant au dessus de lui », subsistait un détachement ironique, qui corrigeait constamment ce que l'élan patriotique pouvait garder d'âpre et de tendu. Cette fois-ci, la doctrine du *Gegensatz* autorise Müller à une démarche exactement inverse. Dans l'*Idée du Beau* déjà, la médiation pacificatrice se doublait d'une théorie esthétique essentiellement agonale. Müller nous offre maintenant une théorie agonale de l'amour et de la paix. La paix n'est possible que si la haine en constitue le ferment. Proposition inquiétante, même si la haine est « épurée ». Si Müller, sans autre désir que celui de paraître paradoxal, se laisse entraîner à une dangereuse rhétorique, il encourt, mieux que Kleist à qui Goethe l'adressait, ce reproche de vouloir à toute force, même « au prix d'une pénible contorsion faire se rejoindre les extrémités du serpent ». Mais, disait Müller à Gentz, « paraître paradoxal, ou l'être réellement font deux ». Le goût de vains artifices ne l'entraîne pas. Sa situation n'en est que plus grave. Sans lui permettre, à volonté, de souffler le froid et le chaud, son relativisme qui fait dangereusement cohabiter des principes non seulement opposés, mais quasi contradictoires, lui donne la fâcheuse allure d'un sophiste capable de légitimer avec la même vigueur des conclusions inverses.



A mesure que s'avance l'année 1808, les difficultés de rédaction s'accroissent. Müller se voit encore dans l'obligation de coupler les

numéros de septembre et d'octobre. La bouderie de Kleist, du moins, fléchit. Il donne quarante pages de *Kätchen*, et quelques poèmes de circonstance. Mme de Haza avait presque commandé l'un d'eux (62). Müller, de son côté, puise largement dans l'*Art Dramatique* et publie, en plus de la conférence sur le *Caractère religieux de la Scène grecque* la totalité des *Fragments sur William Shakespeare* (63).

Müller, au début de l'hiver, essaie de ranimer la revue. Il rabat des collaborateurs possibles. Krause donnerait volontiers des essais sur l'acoustique musicale. Dahlmann serait tout prêt à tenir la rubrique des littératures anciennes. Le comte Loeben, le Dr Wetzell, Hartmann lui-même offrent de quoi garnir les colonnes. Mais le *Phæbus* se meurt. Kleist ne fournit que l'idylle de second ordre *der Schrecken im Bade*. Müller, qui ne dispose plus que des deux derniers fragments de l'*Art Dramatique*, se voit obligé de fouiller les fonds de tiroirs. Le poème *A Jeannette de Haza, pour ses treize ans* témoigne d'une application consciencieuse mais sans éclat : Müller n'eut jamais la veine poétique (64). Du moins les *Prolégomènes à une philosophie de l'Art* (65) manifestent-ils un ultime effort de Müller pour rendre quelque vie à sa revue expirante.

En cinq articles assez denses, Müller reprend des idées qu'il a déjà exprimées en partie dans *Science et Littérature* et dans *l'Idée du Beau*, et les resserre encore davantage autour du principe de sa philosophie « antinomique ».

Le point de départ est le même que dans la seconde série des *Mélanges*. A une conception mécaniste du monde, conception analytique, du même type que l'anatomie, s'oppose un organicisme épris de synthèses, dont le modèle serait la physiologie. La science sépare, l'art réunit ; la science regarde vers le passé, l'art vers l'avenir. Mais bien que la préoccupation essentielle de la science reste d'établir des discriminations, il est vraiment trop facile de lui reprocher qu'elle tue la nature. Car la séparation n'est possible que si l'esprit, par un mouvement inverse et concomitant, reconstitue l'objet analysé, et réciproquement, la synthèse n'est possible que concurremment à une analyse. Discrimination et reconstitution, science et art forment donc des couples antinomiques, et se rejoignent dans une entité supérieure. Mieux : science et art s'entraident et se préparent mutuellement le travail ; la science ne sépare que pour permettre à l'art d'effectuer une synthèse supérieure ; l'art n'opère cette synthèse que pour permettre

(62) *An S. v. H. als sie die Kamille besungen wollte.*

(63) *Phæbus*, IX-X, 3-13 ; VS, II, 142-164. — *Phæbus*, IX-X, 55-87, VS, II, 39-119.

(64) *Phæbus*, XI-XII, 50-51. Réimprimé par J. BAXA, *AM*, 110. Dans le *Phæbus* il porte le chiffre *AM*. Il semble moins évident que ne le prétend M. BAXA que le poème *Druck der Seele* (*Phæbus*, XI-XII, 39-40), poème qui porte le chiffre *Xxx* puisse être attribué à Müller.

(65) *Phæbus*, XI-XII, 3-27 ; VS, II, 263-320.

à la science une analyse plus profonde, elle-même prélude d'une synthèse du troisième degré, « et ainsi de suite jusqu'à l'infini » (66).

Cette alternance de dissociations et de reconstructions « n'est pas autre chose que l'alternance de la mort et de la vie », cette pulsation où se manifeste le *Weltgeist*, l'*Erdgeist*. Ce rappel de panthéisme ramène Müller vers Schelling : aussi invoque-t-il son autorité lorsqu'il refuse toute séparation absolue de la science et de l'art, de l'action et du savoir. Il se borne à repousser, comme « non moins partielle », leur identité dans l'absolu. Le concept de genre humain n'implique pas l'identité de l'homme et de la femme : de même le fait qu'ils se rejoignent dans une entité supérieure n'efface pas, entre l'art et la science, une différenciation d'aspect sexuel. L'art serait l'élément féminin, la science le principe masculin. Un véritable artiste se montrera, à ses heures, imprégné d'esprit scientifique ; il saura disséquer ses propres œuvres, les résoudre en leurs éléments pour en créer de plus belles ; autrement dit, il faudra qu'il se montre capable d'ironie à l'égard de ses propres créations. Le savant tempérera ses analyses en indiquant les reconstructions possibles : il sacrifiera ainsi à l'esprit artistique. Le philosophe intégrera l'artiste et le savant.

« L'opposition de la science et de l'art est d'ordre mathématique », affirme Müller. Elle nous offre un reflet de l'antinomie du multiple et de l'un, de la variable et de la constante, autrement dit de l'arithmétique et de la géométrie. Mais l'arithmétique, qui vit de l'idée de pluralité, et du besoin de discriminations, n'est possible que si, en même temps, on sent possible la reconstitution, l'unité, la géométrie. Ces deux sciences vivent d'échanges réciproques. Dès lors, est-il légitime d'établir entre mathématiques et philosophie une séparation absolue ?

Distinguer dans la philosophie une activité spéculative — ou scientifique — et une activité pratique — de caractère artistique — se heurte aux mêmes objections. Au-dessus de ce couple antinomique, il faut nécessairement imaginer l'*Antigegensatz* qui lui confère l'unité. Par ailleurs, dans notre vie d'homme, il reste bien difficile de séparer nettement la connaissance et l'action. Sans doute peut-on les réunir sous le vocable de *pensée*, au sens large du mot. Mais si vous faites de la pensée le but ultime de la philosophie, le terme au delà duquel il n'est plus de synthèse possible, la philosophie meurt du même coup. Pour que la philosophie reste vivante, il importe que cette pensée soit soumise à une alternance d'analyses et de reconstitutions qui lui permettra de passer à des opérations « d'une puissance supérieure, et cela jusqu'à l'infini ». En passant de la guerre à la médiation, puis de la paix aux conflits, on n'obéira pas seulement à la théorie du *Gegensatz*, mais on pratiquera l'art de faire vivre les antinomies. On

suivra d'ailleurs, en cela, le rythme même de la vie. Comme elle, nous devons faire s'accorder des apparences disparates, sinon rebelles. Si nous maintenons un *équilibre actif* entre la spéculation et l'action, la science et l'art, notre connaissance ne pourra qu'être vraie, notre action bonne ; et, dans la lutte des principes antinomiques, nous verrons briller « l'esprit divin, moteur de toute vie », le Beau (67).

Il n'est rien qui ne se résolve en antinomies. L'action suppose un sujet agissant, un objet agi ; un terme actif, un terme passif, Mais la passivité n'est pas l'inaction. La vieille formule luthérienne — *passive, sicut mulier ad conceptum* — est fausse. Fausses également les conséquences qu'en tire Fichte dans son *Droit Naturel*. A une quantité positive, on ne peut opposer zéro, à un acte, un non-acte. Le fait de supporter implique non point la passivité, mais une action de signe inverse, une *anti-action*. Le forgeron le sait bien : pendant que sa main droite frappe, sa gauche enregistre, soutient même la résistance de la barre. Et, le coup donné, il arbitre entre lui-même, auteur du choc, et la barre qui reçut le choc. Entre une force et une passivité pure, il n'est pas d'arbitrage possible.

Le coup de marteau, la résistance de la barre constituent un couple antinomique. Le coup donné, le forgeron s'élève au rang d'*Antigegensatz* de ce couple. Puis, dans un second coup de marteau, il s'oppose à ce couple premier, s'élève à un *Antigegensatz* de seconde puissance et ainsi de suite. Le schéma de la création artistique ne diffère en rien.

Un poète, Tasso, dans son *Godefroi de Bouillon*, a résolu l'antinomie de l'homme d'Etat et du poète ; le conflit avec Antonio rompt l'harmonie, remet tout en question. Goethe reconstitue l'union de la poésie et de la vie pratique. Mais le duel qui oppose Goethe le poète et Goethe le politique permet une nouvelle discrimination, partant, une synthèse nouvelle, d'où son œuvre sort transfigurée. L'œuvre, dans sa lutte avec son créateur, aide celui-ci à s'élever : elle n'est donc point passive. La force créatrice du poète rencontre une Anti-force. Aucune ne doit primer l'autre. Il faut qu'elles cherchent à *s'adapter activement* pour que l'œuvre vive et donne une impression de paix.

En d'autres termes, il s'agit toujours de s'élever à un *Antigegensatz*. Müller reconnaît volontiers que son *Antigegensatz* offre plus d'un trait commun avec le *Moi pur* de Fichte. Mais Fichte établit que ce *Moi Pur* est action absolue, qu'il n'est jamais agi. Ce *moi* prend donc les traits d'une unité qui ne saurait s'opposer à rien, ce qui est inconcevable.

Pour saisir ce lien profond qui unit agir et être-agi, une qualité apparaît nécessaire, l'ironie. Elle permet au sujet agissant de s'élever

au-dessus de lui-même et, tout en agissant, de comprendre la contre-activité de l'objet agi.

En face de l'artiste se tient un contre-artiste qui prend l'artiste comme matière. La résistance du marbre oblige le sculpteur à modifier constamment son dessein. Le grand secret de la création artistique se formulera : ne tyrannisez pas votre marbre; ne vous laissez pas tyranniser par lui. L'artiste, « comme un juge et un médiateur divin », devra toujours s'élever au-dessus de lui-même et de son œuvre, se hausser constamment à l'*Antigegensatz* de cette antinomie.

Que si nous remplaçons artiste par philosophe, la proposition reste vraie. Au philosophe revient la tâche d'arbitrer entre le réalisme et l'idéalisme et par les mêmes moyens.

Sur le même schéma, on construira une philosophie de l'art et une critique. Supposons Raphaël peignant une de ses Madones. On le considérera d'abord comme agissant; puis comme agi, car les réactions des peintres italiens, à la vue de son œuvre, ne sont pas restées sans influence sur lui; enfin il s'élèvera à l'*Antigegensatz* de cette antinomie. A chaque degré de ce mouvement ascendant, l'artiste « démolit le Panthéon de son art », et, avec les matériaux qu'il disjoint, en reconstruit un plus beau. Si la Nature peut dire : « Tout ce que j'ai fait est bien », l'artiste prendra pour mot d'ordre : « Mieux encore, et encore mieux » (68).

Il serait erroné de lire dans ces deux formules que la Nature et l'art forment deux domaines absolument séparés, que l'art l'emporte sur la Nature, ou que la Nature soit un modèle inégalable. Müller reprend les conclusions de son premier ouvrage : « *Kunst ist Anti-Natur; Natur ist Anti-Kunst.* » La même œuvre est à la fois œuvre d'art et œuvre de nature ; il l'a déjà montré à propos de Shakespeare. Le danger consiste à ériger en absolu l'un des principes. Philosophe, artiste s'appliqueront à être « l'éternel et calme *Antigegensatz* des antinomies dont les transformations sans fin se déroulent en nous et devant nous » (69).

Le problème de l'âme et du corps trouve, du même coup, sa solution. Le corps est, et devient. Il est donc constitué par le couple être-devenir. L'âme, dès lors, se définira par l'*Antigegensatz* de ce couple antinomique. Le corps apparaît donc comme « le chef-d'œuvre, ou encore l'histoire de l'âme » (70). Mais aussitôt l'objection s'impose : alors, l'âme, comme le *Moi* de Fichte, crée le monde *ex nihilo* par un acte pur de sa liberté.

Pour dissiper de tels soupçons, Müller souligne aussitôt qu'il n'accorde la priorité ni au sujet agissant ni à l'objet agi. En fait, il n'y a plus ni sujet ni objet. L'âme assume le rôle de l'artiste : elle agit sur le

(68) VS, II, 303.

(69) VS, II, 306.

(70) VS, II, 307.

corps comme l'artiste sur la matière, en subissant une contre-activité qui l'oblige, chaque fois, de même que le corps qui lutte avec elle, à s'élever d'un degré plus haut : combat fécond où tous deux se perfectionnent. D'ailleurs, comme entre la pensée et l'action, la limite est difficile à tracer entre l'âme et le corps. L'âme, bien après que le corps a péri, peut encore agir sur le monde matériel ; elle célèbre, elle aussi, des triomphes sur la mort. Tout en protestant contre la psychologie pathologique mise à la mode par l'*Aufklärung* décadente — psychologie philanthropique bonne tout au plus pour des avocats d'assises, des médecins ou des directeurs de conscience — Müller en arrive aux définitions suivantes : le corps, l'ensemble de ce que je possède, c'est le *Mien* ; l'âme, la totalité de ce que je puis faire, est le *Moi*. L'homme qui se compose d'un corps et d'une âme, apparaît donc tantôt comme objet agi, en tant que corps, « comme son propre chef-d'œuvre », tantôt comme agissant, en tant qu'âme, « comme sa propre histoire » (71). Sans doute l'antinomie œuvre d'art-histoire ne s'aperçoit-elle pas du premier coup d'œil : on attendait plutôt l'antinomie œuvre d'art-artiste. Cependant, quand nous opposons l'artiste qui modèle et l'œuvre qui est modelée, nous constituons, en face de ce couple, l'*Antigegensatz*, l'Anticouple. Si nous posons le couple corps-âme, l'anticouple sera l'âme à la puissance deux. Appelons cette âme le *Moi* ; le couple 1 formera l'*Anti-Moi*. A ce couple *Moi-Antimoi* s'oppose, comme anticouple, une âme à la puissance trois et ainsi de suite. Tantôt contemplante, tantôt contemplée, dans la suite des puissances dont elle est investie, l'âme garde du moins le sentiment de sa continuité. « A l'âme qui contemple, le corps qu'elle contemple apparaît comme une possession constante, comme un chef-d'œuvre : l'âme qu'elle contemple apparaîtra comme un devenir infini, comme un fragment de l'histoire de la Nature » (72). Et l'âme, à mesure qu'elle s'élève des couples aux anticouples successifs, gardera le sentiment intime qu'éternellement elle agit, et est, en même temps, agie.

Müller, comme enivré de sa vision antinomique du monde, et préoccupé de lui chercher dans tous les domaines des justifications aussi bien que des applications, n'aperçoit pas l'objection qui s'impose. En dépit de ses principes, il ne tient pas la balance égale entre l'âme et le corps. A l'âme échoit un privilège unique : elle seule peut contempler et se contempler. Elle seule peut être à la fois sujet et objet. Müller, quoi qu'il fasse, incline vers l'idéalisme de Fichte. En termes fichtéens, chez lui, un *Moi* appliqué s'oppose constamment sinon à un *Moi* pur, du moins à un *Moi* toujours plus pur. La seule différence est que Fichte entrevoit un arrêt, tandis que chez Müller la chaîne des anticouples ne saurait prendre fin.

(71) VS, II, 314.

(72) VS, II, 316.

De tels développements ne pouvaient que détacher définitivement du *Phæbus* les esprits peu enclins à ces ratiocinations où l'on passe de la métaphysique à la logique, à l'esthétique ou à la physiologie. Or Kleist détestait la théorie.

D'ailleurs la vive amitié qui le liait à Müller se refroidit, bien que Müller n'ait pas changé à son égard (73). Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on peut noter dans le caractère de Kleist, au total assez opaque, des renversements assez brusques. Entier, incapable de compromissions, peut-être souffre-t-il de voir Müller prôner sans cesse la médiation; mais enfin, la médiation, chez Müller, n'exclut pas la guerre : elle l'appelle. Il est bien difficile de croire, de la part de Kleist, à une jalousie mal refoulée : Müller seul avait recueilli les éloges de Goethe. Mieux vaut également abandonner comme sans valeur — la source est trouble, et c'est bien tard que Pfuel et Bülow remirent en circulation de tels bruits — ce dépôt amoureux qui aurait, à cause de Mme de Haza, dressé Kleist contre Müller et l'aurait conduit jusqu'à des voies de fait. Après de tels incidents, on ne comprendrait pas qu'ils aient pu, à Berlin, un an après, renouer si vite.

Comme motif plausible de ce refroidissement, on ne peut guère invoquer que les négociations, menées en dehors de Kleist, entre Müller et Walther lorsqu'il s'agit de trouver un éditeur à la revue déjà compromise financièrement. Kleist, d'ailleurs, se rendait coupable, en même temps, d'une trahison plus cruelle puisqu'en juin il proposait à Cotta de publier un *Taschenbuch* pour lequel il s'engageait à fournir chaque année un drame. Mieux encore : avant la fin de 1808, il projette de fonder une *Germania*, s'assure des collaborateurs, Dahlmann, Frédéric Schlegel, mais néglige de mettre Müller au courant de ses desseins. Et s'il est exact qu'il ait fait, à Dresde, courir sous le manteau copie de la *Bataille d'Arminius*, on peut se demander pourquoi il ne la laissait pas publier dans les colonnes du *Phæbus*, qui manquait de matière. Sans doute Müller ne s'est-il pas montré très affecté de l'épigramme *Die Lebendigen Pflanzen* (74), dont la dédicace, même abrégée, ne laisse aucun doute, et où Kleist raille le travers de Müller de vouloir à tout prix, de gré ou de force, tout faire tenir dans sa théorie des couples antinomiques. Mais Müller sent que Kleist l'abandonne, et son aveu à Gentz sonne douloureusement : « Je n'ai jamais été si seul que depuis six mois » (75). Aux yeux de Müller, l'attitude de Kleist reste incompréhensible ; en s'écartant de lui, Kleist abandonne le seul qui l'eût compris.

De plus, un journal de combat, tel qu'apparaissait le *Phæbus* use

(73) KAYKA, 110, accuse gratuitement Müller de *Frontwechsel*.

(74) (*An M...*)

Eine Mütze, gewaltig und gross, über mehrere Häupter
Zerst du und zeigst dann, sie gehn unter denselbigen Hut.

(75) BW, 143.

rapidement l'attention du public. Lues par Müller, aux chandelles de l'hôtel Carlowitz, certaines pages pouvaient prendre un brillant séduisant ; imprimées, elles lassent. Et pour qu'ils subissent sans sourcilier, coup sur coup, les *Mélanges* puis les *Prolégomènes*, il faudrait supposer aux lecteurs des vertus quasi-héroïques. Mais avant que Müller en fût réduit à remplir tant bien que mal les pages de son journal, celui-ci avait cessé de plaire. On n'osait pas — c'eût été faux et dangereux — rappeler que, selon Vauvenargues, « la magnificence en paroles avec de faibles idées, voilà qui est proprement du phébus ». Mais, depuis mai 1808, on n'ignore pas à Weimar que Goethe a rompu avec « ceux de Dresde... les chevaliers du *Phæbus* ». Knebel condamne « ces fadaises, ce manque de goût doublé de prétentions », sa sœur Henriette n'a que mépris pour « cette flaque de boue ». Heinrich Meyer, de son côté, note avec calme que les sympathies étaient trop minces pour que l'entreprise pût durer et agir (76). Brentano, dont on avait pressenti la collaboration, trouvait au journal « une raideur saxonne », et, à Dresde, Dora Stock pouvait citer, à l'appui des condamnations qu'elle prononçait, toutes les références venues de Weimar. On sait exploiter contre le journal les violences de Kleist, ses épigrammes contre les lectrices qui se choquaient de *Penthésilée* et de la *Marquise von O...* Les attaques lancées par Müller à Charles de Villers et à Buchholz, si brèves fussent-elles, n'en provoquent pas moins un remous, des protestations (77). Ce n'est pas « un excès de politique » qui tua le *Phæbus* (78). La désaffection de Kleist, les inimitiés qu'il s'attira avaient mortellement blessé l'entreprise, les remèdes de Müller ne firent que l'achever.

(76) KNEBEL à Goethe, 3 mai 1808. — HENRIETTE KNEBEL à son frère (*L. v. Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette*, Iena, 1858, p. 358). H. MAYER *Kleine Schriften*, 112.

(77) Cf. *Studium der positiven Wissenschaften*. Villers protesta. Cf. STEIG, 500, et traita Müller de « unedle teutsche Hand ». *Jen. Lit. Ztg*, 1809. Intell. Bl., 26.

(78) LAUN, *Memoiren*, II, 162, est responsable de cette erreur. C'est lui qui, le premier, parle de *ewiges Politisiren*.

CHAPITRE IX

COLLABORATION A " LA PALLAS "

(1808-1809)

« 1808 : l'année du *Phœbus* ». L'étiquette est d'une simplicité engageante. Mais elle n'enferme qu'une part de vérité. Certes, pour Müller comme pour Kleist, en dépit du précoce refroidissement de ce dernier, le *Phœbus* reste l'entreprise majeure. Mais il s'en faut que la direction et la rédaction de sa revue accaparent entièrement Müller. Riche en événements de tout ordre, cette année 1808 marque chez lui un rare bouillonnement d'idées et d'entreprises.

Malgré les efforts de Gentz, ou peut-être parce que celui-ci, dans son enthousiasme, avait fait naître de trop beaux espoirs, la rencontre avec Mme de Staël n'a pas tourné nettement à l'avantage de Müller. Il a toutefois noué des relations avec Sismondi, et, en réveillant des souvenirs vieux de près de cinq ans, trouvé auprès de Guillaume Schlegel audience favorable. Il n'est pas impossible que Guillaume ait prévenu Frédéric : un changement total, du moins, se manifeste dans les relations entre Frédéric Schlegel et Adam Müller. Une amitié naît, qui deviendra chaque jour plus solide et plus étroite, au point que, vingt ans après, la mort inopinée de Schlegel portera à Müller un coup dont il ne se relèvera pas.

Frédéric Schlegel passe à Dresde vers le début de juin 1808. Il n'ignore rien des critiques que Müller lui a adressées dans *Science et Littérature* ou dans l'*Art Dramatique*. De son côté, il a prononcé des mots fort graves : « réaliste de mauvais aloi », « charlatan ». Néanmoins, l'entente s'établit rapidement, et si doucement qu'elle ne laisse aucune trace dans la correspondance avec Gentz, et ne se manifeste que par des plaidoyers de Schlegel en faveur de son nouvel ami (1).

Peu après le passage de Schlegel, Tieck vient s'établir pour quel-

(1) Schlegel recommande par exemple à Reinhard l'*Idee du Beau*, cf. *Briefwechsel zw. Gæthe und Reinhard*, 74.

que temps à Dresde. Müller, dans certains passages de *Sciences et Littérature*, lui avait montré quelque dureté : « les Schlegel, en ne jurant que par Tieck, et fort dévotement, étalaient un manque de sens critique assez incompréhensible » ; « Tieck oubliait aussi qu'être enfant n'est pas faire l'enfant » (2). L'*Art Dramatique* effaçait largement cette mauvaise impression : avec Goethe et Guillaume Schlegel, Tieck a su donner à l'Allemagne le sens de Shakespeare ; et après avoir approuvé ses railleries à l'égard de l'abbé Batteux, Müller range Tieck parmi les dramaturges allemands, aussitôt après Goethe et Schiller, parmi ceux qui se montrèrent capables de puiser dans leur propre cru, sans se lier à l'imitation des anciens ou de l'étranger. Quand Tieck installe sur la scène une nouvelle salle de théâtre avec ses spectateurs et ses planches, Müller n'hésite pas à célébrer ce coup de génie (3). Quand Tieck arrive, Müller le couvre de prévenances : il lui aurait ouvert les colonnes du *Phæbus*. Tieck garde une réserve glacée. Il sait que Müller a pour ami Wiesel, et Tieck déteste Wiesel. Peut-être est-il jaloux, lui, l'incomparable lecteur, des succès du conférencier Müller. Dans sa tardive préface aux œuvres de Kleist, il tient grief à Müller d'avoir loué sans réserves l'*Amphitryon* que lui, Tieck, trouve bien mauvais (4). Mais à en juger par les railleries dont il le crible dans son *Fortunat*, il juge déplacées, prétentieuses même, les relations nobles que le bourgeois berlinois Müller affiche avec ostentation. Et les épigrammes de Müller contre les catholicisants à la Wackenroder ont, plus qu'il ne le pensait, dévié cruellement sur Tieck. De la part de celui-ci, l'hostilité toute franche se manifeste sans retard.

Une autre connaissance berlinoise, Varnhagen, s'arrête quelque temps à Dresde à la fin de l'été ; et chez Kügelgen, Müller rencontre une pittoresque figure, Seume, poète et deux fois déserteur. Quand il lui prend envie d'entendre un opéra ou une conférence, il arrive de Leipzig à pied, la poste étant trop lente à son goût (5).

En août, à la grande joie de Gentz, le duc de Weimar décerne à Müller le titre de *Hofrat*. Gentz, qui séjourne à Teplitz, espère que ce titre honorifique pourra se monnayer en une situation stable, et bien rentée (6).

Vers la fin de l'automne, le préfet de Haza introduit contre sa femme l'instance définitive en divorce. Kleist se charge de faire le voyage de Pologne, d'aller voir les parents Taylor, qui habitent à Pruschim, près de Lewitz, d'obtenir leur consentement à la séparation et de régler avec eux les questions que soulève l'administration de la dot de leur fille.

(2) DWL, 72, 135 (note).

(3) VS, II, 92, 112, 188, 183.

(4) Kleists Werke, 1821, p. XXX.

(5) KÜGELGEN, Jugenderinnerungen, 29.

(6) BAXA, AM, 95. BW, 152.

Toutefois la rédaction du *Phæbus*, des rencontres, des visites, son rôle de précepteur princier, de graves événements familiaux n'empêchent pas Müller de se remettre avec ardeur aux sciences politiques. Gentz lui reprochait naguère un goût voluptueux de l'oisiveté contemplative : cette année-ci, Müller ressent comme un prurit d'activité.

Il se donne à ses anciennes études avec un zèle rajeuni : il a d'ailleurs la joie d'avoir un élève. Puis il se préoccupe de maintenir un équilibre *antinomique* entre les spéculations du *Phæbus* et des travaux plus pratiques, si l'on peut dire. De même que le *Phæbus* lui donne l'occasion de préciser certains points de sa doctrine esthétique ou métaphysique, la collaboration à une autre revue lui permettra de mettre sur le papier, de reviser ou de développer des idées politiques qui jusqu'ici n'avaient fait que transparaître passagèrement dans des œuvres d'autre sorte.

Rühle couvait de grands projets. Son voyage avorté aux Indes Orientales lui avait farci la tête d'une quantité extraordinaire de lecture : il ne voulait s'embarquer que pleinement documenté. De nombreux entretiens avec Müller l'ont assez bien converti à la philosophie du *Gegensatz*. Toutes ces notions bouillonnent et cherchent à s'exprimer. Au printemps de 1808 il écrit ses *Hiéroglyphes* qui surprendront, tant par la somptuosité de leur présentation que par l'énigmatique gravure de leur en-tête, ou que par une recherche persistante du paradoxe. De vieux projets abandonnés retrouvaient tout à coup leur emploi. Rühle voulait adjoindre à la librairie du *Phœnix* un atelier de cartographie ; les *Hiéroglyphes* s'ouvrent par des exposés sur les diverses projections, sur l'orientation des cartes et leur emploi, et s'achèvent sur une histoire des expéditions aux Indes et une critique aiguë de la politique anglaise ; Rühle reprochait aux Anglais leur conduite dans les guerres de Vendée et notait, non sans plaisir, que le blocus continental favoriserait grandement l'industrie allemande. Le volume renfermait encore une quarantaine de pages où Rühle étudiait les rapport des mathématiques et de la philosophie et arrivait à des conclusions qui devaient flatter Müller. Lui aussi, Rühle, condamne ces philosophes qui confondent la négation et la notion de négatif, qui mêlent relatif et absolu, lui aussi parle de la « Secte », de « l'Epidémie » venue de Fichte. Il estime lui aussi qu'il est bon de définir de nouveau la nature des axiomes et des définitions, donne un écho fidèle aux *Mélanges*, au *Gegensatz*, et aux méditations d'où sortiront bientôt les *Prolégomènes*. Sa terminologie se calque sur celle de Müller ; le terme de *Gegensatz* revient couramment sous sa plume, et à l'Europe s'oppose, selon lui, tout un ensemble de forces politiques et économiques qu'il ne peut mieux définir qu'en les appelant l'Anti-Europe.

La contemplation de la sphère et de ses propriétés reste la source de toute philosophie féconde; la mort est l'anti-terme de la vie et l'on croirait entendre Müller en personne quand Rühle déclare : « Les mathématiques et la philosophie ne sont que deux formes opposées d'une même matière » ou encore : « Mon dessein est d'établir une médiation, une synthèse d'ordre supérieur entre les forces antinomiques... de parvenir ainsi à la véritable paix... à un repos vivant ».

Gentz, informé du contenu du livre redoute d'y trouver un assemblage « à vous faire devenir fou furieux » (7). Il exagérait, mais il y avait bien de quoi donner le vertige. Müller, qui n'était point exempt de certaines vanités trop humaines, se sentit flatté d'avoir recruté un disciple qui s'appliquât jusqu'à tousser et cracher comme lui. Au moment où les négociations avec Walther refroidissaient l'affection de Kleist, Müller écoute très volontiers Rühle qui lui demande de collaborer à sa *Pallas*.

Comme écrivain militaire, Rühle avait obtenu un réel succès avec sa relation de la campagne de 1806. Il avait dans ses cartons des études de stratégie et de tactique. Comme la guerre compose avec la paix un couple antinomique dont aucun des termes ne peut se penser sans l'autre, Rühle, fidèle aux principes du *Gegensatz*, ouvre sa revue aux sciences qui traitent de l'Etat en paix. Athênê Promachos et Minerve, mère des lois, n'étaient qu'une seule et même déesse. La revue de Rühle s'appellera donc la *Pallas*.

Dès l'introduction qui paraît en même temps que les *Hiéroglyphes*, vers juillet 1808, résonnent des accents müllériens. Elle s'apparente avec franchise à celle du *Phæbus*. La valeur de la revue ne viendra que de l'opposition des idées qu'on y défendra ; la lutte est un principe de fécondité, à condition qu'elle n'aboutisse pas à l'écrasement total d'un des adversaires. C'est donc un « esprit de liberté » qui régnera dans cette revue, et gouvernera « la discussion sans fin entre natures opposées ». De telles formules, et l'abus de conclusions par analogie, introduites par la formule « n'est autre chose que... » laisseraient facilement croire que Müller trempa dans la rédaction de cette préface. Ou alors, c'est que Rühle disposait d'un rare talent de pasticheur.

Dans le premier numéro, où il figure aux côtés de Jomini qui présente l'*Art de la Guerre*, et de Buchholz qui se demande « Jusqu'à quel point peut-on considérer le gouvernement anglais comme oligarchique ? » — Müller se voit réserver une belle part : vingt pages, cinq articles. Au moment où le *Phæbus*, saturé, ne pouvait plus accepter sa prose, Rühle et la *Pallas* lui offraient une hospitalité généreuse.

(7) BW, 137.

Elle ne se dément pas par la suite : chaque livraison, sauf la dernière, accordera à Müller quelques pages en bonne place (8).

De ces articles, un certain nombre ne revêt que la valeur d'à-propos. D'autres abordent, avec quelque souci de profondeur, des problèmes qui tiennent au cœur de Müller, et réapparaîtront bientôt dans les *Eléments de Politique* (9).

Si l'on ajoute foi à Varnhagen — et comme son passage à Dresde suit d'assez près celui de Mme de Staël, il y a des chances pour qu'il ait rapporté l'anecdote sans trop la défigurer — une diatribe considérée de Müller contre Fox lui aurait valu, de son interlocutrice, d'impétueuses remontrances. Ne pouvant se venger sur Mme de Staël, Müller exerce du moins de vigoureuses représailles sur l'auteur involontaire et occasionnel du litige (10). Et Müller se livre à cette exécution avec une étonnante partialité. S'il daigne ne pas laisser glisser Fox vers un oubli total et méprisant, c'est qu'il fut pour un temps, et jusqu'à une retentissante rupture, l'ami de Burke. On annonce de lui une histoire des Stuarts. Müller n'en a vu que les prospectus ; mais il serait bien étonné si elle n'éveillait pas une déception profonde. « Tous les talents étaient en Fox : il ne lui manquait que le talent ». Gâté par les applaudissements d'une nation qui aime les sauts périlleux « et les bonds de génie », il a, au total, un bel avenir derrière lui. Dans la couronne de Grande-Bretagne, il fait l'effet d'un fleuron gonflé de sucs vénéneux. « Agrégat » de belles facultés sans lien organique, il mérite les pires invectives pour avoir osé hasarder « une foule d'affirmations inconciliables », approuver et admirer, dans la Révolution Française, « les partis les plus opposés ». Müller le médiateur, l'apôtre des « synthèses supérieures », Müller qui, au nom du *Gegensatz*, marie les principes antinomiques, se laisse aller, dans une ardeur de vengeance, à répudier ses dieux, et tombe dans les travers de la « critique normative ».

A propos d'*Impôts indirects et Recrutement indirect des armées* (11), Müller lance une critique à l'Etat patriarcal et policier qui, pour soutenir le trésor et entretenir l'armée, recourait à des moyens indirects, de peur d'éveiller chez les citoyens une désaffection à l'égard du prince. Transposant en précepte politique un mot de Pascal, Müller accorde bien que pour acquérir les vertus que réclament la patrie et

(8) L'article anonyme *Ueber Staats-Bankerout und Staats-Notpfennige*, très proche de Müller par la pensée (les finances d'Etat n'ont aucun rapport avec celles des particuliers ; une banqueroute de l'Etat est impossible, à moins que l'Etat ne meure) ne semble pourtant pas de sa main. Les phrases sont brèves, de trois lignes parfois, sans emboîtements ni redondance d'épithètes. D'après le style on conclurait plutôt à un article de Rühle que de Müller.

(9) Nous ne donnons pas la suite chronologique des articles, mais nous nous permettons de les regrouper, en partie tout au moins.

(10) *Pallas*, 1808, I, 75-80, VS, I, 175-181. « *Programm zu Fox : Geschichte der Stuarts.* »

(11) *Pallas*, 1808, I, 81-82 ; VS, I, 186-170. Réimprimé par Баха, *Abhdl*, 2, 93-94.

la religion, il peut suffire, à la rigueur, d'accomplir froidement son devoir, de s'obliger contre son cœur à des sacrifices, de se plier à des gestes rituels. Mais le meilleur lien qui puisse unir gouvernement et citoyens reste non la contrainte, mais l'amour, un amour réciproque. Or, on n'aime rien tant que ce qui coûte cher. Les princes en sauraient dire quelque chose : les gens qui se laissent acheter par eux ont, pour les princes, moins d'amour que les princes n'en ont pour eux. Que le prince, que l'Etat soient donc chers, au double sens du mot. Que les citoyens sentent bien, au poids qu'ils portent, qu'ils sont partie intégrante de l'Etat. Pourquoi déguiser les charges qu'on exige des sujets ? Impôts et recrutement ne seront jamais assez directs. Thème qui sera repris dans les *Eléments de Politique* et dans les conférences berlinoises sur *Frédéric II* : aucun des organismes constitutifs de l'Etat ne doit traiter l'un des autres comme un organisme mineur ; l'amour réciproque des parties entr'elles, des parties et du tout, constitue le lien efficace qui resserre la cohésion de l'Etat.

Le *Phœbus* de juillet 1808, dans le dialogue sur l'*Etude des Sciences positives*, reprochait brièvement à Adam Smith d'avoir échafaudé des concepts et non élaboré des idées. Un article de la *Pallas* continue le procès et nous offre une vue plus fouillée, non seulement de l'Etat organique, mais de l'organisme supérieur où les Etats viendront s'intégrer (12).

Müller pose tout d'abord le problème de la richesse nationale. Adam Smith la définit comme le produit physique et tangible de la totalité du travail effectué dans la nation. Elle a donc un caractère nettement matériel. Mais quel travail mérite le nom de productif ? Les physiocrates répondent : la seule agriculture. L'école mercantile : toute activité qui procure un gain pécuniaire. Smith : celle qui crée des objets.

Suivant sa tactique habituelle, Müller commence par affirmer les mérites de Smith : il a posé le problème d'une manière plus complète que ses devanciers. Mais il a le tort impardonnable de ne pas incorporer à la richesse nationale les biens spirituels. La pensée d'un homme d'Etat, la parole d'un clerc ou d'un poète sont parfois une source de richesses plus féconde qu'une activité matérielle.

Les *Prolégomènes*, bientôt, montreront que l'âme du héros continue à pétrir le monde matériel, alors que la mort a immobilisé la main de ce héros. Le précepteur du prince Bernard tourne habilement un compliment au duc Charles-Auguste qui avait su s'entourer de gens que Smith eût déclaré improductifs, en affirmant que les biens spirituels constituent « les semences les plus magnifiques, les manufactures les plus lucratives ». Sans doute le financier serait-il dans un pénible embarras s'il lui fallait estimer en chiffres ce que,

(12) *Pallas*, 1808, I, 89-94 ; *VS*, I, 88-95 ; *BAXA*, *Abhdl*, 2, 76-81.

par exemple, l'œuvre d'Adam Smith a rapporté à l'Angleterre. Mais enfin une expérience récente permet d'estimer ce que les malheurs de la Prusse, qui n'ont en rien affecté les richesses matérielles et n'atteignaient que l'honneur et le sentiment national, ont pu lui rendre d'énergie physique. D'ailleurs, la sécurité constituant la condition première, sans laquelle on ne peut jouir des biens de ce monde, tous les travaux invisibles qui renforcent le lien national, partant, la sécurité, ne peuvent rester indifférents quand il s'agit d'estimer la richesse de la nation. A côté des biens matériels que l'intellect peut dénombrer, accordons une place aux biens invisibles qui ressortissent au sentiment.

La richesse nationale n'est donc pas la somme des richesses individuelles. « La véritable richesse d'une nation sera son existence nationale, dans la totalité de son extension ». L'administration de l'Etat ne se réduit pas au seul ministère du commerce. « L'Etat, c'est la totalité des biens physiques et moraux » (13).

On objectera qu'alors les Etats sont identiques. Müller répond qu'il accorde un rôle à des facteurs particuliers. Par sa situation, l'Angleterre est surtout marchande, la Prusse, militaire. Mais ce principe qui donne sa nuance prédominante à l'Etat ne s'érige pas en absolu. L'Angleterre n'est pas un comptoir, ni la Prusse une caserne. Un équilibre organique assure la vie de l'Etat. D'ailleurs, ces différences de nation à nation s'intègrent harmonieusement dans une entité supérieure, le grand Etat qu'est l'Europe. Un excès local d'esprit mercantile ou militaire non seulement s'y amortit, mais concourt à créer ces antinomies sans quoi la vie du Tout est impossible.

Séparez biens matériels et biens spirituels : vous tuerez l'Etat. Le concept issu du calcul à froid n'a point sa place au gouvernement : l'*Idee* seule peut régner. Le concept est mort et glacé, il résulte de continuelles éliminations. L'idée, au contraire, est vivante et élastique, elle ne supporte ni discrimination absolue, ni élimination, fût-ce d'un seul élément.

Déjà prend corps la théorie de l'Etat organique. Ces pensées étaient trop chères à Müller pour qu'il n'y revienne pas. L'occasion lui en est fournie par l'ouvrage de Brandes, les *Considérations sur l'Esprit du Siècle en Allemagne* (14). Müller affirme son patriotisme prussien et allemand : il félicite Brandes, hanovrien, de n'avoir pas voulu trouver, dans l'effondrement de la Prusse, une occasion de la couvrir de boue. Il loue également Brandes de protester contre ce « fatalisme paresseux, cette indifférence sans cœur » qui à propos de tous les événements se console à bon compte en déclarant que ce qui arrive

(13) VS, I, 93 : « ... den Staat, den ganzen Inbegriff physischer und moralischer Güter..... »

(14) *Pallas*, 1808, II, 218 sqq ; VS, I, 214-224.

devait forcément arriver. Müller, qui à la fin de son *Gegensatz* inclinait à un panthéisme fataliste, le corrige au nom même de sa philosophie antinomique et déclare : « Certes, il y a dans l'histoire une nécessité. Mais elle n'est pas absolue. Elle n'est là qu'en fonction du terme opposé, notre liberté ». De même, avec Brandes, il proteste contre une calamité : dès que les malheurs s'abattent sur un pays, des citoyens, n'écoulant que leur égoïsme, se désintéressent de la patrie, et semblent chercher à s'établir hors d'elle. Müller précise un point essentiel de sa doctrine politique : le citoyen ne peut se séparer de l'Etat. Il est même impensable hors de l'Etat. Sortir de la communauté nationale représente exactement le même problème que trouver, en dehors du monde, un point d'appui permettant de le soulever.

Brandes, toutefois, a commis des erreurs dès qu'il parle de la nature de l'Etat. Celui-ci se définit, pour lui, comme « une machine imaginée par le pouvoir suprême », un mécanisme à la disposition du souverain. Cette formule représente l'idéal de l'Etat policier et patriarcal, mais, en aucun cas, ne peut expliquer l'attachement des sujets pour le souverain, et pourtant cette affection est apparente. Müller pose donc les axiomes essentiels de sa politique, sous une forme qui ne variera guère dans les œuvres ultérieures, ni dans les *Eléments* ni dans *Theologische Grundlage* : « L'Etat n'est pas un mécanisme inventé par le souverain, il n'est pas davantage une compagnie d'assurances, pas davantage une métairie... il est le total de la vie physique et spirituelle d'une communauté d'êtres humains ». Il n'est pas le jouet d'un seul, « un outil combiné, monté et manié de l'extérieur par une action unilatérale, et d'après des concepts despotiques et glacés », mais une personne vivante, mais un « Tout libre, capable de croissance, et consistant en une infinité de réactions réciproques dues à la lutte et à la réconciliation d'idées » (15). Son lien le plus fort, c'est la religion. Au Moyen Age, elle a donné à l'Europe plus de cohérence que ne lui donneront jamais « les traités et leurs nœuds coulants ». La Prusse naquit de la Réforme, mais en fut la victime : un protestantisme effréné empêcha le Nord de l'Allemagne d'arriver à la cohésion autrement que sous un despote qui fut « un virtuose de l'incrédulité ». Pour remplacer ce lien religieux, il fallut aux Prussiens le culte des héros nationaux. A côté des principes fondamentaux de la structure de l'Etat, apparaît dans cet article la possibilité d'une réhabilitation de Frédéric II.

*
**

(15) VS, I, 221. — « Kein von aussen durch einseitige Wirkung, nach kalten despotischen Begriffen zusammengefügt, geklebt, geknetetes Werkzeug... ein freyes, in sich durch unendliche Wechselwirkungen streitender und sich versöhnender Ideen bestehendes, wachsendes Ganze. »

Le problème de la liberté humaine et du déterminisme historique, effleuré à propos de Brandes, reparaît dans l'article *De l'intrigue* (16). A lire les mémoires des deux derniers siècles, et plus spécialement les mémoires français, on pourrait croire, même en faisant cette restriction que les auteurs se sont toujours arrogé le beau rôle et la part la plus belle, que les citoyens, par tempérament et par éducation, se laissaient ployer comme roseaux. Quelques hommes les maniaient, qui savaient mûrir leurs desseins et voir de loin. Le monde prend l'allure d'une série d'intrigues, au-dessus desquelles règne la Providence, qui, par définition, voit de plus loin encore.

Pourtant, dit Müller, l'homme est libre. Chacun de ses actes, au moment où il se produit, paraît neuf et inattendu. Et cependant, il s'insère dans une chaîne causale. Si bien qu'on peut affirmer que les voies de Dieu sont impénétrables, et que, d'autre part, rien ne pouvait arriver que ce qui s'est passé. On croirait que le secret des choses humaines est constamment en train de se révéler.

Müller refuse que l'homme soit un simple instrument aux mains de Dieu. Même lorsqu'il s'abandonne à ses décrets, il n'abdique pas totalement sa liberté. A l'égard du déterminisme historique, la liberté s'affirme de la même façon : « En celui qui sciemment abandonne à la violence des éléments ce qu'il ne peut lui refuser, il est désormais impossible de voir un instrument de l'intrigue ». De terribles destinées ont mis en pièces l'Etat mécaniste : elles semblent enlever à la raison calculatrice cette précellence que lui donnait l'intrigue. L'élan personnel, la liberté individuelle s'épanouissent à leur aise. Il s'agit de concilier les deux principes : la philosophie antinomique — tout comme la théologie catholique, tout comme la sagesse goéthéenne — admet côte à côte la liberté et le déterminisme sans que l'un prime l'autre. De même, l'Etat selon Müller ne bannira pas la raison calculatrice. Pourvu qu'elle abandonne l'espoir de traiter l'homme comme une machine, de le ravalier au niveau d'un mécanisme, elle reprendra sa place dans l'Etat, mais mariée « aux clairvoyances du cœur ».



A propos des *Plaintes sur la rigueur des temps et sur l'augmentation constante du coût de la vie* (17), Müller continue à poser les axiomes de sa Politique. En écho à la dernière conférence de *l'Idée du Beau*, il raille d'abord ces geignards qui, depuis Salomon et l'Ecclésiaste, se plaignent que tout va de mal en pis. D'autres, au contraire, gardent au fond du cœur la foi dans le perfectionnement de notre

(16) *Pallas*, 1808, III, 213-216 ; *VS*, I, 207-213.

(17) *Pallas*, 1808, IV, 443-450. (N'a jamais été réimprimé.)

espèce. Müller se range délibérément du côté des optimistes. Certes, l'humanité subit des crises terribles. Il y a des explosions; mais tout finit par s'arranger. « Plus le danger est pressant, plus le salut est proche ». Il ne va pas jusqu'à désirer la catastrophe, jusqu'à souhaiter que le monde vole en éclats pour que s'établisse le règne rayonnant de Baldur, mais du moins il puise dans le mal la certitude que le bien approche. Dans notre inclination incoercible vers le péché, Luther, lui aussi, allait chercher sinon la certitude du salut, du moins un motif puissant d'espérer notre rachat par les mérites du Christ.

Combiné avec la notion de continuité du monde, et de continuité irréversible dans le temps — *Science et Littérature*, l'*Art Dramatique* ont pris position contre les restaurations pures et simples — cet optimisme lui permet de tourner en dérision les fidèles de Rousseau : un retour à l'état de nature d'abord est impossible, et, à supposer qu'il fût loisible, constituerait un recul. Il y a progrès constant. « Chaque progrès d'un Etat ou d'un homme entraîne l'ouverture d'un sens nouveau, de besoins nouveaux ». Or, à besoins croissants, dépenses croissantes. Ce fléchissement douloureux des budgets privés et publics sous les charges croissantes est un symptôme de perfectionnement. Cette consolation offerte, Müller jette un des axiomes qui formeront les bases de sa *Nouvelle Théorie des Monnaies* : à demande croissante, prix croissants. L'enchérissement des denrées est donc indépendant de la quantité de métaux précieux en circulation. Müller amorce par là la libération de l'idée de monnaie de celle de métal rare. Puis revenant sur cette notion smithienne que la richesse de l'Etat est la somme des richesses privées, il déclare que, bien que les finances de l'Etat semblent marcher du même pas que les finances privées — vers un accroissement des dépenses, bien entendu — les deux termes n'offrent aucun terme de comparaison. Ils ne sont d'ailleurs pas de même nature. Dans le budget de l'Etat apparaissent à chaque exercice des éléments qui n'étaient qu'en germe dans l'exercice précédent, et qu'on ne peut étouffer. Et plaisamment, il pose cette règle qui doit taquiner les mathématiciens : pour un particulier, deux et deux font quatre, mais pour les finances d'Etat, deux et deux font quatre, puis encore un léger surplus. Il y a donc — en dépit des protestations de Rühle, qui s'expriment dans une note — une arithmétique pour le commun des mortels, puis une *arithmétique politique*.

De tous côtés on réclame que le gouvernement mette un frein à ce luxe croissant. Comme s'il suffisait d'édicter une loi ! Et Müller énonce un des principes majeurs de sa politique : rien de faux comme une législation dictée à l'Etat. Les lois somptuaires — qu'on se rappelle l'histoire de Rome — sont sans effet si la Nation ne vient pas, à mi-chemin, au devant des désirs de son gouvernement. Si la loi ne s'établit pas sur un désir réciproque, elle ne peut vivre. « Des

conditions imposées, et imposées par une seule des parties ne peuvent fonder une prospérité féconde » (18). La politique est un art; elle veut créer du Beau; elle a donc comme principes « l'accord réciproque, l'effort commun des deux parties vers une véritable perfection ».

*
**

Après les désastres de 1806, bien des esprits, en Prusse, s'étaient chargés de trouver des responsables. Une armée de citoyens égaux avait anéanti la vieille hiérarchie prussienne. Un des ultimes remparts de la féodalité s'écroulait devant l'élan révolutionnaire, discipliné et canalisé par le génie de Bonaparte. Dès mai 1807 paraissaient, sous un demi-anonymat, des *Recherches sur la Noblesse héréditaire et les possibilités de sa survie au XIX^e siècle* (19). Buchholz, l'auteur, n'était pas un antipatriote; il avait l'estime de militaires et de nobles comme Kalckreuth et Massenbach. Son opinion n'en avait que plus de poids quand il accusait la noblesse de tous les malheurs de la Prusse, plus spécialement en tant qu'élément dominant dans l'armée et dans la vie rurale.

Müller n'eut le livre entre les mains que dans les premiers mois de 1808, presque un an après sa publication. En même temps il recevait une brochure du baron Eggers sur le rétablissement en France, par le décret du 1^{er} mars 1808, d'une noblesse impériale. Müller lut avidement les deux ouvrages, puis envoya à Gentz les *Recherches*.

Non sans redites, mais avec un style nerveux et parfois brillant, Buchholz établissait d'abord un certain nombre de propositions qui, par un certain air de parenté avec les siennes, eussent pu séduire Müller. Lui aussi voudrait tirer les sciences politiques de leur enfance et de leurs balbutiements; lui aussi oppose l'Avoir et l'Etre, comme les principes de la vie sociale; lui aussi voudrait voir l'Etat, dans sa constitution, puis les Etats dans leur ensemble obéir au principe de la gravitation et refléter l'image du système solaire; lui aussi prétend obliger le législateur à ne pas s'en tenir aux seules exigences de la raison, mais à compter aussi avec celles de la nature (20).

Mais, de ces prémisses, il allait faire surgir des conclusions qui paraîtront tout simplement odieuses à Müller. Celui-ci, sans avoir eu jusqu'ici le loisir de systématiser sa pensée, nous a cependant présenté la noblesse comme le principe stable de l'Etat: elle est, nous

(18) *Ibid*, 450, « *Jedes einseitig erzwungene Verhältniss kann kein fruchtbares Gedeihen begründen* ».

(19) *Untersuchungen über den Geburtsadel und die Möglichkeit seiner Fortdauer im XIXten Jhdt.* Von dem Verfasser des *Leviathan*. Berlin et Leipzig, 1807, in-12, XIV, 400 pp.

(20) *Ibid*, III, 51, 367, II.

dit-il, féminine, asiatique d'origine, conservatrice, monarchique, chrétienne d'esprit, traditionaliste au point de vue religieux, rurale et agricole. Au rebours la bourgeoisie constitue un ferment toujours prêt à troubler l'Etat; elle est masculine, européenne, révolutionnaire, démocratique, d'esprit antique, critique, urbaine, manufacturière et mercantile. La noblesse représente l'*Etre* de l'Etat, la bourgeoisie l'*Avoir*.

Or voici que Buchholz, animé d'un zèle iconoclaste, se livre à un carnage d'idoles. Les charges héréditaires, déclare-t-il, sont inspirées d'un principe néfaste. Il est absurde de vouloir rémunérer les services des nobles en prétendant les ancrer au sol par des possessions foncières inaliénables. Noblesse héréditaire est un alliage de mots qui jurent entr'eux : seul le mérite peut conférer la noblesse, et la seule naissance ne peut être regardée comme un mérite. La noblesse ne peut donc être ni foncière, ni héréditaire. D'ailleurs, Buchholz n'aperçoit pas en quoi l'agriculture serait plus noble qu'un état mécanique ou une situation libérale. Il faut donc choisir entre l'un des termes de cette alternative : la noblesse sera une aristocratie féodale, autrement dit une caste ; ou bien elle sera une véritable noblesse, fondée sur le mérite personnel, donc non transmissible, à l'image de la Légion d'honneur française.

Aux fruits, on connaît l'arbre. Impropres à toutes affaires, les nobles ont ruiné les finances de Frédéric Guillaume III, gâté l'incomparable infanterie Frédéricienne. Un seul corps de l'armée a échappé à la décomposition : l'artillerie, parce qu'on n'y rencontre pas de nobles. Et la noblesse a toujours tâché d'ôter au prince l'usage d'un article du Droit prussien, qui dit que si les nobles ont un privilège à faire valoir, quand il s'agit de pourvoir aux charges de l'Etat, le souverain du moins reste dernier juge des mérites respectifs. Et s'il faut parler des méfaits exercés par la noblesse à la campagne, on peut dire que le noble vaut le juif, quelque répugnance qu'il affiche envers ce dernier. L'un pille par violence, l'autre avec astuce, mais le paysan est toujours, en fin de compte, pillé. D'ailleurs, que viennent faire dans l'Etat deux classes de citoyens ? Le système planétaire ne tourne pas autour de deux soleils. Et Buchholz termine en appelant de ses vœux l'abolition de la noblesse héréditaire, et la monarchie européenne (21).

Gentz, quand il l'eut reçu, s'emporta violemment contre « ce maudit libelle ». Il reconnaît toutefois qu'il vaut mieux que le *Léviathan*, « ce monstre né aux Petites-Maisons ». Il supplie Müller de ceindre ses reins et d'anéantir Buchholz. Mais il préférerait que la *Pallas* ne lui servît pas de tribune. Il ressent une vive animosité contre Rühle, contre les *Hiéroglyphes*, contre cette alliance franco-weimarienne qui lui fait redouter, pour Adam-Heinrich, les séductions qui vainquirent le « cousin Jean ». Il ne l'avoue pas : mais s'il traite la *Pallas* d'« *Ozean*

(21) *Ibid.*, 49, 50, 105, 57, 163-171.

des Schundes », c'est qu'on peut y lire — annotées avec des précautions infinies, et des atténuations marginales — des attaques contre l'Angleterre : on l'accuse de vouloir mettre à feu et à sang une Europe qui, enfin, respire dans la paix (22).

Müller se met donc à l'œuvre. Répondre par un livre, le projet est trop ambitieux. Or le *Phæbus* ploie déjà sous le faix des considérations théoriques. Force est donc de recourir, malgré les objections de Gentz, aux bons offices de la *Pallas*.

Pour se faire la main, pour assurer ses positions de départ, Müller livre d'abord au baron Eggers, déjà égratigné en même temps que Buchholz dans le *Phæbus*, une escarmouche plus sévère (23). Dans les quelque trente pages de sa brochure, Eggers célébrait sur le mode déclamatoire le rétablissement par Napoléon de la noblesse héréditaire. Il avait, pour son compte, toujours prévu ce rétablissement; car, disait-il, il n'y a pas entre le souverain et le peuple, de meilleur lien que la noblesse. D'autre part, la noblesse se fonde sur l'honneur, qui est bien une étincelle du feu divin, la partie la plus sublime de notre être. Müller repousse avec dédain ce qu'il nomme un fatras. Puis il riposte en affirmant ses axiomes. D'abord on ne peut inventer, créer *ex nihilo* une noblesse; elle est hors du domaine de ce que nous pouvons créer; elle est tout simplement nécessaire dans l'ordre des choses. Ensuite Eggers ne pose pas la question essentielle : de quelles garanties de durée jouit cette nouvelle noblesse ? sur quelles bases Napoléon assied-il la pérennité de cet élément indispensable ? Il n'y a qu'une réponse possible, qui coïncide avec ce que Müller énonça jadis : la noblesse ne repose que sur la propriété foncière.

Le Décret Impérial du 1^{er} mars constitue la meilleure réplique à Buchholz, contre qui se tourne maintenant Müller (24). C'est bien dommage, déclare-t-il, pour les talents de Buchholz que le gouvernement français ait infligé pareil démenti à ses théories. Mais il faut remarquer d'abord que la noblesse ne correspond plus aux descriptions qu'en donne Buchholz ; et à cette erreur fondamentale qui vicie tout l'ouvrage s'en ajoutent un certain nombre d'autres. Buchholz reconnaît la légitimité de l'héritage matériel, mais refuse qu'on puisse acquérir par droit de succession cette distinction spirituelle qu'est la noblesse. Fidèle à sa méthode qui est d'abaisser les barrières, d'effacer les limites qui tranchent trop durement dans la continuité du monde, Müller pose la question : où donc commence l'héritage spirituel ? où finit le matériel ? Le dernier article des *Prolégomènes* se liera à cette question et montrera que les liens sont trop nombreux et trop étroits entre l'âme et le corps pour qu'on puisse fixer une limite

(22) *BW*, 129, 130, 140, 151. — *Pallas*, IV, 451.

(23) *Phæbus*, VII, *Studium der positiven Wissenschaften* (VS, I, 260). — *Pallas*, 1808, I, 95-96 (VS, I, 164-165).

(24) *Pallas*, 1808, I, 83-88 ; VS, I, 156-163.

absolue entre les deux domaines. Buchholz néglige aussi la continuité dans le temps, l'unité que la famille, « base éternelle de l'Etat », établit dans la suite des générations. Celles-ci ne sont pas comparables aux tiroirs d'une commode, les uns pleins, les autres vides, et sans rapport entre eux. Dans chaque famille, les pères transmettent aux fils un ensemble de capacités, voire de vertus, qui donne à toute la lignée un véritable caractère personnel, ou même un mérite qui survit à chaque génération et se transmet. Il y a donc, dans la nature, une noblesse héréditaire. Pourquoi pas dans l'Etat ?

Müller qui, en défendant la noblesse, n'entendait pas qu'on le prit pour un flatteur des grands, et déclare qu'en rendant à chacun son dû, il défend surtout la classe à laquelle il appartient, la bourgeoisie, rédigea au même moment, contre les *Recherches* de Buchholz, deux autres articles qui ne trouvèrent pas asile dans les colonnes de la *Pallas*, mais restèrent en portefeuille jusqu'en 1812; ils virent alors le jour dans les *Vermischte Schriften* (25). Le premier se rattache directement à celui que nous venons de quitter. Pourquoi refuser un mérite transmissible ? au nom de l'égalité ? Mais ne voyons-nous pas naître des boiteux, des sourds-muets, une foule de déshérités ? La transmission d'une tare ne choque point; celle d'un mérite heurte les sentiments égalitaires. Ensuite est-il possible de dire quand un homme commence à être capable de mérite ? quand a été déposé en lui le germe des mérites qui apparaîtront bientôt ? Et bien que Buchholz n'ait pas refusé que, dans une famille, les représentants des générations successives pussent prétendre, chacun pour soi et en raison de ses mérites, à un anoblissement personnel, Müller l'accuse de vouloir, en la privant de continuité, ravaler l'idée de noblesse à un concept mort. Recourant à des armes dangereuses et qu'on pouvait retourner contre lui, il déclare : une action d'éclat suppose des dispositions de caractère et une part de chance. Une noblesse fondée sur le seul mérite extérieur accorderait une trop grande part au hasard. Le souverain l'accorderait sans y regarder de trop près, puisqu'elle ne durerait, après tout, que trente ou quarante ans, que le temps se chargerait de corriger les erreurs et de les empêcher de durer. En refusant à la noblesse une valeur familiale, Buchholz commet, aux yeux de Müller, le pire méfait : il exclut de l'Etat l'idée de famille, donc *die Liebe*, le lien affectueux. L'Etat selon Buchholz ne peut être qu'une froide mécanique, car il néglige l'adage que Müller affirme avec force : « le don de soi, l'amour forment les Propylées de la science politique ».

En déniait toute valeur au droit de naissance on rabaisse étrangement l'Etat : il n'est plus qu'une machinerie destinée à maintenir de

(25) VS, I, 144-150, *Grenze zwischen dem Geburtsvorzuge und dem Verdienst* ; VS, I, 151-155. *Vom Geburtsrecht*.

force, dans l'observation de certaines règles, des gens obligés de vivre côte à côte. On néglige donc la mission suprême de l'Etat, qui est d'éduquer les citoyens. Si la politique ne doit consister qu'en des recettes de police, peu importe en effet que la noblesse subsiste. Mais Müller est pénétré jusqu'aux moëllles de l'idée chrétienne de la continuité des générations : ceux qui nous précédèrent *cum signo Crucis* nous ont légué un héritage que nous devons transmettre, un magistère que nous devons exercer. La noblesse héréditaire offrant, selon lui, la meilleure image de cette continuité, il joint, fort arbitrairement d'ailleurs, les deux idées, et déclare : « L'Etat chrétien se maintiendra et s'effondrera en même temps que la noblesse ». Et afin qu'on ne se méprenne pas, il ajoute : que la noblesse terrienne, la noblesse propriétaire du sol. Il va même essayer de justifier sa proposition.

Selon « la raison chrétienne », est noble non seulement celui qui « dans sa peau » possède des talents ou des vertus majeurs, mais tous ceux par qui la société élèvera ses fils et leur transmettra « le dépôt sacré de la vie nationale ». Fonctionnaires, clercs, instituteurs, soldats appartiennent donc à cette noblesse au sens large. Mais si, parmi ces « nobles par définition », il s'en trouve qui, en plus, soient propriétaires fonciers, « ceux-là comprendront mieux l'Etat, le ressentiront mieux » ; il naîtra d'eux de meilleurs représentants de la communauté.

Comme si Müller sentait ce que son argumentation présente de décevant et de vain, il recourt à une boutade familière. La génération présente montre à l'égard de celles qui la précédèrent une ingratitude monstrueuse. Donc ce qu'elle condamne est certainement voulu par la nature. Or elle condamne la noblesse...



Gentz avait souhaité que Müller répondît à Buchholz par un livre. Müller du moins s'efforce d'ordonner ses objections en un exposé systématique, et vers la fin de l'année rédige pour la *Pallas* l'assez copieux *Fragment sur la Noblesse* (26). Dès l'abord, il pose les principes de ses conceptions juridiques. Ils ne sont pas neufs chez lui : *Science et Littérature* opposaient déjà, trois ans plus tôt, le génie latin qui réduit tout en concepts définitifs, et la pensée germanique, préoccupée d'idées toujours en devenir. Mais il semble bien que la lecture des *Discours à la Nation Allemande* ait réveillé chez Müller tout un jeu de comparaisons qui tombaient dans l'engourdissement. Et l'exposé de sa théorie débute par une opposition, assez fichtéenne de goût, du droit romain et de la coutume germanique.

Les Romains étaient des commerçants ; ne leur importait que

l'avoir. Leur législation se préoccupe avant tout d'objets matériels, de marchandises, de taxes, de règlement mercantiles. Seule compte la lettre du droit écrit. Aux Germains, qui ne considéraient que *l'Etre*, suffisait ce droit coutumier, qui ne réclame point d'être gravé sur tables, mais se conserve vivant dans le cœur. Droit coutumier qui tient en quelques cartulaires de Charlemagne, dans la Grande Charte ou la Bulle d'Or, et qui dure d'autant plus sûrement que les documents n'ont voulu donner que l'esprit sans se perdre dans des détails infimes. Chez les Romains, l'Etat est un amas de marchandises et de propriétés, la personne n'existe qu'en fonction de choses, et par elles. Par contre, on accorde à l'objet matériel une valeur en soi.

Reprenant l'idée développée déjà dans *Poetischer Besitz* (27) Müller affirme qu'au contraire un objet matériel n'a aucune valeur, ou bien peu, dès qu'on le détache du cœur de son propriétaire, qu'on rompt entr'eux les liens d'amour réciproque. Séparées de la coutume invisible, qui adoucit et vivifie la loi écrite et visible, les richesses tombent à presque rien. Pourtant on croit communément que la sécurité des biens est en rapport direct avec leur abondance et avec la précision des règlements qui assurent leur transmission. Encore une fois, Müller refuse à la raison de régler seule les actes de l'homme, qui est à la fois intelligence et sentiment. Depuis que l'Europe a brutalement refoulé dans l'ombre et l'oubli « les coutumes hautement vénérables de ces barbares Germains » — ces coutumes auxquelles Montesquieu lui-même rendit hommage, — tous les malheurs ont inévitablement fondu sur elle.

Il n'est pas un grimaud, pas un barbier de village qui n'exige, présentement, que l'Etat reconnaisse les valeur spirituelles, laisse agir l'Esprit. Le terme vaut bien qu'on le définisse. Müller va chercher dans le *Gegensatz* la formule de « vivacité des réactions réciproques », puis, tout à trac, risque cette image d'une bouffonne incohérence : l'Esprit, c'est « *das heilige Arm-in-Arm-gehen des Verstandes und des Herzens* ». Formule d'un pouvoir quasi-magique : si donc la raison raisonnable et le cœur « s'en vont bras-dessus bras-dessous », au lieu d'apercevoir des « motifs du mouvement » (*Beweggründe*) nous toucherons « le fond même du mouvement » (*den Grund der Bewegung*). Dès que le cœur y aura sa part, la législation, au lieu d'être seulement raisonnable, donc stérile, se pénétrera d'amour; grâce à cette charité — Saint Paul l'avait bien dit — elle cessera d'être un airain retentissant, un vain fracas de cymbales. Répétant ses formules du *Phæbus*, Müller conclut donc : si seule la raison intervient, posséder voudra dire se cramponner convulsivement à un objet; si l'amour et le cœur entrent en jeu, « l'objet possédé se serre contre son propriétaire ». La législation de pure raison, c'est la romaine, qui ravale les institu-

(27) *Phæbus*, VII, 39-40. VS, I, 193-194.

tions au rôle de compagnies d'assurances. Celle où le cœur se manifeste, c'est la germanique. Et tout l'esprit de la coutume germanique se concentrait en une seule institution : la noblesse héréditaire (28).

Du haut de son Sinaï, Müller continue à foudroyer et à tonner, à condamner et à prescrire. La Révolution Française a commis l'erreur mortelle de croire que l'individu existe à l'état isolé, à part soi, dans le temps comme dans l'espace. Elle a poursuivi de sa haine l'idée de continuité jusque dans les corporations. Elle livre tout à l'arbitraire du présent. Et ainsi, en croyant éliminer le hasard, elle se livre dans ses mains. Mais si Müller, après Burke, loue la chevalerie, où les gestes typiques, les aventures, ne prétendaient rien acquérir de matériel, du moins n'en souhaite-t-il pas la restauration pure et simple. Empruntons-lui toutefois l'estime qu'elle gardait pour la personnalité humaine et corporative.

Après avoir repris l'antithèse du mérite et de la chance, et établi que la chance, c'est surtout l'art de respecter la personnalité d'autrui, de s'allier sans les brusquer les choses et les hommes, d'agir à l'image de l'amour ou de Dieu (29), Müller retourne à l'objet de ses préoccupations : la noblesse terrienne.

Dans un métier, l'agriculture, le mérite et la chance se tiennent en exact équilibre antinomique. Le mérite est de labourer et de semer. De la chance, « de Dieu », proviennent la germination et la croissance des récoltes. Mieux encore : la culture des céréales exige un excès de mérites. Celle de la vigne ressemble à un jeu de hasard. Il y a là, dans le monde agricole, un second équilibre à maintenir.

Dans l'Etat, l'équilibre s'établit moins facilement. Des gens méritoires et mal récompensés côtoient des chanceux dépourvus de mérites. Notre idée de la justice en souffre. Mais le fait est là, et Müller s'incline devant lui. Buchholz ne se choque pas de ce qu'il y ait des pauvres et des riches. Pourquoi se choquer qu'il y ait des nobles et des roturiers ? Cette distinction, grâce à la philosophie du *Gegensatz*, va prendre la valeur d'un remède sauveur : car « les distinctions établies entre les citoyens donnent toute sa force au lien qui unit l'Etat ». Sans lutte antinomique, pas de vie possible.

L'erreur de Buchholz est de voir dans la noblesse un ensemble de privilèges matériels. Et, montrant au grand jour son horreur de l'aristocratie financière, Müller demande qu'on laisse subsister la noblesse telle qu'elle est, même si ses origines choquent l'idée de justice : en la supprimant, on en ferait surgir une autre qui serait bien pire. Peu lui importent les applaudissements des nobles : il n'a en vue que ce « grand être humain méconnu que nous appelons l'Etat » (30). Reprenant le ton prophétique, Müller ose mettre en parallèle le drame du

(28) VS, I, 113.

(29) VS, I, 123-124.

(30) VS, I, 140 : « *jenen grossen verkannten Menschen, den wir Staat nennen.*

Calvaire et les méfaits de la Révolution : tous deux « nous ont permis de reconnaître dans la mort la vie et l'immortalité ». Pour faire vivre l'Etat, le rendre même immortel, la politique devra réintégrer dans la société l'homme tout entier, et corriger les absolutismes de la raison en rétablissant le cœur dans ses droits.

*
**

Buchholz avait le tort de démontrer fort peu : exploitant arbitrairement des coïncidences historiques, il en fait jaillir un postulat qu'il pousse à ses ultimes conséquences. Müller fait bien pis : il vaticine. Il tient une révélation, et du haut de son trépied, la proclame. Sans la moindre aménité pour ses contradicteurs : ceux-ci sont les tenants de la fausse science ; mais lui, il fait resplendir la vérité. Dans une telle attitude, on découvrirait sans peine une pointe de pharisaïsme : « Je vous rends grâce, Seigneur, de ne pas m'avoir fait comme ce publicain... » Et que les mânes de Müller nous pardonnent ! A l'entendre si souvent répéter : « Nous les vrais... eux les faux... », comment nous défendrions-nous de penser au chœur célèbre des *Brigands* — (ceux d'Offenbach) :

« Pour nous, nous sommes de vrais Espagnols
Et ça nous distingue des faux Espagnols... »

Mais Gentz, à un ouvrage de polémiste souhaitait une réplique de polémiste, à des postulats des postulats inverses affirmés avec vigueur. Il exulta donc. Mais il ne cacha pas ses regrets de voir Müller dépenser ses talents au profit de la *Pallas*, qu'il exècre. « Lâchez donc le *Phœbus*, la *Pallas*, écrivez-nous un bon livre de politique, ou un recueil de vos articles. » Et il promettait que Müller s'assurerait ainsi une existence solide et bien rétribuée.

Il tarde à Gentz que Müller donne enfin l'œuvre qu'il souhaite. Et cela d'autant plus que bon nombre d'idées exprimées par Müller, éparses dans ses conférences ou dans les colonnes de deux revues, viennent d'être exposées systématiquement, et d'une manière propre à frapper l'opinion, par le plus inattendu des rivaux, par Fichte.

*
**

De Leipzig, au moment de la foire de printemps, Müller avait reçu, en même temps que les études de Guillaume Schlegel sur les religions de l'Inde, les *Discours à la Nation Allemande*. Il les recommande à Gentz — la lettre s'est perdue — et Gentz, de Teplitz, les réclame, les

obtient, les lit, et ne peut cacher une surprise admirative. Voici que le jacobin impénitent, le révolutionnaire camouflé qu'il ne cessait de poursuivre d'une haine tenace et de dénoncer publiquement, parlait un langage qui éveillait, à peu de chose près, les mêmes résonances que celui de Müller ! Gentz le lit avec « un plaisir infini », sans éprouver la moindre déception. Si le début surprend, et même désagréablement, l'intérêt croît sans cesse : « Personne n'a jamais parlé de la nation allemande avec tant de grandeur, de profondeur et de fierté. » Bref, Gentz se laisse aller à l'enthousiasme. Il faut donc que les malheurs des temps émeuvent, au plus profond des hommes, une même fibre, pour que des esprits aussi dissemblables que Müller et Fichte se rencontrent jusqu'à employer les mêmes mots, en affirmant les mêmes conclusions (31).

Certes, Fichte n'a pas entièrement dépouillé le vieil homme et Müller pourrait constater que les sujets des vieilles querelles ne sont pas encore éliminés. L'idéalisme transcendantal garde toute sa vigueur. L'idée de liberté n'apparaît pas comme l'antiterme d'un déterminisme sans lequel elle n'existerait pas, et qu'il faut maintenir, attiser même, pour qu'elle ne remporte pas une victoire absolue. Pour Fichte, la liberté reste la suprême manifestation du Moi, l'expression de cette nécessité interne absolue, d'après laquelle l'homme modèle sa conception de la vie. Car l'homme voit lui-même, et ne saurait voir autre chose, et projette en dehors de lui ce qu'il est. Müller ne pouvait approuver davantage cette ardeur protestante qui enflamme le VI^e *Discours*, et qui donne à l'apologie de la Réforme, où Fichte aperçoit l'effort majeur d'une liberté qui veut s'imposer, des accents lourds d'émotion. Dans son principe, la distinction que Fichte établit entre l'*Urvolk* et ces nations abâtardies, qui, oublieuses de leur langue originale, allèrent emprunter celle d'un autre peuple, trouve peu d'écho chez Müller. Mais ces prémisses mises à part, les conclusions coïncident avec une curieuse fréquence.

Müller opposait le concept inerte et mort à l'idée vivante et génératrice, l'instinct néfaste de discrimination et de dissection à l'instinct de synthèse, l'Etre limité et invariable au Devenir mouvant et capable de perfectionnements infinis. S'il lui fallait mettre une étiquette, il opposait l'*Aufklärung* à la philosophie nouvelle, le XVIII^e siècle à la génération montante. Certes la condamnation était prononcée contre la France, et restait. La France, en effet, avait porté à son paroxysme

(31) M. NADLER ne grossit-il pas jusqu'à l'exagérer le rôle de Müller dans la formation des idées de Fichte quand il écrit (*Berl. Rom.*, 143) : « Unter dem Druck des Tages von Iena, durch Arndt und Müller, nahm Fichtes Denken eine neue, nun ausgesprochen völkische Richtung ? » Il est possible que Fichte ait lu Müller. Mais il semble hasardeux d'affirmer que Müller ait aidé à se cristalliser l'inspiration dont sortirent les *Discours* ; cette inspiration ne jure pas avec les principes fondamentaux de la philosophie fichtéenne qui, dans son ensemble, constitue « une démonstration scientifique de la liberté ».

cet esprit du XVIII^e siècle, et la Révolution transcrivait en actes la foi démesurée en la seule raison raisonnante, la foi aux concepts. Sans doute restait dévolue à l'Allemagne une mission éminente : celle de reconstituer la communauté européenne déchirée. Mais Müller ne repoussait pas, par principe, comme incapables de s'élever au-dessus du concept et d'accéder à l'Idée, les peuples non germaniques, et plus particulièrement les Latins. Il avait même tenté d'intégrer dans la littérature une et continue le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV. Certes, comme Fichte plus tard, il avait posé comme postulat, dans *Science et Littérature*, qu'un peuple devait coûte que coûte rester fidèle à sa langue, lien vibrant et vivant de la communauté. Mais il se gardait de pousser vers l'absolu les conclusions auxquelles il arrivait, et, au nom même de l'équilibre *gegensätzlich*, n'aurait pas donné comme axiome, et sans correction possible, que seul l'Allemand, qui voit partout la vie, est capable d'idées vivantes, que l'étranger qui croit à la limitation en tant que principe, ne peut penser que par concepts stériles. La proposition, sans doute, est amorcée chez Müller, mais le souci de rester fidèle à sa philosophie le retient sur une pente où Fichte s'engage délibérément et à fond.

Aux yeux de Müller, le monde se définit comme une continuité en devenir, sans arrêt ni retour possibles. Dans cette continuité, il est impossible de tracer des séparations absolues : d'un compartiment à l'autre, le passage reste toujours possible, sinon souhaitable ; la limite entre l'action et le savoir apparaît particulièrement mouvante. Fichte répond presque mot pour mot : la vie intellectuelle forme « une chaîne éternelle » et ses constituants, impossibles à séparer, sont le savoir et l'action. Une immobilité, un retour, une marche cyclique sont impensables pour un Allemand — donc néfastes en principe. Et quand les « mécanistes » du siècle précédent déclarent, désabusés : « Tout a déjà été dit, il est impossible de dépasser les conquêtes de quelques rares siècles prédestinés », Fichte répond en affirmant que la liberté se réalise progressivement. La liberté étant essentiellement un effort vers le mieux, sa proposition exprime sensiblement ce que Müller voulait dire quand, au nom de sa philosophie, il se refusait à fixer un terme dernier à la suite infinie de synthèses toujours plus hautes (32).

Si, dans les principes dont partent Fichte et Müller, la seule coïncidence s'établit à propos de la continuité dans le devenir, les contacts vont être fréquents dès que tous deux tirent de leurs principes les conséquences historiques et politiques.

A l'Allemagne, disent à la fois Fichte et Müller, incombe une mission. Et tous deux légitiment celle-ci en lui découvrant un fondement quasi métaphysique. La nation allemande représente en Europe le

(32) *Reden* (éd. Reclam), 49, 88, 139, et VII^e *Discours*, *passim*,

seul « peuple primitif » ; on peut même saluer en elle mieux encore : le Peuple par excellence, le Peuple à l'état absolu, sans autre qualificatif possible, *das Volk schlechtweg*. Müller accorde lui aussi à l'Allemagne une qualité précellente : elle surtout peut concilier et maintenir dans une synthèse vivante les antinomies qui déchirent l'Europe. L'Allemagne est la nation féminine, maternelle, l'élément sinon irénique, du moins pacificateur selon le *Gegensatz*. Au départ, deux métaphysiques s'opposent : mais dans leur transcription pratique, Fichte, tout comme Müller, assigne à la nation allemande la mission d'intégrer l'Asie et l'Europe. Il ne développe pas aussi longuement que Müller la suite d'antinomies qui peuvent se déduire de ces termes génériques, mais la pensée est la même : l'Asie représente la tradition, la monarchie, le cœur ; l'Europe la critique, la démocratie, la raison. Tous deux affirment que rien de ce qui touche l'Allemagne ne reste indifférent à l'Europe, mais éveille toujours en Europe une réaction. Et si Müller ne peut souscrire entièrement aux théories de Fichte à propos de l'*Urvolk* et de la langue originale, du moins peut-il voir Fichte arriver à des conclusions voisines de celles de l'*Art Dramatique* et des *Fragments sur Shakespeare*, lorsqu'il affirme ce privilège des Germains de comprendre les langues étrangères parfois mieux que les nations qui les parlent (33).

Investie d'une mission, l'Allemagne obéira à des principes particuliers de politique. Fichte épris de liberté absolue, pousse plus loin que Müller ; les nations non germaniques n'entendront rien à ces principes. Mais tous deux sont d'accord pour refuser une Monarchie Universelle. Müller tient à ce que la diversité maintienne entre les nations cette lutte antinomique sans laquelle la « véritable paix reste impossible ». Sans doute ne faudrait-il pas presser beaucoup Fichte pour lui faire avouer que *das Volk schlechtweg*, du jour où les autres nations pourront comprendre sa précellence, ne refusera pas qu'elles s'incorporent volontairement à lui : de même l'Etat commercial fermé, pour satisfaire des besoins croissants, risquait de s'agrandir à la limite du monde habitable. Mais Fichte, comme Müller, repousse toute monarchie universelle établie par la conquête, l'Empire romain comme l'Empire napoléonien (34).

Il y a donc une politique allemande, un Etat allemand. Müller refuse les constitutions à rouages interchangeables, ces créations arbitraires dont Siéyès avait toujours quelques exemplaires en magasin ; de même Fichte condamne sans rémission ces « machineries sociales », ces ingénieuses constructions où rien ne manque, sinon le premier moteur. Müller dans les articles de la *Pallas*, et notamment dans le bref essai sur l'*Intrigue*, attaquait le despotisme éclairé, la poli-

(33) *Reden* (Reclam), 120 ; début du VI^e Discours ; 66.

(34) *Reden*, 245.

tique de cabinet, l'Etat patriarcal et policier où le peuple ne se voyait décerner d'autre rôle que celui d'obéir passivement aux volontés du prince. L'Etat n'est pas la chose du souverain ; les chefs des Etats ne jouent pas une gigantesque partie d'échecs où les peuples, pièces muettes et esclaves, n'auraient qu'à subir. Un traité de politique ne s'adressera donc pas à un seul, ou aux quelques privilégiés qui seront les conseillers du prince ; tenant compte de la nation entière, il s'adressera à la totalité de la nation. Le *VII^e Discours* de Fichte définit d'une manière identique la politique « véritablement allemande » : elle s'appuiera sur la totalité du peuple, qui est le premier moteur de toute vie politique.

« L'Etat, disait Müller, est l'ensemble de tous les biens matériels et spirituels. » Et cette communauté n'existe pas seulement dans le présent, mais vit dans le temps, de génération en génération : nous avons des obligations envers nos prédécesseurs, des devoirs envers nos descendants. A cette définition Fichte répond en termes qui ne pouvaient laisser Müller insensible : « le peuple est l'ensemble des hommes qui vivent dans la société côte à côte et d'une manière continue », obéissant à cet instinct naturel qui, dans la continuité des générations, assure la transmission des conquêtes de chacune (35). Et les *Discours* s'achèvent sur une conjuration où Fichte, évoquant la continuité du peuple, en appelle à la reconnaissance envers les générations passées, aux devoirs envers celles qui viendront (36).

Si l'Etat intègre l'ensemble des biens spirituels, la philosophie et l'art cessent d'être un asile où l'on peut, volontairement, se mettre à l'abri des vicissitudes de la politique. « *Keine sonntägliche Ressource* », disait Müller. En écho, Fichte refuse à la philosophie, à la science, à l'art de pouvoir mener une vie autonome, de se suffire à eux-mêmes. Tout en protestant contre une subordination de notre activité spirituelle ou artistique à des fins utilitaires, il affirme que celle-ci ne peut ni ne doit se manifester en dehors et au-dessus de la notion de peuple. Il lui arrive même de dépasser Müller. Celui-ci apercevait dans la vie religieuse ce lien d'ordre supérieur, cet *Antigegensatz* qui restitue aux antinomies de peuple à peuple une unité profonde. Par le christianisme, et sans quitter la nation à laquelle chacun de nous est indissolublement lié, on peut du moins accéder à une région supérieure, l'Europe chrétienne, où les dissentiments s'atténuent, et se mettent à vibrer en harmonie. Fichte, plus intransigeant, persuadé d'ailleurs que la Réforme est une œuvre essentiellement allemande,

(35) *Reden*, 146. « *Ein Volk : das Ganze der in der Gesellschaft miteinander fortlebenden und sich aus sich selbst immerfort natürlich und geistig erzeugenden Menschen...* »

(36) *Reden*, 278.

pose en principe que c'est « user à rebours de la religion » si, grâce à elle, on espère se retirer de la Nation, de l'Etat (37).

Mais Müller et Fichte se retrouvent d'accord jusque dans les termes quand tous deux proclament que ce lien qui assure la cohésion vivante, la continuité de la nation ou du peuple, ne peut être que l'amour, *die Liebe*, qui unit non seulement les citoyens entre eux dans le présent, mais lie les générations successives, lie les parties au Tout, bref crée dans l'Etat les mêmes rapports organiques que ceux qu'on peut constater dans un être vivant. L'amour est réciproque, ou bien cesse d'exister. Pour Müller, il peut revêtir des nuances assez voisines, mais distinctes : il naît de l'opposition antinomique, du choc de deux termes dont aucun ne veut ni ne doit primer l'autre, apaise leur conflit en permettant l'accès à un *Antigegensatz* ; de métaphysique, il peut devenir esthétique, et fournir le principe essentiel du Beau ; il anime la création artistique, établit de l'artiste à l'œuvre, et qui plus est, de l'œuvre à l'artiste, ces liens toujours plus serrés qui permettent au créateur de perfectionner sa créature, et, réciproquement, à la créature de perfectionner son créateur. La politique est l'art suprême ; c'est donc en elle que l'amour s'épanouira le mieux. Fichte, évidemment, ne pouvait donner à l'amour, principe de politique, la même teinte, reflet de la philosophie « antinomique ». Un instinct affirme aux plus généreux des hommes la pérennité de leur action, nous fait espérer l'éternité de notre peuple. L'amour est le sentiment de cette éternité. « Celui qui ne se veut pas éternel, est, d'une manière générale, incapable d'amour ; il s'ensuit qu'il ne peut aimer une patrie, car, pour lui, il ne saurait y avoir de patrie. » (38)

Fichte et Müller prêchent tous deux un nouvel Etat. Comme tous les réformateurs, ils assignent à l'éducation un rôle essentiel. Sur le principe, ils se trouvent d'accord : c'est par l'éducation du citoyen que se réalisera « l'Etat allemand » ; par l'éducation, que l'Etat se maintiendra et se perpétuera. En rendant mieux sensible à tous la continuité du groupement national, on resserrera, en le rendant plus conscient, le lien qui unit les individus au groupe, l'amour. L'Education apparaît donc comme une des fonctions, un des devoirs essentiels de l'Etat (39).

Tous deux sont également d'accord pour préconiser une éducation épurée de tout sentiment égoïste — au rebours de l'*Aufklärung* qui faisait de l'avantage personnel, de la gloire ou du gain le levain qui donnait un goût agréable aux actes réputés altruistes.

Mais l'accord ne subsiste que sur les principes ; dès que se précisent les détails pratiques, des divergences graves se manifestent. Bien qu'il affirme, comme Müller, le postulat de la continuité dans le

(37) *Reden*, 87, 91, 143.

(38) *Reden*, 148, 149.

(39) *Reden*, 34, 49, 114, 158.

devenir, qu'il aperçoive dans le présent le milieu, et non la cime culminante de la continuité historique, Fichte n'en parle pas moins d'un nouvel ordre des choses, d'une « nouvelle création ». Il ferait donc bon marché des siècles qui le précédèrent, et tomberait du même coup dans les erreurs de ces révolutionnaires, qui, faisant table rase du passé, prétendaient déduire un nouvel Etat des postulats posés par la raison (40). Une allégresse révolutionnaire frémit encore dans cette page où Fichte décrit le renversement des rôles qui va s'accomplir : les classes instruites, celles qui auraient dû veiller à la formation spirituelle de la nation, laissent échapper leur mission, redeviennent peuple, et ceux qu'on traitait de peuple vont fournir une classe nouvelle, plus capable sous le rapport de l'esprit (41), et c'est cette classe nouvelle qui forgera l'Etat nouveau.

Cet Etat nouveau sera un, et les réflexes des citoyens seront identiques. Aux mêmes causes répondra le même geste de tous. La volonté personnelle du citoyen semblera se fondre dans une nécessité supérieure (42). Cet Etat ne constitue cependant pas le but dernier de l'éducation : elle vise à réaliser *die reine Sittlichkeit*, à atteindre l'idéal moral, à créer, en dehors de toute préoccupation de temps et de lieu, des hommes incarnant toujours mieux l'idée de liberté. Jadis, dans le *Droit Naturel*, Fichte faisait de l'Etat comme une béquille destinée à soutenir nos imperfections, mais dont nous n'aurions nul besoin, une fois guéris de nos misères. Dans les *Discours*, l'Etat n'est plus condamné à disparaître. Mais son perfectionnement reste lié à celui de l'individu : le progrès des citoyens entraîne, comme par surcroît, un progrès de l'Etat.

Ces rappels de l'idéalisme fichtéen allaient heurter Müller. Après avoir lu les *Discours à la Nation allemande*, et dit à Gentz l'estime où il tenait l'œuvre, il rédigea, à l'intention de la *Pallas*, un article bourré d'abondantes citations, où il rendait d'abord hommage à l'effort de Fichte, puis élevait les objections qu'il lui était impossible de ne pas formuler (43). Le ton virulent des critiques adressées à l'*Etat commercial fermé* cède la place à une courtoisie volontiers laudative ; la réconciliation s'opère aux dépens de l'*Aufklärung* qui n'a pas permis aux Allemands de devenir une nation, et les a contraints à vivre dans un conglomerat d'Etats séparés. Et Müller ne saurait assez louer Fichte d'exhorter les Allemands à attendre leur salut d'eux-mêmes, et de les persuader que, sans une renaissance spirituelle préalable, la renaissance matérielle de l'Allemagne conduirait aux pires catastrophes.

C'est à propos d'éducation, on dirait volontiers de pédagogie, que

(40) *Reden*, 59.

(41) *Reden*, 28.

(42) *Reden*, 25, 32.

(43) *Pallas*, 1808, III, 318-342.

Müller proteste. Fichte, critiquant les vieilles méthodes, déclare qu'on pourra fixer des règles infailibles d'éducation. En reconnaissant à l'élève une volonté libre, en comptant sur cette volonté, nos prédécesseurs avouent leur impuissance. Fichte, par ailleurs, posait comme postulat que l'homme est heureux d'agir, et plus particulièrement d'apprendre (44).

Erreur, répond Müller. Une telle théorie fait de l'homme une sorte de machine supérieure, capable de volitions, mais dénuée de véritable volonté ; l'éducation consisterait alors à couler, dans tel moule qu'on voudrait, une masse inerte et molle. Le forgeron sait pourtant bien que sa barre de fer se comporte comme un véritable contre-ouvrier. Toute volonté suscite une contre-volonté. De plus, Fichte fait trop bon marché de la portion matérielle de notre personne : notre volonté morale est obligée de lutter contre notre volonté sensuelle, et Fichte n'a pas aperçu l'importance de cette lutte et de la conciliation à établir entre la portion divine et la portion animale dont nous sommes constitués.

Retirer au pupille le droit et la possibilité de vouloir et de réagir, n'est-ce pas attenter à sa dignité morale ? Il y aurait donc victoire absolue de la génération qui précède sur la génération qui suit. Nos descendants seraient le jouet de nos désirs, même les plus bas, et de nos erreurs. A ce compte, déclare Müller, les sauvages de l'Orénoque nous en montreraient sur le chapitre de l'éducation. D'ailleurs c'est librement, par une action qu'il exerce sur lui-même, sans contrainte extérieure, que l'homme parfait son éducation. La volonté du pupille conserve donc la même importance que l'impulsion venue du maître (45).

Après avoir ainsi paré aux dangers d'un absolutisme magistral, et rétabli l'équilibre antinomique entre les parties en cause, Müller se permet une seconde objection. La nouvelle éducation que nous propose Fichte nous fournira des Spartiates mâtinés de Frères Moraves. Fort bel idéal, sans doute, mais combien difficile à réaliser ! Parmi les gens qui désirèrent prononcer, ou prononcèrent en fait, les trois vœux monastiques, combien s'en trouvait-il qui fussent capables de les tenir, ou, en fait, les observèrent ?

Curieuse société humaine, également, que celle à qui s'adressent les projets éducatifs de Fichte : elle ne se compose plus, à nombre à peu près égal, de garçons et de filles, mais exclusivement de savants asexués. *Menschen, Gelehrte* sont les termes qu'il emploie. D'un trait de plume, *motu proprio*, il annihile l'antinomie par excellence, celle de l'homme et de la femme, et dans son système d'éducation commune, traite les sexes exactement comme si dans la so-

(44) *Reden* (Reclam), 30, et note. (*II^e Discours*), 183 (*X^e Discours*).

(45) *Pallas*, 1808, III, 338 : *die höchste und letzte Erziehung vollbringt der Mensch durch sich und seine Freiheit an sich selber*.

ciété leur étaient dévolus le même rôle moral, la même mission. Un second danger apparaît : la volupté de penser, de se perdre en spéculations paralyse le goût de l'action. Or, en opposant sa méthode à l'ancienne, Fichte note que celle-ci partait du monde concret pour aller vers la pensée ; pour le nouveau système, au contraire, « seul est véritable et réellement existant ce monde que la pensée peut saisir ». Mieux encore : l'élève s'apercevra bientôt « que rien n'existe réellement sinon la vie, et plus spécialement la vie spirituelle, la pensée », que le « monde sensible n'est qu'ombre et apparence, qu'il nous faut donc diriger nos pas vers un monde *a priori*, un monde futur et qui restera toujours futur » (46). Fichte ne peut décidément, constate Müller, dépouiller son idéalisme intransigeant. Et s'il doute qu'un Etat allemand veuille mettre en œuvre ses principes, et propose alors qu'on en fasse l'essai sur des orphelins, n'est-ce point qu'il aperçoit lui-même le vice rédhibitoire de son projet ? Fabriqué de toutes pièces dans le silence du cabinet et sans tenir aucun compte des réalités extérieures, il ira rejoindre dans l'oubli bien d'autres utopies ; il promettait d'ailleurs un avenir trop peu attirant pour que son échec pût éveiller des regrets.

En dépit des amabilités du début, la critique aboutit à une fin de non-recevoir. Les mérites de Fichte, l'ardeur de sa foi patriotique, le courage de ses appels s'effacent : Müller ne peut lui pardonner la rigueur intransigeante de son idéalisme ; Fichte continue à tyranniser les réalités positives, à imposer la dictature de la pensée. Il rompt donc systématiquement cet équilibre « antinomique » que Müller tient à maintenir dans tous domaines, car il y aperçoit la source même, la condition de la vie.

Cette préoccupation se manifestera encore dans quelques articles qu'il donnera à la *Pallas* au cours de 1809. Malgré les objurgations de Gentz, Müller montre au journal une fidélité durable. Il lui fournit même des collaborateurs, car c'est sans doute lui qui présente à Rühle Sismondi (47). Sa contribution personnelle se composera surtout de morceaux détachés des *Eléments*. Cependant il continuera à attaquer toutes les tendances tyranniques ; une étude sur *Montesquieu et Machiavel* (48) reprendra des thèmes voisins de ceux que développait l'article sur l'*Intrigue*, et condamnera avec la même vigueur ce système politique qui livre un peuple, obéissant comme une machine, à la domination absolue des hommes d'Etat.

Il est assez curieux de voir Müller, dès 1808, et au nom du prin-

(46) *Reden* (Reclam), III^e Discours, 50 sqq.

(47) Sismondi donnera un long article sur le *Papier Monnaie et les moyens de le supprimer* (1810, I, 1-27 ; II, 121-156).

(48) *Pallas*, 1809, XI, 566 sqq. VS, I, 48, reprend de cet article les passages relatifs à Machiavel.

cipe qu'il ne faut rien tyranniser, prononcer contre la grande industrie une condamnation morale (49).

Le développement des manufactures entraîne comme corollaire une invasion d'esprit mercantile. On désapprend l'art de posséder, on ne sait plus que supputer des bénéfices. A en croire certains grands prêtres du machinisme, l'homme pourrait tout par lui-même, et cet orgueil se double du mépris de nos devanciers. Egoïsme envers nos contemporains, ingratitude envers ceux qui nous préparèrent les voies, autant de péchés contre la loi primordiale de la société : l'amour, expression du sentiment de la continuité. L'esprit mercantile attribue au geste de l'ouvrier créant un objet tout le mérite de cette création : il néglige l'apport du temps, cette « accélération » que donne à notre génération le poids de celles qui nous précédèrent ; il néglige ce don gratuit du ciel inhérent à toute possession. Müller, s'il avait voulu opposer à l'égoïsme marchand « un exemple de foi et d'amour », aurait pu citer Fichte, et un passage du III^e *Discours à la Nation allemande* (50). Mais de cet allié, Müller ne veut pas : car Fichte souffre de tares irrémédiables. Et c'est seul que Müller entend mettre sur pied son système de politique.



Depuis mars 1808, il travaille à cet ouvrage. Le *Fragment sur la Noblesse*, les articles de la *Pallas* ont obligé Müller à lever un coin du voile, et à montrer les grandes lignes de son œuvre avant qu'elle soit achevée (51). Ses axiomes revêtent volontiers une forme oraculaire et il est plus prompt à accuser qu'à convaincre d'erreur quiconque n'accepte point pour vrais ses postulats. Mais déjà sa théorie se dessine.

Sur un fond d'optimisme — les grands cataclysmes préludent toujours à la naissance d'un monde meilleur, et plus âpre est la lutte, plus profond est l'amour — la vie de l'univers, se déroule, continue et irréversible. Müller aussi souscrirait à la formule : ni arrêt, ni retour, ni marche cyclique.

La mission de l'art est de concilier et de synthétiser dans le présent tous les efforts, même contradictoires, des siècles passés. La politique est l'art suprême. Elle aussi s'inspirera de principes conciliateurs et

(49) *Streit zwischen Glück und Industrie*. *Pallas*, 1809, VII, 1 ; VS, I, 96 sqq.

(50) *Reden* (Reclam), 52-53. *Wo mutig der Schweiss des Säens erduldet wird ohne einige Aussicht auf eine Ernte... wo nach hundertfältigem Misslingen dennoch ausgeharret wird im Glauben und in der Liebe : da ist es nicht die blosse Sittlichkeit, die da treibt, sondern die Religion, die Ergebung in ein höheres und unbekanntes Gesetz, das demütige Verstummen vor Gott.*

(51) *BW*, 142.

non tyranniques. L'Etat s'efforcera de faire vivre, dans une synthèse supérieure, tous les éléments antinomiques qui, jusqu'ici, se sont affrontés.

Constitué par l'ensemble des biens matériels et spirituels, l'Etat ne laissera rien échapper de ce qui est humain, à tel point que l'individu, le citoyen, sera aussi indissolublement lié à lui qu'un organe d'une plante à l'ensemble de cette plante.

Cet Etat organique exclura toute tentative d'absolutisme de la part d'un de ses organes, quel qu'il soit ; le souverain ne saurait « mécaniser » ses sujets, ni les citoyens primer le souverain. Tradition et critique, cœur et raison s'y maintiendront en équilibre vivant. La lutte des divers organes, pourvu qu'elle s'accorde au rythme vital de l'ensemble, assurera la vie de l'Etat. Et cet antagonisme ne saurait dégénérer en tentatives tyranniques tant que les éléments dont se compose l'Etat observeront la loi sacrée de l'amour réciproque. Le commandement suprême de l'Etat organique arriverait à coïncider avec le précepte majeur de la morale chrétienne.



Dans *Science et Littérature*, Müller n'avait pas hésité à affirmer son catholicisme : catholicisme entaché, à vrai dire, de tendances syncrétiques, mais qui s'accommode encore de son étiquette. Toutefois, à mesure que la conversion de Müller s'éloigne dans le passé, le panthéisme du *Gegensatz* prononce de vigoureux retours offensifs. Dans l'*Idée du Beau*, dans certains articles du *Phæbus* on sent encore fermenter le vieux levain : l'*Antigegensatz* réapparaît, et, avec lui, la négation d'un absolu. Sans doute, une note des *Mélanges* met-elle hors d'atteinte le dogme chrétien et plus spécialement la Trinité ; mais on reste inquiet, et l'on se demande si Müller n'énonce pas dans cette note une simple clause de style.

Or, voici qu'au moment où il rédige les *Eléments*, les préoccupations religieuses se raniment. L'Etat organique, tel qu'il le prêche, mérite aussi le nom d'Etat chrétien, et dans l'ambiance politique comme dans les nouveautés littéraires, tout ramène Müller vers les problèmes de la religion et de l'Etat. Napoléon vient d'entamer avec la papauté une lutte sévère dont l'enjeu n'est rien moins que la soumission du catholicisme aux fins de la politique française. Le pape sera-t-il, ou non, un instrument aux mains de l'empereur ? Müller ne peut oublier qu'il ébaucha naguère l'image d'une Europe organique où les antinomies nationales s'équilibraient au sein du christianisme. La religion offrait aux antagonismes cette région supérieure où les synthèses s'opèrent harmonieusement.

D'autre part, Fichte en traçant les grandes lignes de son Etat allemand a pris position en face du problème religieux, et son exemple incite Müller à préciser sa pensée. Fichte est certes loin d'incliner vers les mêmes conclusions que Müller. La Réforme constitue, à ses yeux, la plus belle victoire du génie germanique, de l'*Urvolk*, sur l'esprit latin et les peuples abâtardis. D'une telle proposition, et sans la presser beaucoup, on pourrait tirer comme corollaire que, pour réaliser l'idéal allemand tel que l'entend Fichte, s'impose comme condition préalable d'être protestant. En second lieu, Fichte interdit à la religion d'offrir, en dehors de l'Etat, un terrain neutre, un refuge. De là à décréter que la vie religieuse s'inscrira dans la vie civique, à promulguer une église d'Etat, le pas est vite franchi. Et pour Müller qui ne peut souffrir qu'on tyrannise un terme au profit de l'autre, l'idée seule d'une église d'Etat constitue un véritable péché.

De plus, Müller vient de lire le traité de Schlegel sur les religions hindoues. Invinciblement, sa pensée se trouve ramenée vers le christianisme, et la lettre à Gentz du 30 mai 1808 nous en donne la preuve (52). A vrai dire, les termes de cette lettre n'expriment par un catholicisme absolument orthodoxe. La pensée reste parfois voilée, et de ce fait, inquiétante. Müller se réjouit-il, ou regrette-t-il que le moment semble arrivé, où l'on tentera un pas décisif vers la réunion des églises ? Une telle entreprise ne choquerait pas l'auteur du *Gegensatz*, et les tendances synchrétiques du catholicisme müllérien se sont déjà manifestées. Un seul regret s'exprime franchement : « Quand viendront, à leur tour, les affaires de Rome, j'aurai vraisemblablement les mains liées ». Il se garde de dire, malheureusement, qui l'empêchera de combattre. Redoute-t-il une interdiction venue de Rome même, ou que la diplomatie française, puissante à Dresde, l'empêche de prendre la parole en faveur de la papauté ? Ou veut-il dire que d'autres besoins l'empêcheront de se consacrer efficacement à la défense du catholicisme ? La phrase reste obscure et prête à tous les soupçons.

Mais si, en face du problème des confessions, son catholicisme semble quelque peu aberrant, la vigueur de son christianisme reste intacte. Le livre de Schlegel lui permet de l'attester sans ambiguïté. Pour que le monde fût prêt à recevoir le Christ et la révélation de la Loi nouvelle, il fallait certes que le souffle mystique de l'Inde pénétrât le corps « prométhéique » de l'Occident : Schlegel l'affirme, et Müller l'approuve. Mais tout en s'appuyant sur des documents très respectables, en s'aidant d'une critique pointilleuse, Schlegel n'échafaude que des doutes. Müller prétend leur opposer des certitudes bien autrement apaisantes, telles que les livre « un cœur qui se connaît pleinement ». Et il ajoute cette profession de foi : « C'est toujours auprès du Christ que vous trouverez la clef qu'il faut absolument posséder

et tenir en mains, si vous voulez que s'ouvrent à vous le tombeau du passé, et n'importe quel sanctuaire de la terre. » (53).

Telles sont ses dispositions d'esprit quand il voit s'ouvrir devant lui le sanctuaire de l'Etat, selon la révélation qu'il en donne dans les *Eléments de Politique*.

(53) *BW*, 144.

CHAPITRE X

LES ÉLÉMENTS DE POLITIQUE (1808-1809)

Novalis réclamait des hérauts qui annonceraient l'Etat (1). Depuis longtemps, Müller s'était promis de tenir ce rôle. Le *Gegensatz*, en son Tiers Livre, accordait une place éminente au problème de l'Etat. *Science et Littérature* consacraient un chapitre entier à la politique allemande, au sens que Müller donne à ce terme, et traçaient dans ses délinéaments essentiels la mission de l'Allemagne en Europe. Les *Fragments shakespeariens*, l'*Idée du Beau* corroboraient le retour, annoncé par sa correspondance, de Müller à ses plus chères études : l'homme d'Etat apparaissait comme l'artiste des artistes. La *Pallas* enfin avait soulevé plus qu'un coin du voile et donné d'amples indications sur l'œuvre qui naissait (2).

En dépit des efforts de Gentz qui souhaitait un vrai livre, les *Eléments* virent le jour sous forme de conférences : Müller s'y sentait plus à l'aise, et les bénéfices immédiats ne dépendaient pas du bon vouloir d'un libraire. Müller parle entre le 19 novembre 1808 et le 30 mars 1809, à intervalles réguliers de trois ou quatre jours, à peine coupés, deux semaines durant, par les fêtes de Noël. Le même public aristocratique et féminin constituait l'auditoire. Au prince Bernard revenait une place d'honneur ; les diplomates, nous dit-on, étaient nombreux. Bourgoing ne parut pas. Comme une garde fidèle, Rühle et Kleist se montrèrent assidus.

Bien qu'il fût depuis plusieurs mois occupé à sa rédaction (3), il est probable que Müller, qui ne travaillait qu'au dernier moment, n'avait pas encore écrit la fin de l'ouvrage quand il en commença la lecture publique. Nous en tenons pour preuve cet hiatus qui, à la vingt-cinquième conférence, s'ouvre entre les données exposées au début, et les conclusions auxquelles Müller est conduit : inopinément surgit, en plus des trois classes sociales qu'il a déjà admises, une qua-

(1) Heilborn, II, 393.

(2) G, 219 ; DWL, conf. IX ; Sch, 220 ; à Brinckmann, 21 août 1804. (LÜTTEKEN, 14).

(3) BW, 142, 30 mai 1808.

trième corporation. Il a beau affirmer que c'était, dès le principe, son intention d'en arriver là, la rupture de plan est trop sensible pour que, malgré toute son habileté, il ait réussi à la masquer.

Lorsque, dans l'été de 1809, il les confia aux presses de Sander, après les avoir pourvues d'une préface et d'une dédicace à son ancien maître Heeren, les *Eléments*, refusés par Göschen et par Hitzig, avaient cependant été imprimés en partie. La première conférence avait fait l'objet d'un tirage à part ; puis Rühle avait donné, dans la *Pallas*, de copieux extraits du III^e livre. Les exigences de la censure berlinoise altérèrent amplement certains passages : elle ne pouvait guère être d'accord avec l'auteur à propos des partages de la Pologne, de Frédéric II et de l'Etat fédéricien, de la féodalité et de la Réforme, ou de l'amortissement du papier-monnaie. Elle obligea également Müller à effacer des allusions brûlantes au blocus continental et à la liberté des mers, à une fédération européenne sous la direction de l'Allemagne unifiée ou aux trafics d'argent pratiqués par l'électeur de Hesse. Un hasard heureux a permis de retrouver l'exemplaire de main où Müller avait reporté le texte authentique. Certes, les remaniements sont nombreux ; plus d'un dût coûter à Müller un réel effort ; ses plaintes contre les censeurs ne sont pas injustifiées. Du moins l'ensemble de la doctrine demeure ; la substance profonde reste hors de toute atteinte (5).

De ces trente-six conférences groupées en six livres, quelle est la teneur ? (6). Après avoir opposé l'*Idee* de l'Etat au concept de l'Etat et montré que les systèmes antérieurs ne sont pas animés par le mouvement vital qu'il veut retrouver partout, Müller étudie l'*Idee* du droit, puis passe en revue, dans une de ces larges fresques où il se complaît, l'Esprit de la Législation dans l'antiquité et au Moyen-Age ; puis il s'arrête à l'*Idee* de la Monnaie et du patrimoine national, et, après avoir établi quels éléments économiques composent l'Etat et le commerce, donnera comme conclusion les rapports de l'Etat et de la Religion. Dans ces conférences où tout est en relation « globulaire », on peut, en reclassant les idées de Müller, distinguer des plans successifs.

La Préface et le premier livre, en reprenant, d'ailleurs, des thèmes connus, fixent la méthode et les intentions de l'auteur : il veut non

(4) *Von der Idee des Staates und ihren Verhältnissen zu der populären Staatstheorie*, Dresde, 1809. *Pallas*, 1809, n° 8, *Vom Geist der mosaïschen Gesetzgebung*; *Vom Geist der griechischen Gesetzgebung*; n° 9 : *Vom Geist der römischen Gesetzgebung*.

(5) BW, 156. *Handschriftliche Zusätze zu den Elementen der Staatskunst*, éd. par JAKOB BAXA, Iéna, 1926, 8°, 164 (coll. *Herdflamme*, n° 18). Les corrections majeures portent sur *Elem.* I, 205-209 ; 282 ; 294 ; 323-335 ; 453-454 ; 464 ; II, 135, 154, 169.

(6) Nous citerons d'après l'édition BAXA, Iéna, 1922, 2 vol. (*Herdflamme*, n° 1), qui reproduit le texte, mais non la pagination de l'édition originale, Berlin, 1809, 3 vol., « chez J.-G. Sander, pour 4 thaler ».

point définir l'Etat vivant, mais en faire, devant nous, surgir l'Idée. Les rapports organiques du Tout et des composants, de l'Etat et des citoyens engendreront une théorie du Droit civil ; puis se dessineront une politique interne, qui traitera de la gestion de l'Etat, et une économie. Enfin les relations des Etats entre eux amèneront Müller à établir moins des règles qu'un tableau de la politique extérieure.

*
**

Lorsqu'il écrivait le *Gegensatz*, Müller prétendait démontrer l'inanité de tous les systèmes philosophiques : tous enfermaient une contradiction intrinsèque, aucun d'eux ne pouvait revendiquer l'épithète de total. Müller espérait mettre une fin à l'erreur fondamentale qui les viciait tous, et offrir au monde une philosophie éternelle.

Les ambitions des *Eléments* ne le cèdent en rien à celles du *Gegensatz*. Müller dédaigne d'écrire un traité pratique, un manuel où les malheureux gouvernants en quête de solutions viendront fébrilement consulter un index et chercher la formule salvatrice. Son propos n'est pas de donner une pathologie de l'Etat, ni de classer des formes de gouvernement, ni « comme Montesquieu, de composer un miel fallacieux en butinant de tous les pollens ». Il n'écrit d'ailleurs pas pour son temps, ne donne pas dans la maladie à la mode, qui est une rage de sauver la patrie. Il n'offre pas davantage un traité d'éducation civique. Et après avoir poussé une pointe contre Arndt, c'est Fichte qu'il vise, quand il déclare que toute pédagogie du citoyen est œuvre dangereuse : il importe de ne pas oublier, en effet, que si le maître prétend modeler l'élève, celui-ci à son tour exerce une contre-activité qui façonne le maître. Au lieu d'inopérants règlements de police il offre une politique « éternelle », l'art sublime de restaurer ce qu'il y a d'essentiel dans l'Etat (7). Bref, il reprend, et en mieux, « l'admirable propos » de Montesquieu. Celui-ci nous laissait entrevoir l'Esprit des lois. Müller cherchera à atteindre « *den Geist der Gesetzgebung* ». Et il entend bien établir une différence capitale entre l'esprit et *Geist*. « L'esprit », dit-il, est trop formel, trop fixe et définitif ; il évoque un choix, brillant sans doute, mais aussi cet odieux procédé distillatoire que Müller a en horreur. *Geist* au contraire exprime avec une plénitude grave l'impérissable essence des notions éternelles ; il ne se satisfait point d'une formule mathématique froide comme une lame de scalpel, mais implique la vision du rythme profond qui meut le monde, bref nous met face à face avec le Créateur lui-même (8).

« Je vais enseigner l'Art vivant de modeler les lois » (9). Mais à

(7) *Elem*, I, IX, X (Préface). Cf. aussi *VS*, I (Préface), II.

(8) *Elem*, I, 219 ; I, x ; I, xviii ; I, xii.

(9) *Elem*, I, xiii.

quoi reconnaitrons-nous cet esprit éternel qui anime l'Etat et la politique ? Müller qui donnait à celle-ci la place suprême parmi les arts — ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle *Staatskunst* — invoque les mêmes critères que pour distinguer le Beau. De l'Etat, de la loi, il nous montrera « une forme qui porte en elle-même sa caution et sa garantie » (10). Fidèle écho des vers où Goethe déclarait que seule la Vie se donne à soi-même sa garantie, Müller nous montrera donc la loi vivante, l'*Etat vivant*. La Vie est éternelle : puisqu'il participe d'elle, l'Etat est éternel aussi. La Vie est totale : toute fragmentation la tue. De même toute exaltation d'un principe aux dépens de ses corrélatifs. « Tout se lie », déclarera Sismondi en écho à Müller. Cette totalité offrirait d'ailleurs, s'il en était besoin, un critère supplémentaire de vérité.

L'Etat que Müller prêche est donc complet, total, vivant (11).

Cette vie totale ne se trouve que dans un organisme où les antinomies, au lieu de se déchirer, s'intègrent. Müller applique donc à l'Etat, au Droit, à la Politique, à l'Economie, sa formule du *Gegensatz*. Sur eux, il projette la vision, l'intuition intellectuelle qu'il tient depuis 1803. Dans son *Ofterdingen*, Novalis souhaitait l'avènement d'une forme d'art qui pût « rassembler et montrer dans leur unité profonde les arts et la religion, les sciences, la nature, l'histoire, et l'industrie » (12). Est-ce pour répondre à ce vœu ? Mais Müller, infatigablement, transporte de plan en plan le même schéma, et range l'univers sous une même vision. Dialectique qu'il appelle lui-même un « commerce de grand style avec la Nature » et qui n'est au fond qu'une tentative de tout considérer à travers le *Gegensatz*.

La loi essentielle de toute politique pourra donc se formuler : pas d'Etat sans polarité et sans action constante de principes antinomiques. L'idée de polarité tient même tellement au cœur de Müller que, dans des planches en fin de volume, il donne de l'Etat et de ses divers aspects une représentation graphique. La sphère lui servait autrefois à figurer l'antinomie du Bien et du Mal, comme, en 1810, elle va lui donner une explication, par l'antinomie et les dégradés du blanc et du noir, de la théorie goethéenne des couleurs (13). De même que plus tard J. J. Wagner ordonnera les principes de l'Etat en tétrades réparties sur des cercles ou des ellipses orientés, de même que Rühle, en tête des *Hiéroglyphes*, fait naître de deux axes coordonnés une fleur étrange, de même pour Müller, l'Etat, le citoyen, la famille, la monnaie, et toute l'économie se représentent par des circonférences où les principes antinomiques générateurs se répartissent par couple, aux extrémités de deux diamètres perpendiculaires.

(10) *Elem*, I, 273, « die sich durch sich selbst verbürge und garantire ».

(11) SISMONDI, *Nouveaux principes*, 1819. *Elem*, II, 122 ; I, ix.

(12) E. SPENLÉ, *Novalis*, 346.

(13) *VS*, I, 387.

Le *Gegensatz* avait conservé de l'Univers newtonien la vision des mondes roulant sans arrêt à travers l'espace et emportant avec eux l'observateur. Müller revient d'autant plus vigoureusement à ce thème qu'un concurrent vient de se manifester. Buchholz lui aussi se met à opposer le principe fécond de la gravitation à l'équilibre mort de la balance. Fidèle aux principes posés par l'*Idée du Beau*, Müller ne voit pas seulement dans le système solaire un symbole des arts et de la politique, art suprême, mais bien leur modèle précis.

Il ne s'agit donc pas de mesurer ou de contempler l'Etat à l'arrêt, de classer une matière morte, ou seulement fixée dans sa forme définitive. Comme le mouvement des étoiles, « l'œuvre de la Politique n'est jamais achevée ». Müller souhaitait qu'on inventât un appareil qui pût accompagner les astres dans leur course, et nous permit de les suivre au vol. De la même façon l'Etat réclame qu'on l'observe « en mouvement », « au vol même », et il faut que le cœur de son observateur soit emporté dans ce mouvement. Mouvement incessant : chaque instant enregistre la naissance de nouveaux citoyens, et la disparition d'autres. Si bien que l'Etat vivant « se meut, change à chaque instant, se moque de nos systèmes et se rit de toute géométrie » (14).

C'est d'ailleurs dans le seul mouvement qu'on peut reconnaître les éléments stables. Dans les mouvements qui agitent l'Etat, les grandes secousses, les guerres, on aperçoit facilement et nettement ses composants essentiels. C'est en changeant de position qu'un Burke, un Cardinal Migazzi, Jean de Müller lui-même, ont le mieux manifesté leur fidélité inébranlable aux principes de leur action. D'ailleurs le repos vivant est lui-même animé : « le calme du cœur diffère du calme d'un minéral. Et la nature elle-même, qu'elle est donc calme, au milieu de son éternelle palpitation ! » (15).

La seule méthode féconde est donc de contempler l'Etat en mouvement, sans « l'atomiser » ou le démonter comme une ingénieuse mécanique. C'est par là que pèche Montesquieu : aussi son Etat ne vit-il pas. Autant aller apprendre la Politique dans les ouvrages de Pierre Bayle, que Müller ne peut assez détester. Mieux que dans ces traités issus de ratiocinations éperdues, on trouvera des enseignements féconds près du Cardinal de Retz et de Sully : eux, du moins, n'ont pas arrêté le rythme vital de l'Etat pour pouvoir parler de lui. Et même dans ces problèmes qui semblaient jusqu'ici ressortir au domaine du calcul, le privilège du mouvement né du couple attraction-répulsion ne manquera point de s'affirmer : c'est au vol, ou dans leur mouvement qu'on considérera la propriété, la production, la richesse, l'équi-

(14) BUCHHOLZ, *Über den Adel*, 367. Sch., 42. Elem, I, 5 ; BW, 163 : « Wir müssen einen Mechanismus erfinden, der uns und unser Instrument dem Sterne nachführe ; wir können den Stern nur mitwandelnd betrachten », et il en est de même de tous les objets de la pensée et du savoir. Elem, I, 4, 9, 54, 67-68.

(15) Elem, I, 7 ; I, 24.

libre des marchandises et de la monnaie. Entre tous les termes qui s'affrontent, il faudra sauver l'équilibre mobile et actif, se garder comme du feu des fixations absolues et des définitions « atomistes, ce poison de la Science, cette mort de l'esprit » (16).

Dans la vision de l'univers Newtonien le mouvement est continu. Pour Goethe aussi l'action de la Nature est telle. L'Etat vivant sera donc continu. Il intégrera l'antinomie du momentané et de la durée, et l'élément temps, qu'Adam Smith n'éliminait sans doute pas avec la rigueur que prétend Müller, mais supportait plus qu'il ne l'appelait, prend une place d'honneur (17).

Dans l'*Idée du Beau*, Müller soulignait que la Révolution elle-même n'a pu trancher net la continuité des générations et faire table rase devant une humanité entièrement neuve. « Les millions de morts qui nous précédèrent » constituent la pièce primordiale de la victoire que Müller entend célébrer sur la Mort, de même que l'Eglise triomphante témoigne à côté de l'Eglise militante de la continuité de la Rédemption. L'Etat ne comprendra pas seulement ceux qu'unit une communauté dans le temps, les citoyens présents, les *Zeitgenossen*. Burke englobait dans la communauté politique « ceux qui sont, ceux qui ont été, ceux qui seront ». Müller apporte à la pensée de Burke une précision complémentaire : « ces individus qui sont en apparence morts ». Avec ceux qui viendront nous remplacer, ils constituent l'ensemble des *Raumgenossen*, ceux qu'unit leur succession sur un même coin de terre, et qui, par leur nombre et leur suite infinie, mettent en balance ceux qui vivent aujourd'hui.

Si les *Zeitgenossen*, les présents, entendent primer les absents, les *Raumgenossen*, les passer sous silence pour disposer à leur guise de l'Etat, ils privent celui-ci de sa continuité dans le temps, ils anéantisent sa qualité essentielle, ils le tuent (18).

La continuité du développement littéraire ou artistique exigeait en conséquence qu'aucun siècle ne puisse passer pour négligeable. Transposé sur le plan de la communauté politique, ce principe se transcrit de la sorte : aucun effort des siècles précédents ne peut être tenu pour vain ; rien ne justifie que nous rompons avec nos devanciers ; une révolution qui prétend abolir entièrement le passé, ramener l'humanité au point de départ, constitue un non-sens.

Comme corollaire, antiquité vaut titre. La durée, l'âge tendent à devenir synonymes de valeur. L'*Art Dramatique*, s'appuyant sur les exemples déplorable du roi Lear et de Louis XVI, établissait avec force cette loi naturelle, qui veut que l'âge commande et que les pères n'abdiquent point devant les enfants. Les *Eléments* transposent ainsi :

(16) *Elem*, I, 22 ; I, xv-xvii ; I, 161 ; I, 36 ; I, 341 ; II, 149-151 ; *Prolegomena*, VS, II, 284-85.

(17) *Elem*, II, 56-57.

(18) *Réflexions*, trad. franç., p. 202. *Elem*, I, 171 ; I, 164-165 ; I, 152.

une constitution ne peut devenir la risée de la populace par ce seul fait qu'elle semble surannée (19).

Inséparable du présent, le passé en constitue tout le sel. Aux moindres travaux qu'entreprend le citoyen passager collabore « impérissablement tout le passé de l'Etat ». La Prusse Frédéricienne, à qui manquait la garantie d'une tradition, a souffert une expérience cruelle, parce qu'elle dépendait trop de son temps, ne reposait que sur la génération présente. La collaboration efficace et omniprésente du passé s'étend jusqu'à ces notions que d'habitude régissaient seuls les froids calculs de la raison, à la valeur des objets, à la richesse, au capital (20).

A la suite de Herder, Novalis et Fr. Schlegel déclaraient le présent incompréhensible, sinon à l'aide du passé. Le *Gegensatz* s'était engagé dans la même voie. Rejoignant franchement Herder, Müller en face des systèmes politiques rationalistes, engendrés par un *a priori* moral ou économique et mis au monde à l'aide du calcul, affirme la supériorité de la méthode génétique. L'école de l'art politique sera l'histoire. Il ne se fait pas faute de broser à grands traits de larges fresques historiques, tient grief à Montesquieu d'avoir négligé la genèse de la loi et de l'Etat, traitera historiquement une question qui jusqu'à lui ne relevait que du calcul, la production, et posera en principe que « toute loi ne peut être connue que dans son devenir, sa croissance, en suivant le processus qui l'engendra, autrement dit en suivant avec elle son développement naturel » (21).

La continuité organique ne s'établit pas seulement dans le temps, mais dans tous les sens. En s'inspirant de Schelling, G. H. Schubert avait montré que dans le monde tout se tenait, et Müller avait applaudi à ses tentatives. De même il montrera quelque temps plus tard un vif intérêt pour l'optique de Goethe, et la manière dont il fait naître les couleurs des interférences de la lumière blanche et du principe obscur (22).

Müller, qui avait sans cesse cherché à abolir les discriminations trop tranchées entre l'action et le savoir, entre la Nature et l'Art, voire entre l'âme et le corps, continue à abaisser les barrières, même celles que l'habitude avait consacrées et à qui la tradition donnait un semblant de valeur. Nos législations, par exemple, sont contaminées sans remède par cette illusion qu'il existe une cloison absolue entre les personnes et les choses, entre le droit et l'économie, entre le capital physique et le patrimoine spirituel, entre l'intérêt national et l'intérêt privé (23).

(19) VS, II, 101-103 ; VS, I, 382 ; *Elem*, I, 117.

(20) *Elem*, I, 458 ; II, 46 ; I, 161-164 ; I, 348, II, 4-8.

(21) HERDER, *Ideen zur Philos. der Geschichte*, XII, 6 : Genetischer Nationalcharakter entscheidet über alle Ereignisse der Menschengeschichte. *Elem*, II, 36-38 ; I, livre III en entier : *Geist der Gesetzgebung* ; I, 391-394.

(22) SCHELLING, *Ideen zu einer Philos. der Natur*, SW, I, 665. — VS, I, 386.

(23) *Elem*, I, 156, 157, 166 ; I, 84 ; I, 165, II, 10 ; II, 40-41 ; II, 51.

De même qu'il distingue entre *Esprit* et *Geist*, il sépare avec soin la notion de *Grenze*, de discrimination absolue tracée par l'intellect pur, et la notion de *Schranke* qui exprime cette restriction naturelle apportée à notre liberté par autrui exerçant sa liberté propre. Une futaie figure assez bien la notion de *Schranke* : les arbres ne s'excluent pas mutuellement, mais s'obligent réciproquement à réaliser leur loi, qui est de grandir, de gagner en hauteur vers l'air et la lumière. A ce compte une barrière naturelle constitue un excitant de la vigueur organique, et l'on pourra légitimement poser l'égalité : limiter = engendrer (24).

Une discrimination « véritable » ne sépare pas sans laisser subsister un espoir d'union. La nature nous fournit, dans la diversité des sexes, un type de véritable discrimination qui présuppose, appelle même une unité. « Rien ne saurait unir comme une séparation véritable ».

Comme corollaire de ces deux principes, la loi et la liberté se trouvent en rapport de réciprocité. Se rattachant au principe central, à la Vie, comme des organes au Tout, elles s'appellent et se conditionnent.

L'Etat vivant ne connaît pas de frontières absolues, mais seulement des barrières génératrices; il est à la fois libre et soumis à des lois (25).

Dans le monde en devenir, comme dans tout organisme qui croît, le présent rappelle le passé, préfigure l'avenir. Mais il apporte une perfection au passé et la continuité dans le temps est irréversible. Ce Panthéon que lui léguaient ses devanciers, l'artiste le démolit et en utilise toutes les pierres pour mieux le reconstruire (26).

Transcrit en politique, le principe exclut le retour pur et simple au passé. Il est loisible de garder quelque impatience à l'égard du siècle où l'on vit — cette « sainte impatience » nous oblige à presser le mouvement naturel de l'Etat. Mais il reste impossible de chercher refuge dans le passé. La formule s'établira : « ramener à l'actualité les temps passés », — « impliquer l'un dans l'autre le passé et le futur », — « faire revivre les temps anciens en les rajeunissant et en les revigorant », — « ramasser dans l'Histoire les éléments qui y sont épars et les recomposer en un Tout vivant ». Nous ne pourrions jamais revenir « au joyeux tumulte de l'antiquité grecque ou romaine », mais il faut affirmer en nous le sens de tout ce qui risque de se perdre, et ne rien abandonner. Principe conservateur que Müller poussera jusqu'à ses extrêmes conséquences. Une annotation marginale de la main de Müller proteste au nom des droits du passé contre la réforme électorale anglaise : les bourgs pourris doivent être

(24) *Elem*, I, 189.

(25) *Elem*, I, 190 ; I, 275 ; I, 283.

(26) Cf. *DWL*, *passim*. *Dr. K* (VS, II, 92, 137). *Proleg.*, VS, II, 302-303. *Sch*, 85.

sauvés, même ce moulin à vent ruiné, dont les copropriétaires élsaient à eux seuls deux députés. Car ces deux députés représentaient aux Communes le parti des citoyens invisibles, faisaient valoir les suffrages des *Raumgenossen* (27).

L'art de la politique consistera donc à rappeler sans cesse le passé à la vie, à maintenir le lien qui nous rattache aux millions de citoyens qui nous précédèrent et ne sont disparus qu'en apparence. Mais il ne se bornera pas à se laisser paresseusement porter au fil des traditions. Pour défendre le passé contre la continuelle dégradation qu'il subit, il est nécessaire de rebâtir à chaque instant le Panthéon de l'Etat.

Depuis le *Gegensatz*, Müller réclame que l'action vienne compléter le savoir. La science de la politique se doublera obligatoirement de l'exercice du pouvoir. Mais cette action, en quoi consistera-t-elle ? Müller refuse qu'on copie une institution promue à la dignité de modèle. La Vie ne se laisse pas copier avec le compas et le pied à coulisse. Nous sommes à la veille d'une *Troisième Ere*, dont les matériaux, épars devant nous, exigent d'être recomposés dans un édifice nouveau (28).

Cependant, penchons-nous sans cesse sur le passé. Il ne nous livrera pas de modèle à calquer, mais nous aidera, si nous le comprenons, à « aller au fond des choses ». Louer, par exemple, l'institution de l'année sabbatique n'implique pas qu'on veuille de nos jours restaurer la loi mosaïque. Mais en cherchant dans l'histoire du peuple hébreu le pourquoi de cette loi, on peut se sentir pénétré du souffle qui inspira le législateur, frémir de son propre désir, vibrer à son rythme. On touche alors ce qui constitue le fond même de la Vie. C'est cette pulsation qu'il faut maintenir, et non des formes extérieures et caduques. L'homme politique obéira au même précepte que tout autre artiste : avant d'agir, il s'efforcera de vibrer en résonance avec le Tout qu'il entend modeler, avec l'Etat (29).

Comme corollaire, il ne devra rien tenter qui puisse laisser ce rythme s'amortir dans l'indifférence, mais sans cesse stimuler les antinomies génératrices de toute Vie, et plus particulièrement de toute vie sociale. Le mot d'ordre sera : pas de victoire totale d'un terme sur l'autre, pas d'élimination radicale, pas d'absolutisation. « Les absolus déchirent l'humanité contre elle-même ». Il ne suffira pas de maintenir l'équilibre entre les termes, il faudra secourir celui qui risque d'être opprimé. Et Müller, à l'appui de sa défense de la noblesse, défense qui ne peut que rehausser la bourgeoisie à laquelle il appartient, cite l'exemple de Burke secourant les prérogatives royales, de Jean

(27) A VS, II, 92, répondent *Elem*, I, 65-66 ; II, 211 ; I, 307. Cf. également II, 181, 183. *Zusätze*, 24-25.

(28) *Elem*, I, 12 ; I, 18 ; I, 69 ; II, 184.

(29) *Elem*, II, 69 ; I, 18 ; I, 68.

de Müller célébrant les vertus de la papauté, du cardinal Migazzi passant des jansénistes aux jésuites, bref changeant de camp au moment où les idées qu'ils défendaient d'abord risquaient de remporter sur l'adversaire une écrasante victoire (30).

Entretenir le rythme vital des antinomies, ce sera chercher cet *Antigegensatz*, ce *Tertium quid*, qui, à une puissance supérieure, les intègre sans les confondre, les distingue sans les séparer. L'image parfaite de l'antinomie organique étant fournie par l'opposition des sexes attirera l'image de l'union dans un mariage. L'Etat vivant sera essentiellement mariage des antinomies, *Vermählung*, *Ehe*. Mariage du corporel et du spirituel, il donnera un corps matériel au droit, une âme à la recherche utilitaire; il mariera également la monnaie et la marchandise, le propriétaire et le capital, le possédant et l'objet possédé (31).

*
**

De cet Etat vivant qui se meut et nous entraîne dans son mouvement, quel moyen de connaissance avons-nous ? Nous ne l'apprenons point dans des manuels, dit Müller, il faut le vivre. Nous ne le disséquons pas, car il mourrait. Nous ne pouvons accéder à lui ni par « l'esprit de démembrement », ni par distillation. La Réforme, erreur des erreurs, procède de ces méthodes fautives. L'Etat vivant ne peut se résoudre en concepts. Car le concept, comme tout ce qui est mort, résiste à la médiation ; pis encore, les concepts s'excluent entr'eux. Le concept le plus faible cède définitivement devant le plus fort, « comme une muraille devant le rocher qui croule ». Le propre du concept est de vouloir tout étouffer, d'établir à son profit une « Monarchie Universelle », une tyrannie sans borne. En France, avant 1789, Noblesse, Tiers, Loi, Souverain, ravalés au rang de concept, cherchaient à s'exclure ou à s'étouffer (32).

De même que les définitions « atomistes » sont le poison de la Science et annihilent tout un monde de possibilités, pour nous laisser en mains une pauvre réalité morte et poudreuse, le concept est le diable en politique, et la Révolution son triomphe. Robespierre, nous déclare Müller, non sans excès d'ailleurs, n'était point mu par la plénitude vivante d'énergies irrationnelles, mais par une frénésie de l'abstraction (33).

Puisque « la Mort est incapable de donner une image de la vie, et l'immobilité une image du mouvement », il ne peut y avoir de

(30) VS, II, 333 (*Vom Antorganismus*). *Elem*, II, 194, à quoi répondra Schlegel (*Concordia*, 1820, p. 56) : « das Absolute zerschneidet den organischen Zusammenhang ». *Elem*, I, 23-24.

(31) *Elem*, II, 139, 149. II, 58-59 ; I, 167 ; I, 170 ; I, 162.

(32) *Elem*, II, 37 ; I, 19 ; , 290 ; I, 71 ; I, 114 ; I, 106 ; I, 144.

(33) Cf. VS, II, 349-351 ; *Elem*, I, 178. *Zuzätze* 85 (2 fois dans la même page).

concept de l'Etat. Pour peu que nous nous représentions cet objet sublime, notre pensée se meut, s'élargit, croît en même temps que son objet. Nous tenons non plus un concept, mais une Idée, l'Idée de l'Etat (34).

Dès qu'il soulève le voile qui cache l'Idée, Müller se sent emporté comme par un souffle lyrique. « *Deus, ecce Deus* ». Elle seule vit; le concept le plus colossal s'écarte devant elle; le rocher le plus dur cède à la poussée de cette plante fragile (35). Seules, les Idées, éternelles comme la Vie, permettent de bâtir pour l'Eternité. Elles seules sont capables de s'intégrer dans un Tout organique. Et si elles possèdent cette qualité incomparable, c'est qu'elles renferment « quelque chose de religieux », elles pénètrent jusqu'à l'essence profonde de l'Univers. « Quiconque a reconnu leur essence, a reconnu l'essence de la Religion », religion étant pris dans son sens original, ce qui constitue le lien de la communauté organique (36).

Dans ce los enthousiaste, l'Idée, synthèse du couple antinomique, apparaît moins qu'on l'a prétendu comme un rappel de Platon (37). Certes, Platon avait connu en 1804 un renouveau brillant. Mais le courant d'idées auquel s'apparente Müller est bien antérieur à cette renaissance platonicienne. Kant avait déjà mis en doute la capacité du concept d'exprimer l'essence des choses. Schleiermacher demandait qu'aux concepts, données vides de la pure raison, on mariât la substance des données empiriques. Bien avant que Buchholz se soit approprié l'antinomie du concept et de l'Idée, bien avant que Fichte ait montré dans le concept un produit des peuples abâtardis, au lieu que l'*Urvolk* ne produit que de la pensée vivante, Müller, du *Gegensatz* à l'Idée du Beau, avait déjà dessiné la théorie qui fleurit dans les *Eléments*. L'Idée est donc vivante; elle est l'âme de l'organisme, et par elle seule nous pouvons accéder à une connaissance vraie, totale et, sinon éternelle, du moins durable. Et Gentz, comme pour corroborer que l'antinomie Idée-concept n'était pas, dans la pensée de Müller, une acquisition récente stipule bien, en réemployant non sans ironie une formule chère à Müller : « Mais votre Idée n'est pas autre chose que le *Gegensatz ressuscité* » (38).

« La notion d'humanité est tellement immense qu'on ne peut pas plus la considérer en face que le soleil ou les dieux ». De l'Etat,

(34) *Elem*, I, 37.

(35) *Phæbus (Miszellen*, article *Idee und Begriff*). *Elem*, I, 106, 107, où Kleist pourrait bien avoir pris l'image de la lettre à Fouqué : « les *Eléments* feront sauter le roc par leur lente croissance et non par explosion ». Cf. la même idée dans *Frédéric II*, K, 88, F, II, 110, BW, 154.

(36) *Elem*, I, 363 ; I, 24 ; I, 114, corroboré par *Zusätze*, 13 ; I, 119 ; I, 123.

(37) GLEISSBERG, *Kleist's Prinz Friedrich von Hombourg*, Breslau, 1929, p. 180, note 83, contamine sa critique des *Eléments* de notions empruntées à *Theologische Grundlage*, qui ne paraîtra qu'en 1819.

(38) *Witt*, II, 417.

« comme de tout ce qu'il y a de grand dans les choses humaines », il ne peut y avoir de définition, mais une Idée. Cette idée, Müller va tâcher de la faire surgir devant nous, d'abord en écartant ce qu'elle n'est pas, puis par touches successives, fragmentaires, dispersées, qui s'efforceront de compléter l'image et d'en indiquer le vivant chatolement (39).

*
**

Un critique des *Eléments* s'écriait : « Dieu nous préserve des sciences sans définitions claires ! » (40) L'Etat ne répondant à aucune définition, l'Idée vivante déborde d'emblée sur des notions, connexes certes, mais que d'habitude on prenait la peine de discriminer. *Staat* recouvre à la fois l'Etat politique, la société civile, le peuple, la Nation et s'emploie indifféremment pour l'un ou l'autre de ces termes. Et là se mesure la distance qui sépare Müller des écrivains politiques qui l'entourent.

Si, chez Humboldt, la Nation incline du côté de la Société, du moins l'Etat représente-t-il un autre degré d'organisation. Pour Fichte, entre *Volk* et *Reich*, il y a tout l'espace d'une prise de conscience et *Gesellschaft* reste une forme supérieure à *Staat*, béquille à nos imperfections. Schleiermacher définira l'Etat comme la « Forme du peuple », et donnera comme signe distinctif à l'Etat la conscience qu'il constitue une communauté. Brinckmann lui-même ne confond pas les concepts quand il écrit à Gentz, un an après Iéna : « Nous sommes en cet instant anéantis en tant qu'*Etat*, mais, Dieu merci ! non point en tant que peuple » (41).

Toutes ces discriminations restent indifférentes à Müller. La communauté vivante s'appelle *Etat* ; il n'existe pas de statut social qui *a principio* ne soit Etat. Il n'y a qu'une seule *Lebenseinheit* : l'Etat. En cette entité vitale viennent se résoudre toutes les formes de communauté. La foule des concepts cède devant l'Idée. S'il arrive à Müller de célébrer dans la « Force nationale » le principe générateur de toutes les valeurs civiles, sociales, politiques, ce n'est pas qu'il accorde à la Nation une antériorité ou une supériorité sur l'Etat : la force nationale est la sève, le sang de l'Etat, dit-il aussi. Nation et Etat coïncident. De même la société et l'Etat. « Existence humaine, existence civique ne font qu'un ». Le citoyen est là dès que l'homme est présent. Et les additions marginales confirment : « société humaine, société politique (*bürgerlich*) ne font qu'un ; la seule constitution,

(39) *Elem*, II, 159 ; I, 20.

(40) *Göttinger Gelehrte Anzeigen*, 1810, n° 91, 9 juin.

(41) FICHTE, *der wahrhafte Krieg*, 18, 30, 31 ; SCHLEIERMACHER, Disc. du 28 mars 1814 ; Brinckmann à Gentz, *Witt*, II, 308, 12 novembre 1807.

éternelle et nécessaire, de la communauté humaine, c'est l'Etat » (42).

Cette position étant prise, Müller refuse toutes les définitions de l'Etat qu'on a pu donner avant lui. *La Pallas* avait déjà poussé une pointe contre les conceptions utilitaristes de Möser, l'Etat-Société par actions, ou de Schlözer, l'Etat-caisse d'assurances. Antérieurement, Müller avait rejeté l'idée qu'on pût gérer l'Etat comme une métairie, ou qu'il fût une institution utilitaire, fruit de l'industrie des hommes (43).

Pour bien marquer ses intentions, Müller renouvelle, dans les mêmes termes, son refus. L'Etat n'est ni une usine, ni une métairie, ni une association mercantile, ni une mutuelle contre l'incendie. Pas davantage une institution policière de grand style, une « maréchaussée élargie », ni un mal nécessaire, ni un regrettable pis-aller. Il n'est pas là pour servir des fins déterminées, pour soutenir « comme l'échafaudage soutient l'édifice », pour protéger « comme la coquille abrite l'amande ». Il ne tend ni à une tâche éducative, ni à un but moral. « Valeur de l'humanité, bonheur de l'humanité, autant de formules blasphématoires », disait le *Gegensatz*. L'Etat ne peut être une création des hommes : sinon des mains humaines pourraient le détruire, et il n'apparaît guère qu'on ait jusqu'ici trouvé le moyen de le remplacer par une institution plus perfectionnée. Reconnaissons même que, dans le domaine de l'Etat, on n'a enregistré aucun progrès (44).

En conséquence, il est impossible d'admettre un statut précédant l'Etat et où les hommes auraient, tacitement ou formellement, conclu l'alliance, le contrat, d'où l'Etat résulterait. La notion de droit naturel, d'état de nature, de contrat social avait déjà subi en Allemagne et en France des assauts extrêmement rudes. Rehberg, Novalis, Fichte, et même de Bonald qu'il pouvait avoir déjà lu, indiquaient la voie à Müller. Mais celui-ci, fidèle avant tout à lui-même, tire moins parti de l'argument que l'état de nature n'est pas historiquement vérifiable, que d'une affirmation déduite de son *Gegensatz*, et exprimée dans une lettre à Jean de Müller : « Deux hommes suffisent à former un peuple ». *Zwei bilden ein Volk* (45).

L'erreur capitale des théoriciens de l'Etat est de vouloir bâtir sur le concept d'homme. Hegel répétera : comme si l'on pouvait saisir une essence de l'homme. L'homme est une Idée où s'intègre une antinomie. Car *homo* n'existe pas : il y a *vir* et *femina*. Dès que deux êtres humains se trouvèrent en face l'un de l'autre, depuis Adam et Eve, il s'établit entr'eux des rapports sociaux, leur antinomie engendra

(42) *Elem*, I, 365 ; I, 27 ; *Zusätze*, 12. F. SCHLEGEL, *Versuch über den Begriff von Republikanismus*, tendait à mettre en égalité *Staat* et *Gesellschaft* (*Schlegels prosaische Jugendschriften* (Minor), Vienne, 1882, I, 33).

(43) *Pallas*, 1808, n° 2, 218 sqq. (VS, I, 214-224) ; *Dr. K* (VS, II, 69) ; *DWL*, 122, 161, 162.

(44) *Elem*, I, 37, 38, 39 ; I, 32. *Abh.*, 220. *Elem*, I, 39.

(45) MAURER CONSTANT, *Supp.* III, 116. Cette lettre est de 1806.

l'idée d'un droit; et comme le droit est le signe caractéristique de l'Etat, il résulte que l'Etat existe depuis le premier couple, et ne saurait, fût-ce d'un seul jour, être postérieur à l'existence du genre humain. « Il est aussi ancien que le genre humain, existe nécessairement dès que des hommes sont là, inévitablement, car il est fondé dans la nature même de l'homme » (46).

Krug opposera : pour rester logique avec lui-même, et comme le demandait certain passage des *Prolégomènes* qui traite des définitions, pour admettre à côté d'une notion *dynamique* une notion *atomiste*, il faudrait bien accepter un anti-terme. Non sans une allusion perfide aux relations de Müller et Mme de Haza, Krug va à la comparaison qui s'impose : le mariage n'implique pas une négation absolue de l'union libre. Par analogie, en face de l'Etat doit subsister un statut qui n'est pas l'Etat, qui le deviendra peut-être ou restera ce qu'il est, mais un statut qu'on ne peut mieux désigner que par *Anti-Etat*. Müller ne tient aucun compte de l'objection de Krug. Ses œuvres postérieures au pamphlet de son ancien allié maintiennent la négation d'un état de nature. Le premier couple formait déjà un Etat. Où mettre d'ailleurs la barrière qui séparerait l'humanité brute et l'humanité organisée, « à la page 1 de Thucydide ? » La question prouve, *per absurdum*, que dès qu'il y a des hommes, l'Idée de l'Etat est déjà vivante (47).

La Société, ou l'Etat, puisque Müller ne les distingue pas, constitue donc un fait premier qui répond à un besoin élémentaire, analogue à la nécessité de se nourrir. L'*Idée du Beau* admettait que ce besoin procédât du sentiment esthétique. Les *Eléments* apportent une précision : « Ces besoins élémentaires et primordiaux sont au nombre de deux : le besoin de nourriture et le besoin de former une société » (48).

Quant au Contrat Social, Müller refuse évidemment avec la dernière énergie qu'un Etat ait jamais pu naître d'un contrat conclu à une date déterminée, contrat révocable ou modifiable comme tous ses pareils. Sans doute, quand il rédigea ses premières conférences, n'avait-il pas encore lu Bonald : sans quoi, comment n'aurait-il pas songé à citer à son public l'éclatante image : « lien de convention que la volonté du peuple a formé, que la volonté du peuple peut dissoudre, semblable à la tente que le berger dresse pour une nuit et enlève au point du jour » ? (49).

Cependant Müller ne condamne pas par principe l'idée de Contrat.

(46) *Elem*, I, 43 ; I, 50 ; I, 53 ; I, 29. De même *N Th G*, 123. Un fragment de Novalis (1798) fait du *Zusammengesetzter Mensch*, du couple, l'objet de la Politique ou *Ethetheorie*.

(47) *Krug. Restauration der Staatswissenschaft*, 42. *Elem*, I, 44 ; I, 45.

(48) *Sch*, 23-24 ; *Elem*, II, 62.

(49) *Elem*, I, 129. DE BONALD, *Législ. primitive*. (*Disc. prélim.*), I, 22.

L'erreur ne consiste pas tant à admettre une alliance qu'à voir dans cette alliance un marché du type *do ut des*, un bail. Quand les Français disent à leur roi : « Tu ne remplis plus tes obligations; nous voici donc libres à ton égard. Tu devrais être le soleil autour duquel nous gravitons : tu refuses de l'être ; libre à nous de choisir tel orbite qu'il nous plaira », ils commettent un monstrueux non-sens. Dans un bail, l'alliance ne vaut que pour un objet donné, en un lieu déterminé, en un temps limité, même si ce temps dépasse en fait la durée possible de la vie des contractants. Dans l'Etat au contraire les parties contractantes sont « pareillement éternelles » ; comme elles se conditionnent réciproquement, elles sont aussi « pareillement nécessaires ». La loi du Tout domine les parties. C'est elle qui constitue le véritable contrat. Ce contrat qui ne peut pas ne pas être, naît du fait que deux sont présents, et se renouvelle à chaque instant. A la base de l'Etat reste donc loisible d'admettre non point un contrat, mais le Contrat Fondamental qui se formulerait : « Nul ne peut de son propre chef se dicter sa loi propre, ou dicter la loi d'autrui » (50).

Novalis avait déjà déclaré que l'Etat ne se compose pas d'hommes isolés. Un amoncellement ne saurait en donner l'image. Müller reprend l'idée : son Etat vivant ne s'exprime pas par un bilan arithmétique ; il n'est pas un agrégat d'êtres identiques mais sans lien, pas davantage « une somme de têtes », « une addition de bras ou de jambes » (51).

Les rapports qui unissent les citoyens entr'eux ne ressemblent en rien à ceux qui unissent les ressorts d'une machinerie. Müller raille longuement Buchholz et son Etat-horloge. On ne fabrique pas l'Etat comme on construit un orgue ou une montre (52).

Les liens qui unissent les citoyens sont, comme dans tous les êtres organiques, ceux de la réciprocité. Fichte, Schelling, Novalis accentuaient le caractère organique de l'Etat. Le *Gegensatz. Science et Littérature* montraient dans l'Etat non seulement un tout complet, mais aussi un être organisé, le degré ultime dans l'échelle des perfections croissantes : végétal, homme, Etat (53). Les *Eléments* martèlent avec insistance et vigueur la même idée : l'Etat, où tout est vivant, se présente comme œuvre de Nature, comme un grand organisme, un Tout où les parties sont liées jusqu'à la mort, un Tout doué d'énergie

(50) *Elem*, I, 147-148 ; I, 128-132. Cf. aussi *N Th G*, 25.

(51) NOVALIS (Heilborn), II, 205. *Elem*, I, 366 ; I, 182 ; II, 159.

(52) *Elem*, I, 15-16.

(53) FICHTE, *Geschl. Handelsstaat* : Der Staat allein ists, der eine unbestimmte Menge Menschen zu einem geschlossenen Ganzen, zu einer Allheit bildet. *Naturrecht* : Die Staatsverbindung, ein organisirtes Naturprodukt. SCHELLING, *Ideen zu einer Philos. der Natur* (SW, [Leipzig, 1907], I, 136), insistera particulièrement sur la réciprocité. NOVALIS (Heilborn), II, 217 : der Staat... ein Makroanthropos ; II, 291 : der Staat eine Person. Même idée dans *Blütenstaub*, 11. Müller quand il compose les *Eléments* pouvait avoir tenu dans ses mains ces passages du *Nachlass* de Novalis. *Abh*, 267 : der Staat, ein geschlossenes Ganze. *DWL*, 153-154 : der Staat, ein grosser organischer Körper.

et de mouvement, un grand Individu emboîtant toute une série d'individus de moindre dimension. On ne peut le considérer que comme un être humain complet et sublime; il intègre les antinomies des sexes, de l'âge, de l'éternité et du présent; il vainc la mort; il nous offre l'expression de l'ordre divin sous les espèces de la substance humaine; entièrement organisé comme un homme, il assume la fonction humaine essentielle, il est ouvrier (54).

Les cellules d'une plante sont totalement impliquées dans la vie de cette plante. Alors que Humboldt s'efforçait de rendre son Etat le moins visible qu'il le pouvait, que Fichte le déclarait superflu dès que serait atteinte la perfection morale, l'Etat müllérien ne lâche pas l'homme, ne laisse rien échapper de ce qui peut toucher le citoyen. *Science et Littérature*, puis la *Pallas*, nous offraient un avant-goût de cet Etat totalitaire (55). Les *Eléments* reprennent ce thème avec des variations sans nombre. L'Etat enferme absolument tout; il comprend la totalité des affaires humaines; il est l'intime union de tous nos besoins physiques et spirituels, du capital matériel et du patrimoine moral, de toute la vie intérieure, de toute la vie extérieure d'une Nation. Rien de ce qui concerne l'homme privé n'échappe à l'emprise de l'Etat. « Idée de toutes les idées », il absorbe l'individu (56).

Individu lui-même, l'Etat apparaît doué de caractères irréductibles. Peut-être Müller connaissait-il, depuis qu'il avait rencontré Fr. Schlegel à Dresde, un passage typique des *Conférences philosophiques* : « Les Etats sont des individus indépendants, qui existent chacun à part soi; chacun d'eux est absolument son propre maître, possède son caractère particulier, se gouverne d'après des lois, des coutumes, des usages qui lui appartiennent en propre » (57). Müller donne à Schlegel un curieux écho : non seulement l'Etat vivant reçoit, de certaines conditions de lieu, un caractère propre, mais cette personnalité constitue sa richesse suprême. A ce titre, la copie de l'étranger prendrait figure d'une hérésie. L'Etat porte en soi-même sa loi, ne dépend de personne, n'attend de personne son salut. En dehors de lui, il n'existe rien en vertu de quoi on puisse dire qu'il est. Sa destination nous reste inaccessible. « L'Etat repose exclusivement sur lui-même, reste indépendant de tout arbitraire et de toute invention humaine; il procède immédiatement et conjointement avec l'homme du principe même d'où l'homme procède, de la Nature, — de Dieu, disaient les anciens » (58).

(54) *Elem*, I, 162; I, 47; I, 84; I, 37; I, 181; II, 204; I, 173; II, 108.

(55) *DWL*, 132 : der Staat, ein denkender, alles Begriffene begreifender, alles Handeln behandelnder oder regierender Mensch; 153; 162 : die inneren Güter, die Gedanken und Gefühle des Einzelnen müssen dem Staate vindicirt werden. *Pallas*, 1808, 2 (VS, I, 220); der Inbegriff aller physischen und geistiger Güter.

(56) *Elem*, I, 57; I, 207; I, 48; I, 37; I, 142; I, 107.

(57) *Windischmann*, II, 382.

(58) *Elem*, I, 42; I, 78; I, 87; I, 48-49; I, 45.

La législation ne peut donc déterminer l'Etat. L'erreur de Montesquieu fut de croire à une influence normative de la loi sur l'Etat. La loi ne le façonne pas. Ou bien elle arrive à exprimer le rythme profond de l'Etat, l'esprit qui l'anime, et elle dure; ou bien elle entre en dissonance avec cet esprit, et tombe au rang des tentatives mort-nées. Une constitution consacrée par sa durée apparaît comme une œuvre de nature; une législation fabriquée par la raison ne constitue qu'un fatras de papier, auquel la Vie ne saurait avoir part (59).

De telles prémisses résulte que l'Etat échappe à tout contrôle rationnel. En lui s'amasse un ensemble de principes et de forces où la Vie s'identifie avec la pensée, et que l'instinct guidera plus sûrement que tout raisonnement. L'Etat prend des traits d'un *Fatum*. Le *Gegensatz* et les *Prolégomènes* repoussaient tout effort de raison en vue de créer un Etat meilleur. L'*Idée de Beau* déclarait l'intelligence pure plus destructive que Néron en proie aux pires délires de l'imagination. Fidèles au principe, les *Eléments*, dans la Révolution, détestent moins Danton et la politique de propagande armée, moins Robespierre et le Comité de Salut Public — ces gens dont Taine déclara qu'ils péchèrent par excès de raisonnement — que les Constituants, et parmi eux Siéyès (60).

Comme l'Etat vivant englobe notre vie entière, que nous lui sommes subordonnés de la même manière que nos organes à notre corps, il s'ensuivra que nous ne pouvons pas plus quitter la communauté où nous sommes nés que notre main droite peut, volontairement, se détacher de notre corps. Comme la continuité organique de l'Etat s'étend dans la durée, nous avons des devoirs envers nos *Raumgenossen*. Grâce à eux, nous ne sombrerons pas dans l'obligation de recommencer, chacun pour soi, à rebâtir la civilisation. Grâce à eux, les besoins utilitaires et passagers s'intègrent, dans l'Etat, au Droit qui dure. Deux péchés capitaux apparaissent : se figurer que nous vivons au début des temps, et croire que nous pouvons faire bon marché « des six mille ans qui nous précédèrent »; ou bien, inversement, croire que nous nous trouvons au terme des générations et que nous n'avons pas à nous préoccuper de ceux qui suivent (61).

Nous ne pouvons quitter nos *Raumgenossen*, la communauté dans le temps. Pas davantage, nous ne pouvons nous abstraire de nos *Zeitgenossen*. Le citoyen ne peut pas sortir à son gré de l'Etat. Le Contrat

(59) *Elem*, I, ix. Cf des idées analogues chez Fréd. Schlegel, *Concordia*, 1820, p. 63 (les constitutions fabriquées ne sont que chartes, autrement dit bouts de papier) et chez Goethe (à Eckermann, 13 février 1829), « ces constitutions forment un ensemble mort, auquel Dieu qui agit dans tout ce qui vit, n'a point de part ».

(60) *Proleg.*, VS, II, 270. *Abh.*, 220. *Sch.*, 199. Contre Siéyès : *Abh.*, 258 ; *Elem*, I, 28 ; I, 282 ; *Zusätze*, 8-9, particulièrement outrancier.

(61) *Elem*, I, 145-146 ; I, 60-61 ; I, 258-259 ; II, 161 ; I, 26-29. Pour F. SCHLEGEL (*Begriff des Republikanismus*, 33) l'Etat est un *continuum*.

social n'apparaît pas seulement comme nécessaire, dès que le couple initial est donné, mais comme irrévocable.

Schlözer enseignait qu'il est loisible de quitter l'Etat. Spittler admettait encore un droit théorique à se séparer d'un Etat dont on est mécontent. Mais, en pratique, l'exercice de ce droit se heurtait à tant de difficultés, et si grandes, qu'il était, au total, plus profitable de reléguer ce droit parmi les utopies et de subir un Etat défectueux que d'affirmer sa liberté en le quittant. Fichte qui, dans ses *Considérations sur la Révolution*, établissait un droit de sortir de la communauté, le laissera subsister, en 1813 encore, dans son opuscule *la Guerre véritable*; en cas de paix prématurée, c'est même un devoir que d'abandonner le Régent, de tourner le dos à ses compatriotes pour continuer la lutte et réaliser la mission de l'Etat. La sécession se trouve donc justifiée (62). Quant à Haller, il n'accorde qu'une valeur assez mince à l'idée de patrie, servitude déguisée, et laisse même au citoyen le libre choix entre les formes de gouvernement : si, vivant en régime républicain, vous préférez la monarchie, partez donc, rien ne vous retient.

Au contraire, dès 1806, Müller déclarait que seul est libre de s'installer « dans une Tauride de son choix et d'y emporter son Palladium » celui qui se trouverait absolument isolé (63) Robinson, tant qu'il reste seul, peut changer à sa guise la constitution de son île. Liberté qui cesse dès que Vendredi survient, car à deux ils forment un Etat. Reprenant la formule archimédique dont la fortune est si grande au début du dix-neuvième siècle et qu'on rencontre un peu partout, du *Gegensatz* aux *Eléments*, Müller déclare que nous sommes impliqués, ou pour ainsi dire tissés dans l'Etat, au point que nous ne pouvons pas plus sortir de lui que de nous-mêmes et que nous ne pouvons chercher au dehors un point d'où il nous serait loisible de le subvertir, ou seulement de le modifier. « L'Etat n'est pas un pigeonier dont la porte reste ouverte, où l'on entre, d'où l'on sort à sa guise ». A l'individu Müller retire même le droit de protester contre « l'œuvre millénaire », car l'individu n'est pas capable de reconnaître ce qui lui convient ou non. On ne peut du dehors modifier l'Etat, « à la manière du menuisier modifiant du dehors le meuble qu'il construit ».

Dès qu'il y a un couple, il y a Etat. L'Etat étend donc son emprise sur le citoyen, même lorsque celui-ci pense se réfugier dans sa famille comme dans une citadelle inaccessible. Des sauvages en migration, des exilés en quête d'asile, les Pilgrim Fathers sur leur bateau, en plein Océan, ne sont pas dégagés de l'Etat. « Pour concevoir l'homme en dehors de l'Etat, il faudrait le dépouiller de tout ce qui le fait

(62) Cf. STERN, *Einfluss*, 67. GOOCH, *Germany and the French Revolution*, 86-87. FICHTE, *Betrachtungen*, livre I, chap. III. *Wahrhafter Krieg*, 19.

(63) A Jean de Müller. (*Maurer-Constant*, Suppl. III, 116.)

homme ». Hors de l'Etat, plus rien d'humain ne saurait subsister (64).

Une erreur fondamentale vicia les entreprises de la Révolution : celle-ci imaginait, d'une part, une Humanité, d'autre part l'Individu, et elle croyait ce dernier capable d'instituer des relations directes avec l'humanité sans passer par la médiation obligatoire de la communauté civile et politique, de l'Etat. Irrévocablement uni à l'Etat, même lorsqu'il s'agit de connaître, l'individu ne jouira d'aucune de ces retraites où il se débarrasserait de la croix de ses misères politiques. Inutile de restaurer cette République des savants, extérieure à l'Etat, supérieure à lui, et qui s'arrogerait trop facilement le droit d'opérer sur lui presque *in anima vili*. « Aucune science ne subsiste si de toutes ses fibres elle ne se mêle à la vie de la société ». Et comme, pour Müller, Société, Etat, Nation, Patrie ne sont pas des concepts isolés mais des aspects d'une même Idée, il ne se contredit pas en affirmant que « l'air de la patrie » constitue l'élément indispensable à la vie des sciences. Séparez-les du sol national, elles s'étioleront, et dans ses annotations marginales, il s'insurge à la pensée que, malgré la guerre qui sépare les patries, l'Institut de France et la *Londoner Society* échangent encore des correspondances scientifiques. Müller reste d'accord avec ses premières œuvres, qui établissaient : Etat et Science ne font qu'un (65).

L'Etat vivant ne réclame pas seulement de nous de quoi payer la police, lever des armées ou constituer des approvisionnements. Son droit de réquisition n'est pas limité à nos biens, ou même à la conscription de nos personnes. Nous lui appartenons entièrement : de tous nos sentiments, de tout notre esprit, de tout notre cœur. « Quelle valeur aurait la loi, si, par une effroyable contradiction, la partie la plus sublime de nous-mêmes échappait précisément à la loi ? » Ce serait l'anarchie des esprits installée officiellement au milieu de la société légale. Tenant à l'Etat par toutes nos fibres, nous ne pouvons montrer à son égard de l'indifférence : ses douleurs, ses fiertés, ses joies deviennent les nôtres (66).

L'Etat vivant, « fait de chair et d'esprit », intégrera dans sa totalité médiatrice toutes les antinomies possibles : la coutume et le droit, les habitudes traditionnelles et les lois filles de la Raison, l'âge et la jeunesse, l'homme et la femme, la guerre et la paix, l'agriculture et l'industrie, l'Asie et l'Europe, la sévérité et la grâce, la république et la monarchie, les marchandises et la monnaie, et bien d'autres encore. « Domaine mouvant de toutes les Idées », qui sont elles-mêmes médiation, il apparaît comme « le mariage par excellence ». Sa totalité médiatrice exige que tous les termes qui le composent soient pareillement sauvés. Tout désir d'absolutisme renferme un germe de mort.

(64) *Elem*, I, 26 ; I, 54 ; I, 27-28 ; I, 38 ; I, 31.

(65) *Elem*, II, 191 ; I, 45 ; I, 54 ; II, 5. *Zusätze*, 10. *DWL*, 133, 155.

(66) *Elem*, I, 33-35 ; I, 5.

Les maladies de l'Etat, comme les maladies humaines, sont dues aux efforts égoïstes d'un organe qui cherche à s'arroger un privilège aux dépens du Tout organique. Qu'un seul membre cherche à s'isoler, et l'organisme se désagrège. Müller posait comme une nécessité logique et esthétique de sauver tout terme menacé de succomber : cette maxime se transcrit en politique : *der ganze Mensch soll den ganzen Staat im Auge haben* (67).

Pour que nos aspirations égoïstes ne priment pas l'intérêt du Tout, un acte de Foi dans ce Tout constitue une condition préalable et indispensable. La cohésion de l'Etat exige plus que de la sympathie ou de la confiance, une Foi véritable. Saint Augustin n'exigeait que *concordia*. Aux yeux de Müller la Foi a pour mission de renouveler à chaque instant le Contrat Fondamental, de lui conserver la vie. Et comme pour donner une inflexion chrétienne à son Etat totalitaire, il brode sur un mot de saint Paul : la foi, sans la charité, n'est qu'un vain fracas de symboles ; la foi dans l'Etat se doublera d'amour ; mieux encore : la soumission organique, la subordination hiérarchique de la partie au Tout prennent la teinte d'un sacrifice non seulement accepté, mais désiré. Le don de soi-même à l'Etat constituera la maxime suprême du citoyen (68).

Rousseau — que Müller déteste comme fauteur des maux où se débat l'Europe — notait que, pour que la communauté se constitue, il fallait que chaque associé lui aliénât tous ses droits et il exigeait que chacun se donnât tout entier. Ce don éveille, dans certains discours révolutionnaires, des accents de ferveur mystique. Müller n'a pourtant pas été contaminé par ses pires adversaires. L'amour, *die Liebe*, apparaît comme le souffle qui anime l'art, car il joint, au plus fort de leur lutte, les termes de l'antinomie. Il était indispensable qu'il constituât l'âme de l'art suprême, la Politique, et le dernier ressort de l'Etat.

*
**

Aux qualités que Müller lui prête, l'Etat vivant diffère-t-il de la Famille ? Car la famille est essentiellement organique et médiatrice, elle concilie l'homme et la femme, l'âge et la jeunesse, la loi et l'intérêt passager, les *Raumgenossen* et les *Zeitgenossen* ; elle jouit d'une personnalité propre, d'une autonomie limitée par celle de ses semblables ; elle repose enfin sur la Foi jurée et sans cesse renouvelée, elle vit du sacrifice de tous. Müller inclinerait-il donc vers Schlegel

(67) *Elem.* I, 46 (qui répète *Sch.*, 70), I, 34, (qui répète *Sch.*, 149-150) ; I, 244-245 ; I, 46 ; I, 107 ; I, 109 ; I, 324-325 ; I, 322 et II, 87.

(68) S. AUGUSTIN, *Civ. Dei*, XII, 21. *Elem.* I, 147 ; I, 275 ; I, 279. F. SCHLEGEL (*Phil. Vorl.*, 1804-06) dit aussi « der Staat beruht auf dem Glauben »,

qui apercevait dans la Famille l'image complète de l'humanité, dans la Nation une famille agrandie à l'extrême limite ? Müller avait déjà défini l'humanité comme « la famille des familles ». Les *Eléments* reprennent la formule. L'Etat est la famille « élargie, la famille des familles » ; Müller donnerait-il une préfiguration des théories de Haller qui n'apercevait dans l'Etat que la famille et le patriotisme du souverain, et dans le souverain la plus haute expression du *pater familias* ? (69)

Déjà un article du *Phæbus* montrait dans la famille un organisme spécial, un chaînon qui unit l'individu à l'Etat. Les *Eléments*, après la *Pallas*, accusent les caractères hétérogènes et irréductibles qui séparent la famille de l'Etat. Sans doute la famille exprime-t-elle de la manière la plus approchante la loi vitale de l'Etat ; elle nous en offre la meilleure analogie. Mais elle n'est pas identique à lui. Les rapports familiaux composent comme la toile de fond, « la trame indestructible » sur laquelle s'enlèvent, vigoureusement détachés, la « broderie du Droit », tout l'appareil de l'Etat. S'il s'agit de droit, d'économie, de justice, il est impossible de tracer entre l'idée de famille et l'Idée de l'Etat le signe de l'égalité. Müller, dès 1809, a donc pris position contre ce qu'on appellera l'école des féodalistes, et se range du côté des scolastiques qui marquaient avec force une différence d'essence entre le groupement familial et l'Etat (70).

Dès 1805, Müller notait que la Foi, qui donne à l'Etat sa cohésion, prend volontiers la forme d'une adoration respectueuse des femmes. Les *Eléments* montreront la même idée transposée en politique. Alors que Fichte dans son *Naturrecht* fait de la femme un élément passif dans la Société, ou, dans la partie pédagogique des *Discours à la Nation Allemande*, assimile les sexes devant l'éducation, alors que Bonald repousse les femmes de la société politique et confine dans la famille toute leur activité, Müller poussant aux dernières conséquences les vers de *Torquato Tasso* qui célèbrent en la femme la gardienne des traditions, exige que dans l'Etat elle ait la même place que dans la Famille (71).

*
**

On reconnaît l'Etat à la présence d'un Droit. Rudiment de législation, règles embryonnaires ou système fixé par écrit dans ses détails les plus menus, peu importe ; il suffit que l'Etat soit pour que le Droit apparaisse.

(69) *Elem*, I, 190 ; I, 370. F. SCHLEGEL, *Ideen*, 152 ; *Conf. Philos.*, 1804-06, *Windischmann*, II, 358 (que Müller pouvait connaître). *Elem*, I, 89 ; I, 368.

(70) *Phæbus*, VIII, 37 (*VS*, II, 383), *Vom Antorganismus* ; *Pallas*, 1808, I, 83-88 (*VS*, I, 156 sqq.). *Elem*, I, 252 ; I, 89. S. THOMAS, *Comment. in Polit.*, I, 1 ; *S. Theol.*, II, 2, qu 58, a 7 ad 2.

(71) *DWL*, 154 ; DE BONALD, *Législ. Prim.*, III, 101 ; *Elem*, I, 90.

Quelle va être l'attitude de Müller devant les problèmes que posent l'origine et la valeur du Droit ?

Pas plus qu'un Etat fabriqué de toutes pièces, il n'admet un Droit issu d'une œuvre de raison. On ne crée pas le Droit artificiellement pas plus qu'on n'édicte arbitrairement des Etats. Les hommes n'ont pas ressenti, un beau matin, le besoin de combler une lacune en proclamant un Droit. Ni Lycurgue, ni Solon, ni même Moïse n'ont été créateurs absolus : ils n'ont point imposé à un peuple un ensemble de règlements absolument neufs, sortis de leur seule raison.

Müller ne reconnaît pourtant pas l'existence d'un Droit Naturel, antérieur à toute législation positive. Le droit naturel est encore, à ses yeux, « un point d'Archimède », un *Hypomochlion* inaccessible. Quand donc ce droit naturel aurait-il pu régir les hommes ? Il suffit que deux être humains soient en présence pour que surgisse un droit que nuancent des circonstances de fait, donc un droit positif. Qu'on cesse donc de prôner le Droit Naturel, qu'on voudrait « distiller et vendre en flacons cachetés pour le plus grand réconfort des Etats malades ». Ce n'est qu'un conte à dormir debout.

A vrai dire, Müller ne foulait pas des sentiers nouveaux. Garlieb Merkel avait, deux ans auparavant, doucement raillé les conférences de Droit Naturel faites à Paris par Perreau. Et à Göttingen, Müller avait entendu Hugo établir la formule, qu'il lui emprunte d'ailleurs : le Droit Naturel ne peut être qu'une philosophie du Droit Positif, non point un ensemble de droits et devoirs précis, déduits de notre nature d'hommes, et antérieurs à toute législation. Il n'y a donc pour Müller que des droits positifs, nés avec les Etats, et irréductibles dans la mesure même où les Etats affirment leurs caractères individuels (72).

De cette proposition résulte qu'il est impossible d'emprunter à un autre Etat son droit.

A copier l'étranger, on n'obtient que du concept mort ; on ouvre la porte à toutes les expériences, y compris celles des thaumaturges ou des révolutionnaires du même type que Robespierre. Avec la même vigueur que Fichte condamnant ces peuples abâtardis qui abandonnèrent leur langue primitive pour adopter celle du conquérant, Müller pousse son attaque contre le droit romain. Sans doute ce droit fourmille-t-il d'enseignements et montre-t-il des contours aussi nets que ceux des *Eléments* d'Euclide. Mais, comme eux, il n'atteint pas la totalité, et souffre d'une erreur qui annule sa valeur : Rome croyait la loi éternelle et universelle, elle lui accordait des qualités qui n'appartiennent qu'à l'*Idée*. Avec une violence exaspérée, Müller poursuit ce droit étranger qui ne flatte que nos désirs temporels et fugaces, favorise les calculs égoïstes ; Rome nous offre le contraire du droit

(72) *Elem*, I, 40 ; I, 43 ; I, 53 ; I, 44. GARLIEB MERKEL, *Freymüthiger*, 1806, I, p. 6.

véritable ; c'est Rome qui a ravalé l'art de la politique au niveau d'un métier ; c'est Rome qui, depuis le xvi^e siècle, ronge l'édifice du droit national qui, en Allemagne, apparaissait plus grandiose et plus complet que partout ailleurs ; c'est Rome qui sape l'existence nationale en profanant les métaux précieux, en gérant l'Etat comme une manufacture. « Le mécanisme romain, la mort romaine » sont plus terribles encore que la Révolution française dans ses pires excès ; et ce qu'il faut absolument bannir du droit, c'est « la raison glacée, la science morte, la Rome temporelle, encore et toujours Rome » (73).

A ce droit figé et stérile, Müller entend opposer un droit « qui se donne à lui-même sa garantie », un Droit vivant, qui, participant de l'Idée, se trouve constamment revigoré par elle. Démarquant le Décalogue il s'écrie : « Tu n'auras, à côté de l'Idée du Droit, aucun concept du Droit. » (74)

Le couple attraction-répulsion a donné au monde sa figure et ses lois : les antinomies modèlent l'Etat et entretiennent en lui les pulsations de la vie ; le Droit n'échappe pas à la règle commune. Il naît de l'action réciproque des antinomies qui se marquent dans la société. Nous portons, en effet, en nous un double désir, celui de notre liberté, pour nous-mêmes, celui de la loi, pour les autres, et c'est du « contact sacré » de cette liberté et des « barrières véritables », qu'ont édifiées nos ancêtres et nos contemporains, que naît la loi vivante.

L'obstacle oblige la force à s'affirmer. La « barrière » engendre le droit. « Le pouvoir (*die Macht*) ne s'affirme qu'en fonction des obstacles, et c'est du terrible combat du pouvoir et des barrières que surgit l'Idée de Droit organique ». Genèse qu'illustre un autre exemple : la lettre de la loi se heurte constamment au souverain. De leur conflit permanent, on est porté vers le terme supérieur, l'Idée du Droit (75).

Rien ne contredit plus cruellement la notion de liberté, « mère de la loi », que la notion d'égalité : il n'y a pas une liberté, mais des libertés. Tout comme Fichte au début de l'*Etat commercial fermé*, Müller insiste sur la garantie que la loi, la limitation apporte à la liberté. Elles n'existent qu'en concomitance, « l'une dans l'autre, l'une avec l'autre et concurremment à l'autre » (76).

Bien que le droit naisse du heurt de l'affirmation particulière contre l'affirmation d'autrui, le Droit vivant, à l'inverse du Droit Romain, centré sur l'individu, ne se laissera pas dominer par le souci de revendications personnelles. Il ne sera pas un *jus strictum*, mais s'inspirera du grand principe organique, la réciprocité. Il aura les mêmes caractéristiques que l'Etat vivant. Continu, il ne se figera pas dans

(73) *Elem.*, I, 48 ; I, 252 ; I, 62 ; I, 293 ; I, 318 ; I, 469 ; I, 328 ; I, 176 ; I, 454-455 ; I, 280 ; I, 296 ; I, 300 ; I, 321.

(74) *Elem.*, I, 273 ; I, 322 ; I, 113.

(75) *Elem.*, I, xviii ; I, 43-44 ; I, 189 ; I, 52.

(76) *Elem.*, I, 149 ; I, 151 ; II, 90.

un droit *ne varietur*, destiné à défendre la fixité d'un Tout immobile. Il ne refusera pas d'être fixé dans la lettre, mais repoussera cette idolâtrie de la lettre, maladie spéciale aux républiques. Expression de l'Idée de l'Etat, qui est mobile, il s'adaptera sans cesse à la poussée de la « force nationale ». Le code écrit ne représentera donc jamais exactement le Droit vivant. Il s'ensuit une proposition essentielle : « Que le Droit ait été promulgué, peu importe ; qu'il ait été rédigé, encore moins ; il suffit amplement qu'il soit ressenti. » (77)

Comme l'Etat, le Droit vivant est fait « de chair et d'esprit ». Il n'exprime ni seulement un idéal éternel, ni seulement une réalité passagère, mais tâche de les concilier en leur accordant une victoire égale. Il intègrera le présent et le passé ; tout en se laissant mouvoir par « le rythme fondamental » de la Nation, il intègrera à la force nationale « l'héritage des siècles passés », ressuscitera les législations anciennes, en tant qu'elles traduisent l'Idée du Droit. Bref, de ces éléments épars, le juriste reconstruira sans cesse le Panthéon du Droit (78).

L'essentiel reste de sentir le Droit. Dans son esthétique, Müller laissait chevaucher les notions de Beau et d'Art, le principe et sa traduction en actes. Le droit appliqué, la jurisprudence débordent également vers le droit théorique. Le principe du législateur coïncide avec celui du juge : *beides schonen*, respecter les deux parties. Müller s'insurgeait contre la balance, symbole de Justice. La pesée relève de la mécanique. Un manœuvre saurait se servir d'une balance, déterminer qui l'emporte absolument. Le juge doit viser à une médiation vivante, non pas établir une discrimination définitive, jeter dans l'urne une boule noire ou une boule blanche, ni faire une moyenne proportionnelle, mais rechercher sans cesse le *Höheres Drittes*, ce tiers terme où l'antinomie reste entière, mais s'harmonise, où elle apparaîtrait une, sans pour cela cesser de vibrer. Ni l'une ni l'autre des parties ne doit dicter sa loi ou célébrer une totale victoire. Et pour mieux assurer le respect du principe, Müller souhaiterait que les avocats de chaque partie changeassent de siège et plaidassent pour l'adversaire (79).

Le Droit vivant, comme l'Etat, affirme son emprise sur tout ce qui constitue la vie du citoyen. La législation idéale s'exprime dans la loi mosaïque, ou dans la constitution des cités grecques où religion, coutume, droit ne faisaient qu'un. Sans doute, quel éclat de rire accueillerait aujourd'hui une loi ordonnant d'être bon patriote, de croire que l'Etat constitue une Famille éternelle, ou que les citoyens ne possèdent pas réellement leurs biens et n'en sont qu'usufruitiers. Pourtant, comme l'Etat, le Droit Vivant réclame du citoyen la foi

(77) *Elem*, I, 309 ; I, 208 ; I, 51 ; I, 176 ; I, 43, répété par I, 50.

(78) *Elem*, I, 64 ; I, 68 ; I, 215 ; I, 253.

(79) *Elem*, I, 143 ; I, 136 ; I, 125.

aux destinées de la communauté, et le don total de soi. Si on ne sent pas ce don qui vient du cœur, ou des profondeurs de l'âme, le droit n'est que vaine machinerie. Ce qui sauva la législation anglaise et fit la grandeur du droit féodal, c'est que l'intellect romain n'y étouffait pas les élans du cœur. En face de ce droit qui exige le sacrifice des biens visibles, l'idée de communauté accentue encore la nuance religieuse qu'elle prenait déjà. « Devant l'Idée de Droit, toute communauté apparaît religieuse, unie par ce lien puissant, invisible et mouvant qu'est la Foi. » « Cette voix qui vient du fond de notre cœur et que les anciens appelaient Dieu, nous l'appelons Droit. » Mieux encore : Dieu n'est pas le créateur du Droit, créateur extérieur et supérieur à la créature. « Dieu se confond avec le Droit. » (80)

*
**

De ces principes, quelle transcription pratique Müller entend-il donner ? Comment, dans l'Etat vivant, vont s'intégrer l'héritage des siècles passés et l'essence de nos sociétés modernes ? Voici plusieurs décades qu'un travail profond agite les esprits : et c'est toujours ce même problème de l'adaptation d'un Etat révolu à des exigences nouvelles que la Révolution pose à propos de la légitimité des réformes, du souverain, de la forme du gouvernement, de la Noblesse et des classes sociales, de la religion dans ses rapports avec l'Etat. A ces questions, quelle réponse apporte Müller ?

D'abord, des réformes sont-elles légitimes ? L'Etat vivant évolue selon une loi interne qui ne relève que de lui, loi personnelle et irréductible. Est-ce à dire que, devant la force vitale du Tout, le citoyen doit abdiquer, et se laisser porter sans réagir ? Peut-il, et dans quelles limites, intervenir dans les destinées de l'Etat vivant ?

S'il lui reste interdit d'improviser de toutes pièces un Etat, et de lui dicter sa loi, le citoyen ne saurait cependant se résigner à une totale passivité. Depuis longtemps, Müller l'affirma : la fidélité à la tradition n'exclut pas l'acquisition et l'intégration, continues et sans limites, de tous les types nouveaux qui expriment l'Idée du Beau. Sans doute est « divine » cette paresse qui s'oppose aux bouleversements de fond en comble. Mais ne nous cramponnons point à une forme *ne varietur* de société, admettons que le progrès est continu, qu'aujourd'hui l'emporte en valeur sur hier, que le temps, à lui seul, constitue un facteur de perfectionnement. Il ne s'agit que d'intégrer paresse et progrès (81).

Les *Eléments* s'y appliquent. Ils reconnaissent d'abord la légitimi-

(80) *Elem*, I, 215-216 ; I, 232 ; I, 273-274 ; 276, 278 ; I, 210 ; I, 114 ; I, 116.

(81) *Dr K* (VS, II, 25) ; *Sch*, 117, 36.

mité d'une rébellion contre des institutions traditionnelles, mais abandonnées par l'Esprit, pétrifiées : alors l'édifice qu'élevèrent nos aïeux prend figure de prison. Müller, qui, plus que tout, déteste la Révolution française, lui consent une manière d'excuse quand il concède que la noblesse s'était vidée de sa teneur spirituelle, qu'elle était tombée au rang d'une caste, ne cherchait plus qu'à exploiter des privilèges de fait et à monnayer sa précellence.

Mais, généreux sur les principes, Müller se montre fuyant quand il faut passer à la pratique. Burke admettait qu'on élaguât les branches mortes. Müller ne se risque pas si loin et déclare que réformer l'Etat n'a rien de commun avec ce tri qu'on opère périodiquement dans sa garde-robe. On peut jeter au rebut des habits usés ; des institutions, il ne faut rien sacrifier. Les réformes prennent une allure médicale : or, amputer et guérir font deux. Et on ne guérit pas un patient en lui infligeant une remède composé *a priori* selon les lois du seul raisonnement. Il s'agit, au contraire, de susciter de sa somnolence un esprit vital qui s'engourdit. Mieux que toute ratiocination, l'Idée de l'Etat nous guidera donc. Et le génie politique consistera à prendre le rythme vital, à le renforcer par impulsions concordantes, par effets de résonance : en vue d'une telle œuvre, des qualités de déduction semblent moins efficaces que le don d'intuition, « un don divinatoire », dit lui-même Müller. L'inspiration mystique prime le raisonnement (82).

*
**

La Révolution française avait posé, dans toute son ampleur le problème du Souverain. Dans le groupe des rédacteurs de la *Pallas* la question se pose avec assez de force pour que Rühle insère un article traitant, à propos de Montesquieu, des rapports entre Régent et sujets (83).

Qui, du Régent — du souverain, comme dit le plus souvent Müller — ou du peuple, détient la souveraineté ?

Depuis longtemps, Müller a condamné cette politique qui gère l'Etat comme un bien du prince. L'Allemagne avait connu, sous les espèces du landgrave de Hesse, une illustration trop douloureuse d'une telle doctrine pour qu'on osât songer à la défendre; et Müller, dans les malheurs de Richard II, montrait la punition du crime qui consiste à traiter l'Etat « comme une métairie, et à donner la patrie à bail ». Müller, depuis la *Pallas*, rejette la politique inspirée, selon Machiavel, de l'intérêt personnel du Prince. Tout comme fera Fichte

(82) *Elem*, I, 265 ; I, 5 ; I, 181 ; I, 323.

(83) *Pallas*, 1810, n° 5.

cinq ans plus tard, il refuse que le Prince passe avant la nation. Sans qu'il ait traité explicitement des rapports du Prince et de l'Armée, il reste curieux que ce soit de son entourage, d'un milieu où il passait pour une sorte d'oracle de la politique, que soit jaillie une double protestation, formulée par deux anciens officiers, celle de Rühle, que l'armée ne saurait être, entre les mains du régent, un instrument sans volonté propre, et celle de Kleist, dans le *Prince de Hombourg*, que l'armée n'est pas astreinte à une obéissance aveugle, que la loi suprême de la patrie s'impose au prince et prime ses volontés personnelles (84). Müller refuse de tout soumettre dans l'Etat au bras séculier, « à la main qui tient le glaive », comme disait Luther. Avec non moins de fermeté, il repousse la théorie du despote éclairé et de l'Etat patriarcal. Kant lui montrait d'ailleurs la voie. A l'Angleterre où la vie politique, vécue par l'ensemble de la nation, est publique autant que faire se peut, Müller oppose l'Allemagne où, « sauf dans quelques Etats bienheureux » (flatterie à l'adresse du duc Charles-Auguste) « on gouverne portes closes et où s'abattent comme vents et nuages, sur la tête de sujets qu'on omet d'initier à la politique, des décrets gouvernementaux dont personne ne saurait dire d'où ils viennent, où ils tendent, et ce qu'ils signifient. » (85)

Contre Frédéric II lui-même, Novalis refusait que le roi fût le premier d'entre les citoyens, ou le plus haut en grade des fonctionnaires. Sur ce point, Müller le suit encore. Il ne va toutefois pas aussi loin que Bonald qui se représentait l'Etat sous les aspects d'un vaste cercle : le roi, au centre, rayonnerait vers les sujets, à la périphérie, une force unique qui, en s'éloignant de lui, porterait partout la vie ; et les ministres, comme les rayons du cercle, joindraient le prince à ses sujets. Bonald accorde donc, dans l'Etat, au Prince le même rôle que le chrétien accorde, au-dessus du monde, à Dieu. Müller repousse une telle conception du régent (86).

A l'inverse, Müller n'accepterait la souveraineté du peuple que si *Volk* coïncidait avec *Staat*. Car pour lui la souveraineté ne repose ni dans le peuple, par opposition au régent, ni dans le régent, mais dans le couple antinomique qu'ils constituent, autrement dit, dans l'Idée de l'Etat. L'Etat vivant est le seul détenteur de la souveraineté. Sans doute au Prince incombe un rôle éminent. Il est « le lieutenant temporel de la loi vivante ». Dès que le Prince est là, l'Etat revêt un caractère personnel et visible. Stahl ne s'écartera pas de la pensée de

(84) *Dr K* (VS, II, 69) ; FICHTE, *Wahrh. Krieg*, 21 ; RÜHLE, *Militair-Wochenblatt, Beiheft zu Okt-Dez*, 1847, 159, col. 2 ; cf. à propos du rôle de Kottwitz dans le *Prince de Hombourg* : BERNHARD LUTHER, *Zeitschr. f. Deutschkunde*, 1921, 316-317.

(85) *Elem*, I, 270 ; I, 13.

(86) NOVALIS (Heilborn), II, 659 ; BONALD, *Législ. Primitive*, II, 120. *Elem*, I, 146.

Müller quand il proclamera que, sans le Prince, l'Etat n'est pas une personne.

Que si l'on tient à conserver l'image du cercle, le prince se trouve au centre. Il est, dit Novalis, comme le soleil dans le système planétaire. Mais le courant vital ne s'établit pas seulement du centre vers la périphérie ; il est double, il y a action réciproque entre le régent et les sujets. On peut voir, dans l'activité des milliers de gens qui composent l'Etat vivant, un élargissement de la pensée du Prince. Mais à condition qu'en sens inverse le Prince tienne compte des désirs de ses sujets. Il s'établira entre eux des rapports analogues à ceux qu'apercevait Novalis entre sa Bien-Aimée et l'univers. Le Prince serait *Abbraviatur des Volkes*, le peuple *Elongatur des Herrschers*. Dans une telle conception de la Souveraineté une représentation, Diète ou Corps législatif, trouve tout naturellement sa place, et forme le lien nécessaire qui relie le centre à l'immensité de la périphérie (87).

Le Prince ne détient donc pas la souveraineté, mais concourt à produire l'Etat vivant, en qui elle repose. Avec ses sujets, il constitue une antinomie parfaite, chaque terme constituant pour l'autre la meilleure des cautions. Déjà les *Fragments shakespeariens* voulaient que la liberté du peuple fût, pour le trône, la meilleure garantie de solidité. Les *Eléments* répètent : plus le peuple est libre, plus le régent est fort, car c'est de leur antinomie que naît la Constitution (88).

Le rôle du prince est d'incarner cette souveraineté qui n'émane ni de lui ni de ses sujets, mais de l'Idée de l'Etat. A propos de la monarchie anglaise, Müller avait défini la royauté : cette chaîne d'or qui s'implique dans toutes les générations d'un peuple et les lie. Les *Eléments* répondent : le souverain incarne l'idée de l'alliance qui s'exprime dans le peuple, et qui, partout présente en lui, l'anime jusque dans ses plus infimes composants. Novalis exigeait qu'on vît dans le souverain un homme d'une autre espèce que le commun de ses sujets. Müller à son tour blâme le XVIII^e siècle d'avoir fait des souverains des gens comme tout le monde, et non les représentants vivants du Contrat Fondamental, sans cesse renouvelé, et qui lie les générations aux générations.

Incarnation de l'Alliance, le Prince aura mission de l'entretenir, « autant en incitant l'amour qu'en exerçant la contrainte ». De sa part Müller exige une soumission volontaire à la cause des sujets, cet élan de charité qu'il réclame des avocats envers leur adversaire. L'élément religieux, Foi et don de soi, réapparaît : le Droit était appelé Dieu ; voici que le souverain est, sur terre, « le représentant de la loi vivante, autrement dit, de Dieu » (89).

(87) *Elem*, I, 270. NOVALIS (Heilborn), II, 39. *Elem*, I, 148 ; *Prolegom*, V (VS, II, 308, 69) ; *Elem*, I, 188.

(88) *Elem*, I, 366 ; *Dr K* (VS, II, 68) ; *Elem*, I, 181-182.

(89) VS, II, 71 ; *Elem*, I, 146 ; NOVALIS (Heilborn), II, 659. *Elem*, I, 34 ; I, 270.

La loi vivante interdit la victoire absolue d'une partie sur l'adversaire. Si la liberté périt, la Beauté meurt. En politique, la même maxime condamnera tout despotisme.

Müller s'insurge donc contre toutes les limitations de caractère absolu. Non point qu'il revendique une liberté sans frein ni contrainte. Elle conduirait au despotisme aussi sûrement que la tyrannie conduit à l'anarchie. Il accepte, il désire ces « barrières véritables » qui, loin de faire obstacle au mouvement de l'Etat, stimulent sa vigueur interne. Au régent, aux ministres de maintenir entre la liberté et la contrainte les pulsations de la vie ; non point l'équilibre de la balance qui s'immobilise, mais la succession ininterrompue d'efforts alternés qui secourront celui des éléments qui se trouve en état d'infériorité. La science politique n'est pas un froid calcul, conduisant à des résultats sans appel : elle doit chercher sans cesse à entendre, voire à réhabiliter celui contre qui la sentence vient de tomber. La maxime subsiste : *dem vernachlässigten Gliede nachhelfen*.

De même que l'*Idee du Beau* demandait que, chez l'élève, on ne flattât pas seulement ces penchants naturels qui mènent doucement à des réussites faciles, mais qu'on le forçât à cultiver les facultés dont l'exercice coûte un effort, de même le Prince empêchera l'Etat de glisser vers les solutions de facilité, attisera en lui le goût de la lutte et des résolutions âprement conquises (90).



En vertu de tels principes, le gouvernement ne revêtira ni la forme monarchique ni la forme démocratique. Il tendra vers l'intégration vivante des deux systèmes.

Paradoxe qui n'avait même pas le goût de la nouveauté. Frédéric Schlegel indiquait, bien avant Müller, que la république parfaite ne serait pas seulement démocratique, mais en même temps aristocratique et monarchique. Novalis montrait dans monarchie et démocratie deux aspects de signe contraire. Il annonçait même leur synthèse dans des fragments que Müller eut peut-être sous les yeux quand la famille Hardenberg confia aux éditions du *Phœnix* les papiers du poète.

« Le véritable monarque sera une république, la vraie république, un roi... un temps viendra où l'on sera universellement persuadé qu'un roi ne pourra plus subsister sans république, ni la république sans roi... personne n'a encore eu l'idée de voir si Monarchie et Démocratie n'étaient pas au fond les éléments d'un véritable Etat total, s'il

(90) *Dr K* (VS, II, 33) ; *Sch*, 196 ; *Elem*, I, 37 ; I, 48 ; II, 90 ; I, x, I, 135 ; I, 326 ; II, 88, ; II, 82.

ne conviendrait pas d'en opérer la synthèse. » Un autre fragment rejoint étrangement Müller : « Où il y a des jeunes gens, il y a république. Mais dès qu'on est marié, le système change; ...l'homme marié exige de l'ordre... il recherche la monarchie. » L'Etat, comme la famille, opère la synthèse de la jeunesse et de l'âge, des efforts novateurs et de la tradition ; il conciliera donc la république et la monarchie (91).

Toutefois, dès 1805, Müller signalait le déclin complet de la Monarchie et de la République sous leur forme absolue et la vanité de regrets imités de Burke ou de Tacite. Il établissait également que la Monarchie, ou tradition, représentait un élément féminin ; la République ou esprit novateur, un élément masculin. En 1808, il réclame du législateur d'intégrer « sans cesse et plus complètement les deux sexes et toute leur nature » — par conséquent la monarchie et la démocratie, comme aussi la législation mosaïque, monarchique, et la législation grecque, républicaine. Si vos goûts vont vers la loi écrite, vous êtes républicain ; vers la loi incarnée dans une personne vivante, vous êtes monarchiste ; mais dans l'Etat comme dans la famille les deux aspects sont inséparables : République et Monarchie fourniront les deux éléments indispensables d'une bonne constitution (92).

Novalis, toutefois, faisait subir une curieuse déviation aux principes qu'il posait. La monarchie respectant mieux les deux principes essentiels de la Foi et de la Charité, il préférerait donc la Monarchie. Müller marque la même inflexion. Son grand argument contre la République vient de ce que la loi écrite y règne. Or la loi ne fait que stipuler ; elle reste sourde à toute doléance. Le monarque au contraire entend, puis parle. La loi manque de malléabilité ; si on veut la plier, elle rompt. Elle est toujours éclairée d'une même lumière fixe et crue. Le monarque au contraire passe par une jeunesse et une vieillesse, acquiert de l'expérience, et peut nuancer la loi, qui, écrite, reste, non sans brutalité, toujours identique à elle-même. Enfin le gouvernement républicain pêche contre la continuité ; les républiques ne durent pas. Qu'on n'aille pas objecter : et Rome ? et Venise ? Müller prend les devants et déclare tout net que leur exemple ne prouve rien. Orientés vers la conquête du monde, l'un par les armes, l'autre par le commerce, ces deux Etats faisaient passer leur gouvernement intérieur et ses principes bien loin après leurs désirs impérialistes. Même gouvernée par les meilleurs, une république ne peut être continue : elle reste une somme de moments individuels, néglige futur et passé au profit du présent ; les *Zeitgenossen* l'emportent sur les *Raumgenossen*, la volonté de tous sur la volonté générale, eût dit Rousseau.

(91) *Athenäum*, 214 ; NOVALIS, a) *Blütenstaub*, 52 ; b) éd. Minor, II, 143 ; c) éd. Heilborn, II, 657.

(92) *DWL*, 31 ; *Elem*, I, 108 ; I, 240-241 ; I, 51 ; I, 180.

Du fait qu'un monarque incarne la loi, celle-ci se nuance constamment selon les incidences les plus variées. D'ailleurs, un individu vivant apparaît, en soi, infiniment plus complet que la loi « asexuée et hors du temps ». Le monarque est « la loi vivante », et « une loi vivante, même imparfaite, vaut encore mieux qu'une loi artificielle, si logique qu'elle soit, car cette dernière loi est morte ». Que si le monarque, qui est faillible, se rend coupable d'abus — peu importe. Cet inconvénient ne contrebalance pas l'avantage immense, propre à la monarchie, que la loi ne saurait s'y figer et s'y pétrifier. Plutôt donc les imperfections vivantes de la monarchie que les perfections glacées des régimes démocratiques.

La présence du monarque donne donc la vie à l'Etat et à la loi. Müller ne nous explique pas comment. Il n'insiste même pas sur le principe qui donnera sa continuité à la famille souveraine, comme si les problèmes de la légitimité ne le troublaient aucunement. Pas davantage il ne réclame pour le prince le privilège d'une institution ou d'une onction divines. Les vertus des dirigeants républicains étant insuffisantes pour empêcher l'Etat d'aller de travers, la présence d'un monarque — quelles que soient ses qualités ou ses incapacités — arrangera tout : poupée-fétiche, il écarte miraculeusement les accidents (93).

*
**

Dans cet Etat vivant où tout se fond et s'intègre, où Prince et sujet concourent pareillement à engendrer la loi, y a-t-il place pour la séparation des pouvoirs ? La vie, dit Müller, est continue. Trancher, c'est tuer. Quelques griefs qu'il garde contre Machiavel et Rousseau, c'est vers eux qu'il penche lorsqu'il attaque Montesquieu. Le pouvoir est un, déclarait déjà la *Pallas*. La souveraineté est indivisible. Müller fait peu de cas d'un jeu de compensations semblables à l'agencement de contrepoids qui donne à un automate sa stabilité. La vie ne connaît pas de système mécanique de forces qui, se contrebalançant, tendent à s'équilibrer dans le zéro. Il n'est pas sûr qu'il ait tenu de Schlegel la formule qui montre dans la séparation du législatif et de l'exécutif le danger suprême. En tous cas, la séparation des pouvoirs représente à ses yeux une alchimie politique : Montesquieu lui rappelle Paracelse et ses recettes pour fabriquer des homoncules et les garder dans des ballons cachetés. La séparation conduit fatalement à établir des cloisons étanches entre les diverses administrations. L'Etat n'est plus qu'une « liasse » (*ein Convolut*) de concepts

(93) NOVALIS, *Blütenstaub*, 33. *Elem*, I, 175-176. *VS*, I, 306, à propos de la Constitution britannique, mettra en lumière que *le Roi ne peut mal agir*, et *N Th G*, 244, dira : « der Thron zwingt den König zu königlichen Gesinnungen ».

juridiques, financiers ou militaires, représentés chacun par une autorité bien distincte. Système qui laisse perdre de vue la cohésion du Tout, source de toute prospérité. Sans craindre les odieux errements de la justice politique, Müller déclare même que la justice doit participer à la vie nationale, non point se retrancher en ses prétoires pour y aiguïser sans fin ses sentences d'après des principes, immuables certes, mais extérieurs à la vie de la communauté. De même que les avocats devaient plaider chacun pour l'adversaire, et non pour le client, afin que l'Idée de Droit se manifeste et se transfigure, de même chaque ministre devrait changer de fauteuil avec le collègue qui se trouve en opposition avec lui, afin que resplendisse l'Idée de l'Etat vivant et indivisible (94).

*
**

Le problème de la Noblesse préoccupait fort les esprits depuis une cinquantaine d'années. Tout jeune, Müller avait pu voir Spalding, son maître, se jeter dans le débat, et donner dans la *Berlinische Monatschrift*, en 1793, *Quelques mots sur la Noblesse*. Sans doute le *Gegensatz* n'évoque-t-il pas le problème. Mais de bonne heure, et en dépit de ce qu'affirmèrent des adversaires tels que Kant, Herder, Fichte, Wieland et même Jean de Müller, *Science et Littérature* prennent position. La *Pallas*, à propos de Brandes et de Buchholz, essaie de pousser et de systématiser des pensées jusqu'ici un peu flottantes (95).

Müller savait certainement quelle surprise amusée éveillait dans les salons de Dresde cette défense de la Noblesse par un écrivain roturier assez dépourvu d'argent. Il répète donc, dans les *Eléments*, le pourquoi de son intervention. Le meilleur avocat de la noblesse ne peut être qu'un roturier. Il déclare même, sans rire, qu'il agit par orgueil de caste : si tout le monde était de roture, il n'éprouverait plus la moindre fierté à n'être point noble (96).

Comme plus tard Joseph de Maistre, Müller sent sa raison choquée par ce rôle spécial dévolu à la seule naissance. Mais tant pis pour la raison. La noblesse est nécessaire à la vie de l'Etat, et qui plus est, la noblesse héréditaire (97).

Les explications qu'on a données de l'origine de la noblesse lui

(94) *Pallas* (VS, I, 52). — F. SCHLEGEL (*Windischmann*, II, 333). — *Elem*, I, xvii ; I, 141-142 ; I, 70, 71.

(95) Cf. JOHANNA SCHULTZE, *Die Auseinandersetzung von Adel und Bürgertum in den deutschen Zeitschriften der 4 letzten Jahrzehnten des 18. Jhdts* dans *Histor. Studien*, 1925, n° 163, p. 70. — *Elem*, I, 310-311.

(96) Cf. THEODOR KÖRNER, *BW mit den Seinen*, 53. M. CARL SCHMITT accuse Müller de montrer, en l'affaire, *feminine Schwärmerei* (*Pol. Rom.*, 162). — *Elem*, I, 120, 305.

(97) DE MAISTRE, *Soirées*, 216.

important peu. Qu'elle soit, comme pour Goethe, le défenseur né de l'Empire « contre ces loups de Turcs, ces renards de Français », donc la compensation d'une servitude, le prix du sang ; qu'elle représente des droits acquis par les fondateurs de l'Etat, tout cela le laisse indifférent. Le Contrat Fondamental n'est-il pas sans cesse renouvelé par la Foi des citoyens ? Elle n'est pas davantage l'incarnation du Devoir, la caste sacerdotale de l'Honneur, et non plus, comme dans la vieille théorie prussienne, le canal obligé entre le prince et le peuple (98).

Il importait déjà fort peu à Müller que la Noblesse consacrat ou non une usurpation de droits tombés en déshérence. Les *Eléments* admettent, dans sa seule existence, une garantie de légitimité : elle est d'ordre naturel, ou, si l'on veut, divin. Il suffit qu'elle donne à la Bourgeoisie l'anti-terme qui l'empêche de tomber au rang de Tiers-Etat, de devenir ce concept absolutiste que prônait Siéyès, de périr de « la mort romaine ». Peu importe également que certains nobles aient tout fait pour ruiner le prestige de leur ordre : les faiblesses du monarque n'altèrent point l'idée de la monarchie, les excès d'émigrés ou de hobereaux l'idée de la noblesse. L'Etat vivant est un mariage : le dicton populaire dit bien que pour se marier, il faut être deux. Donc la Noblesse est indispensable à la Bourgeoisie pour pouvoir engendrer l'Etat (99).

Mais de même que la monarchie l'emportait sur la république, dans leur égalité antinomique, la noblesse aura le pas sur la roture. Comme la femme dans la famille, la noblesse est l'élément qui garde la continuité. A ce titre, elle est la première institution de l'Etat, et même la seule qui soit nécessaire. Elle représente la force et la liberté des citoyens invisibles ou absents, des *Raugmenossen* (100).

Garante de la continuité, elle réclame qu'on assure sa propre continuité. Qu'on l'ancre donc dans le sol, à l'aide d'un régime de propriété qui interdirait de traiter la terre noble comme une simple marchandise et lui conférerait une dignité personnelle. La loi mosaïque, la société féodale accordaient à l'objet possédé une véritable personnalité. La constitution de patrimoines nobles assurera sa plus haute expression au « sublime besoin d'allier indissolublement les personnes et les biens » (101).

Müller refuse les barrières absolues : la noblesse ne prendra donc pas figure de caste fermée. L'anoblissement reste possible, mais sous peine de déprécier la récompense, celle-ci doit être parcimonieusement accordée. De même, la noblesse veillera à rester pure de toute alliance malencontreuse. Müller va jusqu'à réclamer un sévère contrôle de la

(98) GÖTTE, *Götz*, III (Jaxthausen. Saal). A Reimer, 1809 : la noblesse a été von jeher Dienstpflicht. — BONALD, *Disc. Prél.*, 109. — WEKRLIN (in STERN, *Einfluss*, 104-105). — LAMPRECHT, *DG*, X, 452.

(99) *Sch.*, 212-214 ; *Elem.*, I, 183 ; I, 278 ; I, 318.

(100) *Elem.*, I, 109 ; I, 154 ; I, 187, 190, 191.

(101) *Elem.*, I, 224, 157-158.

pureté des descendance, préfiguration de certains règlements racistes. Plus encore comptera la pureté morale : la famille noble tient en dépôt un feu sacré qui s'éteint si elle cesse d'être pure. Qu'elle se borne à être le représentant temporel des libertés familiales, l'usufruitier des droits familiaux. Sinon elle dégénérera en caste, elle exploitera matériellement des privilèges conçus selon le type romain.

L'harmonie vivante de la propriété et de la personne nous est offerte par le droit féodal : le vassal n'est que l'usufruitier du fief. A la rigueur, concède Müller, on pourrait imaginer une noblesse héréditaire indépendante d'un bien foncier. Mais il tient trop à ce qu'il appelle le *persönlicher Besitz* pour pouvoir y renoncer. Ce mode de propriété prend très facilement une tournure religieuse. Dans la loi mosaïque, la terre appartenait à Dieu ; le propriétaire n'en avait que l'usufruit. Maintenant que la bourgeoisie cherche à se transformer en un Tiers Etat selon l'évangile de Siéyès, la noblesse apparaît plus que jamais nécessaire à l'Etat, comme incarnation de ces liens de Foi et d'Amour d'autrui qui donnent à la société sa cohésion (102).

*
**

Cet éloge du droit féodal et le sauvetage de ses principes incitèrent parfois à voir en Müller un réactionnaire au sens fort du terme (103). Mais Müller ne cherche pas un refuge en des temps périmés. Sans doute marque-t-il envers le Moyen-Age une estime toute particulière : celui-ci hérite d'un des titres de l'Eglise, il est un élargissement du corps du Christ. Mais, d'autre part, la marche du monde est irréversible, et on ne peut ériger un siècle en absolu. Et Müller ouvre sans hésitation le procès du Moyen Age. Il n'a pas senti toute la valeur du capital spirituel qui lui était confié : la *Concordantia Catholica* ; elle lui paraissait aussi évidente que la lumière du jour, si naturelle, qu'il ne fait rien pour la garantir. Il eut également le tort de croire que son œuvre était achevée et la laissa se pétrifier. Il négligea l'élément terrestre, — le bois de l'instrument, — pour absolutiser le spirituel. Et les modernes marquent du moins un avantage sur le Moyen Age (104) : les misères de l'Europe ont montré tout le prix de ce que, avant le xvi^e siècle, on croyait aussi peu destructible que le soleil lui-même.

Du Moyen Age, on ne peut garder que l'esprit de réciprocité, le lien religieux qui unit les individus entre eux et à l'Etat. Il faut toutefois y adjoindre une intelligence qui le comprenne, bref créer une

(102) *Elem*, I, 183-187 ; I, 264.

(103) STRITSCHEWITSCH, XIV ; SURANYI-UNGER, 114.

(104) *Elem*, II, 216 ; II, 166. Cf. aussi VS, I, 349 (*Theol. Moral*).

Aufklärung nouveau style prête à accorder au Moyen Age le mérite d'avoir exalté la Foi et la Charité, prête à donner à la conciliation du Moyen Age et des temps modernes un accent nettement religieux (105).

*
**

Le peu de dispositions de Müller à restaurer purement et simplement le Moyen Age apparaît à propos de l'Etat corporatif.

Il tient à une organisation professionnelle. Il disait volontiers, comme plus tard Baader, que sans les corporations l'Etat n'est plus qu'un fond de marmite, une bouillie où l'on ne distingue plus les légumes du potage. Or l'Etat n'est pas une somme d'individus identiques et assumant tous, indifféremment, une même besogne. L'égalité, l'identité excitent l'horreur de Müller. Les Corporations font contrepoids à la division du travail, restituent à l'ouvrier le sentiment de Foi, de réciprocité, de sacrifice (106).

Mais aussi Müller réclame des groupements plus larges que les associations professionnelles, des *ordres* comme on disait en France. Müller refuse — contre Spittler, qui l'appelait de ses vœux — ce Tiers Etat à la Française qui rejette la réciprocité, et réclame pour lui seul l'existence absolue. La Bourgeoisie, le *Bürgerstand*, que vante Müller restera persuadée que les ordres, une fois séparés de leurs concurrents, ne sont plus rien, mais, unis entre eux dans l'Etat, tout (107).

Ces ordres, depuis le Moyen Age, étaient au nombre de trois. Les conditions ont changé : réédifier le passé n'est plus possible. Müller exige donc quatre ordres. Une double antinomie donne son rythme à la famille : jeunesse — vieillesse ; homme — femme. De même la production économique présuppose quatre éléments opposés par couple : biens fonciers — travail ; capital matériel — capital spirituel. L'Etat vivant puisera donc son rythme vital dans l'opposition de quatre ordres. Le principe de continuité, principe monarchique, asiatique rural, féminin, disaient *Science et Littérature*, sera représenté par la Noblesse ; le principe actif et révolutionnaire, principe démocratique, européen, urbain, masculin, s'incarnera dans la bourgeoisie ; à la jeunesse, au capital physique correspondra l'ordre des marchands ; à l'âge, à la tradition, au capital spirituel correspondra *die Geistlichkeit*, somme du clergé proprement dit et de tous les intellectuels ou

(105) *Elem*, II, 40 ; II, 182 ; II, 120 ; I, 308-309 ; II, 41.

(106) BAADER (Hoffmann), *SW*, X, 106. — *Elem*, I, 312. Cf. aussi *VS*, I, 266 (*Inokulation der Ungleichheit*).

(107) *Elem*, I, 278-281 ; I, 319 ; I, 303-304.

artistes, de tous ces gens qu'Adam Smith laissait en marge de la société économique. La vieille classification *Wehrstand*, *Lehrstand*, *Nährstand* éclate. Et Müller, qui tient à son système de couples antinomiques, montre que, par le double sens du mot *Messe*, la classe des intellectuels, « Dieu, l'Eglise », forme couple avec les commerçants, ou l'or. Ce couple maintient dans l'Etat un ferment cosmopolite, engendre l'idée d'Univers, tandis que la noblesse et la bourgeoisie se concentrent sur celle de Nation. Müller qui, en 1810, osera réclamer une convocation des Etats Généraux en Prusse, ne nous indique pas dans les *Eléments* comment les ordres feront entendre leur voix. Il lui suffit de maintenir entre eux l'excitation d'une double polarité. A elle seule, et comme par miracle, elle maintiendra dans l'Etat le rythme de la vie, la Foi, la Charité et le dévouement (108).

*
**

Qu'il s'agisse du statut des personnes ou de la structure de l'Etat, les considérations de Müller s'infléchissent inmanquablement vers une même direction. Quand, en dernier ressort, il faut indiquer le moteur effectif de la vie politique ou l'agent de sa cohésion, Müller recourt à deux notions dont le travestissement laïque, réciprocité et don de soi, cache mal la nature religieuse : car elles sont essentiellement Foi et Charité. Le principe vital de l'Etat est donc la Religion. Annoncé dans le Tiers Livre du *Gegensatz*, le problème de l'Etat et de la religion se résout donc ainsi : l'Etat vivant est d'essence religieuse ; il ne peut se séparer de la religion ; mieux encore, il l'exige pour subsister.

Rühle, impavide quand il s'agit de louer Müller, déclare qu'il a l'esprit aussi religieux que mathématique. Gardons-nous de voir, dans cette formule, une douce raillerie. En fait, Müller, s'il n'observe pas toujours une stricte logique, a du moins annoncé depuis longtemps dans quel sens s'infléchissait sa pensée. A propos d'*Amphitryon*, il prophétisait un « Avent du Seigneur » dans les sciences, dans l'art, dans la vie entière. *Poetischer Besitz* insistait sur les liens d'amour réciproque qui unissent le régent et le peuple, comme le Créateur et la création. La *Pallas* faisait de la Charité et du sacrifice les principes qui donnent à l'Etat sa cohésion (109).

Müller s'inscrit donc dans ce courant de pensée, qui provoquera les protestations de Goethe, et qui subordonne la science et l'Etat à

(108) Cf. AD. SMITH, *Wealth of Nations*, vol. II, livre II, chap. III. — *Elem*, II, 120 ; I, 319.

(109) *Pallas*, 1810, III, 260. — *BW*, 98. — *VS*, I, 193-194. — *Pallas*, 1808, II, 218 (*VS*, I, 221 sqq.).

la Foi (110). Courant qui, de l'*Athenäum* à Schelling, montrait la même vigueur, et semblait répondre à un courant semblable issu de France (111).

L'Etat vivant ressortit au domaine de l'Idée. Or l'Idée possède une valeur religieuse. Elle atteint jusqu'aux liaisons profondes, pénètre jusqu'à l'essence de la religion. Mieux encore : la religion est « mère des Idées » ; elle constitue la condition préalable à l'intégration des principes antinomiques que l'intellect calculateur sépare. Elle seule peut restituer à l'Etat la Vie, quand celle-ci menace de se retirer. Sans religion, tout s'écroule. *Rerum Deus tenax vigor*, dit la liturgie. Etymologiquement, la religion est le lien ; Müller aperçoit en elle l'Idée de l'ordre universel, et l'Etat vivant exprime cette Idée sous les espèces de la substance humaine (112).

Tout comme l'individu, l'Etat se trouve placé à la limite d'un monde visible et d'un monde invisible. La « plus grosse moitié de sa vie » se place par delà la mort, et c'est de cette considération que, en fin de compte, dépendent toute réussite et toute durée sur terre. Sans la religion, les *Zeitgenossen* priment les *Raumgenossen*, les six millénaires que nous avons derrière nous se résolvent en apparences trompeuses. Et, génératrice de durée, la religion est également nécessaire pour constituer l'idée de valeur (113).

Dans l'Etat vivant, la religion n'acceptera pas qu'on réduise son rôle à celui d'une gendarmerie spirituelle, d'une maréchaussée tenant en bride les mauvais instincts. Elle ne supportera pas non plus d'être traitée comme le sont habituellement les femmes, et surtout les reines « acceptées comme collaboratrices, mais sous la condition formelle de ne point se mêler de politique proprement dite ». Au contraire, la religion doit se mêler à tous nos actes, imprégner même tous les actes de l'Etat, nos institutions domestiques tout comme l'économie publique, bref l'ensemble de la vie nationale. Sans la religion, cette vie reste fade et mesquine. Sans la religion, il n'est pas de politique possible (114).

*
**

(110) *Dicht u. Wahrheit*, III, 8 ; II, 15 ; *Wanderjahre*, III, 14.

(111) *Athenäum* (Religion, die allbelebende Seele der Bildung). — NOVALIS (Heilborn, II, 213) : « Staat und Kirche stehen und fallen zusammen ». — SCHELLING, 1804, *Syst. der gesamten Philos.*, 462 ff, montre dans l'Etat le lieu où science, religion et art s'interpénètrent et se fondent. DE MAISTRE, *Principe générateur*, 48 : « La religion, cet aromate qui empêche la science de se corrompre » (citation empruntée à Bacon). DE BONALD, *Léisl. Prim. (Disc. prélim.)*, I, 40, note 2 : « Dans la science de la société, les uns ont traité de la religion, les autres de la politique ; il faut, pour bien faire, traiter de la politique dans la religion, et de la religion dans la politique ».

(112) *Elem*, I, 119 ; I, 326 ; II, 189 ; II, 204.

(113) *Elem*, II, 201 ; II, 40 ; I, 234.

(114) *Elem*, II, 201 ; I, 232-233 ; II, 174 ; II, 31 ; II, 172 ; I, 119.

Réciprocité, solidarité ne sont que l'aspect laïque de deux vertus chrétiennes. Mieux encore, en les coupant de leur racine religieuse, le XVIII^e siècle a fait d'elles une philanthropie, une bienveillance universelle qui déguisent mal un égoïsme, éclairé sans doute, mais d'autant plus odieux qu'il est réfléchi. Sans doute, l'amour du prochain peut-il passer pour un aspect de la solidarité organique. Ce fut du moins la gloire du christianisme d'avoir accordé à cette notion une consécration religieuse.

D'autre part, le christianisme concilie plus d'une antinomie. « L'homme, né de la femme, a peu de jours à vivre », et pourtant il garde le sentiment de la pérennité de sa race, mieux, de son être. Le passager vient s'accorder avec l'Eternel. Et qui plus est la liberté avec la loi : *Servitium libertas*. Non point au sens que disait Rousseau : c'est au moment où elle va s'asservir par contrat que notre liberté atteint son faite. Mais au sens que, une fois réduite volontairement, la liberté rebondit et reconquiert un maximum. Dans l'humiliation volontaire on retrouve la fierté, dans l'obéissance volontaire, la liberté, dans la soumission volontaire, la domination. En soumettant, de son plein gré, le peuple Juif à la récolte nulle et à la disette de l'année sabbatique, Moïse lui assure un triomphe sur la faim. Dans le christianisme se résout même l'antinomie de l'or et de Dieu. « En Christ, suprême victime, toutes les énigmes sont dénouées » ; il est « le vrai milieu » où il convient de revenir en fuyant les extrêmes. Rien de nos constitutions n'est grand ou beau, si ce n'est par le christianisme (115).

Une telle théorie de l'Etat, Müller y insiste, ne comporte pas d'abdication, ne s'adresse pas uniquement, comme une consolation, aux pauvres, aux faibles, aux malades. Le christianisme, c'est la force de la santé victorieuse du mal, autrement dit victorieuse de l'esprit romain. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre moyen de vaincre les maux inévitables que de se soumettre à eux librement et volontairement. Et, dans une formule qui préfigure la sagesse de Goethe vieillissant, Müller déclare que la soumission volontaire et le renoncement nous font triompher des maux qui nous obligent à ployer le genou. Un an après les *Eléments*, il confirmera sa théorie, en disant qu'elle consiste à accorder au mal un statut légal, à nous l'*inoculer* pour que nous le vainquions (116).

Müller inclinerait volontiers à penser, s'il ne le déclare pas formellement, que tout état organique qui arrive à résoudre les antinomies est, *ipso facto*, chrétien et ne peut être que chrétien. Le monde ne peut s'ordonner qu'autour du christianisme. Du même coup, tombe le dualisme qui séparait le monde profane et le monde religieux. Pour tous ceux qui participèrent à la révélation chrétienne, l'Etat ne peut être

(115) *Elem*, I, 275-279 ; I, 309-311 ; I, 199-200 ; II, 104 ; II, 75 ; II, 89 ; II, 120-121 ; II, 208 ; II, 194.

(116) *Elem*, II, 227 ; I, xvi ; II, 72 ; II, 75 ; *VS*, I, 391.

que « vrai, chrétien, bâti pour l'éternité sur la Vérité et la Vie » (117).

L'Etat vivant prendrait donc des traits de l'Eglise. Lui aussi, il est une extension du corps du Christ. Mieux encore : par sa foi dans l'Etat, la foi dans ce que Schleiermacher appelle « les admirables agencements du Tout », l'individu compensera les justifications que, dans sa vie particulière, il n'aurait pu atteindre. L'Etat s'assimile à un instrument du salut. Proposition assez étrange de ton, mais que corrobore un article sur *les Jésuites* incorporé aux *Vermischte Schriften* : « Ces grands corps que sont nos communautés, nos corporations, nos Etats, sont-ils donc du diable ? et pouvons-nous les détruire, eux que le Sauveur laissa intacts, sans abandonner du même coup toute l'œuvre de rédemption et de sanctification ici-bas ? » (118).

En montrant, par l'exemple du Moyen Age, que les Etats, doués de vie éternelle, ne constituent pas des rassemblements passagers destinés « à fleurir, à porter fruit, puis à s'effeuiller », le Christ s'est affirmé comme le médiateur politique par excellence. Il n'est pas seulement mort pour les hommes, mais aussi pour les Etats. Et, en s'aidant d'un passage de saint Mathieu, la maxime suprême de l'Etat vivant s'établira : « Le secret de la domination réside dans l'obéissance ; celui de l'élévation, dont l'âme se montre tant assoiffée, dans son humiliation ; celui de la liberté suprême, dans le don de soi à la patrie et au Christ » (119).

*
**

Certaines idées sublimes, Dieu ou l'Humanité, ne se peuvent regarder en face. Entre l'humanité infinie et éternelle, et l'homme fini, lié pour un bref instant à un empan de terre, un médiateur, l'Etat, s'affirme nécessaire. L'Etat, ou l'Idée nationale (*die Nationalität*). De même, il faut entre Dieu et nous, un médiateur, l'Eglise (120).

Un commerce direct se révèle impossible. Müller refuse l'expérience individuelle, « le miracle interne », le retour de l'esprit à la notion immédiate de son rapport avec l'Univers. L'Etat vivant réclame une religion sociale et historique, « le miracle externe », l'Eglise. Un article, sans doute rédigé en même temps que les *Eléments*, mais paru seulement en 1812, renforce celui qui repoussait toute interprétation personnelle de la Bible. Il déclare : « Toute communauté inspirée pense mieux et plus profondément que l'individu ». Inspirée, autrement dit chrétienne, donc organique. L'Etat pense donc mieux que le citoyen isolé, fût-il un génie. « La Grande-Bretagne pense

(117) Cf. E. VERMEIL, *Adam Möhler*, Introd. — *Elem*, II, 189-190.

(118) *VS*, I, 267.

(119) *Elem*, II, 185-187 ; II, 223 ; II, 234.

(120) *Elem*, II, 161-162.

mieux et plus profondément que Newton ou Locke ». L'Eglise pense mieux que les réformateurs, qui ne pourront invoquer la promesse : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous ». En conséquence, il ne peut y avoir de religion privée. Une telle religion relève, comme le droit romain, de l'esprit de démembrement (121).

La libre interprétation des textes, le droit de se séparer d'une majorité, bref tout ce qui constitue la liberté de conscience se trouve annihilé. « Toute sécession de la communauté, au moment précis où l'on touche aux affaires les plus sublimes de la société, est, en soi, une monstruosité à donner le frisson ». Il n'est pas loisible de se tailler des dieux « dans le marbre de la philosophie » ou dans le monde réel, pas davantage d'aller seul à Dieu : en se hasardant sur des sentiers trop personnels on risque de « rapporter de cette excursion métaphysique un bon chaud-et-froid à l'âme » (122).

Il faut, en face de la liberté, dresser « les véritables barrières » d'une anti-liberté. Nous accèderons ainsi à la loi religieuse. La véritable liberté de conscience consistera donc à nous jeter dans le grand combat mené en commun, pour mener nos cœurs terrestres à une foi durable et totale. Ou encore, suivant une formule dont le début sonne comme du Schleiermacher : « que l'homme lutte donc pour épurer en soi-même et en autrui l'image de l'Incarnation, le secret de la Société, les rapports de l'homme avec l'humanité et avec Dieu, en se servant de la médiation du Christ, autrement dit de l'Idée de l'Etat » (123).

En tant qu'on croit au Christ, il faut nécessairement croire en une « communauté unique, éternelle et indivisible des hommes en Christ, autrement dit en la chrétienté, l'Eglise ». Müller rejette donc la Réforme. Mais, fidèle à ses écrits antérieurs, il en garde le principe, le « doute agréable à Dieu », qui vivifie le catholicisme, l'empêche de se pétrifier dans le respect absolu de la tradition, et fut trop partialement exalté par Luther.

Sans doute la Réforme trouve-t-elle une excuse dans le catholicisme figé de la fin du xv^e siècle (123 bis). L'ascétisme monacal, le despotisme de certaines formes ecclésiastiques réclamaient qu'on ressuscitât et qu'on rafraîchît la vie de l'Eglise. La Réforme eut toutefois le tort de mettre l'accent sur la notion de religion privée. De la royauté mondiale du Christ, elle fit une notion personnelle, notion qui variait à tous les vents du raisonnement.

Mais par les destructions auxquelles elle procéda, la Réforme mit

(121) VS, I, 373, *Denkfreiheit* ; VS, I, 382, *Dass es keine Privatlektüre der Bibel gibt* ; *Elem*, I, 298.

(122) *Elem*, II, 217-221.

(123) *Elem*, II, 217-223 ; II, 221.

(123 bis) VS, I, 249 (*Theol. Moral*).

en lumière la valeur suréminente de l'Eglise. A l'inverse de Hegel, Müller n'aperçoit pas en celle-ci le *culmen* de l'esprit latin, du même esprit qui fleurit dans la conception atomique de l'Etat, mais l'institution médiatrice par excellence, le plus haut des biens positifs, comme répétera plus tard F. Schlegel (124).

Müller inclinait naguère à une réunion des Eglises. Il ne compte plus que « des négociations terrestres arrivent à fondre, aux prix de concessions réciproques, la loi pétrifiée et la liberté trop fluide ». Mieux vaut garder chacun son métal que de risquer un alliage bâtard. Mais une solution reste possible : retrouver dans son cœur, au moyen de l'histoire, l'esprit qui régnait avant la scission. Non point revenir au Moyen Age, car il appela la Réforme, mais retrouver l'Esprit qui l'animait avant qu'il ne se figeât, et qui, de nos jours, vibre encore (125).

Du moins convient-il de reconnaître au clergé un rôle dans l'Etat. Il en assure l'équilibre. La maçonnerie a bien essayé, mais en vain, d'assumer ce rôle. Pour que l'ordre du clergé représente « l'Idée de l'humanité et du christianisme » il n'est pas nécessaire de lui interdire le commerce du monde et, pour le rapprocher du ciel, de le réduire à la portion congrue. Il faut, au contraire, le doter sans parcimonie : il faut qu'il possède, afin qu'il puisse montrer qu'il sait librement se priver et faire don de soi à l'Idée ; il faut enfin maintenir le droit canon et la propriété ecclésiastique (126).

*
**

L'Etat n'a pas seulement un aspect politique. Il constitue aussi une entité économique. A ce titre, quelles vont être les caractères de l'Etat vivant ? Quelles interférences vont donner le principe de *Nationalität*, cette « harmonie divine dans l'union et la réciprocité », et les principes religieux dont Müller s'inspire, quand il les projettera sur le monde économique ?

L'homme obéit à un double instinct, d'abord au besoin de se joindre à ses semblables, puis au besoin de plier à son service les autres hommes et les choses qui l'entourent. Issues d'un même instinct, la société civile et l'économie vont s'interpénétrer, les barrières s'abolir entre deux mondes que la tradition distinguait (127).

*
**

(124) *Elem*, II, 223-225 ; II, 41 ; II, 39 ; I, 289-294. — FR. SCHLEGEL, *Concordia*, 1820, 59.

(125) *Elem*, II, 232-233 ; I, 285.

(126) *Elem*, I, 286 à 289.

(127) *Elem*, I, 355-356.

Le premier problème qui se pose concerne nos rapports avec les objets, autrement dit la propriété. Müller avait déjà indiqué dans quel sens il chercherait la solution. *Science et Littérature*, l'*Art Dramatique*, un article essentiel du *Phæbus* montraient son désir de spiritualiser l'idée de propriété, de réagir contre la possession « à la romaine », de restituer à l'objet une personnalité propre (128). Comme pour Fichte dans l'*Etat Commercial Fermé*, la propriété n'englobait pas la totalité de la chose, se limitait à un droit conditionnel d'usage ; comme pour Goëthe, dans son *Faust*, la propriété exigeait, de la part du possesseur, une lutte de tous les instants (129). L'article du *Phæbus* voyait même dans la possession un double courant d'amour, instituait donc entre le propriétaire et la propriété le même lien qu'entre le Créateur et la création ; une notion religieuse se glissait déjà dans le domaine de l'économie.

Dans la propriété, Müller refuse donc de voir une autocratie exercée contre la nature, une tyrannie exercée par un maître absolu sur la chose possédée. La propriété sera vivante, et laissera subsister les droits de la chose. Au regard de la loi mosaïque, la terre n'appartenait qu'à Dieu. Les Juifs se considéraient comme les « métayers de l'Eternel », ne jouissaient que d'un droit d'usage temporaire, que symbolisaient visiblement les prémices et les dîmes. Bien mieux, tous les sept ans, dans l'année sabbatique, la terre reconquerrait sa personnalité totale, affirmait son indépendance en face du laboureur qui ne devait plus y pousser la charrue ni l'obliger à porter fruit. La loi féodale conservait l'Idée de la propriété qui vivait dans la loi d'Israël. Le vassal n'était pas maître absolu du fief. Une redevance minimale rendait tangible le lien qui unissait la terre au propriétaire véritable : l'Idée de l'Etat incarnée par le suzerain ; et le baiser, donné par le suzerain en échange de la redevance, matérialisait l'amour de la chose possédée pour celui qui jouissait d'elle. Entre maître et objet se tissait un rapport vivant.

La Révolution marque une révolte de l'esprit romain contre ce rapport vivant et contre le sentiment de la communauté. Mais il convient de restaurer l'Idée de la Propriété.

L'homme ne peut posséder que « ce avec quoi il peut entrer en rapport de réciprocité », il ne possédera donc que « les qualités utiles et sociales des choses ». Des immeubles, il n'a évidemment que l'usage. Même du plus mobile des biens meubles, l'argent, il ne pos-

(128) *DWL*, 116 ; *Dr K* (VS, II, 47) ; *Phæbus* (*der poetische Besitz*).

(129) *Was du ererbt von deinen Vätern hast
Erwirb es, um es zu besitzen...*

Même idée dans *Ilmenau* :

*ein edles Herz das...
was ihm die Geburt geschenkt
mit Müh und Schweiss erst zu erringen denkt...*

sède pas la substance — car l'Europe n'arrive pas à retenir ce courant de métal qui, parti des mines du Pérou, la traverse pour aller se perdre dans les coffres des potentats asiatiques — il ne possède de l'argent que le caractère social de la monnaie, cette qualité qui fait d'elle l'objet d'un désir général. La propriété n'est donc qu'usufruit ; elle ne concerne que « le domaine utile », comme dira Taine. Le type de la propriété vivante nous sera offert par le capital, dont le propriétaire ne peut disposer absolument sans détruire du même coup le souvenir des morts et les droits des descendants ; la propriété comporte des devoirs envers les *Raumgenossen*. Non seulement le capital, mais toute propriété croît et se développe comme un homme vivant. Comme le citoyen et au même titre que lui, elle ne trouve donc sa garantie que dans l'Etat (130).

Novalis, dans ses *Pollens*, affirmait la supériorité de la propriété sur les générations passagères : « la terre appartient à toutes les générations ». Dans un fragment que Müller pouvait avoir lu, il disait aussi : « Il n'existe pas de propriété en dehors de l'Etat » (131). Müller le suit étroitement. Les trois types de propriété qu'il distingue (propriété privée, propriété familiale, propriété corporative selon les règles canoniques) ne trouvent leur garantie que dans l'Etat, et dans la Foi qui donne à celui-ci sa solidité. Une vertu de nature religieuse est donc à la base de rapports qu'on croyait issus de la seule présence d'un objet matériel.

L'Idee de l'Etat domine donc la propriété privée et corrige l'erreur qui est en elle. Dans une formule curieuse, Müller souligne « l'injustice interne inhérente à la notion de stricte propriété privée ». Certes il ne glisse pas vers un socialisme étatiste. Du moins marque-t-il fortement que la propriété est un honneur, qu'elle oblige le possédant à une certaine dignité, et implique le devoir de traiter les choses « un peu comme des personnes ». Il ne pose pas en principe que le droit d'usage reviendra à celui qui, *salva substantia*, usera de la propriété pour le plus grand bien de la communauté, mais ose cependant écrire cette formule lourde de conséquences : tout gaspillage de capital est un crime contre l'Etat (132).

La propriété, enseigne-t-on généralement, a pour caractère d'être cessible au gré du possédant, qui, d'habitude, a loisir d'en disposer librement. Pour une sorte de biens, Müller va réclamer qu'on fasse exception au principe de libre aliénabilité.

Le débat était depuis assez longtemps ouvert à propos de la propriété foncière. Justus Möser, dans ses *Patriotische Phantasien*, voyait

(130) *Elem*, II, 73 ; I, 220 ; I, 154 ; I, 264 ; I, 170 ; II, 6, 7 ; I, 438 ; I, 161-162 ; I, 402.

(131) a) *Blütenstaub*, 13 ; b) *Heilborn*, II, 270.

(132) *Elem*, I, 287 ; I, 165.

en elle « le noyau de la nation » et souhaitait pour elle un régime à part. Kant, de son côté, refusait qu'une corporation ou un ordre échappât aux lois habituelles dès qu'il s'agissait de transmettre le sol en héritage ; et Fichte, à son tour, reprenait les termes bibliques : la terre est à Dieu seul (133).

Müller proteste contre l'habitude, qui se répand, de considérer la terre comme « un bien, qui au fond reste meuble, tout en n'apparaissant pas si mobile que les autres ». La terre, pour lui, n'est pas et ne peut être une marchandise. Un bien familial, consisterait-il en un commerce, prend au cours des années une allure personnelle. A la longue s'opère « une fusion des personnes et des choses ». Il échappe à la libre disposition du possédant. La terre n'a même pas besoin d'une longue suite d'années pour manifester son indépendance à l'égard des volontés humaines. Elle est liée à l'alternance des saisons ; son revenu, en dépit de toute l'application de celui qui la cultive n'excédera jamais un maximum fixé par la nature. Dans une société qui brûle de produire et dont l'audace créatrice ne connaît pas de bornes, elle représente un élément de calme mesure qu'il convient de faire ressortir. La terre est à Dieu, et cette proposition appelle, pour le sol, un statut spécial. Soumettre le sol au même régime que n'importe quelle marchandise, c'est ravalier une valeur éternelle au niveau de valeur éphémère, enlever au sol l'apport du temps. Héritage éternel de la famille immortelle qu'est l'Etat, il doit être travaillé et traité autrement qu'un capital industriel ; il exige, comme représentants, comme possesseurs, non des individus passagers, mais des familles. Contraire aux règles d'une agriculture industrialisée qui ne connaît que des rendements à l'hectare, la proposition de Müller fait de la propriété agricole mieux que l'armature de la noblesse prussienne, comme diront plus tard Louis de Gerlach et Stahl, mais l'expression de la fidélité, du crédit, ou de la Foi ; par la propriété foncière, un élément religieux s'affirme dans le monde économique (134).

*
**

L'instinct qui veut plier à notre service les personnes et les choses se heurte en autrui à un instinct semblable. De ce heurt naît l'Idée du Travail, de la Production. Notion qui se limitait traditionnellement à la création d'objets tangibles. Pour les physiocrates, elle se réduisait essentiellement à un don gratuit de la nature : seule comptait la production agricole. Adam Smith — qui à ce propos montre com-

(133) KANT, *Metaphys. Anfangsgründe der Rechtslehre* (Werke, Rosenthal, IX, 171). FICHTE, *Geschl. Handelsstaat*.

(134) *Elem*, I, 157 ; II, 12 ; II, 26 ; I, 63. Au sujet de Gerlach, cf. LAMPRECHT, *DG*, X, 457.

bien ses sympathies vont à l'ouvrier plutôt qu'au capitaliste — réserve la qualification de producteur à ceux-là seuls qui transforment des matières premières, manufacturent des objets. A ce titre, il exclut de la production tous les citoyens qui, pour Müller, composent le *Wehrstand* et la *Geistlichkeit*, le soldat, le fonctionnaire, l'artiste, l'ecclésiastique ou l'universitaire. Seul reste en ligne le travail qui, dit-il, ajoute une valeur à un objet. A l'entendre, on croirait, objecte Müller, que l'ouvrier ajoute à la matière inerte, par un acte souverain et unilatéral, une valeur issue de lui-même. Le produit serait en fin de compte une addition de valeurs arbitraires entassées sur une matière inerte (135).

Contre une telle notion, Müller proteste avec vigueur. Un passage des *Prolégomènes* marquait avec force le caractère personnel et actif du métal que le forgeron martèle. En cette barre de fer réside une contreforce qui coopère à la naissance de l'objet que l'ouvrier désire fabriquer. Dans la production d'un simple clou, on peut apercevoir toute une série d'opérations médiatrices. Et Müller pose le principe : *Alle Produktion ist Vermittelung*. Produire n'est pas ajouter des valeurs — c'est là une notion romaine, dit Müller, — mais concilier deux principes antagonistes en recherchant le Tiers Terme supérieur où ils s'intégreront (136).

Cette médiation ne s'applique pas seulement à des éléments tangibles. Preuve en est la notion de prix. Celui-ci n'apparaît pas seulement comme une somme de redevances à la terre, au capital, au travail, aux intermédiaires commerciaux, mais résulte d'une foule de considérations qui ne touchent en rien au domaine du matériel. Les tables de Davenant montrent par exemple que la hausse des blés est hors de proportion avec le déficit de la récolte. A la production concourent les mêmes couples antinomiques qui engendrent l'Idée de l'Etat. Du coup « les citoyens invisibles », les *Raumgenossen*, sont réintégrés dans les rangs des producteurs, et la division du travail, au lieu de se limiter à l'espace, mord sur la durée. Dominée par les mêmes soucis que l'Etat, la production obéira à la maxime : secourir tout élément qui menace de succomber ; au lieu d'incliner vers des revenus faciles, elle préférera la lutte sévère (137).

Avec nos besoins, la production forme couple antinomique. Les objets n'ont pas seulement une valeur intrinsèque, ou personnelle — cette valeur qu'a pour un entomologiste une collection de papillons indifférente à la foule — mais aussi une valeur d'usage, une valeur sociale. Valeur sociale qui sera fonction du nombre de citoyens qui peuvent désirer l'objet considéré. Plus ce désir est général, plus la valeur sociale est grande. Dans un Etat, le fait qu'on demande un

(135) AD. SMITH, *Wealth of Nations*, t. I, liv. 2, ch. II. — *Elem*, I, 355, 363.

(136) *Elem*, I, 457 ; I, 380-400 ; I, 355.

(137) *Elem*, II, 52 ; II, 76-78 ; II, 7-8 ; II, 27-30 ; II, 88 ; II, 82.

produit, pousse à la production nationale. La consommation — que Smith ne mentionne même pas — reprend ses droits en face de la production ; « elle lui donne des ailes ». Il est donc absurde de la restreindre, comme demandait l'école mercantile, afin d'accroître la richesse nationale. Par l'intermédiaire de la consommation nationale, l'Etat vient jouer son rôle dans la production. Et Müller conclut qu'il n'y a pas de production possible sans le Tout, sans l'Etat (138).

Pas de production sans *Nationalität*, sans force nationale. Donc, sans la Foi et sans le don de soi à la communauté. Seule d'ailleurs, la Foi dans l'Etat rend possible la division du travail et lui confère une dignité. La division du travail ne repose point, comme dit Smith, sur un engagement de corps de métier à corps de métier. Qui garantirait à l'ouvrier des villes, qui ne cultive pas, que le paysan ne le laissera pas mourir de faim ? La seule garantie réside donc dans la Foi en l'Etat.

Des notions religieuses pénètrent le monde économique, qu'on ne croyait dépendre que du calcul et du froid raisonnement, et lui infusent toute sa vie (139).

*
**

Le principe se vérifie bien mieux encore quand on aborde la notion de Crédit. D'ailleurs il existe, philologiquement, une relation entre Foi et Crédit, qui montre leur parenté profonde. On donne d'habitude au crédit, comme garantie et explication, la présence d'une caution matérielle, d'un dépôt ou d'un fonds de couverture. Le boutiquier se figure par exemple que ses stocks constituent son crédit. Il n'en est rien, répond Müller. Certes le dépôt n'est pas étranger à sa solidité, mais la constitution politique, les lois, et toute une série d'impondérables lui donnent une force bien plus grande. La Prusse fédéricienne nous en offre un exemple : son crédit reposait-il sur une encaisse-or ? Le trésor était vide. Les victoires, qui avaient volatilisé cette encaisse, constituaient une bien autre garantie, même en ne rapportant au royaume ni conquête ni indemnité. Le crédit naît donc d'une foi mutuelle, d'une foi en l'Etat. Même, déclare Müller après Méphistophélès (140), le crédit semble fonction de la confiance qu'on garde en soi-même. Proposition dangereuse évidemment, et qui légitimerait l'émission de chèques sans provision. Mais gardons surtout le principe que la force nationale n'est pas seulement garante du crédit de l'Etat, mais aussi du crédit des particuliers (141).

(138) *Elem*, I, 474-475 ; I, 380-384 ; I, 391-396.

(139) *Elem*, I, 395 ; II, 25 ; II, 17 ; II, 23. — VS, I, 364 : « Keine Produktion ohne Gemeinschaft mit allen ».

(140) *Sobald du dir vertraust, sobald weisst du zu leben*.

(141) *Elem*, I, 471 ; II, 42 ; II, 48-49 ; II, 118 ; I, 358-359 ; I, 475.

L'homme désire produire, mais aussi sauvegarder la durée de ce qu'il possède, autrement dit, « conserver, consolider, capitaliser ». Longtemps on a vu dans le capital un amas d'excédents de production, une somme de résidus. Cette croyance légitimait la maxime mercantile : « produire beaucoup, consommer peu, c'est accroître la richesse nationale ». Or le capital n'est pas comparable à ces boues mortes, ces phlegmes inertes qui s'amassent au fond d'une cornue d'alambic. Il ne consiste pas en une *Plasmacherei* doublée de thésaurisation (142).

Certes, il naît d'un excédent de production. Mais celui-ci ne constitue pas à lui seul l'essence du capital. L'accumulation de monnaie dans un coffre ne donne point un capital. La monnaie, à elle seule, est incapable de se reproduire, tandis que le capital vit et croît. Sa vie et sa croissance ne peuvent échapper à la règle commune à tous les organismes : elle résulte donc d'une réciprocité.

L'excédent de production, une fois mis à part, ne devient un capital que si on le destine à engendrer d'autres produits. Autrement dit, il ne devient fécond que si on le reverse dans l'économie actuelle. Ou encore, que s'il sert à concilier le travail d'hier et celui d'aujourd'hui — autrement dit, en élargissant les données dans le temps, les citoyens invisibles et les citoyens visibles. « Le capital n'est donc pas autre chose que l'aide apportée au travail des générations présentes par le travail des générations passées, qui soutient le travail présent et élève son produit jusqu'à l'infini. » Et c'est dans la rétribution légitime due aux *Raumgenossen* que Müller ira chercher la justification de l'intérêt (143).

Né d'une médiation, le capital est médiateur. Il concilie l'industrie dont les préoccupations sont extrêmement actuelles, concentrées sur l'aujourd'hui, et l'agriculture, qui s'inspire de la durée. L'une forme la trame, l'autre la chaîne, et le capital, telle la navette du tisserand, les noue indissolublement. En retour, il ne produit qu'en coopérant avec le sol et le travail. S'il permet la division des efforts, il corrige en même temps les effets de dispersion qu'elle entraînerait, et, en introduisant dans la production les citoyens invisibles, restitue à l'ouvrier la dignité qu'il perdrait si, en poussant à l'excès la division du travail, on faisait de lui l'esclave d'une machine (144).

Son rôle médiateur ne se limite pas seulement au présent. Il noue les générations entre elles. Et, à ce titre, il n'apparaît plus sous les espèces d'objets matériels ou de monnaie. Les *Raumgenossen* nous ont légué bien autre chose. « Un Etat qui se restreindrait à satisfaire des désirs matériels, limiterait son activité au monde physique, ressemble à un râtelier d'armes absolument vide ». Ce capital qui soutenait le crédit prussien, en dépit des coffres vides, des impôts improductifs,

(142) *Elem*, I, 402 ; I, 474 ; I, 363.

(143) *Elem*, II, 106 ; I, 457-459 ; II, 99 ; II, 106 ; 109.

(144) *Elem*, II, 28 ; II, 6-8 ; II, 17-23.

c'était le capital moral de la nation. « Capital qu'on réalise à l'aide du langage, comme le capital matériel à l'aide de la monnaie », capital dont la double nature s'éclaire à l'aide du mot *Messe*, et où l'on peut dire que l'accumulation d'expérience, la sagesse nationale l'emportent en valeur sur les composants physiques (145).

Moral ou matériel, le Capital constitue toujours un legs des citoyens invisibles, et leur permet d'agir dans le présent. A ce titre, les *Zeitgenossen*, la communauté visible, ne peuvent disposer arbitrairement et absolument du capital. C'est un péché de le croire assujéti à l'individu qui le détient passagèrement. Le capital a pour lui la durée ; il dépasse la génération qui croit le posséder, il est *omniprésent* dans le temps comme dans l'espace. Le propriétaire a donc des devoirs en face du capital, qui est une force morale et lie le passé au futur. Manifestation de la force nationale, le capital relève du domaine de la Foi ; il est d'ordre religieux. C'est faire acte de foi que prélever sur le présent au profit des générations futures. Dans une notion qu'on croyait trop volontiers arithmétique, réapparaît, avec l'idée de l'Etat, toute la teneur religieuse de cette Idée (146).

*
**

A la « tyrannie romaine » exercée par le propriétaire sur la propriété, Müller oppose une propriété qui se limite à l'usufruit, un capital sur qui les possesseurs invisibles gardent plus de droits que les détenteurs présents. Théorie lourde de conséquences pour l'économie publique et les finances de l'Etat.

Les finances publiques diffèrent, en essence, des finances particulières du Prince. L'Etat n'est pas la chose du souverain, et le crédit de l'Etat se constitue d'autres éléments que le crédit d'un particulier, ou même de la famille régnante. Müller ne donne donc pas dans le sens de Haller, qui bientôt voudra résoudre les problèmes de l'économie nationale en leur appliquant les mêmes principes qu'aux questions de droit privé. Pas davantage les finances de l'Etat ne sauraient rester à la merci d'un contrat du type romain conclu entre l'Etat d'une part, et, d'autre part, les citoyens absolument indépendants, libres de dicter leurs conditions, de résilier leurs conventions, n'accordant au Trésor public qu'un concours rétribué — sauf, pour eux, obligation de payer juste salaire à l'Etat qui les protège. L'Etat fait, dans une telle théorie, figure de gendarme ou de veilleur de nuit. En poussant à ses limites la liberté de ne pas aider financièrement l'Etat, on pourrait admettre que fût faillite un Etat exclusivement peuplé de citoyens regorgeant de capitaux.

(145) *DWL*, 156 ; *Elem*, II, 29-33 ; 36 ; 46.

(146) *Elem*, I, 162 ; I, 457 ; II, 31.

Mais propriété, crédit, capital, n'existent que par l'effet de la force nationale, par un acte de foi du citoyen en l'Etat. L'Etat apparaît donc d'une essence supérieure et primordiale. Il n'y a entre l'Etat et le particulier aucune commune mesure, disait la *Pallas* : les finances de l'Etat obéissent même à une mathématique particulière. Sans doute l'Etat est un « grand organisme, un être humain à grande échelle, un grand ouvrier », cependant l'assimilation n'est pas possible ; il n'y a pas seulement différence de taille ; les particuliers sont subordonnés à l'Etat. Novalis voyait dans chaque citoyen un fonctionnaire qui coopère à créer, à entretenir l'Etat : et c'est en tant que fonctionnaires que les particuliers disposent de revenus. Müller de son côté répète qu'on ne peut s'abstraire de l'Etat, que l'espoir de mener une vie privée, et de posséder des biens privés, se réduit à une illusion. Les biens sur lesquels opère le ministre des finances sont d'un autre ordre que ceux qu'amasse un boutiquier : ils refusent de se laisser « despotiser ». Ils échappent à la loi du commun ; car l'Etat « sublime, spiritualise, pérennise et transfigure » tout ce qu'il possède (147).

Bien mieux, dès qu'il s'agit de l'Etat, le crédit, plus encore qu'à propos des particuliers, s'affranchit de la possession matérielle. L'Etat n'a pas besoin, pour être vraiment riche, d'accumuler des biens, d'emplir ses coffres. Müller a déjà condamné les restrictions volontaires, qui visent à accroître la marge entre production et consommation, de même que la pratique de thésauriser. Reprenant ce qu'il exposa dans la *Pallas*, il refuse que la fortune nationale soit « un agrégat », la somme de richesses privées. Elle ne s'estime pas à l'aide d'une simple addition ; il faut faire intervenir le temps, évaluer « les réactions vivantes » des facteurs qui l'engendrent. La *Pallas* déclarait : la richesse d'une nation, c'est son existence nationale. Les *Eléments* font écho : « La richesse d'une nation ne fait qu'un avec elle et avec sa constitution ». La véritable richesse, c'est le sentiment national, *die Nationalität*, qui empêche la dissolution des capitaux particuliers sous l'effet de la division du travail ; ce sont « les lois, la vie brillante de la haute société, l'expérience des savants, les coutumes, la gloire ». Mieux que la mer, mieux que la « cavalerie de St-Georges », c'est cette véritable richesse qui protégea récemment l'Angleterre. Toutes les fois qu'il se manifeste, l'Etat accroît le sentiment national : il s'enrichit donc. « En s'armant, en se fortifiant à l'intérieur comme à l'extérieur, l'Etat unit à la force du présent celle de tout le passé » ; en ranimant l'héritage de générations révolues, des six millénaires qu'a déjà vécus l'humanité, il accroît son patrimoine et sa richesse (148).

(147) *Elem.* II, 50 ; NOVALIS, Heilborn, II, 40 (*der König und die Königin*) ; *Pallas*, 1808, III (*Schlechte Zeiten*, VS, II, 207-213). *Elem.* I, 260 ; II, 113 ; I, 465, 472, 474.

(148) *Elem.* I, 384 ; *Pallas*, 1808, I, 89-94 (VS, I, 88-95). *Elem.* I, 463 ; II, 3 ; II, 44 ; II, 103 ; I, 74 ; I, 141 ; II, 109 ; I, 458 ; II, 40.

La fortune des particuliers est fonction du sentiment national, de la cohésion nationale, de la constitution, de l'Etat. A ce compte l'impôt ne peut être considéré comme un tribut, ni même comme le salaire de l'Etat au titre des services publics qu'il assume. La 27^e Conférence, dans son titre même, marque toute l'importance que prend aux yeux de Müller une telle proposition. « Les redevances du citoyen à l'Etat constituent les intérêts du capital spirituel de la Nation ». Nous croyons payer un tribut au gouvernement, nous croyons que, par des taxes indirectes, il majore arbitrairement le prix de certains produits : l'Etat, sous forme d'impôts, ne fait que percevoir les revenus du capital invisible. Il ne s'agit pas d'un canon emphytéotique dû pour la jouissance du sol, mais des intérêts que produit et distribue à tous les citoyens cet indivisible capital de forces accumulées par les générations passées en même temps que le capital matériel, forces dont l'action féconde se manifeste à chaque instant. A ce titre, l'impôt constitue une redevance sacrée qu'il convient d'acquitter avec bon vouloir, mieux encore, avec dévotion. La *Pallas* soulignait déjà que plus l'Etat nous coûte, plus il nous est cher. On a dit : Müller veut qu'on paie l'impôt comme on ferait un cadeau à sa maîtresse. Sans doute, il exige que le contribuable qui passe au guichet mette la main à la poche avec reconnaissance et générosité. Mieux encore : il aperçoit dans le paiement de l'impôt un geste qui matérialise une foi éternelle, un effacement de soi qui va jusqu'au sacrifice. Bref, la transposition civique de vertus religieuses alimentées par l'amour de Dieu seul (149).

La théorie déborde de l'impôt sur l'emprunt. Au prêt contractuel de biens tangibles, et plus particulièrement de numéraire, Müller oppose un système qu'il décore du nom de chrétien et qui repose sur la notion de réciprocité. L'Etat, détenteur éternel d'un capital spirituel constitué en première part de force nationale, abandonne d'habitude gratuitement aux particuliers les revenus de ce capital. Il ne les réclame qu'en cas de crise, et principalement en cas de guerre. Il conclut alors, avec ceux des citoyens qui y consentent, un emprunt contractuel, analogue à celui que conclurait un particulier en mal d'argent. Ce caractère contractuel fausse toute l'économie nationale : il constitue dans l'Etat une classe de citoyens privilégiés, et c'est du bon vouloir de ces créanciers que dépend en dernier ressort l'existence même de la Nation.

Müller proteste contre cette théorie « romaine » de l'emprunt. Le particulier est et reste toujours débiteur de l'Etat. L'emprunt ne peut donc être, de la part de l'Etat, que la mobilisation d'une créance ; l'utilisation d'un capital qu'il possède et dont il avait négligé de percevoir les intérêts. L'Etat ne peut donc contracter de dettes au sens

(149) *Elem*, II, 42 ; II, 54-55 ; II, 114 (répète *Pallas*). CARL SCHMITT, *Pol. Rom.*, 174.

normal du terme, ni hypothéquer des biens, ni engager le futur. L'emprunt, que d'habitude on considère comme le démon en économie, comme un pis-aller, n'apparaît plus aux yeux de Müller comme un mal en soi. Il constitue l'une des façons de rendre visible le crédit de l'Etat (150).

Il est déplorable que l'Etat se croie tenu de payer des intérêts aux soi-disant prêteurs. « Habitude païenne et romaine » que cette rémunération en monnaie d'un service inclus dans la qualité même de citoyen, et qui compense mal les immenses bénéfices issus sans arrêt de l'Etat lui-même et reçus de lui. L'usage chrétien et féodal écartait précisément cette notion de paiement : suivons donc l'usage chrétien.

Amortir la prétendue dette ne constitue pas davantage une obligation d'honneur. On ne l'abolira pas d'un simple trait de plume ; car certains prêteurs se sont imposés un sacrifice qui dépassait peut-être leur légitime part ; à cause de ces prêteurs de qualité éminente, on écartera l'idée d'une conversion. Mais plus encore, on évitera le remboursement. On l'opère d'habitude en percevant des taxes additionnelles. On scinde donc l'Etat en deux classes : d'une part ceux qui se privent pour payer, d'autre part ceux qui encaissent. L'amortissement de la dette entraîne un cortège de haines sociales. Ne subsiste plus qu'un moyen de rendre l'emprunt supportable : « l'inoculer » au système économique, le rendre permanent, à l'aide d'un expédient analogue aux *perpetual annuities* anglaises, papier inescomptable, rapportant un intérêt aussi bas que possible. Müller rêve d'une émission constante de papier-monnaie représentant ces intérêts du capital spirituel de l'Etat. Ainsi on habituerait le citoyen à apercevoir partout l'Etat : on renforcerait la cohésion nationale et, du même coup, le crédit et la richesse de l'Etat (151).

*
**

La richesse de l'Etat ne dépend pas d'une accumulation de denrées ou de capitaux. La richesse en général n'apparaît pas fonction d'une quantité d'objets, ni de leur rareté — un collectionneur de papillons n'est pas riche du fait de sa collection — ni de leur variété, car celui qui possède des magasins de blé est riche. Des papillons, des fossiles intéressent peu de gens ; mais tous nous avons besoin de blé. La richesse consiste donc en la possession d'objets désirés par le plus grand nombre possible. La valeur de l'objet est fonction de ce désir. L'élément social, la valeur d'échange, y priment l'élément intrinsèque, la valeur d'usage. Si l'on accapare des blés et qu'on les laisse pourrir

(150) *Elem*, I, 469 ; I, 460-465.

(151) *Elem*, II, 187-188 ; I, 469.

en tas, si l'on accumule de l'or dans un coffre en le soustrayant à toute circulation, on tue du même coup la valeur sociale de ce blé ou de cet or ; ils deviennent indifférents, car ils ne participent plus à la vie de la Nation. La force nationale, le lien moral et religieux apparaissent comme origine et garantie de la notion qui semblait le plus éloignée d'eux : la notion de valeur (152).

La valeur n'apparaît d'ailleurs pas comme immuable. Elle repose sur des relations de réciprocité. La *Pallas* montrait déjà comment s'établissait l'équilibre entre les marchandises et la monnaie ; les *Eléments* analysent minutieusement les divers mécanismes possibles du renchérissement, soit que les produits essentiels se raréfient effectivement, soit que la multiplication trop abondante d'autres produits leur donne l'aspect de rareté relative. Müller montre aussi que les réactions réciproques dans le couple monnaie-marchandises empêchent d'affecter à la monnaie une valeur immuable, et arrive à cette conclusion qu'un accroissement lent, mais continu du coût de la vie est symptôme d'une bonne santé de l'Etat. Cet accroissement signifie que la monnaie devient plus abondante, que la force nationale se manifeste avec plus d'ampleur. Une liaison s'établit entre la Monnaie et ces vertus d'ordre religieux qui constituent la *Nationalkraft* (153).

Signe tangible de la valeur d'échange, donc sociale, la monnaie, faisait déjà remarquer Adam Smith, fut toujours constituée par des objets que l'homme imaginait de nature à ne pouvoir être refusés. Elle naît donc d'une commune confiance, d'un acte de foi simultanée, dirait Müller.

Un passage de l'*Idée du Beau* laissait pressentir dans quelle voie il va s'engager : « le concret est à l'abstrait ce que la marchandise est à la monnaie ». Celle-ci apparaît donc comme une essence commune à toutes les marchandises et capable de revêtir les formes les plus variées. Les *Eléments* reprennent le même thème : la monnaie est « la chose par excellence, le lieutenant de toutes choses » et c'est par son intermédiaire que s'établissent toutes les relations de réciprocité. Elle n'est pas une marchandise : les marchandises seraient le corps, la monnaie l'âme. Elle forme couple avec les marchandises, et apparaît inséparable d'elles.

La monnaie répond à l'un des besoins primordiaux de l'homme : le besoin de se sentir partie intégrante d'une société. Sans elle, tout ce qu'il peut posséder en cette vie manque de ce « sel universel », en l'absence de qui tout reste « fade, immangeable, inutilisable » (154).

Entre les diverses sortes de mesure, elle établit une médiation, et fait figure de Régent parmi les divers modes d'évaluation. Représen-

(152) *Elem*, I, 341-342 ; 349-50 ; 365.

(153) *Elem*, I, 365 ; *Pallas*, 1808, 443 ; *Elem*, II, 79-80 ; II, 127-128 ; II, 83-86.

(154) *Sch*, 48 ; *Elem*, I, 161 ; II, 143 ; II, 149 ; I, 404-405 ; II, 62-63.

tant à la fois la valeur de denrées périssables, de biens mobiliers et d'immeubles, elle permet au bien passer de rejoindre le durable, accorde le passé, le présent et le futur ; comme elle est universellement admise, elle opère une médiation entre le petit coin de terre où notre action est bornée et les immensités du monde. Elle est la médiatrice par excellence, le véritable *medium* sans lequel notre action s'amortirait dans l'indifférence.

Elle est, de plus, variable, mobile, vivante, et sa vie provient de ce qu'elle est, elle-même, un continuel effort de médiation. Si l'Etat se porte bien, la hausse des prix est lente mais constante, la dépréciation de la monnaie est donc lente et continue : il faut donc équilibrer l'économie nationale par un effort de perpétuelle adaptation. Mieux encore : dans un pays politiquement divisé comme l'Allemagne au début du XIX^e siècle, la monnaie représente un effort constant d'accommodation entre trois domaines de valeurs : celui de l'Etat particulier, celui de la nation allemande, celui de l'Europe. Vivante et médiatrice, ne vivant que de la pulsation de forces antinomiques, la monnaie apparaît comme une Idée (155).

Les physiocrates, puis Novalis, inclinaient à lier fortement la monnaie et l'idée nationale : elle est le sang de l'Etat et porte la vie dans tous ses organes (156). Müller accepte le principe et le pousse à ses conséquences. La valeur de la monnaie ne relève pas du bon vouloir de quelques gros trafiquants privilégiés, elle n'est pas affaire de banquiers, mais « une affaire absolument nationale ». Certains prétendent que sa circulation est commandée par certains besoins naturels, et qu'on en peut donner des lois presque mathématiques ; pour eux, elle dépend avant tout de la répartition des biens matériels. Pour Müller, elle est fonction de la constitution de l'Etat et de sa vigueur interne. La monnaie exprime exactement la confiance que les citoyens mettent en l'Etat. Car la véritable monnaie n'est pas une marchandise privilégiée, mais la parole de l'Etat, ce crédit organique qui confère leur existence aux crédits particuliers. Elle est parole, foi, force nationale. Car elle rend tangible l'assistance de nos concitoyens, le pacte social, la foi en la durée éternelle de l'alliance ; elle donne sa plus forte expression au sentiment national, à l'indépendance politique (157).

Alors que, dans la *Pallas*, Sismondi allait s'attacher à montrer que, dans la monnaie, la valeur fixe du métal fin constituait un élément capital, Müller, plein d'une ardeur révolutionnaire, déclare : la véritable monnaie, c'est la force nationale, donc l'Etat ; et il ne craint pas de lancer cette affirmation que « le véritable homme d'Etat est, à lui seul, la véritable monnaie ».

(155) *Elem*, I, 407 ; II, 100 ; II, 97 ; I, 422 ; I, 412-413 ; II, 86 ; I, 145.

(156) L'idée de circulation est dans Quesnay (cf. GIDE, *Hist. des Doctrines économiques*, 22). NOVALIS, *König und Königin* (Heilborn, II).

(157) *Elem*, I, 420, 421 ; II, 118, 119 ; II, 145 ; I, 142.

Expression vivante de la vitalité nationale, la monnaie supportera sans dommage l'accusation de ne pas répondre au titre conventionnel, de se déprécier aux yeux de l'étranger. L'Etat vivant ne peut faire faillite. La faillite de l'Etat n'est possible que si l'on veut qu'il reste prisonnier d'un contrat à la romaine. Dans le commerce intérieur, pour peu que la foi en l'Etat subsiste, l'Etat peut donner le caractère de monnaie aux objets les plus vils. Peu importe la couverture-or, peu importe le taux de l'alliage : la foi en l'Etat crée la monnaie, convertirait en monnaie le plus vil chiffon de papier. En face de la théorie métalliste, Müller dresse une théorie étatiste de la monnaie, où il rejoint Fichte et l'*Etat commercial fermé* (158).

Il est assez curieux qu'au moment même où Ricardo se faisait connaître en étudiant la hausse des lingots, Müller applique ses critiques à la monnaie de métal. N'importe quelle matière, vient-il de déclarer, peut revêtir la valeur de monnaie, pour peu qu'elle incarne le sentiment de cohésion nationale, et la Foi qui engendre ce sentiment. L'erreur de Rome, « cette Rome qui depuis trois siècles s'acharne à saper toute existence nationale », fut d'attribuer aux métaux précieux, et plus particulièrement à l'or, une valeur absolue, de voir en eux seuls la seule monnaie possible. Sans doute ces métaux se montrent-ils particulièrement aptes au rôle de monnaie : aussi durables que le sol, aussi mobiles que le travail, ils peuvent représenter tout ce qui satisfait le besoin primordial, celui d'entretenir notre vie, sans cependant se laisser consommer. Alors que la production agricole apparaît destinée à couvrir la consommation du moment et que ses fruits durent rarement plus que ne dure le retour des saisons, la production du sous-sol, et surtout celle des métaux précieux, semble appartenir à l'éternité : elle servira et conservera les générations qui nous suivent (159).

Cependant, l'article de la *Pallas* sur la *Durété des Temps* avait montré que l'idée de monnaie ne reste pas absolument attachée à l'idée de métal précieux. Les *Eléments* insistent à leur tour avec vigueur : les métaux précieux, signes éminents de la valeur, ne deviennent monnaie que par le traitement que leur fait subir l'homme. En leur imprimant la marque souveraine, l'effigie du prince, ou, autrefois, cette croix qui représentait visiblement l'unité chrétienne de l'Europe, — bref en imposant au métal la signature de l'Etat, l'homme lui insuffle « la parole, le crédit, l'esprit », lui donne une âme. Et seule la vitalité de l'Etat peut vivifier le métal : l'Espagne le prouva bien, où s'entassèrent stérilement tout l'or et l'argent du Mexique et du Pérou. D'ailleurs, quand on règle une transaction à l'aide de monnaie métallique, on sent bien qu'entre marchandise et métal vient s'établir, comme un *Antigegensatz*, l'idée médiatrice de la véritable monnaie, « de la monnaie invisible »,

(158) FICHTE, *Geschl. Handelsstaat*, 38.

(159) *Elem*, I, 454 ; II, 9 ; II, 149-150.

qui n'est ni or ni marchandise, mais crédit, ou Foi. Le métal n'a donc valeur de monnaie que par la société : pour prendre une signification, il a besoin d'une impulsion extérieure qui ne peut parvenir que « du cœur de l'organisme politique » (160).

En pratique, d'ailleurs, le cours du métal fin est loin d'être immuable. En raison d'une production qui s'accroît sans cesse, les cours tendent à baisser continuellement. Mais, si le lingot se déprécie, le métal monnayé, sans rester absolument fixe, montre beaucoup plus de fermeté. Cette fermeté ne lui est pas conférée par le métal fin, mais par la signature de l'Etat. « Elle annule pour un temps les oscillations dans le cours du métal, en ajoutant à la valeur de celui-ci, par la frappe, une valeur supplémentaire et supérieure, constituée de force nationale ». L'or de la couronne vaut plus que l'or des particuliers. Le *monetarium*, le bénéfice retiré par l'Etat de la frappe des monnaies, apparaît non seulement légitime, mais nécessaire, car il manifeste aux yeux de tous la plus-value qui provient de l'existence même de l'Etat (161).

La richesse de l'Etat, faite surtout de sa cohésion, n'a donc aucun rapport avec l'encaisse métallique. En conséquence, Müller ne voit pas d'inconvénient à ce que les monnaies métalliques puissent circuler librement. Mais il proteste contre la thésaurisation. Plus désastreuse que l'accaparement des grains — limité par ce fait qu'à la longue les céréales pourrissent — la thésaurisation transforme pour un temps la monnaie en simple métal, lui ôte l'âme, la tue (162).

L'or apparaît particulièrement idoine à fournir l'étalon monétaire. Toutefois il est trop rare, appelle donc l'aide, comme monnaie courante, d'un autre métal. L'argent constituera la monnaie divisionnaire. Par erreur, d'ailleurs, Müller le déclare plus stable, dans ses cours, que l'or; car la fuite de l'argent vers les coffres des potentats orientaux équilibre, selon lui, la production et les cours. Toutefois, l'argument suprême que Müller invoque en faveur du bimétallisme apparaît beaucoup moins d'ordre métaphysique qu'inspiré par un besoin *gegensätzlich* de symétrie : les pendules composés des horloges astronomiques sont fabriqués de deux métaux inégalement dilatables; de même, pour compenser « le pendule de l'économie nationale », on recourra à deux métaux (163).

La demande de monnaie métallique varie constamment. Elle s'accroît surtout lorsque l'Etat traverse une crise grave, guerre ou oppression extérieure. Elle constitue donc un symptôme de déséquilibre, Müller dit même « de déficience organique grave ». Elle s'atténue par contre dès que la cohésion nationale s'affirme. Et Müller pose en prin-

(160) *Elem*, II, 98 ; II, 134 ; I, 469 ; I, 410 ; I, 421-422 ; II, 134.

(161) *Elem*, II, 83 ; I, 427 ; 444.

(162) *Elem*, II, 133 ; I, 455 ; I, 423 ; II, 135-136.

(163) *Elem*, I, 430-431 ; I, 414.

cipe que « plus l'Etat est solide, et moins il a besoin de monnaie métallique ». Plus la vigueur de l'Etat s'affirme, plus semble s'effacer l'importance du métal fin : un simple jeton suffirait à symboliser la cohésion nationale. Mieux encore : l'Angleterre, en 1797, lorsqu'une assemblée de marchands de Londres décida d'accepter au pair le papier de la banque, montra qu'un peuple uni peut s'émanciper de la tutelle du métal. Peu importe que la monnaie métallique abonde ou se raréfie ; peu importe même le taux de fin qu'elle renferme. Il suffit qu'elle porte en elle assez de « force nationale », qu'on sente vibrer en elle « l'Idée de la monnaie vivante » (164).

Burke affirmait que la monnaie de métal ne représente que « le crédit permanent et conventionnel du genre humain ». Pour Müller, sans cette « harmonie, sans cette infinité de relations réciproques qui, dans l'Etat, s'établissent entre les individus, d'une part, puis entre les sujets et le pouvoir souverain, autrement dit, sans la force de cohésion nationale », l'or n'est plus qu'une « vile scorie ». Et il ajoute : « Nous sommes destinés à une monnaie de nature supérieure ». Tout comme Adam Smith ou Ricardo, Müller entrevoit la possibilité de libérer complètement la monnaie, d'ôter au métal la fonction que lui attribuaient absolument « des siècles moins éclairés » (165).

Pourtant Müller ne pousse pas l'idée à ses extrêmes conséquences, et n'exige pas qu'on bannisse le métal de l'Economie. D'abord, il est là par une volonté de la nature. Ensuite, il est encore l'objet d'une confiance générale ; il constitue un élément cosmopolite de médiation : dans les relations entre Etats, nous avons encore besoin d'une marchandise « réelle » et universellement acceptée, douée d'une « force instantanée, météorique », alors que le capital, et les papiers qui le représentent sont trop lents quand il faut les mobiliser. Enfin, tous les Etats n'offrent pas le même degré de cohésion et de solidité nationale.

Curieusement, Müller cède à l'attrait de sa formule *gegensätzlich*. On s'attendait à ce qu'il dégage complètement l'économie de la monnaie-métal ; par un besoin de symétrie qui rompt la rigueur de ses démonstrations, il rouvre la porte à l'or qu'il bannissait, et comme à propos du bimétallisme, tire argument d'une analogie au total peu convaincante : un métal, le fer, garantit notre vie juridique et nationale ; un autre métal, l'or, garantira notre vie économique (166).

*
**

(164) *Elem*, II, 138-141 ; I, 423-424 ; I, 435 ; I, 451 ; II, 106.

(165) BURKE, *Réflexions* (trad. franç., 75). *Elem*, I, 433-439. — GIDE, *Hist. des Doctrines Economiques*, 194-196. Cf. aussi *Theol. Grundl.* K, 239.

(166) *Elem*, II, 124, 126, 135 ; II, 119 ; II, 140, 145, 146. Gentz lui reprochera (*Witt*, II, 420) ce sauvetage inattendu de l'or.

Mais l'or, s'il doit subsister, ne régnera pas en maître absolu. Il devra admettre auprès de lui une monnaie qui exprime pleinement la force de la nation. Cette monnaie ne pourra être que du papier signé de l'Etat. S'il n'existait au monde qu'un seul Etat, cette monnaie suffirait. Tel n'est point le cas. Du moins, à côté de l'or cosmopolite, le papier apparaît-il comme un principe national. Non escomptable, non productif d'intérêts, ce papier représentera un emprunt permanent sur le capital national, et du même coup, n'aura même pas besoin d'être gagé par une encaisse. Il arrivera même que ce papier vaille plus que la monnaie-or, ce qui montre bien que la véritable monnaie c'est la Foi en la nation. Traite tirée sur la totalité de la nation, ce papier, non seulement doit toujours trouver preneur, mais être recherché. Sans refouler le métal, il permettra aux citoyens de mienx « sentir » l'Etat. Il est donc absurde, s'il existe déjà, dans un Etat, du papier-monnaie, de songer à le retirer de la circulation (167).

Pour le ministre des finances, il ne s'agira plus que de maintenir « un équilibre vivant » entre le métal et le papier, en accourant au secours du principe qui menacera de fléchir. Deux ans environ après les *Eléments*, Müller, s'appuyant sur la théorie des couleurs de Goethe, donnera de sa doctrine monétaire une illustration curieuse. « L'or est le principe paresseux, retardant, somnolent, le bon principe, le *blanc* dans l'économie; la justice éternelle, la joie de vivre ont dressé en face de ce principe somnolent un principe combatif, la monnaie de papier. Appelons-la, provisoirement, le principe mauvais. Il s'est donc formé un *noir* en face du blanc; c'est grâce à lui que le blanc est véritablement blanc; et maintenant, les couleurs peuvent naître... »

Jusque dans la monnaie, le *Gegensatz* règne en maître (168).

*
**

L'homme d'Etat, tâchant d'équilibrer la coutume et les lois, filles de Raison, apparaissait comme « la Loi vivante ». Arbitre entre le papier et l'or, il sera « la monnaie vivante ». Le marché des monnaies, libre en principe, n'échappera cependant pas absolument au contrôle gouvernemental. L'Etat contrôlera donc le rapport, arbitré par la monnaie, entre production et consommation, vendeur et acheteur. Du coup, la liberté des échanges se trouve fortement atténuée. Müller, en effet, tient fermement à son idée que la liberté absolue n'existe pas plus que la contrainte absolue. Toute négation ou subversion de la loi conduit à une coercition plus cruelle; la France, après avoir aboli les lois sur les blés et accordé franchise totale au commerce

(167) *Elem*, II, 123-125; I, 467; II, 119; I, 415; II, 116; I, 452-454.

(168) *VS*, I, 389.

des céréales, dut établir la loi du maximum. Inversement, tout refus total de la liberté mène droit à l'anarchie. Certaines libertés, d'ailleurs favorables à l'individu, à la famille visible, (celle qui ne s'étend pas plus loin que du grand-père au petit-fils), peuvent nuire cependant à la communauté ; même s'il est accompli de bonne foi, l'acte individuel ne doit pas tourner contre le Tout. Il est donc obligatoire d'établir dans le domaine commercial des barrières mobiles. « La fermeture vivante » de l'Etat apparaît donc aussi indispensable que la liberté du commerce. Sur deux points principalement l'Etat fera sentir sa vigilance. Les deux besoins primordiaux de l'homme, besoin de nourriture, besoin de société se satisfont à l'aide de blé et de monnaie : le marché des céréales, le marché des changes seront soumis au contrôle permanent et immédiat du souverain (169).

Sa surveillance est également sollicitée par le problème de l'équilibre entre la production industrielle et la production agricole. Il s'agira de limiter la première dès que la seconde montrera quelque peine à suivre, sans quoi de douloureuses convulsions remettraient en vigueur les lois éternelles. Pour éviter que l'Etat ne se transforme en une immense usine, il conviendra de maintenir le caractère sacré que l'agriculture avait, par exemple, dans la loi mosaïque. Elle repose sur la durée, et, dans notre vie sociale, c'est la durée qui toujours recevra l'accent. Elle est assujettie au rythme des saisons : ce rythme oblige le cultivateur à respecter sa terre, et à ne pas exiger d'elle un rendement fixé par lui seul, à la façon d'un ouvrier commandant une machine. L'agriculture est lente : elle échappe aux effets désastreux d'une division du travail poussée à l'extrême. Elle ne vise qu'à rapporter selon l'intérêt simple et non selon l'intérêt composé, comme l'industrie. Enfin, elle constitue entre les hommes un facteur de cohésion, et Müller ne pourrait que contresigner la formule de Bonald : « le commerce, dans les cités, rapproche les hommes sans les réunir ; l'agriculture, qui les isole dans les campagnes, les réunit sans les rapprocher » (170).

Puisqu'elle revêt une grandeur morale, il importe de ne pas laisser l'esprit manufacturier pourrir l'agriculture, la faire dégénérer en monoculture intensive, en forcerie industrialisée, préoccupée surtout de rendements nets. On irait, en cédant à cet esprit manufacturier, jusqu'à tuer le sentiment national, à briser le ressort essentiel de l'Etat. Le devoir de l'homme d'Etat se traduira pratiquement en un refus de la liberté totale du commerce des grains, en une opposition farouche à toute tentative qui ferait, non seulement de la terre elle-même, mais aussi de ses produits, matière à spéculation (171).

(169) *Elem*, II, 89-90 ; II, 153 ; II, 62-63.

(170) *Elem*, II, 81 ; I, 225 ; II, 67 ; I, 226 ; II, 128 ; I, 363 ; If, 24 ; ff, 129. II, 24 ; II, 129. DE BONALD, *Législ. Prim.*, III, 394-395.

(171) *Elem*, II, 81 ; I, 2-3 ; I, 227 ; II, 66.

De même, il convient de sauver la dignité du travail des dangers dont la menace l'esprit manufacturier. Adam Smith reprochait aux négociants et usiniers leur avidité de tromper le public, leur besoin de dominer l'économie en tyrans. Fichte avait revendiqué, pour l'ouvrier, un minimum de confort, qui puisse conserver en lui le sentiment de sa dignité morale. De Bonald, que Müller avait peut-être déjà lu, déplorait les erreurs du machinisme. « Plus il y a de machines qui remplacent les hommes, et plus, dans la société, il y a des hommes qui ne sont que des machines ». Bien avant Sismondi, bien avant Baader qui déclare le prolétariat moderne infiniment plus inhumain que le servage médiéval, Müller avait dénoncé les excès d'un capitalisme dégradant la personnalité de l'ouvrier. Les *Eléments* accusent le machinisme de détruire la liberté : celle-ci ne consiste pas en un non-esclavage, mais dans l'amour du travail, le don de soi à son œuvre. La division du travail, poussée jusqu'à la fragmentation infime et sans aucun correctif, ravale l'ouvrier au rang de machine, et provoquera tôt ou tard une révolte de l'esprit (172).

Il importe de ne point couper la Société en deux classes dressées l'une contre l'autre. De même que Rousseau, dans le *Discours sur l'Inégalité*, Müller déplore que certains disposent de tout sans rien faire, et que d'autres soient condamnés à peiner pour autrui. Le danger suprême est une « rupture d'harmonie », plus terrible encore que la guerre. Müller, qui a déjà exprimé son horreur de l'aristocratie financière et industrielle, pire, dit-il, que l'aristocratie de naissance, voudrait que le bien-être fût plus uniformément répandu, que les basses classes ne soient pas réduites à tirer elles-mêmes leur subsistance du sol, mais qu'elles reçussent un salaire suffisant pour pouvoir acheter des produits manufacturés.

Il appelle de ses vœux un Etat dont la devise serait « Tous pour un, un pour tous », un Etat où chaque citoyen serait pénétré de la croyance que l'Etat lui rendra mieux qu'au décuple ce qu'il aura fait pour l'Etat; un Etat où les barrières s'abaisseraient entre le capital et le travail, et où « le mariage » de ces deux principes montrerait d'une manière éclatante que l'amour du prochain et l'esprit de sacrifice, ces deux vertus religieuses, forment « les Propylées de toute politique comme de toute économie » (173).

*
**

(172) AD. SMITH, *Wealth of Nations* (éd. Garnier, I, 250). — FICHTE, *Beitrag zur Berichtigung der Urtheile...*, I, 2, chap. IV. DE BONALD, *Législ. Prim.*, III, 10, qui répète à peu près exactement II, 89. — Pour Baader, cf. BAUMGART, *Baader*, 380, 393 ; — Pour Müller, cf. *Proleg.* (VS, II, 284) ; *Elem.*, I, 313, 314 ; II, 25 ; II, 57.
(173) *Elem.*, II, 110, 112, 115 ; *Pallas*, 1808 (VS, I, 140 sqq.), 1809, (VS, I, 96 sqq.) *Elem.*, II, 130-131 ; II, 117 ; II, 10 ; *Pallas*, 1808 (VS, I, 149-150).

Il n'y a pas au monde un Etat unique, mais des Etats, qui possèdent chacun leur caractère personnel et irréductible. Aucun d'eux n'est absolument libre, chacun d'eux constituant pour les autres « une barrière vivante ». Il s'établit donc entr'eux « un système de continues réactions ».

Sans doute, le Christ est mort pour les Etats. Mais ils ne paraissent pas encore décidés à appliquer ses enseignements et à ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit. On ne peut forcer une nation à pratiquer la résignation chrétienne.

L'Etat est une Idée. Il vit de l'incessante lutte entre ses composants, et pour s'affirmer, doit lui-même s'opposer à d'autres Etats. « Tout organisme ne devient saisissable, ne reçoit véritablement l'existence que selon la force qu'il oppose à un antagoniste ». Il en résulte que l'Etat a un double aspect, à la fois aimable et hostile; l'instinct de conservation, conciliateur des contraires, l'inclinera vers la paix; l'instinct de défense le portera à la lutte, à la guerre. En même temps il apparaîtra comme « un sanctuaire de justice et une forteresse, *templum in modum arcis* » (174).

L'amour, vertu essentielle de l'Etat vivant, ne peut naître que d'un antagonisme. Dans le *Phœbus* et la *Pallas*, Müller montrait qu'il n'est possible que grâce au ferment d'une « haine clairvoyante ». Pour les *Eléments*, l'amour, « essence de la religion », est fait d'attraction et de répulsion. La haine se trouve légitimée aux côtés de l'affection. « Voici ce que j'appelle un amour victorieux : près de lui se tient la haine, dont la flèche touche à coup sûr » (175).

Dans ces conditions, l'Etat n'est plus seulement une institution pacifique. L'erreur, déclare Müller, fut de croire que seule la paix était normale, que la guerre constituait un cas exceptionnel, une suspension du droit, toutes règles cessantes. Il refuse donc qu'on voie en elle un état hors la loi, en vue duquel on laisse, en temps normal, somnoler toute une législation, toute une classe de citoyens dont on souhaite ne jamais voir l'emploi; il refuse qu'on la considère comme une secousse accidentelle, ralentissant ou paralysant, pour quelques instants, notre effort vers la paix perpétuelle. La guerre n'est pas, aux yeux de Müller, la regrettable survivance des temps barbares. Entre guerre et paix, il y a antinomie selon le *Gegensatz* : chaque terme est nécessaire à l'autre; ce n'est que par lui que son antiterme acquiert son sens plein. La guerre est donc, au même titre que la paix, normale, légale, légitime. Bien mieux, la paix perpétuelle apparaît comme le péché des péchés : elle met fin à la série des synthèses. L'*Idée du Beau* raillait « les mirages inconsistants, les rêves millénaristes »

(174) *Elem*, I, 277 ; II, 198 ; *VS*, II, 333 ; *Elem*, I, 10 ; I, 153. — La formule est empruntée à Burke. Cf. *Bered*, 173.

(175) *Phœbus*, VIII, 39-44 ; *Pallas* (*VS*, I, 195-206). — *Elem*, I, 232 ; I, 217. — Baader verra au contraire dans la haine un principe destructeur, anorganique.

d'une paix perpétuelle. Les *Eléments* reprennent le même thème : pendant qu'on sert à la paix un culte idolâtre, l'adversaire le plus fort s'arme déjà. La paix perpétuelle, en excluant son antiterme, tue-rail toute vie ; « elle mourrait en elle-même ». De plus, elle constituerait un absolutisme écrasant, la tyrannie des tyrannies (176).

La guerre n'est donc pas seulement inévitable, mais nécessaire. A l'abbé Currado, le Bonaventure de Fessler dépeignait la guerre comme le « processus vital de toute société, le feu qui anime le monde des Etats, et qui est aussi nécessaire à leur formation et à leur transformation que le feu naturel qui brûle au sein de la terre ». — « Paix perpétuelle, mort éternelle », écrivait-il encore. Müller renchérit sur le héros de Fessler. C'est un bien pour un Etat que de pouvoir se mesurer avec des adversaires. Fi de ces humanitaires qui, comme les théoriciens de la tragédie française, répugnent à voir couler le sang, ou qui voudraient retarder la nature dans l'accomplissement d'une loi inéluctable. Il faut donc rétablir la guerre dans l'économie de l'Etat, ne pas galvauder son nom sacré. Müller va prêcher « la guerre véritable » (177).

Notons tout de suite que si Müller ne distinguait pas entre société, nation, peuple, Etat, il ne distingue pas davantage entre des termes comme antagonisme, lutte et guerre. *Streit* = *Kampf* = *Krieg*. On passe tout doucement de la répulsion, telle qu'elle se manifeste en mécanique céleste ou en physique, à la guerre, et l'analogie apporte un argument de légitimité. Burke désirait que la lutte des partis entretint la vie parlementaire : Müller en infère que la guerre entre Etats animera la vie internationale. Il en arrive même, par une série d'égalités, à déclarer que la guerre, ou l'antagonisme, ou la liberté constitue le bien suprême, et que si jamais quelqu'un tentait d'étouffer à jamais la guerre, il importerait de la ressusciter ; car il ne veut point distinguer entre la notion morale de paix perpétuelle et la paix absolue, ce « repos du minéral », négation de son *Gegensatz*. Pour un peu il s'écrierait, comme, plus tard Arndt : « Votre paix n'est que mort et décomposition, ma guerre est vie et mouvement ! » (178)

Pour chanter sa « guerre véritable », Müller trouve des accents lyriques. Elle seule permet à l'Etat d'apparaître dans toute sa splendeur ; elle est, pour lui, le suprême instrument de cohésion, car elle manifeste le capital spirituel. Loin d'être une calamité ou une incommodité, elle montre, dans l'Etat, un organisme uni « à la vie à la mort ». Elle donne à l'Etat la fermeté du contour, la personnalité ; elle souligne sans pitié toutes les imperfections. Tout comme Hegel

(176) *Elem*, II, 113 ; I, 85 ; I, 32 (cf. *DWL*, 11) ; I, 173 (cf. *DWL*, 103) ; *Sch*, 231 ; *Elem*, I, 246 ; I, 80 ; II, 196 ; I, 173.

(177) FESSLER, *Bonaventuras mystische Nächte*, 358-359. — *Elem*, I, 76. *Sch*, 187.

qui prétendra que la guerre est nécessaire à la santé des peuples, tels ces vents qui en agitant la mer l'empêchent de croupir, de même Müller la déclare indispensable à la vie de l'Etat. Elle est vivifiante, fécondante, productive, moralisatrice même, car elle exige le sacrifice de bien visibles; elle est même salutaire pour les finances, car elle libère l'économie nationale de la tyrannie de l'or (179).

La « véritable guerre » ne visera pas à une victoire totale, à une extermination. Jamais on ne pourra donner le titre de « guerre véritable » aux entreprises de l'orgueil national contre l'impuissance du voisin, ou aux guerres coloniales. Car si l'amour implique la lutte, la lutte appelle toujours une réconciliation. Si Fichte, en 1813, veut que « *der wahrhafte Krieg* » soit une guerre totale, les *Eléments* posent en principe que « mener une véritable guerre, c'est tenir véritablement compte de toutes les libertés en lutte ». De même que l'antinomie des sexes appelle leur union, de même la guerre appelle la réconciliation.

Une vraie guerre ne reste donc possible qu'entre Etats possédant une qualité commune, ou révéraient ensemble une même idée, l'idée de chevalerie au Moyen Age, ou l'idée de Droit chrétien qui inspire les grands traités du dix-septième siècle. Une foi commune, qui permettra d'accéder à une entente, permet donc seule une véritable guerre. Il faut qu'on puisse dire des belligérants comme Léonore Sanvitale d'Antonio et de Tasso, qu'ils sont ennemis parce que la nature n'a pas réussi à faire d'eux un seul être. Dans ces conditions, la « guerre véritable » apparaît comme un tournoi, un jugement de Dieu, « une institution où l'idée s'épure ». Nourricière de la paix vivante, elle exalte les deux vertus capitales, l'amour du prochain et l'esprit de sacrifice (180).

A ce compte, elle est religieuse, et Müller ne craint pas d'exploiter à contre sens la parole du Christ : « Je suis venu apporter au monde non la paix, mais la guerre ». La lutte contre le péché s'efface, Müller ne veut plus voir qu'une justification de Moloch. La guerre fait apparaître l'Etat dans toute sa splendeur; ce fut le propre des temps chrétiens que de rejeter dans l'ombre l'homme privé, qu'exaltaient les

(178) *Elem*, I, 402-403 ; II, 149 ; I, 174-175. *N. Th. G.*, 120, ramènera la guerre à la polarité sexuelle. — ARNDT, *Phantasien über ein künftiges Deutschland*, 1812.

(179) *Elem*, I, 7 ; I, 216 ; II, 46 ; I, 80-85 ; II, 5 ; I, 67 (la IV^e conférence s'intitule : *Comment la guerre vivifie le droit national et l'Economie nationale*) ; VS, II, 141-142 ; *Elem*, I, 394 ; II, 200-203 ; I, 470-471.

(180) F. SCHLEGEL (*Windischmann*, II, 385 sqq) notait aussi qu'une guerre à mort n'est possible que contre une nation corrompue qui, dans son arrogance, prétendrait abolir tous les particularismes et tyranniser le vaincu. — *Elem*, I, 192-193 (donne un écho à *Sch*, 187, à propos des guerres coloniales). FICHTE, *Wahrhafter Krieg*, 20. *Elem*, I, 369 ; II, 139 ; I, 81 ; I, 123 ; II, 196-198 ; I, 379 ; I, 305 ; I, 210 ; I, 175.

temps antiques, et de mettre l'accent sur l'Etat. Donc, la guerre est chrétienne (181).

Intégrons donc la guerre à notre vie de citoyens. De même que, par l'année sabbatique, Moïse « inoculait » la disette à l'Etat Juif, introduisons de manière constante la guerre dans l'économie de nos Etats, « afin qu'elle fasse pleuvoir sur eux les bénédictions de la paix », et pour faire sentir partout l'omniprésence des armes, percevons d'une manière « normale et continuelle » les impôts exceptionnels de guerre.

En intégrant à l'Etat vivant la véritable guerre, celle qui exclut la haine aveugle, nous obtiendrons la continuité à la fois dans la lutte et dans la recherche de la paix. Guerre et paix vont se compénétrer : le Panthéon de la paix, continuellement démoli, sera sans cesse reconstruit, et perfectionné. La Beauté va apparaître dans le domaine de la politique (182).

*
**

Mais l'Etat est une Idée, et le propre des Idées est de rechercher continuellement leur intégration dans un terme supérieur. En face du principe national et belliqueux, Müller va affirmer la nécessité d'un principe cosmopolite et pacifique. Il semble bien qu'il sacrifie moins à une mode solidement établie en Allemagne aux environs de 1800 qu'au principe du *Gegensatz* (183). L'idée d'Etat appelle, comme anti-terme, l'idée d'une communauté des peuples. D'ailleurs, dans l'Etat, deux principes, le commerce et les intellectuels, poussent au cosmopolitisme, tandis que leurs antagonistes, noblesse et bourgeoisie, inclinent au nationalisme. Malgré l'échec de la Révolution française, malgré le prurit de nationalisme qui, fatalement, devait succéder au cosmopolitisme de l'*Aufklärung*, il reste impossible, selon Müller, d'abandonner l'idée d'une fédération des nations, de retomber dans « un culte direct de la patrie » à la manière des Anciens ou des Hébreux. « Un certain cosmopolitisme doit aller de pair avec notre patriotisme » ; nous ne pouvons songer à notre pays sans désirer une communauté des patries. Quand ce ne serait que parce que l'intégration dans un organisme permet aux individus de vaincre la mort, ou pour défendre contre la barbarie, toujours menaçante à l'Est, le bien commun de la civilisation européenne (184).

(181) *Elem*, II, 131 ; II, 179.

(182) *Elem*, I, 87 ; II, 72 ; I, 222 ; VS, I, 391 ; *Elem*, II, 113-114 ; II, 209. Cf. aussi VS, I, 182, 310.

(183) Le *Système de l'Idéalisme Transcendantal* (1800), p. 227, déclare impossible de songer à une constitution politique durable, sans imaginer nécessairement une organisation qui dépasse les Etats particuliers, « une fédération, un Aréopage ».

(184) *Elem*, II, 214-216 ; II, 120 ; II, 192 ; II, 200 ; I, 316, VS, I, 46,

Des articles du *Phæbus* laissaient entrevoir une unité où s'incorporeraient les Etats particuliers, et où leurs qualités dominantes se compenseraient. S'il existe, d'ailleurs, entre les peuples, de ces « véritables barrières » qui stimulent l'action plus qu'elles ne lui font obstacle, c'est pour qu'un jour ils se montrent capables d'une union plus belle. Un accord, comme une guerre, ne sont possibles entre deux nations que si se superpose à elles un terme supérieur, qui sera précisément la communauté des peuples (185).

Mais cette communauté, quelle forme va-t-elle revêtir ?

Müller a toujours détesté une monarchie universelle. Comme Gentz, il pense que « l'Europe sous un gouvernement unique, voilà une image sous le poids de laquelle notre imagination succombe ». Le salut, a-t-il répété, ne viendra pas non plus d'un héros unique : une nouvelle idolâtrie remplacerait l'ancienne, et tout serait dit. Pas plus qu'il n'existe d'*homme absolu*, il ne peut y avoir d'Etat absolu. Une monarchie universelle réaliserait « un Etat sans barrières », autrement dit, la « paix du minéral sous la tyrannie d'un seul » (186).

Pas davantage Müller n'accepte une république fédérative, organisme coercitif assurant la paix par équilibre des puissances. Le terme d'équilibre lui reste odieux : les oscillations de la balance finissent toujours par s'amortir dans l'immobilité, et il tient essentiellement à sauvegarder le mouvement. La notion d'équilibre se montre d'ailleurs insuffisante à empêcher une guerre ; un plus fort cherchera toujours à se dégager et à dominer en tyran ; et une gendarmerie internationale ne fera régner qu'une justice négative et stérile, la paix du tombeau. Müller répéterait volontiers avec Gentz : « Plutôt que de vivre en république universelle, retournons avec Rousseau au sein de la nature brute ». Tout comme Schlegel, Müller aperçoit dans la république fédérative une accumulation de germes de guerre. L'équilibre *mécaniste* des forces, non plus qu'une fédération mercantile reposant sur l'unification de la monnaie, ne saurait créer une communauté vivante (187).

Il n'est possible d'accéder à une union « réelle et vraie », de trouver le Tiers terme supérieur, qu'à l'aide du christianisme. Celui-ci, en effet, sauvegardera le caractère individuel des Etats, auquel, après Humboldt, Novalis et Schlegel, Müller tient essentiellement. Il permettra donc d'obéir à la loi particulière tout en se pliant à une loi supérieure. Lui seul permet une union où se maintienne une opposition « vivante et même belliqueuse », une communauté où les Etats s'intègrent comme les grandes corporations dans l'Etat parti-

(185) VS, I, 88 ; VS, II, 333 ; *Elem*, II, 4 ; I, 125 ; II, 196.

(186) GENTZ, *Hist. Journal*, 1800, 723. *Sch*, 208. *BW*, 155. (Cf. aussi FR. SCHLEGEL, *Windischmann*, II, 359-360). *Elem*, I, 76-79 ; I, 203 ; I, 173 ; I, xv-xvi (Préface).

(187) *Elem*, I, 83 ; II, 167 ; I, 174 (cf. *Zusätze*, 26). GENTZ, *Hist. Journal*, 1800, 748 ; FR. SCHLEGEL, *Windischmann*, II, 383 ; *Elem*, II, 189 ; I, 416-418 ; II, 152-154.

culier. Voici que surgit la grande vision de la *Concordantia Catholica*, des cinq *Reiche* unis dans l'Eglise. Comme Novalis et Schlegel, Müller confie au clergé et aux intellectuels le soin de brandir la branche d'olivier (188).

Un obstacle, cependant, apparaît : un hiatus s'ouvre, en effet, entre notre conduite privée, qui est chrétienne, et nos théories politiques, imprégnées de paganisme. Il importe donc de « baigner de christianisme » les rapports entre Etats, de vouloir Dieu présent dans toutes les tractations. La paix vivante, d'elle-même, succédera à la haine aveugle, sans aucun dommage pour le sentiment national, car *Nationalität* est « une des couleurs en lesquelles se réfracte la lumière totale émanée du Christ ». — Les saints, par exemple, ne sont que des traductions nationales d'une qualité du Christ (189).

En accord complet avec Novalis, Müller affirme que seul le christianisme peut ressusciter l'Europe, et lui donner sa cohésion politique. Il contresignerait volontiers de Bonald déclarant de son côté que « l'Europe ne peut cesser d'être chrétienne sans cesser aussitôt d'être un corps politique ». Bien mieux : si le Christ est mort pour les Etats, c'est pour la communauté des peuples, le *corpus christianum* européen, « que le Verbe s'est fait chair et s'est exprimé dans une vie particulière et précise ». La communauté des peuples voisine donc l'Eglise presque à se confondre avec elle. « Christ sera le centre et le souverain de toute vie nationale et de toute vie fédérative », comme il l'était aux temps heureux où la *Concordantia catholica* restait intacte. Sans vouloir ressusciter le passé médiéval, définitivement révolu, Müller met ses espoirs dans une république chrétienne, où la Foi, le respect des traités et des libertés particulières serait le principe vital; où le don de soi-même à la communauté proviendrait non d'une coercion, mais d'un désir profond, où tout en servant son pays, le citoyen servirait la communauté, unirait dans un même élan d'amour « sa patrie et le Christ » (190).

D'un bout à l'autre de l'œuvre, Müller affirme inlassablement ses principes. L'homme d'Etat, artiste des artistes, cherchera une conciliation tout en stimulant les antinomies, s'inspirera du passé sans le copier, tendra sans cesse vers *die Mitte* et *die Totalität*, opérera des synthèses vivantes. Pour *produire l'Etat*, saisir le rythme divin des éléments particuliers et du Tout, il devra surtout s'imprégner d'esprit religieux, et accorder la place suprême aux vertus essentielles du christianisme, Foi et Charité.

*
**

(188) *Elem*, II, 208-209 ; I, 175 ; I, 201 ; I, 210 ; II, 171 ; II, 217. — FR. SCHLEGEL, Windischmann, II, 387.

(189) *Elem*, I, 288 ; II, 209 ; II, 215-216 ; II, 194 (répété II, 209).

(190) NOVALIS, Heilborn, II, 412-417 ; DE BONALD, *Législ. prim.*, II, 340, note 1 ; III, 359-360. — *Elem*, II, 163 ; II, 216 ; II, 174 ; II, 234.

Müller préférait les *Eléments* à tout ce qu'il avait écrit. En confiant son manuscrit à Hitzig, il lui disait : « Voici le travail le plus important de ma vie; sans doute intéressera-t-il amplement le grand public, car personne avant moi n'osa ranger la politique au nombre des Beaux-Arts ». A Stägemann, presque en même temps, il vantait « l'unité, la force, et l'à-propos » de son ouvrage, tout en lui reconnaissant des défauts qui choqueraient immédiatement les praticiens de la politique (191).

Son enthousiasme déborda sur les camarades. Rühle, qui, dans sa *Pallas*, avait publié plusieurs conférences, ne tarit pas d'éloges. L'amplitude, la profondeur de la pensée, la perfection de la forme, la liaison organique de l'ensemble montrent que Müller « s'élève bien au-dessus de la partialité habituelle aux savants en chambre, et de la superficielle suffisance des politiciens de métier ». Et Rühle ne peut assez admirer cette « Idée de l'Etat, toute baignée de christianisme ». En fait, il empruntera, par la suite, plus d'un trait aux *Eléments*. Dans son projet de constitution allemande, en 1816, l'amour du prochain, l'esprit de sacrifice, la solidarité des générations et le respect du passé réapparaîtront comme moteurs essentiels de la vie politique (192).

Kleist, de son côté, n'attend même pas que les conférences soient achevées pour crier : « Voilà qui est beau ! » Dès le 1^{er} janvier 1809, — alors qu'il n'en a pas même entendu le tiers — il ne peut se tenir de les vanter à Alstenstein, et certaines images de Müller ont fait sur lui une impression si forte qu'il les empruntera et les réemploiera à propos des *Eléments* eux-mêmes, dans sa lettre bien connue à Fouqué (193).

Arnim, à son tour, approuvera vigoureusement l'alliance de la « vraie politique et de la religion inébranlable », et recommandera les *Eléments* à Görres. Quant à Heeren, très flatté de la dédicace, il soulève bien quelques légers reproches de détail, surtout à propos des constitutions helléniques, mais promet à Müller qu'un jour viendra où l'on invoquera son autorité « comme on fait présentement de l'autorité d'Adam Smith ». Et il souhaite à son ancien étudiant d'accumuler les connaissances pratiques qui feront de lui cet homme d'Etat dont la Prusse a tant besoin (194).

(191) DOROW, *Denkschriften u. Briefe*, II, 139. — FRANZ RÜHL, *Briefe und Aktenstücke*, I, 115-116; lettre à Stägemann du 29 août 1809. Cf. Préf. à VS, I.

(192) *Pallas*, 1810, III, pp. 260-281, surtout 260-262. — FRANZ RÜHL, *Briefe und Aktenstücke*, II, 61.

(193) Lettre à Altenstein (publiée par M. MINDE POUET, *Deutsche Rundschau*, 1914, octobre, pp. 119 sqq.). « La plante qui fait éclater le rocher » se trouve prise comme terme de comparaison 3 fois dans la X^e Conférence : I, 193, deux fois : I, 196 ; de même I, 106, 107 ; F. II, 110, BW, 154.

(194) Cf. STEIG, *H. v. Kleists Berl. Kämpfe*, 176 ; 52. — La lettre de Heeren a été publiée par M. J. BAXA, *Elem*, II, 439-441.

Mais, au total, l'accueil resta assez frais. Ce n'est que plus tard que Fr. Schlegel et Baader apportèrent à Müller leur approbation. Mais dès 1810, dans la *Pallas* elle-même, Sismondi, malgré son amitié pour l'auteur des *Eléments*, allait directement contre sa théorie de la monnaie et montrait dans la monnaie de papier un mal à extirper (195).

Pendant que le *Journal pour le Monde élégant* ironisait sur les commodités du *Gegensatz*, qui justifie tout ce qu'on veut, que Solger s'emportait et dénonçait à Tieck ces « bavardages de sophiste », Rehberg, dans la *Gazette Générale d'Iéna*, prononçait une condamnation calme, mais sévère. Rehberg, pourtant, détestait le Contrat Social, Sièyès, tout le rationalisme politique, et inclinait fortement vers Burke. Tout en approuvant que Müller ait défendu l'idée du développement progressif et continu des constitutions, il s'attaque à la distinction, capitale pour Müller, du concept et de l'Idée. « C'est, déclare-t-il, un jeu de pure imagination ». A suivre l'auteur, on verra que l'Idée fait de l'homme une simple marionnette. Et après avoir souligné que Müller ne craint pas d'afficher une forte estime de soi-même, qui gêne parfois le lecteur, il regrette que le livre renferme moins d'erreurs franches, que d'interprétations à moitié fausses, dont on ne pourrait dire si elles proviennent d'une intention volontaire, ou d'un défaut de pensée. Raumer, quelque temps plus tard, allait ironiser sur ces planches qui donnent à chaque volume un air de grimoire, devait protester lui aussi contre la distinction entre Idée et concept, contre les coups portés à la Réforme et regretter le relent de sophisme qui s'élève de l'ouvrage (196).

Müller, on le pense bien, prit difficilement son parti de telles critiques. Gentz se montrait navré du sort du livre. Müller lui répondait : « Comment en serait-il autrement ? Je n'irai pas jusqu'à répéter que sur terre, le sort du beau est d'être piétiné par les chevaux. Mais Dieu merci ! les aboiements de cette tourbe médiocre m'affermissent dans ma fierté d'avoir réconcilié la grande idée de la liberté et la loi de Dieu. » Le succès immédiat, prétend-il, lui reste indifférent. Pourtant il se déclare heureux qu'un certain Dr. Langermann l'ait remercié de lui avoir, dans ses *Eléments*, enseigné plus de médecine que bien des manuels de l'art. Et pour se consoler, il se répète que, seuls, Gentz ou de Bonald sont à même de comprendre son livre (197).

Toutefois, si Gentz, dans son journal, appelait les *Eléments* « un évangile de profondeur politique », il soulevait, dans sa correspondance — une partie de ces lettres a disparu et nous n'en pouvons juger

(195) Pour SCHLEGEL, cf. *Concordia*, 1820 ; *Signatur der Zeit*, 343 sqq. — Pour BAADER, cf. BAUMGART, 372-373. — L'article de SISMONDI ouvre la série de la *Pallas*, 1810, I.

(196) (*Jenaer*) *Allg. Lit. Ztg.*, n° 60 ; 13 mars 1810. — SOLGER, *Nachgelassene Schriften*, I, 205. *BW mit Tieck* (éd. MATENKO), I, 295. (*Hallesche*) *Allg. Lit. Ztg.*, 1810, N°s 107-109, 19-21 avril, pp. 849-972, non signé.

(197) *BW*, 159.

que par les réponses de Müller — toute une série d'objections graves. Il regrettait l'intervention inopinée d'une quatrième classe de citoyens, et que cette quatrième classe n'ait pas été composée des paysans, protestait également contre une comparaison entre le papier-monnaie tel que le définit Müller et les bons anglais du Trésor, enfin, comme Savigny et Raumer, protestait contre la fâcheuse manie de Müller de tout vouloir traiter en Conférences, « sous cette forme informe ». Mais, plus que tout, il blâmait le souci perpétuel que montrait Müller de rester neutre entre la théorie et la pratique (198). Dans ses sévérités adoucies, Gentz signale à bon droit plus d'un cruel défaut des *Eléments*.

*
**

Les *Eléments* apportaient-ils, dans l'œuvre de Müller, des idées nouvelles ? Nous avons signalé, au fur et à mesure de l'exposition, les parentés avec les publications antérieures. Müller se repense ; le mérite des *Eléments* est de systématiser, et de pousser plus à fond des idées déjà formulées, et éparées dans toute son œuvre.

Dans la littérature politique, apporta-t-il du moins une note originale ? Sans doute, en le lisant, est-il impossible de ne pas penser à certains rapprochements. Müller a réincorporé à son Panthéon politique plus d'une pierre empruntée à la bâtisse d'autrui. Mais n'a-t-il fait qu'emprunter ? mérite-t-il l'épithète de *Nachsager*, dont le flagelle Ludwig Robert ?

De Burke, certes, Müller a gardé des idées essentielles : l'Etat anglais a cru comme un arbre, et la constitution anglaise répond exactement à cette structure organique de l'Etat anglais. Mais, chez Burke, le sentiment de la communauté nationale garde une nuance spécifiquement anglaise. Müller, au contraire, enlève à l'idée de communauté ce caractère britannique, la dénationalise si l'on peut dire, pour pouvoir l'intégrer dans sa vision d'un monde organique à qui les antinomies donnent son rythme vital. L'Angleterre n'est plus que la meilleure illustration d'une loi générale (199).

Quant aux nombreux emprunts qu'il fait à Novalis, surtout aux deux essais *König und Königin* et *Christenheit oder Europa*, il faut remarquer qu'ils ne concernent que des idées formant couple antinomique, donc des idées qui s'intègrent d'elles-mêmes dans la vision müllérienne du monde. Et ce n'est peut-être pas tant sous l'influence de Novalis que pour obéir à la loi de son *Gegensatz* que Müller veut faire aller de pair la monarchie et la république, ou encore, en face

(198) GENTZ, *Tagebücher*, I, 216. — BW, 158-160. — RAUMER, (*Hallesche*) *Allg. Lit. Ztg.*, 1810, 850. SAVIGNY (cf. STOLL, II, 69).

(199) *Elem.*, I, 97 ; I, 110 ; I, 149 ; I, 190 ; II, 15, 17, 18, 19, 23. (A rapprocher de VS, II, 65 à 68).

de la nation armée et prête à la guerre, dresse l'image de la paix européenne et chrétienne.

La même remarque s'impose à propos d'une influence possible de Frédéric Schlegel sur Müller. Sans doute Schlegel passe à Dresde en 1808, et s'y lie d'amitié avec Müller. Admettons même que Schlegel ait prêté à Müller le manuscrit des conférences qu'il venait de faire, entre 1804 et 1806, à Cologne et à Berlin. Il n'en reste pas moins que les emprunts possibles de Müller à Schlegel se limitent étroitement à ces idées qui s'imposaient à Müller lui-même en raison même de sa philosophie antinomique, et qu'on trouverait en germe dans ses œuvres avant la rencontre de 1808.

De Joseph de Maistre, Müller avait pu entendre parler par Gentz. Celui-ci l'a connu à Vienne, en 1803 (200). Mais Gentz reconnaît lui-même que, à cette époque, il était loin d'estimer Maistre à sa réelle valeur. Et Müller n'a pu lire de lui que les *Considérations*, de 1796. Sans doute semble-t-il lui avoir pris l'idée que tout ce qui arrive fut nécessairement voulu par la Providence. Au rebours de bien des gens de leur génération, ni Maistre ni Müller ne veulent effacer la Révolution des tables de l'histoire : bien mieux, tous deux considèrent qu'elle fut, tout comme la Réforme, appelée par les excès que commit la génération précédente. Maistre, pas plus que Müller, ne souhaite que l'Europe se rétablisse en réduisant la France à un rôle insignifiant : détruire la France, pour l'un comme pour l'autre, constituerait un véritable malheur. Tous deux sont épris d'unité. Ils ordonnent le monde sous un seul principe. Mais tandis que pour Müller ce principe est le maintien des antinomies, la haine de tout absolutisme, Maistre n'accepte qu'une unité réalisée par une volonté unique et qui prime toutes les autres : un roi absolu, sans représentation populaire ; un pape, unique législateur d'une Eglise sans voix consultative. De même, tandis que Müller reste foncièrement optimiste et déclarerait volontiers que tout ce qui existe est, du même coup, bon, que la guerre, par exemple, vient heureusement corriger les erreurs de la paix absolue, Maistre fait entendre des accents nettement pessimistes : l'ordre social est mauvais ; la guerre est mauvaise. Mais ils constituent la punition du crime de Caïn. Seuls le sang et la souffrance pourront fléchir le courroux de Dieu. La terre est un autel où doivent fumer sans arrêt les sacrifices d'expiation. La Punition devient la loi unique de notre existence. Rien n'est plus éloigné de la pensée de Müller.

Quant à Bonald, Müller le citera à partir de juillet 1810. Il est possible, sans que nous ne puissions rien affirmer, qu'il l'ait lu avant de rédiger les *Eléments*. Tous deux professent une idée essentielle, celle même que Burke avait exposée : la société politique n'est pas arbitrairement fondée selon des recettes rationalistes, elle est *un vi-*

vant, — *ein Mensch*, dit Müller — elle a son enfance, son adolescence, son âge mûr. Dans la société politique la Noblesse est un instrument de continuité, et elle mérite hommage, car les seules réalités sont historiques (201). Mais Bonald s'applique à marquer une priorité du groupe sur l'individu, une précellence du fait social : le langage, par exemple, constitue un témoignage plus sûr que l'introspection. Bonald semble entraîné par la haine du Moi. Alors que Müller cherche à accorder le véritable protestantisme, la recherche individuelle, et la tradition, œuvre collective ; alors qu'il garde à l'homme un rôle, réduit en fait, mais un rôle cependant, Bonald affirme que la société ne se forme que par et pour elle-même, élimine partout le Moi. Il n'aime guère Descartes, qui affirmait : « il n'est pas de problème que *ma* raison ne puisse pénétrer et résoudre » ; ni Rousseau, qui ramenait à une volition individuelle la naissance de toutes les institutions ; ni Kant, qui faisait expirer toute puissance devant les droits de la personne libre. Pour Bonald, il n'est pas de conciliation possible entre la société et l'individu. L'Etat prime le citoyen. L'Amour et la Foi constituant, pour Müller, les ressorts de l'Etat ; ils l'animent ; retirez-les, l'Etat dépérit. Inversement, pour Bonald, ils ne sont qu'un effet superficiel dû à la solidité profonde de l'organisme politique (202).

Les *Eléments* offrent donc, à maintes reprises, des tangences, des coïncidences même, avec l'œuvre de ceux qui, en même temps que Müller, s'occupent à ruiner le rationalisme politique et la Révolution. Mais Müller ne répète exactement personne. Il va chercher ses armes dans l'arsenal commun, et choisit celles qui se laisseront le mieux manier. S'il montre de la fidélité à quelqu'un, c'est surtout à lui-même.

Jusque dans ses défauts. Sans doute est-il, dans les *Eléments* comme dans les œuvres précédentes, victime de la forme qu'il a choisie. La conférence est faite pour être dite, et s'accommode d'effets un peu gros, qu'un livre refuserait. Elle supporte mieux que le livre un certain ton paradoxal, et Müller en abuserait parfois. Son insistance à proclamer sa doctrine « véritable » ou « authentique », l'entraîne à lancer, à grand orchestre, de sonores lapalissades, qui, imprimées, déconcertent. Conférencier qui connaît toutes les ficelles, il sait provoquer au bon moment le brouhaha admiratif, n'hésite pas, pour em-

(201) *Législ. Prim.* (*Œuvres*, II, 408). *Théorie du pouvoir*, 1796. (*Œuvres*, I, 307).

(202) *Discours préliminaire.* (*Observations sur un écrit de Condorcet.*) Un passage de Bonald (*Œuvres*, V, 52) qui fait du « mélange des sentiments d'indépendance républicaine et de fidélité monarchique » la caractéristique de l'esprit français, et semblerait incliner vers une conciliation d'antinomies, n'est que de 1817. — Il est à remarquer que les principes de réciprocité, de continuité et de rappel du passé furent, en France, exprimés par BALLANCHE, très postérieurement à Müller. Cf. *Palingénésie* (*Œuvres*, IV, 37) : « L'homme n'est homme que par sa coexistence sympathique avec les autres hommes ». — De même, Ballanche tient à réconcilier *néophiles* et *archéophiles* (*Essai*, *Œuvres*, t. II, 48) : « Toutes les générations sont contemporaines aux yeux de Dieu et du sage ».

porter l'approbation de son public, à ne se nommer qu'en bonne compagnie, à se tresser lui-même des couronnes. Tieck lui fera durement expier ce travers (203).

Même si l'on se sentait — comme Herbart — entraîné vers certaines conclusions de Müller, on ne pourrait que regretter le peu de cas qu'il fait des règles normales de la logique (204). L'analogie remplace la démonstration et aboutit parfois à de surprenants jeux d'écriture. La guerre, par l'intermédiaire de la liberté, apparaît comme le bien suprême ; et l'élément féminin, par l'intermédiaire de la Noblesse, est décoré du titre de *Wehrstand*. Que dire de certains arguments, comme celui du pendule compensé, à propos du bimétallisme, ou encore celui-ci : la monarchie et la république, l'agriculture et l'industrie sont également nécessaires à la vie de l'Etat, « car il faut deux pieds pour marcher ? » (205) Un tel semblant d'argumentation devait choquer profondément l'honnête Guillaume Grimm, et renforcer singulièrement les griefs de Solger. Trop souvent, en effet, Müller annonce à grand éclat : « je vais montrer que... », se borne à poser quelques axiomes, et plus loin déclare victorieusement : « j'ai prouvé tout à l'heure... » (206).

Trop souvent aussi les termes de vrai, de sublime, de vivant, de chrétien tiennent lieu de toute argumentation. Müller ne démontre plus, il nous offre une Apocalypse. Il prophétise.

« ... Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond des déserts brillante de clartés
Et porte sur son front une marque immortelle ? »

Devant de tels procédés vaticinatoires, vers qui la *Pallas* montrait déjà une inclination assez forte, on se sentirait plus indulgent pour les qualificatifs dont M. Carl Schmitt accable les *Eléments* (207). Cette politique penche trop vers la contemplation lyrique. L'élément esthétique l'emporte. De cet *Etat vivant* on pourrait dire comme Stolberg de la noblesse : « cela devient affaire de sentiment ; c'est quelque chose de poétique, qu'il est plus facile de ressentir que d'expliquer ».

(203) Cf. *Elem*, I, 442 : « Man soll die Naturgesetze des Welthandels kennen, um ihnen wahre Schranken anzuweisen ». I, 155 : il va démontrer « die lebendige Ansicht der Dinge in ihrer ganzen Grösse und Unerschütterlichkeit ». I, 113 : il déclare lui-même les *Eléments* « tiefsinnig und beziehungsreich ». — Tieck, dans son *Fortunat*, 405, déclarera : « ein Flausenmacher ; alle solche Kerle sind immer halbe Hausnarren ».

(204) *SW*, XIII, 283.

(205) *Elem*, I, 175 ; I, 414 ; II, 34-36 ; II, 86.

(206) Cf. en particulier : *Elem*, I, 205 ; I, 210 ; I, 144.

(207) *Rom. Pol.*, 2^e éd., 151. « Lyrische Staatsphilosophie, politische Finanzwissenschaft, eine musikalische Agronomik. »

(208) Stolberg à Fouqué, 17 juin 1819. — Rehberg disait aussi : *Es ist etwas poetisches dabey* (*Hall. Allg. Lit. Ztg.*, 1810, 854). — FERDINAND BÜLOW lui-même, pourtant si favorable à Müller, reconnaît (*Préf.* xxxv) que Müller travaille beaucoup plus à l'aide du sentiment et de l'imagination que par raisonnements.

(208). Les résonances intéressent Müller plus que les raisonnements.

Müller prétend faire œuvre de réaliste, ne jamais sacrifier à une idée préconçue. Sans doute a-t-il poussé très avant dans le détail, et avec un louable souci d'exactitude, l'analyse du renchérissement des denrées, de la monnaie, ou des répercussions sociales de l'esprit manufacturier. Mais il est impossible de ne pas noter tout de suite qu'il montre surtout ce souci d'exactitude quand les phénomènes qu'il analyse se rangent sans effort sous le schéma du *Gegensatz*. On a reproché à Novalis que tout lui soit occasion de donner à sa fiancée, à Sophie, une incarnation nouvelle. Müller échapperait difficilement à un reproche analogue. Tout, pour lui, devient prétexte à une contemplation *antinomique*. En 1805, il se flattait de « mener avec la nature », au nom du *Gegensatz*, « un commerce de grand style ». Il commerce surtout avec son intuition intellectuelle, sa vision du monde, au total avec lui-même.

Si bien que lorsque le réel ne veut pas se plier au schéma, il lui refuse droit de cité dans la Nouvelle Jérusalem. Ce réel (les guerres coloniales, par exemple), est déclaré *unwahr*, purement et simplement. Et si la réalité n'offre pas le quatrième terme des deux couples antinomiques qui engendrent l'Etat, on en improvise un, comme le *Verkehrstand*.

Impromptu dont Müller sent bien le défaut. Il masque d'une impavidité plus feinte que réelle les inquiétudes que lui donnent pareille démarche et déclare, sur un ton détaché, que, d'ailleurs, cette quatrième classe de citoyens n'existe pas encore sous une forme pure, mais apparaîtra dans toute sa splendeur quand sera réalisé l'*Etat vivant*. L'épigramme de Kleist, sur les violences que Müller impose aux faits, n'exagère rien. Il faut que, bon gré mal gré, ils entrent dans le moule du *Gegensatz*, ou qu'ils soient rejetés.

Il en va parfois de même pour la pensée d'autrui. Certes, l'*Esprit des Lois* et la *Richesse des Nations* constituent des œuvres immenses, et peu faciles à dominer. Mais, de ce monde d'idées, Müller ne garde que ce qui lui permet de pousser à fond une attaque victorieuse. Après avoir, selon l'usage, fait la révérence à l'adversaire, il le condamne sur des *excerpta* assez arbitraires.

On s'attendrait à une critique plus serrée du principe, cher à Montesquieu, que la loi détermine l'Etat, ou de son refus d'intégrer religion et Etat. Tout au plus Müller le déclare-t-il brièvement « irréli-gieux », sans faire aucune mention de lui au cours de son VI^e livre. Il l'attaque surtout à propos du terme d'*Esprit* auquel Müller, fort arbitrairement, oppose celui de *Geist*. Il lui tient surtout rigueur de ce chapitre VI du Livre XI, où Montesquieu, d'un crayon sans doute assez appuyé, trace, dans la constitution anglaise, des séparations de pouvoirs. Mais que Montesquieu ait admiré la Grande-Bretagne, et la

formation progressive de sa constitution ; qu'il ait ainsi rapproché un Etat d'un être vivant ; qu'il ait insisté sur la naissance historique de la loi — et détesté tous les despotismes — « que faire pour éviter le gouvernement d'un seul ? » — de tout cela Müller ne veut lui savoir gré.

Sa tactique est la même en face de Smith, à qui il n'a manqué que de vivre en même temps que Müller et d'être allemand ; car, alors, il eût offert au monde une Politique sans défauts (209). Mais Müller ne pratique-t-il pas des simplifications excessives ? Smith = concepts, et le voilà rejeté dans les limbes. Un tel schéma à gros traits écrasés ne donne guère idée de la richesse d'idées, de la vie qui anime l'œuvre de Smith, à qui convient assez mal l'étiquette d'arrangeur de concepts morts. Dans le monde économique, Smith ne voyait pas le résultat de lois purement mécaniques, mais un ensemble qui se rapprochait d'un être physiologique, en tous cas un organisme qui se créait à lui-même ses organes indispensables, selon une nécessité interne. Ce qui constitue bien la marque distinctive des êtres vivants. Et Smith, avant Müller, avait souligné l'importance économique de facteurs purement moraux. Les villes, dit-il, prospèrent plus tôt que les campagnes, parce que, plus tôt qu'elles, elles savent apprécier un gouvernement régulier ; de même, en comparant les colonies anglaises et les colonies françaises ou espagnoles d'Amérique, il tâche de montrer que, le climat étant le même, les colonies anglaises devaient à leurs lois une remarquable prospérité (210).

Müller apparaît non moins injuste à l'égard de Rome — dont pourtant, dans l'*Art Dramatique*, il poussait assez loin la défense. Sans doute Müller, comme Herder, est-il originaire de l'*Ostraum* colonial, et pour lui l'antiquité revêt-elle une valeur bien inférieure à tout ce qui est chrétien et allemand. En tout cas sa schématisation de Rome autour des droits absolus du propriétaire appellerait plus d'une réserve. De même, son Moyen Age, tout illuminé par la *Concordantia Catholica*, comme si l'Eglise, des siècles durant, avait joui d'une royauté universellement reconnue, et n'avait eu maille à partir ni avec les hérétiques, ni avec les rois de France, ni avec l'Empereur. Müller ne veut voir que son Moyen-Age, en face de qui il dresse une Rome qui lui répond comme un cliché négatif (211). Vues partielles, vues partiales.

*
**

De graves désillusions nous attendent encore si nous examinons le secret suprême, le mot magique que Müller tient de sa théorie du

(209) *Elem.*, I, 272 ; II, 57.

(210) Cf. à ce sujet GIDE et RIST, *Hist. des doctrines économiques* (éd. de 1926), p. 320 (note).

(211) Cf. NADLER, *Berliner Romantik*, 51-52. ROSCHER, 86.

Gegensatz, la recherche du *Tiers Terme supérieur*. Müller n'a pas encore résolu nettement le problème : l'*Idée* est-elle antérieure au *Gegensatz* ? se scinde-t-elle en deux aspects antinomiques ? ou au contraire les termes antinomiques sont-ils premiers ? engendrent-ils l'*Idée* ? La fréquence de l'image « engendrer, marier » laisserait incliner vers la seconde solution. Mais la pensée de Müller s'enveloppe de chatoiements contradictoires.

Du moins cette recherche du *Höheres Drittes* a-t-elle, en pratique, de fâcheuses répercussions. Plutôt que de choisir entre A et B, on tâchera de gagner une région où leurs différences s'atténuent jusqu'à s'annuler. S'élever vers l'*Idée* équivaut à fuir, à refuser de choisir, à supprimer le problème. Sans doute Müller ne tombe-t-il pas absolument dans la fausseté systématique que lui reproche Guillaume Grimm, ou dans l'amoralisme que souligne M. Schmitt. Mais, prisonnier de son système, il ne peut se décider, et va toujours chercher autre part l'essence d'une réalité. La monnaie d'or est, par exemple, essentiellement constituée de sentiments religieux. Il donne en plein dans le défaut de son siècle, à qui Solger reprochait de ne pas vouloir vivre, mais de se lancer dans d'incessantes conférences sur la vie. « Don Quichotte, dira M. Carl Schmitt, est préférable à ce romantique Müller, subitement épris de politique. Don Quichotte, évidemment, prend des décisions absurdes ; du moins a-t-il le mérite inestimable de savoir décider. » (212)

Ces défauts éclatent dès qu'on veut passer à la pratique. Müller affirme la nécessité de l'action. Il ne convient point, dit-il, de s'abandonner à une contemplation paresseuse, de s'abandonner en fataliste à une loi qui nous meut. Tout en déclarant : il convient de respecter la force interne de l'Etat, Müller s'acharne à répéter : il reste néanmoins, pour l'homme, une marge d'action suffisante.

Mais quelle action ? Il faut tout conserver dans l'Etat total. L'homme d'Etat n'a même plus le loisir d'élaguer les branches mortes. Chaque siècle doit constamment rester présent et vivant, afin que l'Etat ne devienne pas un musée d'antiquités poudreuses et vermoulues. L'homme d'Etat accourra toujours au secours du parti qui risque d'être opprimé. A vouloir obéir à sa maxime, à vouloir toujours ménager chaque parti, Müller souffrira bientôt de cruels ennuis : et le plus grave sera le reproche de duplicité.

Mais comment parvenir à un tel résultat ?

Le mot magique intervient tout de suite : médiation, mariage. La formule s'établit : prendre le rythme fondamental de l'Etat, et accorder notre action à ce rythme. Voilà l'homme d'Etat devenu musicien. Mais sur un thème donné, est-il encore possible de construire un nombre considérable de contre-points, tous logiquement valables.

Müller n'en réclame pas tant. Prenez le rythme et la pulsation du Tout vous portera vers la bonne solution. L'homme d'Etat n'a que faire des contre-points : le dessin rythmique suffit. Chercheur de rythmes, poète ? encore trop. Il suffit qu'il devine les pulsations de l'Etat, se laisse vibrer synchroniquement, et entraîner vers cette extase où les seules solutions possibles se manifesteront (213). Si ce n'est là de la magie, du moins faut-il pour cette tâche inspirée tous les dons du ciel. Alors, à quoi bon un traité de Politique, puisque gouverner restera le privilège d'Elus qui recevront d'en haut des lumières directes de tout ?

Mais que peut faire, selon une telle théorie, l'homme d'Etat ? Se mettre à la résonance d'un rythme n'est point le modifier. Tout au plus peut-on augmenter une impulsion, accélérer un processus naturel, hâter un devenir, arracher le futur des voiles qui le cachent.

Au fond de cette théorie vibre constamment l'idée que l'Etat vivant ne saurait obéir aux hommes : ses voies sont tracées de toute éternité. Notre liberté d'action n'est que faux-semblant. Histoire, évolution, Providence — peu importe le terme — agissent à notre place. Nous ne pouvons que nous donner l'illusion d'agir en même temps qu'elles.

D'ailleurs, Müller laisse parfois percer une note curieusement désabusée. « Les sages eux-mêmes n'arrivèrent pas à rendre aux Grecs l'esprit héroïque, pas plus que les Prophètes ne donnèrent à Israël l'esprit de douceur et d'humanité. » Tant pis donc pour les sages et les Prophètes. « L'Angleterre aura toujours raison contre Locke et contre Newton. » La destinée de l'Etat menace de tout broyer (214).

Cette note désabusée, cette exaltation du groupe ne contredit d'ailleurs pas l'idée, déjà exprimée dans la *Pallas* que tout finit par s'arranger. L'enfantement d'un monde meilleur ne va pas sans convulsions. Mais les choses « se corrigent d'elles-mêmes » et les pires excès finissent par rentrer dans l'ordre. Contre cette « foi paresseuse » Fichte protestera plus tard (215). Mais Müller a hérité du XVIII^e siècle son optimisme. Smith, Rousseau, Burke, Bonald lui-même espèrent bien que « l'effet des lois naturelles de l'ordre social » remettra tout dans le droit chemin. Pour Müller, du moment que l'Idée vit, peu important des erreurs : elles restent passagères ; un optimisme quiet reprend le dessus, en même temps que la vie est proclamée bonne, simplement parce qu'elle porte en elle ses fins et sa garantie (216).

*
**

(213) *Elem*, I, 21.

(214) *Elem*, I, 248.

(215) *Der wahrhafte Krieg*, 24.

(216) BONALD, *Législ. Prim*, III, 379-80 (*Disc. sur les Traités de Westphalie*).
Elem, II, 107 ; II, 88.

Cet optimisme masquera aux yeux de Müller le danger qu'il y a à faire cohabiter dans l'Etat, ou dans la Société des peuples, des principes hétérogènes. Müller veut, audacieusement, que la guerre et la paix se donnent la main. Il rêve même de les marier : la paix belliqueuse et la guerre pacifique vont donner à l'Etat vivant une double expression : *Templum in modum arcis*.

Herder trouvait qu'une guerre entre patries — il oppose *Vaterland* à *Kabinettsstaat*, comme Müller oppose *Etat vivant* et *Intrigue* — constitue l'un des plus cruels barbarismes de toute langue humaine (217). Pour Müller, la guerre, qui est absurde, si elle résulte de combinaisons dynastiques, devient sacrée dès que l'Etat vivant recourt à elle. Il n'admet pas qu'on la subisse comme un chancre impossible à extirper, une sottise inhérente à notre pauvre nature d'hommes. D'abord son existence lui apporte une justification morale. On se demande alors pourquoi on n'accorderait pas une beauté morale à l'adultère, au vol ou à l'assassinat. Bien mieux, la guerre est souhaitable. Elle est le sel de la paix, et sans elle, la Paix perpétuelle écraserait le monde comme le couvercle de plomb d'un immense cercueil.

Nous avons signalé ce dangereux jeu d'écritures, cette suite d'égalités qui, sans heurt, faisait apparaître la guerre comme une manifestation de l'amour, et assimilait la violence armée, la loi du plus fort, à une pacifique concurrence. Mais voici que Müller pare la guerre de toutes les beautés. Elle exalte la solidarité. Bénies soient donc toutes les calamités publiques ! Elle est productive, fécondante, salutaire pour les finances de l'Etat. Nos budgets, publics et privés, le prouvent abondamment depuis 1918.

« La véritable guerre sera menée à fond, pour mieux respecter l'adversaire. » Sans doute fûmes-nous trop vigoureusement inoculés de fausse guerre : car une telle proposition reste pour nous atrocement nébuleuse. Enfin « la vraie guerre n'est possible qu'entre des Etats possédant au moins une parenté de race, d'esprit, de religion ». Elle n'est possible qu'entre frères. Mieux encore : entre chrétiens seulement. « *Eine Reinigungsanstalt der Idee* ». Battons-nous pour mieux nous entendre, tout en chantant : *O quam dulce et jucundum fratres habitare in unum!* La guerre ? un beau sport sanglant, privilège et gage de fraternité. ... Que Müller nous pardonne : sa théorie est franchement odieuse. Joseph de Maistre n'est certes guère consolant quand il montre dans la guerre l'incessante expiation du meurtre d'Abel, quand il déclare que la terre fumera éternellement du sang des justes et que le courroux ne se laissera fléchir qu'à force de sacrifices. Du moins sa théorie resplendit-elle de loyauté.

*
**

L'organisme où les Etats s'intégreront ne sera ni une monarchie universelle ni une république fédérale, pourvue d'un code répressif et d'une gendarmerie. Tout ce que Müller peut accepter, c'est une ligue d'Etats libres, fondée sur le désir et répudiant la contrainte. Au lieu d'une cohésion de fait, sanctionnée par des lois, la cohésion nominale lui suffit. On se déclarera la paix et tout sera dit : une ligue chrétienne surgira.

Mais d'où viendra, à cette ligue, le caractère chrétien ? de la volonté des sociétaires ? Vraisemblablement non. Dès qu'il s'agit des Etats et de leurs relations, les organismes en cause sont trop vastes pour que l'homme aille se mêler d'arbitrer leurs conflits ou de leur fixer une loi (218). D'ailleurs un droit ne se formera-t-il pas de lui-même ? De l'anarchie présente naîtra — que dis-je ? naît déjà cet Etat supérieur où toutes nos petites querelles nationales se résoudront en harmonies. Laissons faire, — tout en ne négligeant pas de nous battre pour clarifier nos idées. Un beau jour, après les ruines, le sang, les pleurs, nous arriverons sans effort, même sans le vouloir, à une communauté qui sera chrétienne. Vraiment, on ne saurait faire preuve de plus d'optimisme...

Dans cette communauté respectueuse de tous les droits, Müller ne réserve-t-il pas une place de choix, un rôle précellent à une nation élue ? Ses œuvres précédentes vouaient l'Allemagne à la garde de la flamme. Les *Eléments* amortissent sans doute cette idée, mais la laissent vibrer. Müller réclame l'unité politique pour l'Allemagne : celle-ci, ne s'accommodera plus d'un rôle mineur. Fichte voyait dans le peuple allemand le peuple par excellence, celui qui réalisera pleinement la notion d'humanité. Il lui demandait toutefois, comme condition préalable, de s'affiner, de mériter par un effort moral cette suprême distinction. Müller n'en exige pas tant. Telle qu'elle est, l'Allemagne se trouve prête à assumer ses fonctions, « à faire la moisson de tous les temps ».

L'Etat chrétien n'a jamais trouvé une expression si belle et si complète que dans les constitutions allemandes, qui mariaient si bien liberté et obéissance. Tout ce qu'il y a de grand, de fondamental, d'éternel dans les institutions européennes provient, non de Rome, mais de l'Allemagne chrétienne. L'enthousiasme national de Müller ne compromet-il pas, dans la ligue des nations dont il rêve, le principe d'égale liberté, l'isonomie que réclamait Novalis ?

*
**

L'Etat vivant est chrétien. Mieux : Müller le déclare catholique. Et c'est l'image de la *Concordantia catholica* qui, inlassablement, s'af-

firme comme constitution parfaite de l'Europe. Mais jusqu'à quel point Müller est-il d'accord avec le catholicisme ? Sans doute les Pères et leurs commentateurs sont-ils, bien souvent, à propos de l'Etat, loin d'être unanimes. Mais, depuis saint Thomas, la scolastique a fixé un corps de doctrine assez précis pour qu'on puisse parler d'une théorie catholique de l'Etat, même avant les encycliques décisives de Léon XIII. Et Müller lui-même, quand la censure viennoise l'inquiétera à propos de morale et de théologie, en appellera à saint Thomas (218 *bis*).

A première vue, plus d'une affinité apparaît entre la théorie catholique de l'Etat et la doctrine müllérienne. L'Etat, aux yeux des scolastiques, n'est pas le produit d'une création arbitraire, ou d'une abstraction ; pas davantage l'agglomération de cellules autonomes, d'individus identiques : l'Etat suppose des interdépendances organiques. L'individu est impossible à imaginer hors de l'Etat. *Non est sibi sufficiens ad vivendum*. Même s'il avait gardé l'innocence paradisiaque, l'homme vivrait en société. L'Etat constitue une entité organique, antérieure et supérieure à ses composants. Si cette entité ne possède pas la cohésion des organismes physiques, du moins les parties doivent-elles observer de justes proportions (219). L'Etat est doué de vie et l'arbre offre le meilleur terme de comparaison. De plus, il n'y a pas entre la famille et l'Etat une simple différence de grandeur : il y a différence d'essence ; l'Etat a donc des droits particuliers et irréductibles. De même, le bien public donne sa garantie au bien privé, et le bien public est autre chose que la somme des biens privés. L'Eglise marque de la méfiance à l'égard des régimes absolus. Enfin saint Augustin a pu déclarer que la Foi et la Charité constituaient les ressorts essentiels de la vie civique (220).

Mais dès que se pose le problème des origines de l'Etat, Müller s'écarte gravement de la tradition catholique. Sous de notables divergences de détail, l'Eglise garde le souci de voir dans la société civique non point une création directe de Dieu, au même titre que l'homme, mais un produit du libre-arbitre humain. Les hommes créent l'Etat, dit saint Augustin, *ad ineundam pacem*, puis *ut se interim tutos ab injuriis facerent*. La création de l'Etat exige de la part des hommes, non seulement *communio naturæ*, et aussi *concordia*, mais plus encore *compositio voluntatum*. Tant et si bien que saint Augustin parle d'un *pactum societatis* (221).

Pour Müller, du fait que le couple initial existe, l'Etat existe. L'Etat est même une créature de Dieu au même titre que l'homme, puis-

(218 *bis*) Cf. BAKA, *AM*, 247.

(219) ST-THOMAS, *Comment. in Polit.*, I, 1 ; V, 2.

(220) *Civ. Dei*, XII, 21 ; *Confess.*, III, 8. A propos de la théorie catholique de l'Etat cf. TISCHLEDER, *Ursprung und Träger der Staatsgewalt nach der Lehre des hl. Thomas und seiner Schule*. München-Gladbach, 1923.

(221) ST-AUGUSTIN, *Civ. Dei*, XII, 21. *Confess.*, III, 8. A ce sujet cf. l'ouvrage de l'abbé COMBÈS, *La Doctrine politique de St-Augustin*, Paris, 1927.

qu'il bénéficie des grâces de la Rédemption. Pour saint Thomas, l'Etat répond à une disposition essentielle de la nature humaine : même innocents, les hommes formeraient des sociétés. A ce compte l'Etat est *de nature*; il vient de Dieu, comme répondant à cette disposition placée par lui dans notre cœur. Mais l'Etat n'est pas créature de Dieu à titre immédiat, une créature obéissant à une loi propre, indépendante de la loi humaine. Notre libre-arbitre garde une part primordiale dans la création de l'Etat. Si profondément que soit ancré en nous le besoin de vivre en société, l'Etat ne surgit qu'après réflexion et accord. L'homme reconnaît par la raison la nécessité de l'Etat, et *accomplit l'Etat*. Il n'y a pas contradiction à dire en même temps que l'Etat vient de Dieu, et *ex humana industria*. La première impulsion est donnée par la nature sociale de l'homme, par l'instinct social, lui-même voulu par Dieu. Mais cet instinct se double de pensée, et c'est en pleine conscience que l'homme crée l'Etat, comme seul capable de donner à sa vie toute sa dignité. Le *naturalis quidam impetus* n'exclut pas *humana industria*. On peut donc parler de *ratio constituens civitatem*, prétendre que la société peut *ratione humana cognosci et constitui*, voir en elle *cuidam rationis iudicio subjectum*. La volonté humaine est associée à la l'action de l'Etat : celui-ci n'est pas seulement œuvre du seul instinct, mais de raison : *der Staat ist ein Arte-fakt* (222).

Müller déclare : l'Etat est un mariage. Le thomisme dit pareillement, mais stipule avec fermeté que le mariage n'est pas seulement effet d'un instinct, mais d'un *consensus*, de l'accord préalable de deux volontés. L'Etat, aux yeux du catholicisme, reste dépendant de la volonté humaine. S'il exclut l'arbitraire, il n'exclut pas le libre arbitre.

Créature de l'homme, au moins pour une part, l'Etat reste subordonné à lui. Il doit le servir. Alors que Müller intègre à l'Etat toutes les valeurs spirituelles, la scolastique lui assigne pour tâche d'assurer la vie matérielle ; il est notre servant dans la conquête des biens spirituels, mais il n'y accède pas.

Le grand secret de Müller, c'est le dévouement total à la patrie et au Christ. La formule est devenue banale : elle semble opérer cette conciliation, à laquelle tient tant le catholicisme, de l'âme et du corps, du spirituel et du temporel, de Dieu et de César, de l'Eglise et de la société civile. Mais, pour l'Eglise, cette conciliation n'implique pas l'égalité des deux principes : nous ne servons jamais deux maîtres à la fois. César sera obéi tant qu'il n'exigera rien contre Dieu. Dieu prime César.

Chez Müller, la patrie va-t-elle donc se ranger sous la loi du Christ ? ou bien l'Etat est-il, en fait, une expression de cette loi, si

(222) Cf. TRÆLTSCHE, *Soziallehren der Christl. Kirchen*, 317, 340. Cf. aussi S. THOMAS, *S. Theol*, II, 1, qu. 96, a 4. 6. *Comm. in Polit.*, III, 5, TISCHLEDER, *Ursprung*, 26.

bien qu'en nous laissant porter par lui nous suivrons, comme par surcroît, le Christ ?

Le Christ, dit Müller, est mort pour les Etats. Pourtant l'Eglise enseigne que la Rédemption ne s'est opérée qu'au profit de nos âmes. S'il est bon que l'Etat suive la loi du Christ, il ne la suivra que par un effort volontaire et méritoire des citoyens qui le composent. L'Etat reste donc enfoncé dans le temporel. Or Müller veut qu'il participe à des bénéfices spirituels. Les *Prolegomena* abaissaient les barrières entre le corps et l'âme, le règne de César et celui de Dieu. Voici maintenant que l'Etat, comme l'homme, participe d'une double nature, de la Terre et de Dieu. Il se trouve haussé vers le royaume de Dieu, qui n'est point de ce monde.

Bien plus : il participerait plus efficacement que l'homme à la nature divine et aux bénéfices de la Rédemption. Nous appartenons, dit Müller, corps et âme, à l'Etat vivant. Toute notre existence humaine est impliquée dans notre vie de citoyen. L'Etat absorbe notre vie religieuse : elle se produit en lui. Il jouerait donc l'office de médiateur entre le Christ et nous. Mieux encore : par le canal de l'Etat vivant, dans notre vie de citoyen, nous pouvons acquérir des mérites, gagner des justifications auxquelles nous ne pourrions accéder personnellement, si nous étions réduits à nos propres moyens. La Rédemption pourrait donc s'opérer par l'Etat. Celui-ci qui, aux yeux de l'Eglise, ne relève pas du domaine de la Grâce et ne peut en relever, est promu par Müller au rang d'instrument du salut (223).

Dans le domaine de la Foi, quelles conséquences n'entraîne pas pareille proposition ? Communauté inspirée, l'Etat l'emportera toujours sur l'individu ; l'Angleterre sur Locke ou Newton. Mais qui parlera au nom de l'Angleterre ? une représentation majoritaire ? un suffrage plébiscitaire ? on ne sait. Il reste du moins que l'autorité civile, *die Obrigkeit*, pourrait définir le dogme. Curieuse résonance luthérienne chez le catholique Müller.

Et en politique internationale, faut-il admettre que tous les Etats soient toujours également inspirés, toujours et pareillement aptes à opérer le salut ? On craint de voir l'Internationale mystique, le *corpus chritianum* se transformer en organisme hiérarchisé, et soumis à celle des nations qui s'affirme la plus inspirée.

Quand Müller aperçoit dans l'Etat une créature organisée, il ne fait pas que reprendre une idée qui d'Aristote était passée aux Scolastiques. Il y joint une autre notion qui n'est guère catholique : l'Etat vivant porterait en soi sa propre fin. Il est Idée : il est donc éternel ; de plus il est beau, donc moral, et ne peut errer. Pour lui l'erreur n'est possible que s'il se dégrade, tombe du rang d'Idée à celui de

(223) *Elem*, I, 34 ; I, 29 ; *VS*, I, 267 ; *Elem*, II, 185-187. TISCHLEDER, *Ursprung*, 45.

concept. Pour l'*Etat vivant* n'existent donc point de ces fautes collectives comme saint Thomas en impute aux Etats (224). Moins logique que Hegel, qui aperçoit dans une défaite un jugement moral, dans l'Histoire un tribunal aux sentences sans appel (*Unrecht ist was unterliegt — Weltgeschichte ist Weltgericht*) — Müller se laisse aller à l'indulgence totale. Les Etats, Idées éternelles, en se heurtant aux libertés d'autrui, finiront bien par trouver la bonne voie. Il n'est rien qui, à la longue, ne finisse par s'arranger. Si bien que cette *Concordancia Catholica* dont il nous offre la vision semble moins inspirée de christianisme positif, de charité et de justice, que de cette notion à la fois métaphysique et logique (selon la logique müllérienne, s'entend), que du choc des antinomies résulte finalement une promotion vers un Tiers Terme où l'antinomie se trouve, *ipso facto*, levée.

Müller est de bonne foi. Sincèrement, il croit faire œuvre catholique. Et à vouloir parler en catholique devant un auditoire protestant, il ne montre pas moins de courage qu'à décerner des éloges à Frédéric Guillaume III dans la capitale même d'un allié de Napoléon. Mais, malgré son désir et sa bonne volonté, Müller ne fait guère preuve de catholicisme authentique. On pourrait dire de lui ce qu'Eichendorff disait de Zacharias Werner et de tant d'autres Allemands du Nord convertis : « Elevés dans l'évangélisme, ils peinent quelque peu à traduire leur pensée dans un idiome appris après coup. » De là, des indécisions, un accent forcé, et cette allure insatisfaite d'un catholicisme qui tend toujours à déborder de ses limites. Müller entasse bien des choses dans la notion de catholique ; le vocable s'y prête, d'ailleurs. Mais remarquons que, dans les *Eléments*, ce n'est pas le catholicisme qui déborde sur l'Etat. Mais c'est la vision de l'Etat vivant, issue de la philosophie antithétique, qui cherche à plier à son rythme le catholicisme traditionnel (225).

*
**

Adam Smith reprochait à ses devanciers de n'avoir donné comme but à l'économie politique que de procurer des biens matériels, « d'enrichir le peuple et le souverain ». Il tâche de s'affranchir des fins hédonistes, ou égoïstes, et montre la valeur sociale de l'Economie. Müller pousse cette révolution à l'extrême. Il veut dégager l'Etat des méthodes calculatrices de Machiavel ou de Frédéric II, et de la *Geldmacherei*. Il essaie de concentrer autour de l'Etat toutes des impulsions venues de théories organicistes et vitalistes, et voudrait leur insuffler un principe spirituel, capable de nous consoler de ce qu'il

(224) TISCHLEDER, *Ursprung*, 24.

(225) EICHENDORFF, *Gesch. d. poet. Lit. Deutschlands*, 517 ff.

y a d'insuffisant et de mauvais dans le monde, capable de vaincre la mort.

Entreprise certes généreuse, mais pleine de périls. Malgré tout l'optimisme que lui légua le XVIII^e siècle, il reste difficile à Müller de plier aux fins de l'idéalisme et aux exigences de la morale ce principe incontrôlable qu'est la Vie. Le conflit latent finira par éclater entre l'incontrôlable, l'obscur et d'autre part les lois, filles de raison. Ses desseins conciliateurs risquaient de mener Müller vers des solutions bâtardes et instables.

C'était un tour de force que de vouloir, non pas tolérer dans le monde quelques éléments hétérogènes, mais de vouloir reconstruire le monde sur la lutte même de principes antagonistes. Néanmoins Müller inscrit à son actif quelques réussites assez belles. Il donne de la propriété, de la monnaie une démonstration nouvelle qui peut fort bien inquiéter le juriste ou l'économiste, mais qui reste méritoire parce qu'elle donne à ces notions un aspect social, voire sociologique, qui les élève au-dessus de la chose matérielle et leur confère une réelle dignité. Sauver les valeurs spirituelles, telle serait sa maxime. En sauvant la dignité de la chose possédée, la dignité du labeur ouvrier, il ouvre la voie à tous les idéalistes sociaux, à tous ceux qui veulent empêcher « la lignée de Caïn », comme dira Baader, de mettre la main sur le monde entier. La générosité de Müller apparaît éclatante dès qu'on le compare à Haller, qui mêle à sa conception patrimoniale de l'Etat un trait matérialiste et dur, et incline trop égoïstement à défendre les *beati possidentes*.

Toute la partie de son œuvre où Müller s'applique à montrer que le bien suprême ne consiste point en des jouissances matérielles, que ce bien suprême c'est l'Etat, et que le plus haut bonheur c'est de nous donner à lui, toute cette partie méritait de trouver audience : rien d'étonnant si Müller fut immédiatement compris de ceux qui, comme lui, et mieux que lui encore — car Iéna n'était qu'un désastre militaire — virent s'écrouler autour d'eux jusqu'aux fondements de leur vie sociale et privée.

Le généreux principe du respect d'autrui, le refus de tout absolutisme se transmettront par Stahl jusqu'à Bismarck, qui garde toujours le souci de ne rien brusquer. L'idée de la primauté du public sur le privé reflleurira, de 1920 à 1930, dans plus d'une école économique. Mais les principes müllériens recevront leur plus belle consécration dans la Constitution de Weimar. Pour les législateurs de la république allemande, le *Verbands mensch* l'emportera sur l'individu isolé. L'Economie privée, enclose dans l'Economie publique, dépendra de celle-ci, n'existera que par elle. Dans la Société, la loi suprême sera la réciprocité : des devoirs réciproques uniront le patron et le salarié, la chose possédée et le propriétaire. La possession apparaîtra

comme une dignité et dictera des devoirs particuliers. *Eigentum verpflichtet*. Le *Volkstaat* de Weimar rappellera par plus d'un trait l'*Etat vivant* müllérien (226).

Mais dans l'œuvre capitale de Müller, les ombres restent denses et inquiétantes. Il ruine la souveraineté de l'or, la propriété absolue : pourquoi faut-il que, lui qui rêve d'une Europe unie sous la loi du Christ, il perde toute vigueur combative quand se pose le problème de la violence entre Etats, le problème capital de la guerre ?

On ne constate pas non plus sans appréhension que Müller, dans les indications très larges qu'il donne aux chefs d'Etat, accorde une place considérable à des forces incontrôlables. L'Etat vivant, qui domine l'éphémère multitude des individus, risque de montrer de terribles exigences. L'homme d'Etat s'appliquera, dit Müller, à chercher des rythmes profonds, des cadences vitales : il les découvrira grâce à des facultés d'intuition, des procédés divinatoires, qui mettent en œuvre beaucoup plus les forces obscures de la sympathie que les clartés de la raison. Et ce rythme, cette cadence, qui ne peuvent jamais être mauvais, car ils expriment la vie profonde de l'Etat, Müller ne nous dit pas qui aura le droit de les traduire au grand jour. L'Etat porte donc en lui son propre destin. Et, en même temps, il s'adapte à un idéal commun à tous les Etats, qui est la révélation chrétienne. A vouloir concilier deux termes aussi divergents que le panthéisme politique et le christianisme, on risque de faire violence à tous deux.

L'*Etat vivant*, qui, par son appel aux forces obscures, légitimerait les pires brutalités de la masse contre l'individu, n'arrive pas à prendre la fermeté de contours que l'Etat hégélien, en partant à peu près des mêmes principes, conquiert et affirme lumineusement. Müller est et reste prisonnier de son système. En face de la paix, il lui faut la guerre. En face d'un Etat national, une Internationale chrétienne, et celle-ci reste beaucoup moins une exigence morale qu'une concession un peu extérieure, par besoin de symétrie, à une intuition métaphysique. On ne peut s'empêcher de penser que l'Etat vivant — et ce sera son point faible — emprunte au christianisme juste de quoi masquer d'une dangereuse obscurité sa redoutable nature.

Ainsi, par peur de choisir, et par fidélité à sa vision initiale, le poète du *Gegensatz* étouffe des exigences rationnelles, et mêle à des accents généreux des notes inquiétantes. Si parfois il peut envoûter, au total, il n'arrive pas à convaincre. La synthèse qu'il promettait

(226) Cf. E. VERMEIL, *La Constitution de Weimar*, 9, 339-340 ; 380, 386-391 ; 401-402.

ne se dégage pas avec la pureté désirable. Müller ne pousse à fond ni son organicisme, dont la saveur panthéiste finirait par dominer, ni son catholicisme, qui manifesterait à la longue des tendances trop internationales et trop rationnelles. Il s'arrête en route, tourne et retourne les deux principes qu'il entend concilier, et ne fait qu'infliger à chacun une douloureuse torsion.

CHAPITRE XI

LES CONFÉRENCES SUR FRÉDÉRIC II LA COLLABORATION AUX ABENDBLÄTTER (Berlin 1810-1811)

Müller avait à peine achevé la lecture publique de ses *Eléments* que le groupe des amis de Dresde se trouva dispersé aux quatre vents. La débâcle du *Phæbus* avait, certes, relâché certains liens affectueux. Les événements politiques firent le reste.

La Prusse affichait une volonté bien arrêtée de se tenir à l'écart du conflit qui menaçait d'éclater entre la France et l'Autriche. Pour pouvoir, le cas échéant, lutter contre le suppôt de l'enfer, Bonaparte, Kleist quitte Dresde, vers la fin d'avril 1809, en compagnie de Dahlmann. Il songe à s'enrôler sous les drapeaux autrichiens. Avant que les troupes impériales de Bohême aient fait peser leur menace sur la capitale saxonne, Rühle a dû suivre son élève, le prince Bernard : le jeu des alliances les contraindra tous deux à combattre dans les rangs français, et Napoléon décorera le prince Bernard, le propre pupille de Müller, sur le champ de bataille de Wagram.

Müller, vers la fin de juin, se trouve encore à Dresde, que les Autrichiens occupent pendant quelques jours. Il se met au service du prince Lobkowitz, qu'il connaît par Gentz et Buol, prend position contre le gouvernement saxon, rédige des manifestes autrichiens, se compromet à un point tel que, sitôt les Saxons rentrés dans leur capitale, il est arrêté et menacé d'une déportation en France. Il s'attend à connaître les rigueurs d'une captivité semblable à celle qu'avait endurée Kleist à Joux, quand l'intervention d'amis saxons, probablement celle du colonel Thielmann, le sauve des cachots. Mais il est expulsé, sans délai, de Dresde et du royaume de Saxe. A pied, sans bagages, sans un sou, Müller, Mme de Haza et les enfants gagnent Berlin (1).

Müller y arrive vers le milieu de juillet, épuisé, dénué de tout, heu-

(1) M. J. BAXA, *AM*, 117 sqq, raconte en détail les événements.

reux de pouvoir trouver asile chez son père. Mettant d'abord de l'ordre dans ses affaires intimes, il épouse, le 6 août, Mme de Haza dont le divorce a été prononcé peu de temps avant leur fuite de Dresde. Puis il tâche de tirer argent du seul bien dont il dispose : le manuscrit des *Eléments*. Göschel l'avait refusé : Müller le vante, sans plus de succès, à Hitzig, puis enfin trouve en son cousin Sander un éditeur compatissant. En attendant que le livre sorte des presses, il songe à en tirer un bénéfice supplémentaire, en en donnant une seconde lecture publique ; puis il se demande s'il ne refera pas un cycle de conférences sur le *Gegensatz* ; il médite enfin un autre projet plus capable d'intéresser directement les Berlinoises, sans toutefois l'éloigner trop de ses œuvres préférées.

Ne sachant trop quel sort l'attend en sa ville natale, il se rappelle à la bienveillance du prince Lobkowitz, le prie d'intervenir en sa faveur auprès de la chancellerie impériale. Celle-ci répond qu'en haut lieu on ne saurait oublier les services rendus par Müller à la cause autrichienne, et promet que, le cas échéant, on saura s'en montrer reconnaissant.

En attendant que ces flatteuses assurances prennent corps, Müller, pour sauver son existence matérielle, recourt à ses talents de journaliste. Mais il ne se propose point d'aider, directement et à visage découvert, le gouvernement en place. Il voudrait éditer une feuille gouvernementale d'opposition. Les mots jurent d'être ainsi accouplés, mais Müller s'est depuis longtemps convaincu de la nécessité de diriger non seulement l'opinion publique favorable au ministère, mais aussi l'opposition. Il se trouvait, sur ce point, d'accord avec Gentz, qui, en 1805, avait lancé l'idée d'une feuille d'opposition, invoquant à l'appui l'autorité de Burke, que Schlegel, plus tard, invoquera à son tour (2).

Müller, depuis le *Gegensatz*, refuse tous les absolutismes. Et les *Eléments* blâment la bureaucratie prussienne de gouverner dans le silence. Bouche cousue, elle lance des décrets que le peuple subit sans pouvoir exprimer le moindre désir, ni même demander une explication. Le mutisme est le premier devoir du citoyen. Dans un tel régime, le roi n'apparaît plus comme le représentant vivant de l'*Idée* de l'Etat. Son rôle se réduit à celui de chef de la bureaucratie, de premier ministre permanent et héréditaire. Quelle différence, dès lors, entre une telle royauté et ces régimes républicains, où s'affirme la tyrannie du concept, où la loi écrite commande, sans jamais écouter ? En vantant les beautés de la monarchie, Müller insista sur le rôle éminent du roi ; il écoute, puis arbitre. Il importe donc que les opinions antinomiques s'exposent librement et totalement devant lui,

(2) F. SCHLEGEL, *Concordia*, 1820, 346.

afin qu'il puisse mieux guider l'Etat vers le Tiers Terme supérieur où les antinomies se concilieront. Il arbitrera entre les ministres et la nation. Celle-ci doit donc pouvoir s'exprimer. Une opinion publique est nécessaire. Mieux encore : une opposition. Après le *Phæbus*, les *Eléments* l'ont affirmé. Et l'idée pousse des racines profondes dans la pensée de Müller. Ce n'est, lisons-nous dans l'*Idée du Beau*, que lorsque l'opposition se manifeste dans toute sa force qu'apparaissent les éléments simples et durables. Bien plus : en aidant le marbre à se rebeller contre le sculpteur, on attise la ferveur créatrice de l'artiste. Susciter une opposition, ranimer des antinomies somnolentes, c'est aider son propre parti à accomplir un progrès. *Science et littérature* affirmaient que si l'on voit ses concitoyens exalter égoïstement, élever au rang d'absolu certaines formes de pensée, il importe de compenser cette erreur en exaltant la forme inverse : « alors on sentira, on aimera mieux sa patrie, si bas soit-elle tombée ; à chaque pulsation de votre cœur, vous la sentirez plus proche de vous ». En essayant de fonder en Prusse une opposition officieusement dirigée, Müller reste fidèle à ses théories antinomiques : mais aussi il reste foncièrement persuadé que son entreprise est politiquement et moralement belle.

Il reprend le propos de C.-F. von Moser, qui, tout en luttant avec Schlözer, et au moyen de cette lutte, voulait sauver les Allemands de leur « humilité de chiens couchants » ; il remplacerait, pour son pays, ce « dialogue parlementaire » qui, dans la vie de la Grande-Bretagne, se répercute si heureusement. Enfin le roi de Prusse pourrait assumer son véritable rôle, et l'Idée de l'Etat s'affirmer, rayonnante (3).

Certes, il ne perd pas de vue les profits matériels : il demande, pour lui seul, pendant cinq ans, tous les bénéfices commerciaux de l'entreprise, et en plus, le titre de conseiller d'Etat.

Dans des lettres à Stägemann, dans des requêtes au roi, Müller exposa par le détail ses intentions. Comme pour appâter le ministère prussien, il jouait habilement de ses antécédents : si le prince Bernard avait mérité, de la part de Napoléon, des éloges flatteurs, il en revenait bien quelque gloire à son précepteur. Comme pour hâter une décision, Müller osait même dire que le duc Charles Auguste songeait à lui confier de nouveau son fils. Affirmation assez suspecte, car le duc gardait quelque rancune à l'équipe de professeurs recrutée par Rühle, et reprochait plus particulièrement à celui-ci d'avoir lâché la bride au jeune prince, de l'avoir laissé mener à sa guise la

(3) *Elem*, I, 23-24 ; *Phæbus* (*Johannes v. Müller und seine Schule*), VS, I, 195-199 ; *Sch*, 118, 239-240, 141. *DWL*, 229. VS, I, 44 ; 300 ; 243.

(4) Cf. FRANZ RÜHL, *Briefe und Aktenstücke aus dem Nachlass Stägemanns*, 121 ff. Toutes les pièces du dossier sont réimprimées par M. J. BAXA, *AM*, 123-135.

vie désordonnée des officiers riches. Tout en glissant habilement qu'ailleurs on désirerait sa collaboration, Müller déclare que ses vœux seraient comblés si l'administration prussienne l'accueillait, cette administration dont pourtant il n'attend que de pénibles tâches.

Il se fait fort de publier à la fois deux journaux : sous le contrôle du Conseil d'Etat, une feuille gouvernementale, puis anonymement, avec « la simple connivence » du ministère, une feuille populaire. Journaliste officiel en même temps que directeur de l'opposition, il voudrait disposer d'une assez grande liberté : il faudrait, dit-il, que surtout en matière de politique extérieure, sa *Chronique Prussienne* ou sa *Gazette de la Cour et de la Nation Prussienne* gardassent la faculté de « louvoyer ».

Tout en adressant à Dohna et à Altenstein un exemplaire de ses *Eléments*, il expose dans une requête au roi la nécessité de maintenir et de guider une opinion publique : on évitera ainsi que se constitue une opposition secrète, infiniment plus redoutable qu'une opposition ouverte. On éviterait que se coalisent ces enragés, têtes bouillantes qui ne rêvent que de bouleversements violents pour opérer le salut de la patrie, et ces égoïstes dont les opinions politiques varient avec le cours de la rente. De plus, on viendrait à bout de ces hésitants « qui n'arrivent pas à se convaincre que mainte vieille institution prussienne jure odieusement avec les temps présents, et qui redoutent le changement, soit qu'ils craignent pour leurs habitudes ou gardent au cœur un amour excessif du passé ». Pour obtenir la dignité de *Staatsrat* et la patente de journaliste, Müller reniait, à la face du roi, un des principes essentiels des *Eléments*, la constante remise en valeur de tous les legs du passé.

Le roi accueillit favorablement le projet, mais en confia l'étude à ses ministères, qui firent attendre leur décision. Pour leur forcer la main, Müller fit annoncer par les journaux la prochaine publication de sa feuille. Mais il s'était trop vanté d'avoir obtenu, de Vienne, par Lobkowitz, une promesse éventuelle d'emploi (5). Le ministère, piqué, fit démentir officieusement la publication annoncée.

Müller pensa que le retour à Berlin du roi et du gouvernement offrait une occasion de gagner les faveurs de la cour et de vaincre la résistance des bureaux. Il fit paraître chez Sander, pour quatre groschen l'exemplaire, une véritable ode en prose sur *le Retour du Roi* (6). Profession de foi d'un lyrisme ampoulé, ces quelques pages affirmaient en termes enthousiastes l'attachement de Müller à la Prusse et à la dynastie et reprenaient ce vieux thème que, aux temps difficiles, il n'est de refuge qu'en une amitié réciproque du roi et de la nation ;

(5) FR. RAUMER, *Lebenserinnerungen*, I, 157.

(6) Elle ouvre VS, I. M. BAXA, en y découvrant (AM, 133) une preuve des « capacités poétiques » de Müller, montre vraiment beaucoup d'indulgence.

que ni la fortune privée, ni la science, n'offrent d'asile où l'on puisse se croire soustrait aux vicissitudes politiques ; que la patrie vit plus longtemps que le plus sage des citoyens ; que les joies et les douleurs personnelles ne sont rien auprès des joies et des douleurs de tout un peuple. La ferveur rhétorique de Müller atteint son plus haut degré quand il célèbre la reine, « mère des rois de nos enfants », incarnation des deux vertus qu'il chanta dans l'Etat vivant : la continuité et l'amour.

Cet épanchement lyrique ne produisit pas l'effet qu'en attendait Müller. Il n'eut pas plus de chance, quelque mois plus tard, avec ses thrènes sur la mort de la Reine Louise (7). Gentz avait beau déclarer que ces deux plaquettes l'avaient ému au suprême degré ; Müller qui, pour aider sa propre cause, ne recule devant rien, a beau écrire : « Ah ! si le roi savait quel consolateur, quel sauveur, il a tout près de lui ! » (8), la confiance des officiels ne se manifesta pas. On en voulait à Müller d'avoir jadis quitté l'administration prussienne et de vouloir maintenant y rentrer, par la grande porte, avec tous les honneurs, alors que tant de fonctionnaires méritants se trouvaient réduits à la demi-solde. On lui en voulait de faire vibrer à l'excès un patriotisme bruyant, alors qu'il négociait encore ou prétendait négocier avec Weimar et Vienne. Et puis, il faut bien le dire, parmi les hauts fonctionnaires prussiens, il ne manquait pas de ces libéraux, âmes simples, mais droites et d'une inflexible rigueur morale, qu'inquiétait le programme de Müller. « Permettre à chaque corps constitué, à chaque membre de l'organisme politique de faire valoir ses droits », ce n'était point s'écarter avec assez de force des errements qui avaient failli conduire la Prusse à sa perte totale. Enfin, de cette presse « gouvernementale d'opposition », soufflant tour à tour le chaud et le froid, montait un relent malsain : des procédés de basse police, une besogne d'agent provocateur n'aideraient pas à sauver la Prusse. Les projets de Müller furent rejetés.

La condamnation était cruelle. Mais Müller y avait prêté. Homme de précautions, il n'avait d'ailleurs pas bâti sur ce seul espoir. Il tenait à exposer au public berlinois le résultat de ses méditations politiques. Ne pouvant décemment relire tels quels les *Eléments*, il songea à adapter leurs conclusions aux motifs particuliers de la politique prussienne. Dès septembre 1809, il promettait à Stägemann une série de conférences sur Frédéric II ; au début de janvier 1810, il annonce à Gentz leur début imminent (9). Echelonnées sur douze séances, du 11 janvier au 29 mars, elles furent imprimées, la première, dans le *Panthéon* — à côté d'articles de Fichte et de Solger — la

(7) *Zum Gedächtnis der verewigten Königin*, 1810, 4° broché avec 2 vignettes. Vendu 7 groschen chez Sander. Le texte est réimprimé dans VS, I, 18-32.

(8) BW, 165.

(9) RÜHL, I, 121. BW, 156.

troisième, en plaquette spéciale, dédiée au comte Dohna, et vendue chez Sander pour six groschen — enfin dans leur totalité, chez Sander, vers juin 1810, sous le titre *Frédéric II ou nature, dignité et mission de la monarchie prussienne* (10).

Dans ces conférences, Müller affirme ses qualités de style. L'enthousiasme affecté, lyrique à l'excès, qui gâtait le *Retour du Roi*, a fait place à une émotion contenue, mais qui gagne en profondeur. Sans aller jusqu'à la sévérité, la phrase se dépouille du brillant qui parfois la surchargeait, et sans rien perdre de son élégance et de son nombre, atteint souvent une netteté vigoureuse qui fait de *Frédéric II* un ouvrage des mieux venus, une réussite même.

Mais ces conférences montrent-elles, dans la pensée de Müller, un élément nouveau ?

Bien avant 1810, la personnalité de Frédéric II retient l'attention de Müller. A bon droit d'ailleurs, car nul ne semble, mieux que lui, avoir géré l'Etat « à la manière d'une manufacture ou d'une métairie ». Mais très tôt s'ébauche comme une réhabilitation du Roi-unique. Dans *Science et Littérature*, Müller note que, sous sa protection, qui dépassait d'ailleurs la mesure et les convenances, la copie de la culture française a fini par aider à l'éclosion d'une culture « européenne » — lisons : allemande. Au début de 1806, Frédéric II est à l'ordre du jour : le « cousin Jean » montre des velléités d'écrire à son propos un gros ouvrage, et Gentz s'emploie vigoureusement à l'en dissuader (11). Puis les théories de l'Etat vivant se condensent et se constituent : non seulement les allusions à Frédéric II abondent dans les *Eléments*, mais encore, à la fin de la théorie du Droit, une conférence entière lui est consacrée. La Prusse, coupée par la Réforme du reste de la communauté européenne et chrétienne, Etat neuf, sans frontières naturelles, sans personnalité historique, est obligée de suppléer par le culte de héros nationaux à la tradition nationale absente. A ce titre, on peut la considérer comme une « extension de la personnalité de Frédéric II », et regretter que celui-ci, prisonnier de son siècle, ait engagé son pays dans une voie sans issue. Mais Müller professe un optimisme inébranlable : les pires catastrophes apportent une promesse de bonheur. Les erreurs même de Frédéric II — *felix culpa* — ont servi la Prusse, et pour un peu il dirait du roi comme Dieu dit de Faust, que même lorsqu'il allait à tâtons dans l'obscurité, il gardait conscience du droit chemin. Sans doute, il a sacrifié à l'idéal de l'Etat mécaniste. Mais pouvait-il faire autrement ? Et n'a-t-il pas fait le mieux possible ? La réhabilitation du roi s'opère de la même façon que, dans l'*Art Dramatique*, le sauvetage de la

(10) Nous citerons d'après cette édition les conférences IV à XII, sous l'indice *F II* ; les conférences I à III d'après la réimpression de KOHLER (*Adam Müllers Schriften zur Staatsphilosophie*, Munich, s. d. [1925]) sous l'indice *K*.

(11) *DWL*, 58. Witt, II, 281, 415-416.

poésie latine et de la tragédie française. La condamnation ne s'abat avec toute sa force que sur ceux qui « absolutisèrent », érigèrent en préceptes *ne varietur* les règles politiques auxquelles Frédéric obéissait (12).

Dans son nouvel ouvrage, Müller marquera lui-même la continuité de sa pensée. Il renverra parfois à des œuvres déjà lointaines, à l'*Art Dramatique*, à propos de Richard II, du souverain invisible dont les rois tiennent leur couronne, ou encore à propos du classicisme français. Il n'hésitera pas à rappeler la récente publication des *Eléments*, voire à vanter leurs mérites ; il reprendra des images — (l'Etat économique est un tissu dont la propriété foncière forme la trame, la propriété mobilière la chaîne) — reproduira des passages entiers, citera même des pages qui lui semblaient particulièrement réussies. Enfin, il déclarera lui-même que son *Frédéric II* était destiné à « accompagner et à interpréter » les *Eléments* (13).

Tout en sauvant la mémoire de Frédéric II, Müller prêchera l'Etat vivant, et en donnera une traduction prussienne. La réhabilitation esquissée dans les *Eléments* se développe. Sans doute le roi engagea-t-il l'Etat prussien sur la voie de l'absolutisme bureaucratique, sans doute porta-t-il atteinte à la dignité de la couronne en assumant trop souvent le rôle de premier ministre ; sans doute eut-il tort de ne pas garder foi en son peuple — il regretta de ne pas régner sur des Français — et de s'enfermer dans une solitude méprisante. Du moins, par une intuition de génie, sut-il donner une unité vivante, organique à des termes que ses successeurs laissèrent se séparer sans remède. Il sut fondre en un tout la vie privée des citoyens et leur vie politique, corriger par des qualités de cœur le travers calculateur de son génie, guider l'Etat sans le ravalier au rôle d'institution utilitaire, sans faire de lui le tuteur, le gardien, le pourvoyeur des citoyens. Il rendait visible et tangible l'Etat que ses successeurs rendirent secret et épistolaire. Il fut aussi grand que le permettaient son siècle et sa nation. Le tragique de sa destinée est qu'une « queue » de routiniers s'empara de sa pensée : car il n'est rien de plus outrageant pour une grande idée que de devenir « le symbole d'une école, la bannière d'une secte ». Il importe donc de réconcilier Frédéric II avec lui-même (14). Et Müller s'attachera à souligner à toute occasion que le roi ne négligea pas les *idées* pour honorer les seuls *concepts*, autrement dit qu'il eut une intuition de l'Etat organique. Il s'inclinera donc très bas devant lui, mais gardera la même attitude que jadis en face de Goethe ou de Shakespeare : ces génies d'un format exceptionnel nous ont offert des réussites insurpassées, mais qui ne sauraient constituer

(12) *Elem*, I, 322 sqq ; II, 165 ; II, 46 ; II, 138-140 ; I, 204.

(13) *K*, 117 ; *F II*, 95, 204, 264, 340 (image du télescope mobile accompagnant l'astre au vol). *VS*, préface.

(14) *K*, 99, 110 ; *F II*, 150, 169, 201, 252, 257, 258, 265, 271, 295-296 ; 302, 347.

un terme ultime, un modèle définitif et inégalable. Une synthèse plus haute reste possible. Un souverain viendra donc qui conciliera le génie de Frédéric II et les aspirations traditionnelles de la Prusse — cette Prusse qui est et reste plus grande que le plus grand de ses rois, et qui, si l'on exalte certains éléments sacrifiés par un régime trop esclavé des théories mécanistes, réalisera le modèle parfait de l'Etat vivant.

Il s'agit avant tout de mettre fin à l'« interrègne » frédéricien, le terme d'interrègne désignant toute période où les liens organiques se dissolvent, où l'*Idee* décline vers le *Concept*. La seule méthode possible consistera à rechercher les *Idées*, « en qui repose le salut », à considérer l'Etat « au vol..., en mouvement..., dans son progrès », bref à s'inspirer des principes « médicaux » que les *Eléments* préconisaient déjà, et plaçaient sous l'autorité de Burke, « le dernier des prophètes » (15). On rejettera les concepts, « scories stériles..., lie trouble de principes et de lois », de même que le nombre qui ne peut aspirer à représenter la vie. La raison se trouve dépossédée de son privilège, au profit du *Gemüt*. C'est dans sa sensibilité et son cœur que le législateur puisera la certitude que son action s'harmonise au rythme vital de la nation ; c'est dans « l'élan du véritable enthousiasme » que Müller ira chercher « la norme et le canon de l'Etat organique », du souverain total qui intégrera les qualités de Frédéric II à la tradition prussienne (16).

Des thèmes connus réapparaissent : la recherche du « Tiers terme supérieur » ne s'effectuera à coup sûr que si les termes de l'antonomie restent bien « en action réciproque », si leur « polarité » s'exalte. L'union n'est possible que par la séparation, l'unité que par la dichotomie. Tout va par couples, à commencer par nos instincts fondamentaux : réflexe de défense et besoin de sacrifice. Plus fortement encore que les *Eléments*, les Conférences sur *Frédéric II* accentuent le caractère de cette polarité : rien n'en donne mieux l'image que l'opposition des sexes ; celle-ci constitue « le schéma infailible, le modèle éternel et premier » de cette opposition organique et féconde. L'adage *divide ut imperes* en reçoit une lumière nouvelle : l'accès au terme supérieur et conciliateur, l'arbitrage qui impose la paix n'est possible que par une séparation préalable. Un terme asexué doit renoncer au futur : son effet ne dépasse pas l'instant où nous sommes ; et l'idée de mariage, si fréquente dans les *Eléments*, garde toute sa valeur (17).

Réapparaissent également des notions que l'*Idee du Beau* mettait

(15) *K*, 103 112 ; *F II*, 93, 96, 264 ; *K*, 109 ; *F II*, 220-221.

(16) *F II*, 264, 209.

(17) *K*, 104, 121, 133 ; *F II*, 93, 107, 122, 205-206 ; 210-212 ; 243-245. — Cf. aussi *BW*, 155, 7 janvier 1810 : das Geschlechtslose, Bastardische zerwürgt, zerpreßt sich um eine Zukunft zu erzeugen, die ihm versagt ist.

déjà en lumière. Tout absolutisme est haïssable, la tyrannie d'un modèle doit être rejetée. Mais la véritable liberté ne consiste point en un arbitraire anarchique, ne légitime point un enthousiasme effréné, un délire de l'esprit ; la liberté naît des restrictions qu'imposent à notre arbitraire les droits de ceux qui nous entourent. Devant toute force surgit une force de signe contraire qui, en lui faisant obstacle, l'oblige « à se concentrer, à s'arrondir », à s'approcher de la forme parfaite, celle de la sphère. La liberté reste impensable sans ces barrières qui contraignent l'être à un constant effort : barrières mobiles et vivantes qui cèdent devant l'effort juste assez pour l'encourager, et qu'on ne peut comparer à un mur, implacable dans son inertie, mais à l'écorce qui enveloppe le fruit et croît avec lui (18).

Puisque tout terme excite les forces internes de son antiterme, il importe de sauver les termes qu'une oppression menace dans leur existence. Nul élément ne doit disparaître. On n'improvisera pas de toutes pièces une nouvelle Prusse ; l'ancienne subsistera, mais dans sa totalité. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille, avec mépris, tourner le dos au présent : *Nicht einen Moment aus den Augen verloren !*

Chaque instant apporte un élément nouveau, qui trouvera sa place dans le *Panthéon* (19). En même temps qu'il repousse la copie d'un siècle proclamé modèle insurpassable, Müller affirme encore que nous avons une tâche à accomplir, un Panthéon à reconstruire. Nous sommes à l'Avent d'un Troisième Règne. Et dans l'affirmation que la nature, jusque dans ses révolutions, se montre salutaire et féconde, perçoit l'espoir d'un monde nouveau (20).

Pour nous révéler un mode de vie politique « qui triomphe du passager et de la mort », Müller reprend les mêmes termes que dans la *Pallas* ou les *Eléments*. L'Etat organique — il l'appelle désormais plutôt organique que vivant — ne consiste point en une société d'assurances, « une société du Phénix, établie sur un calcul de probabilités ». Encore moins en un appareil de contraintes, lui qui est « la sphère suprême de la liberté et de l'amour ». Et contre les épigones de Frédéric II, Müller affirme que l'Etat ne se réduit point à l'ensemble des fonctionnaires et de la cour. « Garantie réciproque et sans fin de tous ses membres l'un par l'autre », il n'existe pas en vertu d'un acte primordial qui intégra définitivement des principes antinomiques : il est au contraire un perpétuel effort « de possession, d'acquisition, de conquête réciproques », une constante recherche d'accords et de conciliations. Et c'est à ce titre qu'il s'apparente à la

(18) *K*, 101, 122 ; *F II*, 105.

(19) *K*, 101, 134 ; *F II*, 208, 227, 232, 123.

(20) *K*, 83, 90, 91 ; *F II*, 111 ; *K*, 88. Même idée dans *Retour du Roi*. *VS*, I, 14,

famille, qui elle aussi ne vit que par un perpétuel effort de conciliation (21).

Les mêmes invectives réapparaissent contre les fabricateurs d'Etats, contre Siéyès en particulier, ou contre ces théoriciens qui ne conçoivent le souverain qu'extérieur à l'Etat, « mettant l'Etat en marche, comme le poids meut l'horloge ». Avec la même force, Müller proclame l'unité de l'Etat qui grandit à la manière d'une plante. Avec la même partialité à l'égard de Montesquieu — bien qu'il s'excuse de le nommer tout d'un trait avec Siéyès — il condamne la division des pouvoirs parce qu'elle efface le sentiment que l'Etat est un tout, parce qu'elle remplace l'Idée de l'Etat par une « religion du service de l'Etat, par un culte de la lettre ». Müller affirme que « pouvoir législatif et pouvoir exécutif ne font qu'un, et dans l'Etat et en chaque citoyen pris individuellement ». La seule division qu'il accepte fut tracée par la nature entre l'agriculture et les arts (22).

Comme dans les *Eléments*, l'Etat organique conciliera la monarchie et la république, non sans une préférence pour le statut monarchique (23). Il apparaîtra également comme notre suprême bien et, dans ses exigences totalitaires, ne laissera rien échapper de notre vie privée. « La liberté du citoyen ne consiste pas en ce qu'il ait, une fois achevée sa tâche quotidienne, le loisir de faire, de penser ou d'aimer à sa guise. » C'est l'Etat — Müller dit même la patrie — qui donne sa garantie à la propriété, au crédit particulier ; c'est sa fortune — qui n'est point la somme des biens privés des citoyens — qui permet à ceux-ci de jouir de ce qu'ils possèdent (24).

Puisque l'Etat enclôt étroitement toute notre vie privée, Müller refuse qu'il existe une justice absolue, une science privée, et même une éducation privée : « seul le citoyen d'esprit national a capacité d'enseigner ». L'éducation ne peut être que publique et nationale. Devant le problème de la religion et de l'Etat, Müller hésite cependant : a-t-il peur de choquer les Réformés, très nombreux à Berlin ? Il n'ose affirmer, comme naguère, qu'il ne peut y avoir de religion privée (25).

Pour l'Etat organique, qui est lui-même une Idée, le salut ne peut venir que du domaine des Idées. Plus spécialement de l'idée de Religion. Sans quoi l'on perd le sens de communauté, de corps constitué, de Nation. « S'il ne tient compte de la communauté, s'il ne se montre obéissant envers elle et envers l'esprit religieux qui l'anime, l'hom-

(21) *F II*, 181 ; *K*, 89, 119 ; *F II*, 108, 116, 153, 184.

(22) *F II*, 248, 144, 146, 259, 249.

(23) *F II*, 105, 106, 103. — Le catholicisme est d'ailleurs pour lui « une République monarchique ». *VS*, I, 364.

(24) *K*, 95, 87, 131, 111 ; *F II*, 224, 292.

(25) Justice : *F II*, 323 à 343 (XII^e conférence). Science et Etat : *F II*, 234-236. Education : *F II*, 225, 227, 230-231.

me le plus grand du monde ne produira rien que de mécanique. Ainsi Newton..., ainsi Colbert, les maîtres suprêmes de notre Frédéric. » Evitons donc l'erreur de l'Etat frédéricien qui ne laissa subsister de religion que le strict nécessaire pour empêcher le fonctionnaire ou l'officier de rompre son serment. L'Etat doit être imprégné de Religion. Plus nettement encore que dans les *Eléments*, les trois vertus théologales prennent figure de vertus civiques : *Foi* en la forme organique de l'Etat ; *Espérance* en une mission, en des destinées à accomplir ; *Charité*, don de soi, vertu motrice et essentielle. L'amour du prochain lie le citoyen à l'Etat, l'institution « la plus aimable qui soit au monde » — Müller emploie même à ce propos le terme d'*amüsant*. Et l'agriculture, qui exalte le concours gratuit et généreux de voisin à voisin, méritera, du coup, une place privilégiée. Jamais cet amour ne devra dégénérer en égoïsme. L'amour du travail ne sera pas vicié par l'espoir de tirer de son activité un revenu en argent : la joie d'agir donnera la plus belle récompense, car « sans joie, rien de grand n'a jamais été accompli sur terre ». A la contrainte et à l'égoïsme vont succéder l'élan amoureux, la charité en action (26).

Pour entretenir la pulsation antinomique qui donne la vie à l'Etat, la même formule s'impose que dans les *Eléments* : « secourir le terme négligé ». Dans la traduction prussienne de sa théorie politique, Müller va donc insister avec une force particulière sur les termes que les épigones de Frédéric II et leurs tentatives de réformes rationnelles risquaient d'étouffer. Il mettra l'accent d'abord sur la notion que la totalité de l'Etat prime l'individu, puis réclamera leur juste place dans la vie politique pour la propriété foncière, l'influence féminine et le sentiment national.

Le Tout prime la partie. L'idée s'ébauchait déjà dans les *Eléments*, et elle va attendre sa vigueur suprême dans l'article sur la *Liberté de pensée*. La communauté inspirée — et la communauté organique ne peut être, par définition, qu'inspirée — l'emporte toujours sur l'individu, quelles que soient les facultés de celui-ci. « L'Angleterre aura toujours raison contre Locke ou Newton. » Müller rejette du même coup tout idéal de perfection individuelle, aussi bien celui du classicisme weimarien que celui du classicisme français.

Les conférences sur *Frédéric II* accusent plus fermement encore la vigueur de cette protestation. Est faux et détestable tout effort qui tend à détacher l'individu de l'Etat ou des groupements corporatifs auxquels l'attachent les liens du passé historique ou du métier. Le *Verbandsmensch*, comme on dira plus tard, l'emporte sur l'individu isolé. Et Müller ne peut assez déplorer la disparition de la noblesse, de la hiérarchie féodale, des corporations, des maîtrises, même des

(26) *F II*, 304 ; *K*, 94, 118, 131 ; *F II*, 119, 121, 166, 176, 177, 189, 219.

douanes intérieures (27). Il repousse également tout égalitarisme niveleur. Il admet certes une égalité, mais de *Verbandsmensch* à *Verbandsmensch*, non d'individu à individu : la noblesse, par exemple, ne primera pas son égale la bourgeoisie, mais on n'effacera pas ce qui distingue le noble du bourgeois. Car la similitude des composants tuerait définitivement les antinomies, et du même coup la vie de l'Etat, qui consiste en un perpétuel arbitrage.

Mais la notion de totalité va prendre, dans les conférences sur *Frédéric II*, plus d'ampleur et de force. Un fragment liminaire nous prévient : *vox populi vox Dei* ; pris dans sa totalité, un peuple ne veut que le bien ; « la volonté du peuple véritable et total est toujours bonne et divine, car cette volonté est complète ; toutes les antinomies qui existent entre les citoyens présents, et entre les citoyens dans leur succession ont en effet aidé à la former ». Müller illustre la théorie d'un exemple qu'il reportera en marge de son exemplaire des *Eléments*, tant il lui semble pertinent : il y a plus de totalité et de justice dans le Parlement de Grande-Bretagne, tel qu'il est historiquement constitué, même avec les bourgs pourris, que dans tous les plans de réformes possibles (28).

A peu près au même moment, dans deux articles qui paraîtront dans les *Vermischte Schriften*, Müller donne une frappe plus nette encore à cette primauté morale du Tout. L'Etat ne peut être que bon, les citoyens qui le composent fussent-ils, individuellement, tombés dans l'abjection. « Les maladies de notre nature humaine se guérissent mutuellement pour faire apparaître l'éternelle santé de Dieu. » Il nous dira tout aussi bien, et dans le même esprit, que de la succession des douleurs, sans que vienne seulement la corriger un moment de répit ou de bonheur, naît un sentiment de quiétude et d'apaisement. Les pierres de la voûte, disait Kleist, tendent toutes à s'écrouler, mais de leur pesanteur même jaillit l'élan aérien de l'arche (28 bis).

La totalité l'emportant sur l'individu, Müller condamne ces sauveurs prétendus providentiels, ces génies hors série à qui l'on attribue faussement le privilège de pétrir l'Etat et de lui imprimer leurs volontés. De tels génies restent impossibles dans l'Etat organique. « Formes intérimaires », ils ne fleurissent qu'en période de révolution ou d'interrègne, lorsque le privé l'emporte sur le collectif. Et même lorsqu'ils paraissent, ce n'est pas par un effet de leur volonté, mais parce que la nation les appelle. « Quand tous croient à un sauveur et maître, — croient clairement et sciemment — quand tous regardent vers le même point et attendent de toutes leurs forces, en toute

(27) *K*, 114.

(28) *F II*, introd., III à V.

(28 bis) Cf. *VS*, I, 368 (*Beifall der Welt*) et 361 (*Modulationen des Schmerzes*).

confiance, alors il faut que ce sauveur vienne, quand il devrait germer du sol ! » La volonté, la foi collective d'Israël fit germer le Messie (28 *ter*).

Parce qu'il a vécu dans une période d'interrègne — Müller ne dit point, cette fois-ci, que cette dissolution organique fut provoquée par la Réforme — Frédéric II semble manier l'Etat prussien et lui imprimer la direction qu'il voulait. Pourtant, on ne peut confondre en lui les notions hétérogènes de talent privé et de royauté. Au-dessus de Frédéric II s'élève, sublime, l'idée du souverain invisible, ce souverain éternel de qui les rois tiennent leur couronne, et qu'on appellera comme on voudra, peu importe à Müller, idée de patrie ou esprit national. L'idée de peinture dépasse Raphaël, l'idée de littérature allemande dépasse Goethe, ou l'idée de drame Shakespeare. De même l'esprit national d'un peuple, si bas fût-il tombé, dépassera toujours les plus grands héros de ce peuple. La Prusse apparaîtra toujours plus grande que Frédéric II (29).

L'œuvre de Frédéric II sera donc dépassée. Non par un souverain imprimant, de l'extérieur, sa volonté à la nation. Mais par une collaboration du souverain et de la nation. *Die Nation wird mitwirken müssen*. La collaboration nationale constitue un élément indispensable (30).

Mais cette collaboration sera totale : tous les éléments de la nation devant prendre part à l'œuvre commune, il importera de sauver tout d'abord ceux que les théoriciens mécanistes de l'Etat élimineraient volontiers, ces éléments retardateurs qui, en opposant à l'Etat organique leur obstacle vivant, excitent sa vigueur interne, « la concentrent et la perfectionnent ».

Le premier à sauver de ces composants de la nation sera la propriété foncière, sous la forme que lui donna la société féodale, autrement dit la propriété familiale incessible. La *Pallas* et les *Eléments* avaient déjà fourni toute une argumentation. Müller la resserre. L'essence de la propriété ne réside pas dans une faculté de cession, une libre disposition qui équivaldrait à une tyrannie du propriétaire sur l'objet possédé. Comme le démontrait *Poetischer Besitz*, la propriété se ramène à une action réciproque entre possédant et possédé. Il s'établit à la longue, entre la famille des propriétaires et le bien foncier, une véritable union, un mariage. Tout comme s'établit entre familles voisines, à force de s'aider mutuellement, une parenté, *eine Verschwägerung*. Le bien foncier se trouve anobli par les épreuves que traverse la famille : de lui à elle, les trois vertus à la fois théologiques,

(28 *ter*) VS, I, 306 (*Annotations à la constitution britannique*).

(29) K, 90-92 ; F II, 179. Même refus du sauveur unique dans BW, 155, 7 janv. 1810, et le *Retour du Roi*, VS, I, 9, déclare qu'on ne peut attribuer à Frédéric II seul la résistance offerte par la Prusse à ses malheurs,

(30) K, 92.

civiques, et même économiques, tissent tant de liens que la libre cession apparaît monstrueuse. Dans le domaine foncier s'accumulent des trésors de collaboration amoureuse, un *pretium affectionis*, fruit de l'effort des générations successives, et qui se trouvera perdu pour l'Etat si le bien vient à changer de possesseur (30 bis). La propriété ne prend plus seulement les traits d'une dignité, réservée à ceux qui portent en eux-mêmes la vocation de propriétaire, mais encore, d'un *sacrement politique*. Et Müller — qui pourtant avait trempé dans la séparation des époux Haza — invoque l'autorité de Bonald et son traité sur *le Divorce* pour déclarer insoluble le lien qui unit la famille à la terre. Il concède toutefois que, pour éviter les catastrophes auxquelles mènerait une union trop mal assortie, l'Etat puisse très rarement accorder dérogation. Et il déclare que si l'on ne veut soumettre les familles à la *glebæ adscriptio*, il faudra, ce qui revient au même, pour empêcher l'Etat de crouler, proclamer une *familiæ adscriptio* des biens-fonds. Il va même plus loin : en affranchissant les colons brandebourgeois de l'obligation de rester attachés au sol qu'on leur donne en propriété, en remplaçant cette obligation par un versement en numéraire, on agit aussi absurdement que si, moyennant une taxe, on permettait aux fonctionnaires et aux officiers de parjurer leur serment.

Les propriétaires fonciers fournissent à l'Etat sa garantie suprême : des soldats en cas de guerre, la saisie de leurs biens, en cas de crise financière. Müller conclut donc : « la racine de toute vie, de toute richesse, de l'Etat lui-même, se cache mystérieusement dans les profondeurs du sol ». Et pour souligner l'importance du facteur moral, des trois vertus à la fois théologiques, civiques et économiques, il ajoute : « du sol, et du cœur humain » (31).

Un autre élément qu'il s'agit de sauver, c'est l'influence de la femme dans la Nation. Déjà il avait regretté qu'on refusât aux femmes le moindre rôle politique, et qu'on louât surtout les reines qui ne s'étaient mêlées de rien. Dans les *Conférences sur Frédéric II*, le féminisme de Müller se précise.

En assurant le triomphe exclusif du Tiers-Etat, la Révolution française avait exalté absolument, dans la société, l'élément urbain, mercantile, industriel, révolutionnaire, l'élément masculin. Au nom de l'équilibre antinomique, il importe d'accorder une place égale dans l'Etat à l'anti-terme de la Bourgeoisie, à l'élément conservateur par

(30 bis) A propos de *pretium civile* et de *pretium affectionis*, cf. l'article manuscrit *Welches sind die Erfordernisse* (Berlin Staatsbibl.), provenant de la collection Radowitz et écrit vraisemblablement en 1810. Imprimé par BAXA, *Abh.*, 32 sqq. (Le passage cité se trouve p. 36.) C'est ce *pretium affectionis* qui lui permet d'affirmer que, même pour un homme privé, la fortune n'est pas égale à la somme des divers biens.

(31) *K*, 120 ; *F* II, 99, 101 ; *K*, 128, 131, 132 ; *F* II, 99, 108, 130, 97, 113, 121.

excellence, aux femmes. L'Etat organique se modèlera sur la famille. Frédéric II, marié pour la forme, « un veuf couronné », ne vit point que la famille seule « exprimait dans sa totalité la notion d'homme ». Il ne s'agit donc point d'exalter seulement une portion d'humain, de réclamer comme Fichte l'égalité des sexes devant l'éducation, mais d'établir, dans l'Etat, un équilibre des termes qui ne réduise pas les femmes à un rôle presque nul. Si l'on objecte qu'en calquant l'Etat sur la famille, on perdra des possibilités d'agir vigoureusement sur le présent, Müller riposte qu'on se rattrapera dans la durée. On ne comprend l'Etat et sa structure organique qu'autant qu'on comprend le mariage et la famille. « Sans les femmes, il ne peut y avoir de patrie, tout au plus un univers indéterminé, et fondant sous les coups des forces qui l'attaquent ». Et à vrai dire, c'est la première place dans l'Etat qui devrait revenir aux femmes. Elles forment l'élément noble de la société. « Seule, la résignation anoblit. Les renoncements, les sacrifices, les douleurs, voilà les motifs pour lesquels il convient d'accorder la préséance aux femmes. » Et comme, dans l'Etat organique, tout se tient, Müller ajoute : « aux femmes et aux propriétaires fonciers ».

Revendiquer pour elles une place dans l'Etat ne veut point dire qu'on les laissera tout diriger, ainsi qu'on le vit à la mort de Frédéric II. Encore moins qu'on leur octroiera l'égalité des droits civiques ou un bulletin de vote. « Une femme abdique sa puissance dans la même proportion qu'elle franchit les limites de la féminité. » Et il ne s'agit pas d'équilibre mécanique des sexes dans l'Etat. Sans participer immédiatement aux délibérations, les femmes peuvent exercer sur celles-ci une salutaire influence. « Sans prendre part directement à l'exercice du pouvoir, elles communiquent à l'expression du pouvoir comme un supplément invisible ; grâce à elles s'introduit dans les lois un respect constant des convenances, de la tradition et du futur. » Elément retardateur, elles empêcheront l'Etat organique de se dissoudre ; elles idéaliseront les grands ordres sociaux, transmettront l'amour désintéressé du métier ou de la fonction, donneront l'unité aux familles et à la dynastie, assureront à la liberté nationale sa suprême garantie (32).

Mais il ne suffit pas d'accorder une existence aux deux éléments conservateurs que sont la propriété foncière et les femmes. Il faut leur donner le moyen de s'exprimer. Contre les traditions de l'administration frédéricienne, absolutiste et silencieuse, Müller affirme la nécessité d'une opinion publique. L'Etat n'est pas organique « s'il est interdit de lever les yeux vers les affaires de la Cité, si le regard des individus reste tourné vers le sol comme celui des animaux, s'il ne s'oriente que vers la nourriture et les misérables intérêts du moment ».

(32) *K*, 14, 120, 132. *F* II, 182-189, 191, 195, 206, 238.

De plus, s'il n'entend « la conversation fondamentale, le dialogue des dialogues » s'établir entre les éléments de la Nation, le souverain ne pourra jouer son rôle. Une opinion publique est donc nécessaire, et il est nécessaire qu'elle s'exprime autrement que « à la veillée, en bavardant et en criticaillant les affaires de l'Etat ». Mais elle ne saurait être la somme des opinions privées, pas plus que la fortune de l'Etat ne s'obtient en additionnant des fortunes particulières. Müller refuse donc tous les systèmes représentatifs, « les élections, les scrutins » qui n'amènent au pied du trône que des désirs fugitifs et superficiels, « extraits par addition » d'une rencontre fortuite, au lieu de « la pensée éternelle et de la vie d'un peuple sans cesse en marche vers le mieux ». Cette « opinion moyenne a infiniment plus de valeur que la somme des opinions exprimées, même si on arrivait à demander leur avis à tous les citoyens » (32 *bis*). Intégrer les désirs des contemporains, et les aspirations profondes de la nation éternelle, le problème ne peut se résoudre qu'en adoptant une constitution corporative, une *Ständeverfassung*, où l'individu ne parlera que par l'intermédiaire des grands corps constitués, des ordres, comme on disait en 1789. Car la personne physique, l'individu, ne peut exister qu'en fonction des personnes morales, et la liberté privée n'a de garantie que dans une liberté corporative (32 *ter*). Toutefois, une telle constitution ne s'improvise pas ; elle ne possède point non plus de « succédané à la française ». La nécessité s'impose d'accepter les constitutions corporatives telles qu'elles se développèrent historiquement. « La nouvelle Prusse ne sera pas différente de l'ancienne Prusse » (33).

Pour que le « dialogue des dialogues » s'établisse avec netteté, une précaution reste indispensable : les ordres de la Nation, également nécessaires et également aimables, devront être nettement séparés, éternellement distincts ; dès qu'ils s'exprimeront, on entendra « la voix du peuple en ses corporations », voix sublime qu'on ne peut comparer qu'à la parole de Dieu. On dira : mais la Prusse possède déjà des *Etats*, que le roi consulte, et qui ne négligent aucune occasion de donner leur avis. Non, répond Müller : ces assemblées provinciales, même dans l'addition de leur voix, n'expriment pas la pensée de la nation. Elles ne sont que des organes administratifs. Et il réclame des *Etats* nationaux, comme des Etats Généraux perpétuellement consultés (34).

Mais avant que les grands ordres puissent prendre la parole, il convient de les ranimer en les épurant. Comme dans la *Pallas* et dans

(32 *bis*) BW, 161, 10 juillet 1810. Même idée dans VS, I, 35 sqq, 300 sqq, 247 sqq où il déclare nécessaires une opinion publique et une littérature politique.

(32 *ter*). VS, I, 236.

(33) K, 86 ; F II, 161, 162, 169 ; introd., III-v ; F II, 144 ; introd. 2^e fragment liminaire v-vi ; 241-242 ; K, 106, 134, 144, 148.

(34) F II, 159, 161, 162, 166, 169, 171-172.

la réponse à Buchholz, Müller demande qu'on ressuscite une « véritable féodalité » en marquant bien nettement les limites et les caractères de chaque ordre. La gestion des « routiniers Frédériciens » a ravalé la noblesse, « réalité première de la société civile », à un ensemble de privilèges matériels ; elle a réduit la bourgeoisie à une masse de non-privilegiés. La noblesse, à qui l'on concède tout au plus d'être issue d'une habile institution de police, n'est plus qu'un « rouage sans vie », une « scorie morte ». En répétant l'anathème qu'il lança contre une aristocratie nouvelle, « sèche aristocratie du talent ou du savoir sans mesure », Müller réclame que, au lieu d'une éducation à la française ou d'une fortune en argent, on exige des nobles la preuve de leur descendance. « Pureté du sang, contrôle des fréquentations et de l'état d'esprit » feront de la noblesse comme la Vestale de l'Etat organique. Par contre-coup, on précisera avec plus de force les droits et les beautés de la bourgeoisie ; elle forme avec la noblesse un couple identique au couple des sexes, et la stricte délimitation de chaque ordre, en faisant revivre le véritable esprit féodal, tuera l'esprit de caste, *concept* monstrueux et caricatural. Et, pour sauver la noblesse prussienne — cette portion la plus vivante du capital national — le remède consistera à contrecarrer l'individualisme qui s'empare de tout, à résister à l'industrialisation de l'agriculture, à refuser la libre vente des domaines fonciers, ou la conversion en taxes des redevances féodales (35).

Au rebours des *Eléments* qui se bornaient à montrer l'idée de l'Etat, Müller formule ici quelques préceptes pratiques. D'abord on ne réalisera pas l'Etat organique *par explosion*. Briser des chaînes, d'un brusque sursaut, est fort bien. Mais Müller tient trop à ces barrières vivantes (*lebendige Schranken*) qui en opposant au besoin d'expansion une souple résistance, excitent l'instinct de croissance. Mieux vaudra que cette croissance descende peu à peu les chaînes. Pour arriver à ce but, la méthode est tout indiquée : exciter les réactions réciproques, source de vie. Et le catéchisme de l'homme d'Etat pourra se formuler :

1° Anoblir les ordres naturels, les seuls vrais, pour établir une constitution corporative ;

2° donner plus de ton à l'esprit national ;

3° ramener constamment à la nation les préoccupations individuelles ;

4° persuader les citoyens que, hors de la communauté-patrie, il n'est point de salut ;

5° les convaincre que rien n'est si aimable que l'Etat.

Plus qu'à la raison et au calcul chiffré, on en appellera à l'*amour*, donc au cœur, au *Gemüt*. « Le législateur authentique sera celui qui,

(35) K, 125 ; F II, 124-127, 133-136 ; K, 128.

grâce à son *Gemüt*, aura aperçu les caractères essentiels de l'Etat. » Et pour exciter la vertu primordiale, l'amour de l'Etat et des concitoyens, la charité civique, on en revient aux méthodes que vantait la *Pallas*. Si vous voulez que l'Etat soit cher aux citoyens, qu'il leur coûte donc cher. Nous retrouvons la même condamnation des contributions indirectes, le même los au papier monnaie, le même éloge de l'Angleterre et de l'Autriche qui, sous les apparences d'une faillite partielle, ont su, en fait, mobiliser une fraction du capital national. Müller réclame encore que le papier vienne vivifier la circulation métallique. « Traite inescomptable sur le souverain éternel », il soutiendra l'esprit national dans la mesure où celui-ci le soutiendra, sera lié à lui comme ses ailes à l'oiseau : *Er trägt die Flügel zwar, doch tragen sie ihn wieder*. Et, dans son enthousiasme, Müller n'hésite pas à bénir, comme un « splendide signe du destin », l'obligation où fut la Prusse d'emprunter, ou à déclarer que « depuis l'invention du langage, aucune trouvaille ne contribua mieux à resserrer la solidarité politique que le papier-monnaie » (36).

Tout ramener à l'Etat implique, à l'égard de la science et du droit, l'abolition de toute autonomie. Nous avons vu quelles conséquences en découlaient dès qu'il s'agissait de faire œuvre d'éducateur. Les *Éléments*, de même, avaient tracé un tableau du Droit vivant. Les *Conférences sur Frédéric II* lui apportent un complément. La justice ne constitue pas un sanctuaire à part de la vie politique, le droit ne peut subsister si l'Etat s'effondre ; le droit est une affaire politique. Et comme l'Etat vivant est, par définition, changeant, Müller ne cache pas « qu'il respecterait fort le peuple qui n'oserait pas codifier ses lois, par crainte sacrée de leur ôter fraîcheur et jeunesse en essayant de les contenir dans le vase étroit de la lettre » (37).

Tout ramener à l'Etat, dit Müller. Mais, de plus en plus, pour lui *Staat* ne diffère pas de *Vaterland*. De l'Idée de l'Etat, ou de la Nation on glisse au nationalisme. Et Müller ne s'en cache guère : prêcher l'Etat organique, cette communauté qui s'élève au-dessus d'intérêts momentanés et vainc la mort, n'est pour lui qu'un moyen. Son but, c'est « de faire ressentir ce qui fait la vie durable de notre patrie, de comprendre, en les mettant hors de toute attaque, les conditions sur lesquelles repose notre patrie » (38).

Certains thèmes agressifs semblaient s'amortir, depuis les *Éléments*. Certes, Müller reste l'ennemi catégorique du droit romain, mais en le condamnant, il lui fait sa révérence. Par contre, d'autres thèmes qui ne vibraient que sourdement, éclatent désormais avec une inquiétante véhémence.

(36) *K*, 88 ; *F II*, 116, 294 ; 267-270 ; 272, 275, 280, 281, 308.

(37) *F II*, 324, 328, 329, 332, 335, 342, 343.

(38) *F II*, 150.

L'Allemagne ne doit professer qu'un mépris total pour les institutions calquées sur l'étranger. Elle seule sera l'artisan de son propre relèvement. L'Allemagne, et non seulement la Prusse : car Müller a beaucoup rêvé d'une union de ce grand peuple « auquel la Prusse se rattache comme la branche au tronc ». Cependant, dans ce réveil allemand, la Prusse reçoit une mission particulière. Müller n'affirme point qu'il lui incombe de faire l'unité, mais il déclare que, en dépit de son morcellement, de l'absence de frontières géographiques, elle est appelée avant tous les autres Etats d'Europe à susciter sciemment, par une volonté créatrice, le sentiment national que la nature lui refusa (39).

Une nouvelle Prusse fait horreur à Müller, moins semble-t-il parce qu'elle ne serait qu'un assemblage de « bouts de science collés ensemble », que parce qu'elle mépriserait la source de toute vie publique allemande, la tradition germanique, le passé allemand, la coutume allemande. Car, en terre germanique, les vertus essentielles à l'Etat organique prennent naturellement une tournure parfaite : l'honneur allemand, la charité civique ou l'altruisme allemands restent même impénétrables aux autres peuples. D'ailleurs, nous dit Müller, les sciences politiques sont, comme l'art de la traduction, un domaine où les Allemands marquent une supériorité sans conteste (40). Tout en rendant hommage aux autres formes d'esprit, car une pluralité et des antinomies sont indispensables à la vie de l'Europe, Müller ne manque pas de souligner d'un trait appuyé les supériorités germaniques, au risque de détruire l'équilibre antinomique et de glisser vers de néfastes absolutisations. Parmi les peuples du continent, c'est « aux Allemands surtout » qu'incombe la mission suprême, à savoir d'incarner l'Idée de Nation ; les Français, qui jadis poussèrent — « assez brutalement » dit Müller — le cri de liberté, laissèrent cette notion sublime se cristalliser dans le concept inerte. Dans le *Gemüt* allemand, elle s'élèvera jusqu'à l'idée divine, et pourtant efficace sur cette terre, de liberté nationale. Dans l'histoire de Frédéric II, Müller puise l'assurance que la Prusse sera invincible, pour peu qu'elle redevienne un Etat organique, et il voit poindre déjà une renaissance. Mieux encore : son rêve d'une grande fédération européenne prend une étrange nuance, et incline vers un pangermanisme. « La grande fédération européenne qui — aussi vrai que nous vivons — existera un jour, portera aussi des couleurs allemandes ; car tout ce qu'il y a de grand, de profond, d'éternel dans les institutions européennes est allemand, bien allemand — c'est là la seule certitude qui me soit restée parmi bien des espérances. Qui serait encore capable de séparer, de trancher de l'Europe ce qui fait l'Allemagne ? Dans les der-

(39) *F II*, 263, 329, 333. — *K*, 92 ; *F II*, 273. — *K*, 112, 85.

(40) *K*, 101 ; *F II*, 236 ; *K*, 98 ; *F II*, 197, 214, 219. *VS*, I, 252, 253 (*Burke*).

nières tempêtes qui passèrent sur les peuples, les germes de vie allemande ne se sont que plus largement répandus à la surface du continent. Ils grandiront avec une force luxuriante et, peu à peu, passeront de débuts sans éclat à des actes d'une force irrésistible : abandonnons seulement leur croissance à la nature éternelle ! » (41) Le *corpus christianum* menace de devenir *corpus germanicum*.

Quant à la manière dont s'exprimera l'irrésistible force allemande, Müller nous l'expose sans ambages. Les *Eléments* demandaient qu'on inocule la guerre à l'Etat, afin que ne se produise pas, en cas de conflit, une sorte de rupture dans la vie nationale. Mais l'instrument de cette inoculation, le Papier Monnaie la fournissait. Les *Conférences sur Frédéric II*, tout en reprenant l'argumentation antérieure, aboutissent à des conclusions autrement inquiétantes.

Müller bâtit sur les mêmes données que dans les *Eléments* : la guerre, anti-terme de la paix, empêche celle-ci de détruire à la longue la cohésion nationale. La guerre appartient au domaine de « la justice vivante » ; on n'arrivera pas à l'éliminer d'Europe en en appelant au développement industriel ou à la morale ; si les armes ne règlent plus les conflits entre particuliers, c'est que l'enjeu de tels conflits est trop mesquin ; les destinées des Etats sont trop hautes pour que des hommes puissent arbitrer leurs rivalités ; l'Etat, bien suprême, se défendra à l'aide des moyens suprêmes ; le Tout a le droit de sacrifier la partie, l'Etat le droit de sacrifier l'individu (42).

Pas plus que le papier-monnaie, les armées ne sont un mal nécessaire. Dans un article manuscrit, il dira même que *papier-monnaie* et *conscription* sont les deux seuls moyens naturels de percevoir l'impôt (42 bis). Mais Müller refuse que l'armée entoure et protège l'Etat, conçu comme une somme de biens privés, à la manière d'une cuirasse qui ne fait pas partie du corps qu'elle défend. Il réclame une armée « interne et nationale ». De l'armée de Frédéric II, on ne pouvait certes prétendre qu'elle ne fût point nationale, mais elle restait hors de la nation. Il importe de ne pas séparer, comme deux castes, la population civile et l'armée. Mieux encore : l'éducation militaire doit porter sur l'ensemble de la nation. Müller salue avec enthousiasme l'obligation générale au service militaire ; mais ce n'est pas assez : l'éducation nationale doit viser plus loin qu'à préparer à la conscription. « Le but de toute politique prussienne, c'est l'éducation militaire de la nation entière. » Non sans courage — car il allait à l'encontre des doctrines officielles et heurtait la lettre du traité de Tilsitt — Müller réclame qu'on « mette les armes à la main

(41) K, 130 ; F II, 139, 305, 284, 333, 322, 348. K, 113.

(42) K, 85 ; F II, 309-312.

(42 bis) *Welches sind die Erfordernisse*, Abh, 36.

de la jeunesse », qu'on opère d'une manière constante une véritable levée en masse (43).

*
**

Ainsi les *Conférences sur Frédéric II* procèdent du même désir généreux que les *Eléments* : Müller veut associer à la vie politique la totalité de l'Etat, fondre dans une synthèse organique les traditions prussiennes et les conquêtes des temps récents ; avec la même hardiesse, il tente de libérer l'économie et l'Etat d'un individualisme égoïste à l'excès, assigne des devoirs envers la communauté à ceux-là même qui, parce qu'ils possédaient, pouvaient s'en croire affranchis. Les mêmes vertus de désintéressement et de sacrifice joyeux président à la vie politique.

Mais si, en venant de Dresde à Berlin, la substance profonde des *Eléments* ne s'altère point, les théories de Müller subissent cependant une inflexion sérieuse. Si les vertus théologales subsistent comme vertus cardinales de l'Etat organique, tout le côté chrétien des *Eléments* se voile, et disparaît. Sans doute était-il difficile à Müller qui, naguères, attaquait l'athéisme de sa ville natale, et partait en guerre contre la Réforme, de souligner les traits catholiques — catholiques d'étiquette plus que de fait — de son système politique. Mais si le christianisme cède, le nationalisme s'affirme avec une vigueur accrue. Le don de soi au Christ et à la patrie se vide de l'élément religieux. Le cosmopolitisme chrétien fait place à une exaltation agressive et conquérante d'un vitalisme prussien où, autour de quelques données historiques, viennent se cristalliser des enthousiasmes nationaux, des visions prophétiques qui refusent tout contrôle.

Dans l'Etat organique prussien, le *Gemüt* l'emportera sur la raison, l'élan sourd et collectif sur la réflexion. Le législateur légitime sera celui qui, plus par le cœur et le sentiment que par des facultés de clarté et d'ordre, saura interpréter les aspirations profondes et continues de son peuple : aspirations qui contrediront peut-être le désir passager de certains citoyens, mais auxquelles Müller confère une rare dignité morale ; elle seront toujours bonnes, divines mêmes,

Müller a beau refuser les sauveurs providentiels : un interprète inspiré traduira les volontés obscures et profondes de la communauté inspirée, et guidera la Prusse dans l'accomplissement de sa mission. Mission qui n'exclut pas la force et qui nécessite le maintien sur pied de guerre de la nation entière. Mission qui consiste à imposer l'empreinte allemande au *corpus christianum*. Müller nous présentait jadis l'Etat organique comme *templum in modum arcis*. Le temple a

(43) *F II*, 309, 318, 321, 313-317, 320.

disparu. La forteresse reste seule, récelant derrière ses murs une armée prête à partir en conquête.

*
**

Les libéraux berlinois goûtèrent fort peu les conférences de Müller. Ses conclusions sur la « véritable féodalité », le maintien des redevances, les bienfaits du papier-monnaie et l'armement de la jeunesse, sans gêner carrément des ministres comme Altenstein et Dohna, inquiétaient le parti réformateur, qui sentait grandir ses forces, espérait parachever une réforme commencée depuis trois générations en effaçant tous les souvenirs féodaux, comptait aussi restaurer les finances en éliminant le papier, et masquer à la France une renaissance militaire. Guillaume de Humboldt ne cache pas à Goethe que Müller, qui pourtant n'a point la tête mal faite, « se prive lui-même des bénéfices qu'il verrait fatalement lui échoir, pour peu qu'il voulût se conduire raisonnablement ». Gentz de son côté blâme Müller de se fermer les issues, de n'avoir pas su mieux utiliser le préjugé favorable qu'il s'était acquis par son *Retour du Roi*, et en lui ôtant tout espoir de trouver une situation à Vienne, le met en garde contre Hardenberg (44).

Mais Müller, qui supporte assez mal les conseils, ne tient aucun compte des reproches. Il s'était d'ailleurs engagé dans une voie d'où il ne pouvait reculer. L'édit du 22 juin 1810, confirmant celui du 9 octobre 1807, abolissait les derniers vestiges de la féodalité, et transformait les *Lassbauern*, les colons du Brandebourg et des provinces de Prusse, en propriétaires effectifs, affranchis de tout lien et de toute redevance. Müller, que le démon du journalisme ne lâche pas, songe à une campagne d'opposition. Il voudrait coûte que coûte, tirer de l'erreur le gouvernement prussien, qui néglige les avertissements des conférences. Le projet mûrit rapidement d'éditer des *Staatsanzeigen*, et il demande aussitôt aux autorités les permissions nécessaires. Dès août, il a déjà rassemblé assez d'articles pour remplir le premier numéro, et préférerait que Gentz cédât à la *Pallas* un article sur le papier-monnaie (44 bis). Toutefois les bureaux de la censure, qui se méfient de Müller, étudient le projet avec une lenteur calculée : si l'on traîne en longueur, Müller, à court d'argent, finira par abandonner son propos. Il ne renonce pas, pour cela, à réagir contre les mesures gouvernementales et offre à Rühle des *Lettres prussiennes*, anonymes, car il ne voudrait pas gêner irrémédiablement sa cause, mais qui main-

(44) Cf. BRATRANEK, *Briefw. Goethe-Humboldt*, 236. Witt, II, 423.

(44 bis) C'est sans doute de ce moment que date l'article manuscrit : *Welches sind die Erfordernisse eines zureichenden staatswirtschaftlichen Systems ?*

tiendraient « le dialogue » fondamental indispensable à toute politique (45). Mais la *Pallas* était à bout de souffle. Elle s'éteignait bientôt, avant que les *Lettres Prussiennes* aient vu le jour. Il n'en parut qu'un fragment liminaire où Müller ne ménageait pas à l'administration prussienne, avec grand renfort d'adjectifs virulents, le reproche de ne rien comprendre à la pensée du roi et aux destinées du pays (46).

Müller, en ce moment, mène un jeu étrange : il a sollicité naguères le titre de *Staatsrat*, et demande encore, sinon un emploi immédiat, du moins une promesse. En mai, en août 1810, il insiste encore auprès de la chancellerie qui lui confirme, le 31 août, un traitement d'attente de 1.200 thalers. Il semble que Müller, pour hâter une décision en sa faveur, ait voulu effrayer les bureaux en se lançant dans l'opposition, les obliger à lui offrir une grosse prime pourvu qu'il renonçât à ses attaques. Jeu extrêmement trouble, et qui ne jette pas sur son caractère une lumière avantageuse.

*
**

Mais ses conférences publiques ou ses projets de journaliste n'absorbent pas toute l'activité de Müller. Dès son arrivée à Berlin, il a renoué avec ses anciennes relations, et tout d'abord avec Sophie Sander, qui s'apitoie sur les malheurs de son cousin et lui permet d'éditer conférences et plaquettes de circonstance. Il revoit Stägemann, dont il escompte l'appui auprès du ministère, Frédéric Raumer, à qui il fait, dans *Frédéric II*, l'hommage d'une citation en bonne place, Louis Vogel et Henriette. Il rencontre enfin Rahel Levin, dont on lui a tant parlé depuis des années. Enfin, dans l'hiver de 1809, surgit, à l'improviste, Kleist sur qui les bruits les plus étranges ont couru : ne l'a-t-on pas dit mort, à l'hôpital de Prague ?

La joie de Müller fut grande de retrouver un Kleist apaisé, qui a oublié tous ses ressentiments, toute l'affaire du *Phæbus*, et admire de plus en plus les *Eléments*. Il n'est pas établi qu'un passage de ceux-ci ait donné naissance au *Prince de Hombourg*, ou même que Kleist ait été ramené vers l'histoire du Brandebourg par la citation que fait Müller d'un « ordre de cabinet » datant de 1799 (47).

Un fait subsiste : au moment où Müller, dans ses conférences de Dresde donne la formule de la nouvelle littérature dramatique, Kleist lui apporte *Amphitryon* et la *Cruche cassée*, qui répondent pleine-

(45) Cf. Müller à Rühle, 6 août 1810. (Berlin, Staatsbibl., section des manuscrits.) Cette lettre a été imprimée par M. J. BAXA, *AM*, 147.

(46) *Pallas*, 1810, n° XI, 441-445, sous le titre : *Warum hat man Preussen in den letzten 20 Jahren alles politische System abgesprochen ? (Fragment eines Briefes aus den preussischen Staaten)*.

(47) GLEISSBERG, *Kleists Prinz von Homburg*, 148 ; BRAIG, *H. v. Kleist*, 375-378.

ment aux désirs de Müller. De même, au moment où Müller donne la formule de l'Etat prussien organique, Kleist réapparaît et lui présente le *Prince de Hombourg*. Müller dut mettre au service de Kleist ses relations anciennes avec les milieux qui révéraient la mémoire du prince Louis-Ferdinand : sans doute aida-t-il Kleist à faire représenter sa pièce chez les Radziwill.

Müller mène Kleist chez les Sander, chez les Vogel, et c'est sans doute de lui que provient cette touche de catholicisme qui donne une nuance assez inattendue aux dernières lettres de Kleist et d'Henriette, particulièrement aux *Litanies*. Le catholicisme de Müller cherche à s'extérioriser : c'est de la Fête-Dieu 1810 qu'est datée la confession que cite Rosenthal. De même il est impossible de ne pas rapprocher l'ultime billet d'Henriette et certains passages où Müller, fêtant le triomphe sur la mort, laisse entrevoir un monde nouveau s'attachant à ce monde-ci par une infinité de liens, et lui donnant une continuation qui le complète.

Bientôt arrive aussi Loeben, « ravi d'enthousiasme » par *Frédéric II*. Chez Müller, qui de Charlottenstrasse vient s'installer Behrenstrasse, Loeben amène les frères Eichendorff, Brentano, Arnim, toute une jeunesse littéraire. Le journal de Joseph Eichendorff note plus d'un détail piquant sur ces soirées ; Müller y prend parfois un air si solennel, qu'on se venge par des gamineries cyniques (48).



Kleist, qui songeait à se créer des ressources en éditant un quotidien, proposa à Müller une collaboration. Le 1^{er} octobre 1810 paraissaient, chez Hitzig, les *Abendblätter*. On a dit la genèse, le vif succès, la chute de l'entreprise (49). Si Müller n'y paraît point sur le même rang que Kleist, comme jadis au *Phæbus*, sa part de rédacteur reste du moins considérable, et son rôle lourd de conséquences. Il donna tout d'abord des articles littéraires, de caractère assez inoffensif, et qu'il signe de ses initiales. Comme pour souligner la parenté des *Abendblätter* et du *Phæbus*, l'un des premiers était une critique de Mme de Staël. Mais où sont les principes d'antan, et la critique médiatrice ? Son patriotisme emporte Müller. Il est choqué qu'une Française veuille révéler au monde l'Allemagne, et présente celle-ci un peu « comme l'ours dans sa ménagerie ». « Que serions-nous, pau-

(48) Ed. Kosch, XI, en particulier 3 mars 1810 (p. 258) : « Müllern, den Loeben nicht vertragen kann, vor die Thür pi... ».

(49) Cf. STEIG et AYRAULT. Les *Abendblätter* seront citées d'après l'édition facsimilé due à M. MINDE-POUET (Leipzig, 1925).

vres Allemands, s'il n'y avait pas un Villers ou une Mme de Staël ? » Il lui oppose l'œuvre récente de Caroline de Fouqué sur l'*Education des femmes*, ou les lettres de la princesse Frédérique de Bayreuth. Là, du moins, on ne se sent pas gêné par « ce lest encombrant de sentimentalité ramassée au hasard des musées et des grand-routes d'Europe... par cette mélancolie loquace et voluptueuse qui s'enivre de ses propres brumes » (50).

Des thèmes empruntés aux *Eléments* et à *Frédéric II*, thèmes où se manifeste le féminisme si particulier de Müller réapparaîtront, encore à propos de Mme de Fouqué et de son *Taschenbuch für denkende Frauen* (51). Fr. Schlegel a déjà recommandé aux femmes l'étude de la philosophie. Müller à son tour répète que le rôle des femmes ne se limite pas étroitement à la maternité et à diriger un foyer, qu'il ne suffit pas de leur concéder, comme un ornement extérieur, quelques goûts de dilettante, quelque habileté manuelle, ou de langage, « en leur interdisant formellement d'approcher du bureau de leur mari ou de toucher à sa bibliothèque ». Il affirme encore que pas un seul domaine de la vie ne doit être fermé aux femmes. « Par leur instinct médiateur, qui sait unir le présent et le futur, elles donnent sa cohésion à l'humanité. »

Mais après un coup de griffe à Châteauneuf et à son *Histoire des généraux français* qui veut que les Prussiens aient été battus à Austerlitz (52), la collaboration littéraire de Müller aux *Abendblätter* est épuisée. Les articles politiques l'emportent, où Müller sous des chiffres variés, veut ranimer « le dialogue fondamental » qui manque dans la politique prussienne, mais où il se livre en fait à un travail d'opposition.

Le programme des cours de l'Université de Berlin omettant les titres civils des professeurs, Müller voit là une manifestation : la république des lettres affirme son indépendance à l'égard de l'Etat. Et il rappelle, sous le titre de *Pensées indépendantes*, toute une série de principes qu'il a déjà exposés : la liberté d'opinion universitaire doit corriger ses tendances cosmopolites en s'orientant volontairement dans le sens patriotique ; si les savants veulent jouir de quelque considération dans l'Etat prussien, qu'il se mettent donc à son service, et s'appliquent à former, non des citoyens d'une illusoire république savante, mais des fonctionnaires prussiens. Puisque l'unité chrétienne est morte, que la religion, « comme au temps où florissaient Bologne, Paris et Prague », ne donne plus à la science un objet précis, celle-ci ne peut retrouver la vie et la fermeté des contours qu'en se mettant librement au service de l'Etat. Et le terme de *freie Dienstbarkeit* vient

(50) *Abendbl.*, n° 5, pp. 20-21.

(51) *Ibid.*, n° 22 (25 oct. 1810), pp. 89-90.

(52) *Ibid.*, n° 19 (22 oct. 1810), p. 77.

accentuer la nuance féodale que Müller veut donner à cette soumission (53).

Presque aussitôt après, il prenait à partie l'institution des *Députations Scientifiques* auprès des ministères. Ces comités de savants n'arriveront pas à pénétrer de science l'administration prussienne. Ce n'est pas de l'extérieur, « par des lotions chimiques », qu'on nourrit un arbre : il faut que, petit à petit, il tire du sol sa subsistance. Qu'on donne donc, à l'Université, une formation politique aux fonctionnaires. Et qu'on observe ce principe : « Les sciences sont devenues puissantes, et c'est la gloire de notre temps. D'autant mieux le devoir de l'homme d'Etat sera-t-il de les dompter ; il a besoin d'elles, elles ne peuvent pas se laisser étouffer ; il faudra donc qu'il les gouverne » (54).

Si surprenants que pussent paraître de tels principes, personne ne protesta. Il n'en fut plus de même quand Müller s'attaqua à feu Christian-Jakob Kraus, l'économiste de Königsberg, dont le disciple Auersbach publiait par fragments, depuis 1808, les œuvres inédites où la *Richesse des Nations* était vantée comme le meilleur livre qui eût paru depuis le *Nouveau Testament* (55). Sous le chiffre *Ps*, Müller tresse d'abord une couronne à Kraus : il a rejeté dans l'ombre des commentateurs qui n'étaient guère qualifiés pour parler de Smith, montré beaucoup de zèle, et de rares talents professoraux. Mais cette intelligence perspicace resta sans fécondité. Quant à l'œuvre de Smith qui provoqua — Müller n'oublie pas de se brûler à lui-même un grain d'encens — « une réflexion économique plus riche et plus libre », elle est mûre pour le cabinet d'histoire. En la suivant, en voulant l'implanter en Prusse, on séparera douloureusement le droit et l'administration. Et en même temps qu'il laisse réapparaître sa théorie du Droit vivant, Müller s'étonne que Kraus, « tête bien faite, mais stérile », ait pu acquérir une autorité locale, et maintenir tant de considération à Smith.

L'article déchaîna toute une querelle, qui obligea par ailleurs Kleist à démasquer, en tant que rédacteur du journal, l'incognito où il s'était maintenu. Anonymement, le conseiller J.-C. Hoffmann, pour bien montrer qu'il avait deviné Müller sous le chiffre *Ps*, défendait Kraus en prenant vigoureusement à partie la doctrine des *Eléments* et de *Frédéric II*. « Cette infécondité » qu'on reproche à Kraus, « n'est-elle pas plus méritoire que cette fécondité orientée vers le mal », qui ne vise qu'à la nouveauté pour elle-même et lui sacrifierait tout, même le salut de la patrie, ce salut qu'on réalisera tout de même mieux

(53) *Ibid.*, n° 2, n° 3, n° 4 (2 au 4 oct. 1810), pp. 7-8, 11-12, 15-16. Réimprimé par J. BAXA, *Abh.*, 26-30.

(54) *Ibid.*, n° 7 (8 oct. 1810), sous le titre *Wissenschaftliche Deputationen*. Réimprimé dans *Abh.*, 30-32.

(55) *Ibid.*, n° 11 (12 oct. 1810), p. 43. Réimprimé dans *Abh.*, 81-83.

en prêchant l'union « qu'en prêchant des antinomies ? » Brossant un tableau idyllique du bonheur rural depuis l'abolition des servitudes féodales — les paysans affranchis ont juré de ne plus se soûler, maintenant qu'ils sont propriétaires, « serment sublime qui vaut bien celui des trois Suisses » — Hoffmann loue Kraus d'avoir, en aidant à cette résurrection, aussi bien suivi « l'esprit de nos pères » que ces gens qui, mal à propos, abusent de leur génie pour défendre les horreurs du passé. Et pour conclure, Müller est déclaré aussi dangereux que les *Brandons*, lesquels avaient valu à leur auteur, von Cölln, des arrêts de forteresse (56).

Un autre protestataire — le conseiller secret Nicolovius probablement — rappelait à Müller que Kraus, lui aussi, détestait toutes les tyrannies, et avait même donné une théorie du papier-monnaie, à qui les événements avaient apporté consécration (57).

Arnim se jeta alors dans la mêlée. Pour défendre Müller, il railait ce vœu touchant d'abstinence paysanne, cité par Hoffmann, et rappelait que, si Kraus avait pu ainsi agir sur des décisions gouvernementales, il constituait une apparition vraiment miraculeuse en Allemagne, où la science et l'action restaient strictement séparées (58). Hoffmann, tout en revenant de sa dureté envers Müller, déclara tout net à Arnim qu'il n'était guère qualifié pour prendre la parole (59). Arnim, piqué au vif, invoqua l'amitié qui le liait à Müller et le droit de répondre à une calomnie qui comparait l'auteur des *Eléments* à celui des *Brandons* (60). Et pour confirmer cette profession d'amitié, il offrait à Müller, pour la naissance de sa fille Cécile, un distique à la louange des bonheurs familiaux, dans le même numéro où Kleist apportait en hommage sa *Ste Cécile* (61).

Un cinquième adversaire intervint alors. Le conseiller Scheffner, de Königsberg, tint à dire *Un mot, mais d'une autre manière, à propos de C.-J. Kraus* (62). Il rappelait l'adage de Luther : « Que chacun balaie devant sa porte » ; railait ce jeu d'escarpolette « *Pro et Contra* » qui permettait au « Pétulant et sucré M. Ps » de distribuer la louange et le blâme, et opposait la solidité professorale de Kraus à l'art de rassembler quelques *honoratoires*, « de les asperger, avec son arrosoir d'orateur, d'eau de mille fleurs », et de porter, rapide comme la flèche, ses conférences à l'imprimeur. Il ajoutait même que Kraus

(56) *Ibid.*, n^{os} 19, 20, 21, pp. 75-77 ; 79-80 ; 81-83. Sur l'attribution de l'article à Hoffmann, cf. STEIG.

(57) *Ibid.*, n^o 24 (27 oct. 1810), pp. 95-97. Signé Δ^{**} .

(58) *Ibid.*, n^o 27, pp. 108-110. *Noch ein Wort der Billigkeit über Chr. J. Kraus*, article signé L.A.v.A.

(59) *Ibid.*, n^o 34 (8 nov. 1810), pp. 131-132 bis (la pagination 131-134 est répétée deux fois), sous le titre *Kurze Antwort*.

(60) *Ibid.*, n^o 36 (10 nov.), p. 141.

(61) *Ibid.*, n^o 39, (dans ce même numéro, Kleist, d'après des communiqués de police, relate un double suicide dans le département de la Côte-d'Or) et n^o 40.

(62) *Ibid.*, n^o 46 (22 nov. 1810), 179-181,

n'avait pas écrit pour ceux qui oublient d'étudier un temps riche en enseignements et se contentent de lire Adam Smith., ou Adam Müller.

Kleist, gêné de tout ce bruit — il avait, à Königsberg, été l'élève de Kraus (63) — tâcha de se dégager de la querelle en déclarant que, depuis longtemps, il avait pris position. Müller crut clore le débat en rappelant que Smith, fort pertinent tant qu'il s'agissait de l'Angleterre, perdait toute valeur, une fois transposé sur le continent ; il jugeait en outre indécent d'aller chercher, pour simplifier « les hiéroglyphes du passé », une norme au delà des mers, et souhaitait enfin qu'en apparaissant dans leur éclat, les principes sacrés de toute législation fissent bientôt oublier Smith et Kraus, et *Ps* le premier (64). Mais Hoffmann demande encore une rectification : il s'en prenait à Arnim, lui tenait rigueur de voir une intention méchante dans la comparaison avec l'auteur des *Brandons*. « Les œuvres de Luther, de Voltaire, de Burke n'étaient-elles point, elles aussi, capables d'allumer l'incendie ? » Il fallut que Kleist, usant de son autorité de rédacteur en chef, déclarât close une querelle qui s'éternisait et tournait mal (65).

Vaine précaution. Chaque article de Müller allait attirer une riposte et amorcer une polémique. A la mi-novembre, Müller donnait aux *Abendblätter* deux *Fragments* (66). Le premier protestait contre ce respect, officiellement affiché, des privilèges personnels et privés, tandis qu'on foulait aux pieds ceux des grands ordres sociaux et des corps constitués, qu'on accordait même plus de crédit au particulier qu'à une classe de citoyens. L'autre attaquait les disciples de Smith, « les philosophes du bénéfice net », qui tout en poussant à l'infini les besoins idéaux de la Nation, fondent, par contradiction, leur système économique sur les seuls biens tangibles.

Raumer, que les Conférences sur *Frédéric II* avaient si bien loué, riposta en attaquant « les apôtres de l'obscurantisme et des servitudes féodales selon Burke », les « philosophes du bénéfice zéro », et affirma que le bien-être de la Nation ne pouvait procéder que du bonheur des particuliers, non d'un retour aux temps d'avant la Réforme (67).

Mais la querelle allait s'envenimer. Le 27 octobre, l'édit d'Hardeberg, qui abolissait tous les souvenirs féodaux, avait porté un coup droit aux principes müllériens. Selon une lettre à Rühle, lettre qui date vraisemblablement de fin octobre, le chancelier aurait invité Müller à défendre lui-même dans les colonnes des *Abendblätter* les mesures gouvernementales. Müller répondait en adressant à Rühle,

(63) STEFANSKY, *Ein neuer Weg zu H. von Kleist* (*Euphorion*, XXIII, p. 655).

(64) *Abendbl.*, n° 48 (24 nov. 1810), 187-188.

(65) *Ibid.*, n° 52 (29 nov. 1810), 205-206.

(66) *Ibid.*, n° 40 (15 nov. 1810), 157-158. Réimpr. dans *Abh.*, 85-86.

(67) *Ibid.*, n° 44 (20 nov. 1810), 172-173.

pour la *Pallas*, un fragment des *Lettres Prussiennes*. Riposte dange-reuse pour son auteur, car le secret des correspondances n'était pas assuré.

Mais Müller va plus loin. Sous le chiffre *Ps*, dont le mystère était depuis longtemps levé, il affirmait, dans un article sur le *Crédit de la Nation*, que la législation d'un Etat important ne peut jaillir toute faite de la tête d'un homme, fût-il le meilleur, mais « du conflit et de la discussion des grands ordres de la Nation » ; en second lieu, qu'on ne peut engager le futur qu'autant qu'on respecte soi-même le passé. Il vante donc de nouveau les *perpetual annuities* anglaises : si la masse des biens donne sa base au crédit privé, c'est sur l'ensemble des lois que se fonde le crédit de l'Etat (68).

Raumer riposta. En calquant ses termes sur ceux de Müller, il arrivait à acclamer le législateur unique, le droit naturel, et répondait que si l'Angleterre peut se permettre de mobiliser le crédit de l'Etat sous forme de bons perpétuels et inescomptables, elle le doit à sa situation géographique et à ses six cents vaisseaux de ligne plus qu'au respect de la tradition (69).

Plus grave que la riposte de Raumer était l'ordre royal du 18 novembre qui, flairant dans l'article de Müller une demande de réunion des Etats généraux, soumettait les *Abendblätter* à la censure préalable. Aussitôt après notification de cet ordre, Müller — *Ps* demandait que, dans l'affaire Kraus, on voulût bien l'oublier. Mais en même temps (70) une satire, dont l'auteur reste indéchiffrable, mettait à mal Raumer, Rehberg et les auteurs de compte-rendus qui, sur des *excerpta* arbitraires, avaient condamné les *Eléments*.

Cependant Müller montre tout à coup une curieuse circonspection. Il avait introduit auprès de Hardenberg une requête où il demandait d'être nommé chancelier de l'Université de Francfort-sur-l'Oder. Le jour même, Kleist met le point final à la querelle Kraus. Et l'on ne peut dire si Müller retira, ou si la censure refusa un article sur *la Liberté des métiers*, où la bataille reprenait contre l'édit du 27 octobre (71).

Müller y rassemblait tout l'arsenal de ses arguments contre l'autonomie des fortunes privées à l'égard de l'Etat, contre la monarchie universelle, la paix perpétuelle, ou « cette morne paix par l'industrie qui écarte les divins désirs de guerre et de paix supérieure », et qui voudrait « passer au laminoir la terre entière et ses climats ». Il trace de l'interdépendance des fortunes un tableau typique. Une différence qualitative, sexuelle, est nécessaire pour que les fortunes parti-

(68) *Ibid.*, n° 41 (16 nov. 1810), 159-160. Même idée dans *Welches sind die Erfordernisse* (*Abh.*, 34).

(69) *Ibid.*, n° 45 (21 nov. 1810), 175-176.

(70) *Ibid.*, n° 49, p. 189.

(71) *VS*, I, 76-87 ; *Abh.*, 68-75.

culières puissent s'apparier et se féconder : la pâture appelle le labourage, la fortune urbaine une fortune rurale. Mais cette opposition ne peut en rien se comparer à l'opposition mécanique des pièces d'un engrenage, à la roue à fuseaux et au lanterneau. Isolée, une fortune privée reste asexuée, improductive, morte. Il lui faut « le sacrement de mariage », car seule la famille crée et entretient les individualités, ce que ne pourrait faire une libre concurrence que Müller compare à la communauté des femmes et des biens. Reprenant l'idée centrale de *Poetischer Besitz*, il montre que l'homme vit « en état de mariage avec sa propriété », forme avec elle un couple qui appelle la coopération de couples analogues, puis avec eux un tout d'une puissance supérieure, un capital urbain, par exemple, qui appelle à son tour la collaboration d'un capital rural, puis avec ce dernier une entité nouvelle, l'Etat, *die grössere Ehe des Staates*. Ces fortunes particulières concourent donc à engendrer l'Etat, mais il les soutient, comme les ailes l'oiseau, et c'est lui qui en dernier ressort renvoie aux fortunes particulières leur fécondité (71 bis). « Désindividualiser » la propriété tuerait donc l'Etat. L'impérialisme politique et l'impérialisme de l'or n'ont pas détruit encore toutes ces garanties particulières que l'Etat donne aux fortunes privées. N'imitons pas les Etats « déjà morts, bien que sortis de la dernière fournée ». Renforçons l'antinomie génératrice de vie, garantissons la libre cession des biens meubles, mais rendons plus immobiles encore les biens fonds.

A la place de l'article, étouffé ou retiré, parut, sous le chiffre *lh*, un article du même titre, mais d'inspiration opposée qui invoque Smith et Kraus, réclame la libre concurrence et donne comme argument suprême que si la liberté de conscience attira aux Etats-Unis d'excellents citoyens européens, la Prusse fera un bénéfice du même ordre en proclamant la liberté des métiers (72).

Mystère troublant que cet article. Sous le même chiffre était paru quelques jours plus tôt (73) un *Esprit de la Nouvelle Législation Prussienne*, dont le titre calque curieusement celui de plusieurs conférences des *Eléments*. Ce « fragment d'un ouvrage inédit » reprenait d'abord des thèmes müllériens. La surface et le chiffre de la population ne déterminent pas la force d'un Etat ; celle-ci ne dépend que d'un facteur : le patriotisme des habitants. Puis on demandait que les citoyens participent davantage à la vie politique. « *Die Nation wird mitwirken müssen* », déclaraient les conférences sur *Frédéric II*. On

(71 bis) Cf. une idée analogue dans *Welches sind die Erfordernisse* (*Abh*, 35) : « Toute richesse est toujours de double nature, à la fois *feod* et *allod* ; l'homme ne peut posséder qu'autant qu'il est lui-même possédé par un objet plus grand, par l'Etat, par un bien foncier, par le capital. » De même, au sujet du caractère individuel et sexuel de la propriété.

(72) *Abendbl*, n° 55 (3 déc. 1810), 215-217.

(73) *Ibid.*, n° 52 (28 nov. 1810), 199-201.

ne mettait à cette collaboration qu'une condition préalable — sous laquelle on pouvait comprendre tout ce qu'on voudrait — : écarter tout ce qui gênerait un élan amoureux du peuple vers le roi. Puis l'auteur louait l'effort administratif prussien depuis la paix de Tilsitt, et plus particulièrement l'Edit du 27 octobre, et donnait du « législateur sublime » à Hardenberg. Après avoir fait sonner avec insistance des thèmes müllériens, le rédacteur de l'article affichait une soumission entière aux désirs du gouvernement.

Si Müller n'avait pas sollicité une fonction universitaire, si d'autre part Hardenberg ne lui avait pas demandé l'intervention officieuse que trahit le lettre à Rühle, on le laverait de tout soupçon. Raumer ne s'était-il pas amusé déjà à calquer son style et ses arguments pour conclure à l'inverse ? Mais Müller n'hésitera pas quelques jours après, à signer de ses initiales un aveu de bonne volonté, presque une amende honorable, pour opérer ensuite une conversion complète, en paroles tout au moins.

Miszellen (74) signale la chute désespérante, en Autriche, de ce papier-monnaie qui jadis était vanté comme un bienfait du ciel. Müller n'espère plus le salut que dans un acte analogue à celui des propriétaires anglais, en 1797 : le crédit privé, mieux, le bon vouloir des particuliers, sauvera donc l'Etat, ou du moins le mettra sur le chemin du salut.

Le 15 décembre enfin, Müller adressait à Kleist, en demandant de l'imprimer le jour même, une *Lettre de Berlin* qui contraste fort avec les *Lettres Prussiennes*. Kleist, qui redoutait de nouvelles affaires, la communiqua confidentiellement à Raumer et celui-ci fit autoriser la publication (75). La lettre parut deux jours après, sous le chiffre *l.v.p.* (76). Comme si Müller avait tenu à lever lui-même son anonymat, un rappel de formules chères apparaissait dès les premières lignes : l'intérêt que la nation porte à la législation nouvelle ne pouvait mieux s'exprimer que « dans la lutte » et dans la vivacité du *pro et contra*. Hardenberg se voit décerner ensuite les louanges les plus hautes : « quel citoyen refuserait les sacrifices qu'on lui demande pourvu qu'Hardenberg reste à la tête du gouvernement ?... Seul un tel homme peut sauver la patrie ». Et Müller fond sur les impudents qui se mêleraient de juger une législation dont une partie seulement a été promulguée. Sans doute, les nobles se plaignent. Les gros sacrifices ne retombent-ils pas sur eux, dès qu'il s'agit de sauver l'Etat ? A mots enveloppés, bien mollement, Müller suggère qu'on prenne leurs doléances en considération. Mais Hardenberg n'est-il pas noble lui aussi ? Et en brochant sur le *Nur Resignation adelt* des

(74) *Ibid.*, n° 59 (7 déc. 1810), 233-234.

(75) RAUMER, *Lebenserinnerungen*, 231.

(76) *Abendbl.*, n° 67 (17 déc. 1810), 263-266.

Conférences sur *Frédéric II*, il exalte la beauté des sacrifices, prêche la patience confiante et acclame le roi. A supposer que Müller ait rédigé les deux articles signés *Ih*, le retournement point par point de sa conduite y serait moins violent et moins choquant que dans la *Lettre de Berlin* qu'il a bel et bien écrite.

Nous ne voulons point charger sa mémoire de méfaits qu'il ne commit peut-être pas. A-t-il, sur invitation officielle, écrit l'article sur l'*Abolition du Colanat* ? Ce n'est pas impossible, puisque, sans vergogne, il abandonnait toutes ses positions. Si l'article n'est pas de lui, quel habile pastiche de son style ! Rien n'y manque, ni des termes favoris comme *Unmündigkeit* ou *Schranken*, ni le rythme de la clausule (77). Il semble bien que depuis l'ordre royal imposant la censure aux *Abendblätter*, et surtout depuis qu'il demande la chancellerie universitaire de Francfort, Müller tienne à se donner l'apparence de suivre exactement les désirs de Hardenberg.

Après un entrefilet signalant avec louanges *Halle und Jerusalem* et la *Comtesse Dolorès*, sa collaboration aux *Abendblätter* s'arrêtera. Il ne fera plus qu'annoncer lui-même la publication prochaine de ses *Staatsanzeigen* (78).

Que Müller ait, par malignité, entraîné Kleist dans une rébellion où il ne pouvait que se perdre ; que Müller ait, comme on l'a dit, ruiné de propos délibéré les *Abendblätter* comme jadis le *Phæbus*, autant de légendes. Le journal tiendra plus d'un trimestre après le dernier article de Müller. La censure, il est vrai, le surveille si étroitement que, malgré toute son habileté, Kleist est obligé de recourir, pour garnir ses colonnes, sinon au serpent de mer, du moins à des histoires d'ondins, de sirènes, et autres invraisemblances. Mais de cette étroite surveillance, Müller est et reste responsable. Il usa des *Abendblätter* comme d'une tribune politique, les fit dévier de leur destination première. Sans doute espéra-t-il, par une conversion sans gloire, sauver le journal et Kleist en se sauvant lui-même. Mais le mal était fait.

De sa conversion suspecte, Müller ne retira pas le moindre bénéfice. Le poste de chancelier universitaire lui fut refusé le 16 janvier 1811. Les considérants du refus sonnent comme un outrage. Lui qui n'avait jamais été seulement *Privatdozent*, comment pouvait-il se

(77) *Ibid.*, *Aufhebung der lassaüerlichen Verhältnisse*, n° 76 (29 déc. 1810), pp. 300-301. « D'origine ministérielle », dit M. MINDE-POUET. Voici le début, rythmé comme du Müller : « Wenn in dem Edikt vom 27. Oktober die Aufhebung der lassaüerlichen Verhältnisse angedeutet, und demjenigen Theil der Unterthanen der sich früher keines Eigenthums seiner Besitzungen erfreute, die Ertheilung desselben angekündigt wird, so folgt, trotz der augenscheinlichen Wohlthätigkeit dieser Massregel und der heilsamen Wirkungen, die sich davon ohne Zweifel für jede Art ländlicher Industrie ergeben werden, doch nicht, dass dieselbe plötzlich und mit Einem Schlage werde ins Leben gerufen werden. »

(78) *Abendbl.*, n° 76 (29 déc. 1810), pp. 301-302, article signé *rs*. *Ibid.*, 1811, n° 32, 7 février, p. 128.

croire apte à de telles fonctions ? Il voit du même coup s'envoler l'espoir d'une chaire à Berlin.

Müller songe donc à vivre de sa plume. Il demande l'autorisation, encore une fois, de publier ses *Staatsanzeigen*, les annonce même dans les *Abendblätter*. Son intention est d'expliquer la nouvelle législation, de lui donner un commentaire juridique. « Les temps sont changés ! » Les gouvernements ont cessé d'être muets ; ils provoquent eux-mêmes « la libre et modeste recherche des principes qui autrefois constituaient un arcane aux mains de rares élus ». Et il souhaite qu'on ne dédaigne pas « une voix qui sort d'un cœur limpide ». En réponse à la demande de Müller, un ordre royal du 25 février 1811 prescrivait à la censure de retenir tout ce qu'il lui soumettrait.

Le gouvernement, en effet, n'ignorait pas quelle part revenait à Müller dans la fondation de la *Christlich-Deutsche Tischgesellschaft*, suspecte aux réformateurs prussiens. Müller avait été le second d'Arnim dans cette entreprise, et les milieux ministériels trouvaient un goût d'opposition cachée à ces dîners hebdomadaires, d'où étaient strictement exclus « les Philistins et les Juifs ». Antisémitisme un peu surprenant quand on songe que les *Abendblätter* sortaient des presses de Hitzig, et que Müller, dans la *Pallas* et dans les *Elements* avait pu vanter dans le peuple juif un modèle de nation organique. Il est vrai qu'on pouvait — et l'on ne s'en privait guère — déclarer les juifs déchus de leurs vertus anciennes, qu'on voyait en eux des adorateurs du Concept et non de l'Idée, qu'on les rendait personnellement responsables, ou peu s'en fallait, des maux où se débattait la Prusse. Le gouvernement n'ignorait pas non plus la composition de la société ; Müller avait enrôlé Kleist et Louis Vogel, Arnim avait amené Brentano et Fouqué, puis des nobles, Marwitz, Beckedorff, Schütz, tous entichés de Müller et de ses théories sur la noblesse foncière ; on rencontrait aussi dans ces réunions des juristes comme Savigny et Eichhorn, parfois même un hôte inattendu, Fichte ; enfin des officiers hostiles à une politique qui faisait de la Prusse un satellite de la France. Tous se trouvaient d'accord pour repousser la centralisation égalitaire et les principes de l'Etat rationaliste et révolutionnaire, pour réclamer le maintien des grands ordres et des privilèges féodaux. Arnim, comme Müller, protestait contre l'orgueil d'un siècle qui se croyait insurpassable, et contre le culte des sauveurs hors série, donc contre les principes de l'Etat frédéricien (78 bis).

Marwitz eut l'idée d'une requête collective au roi. Müller la rédigea, la recopia de sa main ; puis, tout le monde se refusant au moment de signer, Marwitz seul apposa son nom, et envoya la requête au chancelier. Müller n'ignorait pas que son écriture et son style étaient connus. Comme il touchait un traitement d'attente,

(78 bis) Cf. SCHULZE, *Gräfin Dolorès*, 26.

gage d'une promesse d'emploi, on peut se demander à quels mobiles il obéissait. Sans doute, en montrant qu'il serait dangereux de lui refuser une place, espérait-il hâter une décision en sa faveur. En tout cas, dans la requête du 11 février, il se rangeait nettement du côté de l'opposition.

Après des louanges au chancelier, Marwitz, par la plume de Müller, regrettait le vieux statut des métiers, déplorait la nouvelle liberté ; « sans vouloir restreindre les pouvoirs législatifs du roi », il réclamait une Assemblée centrale, pour une part élue par les « principales classes du peuple », pour une part désignée par droit de naissance. Tous les ans, elle discuterait et ratifierait la politique du gouvernement. Marwitz réclamait aussi pour les nobles le droit, non de fixation, mais d'approbation du taux de l'impôt. Enfin, en reprochant à Hardenberg de vouloir composer avec les « représentants passagers » des idées révolutionnaires, il demandait au gouvernement de reconnaître en Prusse l'existence des Ordres, de maintenir ou de rétablir les constitutions provinciales, de respecter les formes traditionnelles de la propriété rurale noble.

Une assemblée de notables fut, en fait, convoquée à Berlin pour la fin de février. Mais ce n'était guère pour répondre aux désirs de Marwitz et de Müller. La requête n'obtint qu'un résultat effectif : celui de soumettre les œuvres éventuelles de Müller à une censure préalable plus stricte, ce qui équivalait à une défense de publier.

Tout en soutenant la lutte engagée par Marwitz et en l'excitant à agir (80), Müller s'inquiète de ses *Staatsanzeigen*. Il soumet au président de police Gruner des articles sur la représentation nationale et sollicite l'*imprimatur*. Gruner répond avec lenteur, omet de rendre les articles, malgré de véhémentes supplications de Müller. Le mauvais vouloir des bureaux finit par étouffer les *Staatsanzeigen*.

Mieux encore : Hardenberg songe à se débarrasser de Müller. On fait briller à ses yeux l'offre d'une mission à Vienne. Mission mystérieuse, dont il ne reste aucune trace, si ce n'est que Müller devait présenter à Gentz les compliments du chancelier. Il est peu probable que Müller se soit laissé prendre à si mince appât. Comme, dans son premier rapport de Vienne, il rend compte longuement des relations qu'il a nouées jusque dans les bureaux, de son amitié avec Johnson, l'agent anglais si habile à forcer le blocus, de l'avantage, enfin, qu'on pourrait tirer d'une imprimerie clandestine dont il dispose en territoire helvétique ; — comme, dans son second rapport, il réclame un but à son activité, les moyens d'exercer celle-ci, et se plaint qu'on le laisse en souffrance, il semble très plausible que Müller, envoyé à

(79) Les détails de l'affaire ont été contés par KLOSE, *Hardenberg*, Halle, 1851 ; par STEIG, enfin par FRÉD. MEUSEL, *F.A.L.v. der Marwitz*, Berlin, 1908-1913, 2 vol.

(80) Cf. MEUSEL, II, 266-269.

Vienne avec mission avouée de rafraîchir les rapports de Hardenberg et de Gentz, devait s'y installer, nouer le plus de relations possibles, et attendre là-bas des instructions plus précises. Dès la fin d'avril, Müller a accepté la mission.

Le 9 mai, la noblesse des cercles de Lebus, Storkow et Breskow, sous la signature de Marwitz, Finkenstein et Schütz, remettait une nouvelle requête. Tous trois, amis de Müller, reprennent des idées qu'il exprima jadis : ils condamnent l'emprunt à l'étranger de législations toutes faites, rejettent les constitutions octroyées et qui n'ont point grandi organiquement, blâment la soif de bénéfices matériels. Au catalogue des maux que signalait Müller, ils ajoutent une rubrique nouvelle : la pernicieuse influence des banquiers juifs.

Schütz, préfet, fut destitué ; Finkenstein et Marwitz, officiers, arrêtés et menés en forteresse. Et Hardenberg se hâta de faire partir le gêneur Müller. Gentz le prévint des difficultés qui l'attendaient à Vienne : la vie y était affreusement chère, et le talent n'arrivait pas à s'y faire jour. Müller, qui pensait que sa mission durerait assez peu, et qu'il allait enfin obtenir, au service de la Prusse, une situation enviable — d'autant mieux qu'en jouant d'offres autrichiennes, il pourrait peut-être forcer la main au chancelier — partit avec les siens, à la fin de mai.

Hardenberg, bien résolu à ne pas laisser rentrer à Berlin un personnage qui le gênait tant, lui fait, pendant deux ans encore, verser un traitement d'attente. Quand Gentz, à qui l'affaire paraît trouble, demande au chancelier d'abattre franchement son jeu, et de dire ses intentions au sujet de Müller, Hardenberg lui affirme que « M. Müller, lorsqu'il rentrera, sera placé à son entière satisfaction ». Mais volontairement il omettra de le rappeler. En avril 1812, il lui fait encore savoir, en lui payant à l'avance un an de traitement, qu'il peut encore rester à Vienne. Müller, qu'on nous présente trop souvent comme un déserteur à la cause prussienne, s'est laissé jouer par le chancelier. C'est Hardenberg lui-même qui le fit partir, et l'obligea à se créer en Autriche une existence nouvelle (81).

(81) Cf. RAHMER, *H. v. Kleist als Mensch und Dichter*, 171-219, a fixé le détail des démarches de Müller. Ce qui n'empêche l'un des exégètes de Kleist les mieux disposés pour Müller, M. BRAIG, *H. v. Kleist*, 566, d'écrire encore, après RAHMER : « Müller retourna à Vienne auprès de Gentz, pour se créer là-bas le champ d'action qu'il ne pouvait trouver dans sa patrie trop étroite. » Certaines erreurs ont la vie dure.

CHAPITRE XII

A VIENNE ET A LEIPZIG

LES DERNIÈRES ŒUVRES (1812 à 1829)

Müller arrivait à Vienne sous des auspices peu favorables. Certes, le change baissait, mais le coût de la vie augmentait dans une mesure disproportionnée, et le traitement d'attente risquait de se montrer d'autant plus exigü que la famille de Müller promettait de bientôt s'accroître ; l'été, chassant de la ville à peu près toute la société, emplissait les rues de poussières et de vent — ce vent que déteste Müller ; et Gentz, si prompt d'habitude à saluer de sa joie l'arrivée de l'ami, cachait mal son manque d'enthousiasme.

Mais Müller — quoi qu'on en prétende d'habitude — n'était pas venu à Vienne avec la pensée de s'y installer définitivement. Fonctionnaire prussien, il attend en Autriche une mission que doit lui confier le chancelier : il ne convoite pas d'entrer au service de l'empereur, quoiqu'il soit bien noté à la cour d'Autriche, sur le rapport de Lobkowitz. Mais prussien il est, et il reste prussien (1).

Persuadé qu'il va recevoir bientôt sa mission nouvelle, il ne comprend pas les inquiétudes de Gentz, s'étonne que son ambassadeur Humboldt le traite « à moitié comme un banni ». Son premier rapport à Hardenberg, assez aigu de ton, ne sonne guère comme celui de quelqu'un qui cherchait à s'implanter en Autriche ; si la police viennoise l'avait connu, elle aurait aussitôt expulsé son auteur. Mais Müller, assez maladroitement, y vante l'archiduc Maximilien d'Este,

(1) BRAIG lui-même, pourtant favorable à Müller, semble épouser tous les vieux griefs. (*H. V. Kleist*, 566.) RÜHL (*Briefe und Aktenstücke*, I, II, L) pourtant peu enclin à blanchir Müller, ruine les assertions perfides de DOROW (*Denkschriften und Briefe*, III, 215-217). Et RAHMER avait assez clairement tiré le bilan de l'affaire Hardenberg-Müller. — M. CARL SCHMITT (*Polit. Rom.*, 68) note bien que Müller n'a pas de sympathies spéciales pour l'Autriche, mais, à la page précédente, il le montre encore rejoignant de son propre chef son ami et complice Gentz.

et avoue que le prince — qui d'ailleurs ne jouit pas des faveurs impériales — serait heureux de le garder près de lui (2).

De son côté, Hardenberg entretient Müller dans ses illusions, lui promet une place quand il reviendra, et lui fait toujours verser son traitement d'attente. Müller, en octobre, s'étonnera de se trouver « comme en congé », réclamera « un bui, et des moyens », fera même, en termes suppliants, amende honorable et reconnaîtra tous ses péchés de 1811. Rien n'y fait : Hardenberg ne le rappelle pas.

Ni Frédéric Schulze, ni Stägemann, à qui il confie son désespoir, sa « nostalgie de Berlin », ne pourront lui faire obtenir la grâce qu'il espère : rentrer en Prusse. En 1812 encore, les *Vermischte Schriften* débiteront par un acte de foi en la Maison de Hohenzollern ; de même les *Lettres agronomiques* accorderont un rang à part à « la Prusse impérissable » ; quand il demandera l'autorisation de parler publiquement de l'éloquence allemande, comme lorsqu'il vantera les bienfaits que l'Autriche retirerait d'une banque nationale, Müller ne cachera pas, mieux encore, il revendiquera sa qualité de Prussien (3). Il est donc inique d'accuser Müller de double jeu, ou de désertion (4). Müller, obéissant aveuglément à son chef Hardenberg, ne trahit pas plus que Pfuel, qui, en 1812, est officier autrichien, et sera chef de bataillon russe ; que Rühle, colonel weimarien, attaché au quartier général de Bernadotte, donc dans les rangs français à Wagram ; que Varnhagen, blessé à Wagram sous l'uniforme autrichien ; que tant d'autres encore, Lucchesini ou Gneisenau ou Müffling, ou surtout l'imbattable champion de ces transformations multiples, Wintzingerode (5). Müller ne demandait qu'à servir une patrie qu'il aimait sincèrement, mais on lui barra le chemin du retour.

*
**

Gentz qui redoutait la vivacité un peu étourdie de Müller — crainte dont il s'ouvre à Hardenberg tout en essayant de tirer au clair la situation de son ami — l'introduisit cependant dans les milieux du gouvernement. Lobkowitz l'y aida sans doute, et bientôt Müller, qui avait aussi retrouvé Buol, était présenté au comte Wallis et à Metternich. Parmi les agents de la diplomatie occulte, il fréquente surtout Johnson. Et pour couronner sa chance, l'archiduc Maximilien, à qui ses protecteurs l'ont vanté, s'enflamme pour lui, le loge chez lui et

(2) BAXA, *AM*, 190.

(3) Lettre à Heeren, 6 mai 1816. — BAXA, *AM*, 203-206 ; RÜHL, I, 136-138 ; VS, I, 8, 9 ; 299.

(4) ED. V. BÜLOW, *H. v. Kleist Leben und Briefe*, 58 ; LUDWIG ROBERT dans RAHMER, *H. v. Kleist als Mensch und Dichter*, 177.

(5) Cf. WITT, III, 34.

lui accorde ouvertement son patronage. Par ailleurs les groupes amicaux de Dresde et de Berlin se reforment à Vienne. Pfuel, capitaine autrichien, se trouve en mission aux Archives ; Rühle, qui vient de quitter sans gloire le duc Charles-Auguste, arrive à son tour, tout fier de la renommée que lui valent ses articles sur les batailles du Marchfeld. Ils amènent à Müller le commandant Catinelli, qui écrit des ouvrages de stratégie. On retrouve aussi Loeben et le jeune Théodore Körner, Joseph Eichendorff, Brentano, Varnhagen, et Frédéric Schlegel — qui voudrait bien confier à Müller la correction de *Philosophie de la Vie*, mais doute de son exactitude dans cette sorte de travaux (6).

Tout ce groupe fut, vers la fin de novembre 1811, bouleversé par la nouvelle du suicide de Kleist. On s'accordait à le blâmer. Mais Müller, dans l'*Observateur autrichien*, risque un plaidoyer en faveur de son ami. Il veut même rassembler des documents pour lui élever un monument littéraire. Pieuse attention malheureusement abandonnée, et qui ne trouva guère d'écho auprès des anciens amis de Kleist. On en voulait même à Müller de ne pas voir, intentionnellement, l'absurdité de cette fin, et d'y chercher, un peu artificiellement, une intention grandiose, une beauté à donner le frisson (7). Sans doute Müller condamne dans le suicide un attentat blasphématoire aux lois de la foi chrétienne, mais il tâche de montrer dans ce geste l'aboutissement logique, et presque beau dans sa rigueur, d'un double cycle de pensées, chez Kleist et chez Henriette Vogel. Kleist s'accordait certainement avec Müller, qui dans *Modulations de la douleur*, veut qu'une paix supérieure naisse, non de l'alternance du mal et de l'accalmie, mais de la diversité même des souffrances (8). Kleist n'avait pu réaliser sa sublime mission ; cet échec l'avait tué bien avant le voyage à Wannsee. Et dans son désir de mourir, Müller aperçoit comme un défi porté à la mort elle-même, une tentative suprême pour la vaincre, pour « crocheter la porte » qu'ouvre seulement un décret de Dieu, pour gagner « une sphère » moins méprisable.

Déjà, à la fin d'août, Müller avait eu la douleur de voir mourir Collin, à qui le liait leur commune amitié pour Kleist (9). Mais, grâce à Collin, il avait pu nouer à Vienne d'autres connaissances : Pilat, rédacteur en chef de l'*Observateur autrichien*, le baron Penkler, Hormayr, Ringseis, Klinkowström, Caroline Pichler. Bientôt le groupe s'accroît de Guillaume Schlegel, arrivé de Munich presque en même temps que Baader, pour qui Müller conçoit une durable amitié. On

(6) J. KÖRNER, *Briefw. Schlegels*, 135.

(7) CAROLINE PICHLER, *Denkwürdigkeiten*, 415. L'article de Müller parut dans l'*Oesterreichischer Beobachter* du 24 déc. 1811.

(8) VS, I, 361 sqq.

(9) On se demande comment BRÜHL, *Gesch. der kath. Lit. Deutschlands*, 385, peut conclure que Müller exerça « une forte influence » sur Collin.

se réunit dans le salon de Madame Flies, où l'on lit la *Fiancée de Messine*, puis Frédéric Schlegel mène Müller chez la baronne de Matt, éprise de toutes sciences et surtout d'astronomie.

Mais, de toutes ses connaissances viennoises, une surtout marquera, celle du P. Clément-Marie Hofbauer. Singulière figure que cet ancien ouvrier boulanger, hésitant d'abord entre le fournil et la vie d'ermite, s'adressant directement au Pape pour avoir des lumières sur sa vocation, subitement résolu à se faire pêcheur d'hommes et confiant au hasard le choix de l'ordre où il entrera, dressé au métier de missionnaire par Alphonse de Liguori en personne, errant d'Italie en Pologne, soupçonné de rapports secrets avec un ordre aboli, car il déteste le fébronianisme et le clergé joséfiste, jadis banni de Russie et sans cesse menacé d'expulsion, titulaire d'un volumineux dossier à la police judiciaire, aujourd'hui sans un sou, demain fondant une œuvre, confessant des ouvriers des faubourgs à l'église des Mechitaristes, et des nobles à l'oratoire privé de l'archiduchesse Béatrice, profondément aimé de ses pénitents. Directeur de conscience plus que théologicien, le P. Hofbauer ne négligeait point d'attaquer Wessenberg et ses partisans ; autour de lui, on répétait plaisamment que si les Evangiles avaient paru à Vienne, la censure théologique se serait empressée de les faire saisir (10).

Müller rencontra le P. Hofbauer soit chez le baron Penkler, qui longtemps donna asile au Rédemptoriste, soit chez Frédéric Schlegel, qui le connaissait depuis plus de deux ans. Au rebours de Baader qui reprochait au Père de faire passer les avis du confesseur avant la loi de l'Evangile (11), Müller fut rapidement conquis. Zacharias Werner rangeait d'ailleurs le P. Hofbauer parmi les *Kraftnaturen*, au même titre que Goëthe ou Napoléon, et déclarait difficile d'échapper à son attirance.

Müller songeait alors à ses conférences sur l'Art oratoire. Fidèle à la pensée du *Gegensatz*, il refusait ces succès d'éloquence où l'on ne cherche qu'à abattre l'adversaire, à lui imposer la tyrannie d'une démonstration. Justement, Hofbauer préférait la méthode douce à celle qui réduit l'adversaire au silence. Et l'élan amoureux vers le Christ lui offrait souvent ce « Tiers Terme supérieur » où toute discussion s'apaise d'elle-même en une communion. A Schlegel, qui venait de développer devant lui des arguments redoutables pour l'orthodoxie, le Père déclarait en l'embrassant : « N'empêche que tu restes mon excellent Frédéric ». Mieux encore : en face de la Réforme, où Müller voyait l'inévitable révolte contre un traditionnalisme qui se pétrifiait, Hofbauer adopte une attitude qui doit plaire à un ex-prottestant ; la Réforme ne fut point l'œuvre de révoltés, de négateurs sata-

(10) A propos du P. Hofbauer, voir notre Bibliographie, *in fine*.

(11) BAADER, SW (Hoffmann), X, 122. « *Zur Beruhigung skrupulöser Gemüther* ». Il y accuse aussi les Rédemptoristes d'erreurs quietistes et molinistes.

niques, mais de gens qui réclamaient une religion pour le cœur (12). Elle apparaît donc comme un effort, malheureusement dévié, pour retrouver la somme de la vie intérieure, pour mettre le Christ et sa parole au centre de toutes nos préoccupations et de toute notre vie.

Pénétrer notre vie de religion, voilà ce qui comptait, pour Müller comme pour Hofbauer. Au contact d'un théologien plus combatif, d'un docteur plutôt que d'un confesseur, Müller eût sans doute éprouvé une secousse assez rude, et son catholicisme fourre-tout, moins riche de données dogmatiques que d'inspirations où l'on retrouvait, à côté de notions venues de Schleiermacher, une persistance du panthéisme antinomique et même une sorte de révélation seconde, son catholicisme qui osait faire de l'Etat un instrument du salut, eût sans doute très mal supporté le choc. Tout doucement, Hofbauer substitua dans la pensée de Müller, à l'Eglise telle qu'il l'imaginait, l'Eglise telle qu'elle était. Le vieux levain panthéiste s'éliminera progressivement, sans heurt. Travail lent et insensible, qui accompagne la conversion de Sophie Müller, et qui amène Müller à l'orthodoxie. Il prendra désormais pour sceau le symbole eucharistique du pélican nourrissant sa charité ; il pourra déclarer à Perthes qu'il est catholique, donc du parti de ceux qui croient que la vérité s'offre à nous, entièrement et définitivement révélée (13).

Avec Klinkowström, Philippe Veit, Ringseis, Joseph Eichendorff, on le verra au cercle du Strobelskopf, qui groupe les ultramontains. A fréquenter ce club, Müller ne gagne pas l'estime des milieux officiels et surtout du clergé en place. On aimait que les gens soient catholiques, mais sans trop de piété. Catéchistes, orateurs, théologiens, étaient presque tous convertis en vicaires savoyards. La censure théologique flairait partout comme un relent d'ordres abolis. Et quand la police rassemblera des fiches sur Müller, et à son actif signalera sa conversion, le chanoine Gruber, conseiller d'Etat, notera en marge que « ce n'est point là une recommandation ». Pas plus qu'il n'est venu à Vienne pour y mendier une place, Müller ne s'enrôle par arrivisme parmi les fervents du P. Hofbauer.

*
**

Les douze cents thalers annuels se montrant un peu justes, Müller songea bientôt à user des vieux expédients. Dès août 1811, il demande au comte Wallis de l'autoriser à faire une série de conférences sur « l'ensemble des sciences politiques et la théorie de la monnaie ». Cette dernière partie du programme effraya le Ministère des Finances

(12) Cf. J. PERTHES, *Perthes' Leben*, 1861, II, 124.

(13) Cf. J. PERTHES, *Perthes' Leben*, II, 217.

qui se débattait dans des ennuis toujours croissants. Renvoyée à la Commission Impériale de l'Instruction Publique, la requête traîna de bureau en bureau, provoqua des enquêtes de police, puis fut rejetée.

Hormayr ouvrit alors à Müller les colonnes de ses *Archives de Géographie*. Presqu'en même temps que Pfuel y présentait au public viennois l'économie politique selon les *Eléments*, Müller, en septembre, publiait son *Projet d'un Séminaire des Sciences Politiques* (14). Déjà, dans *Frédéric II*, il avait réclamé la création d'un corps d'état-major des fonctionnaires, d'une école normale destinée à le recruter, car les universités ne se préoccupaient guère que de sciences pures. Après avoir rassemblé dans un raccourci très serré les grandes idées de ses théories politiques et économiques, tant au sujet de la paix, mère de l'égoïsme, des impôts, de la liberté du commerce, que de la confiance en l'Etat et du papier-monnaie, il expose son programme. Pour donner aux futurs fonctionnaires une formation moins complète en théorie, mais plus nationale, il voudrait rassembler ses pupilles dans un grand domaine rural, mais assez près de Vienne. Assez près de la ville pour que les élèves puissent se familiariser avec les besoins du commerce et de l'industrie ; mais à la campagne, pour qu'en voyant l'école tirer de son propre sol de quoi subsister, ils s'habituent à traiter l'Etat comme un agronome sa propriété, soient moins enclins à chercher à l'étranger des modèles tout faits et tiennent un compte rigoureux des circonstances locales. On enseignerait toutes les branches de l'économie générale, mais aussi et surtout l'économie autrichienne. La « philosophie des lois » se doublerait d'un enseignement pratique strictement national. Ainsi les élèves apercevraient le « phénomène fondamental » de toute vie en communauté, la réaction constante et réciproque entre les lois générales et les lois spéciales à la nation, la dépendance où se trouve l'économie privée en face de l'économie de l'Etat.

Fin septembre, un adieu à Collin insiste sur cette idée, chère à Müller, que l'art n'est jamais aussi grand que lorsqu'au lieu de planer dans des régions neutres, il sait s'inspirer de thèmes nationaux (15). Et c'est encore vers la nation qu'il veut ramener la monnaie — trop généralement conçue sous forme d'une marchandise dénuée de valeur nationale — dans son article d'octobre sur *Les avantages qu'entraînerait, pour les Etats impériaux autrichiens, la fondation d'une banque nationale* (16). Tout en renvoyant aux *Eléments* et en promettant de traiter plus explicitement le problème monétaire dans un autre ouvrage, et en s'excusant de donner, lui, étranger, son avis dans une

(14) VS, I, 268-283.

(15) *Oesterreichischer Beobachter*, 28 sept. 1811. L'inspiration de l'article se retrouve dans l'éloge de Collin, à la fin des conférences sur l'*Eloquence*.

(16) VS, I, 284-299.

affaire autrichienne, il vante encore une fois les bienfaits du papier. La suppression des prestations féodales en nature a rendu insuffisante la quantité de monnaie-métal en circulation. D'ailleurs, comme la circulation sanguine comporte un sang artériel et un sang veineux, il faut que le papier complète la circulation métallique, la vivifie. L'Espagne, faute de papier, risque de périr d'un excès de métal : sa monnaie cesse de vivre. Pour jouer le rôle du cœur, il faudra une banque qui, à la fois, reçoive des dépôts des particuliers et puisse émettre du papier-monnaie, banque centrale, douée de la personnalité morale, à la fois asile inviolable et arbitre de la monnaie.

Frédéric Schlegel avait projeté de publier, pour le nouvel an 1812, un *Deutsches Museum*, tribune de l'esprit allemand. Tout en réagissant contre les particularismes provinciaux, il voulait montrer quels liens profonds unissaient le peuple allemand à son sol et à ses traditions, guérir enfin la littérature allemande de son indifférence en face de la patrie et de la religion (17). Le propos s'accordait trop bien avec les théories de Müller pour que celui-ci ne se prit pas d'enthousiasme. Après avoir fait admettre la collaboration de Rühle, il offrit à la revue ses trois *Lettres agronomiques* (18).



Les préoccupations agricoles ne constituent pas chez Müller une nouveauté inattendue. Le groupe des amis de Dresde a, sinon le goût de la terre, du moins des velléités rurales. Kleist, en Suisse, rêve de labourer. Rühle, au moment où il se sépare du prince Bernard et retrouve Müller à Vienne, songe à acquérir et à gérer en Saxe un domaine foncier. Müller lui-même, à Pozarowo et à Kurnatowice, s'est initié aux problèmes de la terre : la Société des Agriculteurs de Prusse Méridionale lui a même ouvert les colonnes de son bulletin. Pendant son séjour en Pologne, il a pu voir comment les nouvelles théories, « l'agronomie anglaise » et le souci d'un rendement en argent refoulaient petit à petit les vieilles traditions ; comment les grands domaines, qui tiraient jadis de leur sol tout ce que pouvaient désirer leur propriétaire et ses paysans, abdiquaient leur indépendance économique pour se plier aux exigences et aux fluctuations du marché.

(17) *DM*, n° 1, pp. 2, 3.

(18) *DM*, 1812, pp. 54-78 ; 137-159 ; 214-234. — Elles ont été réimprimées par M. J. BAXA, *Abh*, 134-188. M. Baxa a parfois « modernisé » la ponctuation avec un excessif souci de nouveauté. Plus graves sont des erreurs de copie qui défigurent le texte original. *DM*, 55 : *erbliche* (pourtant composé en *Sperrdruck*) devient *Abh*, 135, *erhebliche* ; *DM*, 58 : *herbeyschaft*, *Abh*, 138, *herbeigeschafft* ; *DM*, 60 : *Gemeindegüter*, *Abh*, 139 : *Gemeingüter* (la communauté de biens n'a pourtant rien à voir avec les biens communaux) ; enfin *DM*, 154, *gestetigt* (durch die Dauer) *Abh*, 168, *gesteigert*, qui bouleverse entièrement le sens du passage.

Déjà, dans l'*Idee du Beau*, Müller risquait un *O fortunatos*, puis, au nom du *Gegensatz*, condamnait la monoculture et la recherche industrielle des rendements les plus forts (19). Mais, dès que prend forme la théorie de l'Etat organique, à l'agriculture échoit, dans la nation, une place à part. Le thème ne rendait pas un son entièrement neuf. Justus Möser, avec une éloquence capable d'entraîner, avait déjà célébré dans la paysannerie d'Allemagne le « noyau, la cellule primitive » de la Nation (20). Mais Müller avait accordé ces données à sa vision antinomique du monde et à sa théorie de la continuité : les *Eléments*, puis *Frédéric II* avaient insisté sur le caractère retardateur, traditionnaliste, national, monarchique même, d'une agriculture liée au retour des saisons, ancrée au sol qu'elle féconde et défend, et accumulant en lui des réserves croissantes d'affection qui se perdent si, par malheur, on autorise la libre cession des domaines fonciers.

En même temps qu'il écrit *Frédéric II*, Müller annonce à Gentz son intention de mettre mieux en lumière la similitude qu'il découvre entre l'agronomie et la gestion de l'Etat. L'ennemi reste Smith et ses désastreuses théories agricoles, telles que Thaer les répand. Et en octobre 1810, Rühle reçoit, à l'intention de la *Pallas*, quelques *Fragments agronomiques*. Pour les *Archives de Géographie*, lorsqu'il s'agit de vanter la création d'une Ecole des Sciences Politiques, Müller reprend l'idée. Gentz parlait d'une classe paysanne, qui formerait le quatrième ordre dans l'Etat. Aux yeux de Müller, les ruraux ne forment pas une classe isolée, un élément de l'Etat, mais donnent en raccourci, une image de celui-ci. L'agronome reste le modèle idéal qu'il propose au politique, et il souligne non seulement les rapports étroits qui lient à l'agriculture l'économie nationale, mais le caractère strictement national que doit prendre toute agriculture bien comprise (21).

Tous ces éléments vont reparaître dans les *Lettres Agronomiques*, groupés selon une disposition nouvelle, mais identiques dans leur structure essentielle.

Les *Eléments* accordaient à l'agriculture un caractère sacré. Dans les *Lettres*, Müller refuse également de la considérer comme un métier ordinaire. Princesse et conservatrice des peuples, elle va prendre une allure religieuse. Des articles des *Vermischte Schriften* rédigés au même moment que les *Lettres* donneront à la vocation militaire, comme pendant, la vocation agricole : mener la charrue et porter l'épée seront dans l'Etat les dignités suprêmes. Et, sans que Müller ait voulu rendre hommage à Rousseau, il exaltera la valeur morale du paysan : seul, il a une vue « sphérique » du domaine où s'exerce son activité, seul il échappe, par nature presque, au défaut des autres métiers,

(19) *Sch*, 143 ; 218-219.

(20) Cf. STEFANSKY, *Euphorion*, XXVIII, 25-26.

(21) *BW*, 164 - VS, I, 274-275.

qui ne permettent guère de concevoir le monde selon un schéma cohérent (22).

Müller se serait trahi lui-même s'il n'avait réduit les problèmes de l'agronomie à un jeu d'antinomies, à un de ces éternels binômes auxquels il se complait. Toute la question s'ordonne autour du conflit de deux types d'agriculture, qui s'affrontent selon le schéma « essentiel et total » du *Gegensatz* (23).

Si le marché est loin, ou que les communications soient difficiles, les domaines tâcheront de vivre d'une manière autonome : *être* comptera pour eux bien plus qu'*avoir* ; indépendante de la monnaie, leur gestion se fondera non sur le travail, rémunéré en argent, de journaliers indépendants du domaine, indifférents au maître et à la terre, mais sur un système héréditaire d'obligations et de prestations en nature ; ils tendent donc à se stabiliser en biens familiaux, en fidéicommis ou en majorats. Cherchant à vivre par eux-mêmes, ils équilibrent les deux types d'activité paysanne, l'élevage et la culture. Ils forment un tout organique, « un cercle parfait » dit Müller (24).

Si le marché est tout proche, ou si son influence se fait sentir sans modération, les domaines abdiquent leur autonomie ; *avoir* comptera plus qu'*être* ; les obligations héréditaires, les prestations en nature feront place à l'emploi de journaliers, machines humaines se louant à qui paie le plus ; les domaines perdront leur stabilité : trop proches du marché, ils risqueront d'être attirés par lui, de devenir un objet de négoce. De plus ils se spécialiseront : le jardinage ou l'engraissement du bétail sera leur unique occupation. La perfection du cercle ne peut plus donner l'image de ce type de domaine : il faut recourir à l'ellipse, qui ne subsiste que si chaque foyer s'affirme avec la même vigueur. Que l'un d'eux s'efface — que, par exemple, l'influence du marché anglais ne se fasse plus sentir en Poméranie et en Prusse, que les bois et les laines ne puissent plus gagner la Mer du Nord, et la catastrophe apparaîtra inévitable (25).

En vantant les avantages de l'agriculture mercantile, Thaer ramena vers leurs domaines bien des propriétaires nobles qui, auparavant, ne quittaient guère les tables de jeu. Les principes « anglais » eurent donc un effet heureux. Mais si l'on ne s'applique à maintenir, en face de l'agriculture à la nouvelle mode, les vieilles traditions, on risque de courir à des désastres. Et dès qu'il s'agit de montrer les erreurs et les fâcheuses suites du mercantilisme, Müller dresse un réquisitoire particulièrement abondant et éloquent. Le mercantilisme substitue la quantité à la qualité, la chose à la personne. La chose re-

(22) *Elem*, II, 66 ; *DM*, 70 (*Abh*, 148) ; *DM*, 145 (*Abh*, 160). *VS*, I, 52 (*Papiergeld*) ; *VS*, I, 233 (*Teilung der Arbeit*).

(23) *DM*, 60 (*Abh*, 139) ; *DM*, 145 (*Abh*, 161).

(24) *DM*, 55 (*Abh*, 135).

(25) *DM*, 56 (*Abh*, 136).

conquiert sa liberté totale, tandis que la personne se trouve réduite en esclavage. Car le marché, pour peu que rien ne freine la libre concurrence et que celle-ci ne rencontre pas d'obstacles organiques, soumettra la production à une impitoyable tyrannie. Du même coup s'effacent tous ces facteurs qui donnent leur cohésion à l'Etat. Le présent l'emporte sur la durée, le caprice fugitif sur la tradition ; la société n'est plus un corps organisé, mais une juxtaposition d'individus. Et la faute d'Adam Smith, comme de Kant, dans la *Paix Perpétuelle*, fut énorme de croire que le marché, à lui seul, constituait un lien entre les hommes.

L'argent domine tout ; tout se paie, dit Müller, tout peut être remplacé par de l'argent, même les obligations les plus sacrées, comme le service militaire. Le secret de l'économie se réduit à des évaluations en monnaie, à la recherche d'un équilibre entre l'or et la marchandise. A la place des devoirs chrétiens, l'obligation à la romaine domine le code civil ; le créancier remplace le suzerain, l'individu reconquiert son primat, et sur l'amour l'emportera l'égoïsme, ou cet individualisme effréné d'où procédèrent la Réforme et la Révolution. L'espérance meurt : nous devenons tous des journaliers, « donc des hommes sans espérance ». Et sans l'espérance, l'amour et la foi, l'Etat s'écroule, lui qui « produit toute production ». L'Etat n'est plus un mariage, mais un concubinat, *eine wilde Ehe* (26). Dans cet Etat orienté vers la chasse à l'or, les troubles se multiplieront. Malgré l'abondance des signes monétaires, les prix tomberont au plus bas à la production, mais, pour l'acheteur, se maintiendront à des hauteurs exorbitantes. L'argent, qui « détruit la qualité », provoquera un accroissement des dettes ; les travailleurs se transformeront en « ilotes révolutionnaires », pendant que tout un « Tiers Etat de fermiers et d'intendants » épuisera « la graisse de l'agriculture ». Le respect du passé étant aboli, les *Zeitgenossen* méprisant les droits des *Raumgenossen*, le rapt sera la seule forme d'acquisition : on dilapidera le capital accumulé par les siècles. On retombera à l'économie des nomades, qui épuisent à fond le pâturage, puis s'en vont chercher ailleurs. L'Etat, une fois relâché l'ancrage au sol par la force des traditions agricoles, une fois qu'il a perdu le sens des mystères de Cérès, et suit aveuglément les caprices du marché, n'est plus qu'une « horde de civilisés ». A cet égard, le premier chapitre du livre de Thaer offre un exemple symptomatique : il s'intitule « Du choix d'un domaine », comme si la terre était une denrée commerciale (27).

(26) *DM*, 70 (*Abh*, 148) ; *DM*, 137, 151 (*Abh*, 154- 165) ; *DM*, 140 (*Abh*, 157) ; *DM*, 70 (*Abh*, 147) ; *DM*, 64, 65 (*Abh*, 142, 143) ; *DM*, 227 (*Abh*, 183) ; *DM*, 230 (*Abh*, 185). *Eine wilde Ehe*, cf. *VS*, I, 228. Voir aussi les aphorismes à propos du système économique d'Albert dans DOMBROWSKY, *Aus einer Biographie*, p. 111.

(27) *DM*, 157 (*Abh*, 170) ; *DM*, 226, 228 (*Abh*, 182, 183) ; DOMBROWSKY, 110, 112, *DM*, 222 (*Abh*, 178, 179) ; *DM*, 70 (*Abh*, 147, 148).

En face de l'agronomie mercantile, Müller exalte les vieilles traditions. L'agriculture, d'ailleurs — les *Aphorismes* le confirmeront — appartient à un monde sur lequel la volonté de l'homme ne peut s'exercer absolument et sur lequel il n'a de prise que par la tradition. Fondée sur des persistances locales, l'agriculture gardera donc un caractère national : elle répugnera à se plier à la forme d'un modèle étranger. D'ailleurs, quel modèle lui propose-t-on ? L'Angleterre ? ce n'est pas un pays rural, mais une véritable ville. Son exemple ne vaut pas. Il n'existe pas plus d'agronomie « naturelle », obtenue par ratiocinations, qu'il n'existe de droit naturel. La raison et l'individu ne peuvent mettre en balance la tradition et le groupe. La Prusse a conservé l'assolement triennal : qu'on se garde donc de toucher à cet héritage. Le groupe, l'Etat a toujours raison ; *vox populi, vox Dei*. L'individu sait moins bien que la communauté ce qu'il convient de faire ; le groupe renferme des principes de vérité et de santé qui ne l'abandonnent jamais, même si les individus qui le composent se complaisent dans l'erreur et la maladie. D'ailleurs un propriétaire qui s'est à peu près ruiné à vouloir suivre les fluctuations du marché, selon les principes de l'agronomie anglaise, se replie de lui-même vers sa seule chance de salut, ce système « voulu par Dieu et fondé sur les besoins du voisinage immédiat », vers une agriculture locale et traditionnelle. Quand on a voulu voler trop haut, il faut bien redescendre « vers les vallées de sa patrie » (28).

Müller, toutefois, n'exalte pas absolument l'agriculture du type féodal, et se garde de repousser sans appel le système mercantile. « L'argent, quoique dépourvu de valeur intrinsèque, a cependant opéré des miracles ». Mais, non sans finesse, il fait observer que ces expériences dont se vantent les agronomes de la nouvelle école n'ont pas été pratiquées « dans le vide », ou sur un continent vierge. Elles ont produit des résultats remarquables. Mais précisément parce qu'elles reposaient sur une base large et solide, celle des vieilles institutions féodales qui ne sont pas toutes disparues (29).

Müller ne repousse pas la raison, ni la liberté, et ne désire pas revenir en arrière. Mais c'est parce qu'il veut la liberté qu'il réclame des barrières ; parce qu'il veut du neuf, qu'il entend maintenir le vieux ; parce qu'il veut acquérir, qu'il défend son capital. Agriculture mercantile et agriculture traditionnelle constituent deux termes corrélatifs, un *Gegensatz* qu'il faut se garder de scinder absolument. Il refuse donc que tout l'effort se porte vers le même bras du levier (30).

Smith, quand il a conçu sa théorie, n'a pas aperçu le mouvement

(28) *Aphorismes* (DOMBROWSKY, 107) ; *DM*, 64 (*Abh.*, 142) ; *DM*, 59 (*Abh.*, 138) ; *DM*, 153, 154 (*Abh.*, 167, 168) ; *DM*, 226, 227 (*Abh.*, 182). *VS*, I, 61, 62.

(29) *DM*, 217, 218 (*Abh.*, 175).

(30) *DM*, 147 (*Abh.*, 162) ; *DM*, 221 (*Abh.*, 177) ; *DM*, 58 (*Abh.*, 137) ; *DM*, 76 (*Abh.*, 152) ; *DM*, 78 (*Abh.*, 154).

propre de l'Angleterre, ce mouvement qui l'entraînait lui aussi ; pas plus que nous ne nous rendons compte de la gravitation terrestre. Les éléments féodaux qui donnent sa cohésion à la vie nationale anglaise lui échappèrent totalement. Il ne s'agit, sur le continent, et plus spécialement en Prusse — car l'Autriche a moins été éprouvée par le mercantilisme — que de marier l'agronomie mercantile et cosmopolite avec sa contre-partie nationale et féodale. On réalisera ainsi l'idéal müllérien : *Bleiben im Fortschreiten*, ne point changer tout en progressant (31).

Les règles pratiques où se transcrivent ces principes seront comme un décalque des règles politiques qu'ébauchaient les conférences sur *Frédéric II* et les *Eléments*. On ne reviendra pas du jour au lendemain, par à-coups brusques (Müller dit, en français, « par chocs ou par coups de main ») à un statut agricole parfait. Il faut d'abord sauver ce qui reste de féodalité dans les Etats allemands, de cette libre soumission au Tout, par amour du Tout, de cette liberté « vaillante et virile qui ne fait qu'un avec la loi ». L'agriculture féodale, « Palladium de l'existence nationale allemande », l'agriculture où l'Etat puise « cette force d'ensemble qui lui donne la paix, la croissance et la capacité d'accumuler », cette agriculture sans qui « toutes valeurs s'entre-dévorent » ne pourra subsister que si, comme à la noblesse, on lui rend son caractère sacré. La première mesure qui s'imposera sera de la purifier, de faire apparaître sa dignité, qui est de servir l'Etat. Puis de souligner avec force le mariage de l'agriculteur et de la terre, « l'alliance sacrée du peuple et du sol qui le porte ». Pour enraciner les générations, pour ancrer à la glèbe des citoyens devenus mobiles à l'excès, qu'on cesse de mobiliser le sol. Les obligations héréditaires, les prestations en nature, là où elles existent encore, seront conservées. Les biens-fonds ne pourront servir d'hypothèques, car la garantie suprême ne peut être matérielle : elle vient de la loi, de la parole de l'Etat. Le sol n'appartient pas, morcelé, aux seuls *Zeitgenossen*. Il est un, et c'est au peuple qu'il appartient, par le propriétaire qui le tient en fief. Les domaines fonciers, incessibles, échapperont donc à la loi de partage (32).

Mais si l'agriculture soutient l'Etat, l'Etat soutient l'agriculture. « Pour qu'un seul agriculteur subsiste, il faut que la Prusse immuable subsiste ». En réclamant une constitution hiérarchique, des ordres dans la nation, en réclamant qu'une émission de papier-monnaie rende tangible l'idée de l'Etat, Müller a conscience d'ancrer plus profondément l'agriculture au sol national. Désormais les arts, les scien-

(31) *DM*, 234 (*Abh*, 188); *DM*, 214, 215 (*Abh*, 172-173); *DM*, 76 (*Abh*, 152).

(32) *DM*, 58 (*Abh*, 138); *DM*, 216, 217 (*Abh*, 174); *DM*, 61, 62 (*Abh*, 140); *DM*, 224 (*Abh*, 180); *DM*, 78 (*Abh*, 154); *DM*, 77 (*Abh*, 153); *DM*, 71 (*Abh*, 148); *DM*, 148 (*Abh*, 163); *DM*, 60 (*Abh*, 139). Au sujet de l'incessibilité du sol, cf. surtout *DM*, 138, 139 (*Abh*, 156); *DM*, 148 (*Abh*, 163); *DM*, 220 (*Abh*, 177); *DM*, 228 (183).

ces, la production industrielle, la monnaie, la production agricole, reçoivent une marque nationale indélébile, ne sont plus rien sans l'Etat (33).

Même à propos de la législation mosaïque et des théories juives sur la propriété foncière, jamais les *Eléments* n'avaient accentué avec une pareille force la subordination de l'individu à la communauté nationale. Au moment même où il vante les bienfaits d'une économie féodale qui constitue le domaine foncier en une entité presque indépendante, au moment où le propriétaire rural semble le plus libre de ses destinées, la pénétration la plus complète s'établit entre la nation et lui. Ce sol, qu'il croyait son bien, lui échappe totalement. Propriété, droit d'hypothèque, production dépendent en dernier lieu de l'Etat et de lui seul, ou plutôt de sa force de cohésion. Incessible, indivisible, la terre appartient à la nation, créature de Dieu au même titre que les hommes. Ceux-ci ne sont que métayers, et certains parmi eux sont pourvus, dans la hiérarchie des vassaux, d'une dignité supérieure confirmée par la tradition, seule source infaillible du droit dès que l'homme veut agir sur ce qui l'entoure. Si à une telle théorie vient se conjuguer l'idée que l'agriculture est une dignité, un service d'Etat, presque un sacerdoce — dans *heiliges Gewerbe* l'élément qui l'emporte est tout de même *heilig* — on voit tout de suite à quelles conséquences tendent les *Lettres Agronomiques* : Müller nous laisse entrevoir une paysannerie fondée sur un privilège successoral, privilège dépendant d'un ensemble de qualités morales, de la dignité personnelle de l'héritier ; une paysannerie tenant le sol de l'Etat à titre de fief et non selon le droit romain, et exploitant ce sol non point à son profit personnel, mais au plus grand bénéfice de la communauté nationale. Qu'elle ait droit au blason ou soit de simple roture, cette paysannerie pousse la charrue et porte l'épée, nourrit le pays et lui fournit la plus solide portion de ses défenseurs ; pure de tout égoïsme, elle a pour mission de mettre en pratique, et d'exalter jusqu'au sacrifice les vertus suprêmes de la solidarité nationale ; elle constitue une véritable noblesse fondée sur le sang et le sol.

*
**

Goethe qui, de 1798 à 1803, posséda à Oberrossla un domaine qui lui valut bien des soucis, lut « avec intérêt » les *Lettres Agronomiques*. Mais l'éloquence de Müller ne réussit guère à le convaincre. En 1824, il fêta, par une ode dont Zelter composa la musique, le jubilé de Thaer.

Müller fut plus heureux avec Baader. Celui-ci gardait au fond du

(33) *DM*, 72, 73 (*Abh*, 149) ; *DM*, 77, 78 (*Abh*, 158).

cœur la haine des « Caïnites », de ceux qu'animait l'esprit de lucre. Son approbation toucha Müller. Mais ce fut Wilhelm von Schütz qui manifesta le plus d'enthousiasme, dans deux lettres que publia le *Deutsches Museum* (34). Dans un raccourci qui ne manque pas de pertinence, il approuve la vue totalitaire, « sphérique » du monde qu'expose Müller. Mais il se garde de prendre celui-ci pour un réaliste, car cette totalité vient, en dernier ressort, de nous-mêmes. Il n'estime guère, lui non plus, l'agronomie rationnelle, mais montre que les systèmes traditionnels naissent, certes, d'influences et de réactions locales mais subissent, de la part des individus et de leur travail réfléchi et volontaire, un perfectionnement continu. Lui aussi, il prône une agriculture « féodale et chrétienne, donc allemande ». A force de vouloir pénétrer de religion les préceptes de l'agronomie, il arrive à découvrir un lien d'analogie entre l'assolement triennal et la Trinité. A vrai dire, il ajoute aussitôt que « cette pratique vient peut-être des Romains » ; mais par la suite il essaiera de justifier son idée première en apercevant dans le nom et le mythe de Triptolème l'étymologie inattendue de « triple labour » (35). Mais ce qu'il louera le plus, c'est l'éloge par Müller des vieilles communautés agricoles et de l'indivision des biens.

Quant à la censure viennoise, elle ne se laissa pas séduire par l'éloge de l'Autriche et continua de surveiller discrètement Müller qui commençait à l'inquiéter par ses péchés contre le rationalisme, et lui donna bientôt loisir d'exercer son action.

*
**

Au cours de 1812, Müller rassemblait ses inédits et publiait chez Camesina les deux volumes des *Vermischte Schriften*. Ces « feuilles détachées, touchant à des sujets grands et sérieux », témoignent combien la pensée de Müller est continue. Il veut « ne servir qu'un seul maître, n'avoir qu'une seule parole », donner encore un écho aux *Eléments* et à *Frédéric II*. Le nouveau groupe d'articles, « troupe peut-être insuffisamment équipée, mais animée de l'esprit d'un même chef », tout en reprenant certaines questions économiques, s'efforcera de réconcilier, suivant un propos déjà ancien, la science et l'art avec la vie politique (36).

En fait, il rassemblera dans ces deux volumes, en plus d'œuvres de circonstances, (l'Ode sur le *Retour du Roi*, ou les *Thrènes* sur la

(34) *Sendschreiben an Herrn Hofrat A.B. Müller* (Sic), *DM*, 158-178 et *DM*, 1813, 269-297.

(35) *DM*, 166-167. On a souvent imputé à Müller lui-même cette idée pittoresque.

(36) *VS*, I, Préface, 1 à IV.

mort de la Reine Louise), en plus d'articles déjà parus dans le *Phœbus*, la *Pallas* ou les *Archives de Géographie*, tout ce qui n'a pas encore affronté l'impression : l'*Art Dramatique*, des articles rassemblés en 1810, en vue des *Staatsanzeigen*. Müller va même exhumer un fragment datant vraisemblablement de 1803 sur la *Météorologie* et l'article de la *Berlinische Monatsschrift* sur l'*Etat Commercial Fermé*.

Il place ses inédits sous l'invocation de Burke (37). Mais à ce patron vient s'adjoindre Bonald. Müller ne l'a connu, dit-il, qu'après la rédaction des *Eléments*. Il se félicite donc de constater que deux esprits partis de régions si différentes, et si étrangers l'un à l'autre par le tour et la dialectique, arrivent cependant à exalter conjointement l'Idée de l'Etat chrétien. Alliant à la religion une logique solide, Bonald nous offre à la fois « la branche d'olivier, signe de la fin du déluge, et le granit de l'Ararat » (38). Sous ce double patronage, Müller guerroye encore contre les préjugés mécanistes de l'Etat fédéricien, réclame encore une opinion publique, un gouvernement qui gouverne au grand jour, une littérature politique (39).

La science politique enclôt toutes les autres sciences : celles-ci ne sortent de l'enfance que lorsqu'elles servent l'Etat, qui, en échange, leur apporte sa garantie (40). Et la lutte reprend contre Adam Smith et « ses principes simplistes », contre la conception utilitaire de l'Etat, contre la division du travail et la séparation des pouvoirs. Müller, au rebours, exalte la valeur économique des corporations et de toutes les personnalités morales, le caractère incessible et éternel de la propriété foncière, l'inégalité apparente mais l'égalité réelle que confèrent les grands ordres de la nation, enfin la valeur des constitutions dont on peut suivre historiquement le développement progressif (41).

Par deux fois, il célèbre les vertus du papier-monnaie et veut dissiper la superstition de l'or (42). A propos de la liberté, il définit de nouveau ce qu'il entend par barrières organiques, et note bien que, dans un organisme achevé, la contrainte ne saurait trouver place : « il est donc absurde de vouloir offrir une soi-disant liberté politique à des nègres inorganisés » (43). Il loue encore les diplomates du XVIII^e siècle d'avoir conservé la notion d'unité européenne, puis fait quelques reproches aux Jésuites et à leur système d'éducation (44).

Vient ensuite toute une série d'articles touchant à la morale et à la théologie, d'une ampleur extrêmement variée, méditations tournant

(37) VS, I, 252 sqq.

(38) VS, I, 311 sqq.

(39) VS, I, 35 sqq ; 300 sqq ; 247 sqq.

(40) VS, I, 56 sqq.

(41) VS, I, 338 sqq ; 228 sqq ; 233 sqq ; 308 sqq ; 236 sqq ; 170 sqq et 240 sqq ; 225 sqq ; 230 sqq et 303 sqq.

(42) VS, I, 59 sqq et 242 sqq.

(43) VS, I, 231 sqq.

(44) VS, I, 318 sqq ; 263 sqq.

volontiers au sermon, ou brefs paragraphes s'achevant sur une image aiguë.

Müller a pris conscience de son panthéisme et le condamne en termes formels (45). Mais il sauve tout ce qu'il peut de son organicisme antinomique et s'applique à lui découvrir des résonances orthodoxes. Le christianisme nous offre, en matière de résolutions d'antinomies, des réussites inégalables. Tout en maintenant sa protestation contre le Moyen-Age « qui ne voulut pas tenir compte du bois de l'instrument », Müller célèbre la conciliation qu'apportent aux binômes chair et esprit, égoïsme et religion non seulement des dogmes comme l'Incarnation ou la Transsubstantiation, mais aussi le calendrier liturgique (46). Le christianisme médiateur, ou la Rédemption, qui ne s'opère que par un élan réciproque de la créature vers Dieu, et de Dieu vers elle, donne à l'amour un sens parfait, interdit l'exaltation d'un seul terme d'une antinomie. La formule s'établit : *in der Mitte schweben, keinem Pole kleben*. Toute rupture d'équilibre est un désastre ; mieux encore, l'esprit de malignité, le Péché consiste essentiellement à exalter arbitrairement un seul terme, à refuser la conciliation (47). Quant à l'Eglise, corps mystique du Christ, elle nous offre aussi, par son républicanisme monarchique, une des synthèses que doit reproduire à son tour l'Etat vivant (48). De vieux thèmes réapparaissent : toute science comporte un élément de foi, et à ce titre garde une connexion avec la théologie ; la foi, l'aspiration vers l'infini, ou vers les cohésions organiques, donne sa contre-partie obligatoire à la raison analytique (49). Un accent pascalien vibre dans *Raison et Révélation* : la raison sait jusqu'à quel point ses données, quand elles concordent avec la révélation, apportent à celle-ci une garantie ; elle n'ignore pas non plus que, dès qu'elle s'écarte de l'Evangile, ses preuves ne valent rien contre lui. Elle est la vigne qui, pour grimper et porter son fruit, a besoin du support de l'orme (50).

La primauté de l'organisme sur ses composants, du groupe sur l'individu s'affirme avec la même vigueur que dans les *Eléments* : pas de production sans communauté. Mieux encore, cette subordination de l'individu au groupe se manifeste dans le domaine de la foi. A l'individu, Müller dénie tout droit d'exégèse, juridique ou religieuse. Chercher seulement à retrouver la genèse de la loi ou du dogme, c'est faire œuvre protestante. Il faut peser aussi les effets qui résultèrent de la loi ou du dogme. Seule l'histoire donne à l'exégèse une ga-

(45) VS, I, 353-354 (Dans l'article *Morale Théologique*, 349-355).

(46) VS, I, 349, 355, 356. (*Morale Théologique*) ; 359 (*Réconciliation du monde sensible et du monde spirituel*) ; 374 (*Calendrier chrétien*).

(47) VS, I, 363 (*Subordination de l'amour*) ; 366 (*Résolution de Vertu*) ; 356, 359 (*Conciliation de l'Egoïsme et de la Religion*).

(48) VS, I, 364 (*Die moralische Person als Autor*).

(49) VS, I, 370 (*Savoir et Foi*).

(50) VS, I, 372.

rantie suffisante. Une interprétation privée des textes sacrés constitue l'erreur capitale. Le souffle vital de la Bible s'est conservé dans la tradition, et la liberté de penser est une revendication vaine. L'Angleterre aura toujours raison contre Locke et contre Newton (51). Müller a beau désavouer publiquement ses premières erreurs panthéistes, un danger subsiste : il ne marque pas une limite nette entre la communauté religieuse et la communauté politique. Allemand et chrétien tendent à coïncider. L'inspiration, privilège du concile ou du synode, et garantie de leurs définitions, se trouve dévolue aussi à l'Etat. Celui-ci possède, certes, des caractères religieux, mais ils sont fonction de sa nature organique. La nature organique tend donc à se substituer à la révélation, ou à la tradition apostolique, comme source première de l'inspiration.

L'optimisme de Müller se manifeste dans *Applaudissements du monde* : dans l'harmonie universelle, les discordances personnelles finissent par se résoudre d'elles-mêmes. La création porte en elle un principe d'auto-correction. Les maladies de notre nature humaine se guérissent réciproquement et concourent à former « l'éternelle santé de Dieu ». Transposée en politique, cette formule aboutirait à l'infailibilité de l'Etat, pour ne pas dire à sa déification (52).

Une idée parente s'exprime dans *Modulations de la douleur*. Sans qu'interviennent des alternances de bonheur, sans qu'elles aient besoin, à titre de compensation, de périodes d'accalmie, nos souffrances, par leur variété même, s'ordonnent et se composent pour éveiller un sentiment de paix. Introduit par deux vers de *Penthésilée*, cet article apporte une illustration aux théories esthétiques de Kleist, à sa conception de la tragédie, à son dessein d'éduquer le peuple allemand à des tâches sublimes en se servant de la douleur, mais aussi une réplique littéraire à cet optimisme müllérien qui, des tares mêmes des individus, fait jaillir l'infailliable perfectionnement de l'ensemble. Leur pesanteur entraînerait les pierres de la voûte vers les abîmes, mais leur lourdeur conjuguée les maintient en sens inverse de la gravité (53).

Enfin, après avoir chanté la perfection « globulaire » que prendront les sciences dans leur perfection organique, Müller évoque à l'appui de son *Gegensatz* les théories des couleurs de Runge et de Goethe. Toute science gravite autour d'un soleil, parcourt un orbite, et son axe montre une certaine inclinaison sur l'écliptique. Mais elles dépendent toutes, en dernier ressort, de la foi, et l'image d'Atlas, supportant péniblement le globe, doit céder devant celle de l'Enfant Jésus, tenant la terre en sa main, comme un jouet. De la sphéricité des

(51) VS, I, 364 (*Die Moralische Person als Autor*); 330 (*Exegese*); 373 (*Denkfreiheit*); 382 (*Dass es keine Privatlektüre der Bibel gibt*).

(52) VS, I, 368 (*Beifall der Welt*).

(53) VS, I, 361 (*Von den Modulationen des Schmerzes*).

sciences, Goethe lui-même offre une preuve, Pour que naissent les couleurs, il lui faut une polarité entre la lumière et l'ombre, polarité sans cesse changeante en ses nuances, comme sur le globe terrestre les zones de clarté et de nuit. Tout peut se réduire à ce schéma sphérique, la monnaie (et la *Nouvelle Théorie de la Monnaie* s'illustrera d'une planche construite selon ce principe), la critique morale, les belles-lettres, et bien entendu la science politique avec ses deux pôles de la guerre et de la paix. A Gentz, Müller, avec quelque animosité, avait déjà confié que Goethe, avec la sphère des couleurs et son *Urphänomen*, n'a fait que calquer le *Gegensatz*. Il oppose à Newton toute une série d'expériences « antinomiques » ; mais comme il s'applique à éviter les mathématiques, il reste incapable de donner « un tour artistique et vivant à l'instrument primordial de toute action », et sa théorie reste incomplète. Ce n'est que dans un coin caché de son ouvrage, et comme en passant, qu'il laisse échapper cette remarque essentielle : il ne considère que la genèse des couleurs, quand Newton les considère comme données. Chacun d'eux n'a traité qu'un aspect du problème (54).

La publication de *Vermischte Schriften* valut à Müller des ennuis majeurs. La censure théologique dressa tout un catalogue de ses erreurs, et l'obligea à des corrections. L'imprimeur — ou l'auteur — omit de respecter l'une d'elles : on put donc lire que notre Moi était Dieu, et non point divin comme prétendait le réviseur. L'empereur François I^{er} eut vent de l'affaire ; il détestait qu'on infligeât à ses censeurs de pareilles nasardes. La police secrète s'en mêla : on fit bavarder les domestiques de Müller pendant qu'on l'obligeait à s'expliquer sur le passage incriminé. Il s'en tira en invoquant un passage de Saint Thomas et en protestant de son entière bonne foi. Mais les fonctionnaires de l'administration ecclésiastique et de l'instruction publique, armés d'un gros dossier et de rapports confidentiels, maintenaient leurs soupçons (55).

*
**

Pendant que s'imprimaient les *Vermischte Schriften*, Müller avait, encore une fois, recouru à l'expédient des conférences. Ses finances n'étaient point dans un état brillant, et Frédéric Schlegel venait, non sans succès, d'achever un cycle de leçons sur la Littérature. Après quelques hésitations, Müller demanda à la censure l'autorisation de traiter en public un sujet qu'il déclarait « anodin », *l'Art oratoire et sa décadence en Allemagne*. Les bureaucrates se firent tirer l'oreille. Mais Gentz intervint en même temps que le comte O'Donnell et obtint

(54) VS, I, 378 (*Globularform aller Wissenschaft*) ; 386 sqq. (*Betrachtungen bei Goethes und Runges Farbentheorie*). BW, 162, 163.

(55) M. BAXA, AM, 241 sqq.

de l'empereur l'autorisation nécessaire. A en croire des rapports de police, de belles dames racolèrent des auditeurs, comme jadis, à Dresde, la générale Kroke. Le 12 mai, la première conférence avait lieu, dans une des salles latérales de la Redoute, devant un public nombreux qui avait payé douze florins d'abonnement (56).

Ces conférences ne parurent pas immédiatement. Quatre furent publiées en 1814 et 1815 seulement dans les *Friedensblätter*, et ce n'est qu'en 1816, lorsque Müller fut établi à Leipzig, que Göschen accepta d'imprimer la totalité de l'ouvrage, dédié, à titre de remerciement, au chambellan O'Donnell (57).

Les racines de l'ouvrage plongent très avant dans la pensée de Müller. L'éloquence, sous le schéma de l'orateur s'opposant à un auditeur actif, occupe, dans les premières pages du *Gegensatz*, une place capitale. *Science et littérature* montrent déjà en Schiller un orateur politique à qui ne manqua qu'une tribune, et l'*Idée du Beau* insiste à plus d'une reprise sur « l'art viril de la parole » et le beau parler. En exigeant, à propos de Frédéric II, que se manifeste dans l'Etat une opinion publique, en plaidant pour la création d'une école normale à l'intention des futurs hommes politiques, Müller ramenait l'attention sur l'art de la parole (58).

Pas plus que dans les *Eléments*, Müller ne voulait donner de recettes pratiques. Il ne songe pas à débiter en causeries un manuel de rhétorique. Son propos est de montrer la décadence présente de l'éloquence en Allemagne. Mais s'il accuse, c'est pour sauver. La *Pallas*, les *Eléments*, *Frédéric II* avaient répété que, seul, un roturier pouvait défendre la noblesse, que l'avocat parfait ne pouvait faire qu'un avec le ministère public. La tactique de Müller est donc toute tracée. Il s'applique à requérir pour être sûr d'emporter l'acquiescement. Le meilleur théologien, nous dit-il, est celui qui, dans son accusation, montre pour l'hérésie la compréhension la plus profonde : Bossuet a donc mieux défendu la cause de l'Eglise que Saint Thomas, le Docteur Angélique en personne. Pour guérir une maladie, il faut se transporter du côté du mal, « se mettre dans la peau du mal » plutôt que du seul malade. D'ailleurs, l'homme n'est jamais si puissant que lorsqu'il s'humilie volontairement. Si Müller rudoie son peuple et le rabaisse, c'est qu'il n'existe pas de plus sûr moyen de montrer comment il se relèvera (59).

Un fait s'impose : la langue allemande est en déclin. Et Müller

(56) Cf. TH. KÖRNER, *BW. mit den Seinen*, 187 ; GENTZ, *Tageb*, I, 259 ; BLEYER, *Fr. Schlegel am Bundestage in Frankfurt*, Munich et Leipzig, 1913, 18 ; CAROL. PICHLER, *Denkwürd.*, 414 ; MÜLLER, à Heeren, 6 mai 1816.

(57) Conf. VI (FRIEDENSBL., 1814, 35 sqq) ; conf. II (1815, 258) ; conf. III et IX (1815, 559 sqq). L'édition de 1816 a été réimprimée par M. ARTUR SALZ (Munich, 1920), d'après qui nous citerons sous le chiffre *Bered.*

(58) Cf. *Sch.*, 29, 58, 112-113 ; *F* II, 244 ; *VS*, I, 268 sqq.

(59) *Bered.*, 82-85 ; 16-18 ; 179 ; 240.

recherche d'abord les raisons de cette décadence. Dans toute parole, il y a lutte entre la pensée et l'expression; la pensée voudrait briser le moule étroit des vocables, et les mots lui imposent ces limites organiques qui lui donnent sa concentration et sa force. Parler représente un perpétuel effort de synthèse entre ce désir individuel qui voudrait se traduire, et les signes que la communauté offre à l'individu comme instruments de traduction. La lutte est constante entre la volonté et les possibilités. Or la langue allemande souffre, au moment où Müller prononce ses Conférences, d'un désaccord profond entre la pensée et l'expression. Il est dû à un autre désaccord, qui sépare la nation et la république des savants. Cet Etat imaginaire empêche de voir l'Etat véritable : en se détournant des tâches nationales, il s'est forgé une langue à part, variable d'ailleurs « avec les sectes », et aussi incompréhensible au public que des signaux de télégraphe (60).

D'autre part, le morcellement politique de l'Allemagne a laissé persister dans la langue des traits provinciaux que ne corrigent ni une cour, ni une académie. Bien mieux : l'allemand, sur son propre sol national, subit la redoutable concurrence du français. Le danger vient moins de ce que la bonne société se pique de parler français, que des capacités mêmes de cette langue. Müller, revenant sur certaines attaques de Fichte ou de Goethe, qui reprochait au français sa *Nullität*, refuse qu'on déclare la langue française incapable d'accéder aux profondeurs de la pensée, incapable de fournir aux entreprises sérieuses un instrument durable et solide. Sans doute pourrait-on percevoir quelques signes de décadence, mais, dans l'ensemble, le français présente encore l'exemple d'une langue accordée à la pensée nationale, et « née d'un dialogue vivant ». La cour, la ville, les écrivains et le peuple parlent tous le même langage (61).

Mais le danger suprême ne provient pas d'au delà des frontières. L'Allemagne, divisée contre elle-même, manque de foi en sa propre mission, en ses propres forces. Elle se soucie plutôt du lointain Orient — (on croirait que Müller a deviné Goethe : *Orient sei das Opium*) — que de ce qui se passe sur son propre territoire, et la pensée des Anciens lui est plus familière que des considérations très actuelles (62).

Enfin l'allemand est trop écrit et n'est pas assez parlé. « Le bruit des feuillets, tournés dans le silence du cabinet », remplace la parole vivante. En France, on peut voir jouer du Corneille ou du Racine; l'Allemagne lit Schiller dans le livre. L'allemand tourne à la littérature muette. Les femmes elles-mêmes, elles à qui convient si bien la conversation ou la lettre, rêvent de se faire imprimer. Les presses allemandes produisent quatre fois plus que celles de France; l'abon-

(60) *Bered*, 16, 2.

(61) *Bered*, 1, 2, 9, 35, 36.

(62) *Bered*, 41. La lettre de Goethe à Louise Seidler est de nov. 1813.

dance de l'imprimé cache l'*Idée* de la parole, comme l'abondance des signes métalliques fait disparaître l'*Idée* de monnaie. Les bibliothèques envahissent l'Allemagne, et tuent la langue parlée, comme les redevances en numéraire et les dettes ont chassé le régime des prestations en nature. Et puis, qui a trop de livres, ne lit plus (63).

Certains régimes politiques favorisent l'éclosion d'une éloquence politique, éloquence bien vivante quand elle dispose de la tribune d'une assemblée. Les orateurs d'Allemagne n'offrent qu'une éloquence creuse ; leur bravoure n'a pas d'ennemi devant elle ; leurs apostrophes s'adressent au mur de leur cabinet, tout au plus à leur miroir. Tandis que Voltaire agissait par des écrits qui étaient des paroles, l'éloquence allemande sombre dans l'écritivallerie. *Eine Beschreibsamkeit*. Pour remplacer la tribune qui leur manqua, Lessing — (ce qui au passage vaut à Schlegel un hommage) — Goethe et surtout Schiller furent obligés de recourir au théâtre. Schiller offre le plus bel exemple de tribun refoulé, et mué contre son gré en dramaturge (64).

L'allemand doit donc reconquérir le rang de langue parlée. Et il importe de rétablir, dans les lettres allemandes, la polarité orateur-auditeur. « Pharsale n'a de sens que si Pompée se dresse en face de César ». Au lieu de monologuer par écrit, qu'on recherche l'auditeur nécessaire, l'auditeur vivant. Montesquieu ou Diderot donnent heureusement l'impression de s'adresser à un lecteur en chair et en os, mènent avec lui un débat véritable et l'antinomie orateur-auditeur confère à leurs œuvres la vie. Une conversation vivante n'est pas seulement la jouissance suprême, mais le schéma primordial de toute activité : l'amour, la stratégie, les sciences, la politique se réduisent à un colloque, la politique « véritable » tout au moins, celle que définissaient les *Eléments* et *Frédéric II* comme un dialogue entre le souverain et le peuple (65).

Le marbre participe activement à la création de la statue, oppose au sculpteur une véritable activité ; de même la barre de fer en face du forgeron. L'auditeur n'assume donc pas un rôle purement passif. Il fait bien autre chose que subir, qu'attendre, comme une cire, qu'on lui imprime un sceau. Dans le dialogue politique s'affirmait déjà le principe : *das Volk muss mitwirken*. L'éloquence aussi réclame la collaboration de tout un peuple, il s'établit de l'orateur aux auditeurs tout un système de réactions réciproques, qui appellent sans cesse une conciliation, et façonnent conjointement le discours. Parfois même, sans que l'auditeur ou l'auditoire rompent le silence, se manifeste comme une communion magique qui donne à l'éloquence sa suprême perfection (66).

(63) *Bered*, 6, 207, 191, 52-55, 205.

(64) *Bered*, 64, 193, 138, 197, 149, 44, 5, 10.

(65) *Bered*, 3, 4, 20, 24, 25, 28.

(66) *Bered.*, 49, 61, 56, 123.

Cette communion magique suppose qu'on a cherché et trouvé le Tiers Terme supérieur où l'antinomie se résout, ou encore — Müller à ce propos, décerne un éloge à la musique allemande — qu'on a découvert l'harmonie fondamentale. L'éloquence — Pascal le disait aussi — ne doit pas tyranniser, imposer une opinion par contrainte. Le tribun, l'avocat s'attacheront à rechercher l'équité souveraine, cette pureté d'atmosphère qu'on ne trouve que sur les cîmes de la justice. Et pour qu'un arbitrage puisse s'opérer entre l'auditeur et l'orateur, comme entre les parties d'une cause, il est nécessaire qu'une foi commune les unisse. *Comme la guerre*, la conversation et l'éloquence ne sont possibles qu'entre gens que lie une parenté de sentiments : « on ne peut pas tenir conversation avec des Turcs » (67).

Cette foi qui permet à la conversation et à l'éloquence de puiser dans le jeu des antinomies un rythme vital, l'Angleterre la trouve dans le sentiment de nationalité, dans l'unanime respect d'une constitution qui s'est développée historiquement — (et qu'on ne peut donc sans risques graves, copier ou emprunter), — la France dans les règles qui dominent la vie privée, le goût. Ce sens des convenances, des restrictions volontairement imposées à soi-même est né en Grèce; Rome et la France en prirent surtout les formes extérieures, mais tel qu'il est, il constitue encore « cette atmosphère commune » où tous les siècles peuvent cohabiter à l'aise (68).

Reprenant des données éparses dans ses œuvres antérieures, de *Science et Littérature* jusqu'à *Frédéric II*, Müller expose de nouveau sa théorie de la continuité littéraire. Il n'est rien qui ne se perde et qui ne doive revenir. « En volumes fragiles, incapables de résister, les *Commentaires* de César ont traversé le triumvirat, survécu à toutes les proscriptions ». Puisque tout se justifie et qu'on ne peut ériger en règle absolue l'esthétique d'un seul siècle, les Allemands ont tort de juger Racine selon les normes de Shakespeare, comme les Français ont tort de repousser Shakespeare au nom de l'idéal racinien. La seule règle critique est de « descendre à l'atelier », de ne pas confondre la fleur et le fruit et leurs suavités particulières. A cette théorie que l'*Art Dramatique* offrait déjà, vient de se mêler une note nouvelle : le tout prime la partie, la communauté prime les individus. Ceux qui amenèrent la Révolution ne furent ni Helvétius, ni Voltaire, encore moins Raynal ou Montesquieu. La révolte contre les erreurs de l'ancien régime était dans l'air. De cette *épidémie spirituelle*, l'origine reste trouble, mais indépendante de ces météores littéraires. Leur action cependant ne fut pas nulle : ils se trouvaient de plain-pied avec leur nation et, comme un cristal tombant dans une solution sur-saturée provoque la prise de la masse, leurs écrits, mieux vaut dire

(67) *Bered.*, 33, 37, 225, 174, 57, 30.

(68) *Bered.*, 28, 29, 229, 30, 95, 98.

leur parole, transformèrent une uniformité de pensée en une unité. Ils ont moins déterminé la nation que paru au moment précis où elle avait besoin d'eux pour s'exprimer.

De même, aux grandes époques classiques, des auteurs isolés n'imposèrent pas à leur nation, par un acte volontaire et personnel, une certaine forme littéraire, encore moins un code de goût. Dans la Rome d'Auguste ou de Léon X, dans la France de Louis XIV, un désir profond et vivace appelait certaines formes d'œuvres. « Je ne saurais dire ce qui convient, si tout mon peuple ne parle avec moi ». Les grandes œuvres classiques ne sont donc pas l'œuvre d'un seul, mais le fruit d'un colloque entre le poète et tout son peuple. La communauté, qui lança l'appel, qui implora l'Avent, assume dans la création littéraire un rôle primordial (69).

Il s'affirme donc une affinité entre la création littéraire et l'éloquence proprement dite. Toutes deux naissent d'un colloque, toutes deux sont essentiellement médiation, ou comme dit Müller, *Idée*. Müller fait bon marché des définitions de Blair, qui ramènent l'opposition entre éloquence et poésie à une question de rythme, et réplique : l'éloquence vise à un but précis, et extérieur à elle, tandis que la poésie porte sa fin en soi, et se suffit à elle-même. Toutefois il cherche aussitôt à atténuer une différenciation qui rappellerait trop celle de Schiller : d'un côté le royaume serein de l'art, de l'autre le domaine sans sourire de la vie pratique, sans aucun compromis, ni contact possible. Et fidèle à son *Gegensatz*, il déclare que l'éloquence ne peut être la négation de la poésie. Au contraire, on ne peut les imaginer absolument, l'une sans l'autre ; elles sont complémentaires. Les Grecs le savaient bien, qui ne les différenciaient si strictement que pour mieux les unir. Elles constituent une polarité rebelle à toute hybridation, elles sont en état de mariage. L'*Idée du Beau* disait déjà que la poésie est « casanière, tranquille, féminine », l'éloquence « publique, inquiète, masculine ». Müller reprend la même idée, et insiste longuement, non sans s'excuser de pousser la comparaison avec quelque démesure, sur le caractère sexuel de cette opposition. Un homme ne se connaît bien que s'il a fréquenté des femmes ; l'éloquence n'acquerra pleine conscience de ses moyens que par une fréquentation assidue de la poésie. Elle prendra force à son contact. Les Britanniques le savent bien, qui mettent leur futurs parlementaires à l'école des poètes anciens (70).

Mieux encore : l'orateur éprouve parfois quelque difficulté à

(69) *Bered.*, 205, 106-108, 196-197, 56. Le même refus de sauveurs capables, à eux seuls, de donner toutes ses lois à l'Etat se retrouve dans le discours prononcé le 14 juillet 1812 pour l'anniversaire de l'archiduc Maximilien (cf. BAXA, *Zusätze*, 108).

(70) *Bered.*, 71-73, 92, 87, 96. *Sch.*, 90-93. *Bered.*, 87-88 ; 221, 222, 253-254, 215-217, 162, 134.

dépouiller le poète. Le poète est personnel, vise, hors du temps, à l'éternité. Or l'éloquence qui, par définition, devrait le mieux faire abstraction du moi de l'orateur, l'éloquence sacrée n'est supportable, ne sort de la froide démonstration, que si l'orateur laisse apercevoir sa nature d'homme, laisse donc percer le poète à travers le théologien. De même l'historien (71).

La parole appelle, exige même, à titre de complément, l'action. La presse n'est qu'un moyen lâche ; elle n'accomplit d'exploit que sur le papier. Pour rendre à l'Allemagne le goût de la parole, une tâche pédagogique s'impose : d'une part enseigner l'art d'écouter, puis celui de la parole vivante. Müller irait presque à dire, de la parole improvisée, de la démonstration et de l'arbitrage obtenu par objections successives : lui qui ne parle pas sans papier, sans avoir donné à son texte une minutieuse rédaction, il proclame comme idéal de parler sans plan ni brouillon. Et sans espoir de publication ultérieure. Ainsi rendra-t-on à l'art oratoire sa grandeur totale et sa dignité intégrale : comme le grain dont parle Saint Paul, l'éloquence doit périr pour pouvoir porter fruit (72).

Mais y a-t-il lieu de croire à un relèvement possible de l'éloquence allemande ? Certes, répond Müller, dont l'acte de foi atteint une rare vigueur. La langue allemande porte le sceau d'une vocation spéciale : des cîmes des Alpes au golfe de Finlande, « elle s'est maintenue depuis Charlemagne ». Elle est plus spécialement, et mieux que le français, destinée à incarner l'*Idee* du langage vivant. L'Allemagne n'a point de cour, ni de capitale, ni d'unité, ni de Parlement, ni d'Académie. Mais jointes, ces faiblesses font sa force. Force qu'elle ne saurait attendre d'un sauveur prédestiné, d'un législateur unique : « Avant Démosthène, les paysannes du marché d'Athènes savaient déjà reconnaître ce qui est attique et ce qui ne l'est point ». L'absence d'une norme fixée une fois pour toutes oblige celui qui parle allemand à un perpétuel effort de médiation. L'Allemagne, terre du droit vivant, de l'Etat vivant, ne peut avoir comme moyen d'expression une langue figée. Les dialectes ne chercheront pas à s'éliminer et à conquérir un pouvoir tyrannique : comme dans une république, ils garderont droit de cité, sans privilège particulier pour l'un d'eux. Et l'allemand vivant sera compris de toutes les provinces, sans avoir un relent de terroir qui puisse faire reconnaître les origines géographiques de celui qui parle. Bénis soient donc les événements qui, chassant un Goethe ou un Schiller à travers l'Allemagne, donnèrent à leur langue l'accent de partout (73).

La réussite d'un Goethe qui, dans la lutte de la pensée et de l'expression, arrive à donner à sa langue l'allure d'un bien commun à

(71) *Bered*, 175 sqq ; 230-232.

(72) *Bered*, 185, 194, 47, 65-67, 119-120, 130, 140.

(73) *Bered*, 8-9, 260, 267, 56, 144-146.

toute la nation, offre une garantie d'avenir, prouve que la nature dota l'Allemagne de talents exceptionnels. En ne se heurtant pas à d'infranchissables murs, mais en sentant s'opposer à leur vigueur interne des barrières organiques dont l'élasticité excite cette vigueur, ils manifesteront à la face du monde les qualités de puissance et de mobilité du verbe allemand, — qui, seul, prétend Müller, est apte à la traduction — et feront espérer un futur digne du passé (74).

Les gages de ce futur ont déjà été offerts. A Goëthe, dont l'*Egmont* et le *Tasse* appartiennent plus à l'éloquence qu'à la poésie, Müller n'hésite pas à joindre Jean de Müller et Collin. Mais c'est surtout en Schiller qu'il aperçoit le précurseur du renouveau oratoire, ce Schiller qui n'a jamais su donner à une tragédie le tour de la perfection poétique, ni trouver cette région supérieure où la douleur elle-même concourt à engendrer la paix, ni faire sourire Andromaque à travers ses larmes. Qu'on songe aux strophes alternées, dans les *Brigands*. Qu'on songe surtout aux vers de Thekla sur le sort du Beau. Müller tombe d'accord avec Collin, pour constater que la discussion était plus le fait de Schiller que la poésie dramatique (75).

L'Allemagne, terre bénie de la musique, saura trouver cette harmonie fondamentale où le manuscrit et la parole vivante, tout comme le papier-monnaie, reprendront leurs droits essentiels contre la tyrannie de la presse à imprimer et de la monnaie métallique. On a déjà su rapprocher l'éloquence du cœur de la Nation. Et s'il fallait encore une preuve que l'ultime synthèse est toute proche, que l'Allemagne va accomplir sa mission, Müller la trouverait dans cette constatation que l'éloquence vivante et médiatrice est essentiellement chrétienne, donc allemande (76).

La véritable éloquence ne persuade pas en tyran, ne vise pas à arracher la parole à l'adversaire, à le dominer absolument comme une chose morte. Les Allemands, dit Müller, ont été les premiers, au témoignage de Tacite, à accorder, au rebours de Rome, des droits au plus faible. Le vainqueur d'une véritable lutte oratoire ne retire pas au vaincu le droit de se faire entendre, ne lui inflige pas le honteux déshonneur d'une défaite absolue. La vieille coutume germanique coïncide avec la loi chrétienne de charité, dépasse donc les Anciens et Platon lui-même, qui ne donnèrent point leur sens total à des termes comme liberté, amour ou honneur. Quintilien ne réclame pas qu'on recherche ce Tiers Terme où la paix s'établit d'elle-même entre les contestants (77).

Rechercher ce Tiers Terme, c'est « ployer le genou devant le Pal-

(74) *Bered*, 14, 2, 33-34, 14, 143, 268, 103.

(75) *Bered*, 19, 149-150, 158, 269-270. Préface, II-IV, 90, 91. Le *Nachlass* de Collin avait été, en partie, publié par Schlegel. *DM*, 1812, I, 51 sqq.

(76) *Bered*, 202, 205.

(77) *Bered*, 18, 244, 37-39, 84, 239-240, 246, 248-249, 256,

ladium du Monde », s'assujettir volontairement, donc pratiquer cette *freie Dienstbarkeit des Herzens* qui est la forme allemande et féodale de *servitium libertas*. Et Müller, qui ne tient aucun compte des intonations religieuses que prend l'*Eros* chez Platon ou ses rénovateurs alexandrins, affirme que cet esprit de charité n'a jamais poussé de si belles fleurs qu'en Allemagne. L'Allemagne annexe d'ailleurs tout ce qui, de près ou de loin, pratique vertus de chevalerie, à commencer par l'Angleterre et par Burke. L'Allemagne qui chassa d'Europe l'esprit de la Rome antique, et aperçut dans la cohésion organique le salut du monde moderne, mérite de redevenir le Saint Empire, la gardienne et la réalisatrice de ce christianisme entré, avec Charlemagne, dans notre vie publique. A plus forte raison est-elle appelée à donner l'exemple de l'éloquence chrétienne, cette éloquence sacrée dans ses principes et qui n'a rien de commun avec « les radotages esthétiques » d'un Châteaubriand. Chrétien et allemand se rapprochent au point de coïncider. Une vertu salvatrice jaillit de l'un et l'autre terme. Pour peu qu'elle reprenne conscience d'elle-même, l'Allemagne qui, sous tous les mots et toutes les tournures de sa langue nationale, sent frémir l'esprit chrétien, opérera son salut « par la parole vivante et par l'action vivante », non par les moyens « romains », la lettre et l'argent (78).

*
**

Müller, qui voudrait que l'orateur « véritable » parlât sans brouillon, rédigea ses conférences avec un soin minutieux et les lut, au témoignage de Gräffer et de Caroline Pichler, avec un art qui lui valut tous les suffrages. Il n'avait pas négligé d'ailleurs de décerner des éloges à ses auditeurs. Mais il faut bien dire que jamais, dans la précision du style et dans le nombre de la phrase, il n'avait obtenu pareille réussite. En contant la séance des Communes où Burke rompit avec Fox, il aurait même réalisé avec sa salle cette communion magique où il apercevait le signe de la perfection oratoire (79).

Mais, parmi les amis de Müller, les louanges publiques dissimulaient avec quelque peine une critique sans bienveillance. Théodore Körner, en dépit de l'hommage rendu par Müller à Schiller, trouve cette rhétorique creuse et fallacieuse ; Frédéric Schlegel, dont le talent oratoire paraissait médiocre auprès de celui de Müller, reproche à son ami, qui ne lui marchandait guère cependant les compliments publics, « une pointe de charlatanerie ». Il est vrai que Schlegel n'approuvait guère les lauriers décernés à Schiller, même au titre de tribun. Dorothee trouvait ces conférences un peu sucrées, « avec un

(78) *Bered*, 241-242, 183, 250, 260, 261-262, 268, 269.

(79) GRÄFFER, *Kleine Wiener Memoiren*, II, 67 ; CAROLINE PICHLER, *Denkwürd*, 414, 415.

goût de crème fouettée... mais les dames surtout ne détestent point cela ». Mais elle reprochait à Müller d'avoir trop bien calqué Frédéric Schlegel, et quoiqu'elle souhaitât à Müller tout le bien possible, ne pouvait s'empêcher — en appelant ces conférences *Nachlesungen* — de rappeler l'histoire de Ruth glanant dans les champs du riche Booz. Quant à Humboldt, l'affirmation le choquait sans doute que l'Etat prime l'individu et définit les critères de la morale ; devant une proposition comme celle-ci : « seules peuvent être réputées bonnes les pensées que notre pays pense avec nous par le moyen de la langue nationale », il ne pouvait guère que se hérissier ; les conférences de Müller — tout comme celles de Schlegel, d'ailleurs — représentent à ses yeux un genre faux et dangereux, une rhétorique pleine de sophismes (80).

Müller était heureux d'avoir pu compter, dans les rangs de ses auditeurs, le comte Stadion, le prince de Ligne, l'archiduc Maximilien. Celui-ci se montrait fier du succès de son protégé. Mais le préfet de police, jaloux de ce que Müller ait obtenu, par dessus sa tête, l'autorisation de parler, alerta l'Empereur en personne : les propos de Müller n'étaient certes ni scandaleux, ni incongrus, mais on sentait bien que, dans le fond de sa pensée, leur auteur visait à provoquer le réveil de l'Allemagne et à bouleverser le statut de l'Europe. Metternich eut beau dire que la police sortait de son rôle, l'Empereur décida que toutes les conférences faites par des étrangers seraient désormais soumises, en manuscrit, au visa préalable (81).

Quand Müller, deux mois après, sollicita l'autorisation de traiter publiquement « des sujets de morale », le Baron Hager, préfet de police, tout en soulignant les mérites de Müller, manifesta de telles appréhensions, réclama un tel contrôle, que Müller, devant les lenteurs administratives, abandonna son dessein (82).

Un moment, Müller caresse l'espoir d'une chaire à l'Université de Breslau, puis roule des projets pédagogiques. Gentz est souvent absent, Pfuel, Catinelli, Buol ont quitté Vienne. On s'inquiète de la guerre de Russie, qui débute. Müller qui rédige sa *Nouvelle Théorie de la Monnaie*, ne voit guère que l'archiduc Maximilien, et le groupe des convertis qui se rassemble auprès du P. Hofbauer. Il a toujours montré un penchant pédagogique, comme tant d'autres gens de sa génération. Grâce à l'appui de l'archiduc, il pensa le moment venu de fonder cette école de futurs fonctionnaires qu'il appelait de ses vœux dans *Frédéric II* et dans les *Abendblätter*, et dont il avait donné

(80) TH. KÖRNER, *BW. mit den Seinen*, 191 ; J. KÖRNER, *Fr. Schlegels BW*, 507 ; WIENEKE, *Caroline u. Dorothea Schlegel*, 428 ; *Oesterr. Ungar. Revue* (Neue Folge, VIII, 286) ; W. HUMBOLDT, *Ansichten über Aesthet. u. Lit.* (Berlin, 1880), p. 131.

(81) BAXA, *AM*, 224-229, reproduit les pièces du dossier.

(82) BAXA, *AM*, 230-231.

une ébauche dans les *Archives de Géographie*. La mise en œuvre du projet occupa Müller durant les derniers mois de 1812 et tout le début de 1813 : l'archiduc fournissait les fonds et l'immeuble; l'institution, en signe de reconnaissance, prendrait le nom de *Maximilianeum*. Klinkowström, Hartmann, Schlegel, G. H. Schubert sont pressentis ou même embauchés comme professeurs; Müller garde pour lui l'enseignement des mathématiques, de la philosophie et des sciences politiques; le P. Hofbauer, assisté d'un aumônier par chambrée de quatre élèves, assumera la direction religieuse des jeunes gens. Un certain nombre de ceux-ci sont déjà inscrits, et Müller pense être désormais à l'abri des coups du sort, quand la police et la direction de l'instruction publique lui suscitent les pires ennuis. On soudoie des mouchards parmi ses domestiques, on met en doute la validité de son mariage, on soulève contre lui l'objection de moralité. La présence du P. Hofbauer et de Klinkowström inquiète la censure théologique, qui tient grief à Müller de sa conversion. On met de nouveau l'Empereur au courant; l'Empereur redoute cette nouvelle école qui veut s'écarter des chemins battus, et, alors que les premiers élèves arrivent, fait fermer l'Institut (83). On en vient même à refuser presque d'office *l'imprimatur* à tout ce que veut publier Müller : la censure arrête net un compte rendu sur le manuel pédagogique d'un chapelain de la cour. Comme Hardenberg, de son côté, s'applique à oublier Müller, celui-ci se trouve, dans l'été de 1813, en fâcheuse posture (84).

Fin juillet, la guerre éclate entre l'Autriche et la France. Müller, « lié par son Institut, les milliers de florins qu'il avait coûté, et surtout par les désirs et les bienfaits » de l'archiduc Maximilien, n'avait pas écouté, quelques mois plus tôt, l'appel aux armes lancé par le roi de Prusse. Au début d'août, il voit entrer chez lui un ami de Hormayr et de Johnson, Roschmann qui s'est déjà fait connaître lors des affaires du Tyrol en 1809, et a reçu de l'Empereur mission de soulever contre la Bavière et la France les provinces perdues quatre ans plus tôt par l'Autriche. Roschmann lui proposait une place à la commission d'administration du Tyrol libéré. Müller accepta, et au début de septembre, sous l'uniforme de major de chasseurs tyroliens, participait aux opérations de guerre (84 bis). Premier aide de camp de Roschmann, il rédige les dépêches et les proclamations, prend part aux escarmouches contre les Napolitains de Bonfanti autour de Niederdorf, publie à Brixen le « *Messenger du Tyrol* », puis travaille aux mesures de rattachement des provinces reconquises. On

(83) BAXA, AM, conte longuement l'affaire et publie les pièces d'archives.

(84) BW, 174.

(84 bis) Gentz (Witt, III a, 139) convoitait en vain l'honneur de porter l'uniforme. Pendant que Müller faisait campagne au Tyrol, Arnim, Fichte, Savigny, faisaient l'exercice *Unter den Linden* et juraient chaque jour de donner leur vie pour le roi. (STOLL, K. von Savigny, 25-26.)

l'admet, par la petite porte, dans les rangs des fonctionnaires autrichiens. A Trente, puis à Innsbruck, il est, jusqu'en avril 1815, premier secrétaire de la commission. A vrai dire, les Tyroliens ne l'aiment guère : il passe pour l'inspirateur de Roschmann qui cherche plutôt à resserrer les liens administratifs entre Innsbrück et Vienne, à renforcer l'emprise de l'Autriche sur le Tyrol, qu'à laisser survivre les vieilles franchises. Müller, l'apôtre des survivances historiques, aida à étouffer un particularisme particulièrement vivace. On lui en a voulu. Mais il est difficile de dire jusqu'à quel point les mesures odieuses imposées aux Tyroliens furent inspirées par lui, et s'il n'essaya pas de mettre en œuvre le programme qu'il expose à Gentz : « ne pas traiter à la pierre infernale cette chair bourgeonnante du Tyrol et d'Italie, mais l'incorporer au grand organisme de la Monarchie par des méthodes curatives » (85).

En avril 1815, Metternich rappelle Müller à Vienne. Il compte l'emmener avec lui au quartier général des alliés, comme correspondant officiel de l'*Oesterreichischer Beobachter*, avec les appointements de *Gubernialrat*. Müller reste à Vienne tout le mois de mai, puis rejoint le quartier général impérial. Il arrive à Heidelberg pour apprendre la défaite de Blücher à Ligny, et s'acquitte tout de suite de sa tâche de correspondant. Il n'a guère espoir dans la froide sécheresse de Wellington, compte donc que la partie décisive sera jouée par les armées autrichiennes débouchant du Brisgau, de Suisse et de Savoie. Cinq jours après, il lui faut faire, à contre-cœur, amende honorable. Par Mannheim, Sarrebourg, Nancy, le quartier général gagne Paris, où Müller retrouve, comme commandant prussien de la place, Pfuël, et comme médecin-major bavarois Ringseis. Gentz arrive à son tour et reste à Paris jusqu'au moment où s'ouvrent les négociations de Vienne (86).

Cette vie agitée et ses occupations de correspondant de guerre laissent cependant des loisirs à Müller. Journaliste il est, journaliste il entend rester. Encore une fois le projet de *Staatsanzeigen* réapparaît. Metternich ne lui a-t-il pas proposé de fonder une revue politique officieuse ? (87). Aussitôt il a lancé dans l'*Oesterreichischer Beobachter* une annonce qui promet, en cette revue, « un point de rassemblement et d'appui pour l'opinion publique ». La guerre de 1815, dirigée contre le seul Napoléon, offre aux bien-pensants d'Allemagne de restaurer dans leur pays une opinion publique « calme, sérieuse et cons-

(85) KRONES, *Tirol 1812-1816 und Erzhsz. Johann v. Oesterreich*, Innsbruck, 1890 ; 159 sqq. BW, 176.

(86) GENTZ, *Tageb*, I, 375 à 379 ; Müller à Pilat (BAXA, AM, 300-303) ; BW, 180, RINGSEIS, *Erinnerungen*, I, 257, Gentz à Pilat, I, 162 à 173. BAXA, AM, 298-321, conte en détail cette période de la vie de Müller.

(87) Müller à Bombelles, 4 avril 1816 (Réimpr. par BAXA, *Abh.* (1^{re} édit., 1921), p. 217.

tante » (88). Pour se faire la main, il rédige, puis expédie aux *Friedensblätter* deux brefs articles : l'un fait résider la noblesse dans l'esprit de sacrifice, et non dans la notion « romaine » de privilège; l'autre déclare que l'individu reste incapable de « porter fruit, s'il ne trouve, comme la vigne, un support » ; ce support lui est offert par les biens durables, science, religion, mais surtout famille et Etat. Müller varie inlassablement les mêmes thèmes (89).

Pendant que Gentz est à Paris, Müller, qui est en difficultés avec le Trésor autrichien à propos d'indemnités, s'emploie à conquérir un emploi stable. Metternich lui fait rédiger un mémoire à l'Empereur sur l'opportunité de gagner l'Allemagne centrale à la cause autrichienne par le moyen d'un journal ou d'une revue officieuse. Metternich fait valoir auprès de l'Empereur la qualité des services qu'on peut attendre d'écrivains comme Schlegel ou Müller, qui connaît si bien la Saxe. En même temps que Schlegel est envoyé en mission auprès de la diète de Francfort, Müller, avec le titre de *Wirklicher Regierungsrat*, reçoit les fonctions, créées pour lui, de consul général d'Autriche à Leipzig (90). Il rejoint son nouveau poste le 26 septembre 1815.

*
**

Cette nomination, entièrement due à Metternich, surprit quelque peu dans les milieux de la police viennoise et dans les bureaux des finances. Elle fut accueillie, chez les diplomates berlinois, avec une méfiance où se mêlait quelque ironie — une épigramme de Ludwig Robert sur le nouveau consul reflète assez bien cet état d'esprit (91).

Müller arriva à Leipzig, porteur d'instructions détaillées, rédigées par Metternich lui-même (92). Son rôle était d'abord commercial, et il se donna à cette partie de sa tâche avec application, protestant contre l'invasion de marchandises anglaises à vil prix, obtenant pour les juifs de Brody un adoucissement à la législation locale qui leur interdisait de séjourner à Leipzig hors des périodes de foires, organisant dans sa maison de Hainstrasse une exposition de tapis de Linz, pour essayer de concurrencer ceux d'Ecosse, fournissant des rapports fréquents et détaillés. A ce rôle commercial, Metternich avait adjoint une double mission de surveillance et de propagande. Leipzig était la capitale de l'imprimerie allemande, le siège d'une université qui passait pour libérale. Müller devait donc signaler à Vienne les manifes-

(88) *Oesterr. Beob.*, 3 juillet 1815, p. 1008.

(89) *Geist des Adels (Friedensbl.*, 20 juillet 1815) ; *die höheren Güter (ibid.*, 24 juillet), réimpr. par BAXA, *Zusätze*, 114-117.

(90) Gentz à Pilat, 167-177. BAXA, *AM*, 316-320.

(91) BLEYER, *F. Schlegel am Bundestage*, 18, 19. RAHMER, *H. v. Kleist als Dichter und Mensch*, 177.

(92) Citées *in extenso* par BAXA, *AM*, 323-326.

tations, dans la presse ou les esprits, de cette fermentation révolutionnaire que Metternich redoutait plus que tout. Müller devait aussi aider à la politique autrichienne en agissant moins sur la Saxe que sur les petites cours de l'Allemagne centrale. Son ressort consulaire s'étendait à cet effet sur les territoires de Brunswick et d'Anhalt. Par la presse, il devait chercher à attirer ces Etats dans l'orbite de Vienne, à les écarter de Berlin. L'Autriche, catholique, et dotée de traditions historiques vieilles de plusieurs siècles, lui semble plus apte que la Prusse à grouper autour d'elle, sans contrainte et simplement par acte de foi en l'Allemagne, les Etats qui jadis composaient le Saint Empire.

La première année, Müller voyage beaucoup. Il va à Vienne, puis à Berlin et à Potsdam. Ses mille florins d'indemnité de déplacement excitent un peu la jalousie de Schlegel. A Leipzig, il voit ou reçoit beaucoup de gens, se lie avec Krug, Brockhaus, bien que ceux-ci affirment leurs convictions libérales, avec son collègue prussien, le consul Baumgärtner; il revoit Laun, Carlowitz, Schütz, Baader, entretient d'excellentes relations avec l'ambassadeur autrichien à Dresde, M. de Bombelles, dont il est appelé à faire l'intérim. Il n'abandonne rien de ses goûts pédagogiques et guide dans leurs études de droit un certain nombre de jeunes nobles, catholiques ou catholicisants (93).

Au centre du commerce des livres, il en profite pour se livrer à quelques travaux de rapport. Göschel édite les conférences sur l'*Art Oratoire*. Puis Müller, sollicité par Brockhaus de collaborer à sa *Galerie de Portraits contemporains*, ouvre le volume par un élogieux article sur l'Empereur François I^{er}. Article anonyme, mais dont Müller, dans une lettre à Metternich, revendique la paternité. Enfin il achève sa *Nouvelle Théorie de la Monnaie* et la publie chez Brockhaus (94).

Ces *Essais d'une Nouvelle Théorie de la Monnaie*, inspirée surtout de l'exemple de la Grande-Bretagne avaient été rédigés dans leur presque totalité à Vienne, en 1811 et 1812. Gentz venait de s'occuper longuement des travaux du *Bullion-Committee*, cette commission parlementaire anglaise qui devait rechercher les raisons de la hausse de l'or en barre par rapport à l'or monnayé, et aussi les remèdes à cette hausse. D'autre part, en 1810, Sismondi avait, dans la *Pallas*, pris position contre les *Eléments*, en affirmant que l'or possédait intrinsèquement la valeur de monnaie, que la seule monnaie possible était l'or. « Les gouvernements, disait-il, devraient décréter l'abolition du papier-monnaie. Si le monarque exposait franchement la situation et deman-

(93) BLEYER, *F. Schlegel am Bundestage*, 70, 57, 58. NADLER, *Lit. Gesch. d. deutsch. Stämme*, IV, 142.

(94) Le portrait de François I^{er} se trouve dans les *Gesammelte Schriften* de 1839, 377-408. *Versuche einer Neuen Theorie des Geldes* ont été réimprimés en 1922 par HÉLÈNE LIESER (Jena, Collection *Herdflamme*, n° 2). Nous citerons d'après cette réimpression, sous le chiffre *N.Th.G.*

dait à ses sujets de faire le sacrifice du papier-monnaie qu'ils détiennent, nul doute que ceux-ci n'accomplissent joyeusement le sacrifice demandé ». Rühle ripostait en note : « Quand un peuple est animé d'un pareil enthousiasme, il ne peut dégénérer, qu'il ait en poche de l'or ou du papier; l'existence d'un pareil état d'esprit, voilà la véritable richesse nationale » (95). Le débat était donc engagé, et Müller ne pouvait refuser de s'y faire entendre. Dès 1810, il avait promis à Gentz un nouveau livre sur l'économie et la monnaie, désirait voir ce que Gentz avait écrit à ce propos, annonçait qu'il était lui-même allé assez loin en la matière, et recevait d'ailleurs les félicitations de Gentz (96).

Müller pensa d'abord exposer sa théorie en Conférences. Le 10 août 1811, il demande au comte Wallis l'autorisation de parler en public sur l'*Ensemble des Sciences Politiques et la Théorie de la Monnaie*. En 1812, il promet encore de démontrer la nécessité d'une circulation papier (97). A en croire la préface de 1816, l'ouvrage aurait été achevé et imprimé en grande partie quand Müller partit pour le Tyrol.

Müller se repense volontiers. Plus de la moitié de son livre nous offre, selon une disposition plus concentrée, la substance de ce qu'il avait écrit à propos des monnaies, depuis la *Pallas* jusqu'aux *Vermischte Schriften*. Il voile, certes, un des motifs essentiels de sa pensée aux environs de 1809, l'opposition entre *Concept* et *Idée*. Gentz l'a d'ailleurs querellé à ce sujet, en lui montrant l'identité de l'*Idée* et du *Gegensatz*. Aussi les termes incriminés disparaissent-ils; mais le *Mot*, le *Verbe*, assument toutes les caractéristiques de l'*Idée*. Le *Mot* n'est pas obtenu par une série d'abstractions, mais « constitue l'axe autour duquel se meut et s'ordonne la foule des représentations » (98) dont chacune garde ses caractères propres et même anomaux. Pour le reste des notions antérieurement établies, elles subsistent intégralement, et pour les exposer, Müller n'hésite pas à faire une deuxième fois emploi des mêmes images (99).

Avec la promesse d'un *Avent*, réapparaît la définition de l'Etat organique, hors duquel il est impossible d'imaginer l'homme. L'Etat, point de rencontre de toutes les activités humaines, constitue le « besoin des besoins ». Un dans sa diversité polarisée, il n'a de meilleur schéma que la sphère, et constitue la norme et la commune mesure

(95) GENTZ, *Tageb*, I, 215-216, 257-258, *BW*, 3, *Witt*, II, 315. SISMONDI, *Pallas*, 1810, p. 130.

(96) *BW*, 158, 160, *Witt*, II, 420.

(97) *VS*, I, 284 (*Von den Vortheilen...*) De même *VS*, I, 389 (*Farbentheorie*).

(98) *N. Th. G.*, 170.

(99) Cf. l'image indoue de la terre portée par un géant, qui repose sur un éléphant, lui-même soutenu par une tortue : *Elem*, conf. XXVII, *N. Th. G.*, 26 ; l'image du berceau, de l'agitation nécessaire au repos (*VS*, I, *N. Th. G.*, 53) ; l'Etat mercantile, *Horde* de Propriétaires privés (*Agr. Briefe*, et *N. Th. G.*, 103).

(100) *N. Th. G.*, 22, 123, 138, 120, 109, 129, 125-126, 168.

de tout. Point n'est besoin, comme les Français, d'imaginer un système métrique établi sur les dimensions mêmes du globe terrestre : toute mesure a un rapport direct avec la sphère que forme, dans chaque nation, l'ensemble des affaires humaines (100).

L'Etat est quasi doué d'infailibilité : toutes les erreurs s'y compensent, « de même que nos maladies se guérissent mutuellement ». Et cette infailibilité passe au représentant vivant de l'Idée de l'Etat, au monarque : *the King cannot do wrong*. L'Etat relève d'ailleurs d'une origine divine : mieux encore, il participe à la Rédemption, « le Verbe s'est incarné dans la chair des Etats » (101).

L'Etat est la condition préalable de toute propriété et de toute production. Et Müller répète inlassablement ses attaques contre l'école mercantile ou l'esprit romain. Il refuse que l'Etat soit mû par le poids de l'or, vise à une *Plus-macherei*, ou fasse la chasse aux métaux précieux en excitant la production et en restreignant les besoins (102). Il élève la même protestation contre les méthodes mécanistes ou romaines, et veut appliquer sa méthode « médicale », ou totalitaire, examiner tout « dans son mouvement », et non à l'arrêt, « dans le cadre de l'histoire » ; il veut considérer des qualités et non seulement des quantités, s'inspirer de la géométrie, non de la seule arithmétique (il s'indigne, en passant, qu'on puisse associer barbaquement des termes qui jurent ensemble, et en parlant de grandeur d'angles, mêler l'arithmétique à la géométrie), et donne un écho à la *Pallas* en rappelant que selon l'arithmétique organique, $1 + 1$ ne donnent pas deux, mais bien davantage (103). Preuve en est le partage d'un bien familial : chacun des héritiers, tout en ayant davantage possède moins qu'auparavant, et regrette un élément spirituel qui venait grossir et vivifier les biens matériels. La somme des parts est loin d'égaliser le patrimoine primitif ; il manquera toujours à cette somme ce supplément spirituel que regrettent tant, nous assure Müller, les paysans émancipés des servitudes domaniales, et qui, matériellement plus riches, se sentent en fait plus pauvres. Le risque d'annihiler cet élément spirituel oblige à refuser la libre cession des biens fonciers, et à condamner toute mesure qui romprait une cohésion organique fondée sur la réciprocité (104).

Cette réciprocité ne peut s'exprimer mieux que dans la sphère où chaque rayon appelle un rayon de sens inverse, entre avec lui en état d'*hostilité féconde*, d'antinomie sexuelle. L'antinomie majeure réapparaît, celle de la liberté et de la loi, avec l'image du fruit et de son écorce, et la conclusion qu'un Etat libre ne peut reposer que sur des servitudes organiques, des liens féodaux. La liberté à la romaine n'est

(101) *N. Th. G.*, 15, 52.

(102) *N. Th. G.*, 119, 43, 93, 67, 102.

(103) *N. Th. G.*, 57, 204, 508, 11.

(104) *N. Th. G.*, 12, 5, 7, 34, 50, 52.

qu'arbitraire. L'arbitraire des particuliers exige l'arbitraire de l'Etat; l'arbitraire gouvernemental est d'ailleurs moins néfaste que la liberté individuelle effrénée; un an d'anarchie entasse plus de ruines qu'un an de despotisme. La notion de liberté privée n'entraîne que des ruines. Un régime de propriété où règne l'absolue liberté conduit tout droit à la pauvreté générale; l'Etat n'est plus qu'une horde maintenue par la contrainte; au lien organique succède un esclavage digne des Turcs (105). En répétant sa condamnation de la Réforme, Müller exaltera la société chrétienne du Moyen-Age, « berceau des libertés européennes ». Le *Feudum* offrait un type de propriété vivante qui donnait toute sa valeur au grand principe politique et économique: l'Amour d'autrui. L'Etat y était vraiment un mariage, les vieux principes germaniques coïncidaient avec les exigences de la loi chrétienne, et tout en affirmant leur force à l'égard du voisin, les Etats, sans rien aliéner de leur liberté à une monarchie universelle ou à un directoire, se sentaient unis en une communauté chrétienne (106).

La religion pénètre la vie économique comme la vie politique. Le capital national n'est pas la somme de ce qui se trouve dans les magasins, mais est constitué par l'amour qui unit entre eux les citoyens; la Foi seule permet la constitution d'un capital, car celui-ci ne se ramène pas à mettre de côté un bénéfice, mais à le réemployer, à le faire mourir pour que renaisse une nouvelle richesse, selon une image de saint Paul. Le dogme de la transsubstantiation ouvre à l'économie et au droit des voies fécondes: on ne se lie entre personnes que par l'intermédiaire de choses; on ne lie des choses entre elles que par l'intermédiaire de personnes. Le matériel et le spirituel se compénètrent: au *prix*, grandeur évaluée par une addition, Müller oppose la *valeur*, qui est la signification d'une chose dans l'Etat, donc une évaluation qui fait intervenir les facteurs spirituels de l'Etat, qui s'identifient eux-mêmes aux vertus théologiques (107).

Le rôle de l'homme d'Etat se formulera: veiller à maintenir les réactions réciproques, évaluer des directions plutôt que des grandeurs linéaires, des valeurs plutôt que des prix, rejeter la primauté romaine de la propriété privée, rendre aux lois de l'Etat leur vieille unité organique (108).

Quant à la monnaie, elle n'est point une marchandise, ni la mesure du travail qui, selon Adam Smith, constitue l'étalon de valeur; encore moins, comme croyait l'école mercantile, revêt-elle le caractère d'un Etat supérieur à tous les Etats. A bien remarquer, ce n'est qu'au moment où on les échange que les substances monnayées remplissent leur office de monnaie. A ce moment, elles sont *Feudum* et non *Allo-*

(105) *N. Th. G.*, 101, 26-27, 130, 132, 7, 17, 19, 103, 159-160.

(106) *N. Th. G.*, 153, 107, 38, 63, 160, 135, 96, 34, 36, 39, 161, 92, 80-84.

(107) *N. Th. G.*, 111, 69-75, 17, 154, 59, 88.

(108) *N. Th. G.*, 116-119.

dium, elles expriment exactement ce lien qui unit les personnes entre elles et les personnes aux choses, lien spirituel qui n'est autre chose que l'Idée de l'Etat. La monnaie, même métallique, l'or lui-même, ne sont que des *substituts*, des représentants de l'Etat ou de la société civile. La monnaie n'a pas plus été inventée que l'Etat lui-même (109).

Revenant aux travaux du *Bullion-Committee* et à la hausse extraordinaire de 20 à 30 % que l'or en barre accuse sur l'or monnayé, Müller conclut que la baisse de la monnaie métallique, concomitante à celle de la monnaie-papier, n'est pas due à celle-ci ; ce n'est pas l'or qui, une fois monnayé, perd de sa valeur, c'est le signe que l'Etat lui impose, à lui comme au papier, qui ne jouit plus de la même confiance ; ce qui est en baisse, c'est la Constitution, ou l'Idée de l'Etat. La monnaie tire toute sa valeur de cette constitution, source de tout crédit ; peu importe la matière dont est fait le signe monétaire. S'en prenant à Boyd qui osa écrire que les pires sottises racontées à propos de la transsubstantiation furent largement dépassées par celles qu'on proféra en vantant les bienfaits du papier-monnaie, Müller s'attache à montrer que l'or ne peut être en soi une monnaie, mais qu'il subit, lorsqu'on lui imprime le sceau souverain, une véritable transsubstantiation qui fait que désormais il incarne l'Etat. « Quand on dit vingt livres sterling, on ne veut pas dire quatre cents schillings, qui, à soixante-deux, doivent peser une livre *troy* d'argent fin, mais vingt fractions d'Angleterre, vingt fractions de foi en l'Angleterre, de crédit anglais. » (110)

Bien mieux : le troc lui-même ne pourrait être pratiqué sans le secours de cette monnaie idéale, qui est la foi en l'arbitre commun, la communauté, l'Etat. Trois systèmes de monnaie se superposent : dans le troc on n'aperçoit que les personnes et les choses ; dans la période commerciale, apparaissent les monnaies métalliques et les services en nature ; le crédit, enfin, met en présence de la monnaie métallique et du papier. L'essence de la monnaie apparaît toujours mieux ; plus le système se perfectionne, plus la monnaie est idéale. Et, au moins en théorie, Müller affirme encore que la véritable monnaie se passe du métal (111).

Sa doctrine n'a donc pas varié en principe depuis les *Eléments*. Mais bien qu'en 1809 les *Kassenbillets* saxons valussent le pair, et que la débâcle autrichienne ne se fût pas encore fait sentir, Müller avait tenu à conserver une place à la monnaie métallique, au nom du *Gegensatz* et des réactions réciproques. Encore mieux dans sa *Nouvelle Théorie de la Monnaie*. Ce n'est pas qu'il veuille faire amende honorable devant Sismondi, ou qu'il pense réserver l'or aux règlements internationaux. Il sait bien que le papier est plus employé que

(109) *N. Th. G.*, 140, 79, 31, 183.

(110) *N. Th. G.*, 140, 197, 211.

(111) *N. Th. G.*, 174-176, 182, 216, 261.

l'or quand on veut payer au-delà des frontières, et sa théorie ne perdrait rien de sa force si les Etats particuliers se fondaient en une fédération dotée de l'unité monétaire. Il faut garder à la monnaie une double structure : le métal unit les choses ; la foi donnée, le papier unit les hommes. Le papier ne tire donc pas sa valeur d'un dépôt en garantie. Mais la Parole par excellence, l'Idée de l'Etat a besoin d'une double expression pour que cette expression soit vivante. Au XVIII^e siècle, dit Müller, on a exalté l'or ; le papier s'est vengé au XIX^e. Affirmation qui ne tient guère compte du système de Law, mais qui lui permet d'affirmer que le système monétaire ne comportera ni exclusivement du métal, ni exclusivement du papier. L'étalon monétaire n'a de valeur que s'il se marie avec la Loi et la Nation. Or et papier seront donc, dans la sphère de l'économie nationale, les deux pôles qu'unit, en tant qu'axe, la Fonction-Monnaie. Aucun des deux principes ne cherchera la prépotence, l'or est « réalité », le papier « personnalité », et tous deux, en se garantissant mutuellement, vont chercher leur garantie commune dans la continuité de l'Etat, rendue visible par la continuité du Roi, ou, comme dit Müller, par « ce roi qui est dans le roi » (112).

L'étalon monétaire, fonction de l'économie nationale et surtout de la cohésion de l'Etat, ne jouira que d'une fixité relative. Le vouloir absolument stable serait le tuer. A une certaine stabilité intérieure viendra s'adjoindre, pour la vivifier, la mobilité que lui imposeront les autres devises, expressions d'autres cohésions nationales. Et la stabilité intérieure ne s'obtiendra qu'en faisant constamment varier l'équilibre du métal et du papier, en secourant l'élément qui faiblit. Mais deux principes guideront la conduite du ministre des Finances ; le papier est une monnaie meilleure que l'or : si la livre anglaise a moins faibli que les autres devises, c'est que l'Angleterre emploie depuis longtemps le papier-monnaie ; enfin, la multiplication exagérée des signes monétaires conduit à la difficulté de se procurer de l'argent (113).

Ainsi Müller, encore une fois, pour peu qu'il suivit la logique d'une démonstration neuve, allait affranchir la monnaie de la « superstition de l'or ». Sans doute n'est-ce point par respect des traditions historiques ou par crainte de paraître subversif qu'il hésite avant de conclure et cherche à légitimer, avec quelques restrictions d'ailleurs, l'élément qu'il s'appliquait à bannir : c'est plutôt par fidélité au *Gegensatz* qu'il sacrifie les résultats de sa démonstration. Du moins lui reste-t-il le mérite d'avoir indiqué des voies neuves, d'avoir senti combien l'or, en des heures troubles, se montre inutilisable ; comment, par crainte, ses fervents le dépouillent des vertus qu'ils lui

(112) *N. Th. G.*, 143, 147 (cf. schéma en fin du livre), 228, 243.

(113) *N. Th. G.*, 172, 263.

attribuent. En montrant que la frappe procède à une véritable transsubstantiation, fait de n'importe quelle substance la chair de l'Etat, il guidait l'économiste vers ces systèmes où le billet s'affranchit graduellement de la tyrannie du métal, et où l'on voit des nations vivre, agir, dépenser même, alors que leur papier n'est garanti par une encaisse que dans d'infimes proportions.

*
**

Metternich avait donné à Müller mission d'agir par la presse. Il avait même prévu une collaboration de Müller et de Schlegel agissant, l'un au pôle intellectuel de l'Allemagne, l'autre au centre politique de la confédération, à Francfort. Müller qui, à Heidelberg, avait évoqué devant Metternich ses vieux projets de *Staatsanzeigen*, reprend son dessein. Metternich se montre favorable : on le sait à Vienne. Et Müller, à la fin de mars, soumet au prince un rapport sur son entreprise : les *Staatsanzeigen* seront « le point de concentration des théories féodales et corporatives ». Metternich approuve et Bombelles, de Dresde, donne son appui (114).

Au début d'avril, Müller lance sous le titre de *Paix des esprits* un manifeste-programme. Maintenant que les dangers révolutionnaires et napoléoniens sont écartés, on voit des gens, qui jadis tremblaient pour l'Allemagne, découvrir Condorcet et Mirabeau, mettre toute leur foi en eux, et parler avec affectation d'Assemblées constituantes. Le système majoritaire à la française semble les attirer. Il est temps, dit Müller, de parachever l'œuvre victorieusement achevée : « les fruits les plus véneneux ont été abattus à Leipzig et à Waterloo ; il importe de trancher les racines de l'arbre funeste, de le mettre hors d'état de pousser le moindre rejet. » L'égalitarisme social peut plaire aux Français ; on sait bien, dit-il, quelle froideur ils éprouvent en face de la famille et de la tradition. Mais leur système majoritaire ne peut conduire qu'à une lutte ouverte contre l'exécutif et à une tyrannie militaire. Que les Allemands cessent donc de loucher vers l'étranger. On ne peut séparer un Allemand du sol de sa patrie, de son métier ou de son art, de sa famille, de sa ville, de la corporation où sa naissance le plaça. Plus que tout, comptent le peuple, et ses caractères distinctifs et irréductibles. La diversité lie les Allemands plus sûrement que l'uniformité. La tâche politique consiste à donner la parole, en face du souverain, non pas au nombre, qui passe, et aux « atomes morts », mais aux membres vivants de l'Etat, groupés en corporations douées de la durée, et respectant les particularités locales et provinciales (115).

(114) BLEYER, *op. cit.*, 97 ; BW, 211 ; rapport à Metternich du 27 mars 1816, publié par BAXA, AM, 331.

(115) *St A*, Préface, 6, 7, 12. *Abh*, 48. *St A*, 13.

Gentz qui n'avait pas accueilli très chaudement la *Nouvelle Théorie de la Monnaie* (115 bis) — Müller lui-même reconnaissait le caractère fragmentaire de cette œuvre — ne montra pas d'enthousiasme devant ce programme. Mais Müller, avec sa coutumière indépendance, passa outre, et tâcha de s'assurer des collaborateurs. De ceux qu'il avait annoncés dans son programme, Niebuhr et Hedewisch, professeur à Kiel, ne donnèrent rien, Ancillon, peu de chose, si tant est qu'on puisse lui attribuer un article anonyme (116). Heeren, pressenti, s'abstint. Frédéric Schlegel promit, réclama même à Perthes un manuscrit en dépôt, mais ne fournit rien (117). Seul Krug accorde au journal une collaboration effective. Mari de l'ex-fiancée de Kleist, Minna von Zenge, et professeur de philosophie à l'Université, Krug était un redoutable polémiste et un patriote ardent. Ancien volontaire aux armées, il avait gardé le goût des sciences militaires — en avait même dressé un *Système* plein de beaux noms grecs — et détestait les Français, contre qui il avait rimé une variante du *Gaudeamus igitur*. Protestant, rationaliste, il s'accorda cependant avec Müller pour condamner les théories mécanistes de l'Etat, pour faire s'accorder la république (le *Freistaat*) et la forme monarchique du gouvernement; pour accorder à l'Autriche, *primus inter pares*, la direction de l'Allemagne; pour concéder à la presse une liberté restreinte. Müller, qui venait, dans un article sur la circulation monétaire, de donner une seconde mouture de sa *Nouvelle Théorie*, dut être heureux de l'approbation que lui donna Krug, en établissant lui aussi trois modes historiques de relations commerciales, correspondant au troc, à la monnaie métallique, et au papier-monnaie, celui-ci constituant la monnaie par excellence, *Geld der Vernunft* (118).

Les plus fidèles collaborateurs furent ceux que Müller n'avait point annoncés : d'abord Schütz. Naguère il écrivait des tragédies, et bientôt — qu'en eût pensé Müller ? — découvrira des caractères catholiques dans le drame classique grec. Pour l'instant il assume, pour la plus grosse part, la rubrique des questions agricoles, approuve la distinction que fait Müller — pour expliquer la genèse du capital — entre blé de semence et blé de consommation, proteste contre l'agronomie à l'anglaise, la liberté du commerce des grains, l'égalité en ma-

(115 bis) Witt, I, 343. Gentz confie à Perthes que « Müllers phantastische und mystische Apophtegmen » n'ont pas fait avancer la science d'un seul pas.

(116) *St A*, I, 184-194, *Constitution de Prusse*. M. BAXA le lui attribue. Le style n'est pas Müllérien. Mais la teneur l'est, avec l'insistance sur les personnes morales, Etats composant l'Etat, et l'opposition des groupements corporatifs aux citoyens privés.

(117) Müller à Heeren, 6 mai 1816 (Müller lui envoie les premiers numéros des *St A*, et le portrait de l'Empereur François I^{er}). J. KÖRNER, BW, *Schlegel*, 206; BLEYER, *op. cit.*, 160, 163.

(118) RÜHLE, *Aufsätze*, 86; RINGSEIS, *Erinnerungen*, I, 271. *St A*, I, 23-25, 203, 93-115, 301-326, 521-543. Les *Zeitgemässe Betrachtungen über den Geldumlauf* de Müller parurent dans *St A*, I, 383-395 (*Abh.*, 50-60).

tière d'impôts fonciers, la suppression des biens communaux et les sécularisations, défend les redevances féodales qui faisaient de l'agriculture une fête ininterrompue. Vaillant second de Müller, il reste loin de l'égaliser par ses qualités d'écrivain, et Gentz désapprouvera violemment ses articles qui « lui font l'effet d'émétique » (119).

Ludolf von Beckedorff combattit le système représentatif égalitaire, l'étouffement de l'opinion publique et vanta les avantages que tiraient les paysans du servage aboli (120).

Rühle donna dans les premiers numéros un compte rendu des idées de Fiévée, et Stolberg, sans doute sollicité par Müller, écrivit contre l'*Esprit du Siècle* un article qui fit quelque bruit. Perthes étudia longuement l'état de la librairie allemande et — qui l'eût cru après la *Pallas* ? — Buchholz, à propos de la *Nature et des buts de la Confédération germanique*, vanta une fédération sans directoire ni pouvoir exécutif central, et reposant sur l'inégalité naturelle de ses membres (121).

Quant à Müller, s'il ne signa qu'un nombre restreint de pages, il écrivit du moins la plus grosse part des trois volumes des *Staatsanzeigen*. Il ne trahit pas son propos et, sans se lasser, poursuit tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelle les principes rationalistes mis en œuvre par la Révolution et répandus par Napoléon. Etat de nature, droit naturel ne sont qu'une farce de philosophes ; le contrat social une absurdité ; l'Etat n'est pas un produit de la raison humaine ; le nom seul d'assemblée constituante jure dans les termes ; on n'a jamais inventé de constitution valables, ni créé de législation ; et Siéyès s'attire de la part de Müller les invectives traditionnelles (122). C'est une absurdité criminelle que de rabaisser le prince au rang de fonctionnaire bien renté, d'accorder la prépotence au Tiers Etat, « où se concentrent tous les profiteurs du rationalisme et de l'argent ». Görres se voit reprocher d'avoir seulement employé le nom de Tiers Etat pour désigner la roture (123). Une représentation « par tête » ne représente qu'une fraction du peuple réel, et le principe majoritaire n'est acceptable qu'à l'intérieur des corporations, où l'unité d'opinion lui ôte ce qu'il a de nocif (124). Quant à la représentation censitaire,

(119) Cf. *Saatkorn und Wirtschaftskorn*, St A, I, 506-516 ; *Erinnerungen an die Aufgaben des Landbaues*, I, 233-250 ; III, 427-506, *Noch einige Bemerkungen*, II, 22-30 ; *Wie spiegelt sich der Zeitgeist in der Reform des Ackerbaus*, II, 130-147 ; *Steigen und Fallen der Getreidepreise*, II, 328-346 ; 513-527 ; *Freie Concurrenz in den Gewerben*, II, 464-501 ; à propos des sécularisations : II, 114-121 ; III, 163-185 ; II, 308-328 ; sur la liberté de la presse : II, 50-60 ; enfin une « fantaisie historique » sur les grandes invasions : I, 440-470. Le mot de Gentz, BW, 245.

(120) Cf. II, 174-248, 269-279 ; II, 371 sqq. III, 415-426.

(121) RÜHLE, I, 40-50 ; 116-143 ; STOLBERG, III, 1-25 ; PERTHES, I, 327-359 ; BUCHHOLZ, I, 405-427.

(122) St A, II, 168 ; III, 378 ; II, 150 ; I, 373-374 ; II, 157 ; f, 6 ; f, 40 ; ff, 157 ; I, 6 ; I, 40 ; II, 157 ; III, 377 ; III, 403.

(123) St A, II, 151 ; III, 294 ; III, 301 ; III, 403.

(124) St A, I, 200 ; II, 18-19 ; II, 263-274 ; III, 287, 306, 315, 375.

elle apparaît odieuse : caricature de la « constitution par ordres », elle remplace les privilèges de naissance ou d'état par une insupportable tyrannie, celle de l'argent, et prive du droit d'opinion tout le peuple qui travaille (125). La centralisation à la française jure contre les traditions allemandes : Müller regrette que la Prusse n'ait pas conservé la répartition ancienne de ses ministères, un par province, et leur ait attribué leurs fonctions selon « un classement métaphysique ». La séparation des pouvoirs, invention de Montesquieu, vaut à celui-ci de sévères reproches (ceux-là même que Varnhagen et les libéraux répèteront contre Müller : « clarté trompeuse, profondeur par trop plate, érudition chatoyante et peu sûre »), et Gagern se fera cha-pitrer pour avoir osé en appeler à son autorité (126).

L'Allemagne n'a que faire de copier autrui, ni l'Angleterre, ni Montesquieu — « qui ne peut être le flambeau de la patrie allemande » — ni ces principes américains, peut-être excellents de l'autre côté des mers, mais néfastes en Europe (127).

Tous les absolutismes sont mauvais, que ce soit l'absolutisme gouvernemental qui étouffe l'opinion, ou son inverse, la liberté absolue de la presse, ou encore la tyrannie de l'égalitarisme qui, en France, impose aux mariages protestants la même prohibition du divorce qu'aux mariages catholiques (128).

Müller réitère avec vigueur la condamnation qu'il prononça contre le rationalisme économique : la chasse à l'or, la folie manufacturière — folie affameuse et criminelle, — un système de prêts qui scinde l'Etat en deux classes hostiles et place le travailleur et l'Etat sous la tyrannie du créancier, tous ces maux sont mortels (129). De même la suprématie de la monnaie métallique, et la liberté du commerce, dont le *dumping* anglais vient de faire paraître les conséquences, et qui, de plus, conduira à une diminution dans la qualité du rendement : car les corporations ne sont plus là pour exalter et garantir l'amour du travail, et la division du travail abrutit l'ouvrier (130). La recherche du profit matériel, du rendement maximum finira de tuer l'agriculture qu'ont déjà compromise l'abolition des redevances féodales en nature, leur remplacement par une indemnité en numéraire et la libre cession des biens fonds (131).

(125) *St A*, III, 304-305 ; 306, 310, 375, 400-402.

(126) *St A*, I, 35, 118 ; III, 289, 298 ; I, 518, 519, 585 ; III, 294-298.

(127) *St A*, I, 40 ; I, 199 (*Abh*, 196) ; I, 519 ; III, 285.

(128) *St A*, I, 475-481 ; II, 41 ; III, 286 ; I, 50 sqq.

(129) *St A* contre *Geldwesen* : I, 231 ; II, 267, 607, 609 ; III, 374, 392. Contre *Industrieraserei* : I, 86, 428 (*Abh*, 40) ; III, 292, 302, 397 ; contre *Schuldenwesen* : *Abh*, 200, *St A*, III, 286. Contre le rationalisme économique, III, 394, 398.

(130) Monnaie métallique : I, 89-90 ; I, 383 (*Abh*, 51-58) ; III, 394. Liberté du commerce : *Abh*, 43 ; II, 491, 496 ; III, 285. *Dumping* : I, 397-404 (*Abh*, 188-194), *BW*, 213. Abolition des corporations : I, 45, 128, 287, 360 ; III, 290. Division du travail : I, 429 (*Abh*, 41), I, 432 (*Abh*, 43).

(131) Agriculture industrielle : I, 87, 231, 287, 429. Abolition des redevances

Le rationalisme individualiste remis à la mode au XVI^e siècle, en exaltant les idées romaines, a ôté à l'homme le sentiment de sa dignité : l'instinct social, tel que nous le présente Cicéron, reste très inférieur à l'amour chrétien ; la loi, issue du raisonnement, ne peut prétendre à égaler la tradition. Le libéralisme, qui s'efforce de démarquer la loi chrétienne et d'en exclure la révélation, mène, sous couleur de libération individuelle, tout droit à la perte de la liberté. L'individualisme rationaliste, Müller le repousse sous toutes ses formes, que ce soient les principes pédagogiques de Pestalozzi, ou la Réforme, préface à la Révolution (132).

Aux *Staatsanzeigen* Gentz reprochait leur ton, polémique à l'excès : la revue, dit-il, le désoriente ; elle est toute en négations et en refus, et ne défend pas de programme positif. Certes, il s'en faut qu'elle ait incliné dans le sens où souhaitait Gentz, mais Müller ne manque pas l'occasion de prêcher quand il le peut les principes de l'Etat vivant. Il se félicite de tomber d'accord avec Bonald et de découvrir avec lui, dans l'Etat, une hiérarchie d'organismes douée de durée, ou même d'éternité. Pour défendre les droits des citoyens invisibles, il en vient à protester contre les réformes parlementaires anglaises et la suppression des *bourg pourris*. Le précepte essentiel, pour les gouvernants, sera de rechercher le Tiers Terme supérieur, d'évaluer des qualités et des directions plutôt que des grandeurs, d'appliquer une méthode thérapeutique inspirée de l'inoculation — « il faut que le diable lui-même puisse faire valoir ses droits » — et pénétrée d'optimisme : il n'est pas de poison qui n'appelle son contrepoison, les erreurs et les maladies s'annulent entre elles automatiquement, le malheur lui-même est bienfaisant : Dieu ne s'est jamais si bien manifesté que de 1810 à 1815 (133).

L'Etat, qui n'est point une somme de grandeurs, mais une totalité organique composée de personnes morales, n'aura d'autre constitution qu'une hiérarchie corporative ; il exclura à la fois la liberté individuelle absolue et les castes, qui sont d'essence païenne. La liberté ne consiste pas en une absence totale de contraintes : il faut d'ailleurs résigner une partie de sa liberté pour que celle-ci dure et fructifie, comme le grain doit périr dans le sol pour donner une récolte nouvelle. Cet asservissement volontaire confère sa noblesse à la notion de liberté. L'obéissance et l'amour restent les vertus essentielles des citoyens, les moteurs de l'Etat chrétien. Si certains individus peuvent se passer de religion, l'Etat ne peut jamais la repousser. Elle est nécessaire

et des biens communaux : I, 76 (*Abh.*, 53) ; I, 196, 294, 46, 544-561 ; II, 34, 592. Biens fonds : I, 196, 429, *Abh.*, 49.

(132) *St A.*, III, 295 ; II, 608-610 ; II, 164 ; II, 599-600 ; If, 153 ; fff, 285 ; f, II, 153 ; III, 285 ; I, 360 ; I, 87 ; II, 157.

(133) *BW.*, 221, 245. *St A.*, II, 286 ; I, 6 ; II, 360-361 (*bourgs pourris*) ; III, 404. *Höheres Drittes*, I, 127, 234, 128. Inoculation, I, 372, 387 ; III, 297, 402. Optimisme ; III, 293 ; II, 600 ; II, 510.

à sa vie : l'Etat chrétien est forcément organique, et l'Etat organique ne peut qu'être chrétien : *Christliche Staaten, lebendige, gegliederte Körper*, dit Müller à Görres (134). Et l'Europe apparaît encore comme appelée à former, sous la souveraineté de la religion, et sans d'autre lien qu'une foi commune, une fédération sans directoire ni exécutif. Bien entendu l'Allemagne, qui n'occupe le milieu de l'Europe que pour en être la médiatrice, jouera dans le relèvement de l'Europe un rôle primordial : les vieilles institutions germaniques concordent avec la loi chrétienne — le respect des humbles était une vertu germanique, — et l'Allemagne constitue le dernier rempart de l'Europe contre la folie dévastatrice des niveleurs (135).

Tout en variant de vieux thèmes, les *Staatsanzeigen* apportent cependant, sur certains points, d'appréciables précisions. L'Europe de 1816 est assez disposée à éliminer les souvenirs de la Révolution. Müller, qui n'a jamais caché son estime pour le Moyen-Age et les survivances féodales, est-il du moins satisfait des solutions que l'on propose ? En France, des ultras voudraient effacer de l'histoire tout un quart de siècle, et rétablir sans indemnité ni compensations l'état de choses d'avant 89. Ces enragés ne méritent que blâme, dit Müller ; et l'on ne peut tenir compte des réclamations « mosaïques » d'un parti figé dans la dévotion au passé et dans l'irréalisable espoir d'un retour en arrière. Le présent, lui aussi, a des droits (136). On a voulu également, en Allemagne comme en France, restituer à l'Etat une structure hiérarchique, recomposer les grands ordres. Qu'on prenne garde, ne cesse de répéter Müller : une représentation censitaire n'est pas une *Ständeversammlung*. On érige en arbitre l'argent ; on remplace l'arbitraire de la naissance par un arbitraire plus odieux encore. Enfin on prive du droit de parole toute une classe de citoyens qui doit cependant participer à la vie de l'Etat. Le seul terme de représentation est odieux à Müller : ou bien l'on glisse vers un suffrage égalitaire qui met l'Etat entre les mains des *Zeitgenossen* seuls ; ou bien l'on remplace la tyrannie du nombre par la tyrannie de la monnaie. En résistant contre toutes les demandes de représentation, il entend bien défendre les vieilles libertés allemandes et déclare à Görres qu'il serait faux de croire que son passage au service de l'Autriche l'a fait incliner, « fût-ce d'un travers de cheveu, vers l'Orient », autrement dit vers le despotisme (137).

L'abolition de certaines dispositions du code civil dans les provinces reconquises sur la France avait posé le problème de l'assimilation

(134) *St A*, II, 506-510 ; III, 379-381 ; 382-384. Liberté : I, 119 ; III, 397 ; III, 601 ; III, 379, 512 ; III, 48. Etat chrétien : II, 509-511 ; II, 297 ; III, 122.

(135) *St A*, I, 194-196 ; II, 159-160 ; rôle médiateur de l'Allemagne : I, 83, 379 ; III, 395-396 ; I, 376 ; III, 295 ; I, 381.

(136) *St A*, I, 478 sqq.

(137) *St A*, II, 41 ; III, 288-289 ; III, 405.

des juifs. Autour de Müller on montrait, à leur endroit, une hostilité très nette. Certes, on ne leur impute pas encore tous les malheurs qui s'abattent sur l'Allemagne ; mais Gentz — qui ne se prive guère de fréquenter les salons des banquiers israélites, — leur témoigne une aversion, sans doute intermittente, mais souvent acerbe : il les accuse la plupart du temps d'égoïsme, et d'une sécheresse de cœur qui les empêche de sortir du domaine de l'entendement pur (138). Beckedorff, dans un article sur la Représentation corporative, leur refuse tous droits civiques. Non point tant parce que l'Etat organique est chrétien qu'à cause de leur inaptitude congénitale à s'adapter à l'Etat non-juif. Orthodoxes, dit Beckedorff, ils rêveront de restaurer le royaume d'Israël. Tièdes, ou délivrés du joug mosaïque, ils s'abandonneront à leur instinct de lucre (139). Müller, qui dans les *Eléments* montra sous les espèces du royaume d'Israël une préfiguration de l'Etat organique, accorde encore aux juifs, en dépit de leur déchéance, une dignité à part dans la hiérarchie des nations. Toutefois, il n'admet pas que les défauts dont on les accuse leur aient été imposés par le fait que la société chrétienne les repoussa : on ne les changerait pas en leur accordant l'égalité civile. Les réformer reste impossible : réformons-nous donc, et rétablissons les prestations personnelles, la subordination féodale, de peur que les juifs ne réforment à leur guise la société chrétienne. Mais gardons-nous d'exclure de notre société des témoins de la colère divine, et des garants de la Promesse (140). Sans infliger à son collaborateur l'affront d'un désaveu, Müller ramène la doctrine des *Staatsanzeigen* vers les données de l'orthodoxie, reprend à l'égard des juifs les termes mêmes qu'emploie l'Eglise.

Cette orthodoxie s'affirme quand Müller définit les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Les *Eléments*, la *Nouvelle Théorie de la Monnaie* laissaient parfois vibrer une note panthéiste sous des dehors chrétiens. L'Etat apparaissait comme l'organe d'une révélation seconde, et, moralement infaillible, devenait un instrument de salut autant et mieux que l'Eglise. Désormais, Müller s'efforce de bannir ces restes de panthéisme. La série fuyante des antinomies s'arrête en Dieu, et de lui, descend la loi du monde, la Révélation. Les sciences, sans la lumière que l'Incarnation projette sur les rapports de l'âme et de la matière, restent fermées à sept sceaux. Et la politique, sans la Révélation, perd toute valeur. La parole du Christ donne à l'Etat, temple et forteresse à la fois, la seule base solide. L'Etat se subordonne désormais à la religion et à l'Eglise, pour qui les éléments nationaux ne revêtent qu'une importance secondaire. Tout effort est vain, qui tente

(138) Cf. *Witt*, II, 26, 45, 53, 60, 62, 63, 72, 73, 74, 76, 88, 97, 127, 128, 136, 152, 162, 163, 165, 178, 181, 199, 203, 227, 345.

(139) *St A*, II, 240.

(140) *St A*, I, 297 ; III, 280-283.

de remplacer l'Eglise et la loi révélée par des notions rationnelles (141). Dans les deux *Lettres ouvertes* à Haller, Müller donnera de cette conversion des preuves supplémentaires. Tout en lui reconnaissant de rares mérites, Müller reprochera à Haller beaucoup moins d'avoir négligé, dans la genèse de la Révolution, le rôle des sociétés secrètes que de n'avoir point signalé avec une force suffisante que le libéralisme constitue un démarquage rationaliste de l'Evangile, de n'avoir point assez accentué l'origine révélée du droit, à tel point qu'une épuration religieuse s'affirme nécessaire avant toute restauration du droit. Ces reproches et ces louanges vaudront à Müller, en double part, l'hostilité d'anciens amis, de libéraux comme Stägemann (142).

*
**

Son orthodoxie va entraîner Müller dans des querelles dont souffriront les *Staatsanzeigen*. A mesure qu'approche le III^e Centenaire de la Réforme, Müller adopte un ton acide à l'égard du protestantisme. Il reprend et développe les arguments qu'il donnait naguère dans les *Vermischte Schriften* pour combattre la lecture et l'interprétation privées des textes sacrés. Les erreurs patentes des Sociétés bibliques, les attaques lancées, au nom de l'Ecriture Sainte, par Spence et Evans, contre la propriété foncière, lui servent à prouver que, sans le secours constant de la tradition, tout effort personnel s'affirme néfaste. Des protestants lui ayant répliqué dans un pamphlet, l'*Adversaire du Bien*, et ayant voulu prouver l'excellence de la religion privée, Müller, après avoir affirmé que l'Eglise sait accorder liberté et soumission, et qu'en aucun cas cette soumission ne comporte abdication devant une raison humaine, mais implique reconnaissance de l'inspiration d'un organisme éternel, pousse la querelle à fond : il appelle à la rescousse l'autorité de Schleiermacher, pour montrer que chez les protestants la scissure s'élargit entre la communauté des fidèles et l'école chargée de former les pasteurs, cite enfin une de ses lettres sur la présence réelle pour montrer que Luther lui-même en appelait parfois à la tradition (143).

Au moment où l'on se prépare à fêter le III^e Jubilé de la Réforme, un petit article de Müller avait provoqué l'envoi de toute une série de réponses. Dans une déclaration éditoriale, Müller s'arrogeait le droit de les refuser, sauf celles qui touchaient aux rapports avec la politique du protestantisme et du catholicisme ; cependant qu'il continuait à affirmer l'orthodoxie de la seule Eglise romaine (144). Krug

(141) *St A*, III, 304 ; I, 64 ; III, 390 ; 411-414 ; II, 306 ; III, 508-511 ; III, 288.

(142) *St A*, II, 147-166 ; II, 502-511 ; RÜHL, *Briefe und Aktenstücke*, 178, 254.

(143) *St A*, II, 275, 610, 157, 162 ; III, 512. Contre les sociétés bibliques et Spence : I, 593-595 ; II, 348-364. Schleiermacher : II, 602. Luther : III, 26-31.

(144) *St A*, II, 63-75 ; II, 168-170 ; II, 365-366.

lui en garda rancune, et trouva bientôt l'occasion d'une vengeance.

Pour les fêtes d'octobre, Müller prépare une petite brochure, *Etwas, was Goethe gesagt hat*, et en soumet un exemplaire à la censure. Il avait été chercher dans les *Lettres d'Italie*, déjà vieilles de bientôt trente ans, le passage où Goethe, à propos de Saint Philippe de Néri, souligne qu'au moment même où Luther engageait la lutte, à Rome « un homme énergique et actif songeait lui aussi à unir le spirituel, et même la sainteté au temporel, à faire descendre le ciel dans le siècle ». Et à la lumière de cette citation, il tâche « d'éclairer » le débat et de déterminer s'il y a lieu, ou non, de célébrer le Jubilé de la Réforme. Veut-on fêter l'abolition des formes ecclésiastiques et du dogme ? Le moment serait curieusement choisi : des gouvernements qui approuvent le Jubilé donnent actuellement tous leurs soins à réunir les confessions protestantes en une Eglise officielle, dotée d'une hiérarchie et d'un canon. Veut-on fêter Luther lui-même ? Sa modestie eût refusé de tels honneurs. La remise en honneur du texte des Ecritures ? Ce n'était pas précisément le but auquel visaient les Réformateurs, et il faut reconnaître que cette restauration du texte biblique a tourné à la tyrannie de la lettre. Célèbre-t-on la conquête de la liberté de penser, d'écrire ou de parler ? Aucun pape n'a jamais pu ôter à l'homme le plus inaliénable de ses biens, qui est d'user de sa pensée comme il l'entend. Quant à la liberté d'écrire ou de parler, Luther n'eut guère besoin de la conquérir. Il ne reste à fêter que l'incinération par Luther d'une bulle papale, donc un geste de rébellion contre une autorité établie, et ce ne sont point de tels gestes que les gouvernements devraient exalter, au moment où le feu révolutionnaire couve encore (145). Goethe a d'ailleurs fort bien aperçu que l'essentiel de la Réforme n'est pas un acte isolé, mais un véritable besoin qui anime l'Eglise du XII^e au XV^e siècle. Et il semble bien aussi que Goethe mit un grain d'ironie dans sa définition de la Réforme : elle prétendait faire descendre le ciel dans le siècle. Or, affirme Müller, on ne sépara jamais avec autant de vigueur le corps et l'esprit. A ce compte, les véritables réformateurs étaient saint Bernard ou Jean Gerson, saint François Xavier, saint Ignace de Loyola ou saint François de Sales, qui avaient bien aperçu que, pour unir le ciel à la terre, il ne fallait pas livrer au mépris absolu la chair que le Christ avait voulu revêtir pour la sauver. Deux voies s'ouvraient aux réformateurs : ou mettre le royaume de Dieu hors de la portée des hommes ; ou ranimer cette liaison qui s'établissait entre ciel et terre par la médiation des dogmes ou des sacrements. Les forces obscures de son tempérament entraînèrent alors vers la solution la plus brève, mais la plus douloureusement tranchante, Luther qui, par ailleurs, nous offre une si belle image d'âme en quête de Dieu. Goethe dit bien : la Réforme

(145) Cf. pp. 4 à 8 de la réédition de HANS FEIGL (Vienne, 1910).

voulait réconcilier le ciel et la terre. Le mystère central du christianisme n'est-il pas l'Incarnation ? Une communauté fondée sur l'Incarnation ne peut être qu'une Eglise visible, inconcevable sans l'autorité et la durée. En fait, l'Eglise enferme un esprit de réforme constant, non point, comme dans certaines communautés évangéliques, privilège exclusive de l'école, mais élan vers la perfection auquel participent, en s'entr'aidant, clergé et fidèles. Elle seule aurait, en 1817, le droit de fêter un Jubilé, celui de l'alliance inébranlable de la liberté et de la soumission, de l'esprit critique et de la foi (146).

A vrai dire, depuis *Science et Littérature*, il n'était pas une œuvre de Müller qui ne contint, à l'adresse de la Réforme, des accusations infiniment plus graves : sa brochure de 1817 fait surtout ressortir que la Réforme manqua le but qu'elle se proposait, du seul fait que ses promoteurs entreprenaient pour leur propre compte une œuvre que l'Eglise, sans heurts, accomplissait d'elle-même. Mais le ton ardent de Müller heurta les enthousiasmes que soulevait la commémoration. Pendant que le censeur Tittmann faisait longuement attendre à Müller un refus d'imprimer, Krug se procura la brochure et y répondit « à l'avance », en une trentaine de pages enlevées avec son alacrité coutumière (147). Le titre sonnait comme une bouffonnerie : *Etwas, das Herr Adam Müller gesagt hat, über Etwas, das Göthe gesagt hat, und noch Etwas, das Luther gesagt hat* (148). Tout en donnant, avec la référence des pages, de larges extraits de Müller, il soulignait l'impudence de celui-ci, qui, en plein pays protestant, et au milieu des fêtes commémoratives, entreprenait de prouver aux gens qu'ils ne savaient même pas à propos de quoi ils se réjouissaient si bien. Non sans en appeler à Goethe, plus capable que Müller d'éclairer le texte des *Lettres d'Italie*, Krug s'en prend aux « phrases contournées et aux sophismes tortueux » de Müller, lui réplique paragraphe par paragraphe, et tout en exprimant au pape, en tant que souverain temporel, son respect le plus profond, regrette qu'il n'ait d'autre défenseur que cet hypocondriaque qui, à des fins toutes temporelles, « vous brasse en une bouillie mystique la politique et la théologie ». A la formule de Müller : « Crois et examine », Krug oppose la formule inversée : « examine d'abord, et crois ensuite », puis reprochant au rédacteur des *Staatsanzeigen* ses attaques contre « la religion privée » sous le couvert d'appels à la purification des esprits, clôt en rappelant le mot de Luther : « la vérité a toujours mené un tapage agressif, mais ce sont

(146) *Ibid*, 11-16.

(147) De ce procédé peu honorable, Paulus nous donne un autre exemple. Chipant à Schleiermacher une série de conférences et les publiant, il se défendit devant le tribunal de l'accusation de plagiat ; *Vordruck* n'est point *Nachdruck*. Müller lui-même n'avait pas respecté, à l'égard de F. Schlegel, les droits d'auteur. Cf. *DWL*, XII^e conf.

(148) Leipzig, novembre 1817 ; 36 pp. in-8°.

les doctrines de fausseté qui sans cesse crient : « la paix, nous apportons la paix ».

Goethe lut la brochure de Krug dans le courant de décembre. Dans trois quatrains « *Pour le 31 octobre 1817* », il avait traité le clergé catholique d'ennemi héréditaire et promis que, dans les arts et dans les sciences, il affirmerait toujours son protestantisme. Toutefois, selon son article sur la *Commémoration de la Réforme*, il eût préféré que le centenaire fût célébré le 18 octobre, anniversaire de Leipzig, afin d'unir tous les Allemands sans distinction confessionnelle. Ces querelles de théologiens lui restaient odieuses. Bien que Krug l'invitât à intervenir dans le débat, il ne répondit rien.

Toutefois la querelle porta un coup mortel aux *Staatsanzeigen*. Le triumvirat Müller, Beckedorff, Schütz — odieux à Solger (149) — aliéna à la revue tant d'abonnés que, dès le printemps de 1818, elle cessait de paraître.

*

**

Le bruit ne devait pas cesser de sitôt. Krug, encouragé par le succès de son opuscule allait reprendre ses attaques personnelles : *les Sciences politiques telles que les restaurent MM. A. Müller, Haller et consorts*, puis ces pamphlets sur le *Prosélytisme* et les *Menées occultes dans le royaume de Saxe*, donnaient un écho prolongé à la dispute, et au libelle où Julius Voss, sous couleur de tracer un *Tableau de l'Obscurantisme en Abyssinie*, criblait de railleries un chevalier Adam Rummel, apôtre zélé des puissances noires, avide de titres et de décorations.

Le chevalier François de Bucholtz, puis, plus tardivement, Schütz, esquissèrent une défense (150). Fidèle à sa tâche diplomatique, Müller avait assez à faire pour tenir Metternich au courant de l'agitation des esprits, dans les Universités surtout, depuis la fête de la Wartbourg (151). Il s'abstint donc de répliquer.

*

**

Quelque temps, Müller semble s'absorber dans de tout autres pensées que la religion. Au *Conversationslexikon* de Brockhaus — où il fera plus tard paraître un article sur Thielmann, l'ancien commandant de la place de Dresde devenu général prussien — il donne deux étu-

(149) Cf. PERCY MATENKO, *BW Tieck-Solger*, 357, 433.

(150) Gentz à Pilat, I, 209, 255. *Blätter für liter. Unterhaltung* 13 mars 1827.

(151) Cf. *Deutsche Revue*, XXXIV, tome III, 114 sqq. Le rapport sur la fête de la Wartbourg se trouve pp. 115-116.

des sur la *Banque de Londres* et les *Papiers d'Etat Autrichiens*. Pour les *Contemporains* il rédige, à propos de Franz Horn, une monographie que Gentz saluera avec enthousiasme (152). Il y reprend d'ailleurs, à propos du *Bullion-Committee*, des idées qu'il avait déjà exposées dans la *Nouvelle Théorie de la Monnaie*, et met en bonne place les dernières paroles prononcées par Horn devant le Parlement, et qui donnent une approbation aux *Eléments* : toute propriété a sa racine dans l'Etat.

De vieilles préoccupations assaillent Müller. Peut-être est-ce l'exemple de Goethe, qui l'a manqué, une fois à Carlsbad, mais qu'il finira par rencontrer, qui le ramène à la Météorologie. Des passages de lettres, seuls, nous renseignent sur ces travaux : il étudie les diverses formes de nuages, adresse à Gentz « des papiers » et Pilat nous conte qu'il échafaude une théorie des orages : antinomique, comme il se doit, elle repose sur la distinction entre les orages telluriques et les orages solaires. Son dernier ouvrage, *l'Economie Interne de l'Etat* renfermera encore des allusions à sa théorie des sublimations et des précipitations (153).

Il s'enflamme aussi pour la médecine homéopathique de Hahnemann. Celui-ci — tout comme Müller dans la *Théorie de la Monnaie* — se préoccupe moins de quantités, dans ses ordonnances, que de directions à indiquer, de « dynamismes » à exercer sur l'organisme. Tout heureux de voir la médecine se polariser en deux systèmes conjugués, selon le principe qu'il avait lui-même posé dans son article sur les *Définitions*, Müller adjure Gentz de se laisser convertir à l'homéopathie, en dépit de l'insuccès de Hahnemann auprès du prince Schwarzenberg « empoisonné par des doses massives », et va chercher une justification des doses infinitésimales jusque dans l'Evangile et la parabole du grain de sénevé (154).

Cette allusion montre que Müller n'a pas abandonné sa méditation religieuse. Il suit même à la lettre un conseil que lui donnait jadis Gentz : « Si vous ne voulez vous souiller en parlant des choses de ce monde, parlez-nous donc du Christ et de son royaume » (155). Gentz trouvait que, dans les *Staatsanzeigen*, Müller avait vraiment trop mis d'Incarnation. Müller, à son tour, sans l'adjurer de se convertir, — car il sait à quelles résistances il se heurterait de nouveau, — plus fidèle aussi à la méthode, toute de souplesse, qu'il a vu pratiquer par le P. Hofbauer, s'efforce d'éclairer Gentz sur les problèmes de la foi. Il lui expose d'abord les arguments, empruntés à Pascal, qui établissent, sur ce pari que Varnhagen tiendra plus tard pour odieux, la né-

(152) BW, 273, BW, 266. L'article sur Franz Horn (*Zeitgenossen*, III, 127-154) a été réimprimé par M. BAXA, *Zusätze*, 117-153.

(153) BW, 236, 253, 254. K, 283, 284.

(154) BW, 318, 346, 347, 353, 372, 355.

(155) BW, 122 (12 décembre 1807).

cessité de croire. Gentz résiste à la démonstration ; Müller lui montre alors comment la foi est inséparable de la raison, et comment, dans le catholicisme, ces deux principes de connaissance s'étaient réciproquement. Mais Gentz, qui se proclame rationaliste et même *Aufklärer* jusqu'au bout, riposte que le système de Müller est admirable de solidité et d'équilibre, mais inaccessible à qui ne possède d'abord la foi. Une révélation apparaît nécessaire et c'est elle que Gentz voudrait qu'on lui rendit tangible. « Heureux, réplique Müller, ceux qui n'ont point vu et qui croient ». Mais l'exemple de Thomas ne convainc point Gentz : on est doué pour la foi, reprend-il, comme on a le don des mathématiques ou de la musique. Qu'on le dise donc clairement : croire est affaire de tempérament. Müller alors exulte : « Malgré tous vos efforts, vous n'êtes point hérétique ! » Cette faculté de croire, qui ne dépend point de notre volonté, c'est la grâce. Et si Gentz, sans posséder la grâce, reconnaît qu'elle existe, c'est qu'il entre dans les voies du salut (156).

Discussion qui se double d'une seconde entre Görres et Müller. Pour Görres, le catholicisme apparaît comme la meilleure des religions, mais comme une religion parmi bien d'autres. Pour Müller, il s'affirme comme la seule possible, la Religion par excellence (157).

Cette orthodoxie, pour laquelle Müller lutte sans relâche, va s'affirmer avec éclat dans son opuscule sur la *Nécessité de donner un fondement théologique à l'ensemble des Sciences de l'Etat*. Tel qu'il se manifestait encore dans la *Théorie de la Monnaie*, l'Etat exige bien du citoyen les mêmes vertus que la religion du fidèle. Mais il constitue encore un être organique qui suit, selon sa loi interne, des voies particulières, et où viennent s'équilibrer, comme en un ultime terme, toutes les antinomies. *Höheres Drittes* à la fois matériel et moral, il ne se subordonne pas à la religion, puisqu'il peut, au même titre qu'elle, mener au salut. En lui, christianisme et panthéisme luttent pour conquérir la préséance. Et en contemplant son œuvre, qui répond si bien à la définition de l'organisme par Schelling — « Nature et Esprit n'y seront point séparés mais intimement unis ; l'intuition ne les distinguera pas : il n'y aura entr'eux ni terme premier, ni terme second, mais une concomitance absolue dans la réciprocité des réactions » (158) — en reprenant la doctrine des *Eléments*, Müller se prend de repentir, et médite le verset de Saint Jean : *et sui eum non receperunt*. A la lueur des débats sur la Réforme, qui sépare si impitoyablement l'homme moral, qui ne s'évade pas de l'intimité de son cœur, et l'homme public, qui ne se préoccupe que des lois du monde, Müller s'aperçoit que, même pétri de principes religieux, son Etat vivant ne

(156) BW, 232 à 281.

(157) BW, 250 à 252. Cf. aussi LAUN, *Memoiren*, III, 80.

(158) *Ideen zu einer Philosophie der Natur* (Werke [Auswahl], Leipzig, 1907, I, 144),

constitue pas un Tiers Terme assez élevé. Les *Staatsanzeigen* regrettaient ce panthéisme où Müller s'était complu : il va s'efforcer de l'éliminer et d'accorder sa doctrine au précepte que Saint Paul donnait aux Galates : « En toutes choses, Christ est tout ».

Paru au printemps de 1819, l'opuscule se présente sous la même forme fragmentaire que la *Nouvelle Théorie de la Monnaie*, et reprend, de la même façon, quantité d'idées qui constituaient la substance des *Eléments* et des *Conférences sur Frédéric II* (159). Nous voyons reparaître le schéma organique d'un monde composé d'antinomies et d'actions réciproques, hiérarchisées en *Etats* qui s'emboîtent successivement, et où règne la grande loi « d'équilibre, de compensation ou de perfectionnement ». Comme en 1804, Müller exige une antinomie à la base de toute connaissance; le Moi ne prend conscience de lui-même qu'en face d'un Toi; et la science ne se conçoit qu'en face d'une Anti-science (160).

Les attaques reprennent contre le seizième siècle, où la résurrection du rationalisme païen se doubla d'un afflux de métaux précieux, et détermina la ruine du monde politique et économique. Quand, par l'abstraction, le rationalisme n'anéantit pas l'objet qu'il dépouille de toutes ses qualités, il aboutit fatalement à l'exaltation tyrannique d'un principe. Par exemple, dans l'Etat conçu comme un mal nécessaire, et abandonné aux caprices réformateurs de l'individu, qui règne, sinon le plus fort ? La liberté dégénère en arbitraire. Et la codification du droit rationnel aboutit au fétichisme de la lettre (161). L'Etat abstrait, fondé sur le droit naturel ou le Contrat social (cette « usurpation des usurpations »), en séparant inexorablement le droit politique et le droit privé, crée dans la cité une classe de représentants dictant des ordres absolus à une caste de fonctionnaires. Et les citoyens se rangent en deux classes, une d'ultras, ou de pharisiens, qui ne se préoccupent que de l'aspect juridique des problèmes, une de libéraux, qui ne considèrent que les bénéfices, et proclament la légalité de tout ce qui semble avantageux (162).

La superstition de l'or vient encore accuser cette scission. Toutes les fonctions publiques, même la dignité royale, révèlent l'aspect d'occupations mercenaires. Le domestique, dont le nom est si beau, devient un journalier étranger à la maison; le soldat, un aventurier à qui l'Etat semble indifférent. Le *pretium affectionis* s'efface, et on n'obéit plus qu'à l'adage *lucri bonus odor ex re qualibet*. Dans la propriété on croit atteindre l'objet *en soi*, qui pourtant n'est qu'accessible; on néglige les qualités humaines de l'objet; l'économie tombe

(159) Nous citons, sous le chiffre *K*, d'après la réimpression de RUDOLF KOHLER, dans *Adam Müllers Schriften zur Staatsphilosophie*, Munich, 1923, pp. 177 à 246.

(160) *K*, 220, 188, 180-181.

(161) *K*, 194, 214-215, 221, 202.

(162) *K*, 191, 202, 208, 216, 244, 204-205.

aux mains de calculateurs, l'agriculture méprise l'Evangile : « Voyez les oiseaux du ciel... ». L'Etat se réduit à une corporation financière, à un système d'hypothèques et de dettes. L'esclavage réapparaît sous sa pire forme, l'esclavage d'argent. Au lieu d'aliéner, une fois pour toutes, une part de sa personnalité comme gage de services réciproques, il faut désormais se vendre chaque matin (163).

A entendre Müller recommencer le même procès, on serait fondé à porter contre lui le reproche que Schlegel lançait à Jacobi : celui de tourner toujours dans le même cercle. Du moins Müller va-t-il, cette fois, tenter de s'échapper ?

L'Etat rationnel, concept flottant, reste à la merci du plus fort. Il légitime aussi bien l'absolutisme princier que la tyrannie du nombre (164). Il faut donc chercher à l'Etat un autre fondement que la raison, au droit un autre fondement que l'Etat conçu comme être absolument souverain.

Müller revient donc au thème de la hiérarchie des organismes — des *Etats*, comme il se plaît à dire. Inspiré moins peut-être par des souvenirs de Schelling que par la page de Pascal sur les deux infinis, il constate que selon le sens où l'on parcourt cette hiérarchie, l'homme apparaît ou comme chef d'un Etat, ou comme membre d'autres Etats, comme sujet juridique, ou comme objet; comme libre ou comme lié. De même, dans le monde économique il est à la fois chose, quand il dépend d'autrui, ou personne, quand il commande. Tout le conflit se ramène à l'antinomie de la liberté et de l'obéissance. Personne ne se sent absolument libre ou absolument souverain. Et si la seule raison se mêle de résoudre le problème, elle ne peut qu'exalter l'un des termes, proclamer une liberté anarchique ou nous soumettre à un déterminisme écrasant. Et elle ne résoudra pas davantage l'opposition du droit et de l'utilité.

De même nous n'acceptons pas comme légitime tout ce qui est. Reniant un des principes essentiels de l'*Idée du Beau*, Müller nous montre, en face de ce qui est, hésitants entre un refus et une approbation. Comment se tirer du débat ? Quel arbitre invoquer ? Dans le cas plus précis du Contrat Social, quel terme supérieur pourra bien offrir une possibilité d'apaisement ? La raison reste finie, faillible ; elle ne mène qu'à des esclavages. Alors ?

Quand nous parlons de Droit pur, d'Etat pur, nous accordons à ces notions un éclat dont ne pourrions bénéficier de pauvres abstractions dépourvues d'existence. A bien examiner le cas, il s'agit là, Müller ne dit plus d'*Idées*, car Gentz l'a chicané sur le terme, mais d'*Urbilder*, d'*images primordiales*. Ces images ont, certes, un air de parenté avec

(163) *K*, 194, 229-240, 224, 193, 232.

(164) M. CARL SCHMITT, *Pol. Rom.*, 41, note 2, veut que la lecture de Haller ait fait incliner Müller vers les régimes absolus. Pourtant, il aperçoit comme une excuse à la Révolution française dans l'absolutisme d'ancien régime.

les Idées platoniciennes. Mais elles appartiennent au monde non de l'entendement, mais de la foi; ce monde qui n'est plus seulement coexistant à celui de la science, mais le précède et le soutient. Ces *Images*, fruit d'une révélation, nous sont généreusement fournies par une raison supérieure à la nôtre et qui nous montre le chemin (165).

Pour lever toutes les antinomies, même au sein de l'Etat, qui jadis y suffisait, il est donc nécessaire de les examiner en fonction de Dieu. Déjà en 1812, Müller avait déclaré que toute science était forcément théologique. Désormais la religion positive et visible offrira le moyen et le lieu d'une synthèse vivante. La doctrine politique de Müller se plie au commandement du Psalmiste : *Nisi Dominus ædificaverit domum et custodierit civitatem...* Et c'est dans l'Evangile que se concilieront les extrêmes de l'antinomie capitale : commander-servir. Au lieu d'un commandement pur de toute obéissance, et d'une obéissance absolue, le maître sera *major servorum*, le dernier des esclaves pourra reconquérir ses droits : la parole divine mettra fin au régime des castes. Elle conciliera de même l'Etre opposé à l'Avoir, l'Amour désintéressé du travail et le goût du gain; Saint Augustin arrive au secours de Müller : *Non quod non sit amanda creatura, sed si ad creatorem refertur ille amor, non jam cupiditas sed caritas erit* (166).

L'antinomie disparaît, qui opposait la raison, en tant qu'outil, à la nature, en tant que matière brute, et les sciences de l'Etat s'ordonnent selon un schéma nouveau. La morale traitera du Bien et du Mal, la jurisprudence du Juste et de l'Injuste; l'Economie des Bénédiction et des Malédiction; la Politique de l'Utile et du Nuisible; Morale et Economie formant la portion théologique, Jurisprudence et Politique la portion terrestre, charnelle de nos connaissances (167).

Certes, une constitution chrétienne, autrement dit féodale, reste la meilleure possible. Mais — l'exemple de la France d'ancien régime le prouve — elle ne vaudra rien si le grand principe chrétien disparaît, si nous ne faisons journellement effort pour réintroduire dans la vie de l'Etat l'amour et la charité : amour de Dieu, charité envers le prochain, amour de notre tâche. L'Etat ne gagnera le salut que si nous ne songeons à nous-mêmes qu'après tous les autres, si la patience double la charité, si nous œuvrons et servons *con amore* là où Dieu nous plaça. (168).

De cet opusculé, où il traite de la cité chrétienne avec les ferveurs d'un novice exaltant la paix conventuelle et les humbles dévouements à la communauté, Müller déclare qu'il n'est point resté sans

(165) K, 177, 178, 206, 190, 233, 182-183, 217.

(166) VS, I, 370, 210, 237, 239. ST-AUGUSTIN, *De Trin.*, IX.

(167) K, 212-213.

(168) K, 234-236.

effet. Nous nous permettons d'en douter, car le monde ne goûte guère les prêches. Ceux que toucha l'ouvrage étaient déjà convertis. Müller s'étonne aussi que la censure de Leipzig ait accepté le livre tel quel. Sans doute avait-elle des raisons secrètes, ne serait-ce que pour donner à Krug et au superintendant Tzschirner une occasion nouvelle de poursuivre le zèle catholique du consul d'Autriche (169).

Gentz lut l'opuscule, le vanta à Metternich, loua le « sublime zèle apostolique » qui animait l'auteur, et lui inspirait des pages dignes de Maistre. Mais, passablement ennuyé de ce que Müller rejetât, en faveur d'une troisième forme d'Etat, non seulement la démocratie révolutionnaire, mais aussi les régimes « à la Metternich », il ajoutait : « Vous allez rendre la vie et le travail bien amers aux pauvres diables de notre espèce ». Et Görres, de son côté, n'adresse en remerciement qu'une approbation de principe (170).

Du moins Müller a-t-il remporté une victoire sur lui-même et rejeté de l'Etat les derniers éléments panthéistes. Sa conversion s'achève jusqu'en politique. Palinodie, a-t-on dit à ce propos (171). Et certes il semble bien qu'on ait affaire à un revirement total quand, à l'hégémonie du principe spirituel telle qu'elle s'affirme dans *Theologische Grundlâge*, on oppose ce passage des *Eléments* où Müller déclarait la guerre à tous les absolutismes, « même à celui du principe spirituel » (172). Toutefois le règne de l'Evangile, même total, ne s'impose pas par une contrainte extérieure, une tyrannie, mais exige un élan de la créature vers Dieu : il n'y a pas domination absolue, mais amour réciproque. Ensuite Müller avait, dès le *Gegensatz*, amorcé l'évolution dont *Theologische Grundlâge* constitue le terme. Il hésitait entre Dieu et l'*Antigegensatz*, auquel, par bravade, il permet qu'on donne « tous les noms qu'on voudra ». Bravade qui cache mal une certaine gêne. Dès 1805, sa conversion officielle au catholicisme montrait bien qu'il était décidé à opposer un Absolu, un *Antorganisme*, à la fuite sans fin des Anti-couples successifs. De plus, tout au long des *Eléments*, le panthéisme et les notions chrétiennes luttent à qui prendra la haute main. Un accord provisoire s'établit dans l'Etat vivant. Mais en accordant à celui-ci, comme vertus motrices, les vertus théologiques, Müller laissait ouverte la possibilité d'une révision. Elle a lieu lentement. Müller qui commence en philosophe, finit en théologien — comme disait Leibniz — ou même en prédicateur. Et sa philosophie a toujours mal dissimulé l'inquiétude théologique. Plutôt qu'à un revirement complet, nous avons affaire, dans *Theologische Grundlâge*, à l'achèvement d'une évolution : ici prennent fin les com-

(169) BW, 297, 303.

(170) BW, 297, 303, 369 ; Witt, III, 1, 479. GENTZ, *Tageb*, III, 333, 340, 373. BW, 298, 299.

(171) WALZEL, *Romantisches*, 145.

(172) *Elem*, I, ix.

promis avec le diable, — le diable à qui la *Nouvelle théorie de la Monnaie* voulait encore accorder reconnaissance de ses droits (173).

Dans cette évolution, Müller eut-il des guides ? Certes, il a lu Bonald qui cite fréquemment Malebranche, et celui-ci, dans ses *Entretiens Métaphysiques* déclare que « Dieu est le seul lien de notre société; qu'il en soit la fin, puisqu'il en est le principe ». Tout aussi bien Schlegel affirmait que « ce qui n'a point rapport avec le royaume de Dieu, n'a (dans l'histoire) qu'importance secondaire » (174). Et La Mennais, qu'il cite, en 1820, dans une lettre à Rahel Varnhagen, montrait à Müller, dans la Religion, « la substructure de la société ». Mais nous ne touchons là qu'aux principes généraux, et Müller donne à sa théologie politique des traits bien personnels. Tout en décernant des éloges à Haller, il n'incline pas vers un gouvernement autoritaire et de droit divin; il porte au contraire, et Gentz le regrette, des coups aussi rudes à la Restauration selon Metternich qu'à la Révolution (175). Ses vœux ne vont pas davantage vers une théocratie où, au peuple souverain, se trouverait substitué, un peu comme chez Bonald, Dieu exprimé par les lois et la hiérarchie de l'Eglise. Et la Providence, pour lui, n'exerce pas en fait, comme pour Maistre, le gouvernement temporel.

L'essentiel est constitué par l'amour, la patience, la charité évangélique. « Recherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît ».

Le passage, où l'humilité et la soumission prennent comme une teinte de délectations monastiques, a valu à Müller, de la part de M. Meinecke, un grave reproche : celui d'accepter en quiétiste un état de fait, et de subordonner la raison à la foi.

Que Müller suive exactement Pascal et ôte à la raison sa primauté, nous l'accordons. A propos de la Réforme, il écrit *Glaube und prüfe*. Et *Theologische Grundlage* stipule bien que le monde de la foi précède et soutient le monde de l'entendement.

Mais, en dépit de l'affirmation que le monde organique se corrige de lui-même, — affirmation qui appartient à son premier panthéisme — Müller peut-il être accusé de quiétisme ? Sans doute, il invoquera bientôt l'autorité de Saint Paul : *Nunc autem Deus posuit membra, unum quodque eorum in corpore sicut voluit* (176). Mais le refus de regimber contre un ordre social n'implique pas un optimisme total. Müller, à mesure qu'il avance, glisse nettement vers le pessimisme, et son éloquence devient âpre et mordante quand il dénonce les

(173) Cf. ELKUSS, *Zur Beurteilung der Romantik*, p. 6.

(174) MALEBRANCHE, *Entr. Métaph.* (Paris, Fontana, 1922, I, 161). F. SCHLEGEL, *Athenäum*, 222.

(175) Nous n'apercevons pas dans *Theologische Grundlage*, cette influence de Haller que dénonce STRITSCHEWITSCH, *AM als Nationalökonom*, 25.

(176) Article *Geldnot, Finanzen und andere dringliche Angelegenheiten* ; *Abh.*, 121.

méfais de l'or, de l'esprit manufacturier, quand il déplore de voir se dresser l'une contre l'autre une classe de profiteurs et une classe de travailleurs douloureux, libres de nom, esclaves en fait, quand il n'a à la bouche que le mot d'apostasie. Alors que l'*Idée du Beau* accordait un caractère de perfection morale à tout ce qui existait, au nom même de la simple existence, Müller réclame maintenant une lutte constante, un effort de perfectionnement selon la loi du Christ. L'Etat cesse d'être une communauté inspirée, et même un instrument de salut. L'élan renouvelé des efforts individuels l'empêchera de se figer comme la France féodale d'avant 1789. Ce qu'il y a de bon dans la création n'échappera à sa perte que si nous luttons pour agir selon les lumières de l'Evangile. Dès lors, Müller n'apparaît guère plus qu'etiste que Pascal qu'il a lu et relu, qu'il cite dans *Science et Littérature* comme dans *Theologische Grundlage*, et qui déclare : « Deux lois suffisent pour régler toute république chrétienne mieux que toutes les lois politiques : l'amour de Dieu et celui du prochain » (177).

*
**

Pendant quelque temps, la pensée de Müller semble redescendre de la théologie vers les questions matérielles. Il donne à l'*Oesterreichischer Beobachter* et au *Conversationsblatt* de Gräffer deux articles qui varieront des thèmes connus. Tout au plus, dans *Geldnot, Finanzen* assignera-t-il comme origine à toute véritable politique la parole de Saint Paul aux Corinthiens : *Corpus non est unum membrum, sed multa*. L'Ecriture achève sa victoire sur Schelling. A propos de la *Fondation de Caisses d'Epargne*, il reviendra sur le danger, déjà signalé par lui, de la concentration de l'argent entre les mains de quelques financiers. Mais les caisses d'épargne compenseront, dans une certaine mesure, l'abolition des services en nature : elles permettront au journalier, à tous ceux qui vivent au jour le jour, et restent en fait « hors la loi », hors de l'Etat, moins de retrouver un capital que d'acquérir un peu de terre ou une maison, de s'ancrer au sol, de retrouver un *status in natura*. Le thème positif du retour à la terre complète les regrets inopérants des *Lettres Agronomiques* (178).

Mais l'agitation universitaire et l'assassinat de Kotzebue vont ramener Müller vers les problèmes de la politique et de la religion. Gentz voudrait qu'on rétablît le christianisme à l'aide de la loi. Müller semble céder un instant, mais revient aux thèses de *Theologische Grundlage* : la charité d'abord, et la foi ; d'elle-même, ensuite, la loi

(177) *Pensées* (Brunschvicg, 484).

(178) Ces deux articles ont été réimprimés par M. J. BAXA, *Abh.*, 111-122 et 123-134.

prendra un tour chrétien. Il persuade Metternich que tout le mal vient de la Réforme — « Mais que pouvons-nous contre le Dr Luther ? » écrira à Gentz le chancelier — et lui suggère de nommer dans chaque université un curateur responsable, d'épurer le personnel enseignant, de constituer enfin un véritable « ordre intellectuel », comme la noblesse ou le clergé. De même — et Gentz l'en remercie — il tâche d'accorder, à propos de la liberté de la presse, l'inaliénable magistère de l'Eglise et les obligations policières de l'Etat : au nom de l'humilité et de l'obéissance, il délègue donc la censure aux autorités civiles, et s'oppose à la liberté absolue de la presse (179).

Mais Gentz devait encore voir Müller s'évader vers des régions inaccessibles. En envoyant à Rotteck un exemplaire de *Theologische Grundlage*, Müller avait souhaité qu'il y répondit. Rotteck, dans une lettre qui nous fut conservée, déclara que le droit, et non la religion, constituait le lien primordial de la société. Müller rédigea un second opuscule; et en 1820, alors qu'il se trouvait à Vienne — au cours de ce séjour où il eut la douleur d'enterrer le P. Hofbauer — il le donna à Frédéric Schlegel pour sa *Concordia*. Le titre de ce copieux article affirme déjà sa parenté avec l'œuvre de l'année précédente : *die innere Staatshaushaltung auf theologischer Grundlage dargestellt* (180).

Le terme de *Haushaltung* garde une arrière-saveur théologique — le pasteur Cube, dans des sermons que Müller connaissait bien, l'emploie fréquemment à propos de la grâce (181), — et mieux qu'économie, où il faut percer le revêtement grec pour accéder à la valeur réelle du terme, il indique la parenté de l'Etat avec la cellule primordiale, la famille, la maison (182).

Tout en reprenant bon nombre de thèmes connus, Müller apporte à sa doctrine d'importants perfectionnements. Il déclare d'abord que tous les systèmes de pensée fondés hors d'une assistance supérieure — lisons sans le secours de la révélation chrétienne — restent voués à la faillite. Si leur auteur tend à se replier sur soi, il glissera fatalement vers l'exaltation d'un principe unique, vers une tyrannie — si au contraire il incline à se perdre dans la contemplation du monde, il nous offrira la répétition sans fin d'un schéma dualiste. L'unité absolue ne nous montre dans l'âme qu'avidité de savoir; la raison, ou le Moi, absorbe Dieu et le monde n'obéit plus qu'à sa propre loi. L'âme cède au vieux serpent, au démon de la désobéissance, et voudrait se rendre semblable à Dieu. Et c'est de cette unité que procèdent les

(179) *BW*, 294, 286. *Witt*, III, 1, 397, 409, 415. *BW*, 301-303.

(180) Nous citerons sous le chiffre *K*, d'après la réimpression de RUDOLF KOHLER, *Adam Müller, Schriften zur Staatsphilosophie*, Munich, 1923, pp. 247-314.

(181) Cf. le sermon qu'il prononça le 4 février 1759, lors de son installation à la Neue Kirche.

(182) Cf. aussi *Elem*, I, 335 ; II, 3, 82.

erreurs rationalistes, l'orgueil de la connaissance, la liberté sans frein, les démocraties majoritaires.

Inversement, le schéma dualiste, la polarité sexuelle, si rien ne leur apporte un correctif, conduisent à un état d'âme « superstitieux et mou », à des rêveries panthéistes, à une fausse mystique dont l'amour est le principe.

Unité sans antinomie, antinomie sans unité mènent donc à une impasse. Mais en montrant jadis que la véritable antinomie recélait toujours la possibilité d'accéder à un Tiers Terme où elle se résolvait, Müller avait déjà esquissé un système ternaire. Celui-ci se précise : l'*Antigegensatz*, jadis fuyant, devient résolument fixe, et c'est la Révélation qui nous le fournit; et la solution des antinomies nous est donnée par le schéma de la Trinité (183).

La structure du monde, comme celle de toute action et de toute science, ne se représente plus par une succession linéaire et sans fin de causes et d'effets, mais par l'intervention, entre deux termes antinomiques, du *Höheres Drittes* qui les concilie. L'opposition de la matière et de l'outil, de la matière ou de la forme est levée dès qu'intervient la force, ou l'esprit.

Theologische Grundlage montrait la politique et la jurisprudence unies par la théologie. La politique elle-même s'ordonne selon le schéma trinitaire : elle est à la fois science de la matière politique (autrement dit du Capital), science de l'outil (ou du Travail), science de la loi qui les coordonne (science des *Status*, des grandes corporations, des Etats). Capital et travail seuls ne donneraient que des sociétés éphémères, que leur antinomie déchirerait tôt ou tard ; la force qui les unit vient d'en haut; l'homme participe à cette force en tant que membre de l'Eglise, et elle se traduit par l'organisation corporative de l'Etat chrétien (184).

Müller, qui a toujours aimé les symétries et les tableaux synoptiques, va réduire toute l'activité humaine en un système de triades, ou comme il dit, de trinités. Selon que cette activité s'appliquera à conserver un capital, à rechercher des bénéfices nets, ou à revêtir un type spirituel, nous aurons trois formes d'agriculture (agriculture féodale, agriculture industrielle, jardinage), trois formes d'industrie (industrie corporative, métiers libres, arts), trois formes de commerce (commerce intérieur soumis à l'organisation en guildes, commerce extérieur libre, banque) (185).

Un idéal de raison, un impératif venu de nous-mêmes ne permettront pas de bâtir une économie vivante. La grandeur de l'Europe est due au christianisme. Il importe donc d'agir avant tout pour Dieu, en se soumettant à la révélation positive. « Tout nous a déjà été

(183) K, 247-248.

(184) K, 264.

(185) K, 311-314.

donné en la religion du Christ ». L'humilité et le repentir sont les conditions préalables de toute vraie science, de toute véritable action : il ne s'agit que de savoir si, oui ou non, notre cœur est disposé à revenir vers Dieu (186).

Cette ferveur, qui exige une conversion profonde, donne une nuance particulière aux devoirs des différentes classes de citoyens. Le conflit qui dresse le travail contre le capital — et qui provient de ce que le rationalisme épris de liberté voulut remplacer par de l'argent « et le pain quotidien et la parole de Dieu », réduire tous les citoyens à l'état de journaliers — ce conflit ne se résoudra pas par une intervention de l'Eglise en tant que puissance. Baader voulait que le clergé fût l'avocat naturel des déshérités; et avec Schlegel, il voyait dans l'Eglise la corporation-mère, la législatrice du travail. Müller voudrait que patrons et ouvriers fissent assaut de prières et de sacrifices. L'élan interne compte pour lui plus que la réglementation (187).

L'esprit de sacrifice devra pareillement inspirer le commerce et l'industrie. Le véritable commerçant cherchera moins à « faire de l'argent » qu'à exciter et vivifier dans leurs réactions réciproques le capital et le travail, la campagne et la ville. Il s'efforcera surtout de rester national, de ne pas s'agréger à cette « maçonnerie bancaire » qui étend sur l'ensemble du continent ses filets invisibles, tient ses congrès, possède ses courriers et sa police (188).

L'industrie, de son côté, évitera de produire pour produire. Et Müller, à ce propos, lance l'anathème à l'industrie diabolique entre toutes, celle qui fit imaginer l'étampage, la reproduction indéfinie du même modèle, l'imprimerie. Maintenir le capital constitue une tâche aussi importante que produire. Et le précepte évangélique *Omnia quaecumque vultis ut faciant vobis, et vos facite illis* sert à justifier le capital et sa durée : ce que vous voudriez que vos descendants fissent envers vous, faites-le envers vos ancêtres. Précepte qui peut se transcrire aussi : gardez les usages, ne partagez pas les biens communaux, ne proclamez point la libre cession du sol — qui va transformer l'Angleterre, si l'on n'y prend garde, en une république animale (189).

Au nom des principes évangéliques, Müller va donner une curieuse inflexion à sa théorie de la propriété. Celle-ci — les *Eléments* et l'article sur *Franz Horn* l'ont répété — prend son origine dans l'Etat, ne concerne que l'aspect humain des objets, et ne saurait revêtir un caractère absolu. Voici que la propriété privée, au sens strict du terme, apparaît comme une monstrueuse iniquité. Privilège, mono-

(186) *K*, 279-282.

(187) SCHLEGEL, *Concordia*, 59. BAADER, *SW*, V, 30 (Baader dit même « corporisation-mère »), *K*, 282-284. Cf. aussi *Errichtung von Sparbanken* (*Abh*, 126).

(188) *K*, 289, 307, 309. Cf. aussi *Geldnot, Finanzen* (*Abh*, 115).

(189) *K*, 290, 286, 267, 269.

polesont des termes trop beaux pour couvrir cette vilenie qu'est la propriété absolue. Le propriétaire, et plus particulièrement le propriétaire foncier n'est qu'un gérant, le métayer de Dieu comme disait la loi mosaïque. L'agriculture est un office sacré, un devoir, « une charge comme la liberté elle-même ». Même à perte, il faut la maintenir. Une mission sacrée lui est dévolue : nourrir la race. Son premier but n'est pas de procurer un gain, mais d'assurer la subsistance du prochain. Mieux encore : le produit brut de l'agriculture appartient en bloc à la nation (190). Mais Müller ne nous dit pas par quel procédé il assurera cette communauté des produits de la terre : *Innere Staatshaushaltung* reste dans la théorie, tandis que l'article sur les *Caisses d'Epargne* incitait à multiplier la petite propriété ouvrière.

Pliant toute science et toute activité à la loi de l'Evangile, Müller donne à l'économie nationale une allure de communauté religieuse : l'élan charitable de l'Etat vers le citoyen, du citoyen vers ses frères et l'Etat constitue la règle suprême. On songerait à une Chartreuse, ou à une Trappe.

Ces souvenirs conventuels et l'arrière-goût de sermon que laisse l'ouvrage indisposèrent Gentz et Metternich. Dans cette même *Concordia*, dont Metternich passait pour l'inspirateur, Schlegel inclinait aussi à la prédication. Baader, certes, sentait son fagot, mais Müller se trouvait d'accord avec lui pour combattre, au nom du Christ, tout ce qu'on appelait les légitimes revendications des peuples, le libéralisme, le système représentatif, l'abolition des survivances féodales et le partage des biens communaux. Gentz ne cacha pas sa mauvaise humeur : *on* — (Metternich évidemment) — *on* regrettait cet abus du mot de Trinité, et ces attaques forcenées contre la propriété. *On* se plaignait qu'un ami maladroit fournît de si belles armes aux adversaires. Et puis, réformer les cœurs, par une œuvre de longue haleine, au moment où le sol de l'Europe chancelle ! Alors que Müller pourrait être un des plus fermes appuis de l'Autriche à l'étranger, le voir se perdre dans des articles théologiques, sans doute excellents, mais que personne ne lira ! Parler finances comme si l'on habitait l'Amérique, ou Jupiter ! « Des gens comme vous ont une autre mission : anéantir ceux qui prétendent nous tuer. Remisez-moi Saint Alphonse de Liguori avec les autres Pères de l'Eglise, et combattez avec nous la grande bataille ! » (191).

Müller rabroué plaida bien que l'emploi du terme de trinité ne constitue pas à lui seul une intention sacrilège, invoqua l'autorité de Bonald, de Maistre et de La Mennais. Mais il sentit bien que Gentz et Metternich lui gardaient un peu de rancune, et ne poussa pas plus

(190) *K*, 267, 272, 273, 294.

(191) *Concordia*, 1820, I, 59, 81. *BW*, 325-327. *Witt*, II, 330. Brinckmann regrette aussi que Müller donne si fort dans le mysticisme.

loin ses méditations théologico-politiques, ni ce qu'on pourrait appeler son communisme évangélique (192).

*
**

Sa pensée reste du moins définitivement orientée vers un catholicisme actif. Pendant que Krug ramasse de l'argent pour les insurgés grecs, Müller fait le plan d'évincer l'Angleterre de la Méditerranée à l'aide d'une alliance austro-franco-russe, de reconstituer dans l'ordre de Malte une marine chrétienne qui pût tenir les Turcs en respect. Il rêve aussi d'une Europe fédérale, qui se rangerait d'elle-même sous l'autorité du Pape. Il songe aussi à un ouvrage sur le procès de Galilée. Avec Allegri, ministre d'Autriche à Dresde, et fort bien en cour à Rome, il évoque une union des Eglises : son ami Theremin, pasteur à Berlin, accepterait le dogme catholique « jusqu'au calice et au célibat » ; on créerait à Saint-Pierre une Académie où l'on accepterait des savants protestants, on pourrait instituer un corps de prédicateurs catholiques non soumis au célibat, et leur confier de ramener au catholicisme le nord de l'Allemagne. Et comme Brockhaus et Götschen repoussent les *Fermenta cognitionis* de Baader, — la philosophie n'est d'aucun profit, disent-ils — il s'entremet auprès de Reimer et assure l'édition (193).

*
**

Accrédité auprès du duc Ferdinand d'Anhalt-Köthen, Müller soutient fermement les droits des petits Etats que la Prusse voudrait englober dans son système douanier, et défend la libre navigation sur l'Elbe. A ses risques et périls d'ailleurs, car le comte Zichy, ambassadeur d'Autriche à Berlin, voit d'un assez mauvais œil ce consul roturier inciter des princes à la résistance, et contrecarrer les tentatives de rapprochement austro-prussien. Müller rédige des consultations et des mémoires, fait paraître dans le *Journal des Débats*, dont Reinhardt lui ménage l'accès, des articles sur l'affaire de l'Elbe, articles que son collègue russe à Leipzig, Freygang, a revus et corrigés, jette, en dépit des instructions de Metternich, de l'huile sur le feu. Müller y gagne, certes, l'amitié du duc Ferdinand, plus une pension pour sa femme et ses filles. Mais Freygang, trop bavard, a dévoilé

(192) BW, 333.

(193) BW, 341 ; 320-323 ; 391. Les lettres à Allegri ont été réimprimées par M. Baxa en appendice au II^e vol. des *Elem.*

son rôle dans la querelle, la Prusse se plaint, Müller reçoit un avertissement qui le peine beaucoup.

Pour comble, les conversions se succèdent à la cour de Köthen. Albert de Haza, qui a quitté la justice prussienne pour devenir secrétaire du duc, a abjuré au cours d'un voyage à Paris, entre les mains du cardinal de Bonald. Il met le duc en relations avec le P. Ronsin, La Mennais : le duc, à son tour se convertit en même temps que la duchesse, demi-sœur du roi Frédéric-Guillaume III. Un Jésuite, le P. Beckx, devient aumônier à Köthen. L'émoi est grand à Berlin : le roi adresse à sa sœur des reproches solennels. Les protestants de Leipzig s'émeuvent. Krug lance son pamphlet sur les suites que peut avoir la conversion du duc. De bonnes âmes content que le Dr Luther est revenu, la nuit, en l'église de Dessau, et a brandi le poing vers Köthen et vers Leipzig. Müller soutient le duc contre qui l'on prêche et l'on chante. Le tumulte atteint son plus haut point quand, sous le nom d'un homme de paille, Goldmann, Müller fonde le *Correspondant Impartial* à Leipzig, et que Krug riposte par un *Correspondant Partial* rédigé par « Silbermann, secrétaire du Moucheur général de chandelles Abel Murrer, à Obscureville », fait pleuvoir les brocards sur « le vieil Adam, le premier de tous les hommes » et publie enfin son mordant pamphlet *Proselytenmacherei*.

Metternich, auprès de qui Müller est rentré en grâce, sur une intervention du duc Ferdinand, lui fait accorder la noblesse. La joie de Müller est grande (194). Mais bientôt la querelle douanière reprend entre Anhalt et Berlin. Bernburg et Dessau se joignent à la Prusse. Köthen, isolé, finit par céder. Müller, fatigué, demande un congé, rentre à Vienne. Aussitôt, il est nommé « en service extraordinaire près la Chancellerie d'Etat » à des fonctions imprécises qui déguisent mal une disgrâce. Il rédige encore quelques rapports sur *la Prusse et ses intentions unificatrices* (195), traduit, à en croire Brühl, quelques sermons du P. Colombière, cherche à attirer en Autriche son ami Beckedorff qui s'est récemment converti et a été, en Prusse, dépossédé de ses fonctions (196).

En 1828, il retourne à Leipzig pour régler quelques dettes, et faire à la cour de Köthen sa visite d'adieu. Sur le chemin du retour, il est frappé d'apoplexie, se remet mal.

Il lit encore Cousin, déclare à Gentz sa foi au *Gegensatz* transfiguré par la révélation chrétienne et rédige un projet de *Cours de Vacances*, quand, en janvier 1829, il apprend la mort subite de Frédéric Schle-

(194) Il aurait désiré le titre de chevalier de Niedersdorf, d'après le nom du village tyrolien où il avait reçu le baptême du feu. Mais la chancellerie, — sans doute pour taquiner le défenseur de la noblesse agraire — lui objecta qu'il ne possédait pas un arpent dans ce village, et ne concéda que le titre approximatif de Nittersdorf.

(195) Cf. *Elem*, II, 574.

(196) *Witt*, II, 442.

gel, à Dresde. Il s'alite, supplie Gentz d'obtenir une pension pour Dorothee, traîne quelques jours, puis meurt comme Pilat lui lit un billet de Gentz annonçant la mort de la princesse Metternich (197). On l'avait à peine porté au cimetière de Mariä-Enzersdorf, où il avait souhaité reposer aux pieds du P. Hofbauer, que, surtout par la faute de Hormayr, se déchaînait autour du nom de Müller une campagne de presse où le dénigrement mauvais le disputait à la louange sans restriction. Ses amis eux-mêmes oublièrent ce passage de *Frédéric II* : « Solange im Urteil über einen untergegangenen Helden dieses Schwan-ken zwischen der Adoration und der Verdammnis noch statt findet, scheint es mir, als wenn der Tote noch unbegraben noch unbestattet sei, noch keine Ruhe habe » (198).

(197) *BW*, 402. *Witt*, II, 448.

(198) *K*, 83.

CONCLUSION

Quand il meurt, Müller n'a pas encore cinquante ans. Mais il laisse une œuvre abondante. Et sa vie, où les soucis matériels, les tribulations et les disgrâces l'emportent sur les périodes de calme bonheur, apparaît bien remplie. Quel jugement peut-on se former sur l'homme ? Demeure-t-il aussi piètre, aussi tortueux que certains l'ont prétendu ? mérite-t-il ce nimbe de pureté dont certains admirateurs veulent à tout prix l'envelopper ?

Certes, son caractère montre des points faibles. A le juger exclusivement d'après une correspondance où il dévoile à son plus intime ami, son conseiller et son maître, les moindres détours de sa pensée, il est facile de le déclarer indécis et hésitant. Mais Müller sait par expérience qu'il ne convient pas de heurter Gentz de front. De plus, jusque vers 1807, il faut qu'un interlocuteur l'aide à voir clair dans sa propre pensée. Et par là s'explique que dans ces documents intimes, et non destinés à une publication, on trouve des retours, des ébauches de contradictions. Comme son œuvre publique renferme des promesses qu'il ne tint pas — en 1816 il annonce encore une critique des mathématiques (1) — Müller lui-même offre à ses adversaires déclarés tous les arguments qui permettent de le condamner comme incertain et flottant.

Longtemps malade — les soucis de santé ne s'atténuent que vers 1808, à Dresde, — il n'appartient pas à la race des pétrisseurs d'hommes, des entraîneurs de foules qui joignent à une volonté implacable le goût de l'arbitraire simplificateur. Par complexion naturelle autant que par effet du *Gegensatz*, Müller donne souvent l'impression d'hésiter devant la décision, de vouloir tout garder par crainte de choisir. Son catholicisme lutte longuement contre les éléments panthéistes qui tendent à l'envahir. Mais son caractère s'affermi cependant : dès 1812, à propos du *Gegensatz*, puis en 1818 et 1820, à propos des *Éléments*, il a le courage de porter sur son œuvre un jugement qui efface ses complaisances de jadis.

Sans doute, en mainte occasion, Müller n'affirme pas une inflexible rigueur. A propos d'un article des *Abendblätter*, il capitule devant

(1) *N. Th. G.*, 214, 276.

Hardenberg; de même, en 1812, il se montre fort prompt à s'accuser lui-même pour tâcher de rentrer en grâce. Quand l'Empereur François I^{er} s'émeut à propos de *Morale Théologique*, il s'efforce, en vrai courtisan, de reconquérir les bonnes dispositions du souverain en publiant sous un anonymat transparent un portrait extrêmement flatteur. Les articles sur le *Retour du Roi* ou la *Mort de la Reine Louise*, véritables poèmes de circonstance, laissent percer le désir égoïste d'être accepté dans l'administration prussienne. Ce sont là autant de compromissions; elles trouvent non une excuse, mais une atténuation dans les soucis matériels qui alors accablent Müller : s'il capitule, c'est pour assurer aux siens le pain du lendemain. C'est ce même souci qui lui fait accepter — non pour lui-même, mais pour sa femme et ses filles — une pension du duc de Köthen, et qui le pousse — lui qui dans la *Pallas* étalait avec fierté sa roture — à réclamer un anoblissement. Sans fortune, il veut assurer à ses filles, au cas où il mourrait prématurément, le privilège d'être admises dans une fondation noble. Même lorsqu'il prête aux accusations de Krug — *ad majorem Dei gloriam, et ad propriam utilitatem* — Müller semble surtout gouverné par le sentiment familial.

A propos de la constitution du Tyrol, Hormayr, puis Krones, lui reprochent une véritable duplicité. Ils voient en lui l'inspirateur de Roschmann. Mais rien ne prouve que Müller, simple aide de camp de Roschmann, ait joué le rôle décisif. Il est au contraire certain qu'Hormayr, évincé, jalousa Müller d'avoir obtenu le poste qu'il convoitait. On lui en a voulu de son attitude dans l'affaire des universités, en 1819. N'avait-il pas jadis établi et défendu la nécessité d'une opinion publique ? Mais Müller, tout en combattant la tyrannie de la censure, refuse la liberté absolue de la presse, car elle prélude à l'anarchie; et dès 1805, il a déclaré la guerre à la République des Savants, cet Etat au-dessus des Etats, qui tout en se déclarant indépendant, prétend néanmoins agir sur la vie nationale. En cette affaire, on ne peut lui reprocher ni inconstance, ni duplicité. Pas davantage à propos du journal « d'opposition dirigée » dont il soumet les plans au gouvernement prussien. Certes, en concevant un tel projet, il pèche lourdement, mais par excessive naïveté. Il croit en son *Gegensatz*, il a une foi sincère dans ses *Eléments* et se figure que les ministres berlinois vont d'emblée, et sans le moindre soupçon, partager cette foi. Et cette naïveté persiste : quand il publiera *Innere Staatshaushaltung*, il sera tout surpris de la vive réaction qu'opposeront Gentz et Metternich à cet essai de politique évangélique. Naïveté dangereuse, certes. Krug, Raumer et Varnhagen auront beau jeu à la déguiser en fourberie, surtout quand les affaires de Köthen auront rallumé les passions religieuses, et qu'ils croiront défendre la cause des libéraux en réduisant le catholicisme, et celui de Müller en particulier, à un jeu de restrictions mentales, ou à l'application du principe : la fin justifie les

moyens. En cette affaire, comme en bien d'autres, Müller prouve qu'il reste *ein schlimmer Realist*. Ce qu'il s'imagine prime la réalité, l'abuse et lui prépare une déconvenue.

« On ne pouvait, dit-on aussi, se fier à l'amitié de Müller ». Certes, sa conduite à l'égard de M. de Haza marque sa mémoire d'une bien vilaine tache. Aucune excuse ne vaut : ni que Müller se soit dévoué aux enfants du préfet, ni que ces ruptures aient paru, vers les débuts du siècle, banales et même de bon ton. Il est inutile de rejeter toute la responsabilité sur Mme de Haza : Müller n'a pas agi sans discernement; et il serait franchement odieux de chercher à l'absoudre en arguant que, catholique, il pouvait tenir pour nul un mariage protestant. Mais ce n'est point de cette pénible affaire qu'on garde, d'habitude, rigueur à Müller. Il aurait exploité, voire pillé ses amis, les aurait impliqués dans des conflits sans issue, aurait maladroitement ou volontairement naufragé leurs entreprises. En dépit des orages passagers, l'amitié de Gentz s'est maintenue jusqu'au bout et Müller n'a pas causé la perte de Kleist, qui dans l'affaire des *Abendblätter* n'apparaît pas exempt de tout reproche : il communiqua secrètement un article à Raumer, et, sans le vouloir, mit son ami en mauvaise posture. Depuis la préface de l'*Amphitryon* jusqu'à l'*in memoriam* de l'*Oesterreichischer Beobachter*, Müller prouva avec constance qu'il comprenait, aimait Kleist, et savait le défendre. Dans l'amitié, Müller ne fait pas que recevoir : bien qu'inquiet pour lui-même du lendemain, il s'efforce en 1827 d'obtenir une place pour Ludolf Beckedorff, et son dernier billet à Gentz réclame une intervention en faveur non de Sophie, mais de Dorothee Schlegel. Il reste donc difficile de voir en lui un égoïste au superlatif.

Sa conversion lui a valu les pires attaques. On la déclare suspecte, trouble, affectée ou intéressée. Mais elle ne résulte ni d'une obnubilation, ni d'une mode, ni d'une capitulation, ni d'une intention utilitaire. Le panthéisme du *Gegensatz* et son indifférence morale exigeaient, au nom même du principe antinomique, une recherche de l'Absolu, une révélation dictant sa norme à l'action. Sans doute le catholicisme de Müller apparaît-il au début singulièrement mêlé d'éléments disparates ; l'épuration sera lente, qui mènera Müller d'une théosophie catholicisante à l'orthodoxie des dernières années. Mais du moins cette conversion est sincère. Et que lui rapporte-t-elle ? sinon d'être suspecté à Berlin, espionné et censuré à Vienne, harcelé à Leipzig ? Dès que la loi de l'Evangile s'impose à lui avec plus de vigueur que la loi du monde, qu'il veut accorder l'Etat à ses principes religieux et non plus chercher un compromis bâtard, il connaît les disgrâces. L'affaire de Köthen lui vaut d'abord des remontrances, puis un rappel. Il ne varie cependant point. Gentz a beau lui dire qu'il s'égare, Müller reste fidèle à sa conviction. Cet homme « sans caractère » se montre capable d'une assez belle fermeté.

Le grief majeur — l'absence de tout patriotisme — ne résiste pas davantage. Müller était mort quand on l'accusa de désertion, quand on manifesta une indignation, vraie ou simulée, de ce qu'il n'ait pas, en 1813, répondu à l'appel du roi. On oubliait qu'à ce moment il ne se trouvait pas volontairement à Vienne, qu'il y était fonctionnaire prussien et fonctionnaire rétribué; les défenseurs de Hardenberg omettaient que le chancelier lui-même avait adroitement empêché Müller de reparaitre à Berlin. L'hostilité d'Anhalt à l'union douanière prussienne lui vaut d'être considéré en véritable traître. Mais, d'une part, le gouvernement de Berlin l'avait repoussé. D'autre part, on ne peut passer sous silence que, dès 1805, le patriotisme de Müller a acquis ses traits définitifs. Müller se sent prussien, et célébrera en termes émouvants le génie national de la Prusse. Mais, de même qu'au-dessus de Frédéric II, il y a la Prusse, au-dessus de la Prusse, il y a l'Allemagne. L'Etat prussien dépasse le souverain; et la nation allemande, l'Etat particulier. Et en servant les intérêts de l'Autriche, Müller est sûr qu'il collabore à la renaissance de l'Allemagne, au retour d'une fédération européenne chrétienne et germanique mieux qu'en se battant pour le souvenir de Leuthen et de Fehrbellin et pour une politique particulariste. Ce patriotisme allemand s'exprimait, lors d'Austerlitz, en termes peu suspects : il s'affirme publiquement à Dresde, à Berlin, alors que les gouvernements, tremblants devant Napoléon, sont prêts à prendre ombrage de toute velléité de redressement national; il se traduit, en actes, brièvement il est vrai, mais non sans danger, au Tyrol.

Sans doute, pour voir en Müller le personnage édifiant que nous présente certaine apologie, est-il nécessaire de passer sous silence un acte sans excuse et des faiblesses que le souci familial explique sans les absoudre. Mais des saints eux-mêmes ont péché. Et d'autre part, il serait injuste de ne retenir que les fautes, de récuser par principe, comme firent tant d'adversaires, des traits de caractère qui commandent le respect. Car Müller ne fut pas le serviteur zélé de n'importe quel système, il fut constant, généreux, loyal : il sut même souffrir pour ses convictions.



A le juger d'après son œuvre, on ne peut lui refuser des qualités d'esprit peu communes. Et ces qualités lui valurent plus d'un dénigrement jaloux. A l'aise dans les domaines les plus divers, capable de pousser fort loin son analyse — nous ne retenons comme preuve que son étude de la propriété, de la monnaie et du capital — il apporte dans ces problèmes sévères une vivacité de ton, un brillant du style, une

facilité oratoire qui déconcertèrent plus d'un critique. De cet élan aisé on conclut à une idéologie fantaisiste et superficielle. Par nécessité, autant que par goût, sa pensée s'exprima surtout en conférences et en articles de journaux. Un bon rédacteur, un conférencier qui sait son métier doivent piquer la curiosité du lecteur ou de l'auditeur. De là, chez Müller, cette recherche du paradoxe qui donne parfois au raisonnement un équilibre en porte à faux. De là, chez ses adversaires, des accusations violentes : son œuvre n'est que bavardage de sophiste, ou improvisation sans consistance.

Frédéric Schlegel prononça le premier à propos de *Science et Littérature* le mot de rhapsodie. Le terme fit fortune : depuis Krug jusqu'à M. Carl Schmitt, la moindre accusation qu'on porte contre l'œuvre de Müller est de manquer d'unité. Le reproche n'est guère équitable. Certes, Müller nous oblige à le suivre en des domaines disparates : de la méditation sur le positif et le négatif, de l'antinomie arithmétique — géométrie, il nous emmène vers le théâtre de Shakespeare, les marionnettes viennoises, la coéducation, la division du travail, ou les méfaits de la concentration capitaliste. Mais d'un bout à l'autre de l'œuvre, et jusque dans les dernières lettres, vibre le même principe : le *Gegensatz*. Depuis *Science et Littérature* jusqu'à la *Nouvelle Théorie de la Monnaie* s'affirme un même dessein : ramener la vie nationale au centre de nos préoccupations ; depuis le *Gegensatz* jusqu'à *Innere Staatshaushaltung* se maintient sans fléchir le même postulat : le groupement continu et inspiré — la Nation, l'Etat, ou l'Eglise — prime l'individu ; à la notion de citoyen privé, telle qu'elle se manifeste dans le droit romain et ses survivances révolutionnaires, il convient d'opposer le groupement organique, de type germanique et chrétien. Sur ce point, on ne perçoit pas la moindre défaillance, la moindre variation. Müller ne connaît même pas l'évolution de Schlegel et de Görres, évolution qui, de débuts révolutionnaires — Gentz lui-même avait eu sa période jacobine — les mène par une crise religieuse vers des doctrines politiques négatrices de la Révolution. Certes, Müller a connu une crise religieuse. Mais c'est le *Gegensatz* qui appelle, qui exige même la conversion de 1805. Müller refuse que dans le couple contemplation-action le premier terme l'emporte ; or le *Gegensatz* inclinerait trop facilement à l'indifférence panthéiste. Il faut réintroduire un ferment moral : la révélation chrétienne l'offre. Le *Gegensatz* et l'Evangile s'amalgament en un syncrétisme que Müller déclare catholique, parce que le catholicisme tel qu'il se l'imagine lui permet de sauver le schéma dichotomique du monde. Une lutte s'engage entre catholicisme et panthéisme : celui-ci dans l'*Idée du Beau* et dans les *Eléments* prononcera des retours agressifs, mais l'Evangile vaincra. Il n'y a pas de rupture : l'évolution est lente et continue et donne à la

vie comme à l'œuvre de Müller un indéniable caractère d'unité (2). Unité lassante parfois par la répétition des mêmes thèmes, des mêmes enthousiasmes et des mêmes haines : comme le *Gegensatz, Theologische Grundlage* déclare une guerre sans merci au cosmopolitisme philanthropique et à Siéyès. Qu'on prenne le programme du *Gegensatz* et qu'on le compare à l'œuvre totale de Müller : il n'est pas un des chapitres annoncés qui n'ait, systématiquement ou en passant, retenu l'attention de Müller. Il a vu grand, trop grand même ; mais il a mis au jour plus que des velléités grandioses ou des projets incohérents. Il ne sème pas au hasard — comme on le reproche à Schlegel — des idées d'une déconcertante variété ; on ne peut le taxer de protéiforme. Sous les apparences chatoyantes, un même fond demeure.

Sans prendre à la lettre l'affirmation qu'il risque à la face de Görres : « Je n'ai pas varié de la largeur d'un cheveu », retenons que Müller n'a pas donné dans le travers des changements et que parmi sa génération il offre un rare exemple de constance et de continuité. Cette fidélité à son propos confère déjà à l'œuvre de Müller un tour original. On a voulu que sa grande nouveauté provint d'un goût frénétique des paradoxes, du simple renversement des opinions admises. Certes, il manifeste fréquemment un vigoureux désir d'indépendance : Gentz s'en aperçoit dès la sortie de l'Université et l'article sur l'*Etat Commercial Fermé*. Mais Müller n'apparaît pas comme Kleist, sous l'aspect d'un destin hors série, *eine zufällige Grösse*. Il s'enracine profondément dans l'œuvre de ses devanciers, et nous avons pu noter au passage quels liens l'attachaient au vitalisme et à la polarité selon Goethe, à l'esthétique à la fois agonale et conciliatrice de Schiller, à l'optimisme de Herder et à sa théorie de la continuité irréversible, à Burke et à sa condamnation des idées révolutionnaires, au dualisme mystique de Böhme comme aux deux infinis de Pascal, et à sa méditation sur l'esprit de finesse et l'esprit géométrique. Comme Frédéric Schlegel, Müller prétend réconcilier la mathématique et l'histoire, le classicisme weimarien et le christianisme. Et les tangences se révèlent nombreuses entre Müller et ceux qui en même temps que lui abordent le problème de l'individu et de l'Etat, de Schlegel à Fichte, de Bonald à Haller.

Cependant Müller n'a pas pillé autrui, ou composé sa gerbe dans le champ du voisin. Les idées qu'il exploite après d'autres étaient tombées dans le domaine commun. *Die Gedanken fliegen schon von selbst umher auf allen Gassen. Man braucht nur zu atmen, um sie zu haben* (3). Mais on aurait tort de voir en Müller l'interprète souple et complaisant des inventions d'autrui. Il répète parfois, mais toujours recompose selon deux idées essentielles qui sont bien à lui et qui mar-

(2) Nous ne pouvons partager l'opinion de M. SALZ (*Bered.*, xiv) qui découvre un divorce entre la vie et l'œuvre de Müller.

(3) *Bered.*, 202.

quent toute son œuvre d'un sceau personnel : le *Gegensatz*, et le primat de la communauté organique, de l'Etat.

*
**

Müller, dès 1812, renie le *Gegensatz* en tant que système philosophique. Et les termes de sa condamnation ne laissent subsister aucun doute. Mais ni le premier essai, ni l'*Idée du Beau* ne voulaient faire du *Gegensatz* un système : les systèmes sont néfastes; achevés, ils insultent à l'art qui seul détient, avec la nature, le privilège de la perfection organique; ils insultent pareillement à la science, dont le propre est un perpétuel devenir, sans achèvement possible. Le *Gegensatz* ne saurait donc offrir un système du monde, ni donner une théorie de la connaissance : le lien qui unit les deux termes de l'antinomie reste mystérieux et impénétrable, et quand la révélation intervient pour fournir le *Höheres Drittes*, Müller s'applique à ne pas dépasser les problèmes de l'Etat. Le *Gegensatz* ne se présente pas comme une recette d'action. D'autre part, s'il se réduisait à un jeu d'esprit, un paradoxe philosophique conçu par besoin de briller, on ne concevrait pas la fidélité que lui montre *in extremis* son auteur. Voyons donc en lui une forme de pensée à laquelle Müller ne peut échapper — rien ne peut se concevoir sinon sous forme de réactions réciproques (4) — un schéma qui s'interpose inmanquablement entre la réalité et lui, un *habitus*, une attitude d'esprit.

Müller refuse au *Gegensatz* la valeur d'un système. Mais absence de système sonne faux, et ne rend pas compte de cette teinte de fond, teinte bien personnelle, que le *Gegensatz* confère à tout ce que pense Müller. Ce schéma antinomique ne peut s'imposer à autrui avec la même vigueur logique que le *Moi* de Fichte ou les triades de Schelling et de Hegel, mais garde plus d'une ressemblance avec l'*Urphänomen* de Goethe, ressemblance que Müller lui-même dénonce. En tout cas il s'impose constamment, sans rien perdre de sa force, et ôte toute valeur aux velléités de réalisme que Müller montre parfois.

L'emprise du *Gegensatz* sur la pensée de Müller est telle qu'il ne peut rien concevoir hors de ce schéma. Il n'y a d'unité que dans la dualité, d'accord que dans l'antinomie, de vie que par la différenciation. Le *Gegensatz* s'appellera *Idée*, il aura droit aux épithètes de vivant, d'organique, de divin. Tout ce qui s'écartera de ce schéma appartiendra au royaume du concept, du diable, de la mort.

Depuis la nuit de Dresde, le triomphe sur la mort constitue l'un des thèmes essentiels de la pensée müllérienne. Dans sa vision d'un monde organique, constitué selon le schéma antinomique, l'individu

(4) N. Th. G., 13. De même Abh., 38 : *Vorstellung der Dinge im Verhältnisse ihrer notwendigen Gegenseitigkeit.*

isolé et passager ne peut assurer ce triomphe. La communauté, et plus spécialement la communauté nationale, reçoit donc en même temps que le privilège de continuité, (et jusqu'à *Theologische Grundlage*, le privilège de l'inspiration), une primauté sur l'individu.

Sans doute, Burke, avant Müller, opposa à l'individualisme révolutionnaire la continuité organique de l'Angleterre, et Fichte souligna que l'homme reste inconcevable hors de l'Etat. Mais Burke garde un accent spécifiquement anglais, et Fichte laisse entrevoir, dans les lointains, un terme où l'Etat ne sera plus indispensable. *L'Etat*, à ses yeux, reste subordonné à une fin individuelle : la réalisation de la liberté ; tandis que pour Müller l'Etat prime tout. Dans les dernières œuvres, il cesse d'apparaître comme un instrument de salut ; les exigences de la loi chrétienne dominent celles de la communauté organique. Mais à part cette restriction religieuse, il ne laisse rien échapper de ce qui est humain. Hors de la communauté, il ne saurait exister le moindre refuge : une religion individuelle, fondée sur la libre exégèse de l'Ecriture, apparaît à Müller comme une monstruosité. Et Müller ramène dans les limites de la communauté nationale toutes nos peines, toutes nos joies, toutes nos activités. Il refuse une éducation destinée à former des individus : il veut qu'on forme des citoyens, et sa pédagogie rend un son tout autre que celle de Fichte, à plus forte raison que celle de Rousseau et de Pestalozzi. La science ne peut constituer hors de l'Etat un asile neutre, ni l'art « une retraite où passer ses dimanches » loin des soucis politiques. La royauté de l'or, l'industrie, les banques s'inclineront devant l'Etat : l'économie, la monnaie s'inscriront dans l'Etat. Celui-ci ne se pliera ni aux lois d'une société des Nations, ni à celles d'une Monarchie Universelle. Mieux encore : le *corpus christianum* se recomposera, sans contrainte, et sans la sanction de lois coercitives, par un élan de charité ; car l'Etat ne reçoit ses lois que de lui-même.

L'individu n'a pas d'existence véritable ; *homo* est un concept sans réalité. Et dès que *vir* et *femina* sont présents, l'Etat naît, doué de continuité et de structure organique. Toute exaltation de l'individu est funeste. Peu importe à Müller l'élan commun et constructif qui anime les révolutionnaires français ; peu lui importe qu'une foi collective anime les réformés et trouve dans le choral et l'oratorio une expression magnifique ; il réduit la Réforme et la Révolution à un sursaut d'individualisme, les implique dans la même condamnation que le Droit romain, à qui il les apparente.

*
**

Le dynamisme du *Gegensatz* et le primat de la communauté nationale dominant donc la pensée de Müller. Ils vont engendrer une série d'aperçus neufs et personnels.

La littérature se soumet au postulat de la continuité du monde et à la nécessité des conciliations. Dans l'héritage des siècles passés rien n'est indifférent, et Müller pressent la venue d'une littérature nouvelle. La tragédie française, la littérature romaine sont, du coup, sauvées ; et tout en accordant à Goethe des honneurs royaux, Müller annonce une synthèse du classicisme weimarien et de cette littérature qu'il appelle *romantique*, autrement dit chrétienne. Une critique nouvelle apparaît : elle sera médiatrice ; sans doute les essais que tente Müller avortent : à propos de Mme de Staël et surtout de Fox, il retourne aux erreurs qu'il condamnait dans la critique normative. Sans doute l'amitié l'entraîne-t-elle à accorder trop d'importance à Collin ou à Jean de Müller : il reste à son actif des pages solides à propos de Goethe, de Novalis, de Lessing, même de Schlegel ; il lui reste le mérite d'avoir réhabilité Schiller, d'avoir découvert Kleist. Il rend droit de cité au drame bourgeois, et prenant exemple des Grecs, de Shakespeare, et de Hans Sachs, réclame que le théâtre devienne une fonction nationale, presque religieuse d'accent, qu'il participe à la vie de la cité et nous donne, sous la double forme du drame et de la comédie, une Epiphanie de l'Etat.

L'art, sous toutes ses formes, doit contribuer à cette Epiphanie. Il se plie aux exigences de la communauté et du *Gegensatz*. Le schéma antinomique donne à l'Esthétique de Müller une saveur curieuse. Dans la continuité du monde organique, la laideur ne trouve pas de place. Même en trébuchant, on marche. Le monde se corrige de lui-même. Et Müller incline à un optimisme indulgent qui préfigure certains passages du *Divan*. La Vie se donne à soi-même une garantie ; Müller en conclut : est beau ce qui est. Mais comme la vie apparaît fonction de la perpétuelle lutte entre les antinomies, le beau ne s'obtient qu'au prix d'un combat. L'optimisme foncier se double de l'exigence « d'une haine lucide ». L'esthétique de Müller devient agonale. La lutte se manifeste comme le principe fécond. La pédagogie n'inclinera pas aux solutions de facilité, ne flattera pas les penchants naturels, mais obligera à conquérir durement ces qualités vers qui l'on ne se sent pas porté. L'artiste ne traitera pas la matière comme une cire molle qui se plie à ses moindres caprices, mais mènera avec le marbre, les couleurs, les mots un combat sans cesse renouvelé. Seul un copiste croit que le beau est définitivement conquis. Le véritable artiste démolit constamment et reconstruit sans cesse son Panthéon.

Du coup, la vie sous toutes ses formes prend les traits d'une *Helden-genossenschaft* (5). Cette esthétique agonale et héroïque ne manque pas de générosité. Elle rend une dignité à la matière, à l'objet. Le marbre oppose au sculpteur une force personnelle que l'artiste ne doit pas chercher à tyranniser, mais à concilier avec ses intentions.

(5) VS, II, 311.

Müller repousse donc toute tyrannie, tout absolutisme. Cette esthétique inspirée du *Gegensatz* refuse d'ôter l'honneur à l'adversaire, de lui infliger la honte d'une défaite totale. Nul ne peut, de son chef, se dicter sa loi propre ou dicter la loi d'autrui (6). Et l'article *Poetischer Besitz* met en lumière une des conséquences majeures de ces principes : la possession n'est jamais totale et absolue ; la propriété doit respecter les droits et la personnalité de l'objet possédé ; la propriété véritable consiste en un élan affectueux et réciproque du propriétaire à l'objet, de l'objet au possesseur. L'amour, *die Liebe*, devient la vertu essentielle, même dans le monde de l'économie.

Le refus généreux de tout absolutisme introduit deux motifs qui ne cesseront de résonner dans toute l'œuvre. Une victoire véritable n'impose pas à l'adversaire un silence définitif, ne lui ôte ni l'honneur ni la personnalité. Conciliatrice, elle cherchera à accorder dans un organisme supérieur les principes en lutte. Bien avant de connaître Hahnemann et ses doctrines homœopathiques, Müller a opposé les méthodes médicales aux procédés brutaux et définitifs de la mathématique. L'inoculation prend à ses yeux une valeur primordiale. Elle constitue la méthode-type qui permet d'accéder à des conciliations respectueuses des antinomies. Novalis, dans un fragment connu de Tieck et de Müller, faisait de « l'inoculation de la mort le signe de la thérapeutique future ». Müller reprend le thème avec insistance : Moïse avait inoculé la disette au peuple hébreu ; il convient d'inoculer la guerre à l'Etat vivant. Et ce n'est qu'à partir de 1818 que la stricte orthodoxie de Müller lui interdit de donner au motif de l'inoculation la forme morale et religieuse *dem Teufel sein Recht widerfahren lassen* (7).

La liberté absolue prélude à l'anarchie. La limitation absolue, infranchissable, *die Grenze*, irrite et étouffe. La conciliation organique de la liberté et de la loi sera réalisée par la barrière mobile et vivante, *die lebendige Schranke*, dont Müller ne peut donner une meilleure image qu'en la comparant avec l'écorce qui enserre le fruit, mais croît à mesure qu'il se développe (8). La liberté, la loi, le droit ne peuvent donc prétendre à un caractère définitif, éternel, absolu, mais constitueront des notions vivantes, et que leur force vitale oblige à varier à chaque instant. Les révolutions brutales sont inutiles ; la force organique suffit pour refouler les obstacles, *um sie auseinanderzuwachsen*.

On ne peut concevoir de liberté sans limite. Mieux : la limite est nécessaire à la liberté. Volontairement réduite, la liberté se concentre,

(6) *Bered*, 244, 246. *Elem*, I, 147-148 ; 128-132.

(7) *Zusätze*, 124 ; et en 1818 encore *St A*, III, 402.

(8) *N. Th. G.*, 101, risque même une affirmation hasardeuse : l'écorce est d'autant plus résistante que le fruit est plus mou, plus souple que le fruit est plus compact.

gagne en force et se montre capable de rebondir vers un maximum. « L'homme ne peut acquérir de véritable richesse qu'en s'imposant lui-même des restrictions étroites » (9). Certes, Goethe avait déjà amorcé ce thème. Mais il est curieux de voir Müller reprendre sans cesse ce *Konzentrieren*, *arrondieren*, ce motif de la limitation volontaire — qui se réfracte chez lui avec l'adage chrétien *servitium summae libertas* — motif fécond entre tous, qui réapparaîtra, dans *Wilhelm Meister*, avec le symbole du charbon de bois, et constituera une pièce essentielle de l'esthétique de M. Paul Valéry.

*
**

Dans l'Art de la Politique viennent se coordonner organiquement toutes nos connaissances et toutes nos activités. Selon le schéma global, auquel le *Gegensatz* donnait déjà un rôle primordial, la politique, comme l'Etat, prend figure d'un organisme où les éléments s'enchaînent et se conditionnent selon le rythme de l'antinomie et la loi de réciprocité.

Le propre de l'organisme est la vie, et la vie est continue. Müller voue donc une haine tenace aux créations qui prétendent jaillir, toutes formées, de la raison — aux constitutions de Siéyès — ou aux limitations arbitraires et infranchissables, telles qu'il les aperçoit dans la séparation des pouvoirs selon Montesquieu. Seul n'a de valeur que ce qui s'est développé historiquement. Tout le reste est *Concept* et destiné à une mort prompte.

Composé d'une hiérarchie d'organismes — famille, corporation, grands Ordres de la Nation — l'Etat enserre de toute part l'individu, dont il s'applique à respecter les caractères personnels. Müller ne peut pas admettre l'égalité des citoyens, conçus à la manière d'éléments identiques et interchangeables, qui ne peuvent valoir que par le nombre. Un système majoritaire ne peut subsister qu'à l'intérieur de la corporation, ou du *Stand*. L'âme commune, l'esprit de l'organisme lui ôte alors sa brutalité et son arbitraire. Mais dans l'ensemble de l'Etat où doit régner le principe de conciliation vivante, le nombre seul ne peut dicter la loi.

Les individus ne sont pas identiques, les Etats non plus. Chacun d'eux possède sa personnalité propre, déterminée par des conditions historiques et locales. La raison ne peut leur enjoindre de copier un modèle étranger. Pas davantage ils ne doivent se plier aux exigences dynastiques ou aux combinaisons de cabinet. Ils expriment dans toute sa force le principe de *Nationalität*. Et Müller, l'un des premiers, définit cette notion qui restait encore flottante. Avant Arndt, avant Fichte, dès l'automne de 1805, Müller élargit la communauté nationale

(9) *Bered*, 104.

bien au delà des limites du *Kleinstaat* : tout en respectant les particularismes, elle englobe tous ceux qui parlent allemand, tous ceux à qui un langage commun, des traditions et des mœurs communes donnent un air de famille, une unité populaire profonde.

Dans l'Etat viendront se fondre toutes les antinomies. L'économie y rejoindra la politique. Et comme il est impossible de tracer une séparation infranchissable entre le croyant et le citoyen — ce fut, nous dit Müller, l'erreur capitale du luthéranisme — la politique et la religion s'interpénétreront. Le ciel descendra sur la terre. La loi de réciprocité, le souci de conciliation prévenante qui pousse Müller jusqu'à souhaiter que l'avocat défende les intérêts de l'adversaire, se teintent d'une nuance religieuse : ils s'appelleront amour, charité, esprit de sacrifice, et confèrent à la politique selon Müller un caractère d'indéniable générosité.

L'Etat ne tolérera pas la domination exclusive d'un principe. Le Tiers Etat n'étouffera pas la noblesse. D'autre part, le commandement, la liberté ne dégénéreront pas en privilèges tyranniques. *Herrschen ist kein Nicht-Dienen*. Commander ne signifie point qu'on soit dégagé de toute obligation, et la liberté comporte surtout des charges.

Tout despotisme est odieux. Le prince ne dispose pas de l'Etat. Tout en accordant au couple royal une valeur sans égale, Müller subordonne le souverain visible au souverain invisible. La Prusse dépasse Frédéric II. Et ce souverain invisible n'est ni la volonté d'une majorité, ni même l'ensemble des contemporains, encore moins une caste ou une hiérarchie de fonctionnaires. C'est l'âme commune à laquelle participent les citoyens invisibles comme les citoyens présents, le dernier des sujets comme le souverain lui-même.

Au nom de cette âme commune, Müller refuse qu'un héros, si grand soit-il, imprime à l'Etat le sceau de sa volonté. Ou qu'un despote dicte sa loi. *Das Volk wird mitwirken müssen*. Coopération qui entraîne la nécessité d'une opinion publique, et qui ouvre l'accès de la politique à tous les éléments de la nation, même aux femmes, qui ont droit de faire valoir le principe traditionaliste et retardant qu'elles représentent. Le régime parfait s'offre sous les espèces d'une démocratie immédiate, sans représentation, mariée, sans séparation des pouvoirs, à une monarchie qui sache à chaque instant interpréter les lois profondes et éternelles de la communauté, les concilier avec les désirs passagers des citoyens visibles.

Cette généreuse hostilité à tout despotisme entraîne Müller fort loin. Roturier, il se sent le devoir de défendre la Noblesse. Il condamne toute suprématie de caste ou de race — dans les *Staatsanzeigen* il refuse d'exclure, par principe, les juifs des Etats chrétiens (10). De

(10) Au duc de Köthen, 30 nov. 1824 : « *Racen-und Kastenbegriffe, die eine unvernünftige Politik aus dem Tierreiche in die menschliche Ordnung übertragen hat* ».

même pour dénoncer la tyrannie de l'argent — cet argent qui ne saurait remplacer les obligations personnelles, et qui va créer une aristocratie pire que l'aristocratie de naissance, qui au moins gardait quelques qualités de cœur — il trouve des accents émouvants. Qu'on voie plutôt en quels termes il condamne le régime censitaire, qui prive le pauvre, parce que pauvre, du droit d'opinion, et lie, en dépit de l'Evangile, les droits civiques au service de Mammon (11).

Sans doute Adam Smith avait déjà aperçu les dangers du machinisme et d'une division du travail qui assimile l'ouvrier à un rouage sans âme. Machinisme, liberté de production et concentration capitaliste vont, nous dit Müller, abaisser la condition morale de l'ouvrier : on perdra le respect de sa personne, on le privera de pain — du pain auquel a droit tout citoyen; on le réduira aux dettes, à la honte, à l'humiliation. La société va se scinder en une classe de profiteurs et une classe d'esclaves.

La défense de la dignité ouvrière, le rappel du patronat à ses devoirs font passer dans plus d'une page de Müller un souffle de sincérité ardente qui commande le respect. Ni les économistes chrétiens, ni les socialistes selon Marx ne dépasseront en vigueur sa condamnation de l'esprit « industriel ».

Le principe fécond de l'économie, celui qui incite à produire, n'est plus, comme chez Smith, l'égoïsme, mais l'amour du prochain. Par là, Müller dépasse cette interprétation étroite du marxisme, telle que la dénonce Spengler, et qui n'affranchit pas l'homme du rôle pénible entre tous de machine à produire : dans ce capitalisme à rebours la collectivité se substitue au patronat, sous la forme d'un fonctionnarisme sans pitié. Le principe moteur reste pour Müller le libre don de soi, ce *servitium libertas* qui culmine dans sa théorie de la propriété foncière et de l'agriculture, conçues comme une dignité plus lourde de charges que de profits égoïstes. Et à cet Etat chrétien fondé sur la charité et la foi se superpose le large fédéralisme sans contrainte de la *concordantia catholica*.

*
**

Dans ces conditions est-il légitime, ou seulement possible de ranger Müller parmi cette troupe de révolutionnaires qui, aux approches de l'âge mûr, s'abandonnent à un absolutisme politique ? (12). Il est certain que, défenseur à tout prix des servitudes féodales, il ne voit pas, ou ne veut point voir à quel point leur abolition aide, en Prusse tout au moins, à l'élan patriotique de 1813 et à la levée de la Landwehr.

(11) *St A*, 311, 375, 398, 400, 402.

(12) Cf. STEFANSKY, *Euphorion*, XXVIII, 33.

Il est certain qu'en 1819, à propos des libertés universitaires et de la presse, il inclina du côté de la répression. Mais avant de le présenter sous les espèces d'un rétrograde, ou d'un inquisiteur à la dévotion du despotisme, n'oublions point que Gentz se plaignit plus d'une fois que Müller rendit à Metternich la tâche ardue et condamnât la Restauration avec autant de vigueur que la Révolution.

Avant tout lui importe la pureté évangélique du cœur. A Gentz, qui voudrait que la religion fût rétablie par le moyen de la loi et de ses sanctions, il répond que la seule foi suffit. La législation française à propos du divorce le choque parce qu'elle donne une forme coercitive à un principe religieux qui ne demande qu'une adhésion libre. Et ce Müller, que Varnhagen ou Hormayr nous présentent comme un inquisiteur, tient à garder au sein du catholicisme le véritable esprit protestant, l'effort rationnel et continu qui éclaire et consolide la révélation.

Mérite-t-il le nom de réactionnaire ? Pour certains il évoque immédiatement des décors moyenâgeux, le souvenir de temps révolus. Certes, Müller exalte la féodalité. Mais il y a en lui tout autre chose que *laudator temporis acti*.

D'ailleurs, quand il exalte le Moyen Age, il semble bien que la réalité historique s'efface devant un Moyen Age imaginaire et auquel il confère, par principe, toutes les vertus de l'Etat vivant et de la *Concordantia Catholica*. De plus, il reste fidèle à son principe : le monde est continu, mais la continuité dans le temps est irréversible. Quoi que nous fassions, le Moyen Age est révolu et nous n'y reviendrons pas. D'ailleurs, il ne sut pas garder les trésors qui lui étaient confiés : il se figea, et cette dégénérescence appelle et explique la Réforme et la Révolution. Müller ne se cramponne pas au passé. Entre le monde nouveau et le monde ancien son choix est fait : il est résolument tourné vers le nouveau; il a même foi en un Avent, qui régénérera jusqu'à l'idée de propriété. Müller, certes, ne veut rien abandonner du passé. Mais on ne peut le présenter comme un conservateur égoïste, tant l'emportent et le soulèvent un idéalisme généreux, et l'espoir d'un monde meilleur.

*
**

Cet idéalisme fait la beauté et aussi la faiblesse de son système. Par quelque biais qu'on l'aborde, on se retrouve toujours devant une même difficulté. Après *Theologische Grundlage*, il faut, pour suivre Müller, accepter d'abord la révélation évangélique, laisser son cœur se convertir, se laisser entraîner par la foi à ces hauteurs où l'égoïsme ne peut subsister. Il faut se mettre dans des dispositions d'esprit nettement mystiques, moyennant quoi la grâce vient tout éclairer. Böhme

disait bien : « Pour peu que l'Esprit Saint vous pénètre, vous comprendrez tout ce qu'il a dicté, vous verrez clair jusque dans la Trinité ». La politique évangélique suggère à Gentz une comparaison frappante : en haut d'une tour, où ne mènent ni porte ni escalier, est servi un banquet délicieux. Vous n'y goûterez point si la foi, ou un ange, ne vous y transporte.

Des objections du même ordre s'imposent à propos de l'Etat vivant tel qu'il apparaît jusqu'en 1818. Cette Jérusalem nouvelle, parée, tel l'Etat de Nature, de toutes les vertus, implique une adhésion de principe à toute une série de postulats : il faut admettre que catholique équivaut à organique, que féodal équivaut à chrétien et que germanique constitue, par un décret providentiel, l'incarnation de l'idéal chrétien et organique. Müller reprochait à l'*Etat Commercial Fermé* d'exiger une adhésion mystique. Son Etat vivant réclame de nous des grâces spéciales. Et Müller s'en aperçoit bien, car les vertus qu'il déclare nécessaires aux citoyens de son Etat sont précisément les vertus théologiques.

Un peu d'histoire autour d'un schéma mystique ne constitue pas une preuve. Müller cherche toujours à gagner le lecteur plutôt par le cœur que par la raison, à nous saisir par le sentiment. Il envoûte, mais ne convainc point. A sa politique vivante, il faut — de son propre aveu — des lecteurs *vivants*, des âmes déjà touchées par la foi (13).

*
**

Que si venaient à s'effacer ces difficultés de principe, combien d'autres subsisteraient !

Le droit vivant, déterminé par la politique, par une interprétation toujours mouvante des forces profondes, mais obscures, qui régissent la nation, ne peut revêtir une forme définitive. Pour la justice interne, les dangers ne sont pas moindres que dans les relations entre les Etats.

A cette mobilité du droit vient s'adjoindre un optimisme, que *Theologische Grundlage* et *Innere Staatshaushaltung* corrigent sans doute, mais qui, tel qu'il s'affirme jusque dans la *Nouvelle Théorie de la Monnaie*, risque de glisser dans un redoutable quiétisme. L'arbitraire de l'Etat s'avère moins dangereux que celui des particuliers ; un an d'anarchie cause plus de ruines qu'une génération de despotisme. L'Etat infaillible prend des allures de communauté inspirée : l'Angleterre aura toujours raison contre Locke et contre Newton, sans

(13) *Abh.*, 40 ; *BW*, 160.

que Müller daigne nous dire par quel moyen s'exprimera l'Angleterre et à quel signe on reconnaîtra son légitime interprète.

Au droit vivant, à la communauté inspirée se superpose une proposition des plus inquiétantes. Sans doute les deux dernières œuvres n'affirment plus que le Christ soit mort pour les Etats, ou qu'il s'incarne en eux (14). Mais rien n'est effacé du postulat : allemand équivalant à chrétien. Rien n'est rapporté de l'affirmation que la coutume germanique offre une préfiguration de la loi chrétienne. Rien n'atténue le caractère sacré de la mission qui incombe à une Allemagne dont la précellence s'affirme dans tous les domaines. Ses traducteurs donnent aux œuvres étrangères une vigueur insoupçonnée de leurs auteurs eux-mêmes ; l'Allemagne va régénérer la philosophie et la critique, le théâtre et la politique, offrir enfin au monde la synthèse, tant attendue, du Midi méditerranéen et du Nord germanique, de l'antiquité et de l'esprit chrétien, de la raison et du cœur. Elle annexe Shakespeare et Burke aussi bien que la féodalité française, elle constitue le dernier rempart de l'Europe devant les doctrines subversives ; elle sauvera le continent et règnera, sans conteste, sur lui.

Müller, même dans sa période d'orthodoxie évangélique, ne retranscrit rien de ce rêve. Bien mieux, il ne rapporte rien de sa théorie de la guerre. On attendrait qu'au nom de la Foi et de la Charité, sinon de la raison, il la rejette parmi les monstruosité, qu'il la marque de la même infamie que les iniquités d'un capitalisme égoïste. Elle garde droit de cité, conserve les apparences organiques d'une polarité sexuelle (15), donc de la Beauté, et laisse subsister une ombre inquiétante à côté des pages où s'exalte la charité évangélique.

**

La communauté chrétienne, entièrement régie par l'amour du prochain et la joie du sacrifice, constitue un idéal trop élevé. Müller lui-même, sur un ton désabusé, note que nous sommes, de nature, assez peu portés à la conversion qu'il réclame. Aussi, de toute son œuvre, ne sont-ce point les éléments chrétiens qui montrèrent le plus de vitalité et de résistance. Il faut bien dire aussi que ceux qui subsistèrent reçurent de leur affinité avec l'école historique ou avec Hegel comme une consécration et un regain de force.

La guerre de 1914 et les crises économiques ont remis en lumière plus d'une idée chère à Müller. La plupart des Etats européens, les vainqueurs eux-mêmes, ont pu faire l'expérience que la stabilité moné-

(14) *N. Th. G.*, 82.

(15) *N. Th. G.*, 120, présente *Vollständige Feindseligkeiten* sous l'apparence de *Geschlechtsverhältnisse*.

taire dépendait plus étroitement du sentiment de cohésion nationale que d'une encaisse métallique ; la foi nationale a soutenu, soutient encore des systèmes économiques qui, selon les règles de la mathématique financière, devraient s'être écroulés depuis longtemps. Les principes individualistes, représentatifs et majoritaires des constitutions occidentales ont cédé du terrain devant l'Etat corporatif. La constitution de Weimar, en proclamant la maxime *Eigentum verpflichtet*, subordonna à la communauté le droit primordial de l'individu, la propriété. Cette même constitution n'arriva pas à donner au citoyen allemand des caractères individuels purs : le *Verbandsmensch* l'emporte, le groupe constitué, parti, confession, ou dans la partie économique, la corporation. Fascisme ou soviétisme ne permettent à l'individu de s'exprimer que par l'intermédiaire d'organismes hiérarchisés, et les tentatives d'autarchie, d'économie nationale fermée peuvent revendiquer pour ancêtre Müller autant que Fichte.

Mais ne portons pas les regards hors des frontières d'Allemagne. Quand Müller exige le respect des traditions historiques et locales, quand il refuse tout emprunt étranger, quand il assigne à l'Etat, comme méthode de gouvernement l'inoculation, la conciliation, le mariage, comment ne pas songer aux principes qui animeront l'Etat bismarckien ? la fidélité à la vieille Prusse s'y compose avec un fédéralisme respectueux des conditions locales ; la recherche d'une moyenne arithmétique cède devant le souci de trouver la diagonale des forces qui s'affrontent ; pour asservir le mal on l'inocule : à la démocratie individualiste on accorde, en face du *Landtag* prussien et du *Bundesrat* qui lui ôtent sa novicité, la concession du *Reichstag* ; la souveraineté n'appartient en propre ni au roi de Prusse et à ses ministres, ni aux représentants, ni aux électeurs ; le monarque, les députés, le peuple jouissent de droits égaux qui s'inclinent devant le souverain invisible, la communauté nationale ; qu'on songe aussi à la modération de Bismarck à l'égard de certains vaincus de 1866, à l'insistance qu'il met à réclamer des citoyens *die Liebe*, et l'on ne pourra pas ne pas découvrir aux principes du second Reich une curieuse arrière-saveur müllérienne.

D'autre part Müller incorpore à la notion de *Nationalität* le sentiment d'une mission dévolue par la Providence à l'Allemagne. Non seulement elle doit défendre la vieille Europe contre les nouveautés subversives, mais dans l'Avent qui approche, assumer un rôle d'élection. Elle sera l'instrument du salut de l'Europe et de la chrétienté. Et le concept d'allemand tend déjà à déborder sur la notion d'européen, de chrétien, d'organique, de vivant. Dès 1805, Müller a ramené des profondeurs où elles sommeillaient ces aspirations à la puissance par le moyen de l'unité, aspirations qui constituent l'armature essentielle du pangermanisme.

Certes, Müller refuse en termes expès le gouvernement d'un parti

(16) comme l'exaltation mystique de la race — exaltation déraisonnable et animale, dira-t-il. Mais dans le tableau qu'il nous trace de l'Etat vivant, n'est-il pas légitime de découvrir une préfiguration d'une Allemagne totalitaire où l'Etat réclame toute l'activité du citoyen, exige de lui la foi, et la joie dans le sacrifice, où, même en paix, la nation, comme pour s'inoculer la guerre, garde un état d'esprit obsidional, semble chaque jour procéder à cette levée en masse que réclamaient les dernières pages du *Frédéric II* ? Müller ne nous laisse-t-il pas entrevoir, dans les lointains, une Allemagne jalouse de son honneur, préoccupée de disjoindre, par la seule vigueur de sa croissance, les liens qui l'enserrent ; une Allemagne où le pouvoir législatif, l'exécutif et le judiciaire sont confondus, où le gouvernement veut marier la démocratie immédiate et le régime d'autorité, où le chef rejetant tout procédé majoritaire, apparaît comme l'interprète des volontés profondes de toute la nation, le porte-parole du souverain invisible, de la communauté inspirée ; une Allemagne où le droit toujours inachevé, se subordonne non à des vérités *a priori*, à la raison ou à la révélation, mais aux exigences nationales ; une Allemagne où l'éducation néglige toute fin individualiste pour ne former que des serviteurs de l'Etat ; une Allemagne qui croit à sa mission salvatrice ; une Allemagne enfin qui restaure une noblesse *aus Blut und Boden*, s'applique à promouvoir la propriété foncière et l'agriculture au rang d'une dignité riche d'honneurs et lourde d'obligations ?

Sans doute Müller — et c'était de sa part une entreprise hardie et courageuse — conjure, en s'aidant de la révélation chrétienne, les forces incontrôlables que sa ferveur de patriote enferma dans l'Etat vivant. Mais que le lien se relâche ou que le sceau se brise, et la boîte de Pandore laisse échapper son contenu.

*
**

Quand Müller commence à écrire l'Allemagne s'épuise en contradictions. Les théories politiques s'affrontent avec violence ; les systèmes philosophiques s'écroulent. Parmi ceux en qui on pensait trouver des guides, Schiller vient de mourir au moment où *Tell* laissait espérer une conversion aux tâches nationales, et Goethe semble s'isoler dans l'indifférence. Müller, autour de lui, voit les meilleurs hésiter : Jean de Müller se rallie à Napoléon ; après Austerlitz, Gentz et Metternich ont perdu toute force de résistance.

C'est pourtant en un tel moment qu'il entreprend de dégager du chaos une synthèse neuve et cohérente, de vaincre les contradictions, de rendre à son pays la foi en lui-même. La synthèse reste imparfaite :

les termes n'en sont pas tous très neufs ; les corrections *in extremis* n'arrivent pas à éliminer des éléments disparates. Mais le dessein reste généreux, et Müller réussit à coordonner autour de l'idée de communauté nationale — idée féconde et qui éveillera au cœur des Allemands des résonances durables, — et des souvenirs des grandeurs passées, et des consolations aux misères présentes, et des promesses de résurrection.

Il n'est pas le premier à apercevoir ce qui manque au classicisme weimarien pour gagner l'adhésion de tout un peuple. Mais, avant Fichte et Arndt, il libère le patriotisme allemand des liens de la *Kleinstaaterei*. Il laisse de même apercevoir, par delà les limites de la nation, la possibilité d'une chrétienté, d'une réconciliation fraternelle entre les peuples déchirés. Certes, il ne met pas la guerre hors la loi. Mais sa vision subsiste, génératrice d'enthousiasme. Il a brisé des idoles économiques, secoué des jougs tyranniques, restauré la dignité du travail, et fondé l'économie non sur l'égoïsme semeur de haines, mais sur une charité prête au sacrifice de soi.

Son action immédiate a manqué de portée. Les lieux où il parla ne lui fournissaient pas une tribune favorable ; sa vie tourmentée, les passions religieuses restreignirent son audience. Dans l'éveil de la conscience allemande, Müller ne peut revendiquer le même rôle qu'un Fichte. Mais par la quantité d'idées qu'il mania, par la hardiesse généreuse de ses entreprises, par un effort constant et fidèle pour dégager du chaos une image cohérente de la nation et de la société, Müller reste plus qu'un représentant typique d'une génération bouillonnante d'intuitions, mais éprise de logique et de synthèses : il mérite une place de choix parmi les artisans du réveil allemand, et les annonciateurs d'une société nouvelle.

Vu, le 1^{er} Décembre 1936 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I

ADAM MÜLLER : L'HOMME ET SA VIE

A) Témoignages de contemporains

Un grand nombre de ces témoignages se trouve dans :

FLODOARD VON BIEDERMANN, *Kleists Gespräche*, Leipzig, 1912, 8°, 259.

Cf. ensuite :

DOROW (W), *Denkschriften und Briefe*, 5 vol., Berlin, 1839, 8° (cf. surtout le 3^e volume, IV-257 pp.).

JOSEPH EICHENDORFF, *Sämtliche Werke* (Kosch), 13 vol., Ratisbonne, 1911 et suiv., 8° ; vol. XI (*Tagebücher*), XII et XIII (correspondance).

— *Ueber die ethische und religiöse Bedeutung der neueren romantischen Poesie in Deutschland*, Leipzig, 1847, 8°.

— *Preussen und die Constitution* (impr. d'après les papiers inédits, Nord und Süd, vol. XLIV, cahier 132), Berlin, 1888.

FOUQUÉ, *Briefe an Friedrich Baron de la Motte Fouqué*, hrsg. von Albertine Baronin de la Motte Fouqué, Berlin, 1848, 8°, vi-586.

HERMANN VON FRIESEN, *Ludwig Tieck, Erinnerungen eines alten Freundes aus den Jahren 1825-1842*, 2 vol., Vienne, 1871, 8°, X-256 et 367 pp.

FRIEDR. VON GENTZ, *Tagebücher, mit einem Vor- und Nachwort von Varnhagen von Ense*, Leipzig, 1861, 1 vol., 8°, XII-369 pp.

— *Tagebücher*, hrsg. von Ludmilla Assing, Leipzig, 1873-1874, 4 vol., 8°, XVI-446 ; 491 ; 384 ; 458 pp.

— *Briefe von und an Friedr. von Gentz*, (éd. par Carl Wittichen et Ernst Salzer), 3 vol. (le dernier en 2 tomes), Munich-Berlin, 1911-1913, gd 8°, X-365 ; X-456 ; XI-486 ; VIII-373 pp.

— *Briefwechsel zwischen Friedrich Gentz und Adam Müller*, Stuttgart, 1857, 8°, VI-411.

— *Briefe von Gentz an Pilat*, hrsg. von Dr Karl Mendelssohn Bartholdy, 2 vol., Leipzig, 1868, 8°, XIV-481 et 435 pp.

GOETHE, cf. Carl Schüddekopf und Oskar Walzel, *Goethe und die Romantik*, 2 vol., Weimar, 1899, (Schriften der Goethe Gesellschaft), n° 14). Cf. aussi *Sämtl. Werke*, édition de Weimar, I-35, p. 261 ; I-36, p. 388. IV-19, 386 ; IV-20, 59 ; IV-49, 118.

J. et W. GRIMM, *Briefwechsel zwischen J. und W. Grimm aus der Jugendzeit*, hrsg. v. Hermann und Hinrichs Gustav Grimm, Weimar, 1881, 8°.

FRANZ GRÄFFER, *Kleine Wiener Memoiren*, Vienne, 1845, 3 vol., 8° (cf. vol. 2).

- HENRI HEINE, *Sämtliche Werke*, (Elster), Leipzig et Vienne, 1890, 7 volumes, 8°.
- W. v. HUMBOLDT, *Ansichten über Aesthetik und Literatur*, hrsg. v. Jonas, Berlin, 1880, 8°.
- CL. v. KLINKOWSTRÖM, *Aus der alten Registratur des Staatskanzlei, Briefe politischen Inhalts von und an Fr. v. Gentz aus den Jahren 1799-1827*, Vienne, 1870, 8°, VI-189.
- L. v. KNEBEL, *Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette*, Iéna, 1858, 8°.
- THEODOR KÖRNER, *Briefwechsel mit den Seinen*, Leipzig, 1910, 8°, XIV-286.
- WILHELM TRAUGOTT KRUG, *Die Staatswissenschaft im Restaurationsprozess der Herren von Haller, Ad. Müller und Consorten*, Leipzig, 1817, 8°, 138.
- *Etwas, das Herr Adam Müller gesagt hat, über etwas, das Gæthe gesagt hat, und noch etwas, das Luther gesagt hat*. Leipzig, novembre 1817, petit 8°, 36 p.
- *Die geistlichen Umtriebe und Umgriffe im Königreich Sachsen und dessen Nachbarschaft*. Iéna, 1826, petit 8°, 47 p.
- *Welche Folgen kann und wird der neuliche Uebertritt eines protestantischen Fürsten zur katholischen Kirche haben ?* 2° éd., Leipzig, 1826, petit 8°, 24 p.
- *Neueste Geschichte der Proselytenmacherei in Deutschland, nebst Vorschlägen gegen dieses Unwesen. Ein Beitrag zur Kirchengeschichte und Kirchenpolitik*. (Tirage à part de la *Minerva*). Iéna, 1827, petit 8°, 59 p.
- WILHELM v. KÜGELGEN, *Jugenderinnerungen eines alten Mannes*, Ebenhausen, 1915 (135° mille), 8°.
- FR. LAUN (FR.-AUG. SCHULZE), *Memoiren*, Bunzlau, 1837, 3 vol. in-12, X-260 ; 254 ; 202 pp.
- JOHANNES VON MÜLLER. Sa correspondance avec Adam Müller se trouve dans :
- Maurer Constant, *Zu J. v. Müllers sämtl. Werken*, Suppl. III. Schaffhouse, 1839, 8°, XVI-464 p.
- Lütteken, *Die Dresdener Romantik und H. v. Kleist*, Munster i/Westf., 1917, 8° VIII-76.
- Euphorion*, XXVIII, art. de Requadt.
- CAROLINE PICHLER, *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben, 1769-1843*, Munich, 1914, 2 vol. 8°, LXXXVII-674 et 578.
- FR. VON RAUMER, *Lebenserinnerungen*, Leipzig, 1861, 2 vol. 8°, VIII-286 et VIII-378 pp.
- J.-N. RINGSEIS, *Erinnerungen des Dr Joh. Nepom. Ringseis, gesammelt, ergänzt und hrsg. v. Emilie Ringseis*, Ratisbonne et Amberg, 4 vol., 1^{er} et 2^e, 1886, 3^e et 4^e, 1892, 8°, VI-568 ; 360 ; 472 ; 458 pp.
- LUDWIG ROBERT, *Steine aus einer Ehrenpforte für zwei triumphirende Müller*, en mss. *Nachlass Varnhagen*, Staatsbibl. Berlin ; publié en partie par Rahmer, *H. v. Kleist als Mensch und Dichter*, Berlin, 1909, 8°, IX-446.
- F. et W. SCHLEGEL. Cf. J. Körner, *Die Brüder Schlegel*, Berlin, 1926, 8°, VIII-728.
- *AW und F. Schlegel im Briefwechsel mit Schiller und Gæthe*, hrsg. v. J. Körner, Leipzig s. d. (1926), 8°, 288 p.

- *Briefe von und an AW Schlegel*, erläutert von J. Körner, Zurich-Vienne-Leipzig, s. d. (1929), 2 vol. 8°, XII-650 et XVI-450 p.
- DOROTHÉE SCHLEGEL. Cf. Raich, *Dor. Schlegel und ihre Söhne*, Mayence, 1881, 2 vol. 8°, XVI-448 et 456 pp.
- G.-H. SCHUBERT, *Der Erwerb aus einem vergangenen und die Erwartungen von einem zukünftigen Leben. Eine Selbstbiographie*. Erlangen, 1855, 2 volumes 8°.
- K. W.F. SOLGER, *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel*, hrsg v. L. Tieck und Fr. Raumer, Leipzig, 1826, 2 vol. 8°, XVI-780 et 784 pp.
- L. TIECK et SOLGER, *Complete Correspondence*, éd. Percy Matenko, New-York et Berlin, 1933, 8°, XVI-593 p.
- TIECK, *Fortunat*, Berlin, 1816, 3 vol. petit 8° (cf. vol. III).
- *Zu Kleists hinterlassenen Schriften*, Berlin, 1821, 8°, LXXXVIII-290 pp.
- UHLAND. Cf. Karl Mayer, *Uhland, seine Freunde und Genossen*, Stuttgart, 1867, 2 vol. 8°, X-274 et XII-274 pp.
- VARNHAGEN VON ENSE, *Denkwürdigkeiten*, vol. XI des *Ausgewählte Schriften*, Leipzig, 1871, 19 volumes 8°.
- *Galerie von Bildnissen aus Rahels Umgang und Briefwechsel*, Leipzig, 1836, 2 vol. 8° (cf. vol. II).
- *Notizen et Tagesblätter*, mss. en dépôt à la Staatsbibl. Berlin.
- JULIUS VOSS, *Geschichte der Verfinsterung in Abessinien*, Berlin, 1818, 8°.

B) Journaux et revues

- Allgemeine deutsche Bibliothek* (Berlin), 1804, vol. 94, livr. n° 1.
- Allgemeine Literatur Zeitung* (Halle), 1810, (n°s 107, 108, 109).
- Allgemeine Literatur Zeitung* (Iéna), 1810, n°s 60 et 130.
- Der Freymüthige* (Berlin), 1806.
- Friedensblätter* (Vienne), 1815, n° 82.
- Georgia* (Dresde), 1806, n° 33.
- Göttinger Gelehrte Anzeigen*, 1807, p. 1481 sqq ; 1810, p. 899 sqq.
- Neue Leipziger Literatur Zeitung*, 1805, n° 73 ; 1809, n° 80.
- Oesterreichischer Beobachter* (Vienne), 1810, 21 mai ; 1814 et suiv. *passim*.
- Zeitung für die elegante Welt* (Leipzig), 1806, n° 17.

II

MÜLLER DEVANT L'HISTOIRE

(à l'exclusion des ouvrages généraux sur la période romantique.)

A) Ouvrages spécialement consacrés à Müller

- ALEXANDER DOMBROWSKY, *Miszellen zu Kleist und Adam Müller*, dans *Euphorion*, XV (1908), pp. 570-573.
- *Aus einer Biographie Adam Müllers*, Diss. Göttingen, 1911, 8°, 114 p.
- J. VON TOKARY-TOKARZEWSKI-KARASZEWICZ, *Adam Müller, Ritter von Nittersdorf als Oekonom, Literat, Philosoph und Kunstkritiker*, Vienne, 1913, 8°, 78 p.

PAUL HOFFMANN, *Unbekanntes aus der Lebensgeschichte Adam Müllers* dans la revue *Nationalwirtschaft*, Berlin, 2^e année, 1928-29, p. 147 s.
M. J. BAXA donne dans *AM*, p. 477, la liste détaillée de tout ce qu'il a écrit à propos de Müller.

Nous retenons :

Adam Müller und die Deutsche Romantik, dans *Abh.*, I, Iéna, 1921.
Adam Müller in Dresden, 1807-1809, dans *Jahrbuch der Kleist-Gesellschaft*, 1927-1928.
Adam Müller, ein Lebensbild aus den Befreiungskriegen und aus der deutschen Restauration, Iéna, 1930, gd 8°, X-490.

B) Notices biographiques

Nouvelle biographie générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, Paris, 1861, t. XXXVI.
CONSTANT VON WURZBACH, *Biographisches Lexikon des Kaisertums Oesterreich*, Vienne, 1868, vol. XIX.
Allgemeine Deutsche Biographie, art. de Mischler, Leipzig, 1885, t. XXII.
LAROUSSE, *Dictionnaire universel du XIX^e Siècle*, Paris, s. d.

C) Ouvrages consacrant à Müller un chapitre ou des pages à part

J.-A.M. BRÜHL, *Geschichte der katholischen Literatur Deutschlands vom XVII. Jhdt bis zu der Gegenwart*, Leipzig, 1854, 8° XXXII-814 pp.
D.-A. ROSENTHAL, *Konvertitenbilder aus dem XIXten Jahrhundert*, 1^{re} éd., Schaffhouse, 1866 ; 2^e, 2 vol., Ratisbonne, 1889 et 1892, 8°, XVIII-540 et VIII-610 pp.
FRANZ RÜHL, *Briefe und Aktenstücke zur Geschichte Preussens unter Friedrich Wilhelm III. vorzugsweise aus dem Nachlass von E.-A. Stagemann*, 3 vol., Leipzig, 1899, 1900, 1904, 8°, LXVII-423 ; LVI-462 ; XXVI-326 pp.
MGR. H. BRÜCK, *Geschichte der katholischen Kirche im XIXten Jahrhundert*, Münster i/W, 4 vol., 2^e éd., 1902-1903, 8°, XVI-504 ; XVI-608 ; XVI-576 ; XVI-504 pp.
G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse. Le catholicisme*, Paris, 4 vol. petit 8°, I et II, 1905 ; III et IV, 1909.
FRIEDR. MEINECKE, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, Munich, 1^{re} éd., 1907 ; 7^e éd., 1928, gd 8°, X-558.
CARL SCHMITT, *Politische Romantik*, Munich, 1^{re} éd., 1919 ; 2^e éd., 1929, gd 8°, 234 p.

D) Ouvrages où Müller apparaît comme personnage épisodique

a) Müller et Gentz.

FRIEDR. HEBBEL, *Kritische Arbeiten III*, dans *Vermischte Schriften*, vol. IV, tome XII de Säkulär-Ausgabe, Berlin, 1913, 8°.
SCHMIDT-WEISSENFELS, *Fr. v. Gentz, eine Biographie*, 2 vol., Prague, 1859, 8°, VIII-312 et VIII-323 pp.
EUGEN GUGLIA, *Friedrich von Gentz*, Vienne, 1901, 8°.

b) Müller à Dresde.

- KRISTIAN ARENTZEN, *Baggesen og Oehlenschläger*, 2 vol., Copenhagen, 1870-1878, 8°.
- W. LOEWE, *Erinnerungen an den General von Pfuel*, dans *Deutsche Rundschau*, 1888, vol. 54.
- ANTON LÜTTEKEN, *Die Dresdener Romantik und H. von Kleist*, Diss. Münster i/W, 1917, 8°, VIII, 76 p.
- (Cf. aussi les ouvrages suivants.)

c) Müller et Kleist.

- ED. VON BÜLOW, *H. v. Kleists Leben und Briefe, mit einem Anhang herausgegeben*, Berlin, 1848, 8°, XIV-286 p.
- RUD. KÖPKE, *Ludwig Tieck*, 2 vol., Leipzig, 1855, 8°, XXVI-384 et VIII-316.
- *Kleists politische Schriften und andere Nachträge zu seinen Werken*, Berlin, 1862, 8°, 168.
- Le mss sur Kleist et les *Abendblätter*, en dépôt à la Staatsbibl. Berlin, a été publié par Rahmer. (Cf. ci-dessous.)
- JULIAN SCHMIDT, Préf. à *Kleists Werke*, Berlin, 1859, in-16, 3 vol. (2° éd., 1874).
- RUD. WILBRANDT, *Heinr. von Kleist*, Nördlingen, 1863, 8°, X-422 p.
- OTTO BRAHM, *Das Leben H. v. Kleists*, Berlin, 1884, 8°, VIII-466.
- RAYMOND BONAFOUS, *Henri de Kleist*, Paris (Th.), 1894, 8°, XI-422.
- ERNST KAYKA, *Kleist und die Romantik*, Berlin, 1906, (n° XXXI des *Forschungen zur neueren Literaturgeschichte*), 8°, 210.
- S. RAHMER, *Heinr. v. Kleist als Mensch und Dichter*, Berlin, 1909, 8°, IX-446.
- WILHELM HERZOG, *H. v. Kleist. Sein Leben und sein Werk*, Munich, 1911, 8°, VI-694.
- ARTUR ELOESSER, *Kleist, eine Studie*, Berlin, 1912, (*Die Literatur*, n° 16), in-18, 70 pp., 14 pl.
- AUGUST SAUER, *Zu Kleists Amphitryon*, (*Euphorion*, XX), 1913.
- MAX FISCHER, *Heinr. v. Kleist, der Dichter des Preussentums*, Berlin, 1916, in-12, 80 p.
- GEORG STEFANSKY, *Ein neuer Weg zu Heinrich v. Kleist*, (*Euphorion*, XXIII), 1921.
- *Das Wesen der deutschen Romantik*, Stuttgart, 1923, 8°.
- MARIA PRIGGE KRUHOEFFER, *Heinrich von Kleist, Religiosität und Charakter*, (*Jahrbuch des Kleist-Gesellschaft*, 1923-24), paru en 1925.
- FRIEDR. BRAIG, *Heinrich von Kleist*, Munich, 1925, 8°, X-638 p.
- ROGER AYRAULT, *Heinrich von Kleist*, Paris (Th.), 1934, 8°, 588.
- *La légende de Heinrich von Kleist. Un poète devant la critique*, Paris (Th.), 1934, 8°, 122.

d) Müller à Berlin, 1810-1811.

- K.-L. KLOSE, *Leben Karl Augusts Fürsten von Hardenberg*, Halle, 1851.
- HEINRICH KEITER, *Josef Eichendorff, sein Leben und seine Dichtungen*, Cologne, 1887, 8°, IV-112.
- REINHOLD STEIG, *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, Berlin et Stuttgart, 1901, 8°, VIII-708.
- H.-H. HOUBEN, *Bibliographisches Repertorium, Band I, Zeitschriften der Romantik*, Berlin, 1904, 8°.

- FRIEDR. SCHULZE, *Die Gräfin Dolorès*, Diss. Leipzig, 1904, 8°.
- FRIEDR. MEUSEL, *Fried. Aug. Lud. von der Marwitz, ein märkischer Edelmann im Zeitalter der Befreiungskriege*, 2 vol., Berlin, 1908 et 1913.
- JOH. BOBETH, *Die Zeitschriften der Romantik*, Leipzig, 1911, 8°, VIII-432.
- JOSEF NADLER, *Die Berliner Romantik 1800-1814*, Berlin, 1921, 8°, XX-236.
- *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, 4 vol., Ratisbonne, I et II, 1923 ; III, 1924 ; IV, 1928, gd 8°.
- ADOLF STOLL, *Der junge Savigny*, Berlin, 1927, 8°, XVI-434.
- *Fr. Karl von Savigny*, Berlin, 1929, 8°, XV-434.
- GERHART GLEISSBERG, *Kleists « Prinz Friedrich von Homburg » und seine Stellung in der Romantik*, Breslau, 1929, 8°, 164.
- RENÉ GUIGNARD, *Un poète romantique allemand, Clemens Brentano*, Paris (Th.), 1933, 8°, 524.
- *Achim von Arnim*, (Publ. fac. lettres Alger), 1936.

e) Müller, les romantiques viennois et le P. Cl. M. Hofbauer.

- SEB. BRUNNER, *Cl. M. Hofbauer und seine Zeit, Miniaturen zur Kirchengeschichte von 1758 bis 1820*, Vienne, 1858, 8°, VI-312.
- MICHAEL HARINGER, O. Ss. Red, *Leben des Dieners Gottes P. Cl. M. Hofbauer*, Vienne, 1864, 8°, 174.
- ACHILLE DESURMONT, O. Ss. Red, *St Clément Marie Hofbauer, Rédemptoriste, 1751-1820*, Paris, 1909, 8°, VIII-148.
- G. LASILIER, O. Ss. Red, *Un apôtre précurseur, St Clément Marie Hofbauer*, Paris et St-Etienne, 1909, 8°, 264.
- JOH. ECKARDT, *Cl. M. Hofbauer, und die Wiener Romantikerkreise am Beginne des 19. Jahrhunderts*, dans *Hochland*, Kempten et Munich, 1910, IV^e trimestre.
- ADOLF INNERKOFER, O. Ss. Red, *Der heilige Klemens Maria Hofbauer, ein oesterreichischer Reformator und der vorzüglichste Verbreiter der Redemptoristenkongregation*, Ratisbonne et Rome, 1913, 8°, 1008 pp.

f) Müller au Tyrol.

- FRANZ KRONES, *Tirol 1812-1816 und Erzherzog Johann von Oesterreich*, Innsbruck, 1890, 8°, XIV-310.

E) *Les milieux fréquentés par Müller*

a) Berlin de 1800 à 1804.

- Neue Berlinische Monatsschrift*, 1800-1804.
- Allgemeine deutsche Bibliothek*, mêmes années.
- LUDWIG GEIGER, *Berlin 1688-1840*, Berlin, 2 vol., 8°, 1892 et 1895. Cf. 2^e vol., XVI-651 pp.
- J.-E. SPENLÉ, *Rahel, histoire d'un salon romantique en Allemagne*, Paris, 1910, 8°, 262.
- HILLEBRAND, *La Société de Berlin*, Revue des Deux-Mondes, 1870.
- AUG. EHRHARD, *Le Prince de Pückler-Muskau*, 2 vol., Paris, 1927-28, 8°.
- MARIETTA MARTIN, *Un aventurier intellectuel pendant la Restauration et la monarchie de Juillet, le docteur Koreff*, Paris, 1925, 8°.
- OPPELN-BRONIKOWSKI, *Dr Koreff*, Berlin, 1927, 8°.

b) A Dresde.

- LADY BLENNERHASSETT, *Mme de Staël et son temps*, (trad. Aug. Dietrich), 3 vol., Paris, 1890, 8°, IV-618 ; 586 et 693 pp.
RAIMUND PISSIN, *Otto Heinr. Graf v. Loeben (Isidorus Orientalis) sein Leben und seine Werke*, Berlin, 1905, 8°, 326. / ,
ANTON-HEINR. SPRINGER, *Friedrich Dahlmann*, 2 vol., Leipzig, 1870-1872, 8°, VIII-494 ; XII-464.

c) A Vienne.

- FERD. LABAN, *Heinr. Josef v. Collin*, Vienne, 1879, 8°, VI-228.
JOH. FRIEDRICH, *Ignaz von Döllinger, sein Leben auf Grund seines schriftlichen Nachlasses dargestellt*, 3 vol., Munich, I et II, 1899 ; III, 1901, 8°, X-506 ; IV-538 ; VI-732.

III

MÜLLER, SA PENSÉE ET SON ŒUVRE

(à l'exclusion des ouvrages généraux sur la pensée romantique.)

La pensée de Müller a fait l'objet d'une étude spéciale dans :

- CARL SCHMITT, *Politische Romantik* (cf. supra).
FERDINAND REINKEMEYER, *Adam Müllers ethische und philosophische Anschauungen im Lichte der Romantik*, Osterwieck (Harz), 1926, 8°, IV-87.
JAKOB BAXA, *Adam Müllers Philosophie, Aesthetik und Staatswissenschaft*, Berlin, 1929, gd 8°, X-100.
DR FRIEDRICH BÜLOW, *Vom Geiste der Gemeinschaft*, Leipzig, 1931, 8°, XLV-354.
OSK. WALZEL, *Romantisches*, (Mnemosyne 18), Bonn, 1934, gd 8°, 253.

A propos des conversions romantiques et de la conversion
de Müller :

- IGNAZ FESSLER, *Bonaventuras mystische Nächte*, Berlin, 1807, in-16, VIII-568.
DÜNTZER, *Zwei Bekehrte*, Leipzig, 1873, 8°, XII-466.
L. LÉVY-BRÜHL, *La philosophie de Jacobi*, Paris, 1894, 8°, XXXVIII-266.
EDGAR EDERHEIMER, *Jakob Böhme und die Romantiker*, Heidelberg, 1904, 8°, 128.
JEAN BLUM, *J.-A. Starck et la querelle du cryptocatholicisme en Allemagne, 1785-1789*, Paris, 1912, 8°, XVI-198.
EDMOND VERMEIL, *J.-A. Möhler et l'Ecole catholique de Tubingue, 1815-1840*, Paris (Th.), 1913, 8°, XIV-517.
O. GUINAUDEAU, *Etudes sur Lavater*, Paris (Th.), 1924, 8°, XIV-756.

A propos de la conversion de Stolberg :

- F.-L. STOLBERG, *Zwo Schriften des hlg. Augustinus*, Münster et Leipzig, 1803, 8°, 351.

— *Deux motifs de revenir à la vraie religion*, (dans *Nouvelles anecdotes chrétiennes*, par M. D...), Paris, 1837, in-16, 286.

JOH. JANSSEN, *F.-L. Gr. zu Stolberg bis zu seiner Rückkehr zur katholischen Kirche*, Fribourg, 1877, 8°, XXI-510.

HERMANN CARDAUNS, *F.-L. Gr. zu Stolberg, zum Gedächtnistage seines Todes*, München-Gladbach, 1919, 8°, 52.

O. HELLINGHAUS, *F.-L. Gr. zu Stolberg, Ausgewählte Schriften und Gedichte*, München-Gladbach, 1921, 8°, 116.

Cf. également :

A. VON MARTIN, *Das Wesen der romantischen Religiosität*, dans *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literatur und Wissenschaft* Bd 2, 1924.

P. ERICH PRZYWARA, *Préface à Adam Müllers Schriften zur Staatsphilosophie*, Munich, 1925, 8°, XII-327.

Critique littéraire et esthétique

FR. SCHLEGEL, *Heidelberger Jahrbücher*, 1808, (critique de *DWL*).

J.-F. HERBART, *Sämtl. Werke*, 13 vol., Hambourg-Leipzig, 1893, 8°, (vol. XIII, à propos de VS).

ROBERT ZIMMERMANN, *Aesthetik*, 2 vol., Vienne, 1858, 8°, cf. 1^{er} vol., XIV-804.

MAX SCHASLER, *Aesthetik als Philosophie des Schönen und der Kunst*, 2 vol., Berlin, 1872, 8°, 1^{er} vol. : LIX-734 ; 2^e vol. paginé de 735 à 1218.

OSK. WALZEL, *Romantisches*, (cf. *supra*).

Politique et économie

R.-H. BRÜGGEMANN, *Das deutsche Zollverein und das Schutzsystem*, Berlin, 1845.

BRUNO HILDEBRAND, *Die Nationalökonomie der Gegenwart und Zukunft*, Francfort s/le Main, 1848, 8°, VIII-329 (numéroté vol. I).

KARL KNIES, *Die politische Oekonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*, Brunswick, 1853.

WILHELM ROSCHER, *Die romantische Schule der Nationalökonomie in Deutschland*, dans *Zeitschrift für gesamte Staatswissenschaft*, 1870.

J.-K. BLUNTSCHLI, *Geschichte der allgemeinen Statswissenschaft, Allgemeines Statsrecht und Politik*, Munich et Leipzig, 3^e éd., 1881, 8°, VI-763.

FRIEDR. MEINECKE (cf. *supra*).

GUNNAR REXIUS, *Studien zur Staatslehre der historischen Schule*, dans *Historische Zeitschrift*, 1911, n° 107.

SVETOZAR STRITSCHEWITSCH, *Ad. H. Müller als Nationalökonom und seine Bedeutung für die Nationalökonomie des XIXten Jahrhunderts*. Diss. Zurich, 1915, 8°, XXII-266.

CARL SCHMITT, (cf. *supra*).

OTHMAR SPANN, *Der wahre Staat*, Leipzig, 1923, 8°.

— *Die Haupttheorien der Volkswirtschaftslehre*, (95^e mille), Leipzig, 1929, 8°, 150.

— *Tote und lebendige Wissenschaft*, 3^e éd., Iéna, 1929, 8°.

- JAKOB BAXA, *Einführung in die romantische Staatswissenschaft*, 2^e éd., Iéna, 1923, 8°, X-290.
- *Gesellschaft und Staat im Spiegel deutscher Romantik*, Iéna, 1924, 8°, VIII-664.
- EDMOND VERMEIL, *La constitution de Weimar*, Strasbourg, 1923.
- Paul KLUCKHOHN, *Persönlichkeit und Gemeinschaft, Studien zur Staatsauf-fassung der deutschen Romantik*, Halle, 1925, 8°.
- GISELA VON BUSSE, *Die Lehre vom Staat als Organismus. Kritische Untersuchungen zu der Staatsphilosophie Adam Müllers*, Berlin, 1928, 8°, X-181.
- SURANYI-UNGER, *Philosophie in der Volkswirtschaftslehre*, 2 vol., Iéna, 1926, gd 8°, (cf. 2^e vol., VIII-547).
- REINHOLD ARIS, *Die Staatslehre Adam Müllers in ihrem Verhältnis zur deutschen Romantik*, Tübingen, 1929, 8°, VIII-64.
- E. BÖHLER, *Korporative Wirtschaft, eine kritische Würdigung*, Erlenbach-Zurich et Leipzig, 1934, 8°, 175.

Les théories politiques de Müller et le catholicisme

- ERNST TROELTSCH, *Die Soziallehren der christlichen Kirchen und Gruppen*, (vol. I des *Gesammelte Schriften*), Tübingen, 1912, gd 8°, VIII-994
- PETER TISCHLEDER, *Ursprung und Träger der Staatsgewalt nach der Lehre des hlg. Thomas und seiner Schüler*, München-Gladbach, 1923, gd 8°, 264.
- G. COMBÈS, *La doctrine politique de Saint Augustin*, Paris, 1927, 8°, VIII-482.

Les Théories agraires d'Adam Müller :

- W. KÖRTE, *Albrecht Thaer*, Leipzig, 1839, 8°.
- AUGUST WERTH, *Adam Müller und Albrecht Thaer, dans Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, Iéna, 1903.
- FRIEDR. LENZ, *Agrarlehre und Agrarpolitik der deutschen Romantik*, Berlin, 1912, 8°, VIII-192.

Théories monétaires

- LUDW. STEPHINGER, *Die Geldlehre Adam Müllers*, Stuttgart, 1909, 8°, 231.
- N° 1 des *Tübinger Staatswissenschaftliche Abhandlungen*.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

ADELUNG, 323.
 ALBERT, 566.
 ALBERTI, 26.
 ALLEGRI, 616.
 ALTENSTEIN, 29, 503, 525, 543.
 ANCILLON, 594.
 ARCHIMÈDE, 154, 455, 459.
 ARENTZEN, 295.
 ARIOSTE, 277.
 ARISTOPHANE, 266, 269, 271, 273,
 280, 289, 305.
 ARISTOTE, 235, 288, 517.
 ARNDT, 11, 47, 72, 244, 426, 440,
 498, 629, 637.
 ARNIM (Achim von), 11, 15, 18, 47,
 92, 146, 545, 548, 549, 554, 584.
 ARNIM (Bettina), 49.
 ARNOLD, 222, 226, 306, 308, 310,
 347.
 ARNSTEIN (M^{lle}), 79.
 ASCHER (Saül), 150.
 ASSELINE (Mgr), 180.
 AST, 378.
 AUERSBACH, 547.
 AUGUSTE, 200, 202, 390, 427, 579.
 AUGUSTE DE PRUSSE (Pce), 86.
 AUGUSTIN (saint), 89, 145, 178, 179,
 181, 182, 207, 208, 457, 515, 608.
 AYRAULT (Roger), 48, 302, 304, 306,
 309, 376, 545.

B

BAADER (Franz), 46, 99, 154, 166,
 472, 496, 504, 519, 559, 560, 569,
 587, 614 à 616.
 BALLANCHE, 507.
 BATTEUX, 409.
 BAUMGART (David), 46, 242, 496,
 504,

BAUMGÄRTNER, 587.
 BAXA (Jakob), 18, 46, 49, 53, 58, 70,
 96, 140, 142, 174, 226, 249, 250,
 251, 282, 305, 313, 314, 390, 401,
 409, 412, 439, 503, 515, 522, 524,
 525, 535, 544, 547, 558, 563, 574,
 583, 585, 586, 593, 594, 604, 611,
 616.
 BAYLE (Pierre), 65, 442.
 BÉATRICE (Archiduchesse), 560.
 BECKEDORFF (Ludolf von), 554, 595,
 599, 603, 617, 621.
 BECKX (le P.), 617.
 BEETHOVEN, 17.
 BEKKER (l'acteur), 311.
 BEKKER (le philosophe), 55.
 BELOW (G. von), 49.
 BERGSON, 104, 123.
 BERKELEY, 127.
 BERNADOTTE, 558.
 BERNARD (saint), 158, 601.
 BERNARD DE WEIMAR (Pce), 19, 249,
 312, 313, 366, 413, 438, 522, 524,
 563.
 BERNHARDI, 85, 143.
 BERTUCH, 313.
 BETHMANN - UNZELMANN (Frédéri-
 que), 277, 393.
 BIEDERMANN (Flodoard), 15, 18, 20,
 36, 305.
 BIESTER, 65, 78, 79, 156, 159, 164,
 179, 181.
 BISMARCK, 519, 635.
 BLAIR, 519.
 BLAU, 168.
 BLENNERHASSETT (Lady), 40, 45, 72.
 BLEYER, 575, 586, 587, 593, 594.
 BLÖCHLINGER, 17.
 BLÜCHER, 21, 33, 585.
 BLUM (J.), 54, 150.
 BLUNTSCHLI (J.-K.), 40.
 BOCCACE, 22, 275, 276.

BÖHME (Jakob), 92, 130, 131, 147,
152, 624, 632.
BOMBELLES, 585, 587, 593.
BONAFIOUS, 38, 55.
BONALD (de), 40, 45, 450, 451, 458,
464, 470, 474, 495, 496, 502, 504
à 507, 512, 535, 571, 597, 610, 615,
624.
BONALD (Cardinal de), 617.
BONFANTI, 584.
BOSE (von), 299, 313, 376.
BOSSUET, 177, 180, 181, 182, 198,
239, 241, 331, 575.
BÖTTIGER, 11, 31, 132, 188, 189, 195
à 197, 222 à 224, 227, 251, 294,
300, 315, 379, 383.
BOUCHER (le violoniste), 25.
BOURGOING, 312, 368, 370, 438.
BOUTERWEK, 60, 224, 285, 292.
BOYD, 591.
BRAHM (Otto), 37, 387.
BRAIG, 34, 48, 49, 304, 309, 312, 372,
376, 544, 556, 557.
BRANDES, 57, 414, 415, 416, 469.
BRANS, 254.
BRATRANEK, 543.
BRÉHIER, 98 99, 104, 161.
BRENTANO (Clemens), 11, 14, 15, 18,
20, 31, 92, 380, 407, 545, 554, 559.
BRINCKMANN, 56, 57, 66, 67, 70 à
73, 79, 84 à 86, 88 à 92, 94, 95,
111, 112, 119, 121, 139, 143, 144,
151, 156, 159, 160, 166, 172, 178,
183, 193, 224, 225, 245, 250, 382,
438, 449, 615.
BROCKES, 302.
BROCKHAUS, 34, 310, 587, 603, 616.
BROUGHAM, 184.
BROWN, 102.
BRÜCK (Mgr Heinrich), 45.
BRÜGGEMANN, 39.
BRÜHL (comte), 25.
BRÜHL (comtesse Marie), 225.
BRÜHL (J.-A.-Moriz), 17, 61, 79, 559,
617.
BRUNETIÈRE, 146.
BRUNSWICK (duc de), 72.
BUCHHOLZ, 376, 395, 407, 411, 418
à 422, 424, 425, 442, 448, 452, 469,
537, 595.
BUCHOLTZ (Chev. François de), 603.

BÜLOW (Eduard von), 15, 36, 37,
406, 558.
BÜLOW (Dr Friedr.), 50, 508.
BUOL, 11, 189, 299, 312, 371, 380,
522, 558, 583.
BÜRGER, 292, 309.
BURGS DORF, 143.
BURKE, 26, 38, 48, 56, 59, 62 à 64,
67, 68, 73, 81, 83, 90, 98, 111, 112,
117 à 119, 154, 157, 167, 170, 174,
201, 234, 235, 242, 335, 336, 346,
354 à 356, 361, 375, 395, 412, 424,
442, 443, 446, 463, 467, 493, 497,
498, 504 à 506, 523, 529, 549, 571,
582, 624, 626, 634.

C

CALAS, 61.
CALDERON, 204, 273 à 276, 280, 282,
283, 286, 291, 293, 310.
CAMESINA, 281, 570.
CAMPE, 339.
CARDAUNS, 178.
CARLOWITZ (de), 312, 317, 407, 587.
CAROVÉ, 25.
CARSTENS, 187.
CARYSFORT, 72.
CASA VALENCIA, 91.
CATINELLI, 559, 583.
CERVANTÈS, 204, 345, 392.
CÉSAR, 577 578.
CHAMISSO, 11, 23, 91.
CHARLEMAGNE, 275, 423, 580, 582.
CHARLES AUGUSTE (duc de Weimar),
250, 311, 313, 366, 409, 413, 464,
524, 559.
CHARLES-QUINT, 273, 386.
CHÂTEAUBRIAND, 582.
CHÂTEAUNEUF, 546.
CHÉZY (Helmine de), 221.
CICÉRON, 78, 276, 322, 331, 597.
CLARKE, 371.
CLEMENTI, 91.
COHEN (le filateur), 64, 91.
COHEN (M^{me}), 91, 140, 188, 291, 298,
302.
COLBERT, 532.
COLLIN (J.-H.), 292, 372, 380, 559,
562, 581, 627.
CÖLLN (von), 548.
COLOMBIÈRE (le P.), 617,

COMBÈS (abbé), 515.
COMTE (Auguste), 175.
CONDORCET, 76, 593.
CONFUCIUS, 159.
CONSTANT (Benjamin), 161, 165, 189, 284.
CORNEILLE, 235, 288, 291, 576.
CORREA, 72.
COTTA, 23, 406.
COURLANDE (Princesse Pauline de), 255.
COUSIN (Victor), 617.
CREUZER, 232.
CUBE (Pasteur Jean-David), 53 à 55, 60, 70, 116, 151, 172, 183, 612.
CUES (Nicolas de), 163.

D

DAHLMANN, 295, 401, 406, 522.
DANTE, 275.
DANTON, 454.
DARBES, 91.
DAVENANT, 482.
DÉMOSTHÈNE, 276, 580.
DESCARTES, 158, 208, 507.
DIDEROT, 99, 198, 577.
DILTHEY, 24, 30, 54, 61, 165, 189.
DIPPOLD, 295.
DOHNA, 525, 527, 543.
DOMBROWSKY, 16, 43, 44, 50, 59, 113, 383, 566, 567.
DOROW, 28 à 30, 38, 40, 41, 190, 503.
DORSCH, 168.
DRESCH, 26, 150.
DUCIS, 260.
DUVERNAY (Cérès), 91.

E

ECKARDT (Johann), 34, 111, 183.
ECKARTSHAUSEN, 130, 152.
ECKERMANN, 454.
ECKHARDT (Maître), 152.
EGGERS, 418, 420.
EHRHARD (Auguste), 29, 147.
EICHENDORFF (J. v.), 11, 16 à 18, 24, 35, 43, 142, 241, 518, 545, 559, 561.
EICHHORN, 554.
EIGENSATZ (Christel), 86, 314.

EIK (Pauline), 23.
ELKUSS (Siegbert), 44, 50, 113, 610.
ELOESSER (Artur), 44.
ENDLICHER (Cécile von), (née Müller), 16, 548.
ENGSTRÖM, 72.
ESCHYLE, 269, 273, 286, 293.
EUCLIDE, 104, 459.
EURIPIDE, 269, 271, 287, 291, 292.
EVANS, 600.

F

FEIGL (Hans), 601.
FÉNELON, 180.
FERDINAND (duc d'Anhalt-Köthen), 11, 27, 616, 617, 620, 630.
FESSLER, 168, 498.
FICHTE, 23, 24, 47, 48, 56, 57, 66, 72 à 84, 87, 88, 93, 96, 97, 102, 106, 112, 114, 117, 125 à 129, 135, 136, 156, 159, 173, 176, 195, 206, 209, 219, 228, 240, 247, 296, 327, 328, 329, 351, 355, 361, 368, 369, 384, 396, 402 à 405, 410, 426 à 434, 436, 440, 448 à 450, 452, 453, 455, 458 à 460, 463, 469, 479, 481, 491, 496, 499, 514, 526, 536, 554, 576, 584, 624 à 626, 629, 635, 637.
FIÉVÉE, 595.
FINKENSTEIN, 556.
FISCHER (Max), 43, 46, 244.
FLECK, 277.
FLIESS (M^{me}), 560.
FORSTER, 168.
FOUQUÉ (Baron Fr. de la Motte-Fouqué), 11 à 13, 20, 23, 47, 175, 300, 305, 387, 448, 503, 508, 554.
FOUQUÉ (Caroline de la Motte-Fouqué), 70, 546.
FOX, 390, 412, 582, 627.
FRANCKE (le piétiste), 165.
FRANÇOIS I^{er}, empereur d'Autriche, 574, 587, 594, 620.
FRANÇOIS DE SALES (saint), 601.
FRANÇOIS XAVIER (saint), 601.
FRÉDÉRIC II, 53, 78, 415, 439, 464, 518, 522, 526 à 534, 536, 539 à 542, 575, 630.
FRÉDÉRIC GUILLAUME III, 41, 191, 419, 518, 617.
FRÉDÉRIQUE, margravine de Bayreuth, 546.

FREYGANG, 616.
FRIEDRICH (Caspar-David), 187, 189,
295, 389.
FRIESEN, 19, 56, 70, 172.
FRÖLICH, 184, 185, 250.
FÜRSTENBERG (Mgr), 180.

G

GAGERN, 596.
GALILÉE, 616.
GALL, 193.
GALLITZINE (Princesse), 181.
GARVE, 63, 354.
GEDIKE, 54, 55, 79.
GENLIS (M^{me} de), 91.
GENTZ, 11 à 13, 15, 16, 21, 22, 27,
31 à 33, 36, 38, 41, 42, 45, 56 à
58, 60 à 63, 65 à 68, 70 à 74, 77
à 81, 83 à 90, 92 à 96, 98, 110,
112, 113, 115, 116, 125, 132, 137,
144, 145, 147 à 151, 166, 168,
170 à 172, 175, 177, 179, 183 à
197, 220, 222 à 226, 231, 244, 245,
249, 250, 252 à 255, 282, 298 à
301, 303, 308 à 311, 313 à 315,
347 à 349, 366, 369 à 371, 377,
379, 380, 385, 386, 389, 390, 406,
408 à 411, 418 à 420, 425, 426, 431,
433, 436, 438, 441, 448, 449, 493,
501, 504 à 506, 522, 523, 526, 527,
543, 555 à 558, 564, 574, 583 à
588, 594, 595, 597, 599, 604, 605,
607, 609 à 612, 615, 617 à 621,
623, 624, 632, 633, 636.
GERLACH (Louis de), 481.
GERSON (Jean), 601.
GIDE (Charles), 40, 62, 490, 493,
510.
GILLY (Minna), 73, 86, 87, 314.
GIRTANNER, 63.
GLEIM, 178, 179, 392.
GLEISSBERG, 96, 448, 544.
GNEISENAU, 558.
GÖTTE, 11, 13 à 15, 17, 23, 32, 35,
39, 45, 58, 64 à 68, 71 à 74, 83, 84,
89, 91, 98, 101, 102, 106, 108, 112,
114, 115, 117, 119 à 121, 123, 125,
129, 133, 134, 137 à 142, 154, 157,
158, 164, 170, 171, 173, 185 à 188,
194, 203, 205, 207, 208, 215 à 217,
220, 226, 227, 229, 230, 234, 238,

239, 241, 244, 257, 260, 262, 266 à
269, 273 à 277, 282, 284, 286, 287,
291, 293, 295, 296, 300, 303, 307,
310, 311, 313, 330, 336, 340, 354,
356, 362, 371, 372, 377 à 380, 385,
387 à 389, 392, 400, 403, 406 à
409, 443, 444, 454, 470, 473, 475,
479, 494, 528, 534, 543, 560, 569,
573, 574, 576, 577, 580, 581, 601
à 604, 624, 625, 627, 629, 636.
GOLDMANN, 617.
GOLDONI, 278.
GOOCH, 455.
GÖRRES, 11, 18, 26, 40, 45, 61, 503,
595, 598, 605, 609, 623, 624.
GÖSCHEN 306, 308, 392, 439, 523,
575, 587, 616.
GOTTSCHED, 291.
GÖTZEN (major), 254.
GOYAU (Georges), 26, 45.
GOZZI, 273, 278.
GRÄFFER, 16, 60, 348, 582, 611.
GRANET, 116.
GRIERSON, 63.
GRIMM (Guill.), 31, 142, 148, 189,
508, 511.
GRIMM (Jacques), 31, 142, 148.
GRUBER (chanoine), 561.
GRUNER, 555.
GUALTIERI, 194, 301, 302.
GUGLIA (Eugène), 24, 41, 56.
GUINAUDEAU, 170.
GUTZKOW, 26.

H

HAGER (baron), 583.
HÄHNEL (Frédérique), 29.
HAHNEMANN, 604, 628.
HAHN-HAHN (Ida), 147.
HALL, 188.
HALLER (Carl Ludwig von), 25, 26,
33, 40, 44, 45, 110, 455, 458, 485,
519, 600, 603, 607, 610, 624.
HAMANN, 242, 316.
HARDENBERG (le chancelier), 11, 28
à 30, 33, 38, 41, 543, 549, 550,
552 à 558, 584, 620, 622.
HARTMANN (Ferdinand, le peintre),
187, 189, 295, 309, 312, 377, 379,
380, 401.
HARTMANN (Karl, professeur au
Maximilianeum), 584.

HASCHKA, 111, 183.
HAUGWITZ, 254.
HAWKESBURY, 79.
HAZA-RADLITZ (Albert de), 617.
HAZA-RADLITZ (Jeannette de), 19,
149, 150, 314, 315, 401.
HAZA-RADLITZ (Pierre-Bogislav de),
142, 143, 149, 150, 184, 186, 197,
249, 282, 311, 314, 409, 535, 621.
HEBBEL 31, 32, 70, 183, 190, 293.
HEBEL, 323.
HEDEWISCH, 594.
HEEREN, 28, 60, 88, 439, 503, 558,
575, 594.
HEGEL, 96, 112, 114, 135, 143, 154,
161, 450, 477, 499, 518, 520, 625,
634.
HEIGEL, 59.
HEINE, 25, 26, 58.
HELVÉTIUS, 578.
HEMSTERHUIS, 284, 316.
HENDEL-SCHÜTZ (Henriette), 189.
HÉRACLITE, 116, 122.
HERBART, 286, 288, 508.
HERDER, 98, 118, 120, 132, 133, 178,
184, 228, 235, 236, 245, 246, 284,
288, 291, 354, 356, 444, 469, 510,
513, 624.
HERZOG, 24, 42, 43, 57, 193, 299,
306, 313.
HEUMANN, 54, 151, 183.
HEUSINGER, 196.
HILDEBRAND, 39.
HILLEBRAND, 69.
HIRT, 285, 286, 326.
HITZIG, 318, 347, 439, 503, 523, 545,
554.
HOFBAUER (saint Clément-Marie),
11, 17, 34, 43, 111, 560, 561, 583,
584, 604, 612, 618.
HOFFMANN (J.-C.), 547 à 549.
HOFFMANN (Paul), 55, 86, 87, 144.
HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, 88.
HOLBERG, 273, 284, 291.
HOLFER, 34.
HOMÈRE, 216, 276, 315.
HORMAYR, 27, 559, 562, 584, 618,
620, 632.
HORN (Franz), 604, 614.
HOUBEN, 12.
HOUWALD, 25.
HUCH (Ricarda), 148, 175.

HUGO (Gustave), 58, 59, 459.
HUMBOLDT (Guillaume de), 11, 13,
19, 20, 56, 57, 66, 72, 86, 169,
236, 245, 449, 453, 501, 543, 557,
583.
HUME, 121, 355.

I

IFFLAND, 84, 219, 232, 257, 259, 262,
269, 272, 277, 279, 284, 293, 393.
IGNACE DE LOYOA (saint), 601.
IMHOFF (Amalie von), 56, 72, 79.
INNERKOFER (P. Adolf), 43.
ISOCRATE, 276.

J

JACKSON, 93.
JACOBI (Fréd.), 20, 65, 71, 73, 109,
115, 119, 121, 151, 156 à 159, 178,
206, 238, 242, 327, 607.
JANKELEVITCH, 115, 129.
JANSSEN, 180.
JEAN (saint), 605.
JEAN-PAUL, 74, 147, 227.
JELLINEK, 40.
JOHNSON, 16, 189, 555, 558, 584.
JOMINI, 411.
JONAS, 306.

K

KAISZLER, 168.
KALCKREUTH, 418.
KANT, 45, 56, 59, 65, 66, 96, 99, 100,
104, 114, 117, 119, 121 à 125, 128,
133, 134, 138, 154, 158, 164, 209,
290, 355, 358, 360, 372, 394, 448,
464, 469, 481, 507, 566.
KANTOROWICZ, 118.
KAYKA (Ernst), 41, 42, 351, 373, 374,
406.
KEITER, 35.
KEMPIS (Thomas), 180.
KÉPLER, 296.
KIESEWETTER, 298.
KIND, 188.
KLEIST (Ewald von), 302.
KLEIST (Heinr. von), 11, 12, 14 à 16,
18, 20, 24, 28, 35 à 38, 41, 42, 46
à 49, 92, 125, 150, 164, 297, 301 à

312, 316, 348, 370 à 377, 379 à 381, 383, 385 à 387, 389, 390, 392, 393, 396, 400, 401, 406 à 409, 411, 438, 448, 464, 503, 509, 522, 533, 544, 545, 548, 549, 552 à 554, 559, 562, 573, 594, 620, 624.
 KLEIST (Marie von), 301.
 KLEIST (Ulrike von), 313, 348.
 KLINGER, 134.
 KLINKOWSTRÖM, 16, 32, 559, 561, 584.
 KLOPSTOCK, 212.
 KLOSE, 555.
 KLUCKHOHN, 49, 354.
 KNEBEL, 14, 407.
 KNIES, 39.
 KOCH-ROSE (Betty), 277, 393.
 KOHLER (Rudolf), 527, 606, 612.
 KÖPKE (Rudolf), 18, 30, 54, 69, 182.
 KOREFF, 25, 29, 91, 140.
 KÖRNER (le conseiller), 11, 188, 284, 290, 295, 306, 308, 312, 350, 360, 371, 392.
 KÖRNER (Josef), 14, 559, 583, 594.
 KÖRNER (Theodor), 11, 221, 295, 469, 559, 575, 582, 583.
 KÖRTE, 35.
 KOSCIUSZKO, 150.
 KOTZEBUE, 85, 219, 228, 232, 260, 264, 279, 284, 293, 373, 611.
 KRAUS (J.-C.), 21, 31, 547 à 551.
 KRAUSE, 315, 401.
 KROKE (M^{me} de), 296, 317, 347, 575.
 KRONES, 585, 620.
 KRÜDENER (Baron), 72
 KRUG (W.-T.), 26, 27, 55, 57, 77, 96, 110, 113, 147, 148, 150, 152, 314, 450, 587, 594, 602, 603, 609, 616, 617, 620, 623.
 KÜGELGEN, 70, 295, 296, 389, 409.
 KURNATOWSKI, 58, 85, 86, 88, 89, 92 à 95, 142, 143, 149.

L

LAFONTAINE (August), 85.
 LA FONTAINE (Jean), 276.
 LAFOYE (de), 91.
 LA LUZERNE (Mgr), 180.
 LAMARCK, 141, 193.
 LA MENNAIS, 40, 610, 615, 617.

LAMPRECHT, 44, 59, 470, 481.
 LANGERMANN (Dr), 504.
 LAO-Tsé, 116.
 LAROUSSE, 34.
 LAUDERDALE, 184.
 LAUN, 16, 36, 85, 183, 187 à 189, 281, 295, 300, 407, 587, 605.
 LAVATER, 169, 170, 178, 250, 252.
 LAW, 592.
 LEIBNIZ, 98, 123, 137, 182, 192, 208, 209, 354, 394, 609.
 LENZ, 44.
 LÉON X, 579.
 LÉON XIII, 515.
 LÉON (Xavier), 57, 74, 160.
 LESSING, 61, 147, 159, 164, 203, 206, 228, 229, 235, 238, 278, 288, 291, 346, 359, 576, 627.
 LÉVY-BRÜHL, 157, 158, 159.
 LICHTENBERG, 57.
 LIESER (Helene), 587.
 LIGNE (Prince de), 583.
 LIGUORI (saint Alphonse de), 560, 615.
 LIPPE (comte de), 91.
 LIST (Frédéric), 39.
 LOBKOWITZ, 522, 523, 525, 557, 558.
 LOCKE, 208, 260, 477, 512, 517, 532, 573, 633.
 LOEBEN (comte), 221, 401, 545, 559.
 LOPE DE VEGA, 291.
 LORRAIN (Claudè), 388.
 LOUIS XIV, 200, 202, 390, 427, 579.
 LOUIS XVI, 443.
 LOUIS FERDINAND DE PRUSSE, 11, 86, 92, 93, 254, 545.
 LOUISE (la reine), 376, 526, 571, 620.
 LÖWE (W), 301.
 LUCCHESINI, 72, 558.
 LUCRÈCE, 127.
 LUDWIG (Otto), 293.
 LUTHER (Bernhard), 464.
 LUTHER (Dr Martin), 56, 152, 173, 181, 192, 212, 225, 241, 324, 417, 464, 477, 548, 549, 600, 601, 612, 617.
 LÜTTEKEN, 21, 46, 67, 89, 140, 187, 194, 248, 295, 299, 301, 315, 374, 383, 438.
 LYCURGUE, 459.

M

MACHIAVEL, 433, 463, 468, 518.
 MACKINTOSH, 299.
 MAHOMET, 159.
 MAISTRE (Joseph de), 33, 34, 40, 44,
 49, 469, 474, 506, 513, 609, 610,
 615.
 MALEBRANCHE, 154, 156, 164, 177,
 610.
 MALTHUS, 184.
 MANN (Thomas), 50.
 MANSO, 28.
 MARTIN (Alfred von), 50.
 MARTIN (Marietta), 29.
 MARWITZ (Alexandre von der), 21,
 54, 87.
 MARWITZ (Fr.-Aug.-Ludw. von der),
 554 à 556.
 MARX (Karl), 44, 631.
 MASSENACH, 194, 298, 299, 418.
 MASSILLON, 169.
 MATHIEU (saint), 476.
 MATT (M^{me} von), 560.
 MAURER-CONSTANT, 112, 143, 170,
 181, 182, 184, 185, 195, 244, 450.
 MAXIMILIEN (archiduc d'Este), 557,
 558, 579, 583, 584.
 MAYER (Karl), 227, 378.
 MEINECKE (Friedr.), 47 à 49, 246,
 610.
 MEISNER (Heinr.), 16.
 MEISTER (Professeur à Göttingue),
 140.
 MENGES (Raphaël), 187.
 MERKEL (Garlieb), 85, 224, 227, 228,
 235, 459.
 MESMER, 140.
 METTERNICH, 11, 33, 40, 45, 58, 60,
 64, 88, 192, 193, 224, 249, 252,
 558, 583, 585 à 587, 593, 603, 609,
 610, 612, 615 à 620, 632, 636.
 MEUSEL (Fréd.), 242, 555.
 MEYER (Heinrich), 407.
 MEYER BENFEY, 375.
 MICHAUD, 34.
 MIGAZZI (Cardinal), 442, 447.
 MILTON, 260.
 MINDE-POUET, 12, 503, 545, 553.
 MIRABEAU, 593.
 MISCHLER, 34, 64.
 MOELLER, 182.
 MOHRENHEIM, 310.

MOÏSE, 159, 459, 475, 500, 628.
 MOLIÈRE, 272, 291, 302 à 304, 307,
 309.
 MONTESQUIEU, 423, 433, 440, 442,
 444, 454, 463, 468, 509, 531, 577,
 578, 596, 629.
 MOSER (C.-F. von), 524.
 MÖSER (Justus), 450, 480, 564.
 MÜFFLING, 558.
 MÜLLER (Alexandre), 45.
 MÜLLER (Anna, née Pahl), 53, 70.
 MÜLLER (Caroline, née Cube), 53,
 54.
 MÜLLER (Guillaume), 53, 54, 523.
 MÜLLER (Johann von), 11, 13, 36,
 96, 111, 112, 139, 147, 170, 181,
 182, 184, 185, 194, 223 à 226, 250
 à 252, 284, 300, 332, 380, 399, 400,
 419, 442, 447, 450, 469, 524, 581,
 627, 636.
 MÜLLER (Maler), 14.
 MÜLLER (Sophie), (M^{me} de Haza),
 15, 17, 36, 53, 94, 142, 143, 150,
 184, 186, 189, 193, 250, 312, 314,
 366, 377, 401, 406, 450, 522, 523,
 535, 561, 621.
 MÜLLER (le chancelier von), 115.

N

NADLER (Josef), 47, 183, 244, 426,
 510, 587.
 NAPOLEON, 20, 49, 59, 97, 185, 190
 à 192, 194, 246, 251 à 253, 283,
 300, 301, 345, 367 à 369, 371, 376,
 381, 418, 420, 435, 518, 522, 524,
 560, 585, 595, 622, 636.
 NÉRON, 453.
 NEWTON, 99, 356, 394, 442, 443, 477,
 512, 517, 532, 573, 574, 633.
 NICOLAÏ, 65, 165, 206, 219, 228, 240.
 NICOLOVIUS, 548.
 NIEBUHR, 29, 594.
 NIEMEYER, 179.
 NIENSTÄDT (W.), 392.
 NIETZSCHE, 292, 294.
 NOVALIS, 19, 25, 49, 62, 66, 89, 90,
 96, 102, 104, 112, 114, 118, 121,
 127 à 132, 137, 139, 140, 150, 152,
 153, 171 à 175, 188, 206 à 208,
 214, 223, 226, 234, 239, 263, 267,
 296, 298, 302, 308, 335, 336, 358,

380, 438, 441, 444, 450 à 452, 464
à 467, 473, 480, 486, 490, 501, 502,
505, 509, 514, 627, 628.

O

O'DONNELL, 574, 575.
OHELENSCHLÄGER, 295, 387.
OKEN, 26.
OPPELN-BRONIKOWSKI, 91.
OSSIAN, 216.
OVERBERG, 146, 180, 181.
OVIDE, 111.

P

PACCA (Mgr), 168.
PAPPENHEIM (comte de), 29.
PARACELSE, 468.
PARMÉNIDE, 98.
PASCAL, 23, 153, 158, 176 à 178, 180,
198, 239, 604, 607, 610, 611, 624.
PAUL (saint), 155, 158, 162, 176, 274,
423, 457, 580, 590, 606, 610, 611.
PAULUS, 65, 149, 602.
PÉGUILHEN, 15.
PENKLER (Baron), 559, 560.
PERCY MATENKO, 31, 504, 603.
PERREAU, 459.
PERTHES, 26, 561, 594, 595.
PESTALOZZI, 159, 361, 597, 626.
PETERSEN, 282.
PFUEL, 34, 42, 70, 299, 301 à 303,
305, 306, 312, 313, 376, 406, 558,
559, 562, 583, 585.
PHILIPPE DE NERI (saint), 601.
PICHLER (Caroline), 11, 20, 559, 575,
582.
PILAT (Anton von), 32, 559, 585,
586, 603, 604, 618.
PILAT (von), (née Marie Müller), 16,
32, 43, 71, 314.
PINDARE, 54, 386.
PINHEIRO FERRERA, 91.
PISSIN, 221.
PLATON, 96, 98, 112, 116, 135, 158,
207, 208, 331, 350, 392, 448, 581,
582.
PLAUTE, 280.
PLOTIN, 135.
POETZSCH, 44.
POMPÉE, 577.

POPE, 215, 260.
POTEN (B.), 299.
POUSSIN, 388.
PRICE (Dr.), 62.
PRIGGE KRÜHÖFFER (Maria), 48.
PROKESCH (comte), 192.
PÜCKLER MUSKAU (Prince), 147.
PÜCKLER MUSKAU (Princesse), 29.

Q

QUESNAY, 490.
QUINTILIEN, 581.

R

RABAUD SAINT ETIENNE, 63, 179.
RACINE, 215, 239, 275 à 277, 280,
288, 291, 292, 299, 576, 578.
RADZIWILL, 72, 545.
RAHMER, 23, 30, 42, 43, 64, 70, 147,
222, 299, 300, 312, 385, 456, 557,
586.
RAICH, 51, 248.
RAMDOHR, 389.
RAMMLER, 79.
RAPHAËL, 329, 334, 339, 404, 534.
RASUMOFFSKY, 60.
RAUMER (Frédéric von), 19, 28 à 31,
38, 40, 41, 54, 57, 59, 348, 504,
505, 525, 544, 549, 550, 552, 620,
621.
RAUMER (Carl von), 54, 296.
RAYNAL, 578.
REGNARD, 291.
REHBERG, 57, 77, 450, 504, 508, 550.
REHM, 286.
REICHARDT, 28, 29, 232.
REIMER, 85, 90, 96, 616.
REINHARD, 408.
REINHARDT, 616.
REINHOLD, 96, 111, 183, 184, 192.
REQUADT, 96, 251, 300.
RETZ (cardinal de), 442.
REXIUS (Gunnar), 44, 59.
RICARDO, 491, 493.
RIEMER, 30.
RINGSEIS, 14, 559, 561, 585, 594.
RIST (Charles), 40, 62, 510.
RITTER, 64, 98, 101, 296.
ROBERT (Ludwig), 11, 24, 36, 505,
558, 586.
ROBESPIERRE, 447, 454, 459.

ROLAND, 275.
 RONSIN (le P.), 617.
 ROSCHER, 39, 40.
 ROSCHMANN, 584, 585, 620.
 ROSENTHAL, 16, 32, 34, 70, 92, 137, 145, 545.
 ROTTECK, 612.
 ROUGE (J.), 70, 74, 98, 117, 126, 147, 156, 238, 239.
 ROUSSEAU (J.-B.), 386.
 ROUSSEAU (J.-J.), 49, 74, 78, 82, 198, 237, 284, 375, 376, 417, 457, 468, 475, 496, 501, 507, 512, 564, 626.
 RÜHL (Franz), 13, 41, 503, 524, 557, 558.
 RÜHLE VON LILIENSTERN, 99, 128, 298 à 302, 305, 306, 312, 313, 348, 376, 380, 385, 390, 393, 410, 411, 417, 419, 433, 438, 439, 441, 464, 473, 503, 522, 524, 543, 544, 549, 552, 558, 559, 563, 564, 588, 594, 595.
 RUNGE, 573, 574.

S

SACHS (Hans), 215, 230, 234, 238, 285, 627.
 SAILER, 169.
 SAINT-RÉAL, 151.
 SALZ (Artur), 43, 195, 575, 624.
 SALZER (Ernst), 43.
 SANDER, 18, 21, 69, 84, 85, 111, 439, 523, 525 à 527, 545.
 SANDER (Sophie), 18, 22, 84, 85, 90 à 92, 94, 95, 143, 147, 544, 545.
 SARTORIUS, 60.
 SAUER (Aug.), 12, 304, 309.
 SAVIGNY, 11, 26, 31, 232, 505, 554, 584.
 SCHASLER, 38, 149, 367.
 SCHEFFNER, 548.
 SCHELLING, 66, 87, 96, 101, 106, 112, 114, 115, 117, 128, 129, 134, 136, 161, 162, 166, 168, 171, 175, 296, 298, 325, 354, 355, 394, 402, 444, 452, 473, 605, 607, 611, 625.
 SCHELVER, 101, 143.
 SCHILLER, 22, 32, 66, 72, 79, 84, 109, 133, 134, 185, 188, 194, 217, 232, 235 à 238, 244, 291, 293, 309, 327, 330, 333, 336, 337, 349, 356 à 362,

371, 382, 383, 390, 392, 409, 575 à 577, 579 à 582, 624, 627, 636.
 SCHLEGEL (Dorothee), 51, 113, 160, 582, 618, 621.
 SCHLEGEL (Frédéric), 11, 13 à 17, 20, 23, 25, 27, 32, 34, 44, 66, 70, 74, 77, 86, 87, 98, 106, 114, 117, 118, 129, 133, 136, 146, 147, 152, 153, 156, 161, 164, 165, 167, 171, 174, 176, 180, 183, 188, 203, 204, 206, 215, 221, 228 à 232, 235, 236, 238, 239, 242, 245, 261, 270, 283 à 285, 288, 289, 291, 292, 409, 450, 453, 454, 457, 458, 466, 468, 469, 478, 499, 501, 502, 504, 506, 523, 546, 559, 560, 563, 574, 577, 581 à 584, 586, 587, 593, 594, 602, 607, 610, 612, 614, 615, 618, 623, 624, 627.
 SCHLEGEL (Guillaume), 11, 13, 14, 23, 36, 44, 66, 85, 133, 165, 174, 221, 235, 238, 260, 262, 273, 282, 285, 287, 288, 291, 292, 309, 310, 376, 388 à 390, 408, 409, 425, 436, 444, 559.
 SCHLEGEL (Jean-Elie), 287, 288.
 SCHLEIERMACHER, 22, 28, 54, 55, 61, 65, 72, 83, 86, 96, 106, 116, 126, 135, 151, 154, 157, 160, 161, 165, 225, 239, 241, 355, 368, 448, 449, 476, 477, 561, 600, 602.
 SCHLESIER, 224, 254.
 SCHLOSSER, 238.
 SCHLÖZER, 57, 59, 450, 455, 524.
 SCHMETTAU (Comte), 178.
 SCHMETTAU (Général), 300.
 SCHMIDT (Erich), 372, 373.
 SCHMIDT (Julian), 37, 55, 57, 64.
 SCHMIDT (Richard-Ignace), 172.
 SCHMIDT WEISSENFELS, 36, 41.
 SCHMIDT (Carl), 49, 50, 113, 127, 469, 487, 508, 511, 557, 607, 623.
 SCHÖLL, 29.
 SCHOPENHAUER, 113.
 SCHORN, 389.
 SCHUBERT (Gotthilf-Heinrich), 11, 255, 296 à 298, 309, 310, 315 à 317, 322, 347, 348, 351, 354, 379, 387, 389, 444, 584.
 SCHÜDDEKOPF, 13, 226, 282, 310, 311, 379.
 SCHULTE, 26.
 SCHULTZE (Johanna), 469.

SCHULZE (Frédéric), (ami berlinois des Müller), 558.
 SCHULZE (Friedrich), 244, 554.
 SCHÜTZ (Chr.-Gottfr.), 26.
 SCHÜTZ (Fried.-Karl), 26.
 SCHÜTZ (Wilhelm von), 25, 35, 85, 378, 554, 556, 578, 587, 594, 603.
 SCHWAN, 14.
 SCHWARZENBERG, 604.
 SCHWEDTHOF (M^{me}), 299.
 SECKENDORFF (Leo), 378.
 SEIDLER (Louise), 576.
 SERVAES, 374.
 SEUME, 409.
 SHAFTESBURY, 355.
 SHAKESPEARE, 20, 143, 204, 216, 235, 259 à 265, 273, 276, 280, 283 à 288, 303, 304, 309, 339, 370, 392, 404, 409, 528, 534, 578, 623, 627, 634.
 SIÉYÈS, 90, 106, 428, 454, 470, 471, 504, 531, 595, 624, 629.
 SISMONDI, 389, 390, 408, 433, 441, 490, 496, 504, 587, 588, 591.
 SMITH (Adam), 21, 28, 33, 39, 40, 44, 47, 61, 62, 64, 68, 76, 81 à 83, 395, 413, 414, 443, 476, 481 à 483, 489, 493, 496, 503, 510, 512, 518, 547, 549, 551, 564, 566, 571, 590, 631.
 SOCRATE, 116, 159, 271.
 SOLGER, 31, 55, 87, 96, 116, 129, 348, 368, 504, 508, 511, 526, 603.
 SOLON, 459.
 SOPHOCLE, 235, 268, 269, 271, 276, 286, 288, 291.
 SPALDING (Georges), 54, 56, 60, 69, 79, 111, 169, 178, 469.
 SPANN (Othmar), 46, 47, 50.
 SPENCE, 600.
 SPENGLER, 631.
 SPENLÉ (J.-E.), 24, 66, 69, 90, 121, 152, 155, 174, 244, 441.
 SPINOZA, 157, 160.
 SPITTLER, 57, 455, 472.
 SPONTINI, 25.
 STADION, 72, 583.
 STAËL (M^{me} de), 11, 13, 22, 40, 72, 73, 291, 339, 381, 382, 386, 389 à 392, 408, 412, 546, 627.
 STÄGEMANN, 13, 41, 53, 503, 524, 526, 544, 557, 600.

STAHL, 464, 481, 519.
 STAMFORD, 68.
 STARCK (J.-A.), 54, 150.
 STEFANSKY (Georg), 47, 48, 70, 119, 221, 242, 306, 363, 375, 549, 564, 631.
 STEFFENS, 64, 101, 193, 296.
 STEIG (Reinhold), 28, 31, 41, 42, 391, 407, 503, 545, 548, 555.
 STEIN (M^{me} de), 14, 282, 385.
 STENDAL, 113.
 STERN, 59, 63, 455, 470.
 STOCK (Dora), 20, 386, 407.
 STOLBERG (Fr.), 89, 98, 145, 146, 149, 151, 169, 175, 178 à 183, 208, 508, 595.
 STOLL (Adolf), 31, 232, 505, 584.
 STOLL (Ludwig), 378.
 STRICH (Fritz), 98.
 STRITSCHEWITSCH, 46, 471, 610.
 STRUENSEE, 74, 77.
 SULLY, 442.
 SULZER, 269, 289.
 SURANYI-UNGER, 50, 471.

T

TACITE, 78, 201, 232, 466, 581.
 TAINÉ, 454.
 TANGEL, 169.
 TELLER, 65, 165, 179.
 TETENS, 96.
 THAER, 564 à 566, 569.
 THEREMIN (Franz), 22, 91, 94, 616.
 THIELMANN, 522, 603.
 THOMAS (saint), 605.
 THOMAS D'AQUIN (saint), 177, 243, 458, 515, 516, 518, 574, 575.
 THOMASIVS, 291.
 THUCYDIDE, 451.
 TIECK, 11, 18, 19, 25, 31, 35, 42, 51, 54, 56, 69, 70, 85, 92, 129, 143, 146, 164, 182, 188, 206, 212, 221, 231, 262, 272, 284, 296, 348, 388, 389, 392, 408, 409, 504, 508, 628.
 TISCHLEDER, 243, 515 à 518.
 TITTMANN, 602.
 TOALDI, 141.
 TOKARY, 45.
 TREITSCHKE, 29, 32, 33, 51, 58, 59.
 TROELTSCH, 243, 516.
 TRORCHEL, 94.
 TZSCHIRNER, 27, 609.

U

UHLAND, 55, 227, 378.
UNGER (R.), 302.

V

VALÉRY (Paul), 629.
VARNHAGEN, 11, 12, 20 à 23, 25, 28
à 30, 33, 36, 40, 41, 57, 64, 65,
71, 74, 83, 85, 87, 90 à 94, 147,
164, 190, 227, 291, 298 à 300, 302,
305, 390, 409, 412, 558, 559, 596,
604, 620, 632.
VARNHAGEN (Rahel Levin), 11, 15,
21, 23, 24, 66, 73, 86, 87, 91, 225,
544, 610.
VAUVENARGUES, 407.
VEIT (Philippe), 561.
VERMEIL (Edmond), 45, 114, 160,
476, 520.
VERSCHOOR, 44.
VIEWEG, 56.
VILLERS (Charles de), 395, 407, 546.
VINCI, 329, 334.
VIRGILE, 276, 277.
VOGEL (Henriette), 15, 22, 37, 85,
91, 92, 377, 544, 545, 559.
VOGEL (Louis), 55, 85, 544, 545, 554.
VOLTAIRE, 61, 198, 268, 271, 275,
289, 549, 577, 578.
VOSS (comte), 72.
VOSS (J.-H.), 323.
VOSS (Julius), 31, 603.

W

WACKENRODER, 19, 146, 150, 164,
173, 175, 409.
WAGNER (J.-J.), 441.
WAGNER (Richard), 12, 294.
WALLIS (comte), 558, 561, 588.
WALLNER (Nico), 74.

WALTHER, 392, 406, 411.
WALZEL (O.), 13, 98, 226, 282, 286,
287, 310, 311, 316, 350, 355, 356,
379, 393, 397, 609.
WARBURTON, 260, 281.
WEBER (F.-A.), 20.
WEDEKIND, 168.
WEKHRLIN, 470.
WELLINGTON, 585.
WERNER (de Freyberg), 296.
WERNER (Zach.), 11, 25, 26, 147,
250, 251, 274, 518, 560.
WESSENBERG, 560.
WETZEL, 194, 295, 296, 315, 387,
392, 396, 401.
WIELAND, 14, 281, 372, 379, 392,
469.
WIENEKE, 583.
WIESEL, 18, 55, 69, 88, 90, 91, 93,
192, 409.
WIESEL (Pauline), 69, 92, 93.
WILBRANDT, 36 à 38, 42, 55, 147,
240, 249, 306, 351, 371, 373.
WILLICH-STOLPE, 22, 83.
WINCKELMANN, 14, 150, 164, 185,
187, 203, 285, 326, 350.
WINTZINGERODE, 558.
WIPPERMANN, 300.
WITTICHEN (Fr.-Carl), 43, 222.
WOLF, 394.
WOLFAHRT, 29.
WOLZOGEN (Caroline von), 72.
WURZBACH, 34, 55, 64.
WYNNE, 189.

Z

ZABEL (Dr), 23.
ZELTER, 11, 15, 120, 137, 569.
ZENGE (Wilhelmine von), 26, 594.
ZICHY (comte), 616.
ZIMMERMANN (Robert), 38, 349.
ZINZENDORF, 165, 169.
ZOLLING, 16, 306.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
TABLE DES ABRÉVIATIONS	9
INTRODUCTION.	
A. H. Müller devant l'histoire et devant la critique	11
CHAPITRE I.	
L'enfance et les études	52
CHAPITRE II.	
A Berlin (1801-1802). La querelle de l' <i>Etat commercial fermé</i>	69
CHAPITRE III.	
<i>Die Lehre vom Gegensatz</i>	96
CHAPITRE IV.	
Le séjour en Pologne et la conversion (1804-1805)	139
CHAPITRE V.	
A Dresde (1805-1806). Les conférences sur <i>la Science et la Littérature allemandes</i>	187
CHAPITRE VI.	
Les conférences sur l' <i>Art dramatique</i>	249
CHAPITRE VII.	
La préface à l' <i>Amphitryon</i> et la rencontre avec Kleist.	
Les conférences sur l' <i>Idée du Beau</i>	295
CHAPITRE VIII.	
La collaboration au <i>Phoebus</i>	370
CHAPITRE IX.	
La collaboration à la <i>Pallas</i>	408

	Pages
CHAPITRE X.	
Les <i>Eléments de Politique</i>	438
CHAPITRE XI.	
Les conférences sur <i>Frédéric II</i> . La collaboration aux <i>Abendblätter</i> (Berlin, 1810-1811)	522
Projet d'une feuille d'opposition dirigée	523
Conférences sur <i>Frédéric II</i>	527
Les <i>Abendblätter</i>	545
CHAPITRE XII.	
A Vienne et à Leipzig (1812 à 1829). Les dernières œuvres. .	557
<i>Lettres agronomiques</i>	563
<i>Vermischte Schriften</i>	570
Conférences sur l'Art oratoire	574
<i>Nouvelle Théorie des monnaies</i>	587
<i>Staatsanzeigen</i>	593
<i>Theologische Grundlage</i>	605
<i>Innere Staatshaushaltung</i>	612
CONCLUSION.	619
BIBLIOGRAPHIE.	639
INDEX ALPHABÉTIQUE	649

